



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

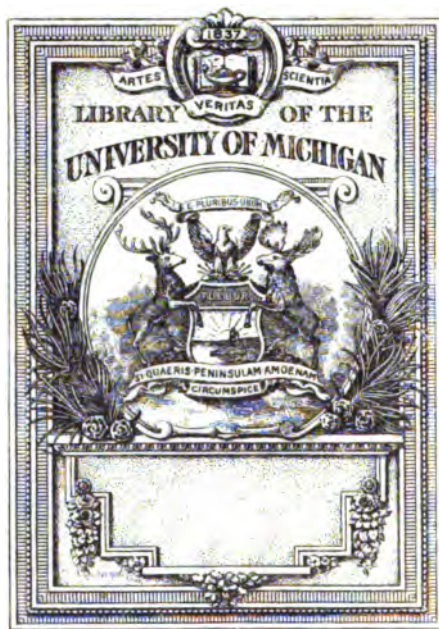
Nous vous demandons également de:

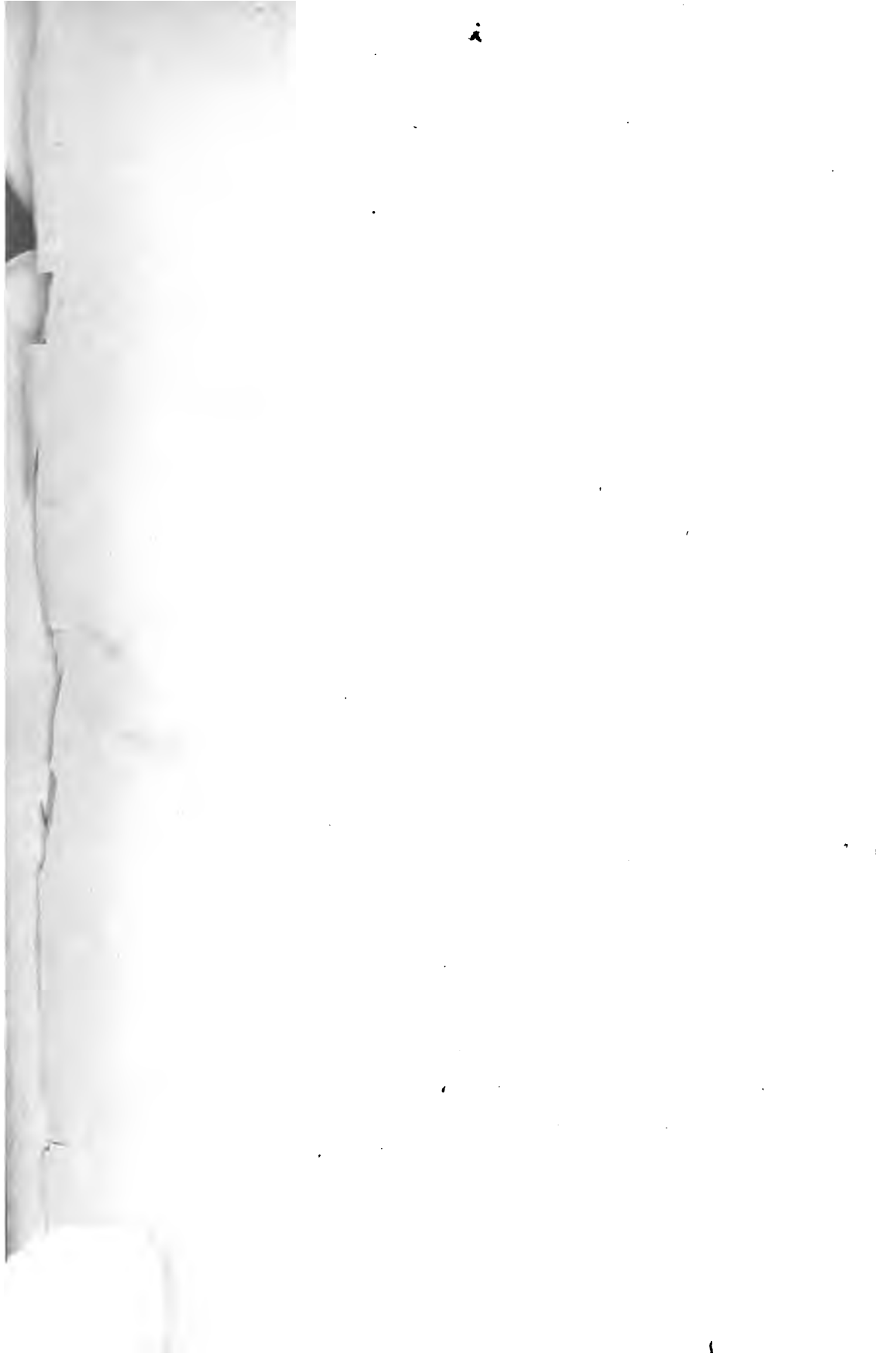
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

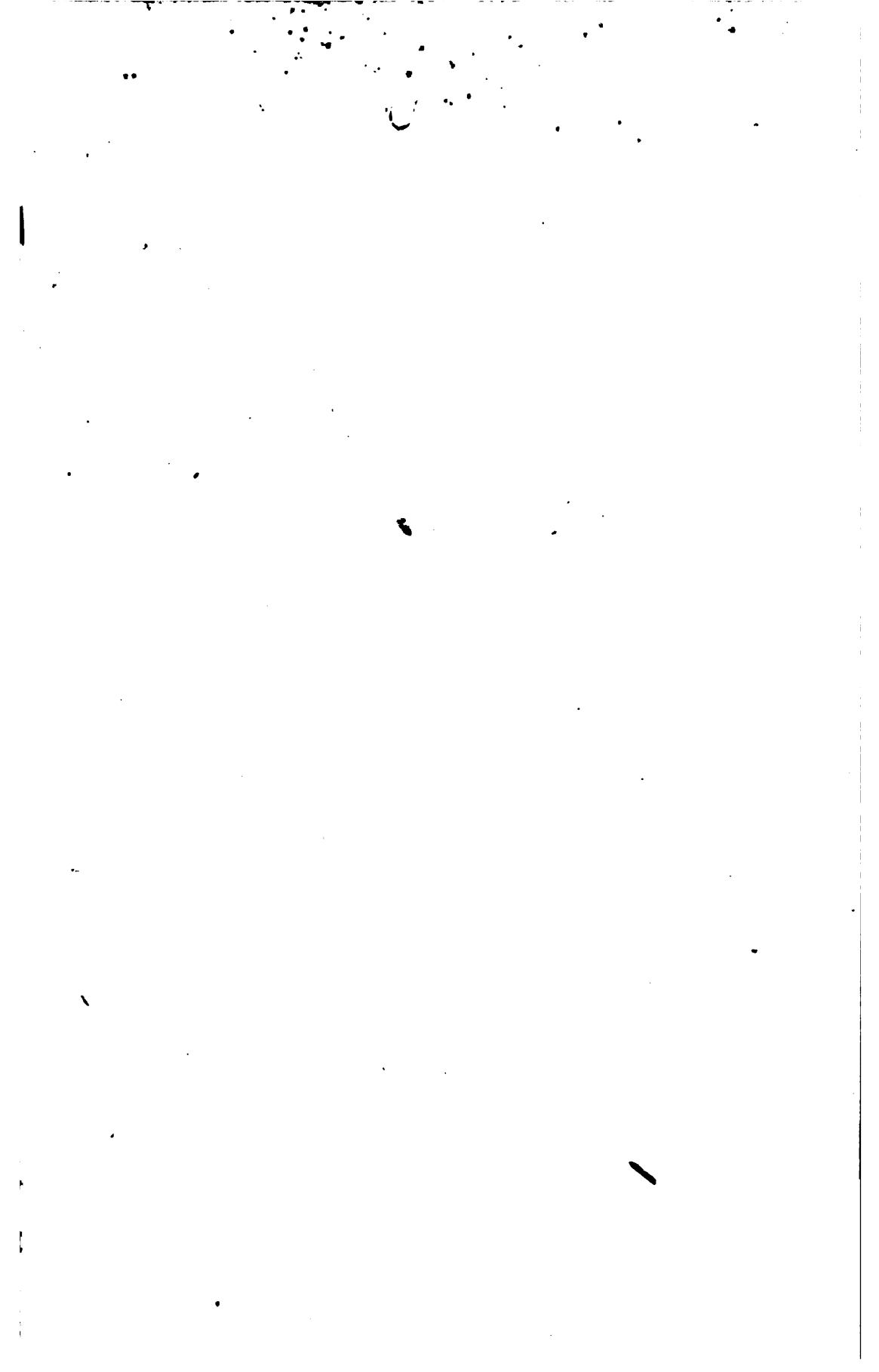
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>











E. Menier

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES

SOIXANTE-TREIZIÈME FASCICULE

**MÉLANGES RENIER. — RECUEIL DE TRAVAUX PUBLIÉS PAR L'ÉCOLE
PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES (SECTION DES SCIENCES HISTORIQUES ET
PHILOLOGIQUES), EN MÉMOIRE DE SON PRÉSIDENT LÉON RENIER.**



PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, 67

1887

805

P2

E2b

Pasc. 73-74

MÉLANGES RENIER

805
P2
E2b
Fasc. 73-74

MÉLANGES RENIER

CHARTRES. IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

MÉLANGES RENIER

RECUEIL DE TRAVAUX

PUBLIÉS PAR L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

(Section des sciences historiques et philologiques)

EN MÉMOIRE DE SON PRÉSIDENT

LÉON RENIER



PARIS

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE RICHELIEU, 67

1887

LEONI · RENIER · V · C

THESAVRI · EPIGRAPHICI · AFRICANI · CONDITORI

ANTIQVITATVM · ROMANARVM · LVMINI

CVRATORI · INTEGRO · FIDELI · NAVO

MODERATORI · OPTIMO

OB · RARAM · FIDEM · INSIGNEM · BENIVOLENTIAM

EXIMIAM · ADFECTIONEM

MERITA · QVAE · IN · IPSAM · SAEPIVS · CONTVLIT

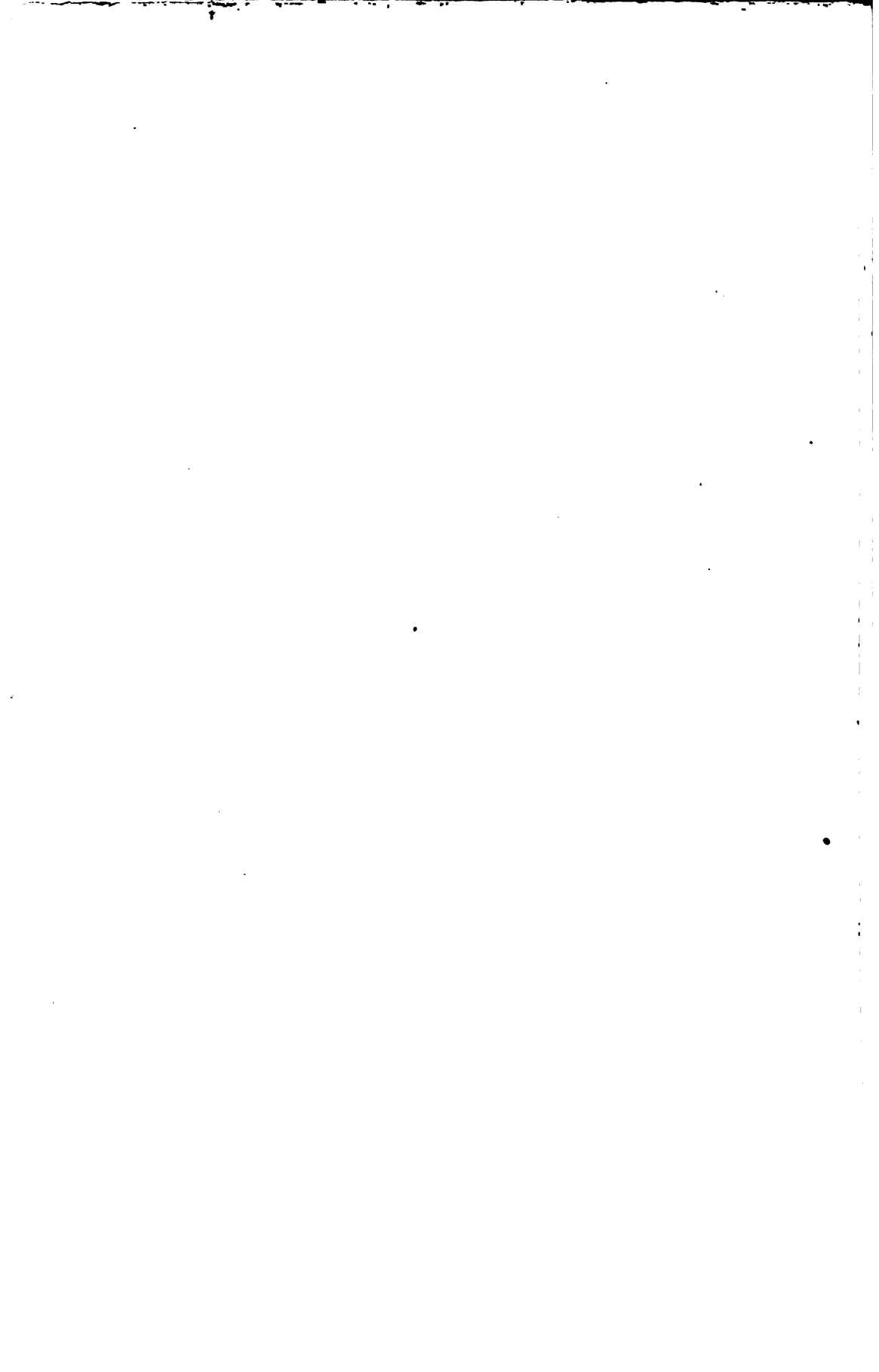
SCHOLA · PHILOGORVM · PARISIENSIS

La section des sciences historiques et philologiques de l'École pratique des hautes Études doit en grande partie à Léon Renier l'esprit qui l'anime et qui lui a fait conquérir si rapidement une place à part entre tous nos établissements d'enseignement supérieur. Il avait parfaitement compris, d'accord avec la pensée qui inspirait M. Duruy, ce qu'il y avait à faire pour replacer la science française au niveau qui lui appartient. Il fallait que les jeunes gens poussés par une vocation sérieuse vers la critique historique et philologique reçussent une impulsion continue et une direction précise qui les mit au courant de l'état actuel de la science et des derniers perfectionnements apportés aux diverses disciplines: ils ne pouvaient trouver cette impulsion et cette direction que dans des conférences d'un caractère familier, et ces conférences ne rentraient pas dans le plan de l'enseignement du Collège de France, enseignement qui avait seul le caractère purement scientifique auquel prétendait celui de la nouvelle école. Cette école devait rester étrangère à toute visée professionnelle, et par là elle se plaçait en dehors de l'Université proprement dite. Elle était cependant essentiellement *pratique*, et l'addition de cette épithète à son nom fut un véritable trait

de génie: elle indiquait que les élèves, guidés par les maîtres, devaient appliquer dans les conférences, comme dans des laboratoires, les méthodes qu'on leur apprenait, et être pour les chefs de travaux, non des auditeurs purement passifs, mais de véritables collaborateurs. Pour obtenir ce résultat, il fallait grouper autour de l'idée nouvelle des hommes qui en comprissent la portée et qui s'y associassent avec une ardeur désintéressée et un entier dévouement. M. Renier sut les trouver. Tous ceux qu'il réunit en 1868 dans la petite salle où il a si souvent présidé nos séances l'aimaient et le vénéraient; il leur avait à tous communiqué son zèle, ses vues élevées, les grandes espérances qu'il concevait. On était heureux de lui faire plaisir, comme on était fier de collaborer à son œuvre. Le succès, modeste mais incontestable, de cette œuvre fut la dernière joie de sa vie, troublée à son déclin par tant de tristesses. Il était reconnaissant à tous ceux à qui il devait cette joie, et qui lui devaient, en réalité, bien plus encore: la bonne direction donnée à leur vie, la satisfaction de leurs aspirations les plus hautes, et le bonheur d'une activité féconde dans le champ choisi par eux. Pendant dix-sept ans il a suivi et encouragé nos travaux, voyant prospérer l'arbre qu'il avait aidé à planter, et suivant avec un paternel intérêt les progrès de sa croissance et le développement de ses nouveaux rejetons.

Notre section a eu deux fondateurs, M. Duruy et Léon Renier. En 1878, elle a eu la joie de fêter sous les auspices du premier son dixième anniversaire; elle espérait célébrer le vingtième en offrant au second l'hommage de sa reconnaissance et de son affection. La mort ne l'a pas permis. C'est sur la tombe de Léon Renier que nous déposons la couronne que nous aurions été si heureux de

placer sur sa tête blanche, et à laquelle chacun de nous a voulu apporter une feuille. La variété et la richesse de cette filiale offrande attestent suffisamment à tous que l'œuvre patronnée par notre cher maître a tenu, au point de vue scientifique, les promesses qu'il s'était faites en l'inaugurant. On reconnaîtra aussi, nous l'espérons, dans les essais de peu d'étendue qui forment ce volume, l'esprit et la méthode qui, sous son inspiration, ont dès l'origine régné dans notre école et continuent à y régner. C'est en les entretenant pieusement que nous rendrons à sa mémoire le culte qui l'aurait le plus touché.



LÉON RENIER

PAR ERNEST DESJARDINS

M. Renier refusa toujours de composer une notice sur Borghesi. « Il faut y songer trop longtemps avant d'écrire », disait-il. Cette défiance de soi est d'un bon exemple pour ceux qui veulent rappeler ce que fut M. Léon Renier lui-même, et ce que lui doit l'épigraphie latine. Il faudrait y songer quelque temps en effet. Bien montrer la distinction de cet esprit si lucide, si ferme, si tempérant dans la recherche du vrai ; marquer les limites qu'il s'était lui-même assignées, non par impuissance, mais par rigueur ; enfin déterminer exactement ce que nous savions de l'administration romaine avant lui, et ce que nous en avons appris grâce à lui, cela demande de la réflexion et du soin. Ce travail sera fait sans doute un jour ; on ne cherche ici qu'à en donner une première ébauche, et, pour la tenter, on n'invoque pas d'autre titre que celui d'élève, et le souvenir d'une amitié de trente années.

L'œuvre de M. Renier est courte et d'une parfaite unité. Sa vie est extrêmement simple.

Il était né à Charleville, le 2 mai 1809, d'une modeste famille lorraine. Ses plus anciens souvenirs se rapportaient aux invasions étrangères de 1814 et 1815. Encore dans sa vieillesse, au moment où les impressions d'enfance se ravivent, il racontait volontiers quelque épisode inédit de ces grandes guerres. Comme il arrive aux populations voisines des frontières, il avait un sentiment patriotique très vif, quoiqu'il n'aimât pas à le laisser voir. En 1859, un jour que son amie M^{me} Cornu le plaisantait sur son attachement à l'ancienne Rome qui semblait le détacher du présent, il lui répondit net-

tement : « Non, Madame, non, je ne suis pas Romain, ni moderne, ni ancien ; je suis Français. »

Son enfance fut grave. Il en passa la plus grande partie chez une vieille tante, dans le village de Vireux, au milieu des Ardennes. Il se promenait seul dans les forêts de ce beau et triste pays, ou bien il s'enfermait pour lire. La bibliothèque de l'humble maison de Vireux était assez bien pourvue. Par une chance heureuse il s'y trouvait un Rollin, les douze volumes de l'*Histoire ancienne* et les neuf volumes de l'*Histoire romaine*. C'est dans ces pages pleines de candeur et de charme que le jeune Léon Renier fit connaissance avec les études qui devaient être l'occupation et la gloire de sa vie. Même quand il eut contribué à refaire l'histoire vraie de Rome, il garda autant de reconnaissance à Rollin, bien plus, autant d'admiration. — « Vous avez un fils, disait-il à un de ses amis ; faites-lui lire Rollin avant toutes choses ; il y prendra le goût de l'antiquité ; il deviendra archéologue, peut-être épigraphiste : on ne résiste pas à Rollin. » Et aussitôt il descendait à la bibliothèque de l'Université dont il avait la clef, prenait sur un rayon les volumes vénérables et obligeait son ami à les emporter sur le champ.

L'avertissement intérieur qui le poussait, dès son enfance, vers les études romaines, ne fut pas le seul à se faire entendre. Au collège de Reims où il était élève, il marqua un goût très décidé pour les mathématiques. La sagacité de son esprit, sa disposition à s'absorber dans une recherche, son attention opiniâtre le servaient beaucoup en algèbre et en géométrie ; au point qu'il put, à un certain moment, hésiter sur sa véritable vocation. Il fut même admis à l'École Normale pour la section des sciences, mais la révolution de 1830 fut cause qu'il n'y put entrer. En réalité ces aptitudes différentes ne se contredisaient pas ; l'histoire romaine devait être l'objet de ses études ; les méthodes mathématiques lui en préparèrent l'instrument. Déduire avec rigueur devint pour lui plus qu'une habitude, et presque une nécessité de son esprit.

Cependant, au sortir du collège, il était seul et sans ressources. Il lui fallut, pour vivre, entrer comme correcteur dans une imprimerie. Là encore les habitudes de patience et de minutie se développèrent chez lui ; il devait rester dé-

sormais, pour les travaux des autres et pour les siens propres, un correcteur très scrupuleux. Quant aux fatigues, aux privations qu'impose un métier presque manuel, surtout si mal rétribué, il ne s'en plaignit jamais : il avait placé ailleurs l'intérêt de sa vie.

Il connut d'autres dégoûts ; petit clerc dans une étude d'avoué, il y fit un apprentissage pénible et sans profit. Enfin l'enseignement, qui est la ressource des jeunes gens laborieux et peu fortunés, lui fut ouvert, mais par une très humble porte. D'abord maître d'études, il accepta comme un avancement presque inespéré la place de principal du petit collège de Nesle, en Picardie. C'est là qu'il se maria. Le collège était, à vrai dire, une sorte de pension privée qui faisait vivre à grand'peine le nouveau ménage, au prix de mille soucis matériels, comme une maison de commerce mal achalandée. Léon Renier était en danger de végéter dans cette situation chétive lorsqu'il sentit se réveiller en lui, avec le besoin d'un travail indépendant, son premier goût pour l'antiquité. Sa femme le comprit, par une sorte d'acte de foi aveugle dans les destinées de son mari ; elle lui conseilla elle-même de partir, et tous deux, laissant derrière eux les misères du collège de Nesle, vinrent s'établir à Paris.

Il n'y connaissaient rien, ni personne. Les premiers temps furent durs. M^{me} Renier sacrifia volontiers sa petite dot aux espérances d'un avenir encore très incertain ; on vécut ainsi dans l'attente d'une sorte de grâce providentielle qui tardait un peu. Léon Renier donna des leçons de grec et de latin ; il se fit répétiteur dans une pension éloignée du centre de la ville, du côté de Chaillot, et plus d'une fois, dans ces quartiers déserts, comme il allait et revenait toujours à pied par économie, il dut se défendre contre des rôdeurs nocturnes qui en voulaient à son inoffensive pauvreté.

Ayant eu l'occasion de connaître M. Yanoski et de l'obliger en recopiant un travail de lui, il entra, par son entremise, à la rédaction du *Journal général de l'Instruction publique*. C'était un premier pas. Enfin il rencontra le protecteur dont le secours lui était, hélas ! indispensable. Ce fut M. Philippe Le Bas, occupé lui-même de tâches plus pénibles que brillantes, et surtout du *Dictionnaire encyclopédique de la France*, com-

pilation sans gloire, mais utile, dont les douze volumes parurent de 1840 à 1845. Léon Renier y travailla, et aussitôt après, comme s'il eût été dans la destinée de ce spécialiste sévère de débiter par des encyclopédies, il fut chargé de surveiller celle que publiait la maison Didot. C'était un répertoire immense (en trente volumes), où sa part de collaboration fut à la fois très lourde, très mal payée et très méconnue. En même temps il contribuait à fonder, avec Dübner et Louis Quicherat, une *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, qui eût pu rendre d'éminents services, mais qui cessa de paraître après le deuxième volume (1847), devant l'indifférence d'un public encore trop étranger à ces questions. L'idée était féconde cependant ; l'exemple des revues allemandes l'autorisait, et l'on sait qu'elle a été reprise, trente ans après (1877), par MM. Tournier, Charles Graux et Louis Havet.

L'épigraphie n'était pas alors une science émancipée ; il fallait qu'elle se fit la servante des commentateurs pour justifier de son utilité. Elle ne pouvait prétendre qu'à étoffer les notes dont on ornait les textes classiques. C'est ainsi que M. Renier, après avoir fait quelques éditions insignifiantes pour les collèges, collabora à celle de Tite-Live, donnée dans la collection Nisard. Les études qu'il y joignit sur l'administration et les magistratures romaines sont la première révélation de l'épigraphie en France. Il publia aussi, et cette fois sous son nom, un petit choix des Idylles de Théocrite (Hachette, 1847) ; c'était une édition soignée, d'une conscience irréprochable, empruntée, pour une grande partie du commentaire, aux leçons que M. Mablin donnait à l'École Normale, mais trop savante pour les élèves, trop peu personnelle pour les maîtres. La traduction de Ptolémée, *partie concernant la Gaule* (1848), marqua un pas décisif de M. Renier dans la voie des études spéciales. Le traducteur annonçait déjà sa prédilection pour notre antiquité gallo-romaine ; en même temps il lisait la Géographie de la Gaule, de Walckenaër, en apercevait les lacunes et les erreurs et méditait de la renouveler par l'épigraphie.

Dès cette époque assurément, l'épigraphie romaine était la grande préoccupation de Léon Renier. Lorsque parurent, en

1854, les *Mélanges d'Épigraphie*, on se demanda où le nouveau maître avait puisé cette science qui se révélait avec tant de sûreté. On ne l'a bien su qu'après sa mort, en retrouvant ses innombrables notes. Il n'aimait pas à mettre les autres dans la confiance de son travail. Mais il est certain que, dès le jour où il eut choisi sa voie, lorsqu'il n'était encore qu'auxiliaire de M. Le Bas, sa préparation scientifique dut lui coûter bien des veilles. Ceux qui l'ont connu seulement à la fin de sa vie, assis, sans rien faire, devant son bureau toujours bien rangé, ne savaient point par quel patient labeur il avait mérité de se reposer dans ses dernières années.

Dans cette période héroïque (vers 1850), il habitait, rue de Beaune, un petit appartement très mesquin dont il ouvrait lui-même la porte aux visiteurs. On le trouvait à toute heure au travail, dans sa chambre exigüe où les livres regorgeaient de toutes parts. Les livres étaient en effet sa seule dépense. Lorsqu'un ami allait en Italie, il le chargeait de commissions, toujours précises et minutieuses ; c'était un catalogue de musée qu'il fallait lui découvrir, un recueil de Cardinali, un mémoire de Borghesi introuvable en librairie. Ainsi s'est formée peu à peu cette bibliothèque où tous les volumes étaient utiles et passaient sans cesse sous les yeux du maître. En épigraphie, pour faire un travail original, si humble qu'il soit, il faut avoir d'abord lu et dépouillé d'interminables collections ; une courte brochure suppose des années de patience. Mais combien la peine était plus grande alors qu'on ne possédait ni les utiles manuels de MM. Mommsen et Marquardt ni les précieux index du *Corpus* ! On ne pouvait se dispenser de revoir en grand détail, la plume à la main, tous les auteurs latins et, parmi les Grecs, tous ceux qui avaient parlé de Rome, puis les recueils d'inscriptions déjà publiés, Gruter, Spon, Muratori, Orelli, avec les recueils de monnaies et de médailles, puis les relations de voyages archéologiques, puis les mille opuscules sur les fouilles, les découvertes, les curiosités locales qui se multipliaient déjà ; s'il fallait se méfier des faussaires, aucune indication authentique ne devait être négligée. Sans doute ses opiniâtres veillées de la rue de Beaune ont bien profité à Léon Renier ; elles l'ont conduit à faire plus tard de petites dissertations qui, dans leur spécialité, restent comme

des modèles ; mais le résultat ne paraît pas en proportion de l'effort : beaucoup de notes restèrent toujours manuscrites, beaucoup de recherches toujours inemployées, faute de mise en œuvre, et la vérité est que pour élever un monument de dimensions restreintes il avait jeté d'immenses fondations.

L'épigraphie n'occupa point seulement ses travaux de cabinet ; il fit aussi campagne pour elle. Il n'était que sous-bibliothécaire à la Sorbonne, mais sa réputation d'archéologue le recommandait déjà quand il fut chargé, en 1850, de relever les monuments romains que nos perpétuelles expéditions en Algérie avaient donné l'occasion de remarquer. C'étaient surtout les belles ruines de Lambèse et le *Madracen*, tombeau des rois de Numidie, qui avaient excité la curiosité des premiers explorateurs ; là devait être l'objectif de la mission. On prétendait aussi tirer des enseignements pratiques de la façon dont les Romains, devanciers de nos soldats en Afrique, avaient organisé leur conquête. Cette considération fut, paraît-il, de quelque poids : M. Renier y fait allusion dans ses rapports. Le ministre de la guerre lui donna comme compagnon de voyage un officier instruit et bon dessinateur, le commandant Delamare, et lui procura l'appui des chefs de bureaux arabes.

Le pays n'était pas encore pacifié ; la fameuse prise de Zaatcha est du 26 novembre 1849 ; l'expédition de Saint-Arnaud en petite Kabylie, d'avril 1851 ; l'assaut de Laghouat, du 4 décembre 1852 ; les tribus de l'Atlas étaient en révolte permanente. Il fallait donc, alors comme aujourd'hui, que le chercheur pacifique suivit les colonnes expéditionnaires et recueillit ses inscriptions au bruit des coups de fusil. Léon Renier n'avait pas été préparé à cette sorte d'existence ; il s'y plia cependant avec beaucoup de résignation et même de bonne grâce. Les dangers imprévus ne lui manquèrent pas ; on sait qu'un jour, occupé de l'estampage d'une pierre, il fut dérangé par l'apparition soudaine d'un lion. Il aimait plus tard à rappeler ces petites histoires africaines ; il y trouvait, non certes un motif de vanité, mais un contraste amusant avec les habitudes paisibles de toute sa vie.

Après quatre mois passés à Lambèse, en janvier 1851, l'hiver commença brusquement et avec une rigueur telle, que

M. Renier, d'une santé peu résistante, dut s'arracher du milieu des ruines ensevelies sous la neige et fuir, comme il l'écrivait, « cette Sibérie de l'Afrique. » Il franchit donc l'Aurès, et s'enfonça dans le Sahara où il recueillit tous les vestiges qui pouvaient déterminer la limite de l'occupation romaine vers le sud. Là d'autres fatigues et d'autres privations lui furent imposées. « ... A dix heures et demie (le 13 février), racontait-il, nous faisons halte pour déjeuner, près de la mosquée de *Sidi-Salah*, séjour affreux, complètement dépourvu de végétation, où vivent cependant, dans quelques bouges d'un aspect repoussant, trois ou quatre misérables familles, qui n'ont d'autre boisson que l'eau saumâtre et fortement sulfureuse qu'elles tirent d'un puits voisin. Au moment de notre arrivée, une grande femme, noire et sèche, vêtue d'un haïc bleu, piétinait dans la boue, près de l'orifice de ce puits, sur un burnous qu'elle prétendait ainsi laver. Elle s'enfuit à notre approche, et nous laissa la libre disposition de cette source d'une horrible boisson, dont il fallut bien pourtant nous contenter. » Il est vrai qu'à chaque pas ses découvertes le dédommageaient de ses peines. Il déchiffrait sur le rocher qui soutenait les piles d'un admirable pont romain, dans l'oasis d'El-Kantara, le nom d'un légat impérial qui lui permettait de dater le pont et la route. Ailleurs, comme des Arabes assis à la porte d'un caravansérail se levaient à son approche, il vit des caractères sur le banc qu'ils quittaient ; c'était une inscription portant le nom de Marc-Aurèle et de Commode, avec celui de leur légat, et mentionnant la reconstruction d'un amphithéâtre par les soldats de la sixième cohorte des Commagéniens. De chacun de ces faits isolés pouvaient sortir vingt conséquences importantes pour l'histoire. Aussi, bien que Léon Renier souffrit des rigueurs de cette vie nomade et de l'absence des siens, il adressait au ministre demande sur demande afin d'être prolongé quelques mois dans une mission dont les heureux résultats lui faisaient oublier les fatigues.

Il découvrit, dans ses deux campagnes successives (1850-51 et 1852-53), plusieurs beaux monuments d'art ; à Lambèse, quatre arcs triomphaux, dont un est fort élégant, les statues d'Esculape et d'Hygie, une mosaïque, des fragments de sculp-

ture et d'architecture où l'ornementation un peu chargée des basses époques garde encore des lignes gracieuses ; à Diana, un arc à trois portes ; à Thamugas, un autre arc, des mosaïques et d'intéressants vestiges de l'architecture privée ; à Verecunda, six bustes de marbre blanc, où l'on a reconnu Faustine la mère, Lucius Vérus et d'autres membres de la famille des Antonins. Les derniers de ces objets devaient être ramenés au Louvre ; les autres restèrent en Afrique, et Léon Renier, à quatre cents lieues de distance, continua de s'en faire le conservateur jaloux.

Mais le gain véritable de cette fameuse expédition, ce fut la collection de documents épigraphiques que le savant voyageur en rapporta : trois mille quatre-vingt-cinq inscriptions, dont plus de deux mille sept cents inédites. La richesse de cette récolte a été dépassée seulement par celles que firent, dans le même pays, les continuateurs de Léon Renier. L'Afrique est demeurée en effet la terre privilégiée des antiquités romaines, et cela s'explique aisément : après de longs établissements, comme celui que fit à Lambaesis, pendant plus de trois siècles, la légion troisième Augusta, l'invasion vandale dépeupla toute la contrée, en sorte que le désert succéda immédiatement à la civilisation antique ; ailleurs, au bord du Rhin, par exemple, de nouvelles villes s'élevant sur l'emplacement des anciennes en firent disparaître les vestiges ; ici la solitude les a conservés. Voilà pourquoi Léon Renier et, après lui, les explorateurs contemporains furent bien inspirés en demandant à l'Afrique les trésors de renseignements que le reste du monde romain n'eût pu leur fournir.

Cette mission d'Algérie fut donc très fructueuse ; elle servit à la fois l'épigraphie elle-même, la géographie et l'histoire. L'épigraphie avait été constituée comme science en se fondant, presque sans exception, sur les monuments de l'Italie et de la Gaule Narbonnaise ; or les règles ainsi fixées n'étaient pas applicables à toutes les provinces de l'empire ; on l'avait vu pour l'Espagne dont plusieurs inscriptions, pour être en désaccord avec des principes trop étroits, étaient suspectées sans raison ; la série africaine, où l'on reconnut des indications interverties et des abréviations inusitées, permit d'élargir la méthode de déchiffrement ou plutôt de la mieux

établir. La géographie comparée s'accrut aussi de nouveaux résultats ; les renseignements combinés des bornes milliaires, des itinéraires anciens, de la Table de Peutinger et de la Notice des diocèses de Numidie déterminèrent plusieurs routes, avec l'emplacement de plusieurs stations ; découvertes précieuses surtout pour le midi de la région, où le scribe de la *Table* a négligé d'inscrire les distances ; des municipes entièrement oubliés, comme Verecunda, reparurent au jour ; enfin ces points principaux dès lors fixés furent comme une première triangulation dont les continuateurs de Léon Renier devaient remplir les lacunes. L'histoire romaine eut enfin beaucoup à recueillir de cette belle exploration : le tragique épisode des Gordien et de l'avènement de Maximin apparut, dans les monuments, avec une réalité précise que ni Hérodien ni Jules Capitolin ne lui avaient donnée ; mais voici le gain le plus considérable : pour la première fois la légion romaine, sur laquelle les inscriptions d'Italie se taisent et celles du Rhin ne donnent que des indications fragmentaires, se révélait, dans le quartier de Lambaesis, avec son organisation, ses collèges d'officiers et de sous-officiers, son système de solde et de caisse des retraites, ses corvées imposées, ses cultes spéciaux, enfin avec tous les détails de son administration officielle et de sa vie quotidienne ; et qu'est-ce que l'histoire militaire de Rome sans une connaissance exacte de la légion ?

Les résultats de cette incomparable campagne archéologique allaient former le premier recueil scientifique d'inscriptions romaines qu'on eût encore vu. Répertoire excellent, infailible, dont malheureusement les parties accessoires ne devaient jamais être achevées. Tandis que l'Imprimerie Impériale faisait, pour cet objet, fondre des caractères spéciaux, copiés de la belle écriture contemporaine des Antonins, l'explorateur infatigable, désormais conquis par la science et par une seule science, occupait ces retards forcés en rassemblant différentes notices, inédites pour la plupart, et qu'il jugeait dignes d'être publiées. Ce sont les *Mélanges d'Épigraphie*, qui parurent en 1854.

Le nom même d'*Épigraphie* était inusité et presque inconnu ; on ne le trouvait pas encore dans le dictionnaire de l'Aca-

démie. On se servait du mot *Paléographie*, qui n'est point synonyme, comme le remarque Léon Renier : « En effet, la paléographie n'est autre chose, suivant la définition de l'Académie, que la « science des anciennes écritures et l'art de les « déchiffrer » ; or la tâche de l'*épigraphiste* ne se borne pas à lire et à déchiffrer les inscriptions antiques, il doit encore les traduire, les expliquer, et en tirer toutes les conséquences historiques et littéraires auxquelles elles peuvent donner lieu¹. » Voilà, délimité par M. Renier lui-même, le champ de ses études. La méthode comparative et déductive qu'il y apporta avait été fondée par Borghesi ; seulement il l'appliqua d'une manière tout originale et, si ce mot a quelque sens, toute française.

Il décrit d'abord le monument, objet de son étude. Il le fait avec une minutie extrême : « *res enim sunt parvae, prope in singulis litteris atque interpunctionibus verborum occupatae*². » Il arrive souvent qu'une inscription ne peut être datée que par la forme des lettres ; souvent aussi un détail, en apparence futile, devient pour l'interprète ingénieux l'occasion de véritables découvertes. Sur ce point Léon Renier est incomparable ; il peut sembler aventureux aux esprits qui ne sont point familiers avec ces recherches ; mais, comme il part d'un fait manifeste et autrement inexplicable, comme il s'appuie sur tous les témoignages et ne fait que les relier par une déduction serrée, il aboutit avec une sûreté surprenante à une conclusion que l'exiguïté de ses prémisses fait paraître énorme et inattendue. En veut-on un exemple ? Il remarque, sur une inscription de Lambèse³, que le nom de la légion 3^{me} *Augusta* est gravé dans un creux de cinq millimètres, et de cette observation, stérile pour un autre, il tire tout un chapitre d'histoire. En effet ce creux témoigne que le nom avait été d'abord martelé, puis récrit ; sur des monuments voisins, il est encore effacé, et ce n'est plus dès lors une cir-

1. *Encyclopédie moderne* publiée par MM. Firmin Didot frères, article *Inscriptions*, par M. Léon Renier.

2. Cicéron, parlant de la jurisprudence. *Pro Mur.*, XI, 25.

3. Premier rapport au ministre de l'instruction publique (Lambèse, 5 janvier 1851) extrait des *Archives des Missions*. Il faut suivre dans ce rapport la discussion tout entière, qui est un modèle.

constance fortuite. On ne peut l'expliquer que par un licenciement de la légion, suivi, peu de temps après, de sa réorganisation. Or toutes les inscriptions ainsi entaillées sont antérieures au règne de Gordien III; on doit donc fixer cette petite révolution à l'an 238. La légion, dévouée à l'empereur Alexandre Sévère, comme beaucoup de monuments en font foi, dut mal supporter Maximin, reconnaître volontiers les deux Gordien, mais retomber sous l'obéissance de son premier maître après l'effroyable soulèvement du bandit Capellien; par vengeance elle fut dissoute et ne se reconstitua qu'à la mort de Maximin. Ces conséquences, tirées d'une observation si insignifiante, complètent singulièrement Hérodien et Aurelius Victor; elles éclairent l'histoire de cette longue anarchie militaire où agonisait l'empire; mais voit-on dans le raisonnement qui les produit un point où la logique fléchisse et laisse place à l'incertitude?

Un rare mérite des *Mélanges d'Épigraphie*, c'est la hardiesse circonspecte. Léon Renier ne s'interdit pas les hypothèses, mais il résiste à la tentation de les prendre ou de les offrir pour des vérités. Il suit sa route aussi loin qu'elle le conduit, mais il avertit toujours du moment où il n'est plus sûr de l'itinéraire. Qu'on lise, par exemple, dans les *Mélanges*, la cinquième dissertation : *sur une inscription bilingue, grecque et latine, trouvée à Vaison*. Il s'agit d'une dédicace faite par un certain Sextus au dieu Bélus, « en souvenir des oracles d'Apamée »; la forme des lettres indique la fin du II^e ou le commencement du III^e siècle. Mais n'est-ce pas une étrange circonstance de rencontrer en Gaule, dans le pays des Voconces, la mention d'un dieu asiatique et surtout d'un sanctuaire syrien dont le renom n'était pas universel? Ici la démonstration de M. Renier semble faire un écart très hardi : il va chercher dans Dion Cassius et dans Spartien des témoignages qui montrent la superstition de Septime Sévère; quel lien découvre-t-on entre ces faits? Attendez : Septime Sévère avait été légat de la légion IV^e scythique, cantonnée en Syrie; c'était là qu'il avait épousé, sur les indications d'un oracle, Julia Domna, fille d'un prêtre d'Elagabal; il avait, de plus, au rapport de Dion Cassius, consulté Bélus dans son sanctuaire d'Apamée, et le dieu lui avait prédit qu'il réunirait

sous sa domination l'empire de Jupiter, de Mars et de Neptune. Proclamé en 193 par les légions du Danube, Septime Sévère ne fut le maître unique qu'en 197, par la victoire de Lyon et la mort d'Albinus, son troisième et dernier compétiteur. Alors, mais alors seulement, en Gaule, à plus de mille lieues du sanctuaire de Bélus, l'oracle d'Apamée se trouva réalisé, et la reconnaissance de Sévère et de ses partisans dut en consacrer le souvenir. Le dieu avait *bien dirigé la fortune*, Βῆλος εὐθουντήρ Τύχης, dit le monument de Vaison. C'est ainsi que ces quelques lignes, sans nom d'empereur, sans date, sans indication précise, se rapportent, à n'en pouvoir douter, à un des grands bouleversements du monde romain. Cet échafaudage logique n'est-il pas d'une audace extrême? — Mais qui était ce Sextus auteur de la dédicace, qui a jugé bon de n'inscrire ici que son prénom? Assurément un personnage d'importance. Or nous connaissons un Sextus Varius Marcellus, né justement à Apamée, qui, après avoir été le lieutenant fidèle de Sévère, avait épousé une nièce de sa femme; l'épithète de ce Sextus, trouvée à Velletri, est bilingue, grecque et latine, comme notre inscription. Il est fort tentant de l'identifier avec le Sextus consécrateur du monument de Vaison; mais M. Renier, après avoir donné lui-même ces arguments forts et ingénieux, s'arrête. Ce n'est là qu'une conjecture très probable, dit-il; gardons-nous de la placer sur le même rang que la vérité démontrée plus haut. Cette réserve n'est-elle pas méritoire et exemplaire? Hardiesse et prudence, c'est une alliance presque contradictoire: il importait de la faire voir chez Léon Renier.

Un trait qui n'a pas été relevé dans sa méthode est une rare finesse de psychologie qu'on ne trouve ni chez les savants italiens ni chez les Allemands. D'abord les textes n'ont pas seulement pour lui une valeur absolue, isolée des circonstances et des hommes. Il résout des anomalies apparentes, où la logique formaliste serait en défaut, par les plus simples observations sur les habitudes constantes de l'esprit humain. Eckhel s'étonne par exemple que les monnaies de Pertinax et de Flavia Titiana portent le titre d'*Auguste*, malgré la défense que l'empereur en avait faite, et suppose qu'elles ont été frappées avant que la nouvelle de la prohibition se fût ré-

pandue dans les provinces ; mais, remarque M. Renier, « les princes s'offensent rarement des violences que l'on fait à leur modestie ; on le sait bien, et l'on agit en conséquence. C'est un fait dont on pourrait citer, pour tous les temps, même pour les temps modernes, de nombreux exemples¹ ». Voilà l'esprit à la façon française d'autrefois, c'est-à-dire le bon sens relevé d'un peu d'ironie. Ce qui est aussi dans le tour de la pensée française, c'est de mêler au raisonnement du savant l'observation du moraliste. Non seulement Léon Renier se le permet, mais il se sert de l'une pour appuyer l'autre. Les historiens nous font-ils connaître que tel empereur était superstitieux, telle impératrice vaniteuse, aussitôt quelque mince détail d'une inscription tire de ce témoignage (ou bien y ajoute au contraire) une lumière nouvelle. Par là l'épigraphie reçoit une vie véritable et justifie pleinement son titre de science historique. On peut aller plus loin et y trouver presque toute une philosophie. Les épitaphes par exemple ne montrent-elles pas, souvent avec une grande délicatesse, toutes les nuances de la douleur, de la consolation et de l'espérance dans l'antiquité ? Léon Renier mettait à les interpréter beaucoup d'esprit ; il était si familier avec les sentiments des anciens qu'il s'en donnait le spectacle, s'en faisait une récréation. Il écrivait dans une lettre intime : « Je repense à cette bonne Agrippine l'ainée qui, élevant un monument à l'amant (*amico*) qu'elle a perdu, a soin de mettre dans l'inscription qu'elle est âgée de quarante ans, afin sans doute de décourager ceux qui seraient tentés de la rendre infidèle à son souvenir. Et vous avez pu ne pas être touché de tant de délicatesse ? »

Tel est l'analyste subtil, l'initiateur hardi, le logicien prudent, que montrent, avec les *Mélanges d'épigraphie*, les opuscules malheureusement trop rares de M. Renier. Un mérite si original fut apprécié : il n'alla pas au devant de la renommée ni des récompenses ; mais elles vinrent à lui.

Augustin Thierry étant mort, en 1856, il se présenta pour obtenir son fauteuil à l'Académie des Inscriptions. M. Renan fut élu. Cependant une autre place, celle de M. Fortoul, était

1. *Mélanges d'Epigraphie*, dissert. VIII, p. 175.

vacante, et l'on devait y pourvoir huit jours après. Aussi, le soir même de son élection, l'heureux compétiteur de M. Renier vint le trouver dans son petit appartement de la rue de Beaune : « Je suis au comble de mes vœux, lui dit-il ; je n'ai plus qu'une chose à souhaiter, c'est que le décret de ma nomination soit rendu assez tôt pour que je puisse voter pour vous. » Cette fois en effet M. Renier réussit. M. Renan et lui se connaissaient déjà : ils devinrent très amis.

A l'Académie des Inscriptions, M. Renier exerça, pendant trente ans, une autorité considérable et dont il usait sobrement. Il n'avait pas seulement conservé comme le patronat de ses chères provinces africaines, mais tous les documents épigraphiques que des savants français ramenaient au jour par toute l'étendue de l'empire romain, d'Utique à Trébizonde, venaient se concentrer entre ses mains. Il faisait d'ordinaire des communications brèves, décisives, indiscutables. La plus digne de mémoire est un rapport sur les inscriptions de Troesmis, ville romaine du bas Danube (août 1865), qui fut l'occasion d'une polémique fort courtoise, mais fort sérieuse, avec M. Mommsen. Dans les discussions académiques, Léon Renier ne supportait pas volontiers les contradicteurs ; il était si sûr de ses arguments que tout scepticisme chez ses auditeurs, après qu'il avait démontré quelque proposition, lui semblait une faiblesse de logique presque digne de mépris. En cela il avait conservé des habitudes de géomètre. Les objections des purs humanistes surtout l'impatientaient : il lui paraissait étrange qu'on pût ne pas avoir présentes au souvenir, comme il les avait, toutes les données de l'épigraphie. Ses confrères cependant l'écoutaient toujours avec respect, ou plutôt c'était la vérité qu'ils respectaient en lui, tant elle éclatait dans ses moindres paroles.

Aux séances de l'Académie Léon Renier connut une personne rare et qui devait avoir une influence déterminante sur sa carrière scientifique, comme sur celle de plusieurs érudits de son temps. Madame Hortense Cornu, dont les attaches à la famille Bonaparte n'étaient pour personne un mystère, suivait assidûment, vers 1855, les travaux de la sévère compagnie. Elle en rédigeait même un compte rendu pour une revue allemande. C'était une intelligence extraordi-

nairement active, nette et virile ; rien de ce qui valait la peine d'être su ne lui était étranger, ou du moins ne lui était indifférent. Surtout elle savait reconnaître et apprécier la valeur des hommes. Elle fut bientôt liée avec M. Renan, M. Maury, M. Renier, et, lorsqu'elle se fut réconciliée avec Napoléon III à qui elle n'avait d'abord pu pardonner son avènement, elle se servit de son crédit, occulte mais toujours grandissant, pour aider la science dans la personne de ses illustres amis.

Par son entremise Léon Renier fut envoyé à Rome, en mai 1860, pour y négocier l'achat, au profit de la France, de la fameuse collection Campana. Il était accompagné d'un homme fin et vraiment distingué, M. Sébastien Cornu, le mari de sa protectrice. C'était la première fois que Léon Renier, ce vrai Romain, voyait Rome. Il eut un plaisir très élevé à contempler et à reconnaître cette patrie de ses études. « La maison que j'habite, écrivait-il à Madame Cornu, occupe une partie de l'emplacement du temple de Jupiter Tonnant ; elle est située sur le bord de la roche Tarpéienne, au-dessus du Forum, précisément en face de la prison Mamertine et du couvent de Saint-Joseph. De mes fenêtres, j'aperçois tous les édifices du Forum et de la Voie Sacrée, depuis le Tabularium, qui forme aujourd'hui le soubassement du palais du sénateur, jusqu'à la basilique de Constantin et au Colisée... C'est certainement la plus belle vue de Rome et du monde pour un antiquaire. » L'acquisition du musée Campana une fois terminée, M. Renier prolongea encore son séjour pour surveiller les fouilles des jardins Farnèse et pour suivre celles que M. Pietro Rosa conduisait avec une sagacité tout instinctive dans la campagne romaine. L'explorateur de l'Algérie s'associait à la joie de ces belles trouvailles ; le jour il visitait les monuments, et le soir il s'entretenait avec des amis intéressés aux mêmes études. Napoléon III lui avait fait remettre par Madame Cornu un véritable questionnaire sur l'œuvre politique et administrative de César, dont il était alors fort préoccupé. Aussi toutes les belles soirées du mois de juin 1860 se passèrent-elles, à l'Institut archéologique de Rome, dans des conférences qui se prolongeaient jusqu'au milieu de la nuit, fenêtres ouvertes, sur la politique des empereurs et les plus hautes questions de l'histoire romaine. Les trois inter-

locuteurs étaient M. de Rossi, M. Henzen et M. Renier : M. de Rossi avait plus d'idées, d'invention, de mouvement, M. Henzen une sûreté minutieuse et modeste, M. Renier une méthode et une clarté d'exposition incomparables. Dans le journal manuscrit de ces entretiens, qui fut remis à l'empereur, on reconnaissait la part du savant français à la façon dont les questions étaient posées et divisées : c'était la marque de son esprit personnel et aussi de l'esprit de sa nation.

Léon Renier revint à Paris en juillet et y trouva de nouveaux honneurs, ou plutôt de nouvelles charges qu'il n'avait ni sollicitées ni ambitionnées. M. Philippe Le Bas était mort au mois de mai, et son ancien protégé devenait son successeur à la Bibliothèque de l'Université. M. et M^{me} Renier quittèrent donc la rue de Beaune pour s'établir dans ce petit appartement de la Sorbonne, placé sous les toits, exigü, mais paisible et recueilli, où ils demeurèrent jusqu'à la fin. Le nouvel administrateur remplit avec ardeur son office ; le nombre des volumes s'éleva, sous sa direction et par son zèle, de quarante-six mille à cent trente mille. Il voulait surtout que la Bibliothèque fût sérieuse et en même temps hospitalière, qu'elle ne devint ni un sanctuaire inaccessible ni un cabinet de lecture. Aussi prit-il soin, d'une part, que les collections scientifiques y fussent complètes, et non déshonorées par le voisinage de livres trop frivoles ; d'autre part, que les lecteurs, sans être rebutés par des formalités stériles, pussent avoir accès aux rayons et même emporter chez eux, pour s'en servir à loisir, les instruments du travail. M. Renier ne perdit jamais l'habitude de parcourir lui-même, chaque jour plusieurs fois, les salles de la Bibliothèque et d'adresser quelques paroles familières aux travailleurs, même inconnus de lui, qui tous le connaissaient. Dans sa Sorbonne, parmi ses livres, il était, non pas un administrateur, mais le plus affable des maîtres de maison.

Les soucis de l'administration lui répugnaient en effet, et, dans le temps de son retour de Rome, il n'hésita pas à refuser une place d'inspecteur général qui lui fut offerte. Le haut enseignement le tentait davantage, non peut-être qu'il se sentit le goût de communiquer sa science, mais parce qu'il y voyait une condition d'indépendance et l'occasion de se perfection-

ner lui-même. Ce souhait fut exaucé; une décision impériale créa pour lui, au Collège de France, la chaire d'*Épigraphie et d'Antiquités romaines*. Victoire décisive, moins pour M. Renier que pour la science. Ce fut du moins l'opinion de tous les savants de l'Europe, qui, de Rome, de Berlin, écrivirent, au premier professeur d'épigraphie que la France ait eu, des lettres élogieuses pour sa personne et surtout pleines d'espoir dans le gain que cette nomination promettait aux études antiques.

Quand Léon Renier, en 1861, inaugura son enseignement au Collège de France, la difficulté de cette mission venait justement de ce qu'il n'y avait pour le soutenir et le guider ni livre de référence, ni tradition, ni public. Il dut se former son auditoire. Ce ne fut jamais une assemblée bien compacte, mais elle était, dans l'ordre intellectuel, assez aristocratique. On y a vu M. Naudet, qui, après avoir instruit plusieurs générations, croyait pouvoir s'instruire encore, M. Gaston Boissier, M. Georges Perrot et plusieurs autres qui ont marqué dans l'érudition française.

Il fallait qu'un cours fait à de tels auditeurs dans une chaire du Collège de France fût savant; il fallait en même temps qu'il fût élémentaire, puisque la science était nouvelle et qu'on n'en avait aucune teinture. Léon Renier sut tenir compte de ces deux exigences contradictoires en apparence. Il commença humblement, en définissant l'épigraphie, en expliquant les sigles, en faisant déchiffrer les monuments les plus simples, mais il supposait connus les principaux textes classiques et n'oubliait pas qu'il s'adressait à des hommes familiers avec la langue latine, avec le droit élémentaire, avec l'histoire.

De tous les sujets qu'il traita pendant les vingt ans que dura son enseignement, celui qu'il possédait le mieux (et mieux que personne en Europe), celui où il montra le plus d'originalité, ce fut l'administration des provinces africaines. De ses explorations de 1850 et 1852 il avait rapporté un grand nombre d'estampages et de notes qui n'avaient pas trouvé place dans son recueil, qu'il élaborait de nouveau et qu'il offrit à ses auditeurs. C'est lui qui apprit, par exemple, que la province de Numidie avait une organisation à part, toute militaire, ébauchée par Caligula et achevée par Septime

Sévère. Car il est à remarquer que, tandis que la science allemande généralise un peu vite et croit volontiers à l'extension universelle d'un fait particulier, M. Renier, plus circonspect et plus minutieux, n'induisait jamais sans preuve ; il s'avancait pas à pas et il ne paraît point qu'il se soit ainsi fourvoyé. C'est là une tournure d'esprit fort heureuse, surtout dans cette spécialité d'études : l'empire romain a été une telle agglomération de peuples divers, administrés si diversement et placés sous des juridictions si différentes, qu'il ne faut point se hâter d'appliquer à une province ce qui est vrai d'une autre et que, là où les monuments se taisent, le plus sûr est de se taire comme eux.

Il fallait bien que l'enseignement de Léon Renier fût original et précieux par lui-même, car il ne déployait aucun artifice pour amorcer l'auditoire, persuadé que la science épigraphique n'en comporte point :

Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

Non seulement il détestait la rhétorique, mais on peut dire qu'il n'était pas né professeur ; le besoin de communiquer ses idées et le talent de les exprimer par la parole improvisée lui manquaient également. Son débit lent, intermittent, rebutait ceux qui ne sentaient point la valeur de chaque mot tombé de ses lèvres ; il ne répandait pas la vérité, il la distillait.

L'année même où M. Renier avait acheté pour la France la collection Campana, un de ses élèves avait négocié une autre acquisition, aussi précieuse, dans l'ordre de la science pure, que celle-là l'était dans l'ordre de l'archéologie et de l'art. Il s'agissait des papiers inédits où le comte Borghesi, fondateur de l'épigraphie romaine, avait déposé le résultat d'une vie de recherches et de découvertes. Le ministère de la Maison de l'empereur entreprit de publier ces *schede* en y joignant la collection des mémoires imprimés par Borghesi lui-même et devenus presque introuvables. Cette œuvre ainsi comprise, et exécutée avec toutes les ressources que les travailleurs avaient amassées depuis la mort de leur premier maître, devait être comme l'évangile de la science nouvelle. Le nom de Léon

Renier demeurera toujours attaché à cette vaste entreprise. Le patriarche des études épigraphiques n'eût pu souhaiter un éditeur plus digne de lui, ou, pour être exact, une plus digne réunion d'éditeurs, car M. Renier s'associa les plus illustres savants contemporains : M. Mommsen, M. Henzen, M. J.-B. de Rossi. Pour commenter Borghesi, il fallait être soi-même un maître, et, pour être accepté par ces maîtres comme guide, directeur et juge de leur travail, quelle autorité ne fallait-il pas avoir en Europe ! Léon Renier revit et corrigea toutes les épreuves, et si cette publication des *Œuvres de Borghesi*, parvenue à son neuvième volume, est citée comme un modèle, c'est à lui qu'on le doit : exigeant pour lui-même, il l'était aussi pour les autres.

C'était donc un savant. Il avait l'amour du vrai et la haine des vraisemblances vagues ; il les poursuivait dans ses propres œuvres comme dans celles de ses amis. C'est pour propager cette méthode salutaire qu'il contribua à fonder l'*École pratique des Hautes Études*. Est-ce lui qui en suggéra le dessein à M. Duruy, ou ne fut-il que le plus zélé des auxiliaires du ministre ? La question est incertaine. On peut affirmer seulement que dès le premier jour (1868) Léon Renier prit la jeune école sous sa direction personnelle, lui donna l'hospitalité dans cette Bibliothèque qui était presque sienne, enfin la marqua de son esprit patient, sobre et vigoureux. Comme président de la section d'histoire et de philologie, comme directeur des études romaines, comme professeur aussi (car il fit lui-même un cours sur les Lettres de Pline), il fit prévaloir partout un système de travail qui n'a pas fini de donner ses fruits, mais dont on peut dire déjà qu'il a renouvelé l'érudition française. M. Renier traversait à toute heure les salles étroites où quelques élèves et un répétiteur, autour d'une lampe, étaient absorbés devant un texte ; il s'arrêtait avec une fierté paternelle à les regarder, il les apostrophait familièrement, et personne ne s'en étonnait, car on sentait bien qu'il avait le droit de traiter tous les membres de l'École comme ses enfants, puisque c'était à lui qu'on devait d'exister.

La collection de mémoires originaux, de recueils, de traductions et de notices qui présente au public la substance de ces conférences modestes mais fécondes ; la création de chaires

spéciales auprès de la plupart des facultés; le sérieux et la conscience ramenés dans l'érudition; enfin cette sorte de transfusion du sang qui a rajeuni l'Université et la science française, voilà le dernier bienfait de Léon Renier et comme le legs de toute sa vie scientifique.

Ce grand travailleur avait obtenu toute la gloire que peut donner une supériorité inaccessible au jugement de la foule. Par ses pairs il était regardé comme un maître en sa science. En 1868, M. Henzen lui avait fait présider la séance solennelle de l'Institut archéologique, au jour anniversaire de la fondation de Rome. Les hommes expérimentés comme les débutants venaient sans cesse lui demander conseil et lui soumettre leurs essais. Pour lui, il avait depuis plusieurs années cessé de publier; le culte de la perfection et le découragement d'y atteindre l'avaient, pour ainsi dire, stérilisé. Bien plus, quand ses amis donnaient quelque ouvrage, il en gémissait intérieurement. Qu'on pût aventurer une explication hypothétique, qu'on risquât d'être contredit, qu'on avouât des œuvres imparfaites, c'était à ses yeux presque une aberration. Pour lui, après avoir joué son rôle d'initiateur, il regardait sa tâche comme accomplie et se reposait.

Cependant, malgré son long silence, malgré cette abdication prématurée, on savait bien qu'il possédait encore des trésors dans ses papiers et dans sa mémoire; il survivait tout entier, avec son infatigable activité d'autrefois, dans le souvenir respectueux de ses amis; on s'accordait encore à voir en lui le maître de la science française, et, quand il est mort, le 11 juin 1885, tous les épigraphistes de l'Europe ont avoué que c'était pour eux une perte irréparable.

Le dernier mot d'un jugement sur Léon Renier doit être le mot d'honnêteté : honnêteté de savant, honnêteté d'homme, l'une et l'autre portées à un degré rare et exquis.

Le trait qui le caractérise parmi les fondateurs de l'épigraphie, c'est qu'il a été seulement épigraphiste. Son champ était circonscrit; il n'a jamais eu même la tentation d'en sortir; il fut dans son domaine ce que Godefroi Hermann avait été dans le sien : résolument spécialiste. Non qu'il fût incapable de saisir les rapports d'une science auxiliaire de l'histoire avec l'histoire elle-même; mais il n'était ni impatient ni

ambitieux. Puis il avait de tels scrupules d'exactitude qu'il ne se risquait jamais : ce qu'un autre eût expédié en quinze jours lui demandait une incubation de plusieurs années. Aussi, quand, après une réflexion si opiniâtre, il se prononçait, ses conclusions étaient-elles infaillibles et inattaquables. La récompense de l'honnêteté, dans la vie, c'est l'estime ; dans la science, c'est l'autorité. Personne, parmi les érudits de notre temps, n'a eu plus d'autorité que Léon Renier.

Son caractère semblait d'abord d'une extrême timidité ; il était défiant de lui-même et, sinon inquiet de sa propre valeur, du moins empressé à la cacher ; les mots de prudence, de modération revenaient sans cesse dans sa correspondance et sur ses lèvres ; il ne médissait jamais avec amertume, semblait fuir la contradiction, les opinions tranchées et le bruit ; mais au fond, comme la plupart de ses compatriotes des Ardennes, il était obstiné, tenace ; avec un esprit malicieux et sans fiel, il était ardent et d'une violence concentrée qui parfois faisait éruption, toujours pour une cause juste. Sa droiture ne pouvait pardonner au charlatanisme, à l'improbité scientifique ou matérielle ; alors il s'enflammait vraiment, et ses colères étaient, comme tous ses sentiments, inspirées par la candide honnêteté de sa nature. Il faut ajouter qu'il était très bon, d'une bonté non seulement compatissante, mais active et efficace, qu'il était aussi très avide d'affection et fidèle à ceux qu'il aimait, au point que ses anciens attachements persistèrent chez lui jusqu'à la fin, après qu'il parut s'être désintéressé de la science même, à qui il avait donné sa vie. Enfin ceux qui ont connu familièrement Léon Renier savaient le prix de son amitié ; ils sont fiers d'en avoir été honorés longtemps et inconsolables d'en être aujourd'hui privés.

Février 1886.

BIBLIOGRAPHIE

DES

OUVRAGES DE LÉON RENIER

PAR ANT. HÉRON DE VILLEFOSSE

Nous avons adopté pour cette bibliographie la division proposée par M. R. Mowat¹, division qui correspond exactement aux différentes périodes de la vie et aux phases diverses de la carrière de Léon Renier : I *Livres classiques* ; II *Travaux de vulgarisation* ; III *Travaux d'érudition*.

A partir du jour où sa position cessa d'être précaire, L. R. s'est donné tout entier à l'étude des inscriptions et des antiquités romaines. On peut dire que tous ses travaux, même les moins importants en apparence, sont dignes alors d'être recueillis. Il laisse une œuvre considérable. Pendant quarante ans il a été en France le maître incontesté de l'épigraphie romaine. La sûreté de son jugement et de sa doctrine, la rigueur de sa méthode, la puissance de sa critique, la clarté de son style donnent à ses écrits une valeur que le temps ne peut amoindrir. Quiconque voudra s'occuper de l'épigraphie antique de la Gaule ou de l'Afrique sera obligé de connaître l'œuvre de L. R.

Des causes diverses l'ont empêché cependant de compléter le recueil des *Inscriptions romaines de l'Algérie* et de mener à bien la publication des *Inscriptions romaines de la Gaule* dont il avait été officiellement chargé. On verra en parcourant cette bibliographie quelle quantité de matériaux il avait amassée pour l'achèvement de ces ouvrages et combien de textes importants il avait expliqués et ingénieusement commentés. Sans parler des occupations multiples dont il était accablé,

1. *Bulletin épigraphique de la Gaule*, t. V, p. 159.

un amour de la perfection, que je n'ose qualifier d'exagéré, et un désir inassouvi de faire toujours mieux ont retardé l'achèvement de ses grands travaux, mais nous ont valu, en échange, une foule de petits chefs-d'œuvre qui ne vieilliront pas et qui vivront pour l'éternel honneur de l'érudition française.

Comme beaucoup d'autres maîtres, il n'a ni résumé, ni publié lui-même sa doctrine, mais ses élèves ont pieusement recueilli ses leçons et déjà deux d'entre eux ont rédigé et présenté au public une partie de son enseignement du Collège de France.

Nous aurions voulu adopter pour la troisième partie un ordre chronologique des matières. Après mûre réflexion il nous a paru plus simple et plus commode, dans l'intérêt des recherches, de procéder, comme nous l'avons fait, en présentant successivement au lecteur le dépouillement des divers recueils auxquels Léon Renier a collaboré.

A. H. DE V.

I

(1840-1848)

LIVRES CLASSIQUES

1. *Commentaire sur Tite-Live* par M. Ph. Le Bas, membre de l'Institut, complément de l'édition du Tite-Live de la collection des auteurs latins publiée sous la direction de M. Nisard. Paris, Dubochet et C^{ie}, 1840, in-4.

Inséré à la suite des *Œuvres de Tite-Live*, t. I, p. 759-925 ; t. II, p. 773-911. — L. R. disait qu'il était l'auteur de ce commentaire à la rédaction duquel il a dû au moins collaborer, étant le secrétaire de Ph. Le Bas ; nous ignorons dans quelle mesure.

2. *Théocrite*. Première idylle. Texte grec. Nouvelle édition, collationnée sur le texte de Wuestemann, accompagnée d'une notice sur Théocrite, d'une analyse, de notes en français, et d'un tableau des principales formes dialectiques employées dans cette idylle, par L. Rénier [*sic*]. A l'usage des élèves. Paris, A. Poilleux, 1841, iv-20 p. in-12.

Ce travail est précédé d'un avertissement de l'éditeur (ii p.) et des *Recherches sur la poésie bucolique*, par L. de Sinner (1-32 p.).

- 2 bis. *Première idylle de Théocrite* en grec et en français avec une version interlinéaire en regard, une notice sur Théocrite, une analyse,

des notes en français et un tableau des principales formes dialectiques employées par les poètes bucoliques, par L. Renier. Paris, A. Poilleux, 1842, II-32; II-44 p., in-12.

3. *OEdipe à Colone*, tragédie de Sophocle traduite en français par L. Renier. Paris, Belin-Mandar, 1843, 92 p., in-12.
4. *OEdipe roi*, tragédie de Sophocle, traduite en français par L. Renier. Paris, Belin-Mandar, 1843, IV-76 p., in-12.
5. Λουκιανοῦ Δημοσθένους ἐγκώμιον. *Eloge de Démosthène* par Lucien. Texte revu avec notes en français par M. Léon Renier. Paris, J. Leconte et C^{ie}, Firmin Didot frères, 1845, IV-41 p., in-12.
6. Θεοκρίτου εἰδωλλίων ἐκλογή. *Idylles choisies de Théocrite*, texte grec publié avec un commentaire extrait en partie des notes recueillies à l'école normale dans les conférences de M. Mablin et avec une notice et des variantes par M. L. Renier. Hachette et C^{ie}, 1847, IV-244 p., in-12.

7. *Les auteurs grecs expliqués d'après une méthode nouvelle* par deux traductions françaises, l'une littérale et juxtalinéaire présentant le mot à mot français en regard des mots grecs correspondants, l'autre correcte et précédée du texte grec avec des sommaires et des notes par une société de professeurs et d'hellénistes. *Théocrite*. L. Hachette, 1847, 592 p., in-12.

Sur le v^o du faux-titre on lit : « Cet auteur a été expliqué littéralement, traduit en français et annoté par M. Léon Renier. »

8. *Œuvres de Théocrite*, traduites en français, avec le texte grec en regard revu et annoté par M. Léon Renier. L. Hachette et C^{ie}, 1847, 372 p., in-12.
9. Ἐπιστολαὶ καὶ Εὐαγγέλια. *Epîtres et évangiles* des dimanches et des fêtes de l'année, précédés des prières de chaque jour. Texte grec accompagné de notes en français par Léon Renier. Paris, A. Poilleux, 1848, IV-160 p., in-12.

P. 159-160, table des notes géographiques et historiques.

10. *Iliade*, sixième chant, édition classique par L. Renier. Paris, Belin-Mandar.?

Je n'ai pas vu cet ouvrage dont je n'ai eu l'indication que par une note manuscrite de L. Renier. Bourquelot dans *La littérature française contemporaine* (continuation de la *France littéraire*), t. VI, dit que L. Renier a traduit en français, revu et annoté *ad usum scholarum* l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère ainsi que l'*Expédition de Cyrus* (*Anabase*) par Xénophon. Je n'ai trouvé aucune trace certaine de ces travaux.

II

(1840-1861)

TRAVAUX DE VULGARISATION

11. *Dictionnaire encyclopédique de la France* par M. Ph. Le Bas (2^e partie de l'*Univers pittoresque*). Paris, Firmin Didot, 1840-1845, texte 12 vol. in-8, atlas 3 vol. in-8.

Dans la préface du t. I, p. vi, on lit : « Les matières d'érudition et d'archéologie seront l'objet des recherches de M. Léon Renier qui apportera dans ses investigations une critique sévère et judicieuse. »

Dans la préface du t. XII, p. iv, Ph. Le Bas écrit : « Enfin M. Léon Renier, qui, dans le cours de cette longue campagne, n'a pas cessé d'être mon lieutenant et qui, pendant les deux années que je viens de passer en Grèce et en Asie, a bien voulu, par un dévouement dont je puis seul sentir tout le prix, se charger de diriger la publication des trois derniers volumes, a inséré dans ces volumes, ainsi que dans les précédents, un grand nombre d'articles de sa composition ; entre autres ceux qui ont pour titres BIBLIOTHÈQUES, DANTON, CAMILLE DESMOLINS, LA FAYETTE, LOUIS XVI, MARIE-ANTOINETTE, LOUIS-PHILIPPE-JOSEPH D'ORLÉANS, ROBESPIERRE. »

12. *Histoire des villes de France* avec une introduction générale pour chaque province par M. Aristide Guilbert et une société de membres de l'Institut, de savants, de magistrats, d'administrateurs et d'officiers généraux des armées de terre et de mer. Paris, Furne et C^e, Perrotin, Fournier, 1844-1849, 6 vol. gr. in-8.

T. II, p. 69 : Roye, Nesle p. Léon Renier¹.

T. III, p. 336-345 : Bapaume, Lens, Lillers, Aire, Théroutanne, Saint-Venant, par Achmet d'Héricourt et Léon Renier ; p. 356 : Saint-Pol, Hesdin², Azincourt, par Achmet d'Héricourt et Léon Renier.

1. Reproduit avec de légères modifications dans les t. 25 et 21 de l'*Encyclopédie moderne* ; cf. le n. 13.

2. Les articles *Bapaume* et *Hesdin* sont reproduits dans les t. 5 et 17 de l'*Encyclopédie moderne* sous le nom d'Achmet d'Héricourt.

13. *Encyclopédie moderne*, dictionnaire abrégé des sciences, des lettres, des arts, de l'industrie, de l'agriculture et du commerce ; *nouvelle édition* entièrement refondue et augmentée de près du double, publiée par MM. Firmin Didot frères, sous la direction de M. LÉON RENIER. Paris, Firmin Didot, 1846-1851, texte 27 vol. in-8, atlas 3 vol., 1852, in-8.

Les articles signés par Léon Renier sont les suivants :

T. I. Avertissement sur cette nouvelle édition. — Abadites. — Abatis. — Abazes, *Abasci*. — Abdère, *Abdera*. — Achaïe, ligue Achéenne. — Adiabène. — Agde, *Agatha*. — Agen, *Aginnum Nitiobrigum*. — Agrigente, *Agrigentum*. — Aix-en-Provence, *Aquae Sextiae*. — Albret (comté et duché d'). — Alençon, *Alencium*.

T. II. Alsace. — Amboise, *Ambacia*. — Ampurias (comté d').

T. III. Ancenis, *Angenisium*. — Andechs (comtes d'). — Angoulême (comtes d').

T. IV. Arles, *Arelate*. — Arquebuse. — Arquebusier. — Artillerie (histoire de l') en France. — Athènes. — Athlètes.

T. V. Austrasie, *Austrasia*. — Autriche (archiduché d'). — Autun, *Bibracte Augustodunum*. — Aventuriers. — Baccalauréat, bachelier. — Bandes militaires. — Bannerets (chevaliers). — Bannières. — Bavière (histoire de). — Bayeux, *Augustodurus*. — Béarn.

T. VI. Bénédictins (histoire religieuse, avec une liste des principaux bénédictins et l'indication de leurs ouvrages). — Besançon *Vesontio*. — Bithynie (histoire). — Blois, *Blesis* (géographie et histoire). — Blois (comtes de). — Bohême (histoire). — Bordeaux *Burdigala* (géographie et histoire). — Bouclier (antiquité). — Bouillon (histoire du duché de). — Boulogne, *Gessoriacum*, *Bononia* (géographie et histoire). — Boulogne (histoire du comté de). — Bourbon l'Archambault, *Borbonium Arcimbaldi* (géographie et histoire). — Bourbon (géographie et histoire de la baronie, puis duché de). — Bourg (géographie et histoire). — Bourges, *Avaricum* puis *Bituriges* (géographie et histoire). — Brabançons (histoire). — Bracelet, *armilla*, ψάλιον, etc.

T. VII. Bulle (antiquité).

T. VIII. Ceinture, *zona*, *cingulum* (antiquité). — Chaise (antiquités). — Châlons-sur-Marne, *Catalauni* (géographie et histoire). — Chantilly (géographie et histoire). — Chartres, *Autricum*, *Carnutum civitas* (géographie et histoire).

T. IX. Chorège (antiquités). — Cippe (antiquités).

T. X. Consul (histoire romaine).

T. XI. Danse (chez les Grecs et chez les Romains).

T. XII. Dictateur (histoire). — Dijon, *Diviodunum*.

T. XIII. Dunkerque (géographie et histoire). — Duumvirs (histoire). — Eclectisme (introduction à l'article qui est de¹ Victor Cousin). — EGINE (géographie et histoire).

T. XIV. Ephores (histoire). — Etolie (géographie et histoire).

T. XV. Férie (antiquité). — Forum (antiquités).

T. XVI. Funérailles (antiquités). — Gladiateurs (antiquités). — Grèce (géographie). — Grèce (histoire). — Grèce (beaux-arts).

T. XVII. Grenoble, *Cularo*, *Gratianopolis*. — Gymnase (antiquités).

T. XVIII. Inscription (antiquités¹). — Jeux (antiquité).

T. XIX. Lemnos (géographie et histoire). — Licteur (antiquités). — Lycie (géographie et histoire). — Macédoine (géographie). — Macédoine (histoire). — Machine de guerre (antiquités).

T. XX. Mariage (antiquités). — Mariannes (géographie et histoire des fies). — Mégare (géographie et histoire).

T. XXI. Miroir (antiquité). — Nesle, *Nigella* (géographie et histoire).

T. XXII. Nom (antiquités). — Oracles (antiquités).

T. XXIII. Patriciat (antiquités). — Patronage (antiquités). — Pergame (histoire).

T. XXV. Roie, *Roudium* (géographie et histoire).

La notice sur *Amiens* est indiquée à la table comme rédigée par L. Renier, mais elle n'est pas signée de son nom.

14. *Complément de l'Encyclopédie moderne*, dictionnaire abrégé des sciences, des lettres, des arts, de l'industrie et du commerce, publié par MM. Firmin Didot frères, sous la direction de MM. Noël des Vergers et Léon Renier et de M. Carteron. Paris, Firmin Didot, 1856-1862, texte 12 vol. in-8, atlas 2 vol., 1863, in-8.

T. I. Ceste (antiquités). — Chérusques (histoire). — Chlamyde (antiquités). — Cilicie (géographie et histoire). — Cohorte (antiquités).

T. II. Columbarium (antiquités). — Commagène (géographie et histoire).

T. VII. Lambèse (archéologie et géographie).

Nota. M. Léon Renier ayant été envoyé en Algérie par le

1. Cet article a été tiré à part sous ce titre: *Inscriptions*, article extrait de l'*Encyclopédie moderne*, Paris, Didot, 1849, 18 col. — Il contient la démonstration de l'utilité des études épigraphiques et une bibliographie des recueils d'inscriptions latines.

ministre de l'instruction publique au moment même où la maison Firmin Didot arrêta le plan de ce *Complément*, M. Noël des Vergers se chargea temporairement de l'exécution de ce plan. C'est sous sa direction que les articles des deux premières lettres A et B furent préparés. M. Léon Renier, à son retour d'Algérie, reprit la direction du *Complément* et le conduisit jusqu'au milieu du second volume; mais il ne put continuer au delà, ayant dû se consacrer tout entier à la publication des inscriptions recueillies par lui en Algérie et en France (1857). Le soin de diriger jusqu'à la fin la publication du *Complément* fut alors confié à M. Edouard Carteron.

15. *Biographie portative universelle* suivie d'une table chronologique et alphabétique où se trouvent réparti (*sic*) en cinquante-quatre classes les noms mentionnés dans l'ouvrage par Lud. Lalanne, L. Renier, Th. Bernard, C. Laumier, S. Choler, J. Mongin, E. Janin, A. Deloye, C. Friess. Nouvelle édition, Paris, Garnier, 1861, in-12 de 1,963 p.

La part prise par L. R. à la rédaction de ce recueil est établie par une note de sa main conservée à la Bibliothèque de l'Université et ainsi conçue: « L. R. a rédigé dans cet ouvrage toute la lettre A, une partie de la lettre L, et dans toutes les lettres les biographies des hommes de la Révolution et celles des principaux auteurs grecs et latins. »

III

(1844-1884)

TRAVAUX D'ÉRUDITION

(*Epigraphie et antiquités*)

OUVRAGES PUBLIÉS ISOLÉMENT

16. *Mélanges d'épigraphie*. Paris, Firmin Didot frères et Fr. Klincksieck; 1854, 292 p., in-8. P. 192, planche représentant les ruines de Zana, l'ancienne Diana (cf. le n. 269).

I. Explication d'une inscription relative à un curateur de la colonie de Lugdunum.

II. Sur quelques inscriptions relatives à des magistrats romains qui furent chargés de faire le recensement de la population des différentes provinces de la Gaule.

III. Inscriptions relatives aux *dilectatores*, fonctionnaires chargés de présider au recrutement de l'armée dans l'empire romain.

IV. Trois inscriptions de Constantine relatives à un légat impérial de la province d'Arabie.

V. Sur une inscription bilingue, grecque et latine, trouvée à Vaison.

VI. Sur une inscription de Lyon regardée à tort comme un monument de la bataille de cette ville.

VII. Sur une inscription de Constantine relative à l'histoire de l'empereur Septime Sévère.

VIII. Sur une inscription de la bibliothèque de Strasbourg relative à l'empereur Pertinax et à sa famille.

IX. Restitution à l'empereur Macrin et à son fils d'une inscription monumentale attribuée jusqu'ici à Septime Sévère et à Caracalla.

X. Ce que signifient les mots *a militiis* dans les inscriptions latines.

XI. Sur une inscription de Constantine où se trouve mentionnée une année bissextile.

Note sur une inscription métrique trouvée à Lambèse.

XII. Sur une inscription latine conservée dans l'église du bourg de Corseult (Côtes-du-Nord).

XIII. Sur quelques noms puniques à l'occasion de l'inscription de Corseult.

XIV. Ce que signifient les sigles EQ·MEM·VIR et EQ·M·P, dans les inscriptions latines.

17. *Inscriptions romaines de l'Algérie*, recueillies et publiées sous les auspices de S. Exc. M. Hippolyte Fortoul, ministre de l'instruction publique et des cultes. Paris, impr. Imp., 1855 à 1858, 14 fasc., 4,417 n^{os}, 560 p. in-fol.

La table I, *noms d'hommes et de femmes*, a été seule insérée dans les fascicules livrés au commerce. Le fascicule 15 devait contenir la table II, *noms propres et surnoms (cognomina et agnomina)*, p. 561 à 574 et la table III, *tribus romaines* [servant en même temps de table géographique], p. 575 à 576. — Ces deux dernières tables avaient été composées et existent en épreuves dans l'exemplaire de L. R.

M. Chatelain a retrouvé dans les manuscrits de L. R. deux autres tables préparées pour l'impression. La première (table IV) contient les noms des divinités ; la seconde (table V) est un répertoire géographique. Par les soins de MM. Ed. Renier et Chatelain les quatre dernières tables, qui ne figurent pas dans les exemplaires

des *Inscriptions romaines d'Algérie* livrés au commerce, viennent d'être réimprimées (Paris, Alphonse Picard, 1886).

18. *Recherche des antiquités et curiosités de la ville de Lyon* par Jacob Spon. Nouvelle édition augmentée de notes et recherches sur l'administration romaine dans la Gaule lyonnaise d'après les Inscriptions par Léon RENIER, membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et belles-lettres), des additions et corrections autographes du manuscrit de la Bibliothèque impériale, et d'une étude sur Spon par J.-B. MONFALCON. Lyon, L. Perrin, 1858, cXLVII et 403 p. in-8, avec de nombreuses planches et vignettes.

Toutes les notes de Léon Renier sont signées L. R. Il y en a pour ainsi dire à chaque page; quelques-unes sont de véritables mémoires; par exemple, celle qui est relative à C. Furius Sabinius Timesitheus, beau-père de Gordien III (p. 162 à 172).

Un supplément intitulé *Inscriptions relatives à l'administration de la province*, et signé L. RENIER, contient (p. 269 à 313) trois dissertations sur les fonctionnaires de la Lyonnaise : I° *Légats impériaux*, — II° *Légats censiteurs*, — III° *Procurateurs impériaux*.

19. *Recherches archéologiques en Algérie*. Instructions générales rédigées par M. Léon Renier, de l'Institut. Paris, impr. Imp., janvier 1859, 18 p. in-4.

Direction à donner aux recherches; méthode à suivre pour le relèvement des inscriptions; conservation locale des antiquités. Cf. le n. 327.

20. *Recueil de diplômes militaires*. Première livraison. Paris, impr. Nation., 1876, p. 1-248; pl. I-XXXVII, in-4.

Cohortes prétoriennes et cohortes urbaines (n. 1-7); Cavaliers singulaires (n. 8); Flotte de Misène (n. 9-13); Flotte de Ravenne (n. 14-17); Flotte de Ravenne ou de Misène (n. 18); Légions I et II adjutrices (n. 19-21); Troupes de Sardaigne (n. 22); Armée de Bretagne (n. 23-25); Armée de Germanie Supérieure (n. 26-28); Armée de Dalmatie (n. 29); Armée de l'Illyricum (n. 30); Armée de Pannonie (n. 31-32); Armée de Pannonie Supérieure (n. 33-34); Armée de Pannonie Inférieure (n. 35-38); Armée de Dacie (n. 39-42); Armée de Mésie Inférieure (n. 43-46); Armée de Judée (n. 47); Armée d'Egypte (n. 48); Armée de Rétie (n. 49); Armées inconnues (n. 50-53).

MÉMOIRES, ARTICLES, RAPPORTS, COMMUNICATIONS ET
NOTES PUBLIÉS DANS DIVERS RECUEILS

1. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

21. *Rapport fait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au nom de la Commission des Antiquités de la France*, lu dans la séance publique annuelle du 2 décembre 1859. Paris, Firmin Didot, 1859, in-4.
22. *Discours de M. L. Renier, président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, prononcé dans la séance publique annuelle des cinq Académies, du vendredi 14 août 1868. Paris, Firmin Didot, 7 p. in-4.

Sur l'histoire et la création de l'Institut.

23. *Notice sur une inscription romaine relative à l'historien Velleius Paterculus*, lue dans la séance publique annuelle de l'Académie des Inscr. et belles-lettres, le vendredi 5 novembre 1875. Paris, Firmin Didot, 1875, 16 p. in-4.

Réimpression du n. 129. Cf. le n. 295.

24. *Rapport fait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au nom de la Commission des antiquités de la France sur les ouvrages envoyés au concours de l'année 1875*, lu dans la séance du 21 janvier 1876. Paris, Firmin Didot, 1876, 19 p., in-4.

Réimpression du n. 130.

2. Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

25. *Mémoire sur les officiers qui assistèrent au conseil de guerre tenu par Titus avant de livrer l'assaut au temple de Jérusalem*, t. XXVI, 1^{re} partie, p. 269-324.

1^o Explication et restitution d'une inscription latine découverte en 1748 près de Nettuno, aux environs d'Antium, et relative à l'un de ces officiers, *A. Larcus Lepidus*. 2^o Officiers qui assistèrent au conseil de guerre : *Ti. Julius Alexander*, *Sex. Cerealis*, *M. Tittius Frugi*, *Haterius Fronto*. Ce mémoire est un modèle de critique.

Tiré à part. Paris, impr. Imp., 1867, 53 p., in-4. Cf. le n. 260.

26. *Mémoire sur une inscription découverte à Orléans*, t. XXVI, 1^{re} partie, p. 119-136. Vignette.

Tiré à part. Paris, impr. Imp., 1867, 18 p., in-4. Cf. le n. 288.

3. Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. 1^{re} série, par Ernest Desjardins, 1857-1864, Paris, Durand, 8 vol. in-8.

27. Inscription qui détermine l'emplacement de Thagaste, patrie de saint Augustin, t. I, 1857, p. 82, et p. 93-94.
28. Le *curator alvei Tiberis*; les collèges de *fabri*, t. I, 1857, p. 104.
29. Note explicative sur l'inscription découverte à Lyon, t. II, 1858, p. 31-37.
Monument élevé en l'honneur de Septime Sévère.
30. Explication de l'inscription de *T. Aristius Mercurius*, découverte à Lyon, t. II, 1858, p. 68.
31. Rapport sur les travaux de la Société archéologique de Constantiné insérés dans les annuaires pour 1856 et 1857, t. II, 1858, p. 91-93.
32. Importance des antiquités de Cherchell, t. III, 1859, p. 18.
33. Sur l'emplacement de l'autel de Rome et d'Auguste à Lyon, t. III, 1859, p. 102-104.
34. Tête de femme en bronze trouvée à Vienne (Isère), portant une inscription gravée sur le diadème, t. III, 1859, p. 230-231.
35. Dissertation sur le fonctionnaire appelé *a cognitionibus Augusti* mentionné dans une inscription de Dellys (*Rusucurrum*), t. III, 1859, p. 231-234.
36. Inscription antique en l'honneur d'Hadrien découverte dans le théâtre de Bacchus à Athènes, t. VI, 1862, p. 73-74.
37. Rapport sur un projet de restitution par M. Pelet de l'inscription latine trouvée près de la fontaine de Nîmes, t. VI, 1862, p. 79-82.
38. Fouilles du palais des Césars faites aux frais de l'Empereur dans la villa des jardins Farnèse, t. VI, 1862, p. 153-155.
39. Protestation au sujet d'une publication d'inscriptions faite dans le *Philologus* de Göttingen, t. VI, 1862, p. 174-175.
40. Fouilles de Vertault (Côte-d'Or), t. VII, 1863, p. 65-66.
41. Fouilles du palais des Césars à Rome, t. VII, 1863, p. 108-109.
42. Sur une inscription latine trouvée à Trébizonde et envoyée par M. Miller, t. VII, 1863, p. 203-205.
43. Inscription de l'arc de Constantin à Rome, t. VII, 1863, p. 231-232.
44. Sur l'inscription de la crypte de Saint-Irénée à Lyon, t. VII, 1863, p. 264-265.
45. Fouilles du Palatin, t. VII, 1863, p. 287.

46. Sur la découverte à Tébessa (Algérie) d'un monument géographique de l'année 124, t. VII, 1863, p. 291-292.
47. Nouvelle communication sur l'inscription de l'arc de Constantin et sur l'opinion de M. de Rossi au sujet de ce document, t. VII, 1863, p. 293.
48. Lecture d'une inscription de Lyon relative au service de la *quadragesime*, t. VIII, 1864, p. 36.
49. Restitution de l'inscription grecque de Kefr-Bereim, élevée pour le salut de Septime Sévère, t. VIII, 1864, p. 81.
50. Rapport sur l'ouvrage de M. de Berlanga intitulé : *Monumentos historicos del municipio Flavio-Malacitano*, t. VIII, 1864, p. 197.
51. Observation sur l'âge de l'inscription du monument de Saint-Remy (Bouches-du-Rhône), t. VIII, 1864, p. 237.
52. Inscriptions de *Troesmis* dans la Mésie Inférieure envoyées par M. Engelhardt, t. VIII, 1864, p. 252-258.
53. Communication sur la nécessité de veiller à la conservation des monuments antiques dans le département de l'Isère et particulièrement à Vienne, t. VIII, 1864, p. 262-263.
54. Inscriptions relatives au procureur impérial Q. *Axius Aelianus*, t. VIII, 1864, p. 264-269.
Cf. le n. 286.
55. Le collège funéraire des *sodales Serrenses*, t. VIII, 1864, p. 337-338.

Nouvelle série, t. 1-7, 1865 à 1871, 7 vol. Paris, Durand, in-8.

56. Résumé du rapport de M. Allmer sur les nouvelles fouilles exécutées à l'église Saint-Pierre de Vienne, t. I, 1865, p. 34-35.
57. Sur une inscription récemment découverte à Orléans, t. I, 1865, p. 91-102 (cf. p. 70).
58. Remarques sur des inscriptions latines récemment découvertes à Lyon et envoyées par M. Martin-Daussigny, t. I, 1865, p. 111-112.
59. Lettre à M. Guigniaut sur les nouvelles découvertes faites à Rome, t. I, 1865, p. 175.
60. Nouveau rapport sur les inscriptions de *Troesmis* envoyées par M. Engelhardt, t. I, 1865, p. 263-306.
Commentaire de 24 inscriptions envoyées par M. Engelhardt.
Tiré à part sous le titre : *Inscriptions de Troesmis dans la Mésie Inférieure*. Rapport fait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans les séances des 4 et 18 août 1865. Trois vignettes.
Cf. le n. 290.

61. Sur l'avancement des centurions dans l'armée romaine, t. I, 1865, p. 306-307 et p. 314.
62. Inscriptions latines d'Algérie déterminant la situation de deux villes antiques, *Badiae* et *Serteia*, t. I, 1865, p. 364-368.
63. Inscription récemment découverte à Mesve (Nièvre) et fixant l'emplacement de la station *Massava* de la Table de Peutinger, t. I, 1865, p. 370-371.
64. Inscription trouvée à *Oum-Gueriguech* (près de Bône, Algérie) faisant connaître la *civitas Nattabutum*, t. II, 1866, p. 10-12.
65. Découvertes faites à Rome par M. Pietro Rosa et en particulier celle du temple de Jupiter Stator, t. II, 1866, p. 18-20.
66. Réponse à une lettre de M. Th. Mommsen relative aux inscriptions latines de Troesmis, t. II, 1866, p. 31-33.
Le légat *T. Fl. Novius Rufus*.
67. Inscription funéraire de *Vitalis, tabellarius Augusti*, trouvée à Carthage, t. II, 1866, p. 47-51.
68. Compte rendu des livraisons III-VI de l'ouvrage intitulé *Mission archéologique de Macédoine* par MM. Heuzey et Daumet, t. II, 1866, p. 94-95.
69. Milliaires des empereurs Tacite et Maximien trouvés en Portugal, t. II, 1866, p. 160-162.
70. Statue de Bacchus, mosaïques et inscription votive au dieu Soleil trouvées à Carthage, t. II, 1866, p. 162-163.
71. Inscription antique de Vence, t. II, 1866, p. 163-165.
Les *Juvenes Nemesii*.
72. Découverte à Santorin par M. Lenormant du texte complet d'une loi de l'empereur Julien, de 362, conférant aux gouverneurs de provinces le droit de nommer certains juges, t. II, 1866, p. 231-232.
73. Date de l'arc d'Orange, t. II, 1866, p. 331.
74. Corrections au texte de la vie de Septime Sévère par Spartien, t. II, 1866, p. 411-413.
75. Observations sur l'inscription du temple de Baalbeck, t. III, 1867, p. 20.
76. Compte rendu de trois articles de M. J.-B. de Rossi insérés dans le *Bulletin d'archéologie chrétienne* de 1867, t. III, 1867, p. 75-76.
77. Deux inscriptions latines découvertes au *Ksar-el-Kamar* près d'Ain-Beida (Algérie), t. III, p. 109-111.
Les *vicennalia* de Dioclétien.
78. Observations sur la légion *II^a Parthica* et son camp d'Albano, à propos d'un mémoire de M. W. Henzen, t. III, 1867, p. 132.

79. Plaque de bronze trouvée en Espagne, près de Gibraltar, t. III, 1867, p. 267-271.
Décret de Paul-Emile, de l'année 188 av. J.-C.
80. Monument punique avec dédicace à Baal-Hammon, trouvé à Carthage, t. IV, 1868, p. 8.
81. Compte rendu de l'ouvrage de M. Ch. de Vigneral intitulé *Ruines romaines de l'Algérie*, t. IV, 1868, p. 31 (cf. t. VI, 1869, p. 31).
82. Découverte à Rome de nouveaux fragments des *Actes des Frères Arvales*, t. IV, 1868, p. 29-31.
83. Découverte à Lambèse d'une inscription latine contenant l'histoire de la construction d'un aqueduc aux environs de Bougie, t. IV, 1868, p. 33.
84. Inscription romaine découverte près de Bordj-Bou-Arérîdj (Algérie) et mentionnant une *gens Numidarum*, t. IV, 1868, p. 208.
85. Identification de *Rosmerta* et de *Maia*, t. IV, 1868, p. 219.
86. Les *Julius* d'Avenches doivent leur nom à Auguste, t. IV, 1868, p. 231.
87. Les *tumulus* de l'Aurès, t. IV, 1868, p. 242.
88. Compte rendu d'un fascicule du *Bulletin d'archéologie chrétienne*, de M. J.-B. de Rossi, t. IV, 1868, p. 260.
Fouilles de Porto; fouilles du bois sacré des Frères Arvales.
89. Observations au sujet de la double liste de mots grecs et latins extraite par M. Boucherie du ms. des *Ἐμφυνέματα*, de Montpellier, t. IV, 1868, p. 275.
90. Observation sur la qualification d'*Augusta* donnée à Livie dans l'inscription de Neuvy-le-Réal (Allier), t. IV, 1868, p. 286.
91. Discours d'ouverture prononcé dans la séance publique annuelle du vendredi 20 novembre 1868, t. IV, 1868, p. 352-365.
92. Inscription de Bordeaux mentionnant un consulat de l'empereur Postume, t. V, 1869, p. 100-103¹.
93. Peintures découvertes par M. Rosa dans les fouilles du Palatin, t. V, 1869, p. 114 (cf. p. 125 et 126).
94. Inscriptions militaires découvertes en Egypte, à Assouan, par M. Miller, t. V, 1869, p. 279-285.
95. Peintures découvertes au Palatin dans la maison paternelle de Tibère, t. VI, 1870, p. 19.
96. Inscription de la mosaïque de Lillebonne, t. VI, 1870, p. 31 (cf. p. 44-45).

1. Reproduit par Camille Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, t. I, p. 174-176.

97. Découverte de l'amphithéâtre romain de Paris dans les terrains de la rue Monge, t. VI, 1870, p. 57-58.
98. Observations sur la provenance des cachets d'oculiste; erreur commise par Grotefend, t. VI, 1870, p. 79.
99. Inscriptions latines provenant de *Turn-Severin (municipium Drobetense)* et envoyées par MM. Engelhardt et Em. Picot, t. VI, 1870, p. 152-153, et p. 158-160.
100. Plaque de bronze de *Flavius Xystus* trouvée à Lambèse, t. VI, 1870, p. 153. — Cf. *Rev. Afric.*, t. XIV, 1870, p. 453.
101. Diplôme militaire récemment découvert; détails sur ces documents, t. VI, 1870, p. 156.
102. Inscription latine d'Égypte relative à la XXII^e légion, t. VI, 1870, p. 181-185.
103. Inscriptions latines relatives aux divisions de la Gaule sous les empereurs; les *novem populi*, t. VI, 1870, p. 315.
104. Recherches sur la milice romaine dite des *frumentarii*, t. VII, 1871, p. 248.

3^e série. Paris, imp. Nat., 1873, in-8.

105. Monument funéraire découvert à Ramleh, près d'Alexandrie, t. I, 1872, p. 208-215; p. 218.
La légion *Secunda Trajana Fortis*.
106. Inscription latine gravée sur une plaque de bronze trouvée à Entrains (*Intaranum*), t. I, 1872, p. 409-412; p. 417-419.
107. Sur le sens des mots *sub cura* dans les inscriptions latines, t. I, 1872, p. 417-419.
108. Briques estampillées de la VIII^e légion Auguste trouvées à Nériles-Bains, t. I, 1872, p. 423-427.
109. La leçon *regionibus* dans la célèbre inscription de l'autel de Narbonne est authentique, t. I, 1872, p. 455.

4^e série. Paris, imp. Nat., 1873 et suiv., in-8.

110. Détails sur le nombre et les titres des consuls à Rome, t. I, 1873, p. 105.
111. Inscriptions fausses du col de Takrieds, entre Bougie et Aumale (Algérie), t. I, 1873, p. 189.
112. Inscription latine de Bouhira, près Sétif, élevée en l'honneur de Maxime, de Balbin et de Gordien le jeune, t. I, 1873, p. 208.
113. Le surnom de *Germanica* donné à la légion II *Trajana Fortis*, t. I, 1873, p. 209.
114. Inscriptions du musée de l'université de Cagliari dont les copies se trouvent au consulat de France à Tunis, t. I, 1873, p. 288.

115. Le milliaire martelé de Maximin, à Tunis, t. I, 1873, p. 288.
116. Inscriptions impériales de Carthage qui doivent être déposées au musée du Louvre, t. I, 1873, p. 295-296 (cf. t. II, p. 106).
117. Compte rendu de l'ouvrage de M. Ern. Desjardins, *Monuments épigraphiques du musée national hongrois*, t. II, 1874, p. 185-186.
118. Compte rendu de la 11^e livraison de la *Mission archéologique en Macédoine* par M. Heuzey, t. II, 1874, p. 187-188.
119. Inscription grecque de *C. Pinnius Justus* trouvée au Kef (Tunisie), t. II, 1873, p. 199-201.
120. Inscriptions de Tunisie : Zaghouan, la Marsa, t. II, 1873, p. 203-204.
121. Recherches faites à Salonique et au mont Athos par MM. l'abbé Duchesne et Bayet, t. II, 1873, p. 204-205.
122. Compte rendu de la 14^e livraison de l'édition de la *Table de Peutinger* par M. Ernest Desjardins, t. II, 1873, p. 473-474.
123. Inscriptions relatives au *tribunus militum a populo*, t. III, 1874, p. 6 (cf. p. 98).
124. Inscription romaine de Grèzes-le-Château (Lozère), t. III, 1874, p. 112.
125. Inscription élevée à Soulou-Séraï, en Asie, en l'honneur du légat *Fl. Arrianus*, t. III, 1874, p. 184.
126. Inscriptions de Tunisie : Tebourba, Carthage, Sidi Yousef, t. III, 1874, p. 201-202.
127. Inscriptions de Timegad (Thamugas), au nord de l'Aurès (Algérie), t. III, 1874, p. 295.
128. Découverte par M. Masqueray de l'album des décurions de *Thamugas*, t. III, 1874, p. 300-301.
129. Notice sur une inscription romaine relative à l'historien *Velleius Paterculus*, t. III, 1874, p. 431-441.
Cf. le n. 23.
130. Rapport fait au nom de la Commission des Antiquités de la France sur les ouvrages envoyés au concours de l'année 1875, t. III, 1874, p. 442-451.
Cf. le n. 24.
131. Observations sur une inscription du Donon, t. IV, 1875, p. 10.
132. Les mosaïques de l'Oued Athménia sur la route de Constantine à Sétif, t. VIII, 1880, p. 12.
133. Découverte par M. Cagnat des ruines de *Masculula*, à l'Henchir-Gardoun, en Tunisie, t. IX, 1881, p. 73.
134. Inscriptions romaines d'Aumale et nécessité d'établir des musées en Algérie, t. X, 1882, p. 89.

135. L'amphithéâtre gallo-romain de Lutèce; nécessité d'en conserver les vestiges, t. X, 1882, p. 274-275.
 136. Inscription trouvée à Genève, dans un bras du Rhône, t. XII, 1884, p. 201.

4. Mémoires de la Société des Antiquaires de France.

137. *Recherches sur l'ancienne ville de Lambèse* par M. de la Marre.
 — *Inscriptions antiques* recueillies par le même sur la route de Constantine à Lambèse, dans cette dernière ville et aux environs, avec des notes explicatives par M. Léon Renier, t. XXI, p. 1-135.
 Le travail de L. R. s'étend de la p. 63 à la p. 135 du tir. à part.

Tiré à part sous le même titre, Paris, Crapelet, 1850, 135 p., 2 pl. in-8.

138. *Mélanges épigraphiques*, t. XXII, p. 1-59.

I. Sur une inscription bilingue grecque et latine trouvée à Vaison. — II. Sur une inscription de Lyon regardée à tort comme un monument de la bataille de cette ville. — III. Sur une inscription de Constantine relative à l'histoire de l'empereur Septime Sévère. — IV. Sur le marbre de Thorigny.

Tiré à part sous le même titre. Paris, Lahure, 1852, 59 p., in-8.

5. Annales de la Société des Antiquaires de France.

1848 à 1854.

139. *Claude Ptolémée. Géographie*. Chapitres 6, 7, 8 et 9 du livre II, chapitre 2 du livre III publiés avec la traduction en français et les variantes des manuscrits et des éditions. 1848, p. 240 à 299.
 140. *Itinéraires romains de la Gaule* publiés avec les variantes des manuscrits, des tables de concordance et des notes. 1850, p. 181 à 313, avec deux planches représentant la Gaule d'après la carte de Peutinger (réduction aux deux tiers de la carte originale).

Introduction. — Itinéraire d'Antonin. — Itinéraire maritime. — Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. — Inscriptions géographiques. — Table alphabétique des noms de lieux mentionnés dans les itinéraires, avec la synonymie ancienne et l'indication des noms modernes correspondants. — Table alphabétique des noms modernes cités dans la table précédente avec l'indication des noms anciens correspondants.

Tiré à part à 50 exempl. Paris, Crapelet, 1850, 133 p. et 2 pl., in-12.

141. Découverte d'une inscription latine constatant la translation, à Sétif, des reliques du martyr africain Laurentius. 1851, p. 145-146.
142. Principaux résultats d'une mission scientifique accomplie en Algérie. 1852, p. 113-115.
143. La colonie romaine de Cirta, *Sittianorum colonia*. 1852, p. 119-120.
144. Inscription de Milianah, dédiée à la *Bona Valetudo*. 1853, p. 103-104.
145. Inscription de Philippeville relatant la mort de *M. Clodius Macer*. 1853, p. 130-131.
146. Sur la confiance qu'on doit avoir dans les assertions de Lazius. 1854, p. 128.
147. Sur une inscription de Philippeville élevée par *M. Fabius Fronto* en 225 de notre ère. 1854, p. 140.
148. Découverte à Lambèse d'une mosaïque représentant les quatre saisons. 1854, p. 143.
149. Pierre gravée trouvée à Timgad (Algérie) et représentant Jugurtha livré à Sylla par Bocchus, roi de Maurétanie. 1854, p. 170.
150. Inscription latine trouvée à Constantine et mentionnant une année bissextile. 1854, p. 173.
151. Détails sur la condition constante des réservoirs antiques en Algérie. 1855, p. 107.
152. Des différents prêteurs à Rome, à propos d'une inscription de Nîmes. 1855, p. 112-114.

6. Bulletins de la Société des Antiquaires de France.

1857 à 1869.

153. Inscriptions découvertes à Bessariani (Algérie). 1857, p. 54-55.
154. Inscriptions de Souk-Arrhas (Thagaste) et de Mdaourouch (Madaure). 1857, p. 85-86.
155. Le carnet de voyage de Jacob Spon. 1857, p. 104-105.
156. Borne milliaire des environs de Sayda (Sidon). 1857, p. 106-109.
157. Inscription découverte à Feurs (*Forum Segusiavorum*). 1857, p. 135-136.
158. Inscription d'Hammam-Lif et identification des eaux Persiennes citées par Apulée. 1857, p. 136-138.
159. Inscription de Lyon relative à *C. Furius Sabinus Aquila Timesitheus*, beau-père de l'empereur Gordien III. 1857, p. 143-145.
160. Inscription de Lyon relative à la victoire remportée en 70 par

- les Séquanais sur les Lingons commandés par Sabinus. 1857, p. 167.
161. Observations sur une inscription de Périgueux. 1857, p. 170-171.
162. Inscriptions trouvées à Lyon et à Lambèse. 1858, p. 46-47.
163. Tarif de douane de l'an 202, inscription de Zraia (Numidie). 1858, p. 70-72.
164. Inscription d'*Umbria Matronica*, trouvée au Coudiat-Ati, près de Constantine. 1858, p. 75-77.
165. Nouvelle inscription latine de Zraia, de l'an 237, mentionnant l'*horilegium* de cette ville. 1858, p. 83-84.
166. Observations sur un objet ayant servi de signe de distinction militaire chez les Romains. 1858, p. 98-99.
167. Explication d'une inscription latine de Petronell (Carnuntum) relative à un soldat originaire de Reims ; observations sur l'*ala Tampiana*. 1858, p. 105-107.
168. Inscription de Xanten (*castra vetera*) relative à un *ursarius* de la XXX^e légion. 1858, p. 149-151.
169. Remarques sur la forme extraordinaire du mot *offeret*, à propos de l'inscription d'une des couronnes de Guarrazar. 1859, p. 71-72.
170. Découverte d'un monument dépendant du temple de Rome et d'Auguste à Lyon. 1859, p. 121-127.
- Fragment d'un exèdre élevé en l'honneur de Julia Salica, femme d'Eppius Bellicus.
- Tiré à part.*
171. Communication d'une lettre relative aux richesses que les Arabes trouvèrent à Tolède. 1858, p. 155.
172. Inscriptions romaines relatives à la déesse *Rosmerta*. 1859, p. 159-163.
173. Nouvelle inscription relative à la déesse *Rosmerta*. 1859, p. 166-167.
174. Inscription découverte à Grenoble et contenant le plus ancien nom de cette ville, *Cularo*. 1859, p. 177.
175. Monuments antiques découverts à Vienne (Isère). 1860, p. 38.
176. Remarque sur un objet égyptien trouvé en Algérie. 1860, p. 40-41.
177. Autel en terre cuite portant l'image d'une tête barbue. 1862, p. 33.
178. Inscription découverte à Orléans et renfermant le nom *Cenab(um)*. 1865, p. 82.

179. Explication d'une inscription découverte à Kerbet-Guidra (Algérie). 1865, p. 143-145.

Elle contient le nom de *Serteis*, ville romaine de la Maurétanie Sitifienne.

180. Note sur les découvertes faites à Rome sur le mont Palatin. 1869, p. 117-118.

Fouilles de M. Pietro Rosa, au nom et aux dépens de l'empereur; découverte de peintures dans la maison de Livie.

7. Bulletin du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France. Paris, impr. Imp., 1852-1857, 4 vol. in-8.

181. Rapport de M. Léon Renier, membre du Comité, sur la mission dont il a été chargé en Normandie et en Bretagne, t. II, 1853-1855, p. 291-297.

Monuments épigraphiques de Vieux. (le marbre de Thorigny), de Bayeux (bornes milliaires), de Rennes et de Nantes (le faux-dieu *Volianus*).

Cf. le n. 192.

182. Inscriptions romaines d'Agen, adressées par l'abbé Barrère, t. II, 1853-1855, p. 448-451.

Collège des *Juvenes a funo Jovis*.

183. Borne milliaire de Trajan trouvée près de Saint-Ciers-la-Lande (Gironde), t. II, 1853-1855, p. 675-676.

184. Rapport fait à la section d'archéologie le 30 avril 1855, sur des inscriptions envoyées par MM. Dusevel, Germer-Durand et Mathon fils, t. III, 1855-56, p. 91-98.

Amiens (inscr. fausse); Nîmes (autel aux Proxumes); Beauvais (inscr. appartenant au comité archéologique et à M. Lefèvre, curé d'Attichy).

- 184 *bis*. Addition au rapport précédent, lu dans la séance du 24 décembre 1855, *ibid.*, p. 99.

Fausseté des inscr. d'Amiens et de Beauvais.

185. Rapport fait à la section d'archéologie le 24 décembre 1855 sur des inscriptions envoyées par MM. Germer-Durand, Long, Magloire Giraud, Chaudruc de Crazannes et Boudard, t. III, 1855-56, p. 145-152.

Nîmes, Die, La Sagne (près Briançonnet), Bagnères de Luchon, Quarante (près Béziers), Saint-Pons.

186. Rapport fait à la section d'archéologie, le 25 février 1856, sur

des estampages d'inscriptions envoyés par MM. de Soultrait, de Wismes et J. Chevrier, t. III, 1855-56, p. 205-208.

Anse, Craon (*Mars mulio*), Nuits (le dieu *Segomon*), Bourbon-Lancy.

187. Rapport sur des inscriptions envoyées par MM. Mathon, l'abbé Canéto, Allmer, Cherbonneau, Deloye et sur un mémoire de l'abbé Cochet, t. III, 1855-56, p. 348-350.

Beauvais, Auch, inscr. de la Drôme et de l'Isère, montagne du Chettabâ, près Constantine, le Kroubs, musée d'Avignon, Caudebec-les-Elbeuf (*Uggade*).

188. Rapport lu à la section d'archéologie du 23 juin 1856 sur une communication de M. Jeannel fils, relative au recueil des inscriptions de la Gaule, t. III, 1855-56, p. 422-423.

Castelnau, Le Crès, Maguelonne.

189. Rapport sur diverses communications relatives aux inscriptions romaines de la Gaule et de l'Afrique adressées par MM. l'abbé Magloire Giraud, Chaudruc de Crazannes, Germain, Berbrugger, l'abbé André, Pelet, Salmon, Pernot, de la Villegille, Cherbonneau et Allmer, t. III, 1855-56, p. 676-680.

Saint-Pons, Montpellier, Cassis¹, Chardavon, Nîmes, Sens, Haute-Borne-de-Fontaines, Issoudun, Ain-Phouva, inscr. de l'Isère.

190. Rapport fait à la section d'archéologie le 18 mai 1857 sur des inscriptions envoyées par MM. Allmer, Amé, Ardant, Arnault, Bopillet, Canéto, Dassy, Macé, Hucher, Rouchier, Tournai, Cherbonneau, de Lhôtellerie et Damase-Arbaud, t. IV, 1857, p. 168-175.

Inscr. de l'Ain, de Genève et de Grenoble, les *Ceutrones*; Sens, Limoges, Bessac, Clermont-Ferrand, Auch, Marseille (inscr. grecque), La Chapelle-Blanche, Le Mans, Soyon, Narbonne; — Constantine, borne du Kroubs, Besseriani, Cherchell; recueil mss. d'inscr. rom. copiées en Algérie par M. Dermitanis.

191. Note sur une inscription romaine envoyée par M. Ed. Fleury, correspondant à Laon, t. IV, 1857, p. 937-939.

Nizy-le-Cômte.

1. Cf. *ibid.*, t. IV, p. 16; l'inscription provient de Carthage et non de Cassis.

8. Bulletin des Sociétés savantes; Missions scientifiques et littéraires. (Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France.) 2 vol. 1854-1855, Paris, Paul Dupont, in-8.

192. Rapport sur une mission en Normandie et en Bretagne ¹, t. I, 1854, p. 185-189.

Cf. le n. 181.

193. Sur une inscription de Constantine où se trouve mentionnée une année bissextile, t. I, 1854, p. 57-64.

Année 921=168.

194. Note sur une inscription romaine trouvée à Nîmes, t. II, 1855, p. 84-88.

Inscription opistographe.

195. Sur quelques inscriptions latines récemment exposées dans la salle du Zodiaque de la Bibliothèque impériale, t. II, 1855, p. 233-242.

Thugga, Thubursicum Bure, Tunis, Lambèse, Thamugas (Tunisie et Algérie). — Différence entre les décurions et les *curiales*.

Tiré à part.

9. Revue des Sociétés savantes des départements publiée sous les auspices du ministre de l'Instruction publique et des Cultes, 2^e série. Paris, Paul Dupont, 1859-1862, in-8.

196. Note signée L. Renier, à propos d'une communication de l'abbé Rouchier, intitulée : inscription acrostiche gravée sur un sarcophage antique trouvé à Charmes, département de l'Ardèche, t. I, 1859, 1^{er} semestre, p. 802.

197. Rapport sur divers envois de correspondants du comité, MM. Cherbonneau, Maurice Ardant et Harlin, t. II, 1859, 2^e semestre, p. 413-415.

Inscriptions de Constantine et de Mastar (Algérie); antiquités romaines du canton de Mouzon (Ardennes); inscription de Limoges.

198. Rapport sur le recueil (t. VIII, 1856-1857) in-8, des travaux de

¹. Sur les autres missions de L. R. en France et particulièrement dans le Midi, à Nîmes et à Avignon; voy. *ibid.*, p. 308 et 449.

la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen, t. III, 1860, 1^{er} semestre, p. 37-47.

Manuscrits du chanoine Argenton sur les antiquités d'Agen; inscriptions fausses insérées dans le mss. de Beaumesnil; trois inscriptions de l'abbaye d'Eysses (*Excisum*).

199. Rapport sur une note de l'abbé Rouchier relative à l'inscription du bas-relief mithriaque de Bourg-Saint-Andéol et sur deux communications de M. Cherbonneau relatives au temple de Tébessa (Algérie), t. III, 1860, 1^{er} semestre, p. 421-422.

200. Rapport sur un travail de l'abbé Chevalier relatif à une piscine baptismale à immersion, en terre cuite, de l'époque mérovingienne, découverte à Civray-sur-Cher (Indre-et-Loire), t. VII, 1862, 1^{er} sem., p. 194.

201. Rapport sur les inscriptions découvertes à Neuvy-sur-Baranjon (Cher), t. VII, 1862, 1^{er} sem., p. 215-216 et p. 258.

Démonstration de la fausseté de ces inscriptions gravées sur tuiles.

202. Rapport sur des communications de MM. Cherbonneau et Martin Daussigny, t. VIII, 1862, 2^e semestre, p. 141-142.

Ain-el-bey et Lambèse (Algérie); Lyon.

3^e série. Paris, Paul Dupont, 1863-1864, in-8.

203. Observations sur une inscription romaine trouvée à Vertault (Côte-d'Or), t. I, 1863, 1^{er} semestre, p. 391.

204. Observations sur l'importance du musée archéologique de Philippeville (Algérie), t. II, 1863, 2^e semestre, p. 312.

205. Observations sur un travail de M. Cherbonneau relatif à une dédicace impériale mentionnant la *respublica Saddaritanorum*, t. III, 1864, 1^{er} trimestre, p. 122-123.

Le *municipium Zattarense* de la notice des évêchés de Numidie doit être identifié avec la *civitas Saddaritanorum*.

206. Causes de la rareté des monuments épigraphiques recueillis à Sétif, t. IV, 1864, 2^e semestre, p. 20.

207. Observations sur les inscriptions de Fréjus, à propos d'un envoi de M. Revoil, t. IV, 1864, 2^e semestre, p. 21.

4^e série. Paris, impr. Nation., 1865-1869, in-8.

208. Discours prononcé à la Sorbonne, le 22 avril 1865, à l'occasion de la distribution des récompenses accordées aux Sociétés savantes, t. I, 1865, 1^{er} semestre, p. 298-310.

Rapport au nom de la section d'archéologie du Comité sur les mémoires manuscrits ou imprimés envoyés au concours de 1864.

209. Epitaphe en vers d'une chienne nommée *Muia*, trouvée à Auch, t. III, 1866, 1^{er} semestre, p. 236-237.

210. Discours prononcé à la Sorbonne, dans la séance du 7 avril 1866, à l'occasion de la distribution des récompenses accordées aux Sociétés savantes, t. III, 1866, 1^{er} semestre, p. 489-495.

Rapport, au nom de la section d'archéologie du Comité, sur les ouvrages manuscrits ou imprimés envoyés au concours de 1865.

Tiré à part.

211. Rapport sur deux inscriptions latines communiquées par M. H. Revoil, t. IV, 1866, 2^e semestre, p. 187-190.

Inscriptions trouvées dans les constructions souterraines des arènes de Nîmes (cf. 1866, 1^{er} sem., p. 240).

212. Rapport présenté à la section d'archéologie du Comité, dans sa séance du 26 février 1866, sur le projet de publication du recueil des diplômes militaires romains (cf. 1866, 1^{er} semestre, p. 240-241), t. IV, 1866, 2^e semestre, p. 190-192.

213. Inscription d'une cloche posée par Guy de la Brosse au jardin des Plantes en 1633, t. V, 1867, 1^{er} semestre, p. 123.

214. Inscription romaine trouvée à Auch dans les fouilles de l'ancienne église de Saint-Orens, t. VI, 1867, 2^e semestre, p. 236-237.

215. Rapport sur deux inscriptions latines communiquées par M. Herbert, t. VI, 1867, 2^e semestre, p. 318-323.

Inscriptions découvertes à Aleria (Corse).

216. Inscriptions latines placées dans l'église de la Sorbonne, t. VII, 1868, 1^{er} semestre, p. 46.

217. Observations sur le style des monuments romains à l'occasion d'un travail de M. Castan sur l'arc de triomphe de Besançon, t. VII, 1868, 1^{er} semestre, p. 101.

218. Observations sur le papier à employer pour prendre des estampages, t. IX, 1869, 1^{er} semestre, p. 387.

219. Nouvelles découvertes faites sur le mont Palatin, à Rome, t. X, 1869, 2^e semestre, p. 165.

220. Observations sur la suppression de l'emploi de conservateur du musée de Cherchell, t. X, 1869, 2^e semestre, p. 174-175.

221. Remarques sur l'inscription découverte au défilé de Feldj-Sila, t. X, 1869, 2^e semestre, p. 175-176.

5^e série. Paris, impr. Impériale et Nation., 1870-1874, in-8.

222. Rapport sur diverses communications de M. Cherbonneau relatives à des inscriptions antiques d'Algérie, t. I, 1870, 1^{er} semestre, p. 49.

223. Annonce d'un recueil d'inscriptions préparé par le gouvernement pontifical, t. I, 1870, 1^{er} semestre, p. 21.
224. Observations sur l'état déplorable dans lequel se trouvent les sculptures et les inscriptions antiques de Bourges, t. I, 1870, 1^{er} semestre, p. 27.
225. Note sur des inscriptions adressées d'Algérie par M. Féraud, t. I, 1870, 1^{er} semestre, p. 34.
Tiklat (*Tubusuptus*); Constantine.
226. La maison de Livie sur le mont Palatin à Rome (cf. 4^e série, t. X, p. 165), t. I, 1870, p. 480.
227. Inscription de la mosaïque de Lillebonne, t. I, 1870, 1^{er} semestre, p. 484.
228. Renseignements sur la découverte d'un amphithéâtre romain faite à Paris, dans la rue Monge, t. I, 1870, 1^{er} semestre, p. 490-492.
229. Communication relative à l'acquisition faite par la bibliothèque de la Sorbonne d'un recueil d'inscriptions modernes de Rome, t. II, 1870, 2^e semestre, p. 135.
230. Importance exceptionnelle du musée de Cherchell et nécessité d'en assurer la conservation, t. II, 1870, 2^e semestre, p. 140.
231. Observations sur une inscription romaine de Lyon mentionnant un décurion de 13 ans, t. II, 1870, 2^e semestre, p. 148.
232. Rapport sur un travail de M. Aurès relatif à une mesure spéciale pour les monuments antiques, t. III, 1872, 1^{er} semestre, p. 278.
233. Création d'un cours d'antiquités romaines au séminaire de Constantine, t. IV, 1872, 2^e semestre, p. 14.
234. Observations au sujet de la formule *sub ascia*, t. IV, 1872, 2^e semestre, p. 20.
235. Rapport sur des communications de MM. Aurès, de Lhôtellerie et Tholin, t. IV, 1872, 2^e semestre, p. 373-374.
Le pied gaulois. — Inscriptions de Cherchell (Algérie); de Saint-Aventin et de Cazeaux (Haute-Garonne).
236. Un cimetière romain près de Solliès-Pont (Var), t. IV, 1872, 2^e semestre, p. 486-489 (cf. p. 214).
237. Rapport sur un cachet d'oculiste romain et un petit ex-voto en bronze dédié au dieu Ségomon, trouvés au Bolar, près de Nuits, t. IV, 1872, 2^e semestre, p. 533-536.
238. Opinion sur la demande d'une subvention pour la conservation des mosaïques antiques découvertes sur la place Bélisaire, à Sétif, t. V, 1873, 1^{er} semestre, p. 375.
239. Rapport sur les prétendues inscriptions romaines du col de Takrieds, œuvre d'un faussaire, t. V, 1873, 1^{er} semestre, p. 378.

- 240. Explications sur l'importance du Madracen, t. V, 1873, 1^{er} semestre, p. 378.
- 241. Observations sur une communication de M. Flouest relative à un autel dédié aux *Castores*, t. VI, 1873, 2^e semestre, p. 10.
- 242. Observations sur une inscription de Lambèse mentionnant *Vibia Tyche*, t. VII, 1874, 1^{er} semestre, p. 25.
- 243. Inscription de *L. Minicius Natalis* gravée sur un rocher à Mdaourouch (Madaure), en Algérie, t. VII, 1874, 1^{er} semestre, p. 326-328.
- 244. Réclamations au sujet des inscriptions antiques de Narbonne conservées dans l'ancienne église de La Mourguier, t. VII, 1874, 1^{er} semestre, p. 414.
- 245. Subventions pour les fouilles du Puy-de-Dôme et pour les fouilles de Vienne (Isère), t. VII, 1874, 1^{er} semestre, p. 421.
- 246. Explications sur l'inscription d'une borne milliaire du musée de Philippeville, t. VIII, 1874, 2^e semestre, p. 196.

6^e série. Paris, imp. Nat., 1875, in-8.

- 247. Temple de Mercure découvert au sommet du Puy-de-Dôme et inscription du Mercure *Dumias*, t. I, 1875, 1^{er} semestre, p. 22-23; p. 361.
- 248. Rapport sur des inscriptions du musée Calvet d'Avignon, de l'église de Sos (Lot-et-Garonne) et de Saint-Quentin, t. I, 1875, 1^{er} semestre, p. 34.
- 249. Inscription des *Elusates* trouvée dans l'église de Sos (Lot-et-Garonne), t. I, 1875, 1^{er} semestre, p. 115-116.
- 250. Observations sur l'emploi et la signification du mot édilicien et sur la charge du décurionat, t. I, 1875, 1^{er} semestre, p. 360.
- 251. Fragment d'inscription trouvé dans le Comtat Venaissin et relatif à *Vibius Avitus* gouverneur d'Aquitaine, t. I, 1875, 1^{er} semestre, p. 382.
- 252. Importantes découvertes faites à Rome sur le mont Esquilin, t. I, 1875, 1^{er} semestre, p. 442.

10. Archives des Missions scientifiques et littéraires. Choix de rapports et instructions publié sous les auspices du ministère de l'Instruction publique et des Cultes. Paris, impr. Nat., 1850, in-8.

- 253. Lettre de L. R., datée de Lambèse, 5 novembre 1850, t. I, 1850, p. 654-656.

Le camp de la légion III^e Augusta.

254. Lettre au ministre pour demander une mission à Lambèse, t. II, 1851, p. 217-222.

Importance épigraphique des ruines de Lambèse; nécessité d'en recueillir les inscriptions.

255. Premier rapport de M. Renier, en mission dans la province de Constantine pour la recherche des monuments épigraphiques, t. II, 1851, p. 168-186.

Lambèse, 5 janvier 1851. — *Lambaesis* : camp de la III^e légion Auguste; inscriptions les plus importantes; licenciement de la légion à l'époque de Gordien; arc de Sévère; temple d'Esculape. — Marcouna, *Verecunda* : arc de triomphe; inscriptions. — *Thamugas* : arc de triomphe; temple de Jupiter; fort byzantin; théâtre; basilique.

256. Deuxième rapport de M. Renier en mission dans la province de Constantine pour la recherche des monuments épigraphiques, t. II, 1851, p. 217-222.

Lambèse, 21 janvier 1851. — Bustes impériaux de Verecunda; inscription de la *schola* des *optiones*.

257. Troisième rapport de M. Renier en mission dans la province de Constantine pour la recherche des monuments épigraphiques, t. II, 1851, p. 435-457.

Lambèse, 2 avril 1851. — Voie militaire de *Lambaesis* à *Ad Piscinam* (Biskra); milliaires et principales inscriptions de cette route; excursion à l'est de Biskra.

258. Quatrième rapport de M. Renier en mission dans la province de Constantine pour la recherche des monuments épigraphiques, t. II, 1851, p. 473-483.

Paris, 17 novembre 1851. — Résumé des résultats obtenus pendant l'exploration de la Numidie; rapport sur une publication projetée de tous les documents recueillis par MM. Renier et Delamare.

Ces quatre rapports ont été tirés à part sous ce titre : *Rapports adressés à M. le ministre de l'Instruction publique et des Cultes*. Paris, impr. nat., 1852, in-8 avec une pl. représentant l'inscription de la *schola* des *optiones*.

259. Premier rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique et des cultes par Léon Renier, bibliothécaire à la Sorbonne, chargé d'une mission en Afrique pour y rechercher les monuments épigraphiques, t. III, p. 315.

Tébessa, 17 décembre 1852. — Exploration des environs d'Alger et de Philippeville; retour à Lambèse; mosaïque des quatre saisons; route de Constantine à Tébessa.

Tiré à part avec une pl. représentant un autel romain rapporté de Lambèse par M. Léon Renier et donné à la Bibliothèque impériale par M. le ministre de l'instruction publique.

11. Journal des Savants. Paris, imprimerie Nationale, in-4.

260. *Explication et restitution d'une inscription découverte à Nettuno, près d'Antium*, 1867, 1^{er} article, p. 95-113 ; 2^e article, p. 243-262.

Cf. le n. 25.

261. *Sur une inscription grecque relative à l'historien Flavius Arrianus*, juillet 1876, p. 442-448.

Inscription tr. à Soulou-Serai, district de Bozuk, à l'est d'Angora ; elle a été élevée sous Hadrien pendant qu'Arrien était légat impérial de Cappadoce.

Cf. le n. 296.

Tiré à part.

12. Revue archéologique ou recueil de documents et de mémoires relatifs à l'étude des monuments, à la numismatique et à la philologie de l'antiquité et du moyen âge, 1844 à 1860. Paris, Leleux, in-8.

262. *Observations sur diverses inscriptions thessaliennes*, t. I, 1844, p. 316-319.

Observations insérées à la suite d'une lettre de Ph. Le Bas contenant le texte des inscriptions dont il s'agit.

263. *Sur l'inscription de Corseul*, t. VI, 1849, p. 316-323.

Epitaphe d'une femme africaine, Silicia Namgidde.

264. *Observations sur une inscription découverte à Eauze*, t. VII, 1850, p. 182-185.

Observations insérées à la suite d'un article de Chaudruc de Crazannes, intitulé : *Notice sur une inscription antique découverte à Eauze (Gers), l'ancienne Elusa*.

265. *Notice sur le tombeau de T. Flavius Maximus, préfet de la légion III Auguste*, t. VII, 1850, p. 186-187.

Tiré à part. Les 4 dernières pages du tirage à part contiennent l'article suivant : *Sur une inscription chrétienne découverte à Sétif*.

266. *Sur une inscription chrétienne découverte à Sétif*, t. VII, 1850, p. 369-372.

Inscription du martyr Laurentius.

267. *Notes d'un voyage archéologique au pied de l'Aurès*, t. VIII,

1852, p. 492-513; pl. 172 représentant le camp de Lambèse en avril 1850.

Inscriptions de Lambèse et des environs; voyage de M. de la Fon en Algérie vers 1650.

Tiré à part.

268. *Note sur quelques noms puniques à l'occasion d'une inscription trouvée en Bretagne*, t. VIII, 1852, p. 702-707.

A propos de l'inscription de Corseult (cf. n. 263) sur les noms *Namgedde* et *Namphamo*.

269. *Ruines de Zana, l'ancienne Diana de Numidie*, t. IX, 1852, p. 38-45; pl. 182 représentant l'arc de triomphe.

Explication et restitution de l'inscription de l'arc de triomphe de Diana, élevé en l'honneur de Macrin et de Diaduménien.

270. *Trois inscriptions trouvées à Rome*, t. IX, 1852, p. 191-198.

1° Fragment du registre d'entrée d'un tombeau commun. —

2° Epitaphe de Furcia Flavia. — 3° Epitaphe grecque métrique.

271. *Quelques inscriptions récemment découvertes*, t. X, 1853, p. 305-310.

Briques romaines d'Afrique (Bougie) et d'Italie; — inscriptions de Saverne; — inscription métrique douteuse découverte à Rome. — Le texte de la brique de Bougie, extrait du journal *l'Akbar* et celui d'une des inscriptions de Saverne, extrait du journal *l'Alsacien*, avaient été imprimés avec des commentaires inexacts ou incomplets dans le *Moniteur universel* des 26 et 28 juillet 1853.

272. *Trois inscriptions de Constantine relatives à un légat impérial de la province d'Arabie*, t. X, 1853, p. 538-553.

Il s'agit de *P. Julius Geminius Marcianus*.

Tiré à part.

273. *Notes sur les inscriptions romaines recueillies à Tiaret, dans la province d'Alger*, par M. L. Leclerc, t. XI, 1854, p. 444-446. Cf. p. 441-443.

274. *Sur une inscription du musée de Lyon*, t. XI, 1855, p. 691-694.

Monument relatif à *L. Fulvius Aemilianus*.

Tiré à part.

275. *Note sur un monument funéraire récemment découvert à Constantine*, t. XII, 1855, p. 180-182.

Inscription métrique du tombeau de Praecilius.

276. *Note sur le recueil d'inscriptions latines intitulé EPIGRAMMATA ANTIQUAE URBS*, t. XIII, 1856, p. 51-55.

Exemplaire du recueil de Jacques Mazocchi, avec des notes et

corrections attribuées à Mariangelus Accursius et à Antonius Laelius Podager ¹.

277. *Bas-relief du musée de Cherchell*, t. XIV, 1857, p. 1-6; et pl. 305.

Cavalier de la VI^e cohorte des Dalmates; monuments relatifs à ces cohortes ².

278. *Sur quelques inscriptions des villes de Thagaste et de Madaure* ³, t. XIV, 1857, p. 129-142.

Emplacements de Thagaste et de Madaure; renseignements fournis sur ces deux villes par la correspondance de saint Augustin; inscription de T. Clodius Lovella. — Cf. n. 281 et 282.

Tiré à part.

279. *Fouilles de Saint-Jean-des-Vignes, près Chalon-sur-Saône*, faites en décembre 1855 et en février 1857; notice par M. Jules Chevrier. Chalon-sur-Saône, in-4. — [*Compte rendu*], t. XIV, 1857, p. 190-192.

280. *Fausseté d'une inscription latine du Vatican en l'honneur de la Beauce*, t. XIV, 1857, p. 247-248.

281. *Observations sur un article de M. J.-P. Rossignol*, intitulé: *Explication et restitution d'une inscription latine découverte à Mdaourouche* ⁴, t. XIV, 1857, p. 353-369.

Il s'agit de l'épithaphe métrique de T. Clodius Lovella. — Cf. n. 278.

Tiré à part.

282. *Buste de Ptolémée, fils de Juba*, t. XIV, 1857, p. 406-408; pl. 317.

A la suite est insérée une note relative à un nouvel article ⁵ de M. Rossignol sur l'inscription de Mdaourouche. M. L. R. déclare qu'il ne répondra plus. — Cf. n. 278 et 281.

283. *Sur une inscription romaine découverte dans les environs des bains de Saint-Gervais, en Savoie, et sur le véritable nom des an-*

1. Cf. C. I. L. vol. VI, p. XLVI, n. XXI.

2. Cf. *Musée archéologique*, t. I, 1876, p. 29-32.

3. Mémoire lu à l'Académie des Inscr. et Belles-Lettres dans les séances du 27 mars et du 1^{er} mai 1857.

4. L'article de M. Rossignol avait été inséré dans la *Rev. arch.*, 1^{re} série, t. XIV, p. 295-306.

5. Cet article ayant pour titre: *Nouveaux éclaircissements sur l'inscription latine découverte à Mdaourouche, l'ancienne Madaure en Afrique*, a été inséré dans la *Rev. arch.*, 1^{re} série, t. XIV, p. 423-441.

ciens habitants de la Tarentaise et du Faucigny, t. XVI, 1859, p. 353-364.

Inscription de la *Forclaz du Prarion* faisant connaître le véritable nom des anciens habitants de la Tarantaise, *Ceutrones*, et fixant les limites du territoire de la colonie de Vienne au sud du Léman.

Tiré à part.

Nouvelle série, 1860 et suiv. Paris, Didier, in-8.

284. *Fouilles exécutées au mont Palatin par les ordres et aux frais de l'Empereur*, nouvelle série, t. VI, 1862, p. 201-203.

Enumération des principaux objets trouvés dans les fouilles; inscription archaïque remontant au commencement du vi^e siècle de Rome.

285. *Inscriptions latines inédites recueillies par M. Foucart et annotées par M. L. Renier*, nouvelle série, t. IX, 1864, p. 210-215.

Note sur les cohortes urbaines.

286. *Inscriptions relatives au procureur impérial Q. Axius Aelianus*, nouvelle série, t. X, 1864, p. 314-321.

Inscription de Méris, en Maurétanie, relative aux limites des champs, assignées aux colons de *Kasturris*.

Cf. le n. 54.

287. *Inscriptions de Troesmis dans la Mésie Inférieure* (rapport fait à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres dans sa séance du 19 août 1864) Premier rapport, nouvelle série, t. X, 1864, p. 390-398.

M. Pontius Laelianus, chef d'état-major de Lucius Verus dans la guerre contre les Parthes; P. Vigellius Saturninus, proconsul d'Afrique, qui condamna les martyrs Scillitains; L. Novius Rufus, légat impérial de la Mésie Inférieure.

Cf. le n. 52.

288. *Sur une inscription récemment découverte à Orléans* (extrait d'un mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres), nouvelle série, t. XI, 1865, p. 408-421; vignette.

Cenabum est le nom antique d'Orléans; remarques sur les noms gaulois terminés en *marus*.

Cf. le n. 26.

Tiré à part.

289. *Inscription récemment découverte à Mesve (Nièvre)*, nouvelle série, t. XII, 1865, p. 386-388.

La déesse *Clutonda* et les vicani *Masavenses*.

290. *Inscriptions de Troesmis dans la Mésie Inférieure* (extrait d'un rapport fait à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres dans les séances des 4 et 18 août 1865). Second rapport nouvelle série, t. XII, 1865, p. 401-432; trois vignettes.

Commentaire de 24 inscriptions envoyées par M. Engelhardt, commissaire français de la navigation du Danube, en résidence à Galatz. — Texte d'une inscription inédite de Cyzique, trouvé dans les papiers de Peyssonnel.

Cf. le n. 60.

Tiré à part.

291. *Inscription inédite récemment découverte en Algérie*, nouvelle série, t. XIII, 1866, p. 100-102.

Trouvée à Oum-Gueriguech chez les Gandoura; elle fait connaître le nom exact et la véritable situation des *Nattabutes*.

292. *Les peintures du Palatin*. — I. *La maison de Livie*¹, nouvelle série, t. XXI, 1870, p. 326-331; pl. XIV: plan de la maison de Livie sur le Palatin.

Tuyaux de plomb inscrits trouvés dans les fouilles (cf. *ibid.*, p. 387-395: Georges Perrot, les Peintures du Palatin. — II. Jo, Argus, Hermes et Héra, et t. XXII, p. 47-53. — III. Polyphème et Galatée).

Tiré à part sous ce titre: *Peintures du Palatin*, par Léon Renier et G. Perrot.

293. *Inscriptions grecques et latines découvertes à Alexandrie* [par MM. Miller et Renier], nouvelle série, t. XXII, 1870-1871, p. 94-106.

La part de L. R. dans cet article consiste dans l'interprétation du fragment d'une liste de sous-officiers de la légion XXII^e (p. 103-106).

294. *Inscriptions de la Mésie Supérieure*, nouvelle série, t. XXVI, 1873, p. 137-143.

Inscriptions trouvées aux environs d'Uscup, l'ancienne Scupi par M. Engelhardt, consul général de France.

295. *Notice sur une inscription romaine relative à l'historien Velleius Paterculus* (note lue à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, le 5 novembre 1875), nouvelle série, t. XXX, 1875, p. 388-395.

Borne milliaire trouvée sur la voie romaine de Rusicade à Cirta et portant le nom de C. *Velleius Paterculus*, légat impérial de la légion troisième Auguste.

Cf. le n. 23.

1. Reproduit dans les *Mémoires d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire* par G. Perrot, p. 74-84.

296. *Sur une inscription grecque relative à l'historien Flavius Arrianus* (note lue à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, le 9 juillet 1875), nouvelle série, 1877, t. XXXIII, p. 199-205.

Inscription gravée en l'an 134 de notre ère pendant qu'Arrien était légat impérial de Cappadoce.

Cf. le n. 261.

Tiré à part.

13. **Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes**, t. I et II, 1845-1847, in-8.

Léon Renier a été le fondateur et le directeur de cette revue.

297. La *Préface*, p. v et vi du t. I, est signée de son nom.

298. Examen critique de l'ouvrage intitulé: *Latini sermonis vetustioris reliquiae selectae*, recueil publié par M. E. Egger; t. I, 1845, p. 81 à 103.

Critique sévère.

299. Examen critique de l'ouvrage intitulé: *Babrii fabulae Aesopeae; Carolus Lachmannus et amici emendarunt. Ceterorum poetarum choliambi ab Augusto Meinekio collecti et emendati*; t. I, 1845, p. 354 à 370.

Critique très sévère de la première partie de cet ouvrage publiée par Lachmann.

300. Examen critique de l'ouvrage intitulé: *Histoire romaine de Dion Cassius traduite en français avec des notes critiques, historiques, etc., et le texte en regard* par E. Gros, 1^{er} vol.; t. II, 1847, p. 60 à 87.

Appréciation très défavorable; signale de nombreux faux sens, contre-sens et non-sens.

14. **Athenæum français**, revue universelle de la littérature, de la science et des beaux-arts (Paris, rue Mazarine, 9, 1852 à 1856).

301. Article critique sur l'ouvrage de F.-G. Schneidewin, *Hyperidis orationes duae ex papyro Ardeniano editae*. Göttingue, 1853, in-8; 2^e année, 1853, n. 31, p. 713 à 714.

302. Article critique sur l'ouvrage du docteur Joseph de Hefner, *Das römische Bayern in seinen Schrift und Bildmalen*, 3^e édition. Munich, 1852, in-8 et atlas in-fol. de 8 planches lithographiées; 2^e année, 1853, n. 40, p. 936-938.

303. *Les collèges funéraires*, 2^e année, 1853, n. 51, p. 1207 à 1209.

A propos d'une inscription gravée à la pointe sur une urne cinéraire en terre cuite trouvée à *Vieille-Toulouse*.

304. *Découvertes archéologiques en Algérie*¹, 4^e année, 1855, n. 29, p. 625-626.

La localité romaine d'*Arsacal* découverte par M. Cherbonneau. Cf. l'*Athenaeum français* du 14 juillet 1855, lettre de M. Cherbonneau à M. Reinaud.

305. Traduction d'une inscription latine en l'honneur de *Lucius Sisenna Bassus*, 4^e année, 1855, n. 30, p. 643.

15. Bulletin archéologique de l'Athenaeum français, publié par les soins de MM. Ad. de Longpérier et J. de Witte. Paris, Thunot et C^{ie}, 1855-1856, in-4.

306. *Explication d'une inscription latine du musée de Wiesbaden*, 2^e année, 1856, p. 2-4.

Inscription très importante qui a la valeur d'un diplôme militaire².

307. *Inscription funéraire contenant des formules singulières*, 2^e année, 1856, p. 31-32.

Inscription de Cherchell; dialogue entre Claudia Extricata et ses enfants.

308. *Découverte de l'emplacement de la ville de Choba, sur la côte de la Maurétanie Sitifienne*, 2^e année, 1856, p. 55-56.

Municipium Felix Aelium Choba entre Bougie et Dgigelli.

- 16. Correspondance littéraire.** Paris, A. Durand, 1856 et sv., in-8.

309. Note signée L. R. faisant connaître le jugement défavorable porté sur notre enseignement classique par un savant helléniste hollandais dans l'ouvrage *De Philostrati libello περὶ γυμναστικῆς recens reperto*, scripsit C.-G. Cobet, Leide, 1859, gr. in-8 de 94 pages (avec cette épigraphe tirée de Virgile : *Quaesivit lucem ingemitque reperta*), III^e année, 1859, p. 356.

310. Note sur une statue trouvée à Nîmes en 1739, envoyée à Paris et perdue aujourd'hui, VI^e année, 1862, p. 226.

311. Une inscription du grand Pompée rapportée par Brantôme, VIII^e année, 1864, p. 141-142.

Lettre à M. Ludovic Lalanne pour démontrer la fausseté de cette inscription. — Cf. *Oeuvres complètes de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme*, (éd. L. Lalanne) t. I, p. 70, note 1.

1. Cette note a été reproduite en partie dans l'*Annuaire de la Société archéologique de la province de Constantine*, t. II, 1854-1855, p. 81 à 84. Cf. le n. 321.

2. Elle a été reproduite par L. R. dans son *Recueil de diplômes militaires*, sous le n. 4, p. 13-14.

- 17. Journal général de l'Instruction publique.** Paris, Paul Dupont, in-4.
312. *Sur une inscription latine récemment découverte à Lyon*, 24 mars 1858, p. 186-188.
Elle se rapporte à Septime Sévère, gouverneur de la Lyonnaise en 186, 187, 188.
313. Observations sur une inscription découverte par M. Barbier et mentionnant le municipe de Rusuccuru, 2 juin 1858, p. 348-349.
L. R. croit que la ville découverte par M. Barbier est *Iomnium*.
- 18. Bulletin de l'Institut de correspondance archéologique.** Roma, tipografia Tiberina, in-8.
314. *a. Mélanges épigraphiques*, extrait d'une lettre de M. Léon Renier à M. Henzen, 1857, vol. 29, p. 166-169¹.
Inscriptions de Lyon (Thimésithée), de Sétif (*eq. Stablesianorum*), de Lambèse (*frumentarius*), de l'Oued-Merouana (*flaminica*), de Feurs (*Segusiavi*) et de Fourvière.
315. *b. Inscriptions de l'Algérie*, lettre de M. Léon Renier à M. Henzen, 1859, vol. 31, p. 48-54.
Inscriptions de Cherchell (*Sallustia Barbia Orbiana; equites singulares; Q. Sallustius Macrinianus*); de Philippeville (*Bel-lonae; munus gladiat. et venationes varii generis*); de Constantine (*Polluci*); de Souk-Arrhas (*procurator Auggg.*).
316. *a. Inscriptions de l'Algérie*, extrait d'une lettre de M. Léon Renier à M. Henzen, 1859, vol. 31, p. 225-227.
Inscriptions de Constantine (*Ceionius Italicus*) et de Guelma (*patronus coloniae*).
317. *a. Inscriptions de l'Algérie*, lettre de M. Léon Renier à M. Henzen, 1860, vol. 32, p. 20-24.
Note sur *Ceionius Italicus*, consulaire de Numidie; inscription de Dellys (*T. Flavius Serenus, a cognitionibus Aug. utrubique*).
- 19. Œuvres complètes de Bartolomeo Borghesi**, publiées par les ordres et aux frais de S. M. l'empereur Napoléon III. Paris, impr. Imp. et Nation., 1862-1885, 9 vol. in-4.
- T. I-II. *Œuvres numismatiques*,
T. III à V. *Œuvres épigraphiques*,
T. VI à VIII. *Lettres*,
T. IX. 1^{re} partie *Fastes consulaires*; 2^e partie *Les Préfets de Rome*.

1. Cf. la réponse de G. Henzen. *Ibid.*, 1858, p. 15-16.

318. Cette grande publication a été dirigée entièrement par L. R. qui l'a enrichie de notes nombreuses dont quelques-unes, surtout dans les vol. VI à VIII, sont de véritables mémoires. La transcription des mss. de Borghesi a été faite sous sa surveillance; les épreuves ont été corrigées et les vérifications de textes ont été faites par lui. Les *tables des OEuvres numismatiques* (t. II, p. 489-545) et celles des *OEuvres épigraphiques, table des noms* (t. V, p. 557-602) et *index épigraphique* (t. V, p. 603-640) sont également son œuvre.
20. *Bulletin épigraphique de la Gaule*. Paris, Champion, 1879 et suiv. in-8.
319. *Monument élevé à Grenoble en l'honneur de Claude II le Gothique* (communication faite à l'Académie des Inscr. et B.-L. dans sa séance du 18 juillet 1879), t. I, p. 4-7; pl. I.
Julius Placidianus, préfet du prétoire.
21. *Mélanges publiés par la section historique et philologique de l'Ecole des hautes études pour le dixième anniversaire de sa fondation*, fasc. 35 de la *Bibliothèque de l'Ecole des hautes études*. Paris, Vieweg, 1878, in-8.
320. *Inscription inédite de Beyrouth*, p. 299-303; avec 1 pl. en héliogravure.
Consécration du Génie de la colonie de Beyrouth à la déesse Fortune.
22. *Annuaire de la Société archéologique de la province de Constantine*. Constantine, années 1853 et suiv., in-8.
321. Sur les inscriptions découvertes à Arsacal par M. Cherbonneau, t. II, 1854-1855, p. 81 à 84.
Cf. le n. 304.
322. Extrait d'une lettre de M. Léon Renier à M. Cherbonneau sur une inscription chrétienne trouvée à Constantine, t. II, 1854-1855, p. 97 à 99.
Epitaphe grecque d'une enfant de sept ans, née à Byzance.
23. *Revue Africaine*, journal des travaux de la Société historique Algérienne. Alger, 1857 et suiv., in-8.
323. *Un scribe de la liburne Auguste* (lettre à M. Berbrugger du 17 juillet 1864), t. VIII, 1864, p. 287-289.
324. Lettre à M. Berbrugger au sujet d'une inscription découverte à

Kesseria dans la plaine de Chemorra (Algérie), t. VIII, 1864, p. 317-318.

325. Lettre à M. Berbrugger sur des inscriptions de Gigeli et de Tiklat, t. XI, 1867, p. 407-411.

326. Lettre au docteur E. Bertherand sur la provenance des cachets d'oculiste, t. XIX, 1875, p. 434.

24. Revue algérienne et coloniale. Paris, Hachette, in-8.

327. *Instructions pour la recherche des antiquités en Algérie*, novembre 1859.

Réimpression du n. 19. *Tiré à part.*

25. Moniteur universel, journal officiel de l'Empire français.
Paris, Dalloz, in-fol.

328. *Antiquités romaines de l'Algérie*, rapport adressé à S. A. I. le Prince chargé du ministère de l'Algérie et des colonies, n. du 6 décembre 1858, p. 1483.

Tarif de douanes trouvé à Zraia (Algérie) et daté de l'an 202 de notre ère.

26. Souvenirs d'Orient. La Bulgarie orientale par le docteur Allard.
Paris, 1864, in-12.

329. Explication des inscriptions (appendice au livre du docteur C. Allard dont ce mémoire occupe les p. 281-295).

Dix inscriptions intéressantes pour l'histoire de Tomi (auj. Kustendjé) et pour celle de la province de Mésie inférieure.

27. Notice sur des fouilles exécutées à la chapelle Saint-Michel de Valbonne, près Hyères (Var,) par A. Gory. Paris, 1868, in-4.

330. Lettre au duc de Luynes sur des inscriptions provenant de fouilles faites à la chapelle Saint-Michel de Valbonne, près Hyères (Var), p. 7-9.

Le dieu *Rudarius*.

28. Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes, faisant suite à la *Normandie souterraine*, par l'abbé Cochet. Paris, 1857, in-8.

331. Lettre à M. l'abbé Cochet sur des fragments d'inscriptions, trouvés à Caudebec-lès-Elbeuf (Seine-Inférieure), p. 105-106.

Fragment de la dédicace d'un monument élevé sous le règne d'Hadrien.

29. **Les Capitales provinciales du monde romain** par Castan.
Besançon, 1886, in-8.
332. Lettre sur le Capitole de Cirta, p. 154.
30. **Catacombes de Rome** par Louis Perret. Paris, Gide et Baudry,
1855, in-fol.
333. Description des planches du volume V, par Léon Renier. —
Avant-propos signé Léon Renier, vol. VI, p. 135-136 ; suit l'*explication des inscriptions du cinquième volume*, vol. VI, p. 137-190.
-

SUPPLÉMENT

334. Lettre à M. Miller sur le prénom romain *Gaius*, publiée dans la
Revue archéol., nouvelle série, t. XXI, 1870, p. 119-120.
Insérée dans l'article de M. Miller, *Inscription grecque trouvée à Memphis*.
335. Lettre à M. Miller sur une inscription latine d'Alexandrie relative
à un soldat de la légion *II^a Trajana* (fac-similé de l'inscription),
publiée dans la *Revue archéol.*, nouvelle série, t. XXX, 1875,
p. 112-114.
Insérée à la suite de l'article de M. Miller, *Inscriptions grecques découvertes en Égypte*. —
336. Iscrizione ritrovata in Algeria [Mention dans le *Bulletin de l'Institut de corresp. archéol.*, 1868, p. 117].
Lecture faite le 17 avril 1868, à Rome, à la séance solennelle
de l'Institut de correspondance archéologique, au jour anniversaire de la fondation de Rome.
-

LES
GATEAUX ALPHABÉTIQUES

PAR H. GAIDOZ.

Une vieille vie de saint Colomba, arrangée en une sorte de sermon et conservée dans le *Lebar Brecc*, manuscrit irlandais du ^{xv}^e siècle, contient le récit d'une aventure merveilleuse arrivée au saint dans son enfance. Les saints irlandais annoncent toujours par des miracles, dès leurs premières années, la grandeur de leur destinée à venir, et, comme pour les dieux, les demi-dieux ou les grands hommes de la Grèce, le merveilleux commence avec leur naissance, souvent même avec leur conception. Tout saint de la vieille Irlande est un enfant de miracles.

L'enfant qui devait être saint Columcille, littéralement « la colombe de l'Église », d'où, par abréviation, Colomba, avait été confié par ses parents à un prêtre du nom de Cruithnechán. C'était un ancien usage irlandais et sans doute aussi celtique (car on le retrouve chez les Gallois) que les enfants fussent élevés dans une autre famille ou par des étrangers. C'est l'usage que les écrivains anglo-irlandais appellent d'un nom difficilement traduisible, le *fosterage*. Écoutons maintenant le vieil hagiographe irlandais :

« Quand vint pour lui [Colomba] le temps d'apprendre à lire, le prêtre alla trouver un certain devin qui demeurait dans le pays, pour lui demander quand il serait bon que l'enfant commençât à apprendre. Le devin examina le ciel ; puis il dit : écris pour lui maintenant

son alphabet. *On l'écrivit sur un gâteau.* Et voici comment Colomba mangea le gâteau, la moitié à l'est de l'eau, et l'autre moitié à l'ouest. Le devin dit, par son don de prophétie : « c'est ainsi que sera le domaine de cet enfant, la moitié à l'est de la mer (c'est-à-dire en Écosse), et l'autre moitié à l'ouest (c'est-à-dire en Irlande)¹. » L'activité et la gloire de saint Colomba devaient, en effet, être partagées entre ces deux pays. L'enfant apprit si bien par cette opération que peu de temps après il étonna tout le monde par une sorte de prodige. Son maître, Cruithnechán, avait été appelé à prendre part à l'office devant l'évêque Brugach. Saisi de modestie, il ne put chanter le psaume qui lui était assigné, *Misericordia Dei*. « L'enfant, plein de grâce, chanta le psaume en place de son maître, et pourtant il n'avait rien appris, jusque-là, que son alphabet. Aussi le nom de Dieu et celui de Colomba furent-ils glorifiés par ce grand miracle². »

Si court que soit ce passage, il appellerait bien des réflexions et bien des commentaires. On y remarque la familiarité qui règne entre le prêtre et le devin (ils se rendent des services de confrères); la confiance que le prêtre a dans le devin; le procédé de divination qui consiste à interroger le ciel, divination météorologique ou divination sidérale (et il s'agit plus probablement ici de cette dernière); la croyance qu'on s'assimile une puissance ou une vertu en avalant un objet matériel qui la représente, de même que dans d'autres pays on se guérit en avalant une formule pieuse ou simplement magique, écrite et mêlée à un breuvage ou à une pilule. Des traits

1. Otanic tra aimser légind dó. Luid inclérech coaraille fáith bóí isintir dia iarfaigid dó cuin bád chóir tindscetul donmac. Orafég infáith ném. ised atbert. Scrib dó innossa aapgiter. Roscribad iarsin imbairgin. 7 isamlaid doromailt Colum cille inbairgen .i. aleth friusce anair 7 aleth friusce aniar. Atbert infáith triarath fhaitisine. Isamlaid bias ferand inmeic seo .i. aleth fria muir anair (.i. in Albain) 7 aleth aile frimuir aniar (.i. an Eirinn). *Lebar Brecc*, p. 31, a. — Wh. Stokes, *Three Middle-Irish Homilies*. Calcutta, 1877, p. 102.

2. *Ibid.*

analogues de superstition se rencontrent à tout instant dans l'histoire de l'ancienne Eglise d'Irlande. Quelques écrivains se sont étonnés de la facilité et de la rapidité avec laquelle l'Irlande est devenue chrétienne ; cela tient à ce que cette conversion a été non pas précisément le commencement d'une nouvelle vie morale et intellectuelle pour les Irlandais, mais une modification et une sorte de métamorphisme de leurs croyances. Ils ont compris le christianisme comme ils comprenaient leur première religion. Le merveilleux chrétien s'est mêlé avec le merveilleux indigène ; et le christianisme de l'ancienne Irlande a été en quelque sorte un christianisme païen.

Mais ce n'est pas de cela que nous nous occuperons ici ; nous traitons une question de pâtisserie, non de théologie ¹.

Pourquoi le maître donnait-il à son élève un gâteau sur lequel il avait écrit les lettres de l'alphabet ? Il ne faut pas voir là un simple accident, ni une invention de merveilleux. Le merveilleux est dans le succès instantané que la légende attribue au fait ; il n'est pas dans le fait lui-même. Nous avons le droit de tirer de cette anecdote la conclusion indirecte : pour encourager les enfants à apprendre à lire, on leur donnait des gâteaux sur lesquels étaient gravées les lettres de l'alphabet.

1. Parmi les rites du mariage de l'Empereur de Chine en 1873, il s'en trouve un où les gâteaux jouent un rôle symbolique : « Entre eux deux [les époux] en guise de table, les maîtresses des cérémonies placèrent un bassin de cuivre renversé. Sa forme est l'image de « ce qui est sans fin » ; sur le bassin on servit une boîte de « gâteaux des enfants et petits-enfants ». Les gâteaux ainsi appelés représentent par leur nombre la postérité que les deux conjoints se souhaitent l'un à l'autre (*Tour du Monde*, t. XXXII (1876), p. 214).

Il y aurait beaucoup à dire sur les gâteaux sacrés et symboliques. Dans plusieurs cas la manducation d'un gâteau en forme de dieu ou d'attribut divin était une sorte de communion : on peut voir sur ces exemples un article de M. Liebrecht, *Der aufgegessene Gott*, dans la *Zeitschr. d. d. Morgenl. Ges.*, t. XXX, p. 539, reproduit par l'auteur dans son livre *Zur Volkskunde*, p. 436-439. — Les gâteaux, de forme spéciale, qui se font encore dans nos provinces à certaines fêtes de l'année, sont la survivance d'anciens rites symboliques de ce genre.

Ce serait une illusion de croire que les pédagogues de l'ancienne Irlande aient inventé la méthode de cet enseignement attrayant. L'histoire est plutôt une série de transformations qu'une suite d'inventions ; et les Irlandais ont moins que tout autre peuple droit aux brevets d'invention en matière de civilisation. Tels que nous les connaissons au moment où ils deviennent chrétiens (v^e siècle), ce sont des barbares riches en récits épiques, en croyances et en pratiques d'une originalité toute primitive, mais pauvres en civilisation matérielle. Ce sont les Romains et les Germains qui leur apportèrent les germes de cette civilisation ; et par Romains, nous entendons ici non plus les Romains de Rome, mais les Romains de l'Empire chrétien, ceux de la *Romania*, non de *Roma*. Au contact de cette civilisation romano-chrétienne, les Irlandais développèrent rapidement les qualités de leur génie naturel, de leur esprit vif, ardent, facond, et les cloîtres formèrent comme des oasis d'*humaniores litteræ* au milieu d'un pays qui, par ailleurs, restait barbare et dont la barbarie jetait quelquefois son ombre sur les cloîtres eux-mêmes. Nous nous représentons volontiers les jeunes clercs qui venaient y apprendre l'alphabet, la grammaire et une théologie très sommaire, comme ces *kloareks* bretons dont a parlé M. Renan, « de jeunes paysans des environs de Tréguier, vigoureux, bien portants ... ; le latin produisait sur ces natures fortes des effets étranges ; c'étaient comme des mastodontes faisant leurs humanités ¹. »

Eh bien ! ces *mastodontes* n'ont rien inventé ; ils ont conservé et transmis ce qu'ils avaient reçu par de nombreux intermédiaires de la civilisation de l'ancienne Rome. Pendant longtemps, un peu faute d'études comparatives, un peu par vanité nationale, les savants d'Irlande attribuaient à ces lointains ancêtres l'art compliqué et gracieux des entre-lacs qui ornent les anciens manuscrits et les anciens monuments de l'Irlande ; et ils appelaient cela l'*art celtique*. M. Müntz, par une simple

1. Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 137.

comparaison de ces dessins avec ceux des mosaïques romaines, a dissipé ces prétentions d'originalité¹. Les Tours Rondes qui sont plus étranges que pittoresques, et dont les Irlandais s'enorgueillissent encore comme d'une merveille d'architecture, sont seulement la *survivance* d'un mode de construction ecclésiastique disparu ailleurs de bonne heure devant les progrès de l'art de l'architecture. L'Irlande n'a pas inventé davantage ses alphabets. Son alphabet oghamique, sorte de chiffre bon à écrire quelques mots, dérive de quelque alphabet sans doute cryptique de l'antiquité classique, quoique la source directe n'ait pas encore été retrouvée. Son alphabet ordinaire, auquel sont tellement attachés les quelques *dilettanti* qui croient écrire encore irlandais, n'est autre chose que l'alphabet romain des v^e et vi^e siècles, avec le système d'abréviations des scribes romains que les Irlandais ont transporté dans la graphie de leur propre langue et qu'ils ont gardé plus fidèlement qu'on ne le gardait ailleurs².

L'intérêt que l'Irlande présente à l'historien — et nous prenons ce mot dans son sens le plus large — n'est pas d'avoir inventé, mais d'avoir conservé. Elle a conservé, assez tard pour qu'on puisse en connaître les grandes lignes, l'organisation sociale, les croyances, les pratiques et les mœurs de son époque païenne; elle a encore conservé longtemps les formes extérieures de la civilisation chrétienne qu'elle avait reçues du continent (par l'intermédiaire de la Grande-Bretagne); et lorsque l'Église eut changé maint usage, comme la forme de tonsure des

1. Eug. Müntz, *Recherches sur les ornements connus sous le nom d'entre-lacs*, dans la *Revue Celtique*, t. III, p. 243 et suiv.

2. Les Irlandais n'ont pas seulement gardé des abréviations comme représentant la même combinaison de lettres, par exemple *o* pour *co* ou *con*; ils ont aussi quelquefois chargé une abréviation latine de représenter les lettres formant le mot irlandais correspondant. Par exemple, la lettre *s* avec un trait au-dessus (*s̄*) est l'abréviation du latin *sed* « mais »; l'irlandais *acht* a le même sens. Isolément *s̄* signifie *acht* « mais »; combiné dans un mot, il peut avoir différentes valeurs : *sed*, ex. : *siḡs* = *con-iḡsed*; 2^o *acht*, ex. : *dēs* = *deacht*; 3^o par abréviation *echt*, et simplement *cht* après toute voyelle.

prêtres, le calcul de la date de Pâques, ce n'est que beaucoup plus tard et après la plus énergique résistance que les Irlandais acceptèrent ces « innovations ». L'Irlande n'est pas moins intéressante pour l'histoire de l'ancienne Église qu'elle ne l'est pour la sociologie ou la mythologie ; elle a conservé des traits ou des usages qui ailleurs ont disparu sans laisser de traces, ou peu s'en faut.

Ce préambule est un peu long, mais il était nécessaire pour qu'on ne paraisse pas téméraire en disant : cette pratique de graver les lettres de l'alphabet sur des gâteaux, les Irlandais ne l'ont pas plus inventée qu'ils n'ont inventé leur alphabet et son système d'abréviations ; ils l'ont reçu des mêmes maîtres, des Romains.

Nous n'avons pas trouvé, il est vrai, de texte précis de l'antiquité à l'appui de notre dire. Mais combien de faits, d'usages, d'institutions, ont existé sans qu'il en reste la trace écrite ! Ce que tout le monde sait est justement ce que l'on a le moins besoin d'écrire ; tout au plus, des allusions permettent-elles de lever un coin du voile qui nous cache le passé. C'est une allusion de ce genre que nous croyons trouver dans un vers d'Horace :

Ut pueris olim dant crustula blandi
Doctores, elementa¹ velint ut discere prima.

« Comme des maîtres aimables donnent quelquefois des gâteaux aux enfants, pour qu'ils consentent à apprendre leurs lettres². » On sait par Quintilien que l'enseigne-

1. Sur l'étymologie d'*elementa* comme provenant du groupe de lettres LMN (de même que nous disons *un ABC*), voir une note de M. Havet, dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, t. V, p. 45.

2. Horace, *Sat.*, I, 1, 25. — Nous ignorons si parmi les humanistes de la Renaissance, si curieux de toute chose, aucun a écrit sur la pâtisserie chez les Anciens : voici en tout cas une anecdote qui se rattache à l'histoire des *pièces montées* et qui est en même temps un exemple de plaisanterie symbolique. C'est dans les *Apophthegmes des Romains* de Plutarque et il s'agit de Scipion le Jeune : « Ayant été désigné censeur il ôta le cheval à un jeune homme, parce que celui-ci, dans un festin somptueux, donné par le général pendant le siège de Carthage, avait fait confectionner un gâteau de pain d'épices représentant la ville, avait donné à ce gâteau le nom de Carthage, et avait invité les convives à le mettre en pièces. Le jeune homme voulut connaître pourquoi on lui ôtait son cheval : « Parce

ment de l'alphabet n'avait pas toujours un caractère sévère et qu'on intruisait quelquefois l'enfant à l'aide de jeux, qu'on se servait, par exemple, de lettres d'ivoire¹.

Un usage semblable à celui qu'employait le maître de Colomba n'est pas de ceux qui se perdent. Les savants qui s'occupent du moyen âge en pourraient sans doute fournir des exemples, de même qu'on a retrouvé des jouets analogues à ceux dont parle Quintilien. Parmi les méreaux en plomb du moyen âge qui proviennent du lit de la Sambre (et analogues à ceux que l'on a retirés en si grande quantité de la Seine, à Paris), il en est qui portent une lettre en relief, et l'on a supposé avec toute vraisemblance que c'étaient des sortes de jouets pour apprendre à lire aux enfants².

Des lettres en ivoire ou en plomb peuvent se conserver, mais des lettres en pâte de gâteau ne servent qu'une fois et disparaissent. Leur souvenir ne se garde que par des anecdotes. De l'anecdote de Cruithnechán, nous sommes forcé de descendre au XVIII^e siècle, où un écrivain anglais, Olivier Goldsmith, nous fournit un texte des plus probants. Goldsmith était né en Irlande, mais je ne prétends pas pour cela que la pratique qu'il rapporte dérive de Cruithnechán. L'usage était certainement plus général, car un écrivain écossais du même temps, Smollett, y fait également allusion. « Il apporta à mes enfants, dit M. Primrose (le héros de Goldsmith), deux sous de pain d'épice chacun; ma femme résolut de le mettre de côté pour eux, et de le leur donner de temps en temps *par lettres* (c'est-à-dire par morceaux). » Et un

que tu as pillé Carthage avant moi », lui dit Scipion ». (Plutarque, *Œuvres morales*, trad. Bétolaud, t. I, p. 483.)

1. « Non excludo autem, id quod est notum, irritandæ ad discendum infantia gratia eburneas etiam litterarum formas in lusum offerre, vel si quid aliud, quo magis illa ætas gaudeat, inveniri potest, quod tractare, intueri, nominare jucundum sit. » Quintilien, *Inst. Or.*, liv. I, ch. I, § 26. — Saint Jérôme en dit autant : « Fiant ei litteræ vel buxæ vel eburnæ et suis nominibus appositæ; ludat in eis etc. » Hieron., *Ep. Fam.*, II, 15.

2. *Plombs historiés de la Sambre*. (Société d'archéologie de Namur, t. XIII, p. 452, cité par G. Bapst, *l'Etain*, p. 184.)

personnage de Smollett dit : « je lui apporterai un ABC en pain d'épice ¹. » En Allemagne, à la même époque, le pédagogue Basedow faisait apprendre l'alphabet aux enfants en leur donnant pendant un mois, et l'une après l'autre, les lettres de l'alphabet en pâte de gâteau ². Basedow n'avait certainement pas inventé le procédé ; il l'avait seulement systématisé.

Il serait sans doute possible de retrouver à notre époque même l'emploi de gâteaux alphabétiques ; mais ce ne sont pas choses que disent les livres, et le hasard de l'observation permet seul de constater le fait. On dédaigne de noter au passage les choses futiles. Je ne prétends pas restreindre là l'attention de l'histoire ; mais ces détails peuvent souvent servir d'indice à l'historien des choses graves, et lui rendre, pour retrouver son chemin dans la forêt des événements, les mêmes services que ses cailloux rendirent au Petit Poucet.

1. He [Mr. Burchell] brought my little ones a penny-worth of gingerbread each, which my wife undertook to keep for them, and give them by letters at a time. — C. Goldsmith, *Vicar of Wakefield*, ch. XII, édition Alexandre Beljame, p. 123, note 1.

I will bring her the ABC in gingerbread. — Smollett, *Humphrey Clinker*, édition Tauchnitz, p. 122. — Je dois l'indication de ces textes à l'obligeance de M. A. Beljame.

2. Fait cité dans Grassberger, *Erziehung und Unterricht im klassischen Alterthume*, t. II, p. 267.

NOTE

SUR

L'ARTICLE DÉRIVÉ DE *IPSE*

DANS LES DIALECTES CATALANS

PAR A. MOREL-FATIO.

Ille n'est pas le seul pronom qui ait servi aux Romains à former leur article défini ; quelques parties de la *Romania*, notamment la zone catalane orientale et l'île de Sardaigne, ont préféré à *ille* le type *ipse*. L'objet de cette note est de montrer, par des exemples pris aux documents anciens et à la langue actuelle, l'existence et le développement de cette dernière forme de l'article dans la région hispanique de la langue d'oc.

Il n'est pas jusqu'ici démontré qu'*ipse* ait remplacé *ille* dans toute l'étendue du domaine où se parle aujourd'hui le catalan, et de l'examen de chartes assez nombreuses, du ix^e et du x^e siècle, de la marche d'Espagne résulterait plutôt que l'emploi du premier de ces pronoms au sens de l'article défini se serait localisé dans la partie nord-est de ce territoire. C'est du moins dans des chartes du diocèse de Girone, ou, ce qui revient à peu près au même, de l'Ampurdan que se rencontrent le plus d'exemples de l'article en question. Voici quelques extraits de ces chartes : « Professus sum ego Scudane ... qualiter de *ipso* teloneo et pascuario tam de mare quam de terra, qui exit de comitatu empuritano et petralatense ... id est

terciam partem de *ipso* pascuario et teloneo, qui exit de *ipsos* comitatos, ab omni integritate quidem *ipse* episcopus habere debet ¹. » — « Et nos omnes supranominati ... donamus adque tradimus ad jam dictas ecclesias campos II et ortale I, et afrontat *ipse* campus unus de parte oriente in *ipsa* strada ... et *ipse* alius campus afrontat de parte oriente in *ipsa* strada ... Donamus nos omnes supranominati ista omnia ... ut ... potestatem abeant sacerdotes ibidem Deo famulantes ista omnia laborare et exfructare, et usibus illorum *ipsas* fruges dispensare ... ut nullus comes ... hoc exinde abstrahere presumat, sed teneant hoc *ipsas* ecclesias usque in perpetuum ². » — « Et venit supradictus Undila una cum supradictos sacerdotes ... et mensuravit *ipsas* terras in latitudine quantum jam dictus Andreas habere debuisset, et sic de *ipso* puteo qui est in jam dicto villare et contra occidente habet perticas LXXX, et habet *ipsa* pertica, quae est mensurata, pedes VIII et medio, et pervenit usque ad *ipsa* Petra fita, quod jam dicti comites et episcopus preceperunt figere ³. »

Dans presque tous ces exemples *ipse* a perdu son sens pronominal et joue le rôle dévolu ailleurs à *ille*. Cela étant, l'article du dialecte vulgaire de l'Ampurdan devrait être cet *ipse*, plus ou moins modifié, que les chartes latines de la région nous montrent partout régulièrement substitué à *ille*. Il paraît, en effet, assez probable qu'au moyen âge l'ampurdanais parlé empruntait à *ipse* les diverses formes de son article défini ; mais les documents écrits n'en fournissent pas la preuve : à peine y trouve-t-on quelques exemples de la forme *ipsum*, prise au sens neutre, comme le *lo* du castillan. « Que null hom no dege talyar rama sino en *so del seu*, sots pena de .v. sols contants, » dit un article des ordonnances du comté

1. Année 842. *Revista histórica* de Barcelone (avril 1877), n° XXXVI, p. 118.

2. Année 904. Villanueva, *Viage lit. á las iglesias de España*, t. XIII, p. 235.

3. Année 881. Villanueva, *ibid.*, t. XIII, p. 232.

d'Empurias au ^{xiv}^e siècle ¹. *So del seu* pour *lo del seu*, la chose sienne, sa propriété, son fonds, et cette expression devait être courante et connue, car elle apparaît même dans un texte littéraire du ^{xv}^e siècle, publié par Milá y Fontanals, qui remarque à ce propos : « Les paysans de Catalogne disent *so del N.* ou *den N.*, pour désigner le domaine de *N.* A Majorque, *son N.* = *so (de)n N.*, forme de noms de localité ². » Ailleurs, le même savant parle d'un « catalan populaire primitif qui semble caractérisé par la substitution de l'*y* à l'*ll* (*l* mouillée) conservée par nos paysans, et par l'emploi des articles *es* et *sa* (de *ipse*, *ipsa*) qu'on retrouve dans mille noms géographiques et qui s'est perpétué dans quelque partie (*algun punto*) de la Catalogne et aux Baléares ³. » Cette partie de la Catalogne où s'emploient *es* et *sa* est-elle l'Ampurdan ? Je le suppose, sans pouvoir l'affirmer. Quant aux noms de lieu — dont beaucoup sont devenus noms de personne — formés avec l'article dérivé d'*ipse*, il s'en trouve un fort grand nombre non seulement sur la côte du nord-est, mais un peu partout sur l'étendue du territoire catalan. Un cens de Catalogne du ^{xiv}^e siècle ⁴ nous fournit des formes telles que *Sent Johan des Pl*, *Sent Julia des Feu*, *Mas des Cortal*, où *des* (de *ipsum*) répond évidemment à *del*; puis *Jofre des Prats*, *Castell des Torrents*, où *des* est un pluriel (de *ipsos*) répondant à *dels*; au féminin : *Castell de Ça Rocha*, *Castell Ça Pera*, *Sent Genis de Sa Menla*, *Sa Cirera*, *Ça Goda*, *Ça Costa*, *Ça Serra*, *Sa Clua*, à côté de formes comme *La Menla*, *La Torra*, *La Clua*, qui établissent bien la valeur de *Ça* ou *Sa* dans les premières; au pluriel femi-

1. *Ordinacions y bans del comtat d'Empurias*, publ. par A. Balaguer y Merino. Montpellier, 1879, p. 31, § 29.

2. *Poètes catalans. Les novel·les rimades. La codolada*. Montpellier, 1876, p. 42.

3. *De los trovadores en España*. Barcelone, 1861, p. 465, note 14.

4. Tome XII de la *Colección de documentos inéditos del archivo de la Corona de Aragon*, Barcelone, 1856, et *Nomenclator geográfico-histórico de la provincia de Gerona desde la mas remota antigüedad hasta el siglo XV*, par Celestino Pujol y Camps et Pedro Alsius y Torrent, Gerona, 1883.

nin : *Ces Oliveres, Ces Torres, Ses Garrigues, Sent Johan Ses Abadesses*. Beaucoup de ces noms sont restés dans la nomenclature actuelle ; d'autres ont été ramenés au type *ille* : *Sent Johan Ses Abadesses* est aujourd'hui *Sent Johan de las Abadessas*, officiellement du moins, mais il est bien possible que les gens de l'endroit continuent à se servir de l'ancienne forme. Faudrait-il admettre maintenant que l'emploi d'*ipse* eût été restreint à la nomenclature topographique ? Si l'on a dit *Sa Roca* et *des Pi*, en parlant de localités, pourquoi n'aurait-on pas dit aussi bien, en parlant d'une roche quelconque et d'un pin quelconque *sa roca, es pi* ? d'autant mieux que le latin des chartes, calque de la langue vulgaire, dit, comme on l'a vu, *ipsa strada*, le chemin, *ipse campus*, le champ, *ipsas fruges*, les récoltes ? Le silence des textes écrits en catalan prouve seulement que l'article *ipse* était tenu pour plus vulgaire que l'autre, moins digne de l'écriture, et, d'ailleurs, ce silence est atténué par le fait signalé plus haut : la persistance affirmée par Milá des dérivés d'*ipse* sur quelques points de la Catalogne et la persistance certaine de ces mêmes dérivés dans la plus grande des îles Baléares, où le catalan a été importé au ^{xiii}^e siècle du continent, et surtout, comme il était naturel, du littoral. Un chroniqueur du ^{xv}^e siècle, Bernat Boades, rapporte que Majorque « fut peuplée de Catalans de l'Ampurdan, qui parlent la propre langue des Ampurdanais ¹. » Or, c'est en Ampurdan que l'article *ipse* paraît le plus vivace au moyen âge, et c'est à Majorque que nous le voyons fleurir maintenant. Jusqu'à nos jours, il est vrai, les textes de l'île ne nous découvrent rien et ne laissent rien percer ² ; il en a été à Majorque comme sur le continent : la langue littéraire et la langue des actes ont proscrit une forme tenue pour trop vulgaire. Mais après que le castillan se fut implanté dans l'île comme

1. *Libre dels feyts d'armes de Catalunya*. Ed. Aguiló, p. 330.

2. Sauf dans les noms de personne ou de lieu. Rien n'est plus commun dans l'île que des noms tels que *Sa Costa*, *Çaforteza* ou *Zaforteza*, *Sas Torres*, *Desmur*, *Des Torrents*.

langue officielle et comme langue de la littérature, réduisant le dialecte d'oc à l'état de patois, les Majorquins qui ont écrit ce patois et qui avaient perdu la tradition littéraire catalane sont revenus à la forme vivante du parler local, et c'est à partir de ce moment que nous voyons *es*, *so*, *sa*, poindre partout dans les écrits de la littérature populaire insulaire. Comme il est inadmissible que cet article se soit développé récemment de la forme littéraire *el*, *lo*, *la*, il faut forcément le rattacher à l'*ipse* de nos chartes ampurdanaises et reconnaître qu'il s'est sans interruption continué à Majorque, encore bien que les documents écrits du *xiii^e* au *xix^e* siècle ne l'attestent pas.

Voici sous quelles formes se présente aujourd'hui l'article dérivé de *ipse* dans le dialecte catalan de Majorque.

Singulier masculin. Deux formes, *es*, écrit aussi *as*, et répondant à *ipse*, puis *so*, répondant à *ipsu(m)*. — 1) *Es* s'emploie devant les consonnes : *es cap*, la tête, *es meu fíy*, le mien fils ; avec la préposition *de*, il forme la combinaison *des* : *des gran sigle*, du grand siècle. Avec *á*, il ne se soude pas comme avec *de*, on n'a pas *as*, mais on n'a pas non plus *á es* ; pour éviter l'hiatus, le majorquin intercale une *n* : *á n es meu lloc*, à la mienne-place. — 2) *So* s'emploie : a) devant des consonnes aussi, lorsqu'il est précédé des prépositions *amb* (*ab*, *an*, *en*), avec, et *en*, dans : *amb so cap*, avec la tête, *en so manjá*, dans le manger ; b) devant les voyelles et *h*, et alors sa voyelle s'élide : *s'ase*, l'âne, *s'uy*, l'œil, *s'homo*, l'homme.

Singulier féminin. *Sa*, écrit aussi *se* : *sa pell*, la peau, *sa téua carta*, la tienne lettre ; *s'* devant les voyelles et *h* : *s'ultima expressió*, la dernière expression, *s'historia*, l'histoire.

Pluriel masculin. *Es* devant les consonnes : *es noms*, les noms, *des carrés*, des rues, *á n es pochés instants*, aux peu d'instants ; *ets* devant les voyelles et *h* : *ets estudiants*, les étudiants ; *ets horts*, les jardins. Parfois on trouve *ets* devant des consonnes, ainsi : *ets seus amichs*, les siens amis. Il est assez étrange que la langue n'ait pas cherché à mieux distinguer le pluriel du sin-

gulier, en adoptant, pour le premier nombre, la forme accentuée sur la finale, qu'elle employait concurremment avec *es* au singulier : c'est-à-dire *sos*, qui est la forme du sarde¹ ! — *Ets*, seconde forme du pluriel, ne peut s'expliquer étymologiquement que par *istos*, qui aurait donné *ests* puis *ets*, comme *eccu istos* a donné *aquests*, puis *aquets*. Nous avons donc là un cas d'intrusion dans la série *ipse* d'un dérivé d'*iste* ; mais pourquoi la langue préfère-t-elle *ets* à *es* devant les voyelles ? Est-ce un pur caprice des écrivains et des grammairiens ?

Pluriel féminin. *Ses*, écrit aussi *sas* : *ses cases*, les maisons.

Il a été déjà parlé plus haut d'un *so* (*ipsum*) usité dans le catalan continental au sens neutre : *so del N.*, *so d'En N.* (la chose, le bien, le domaine de N.) Ce *so*, ainsi que l'a déjà remarqué Milá, s'est continué dans le mot *son*, qui s'applique à Majorque à des localités de peu d'importance, des hameaux, des villages. *Son* est pour *so d'En*, et ce qui le prouve, c'est que le terme en question est toujours accompagné d'un nom de personne (nom de baptême ou de famille) : *son Gil*, *son Ramon* ou *son Serra*, *son Muntaner*, jamais *son* tout court ou *son* suivi d'autres noms que de noms de personne. Pour ce qui est de la fusion de *so d'En* en *son*, il existe un exemple à l'appui dans le mot *can* pour *ca d'En*, *casa d'En*. On dit en majorquin *á can Aguiló* pour *á casa d'En Aguiló* (de même *canostra*, *cavostra*, *caséua*, notre, votre, sa maison), et, dans la nomenclature topographique, *can Cameta*, *can Rigo*, etc. Dans le catalan continental, celui de Barcelone au moins (peut-être aussi à Majorque), on trouve encore *cal* pour *casa del* : *á cal arcalde*, chez l'alcade.

Les paradigmes qui ont été donnés plus haut n'épuì-

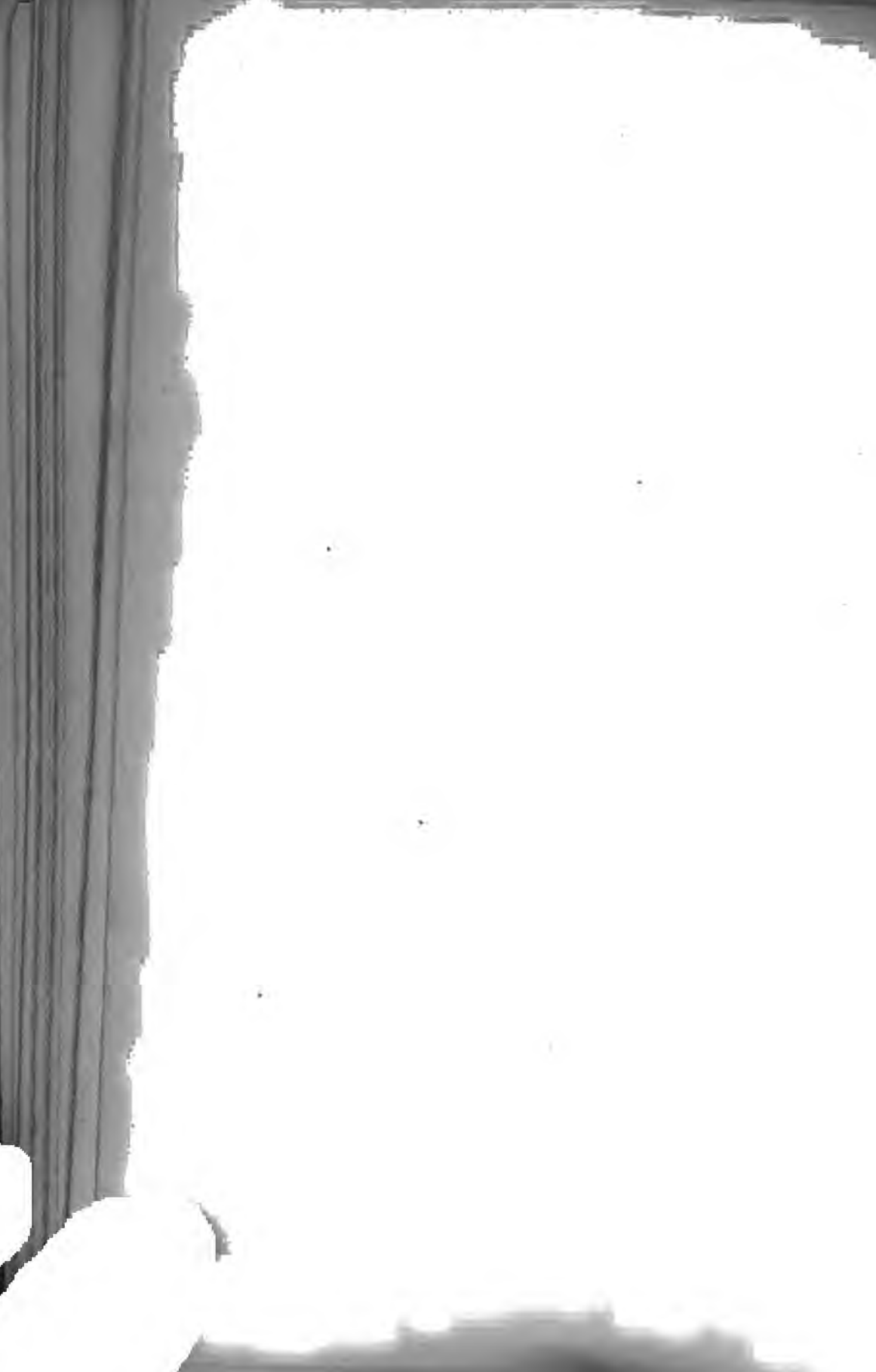
1. A propos de sarde, il est intéressant d'observer que le catalan parlé à Alghero (Sardaigne) ne connaît que l'article dérivé d'*ille* : *lu*, *la* ; *lus*, *las*. Voy. G. Morosi, *L'odierno dialetto catalano di Alghero in Sardegna* dans la *Miscellanea di filologia dedicata alla memoria dei professori Caix e Canello*, p. 321.

sent pas l'histoire de l'article en majorquin ; il s'en faut que la langue actuelle s'en tienne aux formes de la série *ipse*, elle y mêle, dans une forte proportion, des formes prises à *ille*. Je ne parle pas des félibres de l'endroit, qui se sont forgé une sorte de langage archaïco-fantaisiste dans le goût de celui qui a cours aux jeux floraux de Barcelone, mais même les écrivains sans prétentions érudites, les auteurs de chansons, de comédies ou de complaintes puisent sans y regarder dans les deux séries. Qu'on en juge par ces deux couplets sur la Saint-Bernard :

*El dia de sant Bernard
Palma queda despoblada,
Tota casa está tancada
Ningú ey queda sino es gat.*

*Es carrés estan deserts,
Las plassas sense remó,
No es veuen portals uberts,
Tot hom va á la funció,*

Ainsi, *el dia* pour *es dia*, *las plassas* pour *sas plassas*, sans aucun motif appréciable. *La funció* s'explique mieux : *funció* étant un mot venu de Castille, qui tous les jours se lit sur des affiches rédigées en castillan, il est naturel que le majorquin prenne à la langue étrangère et le mot et l'article. De même *amo*, mot castillan, s'emploie toujours avec l'article *lo* : *l'amo*, le maître. A côté de ces mots importés, d'autres noms de personnes, de dignités, d'institutions, réclament assez régulièrement l'article continental. On dit ainsi *el Señor* (Dieu), *el Bon Jesus*, *el Sent Boy*, *el Rectó*, *la Seu*, *l'Iglesia*. Evidemment *el* et *lo* ont aux yeux de l'homme du peuple comme du lettré quelque chose de plus solennel et de plus correct. Les progrès de l'instruction aidant, on peut prévoir le moment où *ipse* sera tué par la concurrence d'*ille* ; il était temps donc de saisir ce trait particulier et peu répandu dans les langues romanes au moment où il tend à disparaître.



L'AUTEUR DU PREMIER
DISCOURS CONTRE ARISTOGITON
EST-IL BIEN INFORMÉ
DES INSTITUTIONS D'ATHÈNES ?

PAR HENRI WEIL

On sait que le premier des deux discours contre Aristogiton qui se trouvent dans le recueil de Démosthène (je laisse de côté le second) a donné lieu à beaucoup de controverses. Dans l'antiquité, son authenticité n'avait guère été contestée que par Denys d'Halicarnasse ; les critiques modernes, au contraire, l'ont presque tous jugé indigne du grand orateur. Ils ne se sont guère divisés que sur la question de savoir si ce discours était l'œuvre d'un rhéteur ou s'il avait été composé par quelque orateur inconnu et prononcé devant le tribunal. Je crois avoir prouvé¹ qu'on ne peut s'arrêter à cette dernière opinion intermédiaire, et que le plaidoyer, si c'est un plaidoyer réel, doit être de Démosthène. D'un autre côté, j'ai essayé de démontrer qu'il faut décidément écarter l'idée d'un simple exercice oratoire. Si ces deux points sont acquis, il faudra rendre ce discours au grand orateur.

Cependant M. Lipsius a, depuis, soutenu que l'auteur du discours n'était pas bien informé des institutions politiques et judiciaires d'Athènes. S'il a raison, c'en est fait de l'authenticité de l'ouvrage. Examinons donc les preuves que M. Lipsius allègue à l'appui de sa thèse².

1. Voy. *Revue de philologie*, 1882, p. 1-21.

2. Voy. J.-H. Lipsius, *Ueber die Unächtheit der ersten Rede gegen Aristogeiton*, dans *Leipziger Studien*, VI, 1883, p. 320-331.

Nous aurons à examiner un assez grand nombre de points de détail ; rattachons-les, autant que possible, à l'ordre des faits. Aristogiton est accusé de parler dans les assemblées et devant les tribunaux en dépit de l'incapacité (*ἀτιμία*) dont il se trouve frappé comme débiteur du fisc. Sa dette provient de trois amendes, dont la première et la plus considérable lui a été infligée pour avoir proposé un décret illégal : poursuivi par la *γραφὴ παρνόμων*, il a été condamné à une amende de cinq talents. Ce fait est deux fois rappelé dans notre discours d'une manière qui prête à la critique. Au § 67, on lit : *ἀλλ' ὅτι παρνόμων αὐτοῦ κατέμωτε ; ἀλλ' ὅτι πέντε ταλάντων προσετιμήσατε*. En se servant du composé *προστιμᾶν*, l'orateur veut dire, ce semble, qu'après avoir déclaré le prévenu coupable, les juges ont ensuite fixé le montant de l'amende à cinq talents. Mais, d'après l'usage des orateurs attiques, ce terme judiciaire s'applique aux peines accessoires. On ne voudra pas tirer de ce petit détail des conclusions exagérées ; et cependant je dois dire qu'à tout prendre cette impropriété de termes est la plus grosse peccadille qu'on puisse relever dans ce discours.

Au § 87, l'accusateur dit qu'il y a une grande différence entre le cas d'Aristogiton et celui des pauvres gens qui se sont attiré des amendes au-dessus de leur fortune par bonté d'âme, pour avoir cautionné un ami : *Οὐ γὰρ ὁμοίων ἐστίν, Ἀριστογείτον, οὐδὲ πολλοῦ δεῖ, γράψαντά σε τῶν πολιτῶν τρεῖς ἀκρίτους ἀποκτεῖναι γραφὴν ἁλῶναι παρνόμων, καὶ δέον σε τεθνάναι ἐπὶ ταύτῃ τιμῆματος τυχεῖν, καὶ φίλον ἐγγυησάμενον μὴ δύνασθαι ζημίαν ἀπροσδόκητον ἐνεγκεῖν*. L'antithèse de *τεθνάναι* et de *τιμῆματος τυχεῖν* n'est pas correcte, car *τίμημα* se dit de toute espèce de peines, pécuniaire ou autre. Cela est vrai, mais il est vrai aussi que notre auteur connaît parfaitement la valeur de ce terme, puisqu'il oppose plus bas (§ 92) *τίμημα χρημάτων* à *θανάτου τιμῆσαι*. Je remarque qu'au § 87 les mots *ἐπὶ ταύτῃ* sont inutiles. Il faut peut-être écrire *πέντε ταλάντων τιμῆματος*. La suite du passage nous fait supposer que l'orateur indiquait ici une amende assez forte.

Nous reviendrons plus bas sur la seconde dette. La troisième était contestée par Aristogiton. Il prétendait

avoir été inscrit à tort, et avait intenté à ce sujet un procès à Ariston. L'orateur, en parlant de cette plainte au § 28 et au § 71, l'appelle une γραφή βουλεύσεως. Or, nous savons que Lycurgue dans son plaidoyer contre Aristogiton distinguait¹ la γραφή ψευδεγγραφή, qui s'applique, son nom même l'indique, au cas dont il s'agit ici, de la γραφή βουλεύσεως, applicable à ceux qui maintenaient sur les registres publics le nom d'un débiteur du fisc qui s'était acquitté. A propos d'un décret dans lequel le terme de βούλευσις est employé avec propriété, Boeckh² reprochait à l'auteur de notre discours d'ignorer la législation attique. Mais n'est-il pas permis de croire que βούλευσις, c'est-à-dire machination, se prenait aussi dans un sens moins étroit, et s'étendait abusivement à la ψευδεγγραφή? On a supposé³ avec vraisemblance qu'Aristogiton avait en effet poursuivi Ariston βουλεύσεως, et que Lycurgue relevait dans son discours cette impropriété dans l'emploi des termes juridiques. L'auteur de notre plaidoyer, qui parlait après Lycurgue, n'avait aucun besoin de répéter une observation sans importance pour son raisonnement. Enfin, les termes de droit n'étaient pas aussi fixés à Athènes qu'à Rome; et il y aurait vraiment de l'outrecuidance à nous autres qui n'avons plus le plaidoyer de Lycurgue d'en vouloir savoir plus long à ce sujet qu'un auteur qui, quoi qu'on puisse penser de lui, connaissait certainement ce plaidoyer.

En parlant d'une manière générale de l'incapacité civile d'Aristogiton, l'accusateur dit (§ 28) que l'accès de la tribune est fermé à l'accusé γνώσει δικαστηρίων τριῶν. Que faut-il entendre par ces mots? On croit généralement qu'il s'agit des trois amendes que nous venons de rappeler. La première fut, en effet, prononcée par le tribunal. Nous ignorons la nature de la troisième. Quant à la seconde, Aristogiton se l'attira pour n'avoir pas donné

1. Voy. Suidas, art. Ψευδῆς ἐγγραφή ... διαφέρει ψευδεγγραφή βουλεύσεως· καὶ γὰρ διαφέροντα τίθησι Λυκοῦργος.

2. Boeckh, *Seewesen*, p. 537.

3. Braun, *De duabus adv. Aristog. orationibus*. Greifswald, 1883, p. 36.

suite à une accusation intentée à Hégémon. Or, dans ce cas, les magistrats qui avaient reçu la plainte avaient à prononcer l'amende sans l'intervention des jurés. Voilà donc notre auteur pris en flagrant délit d'ignorance. Je ne le pense pas. Le mot *δικαστήριον* a souvent un sens particulier. Démosthène parle dans son discours contre Timocrate (§ 9) d'un tribunal composé de deux dicastères et de mille et un juges. En effet, les juges d'Athènes étaient divisés en dix sections ou *δικαστήρια* formées chacune de cinq cents personnes. Suivant l'importance des causes on réunissait soit une partie de section, soit une section complète ou plusieurs sections. Je pense donc que, suivant l'auteur de notre discours, Aristogiton a été condamné par le verdict de trois sections réunies, ou de mille cinq cent un juges, et qu'il faut lire, en supprimant une lettre, *γνώσει δικαστηρίων τριῶν*. Dit-il vrai ? Je ne voudrais pas l'assurer ; il est possible que cette cause *παρνομῶν* ait été jugée, comme celle de Timocrate, par deux sections réunies. De pareilles hyperboles, pour ne pas dire mensonges, sont familières aux orateurs attiques. Il y a dans le plaidoyer contre Timocrate un passage trop semblable au nôtre pour être passé sous silence. Au § 96, l'orateur dit de Timocrate et consorts : *ἐν τρισὶν ἐξελεγχθέντας δικαστηρίοις*. D'après l'interprétation usuelle, le mot *δικαστήρια* serait employé ici très improprement. Je soupçonne que les trois dicastères ne diffèrent pas des deux dicastères mentionnés au commencement du discours. Chemin faisant, le nombre des juges se sera accru.

Dans l'énumération des barrières légales qui n'ont pu arrêter l'impudence d'Aristogiton, on lit, après les mots que nous venons de discuter, *ἐγγραφῇ θεσμοθετῶν, ἐτέρῃ πρακτόρων*. Les amendes étaient d'abord enregistrées par les thesmothètes en leur qualité de présidents du tribunal, ensuite inscrites par les *πράκτορες*, chargés du recouvrement de l'argent. Il est vrai que les deux inscriptions équivalaient à une seule. Mais peut-on sérieusement faire un reproche d'ignorance à l'auteur du discours, parce qu'il distingue les deux inscriptions en se servant du mot *ἐτέρῃ* ? Les orateurs ne se font aucun scrupule

d'aggraver ou d'atténuer les choses par le tour de l'expression. Peut-être même l'orateur s'est-il exprimé très exactement. On sait que l'amende doublait si elle n'était pas payée au délai légal, c'est-à-dire à la neuvième prytanie. Les *πράκτορες* durent donc ajouter une nouvelle inscription à la première faite par les Thémosthètes.

Voyons maintenant comment l'auteur parle de l'incapacité, *ἀτιμία*, de l'accusé. A en juger par le texte du § 42, cette incapacité aurait été prononcée pour cinq ans *οὗτος ὑμῖν οὐχὶ προσήλθε πέντε ἐτῶν, ὧν ἐτιμήθη μὴ λέγειν αὐτῷ*. Qu'est-ce à dire ? L'atimie n'a pas été prononcée directement par les juges ; elle n'a été que la conséquence de leur verdict, Aristogiton n'ayant pas acquitté l'amende infligée. Cette atimie durait tant qu'existait la dette ; elle n'était pas limitée à un laps de temps déterminé. Toutes ces objections ne sont que trop fondées. Mais qu'en faut-il conclure ? Avant de taxer notre auteur de grossière ignorance, examinons s'il est possible qu'il ait écrit de pareilles énormités. « Cet homme « n'a point paru à la tribune pendant les cinq ans « durant lesquels les juges lui avaient interdit de parler. » Aristogiton n'aurait donc recommencé à parler au peuple qu'au moment où il en recouvrait le droit. Mais alors, que veut dire tout le procès qu'on lui fait ? L'orateur avait dit lui-même un peu plus haut (§ 38) qu'Aristogiton parle depuis deux ans de force, au mépris de l'interdiction légale. (*Δύο ἔτη βιάζεται λέγειν οὗτος οὐκ ἔξον αὐτῷ, ἀλλὰ λέγει γ' ὁμῶς*.) Il y a contradiction évidente entre ce texte et celui que nous discutons ; ce dernier doit être altéré. L'orateur disait sans doute qu'Aristogiton avait, de sa propre autorité, limité son atimie à cinq ans. Ecrivons *οὗτος ὑμῖν οὐχὶ προσήλθε πέντε ἐτῶν, ὧν ἐτίμησεν μὴ λέγειν αὐτῷ*. Du reste, on pensera de cette correction ce que l'on voudra, peu importe pour la thèse que je soutiens. L'essentiel, c'est que le texte est bien certainement altéré.

Remontons aux antécédents de l'accusé. On apprend au § 65 que la mère d'Aristogiton, accusée de n'avoir pas rempli ses obligations d'affranchie envers son ancien

maître (ἀποστασίον), fut condamnée à être vendue. Quelques-uns prétendent qu'elle aurait dû être simplement rendue à son maître ; mais pourquoi n'aurait-elle pas été vendue au profit de ce maître ? Schoemann n'y voit aucune difficulté, et les termes dont se sert Harpocraton τοὺς ἀλόντας δεῖ δοῦλους εἶναι, ne s'y opposent nullement.

Il paraît qu'Aristogiton vendit sa sœur à l'étranger. C'est à ce sujet que son frère lui fit un procès. Ces faits sont rappelés aux § 55 et 58 de notre discours ; et les termes employés, τὸ ἐγκλημα τῆς δίκης, ainsi que la mention d'un arbitre, indiquent que ce procès était d'une nature toute civile. Mais, objecte-t-on, il s'agit ici d'un grave délit qui ne pouvait donner lieu qu'à une action publique, γράφη. M. Dareste a déjà répondu que cet excellent frère plaïda probablement contre Aristogiton pour lui réclamer la moitié du prix de vente. Je ne comprends vraiment pas pourquoi M. Lipsius soutient que les termes du § 55 s'opposent à cette explication. On y lit que l'écrit même dans lequel la plainte était formulée constate la vente de la sœur. Eh bien, dans le cas supposé par M. Dareste, il fallait bien énoncer ce fait dans le ἐγκλημα. D'un autre côté, la manière dont l'orateur rappelle ce procès au § 79, « ce frère qui lui fit ce joli procès » (τὴν καλὴν δίκην), confirme la conjecture du traducteur français.

Pour se débarrasser d'une femme qui lui avait fait du bien, Aristogiton la traîna devant les *polètes* afin de la faire vendre comme n'ayant pas payé la capitation des métèques. Le texte du § 57 porte πρὸς τὸ πωλητήριον τοῦ μετοικίου ; c'est là un non-sens. Il n'y a jamais eu, et il ne pouvait y avoir de lieu où l'on vendit l'impôt imposé aux métèques, et l'orateur veut évidemment dire qu'Aristogiton voulait faire vendre la personne elle-même. Ne l'accusons pas d'une erreur qui est du fait des copistes. Sauppe a déjà vu que les mots τοῦ μετοικίου viennent des mots τὸ μετοίκιον qui se trouvent à la ligne suivante.

En racontant un autre délit d'Aristogiton dans la scène tragi-comique de la prison, l'auteur se sert de la locution πρὸς κατεργύην qui est obscure pour nous (§ 60). Je ne me charge pas de l'expliquer, mais il y a des choses que

nous ne comprenons pas dans les ouvrages les plus authentiques des anciens.

Au § 83, l'orateur engage les juges à être impitoyables pour un homme qui fut toujours sans pitié pour les victimes qu'il traînait en justice ; il demandait toujours leur mort, et cela dès la première action, avant que les prévenus eussent été déclarés coupables. M. Lipsius reproche à l'auteur du discours d'ignorer que la peine demandée par l'accusateur se trouvait déjà consignée dans l'acte d'accusation. Eh, il le savait parfaitement, mais il est orateur, et il veut rendre Aristogiton odieux. Cet homme, dit-il, réclamait avec insistance la peine de mort, quand la culpabilité n'était pas encore reconnue. Lisons la suite du passage, nous y verrons que les juges acquittèrent, à une immense majorité, ceux contre lesquels s'acharnait Aristogiton. Comme ces acquittements avaient lieu dès la première action, il était utile, pour plus de clarté, de marquer dès l'abord qu'il ne s'agit pas de la peine demandée par l'accusateur dans le second discours, qui avait pour objet de déterminer cette peine.

Arrivons maintenant à la composition du jury et de ce qu'on peut appeler, en abusant quelque peu des termes, le ministère public. L'orateur dit que les juges siègent en vertu d'une double désignation du sort *ἐλάχετε, εἴτ' ἀπεκλήρωθητε* (§ 27). Quelle est cette double opération ? On tirait au sort d'abord la section ou les sections où devaient être pris les juges du procès, ensuite les noms des juges individuellement. M. Lipsius objecte qu'il comprendrait ce double tirage au sort s'il s'agissait d'une de ces causes peu importantes pour lesquelles on ne demandait qu'un petit nombre de juges. La cause d'Aristogiton était assez grave pour que l'on fit siéger une section tout entière, sinon plusieurs. Un second tirage devenait donc inutile. Quelque spécieux que soit ce raisonnement, il n'est peut-être pas concluant. Une section complète devait se composer de cinq cents juges. Il y avait dix sections ; mais comme le nombre total des juges athéniens était très loin d'atteindre le chiffre de cinq mille, chacun

d'eux se faisait inscrire dans plusieurs sections ¹. Si le nombre des citoyens ainsi inscrits dans chaque section avait été exactement de cinq cents ou plutôt de cinq cent un, et si tous avaient toujours été présents, il eût suffi, en effet, de désigner la section, et une seconde opération eût été inutile. Mais il fallait prévoir les absences, les maladies, les empêchements, et pour que l'on fut sûr de trouver à l'occasion, dans une section, le nombre prescrit par la loi, le nombre des inscrits devait dépasser très sensiblement le chiffre normal. On voit que le second tirage (ἀποκληρωθῆναι) s'imposait de toute façon.

Pour ce qui est des accusateurs, l'auteur du discours dit au § 13 qu'il s'est associé à eux un peu malgré lui, pour obéir au désir exprimé plusieurs fois par le peuple assemblé. Ces mots semblent indiquer que les accusateurs étaient des *συνήγοροι* publics nommés en quelque sorte d'office. Nous savons que cela se faisait dans les procès qui intéressaient la sûreté de l'Etat, les *εἰσαγγελίαι*. Ici il s'agit d'une plainte par *ἐνδειξις*. Connaissons-nous assez bien les procédés judiciaires de l'époque d'Alexandre pour affirmer que le fait énoncé dans le § 13 doit être inexact ? Je ne le pense pas.

Voici enfin une donnée qui ne se trouve que dans notre discours. Au § 23, on voit le sénat de l'aréopage siéger dans le portique du roi ἐν τῇ βασιλείῳ στοᾷ. Disons-nous que c'est là une invention de l'auteur, ou un anachronisme ? Je ne vois vraiment pas pourquoi on douterait d'une chose qui n'a certainement rien d'incroyable. Je ne sais si celui des archontes qu'on appelait roi présidait toujours l'aréopage, mais il dut le présider pour tout ce qui touchait à la religion. Andocide nous apprend que les lois revisées sur la proposition de Tisamenos furent gravées dans le portique du roi, et le décret inséré dans le discours d'Andocide ajoute que ces lois ainsi remaniées furent confiées à la garde du sénat de l'aréopage ². Ce

1. Voy. Max Fränkel, *Die attischen Geschworenengerichte*. Berlin, 1877.

2. Andocide, *Mystères*, p. 82-85. Ce décret ordonne d'inscrire les

rapprochement vient peut-être à l'appui de ce que nous apprend le discours contre Aristogiton ; mais je n'insiste pas. Même en l'absence de toute confirmation, il serait téméraire de rejeter un fait par l'unique raison qu'il ne se trouve pas rapporté ailleurs. Au § 90, l'orateur mentionne parmi les citoyens chargés de la police des assemblées du peuple « la tribu qui préside, ἡ προεδρεύουσα φυλή ». Il est fort heureux qu'Eschine¹ confirme ce fait à deux reprises. Sans ce hasard, on aurait certainement dit que notre auteur confond tout, que partout ailleurs il n'est question que de la φυλή πρυτανεύουσα, et que cette dernière même n'est pas de mise ici. N'oublions pas que nous sommes fort ignorants, que nous ne connaissons que très imparfaitement le détail des institutions d'Athènes, que tous les jours la découverte d'un nouveau document complète, modifie ou change du tout au tout les notions que nous croyions avoir.

lois sur le mur εἰς τὸν τοίχον. Je ne sais si on a rappelé ce passage à propos des lois de Gortyne récemment retrouvées et inscrites elles aussi sur un mur. Platon aussi parle de la coutume de graver les lois sur des murs ἐν τοίχοις. (*Lois*, IX, p. 859 A.)

1. Conf. Eschine, *Contre Timarque*, § 33, *Contre Ctésiphon*, § 4.



ATHÉNÉE ET LUCIEN

PAR JULES NICOLE

Dans la longue dissertation sur les vases à boire, qui remplit le XI^e livre du Banquet des savants, Athénée raconte (§ 101, p. 500 C), à propos de l'espèce de coupe dite σκύφος, que ce mot avait servi de surnom au général lacédémonien Dercylidas. Comme il n'oublie guère ses preuves, il transcrit textuellement — du moins il le croit — un passage du XVIII^e livre des Histoires d'Éphore : « Les Lacédémoniens envoyèrent Dercylidas en Asie, parce qu'il fallait la ruse pour lutter avec avantage contre les barbares ; or, la ruse était, avec la dureté, le trait dominant du caractère de ce personnage, si bien que ses compatriotes le surnommaient Σκύφος. » Comment le mot σκύφος avait-il revêtu pour le cas particulier cette signification symbolique, c'est ce que les lecteurs modernes d'Athénée n'auraient peut-être jamais deviné, si Casaubon ne s'était avisé un jour que, d'après Xénophon (*Hellen.*, liv. III, 1, 8), Dercylidas devait à son esprit fertile en expédients le surnom mythologique de Sisyphe : Δερκυλίδας ... ἀνὴρ δοκῶν εἶναι μάλα μηχανητικός· καὶ ἐπεκαλεῖτο δὲ Σίσυφος. Tout devenait clair. Avec l'onciale des manuscrits, il n'y a pas de différence sensible entre σκύφος et Σίσυφος — CKYΦOC = CICYΦOC — et Athénée avait pris l'un pour l'autre en consultant son exemplaire d'Éphore. L'er-

reur figure parmi les plus beaux spécimens du genre dans les traités de paléographie ¹.

La bévue d'Athénée était de celles qui font fortune à toutes les époques et dans tous les pays. On peut penser l'effet qu'elle produisit sur le monde lettré d'alors, sur ces atticistes, si attentifs aux expressions tirées de l'ancien langage, et si exercés à un contrôle jaloux des citations classiques. Et c'était chez un atticiste, dans un ouvrage destiné avant tout à l'étude approfondie du dialecte sacré, que s'étalait à grand renfort d'érudition cette énormité. Les moqueries durent pleuvoir sur la tête du malheureux grammairien ; longtemps les rivaux d'Athénée se plurent à célébrer, dans leurs conférences et leurs écrits, le Lacédémonien Dercylidas, surnommé la Coupe par la grâce d'un savant qui ne savait pas lire. Ils étaient certains du succès avec le public grec, toujours impitoyable pour cette sorte de mésaventure, où l'on voyait presque une offense au génie national. Le peu qui nous reste de la volumineuse littérature de l'époque antonine n'a-t-il gardé aucun écho de ce concert de railleries ? N'y rencontrons-nous pas encore quelque allusion à la méprise d'Athénée ?

Dans le joli dialogue de Lucien, intitulé le Vaisseau ou les Vœux, un personnage du nom d'Adimante imagine (c. 20 et 21) qu'il a trouvé un trésor et qu'il y puise pour acheter des domaines sans bornes, et s'entourer d'un luxe inouï. « Je mangerai dans l'or, dit-il, j'aurai des coupes (ἐκπώματα) de deux talents chacune. » Ici Lycinus, l'esprit frondeur — c'est Lucien en personne, sous le même demi-pseudonyme qu'il a pris dans d'autres dialogues — interrompt Adimante : « Mais comment fera l'échanson pour te servir une coupe (ἐκπωμα) de cette pesanteur ? Et toi,

1. Ce qui est arrivé à Casaubon (*Animadversiones ad Athen.*, p. 516) en commentant ce passage du Banquet des sophistes, n'est pas moins curieux. Après son rapprochement lumineux entre Athénée et Xénophon, il se demande si, en fin de compte, ce n'est pas Xénophon qui s'est trompé ! C'est jusque-là que peut aller l'aveugle tendresse du commentateur pour son auteur. Il fallut attendre que Porson, dans ses *Adversaria*, osât donner tort à Athénée.

n'auras-tu pas quelque peine à la prendre de ses mains? Ce ne serait pas une coupe à lever, mais la charge de Sisyphe. οὐ σκύφος ἀλλὰ Σίσυφείον τι βάρος. » Si Lycinus amène ici σκύφος à la place d'ἐκπωμα, il est clair que c'est pour le rapprochement avec Σίσυφειον; d'autre part, la ressemblance de son et de forme entre les deux mots n'est pas assez sensible pour expliquer ce rapprochement. Il y a là autre chose : « Ἀνθρῶπε, réplique Adimante avant de continuer son histoire, μή μ' ἀνάλυε τὴν εὐχὴν, ce qui signifie à la fois : ne détruis pas l'édifice de mes vœux — nous dirions, nous, mes châteaux en Espagne, — et ne traite pas mon rêve comme une énigme à déchiffrer. » Cette énigme, n'est-ce pas celle qu'Athénée avait posée bien involontairement à ses lecteurs dans le fameux passage? N'avons-nous pas ici une allusion malicieuse à sa méprise? « Ce n'est pas σκύφος, c'est Σίσυφος, répète Lucien, après bien d'autres. » La rapidité avec laquelle il touche comme en passant à cette mésaventure littéraire montre qu'on en avait déjà beaucoup parlé.

Le Banquet des savants aurait donc précédé le dialogue des Vœux. Cette conséquence de mon explication ne s'accorde absolument pas avec l'ordre chronologique dans lequel il est convenu de placer Lucien et Athénée. Que Lucien soit mort sous le règne de Commode, c'est-à-dire avant l'an 192, comme le veulent les uns, ou qu'il ait vécu jusqu'à l'an 200, comme l'admettent les autres, il lui aurait été difficile de viser jamais le Banquet des savants, si cet ouvrage parut après l'an 228, ainsi que les manuels, les dictionnaires et les encyclopédies le répètent à l'envi depuis Schweighæuser et son édition d'Athénée. A vrai dire, la thèse est beaucoup plus ancienne, puisqu'elle remonte à Cujas; mais c'est bien Schweighæuser qui, en la reprenant et en la fortifiant d'arguments nouveaux, en a fait l'opinion générale.

De récents travaux ont montré sur quelles bases peu solides reposaient les affirmations de la chronologie traditionnelle touchant quelques-unes des individualités les plus illustres de la littérature classique grecque. On a vu ce qu'il fallait penser de tant de dates précises mar-

quées dans les livres d'école et ailleurs pour les événements principaux de leur biographie. La chronologie littéraire de l'époque romaine réserve certainement les mêmes surprises à qui voudra la vérifier sérieusement. Comment sait-on que le livre d'Athénée fut publié après l'an 228 ? Parce que, au nombre des convives du Banquet présentés aux lecteurs au commencement de l'ouvrage (liv. I, p. 1), figure Ulpien de Tyr, et que, quelques pages avant la fin (liv. XV, p. 686 c) nous le voyons mourir. Or, cet Ulpien n'est autre, disent Cujas et Schweighæuser, que le fameux jurisconsulte de ce nom, qui mourut sous le règne d'Alexandre Sévère, l'an 228 ; donc le Banquet des savants n'a pu paraître avant cette date. Le raisonnement est rigoureux. Mais rien de moins vraisemblable que l'identité des deux Ulpien.

L'Ulpien d'Athénée nous est donné expressément pour un amateur passionné de discussions grammaticales, un atticiste accompli, ne se lassant pas, ni dans les rues, ni chez les libraires, ni dans les promenades, ni dans les bains publics, de poser et de résoudre des problèmes de terminologie, ne se croyant jamais le droit de toucher à un mets sans savoir d'abord s'il se trouve cité par quelque auteur attique, moins connu enfin sous son véritable nom que sous le sobriquet de *χειτούχειτος*, qui symbolise ingénieusement son purisme exagéré. Dans ce signalement, où Athénée a mis une complaisance évidente, pas la moindre allusion, même lointaine, à la haute situation politique du célèbre Préfet du prétoire ou à ses vastes travaux de jurisprudence. On répondra que nous n'avons qu'un texte abrégé de la préface d'Athénée, et que l'abréviateur peut ne nous avoir transmis que la moitié du signalement, la plus importante dans l'espèce, puisqu'il s'agissait de mêler Ulpien à une joute d'érudition. Mais deux lignes plus bas, quand vient le tour de Galien de Pergame, l'abréviateur n'a garde d'omettre son titre de médecin, ni ses ouvrages de médecine ; et deux lignes plus haut, il ne désigne pas Masurus comme un érudit seulement, mais aussi comme *νόμων ἐξηγητής*, c'est-à-dire comme jurisconsulte. Serait-il naturel qu'arrivé à Ulpien,

il eût supprimé précisément ce même trait, le plus caractéristique et le plus connu de sa physionomie. Enfin, en admettant cette suppression, en l'expliquant par un caprice de l'abréviateur, ce qu'il nous a conservé du signalement en question convient-il au grand Ulpien ? Ce dernier, nous dit Schweighæuser (*Ad Athen.*, I, p. 21), devait être très versé dans les lettres grecques, et ce qui le prouve, c'est qu'Alexandre Sévère l'invitait à ses dîners intimes où l'on parlait littérature ¹.

La preuve me semble plus spécieuse que solide ; elle n'était, du reste, nullement nécessaire. Le favori, le confident d'Alexandre Sévère, ne pouvait ignorer les lettres grecques, quand bien même il n'aurait pas été un des hommes les plus savants de son temps et le second personnage de l'empire. On ne reconnaîtra pas davantage pour cela ce grand homme dans l'Ulpien d'Athénée, dans cette parfaite incarnation du pédantisme de l'école

1. Lamprid, *Alex. Sev.*, I, 34 : « Quum inter suos convivaretur, aut Ulpianum aut doctos homines adhibebat ut haberet fabulas litteratas quibus se recreari dicebat et pasci ». Schweighæuser rapproche le Banquet des savants chez Larentius, et les conversations littéraires tenues à la table de l'empereur. Le rapprochement est ingénieux, sans doute, mais quoi qu'on pense d'ailleurs de sa valeur comme preuve, est-il bien justifié ? Lampride distingue nettement *Ulpianum* et *doctos homines*. Alexandre invitait Ulpien ou des lettrés. Le *ut haberet fabulas litteratas* se rattache mieux au second des deux régimes seulement qu'aux deux ensemble, et Lampride a voulu dire plutôt qu'à ses repas intimes, l'empereur invitait Ulpien, son conseiller et son ami le plus cher (cf. ch. 31 et 67), ou bien des érudits avec lesquels il parlait littérature. La phrase de Lampride n'est pas clairement construite, c'est le style de l'Histoire Auguste. Moins forte encore est la preuve que Schweighæuser (*l. c.*) emprunte aux observations de Cujas (liv. XXIV, c. 39). Celui-ci, à la fin d'un commentaire sur le texte d'Ulpien, cité dans les Digestes, liv. XXXIII, tit. VI, loi 9 (tome II, p. 123 de l'éd. Mommsen), s'exprime en ces termes : « Hæc sufficiunt ut appareat quam jure ab Athenæo Ulpianus χειρούχαιτος, ὀνοματοθήρας appelletur. » Or, dans ce texte, Ulpien définissant le contenu d'un legs en *vin*, distingue entre les différents liquides auxquels on étendait le nom de vin. Il y a là une énumération où l'on trouve, à côté d'expressions très fréquentes chez les auteurs classiques, comme : *mulsum*, *defrutum*, *passum*, etc., quelques autres qu'ils emploient peu ou point, ce qui ne veut pas dire qu'elles ne fussent pas d'un usage courant. C'est le juriste qui veut être précis et complet. Rien là-dedans qui permette de lui infliger l'épithète de pédant ou d'enfileur de mots.

atticiste, dans cette personnalité mesquine si éperdument, si uniquement amoureuse de vécilles grammaticales.

Mais notre objection capitale, c'est le passage même où Athénée parle de la mort de son Ulpien (liv. XII, p. 686 c). Celui-ci vient de clore solennellement par une citation d'Antiphane une longue discussion sur les guirlandes et les couronnes. L'auteur ajoute : « C'était comme s'il eût prédit qu'il allait entrer dans le silence ; il mourut doucement (ἀπὸ θανάτου εὐτυχῶς) quelques jours après, sans que la maladie l'eût atteint, mais à la grande douleur de tous ses amis. » Or, Ulpien, le jurisconsulte, mourut en 228, assassiné par les prétoriens, sous les yeux d'Alexandre Sévère et de sa mère Maïmée, dans le palais de l'empereur où il avait cherché un refuge au commencement de l'émeute. Je ne sais comment on s'y est pris pour créer une analogie quelconque entre ces deux manières de mourir¹. Il est trop clair qu'il n'y en a aucune.

En somme, Ulpien l'atticiste, le convive de Laurentius, est absolument distinct d'Ulpien, le jurisconsulte, et la date de 228, dont on s'est tant servi pour fixer l'époque de la publication du Banquet des savants, se dérobe tout à fait.

Avons-nous d'autres points de repère ? Suidas, dans sa notice sur Athénée, dit qu'il florissait (γέγονε) sous Marc Aurèle, et Athénée lui-même nous fournit sur le temps où il vivait une donnée solide, sinon précise, lorsqu'il s'écrie (liv. XII, p. 537), à propos des travestissements sacrilèges d'Alexandre le Grand : « Y a-t-il là de quoi nous étonner ? De notre temps (καθ' ἡμᾶς) l'empereur Commode n'avait-il pas à côté de lui, sur son char, la massue d'Hercule ? » Voilà deux indications. Nous n'a-

1. Schweighæuser se crée cette analogie par une traduction *sui generis* du passage d'Athénée : « Disertis verbis commemorat ipse auctor Ulpianum paucis post id convivium diebus, subita morte fuisse oppressum : *quam mortem ipsi quidem optimo viro felicem (!) quoniam cum nullo morbo ei fuit collectandum (!) familiaribus autem ipsius luctuosam ait accidisse.* »

vons que celles-là. Il n'y a évidemment rien à faire des passages assez nombreux où Athénée nomme certains personnages qui vivaient de son temps ou appartenait à la génération précédente et nous sont d'ailleurs absolument inconnus. Fabricius¹ en avait dressé la liste. Harles l'a grossie de la façon la plus fâcheuse en y mettant les noms d'Arsinoé, de Bérénice et d'Antigone, qui sont cités, en effet, dans le texte du Banquet, comme des célébrités contemporaines, mais par des écrivains de l'époque alexandrine qu'Athénée ne fait que copier textuellement. Il faut laisser de côté même le passage sur Oppien où l'on a vu un précieux renseignement chronologique (Λέγω τὸν ὀλίγον πρὸ ἡμῶν γενόμενον Ὀππιανόν (I, 13, b, c) : « J'ai nommé ... Oppien qui vivait peu de temps avant nous. » Il faudrait commencer par savoir à quelle époque vivait ce poète. Schneider le place sous les règnes de Marc-Aurèle et de Commode, et la plupart des critiques se sont rangés à son opinion. Mais c'est précisément sur le passage d'Athénée qu'il l'a établie. Les deux témoignages qui nous restent, celui de Suidas et celui d'Athénée, n'ont rien de contradictoire ; ils se concilient, au contraire, fort bien. Il résulterait de leur combinaison que sous Marc-Aurèle, c'est-à-dire avant l'an 180, Athénée avait atteint l'époque de sa pleine activité littéraire², qu'il poursuivit ses travaux pendant le règne de Commode, et qu'il publia le Banquet des savants, un certain temps après la mort de ce prince, survenue en 192. Ce laps de temps dut-il être considérable ou de peu d'années seulement ? Nous ne trouvons rien dans le do-

1. Fabricius (*Biblioth. græca*, 1^{re} éd., vol. III, p. 630) se prononce contre l'opinion de Cujas, mais sans dire pourquoi : « Ulpianus Tyrius ob assiduam inquisitionem ὀνοματοθήρης (sic) et χειτούχαιτος; ab Athenæo appellatur, a Cujacio autem male ni fallor confusus cum Ulpiano ICto. »

2. J'interprète ainsi le γέγονε du passage de Suidas. La signification de ce terme dans les notices biographiques du lexicographe byzantin a été étudiée avec beaucoup de soin par M. E. Rohde. (Voir *Rheinisches Museum*, XXXIII, p. 161 sqq.) Dans l'immense majorité des cas γέγονε est pour Suidas le synonyme de ἤματι, très rarement celui d'ἐγεννήθη ou ἐγένετο. •

maine des faits qui nous empêche d'admettre la seconde alternative, et nous avons vu que de tous les arguments allégués jusqu'ici en faveur de la première, aucun ne la confirme en réalité. Bien plus, le principal de ces arguments, le rôle d'Ulpien dans le dialogue d'Athénée, va directement à fin contraire. Du moment, en effet, où ce n'est pas le célèbre juriste qui remplit ce rôle, et où il ne s'agit absolument pas de lui dans tout le livre, mais bien d'un autre personnage portant le même nom et originaire de la même ville, il devient très vraisemblable, en tenant compte d'autre part des indications chronologiques dont nous avons parlé, que ce personnage était un des ascendants du grand Ulpien, son père ou son oncle, plutôt que son aïeul, et que nous avons l'espace de toute une génération entre la publication du Banquet des savants et la tragédie de l'an 228¹.

Ainsi, dès les dernières années du II^e siècle, le public lettré connaissait probablement le Banquet des savants et l'histoire de Dercylidas. Trop tard encore pour que Lucien pût s'en égayer, remarqueront ceux de ses biographes qui le font mourir sous le règne de Commode. Nous répondrons en leur demandant leurs preuves. Lucien, disent-ils, ne fait aucune allusion aux temps ultérieurs. Mais combien compte-t-on chez lui d'allusions aux temps antérieurs? Combien, par exemple, à l'empereur Antonin et à l'histoire de son règne? Aucune. En conclurait-on que Lucien ne se mit à écrire que sous Marc-Aurèle, ou bien tout simplement que le genre des sujets traités par Lucien ne comportait que très exceptionnellement l'allusion politique? Était-elle, d'ailleurs, pour plaire à cet homme de lettres qui ne prenait au sérieux que les choses de son art? Et si ses premiers écrits nous le mon-

1. Il faut remarquer, sans y attacher trop d'importance, combien la présence de Galien au Banquet des savants est peu naturelle dans l'hypothèse de Cujas et de Schweighäuser. Galien naquit en 131; il mourut, nous dit Suidas, à soixante-dix ans, soit en 201. Athénée aurait-il l'idée d'inviter le célèbre médecin à une réunion tenue en 228, c'est-à-dire environ trente ans après sa mort? Dans notre hypothèse, le Banquet a lieu peu après 192, et Galien y figure très naturellement.

trent si peu occupé des affaires publiques, s'attendra-t-on à le voir s'y intéresser davantage dans ceux de sa vieillesse ? Jamais l'argument du silence n'a été moins probant.

Le peu de renseignements chronologiques que nous avons sur Lucien, nous les trouvons chez Lucien lui-même. Nous y voyons que son traité sur la Manière d'écrire l'histoire fut composé après la campagne de Nérus contre les Parthes, soit après l'an 165 ; or, le caractère et le ton de l'ouvrage nous permettent évidemment d'affirmer que l'auteur était alors plus près de la maturité que de la première jeunesse. Il est certain également qu'il vécut jusqu'à un âge très avancé. Dans l'Apologie (§ 4), il parle de son extrême vieillesse. Nous pouvons nous en rapporter à lui. En supposant donc qu'en 165, Lucien eût quarante ans, — et rien ne nous oblige à lui en donner davantage à cette date — en admettant, d'autre part, qu'il atteignit l'âge de soixante-quinze ans, ce qui n'est pas abuser de son propre témoignage, nous voilà conduit par delà le règne de Commode jusqu'à l'an 200. Certes, rien dans les écrits de Lucien ne prouve qu'en 165, il eût déjà cinquante ou même soixante ans, plutôt que quarante ou trente. Nous en demeurons pleinement d'accord. Aussi n'y cherchons-nous pas un seul argument chronologique positif à l'appui de notre explication du passage des Souhais. Il nous suffit qu'elle n'y soit contredite nulle part. C'est, au contraire, cette explication qui, si on la juge plausible en soi, apporterait quelque lumière sur certains points de la vie de Lucien et de la chronologie de ses ouvrages.

COMMODIEN

PAR GASTON BOISSIER

Il est probable que l'importance qu'on accorde aujourd'hui à Commodien et le nombre des travaux qui lui ont été consacrés dans ces dernières années auraient fort surpris nos devanciers. On ne l'avait guère regardé jusqu'à nos jours que comme un barbare, qui parlait une langue pleine de fautes de grammaire, qui faisait des vers où il n'y avait plus aucune quantité, et qui, par conséquent, avait dû vivre dans un temps où la quantité et la grammaire se perdaient, vers la fin de l'empire. Un écrivain de cette sorte et de cette époque, aussi ignorant, aussi grossier, ne semblait guère digne d'arrêter l'attention publique. Nous sommes aujourd'hui d'une autre opinion. D'abord, on a découvert que Commodien était beaucoup plus ancien qu'on ne le supposait : il écrivait peu après les Sévère, vers le milieu du m^e siècle. Une telle barbarie, à un pareil moment, en même temps qu'elle nous cause une grande surprise, devient une sorte de révélation pour nous. Elle nous fait connaître comment on parlait le latin, dans les classes inférieures, et ce qui était advenu de la poésie de Virgile, en pleine civilisation romaine. De plus Commodien, du moment qu'il vivait du temps de Dèce et de Valérien, se trouve être le premier en date de tous les poètes chrétiens, ce qui donne à son œuvre une importance particulière ; et, s'il ne ressemble pas à ceux qui l'ont suivi, c'est une

raison de plus de l'étudier de près pour constater dans quelles routes la poésie chrétienne s'était d'abord engagée et chercher les raisons qui l'ont poussée vers d'autres chemins. L'étude de ses œuvres a été déjà faite plusieurs fois, et je ne la reprends, après beaucoup d'autres, que parce qu'il me semble que leurs travaux épars peuvent gagner quelque chose à être résumés, et qu'en se rapprochant ils se rectifient les uns les autres¹.

I.

Nous ne savons de Commodien que ce qu'il nous apprend lui-même, car M. Ebert fait remarquer avec raison que la petite notice que Gennadius lui a consacrée ne contient rien qui ne soit tiré de ses œuvres². C'est donc à ses œuvres qu'il faut s'adresser pour connaître en quel temps l'auteur pouvait vivre et ce qu'il était.

Nous possédons de lui deux recueils différents, qui ont été publiés à un long intervalle. Le premier est celui que Nicolas Rigault trouva sur un manuscrit qu'il tenait de Jacques Sirmond, et qu'il publia en 1650, sous ce titre : *Instructiones*. Il se compose de quatre-vingts pièces d'inégale longueur, en acrostiches. La dernière est intitulée : *Nomen Gazaei*, et le dernier vers indique que les habiles y trouveront le nom de l'auteur :

Curiositas docti inveniet nomen in isto.

En effet, si l'on réunit les premières lettres de chaque vers, en partant du dernier, on forme la phrase sui-

1. Voici quels sont les travaux dont je me suis servi : Ebert, *Commodians Carmen apol.*, dans les *Mémoires de l'Académie de Saxe*, et *Hist. de la littér. du moyen âge*, premier vol. — Schérer, *l'Apocalypse de Commodien*, dans ses *Mélanges de critique religieuse*. — Aubé, *Essai d'interprétation d'un fragment du Carmen apologeticum* de Commodien. — Dombart, *Commodian-studien*. — Hanssen, *De arte metrica Commodiani*. L'édition des poèmes de Commodien que je cite est celle de Ludwig. Teubner-Leipzig, 1877 et 1878.

2. *Hist. de la littér. lat. chrét.*, 101. (Trad. française).

vante : *Commodianus mendicus Christi*. Ainsi, il s'appelait Commodien, et il était né à Gaza¹, probablement de parents romains : son nom au moins semble l'indiquer. Du titre que porte la pièce (*Nomen Gazaei*), on peut conclure qu'au moment où il l'écrivait, il n'habitait plus sa ville natale, et qu'il vivait dans un pays plus ou moins éloigné où on l'appelait « l'homme de Gaza ». Le surnom de *Mendicus Christi*, qu'il se donne, est plus obscur. Veut-il désigner quelqu'un qui prie, qui implore ardemment le Christ pour obtenir de lui quelque faveur ? C'est le sens dans lequel saint Augustin emploie cette expression dans un de ses sermons : *Esto mendicus Dei ... pete, quaere, pulsa*². Mais j'aime mieux croire que Commodien était un apôtre de la pauvreté, que, pour subvenir aux besoins des pauvres, il s'était fait pauvre volontairement, et qu'il faut le regarder comme une sorte de moine avant l'institution du monachisme. C'est ce que fait entendre Gennadius, quand il dit, à la fin de la petite notice dont je viens de parler : *Moralem sane doctrinam et maxime voluntariae paupertatis amorem optime prosecutus studentibus inculcavit*.

Dans le courant des *Instructiones*, on trouve d'autres renseignements sur Commodien. Il nous apprend qu'il a vécu longtemps dans l'erreur, qu'il a fréquenté les temples, à l'insu même de ses parents (ce qui semble indiquer que ses parents n'étaient pas païens), et qu'il est revenu à la vérité par la lecture de la loi³. Il ajoute qu'il appartient à ceux qui ont été longtemps égarés de montrer le chemin aux autres, quand ils l'ont eux-même trouvé⁴. En parlant aux païens, Commodien rappelle volontiers le temps où il était païen comme eux. Il ne cherche pas à ensevelir ce passé dans l'oubli ; au contraire, il y revient

1. Je ne crois pas qu'on doive s'arrêter à l'opinion de ceux qui ont voulu entendre ce mot de *Gazaeus* comme s'il voulait dire trésorier de l'église, *Gazae praefectus*.

2. *Serm.*, 61, 4. (Ed. des Bénédictins.)

3. *Inst.*, I, 1, 5.

4. *Inst.*, I, 1, 9 : *ob ea perdoctus ignaros instruo verum*.

avec insistance¹. Il sent que le souvenir de ses anciennes erreurs donne à sa prédication un accent plus vif, plus pressant, plus personnel ; aussi prend-il plaisir à se mal-traiter, à s'injurier lui-même :

Justus ego non sum, fratres, de cloaca levatus².

S'accuser, se malmenier, se confesser devant tous semble être déjà un besoin impérieux de la dévotion chrétienne, et c'est de ce besoin que naîtra plus tard le chef-d'œuvre de saint Augustin.

Voilà tout ce qu'on savait de Commodien, lorsqu'en 1852, dans son *Spicilegium Solesmense*, D. Pitra publia un nouvel ouvrage, découvert chez sir Thomas Philipps, à Middlehill, et qu'il n'hésita pas à lui attribuer. C'est un poème d'un peu plus de mille vers, qui, sur le manuscrit, ne porte point de titre ni de nom, mais dont il n'est pas difficile de deviner l'auteur. Malgré quelques légères différences, qui s'expliquent aisément par la diversité des sujets, on y reconnaît à chaque instant la main qui a écrit les *Instructiones*. Le système de versification est semblable, la langue est la même. Les mêmes expressions, les mêmes termes sont reproduits dans les deux ouvrages³ ; les mêmes idées y sont développées⁴ ; l'auteur raconte à peu près dans les mêmes termes ses erreurs passées, comme quoi il a été païen et qu'il s'est converti par la lecture de la loi⁵. A la fin du manuscrit de Middlehill, on lit ces mots : EXPLIC. TRACTAT. SCI. EPISC. Du nom même de l'auteur, il n'est resté que quelques traces

1. *Inst.*, I, 26, 24.

2. *Inst.*, II, 20, 1.

3. Tels sont, par exemple, les mots *discredunt*, *jocondari*, qui se retrouvent dans les deux ouvrages ; l'expression originale : *dura cervice recalces* est, dans les deux, appliquée aux Juifs. Dans les *Inst.*, II, 22, 15, l'auteur dit : *non ego sum doctor*, et dans l'autre poème (61) : *non sum ego vates nec doctor*.

4. Notamment ce qui est dit à propos du prosélytisme des Juifs et le tableau de la venue de l'antéchrist.

5. *Carmen apol.*, 11. M. Ebert conclut de ce passage et de la polémique violente de Commodien contre les Juifs, qu'il avait commencé par être un de leurs prosélytes. C'est une conjecture assez vraisemblable.

assez vagues ; mais nous venons de voir qu'il n'y a pas à douter que ce ne fût celui de Commodien ¹. Nous voilà donc assurés que Commodien était évêque. Du reste, rien qu'en lisant les *Instructiones*, on aurait pu s'en douter. Elles contiennent quelques pièces adressées au clergé avec un ton d'autorité qui serait déplacé chez un laïque ². Quand il parle à ces jeunes clercs qu'on appelait des lecteurs, il prend un accent tendre et paternel qui est tout à fait celui d'un évêque :

Reddite vos Christo humiles, filioli, magistro...
Vos flores in plebe, vos estis Christi lucernae ³.

C'est aussi le dernier poème découvert qui a établi d'une manière certaine l'époque où vivait Commodien. On y trouve ce vers curieux :

Et erit initium septima persecutio nostra ⁴.

Ce qui prouve que, bien avant Orose et Sulpice Sévère, et pendant les persécutions même, on les avait distinguées et classées. La septième persécution est celle de Dèce, et l'on voit bien, à la manière dont l'auteur la décrit, qu'il l'avait traversée et qu'il en a souffert. C'est donc aux environs du règne de Dèce que le poème a été écrit. M. Ebert en place la composition à l'année 249, M. Aubé en 260. La différence, comme on le voit, est petite, et il est certain que Commodien vivait au milieu du III^e siècle. Ici encore, ce que le nouveau poème fait connaître d'une façon positive, on pouvait l'entrevoir en lisant l'ancien. On y voit que l'auteur écrit dans un temps où l'Eglise est persécutée. Il y a eu des martyrs ; il y a eu aussi des lâches et des traîtres que Commodien

1. On affirme même qu'un savant anglais a pu lire sur le manuscrit le nom de Commodien, qui avait échappé à D. Pitra dans son premier travail.

2. Voyez, par exemple, *Inst.*, II, 27.

3. *Inst.*, II, 26.

4. *Carm. apol.*, 801.

exhorte à la pénitence ; ce qui rappelle les affaires des *lapsi* qui ont tant occupé saint Cyprien. Je relève même, dans ces pièces des *Instructiones* où Commodien parle de la persécution, un détail que je ne me souviens pas d'avoir rencontré ailleurs. Il y est dit que les persécuteurs s'étaient emparés des enfants, comme fit Louis XIV quand il révoqua l'édit de Nantes, et qu'ils en avaient fait des païens. Commodien espère qu'ils reviendront plus tard dans le sein de leur mère, l'Église, et qu'ils y trouveront une seconde naissance¹. Ainsi, il est hors de doute que l'auteur des *Instructiones* écrivait avant la paix de l'Église, et les deux poèmes sont d'accord pour nous montrer qu'il était antérieur à Constantin.

Nous voilà donc certains que Commodien est né dans une ville de la Palestine, mais qu'il n'y séjournait plus quand il composa ses ouvrages ; qu'à ce moment il était évêque et qu'il a écrit vers le milieu du III^e siècle. L'étude de ses deux recueils poétiques permettra peut-être d'ajouter à ces renseignements quelques indications nouvelles.

II.

Il faut un certain effort, lorsqu'on est accoutumé à lire Horace et Virgile, pour trouver quelque mérite littéraire à Commodien. On est d'abord scandalisé par les étrangetés d'une versification qui ne respecte plus les anciennes lois, et rebuté des caprices d'une langue qui se décompose. Mais quand on a surmonté cette première surprise et qu'on s'est un peu fait à toutes ces irrégularités, on ne tarde pas à saisir, à travers beaucoup de grossièretés et d'obscurités, des tours vifs et piquants, des expressions énergiques, des idées originales, qui montrent qu'au fond de ce barbare il y avait un poète.

Les *Instructiones*, qui ont été composées d'ensemble et dans l'ordre où nous les avons, s'adressent successivement

1. *Inst.*, II, 10.

aux païens, aux juifs et aux diverses classes des fidèles. L'auteur parle aux païens d'une façon vive, hardie, quelquefois brutale. Il les appelle des sots, des fous, ou pis encore¹. Les prêtres des idoles sont des menteurs ou des ivrognes², des gens qui ne cherchent qu'à remplir leur ventre³. Les dieux naturellement ne sont pas mieux traités que leurs prêtres ; il se moque sans pitié des plus grands, de Jupiter, époux de sa sœur, et qui se fait fabriquer son tonnerre par Pyragmon⁴ ; de Saturne, assez sot pour dévorer une pierre à la place de son fils⁵ ; de Neptune, qui, dans sa misère, est obligé de se faire maçon⁶. Sa raillerie a souvent un ton fort amusant de persiflage narquois. Les peintres représentent Mercure avec des ailes aux pieds et un petit sac à la main. « Hâtez-vous, dit le poète à ses adorateurs, suivez-le partout où il vole, pour qu'il vide son sac dans votre robe. Il va vous jeter ses écus ; vous pouvez en être sûrs, et d'avance danser de joie⁷. » Apollon devient amoureux de Daphné ; c'était plutôt à Daphné d'être éprise d'Apollon. Il l'aime avec passion, et ne parvient pas à la convaincre : *gratis amat stultus*. Elle s'enfuit dès qu'il approché, et, tout dieu qu'il est, il ne court pas aussi vite qu'elle. « Elle arrive la première à sa maison, tandis que le dieu reste à la porte⁸ ».

Il n'est pas beaucoup plus tendre pour les juifs que pour les païens. Ce sont des obstinés, dont Dieu a épaissi le cœur, et dont la tête ne peut plus se plier à la vérité,

1. *Inst.*, I, 6, 1 : *dicitis, o stulti...* 7, 9 : *o nimium stulti !* 34, 17 : *quasi bestius erras*.

2. *Inst.*, I, 17, 16 : *vinivoraces*.

3. *Inst.*, I, 19, 5 : *sibi viscera pascit* ; un peu plus loin on lit : *ipsa sibi nescit divinare, caeteris audet*. Ce qui rappelle le joli vers d'Ennius contre les devins, dans le *Telamo* : *Qui sibi semitam non sapiunt, alteri monstrant viam*.

4. *Id.*, I, 5.

5. *Id.*, I, 4, 7.

6. *Id.*, I, 10, 7.

7. *Id.*, I, 9.

8. *Id.*, I, 11, 16.

*dura cervice recalces*¹; c'est une race au cou raide, *gens cervicosa*, comme il dira dans son autre poème². Il met surtout en lumière les manèges auxquels ils avaient recours pour s'attirer des partisans. Les juifs étaient toujours animés de cet esprit de prosélytisme dont Horace s'est moqué. Les succès des chrétiens les rendaient très jaloux; ils espéraient gagner autant de disciples qu'eux en se montrant moins sévères. Pourvu qu'on accomplît quelques pratiques, on était judaïsant; ce qui n'empêchait pas, au dire de Commodien, de continuer à fréquenter les temples et à honorer les idoles³. Les juifs se trompaient dans leur calcul. En ces temps de foi ardente, quand les âmes sont en quête de croyances sûres, elles n'aiment pas qu'on les ménage, et se dirigent volontiers vers les doctrines les plus rigoureuses et les opinions les plus tranchées.

Les conseils que Commodien donne aux fidèles nous aident à connaître la société chrétienne de ce temps. Il prétend qu'il y avait, dès cette époque, des docteurs complaisants ou craintifs, qui essayaient d'accommoder la morale de l'Évangile aux goûts du monde et qu'on payait de leur indulgence par de petits cadeaux⁴. Lui ne les imite pas. C'est un moraliste rigoureux, qui ressemble à Tertullien, dont Gennadius prétend qu'il s'est inspiré⁵. Comme le rude sectaire africain, il reproche aux femmes le luxe de leur toilette, leurs vêtements de soie, leurs bracelets, leurs colliers, le rouge qu'elles se mettent sur les joues, le noir dont elles entourent leurs yeux⁶. Il veut qu'elles ne profitent de leurs richesses que pour faire du bien aux malheureux; le monde ne

1. *Id.*, I, 38, 1.

2. *Carmen apol.*, 261.

3. *Inst.*, I, 37, 8.

4. *Id.*, II, 16.

5. Un rapprochement assez singulier entre eux, c'est que Commodien pense que le Christ devait être laid, *Carmen apol.*, 333. C'est aussi l'idée de Tertullien, *De carne Jesus Christi*, 9.

6. *Inst.*, II, 18 et 19.

doit connaître l'étendue de leur fortune qu'à celle de leurs aumônes :

In dando divitias vestras ostendite totas ¹.

Pour les hommes aussi, la sévérité de Commodien va très loin. Il s'en prend aux opinions les plus répandues, aux préjugés les plus accrédités, et les malmène sans indulgence. Par exemple, il ne comprend pas que les gens soient si préoccupés de leurs funérailles. Les pauvres, sur ce point, ne sont pas plus sages que les riches ; pour s'assurer un convoi décent, ils se font recevoir dans des collèges funéraires². On veut avoir du monde derrière son cercueil, faire encore du bruit en traversant pour la dernière fois la ville ; à quoi bon ? « Pendant qu'on te fait l'honneur de te suivre, toi peut-être tu brûles dans l'enfer. » Il va jusqu'à blâmer les larmes qu'on verse sur les fils qu'on a perdus. Il ne faut pas se mettre en noir (*in nigris exire*), se frapper la poitrine, déchirer ses vêtements. Les païens font ainsi ; un fidèle doit se garder de les imiter ; Abraham ne pleurait pas quand il menait son fils sur les hauteurs pour l'immoler à Dieu³.

L'autre poème de Commodien a été appelé par D. Pitra, qui le publia le premier, *Carmen apologeticum*. Ce nom ne convient pas tout à fait à l'ouvrage, qui est plutôt une exposition qu'une apologie de la doctrine chrétienne. Quand on le compare aux *Instructiones*, on y trouve moins d'obscurités et de tours bizarres, plus d'aisance, un souffle plus large, des développements plus étendus. C'est qu'ici Commodien n'est plus gêné par la forme des acrostiches et qu'il se sent libre de traiter son sujet comme il lui plait. Au fond, comme je l'ai dit plus haut, le caractère et l'esprit des deux ouvrages sont les

1. *Inst.*, II, 18. Dans cette pièce, il fait allusion à un miracle qui devait faire alors quelque bruit dans la communauté chrétienne. La femme d'un sénateur (*clarissima*) venait d'être rendue à la vie par les prières des veuves qu'elle avait généreusement secourues.

2. *Id.*, II, 33, 13 : *ob ista collegia quaeris*.

3. *Id.*, II, 32.

mêmes. Dans celui-ci, comme dans l'autre, le poète attaque volontiers les païens et les juifs, et avec les mêmes arguments. Il est très dur pour les mondains, pour les riches ; et, quand il s'agit de leur dire leur fait, il ne recule pas devant les expressions triviales et les comparaisons grossières. Ces chrétiens endurcis, qui résistent à tous les avertissements qu'on leur donne, lui paraissent ressembler à des jambons trop salés, qui deviennent durs comme une pierre¹. Les riches sont des gens qui ne reculent devant aucun crime, qui volent et qui pillent, qui boivent le sang du pauvre monde, pour vivre à l'engrais, comme des porcs :

Dum modo laetentur saginati vivere porci².

La dernière partie du poème est la plus belle et la plus connue ; elle raconte la venue des deux antéchrists, les guerres terribles qu'ils suscitent et la fin du monde. C'est la première fois, à notre connaissance, que ces rêves du christianisme naissant, qui remplissent les chants sibyllins, se retrouvent exposés avec tous ces détails dans la littérature latine. Aussi s'est-on particulièrement occupé de cette partie de l'œuvre de Commodien, ce qui me dispense d'y insister. Le poète tenait beaucoup à ce sujet lugubre sur lequel il est revenu deux fois, dans les *Instructiones* et à la fin du *Carmen apologeticum*. On sent, dans ses vers, une certaine sympathie pour les barbares qui envahissent l'empire³, et de sourdes colères contre Rome, qui persécute les saints. Elle doit bientôt périr, et Commodien triomphe d'avance de cette ruine :

Luget in aeternum quae se jactabat aeternam⁴ !

Ces sentiments violents ne devaient pas être ceux des

1. *Carmen apol.*, 72.

2. *Id.*, 19.

3. *Id.*, 810.

4. *Id.*, 910.

personnes éclairées et des classes riches, qui ne pouvaient guère imaginer qu'on pût vivre en dehors de la civilisation romaine ; on ne les comprend que chez les gens du peuple, étrangers à tous les raffinements de cette civilisation et qui prenaient plus aisément leur parti de la voir disparaître. Aussi, est-ce pour ceux-là qu'écrit surtout Commodien. Il dit expressément que c'est aux ignorants, aux illettrés qu'il s'adresse :

Et rudes edoceo ubi sit spes vitae ponenda ¹.
Sufficiunt ista rudibus ².

et la manière dont il leur parle est bien celle qui leur convient le mieux. Ce style violent et net, sans fausse rhétorique, sans vaine élégance, qui dit les choses par leur nom, est fait pour leur plaire. Ces hardiesses d'idées, ces trivialités d'expressions, ces plaisanteries grossières sont tout à fait de leur goût. Ils écoutent volontiers les attaques contre la toilette des femmes, l'inhumanité des riches, la vénalité des juges, la faconde vide des avocats, et l'on a remarqué que Commodien revient sans cesse sur ces lieux communs ; il est donc déjà facile de voir, par les sujets qu'il préfère, et la façon dont il les traite, que c'est un poète populaire.

III.

On le voit mieux encore par la langue qu'il parle et la manière dont il fait les vers. La latinité et la versification de Commodien sont deux sujets d'étude fort intéressants, qui achèvent de montrer à quel public il s'adressait et le dessein qui le faisait écrire. Malheureusement, malgré les travaux d'Hansen, de Dombart, de Ludwig, le texte de ses ouvrages est en fort mauvais

1. *Id.*, 58.

2. *Id.*, 575.

état. Il nous a été conservé par un très petit nombre de manuscrits, dont la plupart sont d'une époque fort récente; et, quand on veut, par un effort de critique, corriger les mauvaises leçons qu'ils contiennent, on se trouve dans un grand embarras. Cette langue et cette versification étant de leur nature irrégulières et s'éloignant en général des modèles classiques, nous manquons d'une base pour nos corrections. Quand nous rencontrons, dans les *Instructiones* ou le *Carmen apologeticum*, une façon de parler nouvelle et inusitée, il nous est difficile d'affirmer si c'est une erreur du copiste ou une singularité de l'auteur. Aussi, me bornerai-je, à propos de la langue de Commodien, à quelques observations rapides qui, s'appuyant sur un grand nombre de faits, ont plus de chance d'être certaines¹.

Les mots nouveaux ne sont pas fréquents chez lui; et, ce qu'il est très important d'observer, c'est que tous ceux qu'il emploie sont formés d'éléments grecs ou latins¹. Tels sont, par exemple, *alapari*, souffleter; — *incopriare aliquem*, insulter, de *copria*, ordure, qui se trouve mentionné dans Suétone, et dont les ennemis de l'Eglise se servaient pour railler saint Cyprien, *Cyprianus coprianus*; — *recalces*, plus vif que *reluctantes*, et qui fait image; — *jocondari*, pour *laetari*, employé dans Lactance et dans saint Augustin; — *refugare*, pour *repellere*; — *titulare*, pour *pronuntiare*; — *transfluiare*, passer un fleuve; — *lugia*, pour *lacri-*

1. On peut voir, pour plus de détails, les *index* de l'édition Ludwig, qu'il serait aisé de rendre plus complets.

2. J'excepte, bien entendu, les mots de la langue ecclésiastique, *Gehenna*, *Pascha*, etc., encore le plus souvent les termes chrétiens sont-ils empruntés à la langue ordinaire, avec une signification nouvelle, *Unctus*, le Christ, *saecularia*, *carnalia*, etc. Une expression qui paraît propre à Commodien est le mot *gens* pour signifier un païen : *gens et ego fui* (*Inst.*, I, 26, 24). On voit, du reste, que sans créer des mots nouveaux, le christianisme altérerait profondément le caractère de la langue latine. Voici, par exemple, un vers de Commodien, où tous les mots sont latins et dont un Romain du grand siècle aurait eu beaucoup de peine à comprendre le sens : *tollite corda fraudis, divites, et sumite pacis*. (*Inst.*, I, 30, 19.)

mae ; — *momerium*, sottise, du grec *μῶμαρ*, que Plaute avait déjà latinisé ; — *derigere aliquem*, assouplir, *dérail-der* quelqu'un. Parfois, le mot dont se sert Commodien est latin, seulement il le prend dans un sens nouveau. *Fabulosus* signifie chez lui un bavard ; *abuti*, ne pas user ; *discredere*, ne pas croire. Souvent aussi il s'est contenté de donner aux mots des terminaisons nouvelles, *insignus*, *jurgiare* (*jurgare*), *dimicatura*, *lampada*, *obsidiae* (*dimicatio*, *lampas*, *obsidium*), *verbus*. Déjà les invités de Trimalchio, dans Pétrone, disent *bonus vinus*. Ou bien encore, à la place du terme simple il emploie un composé : *propeccare*, pour *peccare* ; *indissimulantes*, pour *simulantes* ; ce qui prouve que les mots s'étant affaiblis par l'usage n'expriment plus suffisamment l'idée qu'on veut rendre et qu'on éprouve le besoin de les renforcer. De là viennent aussi des pléonasmes singuliers destinés à donner plus de relief à l'expression : *nunquam noluerunt* ; *retro respiciunt* ; *rursus remeant* ; et cette accumulation des deux formes du comparatif : *plus palea levior*.

Mais les plus grands changements qu'a subis cette langue lui viennent de l'oubli des règles de la grammaire. Les prépositions ne gouvernent plus les cas qu'elles devraient régir. On dit : *ab orientem* ; *redire in urbe* ; *esse in pacem* ; *cum millia multa*. *De* est employé au lieu du génitif : *cura de verbo* ; *oblitus de gesto priore*. Les prépositions sont multipliées sans utilité et placées devant des mots qui n'avaient pas besoin d'elles : *a longe* ; *ab igne perire* ; *patrem de regno privavit* ; *judicare iniquos in flamma*. Le régime des verbes n'est plus le même qu'à l'époque classique ; on dit : *potare aliquid aliquem*, faire boire quelque chose à quelqu'un ; *balneis ire* ; *spectaculis ire cruentis* ; *peccare Deo*. Les règles de la concordance des temps ne sont plus observées : *jussit ut adorent* ; *cum legitis*, *invenietis*. Le gérondif a le sens du participe ; l'infinitif présent prend la place du futur : *promittit nos vivere*, pour *victuros esse*. Dans la proposition infinitive, le rapport entre les deux verbes est quelquefois tout à fait supprimé : *spero reus*

*non est*¹. Le plus souvent, il est exprimé par *ut, quod*, ou *quoniam*. C'est la tournure qui l'a emporté dans la suite, et que le français a conservée. En revanche, l'infinitif est fréquemment employé dans des cas où la langue classique aurait recours à une périphrase : *justitia et bonitas vivere faciunt; describere vincor*, je suis impuissant à décrire; *insanis credere deos*, tu es assez fou pour croire aux dieux. Cet emploi de l'infinitif est quelquefois très heureux et donne beaucoup de vivacité à la phrase, comme, par exemple, dans le vers suivant :

parantur

Supplicia miseris et longo carcere flet.

Toutes ces façons de parler sont connues; elles appartiennent à la langue populaire. Nous les retrouvons, augmentées de beaucoup d'autres, au v^e et au vi^e siècles; mais alors elles sont devenues si usitées, si générales, qu'elles s'imposent même aux auteurs qui se piquent de bien écrire, quand ils cessent un moment de se surveiller. C'est ainsi qu'elles se sont glissées jusque dans les œuvres de Macrobe et de saint Jérôme, quoiqu'ils fussent tous les deux des imitateurs zélés des écrivains classiques². L'étude de Commodien nous apprend qu'elles existaient au iii^e siècle, et qu'il y avait déjà une langue populaire qui ressemblait à celle qu'on parlait dans les derniers temps de l'Empire; il était important de le savoir. Mais ce qu'il importe bien plus de remarquer, c'est que, parmi les singularités de langage que nous venons de relever chez lui, il n'y en a pas qui paraissent lui être particulières ou qu'on puisse attribuer en propre au pays où il vivait. Nous en sommes d'abord fort

1. M. Ludwig fait remarquer qu'il y a déjà des exemples de cette tournure chez Pétrone : *scito olla fervet*, 38; *spero sic moriar*, 57. Quant à l'emploi de *quod*, on le trouve déjà dans l'auteur du *De bello Hispaniensi*, placé à la suite des Commentaires de César.

2. Voyez le livre si intéressant de M. Gœlzer, *La latinité de S. Jérôme*. On y trouvera mentionnées presque toutes les locutions que j'ai signalées dans Commodien.

étonnés ; saint Cyprien et saint Jérôme nous disent, en effet, que le latin changeait de caractère suivant les contrées comme selon les temps : *latinitas et regionibus mutatur et tempore*¹ ; et il était naturel de penser que dans les pays où les anciennes langues nationales n'avaient pas cessé d'être parlées, comme en Gaule ou en Afrique, le voisinage de ces idiomes divers a fait subir au latin des altérations particulières. Mais, jusqu'ici la publication du *Corpus inscriptionum latinarum* n'a pas confirmé cette opinion, et elle a trompé les espérances de ceux qui s'étaient mis en quête de ces provincialismes ; ils n'en ont presque pas trouvé de traces. Non seulement il n'y avait, d'un bout du monde à l'autre, qu'une manière de bien parler le latin, et des orateurs de Cirtha et de Nîmes, comme Fronton ou Domitius Afer, passaient à Rome pour les meilleurs écrivains de leur temps ; mais, ce qui est plus extraordinaire, il semble qu'il n'y ait pas eu non plus deux façons de le mal parler. Les fautes de langage que l'on remarque dans les diverses provinces sont à peu près les mêmes² ; et, par exemple, les tournures que les grammairiens nous donnent comme propres à l'Afrique, se retrouvent en Gaule, en Espagne et ailleurs³. Il faut croire que le latin s'est corrompu d'après certaines lois générales, qui ont agi partout de la même façon et produit dans tous les pays du monde des résultats semblables.

On comprend donc qu'il ne soit pas possible, d'après la langue que parle Commodien, de savoir dans quelle province de l'empire il a vécu. Voyons si nous serons plus heureux en étudiant sa versification.

M. Lucien Müller en a donné, en quelques mots, les règles principales, dans son excellent livre sur la mé-

1. S. Cypr., *ep.*, 25. S. Jér., VII (Vallarsi), p. 429.

2. Voyez à ce sujet le travail de M. Maximilien Hoffmann, intitulé : *Index grammaticus ad Africae titulos latinos*, publié dans les *Dissert. philol. Argentoratenses*, t. I.

3. Hoffmann, p. 57 et 80 ; il n'y a rien de plus commun, dans les Inscriptions du monde entier, que les deux exemples d'africanismes que nous donne Isidore de Séville.

trique des poètes latins¹. Je me contenterai d'ajouter à ce qu'il a dit quelques observations nouvelles, en ayant soin de tenir compte des conseils qu'il nous donne de ne pas vouloir imposer des lois trop régulières à un genre de poésie dont l'irrégularité est le principe : *non licet certis legum circumscribi finibus quae contemptu ferme oriuntur regularum*.

Ce qui frappe surtout quand on lit les ouvrages de Commodien, c'est que le plus souvent la quantité n'y est pas respectée. Et, tout d'abord, on se demande ce que peuvent être des vers latins qui n'ont pas de quantité. C'est sur elle, en effet, que repose toute la poésie des Romains, et sur elle seule. Sans doute Bentley et après lui Godefroy Hermann ont prétendu qu'à l'origine les poètes avaient un grand souci de l'accent tonique ; ils ont même été jusqu'à soutenir que l'accent avait alors plus d'importance même que la quantité et qu'il est le principe sans lequel on ne peut comprendre les vers de Térence et de Plaute. Ritschl, atténuant ce que l'opinion de ses maîtres lui parut avoir d'excessif, s'est contenté de dire que, tout en se conformant aux règles de la quantité, les poètes anciens, surtout ceux qui travaillaient pour le théâtre, s'efforçaient de tenir compte de l'accent autant qu'ils le pouvaient. C'était encore aller trop loin, et ces hypothèses, qui avaient été accueillies avec faveur, ont été réfutées d'abord par MM. Weil et Benloew, dans leur *Théorie générale de l'accentuation latine*, et plus tard par MM. L. Müller et Louis Havet. Ces savants ont établi qu'aussi haut qu'on puisse remonter dans l'histoire littéraire de Rome, tous les vers, même le saturnien, à plus forte raison l'hexamètre, l'iambique et le trochaïque, ont pour principe essentiel la quantité, et qu'il n'est pas possible de croire que l'accent ait eu une influence directe sur la formation de la poésie latine.

Mais n'en a-t-il pas eu sur sa décadence ? C'est une autre question. Pour la résoudre, il faudrait étudier de près la marche qu'a suivie l'altération de la quantité, et

1. *De re metrica*, p. 448.

par quels degrés successifs on en vint à ne plus distinguer les longues des brèves. Il me semble que le premier signe qu'on surprenne partout de cette altération est l'habitude d'abrèger les dernières syllabes des mots. Elle se retrouve de bonne heure dans tous les pays qui parlaient latin. On commence par ne tenir aucun compte des lettres qui sonnent moins, comme S et M ; puis, on abrège les syllabes longues de nature et même les diphthongues. Dans une inscription romaine du temps d'Hadrien, un vers débute ainsi : *Musae mihi dederunt*¹. Il me paraît difficile de ne pas voir, dans cette habitude qui se reproduit partout, l'influence de l'accent². Comme en latin, il est toujours sur la pénultième ou l'antépénultième, il doit avoir pour résultat d'affaiblir la prononciation des finales. Nous savons qu'on les laissait quelquefois tomber en parlant, et Quintilien demande qu'on apprenne aux enfants à se garantir de ce défaut : *Curabit ne extremæ syllabæ intercidant*³. Mais si l'accent a quelquefois servi à détruire la quantité, est-ce à dire que du premier coup il se soit substitué à elle, et que, par exemple, il suffise à rendre compte des vers de Commodien ? Est-il vrai, comme on l'a dit souvent, que l'accent y tienne la place de la quantité ? Exprimée de cette façon absolue, cette opinion n'est pas juste. Il est, en effet, facile de voir, en scandant ces vers, que le temps fort tombe souvent sur une syllabe qui n'est pas accentuée, et c'est notamment ce qui arrive toujours à la césure, après le second pied. Ainsi, quoique l'accent, comme on le verra plus tard, y joue un certain rôle, ces vers ne peuvent pas être appelés d'une façon générale des vers accentués ; il est plus juste de dire que ce sont des vers rythmiques.

1. C. I. L., VI, 7578. Il semble qu'en Italie on n'ait jamais perdu l'habitude d'abrèger les dernières syllabes des mots. Voici un vers populaire que M. Mommsen rapporte à l'époque de Cicéron : *Est equos perpulcer, sed tu vehi non potes istoc*. C. I. L., I, 1442.

2. Ce n'est pourtant pas l'opinion de M. L. Müller, *Der saturnisch Vers*, p. 33.

3. *Inst. orat.*, I, XI, 8.

Le rythme, c'est-à-dire la succession des temps forts et des temps faibles, des levés et des frappés, n'est pas tout à fait la même chose que le mètre, qui consiste surtout dans la suite de syllabes longues et brèves. Ils se confondent ensemble à l'époque classique où il est de règle que le temps fort tombe toujours sur une longue. Au fond, pourtant, ils sont distincts l'un de l'autre, et saint Augustin exprime très bien cette différence quand il dit : *omne metrum rhythmus, non omnis rhythmus etiam metrum est*¹. Il n'y a de syllabes longues et brèves, c'est-à-dire de mètres, qu'à la condition qu'il y ait des syllabes ; au contraire, le rythme existe indépendamment des paroles et peut s'appliquer à la musique instrumentale. Si les gens lettrés, qui connaissaient les étymologies des mots, leurs anciennes formes et leurs variations, leur rapport avec les mots grecs, faisaient plus d'attention à la quantité, le rythme frappait davantage les ignorants, les gens du peuple ; ils s'en souvenaient encore après qu'ils avaient oublié les paroles auxquelles il s'appliquait, et pouvaient souvent dire, comme le berger de Virgile : *numeros memini, si verba tene-rem*². Celui de l'hexamètre est simple, net, facile à saisir ; il s'imposait au souvenir des gens qui s'initiaient à la culture latine. De ces vers qu'ils entendaient sans les bien comprendre, ils ne retenaient guère qu'une série de temps forts et de temps faibles. C'était comme un moule tout fait dans lequel ils finirent par jeter les premières paroles venues.

Mais tout cela n'a pu se faire qu'après que le sentiment de la quantité s'est affaibli et perdu. C'est ce qui, à Rome même, a commencé d'assez bonne heure³.

1. *De musica*, III, 2.

2. *Egl.*, IV, 45.

3. Il semble qu'à Rome, dans les premiers temps, le peuple n'avait pas un sentiment très vif de la quantité. C'est ce que paraissent prouver les libertés que prennent avec elle les poètes comiques. On peut tirer la même conséquence de certains jeux de mots qui se trouvent dans leurs pièces, et qui ne peuvent se comprendre que si l'on suppose que la prononciation des brèves et des longues n'était pas très différente ;

Naturellement, la décadence a été plus rapide encore dans les provinces. Le latin s'y était répandu très vite. Il était bientôt devenu non seulement la langue officielle, dans laquelle les actes publics étaient rédigés, mais celle qu'on enseignait à l'école et dont on se servait dans les relations du monde. Nous avons dit tout à l'heure que le contact des anciens idiomes n'en avait pas trop altéré la pureté ; mais si la grammaire n'eût pas beaucoup à se plaindre du voisinage du celtique et du punique, nous savons que l'effet s'en fit sentir sur la prononciation. On reconnaissait toujours, à leur façon de parler, les gens qui avaient été élevés hors de l'Italie, quelque effort qu'ils fissent pour le dissimuler. Quand Hadrien, qui était né en Espagne, voulut lire dans le sénat un discours de Trajan, dont il était le questeur, tout le monde se mit à rire¹. Septime Sévère, qui avait de bonne heure couru le monde entier, ne put jamais se défaire de son accent africain².

Parmi les défauts les plus ordinaires d'une prononciation vicieuse se trouve la mauvaise habitude de ne pas distinguer les longues des brèves. Dans les pays où cette habitude domine, il est naturel que l'oreille ne prenne pas le sentiment de la quantité. C'est ce qui dut arriver dans la plupart des provinces de l'empire. Sans doute une éducation savante, la lecture assidue des grands poètes pouvaient bien maintenir, dans les classes lettrées, le talent de faire correctement les vers ; mais la quantité ainsi apprise et conservée n'avait rien de vivant ; c'était un produit d'école, une convention embarrassante qui ne faisait que gêner l'inspiration. Dans tous les cas, ceux qui n'avaient pas étudié, et à qui une prononciation exacte pouvait seule apprendre à reconnaître la valeur des syl-

telle est la plaisanterie sur *a mare* et *amare*. (*Miles glor.*, 1304, éd. Ribbeck.) Plus tard, à la vérité, Cicéron nous dit que le public grossier des théâtres s'apercevait des fautes que l'on commettait en ce genre : *in iis si paulum modo offensum est, theatra tota reclamant.* (*De orat.*, III, 50.)

1. *Hist. Aug.*, Hadr., 3.

2. *Hist. Aug.*, Sept. Sev., 19.

labes, n'ayant pas ce moyen de la savoir, l'ignoraient. C'est ce que nous dit formellement saint Augustin des gens de l'Afrique : *Afrae aures de correptione vocalium vel production non judicant*¹. Mais, comme je l'ai dit plus haut, ils étaient encore sensibles au rythme, c'est-à-dire à l'alternative des temps forts et des temps faibles, et il fallait faire des vers rythmiques, quand on voulait être compris d'eux.

Cependant Commodien ne s'est pas tout à fait contenté du rythme, et il a gardé deux débris importants de l'hexamètre classique : 1° il conserve la césure après le second pied, ou césure *penthémimère* (la césure *hephthémimère* n'est chez lui qu'une très rare exception); 2° il respecte, au moins d'une manière apparente, la quantité du dernier pied, et quelquefois de l'avant-dernier. A propos de cette particularité, il faut que je rappelle une observation importante qui a été faite depuis longtemps. L'accent tonique étant toujours, en latin, sur la pénultième, si elle est longue, et, si elle est brève, sur l'antépénultième, il s'ensuit que, sauf quelques exceptions, qui deviennent de plus en plus rares à partir d'Auguste, il est placé, dans les deux derniers pieds de l'hexamètre, sur la syllabe longue du dactyle et la première du spondee (*tégmine fâgi*). Il se produit donc, sur ces deux syllabes, une triple coïncidence du rythme, de l'accent, de la quantité, qui ne se retrouve presque jamais ailleurs. Cette coïncidence donne aux derniers pieds de l'hexamètre une cadence nette, marquée, qui frappe l'oreille et qu'elle retient. C'est ce qui a fait la popularité de ce vers chez tous les peuples qui ont parlé latin. Tous ont essayé de le reproduire, et, dans leurs essais souvent malheureux, on sent toujours un effort pour rappeler de quelque manière cette cadence finale dont ils avaient gardé le souvenir. Rien n'est plus visible dans l'œuvre de Commodien. Ses deux poèmes se composent d'à peu

1. S. Aug., *De doctrina christ.*, IV, 24 (X). Il veut parler du peuple. En Afrique, comme ailleurs, les gens instruits savaient la quantité. S. Augustin le dit expressément, *Conf.*, XI, 27.

près deux mille trois cents vers. Sur ce nombre, il n'y en a guère que trente-quatre ou trente-cinq qui ne se terminent pas par un spondée. Mais est-ce bien un spondée qu'il a voulu faire, et comprendrait-on qu'il eût respecté la quantité à la fin du vers, quand il avait l'air de l'ignorer et n'en tenait pas compte dans le reste ? Il est plus simple de croire qu'il ne se préoccupait que de l'accent et que, grâce aux conditions même de l'hexamètre, il a trouvé de plus la quantité qu'il ne cherchait pas. Par exemple, lorsque son vers se termine par un mot de trois syllabes, ce qui arrive souvent, comme la pénultième ne pouvait avoir l'accent que si elle était longue, il est arrivé que, quoique le poète n'eût d'autre dessein que de placer en cet endroit une syllabe accentuée, elle se trouve longue par surcroît. C'est ce qui n'arrive plus pour les mots de deux syllabes, où l'accent est sur la première, même si elle est brève. Aussi remarque-t-on que, parmi les trente-cinq vers de Commodien, qui ne rentrent pas dans la règle ordinaire, il y en a vingt-sept qui se terminent par un mot de deux syllabes dont la première est brève, *tēnet*, *bībunt*, *āqua*, *crūcem*, etc. Il n'y a plus de doute ici : c'est de l'accent seul que le poète a tenu compte. On voit donc que c'est une sorte de hasard qui, chez lui, amène, à la fin du vers, tant de spondées irréprochables, sans qu'il les ait cherchés, et quoiqu'il n'eût souci que de l'accent. De plus, si du dernier pied nous passons au cinquième, nous y trouvons sans doute un certain nombre de dactyles exacts, mais le plus souvent le poète ne cherche qu'à faire tomber le temps fort sur la syllabe accentuée, sans se soucier de la quantité : *Dēos orābant*, — *crēditis viro*, — *bēllum vicisti*.

Voilà donc quels sont les caractères ordinaires du vers de Commodien. Pour l'essentiel, c'est un vers rythmique, qui respecte la césure au milieu du troisième pied, et qui, pour rendre autant que possible l'effet que produisait la fin de l'hexamètre sur des oreilles populaires, des trois éléments qui se trouvaient réunis dans les deux derniers pieds du vers classique en conserve deux, le temps fort et l'accent.

Si nous voulons savoir dans quel pays Commodien a vécu, il semble que nous n'ayons qu'à chercher quelle est la province de l'empire où cette sorte de vers se retrouve. Mais nous rencontrons ici la même difficulté qui nous arrêta tout à l'heure. La versification, comme la langue, s'est corrompue partout de la même manière, et, dans toutes les contrées du monde romain, les illettrés qui se mêlent de faire des vers commettent à peu près les mêmes fautes. Cependant, il y a un pays où ces fautes semblent plus communes qu'ailleurs, où elles se reproduisent avec plus de régularité, où elles semblent une sorte de système et d'usage commun, c'est l'Afrique. Nulle part on n'a autant écrit de vers sur les monuments publics et privés; nulle part peut-être on n'en a fait de plus mauvais. On en trouve sans doute de corrects dans le nombre, mais ceux-là se font remarquer par un ton de pédantisme qui sent l'école, ils sont embarrassés, obscurs; ils trahissent la gêne de quelqu'un qui parle une langue qu'on lui a apprise et qu'il ne s'est pas assimilée. D'ailleurs, quelque précaution qu'il prenne, l'auteur n'évite pas toujours les vers faux¹. Le plus grand nombre ne paraît pas se préoccuper de les fuir. Les fautes de quantité s'évalent chez eux en toute liberté, et même les gens riches et qui paraissent appartenir à des classes élevées s'y résignent aisément². Cette corruption a commencé de bonne heure : sur un monument que Wilmanns juge appartenir au commencement du III^e siècle, on lit entre autres le vers suivant :

Béne gestis omnibús cum in pátria mécum redíret³.

1. Voyez C. I. L., VIII, 1523. Ces vers sont d'un lettré, qui joue avec la mythologie. Cependant les finales des mots y sont abrégées, contre toute quantité, et l'on y trouve, à la fin d'un pentamètre, *matrí Venustae meae*. Voyez aussi 2035 et 4635.

2. *Id.*, 7156. La tombe est ornée de peintures, ce qui prouve que le mort devait avoir une certaine fortune, mais les vers n'ont plus aucune mesure.

3. *Id.*, 152. Il est curieux de voir que, comme dans les *Instructiones* de Commodien, les vers forment des acrostiches. C'est un système qu'on retrouve encore ailleurs. Voyez 4681 et 9159.

Ces vers, d'un contemporain de Commodien, sont aussi barbares que les siens et faits d'après le même système. Comme on le voit, le rythme y remplace la quantité, et dans les trois derniers pieds, l'accent tonique coïncide avec le temps fort. Ce système est celui de presque tous les vers qu'on lit sur les monuments de l'Afrique. Ils sont faits avec un art plus ou moins grossier ; quelquefois le rythme même n'est pas respecté, et le nombre des syllabes est plus long ou plus court qu'il ne le faudrait. Seule cette apparence de dactyle et de spondée final se retrouve partout ; l'auteur fait des efforts désespérés pour en conserver quelque image, quand tout le reste lui manque. Cette façon de versifier persista en Afrique tant qu'on y parla latin. Sous Justinien, le patrice Salomon ayant réparé les murs de Calame, on y grava en son honneur une inscription avec des vers dont voici le meilleur :

Núllus málorúm poterit erígere mánus ¹.

Quand on songe que ce système de versification était usité en Afrique du temps de Commodien, et lui a survécu pendant des siècles, que ce pays est celui où il a été le plus populaire, le plus répandu, on regarde comme très vraisemblable l'opinion de ceux qui pensent que c'est en Afrique que Commodien a vécu et qu'il écrivait pour des Africains.

IV. .

Il ne reste plus qu'à nous demander si l'on peut savoir les raisons qu'avait Commodien pour se servir, comme il l'a fait, d'une langue et d'une versification populaires. La réponse la plus simple à cette question serait d'admettre qu'étant sorti lui-même des rangs du peuple, il a écrit comme il parlait ; mais elle n'est pas vraisemblable. Il ne faut pas oublier qu'il était évêque, et que

1. C.I.L., VIII, 5352.

le rang élevé qu'il occupait dans la hiérarchie ecclésiastique suppose qu'il devait posséder une certaine culture d'esprit. Cette culture a laissé des traces dans ses œuvres, toutes grossières qu'elles sont. On y remarque quelques imitations de Virgile qu'il importe de relever.

Inst., I, 36, 16 : *mala gaudia vitae*. — Virg., *Æn.*, VI, 278 : *et mala mentis gaudia*. (Voyez aussi *Carmen apol.*, 212.)

Inst., II, 8, 8 : *namque fatebor enim*. — Virg., *Æn.*, IV, 20 : *Anna, fatebor enim*.

Inst., II, 11, 9 : *inter spelaea ferarum*. — Virg., *Egl.*, X : *inter spelaea ferarum*.

Carmen apol., 171 : *tum genus indocile*. — Virg., *Æn.*, VIII, 321 : *is genus indocile*.

Carmen apol., 582 : *insanumque forum*. — Virg., *Georg.*, II, 502. *Insanumque forum*.

Ces quelques citations suffisent pour montrer qu'il connaissait les classiques, qu'il les avait étudiés et pratiqués dans sa jeunesse ; il ne s'est donc pas éloigné d'eux par ignorance, mais volontairement et de parti pris. On dirait quelquefois que les souvenirs d'une éducation polie lui reviennent malgré lui à la mémoire. Au milieu de ces vers, qu'il a faits volontairement mauvais, il s'en est glissé quelques-uns d'irréprochables. Il y en a même qui ne manquent pas d'un certain éclat, comme celui-ci :

Rectoremque poli, per quem sunt omnia facta.

ou cet autre :

Integratur homo, fuerat qui mortuus olim.

Peut-être aussi, en étudiant de près ses œuvres, trouverait-on quelques passages où l'homme ancien et le nouveau, celui qu'avait fait l'éducation et celui qui se fit lui-même semblable au peuple, semblent se combattre. Dans des vers comme ceux-ci :

Fit sterilis terra nec sudant fontibus aquae ¹.
Ignea tempestas furit ...
Rugit pestifera clades, tremit excita tellus ².

On remarque une élégance d'expression qui trahit le lettré. Ce n'est pas ainsi que s'exprime ordinairement la poésie populaire. Elle emploie des termes plus simples, et cherche plutôt des effets d'ensemble que les agréments des détails. Je la retrouve mieux dans ce morceau, qu'on a souvent cité, et où il nous décrit le retour des tribus fidèles :

Umbram illis faciunt nubes, ne vexentur a sole,
Et ne fatigentur substernunt se montes et ipsi ³...

On voit donc qu'il avait fréquenté les écoles dans sa jeunesse et cultivé la grammaire et la prosodie ; s'il a plus tard volontairement désappris ce qu'on lui avait enseigné, il faut qu'il ait eu quelque raison pour le faire, et cette raison n'est pas difficile à deviner. D'abord il devait être de ces docteurs rigides à qui la littérature profane était suspecte. Il s'est plaint énergiquement de ceux qui perdent trop de temps à lire les grands écrivains et qui font profession de les trop estimer :

Vergilius legitur, Cicero aut Terentius item ;
Nil nisi hoc faciunt, ceterum de vita siletur ⁴.

Lui, c'est de la vie qu'il veut parler, et il veut surtout en parler aux pauvres gens ; c'est d'eux qu'il s'est occupé, et, pour en être compris, il parle leur langue. Il oublie les leçons qu'il a reçues, il fait des vers comme en font les ignorants et les illettrés. Nous savons que d'autres que lui, en Afrique, ont écrit pour le peuple ; mais peut-être est-il le premier qui en ait eu l'idée. Saint Augustin nous parle d'une traduction des chants sibyl-

1. *Carmen apol.*, 838.

2. *Id.*, 101.

3. *Id.*, 960.

4. *Id.*, 578. Remarquons en passant que les trois écrivains mentionnés par Commodien, Virgile, Cicéron et Tércence, sont bien ceux qui paraissent avoir été le plus lus à cette époque, et que les Pères de l'Eglise citent le plus volontiers.

lins qui était écrite *versibus male latinis et non stantibus*¹. Par le sujet et le style, c'était évidemment une œuvre populaire. L'évêque d'Hippone lui-même, ce lettré raffiné, qui avait eu tant de peine à goûter le latin rocailleux des livres saints, finit par imiter Commodien. Il écrivit, contre les Donatistes, son psaume abécédaire, dans lequel, nous dit-il, il s'est soustrait à toutes les lois du mètre pour n'être pas forcé d'employer des mots que le peuple ne pourrait pas comprendre². C'est justement ce qu'avait essayé de faire Commodien un siècle et demi auparavant.

Ainsi, la première fois que la poésie chrétienne parle latin, elle s'adresse au peuple, elle s'exprime comme lui, ne reculant, pour lui plaire, devant aucune faute de grammaire et de prosodie. Ce n'est pas dans cette voie qu'elle a marché plus tard, et ceux qui, après la victoire de l'Église, songèrent à chanter en vers son histoire ou sa doctrine, travaillaient pour un autre public. Commodien voulait sans doute, suivant le précepte de l'Évangile, mettre le vin nouveau dans des outres neuves ; on ne fut plus occupé après lui que d'accommoder les vieilles formes poétiques à la religion nouvelle. Il écrivait pour le peuple, pour la foule, dont il partageait tous les sentiments : *doleo pro civica turba*³ ; on voulut attirer surtout les gens des classes élevées, ceux que l'habitude des lettres humaines rend plus sensibles aux agréments de la poésie et au charme des vers : *quos studiorum saecularium disciplina per poeticas magis delicias et carminum voluptates delectat*⁴.

Nous ne savons pas quel fut le succès de la tentative isolée de Commodien. Que dans les classes éclairées, parmi les gens du monde, on n'ait prêté aucune attention « à ces quasi vers écrits dans une langue grossière⁴, »

1. S. Aug., *Civ. Dei*, XVIII, 23.

2. *Instr.*, I, 1, 7.

3. Sedulius, *Carm. pasch.*, première préface.

4. Ce sont à peu près les expressions de Gennadius : *mediocri sermone, quasi versu*.

ou le comprend sans peine ; mais comment le peuple, pour lequel ils étaient faits, les a-t-il accueillis ? Personne ne nous l'a dit. Il semble pourtant qu'il en ait été frappé, puisque la mémoire ne s'en est pas tout à fait perdue. A la fin du v^e siècle, Gennadius a consacré une notice de quelques lignes à ce poète étrange dont le classique saint Jérôme n'avait pas parlé. Ce qui est plus remarquable, c'est que vers le même temps, le pape Gélase II crut devoir placer les opuscules de Commodien parmi les livres apocryphes, qui ne sont pas reçus par l'Église romaine. Évidemment il n'aurait pas parlé de lui, si à cette époque encore Commodien n'avait gardé quelques lecteurs. Ne soyons pas surpris que les populations africaines aient conservé le souvenir du vieil évêque qui, après s'être fait pauvre et petit, *mendicus Christi*, pour attirer les petits et les pauvres, avait voulu, ce qui est peut-être plus méritoire encore, oublier sa littérature pour être compris des illettrés.

OBSERVATIONS

SUR LE

TEXTE DE L'ÉCONOMIQUE DE XÉNOPHON

PAR ÉD. TOURNIER

Charles Graux et Alfred Jacob, d'abord nos élèves, puis nos collègues, ont fait faire, selon moi, un pas notable à la constitution du texte de l'Économique. En soumettant au jugement des philologues les observations qui suivent, j'ai pour objet, non certes de provoquer une comparaison qui pourrait ne pas tourner à mon avantage, mais d'ajouter, si je puis, quelques corrections à celles dont l'écrit de Xénophon est déjà redevable à notre école. Du même coup, je donnerai au public savant une idée de l'enseignement que j'ai eu l'honneur d'inaugurer sous les paternels auspices de notre illustre et bien regretté président, Léon Renier.

I, 2. Ἡ καὶ ὥσπερ τούτων τῶν τεχνῶν ἔχοιμεν ἂν εἰπεῖν ὃ τι ἔργον ἐκάστης, οὕτω καὶ τῆς οἰκονομίας δυνάιμεθ' ἂν εἰπεῖν ὃ τι ἔργον αὐτῆς ἐστὶ.

L'avant-dernier mot αὐτῆς ne peut, quoi qu'en dise Breitenbach, avoir été ajouté par Xénophon « pour la clarté »; car il a plutôt pour effet d'obscurcir une phrase qui, sans cette addition, serait extrêmement simple. D'autre part, et pour la même raison, il ne peut avoir été ajouté par un interpolateur. Ce serait donc agir témé-
rairement que de le retrancher. Mais il ne sera pas témé-
raire de biffer [δυνάιμεθ' ἂν εἰπεῖν ὃ τι ἔργον αὐτῆς ἐστὶ], qui a

tous les caractères d'une glose; on n'annoterait pas autrement la phrase de Xénophon, dans une édition explicative à l'usage des écoliers d'Athènes.

I, 3. Ἡ καὶ τὸν ἄλλου δὲ οἶκον, ἔφη ὁ Σωκράτης, εἰ ἐπιτρέποι τις αὐτῷ, οὐκ ἂν δύναιτο, εἰ βούλοιτο, εὖ οἰκεῖν, ὥσπερ καὶ τὸν ἑαυτοῦ; ὁ μὲν γὰρ τεκτονικὴν ἐπιστάμενος ὁμοίως ἂν καὶ ἄλλῳ δύναιτο ἐργάζεσθαι ὅ τι περ καὶ ἑαυτῷ, καὶ ὁ οἰκονομικός γ' ἂν ὡσαύτως.

Ce dernier membre de phrase, καὶ ὁ οἶκ..., a l'inconvénient de supposer ce qui est en question. Charles Graux l'a bien vu; aussi met-il un point d'interrogation à la suite de ὡσαύτως. Partant de là, on pourrait se demander s'il n'y a pas lieu de revenir à la conjecture, aujourd'hui abandonnée, de Schneider et de Reisig, qui inséraient l'interrogatif ἤ devant le dernier καὶ. Pour ma part, je supprimerais tout le membre de phrase : [καὶ ὁ ὡσαύτως].

Un juge des plus compétents en matière de critique a cru pouvoir poser en principe qu'il ne faut rien supprimer sans s'être assuré préalablement que le passage suspect ne peut être corrigé. Les raisons et surtout les exemples ne manqueraient pas à qui s'aviserait de soutenir la thèse opposée : n'essayez pas de corriger un passage avant de vous être assuré qu'il ne doit pas être supprimé.

I, 4. Ἔστιν ἄρα, ἔφη ὁ Σωκράτης, τὴν τέχνην ταύτην ἐπισταμένῳ, καὶ εἰ μὴ αὐτὸς τύχοι χρήματα ἔχων, τὸν ἄλλου οἶκον οἰκονομοῦντα ὥσπερ καὶ οἰκοδομοῦντα μισθοφορεῖν.

Texte absurde, au moins avec la ponctuation actuelle. Xénophon vient de dire que la science de l'économie enseigne à ceux qui ont de la fortune à gérer leurs propriétés. Il dit maintenant qu'à ceux qui n'en ont pas, elle offre une ressource, en leur enseignant à gérer la fortune des autres. Le καὶ qui précède εἰ μὴ doit donc tomber sur μισθοφορεῖν, dont il n'est séparé que par des propositions incidentes; et il faut ponctuer : ... ἐπισταμένῳ καὶ, εἰ μὴ ... Le sens devient : « Ainsi, quand on sait l'économie, on peut *encore*, à supposer que l'on manque

soi-même d'argent, se mettre à la solde d'un autre pour administrer ses biens », au lieu de : « Ainsi, quand on sait l'économie, on peut se mettre à la solde d'autrui, *même* si l'on n'a pas d'argent. »

Le cas n'est pas le même au chap. II, par. 12, où la ponctuation *ἀλλ' ἐδόκει ἡμῖν, καὶ εἰ μὴ ...*, se justifie parfaitement.

I, 16. Ἐκεῖνο δ' ἡμῖν τί φαίνεται, ὅποταν ὁρῶμέν τινας ἐπιστήμας μὲν ἔχοντας καὶ ἀφορμάς ἀφ' ὧν δύνανται ἐργαζόμενοι αὐξεῖν τοὺς οἴκους, αἰσθανώμεθα δὲ αὐτοὺς ταῦτα μὴ θέλοντας ποιεῖν, καὶ διὰ τοῦτο ὁρῶμεν ἀνωφελεῖς οὕσας αὐτοῖς τὰς ἐπιστήμας.

Il est évident qu'à la suite du dernier mot il faut ajouter, soit καὶ τὰς ἀφορμάς, soit simplement καὶ ἀφορμάς. S'il était besoin d'un renfort de preuves, on le trouverait dans la phrase qui vient immédiatement après le passage cité; là encore sont mentionnées, à côté des connaissances (ἐπιστήμας) les ressources pécuniaires (κτήματα, équivalent de ἀφορμάς). L'homéotéleute explique l'omission.

II, 8. Οἱ δὲ σοὶ φίλοι, πολὺ ἀρκοῦντα σοῦ μᾶλλον ἔχοντες τῇ ἐκυτῶν κατασκευῇ ἢ σὺ τῇ σῇ...

La phrase serait suffisamment claire, quoi qu'en dise Breitenbach, sans les quatre derniers mots, qui font double emploi avec σοῦ. Mais ce qui est clair du point de vue de l'écrivain ne l'est pas toujours aux yeux des glossateurs anciens, pas plus qu'à ceux des commentateurs modernes. Je retrancherais donc [ἢ σὺ τῇ σῇ], car il est impossible de voir une glose dans σοῦ; et imputer l'insertion de ce mot à un lapsus de copiste serait quelque peu hasardeux.

II, 15. Οἶμαι δ' ἂν καὶ, εἰ ἐπὶ πῦρ ἐλθόντος σου καὶ μὴ ὄντος παρ' ἐμοὶ ἄλλοσε ἡγήσασθην ὁπόθεν σοι εἴη λαβεῖν, οὐκ ἂν ἐμέμφου μοι· καὶ εἰ ὕδωρ παρ' ἐμοῦ αἰτοῦντί σοι αὐτὸς μὴ ἔχων ἄλλοσε καὶ ἐπὶ τοῦτο ἡγάγον, οἶδ' ὅτι οὐδ' ἂν τοῦτό μοι ἐμέμφου.

La seconde de ces phrases est évidemment irrégulière, car je ne pense pas que personne voie autre chose qu'un expédient d'interprète dans cette explication de Breiten-

bach, que *σοι* doit être rattaché à *ἔχων* et pris dans le sens de « pour toi ». Le remède le plus simple consisterait, si je ne me trompe, à faire permuter les deux mots *ἡγιστάμην* et *ἡγαγον*. On peut admettre en effet que le voisinage de *ἡγιστάμην* avait fait écrire à la première place ce mot au lieu de *ἡγαγον*; et que, par une sorte de compensation dont la tradition s'est conservée chez les typographes modernes, le copiste reconnaissant sa faute a substitué ensuite, sciemment cette fois, *ἡγαγον* à *ἡγιστάμην* dans le second passage. Il a pu arriver encore que *ἡγαγον* ait été écrit primitivement aux deux endroits, et qu'une correction marginale, *ἡγιστάμην*, afférente au second, ait été rapportée par erreur au premier.

IV, 5. 'Εξ όπόσωνπερ έθνών < δασμούς, supplément d'Estienne > λαμβάνει (mss. λαμβάνειν) τέταχε τῷ άρχοντι έκάστω εις όπόσους δει διδόναι τροφήν ιππέας..., χωρίς δέ τούτων φυλακάς έν ταίς άκροπόλεσι τρέφει (mss. τρέφει). *

Le texte ainsi corrigé par les anciens éditeurs (sauf *φυλακάς* pour *φύλακας*, dû à Cobet) est encore aujourd'hui la vulgate. Dans le premier membre de phrase il pourrait suffire de remplacer *λαμβάνειν* par *λαμβάνει τι*, qui en diffère peu dans l'écriture, ce qui rendrait inutile le supplément *δασμούς*. Quant au dernier mot, la correction de Cobet annule l'argument qu'on pouvait tirer de la phrase suivante à l'appui de la correction *τρέφει*. La construction est : (τούτων) τέταχε τῷ άρχοντι έκάστω διδόναι τροφήν εις όπόσους ιππέας δει, « aux gouverneurs de tous ces peuples il enjoint de fournir de la nourriture pour autant de cavaliers qu'il en faut ..., et, en outre, d'entretenir des garnisons dans les citadelles ».

IV, 7. Τούτους μέν τούς άρχοντας και ταίς τιμαίς αύξει και θύοις μεγάλοις καταπλουτίζει.

Ταίς τιμαίς signifierait, selon Breitenbach : « ces honneurs que l'on sait; » et il renvoie à la *Cyropédie*, VIII, 6, 11, Xénophon, qui ne renvoie pas à sa *Cyropédie*, était tenu de parler plus explicitement; il lui était facile d'écrire et il doit avoir écrit *τούς άρχοντας καλῶς τιμαίς αύξει*,

sinon καὶ τιμαῖς (sans ταῖς), qui aurait l'inconvénient de laisser sans pendant l'épithète jointe à ὑώροις.

IV, 9. καθίστησι. Ταῦτα ποιῶν δοκεῖ ἥττον ἐπιμελεῖσθαι ὅπως ἡ γῆ ἐνεργὸς ἔσται ... ἢ ὅπως εὖ φυλάσσεται ὑπὸ τῶν φρουρούντων.

Cette leçon de tous les mss. a le défaut de dire juste le contraire de ce que le sens demande. Aussi les uns ont-ils inséré οὐχ (ou οὐδέν) devant ἥττον, tandis que d'autres ont remplacé le point final par un point d'interrogation. De ces deux corrections la première est brutale, la seconde insuffisante ; car en tête de la phrase interrogative on attendrait une particule d'interrogation. Nous la rétablirons par un procédé qui n'a rien de violent, en supposant qu'un ancien copiste avait écrit ΚΑΘΙCΤΗCΙ ΗΤΑΥΤΑ, d'où l'on a tiré ensuite « καθίστησω. Ταῦτα », puis « καθίστησι. Ταῦτα », qui est devenu la vulgate.

Les paléographes savent que H et N sont sujets à se confondre, surtout à la fin des mots ; et l'on en est encore à rechercher quelle règle suivaient les copistes, ou s'ils en suivaient une, en ce qui concerne le N que nous appelons euphonique.

En résumé, j'écirais : καθίστησι < ν. Ἡ > ταῦτα ... φρουρούντων ;

Ib. ib. Καὶ εἰσὶ δ' αὐτῷ οἱ ἄρχοντες διατεταγμένοι ἐφ' ἐκάτερον οὐχ οἱ αὐτοί, ἀλλ' οἱ μὲν ἄρχουσι τῶν κατοικούντων τε καὶ τῶν ἐργατῶν ..., οἱ δ' ἄρχουσι τῶν ὠπλισμένων φρουρῶν.

Au lieu de l'accusatif singulier neutre ἐκάτερον, on attendrait un datif pluriel masculin. D'autre part, on trouvera signalée (pour la première fois, sauf erreur) dans la table de nos *Exercices critiques* (fascicule X de la bibliothèque de l'Ecole) la confusion de N et de ΙΣ, ou plutôt IC. Nous n'hésiterons donc pas à corriger : ἐφ' ἐκατέροις.

VII, 1. Τί, ὦ Ἰσχύμαχε, οὐ μάλα εἰωθῶς σχολάζειν κάθησαι ; ἐπεὶ τά γε πλείστα ἢ πράττοντά τι ὀρώ σε ἢ οὐ πάνυ σχολάζοντα ἐν τῇ ἀγορᾷ.

Οὐ πάνυ se prend constamment dans le sens de « nullement, en aucune façon », ce qui donne à la fin de la

phrase ci-dessus le singulier sens que voici : « Je te vois ou faire quelque chose ou ne perdre nullement ton temps. » Je pense que le premier Ἦ provient simplement de la lettre voisine (quelquefois presque identique dans l'écriture), Π ; et que le second a été substitué par suite de cette erreur au mot, très peu différent lui-même, ΚΑΙ. De toute façon, le texte original paraît avoir été : [ἦ]πράττοντά τι ὁρῶ σε καὶ οὐ πάνυ σχολάζοντα, « faisant quelque chose, *et non* perdant ton temps. » On sait que καὶ οὐ est d'un usage constant dans ce genre de phrases.

VII, 6. Οὐ γὰρ ἀγαπητόν σοι δοκεῖ εἶναι, εἰ μόνον ἦλθεν ἐπισταμένη ἔρια παραλαβοῦσα ἱμάτιον ἀποδείξει, καὶ ἑορακυῖα ὡς ἔργα ταλάσια θεραπεύειν δίδοται.

Ces derniers mots font évidemment allusion à la distribution des *pensa* entre les esclaves. Au lieu de « sont données », ce qui est trop vague, on attendrait « sont distribuées » <δια>δίδοται. La faute s'explique de la façon la plus naturelle.

VIII, 3. Ὅταν μὲν ποιῶσω ὃ τι ἂν τύχη ἕκαστος, ταραχὴ τις φαίνεται καὶ θεᾶσθαι ἀτερπές.

On discute sur le point de savoir s'il faut, d'après Suidas, remplacer ἀτερπές par ἀγλευκές. Une seule chose nous paraît sûre, c'est que les dernières lettres doivent avoir été à l'origine ἥς et non ἐς. Une fausse interprétation de καὶ (qui signifie ici *même*, non *et*) et le retour fréquent des adjectifs neutres dans ce chapitre peuvent expliquer la faute.

VIII, 8. Il s'agit de montrer que l'ordre est nécessaire en toutes choses. Ischomaque vient de dire un peu plus haut : τεταγμένη δὲ στρατιὰ κάλλιστον μὲν ἰδεῖν τοῖς φίλοις, δυσχερέστατον δὲ τοῖς πολεμίοις. Il ajoute ici d'après les manuscrits : καὶ τριτῆρης δὲ τοι ἡ σεσαγμένη ἀνθρώπων διὰ τί ἄλλο φοβερόν ἐστι πολεμίοις ἢ φίλοις ἀξιοθέατον ἢ ὅτι ταχὺ πλεῖ ; διὰ τί δὲ ἄλλο ἄλυποι ἀλλήλοις εἰσὶν οἱ ἐμπλέοντες ἢ διότι ἐν τάξει μὲν κάθηνται, etc.

Τεταγμένη στρατιὰ appellerait τριτῆρης σεσαγμένη, non ἡ

σεσαγμένη. D'autre part, on sait avec quelle facilité H et KAI (ou plutôt les abréviations de ce mot) permutent dans les manuscrits. Καὶ τριήρης δέ τοι καὶ σεσαγμένη ἀνθρώπων donnera un sens excellent « une galère même chargée d'hommes, n'est redoutable qu'à la condition d'aller vite. » On sait que σάττεω signifie proprement « charger complètement » ou même « surcharger. » Castalio retranchait ἡ.

VIII, 11. Καλλίστην δέ ποτε καὶ ἀκριβεστάτην ἔδοξα σκευῶν τάξιν ἰδεῖν, ᾧ Σώκρατες, εἰσθὰς ἐπὶ θέαν εἰς τὸ μέγα πλοῖον τὸ Φοινικικόν. Cette fin de phrase se traduit naturellement ainsi : « Le grand vaisseau phénicien que tu sais. » Mais les allusions à un fait connu de l'interlocuteur seul ne sont pas de mise dans un dialogue probablement imaginaire, en tout cas écrit pour le public. Il faudrait donc que l'on pût traduire : « Le grand vaisseau phénicien que l'on sait. » Mais, comme Schenkl le fait remarquer avec raison, il arrivait certainement au Pirée tous les ans beaucoup de grands vaisseaux phéniciens ; ce qui devait rendre l'allusion inintelligible pour les contemporains de Xénophon comme pour nous. Plutôt que d'admettre la conjecture peu vraisemblable de Schenkl (εἰς τι μέγα πλοῖον τῶν Φοινικικῶν), j'aimerais mieux supposer une lacune, que l'on pourrait combler au moyen d'un supplément tel que celui-ci : Φοινικὶ <κόν, ὃ ἴσως οἶσθα ἐνθάδε πρῶτον ἢ > κον.

VIII, 21. Ἀλλὰ μὴν οὐδὲ τοῦτο δεῖ ἀθυμῆσαι, ᾧ γύναι, ἔφη ἐγὼ, ὡς χαλεπὸν εὐρεῖν τὸν μαθησόμενον.

L'insertion du participe ὄν après les adjectifs de la première classe au neutre est un des procédés de correction dont on a le plus abusé, à cause de sa facilité même. Ici pourtant, il me semble qu'il y a lieu d'y recourir. On lit dans les Mémorables (IV, 3, 15) : ἐκεῖνο δὲ ἀθυμῶ ὅτι μοι δοκεῖ ... οὐδ' ἂν εἷς ... ἀμείβεσθαι. La phrase négative correspondante serait, si je ne me trompe : οὐκ ἐκεῖνο ἀθυμῶ ὡς οὐδένα ἂν ἀμειβόμενον, construction tout à fait analogue à οὐδὲ τοῦτο δεῖ ἀθυμῆσαι ... ὡς χαλεπὸν <ὄν> εὐρεῖν.

IX, 10. La femme de charge doit, selon Xénophon, garder souvenir des choses qu'elle a confiées à chacun des serviteurs. Μεμνησθαι ὃ τι ἂν τῷ διδῶ, que portent les manuscrits, n'exprime pas suffisamment cette idée. En pareil cas, le grec a recours à la double interrogation : ὃ τι ἂν < ὃ > τῷ διδῶ : « ce qu'elle donne et à qui elle le donne. »

Les éditions flottent entre la leçon des manuscrits et la conjecture évidemment insuffisante d'Estienne, ὅτῳ ἂν τι.

IX, 18. Χαλεπώτερον γὰρ ἂν ... εἰ αὐτῇ ἐπέταττον ἀμελεῖν τῶν ἐκυτῆς ἢ εἰ ἐπιμελεῖσθαι δεήσει τῶν οἰκείων ἀγαθῶν.

L'annotateur de qui provient la sottise glose [δεήσει] aurait dû au moins écrire ἔδει, le futur ne cadrant aucunement avec l'imparfait précédent ἐπέταττον.

IX, 19. Le grand nom d'Henri Estienne recommande seul un bon nombre de conjectures décidément malheureuses qui encombrant encore à l'heure qu'il est le texte de l'Economique. Je passerai sous silence le supplément qu'il a inséré dans ce passage, où je me borne, pour ma part, à introduire deux paires de crochets :

Πεφυκέναι γὰρ δοκεῖ, ἔφη, ὥσπερ καὶ τέκνων [τὸ ἐπιμελεῖσθαι τῇ σώφρονι τῶν ἐκυτῆς ἢ ἀμελεῖν], οὕτω καὶ τῶν κτημάτων ὅσα ἴδια ὄντα εὐφραίνει ἡδίων τὸ ἐπιμελεῖσθαι [νομίζειν ἔφη εἶναι] τῇ σώφρονι τῶν ἐκυτῆς ἢ ἀμελεῖν.

La première des parties biffées n'est évidemment qu'une note explicative empruntée textuellement à la fin de la phrase. Quant aux mots [νομίζειν ἔφη εἶναι], ils me paraissent avoir été écrits à la marge ou insérés à la suite de cette première intrusion, par un lecteur qui construisait ainsi le premier membre de phrase ainsi amplifié : Ὡσπερ γὰρ, ἔφη, καὶ τὸ ἐπιμελεῖσθαι τέκνων τῶν ἐκυτῆς δοκεῖ πεφυκέναι (sous-entendu ἡδίων) τῇ σώφρονι ἢ ἀμελεῖν, οὕτω...

XI, 6. ... ἵνα πειρώμαι ... καὶ ἐγὼ σε ἀπὸ τῆς αὔριον ἡμέρας ἀρξάμενος μιμεῖσθαι. Καὶ γὰρ ἀγαθὴ ἐστίν, ἔφην ἐγὼ, ἡμέρα ὡς ἀρετῆς ἄρχεσθαι.

Breitenbach, après Schneider, voit ici une allusion à

la superstition « quae auspicandis operibus dies quosdam peculiares dicabat ». Il a certainement raison, mais la phrase n'en reste pas moins obscure, le sujet sous-entendu ne pouvant être que ἡ αὔριον ἡμέρα, « le jour de demain »; alors qu'on attendrait plutôt : « Le jour favorable pour se mettre à pratiquer la vertu, c'est aujourd'hui. »

Il me paraît clair que le mot πᾶσα est à suppléer, s'il ne faut plutôt le substituer à ἐστίν. De toute façon, le sens sera : « Car tous les jours sont bons pour commencer à pratiquer la vertu (à la différence des autres entreprises, pour lesquelles il y a lieu de choisir entre les jours). »

XI, 18. Ἐγὼ δὲ τὰ μὲν βάδην τὰ δὲ ἀποδραμῶν οἶκαδε ἀπεσπλεγισάμην.

Schenkl propose d'intercaler ἐλθὼν après οἶκαδε. L'insertion de < ἤκων > après ἀποδραμῶν serait une correction à la fois plus facile à justifier, et meilleure, ce me semble, quant au résultat : un participe aoriste comme ἀποδραμῶν se rattacherait mieux à un présent qu'à un autre aoriste.

LA SYNTAXE
DES
COMPARAISONS VÉDIQUES

PAR ABEL BERGAIGNE

La syntaxe védique offre un certain nombre de particularités qui n'ont encore fait l'objet d'aucune étude spéciale, ou qui même semblent avoir passé à peu près inaperçues. Elles fourniraient pourtant la solution de bien des difficultés d'interprétation qu'on a trop vite tranchées, soit en proposant des corrections au texte, soit en supposant des formes inconnues, soit en imposant des sens nouveaux aux mots. Je ne signalerai aujourd'hui que deux ou trois de ces particularités, et je les étudierai seulement dans une catégorie de phrases où elles se rencontrent, non pas exclusivement, mais, à ce qu'il m'a semblé, plus fréquemment qu'ailleurs, à savoir les comparaisons. Les exemples seront empruntés aux Samhitās du R̥ig et de l'Atharva-Veda, mais principalement à la première, où les comparaisons sont plus nombreuses et plus intéressantes. C'est à celle-ci que devront être rapportées toutes les citations non accompagnées des lettres A. V. (Atharva-Veda).

Les comparaisons dont il s'agit ne sont pas celles qui

comprennent deux propositions¹ avec un « comme » et un « ainsi »², telles que la suivante :

IV, 12, 6 = X, 126, 8. *yāthā ha tyād vasavo gau-ryām cit padī shitām āmuñcatā yajatrāḥ* — *evó shv āsmán muñcatā vy āmhaḥ*.

On pourrait bien y signaler plus d'une fois, comme dans cet exemple même, une absence de symétrie entre les deux membres (l'accusatif *gauryām* et l'ablatif *as-mát*)³. Mais les faits de ce genre sont du ressort de la stylistique plutôt que de la syntaxe⁴.

C'est dans les comparaisons formées d'une seule proposition, et embrassant dans une construction unique les termes de comparaison, les termes propres et les termes communs, que la syntaxe védique offre des tours d'une hardiesse, ou, si l'on veut, d'une maladresse singulière. Le fait s'explique d'ailleurs naturellement par la complication inhérente aux formules de ce genre.

Le principe, et le cas le plus ordinaire, est que les termes communs⁵ constituent avec les termes propres une proposition complète à laquelle viennent s'ajouter, au moyen d'une des particules, *ná*, *iva*, *yāthā* ou *yathā*⁶,

1. Celles-là sont relativement très peu nombreuses, et, sauf de rares exceptions, viii, 4, 3 ; 47, 17 ; x, 60, 8 et 9 ; A. V. iii, 6, 6 ; x, 1, 32, ne sont pas des comparaisons poétiques, mais des comparaisons *historiques*, ii, 30, 4 ; iii, 17, 2 ; 36, 3 ; viii, 36, 7 ; 42, 5 et 6 ; ix, 82, 5 ; x, 7, 6 ; 149, 5 ; 151, 3 ; Vâl. 6, 2. — La comparaison poétique est quelquefois exprimée en deux propositions par un *ná* ou un *iva* « mitigeant », suivi d'une conjonction ou d'un pronom relatif, i, 38, 8 ; 68, 9 ; vi, 75, 1 ; x, 43, 5 ; 75, 3 et 4.

2. On sous-entend quelquefois « ainsi », viii, 3, 12 ; 4, 3 ; x, 191, 2, ou même « comme », v, 2, 7.

3. Voir encore v, 78, 7 et 8 ; Vâl. 2, 9 ; A. V., v, 21, 4.

4. Il faut relever cependant comme particulièrement hardie la construction du vers viii, 57, 10, *tām tvā yajñēbhīr imahe ... indra yāthā cid āvitha vājeshu purumāyyam* (cf. d'une part Vâl., i, 9, et de l'autre i, 175, 6 ; on peut hésiter entre les deux rapprochements).

5. Au premier rang des termes communs, il faut naturellement placer le verbe qui, souvent d'ailleurs, n'est commun que par métaphore, ii, 16, 7 ; 28, 4 ; viii, 82, 3 et *passim*. Le cas le plus rare, mais aussi le plus curieux, est celui où un verbe qui ne conviendrait qu'au propre est étendu à la comparaison, iii, 38, 1, *abhi tāshteva dīdhayā manishām*. Cf. iii, 2, 3 ; x, 40, 4.

6. Les particules *ná*, *iva* et *yathā* sans accent, sont toujours placées

le terme ou les termes de comparaison construits au même cas que les termes propres auxquels ils se rapportent¹, et formant une sorte d'appendice placé, soit au commencement,

I, 106, 1. *rātham ná durgád vasavaḥ sudānavo viçvas-mān no āmhaso nish pipartana*,

soit à la fin,

III, 45, 1. *mā tvā ké cin ni yaman viṃ ná pāçinaḥ*,
soit au milieu, à la manière d'une incise :

Vāl. 4, 4. *tām tvā vayām sudūghām iva godūho juhū-māsi çravasyavaḥ*.

Le terme de comparaison peut d'ailleurs être plus ou moins éloigné du terme propre correspondant, comme au vers VIII, 35, 19, et dans l'exemple suivant, où cet éloignement ou toute autre cause a trompé M. Grassmann :

après un terme de comparaison, ordinairement après le premier exprimé, mais quelquefois aussi après deux termes, soit après un substantif accompagné de son épithète, x, 134, 6, ou un participe accompagné de son régime, x, 94, 13, cf. x, 78, 4, soit même après deux termes indépendants l'un de l'autre, x, 89, 7 ; 97, 8 ; 106, 1 ; 119, 3.

1. Les termes propres sont assez souvent sous-entendus, par exemple un régime à l'accusatif, I, 141, 9 et 13 ; IV, 39, 5 ; VIII, 34, 3 ; 51, 6 ; IX, 70, 10 ; x, 68, 2 ; 131, 5 ; 178, 2 ; A. V., v, 26, 5 ; XII, 3, 23, exprimé d'ailleurs quelquefois immédiatement avant, x, 116, 9, ou après, I, 116, 1 ; II, 33, 6 ; VI, 64, 3, ou suggéré par un génitif qui en dépend, x, 68, 9, un régime indirect, II, 28, 6, le sujet, VIII, 92, 11, sans parler des termes ajoutés dans la comparaison auxquels ne répond aucun terme propre : instrumental, I, 34, 1 ; 116, 24 ; 130, 4 et 10 ; 166, 11 ; II, 2, 5 ; 27, 16 ; 34, 2 ; v, 4, 9 ; VI, 68, 8 ; 75, 14 ; VIII, 72, 3 ; IX, 17, 1 ; A. V., II, 12, 3, locatif, II, 2, 2 ; IV, 17, 16 ; VIII, 40, 1 ; x, 89, 14, ablatif, VI, 16, 38 ; x, 106, 2, et même accusatif, III, 45, 4 ; VI, 47, 14. D'autres fois, c'est, au contraire, un terme de comparaison qui est omis, comme au vers I, 114, 9, *ūpa te stómān paçupā ivākaram*, où le régime non exprimé *gās* est suggéré par le sujet *paçupās*, cf. I, 55, 1 ; IV, 6, 2 ; v, 54, 4 ; 61, 17 ; VIII, 64, 12, et VII, 104, 2, où on obtient un sens excellent en sous-entendant *agnim*, suggéré par *agnivān* (*tāpus* est un nominatif construit avec *aghām*). Aux vers v, 25, 9 ; VIII, 85, 11, le régime direct de la comparaison est suggéré par un instrumental. L'instrumental suggère le sujet aux vers I, 185, 1 ; III, 33, 2 ; 36, 6 (le rapprochement de ces deux passages suffit pour écarter l'hypothèse d'un duel *rathyā*). — On voit, dans des formules consécutives, I, 97, 7 et 8, cf. 30, 14 et 15, ou simplement équivalentes, VIII, 35, 7 ; 8 ; 9 et 45, 24, tantôt le régime propre suggérer le régime de comparaison, tantôt le régime de comparaison suggérer le régime propre.

I, 26, 4. *ā no barhī riçādaso vāruṇo mitró aryamā*
— *śīdantu mānuṣho yathā*.

Le sens est que les dieux doivent s'asseoir sur l'autel de leurs suppliants, non pas « comme des hommes » (comme des personnes naturelles ?), mais comme ils se sont assis sur celui de Manus¹.

De même la comparaison incise peut déterminer une hyperbate plus ou moins forte dans la construction des termes propres ou communs, A. V., VI, 2, 2, *ā yām viçān-tīndavo vāyo nā vṛikshām āndhasaḥ*. Cf. I, 173, 3 ; IV, 31, 13 ; X, 68, 2 et 5 ; 72, 2 ; 91, 7 et *passim*.

Enfin, l'hyperbate peut être à l'intérieur de la comparaison elle-même, I, 33, 2, *ūpéd ahām dhanadām āpratītaṃ jūṣhtām nā cyenó vasatīṃ patāmi*. Cf. I, 186, 7.

Les particularités vraiment dignes de remarque commencent quand les termes communs, ou même les termes propres sont construits dans la comparaison, et quand les termes de comparaison ne sont pas aux mêmes cas que les termes propres auxquels ils se rapportent. Enfin, les rapports des termes de comparaison entre eux donneront lieu également à des observations importantes. A ces trois chefs correspondront trois parties distinctes dans le présent mémoire.

I. CONSTRUCTION DE TERMES COMMUNS DANS LA COMPARAISON.

La construction de termes communs dans la comparaison peut n'être, et n'est en effet, le plus souvent, qu'une question d'ordre des mots.

Tel est le cas pour l'épithète commune des deux sujets dans l'exemple suivant :

VII, 22, 1. *pibā sōmam indra māndatu tvā yām te*

1. M. Ludwig a pensé à ce sens dans son commentaire ; il me paraît absolument sûr.

sushāva haryaçvādriḥ — *sotūr bāhūbhyām sūyato nār-vā*¹. Cf. III, 2, 11.

Pour le sujet commun dans celui-ci :

V, 36, 2. *ā te hānū harivaḥ çūra çipre rūhat sómo ná pārvatasya prishthé*. Cf. VI, 24, 6.

Pour le régime direct :

IX, 84, 2. *Kṛinvānt saṃçṛitam vicṛitam abhishtaya induḥ sishakty ushāsam ná sūryaḥ*. Cf. I, 52, 5 ; IV, 40, 3 ; V, 15, 5 ; IX, 110, 6 ; X, 79, 6.

Pour un régime indirect :

II, 14, 2. *ādhvaryavo yó apó vavrivāmsam vṛitrām jaghānāçanyeva vṛikshām...* Cf. IV, 41, 8.

Pour un génitif, séparé d'ailleurs par hyperbate du terme, également commun, dont il dépend :

IV, 45, 4. *mādhvo ná mākshaḥ sāvanāni gachathaḥ*.

Ce qui prouve bien qu'il ne faut pas chercher l'explication de ces tours dans une construction insolite de *ná* ou de *iva*² en tête de la comparaison, ce sont des exemples comme les suivants, où le terme de comparaison est construit avant le terme commun suivi lui-même de la particule comparative.

V, 56, 5. *marūtām purutāmam āpūrvyam gāvām sargam iva hwaye*.

VIII, 32, 23. *sūryo raçmīm yāthā sṛija*³.

X, 134, 6. *pūrvena maghavan padājó vayām yāthā yamaḥ*⁴. Cf. encore X, 68, 4 ; 127, 4.

Ou comme celui-ci qui oblige à sous-entendre avec un génitif propre le terme commun exprimé avec un génitif de la comparaison :

X, 68, 7. *āṇḍeva bhittvā çakunāsya gārbham úd us-riyāḥ pārvatasya tmānājat*. Cf. IV, 38, 8.

Souvent, c'est le verbe même, c'est-à-dire le terme essentiellement commun qui est construit dans la com-

1. L'épithète *sūyatas* « bien conduite » paraît être commune : elle est le seul trait de ressemblance entre la pierre du pressoir et le cheval.

2. Pour *iva*, qui est sans accent, l'hypothèse semblerait monstrueuse.

3. Sur le sens, voir plus bas, p. 85.

4. Ici le sujet de la comparaison est précédé d'un instrumental appartenant également à la comparaison.

paraison. Dans un bon nombre de cas, on peut hésiter entre cette interprétation et l'hypothèse d'une hyperbate rejetant en dehors de la comparaison, soit l'épithète d'un de ses termes,

IX, 67, 12. *ayām ta āghṛiṇe suto ghṛitām nā pavate* çuci.

Soit, au contraire, un terme annoncé par son épithète,

I, 58, 5. *tāpurjambho vāna ā vātacodito yūthé nā sāvāñ āva vāti vāṃsagaḥ*. Cf. I, 173, 11 ; V, 7, 7 ; X, 89, 8¹,

Ou par un génitif qui en dépend,

I, 116, 15. *caritram hi vēr ivāchedi parṇām*,

Soit enfin un régime indirect :

II, 14, 11. *tām ūrdaram nā prīnatā yāvenéndram sōmebhis tdd āpo vo astu*. Cf. VI, 46, 14.

A la vérité, la seconde explication semble bien dure dans les cas où un terme essentiel, le sujet, par exemple, se trouverait ainsi rejeté sans même avoir été annoncé :

V, 51, 7. *sutā indrāya vāyāve sōmāso dādhyācirah — nimnām nā yanti sīndhavaḥ*. Cf. III, 1, 4 ; VI, 24, 6.

Mais la preuve qu'elle est possible, même alors, c'est qu'une hyperbate pareille se rencontre pour le régime direct de la comparaison dans des phrases où le verbe ne peut être rapporté qu'au sujet propre² :

A. V. VI, 54, 1. *asyā kshatrām çriyam mahīm vṛiṣṭīriva vardhayā triṇam*. Cf. I, 32, 14.

Il y a cependant des cas où la construction du verbe dans la comparaison est indéniable. C'est quand il a des sujets différents, par le nombre ou par la personne, et qu'au lieu d'être construit avec le sujet propre et sous-entendu avec le sujet de la comparaison, il est, au contraire, construit avec celui-ci :

1. Au vers I, 167, 3, un préfixe remplaçant le verbe est placé comme aurait pu l'être le verbe lui-même : *sabhāvati vidathyeva sām vāk*. On voit aussi un préfixe se détacher du verbe pour entrer dans la comparaison, VI, 57, 5 ; Vāl. 1, 2. Cf. encore VI, 20, 1 ; 34, 4 (plus bas, p. 83, note 2).

2. Il en est de même au vers X, 89, 12, où le terme rejeté par hyperbate est une simple épithète du sujet (voir ci-dessus), et au vers III, 15, 5, où c'est un accusatif du but.

VIII, 6, 38. *ānu tvā ródasī ubhé cakrām ná varty éta-
çam.*

Rien n'est plus clair qu'un pareil tour¹. Les deux mondes obéissent à Indra comme la roue obéit au cheval Etaça : « obéissent » est sous-entendu et « obéit » est exprimé.

De même, dans la phrase suivante : « Si nous avons trompé comme les joueurs trompent au jeu », entre les deux personnes, c'est la troisième² et non la première qui a été choisie :

V, 85, 8. *kitavāso yād riripūr ná dīvi yād vā ghā sa-
tyām utā yān ná vidmā...*

Il arrive même ici que la comparaison a tout absorbé, le pronom « nous » étant sous-entendu et suggéré seulement par ce qui suit. Ce pronom est, au contraire, exprimé dans l'exemple suivant où l'on ne peut guère, à quelque sens qu'on s'arrête pour l'ensemble, méconnaître un nouvel exemple de la construction du verbe avec le sujet de la comparaison³ :

I, 66, 9. *tām vaç carāthā vayām vasatyāstam ná
gāvo nākshanta iddhām.*

Enfin, un pronom relatif représentant le sujet propre peut être lui-même attiré, en même temps que le verbe, au nombre du sujet de la comparaison :

I, 190, 2. *tām řitvīyā ūpa vācaḥ sacante sārgo ná yó
devayatām āsarji.*

Une autre explication, beaucoup plus simple à première vue, de ce tour, consisterait à faire porter le relatif sur *sārgas* ; mais je ne sais s'il y a un seul exemple dans la langue védique d'une proposition relative ainsi rattachée à un terme de comparaison⁴. Au contraire, l'ana-

1. M. Ludwig fait intervenir ici sa théorie de l'infinitif antérieur au verbe personnel : *varti* serait une forme de ce genre.

2. Nouvel infinitif dans la théorie de M. Ludwig.

3. M. Ludwig, dans son commentaire, paraît la reconnaître implicitement. Ou bien *nākshante* serait-il aussi, selon lui, un infinitif ?

4. Au vers ix, 97, 46, une formule presque identique s'explique sans difficulté, le sujet propre étant au même nombre. La construction du pronom relatif, par simple hyperbate, au milieu des termes de la

logie des constructions précédentes paraît fournir une explication satisfaisante de celle-ci : *ásarji* construit avec *sárgas*, et *yás* au lieu de *yās* par attraction.

La même analogie peut rendre compte de la prière suivante aux Maruts ; on y remarque seulement une particularité nouvelle, la répétition du verbe à la personne et au nombre exigés par le sujet propre, après qu'il a été construit une première fois avec le sujet de la comparaison :

VII, 58, 3. *gató nādhvā ví tirāti jantúm prá ṇaḥ spār-hābhir ūtibhis tireta*.

Ici encore, il ne faut pas se laisser tromper à l'apparence et admettre, contre toute analogie, une comparaison en deux propositions, qui serait possible seulement avec *yāthā*. Cf. encore VI, 50, 10 et VIII, 12, 5.

Remarquons à ce propos que la répétition d'un terme commun déjà construit une première fois dans la comparaison se rencontre, non seulement pour le verbe, mais par exemple pour un régime direct :

I, 130, 4. *tāshtēva vrikshām vanīno ni vṛiṇcasi*. Cf. I, 67, 5 ; X, 31, 9.

Comme le verbe personnel, un participe ou un adjectif servant d'attribut commun a pu être construit au nombre du terme de comparaison :

VIII, 20, 20. *sāhā yé sānti mushtihēva hāvyo viçvāsu pṛitsū hōtrishu* (les Maruts).

Il a pu l'être aussi avec le genre du même terme :

I, 163, 11. *tāva çārīraṃ patayishṇv ārvan tāva cittām vāta iva dhrājīmān*. Cf. II, 11, 1.

Je n'insiste pas sur ces derniers tours où l'adjectif ou participe peut aussi être rapporté comme simple épithète au terme de comparaison. Il n'en est pas moins vrai que, pour l'esprit, il reste attribut, et attribut commun¹.

Citons encore dans le même ordre d'idées une épithète commune construite avec un terme de comparaison

comparaison, se rencontre assez souvent, I, 73, 2 ; IX, 97, 48 (et 46) ; X, 95, 10 ; ajoutez VI, 20, 1 ; 34, 4, (plus bas, p. 83, note 2).

1. Voir, d'ailleurs, plus bas, p. 95, le vers VIII, 91, 15.

neutre et sous-entendue avec un terme propre féminin, ce qui ne l'empêche pas de gouverner un complément propre, en même temps qu'un complément de comparaison :

X, 68, 10. *himéva parṇā mushitā vānāni brīhaspāti-nākripayad való gāh.*

Ainsi, la construction de termes communs dans la comparaison peut avoir lieu même quand ils doivent être sous-entendus à un autre genre, à un autre nombre, et les verbes à une autre personne, avec les termes propres. Si c'est le cas le moins fréquent, c'est pourtant le plus caractéristique.

On a vu que les exemples où l'ordre des mots est seul en jeu peuvent souvent et doivent quelquefois s'expliquer par une pure hyperbate. Ajoutons, pour terminer, que l'effet de l'hyperbate peut être d'enclaver en apparence dans la comparaison, non plus seulement un terme commun, mais un terme propre :

VIII, 92, 7. *ācvaṃ nā gīrbhī rathyāṃ sudānavo marmriyāntē devayāvaḥ.* Cf. I, 59, 1.

Les pronoms, en particulier, se rencontrent construits ainsi :

VII, 3, 6. *divó nā te tanyatūr eti çūshmaḥ.* Cf. VI, 24, 3¹.

Le verbe se trouve intercalé dans la comparaison en même temps que le régime propre dans l'exemple suivant :

I, 52, 7. *hradāṃ nā hi tvā nyṛishānty ūrmāyo brāh-māñīndra tāva yāni vārdhanā.*

Ce degré d'hyperbate tourne à l'amphigouri¹. Le rejet du sujet de la comparaison après le régime direct propre ne produit pas un effet moins étrange.

IV, 16, 13. *puñcāçāt kṛishṇā nī vapaḥ sahāsrūtkaṃ nā puro jarimā vi dardaḥ.*

Hâtons-nous d'ajouter que l'amphigouri dans les com-

1. Avec la correction très vraisemblable *nā* pour *nū*.

2. Cf. la construction déjà signalée (p. 81, note 4), d'un pronom relatif dans la comparaison, et surtout les vers VI, 20, 1 et 34, 4, où le pronom relatif (la conjonction dans le second exemple) s'y trouve intercalée en même temps qu'un ou deux préfixes annonçant le verbe.

paraisons¹ n'est qu'un cas particulier de l'amphigouri védique. En voici un exemple dans une phrase où le terme sorti du groupe de mots auquel il appartient est le sujet d'une proposition principale, égaré dans une proposition subordonnée :

VII, 43, 1. *prā vo yajñēshu devayānto arcan dyāvā nāmobhiḥ prīthivī ishādhyai — yēshām brāhmāṇy āsa-māni viprā vishvag viyānti vanino nā çākhāḥ.*

II. CONCORDANCE IMPARFAITE DES TERMES DE COMPARAISON ET DES TERMES PROPRES.

Disons d'abord que la concordance entre les termes de comparaison et les termes propres, là même où elle est respectée, est quelquefois très artificielle. Ainsi, le rapport exprimé par deux cas semblables peut être fort différent dans le terme propre de ce qu'il est dans le terme de comparaison. Tels les deux locatifs d'une phrase où l'éloge adressé « à Agni » est comparé au soleil montant « dans le ciel ».

V, 1, 12. *gāvishṭhiro nāmasā stómām agnaū divīva rukmām uruvyāñcam açret.* Cf. X, 68, 8.

La langue védique exprime par un même verbe l'idée de dénouer un nœud et de délier un prisonnier, par un autre celle de tenir les rênes et de tenir en bride des chevaux, ou au figuré des races, par un troisième celle de « ployer » en cercle la jante d'une roue et celle d'« incliner » un dieu vers ses suppliants ; il n'en est pas moins bizarre que des régimes directs construits dans des rapports si différents avec le verbe soient comparés entre eux :

X, 143, 2. *drīḷhām granthīm nā vi shyatam ātrīm yāvishṭham ā rājāḥ.*

I, 141, 11. *raçmīūr iva yó yāmati jánmanī ubhé.*

1. Voir encore I, 39, 1, où la construction du terme propre et celle du terme de comparaison paraît purement et simplement renversée.

VII, 32, 20. *â va indram puruhûtâm name girâ ne-mim tâshteva sudrvâm*. Cf. VIII, 64, 5.

On rencontre dans l'Atharva-Veda, I, 11, 6, un abus analogue des deux sens de la racine *pat*, « voler » et « tomber ».

Dans les exemples suivants, le poète abuse des sens différents d'un même préfixe :

A. V. VI, 12, 1. *pâri dyâm iva sûryô' hinâm jānimāga-mam*.

VIII, 66, 3. *sām it tân vṛitrahâkḥidat khé arāñ iva khédayā*.

Remarquons à ce propos que le mot *raçmi*, signifiant proprement « rène », et par métaphore « rayon du soleil », est pris comme terme commun d'une comparaison entre Indra « lâchant les rênes » de ses chevaux et le soleil « dardant ses rayons » : VIII, 32, 23. *sûryo raç-mim yâthâ srijâ tvâ yachantu me girah*. On pourrait citer encore, entre autres jeux de mots devenus un prétexte à comparaisons, les nombreux passages où le même terme désigne l'arbre sur lequel perche l'oiseau, et le bois où s'allume Agni, I, 66, 2 ; X, 91, 2 ; 115, 3, ou bien la cuve de bois où coule le soma, IX, 57, 3 ; 96, 23, cf. 33, 1, et vers laquelle s'élancent les dieux auxquels il est destiné, VIII, 35, 7.

Un autre genre de concordance imparfaite ou artificielle est celui que les rishis établissent entre le contenant et le contenu :

I, 130, 2. *pibā sōmam indra suvānām adribhiḥ kōçena siktām avatām nā vāṃsagaḥ*.

Entre la matière première et le produit :

IV, 22, 8. *pīpīlē amçīr mādya nā sindhuḥ*. Cf. VII, 68, 8.

Entre le concret et l'abstrait :

IX, 70, 6. *nānadad eti marūtām iva svanaḥ* (Soma). Cf. I, 100, 13 ; III, 54, 14.

Ce rapport a été méconnu au vers VII, 56, 8, où les cœurs irritables des Maruts sont comparés à l'ascète¹

1. Quoi qu'en dise M. Roth, suivi par M. Grassmann, le sens

furieux (dont on a troublé les méditations) : *çubhró vah çûshmaḥ krúdhmī mānāmsi dhūnir mūnir iva çārdhasya dhrishṇóḥ*.

Il est particulièrement choquant au vers IX, 88, 5, où on attendrait le génitif au lieu du nominatif : *jāno ná yúdhvā mahatā upabdhī*.

Même observation sur le rapport du tout et de la partie au vers I, 58, 2 : *ātyo nā prishṭām prushitāsya rocate*.

Dans un ordre d'idées tout différent, on peut relever aussi comme exemples d'une concordance purement artificielle les phénomènes d'attraction tels que la construction parallèle de deux accusatifs, dont l'un, le terme de comparaison, ne dépend pas réellement pour le sens du verbe qui gouverne le terme propre. Ainsi, on loue « le jeune dieu » (Rudra) terrible comme une bête fauve; mais on ne louerait pas « la bête fauve »; les deux mots n'en sont pas moins construits également à l'accusatif :

II, 33, 11. *stuhī çrutām gartasadam yūvānam mṛigām nā bhīmām upahatnūm ugrām*.

Ici, d'ailleurs, il s'agit d'une *particularité* qui ne peut à aucun égard passer pour une *irrégularité*. La langue védique ne paraît pas connaître d'autre construction pour les cas de ce genre, cf. I, 131, 2; VII, 85, 1; VIII, 77, 2, etc., et elle n'est pas moins ordinaire en sanscrit classique.

On trouve même, mais exceptionnellement, le terme de comparaison attiré au vocatif par le terme propre :

I, 30, 21. *vayām hi te āmanmahy āntād ā parākāt* — āçve ná citre arushi (l'aurore). Cf. I, 57, 3.

De la concordance artificielle nous passons au défaut de concordance.

Dans les cas où deux constructions sont possibles pour exprimer le même rapport, on rencontre souvent l'une

d'« impétuosité » est une hypothèse sans fondement. Le sens de « silence », supposé par M. Ludwig, en est une autre. Les *munis* sont célébrés dans un autre hymne du R̥ig-Veda, x, 136. L'hyperbate qu'il faut admettre dans mon interprétation n'est pas plus forte que beaucoup d'autres, par exemple celle de A. V. vi, 2, 2.

pour le terme propre, l'autre pour le terme de comparaison :

V, 1, 4. *agnim áchā devayatām mánāmsi cākshūmshīva sūrye sām caranti*. Cf. I, 30, 4 ; 57, 2 ; II, 16, 1 ; V, 43, 7 ; VII, 43, 3 ; 103, 7.

Il faut signaler à part les tours où la comparaison est exprimée par une sorte de locatif absolu en regard d'une construction des termes propres avec un verbe personnel :

I, 181, 8. *vṛishā vām meghó vṛishanā pīpāya gór ná séke mánusho daçasyán*. Cf. IX, 47, 5 ; A. V. XII, 1, 18.

La concordance fait également défaut, pour des raisons diverses, dans les comparaisons suivantes où nous nous contentons de signaler les termes qui se répondent pour la signification, sans se répondre pour la construction :

I, 83, 1. *tām it pṛīnakshi vāsunā bhāvīyasā sindhum āpo yāthābhīto vicetasah*.

I, 84, 1. *ā tvā pṛīnaktv indriyām rájah sūryo ná raç-mibhih*.

I, 185, 2. *ntīyam ná sūnūm pitrór upāsthe dvāvā rākshatām prithivī no ábhvāt*.

I, 187, 11. *tām tvā vayām pito vácobhir gāvo ná havyā sushūdima*.

IV, 31, 4. *abhī na ā vavṛitsva cakrām ná vṛittām árva-taḥ — niyūdbhiç carshanānām*.

Voici, dans le même ordre d'idées, un tour des plus bizarres :

VI, 3, 4. *vijéhamānaḥ paraçūr ná jihvām (Agni)*.

Le mot *paraçú* « hache » est au nominatif, apparemment parce que la langue du feu comparée à une hache n'est autre que le feu lui-même.

Dans tous ces exemples, si la symétrie est violée (et dans le dernier, en apparence, aussi le sens commun), la syntaxe est respectée en somme. Il reste toujours possible de faire un « mot à mot » tel quel. La double construction des noms d'agent avec le génitif ou l'accusatif peut aussi rendre compte de ceux-ci :

II, 23, 2. *usrā iva śūryo jyōtishā mahō viçveshām ij janitā brāhmaṇām asi.*

X, 22, 3. *bhartā vājrasya dhr̥ishṇōḥ pitā putrām iva priyām.*

Mais les observations qui vont suivre montreront qu'il pourrait bien aussi n'exister aucun rapport syntactique entre les noms d'agent *janitā*, *bhartā*, et les accusatifs construits comme termes de comparaison.

On ne peut nier, en effet, que l'anacoluthie, dont on trouverait des exemples dans toutes sortes de constructions védiques, ne soit particulièrement fréquente dans les comparaisons. Il est vrai que souvent l'anacoluthie s'explique par l'introduction, en quelque sorte mécanique, d'une formule toute faite. Mais justement, pour le second au moins des exemples cités, il ne serait pas difficile de signaler les éléments d'une formule pareille dans plus d'une comparaison avec le père, I, 38, 1 ; X, 69, 10, cf. VI, 16, 40, ou la mère, VI, 75, 4, portant son fils (à l'accusatif) dans ses bras.

Quoi qu'il en soit, aucun doute ne peut subsister sur des passages tels que ceux-ci :

VIII, 81, 12. *vayām u tvā çatakrato gāvo nā yāvaseshv á — ukthéshu raṇayāmasi.* — Il aurait fallu un accusatif, *gās*, dépendant comme *tvā* du verbe causal *raṇayāmasi*. Mais le nominatif, *gāvas*, était donné par les formules construites avec le verbe simple, I, 91, 13 : *sóma rārandhī no hṛidi gāvo nā yāvaseshv á.* (Cf. V, 53, 16 ; X, 25, 1.)

VI, 49, 12. *sā pispr̥içati tanvi çrutāsya str̥ibhir nā nākam vacanāsya v̥paḥ.* La formule *str̥ibhir nā nākam*, (cf. *dyaúr nā str̥ibhiḥ*, II, 2, 5 ; 34, 2 ; I, 166, 11, et à l'accusatif, IV, 7, 3 et I, 68, 10) n'est pas construite avec le verbe *pispr̥içati*, mais avec l'idée d' « être paré » qu'implique l'ensemble de la phrase.

I, 39, 9. *āsāmi h̥i prayajyavaḥ k̥anvam dadā prace-tasaḥ — āsāmibhir maruta á na ūtibhir gāntā v̥r̥iṣṭīm nā vidyūtaḥ.* Il suffit de comparer le vers IX, 100, 3, *tvām dhīyam manoyūjam sṛijā v̥r̥iṣṭīm nā tanyatūḥ*, pour comprendre qu'il ne s'agit pas ici d'éclairs « allant vers

la pluie », mais d'éclairs « donnant la pluie ». Pour que la construction fût régulière, au lieu de « venez avec des secours », il faudrait « donnez-nous votre secours ». On remarquera que le verbe « donner » est justement exprimé dans la proposition précédente ¹.

X, 142, 2. *prā sāptayaḥ prā sanishanta no dhīyah purāḥ caranti paçupā iva tmānā*. Le berger ne marche pas d'ordinaire, que je sache, en tête du troupeau. Le terme de comparaison sujet est donc construit, non avec le verbe « aller » exprimé, mais avec un verbe « envoyer » qui est dans l'esprit. Cf. la formule du vers I, 114, 9, *ūpa te stómān paçupā ivākaram*. Le terme « berger » implique la comparaison des hymnes à des vaches.

X, 40, 6. *yuvór ha mákshā páry açvinā mādhy āsū bharata nishkritām ná yóshaṇā*. La formule *nishkritām ná yóshaṇā* était donnée par les phrases qui contiennent un verbe signifiant « aller », X, 34, 5, cf. IX, 93, 2 et I, 123, 9; IX, 69, 4; 86, 32 ². Elle est introduite ici dans une nouvelle phrase où l'idée d'aller n'est pas exprimée, mais seulement suggérée par l'expression d'une autre action.

I, 132, 5. *indra okyām didhishanta dhītāyo devāñ āchā ná dhītāyah*. La formule de comparaison est rapportée ici encore à un verbe « aller » simplement suggéré, tandis qu'il est exprimé par exemple au vers I, 139, 1.

VIII, 32, 23. *sūryo raçmīm yāthā srijā tvā yachantu me girāḥ — nimnām āpo ná sadhryāk* ³. Formule justifiée au vers IV, 47, 2, *yuvām hi yāntīndavo nimnām āpo ná sadhryāk*, et formant ici une anacoluthie, même si l'on rapporte aux chants la comparaison avec les eaux qui suivent leur pente. Mais il se pourrait aussi que la com-

1. Je suis d'accord pour le sens avec M. Ludwig (dans son commentaire).

2. C'est ce qui nous interdit de supposer pour le mot *nishkritām* « rendez-vous », le sens de « nourriture préparée » que lui donne M. Ludwig. — La « mouche » qui apporte aux Açvins un doux breuvage « dans sa bouche » est naturellement le prêtre qui leur offre son hymne de louange et qui « arrive comme une femme au rendez-vous. »

3. Sur la première comparaison, voir plus haut, p. 85.

paraison portât sur Indra, qui descend conduit par les chants. Cf. I, 83, 2 ; 181, 3.

Au vers VIII, 3, 23, *yāsmā anyé dāṇa prāti dhūram vāhanti vāhnayaḥ* — *āstaṃ vāyo nā tūgryam*, c'est bien le verbe *vah* qui convient à la formule, comme on le voit par un autre passage, VIII, 63, 14 : *surāthāso abhi prāyo vākshan vāyo nā tūgryam*. La construction n'en forme pas moins anacoluthie puisqu'il s'agit, d'un côté de « porter le joug », de l'autre de « porter quelqu'un dans sa maison ». Le passage aurait pu être rangé au nombre des cas de symétrie artificielle. L'existence constatée de la formule *vāyo nā tūgryam* m'a déterminé à le placer ici.

Un cas analogue est celui du vers VI, 75, 4, *té ācā-rantī sāmaneva yōshā* (les deux bouts de l'arc). La formule se retrouve par exemple au vers IV, 58, 8 : *abhi pravanta sāmaneva yōshāḥ kalyāṇyāḥ smāyamānāso agnīm*. Le premier passage cloche en ce qu'une comparaison applicable à l'un des deux individus d'un couple est appliquée au couple lui-même.

Les bouts de l'arc eux-mêmes figurent dans une formule de comparaison qui est construite à peu près¹ régulièrement au vers X, 166, 3, *ātraivā vó' pi nahyāmy ubhé ārtñi iva jyāyā*, mais qui reparait au vers I, 1, 3, de l'Atharva-Veda dans un véritable galimatias : *ihaivābhi ví tanūbhé ārtñi iva jyāyā—vācāspātir nī yachatu māyy evāstu māyi śrutām*. Le suppliant demande à Vācaspati de lui assurer la connaissance des formules efficaces. Le dieu doit la fixer² chez lui, l'y attacher « comme les deux bouts de l'arc avec la corde ». Seulement, au lieu d'exprimer l'idée de « lier », le poète a exprimé celle de « tendre » qui ne conviendrait qu'à la corde elle-même³.

1. A peu près, parce que le duel de la comparaison n'est pas du tout appelé par le terme propre.

2. *nī yachatu*. M. Weber (*Indische Studien*, iv, p. 393) donne à cette expression, comme à *nī ramaya* au vers précédent, un sens neutre qui paraît incompatible à la fois avec leur forme et avec leurs autres emplois.

3. M. Weber (*ibid.*) introduit l'idée de « bras » : « Etends ici tes

L'anacoluthie n'est trahie que par un terme additionnel au vers X, 62, 9 : *ná tám aṇoti káç caná divá iva sáñv ārabham*. L'infinitif accusatif *ārabham* ne s'explique que par l'idée de « pouvoir », exprimée au vers IX, 73, 3, *dhīrā ic chekur dharūṇeshv ārabham*, mais seulement suggérée ici par le verbe *aṇoti*.

Au vers VIII, 43, 32, *sá tvám agne vibhāvasuḥ srijānt sūryo ná raçmibhiḥ* — *çārdhan támāṃsi jighnase, srijān* faisait attendre *raçmīn'*, cf. VIII, 32, 23, et *raçmibhis* est dû sans doute à la formule toute faite *sūryo ná raçmibhiḥ*, I, 84, 1 ; IX, 41, 5 ; il pourrait cependant s'expliquer aussi comme construit avec *jighnase* (*raçmīn* étant sous-entendu avec *srijān*).

Au contraire, l'anacoluthie passe la mesure dans l'exemple suivant :

I, 30, 2. *çatām vā yāḥ çúcīnām sahāśraṃ vā sámāçirām* — *éd u nimnām ná riyate*. Ici, c'est le verbe même qui est emprunté à des formules connues, X, 40, 9, *āsmā riyante nīvanēva sindhavaḥ*, cf. I, 85, 3, et construit, sans aucun souci de la syntaxe, à la fin d'une proposition dont l'accusatif devrait être son sujet, et le nominatif son régime au datif ou à l'accusatif du but³.

L'influence des formules est tout particulièrement visible quand elle s'exerce d'une stance à la stance suivante :

X, 10, 7. *vī cid vṛiheva ráthyeva cakrá*. — 8. *téna vī vṛiha ráthyeva cakrá*³.

Ou même à la stance précédente :

bras comme ceux de l'arc avec la corde ». Ce n'est qu'un expédient. Mieux vaudrait encore séparer le second pāda du premier et le joindre au troisième. Mais il semble bien que l'idée de ce second pāda a plus de rapports avec la racine *tan* qu'avec la racine *yam*.

1. M. Grassmann et M. Ludwig admettent ici une construction de *srij* avec l'instrumental ; ce n'est encore qu'un expédient.

2. M. Ludwig a très bien vu la vraie construction. M. Grassmann s'est arrêté à l'hypothèse invraisemblable d'un emploi transitif du verbe *riyate*.

3. On ne voit pas bien ce que M. Ludwig gagne à décomposer *vṛiheva* en *vṛiha iva* dans la première stance, où précisément le verbe au duel justifie le terme de comparaison au duel. Cf. plus haut vi, 75, 4, p. 90 et note 1.

X, 69, 5. *çûra iva dhrishnûç cyâvanah sumitrâh prâ nû vocam vâdhryaçvasya nâma.* — 6. *çûra iva dhrishnûç cyâvanojânânâṃ tvâm agne pritanâyûñrabhi shyâh.*

Mais même en l'absence de formule connue, on ne doit pas craindre d'admettre des anacoluthes du même genre. D'abord la formule peut avoir été en usage et ne nous être pas conservée. Ensuite, il ne faut pas méconnaître les droits de la fantaisie individuelle. L'anacoluthé, en effet, s'explique par la syllepse autant que par l'abus des formules.

Ainsi, au vers I, 180, 9, *prâ yâd vâhethê mahinâ rûthasya prâ syandrâ yâtho mânusho nâ hôtâ*, je suis très tenté de croire que la comparaison *mânusho nâ hôtâ*, « comme le hotar de Manus » (et non « de l'homme ») se rapporte à l'idée suggérée : « Puissé-je vous faire descendre à mon appel ! »¹ Il est probable qu'on trouverait dans cette voie la clef de bien d'autres difficultés d'interprétation.

III. RAPPORT DES TERMES DE COMPARAISON ENTRE EUX.

Les termes essentiels de la comparaison étant construits en principe avec le verbe commun, il n'est question ici que des rapports possibles entre un de ces termes essentiels et un terme accessoire qui devrait être régi par lui au génitif, ou l'accompagner en qualité de complément circonstanciel, à l'instrumental par exemple². On va voir³ que ce terme, au lieu d'être construit dans une

1. Cf. I, 59, 4, qui pourrait peut-être s'expliquer dans le même ordre d'idées. Signalons surtout dans l'Atharva-Veda le vers III, 30, 7, *devâ ivâmritam rakshamânâh sâyâmprâtaḥ saumanasô vo astu*. Je crois que la comparaison porte uniquement sur *saumanasâs*, et qu'on ne doit pas sous-entendre *sta*, comme le propose M. Weber (*Indische Studien*, XVII, p. 309.) Il faudrait régulièrement *devânâm*, etc.

2. L'adjectif construit comme épithète ne donne lieu à aucune observation particulière.

3. J'ai déjà traité une première fois ce sujet dans la *Revue critique* du 11 décembre 1875, p. 376.

dépendance plus ou moins étroite du terme essentiel, est souvent au même cas que lui.

La plupart des faits, et surtout les plus clairs peuvent être ramenés à la formule suivante :

Deux termes de la comparaison, qui auraient pu être choisis à peu près indifféremment pour être construits, l'un à un cas donné, comme correspondant à un terme propre (et devenant ainsi le terme essentiel), le second à un autre cas (et devenant ainsi le terme accessoire), sont construits tous les deux au cas donné¹. Quelquefois le nombre des termes ainsi construits parallèlement, quoique leur sens paraisse impliquer des relations différentes, s'élève jusqu'à trois.

Parmi les formules répondant à la condition indiquée, on peut citer d'abord la combinaison d'un mot exprimant l'idée de « troupe » avec un autre mot désignant

1. Il ne faut pas confondre cette construction avec l'apposition proprement dite, où l'esprit même ne conçoit aucun rapport de dépendance entre les termes construits au même cas. L'apposition est fréquente dans les comparaisons, et les deux termes apposés sont presque toujours à peu près synonymes, i, 66, 1 ; 70, 11 ; v, 79, 9 ; i, 62, 10 et 186, 7 ; ix, 68, 1 et x, 95, 6 ; i, 32, 2 ; A. V., xii, 3, 37, (contre *vājīn* simple épithète de *ācva*, iii, 29, 6 ; vi, 67, 4 ; vii, 7, 1 ; 41, 6 ; 70, 1 ; 104, 6 ; ix, 87, 1 ; x, 143, 2 ; A. V., iii, 16, 6, ou de *ātya*, i, 130, 6 ; 135, 5 ; iii, 38, 1 ; v, 30, 14 ; ix, 6, 5 ; 93, 1 ; 96, 15, et *sāpti*, épithète des mêmes mots, iii, 22, 1 ; vi, 59, 3 ; x, 6, 2, voir, outre les emplois de l'un et de l'autre comme substantifs, le vers ix, 96, 9, où ils sont apposés l'un à l'autre de la même manière ; voir aussi mes *Etudes sur le lexique du Rig-Veda*, sous *ātya*). Souvent ils le sont tout à fait, et forment un véritable pléonasme, i, 59, 1 ; x, 95, 3 ; A. V., i, 3, 8 ; v, 20, 10, et surtout ii, 39, 5, *akshī iva cākshushā yātam arvāk* (l'hypothèse d'un *cākshus* adjectif n'est justifiée par aucune des citations de M. Roth et de M. Grassmann ; toutes s'expliquent par les rapports mythiques de l'œil avec le soleil). — On trouve aussi plus d'une fois deux mots au même cas, non plus en apposition, mais comme constituant deux comparaisons différentes avec une seule particule comparative, ii, 34, 6 ; iv, 52, 2 ; ix, 41, 5 ; x, 49, 6 ; 178, 3 ; A. V., iii, 11, 8, (rapprochez au vers viii, 3, 16, trois comparaisons avec deux particules seulement, et opposez les cas où la particule comparative est répétée deux fois avec deux termes d'une même comparaison, i, 61, 4 ; 85, 8 ; 116, 23 ; 124, 7 ; 183, 5 ; iv, 1, 19 ; vi, 16, 40 ; vii, 24, 5 ; 76, 3 ; 89, 2 ; x, 77, 4 ; 93, 12 ; A. V. xx, 127, 4, ou même avec un seul, ix, 64, 7.) — Il n'est d'ailleurs pas impossible que ces constructions aient contribué par une analogie lointaine, ou même purement extérieure, à la formation du type que nous allons étudier.

les êtres qui composent la troupe. Il est clair que les Maruts pouvaient être comparés à volonté à des « troupes d'oiseaux » ou à des « oiseaux en troupes »¹. Le mot « troupes » et le mot « oiseaux » sont construits parallèlement au nominatif² dans l'exemple suivant :

V, 59, 7. *váyo ná yé çrénīh paptúr ójasāntān divó bṛihatāh sānunas pári*.

La même construction se rencontre au vers VIII, 85, 8, *usrā iva rāçāyaḥ* « comme des troupeaux de bœufs rouges »³, et probablement aussi au vers VIII, 46, 30, *gāvo ná yūthām* « comme un troupeau de bœufs » ou de « vaches »⁴. Il n'est pas impossible⁵ que la locution *yūthéva paçvāh* (toujours à l'accusatif), IV, 2, 18 ; V, 31, 1 ; VI, 19, 3, ait la même origine.

Le même hymne V, 59, auquel a été emprunté l'exemple indiscutable *váyo ná çrénīh*, présente, au vers 3, un autre exemple, non moins évident, d'une construction analogue. Les brillants Maruts pouvaient être comparés au soleil, ou, ce qui revenait au même, à l'œil du soleil (cf. vers 5 et *passim*) ; le mot « soleil » et le mot « œil » sont construits parallèlement au nominatif : *sūryo ná cák-shuh*⁶. Le « souffle du vent » est exprimé de la même manière au vers I, 34, 7 : *ātméva vātah*⁷.

Dès lors, il n'y a pas de difficulté à entendre la com-

1. Cf. pour cette dernière construction, I, 163, 10 ; III, 8, 9.

2. Selon M. Ludwig, *çrénīh* serait pour *çrényaiḥ* (?).

3. La traduction de M. Ludwig « wie stralenhäufen » suppose notre construction, mais elle n'est accompagnée d'aucune note. L'hypothèse d'un *usrā* adjectif devient ainsi inutile ; dans tous les autres passages pour lesquels M. Roth et M. Grassmann l'ont proposée, le mot est appliqué à des dieux, par une métaphore banale dans les hymnes.

4. Les *vādhṛayaḥ* seraient des chevaux hongres donnés au prêtre par son patron et nombreux (ou dociles ?) comme un troupeau de bœufs. La construction de M. Ludwig semble impossible, et celle de M. Grassmann peu satisfaisante pour le sens.

5. La raison de douter est que *paçvās* peut être aussi un génitif.

6. M. Ludwig traduit bien, comme M. Grassmann, « wie der sonne auge », mais sans donner d'explication.

7. L'expression se retrouve, d'ailleurs, sans comparaison, au vers X, 92, 13 ; cf. encore *kshāma budhnām*, IV, 19, 4.

paraison *svār nā jyōtiḥ*, appliquée à Agni, IV, 10, 3, en ce sens : « comme la lumière du soleil » ou « du ciel »¹.

Il devient aisé aussi de traduire, au vers IX, 54, 2, adressé à Soma, la formule : *ayām sūrya ivopadrik*. Elle signifie à volonté, « il est comme l'aspect du soleil »², ou « il est comme le soleil par son aspect ». Les deux mots sont au même cas, comme dans les exemples précédents. Cette formule se retrouve, avec la complication d'une épithète commune rapportée au terme de comparaison, au lieu de l'être au terme propre³, dans ce vers d'un hymne à Agni :

VIII, 91, 15. *padām devāsya mīhūshó 'nādhriṣh-tābhīr ūtibhīh* — *bhadrá sūrya ivopadrik*.

Ici l'épithète *bhadrá* construite avec *upadrik* ne laisse pas le choix entre les deux explications. La formule est pour *sūryasya ... upadrik*⁴.

Le courant est aux rivières ce que l'éclat est au soleil. On ne s'étonnera donc pas de voir le nom désignant la « rivière » ou les « eaux » et celui qui exprime le « courant » construits parallèlement au même cas, soit au nominatif, dans la comparaison *sīndhur nā kshódah*, quatre fois répétée⁵, et appliquée à Agni, I, 65, 6 ; 66,

1. La traduction de M. Ludwig « liecht wie *svār* » ne fait que mettre en évidence la bizarrerie de la construction, sans en rendre compte. — Au vers vi, 34, 4, où Indra, dans le ventre duquel entre le soma, est comparé au ciel où le soma prend également place, uni à la clarté de la lune, nos rapprochements permettent de prendre *arc* (*arcéva māsā*) comme un substantif abstrait, ce qui est plus conforme à l'usage des mots formés uniquement de la racine.

2. La traduction de M. Ludwig, « er ist ein anblick wie die sonne », paraît ici encore plus forcée. Sur le choix « à peu près » indifférent du concret ou de l'abstrait, voir plus haut, p. 85.

3. Voir plus haut, p. 82.

4. Cf. la comparaison *sūro nā samdrik*, également appliquée à Agni, I, 66, 1, si *sūras* est là le génitif de *svār*. Car nos rapprochements mêmes prouvent qu'il pourrait être aussi le nominatif de *sūra*.

5. M. Ludwig, lui-même, traduit le quatrième passage (et paraît entendre aussi le premier, cf. le commentaire de I, 180, 4), en faisant de *kshódas* l'équivalent d'un instrumental, sauf à présenter aussi la bizarre hypothèse d'un thème en *ṛi* dont *sīndhus* serait le génitif. La construction qu'il adopte pour les deux autres paraît assez forcée, et l'analogie des précédents doit la faire écarter.

10, à l'aurore, I, 92, 12, et à Brahmanaspati, II, 25, 3, soit à l'accusatif dans *apó ná kshótlah*¹, I, 180, 4. L'A-tharva-Veda présente une construction analogue :

III, 29, 6. *ireva nópa dasyati samudrá iva páyo mahát*².

Dans tous ces exemples, on peut à volonté considérer le premier nominatif ou accusatif comme l'équivalent d'un génitif, ou le second comme l'équivalent d'un instrumental. La seconde interprétation paraît seule convenir à la comparaison suivante du Rig-Veda, appliquée aux deux Açvins, et où le mot « rivière » est construit au duel³ :

II, 39, 5. *vātevājyryā nadyēva rītiḥ*.

Citons encore dans le même ordre d'idées :

I, 143, 3. *bhātvakshaso āty aktūr ná sindhavo 'gné rejante āsasanto ajārāḥ*.

Je crois avec M. Kægi (*Siebenzig Lieder des Rigveda*, p. 101), quel que soit d'ailleurs le sens exact de l'expression⁴, que *sindhavas* est l'équivalent d'un génitif dépendant de *aktūs* (cf. *aktūr apām*, II, 30, 1), mais non pas qu'il soit une forme réelle de génitif pour *sindhvas*⁵. Les deux mots, unis pour l'esprit par un rapport de dépendance, sont construits parallèlement au même cas.

Après le courant, ou tout autre attribut des rivières, la course, l'élan des chevaux. Même construction parallèle

1. Voir la note précédente. L'hypothèse d'un génitif singulier de *áp* devient ainsi inutile. Tous les autres exemples qu'en cite M. Grassmann sont très douteux, et l'instrumental *apá* lui-même disparaîtrait des vers VIII, 4, 3, par une correction très simple, *apákrítam* « écarté », au lieu de *apá kṛítám*, expression de toute façon fort étrange. En somme, l'existence d'un singulier de *áp* paraît très contestable.

2. M. Weber (*Indische Studien*, XVII, p. 305) fait bien de *páyas* une apposition à *samudrás* ; mais c'est, comme on voit, une apposition *sui generis*. Du reste, on en trouve d'analogues sans comparaison, R. V., VIII, 12, 3.

3. M. Ludwig, après avoir fait d'abord de *nadyā* un instrumental, reconnaît dans son commentaire qu'il serait plus naturel d'en faire un nominatif duel (c'est aussi l'interprétation de M. Grassmann dans son lexique). Mais il ne sort pas de la difficulté créée par les deux nominatifs. Cette difficulté nous paraît maintenant levée.

4. Voir mes *Études sur le lexique du Rig-Veda*, sous le mot *aktū*.

5. Je m'associe sur ce point à l'observation de M. Ludwig.

du concret et de l'abstrait. Soma se précipite comme Etaça (le cheval divin) dans son élan :

IX, 16, 1. *Sárgo ná takty étaçaḥ*.

L'abstrait est en outre accompagné d'une épithète au même cas dans cet autre exemple :

IX, 87, 7. *eshá suvānāḥ pari sómaḥ pavitre sárgo ná sṛiṣṭó adudhāvad árvā*¹.

Ou dans celui-ci, qui est une comparaison des rivières avec les caiales; un verbe de mouvement est sous-entendu, comme souvent, avec *prá*, et l'abstrait a une seconde épithète construite avec hyperbate².

VII, 87, 1. *prārṇāmsi samudriyā nadīnām* — *sárgo ná sṛiṣṭó árvatīr řitāyān*³.

On peut voir une double comparaison avec un seul *ná*⁴ dans les passages où le nom du char ou de la roue est construit parallèlement avec celui des chevaux, quoique ce rapprochement seul éveille naturellement une idée de dépendance :

I, 155, 6. *catūrbhiḥ sākāṃ navatīm ca nāmabhiḥ cakrām ná vṛittām vyātīr avīvipat*⁵.

I, 52, 1. *átyaṃ ná vājam havanasyādaṃ rátham éndram vavṛityām ávase suvṛiktībhiḥ*⁶.

1. Il pourrait sembler plus naturel de construire *árvā* (ainsi que *étaças* dans l'exemple précédent) en dehors de la comparaison, si l'on n'avait pas l'exemple suivant, reproduisant une troisième fois la même combinaison. Cf. aussi plus bas, ix, 22, 1 (p. 98). La place du verbe *adadhāvat* (comme de *takti*) n'est pas un obstacle (voir plus haut, p. 80).

2. Cf. plus bas x, 61, 16, p. 98 note 3.

3. Le mot *řitāyān* pourrait aussi se rapporter au sujet du dernier pāda. — Il ne serait pas impossible qu'un mot exprimant le « bruit » des chevaux ou des chars eût été construit de la même manière aux vers i, 104, 1; v, 10, 5; ix, 10, 1. L'hypothèse d'un *svāná* adjectif deviendrait ainsi inutile.

4. Voir plus haut, p. 93, note 1.

5. *vyāti*, d'après ses autres emplois, ne peut désigner que les attelages; le sens de « rayon », que lui attribue M. Ludwig, semble inadmissible. D'autre part est-il bien naturel de construire *vyātīn* « chevaux » avec *navatīm* (qui, selon moi, est employé substantivement, les 90 avec 4 formes chacun), et d'admettre, comme M. Grassmann, une comparaison de chevaux avec une roue? Voir, d'ailleurs, les exemples ci-après, p. 98.

6. *vājam* est un accusatif du but qu'il ne faut pas confondre avec les deux autres.

VII, 34, 1. *prā çukratu devī manishā asmāt sūtashto rātho nā vājī*¹.

Mais les deux concrets sont accompagnés d'un abstrait construit au même cas qu'eux dans l'exemple suivant qui nous rappelle une formule déjà deux fois citée :

IX, 22, 1. *eté sōmāsa āçāvo rāthā iva prā vājinaḥ — sārgāḥ śrīṣṭhā aheshta*².

Voici enfin une construction parallèle de trois termes désignant, l'un la jante de la roue, un autre la roue elle-même, et le troisième les chevaux :

X, 61, 16. *sā kakshīvantam rejayat sō agniṁ nemim nā cakrām ārvato raghudrū*.

La construction attendue serait *nemim nā cakrāsyārvadbhiḥ* : « Il a mis en mouvement Kakshīvant et Agni, comme la jante de la roue au moyen des chevaux³. »

Les dieux font la même route que leur char et leurs chevaux. Il n'en est pas moins vrai que les comparaisons suivantes, appliquées à Indra, et où le nom de Vāyu est construit parallèlement à celui des chevaux ou du char⁴, éveillent l'idée d'Indra venant comme Vāyu avec son char ou ses chevaux :

III, 49, 4. *rātho nā vāyūr vāsubhir niyūtvān*⁵.

III, 35, 1 = VII, 23, 4. *yāhi vāyūr nā niyūto no ācha*⁶.

1. Je ne crois guère à un *vājīn* adjectif (voir plus haut, p. 93, n. 1), et pas du tout à un *vājīn*, épithète des chars. L'exemple du vers IX, 22, 1 (voir ci-après), est analogue au précédent, et le troisième et dernier cité par M. Grassmann, I, 129, 1, n'est pas concluant.

2. M. Ludwig admet ici la double comparaison avec les chars et avec les chevaux. Il n'y avait aucune raison d'expliquer autrement le vers VII, 34, 1, ci-dessus.

3. Le sens de M. Ludwig « comme la roue du cheval met en mouvement la jante » n'est pas tentant. — L'hyperbate de *raghudrū* est pareille à celle de *ritāyān*, plus haut p. 97 (VII, 87, 1).

4. On trouve aussi le nom des dieux, ou le pronom qui le remplace, construit parallèlement au nom du char en dehors de la comparaison, VII, 48, 1.

5. M. Ludwig fait de ce *pāda* une phrase à part où *nā* ne ferait qu'adoucir l'expression. Mais cette phrase interromprait une série d'expressions qui sont toutes appliquées à Indra. D'ailleurs, la figure ordinaire est qu'Indra attelle à son char les chevaux du vent, non qu'il prend le vent pour char.

6. M. Ludwig hésite entre l'attribution d'un sens causal à *yāhi* et la

Les rivières aussi ont, dans la poétique védique, des chars et des chevaux (l'Indus par exemple, X, 75, 8 et 9). De là ce passage où il est dit que les Maruts ont des chevaux tachetés, comme les rivières à leurs chars, ou comme les chars des rivières. Le mot « rivières » et le mot « chars » sont tous les deux au nominatif :

I, 186, 8. *prīshadaçvāso 'vānayo nā rāthāh.*

Comme le nom du char ou des chevaux dans les exemples précédents, celui de l'arme est peut-être construit au même cas que le nom du dieu dans l'exemple suivant :

VI, 18, 10. *agnir nā çūshkaṃ vānam indra hetī rāksho ni dhakshy açānir nā bhīmā.*

Du moins la restitution *hetis* du pada-pāṭha s'accorde-t-elle avec la seconde comparaison, *açānir nā bhīmā*. En tout cas, je crois à une construction parallèle du nom du dieu et de ses armes au vers V, 86, 1 :

indrāgnī yām āvatha ubhā vājeshu mārtyam — dyūḥ hā cit sā prā bhedati dyumnā vānir iva tritāh.

Celui qu'Indra et Agni protègent brise les clôtures les plus solides et en répand les richesses¹ « comme Trita avec ses chants » ou « comme les chants de Trita ». Trita est en effet le dieu qui prend pour arme contre le démon « une prière à pointe de fer », X, 99, 6².

construction de *niyūtas* avec un participe sous-entendu (*vāhan* ou *yuñjān rāthe*). — J'avais proposé autrefois « viens comme Vāyu vers nos attelages », c'est-à-dire « vers nos prières qui servent aux dieux d'attelages », et cité cette formule comme un exemple de l'incohérence des figures védiques. Je préfère aujourd'hui voir là un fait de syntaxe analogue aux précédents. Au vers VII, 90, 1, qui pourrait être cité à l'appui de ma première interprétation, la résolution de *yāhy āchā* dans le pada-pāṭha (*yāhi* sans accent) peut être fautive.

1. La racine *bhid* paraît être ici construite avec deux accusatifs comme l'est souvent la racine *dar* (par exemple au vers IV, 16, 8, ce qui supprime un des prétendus exemples du génitif singulier *apās*, (voir plus haut, p. 96, n. 1), comme l'est aussi la racine *ruj* (au vers VI, 30, 5, même observation).

2. Cf. *Religion védique*, II, 330. Il semble inutile de discuter le sens de « roseau » donné par M. Roth et par M. Grassmann au mot *vānī*. La traduction de M. Ludwig est plus acceptable. L'avantage de la nôtre est de se rattacher, d'une part à un ordre de formules mythiques, de l'autre à un ordre de formules syntactiques qui paraissent l'un et l'autre bien établis.

Voici encore quelques exemples isolés, mais parfaitement clairs en eux-mêmes, d'un concret et d'un abstrait construits, dans le même rapport pour la forme, et dans des rapports différents pour l'esprit, avec le reste de la proposition.

Un ami et le profit qu'on en tire : X, 7, 5. *dyúbhir hi-tám mitráṃ iva prayógam pratnám ritvījam adhvarásya jārām — bāhúbhyām agnīm āyāvo 'jananta* ; on aurait attendu *mitrásya prayógam* ou mieux *mitráṃ prayógena*¹.

La loi et l'application qu'on en fait : I, 153, 2. *prá-stutir vām dhāma ná prayuktir āyāmi mitrávaruṇā su-vrikthī*². Il se pourrait aussi que *prayukti* eût le sens d'« attelage », et que l'hymne fût présenté comme « l'attelage de la loi » (cf. le char, les rênes, les cochers de la loi³.)

Un fils et la naissance de ce fils. Aussi agréable est pour Agni l'hymne qu'on lui adresse : III, 15, 2. *jánmeva ní-tyam tánayam jushasva stómaṃ me agne tanvā sujāta*⁴.

Une montagne et les fruits qu'elle donne (avec ses eaux), I, 65, 5 : *girir ná bhūjma kshódo ná çambhú* (Agni lui-même)⁵.

Les eaux (divinisées) et leur bienveillance : IX, 88, 7. *ápō ná makshū sumatir bhavā nah* (Soma)⁶.

Dans tous les cas examinés ci-dessus, chacun des deux termes parallèles aurait pu être plus ou moins naturelle-

1. Je suis d'accord avec M. Ludwig pour repousser l'hypothèse d'un composé *prayo-gám* (avec changement d'accent), admise par M. Roth et par M. Grassmann.

2. M. Ludwig, dans son commentaire, tout en donnant un autre sens aux mots, les construit également dans un rapport de dépendance, mais sans autre explication.

3. Voir Grassmann, *Wörterbuch zum Rig-Veda*, s. v. *ritá*.

4. La construction de M. Ludwig est peu satisfaisante. Jamais on n'a désigné par le mot *jánman* la « famille » d'un « fils », ses ascendants.

5. Peu importe pour notre sujet que *bhūjman* signifie directement « jouissance », ou, comme le suppose M. Ludwig, « vallée » où coulent des rivières. L'essentiel est le rapprochement de *girir ná bhūjma* et de *girir ná bhujmā*, Vāl., 2, 2 : *bhūjma* est équivalent (pour le sens) à *bhūjmanā*.

6. Ainsi devient inutile l'hypothèse hasardée pour cet exemple unique, et acceptée par M. Ludwig, d'un *sumatī* adjectif.

ment construit pour son compte au cas où ils sont mis tous deux. Il resterait à citer des constructions plus bizarres où le parallélisme des deux termes ne peut plus guère s'expliquer que par une véritable attraction.

Les prières adressées aux Maruts s'élancent à l'envi vers eux, selon une comparaison banale, « comme les eaux des montagnes¹ », mais non « comme les montagnes avec leurs eaux » : VI, 66, 11. *divāḥ ṣārdhāya ṣucayo manīshā girāyo nāpa ugrā asprīdhran*.

Agni pourrait être comparé à une vache, comme il l'est à tout ce qu'il y a de bon et d'utile au monde. Mais en tant que « clair » et « brillant », ce n'est pas à la vache, c'est à son lait (ou au beurre fait de ce lait, IV, 1, 6) qu'il est comparé. Le mot « vache » n'en est pas moins au nominatif comme le mot « lait » dans la formule suivante : I, 66, 2. *pāyo nā dhenūḥ ṣucir vibhāvā*².

On pourrait multiplier les exemples de ce nouveau genre ; mais le terrain semble ici moins solide, et je préfère ne pas m'y aventurer aujourd'hui.

1. Il paraît impossible de tirer un autre sens de ce passage.

2. L'interprétation de M. Ludwig est cherchée trop loin ; le sens s'impose.

ÉPISODE

DES

GRAINS DE RIZ ÉCRASÉS

PAR HAUVETTE-BESNAULT

Tel est d'après les textes manuscrits et autres que j'ai entre les mains le titre hindou de la légende qui suit. Elle est empruntée au *Bhāgavata Purāṇa*, livre X, chapitres 80 et 81¹.

On sait que ce poème est consacré tout entier à la gloire de Kṛṣṇa, la dernière et la plus complète des incarnations de la divinité suprême, de Bhagavat : *Kṛṣṇas tu Bhagavat svayam*; et que ces incarnations sont destinées, dans chaque âge du monde ou *yuga*, à consoler la terre opprimée par les ennemis d'Indra². Le X^e livre en particulier,

1. V. la *Collection orientale* de l'Imprimerie nationale. Les trois premiers volumes publiés par Eugène Burnouf, texte sanscrit et traduction française, contiennent les neuf premiers livres du poème. Le X^e livre, en raison de son étendue, formera deux volumes, le 4^e et le 5^e. Le 4^e, comprenant les chapitres 1-49, a été publié en 1884 par l'auteur de cet article dans la même collection. C'est à cette édition qu'on renvoie dans les notes; pour abrégér, on a mis sans autre indication le numéro du livre en caractères romains, ceux des chapitres et des stances en chiffres arabes. Le 5^e volume, auquel le présent épisode est emprunté, contiendra la fin du livre X, du chapitre 50 au chapitre 90; le 6^e et dernier de l'ouvrage contiendra les livres XI et XII qui sont relativement très courts.

2. 1, 3, 28.

qui sert comme de couronnement à tout le poème, se compose de récits rédigés le plus souvent dans le mètre un peu lâche de l'épopée, et d'hymnes ou de prières d'un mètre et d'un style plus recherchés, dont l'ensemble forme la légende poétique de Kṛṣṇa et un corps de doctrines qui vise à l'instruction et à l'édification des fidèles¹.

L'Episode des grains de riz écrasés se réfère au temps de la vie de Kṛṣṇa où, vainqueur enfin des démons sous forme humaine² qui entravaient son œuvre, il goûte au milieu des siens, dans sa ville de Dvāravatī ou Dvārakā³, au sein de la paix et du luxe, les joies temporaires de maître de maison⁴. Il avait passé préalablement, ainsi que le veut la loi, par la condition ou, comme disent les Hindous, par l'ordre d'étudiant, et il avait appris à Avanti⁵,

1. Dans un intérêt sectaire, bien entendu, malgré l'esprit de tolérance qui respire dans plus d'un passage, entre autres X, 40, 8 et suivantes :

D'autres encore qui suivent la voie tracée par Ćiva et se partagent en une foule de maîtres spirituels n'adorent que toi en adorant Ćiva, ô Bhagavat.

C'est toi, en qui se confondent tous les Dieux sans exception, c'est le Tout-Puissant qu'ils adorent en adorant d'autres divinités, en se faisant de toi une idée fausse.

De même que les cours d'eau de la montagne, grossis par l'orage, affluent de toutes parts au même bassin, de même, Seigneur, toutes les voies aboutissent finalement à toi.

2. Le rôle de leur chef, le roi Kamsa, fait penser dès les premiers faits de la légende de Kṛṣṇa à celui du roi Hérode dans l'Évangile.

3. La ville aux nombreuses portes, *dvāramālinī*, située à l'extrémité occidentale du Guzerat ; la tradition hindoue veut qu'elle ait été engloutie par la mer.

4. En attribuant à Kṛṣṇa, à cette époque de sa vie, plus de seize mille femmes, auprès de qui il réside simultanément, ainsi que le constate Nārada avec admiration (X, 69, 1 et s.), la légende, plus ou moins fondée sur l'antique réputation du héros qui devint par la suite des temps le Dieu suprême pour ses adorateurs, présente la chose ici comme un effet de son pouvoir magique, qui lui permet de se multiplier à volonté ; déjà précédemment, pendant la danse du *rāsa*, les bergères qui y prenaient part avec Kṛṣṇa croyaient l'avoir chacune auprès de soi (X, 33, 3) ; et plus anciennement encore, dès sa première enfance, il avait montré à Brahmā que toutes choses sont faites de sa propre substance. *sarvaṃ Viṣṇumāyam* (X, 13, 19) ; on sait que Viṣṇu a été absorbé par Kṛṣṇa, bien qu'il conserva le second rang dans la triade hindoue. (*Bhāgavata P.*, tome IV, Avant-propos, p. III.)

5. X, 45, 30 et suiv. Kṛṣṇa prit plus tard, dans cette même ville, ap-

sous le brâhmane Sândipani, en soixante-quatre jours et soixante-quatre nuits, avec une docilité égale à sa merveilleuse intelligence, pareil nombre de sciences ou arts dont l'ensemble formait, quand le *Bhâgavata* reçut sa forme actuelle, comme l'encyclopédie des connaissances hindoues¹. Mais c'était seulement pour l'exemple; car, bien qu'il soit la source de toute science, bien qu'il sache toutes choses et commande à tous les mondes², sa vie n'en devait pas moins servir de modèle à tous, sauf quelques réserves expresses³, et il avait des camarades qui réglaient leur conduite sur la sienne et sur celle de son frère aîné, Balarâma, vis-à-vis de leur maître commun⁴.

Le Brâhmiane de notre légende était du nombre, ainsi qu'on va le voir. Il s'appelait Çridâman, du même nom qu'un des compagnons de jeu du jeune Kṛṣṇa, si tant est qu'il ne faille pas les identifier, comme il y a lieu de faire peut-être, d'après le *Pañcarâtra* pour la Çaibyâ du chapitre 80, stance 23 ci-dessous, et pour Râdhâ, cette bergère devenue, dans la suite et plus tôt qu'on ne l'a cru quelquefois, la Çakti de Kṛṣṇa ou son énergie toute-puissante⁵. Quoi qu'il en soit, on verra plus bas que l'ami-

pelée aussi Ujjayini (Cp. 'Οἰήνη), une de ses huit épouses principales, Mitravindâ.

1. Le scoliaste Çridharasvâmin en fait l'énumération sous X, 45, 36. — Dans les *Évangiles apocryphes*, qui n'ont guère de commun avec le *Bhâgavata* que d'être comme lui des écrits sectaires, *mutatis mutandis*, l'enfant Jésus ne se laisse pas instruire avec la même docilité par les maîtres auxquels Joseph le mène, *Ev. de l'Enfance*, chap. 48 et 49; *Ev. de la Nativité*, ch. 30 et 31. Mais l'admiration qu'il inspire à tel d'entre eux n'est pas moins vive que chez Sândipani : *Ce n'est pas un disciple que tu m'as donné, c'est un maître*, dit-il à Joseph, ib., chap. 39. Au chapitre 52 de l'*Enfance*, le philosophe admire aussi l'universalité des connaissances de Jésus.

2. X, 45, 30.

3. X, 33, 32 : *Teṣâm (içvarâṇâm) yat svavacyuktam buddhimâṃs tat samâcaret* = Le sage ne doit imiter chez les êtres supérieurs que ce qui est conforme à leurs discours, dit le narrateur Çuka en réponse à une objection du roi Parixit à propos des amours de Kṛṣṇa avec les bergères..

4. X, 45, 38 : *gurau vṛttim aninditâm grâhayantau* = Faisant adopter l'un et l'autre une conduite irréprochable vis-à-vis du gourou.

5. *Kṛṣṇah Çridâmânam grham âgatam sampūjya*, dit Çridharasvâmin en tête de son commentaire sur X, 80. Ce nom est aussi celui d'un

tié de Kṛṣṇa enfant ou jeune homme ne fut pas inutile à Çrīdāman, devenu à son tour maître de maison. Mais alors, pendant son noviciat, Kṛṣṇa, dissimulant son pouvoir souverain sous les dehors de la nature humaine (X, 45, 30), se bornait à édifier ses condisciples et à s'en faire aimer en partageant avec eux tous les services auxquels

compagnon de jeu du jeune Kṛṣṇa en X, 18, 23. Cp. *Harivaṃṣa*, st. 3747. Qu'on doive identifier ou non ces deux homonymes, c'est bien certainement à celui de notre épisode que fait allusion le *Pañcārātra* en 4, 3, 147 : *Çrīddma-ānanda-dātri* = Celle à qui Çrīdāman doit la félicité, et en 5, 5, 59 : *Çrīdāma-īṣvara-vallabhā* = La favorite du Seigneur de Çrīdāman. (Cp. ci-dessous 80, 23, et 81, 11.)

Le second de ces composés fait partie d'une énumération des noms de Rādhā (littéralement *grâce*), la bergère préférée de Kṛṣṇa (X, 30, 26 et s.), sa *Çakti* ou son énergie, comme dit le *Brahma Vaivarta Purāṇa* (*Viṣṇu P.* Wilson, édit. Hall, t. 5, p. 264, et dans la Préface, passim). Si donc il fallait s'en rapporter au *Pañcārātra*, la *çaibyā* de notre texte (80, 23) ne serait autre que Rādhā. Mais cette identification présente quelque difficulté. Sans sortir du *Bhāgavata*, on verra en 80, 17 que le mot *çaibyā* désigne non pas une bergère, mais tout au moins une des 16,000 princesses qui furent délivrées de captivité et épousées par Kṛṣṇa (X, 59). Ailleurs (X, 71, 43 et 83, 6) il s'applique à une de ses huit épouses principales ou *mahisyāḥ*. Même observation sur 5, 32, 3 du *V. P.* Le *Harivaṃṣa* accole au mot *çaibyā* tantôt *sudattā*, emprunté de confiance comme nom propre par Wilson (Cp. *V. P.*, éd. Hall, t. 5, p. 82, note) et après lui par le Dict. de S.-Pét. à la trad. franç. des st. 9179 et 9187 (Cp. Langlois, t. 2, p. 157, plus note 1, pour les variantes *sudantā* et *sudāntā*, et p. 158), tantôt *tanvī* (st. 6703; Cp. Langlois, t. 1^{er}, p. 500). Le traducteur en fait deux noms propres sans indiquer d'autorité. On pourrait y voir aussi bien deux épithètes (= *bene data*; *tenuis*, *gracilis*) du patronymique *çaibyā*, employé substantivement comme dans deux des passages du *Bh.* et dans celui du *V. P.* cités plus haut. Ce qui le donne à penser, c'est que ces deux Purāṇas ne connaissent ni *Sudattā* ni *Tanvī*; les commentateurs ne les connaissent pas davantage.

Sur l'identification de *Çaibyā*, où ils se taisent, ou ils se contredisent. Le sco. Ratnagarbha (*V. P.* Wilson, éd. Hall, t. 5, p. 107), qui regarde la *Çaibyā* du *V. P.* (5, 32, 3) comme une des huit principales épouses de Kṛṣṇa, ne l'identifie sous cette stance avec aucune de celles qui sont énumérées en 5, 28, 1-5; et le sco. Çrīdhara, qui a commenté le cinquième livre du *V. P.* et les douze livres du *Bhāgavata*, est muet de même sur la *çaibyā* de X, 71, 43 et de 80, 23. Ailleurs, sur X, 61, 17, à propos des fils de Bhadrā (*saṅgrāmajit-pramukhāḥ Satyaka-antā Bhadrāyāḥ sūtāḥ*), dont l'énumération suit celle des fils de Mitravindā, il identifie *Çaibyā* avec la mahiṣī Bhadrā dont les fils sont les mêmes que ceux attribués à *Çaibyā* dans le *Harivaṃṣa*, st. 9187 : *sudattāyām tu çaibyāyām saṅgrāmajid ajāyata*, et dans le *V. P.*, 5, 32, 3 : *saṅgrāmajit-pradhānās tu çaibyāyām abhavan sūtāḥ* : Cette même (Bhadrā).

l'usage assujettissait les étudiants envers leur maître et l'épouse de leur maître (V. ci-dessous ch. 80, st. 35 et suiv.). Si la force des choses nous le montre échappant miraculeusement dès le berceau aux monstres conjurés pour sa perte (X, ch. 6 et 7), les domptant un peu plus tard par un acte d'énergie qui fait l'admiration de Brahmâ (X, ch. 11-14), et multipliant ses hauts faits, en grandissant, dans l'intérêt de ceux qui l'aiment (X, ch. 16 et suiv.), il n'en dérobe pas moins soigneusement, dans le train ordinaire de la vie, sa nature divine aux yeux charnels¹ : on

dit-il, s'appelle aussi Çaibyâ, *Çaibyānāmā (a)pi sâ (Bhadrâ) eva*. Mais sur X, 83, 6, d'après l'indication hors texte de la stance 12 et malgré une différence notable de cette st. avec X, 58, 56, il identifie Çaibyâ avec Mitravindâ (*Çaibye = he Mitravinde*), sans rappeler l'identification qu'il a proposée sur X, 61, 17, et sans s'arrêter à la différence des noms des enfants attribués dans nos deux Purâṇas à Mitravindâ et à Çaibyâ. Cependant l'identification de X, 61, 17, peut se soutenir. Bhadrâ était fille de Dhr̥ṣṭaketu le kaikaya (IX, 24, 37) ; elle est appelée elle-même *Kaikayî*, X, 58, 56. Or Kaikaya ou Kaikeya est un des quatre fils de Çibi (IX, 23, 3) ; elle peut donc porter aussi le patronymique Çaibyâ. Je remarque de plus qu'elle a été donnée en mariage par ses frères à Kṛṣṇa, *bhrātṛbhir dattām*, X, 58, 56, d'où peut-être l'épithète *sudattām* accolée à la Çaibyâ du *Harivaṃṣa*, tandis que Mitravindâ fut enlevée de force par Kṛṣṇa, *prasahya hṛtavān kṛṣṇah*, X, 58, 31. Enfin les fils de Bhadrâ Çaibyâ sont les mêmes dans le *Bh. P.* que ceux de la Sudattâ Çaibyâ du *Harivaṃṣa* et de la Çaibyâ tout court du *V. P.*

A part la tradition recueillie par le *Pañcarâtra*, les textes ne permettent pas, à ma connaissance, d'affirmer l'identité de notre Çaibyâ avec Râdhâ ; mais il est une hypothèse qu'ils ne contredisent pas. Puisque Bhadrâ Çaibyâ est donnée à Kṛṣṇa par ses frères, sa mère Çrutakīrti devait être veuve, et, comme il n'est dit nulle part que celle-ci se fût brûlée sur le bûcher de son mari Dhr̥ṣṭaketu, elle pouvait se trouver avec sa fille auprès de Vasudeva, fils comme elle de Çûra, quand éclata (X, 2, *initio*) la persécution dirigée par Kaṃsa contre les Yadus. Les bergers de Nanda ont pu recueillir la jeune Bhadrâ devenue orpheline, l'élever avec leurs filles, lui donner peut-être dès lors le nom de Râdhâ à cause de la grâce de sa personne, qui la fit distinguer entre toutes par Kṛṣṇa ; et celle-ci, après la mort de Kaṃsa, recouvrer, comme tant d'autres (X, 45, 15 et s.), sa famille, son rang et son nom qu'elle devait perdre encore pour reprendre le surnom de Râdhâ dans la suite des temps. Quant au brâhmane Çridâman, dont le nom se trouve parmi ceux des jeunes compagnons de Kṛṣṇa, il pouvait n'être pas inconnu d'elle, bien qu'elle apporte naturellement plus de réserve que celui-ci vis-à-vis de son camarade d'enfance.

1. *Māmsadṛṣṣām* auquel j'ai substitué *mādr̥ṣṣām* (X, 3, 28), sans altération du sens général, pour la régularité du mètre et sur l'autorité

ne peut le reconnaître sous la forme humaine qu'il revêt ici-bas¹, à moins qu'il ne se soit d'abord révélé dans l'appareil de sa majesté suprême (X, 3, 9 et suiv.), dans l'essence des choses dont les principes sont en lui (X, 7, 36 et suiv.; et 8, 36 et suiv.). Toutefois ces apparitions ne se produisent que devant un seul témoin, deux au plus, et pour un instant; le Dieu ne s'est pas plus tôt montré qu'il disparaît soudain derrière le voile de l'illusion magique et ne laisse voir à sa place qu'un petit enfant comme auparavant².

Le mystère dont s'enveloppe nécessairement son essence divine en descendant sur la terre ne pouvait recouvrir de même sa sagesse et les autres qualités de son âme, sans qu'il manquât à la mission qu'il s'était donnée; car pour sauver le monde il fallait l'instruire, et pour le persuader il fallait s'en faire aimer. Or cette double condition, Kṛṣṇa se l'impose tout d'abord. A peine âgé de sept ans, comme on faisait autour de lui les préparatifs d'un sacrifice traditionnel³, il avait exposé la doctrine des œuvres à son père adoptif devant les anciens de la tribu⁴ et s'était fait écouter et obéir de tous, l'affection et la reconnaissance qu'on lui portait inclinant d'avance les cœurs à adopter ses idées. A peine en effet commençait-il à marcher que tous, dans la station de bergers où il était élevé, avaient déjà pour lui la tendresse d'un père et d'une mère; et il les payait de retour par sa piété filiale, dont l'expression touchante redoublera d'émotion quand il se trouvera plus tard en présence de ses père et mère véritables (X, 44, 50 et 51; 45, 1 et s.). Pour le moment ses

d'un manuscrit de la Bibliothèque bodléienne. Mais Çrīdhara a lu et commenté la leçon vulgaire : *māṃsacaxuṣṭm*; Cp. Job 10, 4, *oculi carnei*. Les Dict. n'ont relevé ni le composé du texte ni celui de la glose. Par opposition à la vision matérielle, le *Bh. P.* emploie les composés *upanīṣaccaxus*, *çdstracaxus* pour désigner la perception des vérités surnaturelles. *Prajñacaxus* a dans l'usage une acception plus restreinte, il signifie *aveugle* (Mahābh, X, 513).

1. *Na anyato madbhavam jñānam martyalingena janyate* (X, 3, 44).

2. X, 3, 46; 8, 43 et 44; 13, 61.

3. X, 24, 1 et s.

4. Cp. l'enfant Jésus devant les docteurs de la loi, S. Luc, 2, 46 et s.

escapades enfantines n'ôtaient rien au respect qu'il devait à ceux qui avaient autorité sur lui¹ : ainsi en X, 9, 21 et suiv., il pousse la déférence jusqu'à aider sa nourrice à l'attacher au mortier, quand elle veut le punir de ses petits méfaits. Et sa condescendance n'est pas limitée à ses proches, à ceux qui l'entourent : tout invincible qu'il est, il se laisse vaincre par ceux qui le connaissent et qui l'aiment, il est à la dévotion de ses adorateurs ; comme l'arbre du paradis qui comble tous les désirs, il accorde tout à la prière qui part du fond du cœur, à celle même qui n'ose pas exprimer ou former un souhait. Quand on l'aborde avec ces dispositions, rien ne lui est indifférent de ce qu'on lui offre. Nous allons l'entendre dire à Çridāman : *Brāhmane, quel présent m'as-tu apporté de chez toi ? La plus petite offrande qui m'est faite avec foi par mes dévots est très grande à mes yeux ; la plus grande, faite sans foi, ne m'est point agréable. Quoi qu'on me présente avec amour, une feuille, une fleur, un fruit ou de l'eau, dès qu'on me l'offre avec amour, je l'agréé, je m'en nourris*² ; et pour l'encourager à implorer la générosité de son ancien camarade, la femme de Çridāman lui dira : *Il se donne lui-même à qui pense à lui*³. Le reste, il le donne par surcroît⁴, ainsi qu'on va le voir ; ou s'il ne le donne pas, c'est une épreuve, c'est un danger qu'il épargne d'avance à ses serviteurs fidèles, et ceux-ci lui en sont aussi reconnaissants que de ses bienfaits effectifs : *Dans sa bonté pour moi, Kṛṣṇa s'est dit sans doute : « Si cet infortuné devient riche, il per-*

1. X, 8, 21 et s. ; *Et erat subditus illis*, est-il dit de Jésus à l'égard de Joseph et de Marie, S. Luc. 2, 51.

2. V. ci-dessous 81, 3 et 4 : *Kim updyanam dnītaṁ brahman me bhavātā grhāt | apy apy updhṛtaṁ bhaktaiḥ premṇā bhūry eva me bhavet | bhūry apy abhaktopdhṛtaṁ na me toṣṭya kalpate || pattraṁ puṣpaṁ phalaṁ toyaṁ yo me bhaktyā prayacchati | tad ahaṁ bhaktyupdhṛtaṁ aṇḍmi priyaṁ ātmanah. || 81, 35 ;* cp. S. Matthieu, 10, 42 : *Et qui potum dederit uni ex minimis istis calicem aquæ frigidæ tantum in nomine meo, etc.*

3. V. ci-dessous 80, 11 : *smarataḥ pādakumalam ātmanam api yacchati.*

4. Cp. *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus ; cætera adjiciuntur vobis.*

dra la raison, il ne pensera plus à moi peut-être », il ne m'a pas fait le plus petit présent¹.

Ces idées, quelques-unes des expressions qui les rendent, certains faits qui s'y rattachent, ne sauraient mettre en question l'indépendance radicale du développement religieux chez les Hindous. Ils sont intéressants à recueillir et à signaler, ils peuvent mettre sur la voie quelques emprunts accidentels dont la trace est encore à trouver avec certitude; car il suffit qu'ils aient été possibles² pour n'être pas niés. Mais le fond des doctrines hindoues n'en reste pas moins intact. Notre épisode lui-même l'atteste. C'est bien dans l'Inde qu'il nous transporte. L'ancienne mythologie n'y est peut-être plus guère chez l'auteur qu'une réminiscence littéraire³, lui permettant, par exemple, d'indiquer dans un langage intelligible pour tous la distance qui sépare le bonheur de s'unir à jamais à Dieu et les jouissances temporelles, représentées par celles du ciel d'Indra (ch. 80, st. 17, et ch. 81, st. 12). L'idée de la Triade, celle de la place qu'y occupent Viṣṇu et du rôle qu'il y jouait, n'y sont pas oubliées (ch. 80, 30), bien qu'en devenant Kṛṣṇa il soit monté au rang de Suprême et qu'il anime tous les êtres (80, 34). Il n'y a plus de réalité que lui seul; le monde sensible est illusion pure (80, 30), et les âmes y errent sans relâche dans les conditions les plus diverses suivant les œuvres accomplies précédemment dans leurs existences antérieures. On peut s'étonner que des idées de morale religieuse, plus ou moins voisines des nôtres, aient pu se greffer sur des doctrines et des principes si différents. Qu'on veuille bien réfléchir cependant que l'esprit humain a ses limites, et qu'en visant le même objet, il arrive presque fatalement, sans partir des mêmes données, à des conclusions fort approchantes;

1. V. ci-dessous 81, 20.

2. La date assignée par Eugène Burnouf à la rédaction du *Bhāgavata* (V, la Préface du premier volume) sera peu modifiée, selon toute apparence, par les recherches qui pourront être faites dans les livres littéraires pour la contrôler à l'aide des citations empruntées à ce poème.

3. *Vṛddhaiḥ* = les vieilles (divinités), dit dédaigneusement le texte de notre X^e livre : *Brahmāḍibhiḥ* = Brahma et les autres, ajoute la glossaire.

sans nier absolument toute influence étrangère, on s'expliquera plus d'une rencontre, plus d'une coïncidence qui ont pu surprendre au premier abord.

CHAPITRE LXXX.

6. Il y avait un Brâhmane ami de Kṛṣṇa, très versé dans le Veda, détaché des objets sensibles, dont le cœur était apaisé, les sens domptés,

7. Et qui vivait de ce que le hasard lui offrait. Il appartenait à l'ordre des maîtres de maison, et sa femme, vêtue de haillons comme lui, était desséchée par la faim.

8. La pauvre, la fidèle épouse, abordant son mari avec un visage abattu, lui dit d'une voix humble et tremblante :

9. « Vénérable Brâhmane, n'as-tu pas pour ami l'époux « de Ārjuna¹ en personne, Bhagavat, le pieux, le secourable « chef des Sâtvatas ?

10. « Va le trouver, ô noble époux ; il est le refuge « des bons ; à un infortuné maître de maison comme toi « il donnera la richesse et l'abondance.

11. « C'est à Dvâravatî que réside maintenant le seigneur des Bhojas, des Vṛṣṇis et des Andhakas² : à qui « pense à ses pieds, pareils au lotus, le gourou des mondes « se donne lui-même ;

12. « Mais les biens et les plaisirs qu'il aime ne sont « pas ceux qu'on souhaite le plus. » Le Brâhmane, ainsi sollicité de mille manières par son épouse à maintes et maintes reprises : « C'est déjà un très grand avantage que « de voir Celui dont la gloire est excellente³ »,

13. Se dit-il, et se décidant à partir : « Y a-t-il à la maison quelque chose à lui offrir ? Donne-le moi, ô femme « bénie ».

1. La même que Laxmi, déesse de la beauté et de la fortune, épouse de Viṣṇu-Kṛṣṇa.

2. Noms de familles ou tribus de la race des Yādavas, à laquelle Kṛṣṇa appartenait.

3. *Uttamaçloka*, épithète employée dans le *Bh. P.* comme synonyme de Kṛṣṇa.

14. Celle-ci demanda à des Brâhmanes quatre poignées de grains de riz écrasés et les enveloppa dans un lambeau du vêtement de son mari pour être offerts (à Kṛṣṇa).

15. L'éminent Brâhmane, les ayant pris, partit pour Dvârakâ en se disant avec inquiétude : « Comment pourrai-je voir Kṛṣṇa ? »

16. Quand le Brâhmane eut dépassé trois postes et trois enceintes avec des Deux-fois-nés¹, il se trouva au milieu des maisons des serviteurs fidèles d'Acyuta², les Andhakas et les Vṛṣṇis à l'abord difficile.

17. En pénétrant dans la demeure fortunée de l'une des seize mille épouses de Hari, il crut entrer en quelque sorte dans la félicité de Brahme.

18. Acyuta, qui était sur la couche de sa bien-aimée, l'ayant aperçu de loin, se leva aussitôt et allant à lui le pressa avec bonheur dans ses bras.

19. Transporté d'allégresse au contact des membres de l'éminent Brâhmane, son ami chéri, le (héros) aux yeux de lotus versa des larmes de joie.

20. Puis ayant fait asseoir son ami sur sa propre couche, lui ayant offert le présent d'honneur et lavé les pieds, le Bienheureux qui purifie les mondes

21. Reçut sur sa tête l'eau où il lui avait lavé les pieds, ô roi, les oignit avec des arômes divins et des préparations de bois de santal, d'aloès et de fleurs de safran ;

22. Et, prodiguant avec joie en l'honneur de son ami l'encens odorant et les rangées de lampes, lui présentant du bétel et une vache, il lui souhaite la bienvenue.

23. Bien que le Brâhmane fût couvert de haillons et de souillures, décharné et imprégné de racines de poivre

1. En sansc. *dvija* = ârya initié, particulièrement Brâhmane.

2. *Acyuta* = *abhraṣṭa*, celui qui n'est pas déchu, épithète de l'Être suprême, employée comme nom propre de Kṛṣṇa par ses adorateurs. Plus bas, 17, Hari est un autre nom de Kṛṣṇa. *Brahme*, transcription du neutre *brahma*, par opposition au masculin *Brahmā*, la première personne de la triade, désigne l'Être suprême dont l'essence est existence, intelligence et félicité. On l'appelle encore le père du monde, le père des trois mondes. V. ci-dessous st. 26.

long, la fille des Çibis¹ mania complaisamment pour lui le chasse-mouches et l'éventail.

24. Les habitants du gynécée s'étonnaient de voir Kṛṣṇa à la gloire pure témoigner à un homme vil tant d'amitié et de respect :

25. « Qu'a fait de méritoire ce vil mendiant, dénué de
« tout prestige, objet de mépris ici-bas, et le dernier des
« hommes,

26. « Pour que le gourou des trois mondes, Celui en
« qui Çri réside, laissant sa bien-aimée sur sa couche,
« embrasse ce Brâhmane comme un frère aîné ? »

27. Les deux (amis), ô roi, répétèrent en se tenant par la main les vieux chants qui les charmaient pendant leur séjour dans la maison du gourou.

28. Le Bienheureux dit : « Au sortir de la maison du
« gourou, après lui avoir payé ses honoraires, ô Brâh-
« mane fidèle observateur de la loi, as-tu épousé une
« femme digne de toi ?

29. « Selon toute apparence ton cœur n'est pas trou-
« blé par l'attachement aux joies de la maison ; tu ne te
« complais pas dans la richesse, je le sais, ô sage.

30. « Quelques-uns accomplissent les œuvres sans que
« les désirs agitent leurs cœurs, parce qu'ils dédaignent
« les créations de l'Illusion divine², comme je fais moi-
« même en conservant le monde.

31. « Te souviens-tu parfois, ô Brâhmane, de notre
« séjour dans la famille du gourou ? Le Deux-fois-né qui
« y puise la science nécessaire franchit sans retour les
« ténèbres de l'existence.

32. « Il y a le gourou par qui l'homme, recevant une
« seconde naissance, naît réellement aux bonnes œuvres ;
« celui, à qui il a dû de naître d'abord ici-bas, ô ami ; et

1. V. l'avant-propos, n. 12.

2. C'est-à-dire le monde extérieur, produit de l'illusion, de la *çakti* ou énergie divine. En tant que Brahme s'incarne en Viṣṇu ou Kṛṣṇa, il conserve le monde, il agit, mais comme il ne s'attache pas à son œuvre, elle n'entraîne pour lui aucune conséquence en bien ou en mal, à l'inverse des êtres égarés par l'illusion, qui recueillent toujours un fruit bon ou mauvais en rapport avec le caractère de leurs actes.

« celui qui donne, comme moi, la science divine
« hommes des quatre ordres. »

33. « Parmi ceux qui appartiennent à une caste
« un ordre, ô Brâhmane, ceux-là entendent bien
« intérêt, qui, me prenant pour gourou, franchissent
« dain à ma parole l'océan de l'existence.

34. « Sacrifice, naissance par excellence (initia
« calme de l'âme, rien ne m'agréa, à moi qui suis l
« de tous les êtres, autant que la déférence pour le
« rou.

35. « Te souviens-tu, Brâhmane, de ce qui nous a
« au temps de notre séjour chez le gourou, un jour
« sa femme nous avait envoyés chercher du bois ?

36. « Dès notre entrée dans la grande forêt, ô D
« fois-né, il s'éleva, hors de saison, un grand vent d
« violence extrême, accompagné de pluie et de coup
« tonnerre formidables.

37. « Le soleil disparut et l'horizon se couvrit de
« bres ; bas-fonds, rives escarpées, tout était eau, c
« distinguait rien.

38. « Frappés incessamment à coups redoublés,
« la forêt transformée en lac, par des rafales de
« et de pluie, et ne distinguant plus les régions du
« nous portions péniblement notre fardeau en nou
« nant par la main.

39. « A cette nouvelle, le vénérable Sândipani,
« précepteur, se mettant en quête de nous, ses disc
« aussitôt que le soleil fut levé, nous vit en grande p

40. « Hélas ! mes enfants (dit-il), vous avez bien
« fert à cause de nous. Les êtres vivants n'aiment
« tant que leur personne, et vous n'en avez tenu a
« compte par dévouement pour moi.

41. « Voilà bien ce que de vertueux disciples de
« faire pour s'acquitter envers leur gourou : lui sac
« avec un cœur pur leur propre corps, qui est la c
« lion de tout bien.

42. « Je suis content de vous, ô Deux-fois-nés
« nents ; puissent vos souhaits se réaliser ! Puisser
« vœux s'accomplir en ce monde et dans l'autre !

43. « As-tu conservé ce souvenir et bien d'autres du
« temps de notre séjour dans la maison du gourou ? C'est
« grâce seulement à la bienveillance du gourou que
« l'homme devient mûr pour le calme de l'âme ».

44. Le Brâhmane dit : « Dieu des Dieux, gourou des
« mondes, quel avantage n'avons-nous pas retiré de notre
« séjour chez nos gourous avec toi, avec l'ami de la vé-
« rité ? »

45. « Ton corps étant le Veda qui se compose d'hymnes
« et comme un champ ensemencé des biens les plus
« grands, ton séjour chez les gourous est apparence pure
« de ta part. »

CHAPITRE LXXXI.

1. Tout en causant ainsi avec l'éminent Deux-fois-né, Hari, qui connaît les pensées de tous les êtres, lui adressa la parole en souriant.

2. Le bienheureux Kṛṣṇa, dévoué aux Brâhmanes (dit) à son cher Brâhmane par manière de plaisanterie, lui qui est la voie des bons, en portant sur lui un regard affectueux :

3. « Brâhmane, quel présent m'as-tu apporté de chez
« toi ? La plus petite offrande qui m'est faite avec foi par
« mes dévots est très grande à mes yeux ; la plus grande,
« faite sans foi, ne m'est point agréable.

4. « Quoi qu'on me donne avec amour, une feuille,
« une fleur, un fruit ou de l'eau, dès que cela m'est of-
« fert avec amour, je l'agrée, je m'en nourris. »

5. Malgré ces paroles, ô roi, le Deux-fois-né, tenant son visage baissé, n'osait offrir une poignée de riz écrasés à l'époux de Çrî.

6. Celui qui voit dans l'âme de tous les êtres, sachant très bien pourquoi le Brâhmane était venu, se dit en lui-même : « Ce n'est pas Çrî (la Fortune) qu'aime celui-là,
« c'est à moi que dès longtemps il a voué son cœur.

7. « Mais il est attaché à sa fidèle épouse, et il est venu
« à moi pour lui faire plaisir : je lui donnerai des ri-
« chesses, rares même chez les Dieux. »

8. Ainsi il dit en lui-même, et dans le vêtement d'écorce du Deux-fois-né il prit des grains de riz écrasés en disant :
« Qu'est-ce que cela ? »

9. « Mais ce que tu as apporté là me fait le plus grand plaisir, ami ; pour moi, qui suis l'âme de l'univers, c'est un régal que ces grains de riz écrasés. »

10. A ces mots, il avala d'une seule bouchée une poignée de riz et il allait en prendre une seconde lorsque Çri qui ne le perd pas de vue arrêta la main de l'être suprême :

11. « Ame de l'univers, dit-elle, il suffit que l'homme t'ait causé une jouissance pour qu'il goûte pleinement toutes les félicités en ce monde et dans l'autre. »

12. Or pendant la nuit que le Brâhmane passa dans le palais d'Acyuta, après avoir bu et mangé à son aise, il se crut transporté en quelque sorte au ciel d'Indra.

13. Complimenté le lendemain matin par l'auteur de toutes choses, par Celui qui met son bonheur en lui-même, le Brâhmane retourna chez lui en se félicitant chemin faisant.

14. Il n'avait reçu aucun riche présent de Kṛṣṇa, il ne lui avait rien demandé, et il revenait tout honteux auprès de sa femme, mais heureux d'avoir vu l'Être grand par excellence.

15. « Ah ! j'ai vu (disait-il) ce qu'est pour les Brâhmanes la bonté du Dieu, ami des Brâhmanes ; car tout pauvre que je suis, il m'a embrassé, lui qui tient Laxmî sur sa poitrine. »

16. « Qu'y a-t-il de commun entre un pauvre, un pécheur comme moi, et Kṛṣṇa sur qui Çri repose ? » Mon cher Brâhmane », disait-il en me pressant dans ses bras.

17. « Il m'a fait asseoir sur la couche de sa bien-aimée, comme on fait entre frères ; et, le chasse-mouches en poils de yak à la main, son épouse a dissipé ma fatigue. »

18. « Il m'a essuyé les pieds avec la déférence la plus grande ; il m'a honoré comme un Dieu, lui, le Dieu des Dieux, le Dieu des Brâhmanes. »

19. « Le ciel d'Indra et la délivrance, les magnificences du monde inférieur et celles de la terre, tous les dons

« surnaturels eux-mêmes ont leur racine pour les hommes dans le culte qu'ils rendent à ses pieds.

20. « Il s'est dit sans doute dans sa bonté : « Si cet infortuné devient riche, il en perdra la raison, il ne pensera plus à moi peut-être » ; et il ne m'a pas fait le plus petit présent. »

21. Tout en agitant ces pensées en lui-même, il arriva dans le voisinage de sa demeure : elle était entourée de tous les côtés de chars célestes aussi brillants que la lune, le feu et le soleil,

22. De bosquets et de jardins splendides qu'animaient des volées d'oiseaux par leurs chants, d'étangs couverts de lotus bleus, de lis blancs, de lis d'eau, de lotus de nuit épanouis,

23. Et hantée par des hommes richement parés, par des femmes aux yeux de gazelle : « Qu'est-ce que cela ? A qui est cette demeure ? Comment cela s'est-il fait ? »

24. Comme il se livrait à ces réflexions, des hommes et des femmes semblables à des Immortels accueillirent le fortuné Brâhmane au bruit retentissant des chants et des instruments de musique.

25. Sa fidèle épouse, transportée de joie, hors d'elle-même en apprenant son arrivée, sortit au plus vite de sa demeure : telle Çri (la Beauté), prenant un corps, quitte sa retraite (l'étang de lotus).

26. A la vue de son époux, l'épouse fidèle, soupirant de tendresse, fondant en larmes et fermant les yeux, le salua avec conscience de ce qui était arrivé et l'étreignit dans ses bras par la pensée ;

27. Et lui-même demeura stupéfait en voyant son épouse aussi brillante qu'une déesse portée sur un char céleste, et resplendissante au milieu de ses servantes parées de colliers d'or.

28. Ivre de joie, il pénétra avec elle dans sa demeure ornée de colonnes de cristal par centaines, comme le palais du grand Indra :

29. On y voyait des couches d'ivoire aussi blanches que l'écume du lait et garnies de tentures d'or, des litières, des chasse-mouches en poils de yak, à manche d'or,

30. Des sièges d'or, de moëlleux coussins, des baldaquins étincelants sous les guirlandes de perles qui y étaient suspendues,

31. Et, sur les murs de cristal transparent, sur de grosses émeraudes, des lampes de pierres fines, jetant un vif éclat et soutenues par des femmes de la plus grande beauté.

32. Alors devant l'affluence de toutes ces merveilles, le Brâhmane, gardant son sang-froid, cherchait à s'expliquer à lui-même ce bonheur inexplicable :

33. « Ah ! sûrement il en est ainsi : la prospérité chez
« un infortuné comme moi, voué à une pauvreté éternelle, ne peut venir que du regard du premier des Yagus, dont la puissance est grande.

34. « Sans doute, c'est que sans répondre ouvertement
« à qui l'invoque, le héros des Dâçârhakas, dont les jouissances sont infinies, les répand aussi à l'infini, ne les ménageant pas plus que le Dieu de la pluie ne ménage ses libéralités.

35. « Ses dons les plus grands sont peu de chose à ses yeux, et la moindre offrande venant d'un ami y prend
« une grande valeur : ainsi il a accepté avec plaisir, ce noble cœur, l'unique poignée de riz que je lui apportais.

36. « Puissé-je dans maintes et maintes renaissances
« lui témoigner encore amour, dévouement, tendresse, soumission d'esclave ! Puissé-je en m'attachant à lui, le Tout-Puissant, l'asile des qualités, m'attacher à ses serviteurs !

37. « Ce que le Bienheureux, l'Incréé accumule sur qui l'aime, ce ne sont ni les richesses, ni la royauté, ni les dons surnaturels ; (ces choses) c'est à l'homme de courte intelligence qu'il les donne dans sa sagesse, car il voit
« que la chute des riches est due à l'ivresse qu'elles leur inspirent. »

38. Affermi par la réflexion dans cette pensée, le dévot serviteur de Janârdana jouit des objets sensibles en compagnie de son épouse, sans enivrement et toujours prêt à les quitter.

39. Ainsi bien que Hari soit le Dieu des Dieux et le puissant maître du sacrifice, les Brâhmanes lui commandent, le destin ne peut rien sur eux.

40. Alors le Brâhmane dévoué au Bienheureux, ayant vu que le Dieu invincible se laissait vaincre ainsi par ses serviteurs, dénoua, grâce à la force irrésistible de la méditation, le lien qui enchainait son âme, et obtint bientôt de partager la demeure de Bhagavat et la destinée des bons.

41. L'homme qui reconnaît à ce récit la bonté, pour les Brâhmanes, du Dieu ami des Brâhmanes, pénétré soudain de l'amour du Bienheureux, est affranchi du lien des œuvres.



ÉTUDES
SUR
LA PROPRIÉTÉ AU MOYEN ÂGE

LES « COMMUNIA »
PAR MARCEL THÉVENIN

LES « COMMUNIA » DANS LES PAYS GERMANIQUES
DU VII^e AU XI^e SIÈCLE.

Dans un grand nombre de formules il est fait mention d'un ensemble de biens répartis en catégories plus ou moins complètes ; ces biens y sont distingués les uns des autres, non pas tant d'après leur caractère juridique que d'après leur nature économique ; en d'autres termes, le compilateur y a compris les moyens de subsistance, les éléments de la richesse et les instruments d'exploitation de ses contemporains, quel que fût d'ailleurs le titre de leur propriété ou l'origine de leur possession. L'ordre généralement suivi est celui-ci : constructions de toute nature, terres cultes et incultes, forêts, champs, prés, pâquis, chemins, eaux ; le plus souvent, les serfs, le bétail et les meubles suivent ou précèdent cette énumération¹.

1. Il n'y a pas à citer ici telle formule plutôt que telle autre ; en parcourant le *Recueil général* de M. de Rozière, on pourra se faire une idée de la variété des rédactions. Je relève l'expression « *rem quaesi- tam et inquisitam* », qui, à ma connaissance, se rencontre seulement dans deux formules (Zeumer, *Add. e Cod. form. Tur.* 2 = de Roz. 270, et Z., *F. Salicae*, 9 = de Roz. 271) lesquelles paraissent, d'ailleurs, avoir été rédigées d'après un même modèle (voy. Z., p. 244, n. 1) ; sous la forme exacte « *quaesitum ou exquisitum et ad inquirendum* », elle

Parmi ces nombreuses formules, *neuf* seulement mentionnent encore des biens qu'elles nomment « communia¹ ». Les « communs » viennent, d'ordinaire, après les « pâquis » et avant les « chemins » et les « eaux ». Ils constituent une catégorie parmi d'autres, économiquement mieux déterminées ; ils font partie d'un patrimoine ou d'une portion de patrimoine ; ils peuvent être, en toute liberté, avec d'autres biens, l'objet de transactions variées. Voilà tout ce que, directement, apprennent, sur eux, ces neuf formules, c'est-à-dire à peu près rien ; en tout cas, rien de ce que voudrait savoir l'historien des institutions, en matière de propriété, au moyen âge².

On peut, du moins, déterminer les régions où l'on faisait usage de ces formules.

se rencontre très fréquemment, au moyen âge, dans les chartes de certaines régions. Elle ne signifie pas « les essarts » (*aprisio, novale*, etc.), et « le terrain qu'on a le droit de défricher », non plus que « culte et « inculte » (Lamprecht, *Beitr. zur Gesch. des französisch. Wirtschaftsleb. im XI Jahrh. : Quaesitum* bedeutet den Bifang, *inquirendum* das Land auf das man das Recht zum Bifang hat (p. 35); « besucht und « unbesucht » p. 35, n. 14). Cette expression résume l'ensemble des biens dont le contractant dispose — j'aurai l'occasion de le démontrer ailleurs — tant ceux sur lesquels il a un droit certain, *hors d'enquête*, que ceux sur lesquels il a un droit *incertain*, à établir *par enquête*.

1. De Roz., nos 118, 172, 200, 202, 242, 251, 331 § 1, 331 § 2, 346.

2. De Roz., 200. Donamus — maños tantos cum hominibus ibidem commanentibus vel aspicientibus — cum domibus, edificiis, curtiferis, cum puteis vel fontibus (*Var. vuadris campis, lisez wadriscapis*) cum terris tam cultis quam et incultis, silvis, campis, pratis, pascuis, *communiis*, perviis, aquis aquarumve decursibus, omnia et ex omnibus, etc. Il y a, dans ces formules et dans les nombreuses chartes que l'on verra plus loin, « *communiis* » et non pas « *communibus* » (adjectif). Traduire ce mot par « *communaux* » n'est pas exact, il faudrait *communalibus* ; avec le sens qu'on y attache d'ordinaire « *communaux* » est déjà dangereux ; « *communs* », ici, ne signifie encore rien, mais du moins n'engage à rien.

Suivant M. Fustel de Coulanges, dans son étude sur la *marche germanique* (*Recherches sur quelques problèmes d'histoire*. Paris, 1885. p. 342.) il n'y a que *six exemples* de l'emploi du mot « *communia* » : (Form. de Roz., 172, 251, 118, 200, 242, et une charte rappelée et résumée dans un diplôme de 687, *Dipl. Pardessus*, n° 408.) « Dans ces « *six exemples, les seuls qui existent*, la signification du mot *communia* « est facile à trouver. Ce n'est pas la même chose que les forêts et pâ-
« quis, puisque les *pascua* et les *silvae* ont été nommés auparavant. Ce « ne sont pas non plus des terres de non-propriété, puisque dans cha-

Ces neuf formules n'appartiennent pas à divers groupes ou recueils ; huit font partie de l'ensemble connu sous le nom de formules de Lindenbrog qui les a, le premier, fait connaître ; la neuvième (form. de *Munich*, de Roz. n° 202) se rattache aux autres ; elles ont été publiées par Rockinger, dans le *Formulaire de Salzburg*.

Si la présence du mot « communia » dans ces formules

« cun de ces six exemples, il y a un propriétaire et que ce propriétaire les donne ou les lègue par sa seule volonté, sans demander d'autorisation à personne.

« Ces *communia* ne sont donc pas terre commune dans le sens que notre langue moderne donne à ces deux mots. Si l'on veut savoir en quoi ils sont communs, il faut songer à la manière dont un domaine était divisé. Des centaines de chartes nous le montrent avec une pleine évidence. Tout domaine comprenait nécessairement deux parts, et presque toujours trois. Le propriétaire gardait l'une dans sa main et l'exploitait à son profit exclusif, c'était ce qu'on appelait le manse dominical. Il avait mis la seconde entre les mains de petits tenanciers, serfs ou colons, qui lui en devaient des redevances et des corvées ; c'était ce qu'on appelait les manses serviles ou ingénuiles. Il restait ordinairement une troisième part, qui comprenait les terres incultes ou de culture trop difficile. Cette partie, ne pouvant guère être distribuée en tenures, était laissée par le propriétaire à l'usage commun des tenanciers. Tous ses tenanciers et lui-même en jouissaient suivant certaines règles déterminées par le propriétaire. Parmi les forêts, les unes faisaient partie, ainsi que nous le voyons dans les polyptyques, du manse dominical ; les autres étaient abandonnées aux tenanciers. Tantôt elles leur étaient laissées à titre gratuit, tantôt ils payaient au propriétaire un droit de jouissance. »

« Tels sont les communaux que nous venons de trouver dans une charte et dans cinq formules. Ils n'ont aucun rapport avec un régime de communauté agraire, puisqu'ils sont toujours la propriété d'un seul homme. Ce qui y est indivis, c'est la jouissance et encore ne l'est-elle que par la tolérance du propriétaire. Les documents, jusqu'au x^e siècle, ne mentionnent jamais d'autres communaux que ceux-là. »

On verra, au cours de cette étude, que la signification du mot « communia » n'est pas aussi facile à trouver que l'a pensé M. Fustel de Coulanges ; d'ailleurs, analyser, puis établir les conditions si variées de la propriété au moyen âge, n'est point une chose aisée. Il existait, il est vrai, des forêts, des pâquis, des terres incultes que, à des titres divers, des tenanciers recevaient d'un propriétaire et dont ils jouissaient en commun ; mais cette catégorie de biens n'en était et n'en demeurait pas moins dans l'appropriation privée de ce propriétaire ; en fait et en droit elle était distincte de cette autre catégorie de biens appelée « communia » dans les six exemples sur lesquels s'appuie la théorie ci-dessus. J'ajoute ici cette remarque — sauf à développer, ailleurs, les réflexions qu'elle fait naître — que les « communaux » dont parle M. Fustel de Coulanges se rencontrent, à cette époque, constamment et

est déjà un trait caractéristique du recueil qui les contient, l'intervention constante de la *festuca* et de l'*andelangus* dans les actes juridiques qui, d'après le droit frank, en nécessitaient l'emploi, d'autres particularités encore¹ indiquent une région où dominait ce droit; aussi, leur dernier éditeur, M. Zeumer, a-t-il justement nommé ce recueil *F. Salicae Lindenbrogianae*; enfin, M. R. Schröder, relevant, dans ces formules, le mot bas-allemand latinisé « wadriscapis »², dont il a suivi les pérégrinations à travers les chartes, a établi que le lieu d'origine de ce premier formulaire, connu jusqu'ici, de l'ancienne région occupée par les Franks Saliens et Ripuaires, est délimité par la Somme, la Moselle et le Rhin. Ces formules ont passé ensuite dans les régions alémanique et bavaroise où leur influence sur le style des *notaires* est visible; réciproquement, elles ont fait des emprunts aux formules en usage dans ces dernières régions³.

L'itinéraire suivi par ces formules est celui qu'il convient de suivre à travers les chartes présentant le mot « communia »⁴.

à peu près exclusivement dans les pays romans; dans les régions germaniques, ils se rencontrent, à ma connaissance, seulement sur des territoires appartenant au fisc ou à des monastères ou églises. La théorie ci-dessus paraît claire; en réalité elle est incomplète et confuse, les difficultés ne sont pas abordées, et les quelques textes cités par l'auteur, dans son étude, ont été, presque tous, mal compris.

1. *Secundum legem salicam*, fiançailles par le sou et le denier (Zeumer, *Form.* 7), délai de quarante nuits (*Form.* 20).

2. Ce mot a le sens de « putei vel fontes », « aquarum ausus », « aquarum decursus », bref, « prises d'eaux de culture et d'irrigation », ou bien cet autre très voisin « ensemble des eaux » (*watriscap* = *Gesamtheit des Wassers*, Zeumer, *Form.* 1, n. 2); devenu en français *vareschaix*, on le retrouve dans le décret des 13-20 avril 1791, sur les droits de justice, art. 8 : Et, néanmoins, les terres vaines et vagues, gastes, landes garrigues, flégards ou *vareschaix*, etc. Avec M. R. Schroeder, je préfère le premier sens.

3. Voyez la solide et pénétrante étude de M. Schroeder, « sur les recueils de formules franques » dans la *Zeitschrift für Rechtsgesch.*, 1883 (*Germ. Abtheil.*), p. 94 et suiv. Il place la composition du *Formulaire* entre les années 801 et 805 (p. 104), et propose de le nommer *Arnonis formulae Sancti Amandi*, ou *F. Elenomenses Arnonis archiepiscopi* (p. 111).

4. Ces formules ont pu servir de modèle à plusieurs des chartes que

Le point de départ de ces recherches est l'ancienne région occupée par les Franks Saliens ¹.

N° 1. Pagus TARUANENSIS. Vente par *S.* au monastère de Sithiu. (An. 788. Guérard, *Cart. Sith.* n° XLIII.)

in loco — F — tam terris, mansis ... pascuis, *communiis*, perviis et wadriscapis.

N° 2. Pagus BONONIENSIS. Vente par *W.* au même monastère. (An. 776. *Ibid.*, n° XLI.)

in loco — L — tam terris, mansis pascuis, *communiis*, perviis et wadriscapis.

N° 3. Pagus AMBIANENSIS. Donation à l'église cathédrale d'Amiens par *A.* et sa femme *R.* (An. 850, d'Achery, *Spicil.*, t. III, p. 342.)

Haec sunt mansa XLVII id est mansum dominicatum cum ecclesia, cum casticiis ... perviis et quadris, campis (*lis.* wadriscapis), *legitimis communiis*, etc.

et plus loin, même charte :

similiter cum aedificiis ... cum perviis et quadris, campis (*lis.* wadriscapis) *legitimis communiis*, etc.

N° 4. Pagus CAMERACENSIS. Confirmation par Thierry III, d'une donation au monastère de Sithiu. (An. 687, Dipl. Pertz M., n° 56.)

in loco — H — super fluvio Scaldus — una cum terris, mansis ... *communiis* —.

N° 5. Pagus FLANDRENSIS. Vente par *S.* au monastère de Sithiu. (An. 770. Guérard, *Cart. Sith.*, n° XXXIX.)

in loco — H — tam terris quam et manso ... *communiis*, perviis, wadriscapis.

l'on va voir ou réciproquement, peu importe; il suffit que, d'après les unes et les autres, le mot « communia » ait la même signification dans certaines régions et pendant une période de temps déterminée.

1. Sur ces divers *pagi*, voir l'atlas de V. Spruner-Menke, *Deutschlands Gaue*, nos 32, 33, etc.

N° 6. Pagus BRABANT. Donation au monastère de Gembloux par *F.*, d'un *praedium*. (An. envir. 950. Miraeus, *Oper. diplom.*, t. I, p. 141.)

in loco — D — et XVI mansis — seu cum omnibus ibidem aspicientibus cum domibus ... pratis, pascuis, *communibus* et pervis, etc.

N° 7. Pagus CONDROSTINSIS. Donation à l'église de Cambray, par *M.*, comte. (An. 885. Miraeus, *ibid.*, t. II, p. 935.)

quae colligunt in summa mansi XXXI et inter terram arabilem et prata ad dominicatum pertinentia bunnaria DC et eo amplius, exceptis *communiis* quae habentur in loco — C., et quicquid ad praedicta loca aspicit — terras cultas ... vua. discapia (*lis*. wadriscapia) prata, pascua, silvas, *communias*, aquas —.

Dirigeons-nous maintenant vers le Rhin, entrons ensuite en Alamannie et en Bavière.

N° 8. Pagus NIVENHEIMENSIS (Franks Ripuaires). Vente à l'abbaye de Werden, par *S.* (An. 793. Lacomblet, *Urkunden für die Gesch. des Niederrheins*, n° 3, p. 2.)

Id est in H. howa unum — curtile — et cum waterscapis, perviis, *communiis*, pascuis, etc.

N° 9. Pagus WURMACENSIS. Donation au monastère de Prüm, par *H.* (An. 868. Beyer, *Urkundenbuch der mittelrhein. Territ.*, n° 10.)

in mansis ... silvis, pratis, pascuis, *communiis*, etc.

N° 10. Pagus SAROINSIS. Donation à l'église de Wissembourg d'un ensemble de biens situés dans des lieux divers. (*Trad. Wissemb.*, n° 200, p. 191.)

et silva in *communiis* que possunt porci saginari numero CC.

N° 11. MATAGAU. Donation de *O.* au monastère de Passau. (*Cod. trad. M. Juben.* An. 796.)

id est — mansum una cum — edificiis, curtilibus cum wuadriscapis ... pratis, pascuis, perviis, *communiis*.

N° 12. ATARGAU. Donation par *M.* et son fils. (An. 822. *Urkund. des Landes ob der Enns*, t. I, p. 38, n° 64.) de :

partem hereditatis nostrae et de pratis iurnales XXX caradas, silvis, *communis* (lis. *communiis*), perviis, etc.

N° 13. TRUNGAU. Donation par *H.* (An. 820. *Ibid.*, p. 64, n° 105.)

in loco ad *E.* — cum campis, pratis, pascuis, *communis* (lis. *communiis*) perviis, aquis, etc.

Le texte suivant permet d'établir une relation entre les « communia » et les *curtiles* (manses), c'est-à-dire les centres d'exploitation.

N° 14. PAGUS TARUANENSIS (intra Menpiscum). Echange entre *H.*, abbé de Sithiu, et *H.* (Guérard, *Cart. Sith.*, n° XLVIII, an. 875.)

Et e contra — *H.* — dedit ex proprietate sua — curtiles II — pratum et terram arabilem hunaria XLVIII et de silva hunaria VII et jornalem I et dimidium una cum *ipsorum locorum communiis*.

Cette liste, déjà longue, pourrait être encore allongée ; ce serait fatigant et inutile ; il fallait citer un certain nombre de chartes empruntées à ces diverses régions ; il suffit d'avoir montré que, lorsqu'elles empruntent au style formulaire son énumération abstraite, et, en quelque sorte, mécanique des biens, elles n'apprennent à peu près rien de plus que les formules ci-dessus. On remarquera, toutefois : 1° que c'est presque toujours lorsqu'il s'agit de transactions — donations, ventes, échanges — portant sur un patrimoine ou une portion de patrimoine, ou encore sur plusieurs centres d'exploitation situés dans divers lieux que le disposant, usant du style formulaire, se contente de faire écrire le mot

« communia », sans doute suffisamment clair pour ses contemporains. Il n'en est pas de même — et c'est heureux pour nous, — lorsque, délaissant la formule commode mais vague, ou bien n'en ayant pas sous la main, ce disposant veut indiquer, avec quelque précision, comme il les comprend, ces biens qui sont avec un centre plus ou moins important d'exploitation l'objet de la transaction. S'il ne parvient pas toujours à les désigner clairement, du moins, il s'y efforce, comme on en jugera plus loin, par la variété des rédactions employées.

2° Les formules et chartes qui précèdent appellent « communia » les biens que les formules et chartes des régions romanes confondent sous la dénomination plus générale de « adjacentia », qui, elle, désigne parfois des « communs », eu égard à leur *distance* du centre d'exploitation ; les mots « communia » et « adjacentia » sont même indifféremment employés l'un pour l'autre dans la formule n° 18, du recueil de Lindenbrog. Il y est question de la donation d'un patrimoine entier, formé de deux masses :

L'UNE

In loco — hoc est mansos
tantos, cum aedificiis — terris
arabilis, silvis, campis, pra-
tis, pascuis, *adiacentiis* seu et
mancipiis, etc.

L'AUTRE

in alio loco — mansos tan-
tos, cum aedificiis — terris.
silvis, campis, pratis, pascuis,
communiis et mancipiis, etc.

3° Dans la charte n° 3, que l'on doit dès à présent rapprocher de la charte n° 14, les « communs » sont qualifiés « légitimes ». Le sens de cette expression sera fixé plus loin.

Abordons maintenant une seconde série de chartes recueillies nécessairement dans les mêmes régions que les premières.

N° 15. Ego B. — tradidi unam hovam — cum omni integritate — et cum omnibus *adiacentiis* que ad eandem hovam pertinent. (Lacomblet. *cit.* An. 820, n° 38.)

- N° 16. — quesitis et inquirendis omnibusque rebus ad eandem curtem iuste *legitimeque* pertinentibus. (*Ib.* An. 927, n° 87.)
- N° 17. — quasdam proprietatis meae — cum edificiis ... et cunctis adiacentibus silvarum et aquarum et pascuarum commodis. (*Ib.* An. 855, n° 65.)
- N° 18. — omnibus que usibus ad eadem loca *legitime* adjacentiis. (*Alsat. dipl.*, I, p. 130, an. 977.)
- N° 19. — cum pascuis et plena dominatione que *iure legali* ad illud curtile pertinere conpertum est. (*Lacomblet*, ad. *cit.*, n° 22.)
- N° 20. — cum ceteris omnibus que ad ipsum curtile *legaliter* respiciunt hoc est pascuis, perviis. usibus aquarum dominationemque in silvas ad supradictam villam pertinentes cum pastu plenissimo iuxta modulum curtulis ipsius. (*Ibid.* n° 20, an. 801.)
- N° 21. dedimus illi in proprietatem iugera 105 et de comuni silva quantum ad portionem nostram pertinet. (*Neugart*, *Cod. dipl.*, t. I, n° 461.)
- N° 22. — praedium cum privatis et communibus usibus *legaliter*, ad eundem locum pertinentibus. (*Meichelbeck*, *Hist. Frising.*, I, MCXC VII.)
- N° 23. — dedimus — curtilia — sex et inter arveam terram et prata inchoos 378 cum omnibus usibus ad ipsa curtilia in eadem marcha pertinentibus. (*Neugart*, *ibid.*, n° 625, an. 896.)
- N° 24. tradidit — W. — quicquid proprietatis in Ringovve in loco — F — et in omni illa marcha circumcirca habuit, vineis, agris, pratis, silvis propriis, et usu communium pascuis et paludibus alpiibusque. (*Neugart*, *ibid.*, n° 651, an. 904.)
- N° 25. — agris, pratis, silvis communibus aut propriis, pascuisque in omnem partem vergentibus. (An. 883-890, de Roz, n° CCCXIII.)
- N° 26. Ipse tradidit — XX iuchos de terra arativa et ad fenum in pratis III iuchos, insuper unam silvam ad pastum porcorum suae singularis ac propriae potestatis. (Non datée, de Roz, n° CCCXIV.)
- N° 27. dedi — sponsae — curtem sepe cinctam — in villa — et in eadem marcha de arvea terra iuchos C, de pratis iuchos totidem — de silva proprii mei iuris iuchos CL, communem pascuam communesque silvarum usus, etc. (De Roz, n° CCXXXIX.)¹

1. Les n°s 25, 26, 27, sont des chartes-formules *alamanniques*; ce
MÉL. RENIER.

Voici, enfin, une charte complète et assez bien rédigée :

N° 28. — omne conquesitum — in villa P. id est case cum casale uno cum omnibus ustensilibus eorum, domibus ... mancipiis is nominibus — campis, silvis, pratis, pascuis, pomiferis, ortiferis, pecuniis, viis, aquis aquarumve decursibus, mobilibus et immobilibus, cultis et incultis cum omnibus utilitatibus quam (*lis. quae*) in ipsam supradictam marcam et ad ipsam supradictam rem *legitime* pertinet (*lis. pertinent*). (Wartmann, *Urk. der Abtei S. Gallen*, n° 124, an. 790.)

De ces textes rapprochés et combinés, il ressort ceci :

1° Un centre plus ou moins important d'exploitation (*hova, curtis, curtile, locus, case, casale*) supposait nécessairement des biens situés dans son voisinage (*adja-centia*, n° 15, 17, 18).

2° Ces « *adiacentia* » consistaient — en outre des prés, terres labourées, etc. — en forêts, pâturages, eaux (n° 15, 17, 18), dont on tirait les avantages ou fruits et utilités, que comportaient la nature même de ces objets et l'état économique du temps (*commoda*, n° 17, *utilitates*, n° 28), bref, d'un mot technique, des usages (*usus*, n° 18, 20, 22, 23, 24, 27).

3° Des forêts et pâturages, etc., soumis à ces usages, les uns étaient privés ou propres (*privatis*, n° 22), *propriis* (n° 24, 25) ou dans l'appropriation privée (*sin-*

dernier texte n'a pas été compris (*Recherches cit.*, p. 351) : la forêt n'est pas « commune », ce sont les usages de forêts qui sont « communs ». A rapprocher du n° 27 la charte-formule (an. 887) par laquelle un douaire *alamannique* est également constitué à une fiancée (*De Roz.*, t. III, p. 329, d'après Bonvalot, *Archives de Colmar*), n° 27 *bis*, ego — dedi dotis nomine — inter sylvas et agros ac prata aestimationem duarum hobarum, curtem saepe (*lis. sepe*) conclusam — usum lignorum vel materiae, pascuarum in communi marcha, sicut mihi et progenitoribus meis competit —. Ce texte est encore intéressant en ce qu'il indique qu'alors, dans ces régions, l'on rapportait au manse (*hufe, hoba*), comme à l'unité économique agraire, les forêts, champs et prés possédés en propre, lorsqu'ils n'étaient pas mesurés ou délimités ; il faut traduire, non pas « entre les forêts, etc. », mais « tant en forêts, champs et prés jusqu'à concurrence de la valeur de deux manses. »

gularis ac propriae, n° 26), les autres étaient communs (n° 25, 27); ou encore et plus exactement, de ces *usages* portant sur des forêts, pâturages, etc., les uns étaient privés (n° 22), les autres étaient communs (n° 22, 24).

Une objection peut être faite — malgré ces textes décisifs — à l'emploi des mots « privés et propres » ou de l'expression « appropriation privée » appliqués à une catégorie de forêts et pâturages exclusivement aux forêts et pâturages « communs ». Il est certain, peut-on dire, que ces « communs » tout comme ces « privés » faisaient partie d'un même patrimoine ; les uns comme les autres étaient donnés, vendus, échangés, bref, le propriétaire disposait, en toute liberté, des uns comme des autres, ce qui est le caractère distinctif de l'appropriation ; les « communs » étaient donc, eux aussi, les « propres » de leur maître.

Raisonnement ainsi, c'est appliquer à l'étude du moyen âge nos idées modernes en matière de propriété ; c'est établir une confusion contre laquelle les textes eux-mêmes mettent en garde.

4° Tandis que le pouvoir de l'homme sur les forêts, pâturages, etc. *privés*, est appelé *ius* (*proprii mei iuris*, n° 27) ou encore *potestas* (n° 26), le droit exercé sur les forêts et pâturages « communs » est appelé *dominatio*¹ (n° 20); les premiers appartiennent à leur maître en vertu de son droit de propriété ; ils sont dans sa dépendance juridique personnelle et propre (*suae singularis ac propriae potestatis* (n° 26) ; les seconds dépendent directement d'un centre d'exploitation ; les textes expriment constamment et nettement qu'ils *appartiennent* à un manse, etc. (n° 19, 20), ou à une fraction de patrimoine (*portio*², n° 21), mieux encore, que les usages de

1. Je ne prétends pas que, dans la langue flottante et le latin souvent énigmatique du moyen âge, ces mots aient toujours un seul et même sens ; il suffit, *ici*, de faire remarquer que le pouvoir de l'homme sur chacune de ces deux catégories de biens est désigné par un mot différent et, d'habitude, technique.

2. *Portio* désigne rarement l'ensemble d'un patrimoine ; généralement ce mot désigne le lot plus ou moins important qu'un proprié-

forêts, etc., appartiennent à tel centre d'exploitation (n° 22, 23, 28); l'un d'eux dit très énergiquement que la pleine domination — c'est-à-dire l'exercice des droits d'usage — appartient à ce « manse » (*plena dominatio que iure legali ad illud curtile pertinere compertum est*, n° 19).

C'est qu'en effet l'homme ne « dominait » pas directement les forêts et pâturages communs de par un droit privé et propre, comme l'est le droit de propriété; il les dominait indirectement et seulement parce qu'il était propriétaire du centre d'exploitation ou de la portion de patrimoine dont ils dépendaient économiquement; il les possédait à raison de son lot de propriété; ce pouvoir sur eux, il le tenait, non pas d'un titre juridique — succession, vente, donation, etc., — mais de la coutume, aussi solide qu'un titre, qui dans chaque circonscription territoriale (*villa, marca*) attribuait à chaque propriétaire, dans les forêts et pâturages communs, une part proportionnée au manse (voir p. 129, note 1), et plus généralement à l'importance de son lot dans cette circonscription; ce sont là précisément les usages *légitimes* ou possédés *légitimement* dans les forêts, pâturages, etc., communs; bref, les « *legitima communia* ».

C. donne à Saint-Gall, dans le village *P. case cum casale uno*, ses propres :

cum omnibus utilitatibus quam (lis. quantum) in ipsam superdictam marcam et ad ipsam superdictam rem legitime pertinet. (V. ci-dessus, n° 28.)

Dans un échange entre l'abbé de Saint-Gall et O., l'un des contractants donne

curtilia sex — omnibus usibus ad ipsa curtilia in eadem marca pertinentibus. (V. ci-dessus n° 23.)

N° 29. T. donne une partie de son patrimoine dans le

taire possède dans une circonscription agraire (*villa, marcha*); plusieurs *portiones* situées dans divers villages constituaient alors, par leur réunion, son patrimoine.

village *F.*, c'est-à-dire le manse entier (*hova integra A*) avec les propres

et *scara*¹ in silva iuxta formam howe plene. (Lacomblet *op. cit.* An. 796, n° 7.)

B. vend à *L.* un courtil dans le village *H.*

dominationemque in silvas ad supradictam villam pertinentes cum pastu plenissimo iuxta modulum curtis ipsius. (Voir ci-dessus, n° 20. Cf. n° 19.)

N° 30. Dans un échange entre *H.* et *A.*, d'une part, et Saint-Gall de l'autre, les premiers donnent :

iugera CV et de communi² silva quantum ad portionem nostram pertinet; et accepimus ab eo in eodem pago *Z.* in loco *L.* — inter arativam terram et silvosam iugera CV et de silva iuxta estimationem nostrae portionis in communi silva id est in *L.* (Neugart, *Cod. dipl. Alem.*, n° 461. An 871.)

Sur le territoire d'un même village, voici maintenant des *portiones*, nommées aussi *sortes*, c'est-à-dire de petits patrimoines que leurs propriétaires — qui pouvaient d'ailleurs en posséder dans d'autres villages³ — ont donnés à *L.* corévêque; *L.* en dispose à son tour en faveur de l'église de Wissembourg; la forêt qui est « dans les communs » suit la condition de ces *sortes* dont elle dépend.

N° 31. dono — in villa — *E.* — illas (les) portiones quas aliqui homines mihi tradiderunt, id sunt adalman *P. T. A. H. W.*

1. *Scara* (anglais *share* ?) est, dans une forêt, un emplacement où l'on engraisait les porcs.

2. Il ne s'agit pas, dans ce texte, d'une forêt commune entre *H* et *A*; ces deux frères ne sont pas « propriétaires d'une forêt indivise » (*Recherches*, etc., *ouv. cit.*, p. 346); ils y ont, avec d'autres propriétaires dans le village, des usages, et cela proportionnellement à l'importance de leur lot (*portio nostra*) dans la circonscription villageoise. — Cette part proportionnelle se nommait, en Bourgogne, *rata, rada, radale*, ce qui est significatif.

3. La qualité de « adalman » (nobles hommes) qui leur est donnée dans la charte rend cette supposition vraisemblable.

B. — ad ipso loco sancto trado — in istis tribus locis que vocantur — sortes II et — sortes IIII et *silva in communiis* que possunt porci saginari numero CC. (*Trad. Wiss.*, n° 200, p. 191.)

Voici le principe coutumier énoncé d'une manière générale dans un accord entre *G.* et *N.*

N° 32. *ea — condicione ut in prae-fato saltu — omnem utilitatem id est in pascuis, in aedificiis in lignis caedendis et in omnibus rebus quibus homo in communi saltu uti potest, utendi potestatem habeamus.* (*Wartmann, op. cit.*, t. II, n° 426. An. 854.)

Il l'est mieux encore dans une notice relatant les faits à raison desquels une enquête instruite contre les agissements de *U.* comte de *L.*, aboutit à la fixation des droits du monastère de Saint-Gall dans le Rheingau et autres lieux.

N° 33. *Notum sit omnibus — quod nos fratres de mon. S. G. in pago Ringowe de justis et publiciis traditionibus atque legitimis curtilibus¹ talem usum habuimus qualem unusquisque liber homo de sua proprietate juste et legaliter debet habere in campis, pascuis, silvis, etc.*

La déclaration est celle-ci : de même que, de par sa propriété, tout homme libre doit avoir des usages, de même, en vertu de justes titres et des *curtiles* qui, en droit, leur appartiennent dans le Rheingau, les moines ont possédé les usages coutumiers (*solitos usus*), — la suite de la notice les énumère — dès le temps de l'empereur Louis (le Pieux), leurs prédécesseurs les ont possédés, et, dès lors, ils n'ont pas cessé des les posséder paisiblement. C'est en effet ce qui résulte de l'enquête légale où sont appelés en témoignage les notables des trois comtés voisins.

1. Comme on le voit, « légitimes » s'applique aussi bien à ce qui est possédé en vertu de titres juridiques conférant la propriété qu'à ce qui est possédé en vertu de la coutume.

tunc vero primates — de illis tribus collecti comitatibus cum juramento et fide data testificati sunt se vidisse et bene nosse, quod *de legitimis curtilibus usus omnes isti*, ut praedicti sunt, et nobis ad monasterium nostrisque mansis in nostris territoriis in pago prenuncupato comanentibus *cum illis* (les) *civibus* absque contradictione *essent communes*. (Wartmann, *op. cit.*, n° 680, t. II, p. 281. An. 890.)

Les moines ne sont pas, d'ailleurs, les seuls à posséder des usages ; les *cives*, c'est-à-dire les hommes libres ayant des propriétés dans le Rheingau en possèdent aussi.

Si l'analyse qui précède a été faite avec la rigueur nécessaire, il doit être considéré comme démontré :

1° Que du VII^e au X^e siècle et dans les pays germaniques, les « communia » étaient des forêts, pâturages, eaux, marais, soumis à des usages communs ou encore possédés en commun par des usagers.

2° Que celui-là était usager dans les « communs » d'un village ou d'une marche qui, homme libre, était propriétaire dans ce village ou cette marche. Il possédait dans les « communs » non parce qu'il y avait un droit de propriété, mais parce qu'il y avait un droit de jouissance qu'il tenait de la coutume.

3° Que, au regard des « communs » la nature de la jouissance de chaque usager était déterminée par la nature même de ces communs et les besoins et situation économique du temps.

4° Que, au regard de ses co-usagers, le mode et l'étendue de la jouissance de chaque usager étaient déterminés par la coutume ; le manse ou courtil était, d'habitude, l'unité économique à laquelle l'un et l'autre se rapportaient.

Pour entrer plus avant dans les questions que soulève ce difficile sujet d'étude, il faut encore examiner les « communs » et ceux qui les exploitent sous un autre aspect.

En cette matière, pour comprendre l'état de choses amené par la coutume et la situation économique agraire, il ne faut pas apporter un esprit plus ou moins préoc-

cupé d'y retrouver les catégories juridiques romaines ou modernes. C'est une erreur de voir dans les biens « communs » une « propriété indivise », et, dans les co-usagers des co-propriétaires par indivis, comme le sont, par exemple, deux ou plusieurs frères vivant sur leur patrimoine qu'ils n'ont point partagé. Ceux-ci sont des *consorts* (*consortes*), ou parfois *conparticipes*¹ ; vis-à-vis des tiers, chacun d'eux est propriétaire du tout ; au regard l'un de l'autre, l'indivision étant un état de fait plus ou moins préjudiciable, chacun a le droit d'en sortir en *aliénant* à l'autre la part qui lui revient. Ceux-là sont des *voisins* (*vicini*), des *commarchiens* (*commarchani*), c'est-à-dire des co-possesseurs de biens, dont ils ont la jouissance en commun², situés dans une même circonscription territoriale d'ordre économique (*marca*) auxquels les principes qui dominaient alors la co-propriété ne s'appliquent en aucune façon.

Quand on voit, dans ces voisins, des co-propriétaires par indivis des « communs » on suppose ce qui est précisément à démontrer. Encore une fois, de ce que ces derniers étaient *avec* les propres, l'objet de transactions variées, il ne suit pas que les forêts, pâturages, etc., communs, fussent « propriété indivise ou propriété tenue

1. Par exemple, dans Lacomblet (*ouv. cit.*, n° 17, an. 800), *E*, *H* et *I* sont « *comparticipes in uno patrimonio* » ; voilà bien des co-propriétaires ; on pourrait aussi trouver des exemples où ce mot indique des co-usagers.

2. Etat marqué par le mot *communio* : *H.* donne — *particulam hereditatis et propii laboris mei, id est totam comprehensionem in silva que dicitur Heissi* (Heissingen, près de la Ruhr) — *communioneque in eandem silvam*, etc. (Lacomblet, *ouv. cit.*, n° 6, an. 796.) Les co-usagers de la forêt de *Heissi* sont donc *H*, d'une part, et, d'autre part, *E*, *H* et *I*, co-propriétaires du même patrimoine (voyez note précédente) ; il pouvait y en exister d'autres, non mentionnés dans le cartulaire. Dans la forêt *Sitroth*, on connaît au moins deux co-usagers dont le droit est (voir plus haut) appelé *potestas* et *dominatio*. Ce sont *S* et *A.* (Lacomblet, *ouv. cit.*, n° 3 et 5, an. 793 et 796.) Cf. *ib.*, n° 8, an. 796, — et *in omnem communionem mecum in silvam que dicitur suiſt arbant.* — *Hist. Frising.*, MXXX, *communione in silvis*. — Rapprochez, enfin, les expressions « *communem cum ceteris viris* » et « *communem cum cohaeredibus suis* » (Cf. *Form. de Roz.*, 402.) ; — sur un autre sens de *communio*, voir p. 137, note 2.

en lots indivis »¹. On n'a pas pris garde que les transactions ne portent que sur les propres ; si les « communs » suivent, c'est qu'ils en sont, économiquement, le complément indispensable ; les « communs », à ma connaissance, ne sont jamais, seuls et comme tels, l'objet de transactions ; mais alors même qu'un de ces propriétaires voisins aliénerait sa part indivise dans les « communs » d'un village, il ne pourrait jamais aliéner que ce qu'il y possède lui-même, c'est-à-dire, comme il a été démontré, non pas un droit de propriété, mais un droit d'usage.

Une autre objection en faveur de la co-propriété des *voisins* pourrait être tirée de ce fait certain que, dans les limites d'un village, un propriétaire, seul ou aidé « d'amis » ou de ses « proches »², pouvait, en le défricher,

1. Comme l'écrit M. W. Denman Ross, dans son consciencieux ouvrage, *The early history of land-holding among the Germans*. London, 1883. Sur les pâturages, voy. p. 191, note 93 : « These common pastures are not, strictly speaking, common pastures. They are not the property of the community. They are the undivided property of neighboring land-owners. It is property held in common, not common property. With unity of possession we have diversity of title, etc. » Sur la « *silva communis* », voy. p. 192, note 94 : « It is evident, from these examples, — that the *silva communis* was simply undivided property, or property held in undivided shares. The shares of it were held as private property. The were hereditary, divisible, and even alienable. The *s. c.* did not belong to the community. It belonged to the members of it, etc. » Voir, enfin, p. 194, n. 96 : « It is evident, from the above examples, that rights of enjoyment in common land were based upon rights of property therein. The common land was simply undivided land, in which two or more persons owned shares. It was in virtue of this shareholding that they had rights of enjoyment. It appears that these rights of enjoyment were of the nature of real property. The were held as real property, inherited, divided, and alienated. » Il m'est impossible de voir là autre chose qu'une série d'affirmations sans preuves ; beaucoup de textes sont réunis, mais l'analyse juridique, en particulier, celle de la nature des « communia », fait défaut. — M. Ross a bien vu, d'ailleurs, que ces « communs » ne sont pas la propriété de la communauté. Sur cet ouvrage, voir, au surplus, l'article de M. Platon. (*Revue historique*, 1885, t. 2, p. 175 et suiv.)

2. Dum omnibus vicinis suis non habetur incognitum qualiter H. — tradidit (à l'abbaye de Werden) — comprehensionem illam (bifang, etc., essarts, pourpris) quam ipse H. in propria hereditate et in communione (concoirs, aide) proximorum suorum proprio labore et adiutorio amicorum suorum legibus comprehendit et stirpavit, id est in loco —

l'ensemencant ou le clôturant, s'approprier un terrain dans les « communs ». L'objection n'est pas solide. Pour défricher, le propriétaire n'a pas besoin du consentement de ses voisins ; ce n'est pas par suite d'un accord avec eux qu'il sort de l'indivision ; dans la mesure du terrain défriché il sort de l'indivision, non pas parce qu'il était déjà co-propriétaire indivis du terrain défriché, mais parce qu'il *devient propriétaire* de ce terrain ; son industrie et son capital se sont ajoutés à sa possession. Pour parler la langue de l'école, le défrichement ou ensemencement dans les « communs » étaient *alors* des modes d'acquisition de la propriété ¹.

Les forêts et pâturages « communs » qui ne sont pas la propriété indivise des *vicini* n'étaient pas davantage la propriété de l'association de ces voisins *constituée en communauté de marche* (*Markgenossenschaft*), ceci, par la raison qu'une telle communauté, aux siècles et dans les pays qui nous occupent, n'existait pas. Il n'y a pas d'exemple d'une communauté de village organisée, reconnue alors par le droit ou la coutume ; dans les formules et dans les chartes, il n'en est jamais question ; si les intérêts d'une telle communauté étaient représentés par son chef ou un agent délégué par elle, on en trouverait certainement la trace dans les notices de plaits.

On rencontre seulement, réclamant leurs usages « coutumiers » contre un propriétaire puissant ou contre le fisc royal, des propriétaires libres, d'ailleurs de situation sociale inégale ; ils sont appelés *cives* ou encore *pageses*² ; ils se réunissent à l'assemblée judiciaire parce qu'ils y ont les mêmes intérêts à défendre, mais il est visible

U., in villa S. — (Lacomblet, *ouv. cit.*, n. 21, an. 801.) Hereditas, ici comme dans d'autres exemples du même cartulaire, ne signifie pas *hérité*, mais bien acquis en propre, approprié (par travail), bref, pris sur les communs (*comprehendere, captivare, propriisio*). Ces « amici » sont, ailleurs, nommés « sequaces ». (Pez, *Thesaurus nov.*, I, 3, an. 975-1001).

1. Voir la note précédente. Les *vicini* sont cités dans le but d'assurer la *publicité* à l'acte de donation ; ils n'y interviennent pas pour donner un consentement exigé par le droit ou par la coutume.

2. Dans la circonscription économique agraire (*villa, marcha*), ces

que le groupe qu'ils forment est sans cohésion, sans organisation.

Il a déjà été question de ces *cives*, mais indirectement ; voici deux documents très importants où ils apparaissent directement en cause : le premier est une formule rédigée d'après une notice judiciaire¹. Il est nécessaire d'en présenter l'explication complète.

Pour mettre fin à d'interminables discussions, une assemblée de hauts dignitaires et de gens de condition ordinaire fut tenue lors du litige qui s'était élevé entre « le lieu de tel saint » (c'est-à-dire le monastère de tel lieu consacré à tel saint) et les autres *paysans* de ce même lieu, à l'occasion d'une forêt ou plutôt d'une immense étendue de forêts (*saltus*) ; il s'agissait de savoir si, comme les autres *citoyens*, ces *paysans* devaient y avoir les usages de bois, de pâture et de pasnage, de par leur propre droit (*per suam auctoritatem*) ou de par la concession, à titre de précaire, des seigneurs du lieu, c'est-à-dire des moines (*an ex ejusdem loci dominis precario*). Alors, sur l'ordre des commissaires de l'empereur A., après avoir, au préalable, prêté serment sur les reliques, dix notables du comté N., sept du comté N., et six autres du comté N., c'est-à-dire des comtés voisins répartirent ainsi ces *saltus* ; le territoire compris entre tel cours d'eau, tel autre et tel autre appartiendra en *propre* au monastère, et personne n'y aura aucun usage, sauf par la concession des abbés (*nisi ex permissu rectorum ejusdem sancti loci*) ; en dehors de ces cours d'eau, tous les *paysans*, comme les dépendants du monastère et de la même manière qu'eux (*similiter, sicut familia sancti*) useront des bois et pâturages ; à cette condition, toutefois, que le forestier du monastère les avertira et les reprendra de peur qu'une exploitation inconsidérée et brutale des arbres ne soit nuisible à la fois à eux et au monastère (*admoneat et conveniat*) ; s'ils n'écoutent pas ses

petits propriétaires sont des *voisins* ; dans la circonscription administrative (*pagus*) ce sont des *paysans* ; vis-à-vis de la puissance publique, ce sont des *citoyens*.

1. Form. de Roz. CCCCI ; c'est une formule *alamannique*.

remontrances, l'administrateur du monastère appellera en témoignage le comte du lieu ou son vicaire avec les autres dignitaires, afin que, par leur autorité, ces paysans reçoivent l'ordre d'user comme ils le doivent ; s'ils se refusent à obéir à cet ordre, qu'ils soient contraints de comparaître au tribunal du roi. Il a été procédé à ce serment et à cette répartition en présence des commissaires N. et N., du comte de tel pays, et il a été témoigné que cette coutume était tenue, dès le temps de Louis, empereur, entre le seigneur de tel lieu (l'abbé) et les autres paysans.

Il est facile de discerner, ici, l'origine de la jouissance commune des *paysans*¹ ; leur titre est la coutume et leur qualité de *pagenses* du territoire indiqué. L'enquête porte non sur l'existence de leurs droits d'usage qui n'est pas contestée, mais sur l'étendue du territoire où devront s'exercer ces droits ; le territoire est délimité conformément à ce qui, de mémoire d'homme, en ces lieux, a toujours été observé. L'autorité des *missi* donne la sanction légale à cette délimitation.

On voit, en outre, par cet exemple, combien peu serré était le lien qui unissait, entre eux, ces *pagenses* ; tandis que leur adversaire est un monastère, c'est-à-dire une communauté (dont la forte organisation est connue), eux, n'en ont aucune. Le forestier du monastère leur est imposé, mais, en somme, aussi bien dans leur intérêt que dans celui de leurs co-usagers dépendant de ce monastère ; ce forestier devra surveiller et avertir ; il n'a aucune autorité, pas même celle d'un *garde forestier* de nos jours. Malgré cette mauvaise situation, en droit et en

1. « La teneur de l'acte ne nous permet pas de discerner sûrement quelle était l'origine de cette jouissance commune des paysans. » (Fustel de Coulanges. *Recherches cit.*, p. 349.) C'est précisément la question. Ce texte n'a pas été compris ; le procès n'est pas « porté au tribunal de l'empereur » ; il n'y a ici ni « jugement » ni « juge », mais une répartition, délimitation (*divisio*) faite *administrativement*, après enquête, sur l'ordre des *missi*, conformément au droit *impérial* (*Reichsrecht* ou *Amtsrecht* par opposition au *Volksrecht*). Cf. Brunner (*Zeugen und Inquisitionsbeweis*, p. 115 et suiv.) Voir encore, par exemple, *Urk. ob der Enns*, n. LXII, an. 823, une enquête dirigée par un *comte*. Le rédacteur du préambule estime que « Nihil longum est, quod finem habet ».

fait, de ces *paysans*, les droits d'usage qu'ils tiennent de la coutume sont assez solidement établis pour que, s'ils persistent à mal user — c'est-à-dire à faire tort à leurs co-usagers — il faille aller jusqu'à l'empereur pour avoir, sur leur cas, une décision définitive.

Le second document est une notice formule de délimitation de territoire (*marcha*) entre des *cives* et le fisc du roi¹; d'après le titre, elle servait également de modèle dans les cas où, au lieu du fisc, des évêques ou des monastères et des *paysans* voulaient établir leurs droits respectifs. Même assemblée de dignitaires et de gens du commun que précédemment; le roi et les paysans produisent, contradictoirement, le premier des délégués et des *seniores*, les seconds, les plus nobles et les plus riches d'entre eux pour procéder, dans les formes, à une enquête d'après les souvenirs et mémoire d'homme (*iuxta memoriam et paternam relationem*); en conséquence, ils décident que « l'immunité » (ici, le territoire particulier et propre) du roi s'étendra de ... à ..., cela, sans que le fisc y ait aucun co-usager (*per se sine ullius communione*), sauf concession du roi; celui qui, dans ces limites, sans la permission de l'intendant ou administrateur royal, coupera du bois ou chassera, répondra de son délit devant les comtes de la province. La suite de la notice présentant quelques difficultés, il faut citer le texte :

Et idem sequestri constituerunt iuxta leges priorum ut a supradictis locis usque ad stagnum ... et montes ... qui in aliorum quorumque pagensium confinio sunt, omnia omnibus essent communia in lignis cedendis et sagina porcorum et pastu pecorum nisi forsitan si aliquis civium eorumdem vel manu consitum (*lis. concisum*) vel semine inspersum aut etiam in suo agro suo (*lis. sua*) permissione concretum et ad ultimum a patre suo sibi nemus immune

1. Cette notice-formule est de l'année 865. (De Roz., *Form.* 402, p. 490, note a.) Suivant M. Fustel de Coulanges, la *marca* à répartir (*ad dividendam*) est « une forêt ». (*Recherches cit.*, p. 349). Sur le mot de *communio*, un peu plus bas, voir ci-dessus, p. 136, note 2.

vel aliquam silviculam habeat propriam vel cum suis coheredibus communem.

Ces mêmes arbitres, conformément aux coutumes des anciens, décidèrent que depuis les lieux ci-dessus (c'est l'« immunitas regis ») jusqu'à tel étang et tels monts qui sont sur le territoire d'autres paysans, toutes choses seraient communes à tous (usages des forêts, etc.) sauf si quelqu'un de ces *cives* (dont il s'agit présentement, *eorumdem*) y a fait clôture de haies ou ensemencé lui-même un lot ou permis qu'on le fit et, — sauf encore — si quelqu'un de ces *cives* y a hérité, de son père, d'un bois privé¹ ou bien d'une petite forêt, en propre (c'est-à-dire particulière) ou commune avec ses co-héritiers.

D'après la notice qui précède, le roi reconnaît les droits coutumiers des *paysans*, sauf à faire déterminer la portion de territoire sur laquelle ils s'exerceront ; dans la charte-formule qui suit, il est difficile de savoir jusqu'à quel point il ne parle pas en grand propriétaire souverain qui n'a point d'égards pour des usages jusque-là respectés ; il s'agit d'un échange de propriétés entre un roi d'Alémannie (Charles le Gros ?)² et un de ses vassaux :

pro qua — possessione accepimus (le roi) — in loco ... hobas N ut eadem possessio solis regibus hereditario iure (c'est-à-dire en *propre* et non pas *héréditairement* ce qui serait absurde, voir p. 137, note 2) subiecta sit in perpetuum et *nullus de pagensibus ibi aliquid commune habeat, nisi forte precario.*

Par quelques considérations générales qui serviront de conclusion à cette étude, on peut montrer l'utilité de cette « contribution à l'histoire de la propriété dans

1. « Non soumis aux usages coutumiers », traduirait mieux encore « commune » qui n'est pas pris ici dans son sens technique. Ce bois est devenu propre ; il a été, sur les communs, acquis à l'appropriation et *libre* de toute servitude d'usages comme l'« immunitas regis » dont il est question dans ce même texte.

2. Entre 876 et 881. (De Roz., *Form.* 301, p. 358, note a.)

les pays germaniques », et particulièrement, en quoi elle aide à comprendre — question complexe — comment se sont formées les seigneuries territoriales dans ces pays.

Dans chaque circonscription territoriale d'exploitation (*marca*), les usages de bois, etc., étant la dépendance naturelle et nécessaire de chaque lot de propriété existant dans cette circonscription, ils eurent le même sort que ces lots. Tant que les terrains à exploiter ne manquèrent pas, que la culture resta presque exclusivement *extensive*, et surtout, tant que les moyens d'exploitation restèrent peu développés, les usages coutumiers furent respectés. Peu à peu, pour exploiter utilement il fallut disposer d'instruments et de bras plus nombreux, posséder un outillage suffisant et une réserve en capital, choses que pouvaient malaisément posséder les petits propriétaires; leurs lots furent absorbés par le plus riche ou le plus habile d'entre eux dans chaque marche; cette évolution économique se fit, on peut dire, la plupart du temps et surtout à l'origine, sans violence, par aliénations librement consenties ou par des contrats. Les petits propriétaires déchurent de l'état d'hommes libres, au sens juridique du mot (*cives*), à celui très varié de dépendants (*hörige*, *hintersassen*); toutefois, grâce à une organisation de la propriété mieux comprise et plus centralisée ils trouvèrent à cette déchéance une compensation dans une situation économique meilleure. Ils conservèrent leurs usages de bois, etc., mais moyennant des redevances *contractuelles*; en un sens, ces usages étaient encore communs, mais ils l'étaient maintenant en vertu d'un accord ou d'une concession du grand propriétaire.

Tout autre était la position de ces propriétaires libres vis-à-vis de ceux d'entre eux qui, outre les droits de propriété, possédaient une portion plus ou moins grande des droits de souveraineté, suivant leur situation dans la hiérarchie officielle (*proceres*, *duces*, *comites*, *vicarii*, *tribuni*, etc.) droits qui composaient, avec les premiers, leur patrimoine. A ces droits « de justice » la plupart du temps oppressifs, *fixés seulement par une coutume arbi-*

traire et locale, mais rattachés aux droits antérieurs du fisc royal, les petits propriétaires ne pouvaient rien opposer ; en ce qui concerne les « communs », d'une part, chacun d'eux *n'étant pas propriétaire* de ces « communs », et, d'autre part, leur réunion ne constituant pas une *communauté organisée et reconnue*, ils ne purent maintenir leurs usages ; le « justicier » mit la main sur ces usages, en disposa à sa volonté, — son intérêt bien entendu le poussait à laisser user moyennant redevances *fiscales* — et après s'être ainsi introduit dans une circonscription territoriale économique ou marche de par sa qualité de chef de la circonscription d'ordre *politique* dans laquelle cette marche était comprise, il en devint bientôt le maître, il fut le *seigneur* du village, en réunissant ainsi, sur sa tête, les deux qualités de propriétaire et de « justicier »¹.

1. Se plaçant surtout au point de vue économique, M. von Inama-Sternegg a montré comment se sont formées, en Allemagne, les seigneuries territoriales, pendant la période carolingienne (*Die Ausbildung der grossen Grundherrschaften in Deutschland während der Karolingerzeit*. Leipzig, 1878). L'histoire de la formation des seigneuries territoriales en France n'a pas été faite, ni même abordée ; tant qu'on ne la fera pas *par régions*, on ne présentera, à mon avis, sur les *institutions* seigneuriales que des généralités vagues et de peu de valeur. — Qu'il me soit permis, en terminant cette étude, d'ajouter qu'elle ébraule singulièrement la théorie du « caractère collectif des premières propriétés immobilières » ; en tout cas, elle démontre que de ce soi-disant « caractère primitif », il n'est rien resté au moyen âge en Allemagne, pays où ce caractère aurait dû évidemment persister plus longtemps que dans le nôtre. Je reprendrai ailleurs cet intéressant sujet.

LE DÉMONSTRATIF *ILLE* ET LE RELATIF *QUI*

EN ROMAN

PAR ARSÈNE DARMESTETER

Dans les études romanes, quand on se trouve en présence de formes obscures, susceptibles d'explications diverses, il y a une tendance à faire prédominer la dérivation phonétique sur la dérivation analogique, tendance du reste fort légitime et qui prouve en faveur des méthodes rigoureuses que les romanistes mettent en usage. Si d'une forme donnée, on n'a à présenter que des explications simplement vraisemblables, l'hypothèse qui la rattachera à un type antérieur d'après les lois inflexibles de la phonétique aura certainement un caractère de sûreté qu'on ne pourrait reconnaître à celle qui fait appel aux actions, toujours un peu flottantes et libres, de l'analogie.

Voici cependant un cas où il faut décidément abandonner l'étymologie phonétique. Les efforts des romanistes ont porté, — et en vain, — sur cet énigmatique *lui*, *illui* qui jusqu'ici a échappé à toute dérivation directe d'un type latin. M. Tobler, avec la sûreté habituelle de son coup d'œil, a vu que c'était une erreur de méthode que de ramener à une étymologie quelconque cette forme irréductible, et a affirmé que *lui* est dû à l'action analogique de *cui*.

Après avoir vigoureusement réfuté les étymologies de

Schuchardt qui ramène *illui* à *illius*, et d'autres qui le ramènent à *illum-hic*, *illi-huic*, etc., il déclare que dans les formes pronominales en *-ui*, il faut voir uniquement un transport de forme « du pronom interrogatif *cui* aux « pronoms qui y répondent. Il était certainement facile « d'arriver à faire convenir à la forme du mot interro- « gatif, la forme de la réponse qui, d'après l'idée générale, repose dans le radical du pronom personnel « (M. Tobler désigne ici *illui*) ou démonstratif (il s'agit ici « de *cestui*, *celui*, etc.) sous la tendance naturelle à rendre « évidente par l'identité de la terminaison l'identité des « fonctions syntactiques du terme de la question et du « terme de la réponse. Seules, les langues ont des pronoms de réponse en *-ui* qui ont ou qui ont eu l'interrogatif *cui*. C'est ainsi encore que le sarde répond à « *quando* par un mot de sa création *tando*¹. »

Nous nous proposons, dans ce petit travail, d'établir que l'explication de M. Tobler est la vraie et que c'est le pronom *ille* tout entier qui a subi l'action de son corrélatif *qui*. A cet effet, nous essayons de déterminer quelle était en latin vulgaire la déclinaison du relatif *qui* et celle du personnel ou démonstratif *ille* et, par le simple rapprochement de ces deux déclinaisons, de rendre évidente l'action analogique exercée par la première sur la seconde.

1. LE RELATIF *QUI*.

1° L'ancien français a pour le pronom *qui* latin, trois formes *qui*, *cui* et *que*, qui se distribuent comme il suit :

Formes accentuées		Formes atones
Sujet	<i>qui</i>	<i>qui</i> et <i>que</i>
Régime indirect	<i>cui</i>	—
Régime direct	<i>cui</i>	<i>que</i>

Le sujet *qui* était à l'origine accentué; comme les pro-

1. *Zeitschrift für romanische Philologie*, III, p. 159.

noms personnels sujets, il est devenu atone dans le cours du temps, du xii^e au xvi^e siècle, et s'est par suite affaibli en *que*. On trouve en moyen français des exemples assez nombreux de *que* sujet, à côté de *qui*. A partir du xvi^e siècle, la langue est revenue à *qui*, lequel tantôt porte l'accent (spécialement dans l'emploi absolu du substantif et dans l'emploi interrogatif), tantôt est atone et proclitique.

Le régime indirect *cui* s'est, au xiii^e siècle, confondu dans la prononciation d'abord, puis dans l'écriture, avec le sujet *qui*. C'est ce régime qu'il faut reconnaître dans notre régime prépositionnel : *à qui, de qui, pour qui*, etc.

Le régime direct se présente sous une forme accentuée *cui* et sous une forme atone *que*, celle-ci du latin *que(m)* atone. La forme accentuée de *quēm*, qui aurait dû être *quien* (comparez *rēm* = rien) n'est pas arrivée au français. Or, comme la langue ne pouvait se passer d'un pronom accentué, régime direct, soit pour l'emploi emphatique, soit pour l'emploi substantif, soit pour l'interrogation, elle l'emprunta au datif *cui*. Déjà dans les Serments de Strasbourg, on lit : *ne neuls cui eo returnar int pois*, en latin *cui* et non *quem*. Ce datif *cui*, à fonction d'accusatif, se fondit naturellement dès le xiii^e siècle avec le nominatif *qui* : *Sainte Marie qui maint pecchierres apele*, lit-on, Aliscans, v. 759, dans le manuscrit de l'Arsenal (Belles-Lettres, franç. 185) qui est sans doute du commencement du xiii^e siècle. Le ms. antérieur que copiait le scribe portait certainement *Sainte Marie cui mainz pechiere apele*. De là, cette forme unique de notre relatif moderne, quand il est employé absolument ou interrogativement : *Qui m'aime me suive; Aimez qui vous aime; Jouer à qui perd gagne. — Qui êtes-vous? Qui voyez-vous? A qui le dites-vous?*

Ces faits nous font remonter à une déclinaison du latin vulgaire qui avait trois cas, mais où l'accusatif, n'étant plus usité que comme proclitique, se faisait remplacer par le datif dans l'emploi emphatique, absolu ou interrogatif.

2° L'ancien provençal donne les mêmes faits : un sujet

accentué *qui*, *chi*, qui atone peut s'affaiblir en *que*; un régime indirect *cui* et un régime direct atone *que*, accentué *cui* : *Boecis... cui tant amet Torquator Mallios*, Boèce 29; *Cella cui mōs cors dezira*, Cercalmon¹. Ce *cui* remplace un *quem* accentué disparu.

3^o Faits analogues en italien. Les paradigmes sont, au cas sujet, *chi* et *che*; au régime indirect *cui*; au régime direct *cui* accentué et *che* atone. Le sujet *che* est atone; est-ce un affaiblissement de *chi* ou l'accusatif *che* = *quem*? peu importe pour la question qui nous occupe; il nous suffit de savoir que l'accusatif latin *quem* est représenté par un atone *che*, et *que*, pour la forme accentuée, l'usage a été prendre un autre cas, le datif *cui* : *la donna che vedo; il prato cui il ruscello irriga. O felice colui cu' ivi elegge*, Dante, *Inferno*, 129.

A travers les formes complexes du romain *ce*, *cine*, *cui*, on démêle également, quoique moins clairement, des faits analogues à ceux de l'italien.

Ainsi, dans la plus grande partie du domaine roman, l'idiome vulgaire déclinait au nominatif *qui*, au régime indirect *cui*, formes accentuées; au régime direct d'abord, forme uniquement atone *quem que* (pourquoi uniquement atone? sans doute parce que la chute de la finale *m* avait enlevé à *que* la possibilité de recevoir l'accent); puis, comme substitut accentué de cet accusatif, le datif *cui*.

Dans la péninsule ibérique, les choses se passaient autrement. L'usage d'un adjectif *cuius cuiā cuium*, conservé uniquement dans cette province, oublié dans tout le reste du domaine roman, avait rendu inutile le datif *cui*², lequel naturellement disparut. Le relatif fut donc re-

1. Meyer, *Recueil d'anciens textes*, I (provençal), n° 8, vers 7.

2. Avec l'idée de génitif de possession, essentielle à l'adjectif *cuius*, pouvait facilement se confondre l'idée d'attribution, propre au datif. Voilà pourquoi *cui* disparut ici devant *cuius*. Dans les autres langues romanes, inversement, la disparition de *cuius* adjectif ayant entraîné celle du génitif *cuius*, le datif *cui* cumula, pour la même raison, avec sa fonction propre de datif, celle de génitif.

présenté uniquement par deux cas, le sujet accentué *qui* et le régime direct *quem*, qui devint, accentué, en espagnol *quien*, en portugais *quem*, et atone, dans les deux langues, *que*. De là le relatif archaïque de l'espagnol et du portugais. Les textes anciens en effet connaissent un pronom sujet accentué *qui*, employé absolument ou interrogativement. Qui *buen mandadero enbia, tal deve sperar*, Poema del Cid, v. 1458. — *Demas qui lo cobris non auria pavor*, Alex., str. 92. — *Todos los sus miraglos, qui los podia contar*, S. Dom. de Sil., str. 384. — *Qui sacarlos quisiessse busque escrividores*, id. 386. — *Como qui su negocio a tan bien recabdado*, id. 396. — *Qui la vida quisiere de San Millan saber...*, S. Mill., str. 1. — *Demandólis qui eran...*, S. Oria, str. 31.

Ce pronom *qui* a disparu dans la langue moderne, et c'est *quien*, *quem*, et *que*, les deux formes, accentuée et atone, de l'accusatif, qui en ont pris la place.

Ainsi le latin populaire d'Espagne avait réduit sa déclinaison aux deux cas suivants :

Formes accentuées		Forme atone
Sujet	<i>qui</i>	—
Régime	<i>quēm</i>	<i>que(m)</i>

Arrivons au pronom *ille*. Ici aussi nous avons une double division : d'un côté, en Espagne, deux cas ; de l'autre, dans le reste du domaine roman, trois cas, avec un accusatif accentué emprunté d'un datif tonique.

II. LE DÉMONSTRATIF ILLE.

1° Le démonstratif *ille*, devenu en roman pronom personnel de la troisième personne, affecte en ancien espagnol et en ancien portugais les formes suivantes¹ :

1. Voir Diez, *Gramm.*, II, p. 82 et 85 de l'édition française ; cf. Morel-Fatio, dans *Romania*, IV, p. 33.

Formes accentuées		Formes atones
Sujet, esp. <i>elli elle</i> ,	pg. <i>eli ele elle</i>	—
Rég. indir. —	—	esp. <i>li</i> , pg. <i>lhi</i> .
Rég. dir. esp. <i>elle (elli)</i> ;	pg. <i>elle ele (eli)</i>	esp. et pg. <i>lo</i> .

Point de régime indirect accentué; nous expliquerons plus loin le régime indirect atone.

La vieille langue a confondu les formes du nominatif *elli eli* avec celles de l'accusatif *elle ele*, qui sont devenues d'un emploi habituel aussi bien comme sujet que comme régime accentué. Aussi s'emploient-elles précédées des prépositions *à, de, por*, etc., avec la valeur du régime indirect¹.

Donc à l'origine accord entre la déclinaison de *ille* et celle de *qui*.

2° Dans le reste du domaine roman, les faits sont autres et concordent avec ceux que présente *qui*.

Et d'abord à l'accusatif.

La forme accentuée de *illum* est inconnue au français. En français, alors que l'accusatif pluriel *illos* est représenté par *els, eux*, l'accusatif singulier **el* y est remplacé par le datif *lui* : *Que lui a grant torment ocist*, Léger, 12. — *Qui lui portat*, Alexis, 76. *S'il veil que jo lui serve*, id., 99 e. — *Il a els et il lui baisié et acolé*, Thomas le Martyr, v. 5095, etc.

L'italien a à peine connu *ello* = *illum* accentué², et lui aussi le remplace par *lui* accentué : *io guardò lui, ed egli guarda me*. Mais il possède *lo*, et archaïque *elo* (dans *glielo*, etc.) = *illum* atone.

Le provençal présente des formes plus embrouillées par suite d'une série d'actions et de réactions analogiques. On trouve à l'accusatif *elh*, mais aussi *lui* (ainsi dans Boèce, 139 : *Molt fort blaslava Boecis sós amigs qui*

1. L'usage moderne, en portugais a gardé *elle*; en espagnol a réduit *elle* à *ele él*. Les formes atones esp. *li, lo* se sont affaiblies en *le le*, et portugaises *lhi, lo* en *lhe, o*.

2. Voir quelques exemples dans Blanc, *Voc. Dant.* s. v.

lui *laudaven*) à côté de la forme atone *lo* (*Molt lo laudaven e amic e parent*, *ibid.*, v. 142). Ce *lui* est la forme primitive combattue par la forme *elh* qui du nominatif a passé aux autres cas. C'est ainsi que le nominatif singulier *ieu* du pronom de la première personne s'est parfois employé comme régime prépositionnel, et qu'inversement au pluriel la forme du régime *elhs* a passé au sujet et a pris place à côté de *ilh*, de *illi*.

Ainsi, sauf dans la péninsule ibérique, le roman ne possédait pas de *illum* tonique, ou, s'il l'a possédé, a tendu à le sacrifier au datif *lui*, et à le laisser perdre.

Venons au datif. Il est établi aujourd'hui que le latin vulgaire possédait (sauf dans la péninsule ibérique) un régime indirect *illui*¹; l'étymologie en a été vainement cherchée jusqu'ici. Toutes les hypothèses qui tendent à la rattacher phonétiquement à un type antérieur *illi-huic*, *illum-hic*, *illuic*, *illunc*, *illuc*, *illius*, ont échoué. M. Tobler en a fait justice, et après lui M. Thomas qui, cependant, non satisfait de l'explication de M. Tobler, fait une dernière tentative, et va encore demander à la phonétique une étymologie nouvelle, fort ingénieuse, mais tout aussi insoutenable que les précédentes². Toutes ces tentatives échouant, seule reste debout l'explication de M. Tobler. Pour le moment, contentons-nous de reconnaître l'identité de formes et d'établir la similitude de *illui cui*.

1. Voir, entre autres, les inscriptions de Muratori 2088, 6, Mommsen, I. R. N. 3196. *Lui* est très fréquent dans les formules mérovingiennes.

2. *Romania*, XII, p. 332-333. — Il y voit une combinaison d'un datif archaïque *illo* avec le datif *ei* du pronom *is*. Francisque Meunier avait démontré que les pronoms latins à génitif en *-ius* ont tiré ce génitif d'une contraction d'un génitif archaïque régulier en *-i* avec le génitif *-ius* du même pronom *is*. C'est cette combinaison que M. Thomas veut retrouver au datif; ainsi *cui* vient de *cuo* + *ei*, *huic* de *hoi* + *ei* + *c*.

L'étymologie pêche par un point, mais ce point est capital. *Illo* + *ei* a bien existé, a bien donné un datif latin qui a passé au roman, mais ce datif est le classique *illi*: *illi* est précisément à *illo* + *ei* ce que *illius* est à *illi* + *ius*. Quant à *cui* et *huic*, le groupe *ui* représente tout autre chose que la combinaison *o* + *ei*, *o* + *i*, *oi*; c'est l'*i* final qui seul représente cette combinaison (comme il le fait dans *illi*); l'*u* appartient au radical.

Pour le nominatif, il est également acquis que le latin vulgaire a dit partout, dans le territoire roman, *illi* et non *ille*¹. Or, l'étymologie de cet *illi* a, elle aussi, résisté à toute explication tirée de la phonétique. On a voulu y voir une combinaison de *ille-hic*, l'archaïque *illic* des poètes comiques², l'adverbe *illic*, etc., hypothèses invraisemblables qu'emportent les objections dirigées contre *illi-huic*, *illum-hic*, etc.

Récemment, il est vrai, dans une étude sur la phonétique syntactique en français, étude curieuse, riche en vues neuves et originales, et qui ouvre à la linguistique romane des voies nouvelles, mais, nous en avons bien peur, aussi périlleuses qu'attrayantes, M. F. Neumann a proposé du français *il* une explication qu'il demande aux combinaisons syntactiques où se serait trouvé engagé le latin *ille*³. Mais cette hypothèse ne peut tenir. Pour ne pas interrompre le cours de notre démonstration nous en rejetons en note la discussion⁴, retenant ici la conclusion,

Les génitifs archaïques *cui + ius*, *hui + ius* aboutissent à *cuius*, *huius* comme le génitif *illi + ius* aboutit à *illius*. Les datifs archaïques *cuo + ei*, *huo + ei* (+ *c*) aboutissent à *cuoci* *cuoi* *cui*, *huoei(c)* *huoi(c)* *hui(c)* comme le datif archaïque *illo + ei* aboutit à *illoei*, *illoi*, *illi*.

Ainsi tombe l'étymologie de M. Thomas. Nous verrons plus loin que fausse pour le masculin, elle devient juste pour le féminin qui est *illæ + ei*.

1. Le vieux français a *il*, l'espagnol et le portugais ont eu *elli*; l'italien a dit *elli* avant de dire *egli* qui en est un doublet syntactique. Voir la note 4 ci-dessous. Le provençal seul semble avoir hésité; il a les deux formes, *elh* qui indique *illi* et *el* qui indique *ille*. Son article masculin au nominatif est *lo* (et non comme en vieux français *li = illi*), ce qui indique soit *ille* soit *illum*. Ces hésitations viendraient-elles d'une action analogique incomplète exercée par *qui*? ou serait-ce que les diverses formes des cas obliques auraient réagi les unes sur les autres? Au féminin, *elha* vient évidemment du masculin *elh*; l'oblique *leis* s'emploie également comme sujet, etc. Cf. ce que nous venons de dire sur l'accusatif *illum*.

2. Nous-même nous avons admis cette dernière étymologie.

3. Voir la *Zeitschrift f. roman. Philol.*, 1884, p. 243 et suiv. et spécialement p. 260-262.

4. *Ille*, d'après M. Neumann, était suivi dans la phrase tantôt d'un mot commençant par une consonne (admettons par exemple *ille venit*), tantôt d'un mot commençant par une voyelle (par exemple *ille habet*). Le gallo-roman *ille-venit* devait devenir le français *elvient*; le gallo-

à savoir que le latin vulgaire a eu un nominatif *illi*, et que l'étymologie phonétique de cet *illi* a été vainement cherchée jusqu'ici. Cet *illi*, irréductible à tout autre type antérieur, rapprochons-le encore de *qui*; puis reprenons les faits dans leur ensemble.

Ainsi, en Italie, en Gaule, en Espagne, le relatif a un

roman *ille habet* devait donner successivement *illeabet*, *elliabet*, *elljat*, d'où par réaction de *l* mouillée sur *l'e*, le retour (nullement démontré, disons-le en passant) de *l'e* initial à *i*; cf. *cilium celjo cil* (rapprochement sans valeur); le mouillement disparaissant, on a *il a*. Ce développement phonétique suppose que *ille elj* est accentué, car il n'y a pas réaction du *yod* final sur la voyelle précédente quand elle est atone. M. Neumann explique de la même façon les faits analogues que présentent le provençal, l'italien, etc.

Assurément M. Neumann a raison de voir dans *ille* un pronom accentué; car tous les pronoms personnels sujets ne connaissent à l'origine qu'une forme, la forme accentuée, alors que les mêmes pronoms régimes sont tantôt toniques, tantôt atones. Ce n'est qu'à partir du XII^e siècle que ces pronoms sujets ont pu devenir atones. Et c'est même ce qui explique que *nos vos*, sujets d'abord toniques, devenus atones à l'époque où *o* fermé aboutissait, tonique à *eu*, atone à *ou*, sont devenus *nous vous* et non *neus veus*.

D'un autre côté, j'accorderais volontiers à M. Neumann que l'*i* du nominatif pluriel *il* soit dû à l'action régressive de l'*i* final atone suivi d'une voyelle dans *illi*: *illi habent*, *ellihabent*, *elljabent*, *étaunt*, *it ont*, *il ont*. Mais qu'il y ait eu un *ille* (*habet*) et qu'il ait suivi la même marche, c'est ce que je ne saurais admettre. Sans parler des objections de détail que je viens d'indiquer entre parenthèses, je lui ferai la suivante qui me paraît fondamentale.

Comme les faits français sont ici connexes avec ceux que présentent les autres langues romanes, en particulier l'italien, M. Neumann s'appuie sur une remarquable étude de M. Grøber qui dans sa *Zeitschrift* (II, 594-600), montre que les diverses formes de l'article et du pronom italien de la 3^e personne sont dues à l'action différente qu'exerce le son initial du mot suivant, selon que c'est une voyelle ou une consonne. M. Grøber a parfaitement bien démontré que le pluriel sujet *egli* vient d'un *illi elli* suivi d'une voyelle et que l'*i* final, mis en hiatus, s'est consonnifié et a agi sur les *ll* qui précèdent. Mais *egli* n'est que la forme que prend devant une voyelle le pronom *elli* suivi d'une consonne. C'est cet *elli* = *illi* qui est le primitif.

Or, pareils faits se produisent au singulier. Le nominatif singulier *egli* est bien *elli* modifié par un hiatus suivant; mais c'est *elli*, usité très longtemps devant des consonnes, qui est la forme primitive et qu'il faut expliquer. M. Grøber y voit un affaiblissement de *ille elle*, et il compare ce changement à celui que présente la deuxième personne du singulier de l'impératif de *credo*: *crede* = *credi*: explication donnée en passant et à laquelle M. Grøber lui-même, j'en suis convaincu, n'attache pas grande valeur; car cet affaiblissement de *crede* en *credi* est un fait

nominatif *qui*, et *ille* s'y présente sous la forme *illi*. Dans l'espagnol et le portugais, quand *qui* disparaît pour faire place à *quien quem*, *illi* disparaît pour faire place à *elle el*.

En Espagne, le datif *cui* est inconnu, et de même le datif *lui*. Au contraire, usité en Italie, en Gaule, il a pour corrélatif dans les mêmes pays le datif *illui lui*.

L'accusatif *quem* est usité, accentué et atone, en Espagne; *illum* y est usité, accentué et atone. *Quem* n'est employé que comme atone dans les autres régions; *illum* n'y a guère été et n'est plus connu que comme atone. Enfin *quem*, dans l'emploi emphatique, est remplacé dans ces régions par le datif *cui*; *illum* accentué y est remplacé également dès l'origine par le datif *lui*, ou disparaît graduellement devant lui.

La concordance des faits est absolue : l'une des deux séries a agi sur l'autre; laquelle? *qui* est latin, *illi* ne l'est pas; *cui* est latin, *illui* ne l'est pas. Il faut donc conclure que c'est *qui* qui a transformé, par voie d'analogie, son corrélatif *ille*. Comment? Evidemment par l'action naturelle du terme exprimant la question sur le terme de la réponse. Du même coup sont résolues les étymologies des nominatif et datif *illi illui* et est confirmée et généralisée l'hypothèse de M. Tobler.

Cette refonte analogique de *ille* sous l'action de *qui*

d'analogie de la conjugaison italienne, où l'*i* caractérise absolument la seconde personne du singulier (cf. le subjonctif *dicas* = *dica dichi*).

Or, cette forme primitive *elli* = *ille*, M. Neumann, avec sa théorie d'un hiatus syntactique, n'en peut rendre compte, puisque cette théorie n'explique que le mouillement de l'*l*, et par ce mouillement en français, croit rendre compte de cet *i* de *il*, qui répond, en apparence irrégulièrement, à un *ï* bref, un *é* fermé latin.

Nous revoilà donc à un singulier *illi elli* qui, comme le pluriel *illi elli*, devient sous une influence syntactique ici *egli*, là *ilh il*. Mais d'où vient ce singulier *illi elli*? Evidemment du latin populaire *illi* = *ille* modifié par *qui*.

Il y aurait encore des objections secondaires à faire valoir contre la théorie générale de M. Neumann, qui n'est juste que dans certaines limites, mais il est inutile de nous y arrêter, devant cette difficulté capitale, qui nous paraît insurmontable.

trouve encore un appui dans d'autres considérations secondaires, et entraîne à son tour de nouvelles conséquences.

1° Pourquoi le datif atone *illi* s'est-il maintenu intact dans tout le domaine roman, ibérique comme le reste : fr. et prov. *li*, ital. *gli*, esp. et port. *li* (*le*), *lhi* (*lhe*)? Parce que *cui* était accentué et ne pouvait agir que sur un *illi* tonique.

2° Pourquoi le féminin singulier *illa* a-t-il suivi son développement naturel dans les diverses langues romanes? Parce que *qui* avait perdu en latin vulgaire sa flexion de féminin; que, d'un autre côté, les interrogations par *qui* et *cui* impliquent ordinairement, puisqu'elles sont indéterminées, une idée indéterminée de sexe, et par suite, grammaticalement, une idée de masculin. *Qui* n'a donc pu agir que sur le masculin. De là la déclinaison romane de *illa*. L'italo-gallo-roman a un cas nominatif-accusatif *illa* et un cas indirect *illæius* ou *illæi*, pour les formes accentuées, un datif (*il*)*li* et un accusatif (*il*)*la(m)* pour les formes atones. De là l'italien *ella* et *lei*, le provençal *elha* et *lieis*, le français *elle* et *lie lei li* pour les formes accentuées¹, et l'italien *li gli*, *la*, le provençal *li ilh ill*, *la*,

1. Nous adoptons ici l'étymologie de M. Thomas *illæ + ei* pour l'ital. et le fr., *illæ + ius* pour le prov. Il est à remarquer en effet que le génitif latin *illius* = *illi + ius* et le datif latin *illi* = *illo + ei* ne sont étymologiquement que des masculins. Le latin classique, ayant, dans cette combinaison, perdu le sens d'un masculin primitif, a étendu cette forme au féminin, alors que la langue vulgaire, plus logique et plus conservatrice, aura dit régulièrement *illæ + ius illæius* (conservé par le provençal) et *illæ + ei illæi* (retenu par l'italien et le français). M. Thomas cite le *ipseius* du *C. I. L.*, III, 287. On peut y ajouter le *illæ* d'une inscription de Pompéie, *C. I. L.*, IV, 182, qui montre le maintien du datif féminin primitif correspondant à l'archaïque masculin *illo*, et le *illei* et le *ipsei* du *Corpus*, I, 1194 et 204, qui, ce semble, confirment le *illei* déjà signalé par M. Paul Meyer (*Romania*, XI, 163) dans une inscription du premier siècle conservée à Poitiers (v. *Bullet. des Antiq. de France*, 1873, p. 82 et suiv.).

— Le maintien du datif atone masculin et féminin *illi*, dans le français masculin et féminin *li* atone, et la réduction de *lei* tonique à un *li* féminin tonique, donnent donc une seule et même forme *li* qui, masculine, est toujours atone, et féminine est tantôt atone, tantôt accentuée. Ainsi ce n'est pas le même *li* qu'on trouve dans les deux phrases :

le fr. *li*, *la* pour les formes atones. L'espagnol et le portugais, qui n'avaient point de datif accentué dans la déclinaison masculine *ille* (parce qu'ils n'en avaient pas non plus dans celle de *qui*) n'en ont pas eu dans la déclinaison féminine *illa*, et la forme *ella* a servi au sujet comme au régime direct et au régime prépositionnel. Seules les formes atones *illi* et *illa* ont dû se maintenir et en effet se sont maintenues : *li* (*le*) *la* ; *lhi* (*lhe*) *a*.

3° Observations analogues pour le pluriel. L'italo-gallo-roman, sans plus s'inquiéter de *qui*, *qui avait perdu son pluriel*, disait *illi*, *illorum*, *illos*, sous l'accent, et atones *illorum*, *illos*. Pourquoi *illorum* et non *illis* ? Parce que, ayant depuis longtemps perdu l'usage syntactique de possessif de la pluralité que possédait *suus sua suum*, il avait remplacé ici son adjectif possessif par le génitif du démonstratif *illorum* ; il était dès lors inutile de garder *illis* à côté de *illorum*, et celui-ci en prit la place. De là le français *il*, *lor*, *els eux*, le provençal *ilh*, *lor*, *elhs*. Quant à l'italien qui dit *egli*(*no*), *loro*, *a loro*, il n'a pas de forme correspondante à *illos* parce que *illos* eût donné *egli* qui se serait confondu avec le sujet *egli*¹. Hors l'accent, *illorum* et *illos* se maintiennent partout : français et provençal *lor*, *los les*, ital. *loro gli li*. — Au féminin *illas* (sujet et régime) et *illorum*, substitut de *illarum*, donnent de même à l'accent *elle*(*no*) *loro* ; *elles*, *leur* ; *elhas*, *lor*, et atones, *le*, *loro* ; *les*, *lor* ; *las*, *lor*².

Dans la péninsule ibérique, le maintien de *suus sua*

li parle (= à elle) et *je parle à li* (= à elle). Dans tous les vers du vieux français qui ont un *li* à l'accent rythmique (fin du 1^{er} hémistiche ou du vers), ce *li* est invariablement un féminin, et représente par suite *illèi illae* + *ei*.

1. Le provençal offre un moyen terme entre le fr. et l'ital., car il dit aussi bien *lor*, *de lor*, *a lor* que *elhs*, *de elhs*, *à elhs* : il y a eu confusion entre les deux formes et assimilation comme au singulier (voir plus haut). En vieux français, dans des textes bourguignons, on trouve des traces de cette confusion : *contre lor*, in *illos* ; *en contre lour*, in *eis* (*Romania*, VII, 226).

2. Si en français *illorum* atone est représenté par *leur* et non *lour*, il faut y voir une influence de *illorum* au sens possessif qui était habituellement accentué (*la leur chose*) et l'est encore comme pronom possessif : *le leur*.

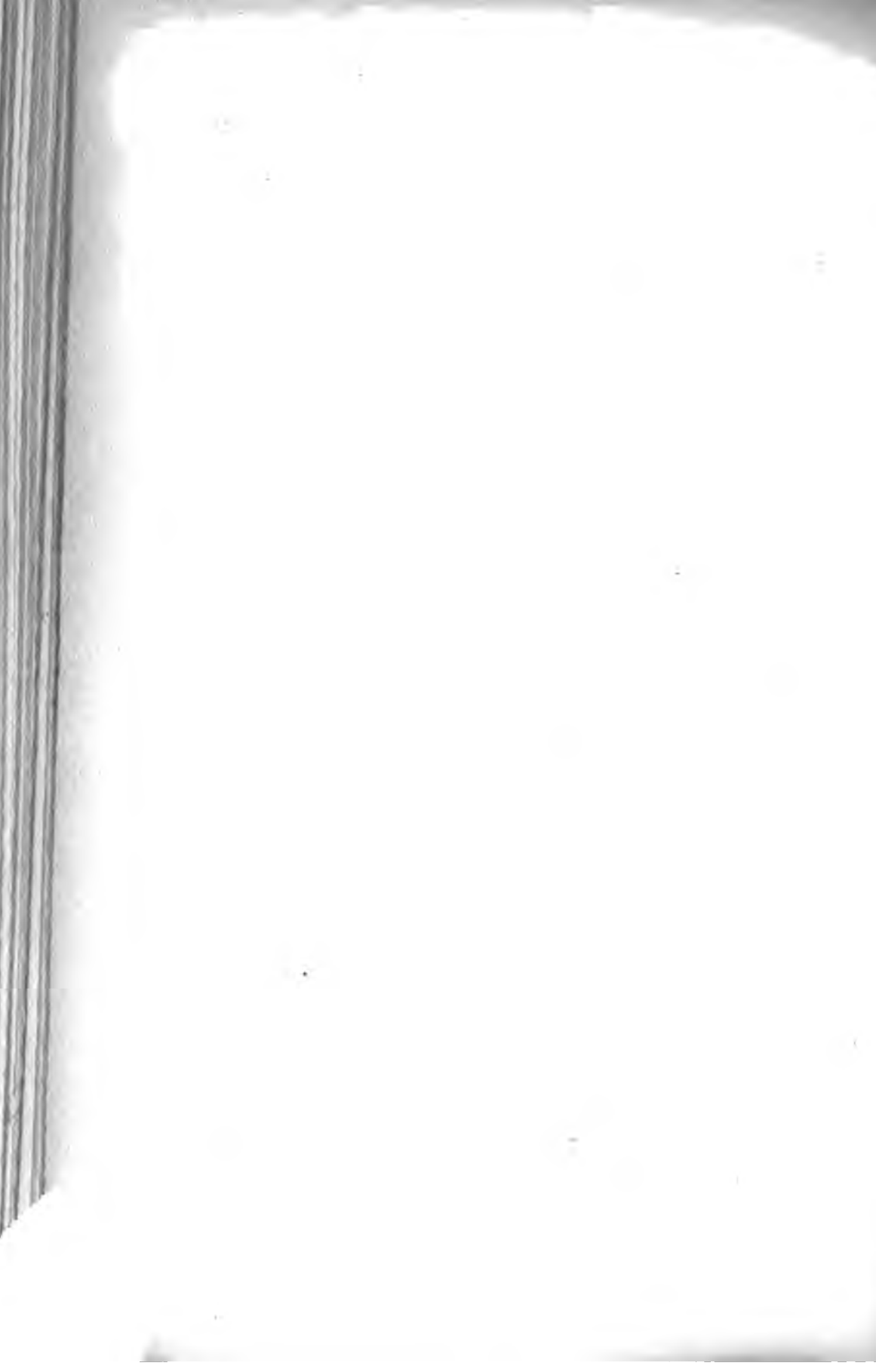
suum comme possessif de la pluralité rendit inutile *illorum* qui disparut sans laisser de trace. Dans les formes toniques, par suite, le nominatif se confondant avec l'accusatif, on n'eut plus que *illos illas* comme pronom unique qui rendit à lui seul les fonctions diverses que le français exprime par *il*, *leur*, *eux* ou *elles*, *leur* et que l'italien rend par *egli*, *elle* et *loro*. Dans les formes atones, *illis* reparut naturellement, comme au singulier, à côté de *illos*, *illas* : *lis les*, *lhis lhes*, *los las*.

Ainsi s'expliquent, par le jeu libre d'un développement que ne gênait pas l'action de *qui*, les formes diverses, et en apparence irrégulières, du pluriel *illi* et *illas*.

4° Il va sans dire que *qui* a agi soit directement, soit par l'intermédiaire de *ille illi*, sur *eccille eccilli* = *icil* et sur *iste* et son composé *ecciste eccisti* = *icist*, d'où le datif masculin en *-ui* (et féminin en *-ei*, ce qui semble indiquer l'action indirecte de *illa*). Pour l'accusatif, le départ des formes accentuées et atones offre trop de complication pour affirmer dès l'abord qu'elles suivent le sort de *quem cui* et de *illum illui*.

5° L'article dans le vieux français indique un primitif *illi* : on avait proposé pour rendre compte de cet *illi* un type *illīc*, et M. Fœrster a signalé¹ les impossibilités phonétiques de cette forme. Lui-même n'a pas cru pouvoir rendre compte de ce *li* autrement qu'en admettant une réaction du nominatif pluriel sur le nominatif singulier. Toutes ces difficultés sont désormais écartées ; et il résulte en même temps du fait la preuve matérielle que la formation de l'article est postérieure à l'action analogique exercée par *qui* sur *ille* ; ce qui n'a rien de surprenant du reste, car le changement de *ille* est latin et l'article est de formation romane.

1. *Zeitschrift für romanische Philologie*, III, p. 493.



LE CONCILE D'ELVIRE

ET

LES FLAMINES CHRÉTIENS

PAR L. DUCHESNE

On a émis sur la date du concile d'Elvire (*Illiberris* = Grenade) les opinions les plus différentes ¹. Celle du P. Morin, qui proposait l'année 252, et surtout celle des centuriateurs de Magdebourg, qui descendaient jusqu'à l'an 700, sont définitivement écartées. En dehors des raisons extrinsèques, le fait que plusieurs membres de cette assemblée assistèrent au concile d'Arles, en 314, et qu'Osius, mort centenaire, en 357, y siégea comme évêque de Cordoue, suffit à reporter vers le commencement du iv^e siècle le temps où elle a pu se tenir. Plusieurs savants, se fondant sur ce que l'évêque Valerius, de Saragosse, l'un des pères du concile, était mort martyr dans la persécution de Dioclétien, se croient obligés de choisir une des années 300-303 ; mais le martyre de Valerius n'est rien moins que prouvé ; et, d'ailleurs, son successeur a bien pu s'appeler aussi Valerius. Prudence ²,

1. Voir la discussion de ces opinions dans Gams, *Kirchengeschichte der Spanien*, t. II, p. 4 et suiv.

2. *Peristeph.*, 4, v. 78 :

Hic sacerdotum domus infulata Valeriorum.

Parmi les évêques qui siégèrent au concile de Saragosse, en 380, figure un *Valerius*, qui pourrait bien être l'évêque du lieu ; c'est ainsi que l'entend dom Gams (*op. cit.*, t. II, p. 369) ; cf. Hardouin, *Conc.*, t. I, p. 805.

dans son hymne sur les martyrs de Saragosse, parle de la *domus infulata Valeriorum*, qui paraît avoir exercé l'épiscopat, à Saragosse, en vertu d'une sorte de droit familial. La plupart des critiques acceptent maintenant la date de 305 ou plutôt de 306 ; ce qui les décide, c'est que, à en juger par la teneur des canons, le concile aurait suivi de près une persécution générale, laquelle ne peut être que la persécution de Dioclétien.

Cette raison ne me paraît pas fondée. Le concile a sans doute quelques canons sur le crime d'idolâtrie proprement dit et sur diverses fautes que l'on pouvait être exposé à commettre dans les rapports avec les païens ; mais nulle part il ne vise une persécution récente, nulle part on ne voit trace de ces distinctions entre apostats et apostats que l'on fit partout et qu'on ne pouvait manquer de faire, après les grandes persécutions de Dèce et de Dioclétien. On peut, à cet égard, rapprocher du concile d'Illiberris les lettres de saint Cyprien, où il est question des mesures prises au sujet des apostats de la persécution de Dèce¹, les canons de saint Pierre d'Alexandrie et ceux du concile d'Ancyre (314), qui ont rapport à celle de Dioclétien².

Au point de vue des rapports avec le paganisme, le concile prit les décisions suivantes : tout *fidèle*³ adulte qui aura fait dans un temple d'idoles, ce qui est un crime capital, c'est-à-dire qui aura participé au sacrifice, est excommunié sans rémission ; 2° tout fidèle qui aura assisté en curieux à un sacrifice célébré dans un temple, subira une pénitence de dix ans (c. 59) ; 3° pénitence de trois ans pour les dames ou leurs maris qui prêtent leurs vêtements pour les processions païennes (c. 57) ; 4° cinq ans pour les propriétaires, qui, en faisant leurs comptes avec leurs fermiers, acceptent des choses consacrées aux idoles (c. 40) ; 5° on exhorte les fidèles à ne pas tolérer

1. Voir surtout les lettres LV, 14, LVI, LVII (Hartel).

2. Hard., *Concil.*, t. I, pp. 226 et 271.

3. Par fidèle, il faut entendre ici le chrétien baptisé (*fidelis*) par opposition au chrétien (c. 39) qui n'est que catéchumène.

d'idoles chez eux ; s'ils ne croient pas pouvoir, sans danger, exiger que leurs esclaves y renoncent, ils doivent veiller à ne pas se souiller eux-mêmes par quelque participation idolâtrique (c. 41) ; 6° les duumvirs chrétiens doivent s'abstenir des réunions à l'église pendant l'année de leur magistrature (c. 56) ; 7° les flamines qui auraient sacrifié sont excommuniés sans rémission (c. 2) ; 8° ceux qui, sans sacrifier, ont donné des jeux publics, peuvent être réconciliés à l'article de la mort, pourvu qu'ils aient fait pénitence et que leur faute ne se soit pas renouvelée (c. 3) ; 9° dans le même cas, les flamines catéchumènes ne peuvent être admis au baptême qu'après trois ans d'épreuve (c. 4) ; 10° les flamines qui ont porté la couronne, insigne de leur sacerdoce, mais en s'abstenant de sacrifier ou même de contribuer aux frais du culte, peuvent être réconciliés au bout de deux ans ; 11° un chrétien qui aurait détruit des idoles, et qui, pour ce fait, aurait été mis à mort, ne doit pas être rangé au nombre des martyrs (c. 60).

Je ne comprends pas comment on peut voir dans ces dispositions une sorte de liquidation de situation, après une persécution violente. Nulle part l'apostasie n'est indiquée comme ayant été commise pour obéir à l'autorité. Ces maîtres qui vivent en paix avec des esclaves idolâtres, ces dames chrétiennes à qui des voisines empruntent leurs habits de fête pour se parer les jours de procession païenne, ces duumvirs chrétiens, ces flamines à qui il est apparemment facile d'esquiver les sacrifices et même l'obligation de donner des jeux publics, tout nous transporte en un temps de paix, où le paganisme était encore dominant et officiel sans doute, mais nullement persécuteur. C'est dans les relations ordinaires de la vie que se rencontrent les tentations d'idolâtrie ; la loi ne réclame rien, le magistrat n'intervient pas ; cependant, le respect humain, les usages reçus, des influences diverses peuvent amener les fidèles à commettre quelque acte d'idolâtrie, même l'acte capital, le sacrifice ; les flamines, en particulier, y sont exposés par la nature même de leurs fonctions. Nous ne sommes pas encore au temps

où Constantin interdira tout sacrifice au nom de l'Etat, où il réorganisera le culte de Rome et d'Auguste, en l'épurant de tout élément païen ; mais déjà le gouvernement se montre assez tolérant et ferme les yeux sur les infidélités des flamines et des duumvirs aux obligations religieuses inhérentes à leur charge. C'est bien la situation décrite par Eusèbe au commencement de son huitième livre, celle qui a précédé immédiatement la persécution de Dioclétien. En ce temps-là on nommait des chrétiens gouverneurs de provinces¹, en les dispensant d'offrir des sacrifices ; les palais impériaux, l'administration centrale, les ministères, comme nous dirions, étaient remplis de chrétiens ; la famille impériale elle-même comptait, parmi les femmes, plusieurs fidèles.

Il y a donc lieu de placer le concile d'Elvire un peu avant la persécution de Dioclétien, aux abords de l'année 300.

Les églises représentées au concile sont toutes espagnoles. Des six² provinces du diocèse des Espagnes, comme on disait depuis Dioclétien, celle de Mauritanie Tingitane est la seule qui n'ait pas envoyé d'évêques. Quant à l'Espagne continentale, nous trouvons : 1° *pour la province de Gallicie*, l'évêque de Legio, l'une des principales villes, sinon la capitale de la province ; 2° *pour la province de Tarraconnaise*, l'évêque de Caesaraugusta (Sarragosse), la ville la plus importante après la capitale, Tarragone ; il est étonnant que ni l'évêque, ni aucun prêtre de cette dernière église ne soit mentionné ; 3° *pour la province de Lusitanie*, trois évêques, celui d'Emerita (Mérida), chef-lieu de la province, celui d'Ossonova (Faro) et

1. Il me semble qu'Eusèbe, par l'expression οἷς καὶ τὰς τῶν ἔθνων ἐνεχέριζον ἡγεμονίας, a pu vouloir indiquer des sacerdoce provinciaux. En Asie Mineure et en Orient, les flamines portaient le titre d'Asiarques, Galatarques, Pontarques, Syriarques, etc. Ces noms correspondent bien au terme ἔθνων ἡγεμονίαι. Mais, comme ces dignités étaient conférées par les représentants des provinces et non par l'empereur, le mot ἐνεχέριζον serait impropre.

2. La province des Baléares ne fut créée qu'entre 369 et 386. (Mommsen, *Abhandl. d. Berlin. Acad.*, 1862, p. 515.)

celui d'Evora; 4° *la province de Carthaginoise* est mieux représentée : outre un prêtre de la capitale, Carthagène, on trouve les huit évêques d'Acci (Guadix), de Castulo, de Mentesa, d'Urci, de Toletum (Tolède), de Salavia, d'Eliocroca (Lorca), de Basti; enfin 5° *la province de Bétique* est représentée d'abord par les six évêques de Corduba (Cordoue), d'Hispalis (Séville), de Tucci (Martos), d'Ipagrum, d'Illiberris (Grenade) et de Malaca (Malaga), puis par des prêtres de treize autres églises au moins, Ilipula, Ursona, Illiturgi, Carula, Astigi, Ategua, Acinipo, Singilia Barba, Igabrum, Ulia, Selambina, Gemella, Ossigi. Quatre prêtres de Corduba, Castulo, Eliocroca et Urci avaient accompagné leurs évêques; la liste en nomme encore six autres; mais les noms de leurs églises sont tellement défigurés dans les manuscrits qu'il est impossible de les identifier avec ceux de localités connues.

Nous avons donc affaire à un concile espagnol antérieur de peu à la persécution de Dioclétien. C'est le plus ancien concile dont il nous reste des canons disciplinaires. Aussi offre-t-il un intérêt particulier, et surtout en ce qui regarde les rapports du christianisme avec le paganisme officiel. A ce point de vue, ses canons sur les flamines méritent d'être étudiés avec soin.

Les flamines étaient les prêtres du culte municipal ou provincial de Rome et de l'empereur¹. Ce culte était fort ancien en Espagne. Dès le temps d'Auguste on lui avait élevé un autel à Tarragone. Quintilien rapporte à propos de cet autel un bien joli mot d'Auguste. Un jour il vit arriver une députation de gens de Tarragone qui venaient lui annoncer un grand prodige : un petit palmier avait poussé sur son autel. — « On voit, dit le dieu, que vous y faites souvent du feu². » L'an 15 de notre ère, un an

1. Le lecteur est prié d'excuser le peu de nouveauté de certains détails de cette exposition. C'est à la dernière heure que j'ai été invité à apporter ici ma *συμβολή*, quelques pages écrites il y a plusieurs années pour des auditeurs peu familiers avec les institutions religieuses de l'empire romain, telles qu'elles ont été révélées par les dernières découvertes épigraphiques.

2. Quint., *Inst. or.*, VI, 3, 77.

après la mort d'Auguste, la province de Tarragone décida de lui élever un temple et obtint à cet effet, de Tibère, une permission que bien d'autres provinces s'empressèrent de solliciter¹. A côté de ce culte d'Auguste mort et canonisé (*consecratus*), on vit bientôt fonctionner celui de Rome et de l'empereur vivant². Il fut installé aux chefs-lieux des trois provinces, à Tarragone, à Emerita, à Cordoue. Tous les ans se réunissaient dans chacune de ces trois villes les députés des cités de la province; on célébrait les sacrifices et les jeux en l'honneur de l'empereur; on contrôlait la gestion de l'année écoulée, on nommait le *flamen* de l'année suivante, et on décernait à son prédécesseur les honneurs qu'il pouvait avoir mérités. A la longue on en vint à examiner s'il convenait de voter des témoignages de satisfaction au gouverneur de la province ou bien s'il y avait lieu d'adresser quelque plainte à l'empereur sur son administration. Ces assemblées provinciales, ces *concilia*, comme on disait, arrivèrent ainsi à jouer un rôle politique au moins autant que religieux : Rome et l'empereur, adorés comme des dieux, payaient les hommages de leurs adorateurs en leur accordant le bienfait d'une sorte de représentation provinciale, en leur donnant l'occasion et le moyen de contrôler l'administration de leurs gouverneurs.

Le *concilium* et le *flamen*, à mesure que croissait leur importance politique, perdirent peu à peu leur caractère religieux. Les dieux dont ils desservaient l'autel étaient des dieux à part, qui ne pouvaient guère en imposer à la foi; le culte qu'on leur rendait avait surtout pour but de témoigner du respect de la province pour l'ordre de choses

1. Tac., *Ann.*, I, 78.

2. M. Desjardins (*Revue de philologie*, t. III, p. 54) pense que l'Espagne est le seul pays où le culte d'Octavien-Auguste et des autres empereurs consacrés soit associé à celui de Rome et de l'empereur. Les inscriptions espagnoles permettent, en effet, de constater nettement cette association. Mais je ne suis pas bien convaincu qu'elle soit particulière à l'Espagne; les inscriptions relatives au culte provincial sont plus nombreuses en ce pays qu'ailleurs; si nous étions mieux renseignés pour les autres pays, ce qui paraît une anomalie pourrait bien devenir la règle générale.

établi et de sa reconnaissance pour la bonne administration tant des empereurs consacrés que de l'empereur vivant. On n'avait pas sans doute inventé une liturgie spéciale pour l'Etat divinisé; à Rome et aux Augustes, on immolait des victimes et on faisait des libations, tout comme à Jupiter ou à Hercule; mais, dans l'ensemble du culte, les sacrifices n'avaient qu'une importance secondaire. C'est surtout aux jeux solennels, aux spectacles, aux courses, aux concours, aux combats de gladiateurs que le public s'intéressait dans les fêtes provinciales. Ajoutons que c'était là la principale affaire pour le flamine auquel étaient dévolus et l'honneur de présider les jeux et l'obligation d'en faire les frais.

Outre les trois flamines provinciaux et leurs femmes, qui portaient le nom de *flaminicae* et jouissaient de certains honneurs, l'Espagne comptait un très grand nombre de flamines municipaux¹. Chaque ville avait le sien, comme elle avait aussi son temple de Rome et des Augustes. Le flaminat (*flamonium*) municipal était annuel, comme le flaminat provincial², ce qui n'empêchait pas l'usage du titre de *flamen perpetuus*. En Afrique, la plupart des *flamines* sont *perpetui*; en Espagne, la proportion de *flamines* ou de *flaminicae* sans indication de perpétuité est beaucoup plus forte. Cette perpétuité ne s'appliquait

1. J'ai relevé dans le tome II du *Corpus inscr. lat.*, qui contient les inscriptions d'Espagne, et dans les suppléments de l'*Ephemeris epigraphica*, soixante-neuf noms de *flamines* et dix de *flaminicae*, pour la province d'Espagne citérieure (Tarraconnaise ancienne); dix *flamines* et deux *flaminicae* pour la Bétique, cinq *flamines* et huit *flaminicae* pour la Lusitanie. Le flaminat municipal peut se constater par les inscriptions dans cinquante villes d'Espagne; ce nombre pourrait être augmenté en y joignant celui des villes où il y a des *pontifices* d'Auguste ou des Augustes. Dans quatorze villes, on trouve le *flamonium* perpétuel, soit des *flamines*, soit des *flaminicae*.

2. Il est possible que le titre de *flamen perpetuus* ait une signification honorifique plus élevée que les deux autres et qu'il ait été conféré par le suffrage au moment même de l'entrée en fonctions du flamine. Il arriva aussi, mais plus tard, et en tous cas longtemps après le concile d'Illiberris, que le flaminat perpétuel devint une sorte de titre de noblesse, transmissible par voie d'hérédité à des personnes qui n'avaient jamais été flamines (v. De Rossi, *Bullettino*, 1878, p. 25 et suiv. — Desjardins, dans la *Revue de philologie*, t. III, p. 55 et suiv.)

qu'aux honneurs et aux privilèges, et non à l'exercice du sacerdoce. Après avoir été *flamen* actif pendant un an, on restait ou au moins on pouvait rester *flamen* honoraire toute sa vie. On a pu constater qu'en Afrique, au moins, cette distinction finit par devenir héréditaire, si bien qu'au commencement du vi^e siècle, sous les rois vandales, il y avait encore des *flamines perpetui*, c'est-à-dire des descendants de personnes qui avaient réellement exercé le flaminat, soit avant, soit après leur conversion au christianisme¹.

Le flaminat se réduisit ainsi à n'être plus qu'une sorte de distinction nobiliaire. Déjà, vers la fin du iii^e siècle et au commencement du iv^e, on rencontre beaucoup de magistrats municipaux proprement dits qui joignent à leurs titres de *curator civitatis* ou de *duumvir* celui de *flamen perpetuus*; ainsi, dans le procès-verbal de saisie de l'église de Cirta, en 303, le *curator coloniae Cirtensium* est constamment qualifié de *flamen perpetuus*². C'était du reste l'usage de joindre les titres des sacerdoce à ceux des magistratures³, comme on voit à présent les fonctionnaires se qualifier de chevaliers, commandeurs, grand'croix de divers ordres. Je ne voudrais pas aller jusqu'à dire que le sens religieux des titres sacerdotaux fût déjà aussi effacé que l'est maintenant celui des ordres de chevalerie. Cependant le sens honorifique était déjà plus en vue que le sens religieux. Constantin n'introduisit pas un bien grand changement lorsqu'il défendit les sacrifices, tout en maintenant les autres cérémonies et surtout les jeux. Il est maintenant démontré que la suppression des sacrifices fut la seule modification que les empereurs chrétiens introduisirent dans le culte de Rome et de l'empereur. Par ailleurs les conciles, les flamines, les érections de statues, les réclamations contre les gou-

1. De Rossi, *l. c.*

2. *Gesta purg. Cacciliani*, Migne, P. L., t. VIII, p. 750-753.

3. Ainsi, dans l'enquête sur Félix d'Aptunge, faite en 314, par un duumvir de Carthage, celui-ci est qualifié : *sacerdos Jovis Optimi Maximi duumvir splendidae coloniae Carthaginiensium*. (Migne, t. c., p. 721.)

verneurs, et surtout les réjouissances et spectacles continuèrent à fonctionner comme par le passé dans les assemblées du culte provincial et, proportion gardée, il en fut de même dans les municipales, pour le culte local. C'était une satisfaction donnée à la population païenne encore très nombreuse, et même à la population chrétienne qui pouvait ainsi, sans trop compromettre sa foi, assister aux fêtes publiques. Il ne faut pas croire cependant que l'Eglise considérât ces cérémonies ou réjouissances comme choses tout à fait innocentes ; les rites idolâtriques disparus, il restait encore de graves dangers moraux. Aussi les fidèles étaient-ils exhortés à s'abstenir de ces pompes de Satan, et les fonctions d'organiseurs, de présidents des fêtes provinciales et municipales étaient-elles réputées peu compatibles avec la gravité d'un chrétien. Les empereurs eux-mêmes jugeaient que l'exercice du flaminat était plutôt l'affaire des demeurants du paganisme ; c'étaient des païens qui, régulièrement, devaient se charger de ces fonctions. Le moment vint pourtant où le nombre des païens se trouva tellement réduit que, bien que l'on admit le cumul des sacerdoces, il y eut disette de personnel. Même alors, les empereurs intervinrent pour empêcher les chrétiens d'exercer le flaminat provincial. Il y a une loi de Théodose, de l'année 386, où cette prohibition est formellement exprimée. L'empereur déclare qu'il est inconvenant et illicite que des chrétiens se chargent du soin des temples et des fêtes qui s'y célèbrent ; il ajoute que leur conscience seule, en dehors de toute prohibition légale, devrait les détourner de telles fonctions¹.

Si les honneurs et les immunités du sacerdoce provincial avaient encore tant d'attraits sous Théodose, au moment de la déroute définitive du paganisme, que devait-il

1. *In consequenda archierosyna* (il s'agit du sacerdoce provincial d'Egypte) *ille sit potior qui patriae plura praestiterit, nec tamen a templorum cultu observatione christianitatis abscesserit. Quippe indecorum est, imo ut verius dicamus, illicitum, ad eorum curam templa et templorum solemnia pertinere, quorum conscientiam veneratio divinae religionis imbuerit, et quos ipsos decebat tale munus, etiamsi non prohiberentur, effugere.* Cod. Theod., XII, 1, 112.

en être un siècle auparavant, alors que tout l'ancien système religieux subsistait et détenait seul les privilèges, alors que la carrière administrative ou municipale s'enchevêtrait dans la carrière sacerdotale, alors que les distinctions, les faveurs, les immunités dont le clergé fut comblé depuis Constantin ne tentaient point encore les ambitions chrétiennes, alors que, en Occident au moins, la *militia* ecclésiastique n'était encore ni très lucrative, ni très honorée ? Il n'est donc pas étonnant que les conciles aient eu à légiférer sur les flamines ; on va voir que celui d'Elvire n'est pas moins sévère pour eux que Théodose.

L'idolâtrie proprement dite, c'est-à-dire le sacrifice païen, est, pour les évêques d'Elvire, non sans doute un crime irrémissible, en ce sens qu'on ne pourrait admettre le pécheur à la communion, si on le voulait, mais un crime tellement grave qu'il importe de le punir très sévèrement, afin que nul ne soit tenté d'y tomber. Le fidèle d'âge adulte qui l'a une fois commis est exclu de l'Église sans espoir d'y jamais rentrer¹. On a souvent protesté contre cette sévérité, et en effet elle est absolument inexplicable si l'on admet qu'elle s'appliquait à des actes idolâtriques commis pendant la persécution. Les évêques d'Elvire n'auraient pas été des hommes s'ils avaient puni si durement de pauvres chrétiens que la peur des magistrats, la vue des chevalets, des ongles de fer, des pinces rougies et de tout l'appareil de la question avaient intimidés et décidés à jeter une pincée d'encens sur un autel. Que dis-je ? Le décret est si général qu'il n'aurait comporté aucune mitigation en faveur des confesseurs qui, après des heures et des journées de souffrances, se seraient laissé vaincre par la douleur. Cela est invraisemblable et entièrement contradictoire avec la discipline adoptée après chacune des grandes persécutions, en Afrique, à Rome, en Egypte, en Asie Mineure. C'est déjà bien

1. Canon 1 : *Qui post fidem baptismi salutaris adulta aetate ad templum idoli idolaturus accesserit, et fecerit quod est crimen capitale, quia est summi sceleris, placuit nec in finem eum communionem accipere.*

assez que l'acte idolâtrique commis en pleine paix, sous la seule influence du respect humain, de l'exemple, des usages reçus, soit puni par l'exclusion définitive de la société chrétienne.

Il semble que le cas des flamines rentre dans cette disposition si générale et qu'il suffise de la leur appliquer. Cependant les flamines pouvaient faire valoir plus de circonstances atténuantes que les autres, et en particulier les obligations de leur charge. Le concile était en position de répondre que rien ne les forçait à la briguer ; mais il préfère relever en face de ces excuses possibles l'aggravation énorme du péché d'idolâtrie dans les conditions où le commettaient les flamines. Outre le sacrifice païen, il y a les jeux de gladiateurs, jeux homicides dont la responsabilité doit retomber sur ceux qui y président et qui les paient ; il y a aussi les spectacles immoraux dans lesquels leur coopération est tout aussi manifeste. Cela fait trois péchés en un seul, et les péchés mortels par excellence, idolâtrie, homicide, adultère ; c'en est assez pour que les flamines n'obtiennent aucune atténuation¹.

Mais il y avait, parmi les flamines chrétiens, des gens plus scrupuleux et plus adroits qui trouvaient le moyen de se faire remplacer pour les cérémonies du sacrifice, peut-être même de les supprimer tout à fait, tout en continuant à faire les frais des jeux publics. Leur culpabilité était moins grande que celle des précédents ; aussi le concile les traite-t-il avec moins de rigueur. Ils ne seront pas définitivement exclus de l'Eglise ; on les recevra à l'article de la mort, pourvu toutefois qu'ils aient subi la pénitence canonique et qu'ils ne soient pas retombés dans leur première faute, car alors il n'y aurait plus de rémission².

1. Canon 2 : *Flamines qui post fidem lavacri et regenerationis sacrificaverunt, eo quod geminaverint scelera accedente homicidio, vel triplicaverint facinus cohaerente moechia, placuit eos nec in finem accipere communionem.*

2. Canon 3 : *Item flamines qui non immolaverint, sed munus tantum dederint, eo quod se a funestis abstinerint sacrificiis, placuit in finem eis praestare communionem, acta tamen legitima paenitentia. Item ipsi*

Jusqu'ici il ne s'agissait que de flamines baptisés ; mais le christianisme comptait déjà dans ses rangs toute une classe d'adeptes qui trouvaient bon de retarder le moment de l'initiation définitive et restaient catéchumènes jusqu'à leurs dernières années. Ils appliquaient le principe de Tertullien : « Qui comprend bien les obligations du « baptême craindra plutôt de le recevoir que de le retarder », principe absurde et dont la conséquence était une Église formée en grande partie de personnes non baptisées. Au iv^e siècle, les gens du monde adoptaient volontiers ce système, suivant en cela l'exemple donné par les empereurs Constantin et Constance. Il n'y a donc rien d'étonnant à trouver, dès avant Constantin, des membres de l'aristocratie espagnole qui différaient ainsi le baptême et profitaient des facilités d'une initiation incomplète pour se mouvoir plus à l'aise au milieu des obligations de la vie publique. Le concile ne pouvait pas les exclure d'une société à laquelle ils n'appartenaient pas encore ; mais il pouvait refuser de les y agréger sans une probation proportionnée à leur conduite antérieure. A propos des flamines catéchumènes, il ne parle pas d'acte idolâtrique proprement dit ; le seul cas qu'il vise, c'est celui où des personnes de cette catégorie, tout en s'abstenant de sacrifices, auraient donné des fêtes publiques avec les jeux déjà incriminés. A ceux-là il refuse le baptême avant une épreuve de trois ans¹.

Jusqu'ici le concile n'a pas interdit absolument le flaminat. Il a seulement porté des peines sévères contre l'exercice des deux principales fonctions de cette charge, le sacrifice et la célébration des jeux. Il ne faut pas croire que les jeux publics fussent pour le flamine une obligation indéclinable. A la place des combats de gladiateurs, des courses de chars et autres fêtes du même genre, il

si post paenitentiam fuerint moechati, placuit ulterius his non esse dandam communionem, ne illis de dominica communione videantur.

1. Canon 4 : *Item flamines si fuerint catechumeni et se a sacrificiis abstinuerint, post triennii tempora placuit ad baptismum admitti debere.*

pouvait offrir à ses concitoyens un travail d'utilité publique, un pont, une basilique, une réparation de route ou d'égout, faire les frais d'un repas public ou, plus simplement encore, distribuer une certaine somme d'argent entre ses concitoyens. Ceux qui, après avoir trouvé le moyen d'esquiver les sacrifices, se décidaient à donner des jeux, cédaient en somme à la tentation de paraître, de faire admirer leur magnificence, de recevoir les applaudissements de la foule et les félicitations des gens comme il faut. Le concile jugea, et vraiment on ne saurait le lui reprocher, qu'un chrétien avait quelque chose de mieux à faire, et que, du moment où on lui permettait d'exercer le flaminat, il devait au moins consacrer à des travaux utiles l'argent que la coutume l'obligeait à dépenser.

Mais la législation sur les flamines n'est pas épuisée par les trois canons que nous venons de commenter. Il y en a encore un autre qui, je crois, regarde la même catégorie de personnes ; c'est le cinquante-cinquième, où il est dit : « Les prêtres (*sacerdotes*) qui se contentent de porter des « couronnes sans faire de sacrifices ni contribuer en quoi « que ce soit au culte des idoles, seront admis à la communion au bout de deux ans¹. » Ce canon est séparé des premiers, et il semble d'abord qu'il vise d'autres prêtres que les flamines. Je crois cependant qu'il n'en est pas ainsi. On ne voit pas très bien s'il s'agit de prêtres en fonctions ou de prêtres honoraires, de *sacerdotes* proprement dits ou de *sacerdotes*. S'il s'agissait d'un autre culte que celui de l'Etat, il y aurait, dans le premier cas, une véritable impossibilité. S'imaginer-t-on des chrétiens, et des chrétiens baptisés, qui se seraient laissé nommer prêtres de Jupiter, de Vénus, de Sabazius ? Et croit-on que le concile les traiterait si doucement ? Quant à d'anciens prêtres païens qui auraient renoncé à leur sacerdoce en se faisant chrétiens, tout en conservant le titre de

1. Canon 55 : *Sacerdotes qui tantum coronas portant, nec sacrificant nec de suis sumptibus aliquid ad idola praestant, placuit post biennium accipere communionem.*

prêtres honoraires, cela eût été encore très inconvenant, et il n'est guère permis de le supposer. Du reste, en Espagne au moins, le sacerdoce honoraire ne se rencontre guère que dans le culte de Rome et d'Auguste. Le *pontifex perpetuus*, dont il y a quelques exemples, paraît être un *pontifex* de cette religion¹. D'un autre côté, le terme *sacerdos* dont se sert ici le concile, est dans certaines provinces, les trois Gaules par exemple, le terme officiel pour désigner le ministre du culte provincial. En Espagne, on le trouve aussi, quoique moins fréquemment, employé dans le même sens tant pour les prêtres municipaux que pour les prêtres provinciaux.

La couronne dont il est ici question est un insigne sacerdotal commun à divers cultes²; cependant il faut remarquer qu'elle a été quelquefois mentionnée dans la titulature du sacerdoce de Rome et d'Auguste; j'en trouve deux exemples, tous deux relatifs à la Dacie, celui d'un *sacerdos arae Aug(usti) n(ostri) coronatus Dac(iarum) IIII*³, et celui d'un *sacer(dos) c(o)r(o)natus ara(e) A...*⁴. Mais la preuve que cette manière de parler était usitée en Espagne, c'est que le pape Innocent I^{er}, cent ans après le concile d'Elvire, y fait encore allusion, en parlant précisément de *sacerdotes* chrétiens du culte impérial. Il écrit aux évêques du concile de Tolède, en 400 : « On ne doit « pas promouvoir aux ordres les curiales qui, après leur

1. On trouve assez souvent des titres comme *pontifex divi Aug.*, *pontifex domus Augustae*, *pontifex perpetuus domus Augustae* (C. I. L., t. II, 2115, 2105, 1163, etc.) A Tucci, l'une des cités représentées au concile d'Elvire, il y a un *pontifex perpetuus domus Augustae*, dont la femme est qualifiée de *flaminica perpetua* (l. c. 1163), ce qui indique que le titre de son mari équivalait à celui de *flamen perpetuus*. Les *augures perpetui* dont l'Afrique offre quelques exemples sont inconnus en Espagne.

2. Tertullien, *De coron. mil.*, 10 : *Ipsi ministri et sacerdotes eorum (Deorum) coronantur. Habes omnium collegiorum sacerdotalium coronas apud Claudium* (Claudius Saturninus, auteur qui paraît identique avec un jurisconsulte du II^e siècle; W. Teuffel (*Geschichte der röm. Liter.*, n° 360, 6) en parle, sans mentionner les références, assez nombreuses, de Tertullien).

3. C. I. L., t. III, n° 1433.

4. *Ephem. ep.*, t. IV, n° 142.

« baptême, ont été *coronati*, ont exercé le sacerdoce, « comme on dit, et célébré des jeux publics¹. »

On voit en somme qu'il n'était pas impossible à un chrétien d'être flamine, même avant Constantin. Sauf le cas de sacrifice ou celui de récidive après pénitence faite, il pouvait exercer ses fonctions sans encourir l'excommunication perpétuelle. Il pouvait même espérer, en usant de certaines précautions, de ne point se brouiller avec ses chefs spirituels. Ceci, cependant, dut être toujours assez difficile.

La situation des duumvirs et autres magistrats municipaux était évidemment plus facile à concilier avec la profession du christianisme que la dignité de flamine. Cependant elle entraînait inévitablement certains actes qui, sans violer les règles essentielles de la morale chrétienne, ne laissaient pas d'en froisser les délicatesses. Le concile, qui ne pouvait manquer de sentir l'avantage qu'il y avait pour l'Eglise à ce que les municipalités eussent des chrétiens à leur tête, trouva le moyen de tout concilier. Il fut décidé que, pendant la durée de leur charge, qui était annuelle, les magistrats municipaux cesseraient d'assister aux réunions chrétiennes. C'était une petite excommunication temporaire, dépourvue de toute note infamante; l'année finie, le duumvir, supposé qu'il n'eût commis aucun péché pendant sa magistrature, reprenait sa place dans la communauté des fidèles et dans leurs assemblées², sans qu'on le soumit à aucune épreuve pénitentielle.

Encore cette disposition ne tarda-t-elle pas à être modifiée. J'ai dit plus haut que plusieurs évêques du concile d'Elvire assistèrent en 314 au concile d'Arles. Ils y apportèrent les canons promulgués chez eux, et quelques-uns d'entre eux furent reproduits à peu près textuelle-

1. *Neque de curialibus aliquos ad ecclesiasticum ordinem venire posse qui post baptismum vel Coronati fuerint, vel Sacerdotium quod dicitur sustinuerint et editiones publicas celebraverint* (Hardouin, *Conc.*, I, p. 1024.)

2. Canon 56 : *Magistratus vero uno anno quo agit duumviratum prohibendum placet ut se ab ecclesia cohibeat.*

ment par le nouveau concile. D'autres furent complètement retouchés. De ce nombre est le canon sur les duumvirs. Le concile d'Arles, en effet, décida que les chrétiens qui seraient nommés gouverneurs de province devraient se munir de lettres de recommandation de leur évêque, moyennant quoi l'évêque de leur résidence administrative les admettrait à la communion. Ils n'en seraient exclus que dans le cas où ils viendraient à enfreindre les règles de la discipline chrétienne. On leur assimilait ceux *qui rempublicam agere volunt*, c'est-à-dire les magistrats municipaux¹.

Le concile d'Arles ne s'occupa point des flamines, sans doute parce que le cas de flamines chrétiens ne se présentant point d'ordinaire en dehors de l'Espagne, il lui parut inutile de promulguer un règlement général sur ce point.

1. Concile d'Arles, canon 7 : *De praesidibus qui fideles ad praesidium prosiliunt, placuit ut cum promoti fuerint litteras accipiant ecclesiasticas communicatorias, ita tamen ut in quibuscumque locis gesserint ab episcopo eiusdem loci cura illis agatur ; et cum coeperint contra disciplinam agere, tum demum a communione excludantur. Similiter et de his qui rempublicam agere volunt.*

L'ENSEIGNEMENT DE PYTHAGORE

CONTENAIT-IL DES ÉLÉMENTS ÉGYPTIENS ?

PAR FÉLIX ROBIOU

I. La question d'une origine égyptienne pour la doctrine de Pythagore n'est pas nouvelle. L'antiquité, sans doute, ne l'avait pas posée comme objet d'études critiques ; mais certains écrivains l'avaient implicitement résolue par l'affirmative, quant à des origines orientales en général et en y comprenant explicitement l'Égypte. On avait énoncé, avec des détails brefs, mais précis, et qui ne sont pas en eux-mêmes dépourvus de vraisemblance, une tradition sur ce dernier point. « Le jeune Pythagore, dit « Diogène Laërce¹, plein d'ardeur pour l'étude, s'éloigna « de sa patrie et se fit initier dans tous les mystères (πᾶσις « ἐμύθη τελετάς) grecs et barbares. Il arriva donc en Égypte, « Polycrate l'ayant recommandé par lettre à Amasis, et « il apprit la langue égyptienne, comme le dit Antiphon « dans son livre : *De ceux qui se sont distingués par « leur vertu.* » Plutarque ajoute ce détail que Pythagore entendit les leçons d'OËnouphis, Héliopolite, c'est-à-dire, sans doute, prêtre du collège d'Héliopolis² ; il ajoute encore ce détail que Pythagore considérait les récits touchant Osiris, Isis et Typhon comme n'étant ni révélés

1. *Vies des philosophes*, l. VIII, ch. I, § 3. Sur les relations amicales d'Amasis avec les Grecs et spécialement avec Polycrate, voy. Hérodote, II, 178, 182, et III, 39-43.

2. *Traité d'Isis et Osiris*, 10.

par les dieux ni inventés par les hommes, mais formulés par les démons¹; nous verrons plus loin ce que l'école de Pythagore entendait par ce mot.

Mais on s'était borné dans l'antiquité, et je crois même pouvoir ajouter : dans les temps modernes, à l'énoncé vague d'une opinion ; c'était d'après des idées préconçues qu'on avait admis ou repoussé la vraisemblance de ces assertions. Jamais le problème n'avait été posé dans ses véritables conditions ; mais il faut dire aussi que, jusqu'à la génération présente, il n'avait guère pu l'être. Il a fallu, en effet, non seulement que la langue égyptienne fût retrouvée, mais que les enseignements des écoles égyptiennes fussent publiés, expliqués, approfondis. Or, parmi ceux qui se sont livrés à cette attrayante recherche, pas un seul, du moins à ma connaissance, n'a pensé à faire la comparaison que je me propose d'esquisser ici.

Dégageons d'abord le problème d'une question préliminaire, ce qui nous permettra de savoir si une solution est possible. Pythagore et ses premiers successeurs n'ont rien écrit. Les héritiers de sa doctrine ont pu y mêler d'autres enseignements ; parmi les fragments qui nous restent sous leur nom, il en est d'apocryphes et reconnus pour appartenir, en réalité, à une école différente². Il semble donc possible que, même avant la période du syncrétisme alexandrin, on trouve, dans les documents dits pythagoriciens, des éléments orientaux introduits bien postérieurement à l'enseignement du maître. Mais à cette objection l'on peut faire une réponse sérieuse. M. Lenormand l'a dit avec toute apparence de raison : « La façon même dont la doctrine s'était d'abord perpétuée, le mystère dont on l'entourait, le *caractère sacré* et même divin qu'y attribuaient ses adeptes étaient des *garanties* de sa

1. *Ibid.*, 25.

2. Voy. l'édition des fragments d'Archytas, par Hartenstein. Et Zeller dit, dans sa *Philosophie des Grecs* (I, p. 291, de la traduction française) : « On s'accorde maintenant à déclarer inauthentique le traité de l'*Ame du monde*, qui a été attribué à Timée de Locres, mais que l'on reconnaît, au premier abord, pour un extrait du Timée de Platon. »

conservation fidèle. Elle était elle-même *tellement à part*, tellement originale dans ses principes et dans sa forme, *si bien liée* dans toutes ses parties qu'elle portait en soi les moyens de se défendre contre les altérations qu'auraient pu y apporter des influences extérieures. On sait d'ailleurs que l'école pythagoricienne... *excluait* de son sein quiconque manifestait des tendances hétérodoxes. Aussi, *quel que soit* l'écrivain qui l'expose, la doctrine du pythagorisme se présente à nous avec une *unité* et une constance singulièrement remarquables, n'offrant que de très légères variations individuelles, et cela seulement sur des points secondaires ou dans l'interprétation de formules d'une grande obscurité. Cette unité est une forte preuve de conservation fidèle¹. » Ceci, bien entendu, ne doit pas s'appliquer *totalement* aux générations postérieures à la dispersion de l'institut pythagoricien ; mais, dans son ensemble, et si l'on se rappelle que les écrivains moins anciens devaient avoir sous les yeux des écrits du iv^e siècle, ceux au moins de Philolaos et d'Archytas, dont il nous reste si peu de chose, on doit admettre et ne point perdre de vue, dans toute étude critique sur cette matière, cet exposé magistral.

II. L'auteur de *La Philosophie des Grecs, considérée dans son développement historique*, l'Allemand Zeller, repousse nettement la réalité d'emprunts faits par Pythagore à l'Egypte. Il ne les discute pas directement et en détail ; mais il donne, sans s'en apercevoir, l'indication de la véritable méthode à suivre pour se faire une opinion vraiment scientifique sur cet objet. Il distingue, en effet, très nettement et avec toute raison le système philosophique de Pythagore de son enseignement moral et religieux. Il ne rejette pas toute affinité entre eux ; mais il fait plus que les distinguer, il les sépare² ; et, d'après ce que nous en connaissons, il a raison de le faire ; les points de rapprochement sont rares et pour la plupart arbi-

1. François Lenormant, *La Grande Grèce*, t. II, p. 38-9.

2. Zeller, t. I, p. 321, 432, 435-6, de la traduction française, que je citerai constamment.

traires. L'un de ces enseignements peut donc avoir été inspiré par l'Égypte sans que l'autre doive rien aux leçons de ses sanctuaires. Or, si l'on étudie la question à ce point de vue, il me semble que la réponse devra être celle-ci : le système philosophique de Pythagore était certainement étranger à l'Égypte ; son enseignement moral et religieux lui a fait probablement d'importants emprunts. Mais comment la distinction posée par Zeller ne l'a-t-elle pas conduit à ce résultat ? Lui-même encore nous fournit la réponse. « L'Égypte, dit-il, avait sans doute ses livres saints, mais ces livres ne contenaient guère que des prescriptions relatives au culte, des lois sacerdotales et civiles, entremêlées peut-être de mythes religieux. Quant à l'enseignement scientifique de la religion, on n'en trouve aucune trace dans les documents, d'ailleurs très maigres, que nous possédons sur le contenu de ces livres saints¹. » Eh bien ! cela est *complètement erroné*. Nous possédons en entier plusieurs de ces livres, sans parler d'inscriptions religieuses, dont les plus étendues sont de véritables exposés dogmatiques². La métaphysique et la morale tiennent une place importante dans ces écrits. Zeller n'avait sous les yeux qu'un des termes du problème : il n'est pas surprenant qu'il ne l'ait pas résolu comme peuvent le faire ceux qui les possèdent tous les deux.

III. Le système philosophique de Pythagore consiste essentiellement dans sa théorie des nombres. Il est véritablement original et même très hardi, dans son mélange de données scientifiques abstraites et de rêves métaphysiques. S'il ne paraît pas avoir eu d'antécédents chez les Grecs, il n'en a pas eu davantage en Égypte. Parmi tant de textes doctrinaux de cette contrée que nous avons entre les mains, je ne crois pas qu'on en trouve un seul où l'on puisse seulement entrevoir la trace ou le pré-

1. Zeller, p. 43.

2. Le *Livre des morts*, le *Livre de l'Hémisphère inférieur*, l'*Hymne à la divinité* (Berlin), le *Livre d'honorer Osiris* (Louvre, n° 3079, XXVI^e dynastie), le *Grand papyrus funéraire du Louvre* (n° 3148), l'*Hymne à Ammon Ra*, étudié par M. Grébaut, et divers autres hymnes, les *Litanies du Soleil*, etc. Tous ont été publiés et traduits.

lude d'un système fondé sur l'opposition du pair et de l'impair, sur des analogies formulées entre les rapports des nombres et le monde visible, entre les formes géométriques et les dogmes religieux, entre les rapports numériques des sons et l'organisation du Cosmos, enfin sur le principe que les nombres constituent l'essence des choses, de quelque façon que ce principe soit interprété¹. Rien, je le répète, dans l'Égypte antique, ni même dans l'Égypte, aujourd'hui bien connue, de l'époque de Pythagore, ne rappelle le moins du monde ces théories. L'Égypte antique a été fort ignorante en mathématiques, bien qu'elle ne les ait pas complètement ignorées : l'ingénieur qui a fait le relevé cadastral des propriétés du grand temple d'Edfou, un siècle avant notre ère², aurait mérité un *mal* pour les *mathématiques* à l'examen du *baccalauréat ès-lettres*.

Seulement, avant d'aller plus loin, il convient de faire une remarque. Si l'ancienne Égypte a fort peu cultivé les mathématiques, elle a au contraire, et de bonne heure, poussé très loin les spéculations métaphysiques et religieuses. Elle n'a *jamais* (dans les écoles sacerdotales) perdu de vue la notion suprême de l'unité divine, qu'elle avait reçue dès l'origine, sans doute de la tradition patriarcale ; les rêves du panthéisme ont souvent obscurci cette notion, surtout après les grandes conquêtes de la xviii^e dynastie, mais ils ne l'ont jamais effacée dans la vallée du Nil³. L'Égypte a possédé, sur les grandes vérités de la morale, une tradition qui ne fut jamais interrompue : elle a toujours su et professé qu'il existe des vérités absolues ; elle connaissait l'union étroite du vrai et du bien, le ca-

1. Sur ce dernier point, voy. Zeller, t. I, p. 332-8.

2. J'ai eu, il y a plusieurs années, l'occasion d'étudier de près ce document. Quant à l'Asie, il est certain qu'on trouve une échelle numérique dans la religion chaldéenne ; mais elle n'a rien de commun avec les idées de Pythagore, et rien n'induit à penser qu'il l'ait connue.

3. J'ai traité cette question en détail dans la *Revue des questions historiques*, octobre 1878, et dans le *Muséon* de Louvain, janvier, juin et août 1885.

ractère négatif du mal. En conséquence, un esprit formé par ses écoles devait ou pouvait, s'il avait pour les mathématiques une aptitude spéciale (et ce fut le cas de Pythagore qui construisit la table de multiplication et découvrit le théorème du carré de l'hypothénuse), se sentir disposé à comprendre l'esprit de cet ordre de sciences, à entrevoir au moins une relation entre elles et les doctrines métaphysiques et morales, cosmologiques même, en tant que le monde est organisé par des lois non pas nécessaires assurément, mais régulières, créées par l'intelligence suprême et susceptibles d'être représentées par des formules mathématiques.

On conçoit donc qu'une intelligence puissante, placée dans de telles conditions, se soit lancée dans la voie qu'a suivie le pythagorisme. Je dis intelligence puissante, malgré ce qu'offre de révoltant pour la raison le sens littéral de cet aphorisme pythagoricien : les nombres sont la substance des choses.

En effet, d'après le témoignage d'Aristote et l'énoncé de Philolaos, Zeller établit assez clairement, dans le passage auquel j'ai renvoyé plus haut, que le nombre était, pour les Pythagoriciens, non la substance même des âmes et des corps, mais « la loi et la cause des propriétés et des rapports des choses », ce qui est bien différent, quoique laissant encore place à une certaine équivoque. Donc, si Pythagore n'a sûrement pas emprunté son système à la tradition égyptienne, il a pu être préparé à le concevoir par l'étude de cette tradition.

Mais on peut aller plus loin en ce qui concerne l'enseignement moral et religieux donné par Pythagore à ses disciples. En dehors de certaines écoles philosophiques, dont aucune n'a précédé Pythagore, les Grecs n'ont jamais eu d'idées nettes sur les rapports de la religion avec la raison et surtout avec la morale. A vrai dire, ils étaient fort éloignés même d'affirmer, en général, que ces relations existent, et c'eût été difficile, en effet, en présence de leur mythologie. Pythagore ne s'éloignait donc pas des habitudes d'esprit de son pays, s'il empruntait ces ordres de doctrines à des sources étrangères l'une à l'autre, et s'il

constituait un enseignement religieux parallèle à celui de sa métaphysique mais séparé d'elle, se bornant à essayer de formuler entre eux, sur quelques points, une sorte d'harmonie préétablie. En réalité, a-t-il fait cet emprunt ? A-t-il trouvé ailleurs que dans la Grèce ou dans son génie les enseignements dont il nous reste à parler ? C'est ce que nous allons examiner présentement.

IV. La concordance tentée par Pythagore entre la croyance à l'unité divine, dont il avait pu être frappé dans la Théologie égyptienne, et deux objets bien différents : la mythologie hellénique et le système des nombres, consiste dans un tableau de correspondance entre divers nombres de la première décade et des personnages mythologiques, dominés par un être appelé tantôt Θέος, tantôt Zeus. L'idée générale de ce système n'est certainement pas égyptienne ; mais, quand on en examine le détail, on est frappé tout d'abord d'un paradoxe qui nous avertit qu'il y a un mystère à éclaircir ; pour cela il faut remonter plus haut.

« Il y a nécessairement deux principes des êtres, disait Archytas, l'un qui contient l'enchaînement des êtres « réglés et déterminés, l'autre qui contient celui des êtres « sans ordre ni détermination... Puisque ces deux principes se partagent ainsi la génération des choses, il faut « nécessairement que l'un soit bienfaisant et l'autre mal-faisant..... Au-dessus de la substance et de la forme est « un premier principe que l'on doit appeler Dieu... C'est « lui qui est l'artiste et le moteur ; la substance est la « matière qui est mue ; la forme, c'est l'art et le but du « mouvement imprimé... L'être invisible qui donne le « mouvement par lui-même ne doit pas être uniquement « intelligence, mais supérieur à l'intelligence, et il est « évidemment supérieur à l'intelligence celui que nous « appelons Dieu¹. » — « Philolaos dit que Dieu a constitué « le terme et l'immensité..., qu'il y a une cause unique « antérieure aux deux principes ; Archenète (ou Archytas)

1. Hartenstein, *De Architae Tarentini fragmentis philosophicis*, p. 7-8.

« dit qu'elle est une cause avant la cause, et Philolaos
« qu'elle est le principe de tout ¹. »

« Plusieurs des anciens Pythagoriciens, disait Syrianus²,
« ont disserté sur la différence complète qu'ils reconnais-
« sent entre le *un* et la *monade*, et parmi eux Archytas
« a dit : le *un* et la *monade* sont de même nature (*συγγενῆ*),
« mais différents (ou distincts) l'un de l'autre (*διαφέρει ἀλ-
« λήλων*). » Et M. Hartenstein fait observer qu'il n'y a pas
ici contradiction réelle avec ce que dit Théon de Smyrne,
quand il s'exprime ainsi : « Archytas et Philolaos nomment
« indistinctement *un*, la monade, et la monade, *un* ; mais
« la plupart ajoutent à l'idée de monade celle de première
« monade³, en sorte qu'il y aurait une monade qui ne se-
« rait pas la première, mais ultérieure, la monade pro-
« prement dite, qui est un ⁴. »

Si maintenant nous rapprochons de cet énoncé une
assertion qui paraît être du pythagoricien Moderatus⁵,
savoir qu'Apollon est la monade, assertion que Plutarque
répète comme appartenant à cette école, il sera difficile
de ne pas reconnaître la monade première dans le dieu
sans nom spécial, supérieur aux principes du monde,
supérieur même à l'intelligence, cause avant la cause, et,
dans Apollon, la monade seconde, congénère à la pre-
mière ; d'autant plus qu'Apollon était essentiellement
pour les Grecs le dieu de l'intelligence et de l'harmonie,
comme de la purification à la fois physique et morale.
Or cette combinaison étrange des deux monades divines
trouve, ce me semble, sinon son explication, du moins
son modèle dans une doctrine antique, appartenant à un
enseignement que Pythagore a pu connaître, savoir celui
des Egyptiens.

On lit, dans un texte conservé au musée de Leyde⁶, la

1. Hartenstein, p. 12-13.

2. Cité par Hartenstein, *ibid.*, p. 13.

3. τῷ μονάδα αὐτὴν τὴν πρώτην μονάδα.

4. ὡς οὐσης τινος οὐ πρώτης μονάδος ἣ ἐστὶ καϊνότερον καὶ αὐτὴ μόνος καὶ ἓν.

5. Voy. les *Fragmenta philosophorum graecorum* (collection Didot)
t. II, p. 48-9.

6. Voy. Leemans, *Catalogue raisonné des manusc. égypt. du Musée
d'antiquités des Pays-Bas*, p. 137-8.

prière d'un prêtre de Memphis, qui appelle *Ammon* (c'est-à-dire *le mystérieux*), le grand dieu de Thèbes : « celui « qui existe au commencement, le seul existant dans le « ciel et le monde qui n'ait pas été engendré, le *un de un*¹. » Il est vrai, ailleurs Ptah, le grand dieu de Memphis, c'est-à-dire la forme sous laquelle le dieu suprême est représenté dans cette ville, le dieu primordial du monde, « le dieu des commencements, » dont les textes égyptiens « ne nomment jamais le père », est dit avoir engendré Ammon-Ra², c'est-à-dire, ajoute le savant interprète de l'hymne, que le rôle d'Ammon, par rapport au monde, a eu un commencement; mais, en réalité, dans la théologie de l'époque thébaine, « Ammon-Ra » est le *seul père non engendré* dans le ciel et sur la terre, le dieu *qui s'est fait lui-même* et subsiste par lui-même, l'*être double* », c'est-à-dire l'être éternel, substantiellement identique à Ptah, et (nous le verrons), comme dieu solaire³, substantiellement identique à son fils. Or ceci n'est-il pas représenté et par le *un de un* égyptien, et par la monade première et seconde des Pythagoriciens, dont la première est identifiée à la divinité suprême et la seconde à Apollon⁴, que les Grecs, au temps de Pythagore, avaient déjà commencé à considérer non plus comme dieu de la lumière en général, mais comme dieu solaire, attribution qu'Homère ne lui connaissait pas encore et qui appartient essentiellement à Ammon-Ra. Notons enfin que la monade suprême paraît avoir été parfois désignée par le nom de Zeus, et que le Zeus mythologique était le père d'Apollon.

V. Tout ceci étant reconnu, nous pouvons faire un pas de plus dans le rapprochement entre l'enseignement de Py-

1. Voy. *Hymne à Ammon-Ra*, du Musée de Boulaq, traduit et commenté par Eugène Grébaut, p. 132, 142-3.

2. Voy. les textes cités par Duncker, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 34, 35, 36.

3. Ra veut dire *soleil*; c'est la manifestation visible de l'être suprême et mystérieux, Ammon.

4. Voy. *Fragmenta philosophorum graecorum*, dans la collection Didot, t. II; Moderatus, fr. 3.

thagore avec celui des sanctuaires égyptiens, un autre de plus peut-être encore, si nous considérons l'enseignement du collège auquel, dit-on, appartenait le maître du philosophe de Samos. Horus a été constamment identifié par les Grecs avec Apollon, et Horus, dieu solaire, est substantiellement identique avec Osiris, son père; il est Osiris ressuscité. Ceci résulte partout, sans contradiction, des textes hiéroglyphiques, et spécialement du texte à la fois mystique et populaire du Livre des Morts. Il y a là une reproduction de la même idée, avec cette variante importante que les mythologues insistent ici sur le renouvellement matinal du soleil, comme emblème du renouvellement de la personne humaine dans l'autre vie, Osiris étant le dieu des morts et de l'immortalité. Mais cette idée est exprimée d'une troisième manière et plus frappante encore, s'il est possible, par la triade qui était l'objet propre du culte héliopolitain. Héliopolis, la ville du soleil, comme l'appelèrent les Grecs, était dite, en égyptien, On ou An (peut-être Ani, avec le supplément de la voyelle); tel était son nom populaire, mais son nom sacré était Pa-Ra, « demeure du soleil ». C'était là qu'était censé s'accomplir le mythe du phénix ou *bennoa*, représentant d'Osiris et figure de l'âme renaissant dans l'autre vie¹. Or la triade mythologique de cette ville était composée de Toum, autrement dit Atoum, le soleil couchant, de son fils Shou, le soleil levant, et de la déesse Tafnout, fille du soleil, déesse à tête de lionne, *sœur* de Shou², sœur et non mère du dieu fils, comme la déesse l'est communément dans les triades égyptiennes.

Enfin, dans la mythologie grecque, Artémis est sœur

1. Ceci a été pleinement éclairci par M. Wiedemann, dans la *Zeitschrift für Ägyptische Sprach- und Alterthumskunde*, 1878, p. 89-106.

2. Voy. Brugsch, *Geographie des alten Ägypten*, I, p. 254-5. — Le *Livre d'honorer Osiris*, publié et traduit par M. Pierret, dit de l'Osiris N., identifié à l'Osiris divin : « il est fils de son fils; Shou et Tafnout sont avec lui depuis la première fois. Shou dit : O fils du fils, je suis ton fils; tu rajeunis par la parole (p. 11, l. 10-11). » Ce livre est contemporain de Pythagore ou peu antérieur. L'identité de Shou avec son père est manifeste.

d'Apollon, et, chez les Pythagoriciens, Artémis représentait la dyade¹, correspondant à l'élément femelle et aux ténèbres, comme la monade à l'élément mâle et à la lumière, dont Apollon était le dieu. Shou, le soleil renaissant, fils du grand dieu Atoum et identique à son père, est manifestement le *un de un* de la théologie égyptienne, comme la monade seconde est mystérieusement congénère à la monade première, dans le système pythagoricien. La concomitance de la doctrine d'un dieu unique avec la multiplicité de noms ou de personnages divins n'était pas moins affirmée chez les Egyptiens que dans l'école de Crotone. Ammon-Ra est dit, dans l'hymne de Boulaq cité plus haut : « Beau Taureau (c'est-à-dire producteur, métaphore fréquente en égyptien) de la société des personnes divines, chef des dieux, père des dieux (§ 3). » — « Le dieu dont le nom est inconnu » devient « un dieu multipliant ses noms ». Les dieux sont appelés les membres de l'être qui réside en eux. Ainsi « le *un de un*, qui est *seul*, est *nombreux* par ses deux bras. » Les dieux sont appelés ses enfants, à titre de manifestations du dieu unique, qui est leur essence². « Emettant sa parole, existent les dieux », dit encore l'hymne de Boulaq (§ 10). — « Sa parole devient les dieux (§ 15). » Et dans un autre morceau, plus obscur et d'époque probablement postérieure³, on lit : « L'esprit qui parle, qui repose en son élévation, celui qui crée les intelligences cachées qui se transforment en lui » ; ce qui n'empêche pas que les dieux l'adorent⁴. Ne trouvera-t-on pas quelque analogie entre l'esprit de ce langage et ces lignes de Philolaos⁵ : « Le mouvement provient (*ἐκ γωνος*) de l'inégalité, la stabilité de l'égalité..... L'angle du dodéca-gone appartient à Zeus, parce que, dans son unité unique (*μὴν ἐνωσω*), il comprend la douzaine. »

1. *Fr. philos. graec., ubi supra.*

2. Voy. Grébaut, *ubi supra*, p. 101-3, 105, 108.

3. Voy. Naville, *Litanie du soleil*, p. 25.

4. Hymne de Boulaq, §§. 4, 6, 9, 16, 17.

5. *Fr. philos. graec.*; Philolaos, fr. 17.

Revenons maintenant à la dyade Artémis, que nous avons rapprochée de Tafnout, sœur de Shou. Il y a certainement ici beaucoup moins de ressemblance, mais peut-être convient-il de considérer, dans ce rapprochement, le caractère habituel des déesses-mères de l'Égypte, caractère qui ne paraît pas convenir à Tafnout, mais qui a pu lui être attribué par une école grecque, celle-ci n'ayant jamais, à proprement parler, professé le dogme égyptien. Ce caractère, c'est la personnification d'un symbole, dont l'interprétation littérale éveille l'idée d'un matérialisme grossier, non sans analogie avec le type de l'Artémis asiatique, et qui par conséquent se rattache au cortège d'idées que la dyade, principe imparfait ou mauvais principe, éveillait dans l'esprit des Pythagoriciens. N'oublions pas d'ailleurs que, même aux yeux des Hellènes, Apollon et Artémis avaient pour mère Lëto (la nuit). L'Artémis de Pythagore est identifiée à sa mère, comme Perséphoné le fut à Déméter. Ainsi elle est à la fois sœur de Shou, comme l'Artémis grecque l'est d'Apollon, et divinité de la fécondation comme l'Artémis asiatique.

VI. Arrivons à la doctrine des Pythagoriciens sur la nature et la destinée de l'âme, ce à quoi nous fournit une transition toute naturelle cette doctrine égyptienne du dieu renaissant, fondement de la théologie pharaonique, tout à la fois expression imparfaite de l'immuable éternité de Dieu et type de l'immortalité humaine.

Aréas de Lucanie, l'un des premiers successeurs de Pythagore dans la direction de son Institut¹, reconnaissait, dans l'âme, l'intelligence (νοῦς), produisant (ἐργαζόμενος) le jugement et la prudence, la volonté passionnée (θύμωσις), produisant la force et la puissance, enfin le désir (ἐπιθυμία), produisant l'amour et l'amitié. Cela fait penser, ce me semble, à l'enseignement de l'Académie; mais l'Académie n'existait pas encore. Aréas appelait cela non des facultés, mais des parties (μοίρᾱς) de la nature humaine. L'unité, l'indivisibilité de l'âme n'a jamais été bien comprise des

1. *Ibid.*, p. XLIX-L, et pour le fragment, p. 51-2, extrait des *Ecloga de Stobée*.

anciens Grecs, même de Platon et d'Aristote, dont la tradition est certainement la cause du langage parfois confus de la scholastique à cet égard ; mais il n'est pas sans intérêt de rapprocher de cette formule la bizarre psychologie des Egyptiens¹.

Outre le corps, ils reconnaissaient dans l'homme le *ka* (εἶδωλον), qui recevait les offrandes matérielles adressées au défunt, la *baï* (ψυχή), le *hit* (qu'on pourrait traduire par σκία), et enfin le *khoul*, substance presque divine, dont le nom signifiait *splendeur* et qui devait être réuni au dieu Soleil dans la récompense future. Le *hit* n'a pas proprement d'équivalent grec, mais entre *khoul*, *baï*, *ka*, et νοῦς, θύμωσις, ἐπιθυμία, il y a une correspondance curieuse ; nous retrouverons bientôt le *khoul*. Cependant la brièveté de cette triple mention dans Aréas ne nous permet pas de nous y arrêter beaucoup ; mais les doctrines de l'immortalité et de la transmigration tiennent, au contraire, une place considérable dans ce que l'antiquité nous a fait connaître du système de Pythagore, et c'est là, avec les doctrines morales, que nous trouverons les analogies les plus incontestables avec l'enseignement égyptien.

Trois faits doivent être signalés avant tout. L'immortalité de l'âme, dans le sens le plus complet du mot, c'est-à-dire à titre de sanction morale par l'emploi des peines et des récompenses futures, appartient essentiellement à la doctrine pythagoricienne ; cet enseignement n'apparaît que dans les limites les plus étroites, quand on étudie l'ancienne tradition hellénique ; il est fondamental dans la théologie égyptienne. Sans doute cette croyance est si conforme à la raison qu'on hésite à affirmer, pour une doctrine qui la professe, une origine historique. Mais la conclusion de ce triple rapprochement est aussi trop bien d'accord avec ce que nous avons vu plus haut et avec ce que nous verrons plus loin pour demeurer indifférente. Que sera-ce, si nous trouvons une correspondance assez précise entre la nature sinon des peines, du moins des ré-

1. Selon un résumé reproduit par Diogène-Laërce (VIII, 1, 19), la classification serait φρένες, νοῦς, θυμός.

compenses annoncées, après la mort, par l'un et l'autre enseignement? Or, en Grèce, les récompenses n'étaient réellement promises qu'aux initiés des mystères orphiques ou dionysiaques; et ce que nous en révèlent les peintures de vases et les brèves mentions des textes connus ne ressemble point à ce que nous allons voir.

Voyons d'abord les *χρύσα ἔπη*, qui ne furent pas écrits par Pythagore, mais qui représentent un enseignement pythagoricien. Nous y lisons :

Ἄλλὰ σὺ θάρσει, ἐπεὶ θεῖον γένος ἐστὶ βροτοῖσιν,
οἷς ἱερὰ προφέρουσα φύσις δειγνυσὶν ἕκαστα.
ὣν εἴ σοί τι μέτεστι, κρατήσεις ὣν σε κελεύω,
ἑξακέσας ψυχὴν δὲ πόνων ἀπὸ τῶνδε σαώσεις (63-6).
Ἦν δ' ἀπολείψας σῶμα ἐς αἰθέρ' ἐλεύθερον ἔλθης
ἴσσαι αἰθάντος, θεὸς ἄμβροτος, οὐκέτι θνητός (70-1).

Et Philolaos disait aussi que l'âme, quand elle est séparée du corps qui lui sert d'organe dans la vie présente, mène, dans le monde supérieur, une vie incorporelle¹. L'air, disaient les Pythagoriciens, est plein d'âmes qui sont les héros et les démons. Et l'on attribue à Pythagore lui-même cette prescription : honorer les dieux plus que les démons, les héros plus que les hommes².

Or, selon les Egyptiens, le sort futur des bons consistait surtout, après être descendus dans le royaume souterrain d'Osiris, à former l'équipage de la barque du soleil, c'est-à-dire à être éternellement unis à la personne du dieu suprême et divinisés eux-mêmes, en tant qu'identifiés à Osiris; ce dogme est reproduit bien des fois dans le Livre des Morts³; mais certains passages sont particulièrement significatifs; qu'on en juge. Je cite la traduction de M. Pierret, se référant au texte publié par M. Lepsius : CXIX, 5 : « Celui qui commande au ciel fait apparaître

1. V. Zeller, *ubi supra*, p. 428.

2. Diog. Laërce, VIII, 1, section 19.

3. Chap. XCIX, col. 5-8; CI, vignette; CXXIX, titre et col. 4-9; CXXX, titre et col. 12-14, 24; cf. 19, 21, CXXXI, 6-7; CXXXVI, 2, 3, 8, 12; CXLIX, 6-7 du manuscrit de Turin auquel se font communément les renvois.

« son disque sur le désert. J'amène la barque. Arrive, ô « lumineux ! Va vers le lieu où tu sais qu'elle est. » Le mot rendu par *lumineux* est *khoul*, dont j'ai indiqué plus haut la signification propre dans les textes psychologiques ou mortuaires. Voyez encore : CXXIX, 5-6 : Si une amulette décrite dans ce chapitre est mise sur l'enveloppe de la momie, le défunt « montera dans la *barque du soleil*, « chaque jour, car Thot l'a revêtu pour sa sortie et son « entrée du vêtement de vérité. » CXXXI, 6-7 : « Va « dans la *barque de Ra*, en épervier sacré... L'Osiris (le « défunt) N. va dans la barque; il navigue en paix vers le « bon Amenti¹. » CXXXVI, 2-3 : « Les dieux *font manœu-* « *vrer* l'Osiris N. *dans la barque*, avec laquelle il apparaît « au ciel; ils voyagent par lui *avec Ra*. » Et 8 : « Accorde « que l'Osiris N. aille dans *ta barque*, ô *Ra* ! en paix, « faisant sa route et faisant naviguer ta barque. » CXLIX, 6-7 : « Je commande dans la barque divine, je manœuvre « sans repos dans la *barque de Ra*. » Quant aux peines de la vie future, on peut comparer le passage où Alexandre (*Polyhistor*, D. L. *ubi supra*) dit que, selon les Pythagoriciens, les âmes impures sont liées et détenues par les Erinnyes avec le *Livre des Morts*, XVII, col. 53, 63-8, et surtout avec le livre de l'*Hémisphère inférieur* (troisième, neuvième et onzième heure).

VII. Mais à la doctrine de l'immortalité les Pythagoriciens ont uni celle de la métempsychose. Cette doctrine est-elle égyptienne aussi, et l'est-elle dans le même sens que l'entendait cette école ? Cette question est plus difficile à résoudre que la précédente.

Il est certain qu'il n'y a pas, dans la mythologie grecque d'aucune époque, une tradition favorable à la métempsychose. Elle ne se trouve pas non plus dans les rares

1. Le monde infernal, que le soleil traverse pendant la nuit; ce passage est décrit, heure par heure, dans le *Livre de l'hémisphère inférieur*. Le mot *bon* (*nofré*) est écrit en toutes lettres et suivi du déterminatif (le théorbe), qui peut le représenter à lui seul. Cette dénomination est sans doute donnée à l'Hadès égyptien, parce qu'il est le domaine d'Osiris, favorable aux bons.

fragments qui nous restent de l'ancienne école pythagoricienne, si ce n'est que Philolaos, cité par Clément d'Alexandrie, présente l'union de l'âme et du corps comme le châtement d'une vie antérieure¹. Mais Aristote (De l'âme) dit que, « suivant les mythes pythagoriciens, toute âme peut entrer dans un corps quelconque (τὴν τυχοῦσαν ψυχὴν εἰς τὸ τυχὸν ἐνδύεσθαι σῶμα)². » Ceci est encore un peu vague; mais y avait-il en Egypte une doctrine plus ou moins nette qui puisse expliquer l'existence et déterminer le sens de celle-ci?

L'idée d'un retour à la vie corporelle et celle d'un changement de forme ne sont pas étrangères à l'ancienne Egypte. M. Pierret a rédigé un intéressant opuscule sur la résurrection chez les Egyptiens, et quelques passages du *Livre des Morts* parlent de la réunion de l'âme au corps qu'elle avait animé. Mais le titre du chapitre LXXXIX dit expressément qu'il s'agit d'une réunion accomplie dans la région inférieure, *kerti*, mot qui ne se dit point de la terre, mais d'une localité mythologique. De plus il s'agit de la *ba* ou *baï*, qui, nous l'avons vu, n'est point le *khon* destiné aux pérégrinations célestes : le texte même de ce chapitre les distingue expressément; et d'ailleurs il n'est question ici que du corps précédemment animé par la *baï*, sur la terre. D'autre part, sans parler de cette figure, probablement symbolique, du pourceau aux enfers³, qui a pu être prise au sérieux par bien des Egyptiens, plusieurs chapitres du *Livre des Morts* (LXXVII-LXXXVIII) ont pour objet les transformations du défunt; mais, si on les examine de près, on y trouvera toute autre chose que la métempsychose proprement dite.

En effet, il ne s'agit là que d'une série, la même pour tous ou du moins pour ceux à qui les transformations sont accordées, régulièrement accomplie, et qui ne repré-

1. Voy. Mullach, introduction au second volume des *Fragm. philos. graec.*, p. XII.

2. Voy. Zeller, *ubi supra*, I, p. 427.

3. Dans le tableau de la psychostasie, joint au chapitre CXXV du *Livre des morts*.

sente point une série d'existences futures, graduées en vertu des antécédents de la vie terrestre¹. M. Brugsch fait même observer que cet épisode de la vie d'outre-tombe n'est expliqué nulle part dans les anciens textes, et qu'une interprétation en a été donnée ou suggérée pour la première fois par les figures et inscriptions d'un couvercle de cercueil, découvert il y a maintenant une vingtaine d'années, mais ne remontant, ou à peu près, qu'au temps de la conquête romaine. C'est l'étude de ce monument qui forme l'objet de l'article que je viens de citer ; la conclusion de l'auteur est qu'il s'agit là des étapes horaires de la course du soleil, assimilée, comme on sait, à l'évolution de la vie humaine. Ceci n'a rien de commun avec le système de Pythagore ; d'ailleurs le monument en question lui est postérieur de beaucoup. Donc, à vrai dire, les transformations de l'homme inscrites dans la mythologie égyptienne ne sont point le type de la métempsychose pythagoricienne : tout au plus l'idée *vague* de transformations après la mort a-t-elle pu entrer, comme élément librement façonné par lui, dans le système du maître.

VIII. Quant à la morale, il est certain que l'union étroite reconnue par les Pythagoriciens entre elle et les croyances religieuses était une doctrine égyptienne beaucoup plus qu'une doctrine hellénique. Jamais les Grecs n'ont admis, en *principe général*, que les dieux de leur Olympe fussent rémunérateurs de la vertu et vengeurs du crime, ni surtout du vice. En Egypte, au contraire, le chapitre CXXV du *Livre des Morts*, dit communément chapitre de la confession négative, énumère toute sorte de péchés, aussi bien de la vie privée que de la vie sociale, dont le défunt doit se déclarer exempt pour être justifié devant Osiris. Sans doute les principes de la morale étant ou du moins devant être partout les mêmes, il n'y a pas à chercher, dans la concordance fondamentale entre cette énumération et les prescriptions de la morale pythagoricienne, la preuve directe et absolue d'un emprunt. Cependant il y

1. *Zeitschrift*, etc., 1867, p. 21-6.

aura matière à graves réflexions, si l'on retrouve, dans cette morale, des maximes hautement proclamées par l'Égypte et oubliées ou dédaignées par la Grèce. C'est le cas du respect de la femme : on sait ce qu'il était en Grèce ; en Égypte, au contraire, il allait presque jusqu'à la considérer comme le chef de la famille ; ses droits civils étaient énormes, au moins dans les bas temps ; la filiation maternelle est souvent indiquée de préférence, et le passage d'une dynastie à l'autre fut quelquefois effectué ou sanctionné par le mariage du nouveau souverain ou de son fils avec l'héritière, ou, si l'on veut, l'épiclère, de la couronne : ce fut le cas du père de Sésostris. Et, par une correspondance naturelle, le sentiment, le devoir de la chasteté chez l'homme, si énergiquement proclamé par les Pythagoriciens, si profondément méconnu par le commun des Grecs, est une doctrine mise par l'Égypte sous la sauvegarde explicite de la justice divine¹.

La conclusion dernière de cette étude comparative me paraît donc devoir être celle-ci : Le système de Pythagore est, par rapport à la tradition philosophique de la Grèce, profondément original. Il l'est absolument en ce qui concerne la théorie des nombres ; il l'est beaucoup moins, par rapport à l'Égypte, en ce qui concerne la morale et la religion. Cependant, là même, il n'est pas un système d'emprunt. Pythagore a probablement reçu, dans des études faites en Égypte, des inspirations précieuses, dont il a fait librement, mais assez largement, usage. Telle est la limite dans laquelle il est *possible d'admettre*, mais *nécessaire de renfermer* l'adhésion à cette tradition d'un emprunt, très vaguement indiqué par Hérodote², moins vaguement par Plutarque et par Diogène-Laërce, mais qui n'a jamais été sérieusement soutenue comme s'étendant à la totalité des enseignements pythagoriciens.

1. Cf. D. L., ch. I, sect. 19 ; Stobée, CI, 4 ; Lenormant, *ubi supra*, p. 58. — Et, pour la morale égyptienne, *Livre des morts*, CXXV, sect. I^{re}, col. 4, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 16, 17, 18, 20, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 30, 31, 32 ; sect. II, 14, 15, 23, 26, 29, 31, 32, 37, 38, 42 ; cf. XVII, 37.

2. II, 81. Il ne s'agit que d'une concordance de rites symboliques.

LES MOEURS JUDICIAIRES AU VIII^e SIÈCLE

D'APRÈS LA *PARÆNESIS AD JUDICES* DE THEODULF

PAR G. MONOD

Je n'ai pas la prétention d'avoir découvert le poème de Théodulf sur le voyage qu'il fit en 798, comme *missus dominicus*, dans la vallée du Rhône, la Provence et la Septimanie. Il y a longtemps qu'on en a signalé l'intérêt pour l'histoire des mœurs et des institutions¹; mais j'ai été frappé de voir que ce poème n'avait presque jamais été mis à profit par les auteurs qui ont écrit sur les institutions carolingiennes. J'ai pensé qu'il ne serait pas sans utilité de montrer brièvement le parti qu'on en peut tirer, me réservant d'y revenir peut-être encore plus tard pour en donner un plus ample commentaire.

Ce n'est qu'en 1802, après la restauration de l'empire d'Occident, que l'institution des *missi dominici* fut définitivement organisée. Alors on fixa les circonscriptions territoriales qui devaient former leurs *missatica*; on déter-

1. La première édition de ce poème fut donnée par Pierre Daniel, à Paris, 1598, in-4°. La plus récente et la meilleure est celle que nous devons à M. Duemmler dans son recueil des *Poetae latini aevi Carolini*, qui fait partie de la série in-4° des *Monumenta Germaniae*. — M. Baunard a pris Théodulf comme sujet de sa thèse française de doctorat ès lettres (1860); cf. surtout le chap. xvi. M. Hauréau lui a consacré un charmant article dans ses *Singularités Historiques et littéraires* (1861). On peut consulter encore Ebert, *Geschichte der christl. lateinischen Literatur*, II, 70-84; E. Port, *Questions angevines* (l'hymne Gloria laus) et les deux dissertations citées à la n. 1 de la page suivante.

mina la durée de leurs fonctions, qui se répartit en quatre tournées annuelles d'un mois chacune ; enfin on désigna d'ordinaire, dans chaque *missaticum*, deux *missi*, un laïque et un ecclésiastique. Mais, pendant la première partie du règne de Charlemagne, quand il s'agissait d'établir l'ordre dans des pays nouvellement conquis et encore mal assimilés, les délégations des *missi* étaient plus irrégulières et de plus longue durée, les territoires qu'ils devaient visiter étaient plus étendus ; le nombre des commissaires variait, et c'étaient parfois des ecclésiastiques seuls qui en étaient chargés. C'était l'Eglise qui avait inspiré aux princes carolingiens leurs principes de gouvernement ; c'était elle qui, aux temps de Pépin et de saint Boniface, avait dirigé la réorganisation de l'Etat franc ; les membres du clergé, les évêques en particulier étaient les auxiliaires et les représentants naturels du gouvernement de Charlemagne. Comme, plus tard, les enquêteurs royaux du moyen âge, comme les maîtres des requêtes de l'ancien régime, envoyés dans les provinces sous le nom de *commissaires départis* ou d'intendants, les *missi* étaient investis de pouvoirs illimités. Les fonctionnaires ordinaires n'étaient plus que leurs assesseurs, quand ils n'étaient pas leurs justiciables. Les *missi* avaient la plénitude de l'autorité royale. Ils pouvaient, comme le roi lui-même, juger toutes les causes, redresser tous les torts, punir tous les coupables, surveiller toutes les parties de l'administration.

Un de ces commissaires royaux nous a laissé le récit de sa mission ; ou plutôt, comme il était évêque, habitué à prêcher et à moraliser, il adresse, au nom de ses expériences, une exhortation, non seulement aux *missi*, mais à tous les juges. — Ce commissaire est le Wisigoth Théodulf¹, évêque d'Orléans, abbé de Saint-Aignan, de Saint-

1. Théodulf était Espagnol, comme il le dit aux vers 138-149, où il parle de son arrivée à Narbonne :

... occurrit quo mihi laeta cohors,
Reliquiae Getici populi, simul Hespera turba
Me consanguineo fit duce laeta tibi.

Voyez, sur ce sujet, la dissertation de K. Lersch : *Die Gedichte Theo-*

Mesmin, de Fleury-sur-Loire, de Saint-Lifard, prélat magnifique, lettré, ambitieux, ami du luxe et des arts, poète didactique, épigrammatique et lyrique, dont la jeune renommée éclipsa, au début du ix^e siècle, la gloire déjà ancienne d'Alcuin. En 797 ou 798, il fut envoyé, en qualité de commissaire royal, dans le midi de la Gaule avec Leidrad, archevêque désigné de Lyon, originaire du Norique. C'est au retour de cette tournée d'inspection administrative et judiciaire qu'il écrivit un poème de neuf cent cinquante-six vers, connu sous le nom de *Paraenesis ad iudices*, exhortation aux juges¹. Nous y trouvons un tableau assez complet de la manière dont Théodulf rendait la justice et des abus qu'il avait constatés et réprimés. Les traits de ce tableau sont, il est vrai, noyés dans un style amphigourique et obscur, dans une rhétorique diffuse de prédicateur ; mais il est aisé de les dégager. Nous les compléterons avec un autre poème de quatre-vingt-quatre vers, que M. Duemmler a le premier publié sous le titre de *Comparatio legis antiquae et modernae*², et où Théodulf fait ressortir la dureté des lois franques, en comparaison de la loi juive et de la loi chrétienne.

Après un préambule religieux, empreint d'une convenable banalité (v. 1-98), Théodulf aborde le récit de son voyage.

Il est pénétré du sentiment de la puissance de Charlemagne et de la majesté de la mission qui lui est confiée. Charlemagne, à ce moment, commande jusqu'aux Pyrénées et aux rives du Vulturne, du Danube, de l'Elbe et du Weser (v. 103-106), et, dans cet immense empire, il a confié à Théodulf et à Leidrad un vaste territoire à inspecter : les pays qu'arrosent la Saône, le Rhône, l'Al-

dulfs, Bischofs von Orleans. Halle, 1880, in-8°, p. 14. Je n'ai pu me procurer la dissertation de M. Rzehulka : *Theodulf Bischof von Orleans*. Breslau, 1875.

1. M. Duemmler a donné à ce poème le titre de *Versus contra iudices*, qui n'est fourni que par l'explicit du ms. de Paris 18557, et n'est, pas plus que celui de *Paraenesis*, dû à l'auteur lui-même. Quoique le titre de *Paraenesis* ait été inventé par Pierre Daniel, il est beaucoup plus exact ; car le poème est une exhortation et non une invective.

2. Le titre *Comparatio legis divinae et mundanae* serait plus juste.

lier, le Gard, l'Aude, jusqu'aux Alpes, à la Méditerranée et aux Pyrénées (v. 111-115). Ils sont chargés de veiller à la prospérité des villes, de protéger l'Eglise, de faire respecter par tous l'ordre et la règle, dans les synodes du clergé et dans les tribunaux du peuple (v. 107-110)¹. L'Espagnol et le Bavaïois partent ensemble de Lyon et visitent successivement Vienne, Valence, Rochemore, Orange, Avignon, Nîmes, Maguelonne, Soutancion, Agde, Béziers, Narbonne, Carcassonne, le Razès, puis retournent à Narbonne, qui est le but principal de leur voyage (v. 123-147). Malgré les luttes dont elle avait été le théâtre pendant les guerres entre les Francs et les Wisigoths, puis entre les Sarrazins et les Francs, cette ville avait conservé quelque chose de son ancienne splendeur. Le palais d'Alaric II, dont nous parle Grégoire de Tours², y existait sans doute encore, et c'est là probablement que se tenait le tribunal que présidait Théodulf, entouré de notables de la cité. — De Narbonne, les deux commissaires revinrent par Arles, Marseille, Aix et Cavaillon (v. 145-152). Dans chacune des villes où ils séjournaient, la population de la *civitas* tout entière, de tout sexe, de tout âge, de toute classe et de toute race, accourait auprès d'eux pour leur apporter ses plaintes, ses vœux et ses prières. Ils ne pouvaient songer, en effet, à parcourir eux-mêmes les bords marécageux et malsains de la mer, les montagnes couvertes de neige, les gorges étroites et boisées conduisant aux vallées reculées (V. 152-166)³.

Ce n'était pas chose facile que de rendre la justice à cette masse de plaideurs et de plaignants, si divers par leur position et leur origine, et qui, pendant une anarchie

1. Quo sinodus clerum, populum lex stringeret alma,
Duxque foret cunctis regula calle suo;
Ecclesiae sanctus matris quo cresceret ordo,
Urbibus et validis mosque decorque pius.

2. *De gloria martyrum*, c. xcii. La place où fut ce palais s'appelle aujourd'hui *Capdueil*. C'était le *Capitolium*.

3. Ast alias lustrare vetat per singula casus,
Quarum nos populus, quo sumus, omnis adit.
Aequoris insani fera quas vicinia laedunt,
Aere corrupto et tabidus efflat odor; etc., etc.

de plusieurs siècles, avaient pris des habitudes de violence, de fourberie et de corruption. Ils étaient habitués à acheter les décisions de la justice. La diversité des lois, l'omnipotence des fonctionnaires, facilitaient les abus et la vénalité. Il y avait là des descendants des Gallo-Romains qui avaient conservé les lois de Rome et des épaves de luxe romain; des descendants des Wisigoths régis par leurs lois nationales; des Francs établis soit à la suite de l'invasion mérovingienne, soit à la suite des guerres de Charles Martel, de Pépin et de Charlemagne, ou bien qui avaient accompagné le jeune Louis, vice-roi d'Aquitaine; enfin des Espagnols que la domination musulmane avait chassés d'Espagne, et qui saluaient en Théodulf un compatriote (v. 139-140). Celui-ci a été visiblement épouvanté du désordre et de la démoralisation qu'il a trouvés dans l'administration de la justice. C'est pour protester contre les abus dont il a été témoin, et pour tracer aux juges les règles de leur conduite, qu'il a composé son poème.

Avant d'aborder l'analyse du tableau, tracé par Théodulf, des fonctions du juge dans les tribunaux du viii^e siècle, il est nécessaire de se poser deux questions. Le témoignage de Théodulf est-il valable pour tous les tribunaux de l'empire franc, ou ne l'est-il que pour les tribunaux du midi, où les Gallo-Romains étaient en majorité et où le droit romain devait continuer à exercer une considérable influence? En second lieu, le rôle que Théodulf assigne au juge, dans le tribunal, est-il celui de tous les juges, ou seulement celui du *missus*, délégué extraordinaire du roi, investi de la puissance royale tout entière? Je crois que, tout en tenant un certain compte du fait que le poème qui nous occupe a été écrit par un Wisigoth habitué à voir les juges investis d'une puissance presque égale à celle des juges romains, tout en pensant qu'il a toujours eu présent à la pensée le souvenir de sa propre activité dans la Narbonnaise, il faut néanmoins donner à ce poème une portée générale. Il s'adresse aux juges, quels qu'ils soient, et en particulier à des juges qui ont à suivre les lois et la procédure germanique.

Nous croyons que les comtes exerçaient réellement, dans les tribunaux carolingiens, le pouvoir énorme que Théodulf attribue au juge, et que, s'ils étaient les présidents de tribunaux composés d'hommes libres, ils étaient aussi, et avant tout, des fonctionnaires royaux chargés par le roi de faire régner la paix, respecter la justice et appliquer les lois civiles et religieuses.

Le premier soin du juge intègre sera de se rendre à l'église pour prier Dieu de diriger sa pensée et ses actes (v. 359-362)¹. Il en était qui ne se préparaient pas aussi pieusement à leurs fonctions. Ils passaient la nuit dans les festins, la débauche et le lourd sommeil qui la suit. On les voyait arriver au tribunal à une heure tardive, flageolant sur leurs jambes, essoufflés, tout humides du vin qu'ils ont bu, l'air abruti, rotant et vomissant². Le public les montre au doigt et se tient les côtes en les voyant (v. 399-413)³. Ils écourtent l'audience autant qu'ils peuvent. S'ils arrivent au tribunal à onze heures, ils le quittent à trois, ou, s'ils y viennent à neuf heures, ils s'en vont à midi, aussi paresseux à remplir leurs devoirs qu'ils sont zélés à recevoir des présents. Le juge intègre commence son travail à la première heure et ne le quitte qu'à la nuit (v. 383-394)⁴.

1. Principio loca sancta libens adeunda require,
Quae pete, dumque petis, fer pia vota Deo.

2. Le *Capitulaire minorum* de 803, c. 15, recommande au juge de se rendre au tribunal « jejunus, » c'est-à-dire non pas « à jeun, » mais « sobre. » Cf. *Capitularia regum francorum*, éd. Boretius, I, 116.

3. Crapula vitetur semper, plus tempore eodem,
Quo pia justitiae lora regenda manent.
.....
Ille piger, madidus, ructans, temulentus, anelus
Oscitat et marcet, nauseat, angit, hebet.
.....
Hebrius a populo furtim ridebere cuncto,
Innuat hic illi, moxque notatus eris.

4. Accipe consilium, « mane venito, » meum,
Perque diem totum non te labor iste gravabit.
.....
Vidi ego censores ad juris munia tardos,
Munera, nam fateor, ad capienda citos.
Hora adeunt quinta, norunt discedere nona;
Tertia si adducat, sexta reducit eos.

Ses prières terminées, il se rend au tribunal, qui se tient dans un édifice ancien, curie ou basilique, conservant encore les vestiges de la magnificence romaine (*Fora superba*, v. 375). La foule des plaideurs est déjà entassée à la porte. Le juge s'avance, accompagné d'un secrétaire fidèle, qui écoute et recueille les suppliques. S'il est quelque pauvre qui ait besoin d'avoir son affaire vite expédiée pour pouvoir retourner à son travail, on le fera passer le premier (v. 371-378)¹.

Un portier a la mission difficile d'empêcher la foule bruyante d'envahir le prétoire et de troubler, par son tapage, le sanctuaire de la justice (v. 425-426)². Par malheur, ce portier est rarement incorruptible. Il se fait payer pour ouvrir la porte. A peine, sur mille portiers, en est-il un qui soit honnête.

Est scelus a populo pretium sperare querenti,
Me miserum, scelus hoc janitor omnis amat (v. 431-432)!

« Autres temps, autres mœurs », dit-on. Ne serait-il pas plus juste de dire : « Autres temps, mêmes mœurs » ? Le portier de Théodulf n'est-il pas l'ancêtre de Petit-Jean ?

On avait beau heurter et m'ôter son chapeau,
On n'entrait pas chez nous sans graisser le marteau.
Point d'argent, point de Suisse, et ma porte était close.

« Il est vrai qu'à Monsieur j'en comptais quelque chose », ajoute Petit-Jean ; et Théodulf ajoute aussi :

Janitor omnis amat, non hoc tamen arbiter odit (v. 433).

Entré dans le tribunal, le juge s'assied sur son siège curule, sans doute l'ancien siège du *praeses* de la Narbonnaise, où peut-être, à son tour, s'était assis Alaric II. Il

1. Mox de more fori celer appete claustra sonori
Quo te fors spectat litigiosa cohors.
Dum redis isque, sonet si verba precantia pauper
Qui se post dicat non tibi posse loqui,
Cum populo stipatus eas foribusve superbis,
Plebe inhiant foris, ipse receptus eris.
Te prope fidus erit justusque piusque minister
Quo duce post tibimet pauper adesse queat.
2. Janitor interea turbam compescat hiantem,
Ne ruat interius plebs sine lege furens.

est entouré des premiers de la ville, qui se considèrent encore comme les sénateurs de la cité.

Sedibus, ordinibus populi residente senatu,
Cum te susceptum sella curulis habet (v. 445-446).

Le juge ne jugera, du reste, pas seul. Il choisit un petit nombre d'assesseurs, avec lesquels, pendant que le silence a été imposé aux plaideurs et à la foule, il examinera les causes.

Cumque viris paucis omni reticente caterva
Rem bene volve libens, atque revolve diu (v. 671-672).

Ces assesseurs, ce sont les rachimbourgs du tribunal mérovingien, les scabins du tribunal carolingien¹.

On le voit, à la fin du VIII^e siècle, dans les villes romaines du Midi, la justice n'était guère rendue comme on imagine qu'elle le fut dans les malls germaniques de l'époque primitive. L'enceinte du tribunal n'est pas indifféremment ouverte à tous les hommes libres du district; les notables de la cité y siègent seuls, et on cherche à n'y laisser pénétrer qu'un certain nombre de plaideurs à la fois. Les assesseurs du juge ne sont choisis ni par le sort, ni par l'élection de leurs pairs, ni par les parties, mais par le *missus* lui-même, conformément à ce que prescrivent les capitulaires de 803 et de 809². La délibération, d'où sortira le jugement, a lieu entre ces assesseurs et le juge; et ces assesseurs seront choisis de préférence parmi les hommes puissants et riches qu'il importe d'intéresser à la cause des faibles et des pauvres (v. 620-626)³. Ce qui se passe dans les tribunaux carolingiens

1. Le terme de scabins n'est guère employé que dans le Nord et en Germanie. Dans les pays romans, les termes de *judices*, *auditores*, *legis doctores*, etc., sont seuls usités.

2. Cap. 803, c. 3 : « Ut missi nostri scabinios, advocatos, notarios per singula loca elegant. » — Cap. Aquisgran. 809, c. 11 : « Ut judices, advocati, praepositi, centenarii, scabinii, quales meliores inveniri possunt constituentur ... cum comite et populo. » *Cap. reg. fr.*, I, 115, 149.

3.
Saepe suas semperque solent convolvere causas
Magni, cum propria re sine pauper eat.
Hos tibi tu socios in causis adde minorum,
Postpositisque suis te bene quisque juvet.

permet de supposer que, dans les tribunaux mérovingiens, les rachimbourgs, qui assistent le comte dans ses actes judiciaires, étaient, comme le croit M. Fustel de Coulanges¹, désignés par le comte lui-même. Le juge, de plus, est loin de jouer un rôle passif dans le tribunal. Il fait plus que présider : il exerce une autorité prépondérante, il se mêle à chaque moment aux divers actes de l'action judiciaire, il intervient pour diriger la procédure, il influe même sur le choix des pénalités².

La séance s'ouvre par un discours du juge sur les devoirs du tribunal. C'est à la justice divine qu'il doit demander ses inspirations :

Si nos illa regat, populos tunc rite regemus;
Mens bene cuncta regit, quam Deus ipse regit (v. 453-454).

La séance est ouverte. Le juge appelle d'abord les causes de ceux qui habitent au loin, pour qu'ils soient libres de retourner chez eux, puis les causes des pauvres, dont le temps est le plus précieux, enfin les causes de ceux, quels qu'ils soient, qui se trouvent dans le tribunal, pour qu'ils ne troublent pas l'ordre par leurs allées et leurs venues (v. 595-602)³.

Théodulf donne aux juges d'excellents conseils sur la manière de diriger les débats. Il faut n'aller ni trop vite ni trop lentement (v. 611-614)⁴; il faut diriger les plaideurs, les éclairer, les calmer; faire trembler les violents, encourager les timides (v. 629-634)⁵; être pour l'orphe-

1. *Recherches sur quelques problèmes d'Histoire*, p. 434.

2. *Ibid.*, p. 403 et ss.

3. I cito, fare, puer, de pluribus elige quosdam,
Qui loca finitimis non propiora colunt,
Proque suis causis istic venere, vel illos,
Qui quamquam prope sint, plebs tamen exstat inops.
Quis si mixtus erit proprius, ne proice, civis;
Ejus causa sonet, quilibet intus erit,
Ne si proicias rediens venientibus obstet,
Atque sibi impedian dum hic it et ille redit.
4. Nec cito festines ad causae tendere finem,
Nec lento aut nimium hanc pede volve piger.
5. Dejectum verbis releva, sedato minacem,
Qui timet, huic vires, qui furit, adde metum.

lin comme une mère, comme un mari pour la veuve (v. 625-628)¹. Il est même bon parfois d'user de ruse, de plaider le faux pour savoir le vrai, comme l'a enseigné Salomon (v. 615-620)².

Ce n'est pas chose commode que de diriger tout ce monde de plaideurs en tumulte, qui, semblables à des oies ou à des corbeaux, font retentir le tribunal de leurs cris. Il faut savoir non seulement imposer habilement silence aux bavards, mais encore dominer le tapage par la puissance de sa voix, menacer les turbulents, en évitant toutefois de se servir du bâton et de les frapper sur la tête et la poitrine, comme le faisaient des juges trop peu patients (v. 635-642)³.

Ce qui surtout rend difficile la tâche du juge, c'est la confusion causée par la multiplicité et l'incertitude des témoignages. Théodulf s'indigne des abus produits dans la procédure germanique par les serments : serments de l'accusé, qui se purge du crime qu'on lui reproche ; serments de l'accusateur, qui affirme la vérité de son dire ; serments des cojurateurs, qui viennent soutenir la cause de leur parent ou de leur patron ; serments des témoins, qui sont appelés à se prononcer dans les affaires criminelles comme dans les questions de propriété. Le prétoire retentit des affirmations contraires, des « oui » et des « non » des parties opposées, et le malheureux juge ne sait plus où donner de la tête :

... perstat hic, denegat ille,
« Est » et « Non » reboant ... (v. 739-740).

Théodulf, comme Agobard dans son écrit contre la loi Gombette⁴, comme tous les ecclésiastiques qui compren-

1. Pars haec te matrem, noverit illa virum.
2. Ne male fallaris, tu bene falle prius.
3. Ni taceant, inpono minas, tamen usque caveto,
Ad fera ne faciles sint tibi verba manus.
Corporis arx plano, ne recto pectora sunt
Pulsa tuo baculo tunc alicuius ibi.

4. « Oritur res valde absurda, ut si aliquis in coetu populi aut etiam in mercato publico commiserit aliquam pravitatem, non coarguatur

nent la sainteté du serment et qui sont épouvantés de la masse de faux témoignages engendrés par la procédure germanique, voudrait qu'on évitât, autant que possible, de prêter des serments.

Quisquis es, assidue moneo, jurare caveto,
Res quia jurare est, crede, pavenda satis (v. 813-814).

et il développe cette idée avec une surabondance un peu naïve de raisonnements : on ne fait pas naufrage si on ne navigue pas ; on n'est pas tué à la guerre si on reste chez soi, ni à la chasse si on ne chasse pas. On ne se parjure pas, si on ne jure pas.

Nullus in igne perit, si sit ab igne procul,
Et nisi qui jurat, peragit perjurium nullus (v. 822-823).

C'est par un emploi judicieux de l'enquête par témoins que Théodulf veut arriver à découvrir la vérité¹. Ici encore on reconnaît l'homme d'église, qui, conformément aux principes que les tribunaux ecclésiastiques feront heureusement triompher plus tard, veut substituer, aux procédés tout formels et extérieurs de la justice germanique, une méthode prudente et habile d'*inquisition*. Comme le recommande le capitulaire de *justitiis faciendis* de 811-813², il veut que le juge choisisse les témoins, qu'il s'informe de leur origine, de leur demeure, de leur

testibus, sed sinatur perjurare, tanquam non fuerint per quos veritas possit agnosci. » Agobard, *Adversus legem Gundobadi*, VI. Le capit. de 789, c. 62 (éd. Boretius, I, 58) proteste également avec énergie contre l'abus des serments, et contre les pratiques des *Guntbodingi*.

1. Il se rencontre encore ici avec Agobard : « Sed utilitas judiciorum constat in discussione causarum et subtilitate investigationum (et il cite l'exemple de Salomon, que cite aussi Théodulf, et de Daniel). Si haec duo judicia temporibus nostris pervenirent, quid iudices dicerent, facile est advertere, ante quos maxime *perjuria* aut *munera* finem rebus imponunt. » *Adv. leg. Gund.*, X. Nous verrons tout à l'heure avec quelle force Théodulf s'élève contre la vénalité de la justice.

2. C. 3 : « Ut quandocumque testes ... quaerendi ... sunt, a misso nostro et comite ... tales eligantur, quales optimi in ipso pago inveniri possunt. Et non liceat litigatores per praemia falsos testes adducere, sicut actenus fieri solebant. » Cf. éd. Boretius, I, p. 176. Capit. de 803, c. 11, p. 114 ; capit. d'Aix de 809, c. 6, p. 148. Ici on recommande aussi, comme le fait Théodulf, de veiller à ce que les témoins soient intègres, sobres, et à ce qu'ils soient questionnés séparément.

famille, de leurs mœurs, de leur autorité (v. 745-747)¹; qu'il n'accepte que des témoins oculaires, qu'il les interroge séparément (v. 751-754)²; qu'il leur fasse comprendre la gravité de leur mission, et que l'on peut faire autant de mal en ne disant pas toute la vérité qu'en affirmant un mensonge³. Théodulf va jusqu'à exhorter les témoins à ne pas écraser même les coupables, à ne pas précipiter vers la mort même celui qui le mérite (v. 781-786)⁴.

Quelles sont les causes qui se présentaient le plus fréquemment au tribunal? Théodulf en énumère un certain nombre, soit dans l'exhortation aux juges, soit dans le poème sur la comparaison de la loi religieuse et de la loi profane : ce sont des meurtres, des vols de bestiaux, des procès relatifs à la propriété, aux héritages, aux affranchissements.

Il faut se garder de séparer, comme l'a fait M. Fustel de Coulanges, dans son *Mémoire sur l'organisation judiciaire chez les Francs*, la juridiction criminelle de la juridiction civile, de croire que, dans les procès criminels, le comte jugeait seul, tandis que, dans les procès civils, il jugeait avec des assesseurs; que, lorsqu'un procès pour meurtre se terminait par un châtimement corporel, c'était un procès criminel jugé par le comte; tandis que, lorsqu'il se terminait par le paiement d'une composition, c'était un procès civil, jugé par les assesseurs et le comte. Rien, dans les textes, n'autorise à penser qu'une pareille distinction existât dans les faits ni dans les conceptions des hommes du VI^e, du VII^e ou du VIII^e siècle. Un comte pouvait, en vertu de ses fonctions de gardien de la paix pu-

1. . Horum tu sollers famamque genusque require,
 Nomina seu mores, et loca sive fidem.
 Accipe si probus est, si reprobis, exime prorsus.
2. Si duo sunt, ambos, si plures, dissice plures,
 Si tres, seinctis lex sit et ista tribus.
3. Sis vigil interea, ne dum vis promere vera,
 Quilibet intereat proditiōne tua.
4. Dignus morte manet sons, noli rodere sontem,
 Nec tua vox pandat sanguinis ejus iter.

blique, faire exécuter sommairement un voleur ou un assassin qui la troublait, surtout s'il était de basse condition; mais, toutes les fois qu'il siégeait dans le tribunal régulier pour y juger conformément aux lois, les mêmes formes judiciaires étaient appliquées à tous les procès, sans distinction de leur caractère civil ou criminel. Rien n'autorise non plus à dire que, pour les Francs, la composition était profondément distincte de la pénalité, et à ne pas l'assimiler aux amendes qui frappaient, d'après Tacite, les *delicta*¹. Si la distinction qu'on prétend établir avait réellement existé, Théodulf n'aurait pas eu de motifs pour mêler le système de la composition à ce qu'il dit de la législation pénale.

Il s'indigne de la sévérité des lois relatives au vol, puni par les châtimens les plus sévères, parfois par la mort même, et de l'indulgence montrée pour le meurtre, qui a pour toute conséquence le paiement d'une compensation pécuniaire.

Hirsutam capiat si forsan quisque capellam,
Stipite suspensus excruciat obit;
Si furibundus, atrox, homines percusserit amens
.
Vile datur pretium tanti pro crimine facti
Aut nummi aut pecudis.

(*De comparatione legis*, etc., v. 47 et ss.)

Nous savons, en effet, que les lois mérovingiennes étaient impitoyables pour le vol. Elles le punissaient souvent de mort², et, si Charlemagne adoucit un peu la sévérité des lois pénales, en reculant l'application de la peine de mort jusqu'à la seconde récidive, il prescrivit pourtant de punir

1. *Germanie*, c. 12 : « Levioribus delictis pro modo poena; equorum pecorumque numero convicti mulctantur. » — C. 21 : « Luitur enim etiam homicidium certo armentorum ac pecorum numero. »

2. *Pactus pro tenore pacis*, c. 10. — Childeberti decretio a. 596, c. 7 (éd. Bor., 6, 17). — Charlemagne adoucit plutôt, à cet égard, la législation antérieure, mais en maintenant les châtimens corporels. Capit. de 779, c. 23. « De latronibus ita praecipimus observandum, ut pro prima vice non moriatur, sed oculus perdat, de secunda vero culpa nasus ipsius latronis abscidatur, de tertia vero culpa, si non emendaverit, moriatur. » Boret., 51.

le voleur : la première fois, en lui crevant un œil ; la seconde, en lui coupant le nez. Pour l'homicide, au contraire, on voit que les efforts faits, à l'époque mérovingienne, pour le réprimer sévèrement, à l'imitation de la loi romaine, ne purent triompher de l'indulgence qu'avait nécessairement, pour les actes de violence, une société dépourvue de police et où la sécurité n'était garantie que par la force et le courage individuels. Childebert, en 596, condamnait à mort ceux qui tuaient sans provocation. Charlemagne confirma cette loi en 779 ; mais, dans les *Capitula legibus addenda* de 818-819, chap. 1, 7, la peine de mort est appliquée seulement à ceux qui joignent le sacrilège au meurtre en le commettant dans une église ; ceux qui ont commis ailleurs un homicide, même sans provocation, paient la composition et sont envoyés en exil, mais sans que leurs biens soient confisqués. Cette inégalité, qui nous choque aujourd'hui, se comprend parfaitement à une époque où la richesse avait plus de valeur que la vie humaine, où le meurtre était beaucoup plus fréquent et le vol moins fréquent qu'aujourd'hui, et où le vol paraissait bien plus criminel que le meurtre, car l'un était commis de sang-froid, dans l'intention de porter dommage à autrui, tandis que l'autre était, le plus souvent, commis dans l'emportement d'une passion irréfléchie. Les meurtriers, d'ailleurs, étaient fréquemment gens puissants et riches, qui regardaient comme un droit de se servir de leur épée ou de leur framée ; les parents des victimes, de leur côté, ou bien cherchaient à se venger noblement, de leur propre main, non par celle d'un bourreau, ou bien, s'ils se laissaient apaiser, préféraient une opulente compensation à une vengeance stérile. Les voleurs, au contraire, étaient gens de petite condition, contre qui on ne craignait pas de sévir cruellement, et il eût été illusoire de les frapper de peines pécuniaires. La prison n'existant pas comme pénalité¹, on n'avait pas le choix, et il fallait

1. On retenait bien en prison des criminels. « Corripe tu vinclis sceleratos, » dit Théodulf (v. 869) ; Alcuin parle d'un *missus* qui « quos volebat in catenam misit » (*Epist.* 195). Mais c'était là un acte de la

recourir à la mutilation ou à la peine capitale. Pour effrayer les voleurs, on donnait un caractère atroce à ces mutilations et à ces exécutions. Théodulf, en sa qualité d'homme d'église, est à la fois rempli d'indulgence pour les misérables et d'horreur pour les supplices sanglants. — Il s'élève avec indignation contre les décapitations et les pendaisons, les bûchers, les mises en croix ; il est révolté de voir verser du plomb fondu dans la bouche des criminels, crever les yeux, couper les mains, les pieds, les nez, les oreilles, les parties génitales¹. Il refuse, pour lui, de faire couler le sang ; c'est assez de charger les coupables de chaînes et de les battre de verges ; il faut garder le fer pour combattre les ennemis. C'est une hypocrisie, à ses yeux, de se retrancher derrière les sévérités de la loi et de dire : « Ce n'est pas nous, c'est la loi qui les tue. » Lui, il veut sauver des troupes de coupables, les arracher à la croix, que sa vue seule leur rende la force, l'espoir et la chaleur.

Quant aux affaires civiles portées devant le tribunal, Théodulf en énumère un certain nombre. Ceux-ci disputent sur une question de propriété de bois, ceux-là sur une question de propriété de troupeaux² ; l'un cherche à faire casser les chartes d'affranchissement données par ses parents³, un autre veut dépouiller ses frères et ses sœurs de l'héritage paternel⁴. Ici on convoite une maison, là des champs⁵. Ces procès, où la convoitise, l'injustice, la méchanceté humaine se donnent librement carrière, sont pour les juges une occasion permanente de corruption, et

puissance publique pour mettre les malfaiteurs dans l'impuissance de nuire ; jamais les lois ne punissent un crime par un temps déterminé de réclusion.

1. Les faux témoins avaient la main coupée (Capit. 802, c. 36, Boret., I, 98.) Le supplice qui consistait à crever les yeux est fréquemment mentionné : pour Bernard d'Italie et ses complices (*Ann. Laureshamenses*, 786 ; *Ann. Nazariani*, etc.) ; pour un changeur qui a trompé ses clients (*Translatio S. Alexandri*). La loi salique inflige la castration à l'esclave qui ne peut payer une composition de 6 sous.

2. Vers 171, 176, 219-220.

3. Vers 205-210.

4. Vers 229-230.

5. Subripere ille lares socii cupit, iste novales (v. 233).

le nombre était grand de ceux qui trafiquaient de la justice. Les capitulaires de 789 c. 63, de 802 c. 4, de 809 c. 7, le capitulaire *de partibus Saxoniae* c. 28, interdisent aux juges et aux fonctionnaires de tout ordre de recevoir aucun présent, pour quelque motif que ce soit¹. L'insistance avec laquelle ils reviennent sur cette question nous prouve que la vénalité de la justice était un mal très répandu. Alcuin en parle dans ses lettres, Agobard dit que les juges ecclésiastiques, aussi bien que les juges laïques, « déchirent la loi à prix d'argent », et que, dans les tribunaux, on favorise plus les péchés du riche que le bon droit du pauvre². Enfin, le poème de Théodulf est, avant tout, une lamentation sur la corruption des juges, une éloquente protestation contre les abus dont il avait été partout témoin. La justice peut être corrompue par la faveur, la haine, la crainte et la cupidité, mais surtout par la cupidité (v. 295-300)³. De toutes parts, le juge était circonvenu ; il avait à redouter non seulement les plaideurs, mais les assesseurs mêmes de son tribunal, ses serviteurs et jusqu'à sa femme. Riches et pauvres, tous apportent des présents proportionnés à leurs moyens, pour chercher à capter ses faveurs, à acheter son verdict. En énumérant les objets qui servaient à ce trafic des consciences, Théodulf n'a eu qu'à faire appel à ses souvenirs personnels. Il les décrit avec une exactitude qui fait de son poème un document archéologique d'une rare valeur ; il les a vus, on les lui a offerts, il les a même examinés de près ; ils ne pouvaient se rencontrer que dans ces grandes villes du Midi où se trouvaient encore des œuvres d'art antiques et où, grâce à la paix que Charlemagne donnait à l'Europe occidentale, revenaient, comme jadis, affluer les produits de l'Orient. Les pauvres plaideurs ne donnent que des étoffes de lin ou de laine, un voile pour

1. *Cap. reg. fr.*, éd. Boretius, I, 58, 92, 149, 70.

2. « Propter munera lacerant legem ... magis in iudicio peccatum divitis quam pauperis veritas defenditur. » Agobard, *Adv. leg. Gundob.*

3. * Nec sit avara lues, nec amor, zelusque, timorque, ...

Quatuor hae sontes, tribus est nam sontior una,

Quae est radix cunctis dira cupido malis.

la tête, des chaussures, des gants, un coffret pour manuscrits, des rouleaux de cire pour les tablettes; d'autres, plus riches, offrent des cuirs de Cordoue, blancs ou rouges¹, des mulets, des chevaux, des armes. De plus riches encore apportent des coupes de cristal, des pierres précieuses d'Asie, des monnaies sarrazines en or, des monnaies romaines en argent². Mais les plus beaux présents sont les vases antiques et les étoffes orientales. — Théodulf parle d'une coupe dont l'intérieur est en or et l'extérieur en argent noirci par le soufre³; il décrit un vase qui était ciselé tout entier, sur ses deux parois, intérieure et extérieure. L'extérieur était usé par l'âge, mais l'on y distinguait encore le fleuve Achéloüs, Hercule et Nessus luttant pour Déjanire, la tunique enduite du sang du Centaure, la fin tragique de Lichas et la défaite d'Antée. A l'intérieur, se trouvait représentée la caverne de Cacus, les victimes répandues dans la plaine, Hercule foulant aux pieds le monstre vomissant des flammes, les taureaux arrachés à leur antre. Autour de l'orifice du vase, est un rebord circulaire où sont de fines figures représentant Hercule enfant écrasant les serpents et les dix travaux (v. 179-202). On conçoit sans peine quelle convoitise de telles merveilles devaient exciter dans l'âme des Germains, toujours si avides d'ajouter des œuvres rares

1. Iste tuo dictas de nomine, Cordoba, pelles,
 Hic niveas, alter protrahit inde rubras.
 Linea qui potis est, qui non, fert lanæ dona,
 Tegmen et hic capitis, hic pedis, ille manus.
 Quo facies humore palmasque solemus
 Tergere, quis dandum textile munus habet.
 Scrinia danda parant alii, nec defuit ille,
 Caereolas rotulas qui dare vellet ovans (v. 245-252).
2. Hic et cristallum et gemmas promittit Eoas,
 Si faciam, alterius ut potiatur agris.
 Iste gravi numero nummos fert divitis auri
 Quos Arabum sermo sive caracter arat,
 Aut quos argento Latius stilus imprimit albo,
 Si tamen adquirit prædia, rura, domos (v. 171-176).
3. Pocula promittit quidam se pulchra daturum,

 Interiusque aurum, exterius nigredo decorat,
 Cum color argenti sulphure tactus alit (v. 221-224).

et magnifiques à leur trésor. — Mais ce n'est pas tout. Voici des tentures d'Orient couvertes de dessins aux couleurs variées; elles représentent des animaux, une vache avec son veau, un taureau et une génisse, et de grandes roues accolées à de plus petites¹.

Si le juge a su résister aux attaques directes faites par les plaideurs à son intégrité, s'il est resté insensible à l'étalement de tous ces présents, une fois rentré chez lui, il a d'autres assauts à soutenir. Sa femme a été gagnée par les solliciteurs, ses servantes aussi. Sa femme se suspend à son cou; elle lui baise les joues, le cou, les mains, les genoux; elle y joint de douces paroles, car les femmes sont aussi habiles à user de ces artifices qu'un archer à enduire de poison ses flèches. Elle cherche à fléchir le juge. S'il résiste, elle soupire et dit en pleurant qu'elle n'est plus aimée. Alors un serviteur ou une nourrice, ou une petite bonne fûtée s'étonnent de sa dureté et lui disent: « Pourquoi repousses-tu ses prières? » Madame se tient dans un coin, poussant de gros soupirs. « On écoute tout ce que disent les autres femmes, murmure-t-elle, moi je n'obtiens rien. » Les servantes vont à elle, la poussent vers son mari. « Embrasse-le donc », disent-elles à l'une; et à l'autre: « Pourquoi lui fais-tu de la peine » (v. 691-709²)?

1.

... *Varia fucata colore*

*Pallia, quae misit ut puto torvus Arabs,
Quo vitulus matrem sequitur, quo bucula taurum,
Concolor est vitulo bucula, bosque bovi.
Splendorem spectes, junctamque coloribus artem,
Utque rotis magnis juncta sit arte minor* (v. 211-216).

Il s'agit probablement ici d'étoffes orientales brodées ou brochées, ou d'étoffes byzantines imitées des étoffes orientales. Les animaux et les motifs géométriques, les roues en particulier, formaient la décoration de ces étoffes de satin et de damas. Voyez Müntz, *la Tapisserie*, ch. III et IV; Karabacek, *Die persische Nadelmalerei Susanschird*. Leipzig, 1881; F. Michel, *Recherches sur le commerce, la fabrication et l'usage des étoffes de soie, d'or et d'argent et autres tissus précieux en Occident, principalement en France, pendant le moyen âge*. Paris, 1852, t. II.

2.

*Mox puer, aut nutrix, aut fors ancillula mendax.
« Cur dominae, dicet, despicias orsa meae? »
Haec vultu verso tacito dabit ista susurro :*

Théodulf a horreur de tous ces manèges, de cet avilissement de la justice. Elle doit être gratuite; on ne doit pas même accepter de présents pour avoir jugé justement¹. Pourtant, il ne veut pas d'une vertu trop farouche, qui pourrait passer pour de l'hypocrisie. Théodulf n'a rien du fanatique, et il ne veut pas se singulariser par un excès d'austérité². Il acceptait volontiers les petits cadeaux que l'amitié et non la fraude lui apportait, les fruits, les œufs, le vin, le pain, les fromages de chèvre, les poulets, les volatiles de tout genre,

Corpora sunt quarum parva, sed apta cibis (v. 288).

« O admirable vertu que la modération ! Mère de toutes les vertus, elle les tempère, les orne et les nourrit. »

*O felix omnis virtus, discretio si quam
Virtutum nutrix temperat, ornat, alit* (v. 289-290).

Nous aimons à trouver, dans le poème de Théodulf, cette note de sagesse mondaine et aussi la scène de comédie de mœurs que nous citons tout à l'heure, si vive et si gaie. Cela achève de nous faire connaître notre prélat; il n'est pas seulement un juge capable, instruit, intègre, il est aussi un lettré, homme du monde et homme d'esprit, moraliste tantôt aimable, tantôt sévère, qui recueille des ob-

« Qui modo conspicitur est mihi semper honor,
« Quaeque petunt aliae, referunt, prosuntque, nocentque,
« Voti nullius ast ego compos eo. »
Illa roget demum, dicent, et ad oscula currat,
Et tibi : « Cur pateris esse molestus ei ? »

1. Qui fera judicio pro recto praemia quaerit,
Ille tuum peragit, fraus inimica, nefas,
Qui dare quae debet gratis pia munia juris,
Indigni pretii pensat avarus ope (v. 333-336).

Cf. le Capit. de Worms, 829, c. 5 : « De cetero omnibus scabinis denuntietur, ne deinceps etiam justum judicium vendere praesumat. »

2. Sed ne actus nostros discretio linqueret alma,
Resve putarentur hae simulante agi,
Neve forem multis novitate notabilis ipsa,
Horreretque bonum proximitate mali,
.....
Haec ego pertractans sumebam parva libenter,
Quae non saeva manus, cara sed illa dabat (v. 275-278 et 283-284).

servations tout en rendant ses arrêts. Cela donne beaucoup plus de poids à ses invectives, car nous y voyons non plus une rhétorique banale de prédicateur, mais l'éloquence indignée d'un honnête homme.

Equité et mansuétude, en ces deux mots se résume toute la doctrine que prêche Théodulf à ses collègues, commissaires royaux, juges ou scabins. Il revient toujours à ces deux idées, sur tous les tons, sous toutes les formes, avec une abondance qui serait fatigante si l'on n'y sentait pas l'accent de la droiture, de la charité et de la foi. Théodulf est vraiment le juge selon le cœur de Charlemagne ; comme le prescrivent les capitulaires, il est le protecteur des innocents et des opprimés ; il est surtout le protecteur des pauvres, si souvent victimes des riches et des puissants. C'est par un appel en faveur des pauvres qu'il termine son poème, et, en dépit de leur prolixité, souvent obscure, ses vers ont ici une véritable éloquence. « O toi, s'écrie-t-il, qui que tu sois, qui as des pauvres sous ta garde, sois plein de douceur envers eux ; sache que, par nature, ils sont tes égaux. Ce n'est pas la nature, c'est le péché qui te les a soumis et qui a subordonné l'homme à l'homme. C'est leur sueur, c'est leur travail qui t'enrichissent ; toi seul es riche par l'association de leurs efforts. Les fleuves s'accroissent par l'affluent des rivières ; le riche devient riche par l'aide des pauvres. Les corps s'engraissent en en dévorant d'autres ; la chair vit et prospère par la mort. Le plus fort écrase le plus faible, le plus grand le plus petit ; et l'un se fortifie de ce qui affaiblit l'autre. Ainsi font le faucon et l'épervier le long des rivages, ainsi fait le loup dans les bois, le poisson dans les eaux. Ainsi la bête fauve est tuée par la bête fauve, le serpent par le serpent, et le bétail désarmé doit se résigner à être dévoré. O mortels, fuyez l'exemple des carnassiers ! que l'homme ne soit pas pour l'homme ce que la bête fauve est pour les autres animaux..... Ne sois pas violent, sois doux pour les malheureux ; ils valent peut-être mieux que toi..... Ne tiens pas compte de leurs fautes, pardonne-les ; personne, en cette vie, ne peut s'en dire exempt. O mortel, sois miséricordieux pour les mortels, la nature

vous a soumis à la même loi : quelque différentes que soient vos destinées, vous êtes semblables par la naissance et par la mort. La même eau sacrée vous a bénis, vous avez été oints de la même huile, la chair et le sang de l'Agneau vous rassasient tous ensemble » (v. 895-954)¹.

Les sentimens de charité sociale, que le christianisme a répandus dans le monde, n'ont jamais trouvé des accents plus forts ni plus touchants.

Il n'est pas d'œuvre qui, mieux que ce poème de Théodulf, nous fasse comprendre l'esprit qui a animé le gouvernement de Charlemagne, le puissant concours prêté par le clergé au grand empereur dans l'accomplissement d'une œuvre de réorganisation politique et sociale dont l'Église a été la principale inspiratrice, enfin l'influence bienfaisante exercée par le christianisme dans les premiers siècles du moyen âge. Il n'a cessé de parler aux Romains corrompus et aux Germains encore barbares de justice et de pureté. On prétend que le christianisme a contribué à désarmer l'Empire en face de l'invasion. Je doute beaucoup, pour ma part, que l'Empire, ruiné et affaibli par ses vices intérieurs, eût été capable de résister aux barbares, mais je sais bien ce que le monde eût perdu s'il n'y avait eu en présence que les païens de la décadence et les adorateurs d'Odin et de Thor, s'il eût été livré uniquement à cette dépravation et à cette sauvagerie. Le christianisme a maintenu, au milieu de l'anarchie qui a suivi l'invasion, un idéal de pureté, de douceur et d'équité qui s'est peu à peu insinué dans les âmes ; il a été, auprès des barbares, l'interprète de la tradition romaine,

1. *Pauperibus quicumque praees, mitissimus esto,
Teque his natura noveris esse parem.
Non hos condicio tibi met, sed culpa subegit,
Quae dedit ut homini subditus esset homo.
Horum te sudor, horum solacia ditant,
Pluribus his junctis ditior unus ines.*
.....
*Parcere, mortalibus, mortalibus ergo parato,
Cum quis naturae lex manet una tibi ;
Quisque tuo dispar si sit per prospera cursus,
Ortus et occasus qui tibi, par et eis.
Fons sacer hos tecum beat, inlinit unguen avitum,
Atque agni satiat hos caro sive cruor.*

et il a fait pénétrer, dans leurs esprits, quelque chose des idées d'ordre, de bon gouvernement que Rome représentait, tout en adoucissant ce que la loi romaine avait de trop inflexible. C'est le clergé catholique qui a été l'inspirateur et le collaborateur dévoué de Pépin et de Charlemagne dans leur œuvre de reconstitution de l'Etat franc ; c'est grâce à lui surtout qu'a été conçu un idéal de gouvernement tutélaire, protecteur de la paix et de la justice, ami des pauvres et des opprimés, guidé par des principes moraux et religieux, idéal qui, après Charlemagne et Louis le Pieux, reparaitra au ^{xiii}^e siècle vivant et agissant avec saint Louis.

Toutefois, il faut l'avouer, non seulement l'Eglise n'a pas réussi à faire complètement triompher ses doctrines, mais elle n'est pas elle-même restée fidèle à l'esprit qui l'animait au temps où Théodulf dictait aux juges les principes de leur conduite. C'est elle qui a été envahie par les vices qu'elle combattait. Cette vénalité de la justice, qu'il flétrissait en termes si virulents, où fleurira-t-elle plus que dans les tribunaux ecclésiastiques ? Eustache Deschamps dira, au ^{xiv}^e siècle :

On ne verra jamais tant faire
D'abus, d'excès, d'extorsions
Es layes juridictions
Comme l'on voit aux cours d'église.

Jusqu'à la fin du ^{xviii}^e siècle, la vénalité restera la plaie de notre système judiciaire, et c'est après la Révolution seulement que la France pourra se vanter d'avoir une justice gratuite et une magistrature intègre. — L'Eglise, si aimée des pauvres et si convaincue de l'égalité naturelle des hommes, sera la dernière à posséder des serfs. Les tribunaux ecclésiastiques, qui ont rendu de si grands services en substituant aux épreuves judiciaires et à la procédure civile l'enquête par témoins, donneront naissance aux tribunaux de l'inquisition, où la procédure secrète enlèvera aux accusés toute garantie de bonne justice, et ce mot d'*inquisition*, qui, à l'origine, indiquait un immense progrès dans la procédure, deviendra le synonyme de tyrannie, et la négation de toute justice. Les successeurs de ce

Théodulf qui avait horreur de verser le sang, qui protestait contre la peine de mort appliquée même aux criminels, livreront à la hache des bourreaux et aux flammes des bûchers des milliers d'hommes, coupables seulement de ne pas penser comme eux. C'est à Orléans même, la ville épiscopale de Théodulf, que, pour la première fois, au ^x^e siècle, la peine de mort sera appliquée à des hérétiques. Enfin, presque de nos jours, le plus éloquent des apologistes du catholicisme sera en même temps l'avocat de la peine de mort et le panégyriste du bourreau. Les idées que le christianisme avait commencé à répandre ont été reprises par la philosophie; l'œuvre qu'il avait été impuissant à achever, c'est l'esprit laïque moderne qui l'a accomplie. Si une étude comme celle que nous venons de faire nous enseigne à rendre justice au passé, elle nous apprend aussi à ne pas être trop sévères pour le temps où nous vivons.

INSCRIPTION D'ANTIOCHUS I SOTER

PAR J. OPPERT

Honorer la mémoire de l'éminent épigraphiste latin, du savant maître de l'archéologie romaine, du juge compétent en antiquités gauloises, par la publication d'un texte cunéiforme pourrait paraître singulier et paradoxal. On a beau mettre en avant la solidarité des sciences entre elles, appliquer à plus forte raison ce principe général à la paléographie en particulier ; on serait en droit de nous demander en quoi un document quelconque du domaine de l'assyriologie pourrait être plus apte que n'importe quel autre à rappeler les travaux qui feront toujours respecter le nom de Léon Renier. Heureusement nous avons pu trouver un texte qui se rattache, bien qu'indirectement, par l'auteur auquel nous le devons, à l'histoire antique de notre pays. Une inscription trouvée à Babylone, dans les ruines rappelant la légende de la tour de Babel, et offrant un rapport historique avec les Gaulois, présente un attrait de curiosité ; c'est à ce titre surtout que nous publions le texte et la traduction du document qui va suivre.

Antiochus, fils aîné de Séleucus Nicator, succéda à son père, assassiné par Ptolémée Céramus, en 281 avant J.-C. Les Gaulois avaient envahi la Grèce, brûlé Delphes, tué Ptolémée Céramus et Sosthènes, roi de Macédoine ; ils avaient, partant de Thrace, passé en Asie (en 277),

mais ils furent vaincus par Antiochus, auquel cette victoire valut le titre de *Soter*, le Sauveur. Mais les Gaulois prirent leur revanche, en 261 ; le roi de Syrie périt devant Ephèse, en combattant contre eux.

Après la victoire remportée sur les envahisseurs de l'Asie, Antiochus paraît avoir résidé à Babylone, enlevée à Antigone par Séleucus. Il devait avant tout autre rechercher la ville sainte des Chaldéens, dont l'occupation incontestée avait paru tellement importante à son père pour faire de cet événement le point de départ de la plus ancienne ère en usage, l'ère des Séleucides (1 octobre 312 avant J.-C., 9,689). Comme nous devons le conclure du texte qui nous occupe, Antiochus, non content de résider passagèrement à Babylone, suivit l'exemple des Lagides en Egypte, et se comporta en roi chaldéen. Pour flatter la vanité nationale, il mit de côté son orgueil hellénique ; il accepta la langue des Barbares, il adora leurs dieux, il restaura leurs sanctuaires. Non content de se servir de la langue des Nabuchodonosor et des Mérodachbaladan, il remonta bien au delà de leur siècle, et choisit non pas l'écriture cursive, qui avait amplement satisfait l'ambition des monarques indigènes quand il s'agissait de perpétuer leur mémoire sur les cylindres ; mais il fit graver dans l'argile de ses barils commémoratifs, avec une pédantesque affectation, les signes archaïques et très compliqués ordinairement réservés au marbre et au basalte.

Bien plus encore : le roi de Syrie, marchant sur les traces des anciens rois de Babylone, entreprit la restauration des temples chaldéens tombés de vétusté, et il songea surtout à faire renaitre de ses ruines le plus ancien sanctuaire, la Tour des langues à Borsippa, ville jadis indépendante, et plus tard englobée par Nabuchodonosor dans l'agglomérat babylonien. Ce temple avait été épargné par Xerxès ; Hérodote (I, 181) dit expressément qu'il existait encore de son temps. Le monument était appelé en sumérien *E-zida*, « maison de la main droite » ; il était probablement en commun avec le *Temple des sept sphères*, également à Borsippa, nommé le sanctuaire (*šiqqurra*) de Borsippa, ou comme un jeu de

mots le sémitisait, le *zikurat*¹, endroit auquel se rattachait le souvenir de la ville. C'est ici que se plaçait le théâtre de la confusion des langues, et le Talmud nous révèle l'existence d'un autre calembourg qui corrigeait *Borsif* en *Bulsif*, « confusion des lèvres ».

Le *Ezida* n'était pas détruit, comme le *E-saggatu* ou *E-sag-ila*, la Pyramide, dont parle Strabon ; celle-ci avait été saccagée par les Perses, et Alexandre avait tenté de la restaurer, en employant pendant deux mois dix mille hommes pour en déblayer les décombres. *E-zidu* semble avoir été préservé d'une pareille catastrophe : aussi le texte qu'on va lire ne mentionne-t-il pas que l'édifice fût en ruines ; il constate seulement le fait d'une restauration entreprise par Antiochus, pareille aux réédifications jadis mises en œuvre, successivement par Assarhaddon (680-668), par Nabuchodonosor (604-561), par Nériglissor (559-555), par Nahonid (555-538), et enfin par Cyrus lui-même, qui dès son entrée à Babylone se fit proclamer roi de Babel. Le conquérant achéménide, lui aussi, prit les titres de restaurateur de la Pyramide et de la Tour ; il est probable que ses successeurs le suivirent dans les mêmes errements, surtout pendant le temps où l'impossibilité d'habiter le palais de Suse, détruit par un incendie, sous Artaxerxès I, forçait les rois de résider à Babylone. Nous ne savons pas si Alexandre, Antigone et Séleucus, ont laissé des textes constatant leur bienveillance pour la religion des Chaldéens ; il faut peut-être renoncer à l'espoir de retrouver des documents cunéiformes émanant d'Alexandre, que la mort empêcha de réaliser son dessein gigantesque de relever Babylone d'une décadence prochaine et d'en faire la capitale de son vaste empire. Quant à Antiochus Soter, il s'exprime ainsi dans le texte que nous rendons dans la transcription :

1. De *Zakar*, se souvenir.

INSCRIPTION D'ANTIOCHUS SOTER.

- Col. I.
1. *An-ti-'-ku-uš. sarru. rab-u*
Antiochus, rex magnus,
 2. *sarru. dan-nu. sarru. HI (asir). sar. E. KI.*
rex potens, rex servator (Soter), rex
sar. mat. mat. (matati)
Babylonis, rex regionum,
 3. *za-ni-in. E-sag-gatu¹. u. E-zi-da.*
instaurator Pyramidis et Turris.
 4. *abal (TVR-US). ris-tan. sa. ši-lu-uk-ku. sari.*
filius primogenitus Seleuci regis
 5. *avil. Ma-ak-ka-du-na-ai. sar. E.KI.*
Macedonis, regis Babylonis,
 6. *a-na-ku. i-nu-sa. a-na. e-bi-is.*
ego. Jamdudum ad aedificandas
 7. *E-sag-gatu. u. E-zi-da.*
Pyramidem et Turrem
 8. *lib-bi. ub-lam-ma. libitti. madu. (HI. A)*
animum adverti et lateres constructionis
 9. *E-sag-gatu. u. E-zi-da.*
Pyramidis et Turris
 10. *i-na. mat. Hat at-tim. ina gate-ya. el-li-ti.*
in Syria a manibus meis augustis
 11. *i-na. ni-iz (kišal) te-nit-ti. al-bi-in-va*
cum tabula insculpta litteris notata finxi et
 12. *a-na. na-di-e. us-sa. sa. E-sag-gatu*
ad jacienda fundamenta Pyramidis

1. Nous conservons la lecture ancienne *E-sag-gatu* pour indiquer l'écriture originale de ce nom; la prononciation est en effet *E-sag-ila* (R., II, 26). Une variante indiquée plus bas démontre l'existence des formes *E-sag-gil* et *sag-gil*.

13. *u. E-zi-da. ub-bi-il ina. Addari. yum. 20. kam.*
et Turris apportavi. Mense Dystro, die vicesimo,
14. *satti. 43. kam. us-su. sa. E-zi-da.*
anno quadragesimo tertio, fundamenta Turris,
15. *biti. ki-i-ni. bit. Nabu. (AN. AK). sa. ki-rib.*
domus aeternae, templi Nebo qui est in medio
Bar-zip. KI.
Borsipporum,
16. *ad-di-e. us-si-su. Nabu. hablu. ši-i-ri.*
jeci fundamenta ejus. Nebo, fili sancte
17. *si-kin-la. ili. mus-tar-ḫu.*
. deorum, incitator,
18. *sa. a-na. ta-na-da-a-ti.*
cui in laudes
19. *sit-ku-nu. habal. ris-tu-u.*
propensitas, fili primogenito
20. *sa. Marduk. i-lit-ti. An. A-te-a-u-a.*
Merodachi, progenies deae Ateaviae
21. *sar-rat. epse (kak) -ti gate. nab-ni-ti¹.*
reginae operibus manum creaturarum,
22. *ḫa-dis. nap-li-iš. va.*
fauste fave
23. *i-na. ki-bi-ti-ka. ši-ir-ti.*
in voluntate tua sancta
24. *sa. la. in-nin-nu-u ki. bit-šu.*
cujus non irrita fiunt verba,
25. *su-um-qu-ut. ma-a-ti. aī-bi-ya.*
subjectionem terae inimicorum meorum,
26. *ka-sa-du. ir-ni-it-ti-ya.*
obtinendam victoriam meam
27. *eli. na-ki-ri. u-su-uz-bitu i-na. li-i-ti.*
supra rebelles, famam domus per gloriam,
28. *sarru-u-tu. mi-sa-ri. pa-li-e.*
regnum justitiae, annos regni

1. C'est ainsi qu'il faut lire.

29. *bu-a-ri. mu-an-na-è.* (sanati) *tu-ub. lib-bi,*
splendoris, annos voluptatum cordis,
30. *si-bi-e. lit-tu tu va si-ri-ik-ti.*
septuplam sobolem ad donationis instar[da].
- Col. II. 31. *sarru-u-tu. sa. An-ti-'-ku-us.* [sarri]
Regnum Antiochi regis,
32. *u. 'i-lu-uk-ku. habli-su. sarri.*
et Seleuci filii ejus regis,
33. *a-na. da-ra-a-ti. tur-te-bi-e.*
in perpetuam augeas.
34. *Nabu. habal. E-sag-ga-tu*
Nebo fili Pyrannidis
35. *bu-kur. An silik-lu-hi (Marduk). ris-tu-u.*
primogenite Merodachi princeps,
36. *i-lit-ti. An-a-te-a-u-a. sar-rat.*
progenies Ateauiæ reginae,
37. *a-na. E-zi-da. bit. ki-i-ni.*
in Turrem domum aeternam,
38. *bit. An. a-nu-ti-ka. su-bat. tu-ub¹. lib-bi-ka.*
domum dominationis tuæ, sedem voluptatis animi
tui,
39. *i-na. hi-da-a-tav. u. ri-sa-a-tuv.*
in gaudiis et cantibus
40. *i-na. e-ri-bi-ka. i-na. ki-bi-ti-ka.*
in intratione tua secundum voluntatem tuam
41. *rabi-ti. sa. la. us-tam-ša-ku. li-ri-ku. yu-mi-ya.*
magnam quæ non subterfugitur, augeantur dies
mei,
42. *li-mi-da. mu-an-na-ti-ya (sanatiyu)*
multiplicentur anni mei,
43. *li-kun. iz-gu-za-u-a (kuššūa). li-il-bi-ir.*
stet thronus meus, veterascat

1. Le scribe négligent a oublié la syllabe *ub*.

44. *pa-lu-u-a. i-na. haṭ-ṭa-ka. si-i-ri.*
initium principatus mei. Stylo tuo sancto,
45. *mu-kin. pal-lu-uk-ku. An. E. (same) u. irṣi-tiv.*
statuente revolutionem coeli et terrae,
46. *i-na-. pi-i-ka. el-li. lis-tak-ka-nu.*
in facie tua augusta stabiliatur
47. *du-un-ki-ya. mat. mat. é (matati). ta (istu) ṣi-it.*
fortuna mea. Terras inde ab ortu
An-Samsi.
Solis
48. *a-di. e-ri-ib. an-Samsi. lik-su-da.*
usque ad occasum solis attingant
49. *qatē-aī. man-da-at-ti-si-nu. lu-u'-ni-qi-va.*
manus meae, tributa earum percipiam et
50. *a-na. suk-lu-lu. E-sag-gaṭu*
in perfectionem Pyramidis
51. *u. E-zi-da. lu-bi-el. Nabu.*
et Turris impendam. O Nebo,
52. *hablu. ris-tan. i-na. E-zi-da.*
fili princeps¹ in Turrem
53. *bit. ki-i-ni. i-na. e-ri-bi-ka.*
domum aeternam in intratione tua,
54. *damik-tiv. An-ti-'-ku. uš. sar. matati.*
felicitas Antiochi regis terrarum,
55. *ṣi-lu-uk-ku. sarri. habli-su.*
Seleuci regis filii ejus,
56. *sal. Aš-ta-ar-ta-ni-ik-ku.*
Stratonices
57. *ḥi-rat-šu. sar-ra-at.*
uxoris reginae

1. Il manque peut-être ici une ligne « de Mérodach », pour indiquer encore une fois qui est le père de Nebo.

58. *da-mi-ik-ti-su-nu.*

felicitas eorum

59. *li-sa-ak-kin. i-na. pi-i-ka.*

constabiliatur in facie tua !

TRADUCTION.

« Antiochus, le grand roi, le roi puissant, le roi sau-
« veur (Soter), roi de Babylone, roi des pays, rénova-
« teur de la Pyramide (*E-sag-il*) et de la Tour (*E-zida*),
« fils aîné du roi Séleucus, le Macédonien, roi de Ba-
« bylone, moi.

« Depuis longtemps, mon esprit m'a engagé à rebâtir
« la Pyramide et la Tour, et j'avais moulé les briques de
« bâtiment (semblables à celles) de la Pyramide et de la
« Tour, dans le pays de Syrie (*Hatti*) par mes mains au-
« gustes, en me servant du timbre portant ma signature
« que j'avais fait apporter pour jeter les fondations de la
« Pyramide et de la Tour.

« Au mois d'Adar (Dystrus), le vingtième jour de
« l'année quarante-trois, j'ai jeté les fondations de la
« Tour, la maison éternelle, le temple du dieu Nébo,
« qui est dans Borsippa.

« O dieu Nebo, fils du des dieux, qui excite aux
« œuvres, qui est proche à ceux qui le préconisent, fils
« aîné de Mérodach, rejeton de la déesse Ateauïa, la
« reine, sois gracieusement propice aux œuvres des mains
« des créatures !

« Par ta sainte parole, dont aucun mot n'est sans
« effet, j'obtiendrai l'anéantissement du pays de mes
« ennemis, la victoire sur les rebelles, l'affermissement
« de la maison par la vaillance, la justice dans mon
« gouvernement, des anniversaires heureux de mon avè-
« nement, des années de satisfaction de mon âme, l'ac-
« croissement de la race ; que tout cela soit accordé !

« Tu augmenteras la royauté d'Antiochus (le roi) et de
« Séleucus, son fils, le roi, pour toujours.

« O dieu Nebo, fils de la Pyramide, premier-né de

« Mérodach, rejeton d'Ateuaïa, la reine, quand tu entreras en joie et avec des chants dans la Tour, la maison éternelle, la maison de ton pouvoir céleste, le siège du plaisir de ton cœur, que par ta volonté, qui ne peut être éludée, mes jours soient prolongés, mes années multipliées, que mon règne soit affermi, que mon avènement devienne un fait ancien !

« Que par ton burin éternel qui règle les révolutions du ciel et de la terre, soit confirmée mon existence heureuse devant ta face ! Que mes mains atteignent les pays depuis le lever du soleil jusqu'au coucher du soleil, que j'amoncèle leurs tributs pour les employer à l'achèvement de la Pyramide et de la Tour !

« O Nebo, fils aîné ¹, quand tu entreras dans la Tour, la maison éternelle, que soit prédestinée devant ta face la félicité d'Antiochus, roi des pays, de Séleucus le roi, son fils, de la reine Stratonice, son épouse, la félicité à eux tous ! »

NOTES.

Le texte de ce document a été publié pour la première fois, par le P. Strassmaier, dans les planches du *Congrès international des Orientalistes à Berlin*, t. II, n° 111, puis dans la publication du *Musée britannique*, t. V, pl. 66. Une première traduction a été donnée par moi, dans le *Recueil d'assyriologie et d'archéologie orientale*, t. I, p. 102.

Le document est écrit en caractères archaïques, comme nous l'avons dit, et assez facile à lire. On voit que le scribe a fait preuve de connaissances archéologiques, néanmoins assez restreintes; la forme des caractères, variée et quelquefois plus compliquée qu'elle ne devrait être, montre une recherche pédantesque; souvent celle des textes cursifs est exclusivement employée².

L. 1. Le nom d'Antiochus, écrit généralement *Anti'ikuśu*, est ici épilé *Anti'kuś*. Le *s* du nominatif est

1. Il manque dans le texte : « de Mérodach. »

2. Ainsi, le *é* n'est jamais écrit par le signe archaïque.

exprimé dans la transcription, comme dans *Antipatrušu*, Antipater, *Dimitrišu*, Démétrius, tandis que les noms tels que *'Silukku* ou *'S'iluku*, Séleucus, *Isidoru*, Isidorus, *Dukulé*, Dioclès, nous fournissent le thème même du nom. Toutes ces transcriptions prouvent qu'à l'époque d'Alexandre, *Alikšandar*, la catégorie des sifflantes correspondant au D hébreu, se prononçait comme un *s* fort, tandis que quelques siècles auparavant, à Ninive, le D assyrien avait le son du *š*, *ch*, et le W celui du *s*.

L. 2. L'expression de *sar HI* est connue. Précédant le titre de roi de Babylone, on pourrait trouver dans le *HI* une abréviation de *mat. An HI. ki*, terme d'Assyrie. On pourrait encore traduire *An. sar HI*, par *sar kissati*, « roi des légions », et le comparer au terme *sar su*, qui se lit si souvent dans les textes assyriens. Mais puisque le titre de « roi des légions » n'est pas sûrement équivalent au *sar HI*, qui se trouve quelquefois dans les textes babyloniens, nous lui donnons un autre caractère; nous transcrivons par *sarru asiru*, le roi sauveur, allusion au titre même de *Soter*. Souvenons-nous que la formule perse : *Auramazdâmaiṣ upaṣtām abara*. « Ormazd me porta secours », est traduit en babylonien par *iz kil*, et que ce terme est interprété dans le glossaire, R., II, 47, par le verbe *itisir*, de la reine *asur*. Sans emporter toute la certitude voulue, notre proposition est acceptable.

L. 3. Les monuments qui entrent dans les titres des rois de Babylone, même de Cyrus, et adoptés par Antiochus, sont le *E-sag-gaṭu* ou *E-sag-il*, la Pyramide ou la ruine de *Babil*, tandis que *E-zida*, la Tour, est représenté par le *Birs-Nimroud*. Le titre de « roi des pays » est celui que les rois perses prennent à Babylone.

Il est aujourd'hui certain que le mot *E-sag-gaṭu* est à prononcer *E-saggil*. Un contrat-jugement de la 8^e année de Nabonid, publié par le P. Strassmaier (*Congrès de Leyde*, n° 89), donne la variante du nom *E-saggil-zir-ibni*. Le *gil* est le *gi* superposé : cela prouve que la forme de la brique d'Assarhaddon (W. A. J., t. I, pl. 48, n° 9), et où le *kil* ou *gil* est représenté par le carré, est

à lire : *Esaggil*. Un autre document donne simplement : *Sag-gil*.

L. 4 et 5. Le nom de Séleucus est écrit ici : *S'ilukku*, non *S'iluku*, comme ailleurs; le grec Μακεδών est transcrit par *avil Makkadunāi*.

La forme de *E KI*, connue comme transcription assyrienne du perse *Bābirus*, signifie « la ville de la parole », et est une allusion au mot *babilu*, « confusion », forme essentiellement assyrienne de *balal*, confondre; cette étymologie adoptée par la Genèse provient de Babylone, concurremment avec celle de *Bab-ili*, porte des dieux, acceptée et transformée par les Arabes qui font dériver le nom de la cité sainte de *Bab-bil*, porte de Bel.

L. 6. Après le protocole, l'inscription commence par le mot *inusu*, que je traduis par « depuis longtemps. »

Le reste de la phrase est très difficile et quelque peu insolite. Les mots *libbi ublamma*, « animum adverti », se trouvent aussi ailleurs, et généralement lorsque le sujet est un dieu qui dirige l'esprit du roi sur telle ou telle entreprise.

Mais la véritable difficulté réside dans la phrase qui suit et qui rend compte du moulage des briques, opération qui est également relatée dans les textes assyriens. Sargon raconte très longuement cette cérémonie qui précédait à la mise de la pierre de fondation. Antiochus semble l'avoir fait en Syrie, pour ainsi dire, par procuration; il fit mouler les briques destinées à la Pyramide et à la Tour, et envoya les symboles en usage à Babylone; néanmoins, il est difficile d'admettre que le 20 adar de l'an 43, il n'ait pas été en personne à Borsippa.

Le passage est obscur. Il n'est ni bien conservé, ni bien lu. Le P. Strassmaier dessine le second mot de la ligne 11, autrement que M. Pinches qui, d'ailleurs, n'a même pas compris la valeur du signe *te*, qu'il rend à tort par *ru*.

Voilà pour le seul signe sûrement lu. Le premier caractère est figuré par M. Pinches, comme étant *ni iz*, l'idéogramme « plaque », tandis que l'abbé Strassmaier y substitue un dessin plus compliqué : le signe qui suit la lettre *te* est transcrit dans l'ouvrage anglais, par *us*, qui,

pourtant aux passages assez nombreux où il peut être constaté, fournit une forme toute différente. Le caractère pourrait être l'idéogramme « mère, *ummu*, et prospère », ouvert, *rapas*. Mais le mot *nizrusti*, de la transcription anglaise, ne donne aucun sens, pas plus que *kišal rusti*.

Une autre remarque qui vient à l'esprit de tout lecteur est celle-ci : il est très surprenant que le roi de Syrie ait fait mouler, en Syrie, une quantité considérable de briques, pour les apporter à Babylone, où l'argile était la matière principalement employée à la construction des édifices, et où elle était excellente et à profusion. J'aurais proposé de voir dans le membre de phrase de la ligne 11, l'indication d'un décret, *ordo*, par lequel le roi ordonnait le moulage des briques à Borsippa. Néanmoins, la phrase qui suit : « je les fis apporter » : *ubbil*, semblerait s'opposer à cette interprétation. Nous en proposons donc une autre.

Nous reconnaissons dans *ni iz* le mot *kišallu*, plaque; *kišal tenitti* semble signifier le timbre, avec lequel on imprimait les inscriptions (*tenitti*) lues sur les briques. Cet usage, on le sait, contient en germe l'idée de la typographie. L'application du timbre qui devait produire l'empreinte du nom royal, était accompagnée sans doute de certaines solennités, et surtout la remise du timbre devait donner lieu à un cérémonial religieux.

Nous lisons dans un texte de Nabonid (R. V, 64, col. 2, l. 5) un récit assez obscur de ces cérémonies, à l'occasion de la découverte faite par ce roi, du cylindre d'Assurbanabal, déposé jadis par ce roi dans le temple de Harran :

ussusu addi va ukin libnatšu : ina sikar karani
fundamenta jeci et posui lateres ejus: sicera vini
kišal [tenitti] sallarisu amḥaṣ va ablul
tabulam sculptam camerae aspersi et humectavi
*tarahḥus*¹
impressionem ejus.

1. Il n'est nullement sûr que le mot *kalakku*, employé dans des phrases analogues, soit un synonyme de *tarahḥu*.

« Je jetai les fondations et je posai les briques. Avec de la liqueur fermentée faite de vin, j'aspergeai la plaque à timbrer les briques de sa coupole, et j'humectai ses impressions¹. »

Ce qui suit est plus clair et aussi intéressant. Nous lisons la date du 20 adar, de l'an 43. Le mois d'Adar est la traduction du mois macédonien *Dystrus*. C'est la date la plus ancienne connue qui se rattache à une ère, et spécialement ici à l'ère des Séleucides, dont l'époque est le 1 octobre 312 avant J.-C., — 311, l'an 9,689² d'après notre manière de désigner les dates antéchrétiennes, en augmentant l'ère vulgaire de 10,000 ans; ainsi l'on maintient les chiffres de notre computation européenne.

La date du texte est donc du mois de février 269 avant J.-C. — 268, 9,732; c'est alors que le roi jeta les fondations, c'est-à-dire, répara les soubassements du temple E-zida dans Borsippa (*Barzip*). Il y eut plusieurs temples de ce nom; l'un était un sanctuaire vénéré à Calach.

Ce qui suit est une copie plus ou moins exacte des anciens textes des rois babyloniens. L'invocation à Nebo ressemble beaucoup à celle que j'ai traduite dans l'inscription de Borsippa, en 1857.

On peut dire que les difficultés de détail qui alors s'opposèrent à une interprétation complète, ne sont guère levées. Les titres de *sikinla* des dieux, de *mustarha*, sont tout aussi inexpliqués; l'adverbe *hadis*, interprété aujourd'hui par « joyeusement », est tout aussi inintelligible. La même difficulté se rencontre pour la phrase : *ina*

1. M. Johannes Latrille a publié dans le *Journal d'Assyriologie* de Munich, 1885. p. 247, le texte de Nabonid. Il traduit le terme *niiz* par huile, et semble ignorer que cet idéogramme signifie *kisallu*, plaque, planche, et que le mot ne peut signifier « huile » (V. R. I, 19, 87, où on cite des *kisalli* du bois de cèdre). D'après M. Johannes Latrille, le roi Nabonid a *immergé* la paroi du temple et son mur de circonvallation (!) dans de la boisson fermentée, de vin, d'huile et de miel ! Le travail de M. Latrille, nonobstant quelques remarques philologiques soutenables, et quelques traductions bien trouvées, se distingue par une insuffisance archéologique lamentable, ainsi que par le défaut absolu d'études sur l'histoire de l'assyriologie.

2. C'est-à-dire 2100 avant la révolution française de 1789 (11, 789).

hidati ou *risati* ; la traduction « en joie et fêtes » laisse beaucoup à désirer.

Le texte nomme Nebo le fils de Mérodach, et le rejeton de la déesse *Aneaua*, *Ateana*, *Akum-ua*, *Abil-ua*. Une analogie babylonienne ne m'est pas présente à l'esprit, il se pourrait qu'une institution nouvelle, peut-être grecque, se cachât sous ce mot. La femme de Mérodach est Zarpanit, et je ne vois pas un nom de cette déesse qui soit comparable au terme qui nous occupe¹.

J'avais proposé : « la reine qui forme les mains de l'embryon ». Mais il doit y avoir une fausse lecture : au lieu de *pati*, *kakti*, et alors : *epseti gatē nabniti hadis naptis*, « sois propice aux œuvres de la main des créatures. »

Le mot *palū*, si souvent commenté, semble définitivement désigner le jour du nouvel an qui suit l'avènement. Ce n'est pas le jour de celui-ci, à partir duquel on comptait les années de règne, comme à Babylone et dans le livre des Rois, ainsi que je l'ai irréfutablement prouvé dans mon *Salomon et ses successeurs*. L'année de règne est rendue par le mot *sanat*. Par extension, le mot *palū* signifie règne tout court : il est possible que la cérémonie de l'installation eût lieu le 1^{er} nisan qui suivait l'avènement au trône.

Les lignes 23 et 24 sont une imitation des textes de Nabonid (R. V., 64, 1, 35).

A la ligne 30, le mot de *littutu* est donné par l'édition anglaise, tandis que le P. Strassmaier met *littu*.

Le mot *sirikti* (ib.) est employé à l'absolu ; ordinairement les rois babyloniens employaient la formule : *ana sirikti surkam*, « donne cela comme donation. »

La seconde colonne, à partir de la ligne 31, contient peu de choses difficiles à comprendre. Le fils d'Antiochus Séleucus est celui dont parle l'épitomé du XXVI^e livre de Trogue Pompée, comme ayant été tué avant l'avènement d'Antiochus Théos ; cette mention donne à notre texte la valeur d'un document historique important.

La ligne 44 donne *ina izdaka* peut être à lire : *ina*

1. J'avais même pensé à aller jusqu'à Εὐλειθυια, Ilithya.

pitnika. Le mot dans les passages parallèles est *izlihusi um* (Etud. assyr., p. 174, 1857), qui semble avoir le sens de colonne d'écriture. Je proposerais de lire : *hattaka* « ton burin. » Ligne 45, il faut lire : *pallukku*, non *pal-kukku*.

La transcription du nom de Stratonice, *Astartan'kku*, contient sans doute une allusion au nom d'Astarte. C'est la reine connue par son aventure, dans laquelle le célèbre médecin Erasistrate joua un rôle ; c'est aussi elle que l'écrit de Lucien, *de la déesse syrienne*, mentionne en même temps que Phèdre et Sthénéboca ; elle accuse, d'après Lucien, faussement l'eunuque Combabus d'avoir voulu attenter à sa pudeur. Ce récit, en ce qui regarde Stratonice, est fabuleux ; car le mythe de Combabus a son origine dans la légende chaldéenne d'Istubar, où Khumbaba est le tyran élamite ; après sa mort, Istar devenue amoureuse d'Istubar et repoussée par lui, se venge en envoyant contre le héros chaldéen un taureau céleste. Celui-ci est tué, et son membre coupé est jeté à la face d'Istar.

On remarque sans doute l'inversion du mot *ina eribika*, « lors de ton entrée », qui se trouve après les mots *in E-zida*, dans la Tour. On peut dire que l'influence de l'hellénisme favorise ces inversions contraires au sentiment sémitique : néanmoins nous en rencontrons de semblables, par exemple, dans l'inscription de Senkerch, faite par Nabuchodonosor (R. I, 51) et ailleurs¹.

Nous bornons ici nos remarques sur ce texte curieux, en exprimant le vœu que les successeurs de nos élèves soient plus heureux dans l'interprétation des passages restés obscurs depuis trente ans, que ne l'ont été leurs prédécesseurs immédiats². Les arguties grammaticales,

1. Nous ne sommes pas, à dessein, entré dans l'interprétation de toutes les expressions qui se trouvent dans cette inscription. Nous avons même expliqué la plupart des termes dans notre travail sur *l'Inscription de Borsippa*, en 1857, dans *l'Expédition de Mésopotamie*, t. II, (1858), et dans le *Commentaire sur la grande inscription de Khor-sabad*, 1863, et notre traduction de la *Grande inscription de Nabuchodonosor*, 1865. Nous pouvons constater avec une satisfaction légitime, que la grande majorité de nos interprétations a pu être maintenue.

2. Nous avons prouvé ce fait dans notre critique du livre de M. Lotz,

qui cachent mal les lacunes de l'explication du sens, ne constituent pas des progrès réels. Ces pédanteries sont à la portée des esprits les plus médiocres, et elles ne feront pas prendre le change aux savants qui, en 1950, écriront l'histoire de l'interprétation des textes assyriens, depuis 1850 jusqu'à l'époque présente.

sur Teglathphalasar, dans les *G. G. A.*, 1881, p. 897 ss.; le progrès dans l'interprétation est peu considérable, et, s'il y en a, il est dû précisément aux assyriologues les plus anciens. L'école de Leipzig, malgré ses grands mots de « scientificité », n'a qu'à en prendre son parti.

COMMENT LES LANGUES RÉPARENT LES POINTS FAIBLES DE LEUR GRAMMAIRE

PAR MICHEL BRÉAL

Si la linguistique s'est appliquée à observer les modifications subies par le mécanisme grammatical, elle n'a pas cherché avec le même soin les causes intellectuelles pour lesquelles ce mécanisme se modifie et se renouvelle. Elle a craint sans doute de s'égarer en poursuivant la découverte de principes qui se dérobent à une investigation directe. Cependant, en renonçant à une telle recherche, notre science serait incomplète. Les langues seraient, en quelque sorte, privées de leur premier moteur. Les causes dont il s'agit ne sont d'ailleurs pas si profondes qu'il faille désespérer de les atteindre. Le langage a été avant tout œuvre de nécessité. Le mot de Lucrèce : *Utilitas expressit nomina rerum* (L'impérieux besoin créa les noms des choses), est vrai pour le détail comme pour l'ensemble. Non seulement le besoin a créé le langage, mais c'est lui aussi qui le transforme. Dans cet édifice laborieusement élevé, des fissures se déclarent ; il faut réparer les brèches, consolider les assises, prévenir les affaissements. Le jour où une certaine partie de la grammaire menace ruine, vite il y faut pourvoir et amener des matériaux de renfort.

Nous voulons montrer un côté de ce constant travail de restauration. Toutes les langues en fournissent des exemples. Nous nous bornerons présentement à un seul point de la grammaire latine.

I. — LE GÉNITIF PLURIEL EN LATIN

Il y avait dans la déclinaison latine un cas qui devait présenter une difficulté particulière, en ce qu'il était exposé à se raccourcir outre mesure, jusqu'au point de disparaître : c'est le génitif pluriel. En effet, *templum* devait faire *templōm*, ce qui, avec l'habitude d'abrégier les syllabes finales terminées par *m*, et de changer l'*o* en *u*, aboutissait à *templūm*, forme exactement semblable au nominatif. *Dominus* donnait *dominōm*, puis *dominūm*, qui se confondait avec l'accusatif singulier. On sait comment le latin para à cet inconvénient : guidé par les féminins de la première déclinaison, qui de temps immémorial faisaient leur génitif pluriel en *ārum*, il adopta le génitif pronominal *ōrum*, d'où les formes *templōrum*, *dominōrum*. Il se sépare ici, non seulement du grec, mais de son frère l'ombrien, qui, au risque de quelque obscurité, s'est contenté de l'ancien génitif : on a, en effet, en ombrien, *proseçeto* « prosectorum », *piaclo* « piaculorum », *Atiersio* « Attidiorum ».

Cette sorte de rallonge fournie à la désinence du génitif pluriel est d'époque récente. Sur quelques as libraux conservés dans nos musées, et qui sont vraisemblablement du cinquième siècle de la ville, on lit en belles capitales : ROMANOM, ce qui nous représente le génitif pluriel. La forme ancienne s'est conservée aussi dans un certain nombre de locutions toutes faites, telles que : *præfectus fabrum*, *sestertium millies*, *trium virum*, *proh deum atque hominum fidem*, où l'esprit, habitué à percevoir un ensemble, ne considère pas les mots un à un, et n'est point exposé à se tromper.

Les génitifs en *ōrum* sont donc le résultat d'un effort pour arriver à la clarté.

II. — LE SUFFIXE -ES- OU -ER-

C'est un effort tout pareil qui nous est révélé par les génitifs pluriels *boverum*, *Joverum*, *nucorum*, *gregerum*,

lapiderum, venant de *bos*, *Jovis*, *nux*, *grex*, *lapis*¹. Avec l'indécision de la prononciation romaine dans les syllabes finales, surtout dans le langage populaire, il ne devait pas y avoir grande différence entre *bovem* et *boum*, *gregem* et *gregum*². Un moyen de remédier à cette incertitude fut l'insertion du suffixe *es*, *er* ; ainsi furent formés les génitifs pluriels *boverum*, *gregerum*, *nucerum*, cités par Varron, Festus et Charisius.

On peut se demander ce qui a décidé la langue pour un suffixe qui n'est pas très employé hors du neutre ; mais quelques indices portent à croire que dans une période plus ancienne il était commun aux trois genres. C'est ce qu'entre autres preuves attestent encore en latin des noms propres comme *Venus*, *Ceres*. Seulement la langue, dans une période de régularisation, a affecté au masculin et au féminin la forme *-ōs*, *-ōris* (*honōs* *honōris*, *fulgos* *fulgōris*, *decor* *decōris*, *tepor* *tepōris*), laissant exclusivement au neutre la forme à voyelle brève (*onus oneris*, *fulgur fulguris*, *decus decoris*, *tempus temporis*³).

C'est au génitif pluriel, comme nous le supposons, et comme tendent à le faire croire les exemples spécialement cités pour ce cas par les grammairiens, que le suffixe *-es-*, *-er-* s'introduisit d'abord. Mais une fois qu'il eut trouvé place dans la déclinaison, il parut si commode que du génitif pluriel il passa aux autres cas indirects. Ainsi l'on eut, non seulement un génitif pluriel *puberum*, *cucumerum*, mais un datif-ablatif pluriel *puberibus*, *cucumeribus*, un génitif singulier *puberis*, *cucumeris*, et de même aux autres cas. Le nominatif résista le plus longtemps à cette intrusion : on a *vomis*, *vomeris* ; *cinis*, *cine-*

1. Bücheler-Havet, § 193.

2. La ressemblance était presque une identité, si l'on admet que l'accusatif singulier des noms imparisyllabiques de la troisième déclinaison était d'abord en *om*, comme en ombrien, où l'on a *arsferturo(m)* = *adfertorem*, *uhturu* = *auctorem*.

3. La différence de voyelle qu'on remarque aux deux génitifs *onēris* et *tempōris*, n'a, à nos yeux, aucune valeur étymologique. À côté de *fenus*, *fenoris*, nous trouvons le verbe *fenoror* ; à côté de *tempus*, *temporis*, nous avons *temperare* et *temperies*.

ris; *pubis*, *puberis*; *pulvis*, *pulveris*. Mais même au nominatif le suffixe *er* finit par s'implanter : les formes *vo-mer*, *ciner*, *pulver*, *puber*, *cucumer* sont employées par des auteurs ou données par des grammairiens¹.

Il semble que cette formation ait été particulièrement employée pour des noms d'animaux, de végétaux ou de matériaux d'usage quotidien, ce qui nous confirme dans l'idée qu'elle doit sa naissance au latin vulgaire. Ainsi le mot indo-européen pour « bétail » est un thème en *u* : sanscrit *paçu*, gothique *faihu* (allemand *vieh*), borussien *peku*. Mais le latin, à côté de *pecu*, s'est donné *pecus* *pecoris*. Joignons-y tout de suite *penus* *penoris*, dont nous avons traité ailleurs², et qui coexiste à côté de *penum* *peni*.

Aux mots déjà cités nous joignons les suivants : *holus* « légume » (cf. *holitor*), *tuber* « champignon », *cicer* « pois », *papaver* « pavot », *laver* « berle » (plante), *siler* « osier », *suber* « liège ». Dans un autre ordre d'idées, *laser* « résine », *later* « brique ».

On assiste encore quelquefois d'une manière plus ou moins directe au travail de la langue adaptant son suffixe à des mots qui restent également usités sous la forme non allongée. C'est ainsi que nous avons *acipensis* (nom d'un poisson) et *acipenser*, *assis* « ais, poutre » et *asser* (même sens); le pluriel *munia* « devoirs, charges » et *munera* (même sens); l'ablatif *pondo*, qui suppose un nominatif **pondum* « poids », lequel serait avec *pendo* dans le même rapport que *toga* avec *tego*, et d'autre part, *pondus*; *gibbus* (masc.), *gibba* (fém.) « bosse », et *gibber* (neutre); **ulcum*, « blessure, plaie », qui a donné *ulciscor*³, et *ulcus* (gén. *ulceris*) d'où *ulcero*.

1. V. Neue, § 47.

2. V. *Mém. Soc. ling.*, V, p. 432.

3. *Ulciscor* « se blesser », d'où « ressentir une injure » et « se venger ».

III. — *PIGNUS, VULNUS, FENUS*

Quand le suffixe en question vient se superposer à un autre suffixe, il se forme entre eux une adhérence qui peut faire croire à l'existence d'une formation simple. Il existe en latin un suffixe apparent *-nus, -neris*, qu'on trouve dans les mots *pignus, vulnus, fenus*. Considéré de plus près, ce suffixe se décompose en deux parties. Nous avons d'abord un ancien participe passé en *no* (cf. *donum, plenus*), et d'autre part le suffixe *-us*. Ainsi *pignus* vient d'une forme **pignum*, participe de *pangere*, *vulnus* de **vulnum*, participe de *vellere*, et *fenus* de **fenum*, participe de *feo* ou *feor* « produire ». Au sujet de ce dernier, l'on peut remarquer qu'il a donné lieu à une sorte de doublet, car nous avons en latin *fenum* « le foin », qui est le produit des prairies, comme « l'intérêt » est le produit des capitaux. On peut rapprocher le grec τόκος qui a les deux sens.

IV. — *ANSEB, PASSEB, ACIPITER, FEMUR, CEREBRUM*

Je viens maintenant à quatre mots qui, à ce que je crois, étaient anciennement monosyllabiques, et qui ne se présentent plus en latin qu'avec le suffixe *er* ou *or* installé à poste fixe à tous les cas.

Le premier est le mot *ans-er*, qui a dû être primitivement **hans*; cf. χήν(ς), vieux haut-allemand *gans*. Le sanscrit a fait passer le mot dans la déclinaison en *a* : *hans-a-s*.

Le second est le nom d'oiseau *pass-er*, rapproché de l'allemand *spatz*.

Le troisième est le composé *aci-piter*, qui renferme dans sa seconde partie le même mot que nous avons dans *præ-pes, præ-pet-is*. Nous entrevoyons un ancien monosyllabe **pes, petis* « oiseau », qui correspond au sanscrit *pat* (*akṣi-pat*). Cf. le cymrique (*p*)*at*, (*p*)*et*, *at-ar* « volucres » (Curtius, n° 214).

Le quatrième est le mot *fem-ur*, que nous avons rap-

proché de l'allemand *bein* « os », et au sujet duquel M. Victor Henry a fait remarquer que la première syllabe était peut-être longue à l'origine¹. Ce mot paraît avoir coûté quelque peine à mettre sur pied, car nous avons aussi *fem-en fem-in-is*, qui présente un autre modèle de formation.

L'exemple suivant est d'un genre un peu différent.

La tête s'appelle en grec *κεφαλή*. On en peut inférer un latin *cer* conservé dans *cer-nuus* « qui tombe la tête en avant »². Ce même mot, allongé par le suffixe *es*, a donné *cer-es*, que nous avons conservé dans **ceres-rum, cerebrum*. Le sanscrit a recouru au même suffixe : il a fait *çir-as*, « tête », et moyennant passage dans la déclinaison en *a, çīrśa-m*.

V. — PULVIS, ITER, UBER

Nous avons vu tout à l'heure la langue hésiter entre *femur* et *femen*. Il y a d'autres traces de cette incertitude. Nous voyons, par exemple, à côté de *pulvis* le mot *pollen*, qui avait à l'origine le même sens, mais qui a fini par désigner la poussière de farine ou fleur de farine. Il est pour **polv-en*, par une assimilation analogue à celle de *tollo* pour **tolvo* (cf. l'adverbe *tolutim*). Le suffixe *-en* est ici en concurrence avec le suffixe *-er*. Le même fait se remarque pour *it-er* et *it-en*, dont le suffixe est venu finalement s'associer à son compétiteur dans les formes comme *itineris*. Ajoutons encore *ub-er*, « mamelle », en regard duquel on trouve en sanscrit *ūdh-an* (même sens). Cette syllabe *-en* paraît avoir joué, quoique à un moindre degré, un rôle analogue, car elle a allongé certains mots primitivement plus courts. Comparez, par exemple, *sanguis* et *sanguen*, génitif *sanguinis*; *anguis* et le neutre *anguen*; *vermis* et *vermen*; *glus* et *gluten*.

1. *Mém. Soc. ling.*, V, p. 233.

2. Nous voyons dans *cer-nuu-s* un composé de *nuo*. Bugge (*Stud.*, de Curtius, IV, 342.) le fait venir d'un hypothétique *cernum* « tête », à l'aide du suffixe *uus*. Mais cela donnerait un adjectif signifiant « pourvu d'une tête », et non « ayant la tête inclinée ».

VI. — *MULIER*

Parmi les mots qui présentent le suffixe *-es-* ou *-er-*, il s'en trouve un assez extraordinaire et qu'on aimerait fort de voir expliquer : c'est le nom de la femme, *mulies* ou *mulier*. Ce mot a remplacé en latin l'ancien terme indo-européen désignant la femme : sanscrit *ganī*, grec γυνή, gothique *quēns*, ancien irlandais *ben*. Je soupçonne que *mulier* a été d'abord un terme de tendresse, et je me rattache à l'opinion de ceux qui le rapportent à *mollis*. Rapprochez, dans Hésychius, les trois noms suivants : Μαλκενίς· ἡ παρθένος. Κρητες. — Μαλακίνης· παρθένος. — Μέλκιον· νύμφαι.

Je crois avoir découvert dans la plus vieille mythologie latine une preuve de l'emploi du mot *mollis* ou *molis* au sens de « femme ». C'est l'expression *Moles Martis*, conservée par Aulu-Gelle (XIII, 22), que je traduis par « les Femmes de Mars ». Mais ceci demanderait des explications que je réserve pour un autre endroit. Contentons-nous de placer ici *mulier* parmi les mots qui, très probablement, ont reçu l'accroissement du suffixe *er*.

CONCLUSION

Il est temps de conclure. En réunissant un certain nombre de mots qui présentent une même formation, nous avons essayé d'entrevoir la raison qui a guidé le langage. Cette raison est toute d'utilité pratique. La première condition est d'être entendu. Ce qu'on dit sur la vie des idiomes est pure métaphore : les mots ne croissent pas, ils sont rallongés par des emprunts venant du dehors, la langue, cette bonne ménagère, faisant avec les mots ce qu'une mère de famille fait pour les vêtements devenus trop courts de ses enfants.



CYRUS, ROI DE PERSE

PAR ARTHUR AMIAUD

Voilà environ vingt-cinq siècles que Cyrus, fils de Cambyse, est mort, et jusqu'à ces dernières années personne, il semble, n'avait jamais songé à lui contester sa qualité de Perse, ni son titre de roi de Perse. L'accord parfait sur ce point des livres juifs, des historiens grecs et des traditions persanes avait emporté la conviction de tous les savants. Mais c'est un des traits caractéristiques de la science moderne, plus critique et plus riche aussi en informations directes, de remettre de temps en temps en discussion des problèmes dont la solution paraissait définitivement acquise et — cela se rencontre quelquefois — l'était en effet. Certainement c'est une chose excellente que cette revue passée des traditions classiques à la lumière des découvertes nouvelles. Il serait bon pourtant de se garder toujours d'une trop grande hâte. Les assyriologues sont aujourd'hui assez avancés dans l'étude des textes-cunéiformes pour pouvoir reconnaître à combien d'égards l'intelligence qu'ils en ont demeure encore imparfaite. Cela doit nous rendre plus circonspects, lorsqu'il s'agit d'entrer en lutte avec les historiens anciens, qui n'avaient apparemment aucune raison de n'être pas véridiques, qui étaient plus rapprochés des lieux et des événements dont nous nous occupons, et qui, par conséquent, s'ils ne pouvaient toujours non plus que nous puiser directement aux sources, y pouvaient du moins

remonter par des intermédiaires nombreux et par des interprètes plus autorisés que nous ne sommes.

Au commencement de 1880, sir Henry Rawlinson publia dans le *Journal of the Royal Asiatic Society* la traduction d'un très intéressant cylindre de Cyrus¹, trouvé à Babylone par M. Rassam, et dans lequel le roi de Perse racontait comment, par la protection de Mardouk, il s'était emparé de cette ville et y était entré sans coup férir. On s'émut vite d'une particularité assez étrange. Cyrus, dans cette inscription, ne prenait pas le titre de *roi de Perse*, mais celui de *roi de la ville d'Anšan* (l. 12); et il donnait le même titre à ses pères. L. 20, en effet, après s'être proclamé, selon la formule consacrée, *roi des légions, grand roi, puissant roi, roi de Babylone, roi de Soumir et d'Accad, roi des quatre régions*, il se déclarait fils de Cambyse, grand roi, *roi de la ville d'Anšan*, petit-fils de Cyrus, grand roi, *roi de la ville d'Anšan*, arrière-petit-fils de Téspès, grand roi, *roi de la ville d'Anšan, rejeton d'une longue suite de rois*.

Dans les mêmes fouilles auxquelles on devait le cylindre, un second document non moins précieux avait été mis au jour. C'était une tablette relatant année par année les événements principaux du règne de Nabonide, jusqu'après la prise de Babylone par Gobryas et l'entrée victorieuse de Cyrus et de son fils Cambyse. On put savoir bientôt, par une communication de M. Pinches à la Société d'archéologie biblique², que dans ce texte encore Cyrus portait le titre de roi d'Anšan.

Qu'était-ce donc que cette ville d'*Anšan*, dont on lisait le nom si inopinément là où l'on se fût attendu à trouver celui de la Perse? Les textes connus n'étaient pas absolument muets à son égard. Nul doute qu'elle fût identique à ce pays d'Anšan, AN-DU-AN KI, mentionné en deux endroits du recueil des *Cuneiform inscriptions of Wes-*

1. Le texte en a été donné depuis dans le cinquième volume des *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, pl. 35.

2. *Proceedings of the Society of biblical Archaeology*, mars 1880. M. Pinches a publié les Annales de Nabonide dans le vol. VII des *Transactions* de la même société, p. 139 et suiv.

tern Asia, une fois, sans commentaires, dans une liste de villes et de pays (vol. IV, pl. 38, a, l. 16), et une autre fois dans une tablette lexicographique (vol. II, pl. 47, cd, l. 18), où lui sont assignées la prononciation d'*Aššan* et la signification d'*Elamtu*, « le pays d'Elam ». De ces deux formes *Anšan* et *Aššan*, on en rapprocha alors une troisième, *Anzan*, fournie par le titre que se donnaient eux-mêmes dans leurs inscriptions les rois Susiens : *gig sun-kik Anzan Sušunqa*, « roi d'Anzan et de Susiane »¹. Et ce rapprochement a été justifié depuis par la découverte d'un texte de Nabonide, où Cyrus est appelé *šar māt Anzan*². L'incertitude, pensa-t-on, n'était plus possible, et puisqu'on savait d'ailleurs que Suse avait été l'une des capitales préférées des Achéménides, il fallait traduire *šar al Anšan* ou *māt Anzan* par « roi de Susiane ». A l'appui de cette traduction, on eût peut-être invoqué encore, si on les eût connues alors, les lignes suivantes d'une inscription de Goudéa, qui nous apprennent que ce *patesi* battit la ville d'Anšan du pays d'Elam : *uru Anšan Nima-Ki musig*³. Et voilà Cyrus et ses aïeux, de rois de Perse qu'ils étaient, passés tout à coup rois de Susiane.

On est allé plus loin, et un éminent assyriologue anglais, M. Sayce, dans son ouvrage intitulé : *Fresh light from the ancient monuments*, a cru pouvoir écrire en titre courant des pages 167 et 175 : *Cyrus a polytheist et Cyrus not a Persian*.

Que Cyrus, en politique habile, ait partout respecté les religions des peuples conquis, qu'il ait même sacrifié à Mardouk à Babylone, comme plus tard son fils Cambyse aux dieux égyptiens, cela paraît en effet bien prouvé. Il n'est pas douteux que, dans sa lutte contre Nabonide, il n'ait su ranger de son côté les fidèles de toutes les villes saintes de Babylonie, indignés des libertés que Nabonide avait prises avec leurs dieux. Ce dernier prince, de culte

1. Voyez Lenormant, *Choix de textes cunéiformes*, n° 31 et suiv.

2. WAI, vol. V, pl. 64, col. 1, l. 29.

3. Inscription B, col. 6, l. 65. Voyez de Sarzec, *Découvertes en Chaldée*, statue de l'architecte au plan, pl. 19.

éclectique, tandis qu'il mécontentait les villes de Chaldée et les pays étrangers en enlevant leurs divinités pour les introduire à Babylone, froissait également les Babyloniens par l'introduction de ces divinités étrangères et l'abandon où il laissait Mardouk et Nabou, les grands dieux jaloux des temples *Ešakil* et *Ezida*. L'auteur du texte babylonien connu sous le nom d'Annales de Nabonide répète presque à chaque année avec tristesse : « Le roi ne vint pas au mois de nisan à Babylone ; Nabou ne vint pas à Babylone, Bel n'en sortit pas. » C'est-à-dire sans doute que les processions annuelles n'eurent pas lieu, où l'on portait solennellement la statue de Nabou de Borsippa à Babylone et celle de Mardouk de Babylone à Borsippa. Cyrus profita du mécontentement général. Il nous dit lui-même : « Mardouk irrité interrogea du regard tous les pays et il choisit, pour lui donner le pouvoir, un roi juste et selon le vœu de son cœur ; il élut Cyrus, roi d'Anšan, et l'appela à la souveraineté de l'univers... Il le fit entrer sans combattre dans Sou-Anna ; il délivra par lui sa ville de Babylone ; il mit dans sa main Nabonide, le roi qui ne l'honorait pas... » Il dit encore : « Dans tous les pays, j'ai rétabli les dieux dans les temples où ils avaient résidé de tout temps. Quant aux dieux de Soumir et d'Accad que Nabonide, à la colère du maître des dieux, avait introduits dans Babylone, je les ai réinstallés en paix, par l'ordre du grand seigneur Mardouk, dans les sanctuaires leurs demeures préférées. Que tous les dieux que j'ai ramenés dans leurs villes saintes intercèdent chaque jour pour moi devant Bel et Nabou !... » C'est bien là tout à fait le langage d'un prince orthodoxe babylonien, et rien, dans les inscriptions qui émanent de Cyrus ou qui se rapportent à lui, ne fait supposer qu'il fût zoroastrien ou qu'il connût même le nom d'Ormazd. On est en droit de se demander pourtant qui était le polythéiste chez Cyrus, de l'homme ou bien seulement du politique. Un avenir prochain tranchera sans doute cette question. Sauf une inscription trilingue de quatre mots, gravée sur les piliers de Mourghâb, on ne possède aujourd'hui du grand roi que des textes en langue assyrienne, provenant de Babylone

et destinés aux Babyloniens. Mais des fouilles ou des explorations scientifiques en Susiane et en Perse ne peuvent guère manquer de ressusciter d'autres inscriptions de ce prince, ou des rois ses pères qui l'ont précédé sur le trône d'Anšan, rédigées soit en perse, soit en élamite. Comptons sur elles pour nous renseigner sur la religion nationale de ces rois.

Du moins leur nationalité ne saurait être douteuse : ils étaient Perses. Au contraire de M. Sayce, M. Halévy a fort bien vu que le titre de roi d'Anšan, qu'il traduit par roi de Susiane, ne prouvait pas contre l'origine perse de la dynastie de Cyrus. Rien que les noms de ce prince et de ses pères, *Kurus*, *Kambujiya*, *Tchaispis*, *Hakhâmanis*, suffiraient, comme il l'a remarqué, pour éclaircir cette origine. Mais, au dire du très savant orientaliste, « les premiers Achéménides, malgré les noms qu'ils portaient, s'étaient si bien nationalisés en Susiane, que le plus puissant d'entre eux, Cyrus, prend dans son protocole officiel le titre de « roi de Susiane », au lieu de celui de « roi de Perse ». Ce dernier titre lui est exclusivement donné par des étrangers, soit dans le but d'indiquer sa conquête de la Perse, soit dans celui de préciser son origine¹. » Selon le même auteur, « de ce que la Bible appelle Cyrus « roi de Perse » ou « le Perse », on peut seulement conclure que la Perse faisait partie de son empire et qu'il descendait d'une famille originaire de la Perse, non qu'il est immédiatement venu de ce pays². » Je crois ici, avec d'autres contradicteurs³, que M. Halévy tient trop peu de compte de l'autorité des auteurs sacrés et profanes, qui font de Cyrus un roi de Perse. Je crois, et je vais essayer de prouver que le titre de roi d'Anšan emportait, dans la pensée des scribes babyloniens qui l'ont employé, soit qu'ils écrivissent en leur propre nom, soit qu'ils s'exprimassent au nom de Cyrus, la signification de roi de Perse, — que les deux titres s'équivalaient. Et, sans cette équi-

1. *Mélanges de critique et d'histoire*, p. 116.

2. *Ibid.*, p. 117.

3. E. Babelon, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 1881. — A. Delattre, *Le peuple et l'empire des Mèdes*, 1883.

valence, comment expliquerait-on que le rédacteur des Annales de Nabonide, qui nomme deux fois Cyrus en faisant suivre son nom de son titre royal, l'appelle une fois roi d'Anšan, *šar Anšan* (col. 2, l. 1), et une fois roi de Perse, *šar māt Parsu* (col. 2, l. 25)? Qu'on n'objecte pas que dans le cylindre où Cyrus lui-même a la parole, une pareille variante ne se rencontre pas, qu'il s'y nomme toujours et qu'il y nomme ses prédécesseurs rois de la ville (ou du pays) d'Anšan, qu'il connaissait apparemment son propre titre mieux qu'un scribe babylonien. Je pense au contraire que la leçon roi de Perse est bien plus probante sous le style d'un Babylonien que dans la bouche de Cyrus. Qu'on veuille y voir un lapsus ou une modification intentionnelle, cette leçon ne peut s'expliquer, dans l'opinion que je combats, que par la préoccupation où était son auteur de l'origine perse du roi d'Anšan et de sa domination sur la Perse. Mais cette préoccupation se comprendrait bien mieux chez Cyrus que chez des étrangers. Qu'importait aux Babyloniens l'origine dynastique de leur vainqueur? Ils auraient vu avant tout dans Cyrus, roi de Susiane, non pas le Perse roi de Perse, mais l'héritier de l'antique puissance élamite, et, s'ils avaient pu songer à modifier son titre officiel, c'était celui si célèbre de roi d'Elam, *šar māt Elamti*, qui serait venu le plus naturellement à leur pensée. Ils ne lui ont pourtant pas donné ce titre, et ils ne le pouvaient. Car autre chose était la royauté d'Elam et autre chose la royauté d'Anšan. Je le répète, la leçon *šar māt Parsu* des Annales de Nabonide, leçon unique aujourd'hui dans les textes cunéiformes, *mais dont on ne saurait exagérer l'importance*, soutenue qu'elle est de l'accord de tous les historiens anciens, cette leçon ne peut s'expliquer que par l'équivalence des titres de *roi d'Anšan* et de *roi de Perse*. Équivalence seulement dans la langue babylonienne et à une époque déterminée. Toutes comparaisons clochent. Je dirai pourtant que la Perse est le pays d'Anšan après l'invasion des Perses, comme la France est la Gaule après l'invasion des Francs. Il est naturel qu'on ait continué pendant longtemps à appeler respectivement en latin *Gallia* et en

assyrien *Anšan*, la Gaule envahie par les Francs et l'*Anšan* envahi par les Perses, — même après qu'on eut adopté des noms conformes aux nouvelles appellations nationales : *Francia* en latin, *mât Parsu* en assyrien. Il y a des siècles que les Angles se sont établis dans la Grande-Bretagne, et nous disons pourtant encore : la reine de Grande-Bretagne, aussi bien que : la reine d'Angleterre. De même l'auteur des Annales de Nabonide a pu écrire indifféremment roi de Perse ou roi d'*Anšan*. Ce titre de roi d'*Anšan*, ou d'*Anzan*, ne pourrait devenir embarrassant que s'il nous était offert par un texte de Cyrus en langue perse. Mais je doute fort qu'on ait chance de trouver rien de pareil dans les inscriptions perses d'un roi qui a affirmé son origine, sur les piliers de Mourghâb, aussi hautement que l'a jamais pu faire Darius : « *Moi Cyrus, roi, Achéménide* ».

Nous avons vu que M. Halévy traduit par « roi de Susiane » les mots *šar al* (ou *mât*) *Anšan*; M. Sayce traduit ces mêmes mots par « roi d'Elam ». Ces traductions sont-elles exactes? Oui et non. Si, par le nom de Susiane, on entend la Susiane proprement dite, l'*Anšan* n'est pas la Susiane. Si, par ce nom ou par celui d'Elam, on entend l'ensemble des pays soumis aux puissants monarques susiens, adversaires presque constants des Sargonides, l'*Anšan* n'est qu'une partie de la Susiane ou de l'Elam. Précisons autant que possible la valeur géographique du mot *Anšan*. Une tablette lexicographique que j'ai déjà citée (WAI, II, pl. 47, l. 18, cd), nous donne l'équation *Anšan* (ou *Aššan*) = *Elamtu*. Rien n'est plus certain aujourd'hui que le sens du mot *Elamtu*. *Elamtu* (sous-entendez : *mātu*) est un adjectif assyrien, de nom commun devenu nom propre, et signifiant « le haut pays ». Il désignait donc en principe la région montagneuse qui commence au nord et à l'est de Suse¹. Sa signification, déjà très large, s'étendit encore plus tard, sans doute avec l'empire des rois élamites, à la plaine de Suse et à la plus grande partie du versant qui incline vers la Babylonie et

1. Voyez Delitzsch, *Wo lag das paradies?* p. 320.

la Chaldée. Sous le terme vague d'*Elamtu*, on devait donc comprendre bien des pays. Par exemple, d'après WAI, V, pl. 16, ab, l. 14 à 20, *Sumaštu* (= SU-EDIN-KI) et *Yamutbalu*; notre *Anšan*, d'après l'équation de WAI, II, pl. 47. Il est facile en effet de prouver que cette équation n'est pas absolue. D'abord nous ne trouvons jamais le titre de *šar Anšan*, qu'on donnait à Cyrus, changé en celui de *šar māt Elamti*. Puis, dans leurs inscriptions en langue susienne, les princes que les Assyriens appelaient rois d'Elam (*šar māt Elamti* ou simplement *Elamū*), s'intitulaient *gig Sunkik Anzan Sušunqa*, ce qui doit évidemment se traduire par « rois d'Anzan et de Susiane ». La Susiane et l'Anšan étaient donc deux parties distinctes de l'Elam. Une tablette de présages tirés de l'observation des phénomènes célestes (WAI, III, pl. 60), qui nomme à la ligne 53 le roi d'Elam et aux lignes 66 et 67 le roi d'Anšan et de Sumaštum, nous conduit à la même distinction si, comme je le crois, le pays de Sumaštum se confondait avec la plaine de Suse, et si dans les trois passages il s'agit du même roi. Enfin le témoignage de Goudea, qui nous apprend dans l'inscription de la statue B qu'il a vaincu « la ville d'Anšan du pays d'Elam », est entièrement d'accord avec les indications précédentes.

Dans quelle partie de l'Elam était situé ce pays d'Anšan qui, Goudea et Cyrus nous en sont garants, tirait son nom de sa ville capitale? A cette question, M. Halévy, s'appuyant sur le titre susien des rois d'Elam, *gig sunkik Anzan Sušunqa*, répond comme il suit : « Les deux derniers noms (*Anzan* et *Sušunqa*) représentent visiblement les deux divisions administratives de la Susiane, de même que les noms de Soumir et d'Accad présentaient l'ensemble de la Babylonie. De la ressemblance de *Sušunqa* avec *Sušun*, nom indigène de Suse, il ressort avec certitude que le premier désigne la province même où était située la capitale, c'est-à-dire la partie orientale de la Susiane, celle qui confine à la Perse. S'il en est ainsi, il s'ensuit qu'*Anzan* désigne la partie occidentale, celle qui avoisinait le bas Tigre et la mer adjacente. Mais cette

partie de la Susiane est précisément le *Elam* des inscriptions assyriennes et non point la Perse, comme l'a imaginé gratuitement M. Babelon... En effet, les rois de ces inscriptions dont les noms portent un cachet susien et qui résidaient à Suse n'auraient pas mentionné *Anzan* en premier lieu, si c'était un pays étranger¹. » Relevons d'abord la surprenante affirmation que c'est précisément « la partie occidentale de la Susiane, celle qui avoisine le bas Tigre et la mer adjacente », le bas pays en un mot, qui est l'Elam des inscriptions assyriennes, le *mātu Elamtu*, « le haut pays ». J'ai dit ma pensée sur ce point. Ce n'est que par suite de l'annexion de la plaine susienne au domaine élamite, que le nom d'Elam a pu s'étendre jusqu'à elle. Mais si cette plaine n'est pas l'Elam, est-elle l'Anzan ? Pas davantage. Peu de pays étrangers nous sont connus aussi en détail, par les inscriptions assyriennes, que cette région qui descend de Suse au Tigre et à la mer. Sargon, Sennachérib, surtout Assurbanabil, dans les récits de leurs campagnes, les officiers de ces rois dans leurs dépêches, en nomment à l'envi les moindres villes. Or il suffit de parcourir la nomenclature complète qu'en a donnée M. Friedrich Delitzsch (*Wo lag das Paradies ?* p. 322 à 329), pour s'assurer qu'à peine un nom sur vingt n'est pas sémitique. Et j'ajoute qu'une ville d'Anšan ou d'Anzan n'y paraît pas, qu'on devrait pourtant y rencontrer dans l'hypothèse de M. Halévy, puisqu'on est en droit d'admettre que le pays d'Anšan avait été nommé d'après sa capitale. Comment veut-on qu'une contrée toute sémitique, trop rapprochée d'ailleurs de la ville de Suse pour n'être pas comprise dans la Susiane proprement dite et sous l'appellation *Sušunqa* des textes susiens, ait été l'Anzan, le berceau de l'empire des rois élamites ? Car la remarque faite par M. Halévy que, dans le titre de ces rois, l'Anzan a le pas sur la Susiane, me semble emporter comme conséquence non seulement que ce n'était pas un pays étranger, mais encore qu'il constituait la plus ancienne partie de la monarchie.

1. Halévy, *Mélanges de critique et d'histoire*, p. 130.

Que si nous trouvons les princes élamites fixés en Susiane, c'est, je crois, par des raisons de convenance faciles à discerner : Suse était plus au centre de leur empire agrandi et offrait un séjour plus agréable que la région des montagnes. Et Cyrus dut céder aux mêmes raisons, quand il transporta à son tour dans cette ville le siège de son pouvoir¹.

C'est donc dans ces vastes montagnes qui environnent la Susiane de trois côtés, qu'il faut chercher le pays d'Anzan. Mais dans quelle direction et à quelle place ? L'unique indication, malheureusement trop vague, que nous fournissent sur ce point les inscriptions assyriennes, est tirée d'un cylindre de Sennachérîb. Parlant de l'alliance conclue contre lui entre les Babyloniens révoltés et Oumman-menanou, roi d'Elam, le roi d'Assour dit : « Lui, l'Elamite, dont j'avais pris et ruiné les villes dans ma précédente campagne au pays d'Elam, ne put me pardonner dans son cœur ; il accepta les présents des Babyloniens ; il réunit ses troupes, ses chars et ses chevaux ; il appela à son aide de nombreux alliés, *les pays de Parsuas, d'Anzan, de Pašîru, d'Ellîpi, les peuplades d'Yasan, de Lakapri, de Harzunu*, les villes de Dummûqu, de Sulâya, de Sam'una, le fils de Mardukabiliddina, les pays de Bit-Adîni, de Bit-Amukkana, de Bit-Sillana, de Bit-Sâla, les villes de Larrak, de Lahîru, les peuplades de Puqudu, de Gambulu, de Halatu, de Ru'ua, d'Ubulu, de Malaḥu, de Rapiqu, de Hindaru et de Damûnu, et tous ensemble prirent le chemin du pays d'Accad². » Aucune obscurité ne règne plus aujourd'hui sur la dernière et la majeure partie des noms compris dans cette énumération ; ils désignent tous des pays ou des tribus de la Babylonie et généralement de la Basse Chaldée. Quant aux sept premiers, on sait seulement avec certitude que le pays d'Ellîpi était situé au sud de la Médie et au nord de l'Elam, sans doute

1. Voyez ce que dit à ce sujet Strabon, XV, 3, 2. Aux yeux du géographe grec, Suse n'a été pour Cyrus qu'une capitale de choix, non sa capitale héréditaire. (A. Delattre, *op. cit.*, p. 52.)

2. *Cylindre de Taylor*, col. 5, l. 25 et suiv.

aux environs de Béhistoun¹, et que la tribu de Yasan ou Yašian était distante de quelques milles seulement de la ville de Suse². Le nom de Parsua, qui paraît assez fréquemment dans les inscriptions des rois d'Assyrie, de Salmanasar II à Sargon, et qui y désigne un pays situé dans l'Atropatène, est vraisemblablement le même nom que notre Parsuaš. Mais la difficulté d'aller chercher si loin au nord, entre le lac d'Ourmia et la mer Caspienne, un des alliés du roi d'Elam, alors que tous les autres connus sont sans exception limitrophes de son pays, m'oblige à reconnaître ici dans Parsuaš la Perse³. Il est alors possible de démêler un certain ordre géographique dans la nomenclature de Sennachérîb. Il nomme d'abord sur une première ligne, en procédant du sud au nord, quatre pays plus ou moins indépendants, qui enveloppaient à l'est le territoire de la Susiane : Perse, Anzan, Pašîru, El-lîpi; puis, sur une seconde ligne plus rapprochée, trois peuplades de l'intérieur de la Susiane orientale : Yasan, Lakapri, Harzunu; il passe enfin à cette foule de petits peuples qui avoisinaient à l'ouest, du côté de la Babylonie, la frontière du territoire susien.

Si je n'ai pas forcé la portée du langage de Sennachérîb, l'Anzan doit être cherché entre la Susiane et la Perse. D'autres considérations encore obligent à le chercher là et plus près même de la Perse que de la Susiane. Mais qu'on me permette une digression qui trouvera bientôt sa route vers notre but. S'appuyant sur un passage d'Hérodote où cet historien fait connaître les six *γέvez* dont se composait le peuple des Mèdes⁴, des savants ont soutenu que l'aristocratie seule était aryenne dans la Médie, que le fond de la population était touranien. « Les *γέvez* d'Hérodote, a-t-on dit⁵, ne sont pas des tribus ou des peuplades

1. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 175 et suiv.

2. Delitzsch, *Die Sprache der Kossäer*, p. 46, d'après la tablette K. 10. (Pinches, *Texts in the babylonian wedge-writing*, p. 6, r^o, l. 14.)

3. Cf. V. Floigl, *Cyrus und Herodot*, p. 9.

4. Livre I, 101.

5. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, t. II, 1^{re} partie, p. 489 et suiv. — Cf. Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 7.

ayant chacune son district, comme les tribus qu'il signale plus loin chez les Perses, mais des classes de la population, presque des castes, et le mot de tribu ne peut s'y appliquer qu'avec son sens grec ou romain, indiquant les divisions des habitants d'une même cité... Puisqu'une des classes de la population s'intitulait spécialement, et pour se distinguer des autres, « race des Aryas », il est évident que le reste de la population n'était pas de cette race; et l'existence d'une race différente, plus anciennement en possession du sol, et qui y était restée attachée, n'est pas moins spécialement indiquée par le nom spécial d'« autochthones », donné à une autre classe... On discerne clairement la division ethnique des classes ou *yévez* signalés par Hérodote dans la nation mède. D'abord deux tribus aryennes et dominantes, l'une guerrière et l'autre sacerdotale, *Ariyazantu* et *Magus*¹; puis, au-dessous de celles-ci, quatre tribus soumises, appartenant à la vieille race du pays antérieure à la conquête, c'est-à-dire touranienne, constituant le fond de la population rurale et divisées en deux groupes, les agriculteurs sédentaires, *Buzá* et *Búdiyá*², et les nomades pasteurs, *Paraitaká* et *Catrauvatis*³. » Ces observations de Lenormant me paraissent très justes⁴. A l'époque, et surtout dans les pays dont nous nous occupons, pas plus que de notre temps, un peuple n'était un et de même race. Mais avec l'état de civilisation qui régnait alors, l'assimilation ne se produisait pas aussi rapidement qu'aujourd'hui, et nomades, agriculteurs et conquérants pouvaient vivre longtemps mêlés sans se confondre. Aussi, bien que la plupart des *yévez* signalés par Hérodote chez les Perses puissent être plutôt en effet des tribus ou des peuplades

1. *Ariyazantu* « de la race des Aryas », dans Hérodote Ἀριζαντοί; — *Magus* « grands? », Μάγοι.

2. *Buzá* « autochthones », Βουζαί; — *Búdiyá* « tenanciers du sol », Βούδιοι. D'après M. Oppert, les Boudiens auraient été des Aryens.

3. *Paraitaká* « nomades », Παρητακηνοί; — *Catrauvatis* « habitant des tentes », Στρούατις.

4. Voyez cependant A. Delattre, *Le peuple et l'empire des Mèdes*, p. 54 et suiv.

ayant chacune son district, je crois qu'on peut inférer légitimement des paroles de cet auteur qu'il en allait en Perse comme en Médie, et qu'une minorité aryenne et conquérante y dominait sur un fond de population touranien. Écoutons parler le Père de l'histoire : « Cyrus délibéra du moyen le plus habile de pousser les Perses à la rébellion, et, après examen, voici ce qu'il trouva le plus à propos et ce qu'il mit à exécution. Il écrivit une lettre où il dit ce qu'il voulut, puis convoqua une assemblée des Perses. Alors, ouvrant la lettre, il lut qu'Astyage le déclarait chef des Perses. « Et maintenant, Perses, continua-t-il, je vous commande de vous rendre tous ici, chacun avec une faux. » Voilà ce que dit Cyrus. *Mais il y a de nombreuses tribus de Perses, et c'est seulement à quelques-unes d'entre elles, qu'il assembla, que Cyrus persuada de se révolter contre les Mèdes. Ces tribus, dont tous les autres Perses dépendent, sont celles-ci : Pasargades, Maraphiens, Maspiens. Les plus nobles sont les Pasargades ; à leur tribu appartient la famille des Achéménides, d'où sont sortis les rois de Perse. Il y a encore d'autres Perses, les Panthialéens, les Déru-siéens, les Germaniens, qui sont laboureurs ; les autres sont nomades : Daëns, Murdes, Dropiques et Sagar-tiens¹.* » Pourquoi Cyrus s'adressa-t-il seulement à trois tribus sur dix, pour leur conseiller la révolte ? Est-ce parce qu'elles étaient les plus influentes et devaient entraîner les autres ? Je ne le crois pas. C'est par mépris pour des peuplades vaincues et entièrement dépendantes, partagées comme en Médie en pasteurs et en agriculteurs ; par défiance aussi d'une race étrangère et autochthone. Deux des sept dernières tribus nous sont d'ailleurs connues comme des populations élamites et touraniennes : les Mardes (Μάρδοι ou Ἀμάρδοι de Strabon²), qui sont les *Habirdib* ou Elamites des inscriptions des Achéménides dites de la seconde espèce ; les Daëns, *Déhâyé*, nommés par Esdras (IV, 9) entre les Susiens et les Elamites. Tout

1. Hérodote, liv. I, 125.

2. Livre XI, 13, 3, 6 et XV, 3, 1.

porte à croire qu'elles ne constituaient pas une exception et que les cinq autres leur étaient apparentées¹. Ceci admis, nous pouvons conclure que c'est à la population touranienne de la Perse, non à celle de la Médie, que les rois perses s'adressaient dans la langue de la seconde colonne de leurs inscriptions. Et puisque l'affinité de cette langue avec un dialecte élamite, le susien, est reconnue, puisque l'Anzan est un pays d'Elam et doit être placé près de la Perse, et puisqu'enfin nous voyons les rois de Perse jusqu'à Cyrus recevoir à Babylone le titre de roi d'Anzan, nous ne risquons pas de nous tromper en qualifiant de dialecte d'Anzan, ou d'anzanite, la langue des inscriptions de la seconde espèce².

Cela va nous permettre de préciser davantage la situation du pays d'Anzan. On a trouvé à Mal-Amir, presque à la limite de la Susiane, du côté de la Perse, des textes écrits en un dialecte élamite, et ce dialecte est non pas l'anzanite, mais le susien³. L'Anzan ne commençait donc qu'au delà de Mal-Amir. Mais au delà de Mal-Amir, c'est la Perse. Conséquence obligée, l'Anzan et la Perse sont le même pays. Si Sennachérîb distingue entre les deux dans le dénombrement qu'il fait des alliés d'Elam, c'est que de son temps la conquête de l'Anzan par les Perses n'était pas encore achevée ou même commencée. Les

1. Il est vrai qu'Hérodote dit formellement (livre VII, 85) que les Sagartiens étaient un peuple de race perse et parlaient la langue perse. Je ne puis m'empêcher cependant de faire remarquer qu'ils étaient nomades et qu'ils ne portaient pas le costume perse, mais un costume intermédiaire entre celui des Perses et celui des Pactyens. (Hérodote, *ibid.*) Ajoutez qu'aux Sagartiens et aux Mardes de la Perse, mis sur la même ligne par Hérodote, correspondaient dans la région nord-ouest de la Médie d'autres Sagartiens, (Téglatphalasar II, WAI, II, pl. 67, l. 30, 36; — Sargon, *Khorsabad*, l. 37, 45; — *Inscriptions de Behistoun*, col. 2, § 14, 15, et col. 4, § 2; — Ptolémée, VI, 2, 6) et d'autres Mardes (Strabon, XI, 7, 1; 13, 3; — Ptolémée, VI, 2, 5), rapprochés par leur situation géographique. Pourrait-on aussi assimiler les Δρῶναις de Ptolémée (VI, 2, 5), voisins de la mer Caspienne, aux Δροπινοί d'Hérodote, et à ses Daëns, les Δᾶναι de Strabon (XI, 7, 1; 8, 2)? Et qu'étaient ces Cyrtiens, placés par Strabon partie en Atropatène et partie en Perse (XI, 13, 3 et XV, 3, 1)?

2. Cf. Delattre, *op. cit.*, p. 43, 44.

3. Layard, *Inscriptions in the cuneiform character*, pl. 31 et 36.

Perses viennent seulement d'arriver ; ils sont aux portes. Au contraire, quand les Annales de Nabonide ont été écrites, il y avait longtemps que la conquête était chose finie ; pour l'auteur de ces annales, les deux mots de Perse et d'Anzan étaient devenus absolument synonymes.

D'où venaient les Perses, puisqu'ils n'étaient dans le pays qui porte leur nom que des conquérants ? Je crois que les inscriptions assyriennes peuvent nous l'apprendre. J'ai déjà dit que, depuis Salmanasar II jusqu'à Sargon, on trouve fréquemment mentionné, dans les récits des campagnes des rois d'Assour, un pays de Parsua, situé aux environs, probablement au sud-est, du lac d'Ourmia. La différence de ce nom de *Parsua*, ou *Parsuaš*, et du nom de la Perse dans les inscriptions des Achéménides, *Parsu*, ne fait par elle-même aucun obstacle à leur identification ; l'identité des deux noms a même été admise tout d'abord par les savants, et elle n'aurait jamais cessé de l'être, si la situation opposée des pays qu'ils désignent n'eût été bien vite solidement établie. Il est remarquable pourtant que les habitants du pays de Parsua devaient être, comme les Perses, de race iranienne. Proches voisins des Mèdes, ils vivaient comme ceux-ci divisés en clans ; les vingt-sept rois de Parsua qui payèrent tribut à Salmanasar II, dans la vingt-quatrième année de son règne¹, forment l'exact pendant des quarante-cinq chefs mèdes dont Sargon, dans sa neuvième année, reçut les présents et la soumission². Le pays de Parsua est aussi nommé presque toujours en compagnie de celui de Manna, qui devait le précéder immédiatement sur la route d'Assour à la mer Caspienne, et qu'il faut désormais renoncer à assimiler à Van³. Or le Manna a pu lui-même appartenir à des Aryens, au moins au temps de Sargon, car deux rois de ce pays sont nommés Dayukku et Bagdatti (*Dáhyuku* « Dêjocès » et *Bagadâta*)⁴. Quoi qu'il en soit

1. *Obélisque*, l. 119.

2. Botta, 80, 10.

3. Sayce, *The cuneiform inscriptions of Van* (Extrait du *Journal of the Royal asiatic society*, vol. XIV), p. 389.

4. Sargon, *Inscription des fastes*, l. 49.

de ce dernier point, le pays de Parsua, passé Sargon, disparaît complètement; on n'en trouve plus aucune trace dans les inscriptions des derniers rois d'Assyrie, si l'on excepte le passage traduit plus haut du cylindre de Sen-nachérib, qui fait mention du Parsuaš à côté de l'Anzan et de l'Elam. Comment expliquer ce silence des textes? Le Parsua, entièrement soumis par Sargon, et qui n'est plus sous ce roi qu'une préfecture de l'Assyrie¹, est-il donc toujours resté fidèle, tandis qu'autour de lui les Mèdes, l'Ellibi, le Manna et l'Urartu se révoltaient? J'en serais étonné. A-t-il secoué le joug? Nous devrions alors le rencontrer devant les troupes assyriennes, soit quand elles poussent avec Asarhaddon jusqu'aux montagnes de Bikni, soit quand elles font campagne au pays de Manna avec Assourbanabil. L'explication qui me paraît la plus vraisemblable est que le Parsua n'est plus désormais à son ancienne place. Les habitants ont émigré, emportant avec eux le nom de leur pays. Fuyant peut-être devant la terreur des armes assyriennes, toujours plus puissantes jusqu'à Sargon, — terreur qui poussait au même moment les Mèdes plus lointains à mettre fin à leur anarchie et à s'unir autour de Déjocès, — ils sont partis, pour échapper à la conquête et à la transportation, et après avoir côtoyé la chaîne du Zagros et le massif des montagnes élamites, ils se sont arrêtés où nous les trouvons sous Sen-nachérib, aux environs du pays d'Anzan. En même temps que leurs points de départ et d'arrivée, nous apprendrions des textes, s'il en était ainsi, l'époque précise de leur migration.

Nous apprendrions peut-être encore — car une hypothèse en entraîne une autre — le nom du chef qui conduisit l'exode. Darius, au début de l'inscription de Béhistoun, établit ainsi sa descendance : « Moi Darius, grand roi, roi des rois, roi de Perse, roi des pays, fils d'Hystaspes, petit-fils d'Arsamès, Achéménide. Darius le roi dit : Mon père est Hystaspes, le père d'Hystaspes fut Arsamès, le père d'Arsamès fut Ariaramnès, le père d'Ariaramnès fut

1. *Ibid.*, I. 58.

Téispès, le père de Téispès fut Achéménès. Darius le roi dit : C'est pour cela que nous sommes appelés Achéménides. Depuis longtemps nous sommes illustres, depuis longtemps ceux de notre famille sont rois. Darius le roi dit : Huit de ma famille ont été rois avant moi ; je suis le neuvième. Nous sommes rois en deux branches. » Il affirme plus loin sa parenté avec Cyrus : « Darius le roi dit : Voici ce que j'ai fait avant d'être roi. Cambyse fils de Cyrus, de notre famille, était roi avant moi... La royauté que Gomatès le Mage avait enlevée à Cambyse était depuis longtemps dans notre famille... Je recouvrerai la royauté qui avait été enlevée à notre famille¹. » Comme d'autre part Cyrus, dans le célèbre passage que j'ai traduit plus haut, se dit fils de Cambyse, petit-fils de Cyrus, arrière-petit-fils de Téispès, on s'est accordé à dresser comme il suit le tableau généalogique des Achéménides : Achéménès, Téispès, — puis dans une branche aînée : Cyrus, Cambyse, Cyrus, Cambyse, — et dans une branche cadette : Ariaramnès, Arsamès, Hystaspes, Darius. Eclatante confirmation, a-t-on dit, des données d'Hérodote, qui fait jurer ainsi Xerxès par ses ancêtres et prédécesseurs royaux : *Μὴ γάρ εἶναι ἐκ Δαρείου τοῦ Ὑστάσπεος τοῦ Ἀρσάμεος τοῦ Ἀριαράμνεω τοῦ Τείσπεος τοῦ Κύρου τοῦ Καμβύσεω τοῦ Τείσπεος τοῦ Ἀχαιμένεος γεγονώς, μὴ τιμωρισάμενος Ἀθηναίους*², et qui connaît parfaitement d'ailleurs le premier Cyrus³ et le dernier Cambyse, passés sous silence dans ce serment. Mais on se heurte alors à une difficulté. Darius dit expressément que huit rois de sa famille ont régné avant lui, qu'il est le neuvième. Le tableau précédent comptant dix Achéménides, c'est trop ou pas assez : trop, si les deux branches ont régné ; pas assez, si la branche d'Ariaramnès n'a pas régné. On est donc forcé ou bien, si l'on admet que les deux branches ont régné simultanément après la mort de Téispès, — d'après les uns, Ariaramnès dans l'Atropatène orientale, Cyrus I^{er}

1. Col. 1, § 10, 12 et 14.

2. Livre VII, 11.

3. Livre I, 111.

en Perse¹; d'après d'autres, Ariaramnès en Perse, Cyrus I^{er} dans l'Anzan², — de sacrifier soit Hystaspes, que son fils Darius, pas plus qu'Hérodote, ne nomme roi, soit le premier Cyrus, sur qui se tait le serment de Xerxès; ou bien, si l'on préfère refuser la royauté à la branche de Darius, on est forcé de se décider pour l'une de ces deux alternatives : Darius a compté dans son calcul des rois de Perse antérieurs à Achéménès³; Darius a exagéré, n'a pas dit vrai⁴.

Je me refuse à admettre que Darius ait pu mentir, avec la complicité de ses historiographes et de ses graveurs, dans une inscription destinée à tous, sur un fait connu de tous. S'il a d'ailleurs approuvé le mensonge (Hérodote, III, 72), sûrement ce n'a été que le mensonge habile; et l'on doit reconnaître que celui-ci n'eût pas été tel. Je ne puis croire non plus qu'il ait songé à des aïeux antérieurs à Achéménès. Non qu'il soit sans exemple que pour l'appellation générique d'une dynastie le nom du fondateur ait cédé à un nom plus glorieux (Carlovingiens), mais il est plus ordinaire qu'une race royale soit dénommée d'après son premier roi ou même d'après un ancêtre plus reculé (Arsacides; Sassanides). Faut-il donc supposer qu'Ariaramnès, Arsamès et peut-être Hystaspes ont régné? D'abord, si on reconnaît avec moi l'équivalence des noms de Perse et d'Anzan, point de royauté pour eux en Perse. Mais en quelque pays qu'on prétende la placer, en Perse ou dans l'Atropatène, cette royauté est une hypothèse sans aucun fondement historique, pour ce qui est d'Arsamès et d'Ariaramnès : nulle part ils ne sont traités de rois; et pour ce qui est d'Hystaspes, l'hypothèse est en contradiction avec le langage d'Hérodote et de Darius, qui parlent de lui comme d'un satrape ou d'un général, non comme d'un roi vassal⁵; en contradiction

1. Floigl, *op. cit.*, p. 14.

2. Dieulafoy, *L'art antique de la Perse*.

3. Oppert, *passim*.

4. Halévy, *op. cit.*, p. 114, 115.

5. Hérodote, I, 209, 210; III, 70; — *Inscription de Béhistoun*, col. 2, § 16.

encore avec le témoignage de Cyrus, qui attribue formellement à son grand-père la couronne qu'on voudrait lui enlever pour la placer sur la tête d'Hystaspes; en contradiction surtout avec les textes d'Artaxerxès II Mnémon et d'Artaxerxès III Ochus¹, qui, dans la liste qu'ils nous ont transmise de leurs aïeux, l'un jusqu'à Hystaspes, l'autre jusqu'à Arsamès, refusent à ces deux derniers le titre de roi qu'ils ont donné à tous les autres. Il a fallu la nécessité de trouver huit prédécesseurs à Darius, pour qu'on ait songé à ériger en maison régnante une branche de cadets², dans lesquels on ne peut même voir des princes dépossédés; car Darius, si sévère pour le mage usurpateur, ne parle qu'avec respect de Cambyse et de Cyrus. C'est entre Téspès et Achéménès qu'on doit chercher les rois qui nous manquent. Je sais bien que l'inscription de Béhistoun semble s'y opposer. Darius y emploie absolument le même mot pour nous dire que *le père* d'Hystaspes fut Arsamès et que *le père* de Téspès fut Achéménès. Mais, d'autre part, Cyrus ne pousse sa généalogie que jusqu'à Téspès; or, comment le prince qui s'est proclamé Achéménide sur les piliers de Mourghâb se serait-il arrêté à Téspès, si en effet il n'avait plus eu qu'un nom à rappeler pour arriver jusqu'au chef de sa famille? Au lieu de ce nom, il a préféré ajouter : *rejeton d'une longue suite de rois*, ce qui peut bien faire croire qu'il y en avait encore plus d'un à citer. Les paroles de Darius : « Depuis les temps anciens nous sommes illustres, depuis les temps anciens ceux de notre famille sont rois », paraîtront aussi trop prétentieuses, si elles ne sont justifiées que par cent trente ans à peu près de royauté. Le mieux est de revenir une fois de plus au vieux conteur Hérodote, dont l'autorité n'a fait que gagner aux découvertes modernes, et d'interpréter à la lettre le serment de Xerxès. Celui-ci n'a nommé que ses ancêtres directs.

1. Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften*, 1862, p. 65 et 67.

2. La phrase : « Nous sommes rois en deux branches » de l'inscription de Béhistoun n'est pas encore sûrement comprise. Et, d'ailleurs, la seconde branche des Achéménides est arrivée au trône avec Darius, qui parle ainsi.

Nous n'avons donc pas à accumuler sur γεγονώς les deux sens d' « issu de » et d' « héritier de », ni à rechercher pourquoi Xerxès aurait omis dans la branche collatérale de sa famille le second Cambyse et le premier Cyrus. Nous croirons, jusqu'à preuve du contraire, qu'il faut ainsi rétablir la descendance des Achéménides : Achéménès, Téispès I^{er}, Cambyse, Cyrus, Téispès II, puis les deux branches sorties de Téispès II. Alors la donnée de Diodore de Sicile, relative à un Cambyse, père d'un Cyrus et antérieur à Téispès II, auquel se rattachaient les rois de Capadoce¹, reprendra jusqu'à plus ample information la valeur qu'on s'est cru obligé de lui dénier. Alors aussi, en comptant par génération vingt-deux ans, chiffre qui ne semble pas trop restreint eu égard aux usages orientaux, on reconnaîtra dans Achéménès un contemporain de Sargon² et le conducteur possible de l'émigration des Perses ; et Téispès II, le prince dont la dynastie des Achéménides s'honorait le plus après son fondateur, celui auquel Cyrus a arrêté sa généalogie, contemporain de Nabuchodonosor, sera le premier roi de Perse ayant étendu sa domination sur l'Elam³. Enfin, nous aurons une série possible de neuf rois de Perse avant Darius. Nous aurons même dix rois possibles. Mais ne pourrait-on supposer qu'un des trois premiers descendants d'Achéménès soit mort avant son père, et sans avoir régné ?

1. Livre XXXI, 19.

2. Sargon a régné de 722 à 706. Or, Cyrus est monté sur le trône en 559 ; $559 + 7 \times 22 = 713$.

3. « Une prophétie de Jérémie, datée du début de Sédécias, (XLIX, 34) annonce la ruine d'Elam ... Mais cette même prophétie termine par la promesse de la délivrance pour Elam ; cette promesse, très probablement réalisée déjà au moment où elle était faite, se rapporte sans doute à l'avènement de la dynastie persane qui aura arraché l'Elam aux mains affaiblies de Babylone. » (J. Darmesteter, *Revue critique* du 26 mai 1884, p. 425.) — Sédécias a régné à partir de 598. Et Teispès a pu régner de 625 à 600, puisque $559 + 3 \times 22 = 625$.

LE POÈME A SPANÉAS

PAR JEAN PSICHARI

Le poème parénétique à Spanéas¹, tel que l'a publié M. Legrand (voir plus loin), est sans contredit un des documents néo-helléniques les plus importants du moyen âge byzantin. Le manuscrit est du dernier quart du ^{xiii}^e siècle ; le poème est certainement antérieur à cette date : nous avons donc là un monument linguistique d'un certain prix. Ce qui vient accroître la valeur de ce texte, au point de vue des études grammaticales, c'est que l'hypothèse d'un mélange arbitraire et macaronique de formes anciennes et modernes doit être en tout cas écartée pour le Spanéas. Ce poème est écrit en langue littéraire du temps, et diffère de la langue parlée dans la mesure où toute langue littéraire diffère de la langue de la conversation, et pas plus. La parénèse du Spanéas est, en effet, comme je l'ai démontré ailleurs², une paraphrase du discours à Démonicus d'Isocrate ; or, l'auteur ne singe pas Isocrate, il ne lui emprunte pas d'expressions spéciales ni d'atticismes³ ; il songe tout simplement à expliquer Isocrate, à le rendre accessible à ses contemporains⁴. Ce dernier fait, à son

1. Poème à Spanéas ou *de* Spanéas, c'est ce qu'on ne saurait préciser ; voir plus loin p. 275.

2. *Essais de grammaire historique néo-grecque*. Paris, E. Leroux, 1886, I, 217, note 1.

3. *Ibid.* L'auteur aurait eu une belle occasion de faire preuve de pédantisme, en copiant Isocrate.

4. *Ibid.*, p. 218.

tour, donne une importance nouvelle au Spanéas. Nous apprenons de la sorte que, vers le XI^{e} ou XII^{e} siècle¹, Isocrate, en Orient, était lu et compris, et non seulement copié; d'autre part, qu'il avait déjà besoin d'être traduit pour le commun des lecteurs; enfin, que dans un texte écrit en langue courante nous retrouvons une part d'inspiration antique.

La comparaison entre le texte isocratique et le poème à Spanéas doit faire la base de toute étude critique sur ce poème; seule, elle nous permettra d'entrevoir quelle peut être, parmi les diverses versions connues, la version la plus primitive et d'entreprendre même une classification des manuscrits. L'idée première de cette parénèse se dégagera mieux ainsi: s'il est vrai qu'à l'origine le poème a été inspiré par la lecture d'Isocrate, si le discours à Démonicus a servi de modèle au rédacteur primitif, il est évident que les versions qui se rapprocheront le plus d'Isocrate seront les versions les plus anciennes: celles qui contiendront des éléments étrangers à cette première inspiration, qui s'écarteront le plus du modèle, mériteront un classement à part. Avant d'aborder cette partie de mon travail, il est nécessaire que je dise un mot des différentes versions publiées ou inédites que nous connaissons du Spanéas. Je vais donc commencer par dresser une courte liste des éditions et des manuscrits qui nous ont conservé une rédaction plus ou moins altérée de ce poème. Je donne tout d'abord l'indication des textes publiés, en suivant l'ordre de date des publications:

1^o 'Ο Σπανέας, dans la *Ἐκλογή μνημείων τῆς νεωτέρας ἑλληνικῆς γλώσσης* de D. J. Mavrophrydis, tome I², Athènes, 1866, pp. 1-16; texte de 480 vers, publié d'après le ms. 2909 de la Bibliothèque Nationale, fonds grec; ce ms. est du xvi^{e} siècle, selon toutes les apparences paléographiques. Je désigne ce texte par Spanéas III³.

1. C'est la date qu'il faudra probablement assigner à la composition de ce poème.

2. Le tome II n'a jamais été publié.

3. *Essais de grammaire historique néo-grecque*, loc. cit., p. 23.

2° 'Αλεξίου Κομνηνοῦ ποίημα παρανετικόν¹, W. Wagner, *Carmina graeca medii aevi*, Leipzig, Teubner, 1874, p. 1-27. Cette version devrait, en réalité, former deux numéros distincts. Wagner, en effet, a publié son texte d'après deux manuscrits différents ; au lieu de donner de chacun de ces deux manuscrits une édition diplomatique, il a eu la malencontreuse idée de publier une édition critique à l'aide de ces deux seuls manuscrits. Ce travail serait à recommencer sur de nouvelles bases. Les deux manuscrits en question sont : le Vindobonensis, *Codex theologicus* 244, rapporté de Constantinople à Vienne par Busbecq. Relativement à ce dernier manuscrit, Wagner a établi² qu'il a été exécuté avant 1560³ et après 1508⁴. Je désigne ordinairement ce manuscrit par la lettre V⁵ ; Wagner, dans son édition, l'appelle A, sans raison aucune. Le second manuscrit est coté : class. XI, cod. xxiv, à la Bibliothèque de Saint-Marc ; il est du xv^e siècle d'après l'estimation de Wagner qui l'appelle B ; cette estimation demanderait à être contrôlée par un paléographe de profession. Les assertions de Wagner, en pareilles matières, manquent de toute autorité. La version du Spanéas comprend 538 vers dans le Vindobonensis et 674 dans le Venetus. Je désigne l'une et l'autre version par Spanéas II⁶.

3° *Poème à Spanéas*, E. Legrand, Bibliothèque grecque vulgaire, Paris, Maisonneuve, 1880, p. 1-10 ; version de 285 vers, tirée du grec 396, Bibliothèque Nationale ; le ms. appartient au dernier quart du xiii^e siècle, selon l'estimation de M. E. Miller. C'est tout au plus si on pourrait avancer le manuscrit jusqu'aux premières an-

1. Ce titre n'est pas ainsi donné par le manuscrit, autant que je puis le comprendre d'après les indications toujours obscures de Wagner ; mais il ressort des vers du début ; voir plus loin p. 269.

2. *Histoire de Imbérios et Margarona*, par G. Wagner. Paris, Maisonneuve, 1874, 5-6. Une description très détaillée de ce manuscrit, due à M. C. Sathas et augmentée par Wagner, se trouve p. ix-xiv des *Carmina* ; cf. de même nos 511-516 de la *Clio* (Sathas).

3. Époque où Busbecq revient à Vienne.

4. Cf. *Carmina*, p. 53, v. 9-10, où cette date est donnée en vers.

5. *Essais de grammaire*, op. cit., p. 5, note 1.

6. *Id.*, *ibid.*

nées du ^{xiv}^e siècle ; je désigne cette version par Spanéas I¹.

4^o Διδασκαλία παρηνετική κυροῦ Ἀλεξίου Κομνηνοῦ τοῦ λεγομένου, Σπανέα (ainsi ponctué dans l'édition), Ἑνετίαι παρὰ Χριστοφόρῳ τῷ Ζανέτῳ ; Bibliothèque de Saint-Marc, *Miscellanea*, N^o 622, in-4^o de 12 feuillets non paginés (le 1^{er} et le 12^e sont en blanc). Ce volume a été décrit par M. Legrand, *Bibliothèque*, I, p. vii, en 1880, et, tout récemment encore, *Bibliographie hellénique*, Paris, E. Leroux, 1885, I, 285. Avec cette nouvelle version, nous entrons presque dans l'inédit ; la Marciane est seule à posséder ce texte ; les deux seuls exemplaires connus se trouvent à cette bibliothèque, cf. *Bibliographie*, *loc. cit.*, et *Carmina*, *op. cit.*, p. 1, note 1. Tout ce que j'en connais est le début donné par M. Legrand, *loc. cit.* ; cette indication pourra nous servir plus loin. *Ibid.*, M. Legrand estime que cette édition a dû paraître en 1550. M. Sathas (*Carmina*, p. 1, note 1) nous apprend qu'il y a peu de différences entre cette édition et le texte du grec 2909².

Voici maintenant ce qui est, à proprement parler, inédit ou manuscrit : 5^o M. Sathas, *Annuaire pour l'encouragement des études grecques en France*, 1879, p. 131, et *ibid.*, note 2, a signalé l'existence d'une version du Spanéas à la Bodléienne, à Oxford ; il a donné, *ibid.*, le titre et le début du poème. La vraie cote du manuscrit est *Auctarium*, T, 5, 22. Voici le titre d'après ma lecture : Τοῦ³ σοφιστάτου κυροῦ ἄρχοντος (abréviation incertaine et *sui generis*) τοῦ σπανοῦ λόγου (lecture de P. de Nolhac, non πρὸς, Sathas) ἑρρημιώτατος καὶ παραγγελίας (ou παραγγελίας, leçon douteuse ; c'est la dernière leçon, en tout cas, qu'exige le sens) πρὸς τὸν αὐτοῦ ὄν. J'ai eu ce manuscrit entre les mains et j'ai pu le consulter à la Bibliothèque Nationale, grâce à l'obligeance de M. Léopold Delisle, qui a bien voulu le demander pour moi, et à la complaisance extrême des biblio-

1. Ainsi désigné dans les *Essais de grammaire historique*, *loc. cit.*

2. Voyez cependant plus loin, p. 274, note 2.

3. Dittographie ; le premier T doit être mis sur le compte du rubricateur.

thécaires de la Bodléienne, qui ont mis beaucoup d'amabilité à nous communiquer le manuscrit. Je tiens à leur en exprimer ici toute ma reconnaissance, notamment à M. Neubauer, qui m'a facilité l'envoi du manuscrit avec une grande bonté.

6° M. Spyridion Lambros, *Collection de romans grecs*, Paris, Maisonneuve, 1880, p. xc, note 1, signale à la Bibliothèque de l'Abbaye de Grotta Ferrata un manuscrit coté Z. b. V. in-8°, en papier de coton, composé en tout de 79 feuillets, d'après la récente numération, et contenant du folio 1 au folio 73 *b* une version du poème de Digénis Akritas, dont M. Lambros donne des extraits et, dit l'éditeur, « un poème connu sous le nom de Spanéas », qui va du folio 73 *b* jusqu'à la fin, c'est-à-dire qui s'étend sur six folios en tout. Je suis pour l'heure sans le moindre renseignement au sujet de ce manuscrit.

7° Enfin, M. Legrand a l'obligeance de me signaler à la Borbonica de Naples un manuscrit coté : III. A. q. cote qu'il a relevée sur une note manuscrite de Zambélios¹. Je ne possède, relativement à ce manuscrit, qu'une seule indication, que je dois à une obligeante communication de mon savant ami C. Sathas. Cette indication, quoique sommaire, pourra avoir son utilité (voir plus loin, p. 277).

M. Legrand, *Bibliothèque*, I, p. ix, parle de deux versions que possède M. Lambros. Je suis sans lumières à cet égard. Je suppose que les deux versions en question sont les deux versions que j'ai notées ci-dessus aux n° 6 et 7.

Toutes ces versions mentionnent spécialement le nom de Spanéas. En revanche, quelques autres compositions

1. Cyrillos. Bibliotheca borbonica, Naples, 1827-1833 (4° 230 Q à la Bibl. Nat.), ne fait pas mention de ce manuscrit, et la cote indiquée ne s'y retrouve pas. Ce catalogue donne au n° IV F 9 l'indication suivante : Codex chartaceus, in-8° habens folia 116, scriptus sec. xvi. P. 34, sequuntur paraeneses Alexii Comneni et sententiæ nonnullae et alia incertorum auctorum, etc. Or, le poème dont me parle M. Sathas est attribué à Alphonse X (voir plus loin, p. 277) ; ce ne peut donc être le même que celui que signale Cyrillos ci-dessus (II, 259). Celui-ci ne doit pas avoir grande importance (cf. plus loin, p. 278) ; c'est, peut-être, le manuscrit Zambélios auquel se rapporte le renseignement de M. Sathas.

ne disent rien de Spanéas, mais ont tout l'air de se rattacher à notre poème. C'est ainsi que M. Legrand a pu établir certains rapprochements entre les versions ci-dessus et la *Διδαχὴ Σολομώντος περὶ τοῦ αὐτοῦ υἱοῦ Ῥοβοάμ*, *Bibliothèque*, I, p. 11-16, d'après le grec 2027 de la Bibliothèque Nationale, manuscrit du xv^e siècle fin, selon l'estimation de M. Omont. Voyez la préface, p. x. Le fait est que plusieurs vers des versions I, II, III du Spanéas, se retrouvent dans la *διδαχὴ*, qui peut être considérée de la sorte comme une version nouvelle du Spanéas, dont nous n'aurions plus que ce fragment. Mais il n'y a qu'une ressemblance d'un caractère plus général entre notre poème et les *Λόγοι διδακτικοὶ τοῦ πατρὸς πρὸς τὸν υἱόν*, de Marc Déphararas, Venise, 1543, cf. *Bibliographie hellénique*, I, 245-246, d'une part, et les diverses versions du Sachlikis, de l'autre (Wagner, *Carmina*, pp. 62-78; *ibid.*, pp. 79-105; E. Legrand, *Annuaire*, déjà cité, 1871, pp. 201-242; cf. *Bibliographie*, I, 246; voir *Essais de grammaire historique*, I, 20-21). Ce que ces poèmes ont de commun avec le Spanéas, c'est qu'ils appartiennent au genre *parénétique*. Nous verrons tout à l'heure ce qu'on peut penser de ces ressemblances.

Nous avons encore, on le voit, bien peu de données pour entreprendre un travail critique sur le Spanéas. Il faudrait que tous les textes fussent connus et publiés. On s'occupe si peu d'un classement méthodique de la littérature médiévale, dite *vulgaire*, que, malgré l'insuffisance des matériaux, j'ai voulu tenter la partie : cet essai pourra au moins servir d'éveil, d'instigation à quelque monographie ultérieure. En tout cas, l'imitation isocratique peut dès maintenant nous servir de guide dans nos recherches. Je vais donc tâcher d'entrevoir les conclusions auxquelles il peut être permis d'arriver sur ce terrain¹. Je suis tenu de me résumer; je ne donne donc ici qu'un aperçu rapide et sommaire.

1. J'ai donné ailleurs, *Essais de grammaire historique*, I, p. 217, note 1, la relation exacte des passages du Démonicus imités par le Spanéas. Je n'ai pas à y revenir ici. La comparaison des passages correspondants démontre de façon certaine qu'il y a eu imitation.

Ce qui frappe au premier abord dans la version du Parisinus 396 (Spanéas I), lorsqu'on la compare aux autres versions, c'est un remarquable caractère d'impersonnalité, d'*objectivité*, si je puis dire. L'auteur a l'air de s'adresser à un prince (48-50), appelé à régner (?; cf. v. 171, 198-240); mais il ne nous donne aucun renseignement sur lui-même. Il professe un grand respect pour le roi et la royauté (12-26, surtout 14), sans flatterie; son ton est digne, grave. Le morceau tout entier est bien composé; les conseils se suivent l'un l'autre, sans confusion aucune, en petits paragraphes d'un sens déterminé et complet. Voici un essai de division : Craindre Dieu 1-11; craindre le roi 12-26; choix d'un ami 27-38; conduite envers ses maîtres et ses amis 39-47; aimer la guerre et la chasse 48-53; savoir écouter et parler 54-59; bienfait de la prière 60-67; vanité des biens terrestres, la modération 68-78; respecter le pauvre 79-84; la vertu est au-dessus de tout 85-89; les amis et les parents 90-93; éviter l'ironie dans le discours 94-96; la modestie 97-101; la calomnie 102-105; s'exercer à la vertu par la science 106-111; amabilité envers tous 112-114; la richesse 115-116; respecter le malheur; savoir donner 117-121; humilité du cœur 122-132; indulgence; savoir recevoir 133-137; manière de louer et d'être conseillé 138-145; amis dont il faut s'entourer au pouvoir 146-149; le savoir préférable à la richesse 150-156; modération dans la bonne et la mauvaise fortune 157-163; aimer ses parents 164-167; conduite envers ses sujets 168-170; pardonner, au pouvoir, les injures personnelles; punir le mal fait à autrui 171-174; fuir l'injustice 175-181; comment il faut donner 182-189; le sage dans le malheur est fort 190-192; écouter les conseils des vieillards 193-197; parabole de Roboam 198-243; méditation de la mort 244-245; à quoi se reconnaît un homme, un *άνθρωπος* 246-251; la charité 252-260; l'amour (*caritas*) est au-dessus de toutes choses 261-274; éviter l'outrecuidance et le découragement 275-285.

Le style de tous ces paragraphes se distingue par une grande simplicité. Ce n'est pas de la sécheresse, c'est de

la sobriété, je dirais presque de la probité; l'expression est juste, précise, pénétrante; l'auteur ne vise pas à tromper, à éblouir par un vain étalage d'images et de mots à effet; on sent dans ces vers une langue littéraire en voie de formation, une langue qui se cherche, il est vrai¹, mais qui nous intéresse par cet effort même. Les tâtonnements sont rares, les redites absentes; l'auteur dit ce qu'il veut dire; son langage est ferme et net. Beaucoup d'honnêteté et de droiture, parfois une certaine élévation d'esprit, caractérisent tous les conseils qu'il donne. Ce qui fait le charme de ce petit poème, c'est un mélange heureux de morale païenne et de morale chrétienne, celle-ci adoucissant l'autre et la tempérant. Ainsi (v. 261-272), après avoir énuméré toutes les qualités de droiture, de bravoure, d'équité qu'il est important d'acquérir, il finit en disant, avec Saint Paul, que le plus noble don, le plus précieux, c'est l'amour (v. 261) : πάντος δὲ κατωρθώματος ἀγάπη κρείττων ἐνι; sans l'amour, tout le reste n'est rien; et il faut remarquer ici qu'il avait auparavant déclaré (85) avec Isocrate (7, 1-3) que la vertu, ἀρετή, est au-dessus de tout. Il recommande la charité (265), la prière du cœur et seul à seul avec Dieu (60-67). Un double courant traverse de la sorte l'inspiration de ce petit poème : d'un côté, la morale évangélique et biblique; de l'autre, l'imitation de l'orateur ancien. En rapprochant d'Isocrate les passages correspondants du *Spanéas*, on voit du reste que l'auteur ne s'est pas proposé de suivre son modèle pas à pas; il le paraphrase plutôt qu'il ne l'imita servilement; souvent il a l'air de le traduire de mémoire (cf. v. 138 et *Dém.*, 33, 6-9). L'auteur avait été probablement frappé un jour de la beauté du *Démonicus*, dont il se nourrissait; il a voulu tenter un opuscule analogue; il a écrit cette parénèse; naturellement, les livres saints hantaient sa mémoire; il a donc mêlé les deux courants. Néanmoins, c'est le souvenir d'Isocrate qui domine; les conseils débutent ici comme dans le *Démonicus* (cf. v. 1 et *Dém.*, 13, 1-4); toute l'idée du poème est prise d'Isocrate.

1. Voyez les vers 154-156 et rapprochez Isocrate, *Démonicus*, 40, 1-3.

L'intention première du poème est tout entière dans ces mots du *Démonicus* (5, 2-3) : μέλλομεν σοι συμβουλευεῖν, ὥν χρη τοὺς νεωτέρους ὀρέγεσθαι καὶ τίνων ἔργων ἀπέχεσθαι καὶ ποίοις τισὶν ἀνθρώποις ὀμιλεῖν καὶ πῶς τὸν ἑαυτῶν βίον οἰκονομεῖν.

Si l'on passe maintenant aux autres versions du Spanéas, on remarque aussitôt qu'elles nous présentent un caractère totalement différent de celui du Spanéas I; toutes ces versions ont entre elles une certaine affinité : elles se ressemblent par la mise en scène, par le cadre de la parénèse, par la conception première. Ceci mérite explication. Je vais donc donner ici une courte analyse du Spanéas II; en effet, les versions du *Venetus* et du *Vindobonensis* (Wagner) paraissent être le type accompli de cette nouvelle famille. Le poème débute par les quatre vers suivants :

Στίχοι, γραφή καὶ διδασχῇ, καὶ παραινέσεως λόγοι
Ἐξ Ἀλεξίου Κομνηνοῦ τοῦ μακαριωτάτου,
Πρὸς τὸν τοῦ πρίγκιπος υἱὸν Καίσαρος Βρυεννίου,
Εἰς φρόνησιν καὶ παιδευσιν, εἰς λόγων εὐχοσμίαν¹.

Après ce court préambule, nous passons à une tout autre exposition, à un tout autre ordre d'idées, comme si l'auteur ne nous avait jamais parlé ni d'Alexis Comnène ni de César Bryenne. Nous sommes transportés dans un milieu bourgeois. Le ton devient très personnel. L'auteur nous met au courant de ses circonstances de famille; c'est un père qui parle à son fils (v. 5-6); le discours est familier, trivial souvent; il s'agit de personnages réels; les vers contiennent des allusions à des faits précis; le père se plaint d'être séparé de son fils (7-11); il est exilé pour des raisons que d'ailleurs il n'explique pas (34, 41); le fils de son côté semble avoir eu son lot d'infortunes (19,

1. Au v. 1, le *Venetus* donne γραφαὶ καὶ στίχοι διδασχῇ; le second καὶ manque dans le *Vindobonensis*; au v. 3, celui-ci donne ἐγκόμου au lieu de Βρυεννίου, cf. aussi p. xii, 17; le *Venetus* écrit πρίγκιπος et βρυεννίου; il ajoute, en glose, au v. 3 καὶ αὐτοῦ παμπόθητον γνήσιον ἀνεψιόν. Le *Venetus* omet le v. 4. Cette collation est reproduite d'après Wagner qui remarque que ces quatre vers ne proviennent pas de l'auteur lui-même; nous essaierons tout à l'heure de voir pourquoi cela est vrai.

33) et parait avoir donné quelques motifs de chagrin à son père (7-10; 31-32); ce dernier est poète et il nous donne à ce sujet un détail qui ne manque pas d'intérêt : il s'est déjà exercé au genre parénétique (37); il a souvent adressé à son fils des vers moraux : *γράφω σὲ στίχους ἐκλεκτούς, στίχους ἐκ τούτων ἡγάπας* (43). A tous les conseils qu'il lui a donnés, il joint encore ceux-ci et l'engage à les bien retenir.

Tout ce préambule a l'air d'une notice biographique¹; le ton est décousu, lâche, trainant. Les parénèses qui forment le corps du poème ne sont pas d'un meilleur style : elles manquent de toute élégance; les expressions sont ou bien prétentieuses ou creuses. Je ne veux pas insister vers par vers sur l'analyse de ce poème. Je me borne à quelques observations générales. En ce qui concerne la comparaison de Spanéas I avec Spanéas II, on peut remarquer que plusieurs vers, ou couples, ou séries de vers se retrouvent dans les deux versions sous la même forme; voyez Spanéas I, 1, 4, 6, et Spanéas II, 54, 56, 58, comme échantillon; les vers ne sont pas toujours pourtant répétés tels quels et semblent avoir été souvent reproduits de mémoire, cf. Spanéas I, 2-3, et Spanéas II, 55, Spanéas I, 5, 7, et II, 57, 60. Ces rapprochements suffiront à établir le fait d'une parenté évidente entre les deux versions ci-dessus, que le Spanéas II provienne directement du Spanéas I ou d'un archétype commun; c'est ce qui restera à examiner. Disons dès maintenant que l'économie générale, l'allure du Spanéas II est bien différente. Les préceptes, rigoureusement développés dans le Spanéas I en des espèces de couplets, coupés par le sens, se suivent ici presque sans ordre. C'est un développement libre, une amplification lourde qui a dû avoir pour base un texte antérieur, semblable à celui du Pari-

1. Je ne puis pas croire que tout cet épisode soit un petit *roman* inventé à plaisir et reposant sur la mention que fait Isocrate du *père* de Démonicus (2, 5; 10-11). Isocrate propose Hipponicus comme modèle à son fils, ce que ne fait pas notre auteur; on n'a qu'à lire tour à tour les deux morceaux; le ton est absolument différent; le poète du Spanéas II n'a certainement pas eu connaissance dans ces vers du passage d'Isocrate.

sinus 396 (Spanéas I), mais qui ne s'astreint pas à une copie fidèle de son modèle. Nous avons à faire à un plagiaire, souvent gauche et maladroit. Les paragraphes sont mal distribués; l'auteur donne ses conseils à mesure qu'ils lui viennent à l'esprit; le tout manque de cohésion. On en jugera par l'analyse ci-dessous : craindre Dieu 54-64; craindre le roi 65-72; dénoncer les blasphémateurs et les ennemis du roi 73-83 (cf. Spanéas I, 1-26); choix d'un ami 84-95; conduite envers ses maîtres et ses amis 96-110; aimer la guerre et la chasse 110-124, savoir écouter et parler 125-128; bienfait de la prière; vanité des biens terrestres 129-146; respecter le pauvre 147; la vertu est au-dessus de tout 148-151; les amis et les parents 152-155; éviter l'ironie dans le discours 156-158; la modestie 159-162; la calomnie 163-167; savoir bien ce qu'on sait 168-172; s'exercer à la vertu par la science 173-177; amabilité envers tous 178-180; les bons et les méchants 181-182; amour de la vérité 183-188; solidité des amitiés contractées 189-200; savoir donner 201-207; respecter le malheur 208-213; penser aux exilés 214-217; le savoir préférable à la richesse 218-223; respecter le malheur; savoir donner 224-235; humilité du cœur 236-247; indulgence 248-260; conduite à tenir dans les repas 261-269; manière de louer et d'être conseillé 270-275; ne pas se fâcher d'un mauvais conseil 276-279; s'entourer de bons conseils 280-284; la sagesse et la vertu 285-292; modération dans la bonne et la mauvaise fortune 293-297; prudence et courage 298-302; conduite envers les inférieurs 303-305; vérité et flatterie 305-306; aimer ses parents 307-310; inspirer l'amour et non la crainte 311-313; ne pas médire 314-321; pardonner, au pouvoir, les injures personnelles; punir le mal fait à autrui 322-325; fuir l'injustice 326-338; louer le bien 339-341; diriger ses discours 342-348; se rappeler le bienfait et non l'injure 349-358; ne pas faire don de biens mal acquis 359-367; savoir donner 368-381; la colère 382-386; discrétion 387-391; se comporter en homme dans le malheur 392-399; partager les joies et les chagrins des amis 400-405; écouter les conseils des vieillards; para-

bole de Roboam 406-458; méditation de la mort 459; honorer ses compagnons d'armes; conduite en temps de guerre 460-486; charité 487-499; l'amour (*caritas*) est au-dessus de toutes choses 500-505; pitié morale pour les pauvres 506-508; plaindre l'infortune; récompense au ciel; efficacité du jeûne 509-513; les biens spirituels 514-527 (ici s'arrête le Vindobonensis, qui a une autre clause, cf. p. 27); douceur envers ses maîtres 528-533; choix d'une femme 534-543; secourir les parents pauvres 544-548; aimer la vérité 548-550; cacher les fautes de ses amis 551-554; fuir les méchants 555-558; ne pas molester ses amis ni ses voisins 559-564; ne pas retenir la paye des gens qu'on a à son service 565-569; ne pas perdre courage quand on perd un objet quelconque 570-573; douceur et vérité 574; douceur envers ses amis 575-577; respecter les pauvres 578-581; se rappeler les bienfaits 582-584; s'incliner devant le mérite 585-587; tirer profit d'une timidité naturelle 588-591; modération et savoir 592-594 (incohérent et sans sens précis); ne pas rappeler le mal passé à ses amis 595-596; ne pas mépriser les faibles 597-600; ne pas donner ce qu'on n'a pas 601-604; modération envers Dieu dans le malheur 605-609; ne pas demander à Dieu la mort de quelqu'un 610-613; juger selon la vérité, non par intérêt 614-615; paix de l'âme 616-620; respecter les pauvres 621-623; si l'on a assassiné, ne pas le dire à sa femme, car elle peut vous perdre par son bavardage 624-627; ne pas défaire ce qu'on a fait 628-629; ne pas considérer ce que le monde dit de nous 630-631; si l'on a volé, surveiller ses discours pour ne pas se trahir 632-636; ne pas se parjurer 637-638; ne pas choisir contre le pauvre un juge ami ou puissant 639-647; emploi de l'argent en aumônes 648-656; bien conseiller 657-665; récompenser les domestiques, pour être au besoin secouru par eux 666-671; clause 672-674.

Quelques-unes des coupes que j'ai relevées répondent à certaines divisions du Spanéas, comme on a pu le voir (cf. I, 157-163, et II, 273-297, etc.). Rien de plus instructif que cette comparaison; dans la seconde version, les

couplets sont repris avec plus de développement. On remarquera aussi que, par endroits, les conseils donnés diffèrent par le caractère de ceux du Spanéas I; ils sont ou bien appropriés à des conditions bourgeoises (v. 261-269, 529, 565, etc.), ou bien ils sont empreints d'une immoralité aussi inconsciente que profonde (624-627; 632-636). Toute élévation, toute gravité a disparu; la partie plus noble ou plus charitable des exhortations morales vient du Spanéas I, et ici encore, par le délayage de son style, l'auteur prouve qu'il n'a pas su apprécier le sérieux et la sobriété de ces conseils.

Une double conclusion se dégage, à ce qu'il me semble, de l'analyse et de la lecture de cette nouvelle version. On peut se demander, en effet, si le Spanéas II conserve plus intacte que Spanéas I la leçon d'un prototype commun ou si, au contraire, il ne fait qu'amplifier l'original. C'est vers cette dernière hypothèse que je penche décidément. Nous avons vu que la première idée, l'idée génératrice du Spanéas, est l'imitation du discours à Démonicus; or, l'auteur du Spanéas II n'a certainement pas eu commerce avec Isocrate; cette version, telle que nous l'avons là, ne peut provenir d'un homme imbu de la lecture du Démonicus et qui se serait proposé d'écrire à son tour une parénèse du même genre; cet imitateur, ce disciple, c'est, nous l'avons vu, l'auteur du Spanéas I. Ni l'inutile verbiage, ni l'immoralité du Spanéas II ne permettent une pareille supposition. Nous sommes en présence d'un simple remaniement, dû à un poète plus que médiocre, qui rencontre un texte tout prêt, le retouche, le remanie et le donne comme sien. Si donc, les passages étrangers à Spanéas I, qui se trouvent dans Spanéas II, ne sont pas de nature à nous laisser croire qu'ils pouvaient figurer dans un texte primitif, imité d'Isocrate, il faudra bien admettre que ces passages sont inventés après coup. Un traducteur d'Isocrate n'aurait pas inventé toute la petite histoire du commencement.

La seconde observation que nous sommes autorisés à faire dès maintenant, c'est que les quatre premiers vers du poème, contenant l'attribution à Alexis I Comnène,

ne sont pas de la même main que les conseils qui suivent. Il y a une trop grande contradiction entre ces quatre vers et le récit qui leur succède ; que viennent faire là, à propos d'Alexis, toutes ces circonstances de famille ? Il est inadmissible qu'on ait pu attribuer jamais un poème aussi piètre, aussi décousu, aussi mal fait et, par instants, aussi indélicat, à l'empereur Alexis I Comnène. S'il y a eu attribution, on n'a pu inscrire le nom d'Alexis qu'en tête d'un poème conçu et exécuté d'une façon toute différente, comme le Spanéas I, par exemple, ou quelque prototype du Spanéas I, écrit sur le même ton. L'auteur du Spanéas II a dû certainement tirer ces quatre vers d'une version antérieure ; il a transcrit le début en tête de son poème, pour donner à ses vers plus d'autorité ou peut-être aussi par simple négligence. Mais d'où peuvent provenir ces quatre vers ? Examinons rapidement les autres versions. L'attribution à Alexis Comnène nous présente un petit problème dont la solution nous aiderait mieux à ranger les diverses versions en familles distinctes :

Le Parisinus 2909 (Mavrophrydis) contient la même attribution, 1-3 (Bibl. Nat. gr. 2909 f. 157 a) :

Ἐξ Ἀλεξίου Κομνηνοῦ τοῦ μακαρίτου κείνου,
Λόγοι χρηστοὶ βουλευτικοί, πάνυ ὠραιωμένοι,
Πρὸς τὸν ἀνεψιὸν αὐτοῦ, Σπανέας τό ἐπ'ἄκλην¹.

L'édition de Venise, *loc. cit.*, contient à peu près la même formule :

Γραφή καὶ στίχοι διδασκῆς καὶ παραινέσεως λόγοι
Ἐξ Ἀλεξίου Κομνηνοῦ τοῦ μακαρίου κείνου
Τοῦ θαυμαστοῦ καὶ τοῦ σοφοῦ εἰς σύνεσιν καὶ γνῶσιν.
Υἱοῦ τοῦ τὴν ἀπέστειλε στὰ ξένα ποῦ βρισκέτο,
Εἰς διάταξιν τὴν ἔγραψε κ' ἔστειλε πρὸς ἐκεῖνον,
Πῶς νὰ μαθαίνη παίδευσιν νὰ βρῇ τιμὴν εἰς τέλος².

1. Ἐπ'ἄκλην, ancien subst. adverbialement employé par analogie, est plus tard confondu avec les neutres en -ιν comme παιδίν, à cause de la coïncidence phonique des désinences -ην = -ιν, et redevient subst. par analogie.

2. On voit, par ces vers, que le Parisinus 2909 et l'édition de Venise ne se couvrent pas autant qu'on veut le dire.

La version d'Oxford ne contient rien de pareil; on en verra plus loin la raison.

Une grande confusion règne dans le nom des personnages. Il est impossible de savoir au juste qui est Spanéas ni ce que le nom veut dire. Σπανέας suppose un impari-syllabique *σπανεύς, inconnu à l'ancienne langue; mais ce nom existât-il sous la forme σπανεύς, nous n'avons aucun droit d'en faire un synonyme de σπανός. Que la version d'Oxford donne σπανού à côté de Σπανίτας, c'est là une confusion bien naturelle qui a pu et dû se produire dans l'esprit du copiste¹, mais que nous ne devons pas commettre à notre tour. Toutes les identifications qui ont été faites de Spanéas tantôt avec l'empereur Alexis I Comnène², tantôt avec un noble byzantin, ne reposent pas sur des preuves historiques. On ne sait en réalité si les vers sont adressés à un nommé Spanéas (cf. Spanéas III), ou s'ils sont dus à un certain Spanéas (version d'Oxford). Ce que l'on peut dire de plus sûr, sans trop s'aventurer, c'est que le poème parénétique à Spanéas circulait pendant un certain temps sous le nom d'Alexis I Comnène, et que Alexis I Comnène et ce Spanéas étaient confondus l'un avec l'autre pour une raison encore inconnue; cela ressort clairement du titre de l'édition de Venise. En partant de ce fait, nous n'avons plus qu'à rapprocher le début du Spanéas II de l'indication qui se trouve en tête du Spanéas I (grec 396) : ἐκ τοῦ Σπανέας, ce qui veut dire littéralement *extraits* (ou fragments) du Spanéas. Nous pouvons, en effet, remarquer tout de suite qu'aucune des versions connues n'est une version *originale* : elles se trouvent toutes dans des manuscrits olographes qui sont des espèces de re-

1. Remarquez que σπανού se trouve dans la suscription du poème et non dans les vers du début ni dans le corps du poème; σπανού pourrait donc être uniquement attribué au scribe.

2. Sathas, apud Wagner, p. 1, note 1 : διὰ τὸ ἄτριχον τοῦ προσώπου. Nous ignorons si Alexis portait la barbe ou non. Les médailles n'apprennent rien à ce sujet. Celles que j'ai vues au cabinet des médailles le représentent avec la barbe. Reste à démêler la part de convention dans ces reproductions. Le fait d'être imberbe constitue atimie à Byzance; il est donc singulier qu'on ne mentionne nulle part cette atimie chez Alexis.

cueils de morceaux choisis¹. Donc ni le 396 ni les versions wagnériennes, ni Spanéas III ne nous représentent la rédaction primitive de chacune de ces versions. Il est à supposer, au contraire, que Spanéas I et II proviennent d'un prototype commun, et voici de quelle façon : le scribe du 396 se contente de prendre quelques extraits seulement d'un manuscrit contenant une version complète du Spanéas, et que nous désignerons par β ; ce manuscrit β sert également de prototype à l'amplificateur de la version wagnérienne; deux faits semblent le prouver : des vers identiques dans les deux versions et quelques leçons plus correctes du Spanéas II; ainsi le Venetus, au v. 76, donne la bonne leçon κατ' αὐτοῦ au lieu de κατὰ τοῦ θεοῦ (Spanéas I, 16), qui rend le vers faux². Mais, nous l'avons vu, l'original du remaniement wagnérien lui-même ne nous a pas été conservé. Cet original, qui a fatalement existé, peut être désigné par γ ; γ devait contenir les quatre vers d'attribution à Alexis; le rédacteur n'a pu prendre ces vers, nous l'avons vu, que dans un manuscrit antérieur, soit β . Mais ces vers de β n'ont pas été relevés par le scribe du 396, soit A. Quelle en était au juste la teneur primitive? Il est difficile de le préciser. En considérant, d'une part, le titre ἐκ τοῦ Σπυρίου (grec 396), et d'autre part la mention d'Alexis (Spanéas II), et en rapprochant de ces deux indices le titre de l'édition de Venise, on peut conjecturer que le nom d'Alexis et celui de Spanéas se trouvaient déjà réunis dans β , qui sert de point de départ à A et à γ . Le poème a donc dû de bonne heure être attribué à Alexis. Qu'il ne provient pas d'Alexis, deux faits

1. Cf. pour le 396 le petit Index en tête du manuscrit et la description du ms. dans l'*Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, par H. Omont, Première Partie, Ancien fonds grec. Théologie. Paris, 1886, p. 41. Le manuscrit contient des morceaux de diverse provenance; pour le Vind. et le Ven. cf. Wagner; voyez l'Index en tête du grec 2909; c'est un choix de poèmes divers.

2. Le Vind. donne κατὰ τοῦ θεοῦ comme le 396; voici pourquoi, à mon avis; κατ' αὐτοῦ est loin de τοῦ θεοῦ auquel αὐτοῦ se rapporte; le scribe a dû indiquer cette relation par une glose; des gloses se trouvent déjà dans ce manuscrit, cf. supra, p. 269, n. 1. Mais cette glose a dû déjà se trouver dans β ; les uns l'y ont prise, les autres l'y ont laissée.

semblent le prouver. S'il faut attacher quelque importance aux leçons du Spanéas III, — et nous verrons que ce manuscrit mérite considération; — le v. 1 est significatif : τοῦ μακαρίτου κείνου (cf. éd. de Venise, v. 2 *supra*). L'empereur était donc mort au moment où le poème courut sous son nom, ce qui fait immédiatement suspecter l'authenticité du fait. En second lieu, M. Sathas m'apprend qu'une version napolitaine est attribuée non plus à Alexis I Comnène, mais au roi Alphonse X le Sage. Tout cela me fait supposer qu'il y a eu un moment où le poème circulait, libre de toute attribution, que ce moment est antérieur à l'exécution du 396, du N (ms. de Naples, Alphonse X), antérieur enfin à γ et β eux-mêmes, et qu'il faut ainsi rétablir un manuscrit α que nous ne possédons plus.

Le manuscrit α , qui est le manuscrit original, contenait la version complète de la parénèse primitive, imitée d'Isocrate. Le fait est que de ce manuscrit α ou, pour être plus exact, de la première forme du poème, dérivent deux familles de poèmes, bien distinctes entre elles. La version β , avec l'attribution à Alexis, semble provenir de α et reproduit sans amplifications et sans remaniements certaines parties du texte, qui de là passent à l'état fragmentaire dans le 396, lequel ne contient pas de remaniements et abrège, au contraire, l'original. N (version de Naples, Alphonse X) se rattache, selon toutes probabilités, à cette première famille : en effet, si le poème est attribué à Alphonse X, c'est qu'il ne contient ni les quatre vers de début des versions wagnériennes, ni la petite histoire qui suit (?); il ne dérive donc ni de β , ni de A, ni de γ , mais remonte ou bien à α lui-même, ou bien à une copie de α , soit δ .

Telle est la première famille. D'un autre côté, nous avons une série de versions, dont γ est le point de départ. Ces versions ont entre elles un trait commun : c'est le préambule, le cadre de la parénèse, l'allusion à des circonstances privées, l'histoire ou la fiction du père et du fils. Tel est le cas pour Spanéas II, III (1-12), pour l'édition de Venise (7-12 suiv., cf. Legrand), même pour la

version d'Oxford (cf. Annuaire, loc. cit.) et jusque pour les conseils de *Salomon à Roboam*, où l'on reconnaît la trace de cette inspiration dans le mot *vié*, qui se trouve répété en tête de chaque alinéa et qui est beaucoup plus précis que le mot *παιδών*, seul connu de Spanéas I. La seule différence entre cette version et les autres, c'est que les *Conseils de Salomon* ne reproduisent pas le début et sont un fragment de la version complète de γ'. La version napolitaine que j'ai citée ci-dessus (p. 265, n. 1) d'après Cyrillos, et que je désignerai par *n*, se rattache fort probablement à la même famille. Elle porte l'attribution à Alexis I Comnène, mais le manuscrit est du xvr^e siècle et à cette époque, c'est la famille γ qui semble prédominer et être la seule connue; α aussi bien que β et A paraissent oubliés.

Il convient d'observer maintenant que les versions de cette seconde famille ne sont pas entre elles dans le rapport de fille à mère, mais bien de sœurs dont la mère commune serait γ; le Parisinus 2909, soit B, ne dérive pas

1. Voici une courte analyse du poème : Ne pas se quereller avec ses maîtres, 1-6; vanité des biens terrestres; l'espoir en Dieu, 7-21; choix d'une femme, 22-31; respect du parent pauvre, 32-35; aimer riches et pauvres; amour de la vérité, 36-37; fuir les méchants, 38-41; dissimuler la honte d'un ami, 42-43; ne pas frustrer un serviteur de son salaire, 44-50; conduite dans la bonne et la mauvaise fortune, 51-53; être modeste, pas processif, 54-57; ne rien promettre en vain, 58-61; ne point blasphémer, 62-66; rendre l'argent prêté, 67-69; ne pas souhaiter la mort de quelqu'un, pour lui prendre son bien, 70-73; aimer la vérité; ne pas juger par intérêt privé, 74-75; rapporter à Dieu le courage naturel, 76-79; si l'on a assassiné, le cacher à sa femme, par crainte de bavardage, 80-83; ne pas ravir le bien du pauvre sans défense, 84-88; le blâme; s'observer soi-même, 89-90; s'informer des opinions du monde, 91-92; ne pas corrompre ses juges dans un procès avec un pauvre, 93-103; respect du pauvre, 104-107; s'incliner devant le mérite, 108-110; la timidité, 111-113; ne pas interrompre les vieillards, 114-115; se méfier des mauvais voisins, 116-119; les dons naturels, 120-122; surveiller ses discours; ne pas rappeler le mal oublié, 123-125; respect du faible, qui peut employer la ruse pour se défendre, 126-129; usage des richesses, 130-138; sincérité dans les conseils à donner, 139-142; ne pas emprunter au pauvre, qui vous tracasse de ses poursuites, 143-145; l'amour (*caritas*) est au-dessus de toutes choses, 146-148. — On voit combien le ton général est le même : c'est toujours le caractère et l'esprit des versions de la famille γ.

du Venetus, soit C, ni du Vindobonensis, soit D; les Conseils de Salomon, soit S; ne se rattachent ni à B, ni à C ou D. Deux raisons militent en faveur de cette hypothèse : comme on peut s'en convaincre par l'inspection des diverses analyses que je donne, toutes les versions ne reproduisent pas les mêmes passages ni dans le même ordre; certains passages, absents dans une version, se retrouvent dans l'autre. Il est à croire que la version γ contenait tous ces passages; cette version, étant devenue la plus usuelle et la plus connue, a été mise à profit par les divers remanieurs, qui en ont tiré *ad libitum* les passages qui leur convenaient le mieux. Bien plus, nous avons dans le Spanéas III un passage directement imité d'Isocrate, qui ne se trouve dans aucune autre version; cf. Dem. 27, 5-8 : καταφρόνει τῶν περὶ τὸν πλοῦτον σπουδαζόντων μὲν, χρῆσθαι δὲ τοῖς ὑπάρχουσιν μὴ θυναμένων· παραπλήσιον γὰρ οἱ τοιοῦτοι πάσχουσιν, ὥσπερ ἂν εἴ τις ἵππον κτήσασατο καλὸν κακῶς ἵππεύειν ἐπιστάμενος; cf. Spanéas III, 218 suiv. ὅπ' ἔχει χρήματα πολλὰ καὶ φρόνησιν οὐκ ἔχει..., ὁμοιάζει γὰρ ἀστράτευτον ἀνθρώπου τοῦ πολέμου, ὅπου καθίζεται εἰς φθρὴν, παράξενον πρωτεῖον¹. Cette comparaison topique devait se trouver dans γ , qui l'aurait emprunté directement à β , lequel devait contenir un plus grand nombre de passages isocratiques que n'en a recueilli A. Toutes les versions mériteraient donc d'être prises en considération en vue de l'établissement définitif du texte et de la reconstitution de α . De même, pour la reconstitution de γ , toutes les versions de la famille devraient être étudiées : la collation des différents manuscrits permettrait de retrouver la teneur exacte de l'attribution. Il s'agirait aussi de démêler dans les versions de la seconde famille ce qui peut être une addition du scribe et de voir, par exemple, si, en effet, comme Wagner le suppose, il n'y a pas grand nombre d'interpolations dans le Vind. et le Ven., dans ce dernier surtout. Le Parisinus, à ces deux points de vue, serait d'un secours précieux; car il conserve, semble-t-il, plus fidèlement des leçons de γ et même de β , comme

1. Le style, du moins en ce qui concerne certaines formes, a pu subir quelques modifications dans le passage d'un manuscrit à un autre.

le prouve le passage d'Isocrate cité ci-dessus¹. Il est mieux composé et plus clair. En voici une analyse qui, pour le moment, facilitera la comparaison : savoir louer et être conseillé 16-23 ; oublier les mauvais conseils 24-27 ; l'intelligence est le bien suprême 28-32 ; conduite dans la bonne et la mauvaise fortune 33-39 ; prudence et courage 40-44 ; conduite envers ses parents 45-49 ; inspirer l'amour, non la crainte 50-53 ; la calomnie 54-59 ; pardonner, au pouvoir, les injures personnelles 60-63 ; ne pas être injuste pour le pauvre 64-69 ; penser avant d'agir ; la justice 70-77 ; aimer le bien 78-84 ; bien diriger ses discours 85-90 ; oubli du mal ; reconnaissance pour le bien 91-106 (passage à lire) ; ne pas donner le bien mal acquis 107-113 ; donner le bien promis 114-124 ; la colère 125-131 ; la discrétion 132-136 ; se conduire en homme 137-143 ; participer aux peines, plus qu'aux fêtes des amis 144-149 ; respect des vieillards 150-155 ; demander conseil aux vieillards ; parabole de Roboam 156-215 ; amabilité et prévenance 216-219 ; ne pas faire procès à ses maîtres 220-225 ; choix d'une femme 226-237 ; respect du parent pauvre 238-241 ; amour du pauvre et du riche ; la vérité 242-243 ; choix d'un ami 244-253 ; honorer le serviteur fidèle 254-256 ; dissimuler les fautes d'un ami 257-258 ; se rappeler les bienfaits 259-261 ; s'incliner devant le mérite 262-263 ; modestie 264-267 ; se méfier des mauvais voisins 268-271 ; dignité dans le malheur 272-276 ; fuir la perfidie 277-280 ; les dons naturels 281-285 ; ne rien promettre en vain 286-290 ; ne pas blasphémer dans l'infortune 291-296 ; ne rien dérober injustement au pauvre 297-300 ; ne pas souhaiter la mort de quelqu'un, pour avoir son bien 301-304 ; juger en justice et vérité 305-308 ; pas de bien mal acquis 309-313 ; respecter le bien du voisin 314-318 ; si l'on a assassiné, n'en rien dire à sa femme, par crainte de bavardage 319-322 ;

1. Rectifier d'après cela ce que j'ai dit *Essais de grammaire*, p. 123 ; les nouvelles conclusions ne changent rien aux résultats acquis, *ibid.*, puisqu'on prouve une fois de plus que Spanéas I est la version la plus ancienne.

ne pas blâmer autrui; s'observer soi-même 323-325; avouer le mauvais emploi qu'on a fait d'un bien confié; tenir son serment 326-335; ne pas corrompre le juge dans les procès contre les pauvres 336-344; usage de la fortune 345-353; sincérité dans les conseils à donner 354-361; conduite envers les amis 362-370; conduite envers sa femme 371-379; connaître les hommes 380-390; rapporter ses mérites à Dieu 391-395; choix d'un ami 396-400; attendre qu'on vous loue 401-407; éprouver une femme, avant de lui donner son amour 408-414; point d'orgueil dans la richesse 415-423; ne pas divulguer les hontes d'un ami, dans un procès 424-430; mauvais emploi du bien confié; conséquences 431-434; mériter l'amour d'un maître homme de bien 435-442; en attaquant quelqu'un, ne pas compter sur ses propres parents, qui souvent vous abandonnent 443-446; ne pas divulguer ses projets 447-451; craindre et aimer Dieu 452-457; discours d'un père à son fils; le père est accablé de douleurs 458-472; conclusion: usage que le fils doit faire de ces conseils 473-480.

Tel est ce poème dans ses diverses versions. Il ne faudrait pas s'étonner du fait que ces versions reproduisent l'original de façon plus ou moins exacte. Le titre du poème¹ était devenu une sorte d'étiquette bonne à mettre en tête de tout recueil parénétique, quel que fût son contenu. C'est là ce que nous montre à l'évidence la version d'Oxford: elle reproduit le titre, le nom de Spanéas, le cadre du père et du fils, mais, du reste, n'offre aucune ressemblance ni dans le détail ni dans la conduite du poème, ni dans la nature des conseils donnés avec les autres versions connues. J'ai eu le manuscrit entre les mains; M. W. Meyer a eu l'obligeance de le lire et de le copier en entier; il a pu se convaincre que ce poème ne ressemblait aux autres que par la seule communauté du genre parénétique. C'est ainsi, et de plus loin encore, que Marc Dépharanas se rattache au Spanéas. Les imitations, les remaniements mêmes et les amplifications sont choses fréquentes dans

1. C'est ce qui explique pourquoi le plagiaire du Spanéas II garde le nom et l'attribution.

la littérature médiévale. On commence par prendre Isocrate pour modèle, par s'inspirer de lui; le poème, né de cette première idée, circule sous plusieurs noms; un plagiaire (γ) se l'approprie, et c'est la version de ce dernier qui met à la mode le genre et le poème; cette version provoque des imitations plus ou moins fidèles, des copies qui à leur tour se rapprochent plus ou moins du plagiat primitif.

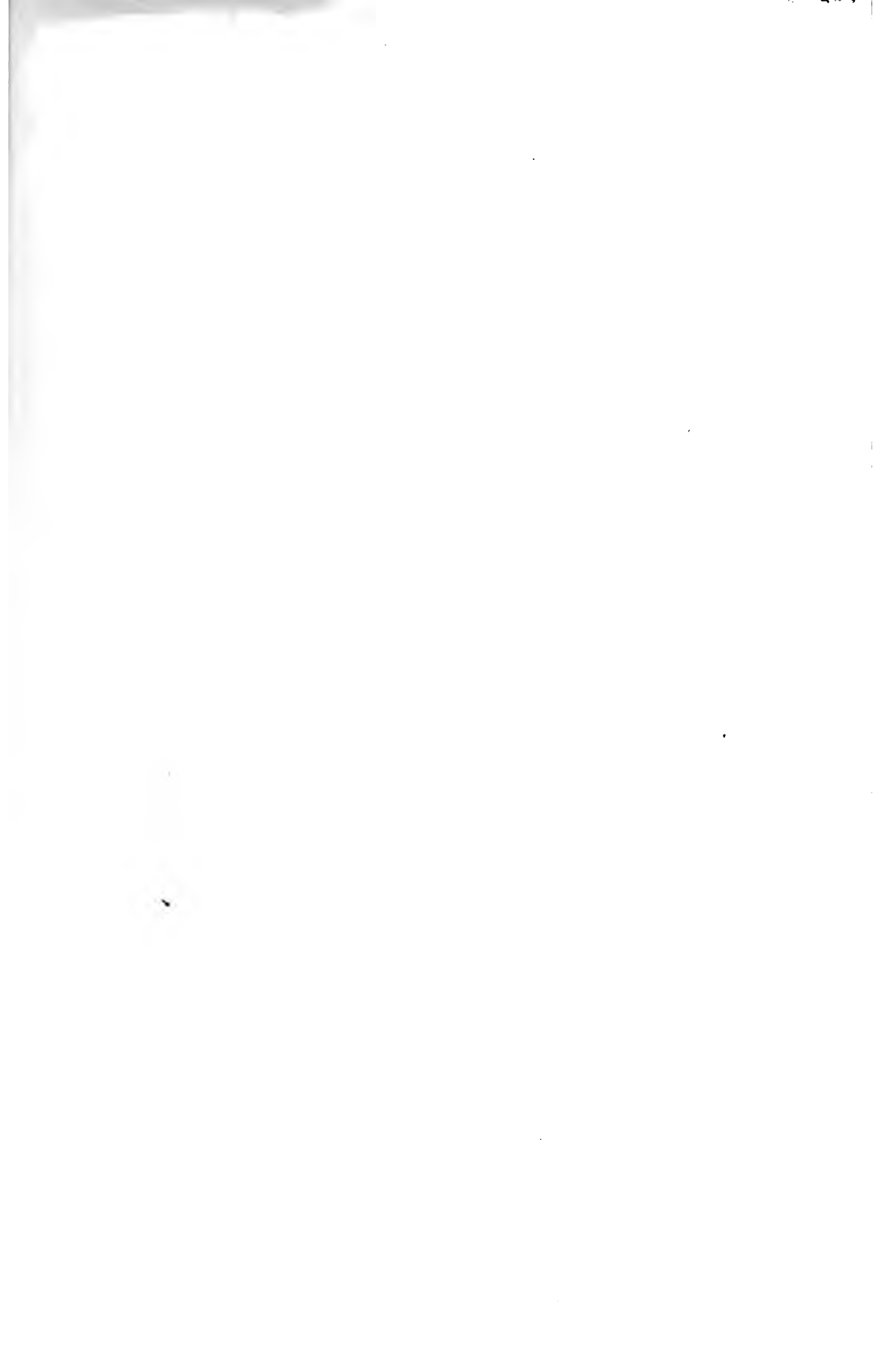
Resterait à fixer la date de la composition originelle du poème, dont Spanéas I nous donne l'image la plus fidèle. La première exécution est certainement antérieure au dernier quart du $xiii^e$ siècle. Si nos hypothèses sont exactes, il a fallu quelque temps déjà pour que de α on passât à β , puis de β à A. D'autre part, on peut peut-être supposer que le poème, pour avoir été attribué à Alexis I Comnène, devait avoir quelque rapport avec le règne de ce prince; il peut, par exemple, avoir été écrit du vivant de cet empereur; de la sorte on rattacha plus facilement son nom à cette parénèse. Or, Alexis meurt en 1118; le poème peut fort bien, de ce côté, remonter jusqu'à la fin du xi^e siècle. Un argument qui constitue une forte preuve en faveur de cette date, c'est le style. Je ne puis pas y insister ici. Le sujet veut être traité à part. Le fait est que le style du Spanéas I est au moins antérieur d'une cinquantaine d'années au style de Prodrôme (xii^e siècle milieu); voyez à ce sujet Prodr. I, II, V dans Legrand¹. Une monographie grammaticale de ce poème mériterait d'être faite; il a pour les études néo-grecques une valeur égale à celle de la *Cantilène de Sainte Eulalie* pour le français. Nous y voyons bien ce qu'était le grec au xi^e siècle: il se trouvait à distance égale du grec ancien et du grec moderne, comme sur une ligne de démarcation intermédiaire entre les deux langues. Ce que j'ai voulu faire ici, c'a été de reconnaître une première fois le terrain, à seule fin de

1. J'ai beaucoup insisté sur ce genre de preuves dans les *Essais de grammaire*.

provoquer sur ce poème une étude complète au point de vue linguistique¹, historique et littéraire.

Il resterait à désigner les manuscrits par diverses lettres, selon leur valeur. A titre provisoire, et pour plus de commodité, je répète ici mes désignations, que le lecteur peut ainsi avoir d'ensemble sous les yeux : α archétype ; β , dérivé de α , avec attribution à Alexis ; A, fragments de β (396, Bibl. Nat.) ; δ , d'après α , avec attribution à Alphonse X, d'où N (ms. de Naples, Zambélios-Sathas) ; γ , prototype de la famille remaniée, plagiat de β ; de γ dérivent B (Parisinus 2909), C (Venetus), D (Vindobonensis), S (Salomon), n^2 (Cyrillos, Naples) ; le ms. de Grotta Ferrata G, vu son âge (xiv^e s. ?), contient peut-être une version plus complète de γ ; ce manuscrit, dont on avait bien voulu promettre l'envoi à Paris, il y a près de dix mois, ne nous est pas encore parvenu ; aussi, c'est à peine si j'en puis parler à cette place. Enfin, O (Oxford) est sans rapport avec les précédents. En somme, il s'agit de retrouver α ; les deux familles ont de l'importance pour la solution du problème.

1. Les formes βασιλεάν 12 ; παρακουῶ, de trois syllabes, 280 ; ὀλιγόν 215 ; ὁποῦ = qui, 42, 72, 101 ; ὁράτι 208 ; enfin, la syntaxe toujours coordonnée et rarement subordonnée mériteraient une attention particulière. Il faut aussi remarquer dans le Spanéas que l'aphérèse n'y est usitée que dans la proclise disyllabique (dans ἴνα 22 et dans ἡμᾶς 202, jamais dans εἰ ; 2, etc.) ; ce sont, je le crois bien, les premiers symptômes de l'aphérèse. Ce phénomène de l'aphérèse doit tenir d'ailleurs à certains faits d'accentuation (accent d'élévation ou accent d'intensité) peu connus et peu étudiés jusqu'ici.



MÉLANGES GALLO-ROMANS

PAR JULES GILLIÉRON

ON PORTONS, ON PORTEZ POUR NOUS PORTONS, VOUS PORTEZ

Le sujet que je traite ici a été effleuré dans une discussion à laquelle ont pris part plusieurs savants, et dont on trouvera les principaux documents dans la *Romania* (VII, 109; X, 402; XII, 342, 589; XIII, 424).

Cette discussion portait sur le point suivant : en Normandie, ou du moins dans certaines parties de la Normandie, le pronom sujet indéfini *on* est remplacé par des formes diverses ; celles-ci remontent selon les uns à *l'on* (*ille homo*), selon d'autres à *nous* (*nos*).

Quoique j'aie fait des recherches dialectologiques dans une partie du territoire où ce fait se présente, je ne me prononcerai pas à ce sujet ; j'estime que mes recherches et mes matériaux ne suffisent pas pour répondre à toutes les objections que peut soulever mon opinion. J'entends donc détacher complètement de la question *normande* la question *picarde*, qui se pose sous le jour suivant :

Dans la plus grande partie des départements de la Somme et du Pas-de-Calais, les pronoms personnels de la 1^{re} et de la 2^e pl. faisant fonction de sujets sont : *ò*, *òz*, — *ò* devant un verbe commençant par une consonne, *òz* devant un verbe commençant par une voyelle. Ainsi,

à Cayeux-sur-Mer (Somme), la conjugaison des verbes *finir*, *avoir*, *être* est la suivante¹ :

éx fini	j' é	éx sũ
tũ fini	t' a	t' é
i fini	il a	il é
ò finixõ	òz avõ	ò sòm
ò finixé	òz avé	òz ét
i finit	il õ	i sõ

Quelle est l'origine de ces formes *ò*, *òz* ?

Viennent-elles de *nos*, *vos* comme les formes françaises correspondantes ? C'est impossible. Chute du *v* ? première impossibilité ! Chute de l'*n* ? seconde impossibilité ! Puis, les formes picardes venant de *nos*, *vos* existent et sont *nò*, *vò*, et ces formes sont employées comme compléments : on dit, p. ex. : *ò nò luõ*, *ò vòz avé* pour *nous louons*, *vous vous avez*².

O, *òz* ne sont autres que le pronom indéfini *on* employé pour les pronoms personnels *nous*, *vous*.

Cette substitution est un fait qui appartient au langage populaire d'une grande partie de la France, et non seulement à celui de la France du Nord.

Elle a plus particulièrement lieu à la première personne. Il m'arrive souvent, dans l'enquête que je fais en vue de publier un *atlas phonétique de la France*, de ne pouvoir obtenir du paysan cette première personne du verbe ; la phrase : *nous portons du foin*, se traduit toujours dans son esprit par : *on porte du foin*. Il y a des contrées où la substitution est complète, où le type latin *nos portamus* a disparu devant *homo portat*. C'est

1.

<i>i</i> = e féminin du franç.	<i>g</i> = fr. <i>g</i> dev. <i>a</i>	' = voyelle fermée
<i>õ</i> = fr. <i>eu</i>	<i>t</i> = fr. <i>l</i> mouillée	' = voyelle ouverte
<i>u</i> = fr. <i>ou</i>	<i>ñ</i> = fr. <i>n</i> mouillée	" = voyelle nasale
<i>ũ</i> = fr. <i>u</i>	<i>s</i> = fr. <i>s</i> init.	" = voyelle à timbre faible
	<i>t</i> = <i>θ</i> grec mod.	
	<i>w</i> = <i>w</i> angl.	
	<i>x</i> = fr. <i>ch</i>	
	<i>y</i> = <i>yod</i>	

2. Le verbe réfléchi se conjugue avec l'auxiliaire *avoir*.

à cette substitution constante de *homo portut* à *nos portamus* qu'il faut peut-être attribuer une irrégularité morphologique qui m'a toujours beaucoup étonné autrefois, et qui est assez curieuse pour que je lui accorde une place ici. En Savoie, en Suisse, la conjugaison du présent de l'indicatif de verbes à radical fort et faible (trouver : *trouv, treuv*) présente souvent la particularité que, seule, la seconde du pluriel a le radical faible, tandis que la première a le radical fort. Au lieu de dire (— je francise le paradigme —) :

je treuve, tu treuves, il treuve, nous trouvons, vous trouvez, ils treuvent.

on dit :

je treuve, tu treuves, il treuve, nous treuvons, vous trouvez, ils treuvent¹.

On entend même à Paris des phrases telles que celles-ci :

La peine que nous avons eue aujourd'hui, on ne l'aura plus demain.

Quant à la substitution de *on* à la 2^e p., elle n'est guère moins compréhensible. Si le paysan dit :

Le foin que nous avons entassé, on le portera ce soir à la grange, pour ... nous le porterons.....

il dit aussi :

Le foin que vous avez entassé, on le portera ce soir à la grange, pour vous le porterez.....

Que l'on compare aussi la formule impérative : *on va faire cela pour vous allez faire cela*, ou encore : *Vu-t-on me dire pourquoi on a fait cela, pour allez-vous me dire pourquoi vous avez fait cela.*

C'est cet emploi de *on porte* pour *nous portons*; *vous portez*, qui nous a valu la conjugaison suivante du verbe

1. Cf. une autre explication : Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, fasc. 40, p. 86.

réfléchi, populaire dans maint département, dans celui du Nord par exemple :

je me porte mal
tu te portes mal
il se porte mal
nous se portons mal
vous se portez mal
ils se portent mal

On porte se substitue donc à *nous portons*, *vous portez*. C'est ce qui a eu lieu dans les départements de la Somme et du Pas-de-Calais ; mais là, dans ces deux départements, la substitution a lieu dans les deux personnes, la distinction personnelle est restée dans la forme verbale. Au lieu d'avoir :

on porte pour $\left\{ \begin{array}{l} \text{nous portons} \\ \text{vous portez} \end{array} \right.$

on a :

on portons pour : nous portons
on portez pour : vous portez

A cette explication il y a deux objections d'ordre phonétique à faire. La première est celle-ci : comment *on* est-il devenu *ô* ; la seconde : comment est-il devenu *ôz* ?

Ces objections sont sans gravité. Voici mon explication à la première : Lorsqu'une voyelle nasale termine un mot et que celui-ci est suivi d'un autre qui commence par une voyelle, la voyelle nasale du premier perd facilement sa nasalité. On entend souvent dire, même à Paris, même par des personnes instruites :

ũn ami pour *õn ami*, *ũn avātáj* pour *õn avātaj*,

voire même :

la mézòn è bèl pour *la mézõn è bèl*

Ainsi l'on peut dire que *unum*, dans le langage de ceux qui prononcent ainsi, a deux équivalents français : *õ*, *ũn* ; *mansionem* : *mézõ*, *mézòn*.

Ce qui est une exception à Paris est une règle en Picardie, et cette règle est si vraie que certains des patois

de Picardie ne connaissent des substantifs terminés par une voyelle nasale que la forme née devant un mot commençant par une voyelle, que certains patois de Picardie ne connaissent que les formes *mézòn*, *kāxòn*, *sézòn*, et ignorent les primitifs *mézō*, *kāxō*, *sézō*. Pour le pronom *on*, mot enclitique, et dont la combinaison avec la forme verbale *a* est des plus fréquentes, la transformation a eu lieu d'une façon bien plus générale. On disait *ō pòrt*, mais *òn a*. La première de ces formes a fait place à la seconde qui apparaissait sous la forme de *ò*¹.

Et à la vérité *on* est devenu *ò* dans tous les patois des départements de la Somme et du Pas-de-Calais, indépendamment de ses fonctions de substitut à *nous*, *vous*. On y dit *ò pòrt* et non *ō pòrt* pour *on porte*.

Comment le pronom *on* est-il devenu *òz* devant une voyelle? Ce son *z*, son de l'*s* de liaison français, est l'*s* de *nos*, *vos*. Cette analogie, d'ordre syntactique, n'aurait certainement pas eu lieu si le pronom indéfini, lors de sa substitution à *nos*, *vos*, avait été *ō*; on aurait dit :

ōn avō, òn avé;

mais étant devenu *ò*, l'hiatus a été évité par l'emprunt du son consonantique que léguaient les formes substituées *nos*, *vos*, formes qui n'étaient pas perdues, puisqu'elles remplissaient toujours et remplissent toujours les fonctions de complément, formes qui n'étaient pas oubliées même dans leur rôle de sujets, car une substitution syntactique ne se fait pas d'un jour à l'autre, et ailleurs nous les voyons vivre côté à côte avec *on*. Cette cohabitation des formes *ò* d'une part, et *nos*, *vos* d'autre part, est rendue bien plus évidente encore par ce fait que dans sa fonction de pronom indéfini *ò*, là aussi, a été influencé par *nos*, *vos*; on dit : *òz a* et non *òn a* pour : on a. L'existence de *òz a* montre bien que tout souvenir de l'*n* pri-

1. C'est à cet *n* dégagé de *on* que nous devons le pronom et adverbe *nen*, qui remplace si souvent *en* et qui correspond à *n + inde*. *O n en a vu*, puis : *il nen a vu*, *nen a-t-il vu*? *nen veux-tu*? *Oui, je nen veux!* *Nen n y a-t-il*?

mitif avait disparu lorsque se faisait ce mélange intime de personnalité et d'impersonnalité.

ôz avô	représente par conséquent	on + s + avons,	soit : homo + nos + habemus
ôz avé	—	on + s + avez,	soit : homo + vos + habetis
ôz a	—	on + s + a,	soit : homo + (no, vo, s) + habet

JE TROUVIENDRAI

Je trouviendrai est la première personne du singulier du futur de *trouver*. On l'entend très fréquemment dire au paysan picard, mais seulement lorsqu'il parle le français; cette forme appartient donc au français provincial de Picardie, et n'est pas plus patoise qu'elle n'est parisienne. Ce que j'appelle français provincial est le français importé dans des contrées où la langue indigène est un patois, français qui se développe selon ses propres germes et moyens de développement, et s'altère sous l'influence des patois; c'est une langue de nature essentiellement éphémère, inconstante, individuelle, et dont l'individualité est de plus en plus marquée à mesure qu'on pénètre plus profondément dans les couches les moins cultivées de la société. Les caractères grammaticaux qui le différencient du français sont ce que nous appelons des fautes de français, ses caractères lexicologiques sont des mots empruntés au patois ou des mots français indument formés.

Je trouviendrai est donc une faute de français, mais cette faute a un caractère exclusivement picard, et sa bizarrerie est telle qu'elle mérite un bon point. Elle est assez généralement répandue; je l'ai entendue à peu près dans tous les villages de la Somme et du Pas-de-Calais par où j'ai passé; elle se trouve aussi dans le département de l'Oise et dans celui du Nord.

Ex. : *Vous trouviendrez la voyette en sortant de ce pays*¹.

1. Cet exemple de français picard contient trois caractères :

- 1) *trouviendrez*.
- 2) Le diminutif de *voie*, qui est fait sur le modèle patois *vôyêt*.
- 3) Le démonstratif *ce* pour l'article *le*.

Trouviendrai pour *trouverai* est dû à l'analogie du verbe *venir*. Il répond, sans y remonter bien entendu, à *trop* + (v)*en(i)r(e)* + *habeo*. Comment le verbe *venir* vient-il jouer un rôle analogique dans la conjugaison du verbe *trouver*? Dans tout autre français provincial que celui en question, ce rôle serait impossible; dans le nôtre, il s'explique très facilement, et voici comment :

Un fait qui caractérise dès les plus anciens temps les patois de la Somme et du Pas-de-Calais quand on les compare au français est la non-intercalation du *b* dans les groupes gallo-romans *m'r*, *m'l* (camera = fr. *chambre*, pic. *camre*; simulare = fr. *sembler*, pic. *sanler*), *n'r*, *l'r* (veneris diem = fr. *vendredi*, pic. *venredi*; fallere habet = fr. *faudra*, pic. *faura*).

Ainsi venire habeo = fr. *viendrai*, pic. *venrai* et par assimilation *verrai*. On dit encore de nos jours *èj vèrè* pour *je viendrai*.

D'autre part le futur du verbe *trouver* est régulièrement

soit : *truveré*, soit : *tròveré*,

selon que les formes fortes du verbe, c'est-à-dire celles qui étaient accentuées sur le radical (*tropo*, *tropas*, *tropat*), aient prévalu dans toute la conjugaison, ce qui est généralement arrivé, soit que l'alternance de formes faibles et fortes se soit maintenue, soit enfin que, comme en français, les formes faibles aient partout prévalu. Les trois cas se retrouvent en Picardie; l'action analogique inverse de celle qui s'est fait sentir en français est le cas le plus fréquent. Quant à l'*è* de ces formes, il est amené par le fait que l'*e* féminin étymologique (*trouverai*) ne pouvait tomber comme le voulait la loi générale de la chute de l'*e* féminin, à cause de la difficulté qu'éprouvent les Picards à prononcer le groupe *vr* : cet *e* a pris plus de consistance en devenant *è*¹.

1. A la fin des mots, le groupe *vr* se débarrasse de l'*r* : lièvre = *tèf*, *yèv*, *tèf*, *yèv*, *yèf*.

Ainsi, en patois, le futur du verbe *venir* avait son image parfaite dans le futur du verbe *trouver*.

Venire habeo aussi bien que *(tro)pare habeo* aboutissent à : *vèré*.

L'action analogique dans le français provincial était dès lors imminente, et le reflet de la parenté patoise ne saurait plus nous étonner :

je verrai = je viendrai *je trouverai* = je trouviendrai

Le paysan a créé ainsi la monstruosité *trouvenir*.

Le verbe *prouver* est dans des conditions absolument semblables à celles de *trouver*. *Je prouviendrai* est non seulement possible, mais existe vraiment. J'ai entendu cette forme plusieurs fois, et elle m'a été signalée par un de mes élèves originaire de Crècy-en-Ponthieu.

DÉPLACEMENT DE L'ACCENT LATIN DANS CERTAINS PATOIS SAVOYARDS

S'il est dans les évolutions romanes des mots latins quelque chose de stable, de régulier, c'est bien la persistance de l'accent latin. Les romanistes ont reconnu avec raison que cette loi de la persistance de l'accent latin était un des caractères qui permettaient le plus sûrement de distinguer à première vue les mots de dérivation savante des mots populaires. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a des infractions à cette règle. On doit avoir déjà relevé, dans des patois, des cas de déplacement d'accent dus à la consonantisation d'un élément vocalique originairement accentué qui fait hériter de l'accent la voyelle qui le suivait immédiatement (coda = *kṵā*). Ce n'est pas de ce genre de déplacement, dû à la consonantisation d'une voyelle en hiatus ou en diphtongaison que je veux parler : dans le cas dont il va être question, la voyelle qui hérite de l'accent est séparée de celle qui le tenait du latin par une consonne qui ne tombe pas. J'ai été rendu attentif aux faits suivants par M. de Saussure qui a recueilli des

matériaux patois d'une commune du canton de Reignier (Haute-Savoie) et qui m'en a fait don ; d'autre part, j'ai eu l'occasion, l'année passée, d'étudier sur place ce caractère et d'en rechercher l'étendue géographique.

L'accent latin qui se déplace est l'accent sur la pénultième gallo-romane (*spina*, *silla*). A ne considérer le phénomène qu'au point de vue du déplacement de l'accent, je n'aurais qu'à traiter de deux cas : celui où l'accent se déplaçant est dans un mot de deux syllabes, celui où il est dans un mot de trois syllabes. Mais le déplacement de l'accent est accompagné quelquefois d'une mutation phonétique qui exige une explication particulière et qui rend dans les deux cas une subdivision nécessaire.

I. Déplacement de l'accent dans un mot de deux syllabes :

- a) La syllabe finale contient une voyelle autre que *é*.
- b) La syllabe finale contient la voyelle *é*.

II. Déplacement de l'accent dans un mot de trois syllabes :

- a) La syllabe finale contient une voyelle autre que *é*.
- b) La syllabe finale contient la voyelle *é*.

Dans une vaste région, à laquelle appartient la Savoie, la plupart des voyelles accentuées (— sauf *a* —), suivies d'une syllabe qui persiste en roman, aboutissent à *é*, lorsqu'elles ne sont pas influencées par des consonnes nasales, labiales ou gutturales, généralement lorsqu'elles sont libres. On comprendra que je ne puisse ici déterminer plus exactement les lois communes à une quarantaine de patois dont j'ai des matériaux. Je me contente donc de citer les exemples sur lesquels je base mes déductions ; ce sont les équivalents patois des mots français ou francisés suivants :

- I. a) soupe, lune, riche, signe, peigne, — (je) soupe.
- b) fille, quille, vigne, luge (= traîneau), — (je) mange.

II. a) navette, violette, seulette, couronne, personne, boutique, cuisine, voisine, cousine, épine, farine, racine, vermine, courtine, fascine, — (j') allume.

b) abeille, oreille, groseille, aiguille, cheville, coquille.

Dans tous ces mots, les voyelles françaises accentuées ont pour équivalent en Savoie : *é*, ou n'en ont pas du tout, c'est-à-dire qu'une loi d'une puissance délétère très grande a fait tomber l'expression vocalique, la plus effacée il est vrai, l'*e* féminin, malgré qu'il eût l'accent.

Cette loi, est-ce une loi phonétique d'une puissance très grande qui s'attaque à l'*é*, qui surmonte la résistance que paraît devoir lui opposer l'accent, ou est-ce que l'accent montre vis-à-vis de la voyelle, quant à la plénitude du timbre, des exigences plus grandes qu'il n'en demandait jusqu'alors et qui l'obligent à déloger? Est-ce la voyelle qui échappe à l'accent par disparition, ou est-ce l'accent qui échappe à la voyelle parce que celle-ci n'avait plus pour lui assez de timbre? Avons-nous affaire à une loi phonétique qui provoque un nouveau phénomène d'accentuation ou à une nouvelle loi d'accentuation qui entraînerait après elle une nouvelle loi phonétique?

Le fait que l'accent peut porter dans son déplacement sur une voyelle de nature absolument identique à celle qu'il quitte, que d'autre part l'*e* non accentué, d'ailleurs dans les mêmes conditions de voisinage que celles où se trouvent nos exemples, disparaît, ces deux raisons nous portent à croire qu'il s'agit d'une loi phonétique obligeant l'accent à changer de place.

Où l'accent s'est-il réfugié?

I. Dans les mots disyllabiques, il n'avait pas à choisir :

a) Les types *sépă*, *lénă*, *rétô*, *pénô*, *sépö* (avec finales à peine sensibles), deviennent :
spà, *lnà*, *rtò*, *pnò*, *spò*.

La voyelle finale, que l'accent paroxytonique avait af-

faiblie durant des siècles jusqu'à tel point que l'oreille n'en percevait presque plus le timbre, revient à la vie :

b) Les types sont : *fêté, kêtè, vñê, médzé*.

Ici, la voyelle tonique devant disparaître, où ira l'accent? Sur la voyelle finale qui n'a pas plus de consistance que celle que la loi l'oblige à quitter? Il n'y a alors plus aucune raison pour que l'accent se déplace, puisque, selon toute apparence, c'est parce que la voyelle de la pénultième n'a pas assez de timbre que la loi exceptionnelle du déplacement d'accent se produit. Nous nous attendrions à voir un mot tel que *fêté* garder son accent. Mais non!

fêté, kêté, vñê, médzé deviennent :

soit : *fté, ktè, vñé, mdzé* ;

soit : *fté, kté, vñé, mdzé*.

Il y a, ou il n'y a pas, renforcement de la finale, et l'accent est déplacé. La première explication qui peut se présenter à l'esprit est celle-ci : la mutation de l'accent a eu lieu à une époque où la finale avait plus de corps que la voyelle paroxytonique ébranlée, soit, lorsqu'on disait p. ex. : *gêta*, soit un intermédiaire entre *gêta* et *gêté*.

L'explication ne serait pas satisfaisante, car la présence de l'accent sur la finale eût très probablement empêché celle-ci de s'affaiblir en *é*, et l'intermédiaire entre *médzò* et *mdzé* qui aurait vu s'accomplir la mutation d'accent (— intermédiaire dont la voyelle finale n'a jamais pu coïncider quant au timbre avec une de celles qu'a présenté la série des intermédiaires de *gêta* à *gté* —) n'aurait pas non plus vu sa forme aboutir à *mdzé*, mais serait actuellement *mdzò* (cf. *spò*).

Faut-il alors admettre la permutation directe de *gêté* à *gté*? Je le crois, et voici comment je me l'explique :

Le pluriel des mots féminins terminés par *é* est en *é*. C'est un *é* fermé d'une intensité moindre que celle de l'*é* accentué, ou d'un *é* dans une syllabe fermée par une consonne. On disait :

au singulier : *gêté*,

au pluriel : *gété*.

La voyelle originellement accentuée *é* a perdu pied au pluriel, étant arrivée à avoir moins de valeur que la finale *é* : *gété* devient *gté*. Le pluriel exerce une analogie sur le singulier quant à l'accent, et l'on a la déclinaison

gté,
gté,

que l'on trouve, ou il exerce une analogie quant à l'accent et quant à la nature de la nouvelle voyelle accentuée, et l'on a la déclinaison

gté
gté.

Je ne désespère pas de retrouver dans de nouvelles recherches la déclinaison purement phonétique, avant que l'action analogique se soit produite :

gété
gté

quelque rapide qu'ait pu être dans sa venue l'action analogique.

Mdzé s'explique d'une façon semblable : la 2^e et la 3^e personne du singulier sont terminées par un son identique à celui des substantifs cités plus haut (...*as*, acc. pl. ; *as*, *at*, 2^e et 3^e p. = *é*).

Mdzé = *manducas*, *manducat*, est une forme phonétique.

Mdzé = *manduco* est une forme analogique quant à l'accent seulement.

Je n'ai point trouvé la conjugaison phonétique :

médzè
mdzé
mdzé,

pas plus que la conjugaison complètement analogique :

mdzé
mdzé
mdzé,

qui serait le pendant de la déclinaison *gté*, *gté*. Il n'y a

rien là qui puisse étonner ! Il y aurait plutôt lieu de s'étonner que l'on trouvât la conjugaison complètement analogique, étant donnée l'immense puissance analogique que doit représenter l'ensemble des verbes ne rentrant pas dans la catégorie à laquelle appartient le verbe *manger*. Je dois du reste avertir le critique que mes matériaux morphologiques sont peu nombreux.

II. Dans les mots de trois syllabes, l'accent paroxytonique, obligé de se déplacer, agit de même que dans les mots de deux syllabes : la finale devient accentuée, et son timbre plein. Les mots terminés par *e* subissent la même action analogique que ceux dont il a été question sous la rubrique I b. Mais ce qu'il y a de particulier et de curieux dans les mots de trois syllabes, c'est que la syllabe précédant l'accent originaire, et qui avait un accent d'intensité secondaire, hérite également de l'accent latin. Dans un mot tel que *kòzna* (cuisine), l'accent de la première syllabe est plus intense que dans un mot tel que *perxé* (percer), et ce renforcement de l'accent secondaire est bien évident lorsqu'il porte sur une voyelle dont les degrés de plénitude de timbre sont bien sensibles :

épèna (épine) devient : *épna* ;
kējèna (cousine) devient même : *kējna* ;

cependant ce dernier fait n'a pas lieu partout.

a) Les types : *navèta*, *vyòlèta*, *sòlèta*, *kòrèna*, *persèna*,
butèka, *kòzèna*, *vèzèna*, *kòzèna*, *épèna*, *farèna*, *rasèna*,
varmèna, *kòrtèna*, *fasèna*, — *alèmo*

sont devenus (— je cite les formes les plus répandues —) :

navta, *vyòlta*, *sòlta*, *kòrna*, *prèsna*, *butka*, *kòzna*, *vèzna*,
kòzna, *épna*, *farna*, *rasna*, *varmna*, *kòrtna*, *fasna*,
 — *almò*.

b) Les types : *avètè*, *òrètè*, *gròzètè*, *awètè*, *tsévètè*,
kukètè,

sont devenus :

avté, *òrté*, *gròzté*, *awté*, *tsévté*, *kukté*.

Il est à peine besoin de dire que le déplacement d'accent n'a pu avoir lieu quand le groupe qui naîtrait du rapprochement des consonnes séparées par la voyelle accentuée, est impossible ou difficile à prononcer.

péblé n'est pas devenu *pblé*
ēkténa — *ēktna*.

Parfois, on voit la loi de mutation d'accent provoquer des métathèses de consonnes liquides. Nous avons vu *persēna* (personne) devenir *prèsna*; *ōmlēta* (omelette), ne pouvant devenir *ōmlta*, devient dans quelques endroits : *ōmēlta*.

Le territoire où ont lieu les faits signalés dans cet article comprend presque tout le département de la Haute-Savoie, et, dans le département de la Savoie, les environs de Moutiers et d'Albertville. Les environs de Chambéry, toute la Maurienne, les cantons de Beaufort et de Bourg-Saint-Maurice en sont exempts.

Le caractère en question ne se présente pas partout avec la même régularité dans les mots signalés, soit que l'influence française se soit fait sentir, soit qu'un accident particulier ait préservé l'accent latin (*ōrôt*), soit que l'analogie en ait préservé le mot (*sòlè... sòlēta*). Mon intention n'a pas été de décrire le caractère tel qu'il aurait dû être décrit dans un exposé phonétique définitif, mais seulement de le signaler sous les aspects généraux qu'il présente dans l'ensemble de son territoire. Un des paradigmes cités dans cet exposé se trouve, avec l'accent sur la finale, non seulement partout dans le territoire où le déplacement s'opère, mais même en dehors de ce territoire, dans les environs de Chambéry, dans le canton de Beaufort, dans une partie de la Maurienne. C'est le mot *farnà* (farine). Je ne vois pas pourquoi ce sort spécial a été réservé à ce mot.

APPENDICE. — Je viens d'avoir l'occasion d'étudier le patois de Lanslebourg, dans la Maurienne. Cette vallée de la Maurienne, je l'avais trouvée jusqu'ici exempte des phénomènes d'accentuation signalés dans l'article qui

précède. Aussi ai-je été bien étonné de les retrouver à Lanslebourg, de les retrouver se présentant sous un aspect tout différent, qui me fait douter de mon explication.

Les faits exposés sous les rubriques I a et II a s'y retrouvent sous le même aspect, sauf que la voyelle originellement accentuée persiste souvent sous la forme de *é*.

Les faits exposés sous les rubriques I b et II b s'y montrent avec la voyelle *è* comme voyelle ayant perdu l'accent.

Mais, en outre, l'accent s'est porté sur la finale dans des mots où la tonique latine était et reste représentée par des voyelles autres que *e*, p. ex. : *mōtañé* (montagne), *tañé* (châtaigne)¹, *bótè* (bouche), *kòdó* (coude), *òmó* (homme), etc., etc., et c'est là surtout ce que je ne puis comprendre. Si important que paraisse devoir être ce dernier fait dans l'explication à donner de la mutation d'accent, il ne faut pas oublier cependant qu'il se produit dans un coin de terre complètement séparé du territoire où j'ai observé ceux qui ont donné lieu à mon article, et que, par conséquent, il peut avoir été produit par d'autres lois.

1. *st* dans le corps des mots a complètement disparu à Lanslebourg :
testa = *téa*, festa = *féa*, essere = *ér*.

L'APPENDIX PROBI

PAR GASTON PARIS

On sait que le manuscrit latin qui porte le n° 16 dans la bibliothèque impériale de Vienne, — manuscrit du VIII^e ou du IX^e siècle, provenant de Bobbio, — contient, après l'*Ars minor* de Valerius Probus, quelques pages qui ont été publiées d'abord par Endlicher en 1837 dans ses *Analecta grammatica*, puis par Keil en 1864 dans le tome IV des *Grammatici latini* (p. 193-204), sous le titre d'*Appendix Probi*. Cet appendice se compose de cinq morceaux bien distincts : 1° (p. 193, 1-196, 2) remarques sur la déclinaison ; 2° (196, 13-197, 18) remarques sur la rection des cas ; 3° (197, 19-199, 17) remarques orthographiques ; 4° (199, 18-203, 34) *differentiae* ou remarques sur la différence de sens de mots homonymes ; 5° (203, 35-204, 6) énumération en dix lignes de verbes déponents. Ces morceaux n'ont pas de lien entre eux ; le troisième et le quatrième ont seuls de l'intérêt ; le quatrième se retrouve isolé dans le manuscrit 306 de Montpellier, où il est attribué expressément à Valerius Probus (*Incipiunt differentiae Probi Valerii*). C'est du troisième seulement que je veux dire quelques mots.

L'importance de ce morceau pour la prononciation vulgaire du latin est considérable. Il n'est pas le seul, dans les écrits grammaticaux latins qui nous sont parvenus,

qui présente des listes de graphies vicieuses mises en regard des formes correctes, mais il nous offre à la fois la plus riche de ces listes et celle qui contient les formes les plus éloignées des formes classiques, et par conséquent les plus intéressantes, surtout pour le romaniste. Aussi Diez a-t-il souvent cité dans sa grammaire le témoignage de l'*Appendix Probi*, c'est-à-dire du troisième morceau, et M. Seelmann l'a-t-il fait passer à peu près entièrement dans son livre sur la prononciation du latin. M. Paul Meyer a fait figurer, à bon droit, un long extrait de ce morceau en tête de son *Recueil de textes bas-latins, français et provençaux*. Je pense en donner quelque jour une édition accompagnée de commentaires étendus; je ne veux ici qu'aborder une question préliminaire, sur laquelle j'appelle l'attention des philologues.

La valeur des renseignements fournis par ce morceau dépend naturellement beaucoup de sa provenance. Il serait très important, pour l'histoire de la phonétique latine et néo-latine, de savoir où et quand la liste a été composée, et par conséquent quelle prononciation vulgaire elle représente en la combattant. Je ne sache pas qu'on ait encore tenté de déterminer la date et la patrie de ce précieux petit texte; peut-être est-il possible, et c'est ce que je vais essayer de faire, d'arriver sur ces deux points à un résultat approximatif.

Le manuscrit est trop récent pour nous apprendre quelque chose; on juge seulement, par les nombreuses fautes qu'il présente, que le copiste ne comprenait pas ce qu'il transcrivait; le fait qu'il a, sans doute, été écrit à Bobbio ne prouve rien non plus. Pour dater notre morceau, nous avons à l'étudier en lui-même: on peut y arriver par des observations ou internes ou externes; en d'autres termes, nous pouvons chercher à déterminer l'époque et le pays où il a été écrit par la présence ou l'absence de certains traits de l'évolution phonétique ou morphologique du latin dont nous connaissons à peu près le temps et le lieu, et d'autre part il peut contenir en lui-même des éléments formels de datation. Je ne parlerai guère que des arguments de l'ordre externe.

Il y a une note qui, au premier abord, semble en fournir un aussi précis que péremptoire, c'est la suivante :

Vico Capitis Africae non vico Caput Africae¹.

En effet, nous connaissons par d'autres textes à Rome² un *vicus Capitis Africae*, situé dans la deuxième région, qui portait encore au moyen âge le nom que notre grammairien signale comme incorrect : *vicus* (ou *viculus*) *Caput Africae*³. Cette rue de Rome devait évidemment son nom à un buste, sans doute colossal, représentant l'Afrique, qui l'ornait⁴. Mais ce qui est surtout intéressant, c'est qu'il y avait là un *paedagogium*, spécialement affecté à l'instruction des jeunes esclaves destinés au service du palais impérial⁵; diverses inscriptions nous font connaître cet établissement, dont les élèves, si l'on peut ainsi dire, portaient le titre de *Caputafricenses*⁶; dans plusieurs de ces inscriptions, nous retrouvons la faute même corrigée par notre texte, et qui consiste à traiter *Caput Africae* comme un mot invariable⁷. On est donc tout disposé à regarder ce texte comme composé à Rome, et par un *paedagogus* du *Caput Africae* pour l'usage de ses dis-

1. Le manuscrit porte *vicocaput non vicocapitis*; dans les trois autres noms de rues qui suivent, le mot *vico* est également uni par l'écriture au génitif qui en dépend. On sait que, dans les indications topographiques, c'est l'usage de mettre *vico* à l'ablatif. M. P. Meyer corrige à tort *vicecaput, vice capitis*.

2. Voy. Becker, *Handbuch der röm. Alterthümer*, t. I, p. 508; Jordan, *Topographie der Stadt Rom.*, t. II, p. 588, et les auteurs plus anciens cités dans l'*Onomasticum* de Forcellini-De Vit au mot *Caput*.

3. Gregorovius, *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*, t. V, p. 627.

4. On connaît à Rome deux autres rues qui portaient des noms analogues, le *vicus Capitis canterii* et le *vicus Capitis tauri*. Pour ces deux noms nous avons également des textes où *vico* est suivi de *Caput* indéclinable.

5. Voy. notamment Marquardt, *Das Privatleben der Römer*, p. 156; Orelli, nos 2685, 2934, 2935; *C. I. L.*, V, 1039.

6. Orelli, 6371: *Alexander, Augustorum servus, filio dulcissimo caputafricesi, qui deputabatur inter bestitores*.

7. Orelli, 2685: *Niceratus... paedagogus a Caput Africae*; de même 2935. Au contraire, au n° 2934, nous voyons une liste de *paedagogi puerorum a Capite Africae*.

ciples, à l'époque impériale¹. Une autre note, *septizonium non septidonium*, semble d'ailleurs accuser aussi une origine romaine : on connaît le *septizonium* construit par Septime Sévère et qui resta debout pendant une grande partie du moyen âge². Malheureusement, d'autres faits que présente notre morceau viennent singulièrement ébranler cette conjecture.

D'abord le *vicus Capitis Africae* n'est pas le seul qui soit mentionné ; trois autres le suivent immédiatement :

Vico stabuli proconsulis non vico tabuli proconsulis³.

Vico castrorum non vico castrae⁴.

Vico strobili non vico trobili⁵.

M. Jordan, dans sa *Topographie de la ville de Rome*, range ces trois rues, relevées uniquement dans l'*Appendix*, parmi les rues de Rome ; mais on peut se demander si c'est à bon droit. Il n'y a rien à dire contre un *vicus*

1. D'après Becker et Marquardt (*l. c.*), le *Caput Africae* ne paraît que depuis l'époque de Caracalla ; cependant Cavedoni (*Bullettino dell' Istituto archeologico Romano*, 1850, p. 160) cite une inscription qui, portant le nom d'un M. Ulpius Agathonicus, *paedagogus a Caput Africae*, remonterait au temps de Trajan ; mais la preuve ne paraît pas décisive ; cf. ci-dessous, p. 306, n. 1. L'établissement a dû exister jusqu'à l'époque de Constantin, à en juger par la barbarie d'inscriptions comme celle qui est rapportée à la n. 6 de la p. 303.

2. Voy. ci-dessous p. 306, n. 4.

3. Le manuscrit porte *vicotabuli proconsulis non vicotabulu proconsulis*. M. Hübner (d'après Jordan, *l. c.*) lit : *vico stabuli non vico stabulu[m]*. La faute consisterait ainsi, comme pour *vico caput Africae*, dans la substitution du nominatif au génitif après *vico* (car *vico Caput Africae* paraît être pour *vico qui dicitur Caput Africae*). Mais l'usage attesté pour *Caput* ne l'est pour aucun autre nom ; je pense donc que la faute relevée ici consiste, comme pour *vico trobili* = *vico strobili*, dans la suppression de l's, et j'explique cette faute par le nominatif : *vicus stabuli*, *vicus strobili* a été compris comme *vicus tabuli*, *vicus trobili*, d'où *vico tabuli*, *vico trobili*.

4. C'est un des plus anciens exemples de la transformation si fréquente d'un neutre pluriel en féminin singulier. Le mot *castra* au féminin apparaît souvent dans les inscriptions, notamment en Afrique. Il survit en français dans les noms *La Châtre*, *Châtres*, que portent différents lieux. M. Jordan veut à tort lire *castra* pour *castrae*.

5. Le scribe avait d'abord écrit la seconde fois comme la première *vico strobili*.

Strobili : une pomme de pin en bronze peut très bien avoir orné une rue de Rome (qu'on se rappelle la pomme de pin colossale transportée de Rome à Aix par Charlemagne et qui se trouve aujourd'hui devant la porte de la cathédrale, la *pigna* du Vatican provenant du mausolée d'Hadrien, et la *Via della pigna* au moyen âge¹); le *vicus Castrorum* pouvait être ainsi appelé du voisinage des *castra* nombreux à Rome: on songerait surtout aux *castra peregrina*, mentionnés dans les différentes descriptions à côté du *Caput Africae*². Mais comment pouvait-il exister à Rome un *vicus Stabuli proconsulis*? Jamais il n'y a eu de proconsul dans la ville, et il ne peut s'agir ici que d'un proconsul établi à demeure, puisque ses écuries avaient donné leur nom à une rue.

Voilà une première difficulté qui nous arrête. D'autres remarques vont décidément nous éloigner de Rome. On trouve dans ce court texte trois noms de lieux, et ces trois noms se rapportent à une même province, à une même région :

Syrtes non Syrtis³.
 Byzacenus non Bizacinus.
 Capsensis non Capsesis⁴.

Le Byzacium, où se trouve Capsa, est une région de l'*Africa proconsularis*, qui est limitée à l'est par la petite Syrte : il y a là une indication qui me paraît décisive. Je crois qu'on peut encore reconnaître une ville de la même région dans une note dont il ne reste plus que la forme incorrecte, *ametra*; je lirais en effet :

[Ammaedara non] Ametra⁵.

1. Voy. Gregorovius, t. VII, p. 702.

2. Voy. Urlichs, *Codex topographicus urbis Romae*, p. 4, 5, 35, etc.

3. Il faudrait à l'inverse *Syrtis non Syrtes*.

4. Le manuscrit porte *capsesys non capsesis*, mais, cette note étant placée immédiatement après *byzacenus non bizacinus*, la correction n'est pas douteuse.

5. *Ammaedara* est la forme la plus authentique (voy. *C. I. L.*, VIII, 50); on trouve aussi *Ammedara*, *Ammedera*. La forme que nous supposons dans notre texte peut s'appuyer sur ce passage de Procope (*De aedif. Justin.*, VI, 6) : Ἀμμαίδαρα, ὅπερ καλοῦσιν οἱ ἐπιχώριοι Αὔμετρα (plutôt que Αὔμετρα, donné par les éditions et le *Corpus*).

Si le *vicus Stabuli proconsulis* nous amène à une ville où séjournait un proconsul, c'est à Carthage qu'il faut placer la composition de notre texte. Le *vicus Capitis Africae* ne fait pas difficulté : il est naturel qu'à Carthage, chef-lieu de l'Afrique, il y ait eu, comme à Rome, une tête colossale de l'Afrique qui aura donné son nom à une rue¹. Quant à *septizonium*, c'est un nom commun, désignant d'abord l'ensemble des sept planètes, puis un monument élevé en leur honneur à l'imitation d'édifices assyriens et phéniciens². Commodien se moque de la vénération des païens d'Afrique pour le *septizonium*³, et le *septizonium* élevé à Rome par l'Africain Septime Sévère paraît avoir été un souvenir de sa patrie⁴; bien avant lui nous voyons un *septizonium* joint, comme à Rome, à un *nymphaeum*⁵, dans la ville de Lambèse⁶. — Une autre note semble se rapporter à un édifice connu, dont on ne

1. Si on ne regarde pas l'inscription mentionnée ci-dessus, p. 304, n. 1, comme prouvant l'existence du *Caput Africae* dès l'époque de Trajan, la conjecture émise par Becker (*l. c.*) paraîtra très vraisemblable. D'après lui, la tête colossale de l'Afrique a dû être érigée par Septime Sévère, cet Africain si préoccupé du souvenir de sa patrie (cf. ci-dessous, n. 4). Dès lors il serait possible qu'il eût simplement imité à Rome un monument de Carthage, où il avait été proconsul.

2. Voy. Forcellini-De Vit, *s. v.*

3. *Carmen VII ; De septizonio et stellis*. On sait que Commodien était de Gaza en Palestine, mais il a vécu en Afrique, et ses œuvres sont absolument africaines; voyez ci-dessus l'article de M. Boissier.

4. Spartien nous dit (*Sever.*, 19) : « *Cum septizonium faceret, nihil aliud cogitavit quam ut ex Africa venientibus suum opus occurreret.* » Son tombeau aussi était *specie septizonii exstructum*.

5. Cf. *Amm. Marcel.*, XV, 7, 3 : « *Septemzodium, ubi operis ambitiosi Nymphaeum condidit Marcus imperator.* »

6. Voy. *C. I. L.*, VIII, 2657 : *Aurelius Cominius Cassianus... septizonium marmoribus musaeo et omni cultu vetustate dilabsum restituit*. Il est aussi parlé de *nymphaeum*, et Wilmanns remarque : *Septizonium igitur... aedificatum videtur esse jam multo ante Severi imperium, una cum ipso, opinor, primo ductu, Hadriani fortasse tempore.* — Notons que, parmi les altérations si nombreuses qu'a subies à Rome le nom du monument construit par Sévère (*septizodium*, *septisolum*, *septa Solis*, etc.), ne se trouve pas la forme *septidonium* de notre texte. Cette forme est donnée par le scholiaste de Lucain cité dans Forcellini-De Vit, mais appliquée à la représentation de l'ensemble des planètes, en sorte qu'il serait possible qu'il s'agit dans notre texte de cette représentation et non d'un édifice; toutefois le voisinage de *chalcostegis* indique plutôt le contraire.

trouve pas de trace ailleurs, notamment dans les documents si nombreux que nous avons sur l'ancienne Rome :

chalcostegis non calcosteis⁴.

L'examen du texte au point de vue de la grammaire et du lexique serait loin, croyons-nous, de contredire l'hypothèse d'une origine africaine. Je ne veux pas entrer ici dans cet examen. Je me bornerai à signaler l'absence de traits phonétiques qui, à partir d'un certain moment, apparaissent dans le latin vulgaire avec une fréquence de plus en plus grande, particulièrement en Afrique. Ainsi notre texte ne présente aucune trace de la confusion de *ae* avec *e*², de la confusion de *t* et *c* devant un *i* en hiatus³, de la prothèse d'un *i* (*e*) à l'*s* impure⁴. Etant donnée la vulgarité frappante de plusieurs des formes qu'il contient (citons *acqua*, *aus* et autres pareils, *noscum*, *passar*, *veclus* et autres pareils), il est peu admissible que l'auteur, s'il avait connu les fautes qui viennent d'être indiquées, ne les eût pas signalées. Or la première, rare au II^e et au III^e siècle⁵, est très fréquente au IV^e⁶; la seconde est attestée comme très répandue en Afrique au III^e siècle par un acrostiche de Commodien⁷; la troisième apparaît simultanément, si je ne me trompe, en Espagne,

1. Ce mot ne nous a pas été transmis en grec, mais nous avons *πρόσταγος*, *ἐυλόσταιγος*, *χρυσόσταιγος*, et on sait que les toitures recouvertes de lames d'airain n'étaient pas rares. La forme *chalcostegis* (ms. *calcostegis*) est assez difficile à comprendre : notons qu'à côté de *ἐυλόσταιγος* on trouve *ἐυλοστειγός*.

2. Je ne compte pas *Ametra* pour *Ammaedara*; c'est un mot étranger.

3. *Theophilus* (ms. *Theofilus*) non *Izofilus* ne fait pas exception; il s'agit d'un mot grec et d'un *θ*. Cette forme *Izofilus* est certainement fautive : M. Schuchardt (*Vocalismus*, I, 153) lit *Ziophilus*; je lirais plutôt *Zophilus* ou *Tzophilus*.

4. M. Seelmann interprète comme un *i* prothétique l'*i* d'*Izofilus* (*Die Ausspr. des Lat.*, p. 318), mais c'est inadmissible.

5. Les exemples sont fréquents à Pompéi, puis disparaissent pendant près de deux siècles; voy. Seelmann, p. 225.

6. Seelmann, l. c.

7. *Carm.* II, 23, *Concupiscencia*; le vers correspondant au quatrième *c* commence par *cum*.

à Rome et en Afrique tout à la fin du II^e siècle¹; encore rare au III^e siècle, elle devient abondante au IV^e et elle foisonne au V^e.

Sans vouloir donner une précision trop grande aux conclusions qu'on peut tirer de ces dernières remarques, je crois donc qu'on est autorisé à considérer notre liste comme dressée à Carthage et sans doute avant la fin du III^e siècle.

On sait que le latin africain possédait beaucoup de mots grecs; on ne sera donc pas étonné d'en trouver une trentaine dans notre courte liste, d'autant qu'ils étaient naturellement plus sujets que les autres à des altérations que les grammairiens essayaient de corriger². Ni dans ces mots ni dans les mots latins on ne trouve de termes empruntés

1. Le plus ancien exemple paraît être celui de Barcelone du II^e siècle (Schuchardt, III, 271), *iscolasticus*. Il est curieux en ce qu'il émane d'un maître d'école, et indique par conséquent que cette prononciation n'était pas restreinte aux gens absolument ignorants. Le plus ancien exemple africain, *iscripta* (Renier, 1575; *C. I. L.*, VIII, 2438), est peut-être douteux: on peut entendre *inscripta*.

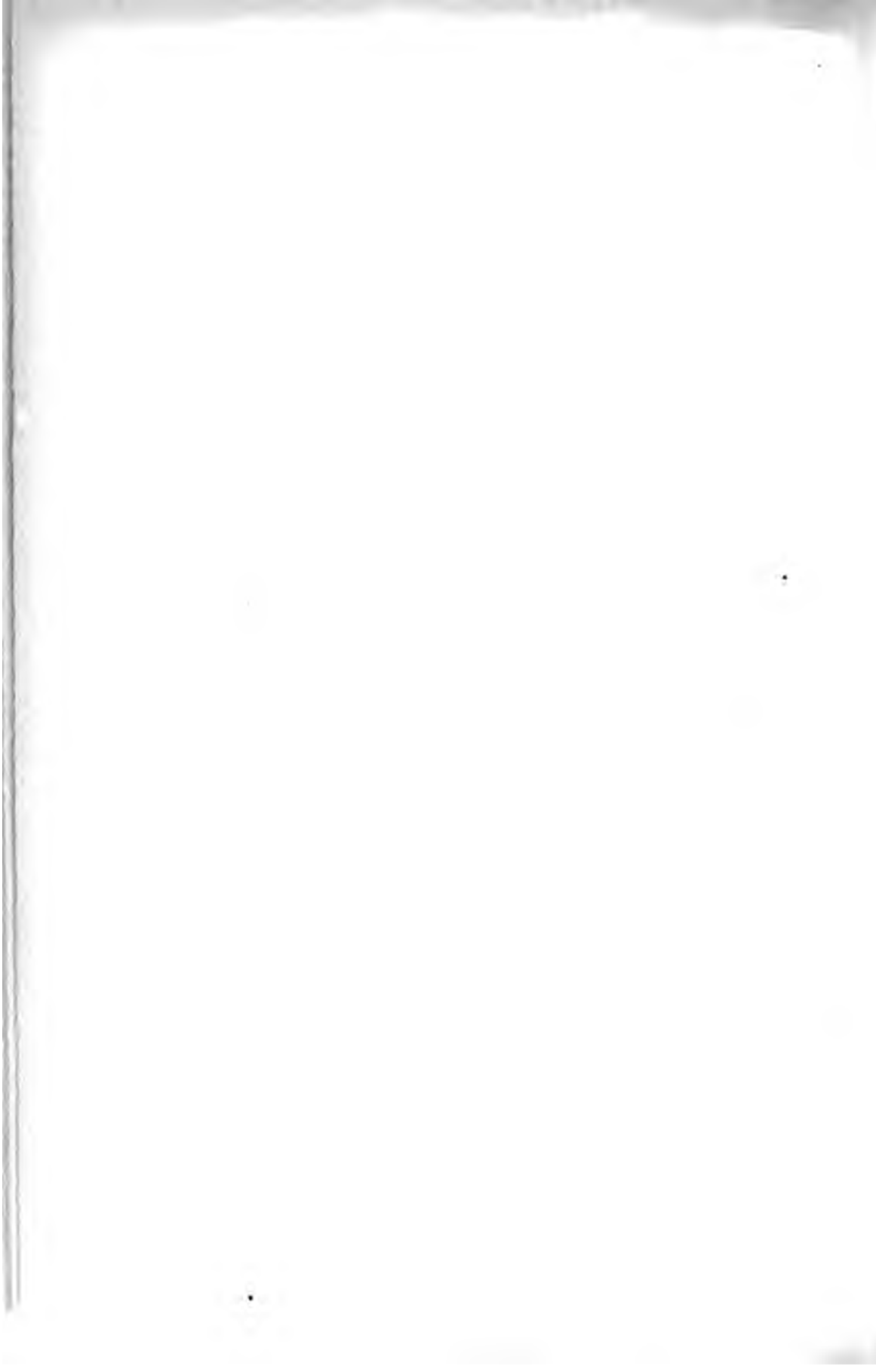
2. Voici la liste de ces mots, sous leur forme grecque et sous celle qui est signalée comme fautive. Je corrige sans les indiquer les erreurs du manuscrit. On remarquera que plusieurs de ces mots sont restés dans les langues romanes avec la forme vulgaire qu'ils avaient au III^e siècle. Leurs altérations remontent souvent à la prononciation grecque.

Adon (Adonius)	Marsyas (Marsuas)
amphora (ampora)	myrta (murta)
amygdala (amiddola)	musium (museum)
basilica (bassilica)	opobalsamum (ababalsamum)
botruus (butrio)	pancarpus (parcarpus)
brabeum (bravium)	pegma (peuma)
calathus (galatus)	plastēs (blasta)
chlamys (clamus)	porphyreticum (purpureticum)
cithara (citera)	Sirena (Serena)
daucus (draucus)	strophē (stropa)
dysentericus (disentericus)	teloneum (toloneum)
gyrus (girus)	thymum (tumum)
hermeneumata (erminomata)	Theophilus (Zophilus)
horologium (orilegium)	zinziber z(iziper)

Il faut noter qu'on ne trouve pas trace dans ces mots du changement de *ph* en *f* (les *f* = *ph* appartiennent au copiste): le *ph* est rendu par *p* dans *ampora*, *purpureticum*, *stropa*; c'est encore un signe d'antiquité. — La note inintelligible *homfagium non monofagium* paraît encore se rapporter à un mot grec.

au christianisme¹, et c'est encore une considération à faire valoir en faveur de l'ancienneté de cette liste, quand on se rappelle avec quelle rapidité le christianisme se développa en Afrique, où la littérature chrétienne trouva son premier foyer.

1. *Plastes* a le sens de « modelleur, potier », et non de « créateur ». *Theophilus* est un nom païen aussi bien que chrétien.



REMARQUES SUR L'ATTRACTION DU DÉMONSTRATIF ET DU RELATIF EN LATIN¹

PAR OTHON RIEMANN

C'est un fait bien connu que, là où le français dit, par exemple, « c'est là ma patrie », le latin dit « *hæc mea patria est* », *hæc* au lieu de *hoc*; de même « ce qui est ma patrie » se traduirait en latin « *quæ mea patria est* », *quæ* au lieu de *quod*. Voy. par exemple SALL., *Cat.*, 51, 14, « *quæ apud alios iracundia dicitur, ea in imperio superbia atque crudelitas appellatur* »; cf. d'autres passages semblables, dont la liste n'est d'ailleurs pas complète², chez Dräger, *Histor. Synt. der lat. Spr.*, t. I, p. 184 de la 2^e éd. Il n'est peut-être pas aussi simple qu'on pourrait le croire d'abord de déterminer dans quels cas cette *attraction* du démonstratif ou du relatif était *obligatoire* et dans quels cas elle ne l'était pas; en tout cas, certains grammairiens ont commis à ce sujet des confusions, qu'il ne sera peut-être pas inutile de chercher à dissiper.

1. Les pages qui suivent sont tirées d'un cours de syntaxe latine, professé à l'École pratique des Hautes Études.

2. Il manque, par exemple, deux passages intéressants de Cicéron, *p. Balb.*, 27, 62, et de *Leg.*, 2, 2, 5.

Il faut remarquer d'abord que c'est à tort que certaines grammaires (par exemple Madvig, § 313) ne parlent de cette attraction qu'à propos du *démonstratif* : elle a lieu tout aussi bien pour le *relatif*. Ensuite l'attraction du *relatif* dont il est question ici, et d'après laquelle on met au genre et au nombre du substantif attribut un pronom relatif qui, logiquement, aurait pour antécédent un *pronom démonstratif au neutre singulier*, désignant une idée tout à fait indéterminée¹, doit être soigneusement distinguée d'attractions telles que « et illi carcerem ædificatum esse *quod* (au lieu de *quem*) domicilium plebis Romanæ vocare sit solitus » (T.-LIVE, 3, 57, 4), où le relatif a pour antécédent un *substantif*, désignant une idée parfaitement déterminée. Grammaticalement parlant, ces deux cas sont très différents, et il est à regretter que M. Dräger (p. 186 sqq.) les confonde un peu².

Après ces observations préliminaires, j'en viens aux différents points qui me paraissent dignes d'intérêt³.

I

§ 1. — L'attraction dont je m'occupe ici n'a lieu que lorsque le démonstratif ou le relatif qu'il s'agit de faire accorder avec l'attribut devraient être logiquement un pronom au *neutre singulier* ; elle ne doit nullement avoir lieu quand le démonstratif ou le relatif est au *masculin* ou au *féminin*. Les passages suivants, cités par M. Dräger (p. 184), sont donc absolument réguliers : T.-LIVE, 1, 39, 3, « scire licet *hunc* lumen quondam rebus nostris dubiis futurum » ; 3, 38, 3, « *eam* impedimentum dilectui fore ». Cf. CIC., *Tusc.*, 4, 23, 52, « an est quicquam si-

1. « *Quæ* iracundia dicitur » au lieu de « *id quod* dicitur iracundia ».

2. Ainsi le passage de T.-LIVE, 7, 20, 5, « ne appellarent consilium *quæ* (= *id quod*) vis ac necessitas appellanda esset » (p. 188) n'a aucun rapport avec ceux qui le précèdent ou le suivent.

3. La plupart des exemples qui seront cités dans ce qui suit se trouvent déjà chez M. Dräger ; mais on verra que souvent je ne m'accorde pas avec lui sur les conclusions qu'on peut en tirer.

milius insanïæ quam ira ? *Quam* bene Ennius initium dixit insanïæ. » L'exemple de Ciceron, *de fin.*, 2, 22, 70, « Epicurus (*hoc enim vestrum lumen est*)... », ne contredit point cette remarque ; je suis convaincu qu'il pourrait y avoir tout aussi bien « *hic enim vestrum lumen est* », seulement cette phrase signifierait « car c'est *lui* qui est votre lumière », au lieu que la phrase telle que Cicéron l'a écrite signifie « car c'est là votre lumière ». Il y a donc des cas où l'une et l'autre construction est possible : « *eam impedimentum fore* » (voy. plus haut), « qu'*elle* serait un empêchement », pourrait être remplacé par « *id impedimentum fore* », « que *ce* serait là un empêchement » ; mais ceci n'a pas toujours lieu, voy. par exemple Cic., *de nat. Deor.*, 2, 20, 53, « infra hanc autem stella Mercuri est : *ea* Στῖλβων appellatur a Græcis » (« *is* Στῖλβων appellatur », « c'est *ce* que les Grecs appellent Στῖλβων » serait absurde) ¹.

§ 2. — L'attraction n'est *peut-être* même pas nécessaire lorsque le démonstratif ou le relatif, au lieu d'être au neutre *singulier*, est au *pluriel* neutre. Je peux citer du moins SALL., *Cat.*, 10, 3, « primo pecuniæ, deinde imperi cupido crevit : *ea* quasi materies omnium malorum *fuere* », « ces choses furent la matière de... » (« *ea* quasi materies... *fuit* » signifierait : « *ce* fut là la matière... »). D'après cela, on peut se demander si, dans le passage de Cic., *de fin.*, 5, 10, 28, « *quæ* sine dubio vitæ *sunt* eversio », Madvig a eu raison de corriger : « *quæ... vitæ est eversio* ». Il est évident que la confusion entre *vitæ st* (= est) et *vitæ st* (= sunt) était extrêmement facile ; mais, si insignifiante que soit la correction, encore n'aurait-on le droit de la faire que s'il était bien démontré que le texte donné par les manuscrits présente une construction inad-

1. C'est à tort que Dräger (p. 184) cite, comme un exemple de l'attraction, Cic., *de Fin.*, 4, 11, 27 : « quod si non hominis summum bonum quæreremus, sed cujusdam *animantis*, *is* autem esset nihil nisi animus » : *is* est au masculin, parce qu'il représente *animans*, qui, dans le sens d'*être raisonnable*, est du masculin. Ici encore, si, au lieu d'*animus*, il y avait comme attribut un substantif d'un autre genre, le sens de la phrase ne permettrait pas l'attraction.

missible ; or le passage de Salluste semblerait plutôt prouver le contraire.

II

§ 3. — Il reste à examiner si, dans les cas où le démonstratif ou le relatif doit bien être, logiquement, au *singulier neutre*, l'attraction est toujours *obligatoire*.

Tout d'abord, M. Dräger (p. 185) fait remarquer avec raison que, parmi les exemples qu'on cite comme faisant exception à la règle de l'attraction, il s'en trouve plusieurs où l'exception n'est qu'apparente, parce que le pronom au neutre n'est pas le sujet, mais bien l'*attribut* de la proposition ; voy. par exemple CIC., *Tusc.*, 5, 13, 39, « hic igitur si est excultus..., fit perfecta mens, id est, absoluta ratio, *quod* est idem virtus » ; *quod*, et non *quæ* : le *sujet* est *virtus*. Seulement M. Dräger se trompe, lorsqu'il veut expliquer par là le passage de CIC., *Phil.*, 1, 10, 26, « quod ita erit gestum, *id* lex erit ? » ; il ne s'agit point, dans ce passage, de définir le mot *lex*, mais bien de savoir si le terme de *lex* conviendra pour désigner *id quod ita erit gestum* ; donc *id* est bien le sujet, et il faut chercher, pour ce passage, une autre explication.

§ 4. — Une exception *réelle* à la règle de l'attraction a été signalée par M. Schmalz dans sa réédition du t. II des *Vorlesungen über lat. Sprachwissenschaft* de Reisig, note 333, p. 23. L'attraction du démonstratif, dit-il, n'a pas lieu¹ là où le démonstratif est déterminé par un relatif neutre auquel la règle de l'attraction ne s'applique pas ; et il cite un exemple d'A.-GELLE, 1, 2, 10 : « hoc igitur *quod*² ad me venistis... privata actio est » (s'il n'y avait pas la proposition « quod... venistis », l'usage clas-

1. Il serait plus exact de dire : « peut n'avoir pas lieu », car on verra ci-dessous un passage de Sénèque où l'attraction du démonstratif a entraîné celle du relatif, quoique celui-ci, par lui-même, ne tombât nullement sous la règle de l'attraction.

2. *Quod* au lieu de « *propter quod* » est un *archaïsme*, comme on en trouve souvent chez A.-GELLE.

sique demanderait « *hæc privata actio est* »). M. Schmalz n'appuie cette remarque d'aucun autre exemple, mais elle paraît assez vraisemblable *a priori*, et c'est par là que j'expliquerais le passage des *Philippiques* cité plus haut, § 3 : « *quod ita erit gestum, id lex erit?* ». Ici l'attraction n'était sans doute pas possible ; que serait devenu « *quod ita erit gestum* », si on avait remplacé « *id lex erit* » par « *ea lex erit* » ? « *Quæ ita erit gesta* » n'aurait pas de sens¹.

§ 5. — Il y a une autre règle, qui est donnée sous une forme très affirmative par M. Dräger (p. 185) et par M. Schmalz, *Lateinische Syntax*, § 20, a² ; l'attraction, disent-ils, *n'a point lieu* si la proposition où se trouve le démonstratif ou le relatif est *négative* ou *dubitative*. Ceci ne me paraît pas bien sûr ; l'attraction, en pareil cas, n'est pas obligatoire, mais rien ne prouve qu'elle ne soit pas plus correcte. Voyons en effet les textes sur lesquels on veut fonder cette règle : si on laisse de côté un exemple de TÉRENCE (*Andr.*, 237), un autre de VIRGILE (*Én.*, 3, 173), et plusieurs passages tirés de l'époque impériale, qui ne prouvent rien pour l'usage classique (cf. plus bas, § 7), il reste, si l'on s'en tient à la liste de passages donnés par M. Dräger, deux exemples appartenant à la bonne époque de la prose³ : CIC., *p. Rosc. Am.*, § 106, « *nihil est quod suspicionem hoc putetis*⁴ », et T.-LIVE, 2, 38, 5,

1. Remarquez toutefois qu'on lit chez SÉNÈQUE, *Epist.*, 9, 10 : « *ista quam tu describis negotiatio est, non amicitia* », entendez : « *istud quod tu describis* » (cité chez Dräger, p. 184) ; mais ceci est bien moins dur et bien plus intelligible que la phrase qu'on aurait dans le passage de Cicéron.

2. Cette syntaxe latine fait partie du t. II du nouveau *Handbuch der klassischen Alterthumswissenschaft* publié sous la direction de M. Iwan Müller.

3. On pourrait être tenté de rapporter au même cas le passage de Cicéron, *Phil.*, 1, 10, 26, où l'interrogation « *id lex erit?* » équivaut, pour le sens, à une négation ; mais on a vu plus haut, § 4, qu'ici l'attraction était impossible pour une autre raison ; donc cet exemple ne peut rien prouver.

4. Les éditeurs de Cicéron considèrent, en général, ce passage comme altéré ; je crois, avec M. Dräger, qu'il s'explique très bien tel

« si *hoc* profectio, et non fuga, est ». L'autre passage de T.-LIVE que cite M. Dräger, « non *hæc* Furculas nec saltus invios esse » (9, 14, 10), n'est pas concluant, car il peut s'expliquer par ce qui a été dit plus haut, § 2. Or à ces deux exemples on peut opposer plusieurs passages de CICÉRON où, dans un cas pareil, l'attraction a été faite : *in Verr.*, II, 4, 19, 40, « si *hæc* ratio potius quam amentia nominanda est ». *De Orat.*, 2, § 157, « in hac arte, si modo est *hæc* ars ». *Phil.*, 7, 4, 14, « quamquam *illa* legatio non est ». Il est vrai que M. Dräger, qui connaît les deux premiers exemples, les écarte, ainsi que d'autres exemples semblables des deux Sénèque, en disant que tous ces passages ne constituent qu'une exception *apparente* à la règle qu'il a posée ; mais j'avoue que la distinction qu'il veut faire m'échappe absolument : il m'est impossible de trouver une différence entre ces trois passages et les deux de tout à l'heure. J'accorde bien que, dans le passage des *Verrines*, par exemple, le sens est : « *hæc* quæ videtur ratio revera non est ratio », mais cette périphrase, loin de prouver que dans le passage de Cicéron il n'y a pas d'attraction, reproduit au contraire la même attraction sous une autre forme : car « *hæc* quæ videtur ratio » ne peut s'expliquer que comme équivalant logiquement à « *hoc quod* videtur ratio ». Ainsi, il y a chez Cicéron trois exemples de l'attraction observée dans une phrase négative ou dubitative, et l'on ne cite chez lui qu'un seul exemple d'attraction négligée en pareil cas ; encore cet exemple se trouve-t-il dans le *pro Roscio Amerino*, où l'on rencontre, comme on sait, un certain nombre de constructions *familiales*, que Cicéron évite avec soin dans les œuvres de sa maturité¹.

§ 6. — Aux exceptions mentionnées §§ 4 et 5 il faut peut-être en ajouter une troisième : l'attraction n'était peut-

qu'il est (m. à m. : « il n'y a point lieu de croire que ce que je dis là ne soit, dans le cas présent, qu'une simple conjecture »).

1. Avant de passer à un autre point, je veux relever une faute d'impression gênante qui se trouve chez Dräger, p. 186 : le passage « non amicitiae tales », etc., se trouve, non dans le *de Legibus*, mais de *Off.*, 3, 10, 44.

être pas *obligatoire* là où le substantif attribut était un *mot grec*. Voici tout au moins trois passages où l'attraction est négligée en pareil cas, si l'on veut accepter le texte donné par les manuscrits ; il est vrai que tous les trois ont été corrigés, mais je me demande précisément si ces corrections sont fondées. C^{IC.}, *Orat.*, 11, 36, « sed in omni re difficillimum est formam, *quod* χαρρακτήρ Græce dicitur (« ce qu'on appelle en grec... »), exponere optimi » ; *quod* est la leçon des manuscrits ; les éditeurs ont corrigé *quæ* ou *qui*. CORNÉLIUS NÉPOS, *Cim.*, 3, 1, « testarum suffragiis, *quod* ὁστρακισμὸν vocant » (Halm supprime *quod... vocant*). C^{ON.}, 9, 3, « necesse est enim, si in conspectum veneris, venerari te regem, *quod* προσκύνειν illi vocant » (Halm supprime encore *quod... vocant*). Il faut de plus remarquer que chez C^{IC.}, *Top.*, 7, 31, où l'édition d'Orelli donnait « notionem appello *quam* Græci tum ἔνοιαν, tum πρόληψιν », l'édition de Baiter et Kayser (Leipzig, Bernhard Tauchnitz) donne *quod* au lieu de *quam* : *quam* est donné par le *Sangallensis* 830 ; mais tous les autres manuscrits, entre autres le manuscrit de Lyon, que Baiter et Kayser considèrent comme le meilleur, portent *quod*.

§ 7. — Enfin un fait qui semble résulter des listes d'exemples données par M. Dräger, c'est qu'à l'époque impériale l'attraction pouvait être négligée dans des cas où elle ne paraît pas l'avoir été à l'époque classique : des phrases comme « ut *quod* segnitia erat sapientia vocaretur » (T^{AC.}, *Hist.*, 1, 49) ne semblent pas avoir d'analogie dans la prose de la bonne époque.

Pour cette question, comme pour beaucoup d'autres, il est très fâcheux qu'on n'ait pas encore un catalogue complet de tous les passages importants des principaux auteurs ; celui que donne M. Dräger, dont l'ouvrage a servi de fondement à cette étude, présente certainement des lacunes. Aussi les remarques qui précèdent ont-elles pour but moins de résoudre les difficultés que de les signaler ; j'ai simplement voulu attirer l'attention sur quelques points qui m'ont frappé et qui ne sont pas encore

suffisamment éclaircis. On peut voir d'ailleurs par cet exemple combien la syntaxe latine est encore imparfaitement connue : même pour les règles les plus élémentaires, on est souvent arrêté, pour peu qu'on veuille entrer un peu dans le détail, par diverses questions embarrassantes, auxquelles il n'est pas toujours possible de répondre avec certitude, dans l'état actuel de la science.

Addition au § 5. — Ce qui précède était déjà imprimé, lorsque j'ai trouvé plusieurs nouveaux passages de Cicéron où l'attraction est faite dans des phrases qui impliquent une idée négative : *De leg. agr.* 2,25,67 « *utrum hæc lex est, an tabula Veratianæ auctionis?* » (entendez : « *tabula Veratianæ auctionis hæc est, non lex* »). *P. Dom.* 17,44 « *hoc plebei scitum est? hæc lex, hæc rogatio est?* » 27,70 « *hanc tu... neque privatus neque consul legem esse umquam putasti.* » 50,128 « *si illa lex est, ac non vox sceleris et crudelitatis tuæ.* »

NOTES SUR PIRRO LIGORIO

PAR P. DE NOLHAC

Le nom de Pirro Ligorio est fâcheusement célèbre par les falsifications épigraphiques qui encombrent les recueils d'inscriptions du xvi^e siècle. Orelli, qu'il a quelquefois trompé, l'appelle *homo in perniciem rei epigraphicae totiusque antiquitatis natus*¹. Ligorio n'a point eu de son temps une si mauvaise renommée, et son talent comme architecte, peintre et dessinateur lui vaut une place honorable parmi les artistes italiens. On ne peut oublier qu'il a succédé à Michel-Ange dans la direction des travaux de Saint-Pierre, et par conséquent qu'il jouissait à Rome d'une estime indiscutable. Une preuve nouvelle serait dans les rapports qu'il a entretenus avec l'un des savants les plus importants de l'époque, Fulvio Orsini.

Il y avait dans la bibliothèque d'Orsini tout un album de dessins exécutés en grande partie par Ligorio et qui est aujourd'hui le *Vaticanus lat.* 3439. On y trouve des plans d'édifices antiques, des fac-similés d'inscriptions, des bas-reliefs, des statues, dessinés à la plume avec le plus grand soin, et jusqu'à des scènes de la vie romaine, jeux, banquets, etc. Ce manuscrit, connu de Borghesi,

1. Cf. *Inscr. lat. coll.*, 1828, vol. I, pp. 43 sqq. Les renseignements les plus exacts sur Ligorio sont disséminés dans le *Corpus Inscr. Lat.*, surtout aux volumes VI, pp. LI-LIII, IX-X, pp. XLVIII-XLIX.

a été souvent utilisé pour des restitutions d'édifices ou des renseignements sur les monuments perdus¹. J'en ai examiné un autre, provenant également de Ligorio, et qui a passé aussi de la bibliothèque d'Orsini dans celle du Vatican (*Vat. lat.* 3427). Il a 28 feuillets de fin parchemin, et contient les deux listes *De regionibus* de P. Victor et de Sextus Rufus. L'écriture cherche à imiter la capitale antique et la feuille de lierre. Ligorio n'avait, je pense, la prétention de tromper personne par ce petit volume d'apparence fraîche et neuve, et du reste Orsini avertit de son origine par cette note sur les gardes : *Publius Victor di messer Pirro*².

En 1577, Ligorio, étant à la cour de Ferrare, écrit à Fulvio Orsini pour le remercier de lui avoir envoyé copie d'inscriptions des Frères Arvales. Les inscriptions avaient été découvertes en 1570, dans la vigne de Fabrizio Galletti, sur la *via Portuensis*, là même où les fouilles de M. Henzen ont donné de nos jours de si importants résultats³. Ces marbres avaient été dispersés dans Rome, et Fulvio Orsini en avait recueilli chez lui le plus grand nombre possible, au grand avantage de la science qui les retrouve aujourd'hui au musée de Naples⁴. Les lettres de Ligorio sont assez rares pour que celle-ci vaille la peine d'être reproduite en entier⁵.

1. Pour la bibliographie, cf. Lanciani, *Bull. della commiss. arch. comunale di Roma*, an. 1882, pp. 29 sqq. M. de Rossi, particulièrement, s'est beaucoup servi du manuscrit.

2. Sur ces deux manuscrits, cf. P. de Nolhac, *La Bibliothèque de Fulvio Orsini* (chap. VII) ; sur les relations des deux archéologues, cf. pp. 13, 28, 36, 62 du même livre.

3. M. Henzen groupe les témoignages sur les premières découvertes : *Scavi nel bosco sacro dei fratelli Arvali*, Rome, 1868, p. vi. Il faut joindre la lettre de Paul Manuce à son fils, du 3 juin 1570. (*Lettere inedite*, p. p. Renouard, Paris, 1834, p. 204.)

4. Publiées pour la première fois par Orsini lui-même à la suite de ses *Notae ad M. Catonem, M. Varronem*....., Rome, 1587, pp. 213 sqq. Elles figurent dans l'inventaire de ses collections d'antiquités que j'ai donné dans les *Mélanges d'arch. et d'hist.*, Rome, 1884 : *Inscriptions*, nos 15-17.

5. Je ne connais que deux lettres imprimées de Ligorio : l'une l'a été par M. A. Ronchini dans le vol. III des *Atti e memorie delle RR. Deput. di storia patria per le prov. modenesi e parmensi* (Modène, 1865) ; elle

*Al Mag^{co} et R^{do} S^{or} Fulvio Orsino Patrone mio oss^{mo}.
A Roma. — In corte dell' Ill^{mo} et R^{mo} car^{lo} Farnese¹.*

Mag^{co} et R^{do} S^{or} mio,

Se l'amor' feruente per aquetar' la sete dell' antichità et farla di maggiore o di migliore dolcezza sia stata la cagione possente in dar' fastidio à V. S^{ia} di domandarle le inscrittioni delli Frati Aruali trouate nella Via Vitellia Ostiense², quella me perdoni se gli ho dato disturbo, — perche questo auuiene a tutti quelli che si diletmano et tendono la rete da prender' le fuggitiue cose, che per l'alta uirtù si pescano dalle cose di coloro, che furono forti et constanti di quella antica Militia Romana à quale semo obligati, per tirar' dal freddo cinere qual che di loro giace sepulto, soli per curioso zelo di metterle in luce nel cospetto degli huomini, — et perche pare che chi si aspetta di tale ualore sia ligato con legge di uirtuosa cathena, conuiene l'uno all' altro aiutarsi in questa presente vita, per passar con qualche gusto si puo il tempo et le hore nella nostra curiosa et grauissima fatica. Ond' io ringratio tal amore et tal diletto con promitterle ch'io starei nel fuoco per far seruigio a lei et alle antichità, perche poco prezzo ogni altra cura, che di uedere lume nelle cose uirtuose, nelle quali solo me acqueto et me tranquillo in questo stato per inffogar' l'affanni; et tanto ui ringratio infinitamente della fatica presa per me et per le cose patrie; et se bene io l'hauera hauute nel tempo che fui costi in Roma per mano di M. Vincenzo Stampa, l'ho hauute care per scontrarle s' esse erano corrette, per che nel uero quelle che me hà mandate non sono quelle ch' io domandaua et cercaua di hauere delli medesimo [*sic*] Fratri Aruali. Percioche io uoleua la copia di una inscrittione scritta in forma di precatiōi et di litanie in forma di offerire i uoti,

est adressée au cardinal Alexandre Farnèse et datée de Rome, 4 septembre 1565, et elle se trouve aujourd'hui à l'*Archivio di stato* de Parme; l'autre a été insérée par M. Mommsen dans le vol. X du *Corpus*, p. 45*; elle est écrite de Ferrare à Gianvinc. Pinelli, le 15 janvier 1582, et l'original est dans l'*Ambrosianus R.* 97 *sup.*

1. *Vat. lat.* 4105, ff. 57-58. Le cachet est une intaille antique représentant une tête de femme. — Je respecte les bizarreries et les contradictions de l'orthographe.

2. Ligorio fait une confusion de plume avec la *via Portuensis*. Dans le manuscrit de Paris décrit plus loin, il commence ainsi le chapitre de la p. 103 : *Era ancho lastricata di selice la Via Vitellia Portuense...*

come il prefato M. Vincenzo me promise, et quella era ch' io cercaua, ch' è tutta diuersa da quelle che hò hauute, della quale egli potra informare V. S. se sene pote hauer cortezza et s' io fusse stato fermo un poco più in Roma, io l'harrei arriuata doue quella pote essere ò nel luogo doue è stata trouata, ò in qualche cosa doue forsi è inpartito, come procacciata dalli S^{ri} Stampa nell' hauerla in loro possenza, et per questo forsi ella sta rappiatata et tenuta ascosa, et atterrata per chi non l' ha ueduta. Hor dunque poi che' l'cielo et la sorte cosi uole chel tempo uola, et la uoglia sia pronta et le forze poco ualide et tarde, ci strigneremo sotto il uelo ò mantello della pacientia, et uerso quella me inchino con suspiro et uoglia di quella sua dura ueste m'accoglio, et il tempo et l'occasione bona aspetto con buona speranza. Io hò fatto fare con me l'ufficio con M. Alfonso Paulucci, in compagnia del S^{or} Augustin Mosti, circa del libro dell' Ecc^{te} M. Hieronymo Mercuriale¹ come V. S. l'hà presentato al S^{or} Iacouo Boncompagno, et ce ha detto ch' egli ne scriuerà in Padua al suo amico, et nel resto ui ringratio. Et per tornare alle cose antiche, io gli mando questa inscriptione delle antichità Ferrariense et con questo lo priego a tenermi conseruato nell' animo et appresso alla generosità et megaloprepia dell Ill^{mo} et Reuer^{mo} Cardinale Farnese nostro patrone, et Iddio Salvatore sia quello che ui dia ogni felicità et à uoi et à V. S. Ill^{mo}. Di Ferrara, il dì XXII di Giugno del MDLXXVII.

T. ANCHARIO. T. F. PAL' PRISCO

AED · QVAEST · II · VIR · QVAESTOR · ALIMENTORVM · HVIC · PRIMO
 II · VIR · BIGA · POSITA · OB · EXIMIAS · LIBERALITATES · ET · ABVN-
 DANTISSIMA · SINE · EXEMPLVM · LARGITIONES · ET · QVOD · EX
 INDVLGENTIA · AVG · OCTIES · SPECTACVLVM GLADIATOR-
 EDIDERIT · AMPLIVS · LVDOS · FLORALES · OB · HARC · MERITA
 PLEBS · VRBANA · CVIVS · DEDICATIONE
 T · ANCHARIVS · PRISCIANVS · FILIVS · AEDILIS · QVAESTOR
 ADSEDENTE · PATRE · GLADIATORVM · PARIA · DECEM
 ADICTA · VENATIONE LEGITIMA · EDIDIT.

L' D · D · D · ².

1. Peut-être les *Variae Lectiones* de Mercuriale, dont une édition augmentée venait de paraître à Bâle (1576, in-8°).

2. Est-il besoin d'avertir que cette inscription est fausse? Elle a été publiée, après Gruter, par Orelli avec quelques différences (n° 2545); mais M. Mommsen la condamne (*C. I. L.*, vol. V, pars 1, p. 17* (145*)).

Desiderarei di sapere per lo mezzo di V. S. se Mons^{ro} Ill^{mo} et R^{mo} hebbe il disegno et trattato del circo Maximo¹, lo quale è piu d'uno anno et ua per due ch' io lo mandai, et non so se i corrieri glielo dessero, la quale cosa me fù domandata in una lettera da S. S^{ria} Ill^{ma} et non ne hò intesa cosa alcuna della riceuta, et me fa sospettare che non sia ita attrauerso et lo schizzo et la narratione².

D. V. S. R^{da},

Ser^{ro} PYRRHO LIGORIO ROMANO³.

Cette curieuse lettre n'est pas la seule que nous ayons conservée de Ligorio à Orsini. Il lui envoya, en 1563, des renseignements circonstanciés sur la découverte d'un miroir antique et les réparations qu'il avait subies. Giovanni Bellini l'avait trouvé dans sa vigne de l'Esquilin, par conséquent durant un séjour à Rome. Après la mort du peintre vénitien, il avait passé chez Marzio Colonna, et son dernier possesseur, Alessandro Corvino⁴, en avait fait

On la trouve répétée dans les manuscrits de Ligorio à Turin, avec un grand nombre d'autres inscriptions apocryphes de Ferrare. (Cf. vol. V, pars 1, p. 226.) Singulier présent, en vérité, que faisait Ligorio à son ami.

1. Extrait du privilège accordé par la seigneurie de Venise à l'imprimeur Michele Tramezzini : ... *le carte, ouero disegni di Roma antica, di Roma moderna, del Circo Massimo, del Circo Flaminio, dell' Italia, del Castro Pretorio disegnati da M. Pyrrho Ligori, pittore Napolitano.* (V. plus loin.)

2. Ce document, lu avec attention, donne une idée assez juste de cet esprit confus, enthousiaste et bizarre, qui joue dans l'histoire de l'érudition un rôle si singulier. D'autres savants de la Renaissance se sont plu à mystifier leurs confrères. Mais les falsifications de Ligorio ont été trop fréquentes et trop systématiques pour pouvoir être considérées comme des accidents ou de simples amusements d'érudit. L'exaltation de sa lettre à Orsini, ses périodes embrouillées et sans fin paraissent indiquer chez lui un manque d'équilibre intellectuel. Si nous retrouvons des lettres d'Annius de Viterbe, le fameux inventeur de Bérose et de Manéthon, il semble qu'elles devraient offrir des caractères analogues.

3. Ligorio était Napolitain ; mais les érudits du xv^e et du xvi^e siècle s'attribuaient volontiers, comme on sait, le titre de citoyen romain, pour peu qu'ils eussent habité Rome.

4. Il n'y a pas de doute sur le prénom de ce personnage, dont il existe deux lettres à Orsini dans le *Vat. lat.* 4104, ff. 300 et 360. Elles sont datées de Rome, 1559. Si Ligorio l'appelle *Lysandro*, c'est une

disparaître les ornements de bois de mélèze pour les remplacer par des ornements neufs. Orsini songeait apparemment à se procurer le miroir ou à l'acheter pour le compte des Farnèse¹. On pourra peut-être l'identifier avec un objet de musée. Voici le billet de Ligorio :

Al' Mag^{co} et Ecc^{mo} S^{or} Fuluio Vrsino pad^{ro} mio oss^{mo} 2.

Gintillissimo s^{or} Fuluio, fo fede à V^{ra} S^{ria} del specchio che fu della bona memoria del Coruino, è antico, trouato dentro certi muri con ornamento di legno di larice molto graue, fu prima trouato da Giouan Bellino pittore nella sua uigna nell' Esquilie ; nella morte del pittore uenne alle mani del S^r Martio Colonna, poscia dopo la morte della S^{ra} Liuia sua moglie, il Coruino procurò di hauerlo con quella sua solita et naturale ansietà è diligentia ; hauendolo acquistato, gli tolse uia il suo ornamento, il fece purificare nel lustro al specchio che è oltre per la uia di Sansaluator' del Lauro, et l'ornò di quel' ornamento che hora tiene attorno. Con questo infinitamente mele raccomandando. Il dì .14. di Febraro del 1563.

S^{ro} PYRRHO LIGORIO MEISOPOGNIROS³.

Il faut rapprocher ces renseignements de ceux que Ligorio a laissés dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, aujourd'hui coté sous le n° 1129 du fonds italien (p. 405) :

Nell' Esquilie circa le Therme di Traiano, nella uigna di Giouan Bellino pittore, molti anni sono, furono cauate in certe ruine, oue dentro di un muro in una fenestra murata fù trouato un specchio molto grosso et graue di una mistura soda molto lucida, fatto de metalli d'acciaro, ornato di legno di la-

transformation classique dans le genre de celle qu'il a dû faire subir à son nom de *Pietro* (*Pirro*), et qui est tout à fait dans le goût du temps.

1. Aucun objet de ce genre ne figure dans l'inventaire de ses propres collections.

2. *Vat. lat.* 4105, ff. 254-255.

3. Ce surnom bizarre, traduit du grec *μισοπόνηρος* (*osor malqrum*), n'est point, comme le croit M. Ronchini, une allusion aux démêlés que Ligorio avait en 1565 avec Fra Guglielmo della Porta, et dont il se plaint dans sa lettre au cardinal Farnèse ; nous voyons qu'il se l'attribuait déjà en 1563.

rice e moto perfetto della sua pianicie per che dimostra naturalmente cio che vi si specchia. Per la sua perfettione fu molto caramente tenuto dal detto pittore, poscia dopo la sua morte il Signor Marcio Colonna ne fece acquisto; ultimamente fù della Signora Liuia sua moglie, et questa anco essendo spenta di uita è uenuto nelle mani di M. Lysandro Coruino, et per farle carezze gli tolse l'ornamento di larice antico et l'ha fatto uno di Eebano, cosa tra se antichità molto rara.

Le manuscrit de Paris n'a pas été décrit. Marsand ne l'a pas connu en rédigeant son inventaire des manuscrits italiens de Paris¹. Noël des Vergers l'a dépouillé pour les éditeurs du volume VI du *Corpus*, alors qu'il était encore désigné sous la cote 86 du fonds Saint-Germain français. Il s'est borné à y relever les inscriptions. M. Mommsen a reconnu que le manuscrit est autographe², et les ratures et adjonctions qu'on y remarque permettent d'y voir peut-être une première rédaction. Il se compose de quatre cent six pages de papier *bleu*, grand format, quelques-unes sans écriture. Plusieurs notes vers la fin, étrangères au corps de l'ouvrage, sont sur papier blanc. Il contient six livres de Ligorio sur les antiquités romaines, numérotés I, II, III, IV, VI, VII; le texte est inachevé en beaucoup d'endroits, comme l'indiquent çà

1. 1835-1838. M. G. Raynaud le mentionne dans son inventaire sommaire du fonds italien (Paris, 1882). Marsand a décrit (t. I, p. 515) un autre ouvrage de Ligorio, qui est aujourd'hui le n° 625 du fonds italien : *Descrittione della superba et magnificientissima villa Tiburtina Hadriana di messer Pirro Ligorio dicata all' Ill^{mo} et R^{mo} Sig^{ro} Hippolito Car^{lo} di Ferrara*. Cette importante description, qui doit se retrouver ailleurs dans les manuscrits de Ligorio, n'est pas autographe. Remarquons que Ligorio y promet d'exécuter les dessins de la villa Hadriana (fol. 24). Une autre copie est au British Mus., *Add. ms.* 22001. — Un manuscrit d'un tout autre genre est conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal. Marsand le décrit (t. II, p. 270) : *Vita di Virbio detto altrimenti Hippolito figlio di Teseo, descritta e disegnata con imitatione dell' antico in sedici historie da Pirro Ligorio antiquario famoso di sua propria mano, per servitio del cardinale d'Este il Vecchio, che voleva farne fare una tappezzeria d'Arazzi*. Les dessins sont intéressants; mais je me suis assuré que le texte n'est pas autographe.

2. *C. I. L.*, vol. IX, p. XLIX. Ce recueil se rattache à l'une des deux rédactions de l'immense encyclopédie archéologique de Ligorio, conservées aux archives de Turin et à la bibliothèque de Naples.

et là des blancs laissés à dessein. Des cartes topographiques, des plans et croquis de monuments, des dessins de marbres et objets antiques, sont insérés dans le texte ou dans les marges¹.

Voici le titre des six livres : p. 1, *Il primo libro delle antichità di Pyrrho Ligori Napolitano, nel quale paradossamente confutà la commune oppenione sopra varii et diversi luoghi della città di Roma et fuor di essa. All' illustrissimo è reverendissimo signor Hippolito secondo cardinal' d'Hesté* [sic]; — p. 49 : *Libro secundo dell' antichità di P. L. Meisopogniro* [s effacé] *N., dove si tratta delle cose passate da Saturno à Romolo et d'altri principii et cose fatte nella fondatione di Roma* (Nel principio che l'Italia era poco habitata dalli suoi Endigeni le gente si chiamavano barbare et albergavano nelle pendici et gioghi de monti...); — p. 79 : *Libro terzo di P. L. dell' antichità di Roma nel quale si ragiona delle porte et vie di essa citta et d'altre cose de i colli et luoghi illustri* (Non è cosa punto facile ne certa a scrivere del sito et porte di Roma...); — p. 119 : *Libro IIII dell' a. di P. L. nel quale si tratta d'alcune are drizzate per honorare gli dii de gentili et de greci et altre nationi* (Non d'altra cagine che dal' inhumana imbecillatione...); — p. 157 : *Libro VI dell' a. di P. L. N. ove si tratta d'alcune cose appartenente agli riti de sacrificii che si usavano presso a Romani et d'altre esterne nationi agli loro dii* (Dopo l'haver raccontato dell' are conviene trattare delli riti...); — p. 273 : *Libro VII dell' a. di P. Ligori N. che contiene diversi tempii edificati in Roma et in altri luoghi d'altre città famose* (Perche la chiesa si dicè Tempio presso gli antichi. Havendo posto in questo libro le piante e profili de que' pochi Tempij che remasti sono in Roma et narrato degli altri che ci erano...); — p. 395 et sqq. : Notes diverses, croquis et plan du temple du Clitumne, etc.

1. Ces renseignements figurés n'ont pas été, que je sache, utilisés comme ceux du Vat. 3439; mais la plupart font double emploi avec ceux-ci.

La plus grande partie du manuscrit est inédite. S'il n'a peut-être que peu de valeur pour les renseignements archéologiques, il a du moins quelque intérêt pour les mentions de noms et de choses contemporaines; l'histoire des fouilles et des découvertes gagnerait au dépouillement complet des recueils de Ligorio¹. Le seul fragment de celui-ci qui ait été publié comprend environ les trois quarts du livre I; c'est le second traité contenu dans le petit volume imprimé par Tramezzini en 1553². Il se trouve au feuillet 24 avec ce double titre : *Paradosse di P. L. N. Il primo libro delle antichità di P. L. N. nel quale paradossamente*, etc. (comme dans le manuscrit, sauf les mots : *et fuor di essa*). La dédicace à Hippolyte d'Este, cardinal de Ferrare, a disparu du titre; et c'est l'éditeur qui présente au cardinal les deux opuscles, dans une lettre où il annonce les grands travaux préparés par Ligorio : « *il quale è per dare presto anco in luce quaranta libri ne' quali si riserba la narratione del rimanente delle cose antiche di Roma.* » Les différences entre l'imprimé et le manuscrit sont peu considérables; les chapitres ne sont pas toujours dans le même ordre, et la rédaction manuscrite est plus complète. L'imprimé se termine sur le chapitre *Trophei di Mario* et une courte conclusion.

1. Cf. ici, par exemple, mention de l'arc de Gordien, p. 109; autel de marbre dédié à Diane et à Junon Regina, trouvé « poco discosto a S. Sabina, sotto il giardino di monsignor Rufino », p. 153; « urna di marmo nel portico della casa de Cosciari gentilhuomini Romani », p. 296; inscription « raccolta da M. Francesco Sibilla in una sua vigna che ha nella parte dove furono gli horti de Sallustio », « tavola di bronzo, i quale conserva M. Francesco Diez gentilhuomo Romano, huomo dotto e osservatore dell' antichità », p. 297; « l'una di esse memorie è ridotta nella casa di Misser Mario Delphino, l'altra nella casa di Giovan Coritio [Goritz] traportata », p. 301; etc. Dans la description de la villa Hadriana, on pourrait recueillir des mentions du même genre, intéressantes pour la topographie et pour les noms du xvi^e siècle. (Ex. : « L'Academia è occupata dalle vigne di M. Persio et da quelle di M. Simon Petrarca et dall' altre di altri cittadini », f. 24 v°).

2. *Libro di M. Pyrrho L. N. delle ant. di Roma nel quale si tratta de' Circi, Theatri et Anfiteatri, con le Paradosse del medesimo autore, quai confutano*, etc. (A la fin :) *In Venetia per Michele Tramezzino M D LIII* (51 ff.). Non 1653, comme disent les biographies de seconde main.

Celle-ci n'existe pas dans le manuscrit (p. 38), qui continue par les paragraphes suivants : *Dela forma del tempio di Marte Bisultore, Del tempio dela Bona Dea, Del tempio di Venere Mirtea* (non traité). L'auteur laisse après cela environ deux pages blanches pour les chapitres qu'il aurait à ajouter sur l'intérieur de Rome, et il passe aux autres villes : *Di Calatia, Di Gabio città de Volsci, Di Gabio città et di Gallicano castello...* Le livre se termine sur le lac Régille et l'Allia, appelé, dit-il, « *Rio di Morte, percio che lungo essi i Francesi rompendo i Romani fecero di loro grandissima occisione* (p. 48). » Les plans et dessins ne commencent qu'avec le livre suivant.

Le style pittoresque et l'érudition de Ligorio rendent fort curieuse cette lecture. Malheureusement on ne peut chercher, dans les énormes compilations de notre savant, l'état précis des connaissances archéologiques de son temps : il est partout sujet à caution, et les écarts trop fréquents de son imagination ne relèvent que de lui-même.

CONFÉRENCE DE VINCENNES ET CONFLITS DE JURIDICTION

(1329-1350)

PAR JULES ROY¹

Dans l'histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat, le xiv^e siècle fut par excellence l'âge des conflits de juridiction. Le droit impérial, la coutume du moyen âge, la haute situation de l'Eglise dans la féodalité, avaient étendu l'exercice de l'autorité ecclésiastique bien au delà du domaine purement religieux, de sorte qu'il n'était presque plus un acte, de la naissance à la mort, qui ne fût soumis à son code, plus une seule cause qu'elle ne pût, sous prétexte de péché ou de serment, évoquer à ses tribunaux. D'autre part, la supériorité des tribunaux ecclésiastiques, qui étaient mieux organisés et moins arbitraires que les tribunaux séculiers, et qui avaient toujours suivi les règles de procédure du droit romain au lieu des

1. Cette dissertation est tirée d'un cours sur l'appel en droit canon que j'ai fait en 1880 à l'Ecole des Hautes-Etudes. En la publiant, je me fais un agréable devoir de citer ici les noms de MM. Bénét, Gerbaux, Omont, qui étaient alors élèves à l'Ecole des Chartes et à l'Ecole des Hautes-Etudes et qui prenaient une part active aux travaux de ma conférence. Ils ont ainsi contribué aux études préparatoires, d'où ce mémoire est sorti, et je suis heureux de pouvoir les associer à l'hommage que je rends au maître éminent dont ils ont pu comme moi apprécier la bienveillance et le dévouement.

modes de preuve si bizarres du droit germanique, avait fait rechercher la juridiction spirituelle de toute la société, de sorte que l'on voyait tous les jours des laïques se faire tonsurer pour avoir le droit de jouir du privilège de cléricature et échapper ainsi à la justice ordinaire¹. Le clergé avait fini par croire que possession vaut titre et que la juridiction temporelle lui appartenait pour ainsi dire de droit divin². Mais la gent judiciaire des tribunaux royaux et seigneuriaux, dont les épices s'amointrissaient à mesure que les affaires s'en allaient aux tribunaux ecclésiastiques, finit par s'émouvoir et par s'entendre pour lutter contre ces derniers. Sur ce terrain des juridictions les juges laïques cherchèrent si violemment à étendre leur domaine que le clergé tint à Bourges, en 1276, une assemblée pour revendiquer le droit de juger les affaires propres aux tribunaux ecclésiastiques. Le parlement déclara coupable de haute trahison quiconque voudrait exécuter les décisions de cette assemblée; le clergé répondit par des excommunications, et le conflit amena la conférence de Vincennes³.

L'assemblée de Vincennes a été tenue par les soins de la royauté⁴. Philippe VI, informé dès son avènement des plaintes mutuelles des officiers royaux et des évêques, voulut rétablir la paix entre eux, et, le 1^{er} septembre 1329, il convoqua à Paris les évêques et les principaux seigneurs et officiers de justice. La lettre de convocation ne donne pas d'autre motif de l'assemblée que le désir d'entendre les plaintes réciproques des prélats et des seigneurs et de

1. H. Wallon, *Histoire de saint Louis*, ch. xiii, Juridiction ecclésiastique. — Paul Fournier, Les Conflits de juridiction entre l'Eglise et le pouvoir séculier de 1180 à 1328, *Revue des questions historiques*, t. XXVII, p. 432.

2. Les discours tenus à Vincennes par les orateurs du clergé ne laissent aucun doute sur ce point.

3. Ad. Tardif, Cours professé à l'Ecole des Chartes le 27 février 1872.

4. Les actes de l'assemblée de Vincennes se trouvent dans les grandes éditions des conciles; ils ont été également publiés dans la *Bibliotheca Patrum*, Lyon, 1677, t. XXVI, p. 110 sq.; et par Durand de Maillane, *Libertés de l'Eglise gallicane*, Lyon, 1771, t. III, p. 425-503.

remettre entre eux l'union et la paix ; le roi veut entendre les griefs que la noblesse voudra formuler contre les cours ecclésiastiques, et ceux que les prélats voudront avancer contre les tribunaux séculiers, et il ordonne formellement aux diverses parties d'être prêtes à préciser leurs plaintes¹.

La première réunion eut lieu au Palais, à Paris, le 15 décembre 1329². Le roi était entouré de ses conseillers et de quelques barons ; le clergé était représenté par cinq archevêques et seize évêques. Pierre de Cugnières, que

1. Les actes de Vincennes, dans la forme où ils nous sont parvenus, ne sont pas un procès-verbal officiel, mais une relation composée par P. Bertrand sous ce titre : « *Libellus D. Bertrandi Cardinalis Sancti Clementis adversus Magistrum Petrum de Cugneriis* ». C'est un plaidoyer en faveur des juridictions ecclésiastiques, et le caractère de l'œuvre suffit à expliquer quelques lacunes regrettables. Ainsi on donne dans toute leur étendue les discours prononcés par Pierre Roger et Pierre Bertrand, mais on ne donne pas même l'analyse de celui de P. de Cugnières, et l'on s'est borné à reproduire les soixante-six griefs dont il avait lui-même remis copie au clergé. D'autre part le roi, dans la lettre de convocation, avait invité les deux parties à se rendre à Paris avec des mémoires détaillés sur leurs sujets de plaintes respectives ; or nous avons le mémoire de Cugnières en soixante-six articles, mais nous n'avons pas celui du clergé ; il est assez vraisemblable que l'attaque fut si rude que ses orateurs durent se borner à parer les coups plutôt qu'à en porter eux-mêmes ; ils sentirent d'ailleurs si bien qu'ils ne pouvaient réfuter victorieusement tout ce qui se trouvait dans le discours de Pierre de Cugnières que, dès la séance du 29 décembre, le roi ayant demandé copie de la réponse faite par le clergé aux soixante-six griefs, le clergé refusa de la donner et se contenta de présenter au roi une requête en vingt articles dont nous parlons plus loin.

2. Du Tillet (abrégé chronologique) dit que le roi mit fin au différend le 29 décembre, jour de la fête de saint Thomas de Cantorbéry ; c'est une erreur, puisque la relation du cardinal Bertrand nous apprend que l'affaire ne fut terminée que le 8 janvier ; elle nous dit d'autre part que P. Bertrand, en répondant à P. de Cugnières le 29 décembre, affirma que les prélats étaient prêts à soutenir leurs droits à l'exemple du saint martyr Thomas de Cantorbéry, dont ils célébraient ce jour-là la fête. On se réunit encore deux fois après cette séance. — L'abbé Fleury avance toutes les dates de huit jours ; il place l'assignation faite aux prélats à la veille de la Saint-André, et la première séance de l'assemblée au 8 décembre, tandis que les lettres patentes du roi fixent l'assignation à l'octave de la Saint-André, c'est-à-dire au 8 décembre, et P. Bertrand dit que les prélats s'assemblèrent à Paris pour la première fois le vendredi 15 décembre, jour fixé par la lettre royale. — Des cinq séances tenues à l'occasion de ce grand conflit, deux ont été tenues à Paris, et trois à Vincennes.

la relation faite par l'un des prélats, Pierre Bertrand, qualifie simplement de chevalier et conseiller du roi¹, et non d'avocat du roi, comme le disent à tort quelques historiens modernes, parla le premier, et dans un discours latin commençant par ces mots : « *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari* », il prouva que l'on devait au roi respect et soumission, et que les choses se divisant naturellement en spirituelles et en temporelles, les spirituelles devaient appartenir aux prélats, et les temporelles au roi et aux barons. Puis, dans un autre discours, qu'il fit en français, il donna à entendre que le roi avait l'intention de rétablir le temporel de son royaume, et il formula contre les entreprises des prélats sur la justice séculière soixante-six griefs que Pierre Bertrand a reproduits en latin. Les prélats, dit en substance Pierre de Cugnières, étendaient le privilège du for de plusieurs manières : ils prenaient connaissance des causes réelles et mixtes où les clercs avaient intérêt; ils poursuivaient sans motif suffisant pour usure ou adultère; ils revendiquaient des criminels qui se disaient clercs, quoiqu'ils ne portassent ni l'habit ni la tonsure; ils donnaient la tonsure sans aucune discrétion pour augmenter le nombre de leurs sujets. Ils s'attribuaient juridiction sur les laïques, sous prétexte du serment que l'on apposait à la plupart des contrats; sous prétexte d'exécution des testaments à cause des legs pieux, ce qui leur attirait les scellés et les inventaires; sous prétexte enfin de mariage, de conventions matrimoniales, de protection des veuves et des orphelins. Ils abusaient de l'excommunication, l'employant à des causes pécuniaires faute de paiement, obligeant les juges laïques de con-

1. Pierre de Cugnières ne paraît pas avoir été jamais avocat du roi, ainsi que l'a très bien montré M. Félix Aubert, *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*, 1884. Sur P. de Cugnières, cf. : Carlier, *Histoire des Valois*, 1764, I, 234; Dubois (Ambr.), *Quelques mots sur P. de Cugnières*, Sens, 1864, in-8°; *Histoire littéraire de la France*, t. XXIV, p. 212, 214, 216, 217, 465, 737. — On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort; il s'est assuré une place dans l'histoire en se montrant le défenseur du principe de séparation entre la juridiction laïque et la juridiction ecclésiastique.

traindre les excommuniés à se faire absoudre, sous peine aux juges d'être excommuniés eux-mêmes, défendant de rien vendre aux excommuniés ni de travailler pour eux, mettant légèrement des lieux en interdit quand les juges ne leur obéissaient pas. Cugnières leur reprochait encore de prendre dans leurs conciles des décisions préjudiciales à la juridiction royale, d'attirer à eux la connaissance des contrats passés en cour séculière, d'envoyer leurs notaires recevoir des actes sur le territoire des barons, d'apposer les scellés dans les domaines du roi ou des seigneurs laïques, de revendiquer le droit de faire l'inventaire et la distribution des biens des intestats, et de ne reconnaître les testaments faits par les notaires séculiers qu'après leur approbation par les officiaux.

Malgré les graves abus dont il se plaignait, Pierre de Cugnières ne parla point de dépouiller les prélats des seigneuries qu'ils possédaient, ni de la justice attachée à ces seigneuries, mais seulement de régler la compétence des prélats et de réprimer les entreprises excessives de leurs officiaux. Après l'avoir entendu, les prélats demandèrent une seconde conférence. Cugnières leur communiqua par écrit tout ce qu'il venait d'exposer, et l'on décida qu'ils donneraient leur réponse dans une assemblée qui se réunirait à Vincennes le vendredi suivant 29 décembre 1329¹.

Ce fut Pierre Roger, élu archevêque de Sens, qui répondit à Pierre de Cugnières. Il fit d'abord cette déclaration, au nom de l'épiscopat, qu'il allait parler non en vue de subir un jugement, mais pour instruire le roi et ceux qui l'entouraient. Il prit pour texte de sa réponse ces paroles de saint Pierre : « *Deum timete, Regem honorificate* », et dit que saint Pierre a voulu nous montrer « *premierement, que nous devons à Dieu doutance, et tremour et amour pour sa grande puissance et sa haute*

1. Quoiqu'ils ne fussent pas d'une date ancienne, quelques-uns des griefs allégués par P. de Cugnières n'étaient que trop fondés. Cf. Abbé Fleury, *Institution au droit ecclésiastique*, 1688, t. II, p. 11; *De l'appel comme d'abus*, par M. l'archevêque de Paris, 1845, p. 60-61.

majesté ; secondement, que nous devons au roi reverence et honneur pour sa grande excellence et haute dignité ». Il intercala ces termes français dans son discours latin pour faire mieux comprendre sa pensée. Pour lui, l'homme craint Dieu quand il remplit trois devoirs :

« Quant il le sert devotement
Et il [li] donne largement,
Quant honore sa gent deuement,
Quant il rent le sien entierement. »

L'homme qui ne craint pas Dieu est celui « *qui ne li veut servir, ou ne li digne obeyr, ou veut le sien retenir* ». On devine aisément tout ce que Roger tira de ces principes pour sa cause : si l'on veut ôter à l'Eglise les biens dont elle jouit à titre d'acquisition ou de prescription, à titre de droit ou de coutume, ce ne sera point rendre à Dieu tout ce qui appartient à Dieu. Amenant ainsi son auditoire sur le terrain des juridictions, il s'arrête longtemps à prouver, en argumentant dans les formes scolastiques, que la juridiction temporelle n'est pas incompatible avec la juridiction spirituelle, et que les ecclésiastiques peuvent exercer l'une et l'autre. Il établit sa thèse, c'est-à-dire le pouvoir des prêtres sur les choses temporelles, en invoquant l'autorité de l'Ancien Testament, des Evangiles, des Epîtres de saint Paul, la raison naturelle, l'autorité du droit civil et du droit canonique, la force de la coutume, les privilèges accordés à l'Eglise par Charlemagne et par ses successeurs. Il ne dissimule pas le motif d'intérêt qui engageait les prélats à soutenir cette cause : « s'il arrivait qu'on retranchât aux ecclésiastiques la juridiction dont ils jouissent, le clergé serait réduit à l'indigence, les prélats tomberaient dans l'obscurité, et le royaume perdrait un de ses principaux ornements. » En dépit de tous les arguments qu'il tira de l'Ecriture sainte et du droit, il fut obligé de convenir que la juridiction temporelle du clergé reposait principalement sur une série de privilèges et de prérogatives ; il fit voir en terminant le sacrilège qu'il y aurait à mettre dans les mains des laïques ce qui est offert et consacré au Seigneur, et il rap-

pela par l'exemple de saint Ambroise le zèle avec lequel les évêques doivent conserver ce qui appartient à Dieu. Sa conclusion, c'est que les droits une fois acquis à l'Eglise appartiennent à Dieu, comme les autres biens qu'elle possède, et ne peuvent plus lui être ôtés sans sacrilège¹.

Dans la seconde partie de son discours, le prélat explique comment on doit honorer le roi. « Honorer le roi, dit-il, c'est vouloir conserver au roi ce qui fait aimer sa domination, ce qui maintient son autorité, ce qui entretient sa bonne réputation, ce qui empêche que sa conscience ne soit blessée. » Il montre que ceux qui conseillent au roi de troubler les ecclésiastiques dans l'exercice de leur juridiction ont des vues contraires à ces quatre objets, et il termine en résumant les sentiments du clergé sur les articles de Cugnieres : « plusieurs de ces articles renverseraient toute la juridiction ecclésiastique si on les admettait; aussi sommes-nous déterminés à les combattre jusqu'à la mort. D'autres ne nous reprochent que des abus dont nous ne croyons pas nos officiers coupables; mais s'ils étaient réels, nous ne voudrions pas les tolérer, et nous sommes prêts à y remédier. » L'orateur du clergé

1. Pierre Roger, né à Maumont (Corrèze), 1291, bénédictin à la Chaise-Dieu, 1301, prieur de Saint-Pantaléon, abbé de Fécamp, 1326, évêque d'Arras, 1328, chancelier de France, archevêque de Sens, 12 décembre 1329, de Rouen, 14 décembre 1330, cardinal-prêtre des Saints-Nérée et Achillée, 18 décembre 1337, élu pape le 7 mai 1342 sous le nom de Clément VI, mort le 6 décembre 1352. On trouve dans son discours des raisonnements plus subtils que plausibles, par exemple celui-ci : les deux glaives représentent les deux puissances, mais toutes les deux appartiennent au pape; ce qui le prouve, c'est que lorsque saint Pierre coupa l'oreille du sacrificateur, Jésus lui dit de remettre l'épée au fourreau, mais non de la poser.

Pierre Bertrand, d'Annonay, jurisconsulte à Orléans, évêque de Nevers, 1320, d'Autun, 1322, cardinal-prêtre de Saint-Clément, 20 décembre 1331, doyen du Puy, 18 juillet 1340, mourut à Montaut (Avignon) le 23 juin 1349.

L'abbé Fleury, dans son VII^e discours sur l'histoire ecclésiastique, a relevé les points faibles de l'argumentation de P. Roger et montré qu'il s'agissait de savoir à quel titre les ecclésiastiques exerçaient la juridiction temporelle, si c'était par l'institution divine ou par la concession des princes, et, dans ce dernier cas, si les princes ne pouvaient pas révoquer leurs concessions.

n'avait guère développé que des considérations générales tendant à justifier la compétence des tribunaux ecclésiastiques même en matière temporelle, mais il n'avait pas établi qu'ils la tinssent par l'institution divine, ni que les princes ne pussent pas révoquer leurs concessions quand on en abusait manifestement. Il avait montré la possession, mais non le titre à la possession, et il n'avait pas répondu aux griefs énumérés par son adversaire.

C'est Pierre Bertrand qui s'acquitta de cette tâche fort difficile dans la troisième conférence, qui eut lieu à Paris le vendredi 29 décembre. Comme l'orateur précédent, il protesta qu'il ne parlait que pour instruire le roi et non pour faire une réponse juridique à P. de Cugnères ; puis il montra d'une manière générale que la connaissance des causes civiles appartenait aux ecclésiastiques de droit divin, en vertu des privilèges des rois, par la coutume ; il aborda la réfutation des soixante-six griefs relevés contre les tribunaux ecclésiastiques, et il promit que l'on corrigerait les abus qui seraient bien constatés. Après ce plaidoyer il semblait que la cause fût complètement instruite. Le roi demanda aux deux orateurs du clergé le texte de leurs discours, demande fort juste, puisque P. de Cugnères leur avait remis le texte du sien ; mais l'assemblée des prélats décida qu'on ne devait point déférer au désir du souverain et qu'on ne lui remettrait qu'un extrait du discours, en forme de requête contenant les prétentions du clergé. Dans cette requête, divisée en vingt articles, on demandait simplement le maintien de l'état de choses existant¹.

Le vendredi suivant (5 janvier 1330), la séance fut tenue à Vincennes sous la présidence du roi. P. de Cugnères exhorta les prélats à ne point se troubler de certaines choses qui s'étaient dites, parce que l'intention du roi était de leur conserver tout ce qui leur appartenait de droit ou de coutume louable. Cependant il insinua que

1. Le texte de cette requête est dans Durand de Maillane, *Libertés*, etc., III, 499-500.

les causes civiles ne pouvaient appartenir au clergé, parce que le temporel appartenait aux séculiers comme le spirituel aux ecclésiastiques, et il essaya encore une fois de prouver par des textes du droit canon que le roi ne pouvait tolérer que l'on tonsurât les gens pour les éloigner des tribunaux séculiers, ni que l'on attirât les affaires aux tribunaux ecclésiastiques à raison du péché. Il ajouta que le roi était prêt à recevoir toutes les preuves que l'on voudrait lui apporter pour justifier les coutumes alléguées de la part du clergé, et qu'il confirmerait celles qui seraient bonnes et raisonnables.

Cette réponse d'un gouvernement qui ruse et qui n'ose pas prendre une décision, n'était pas de nature à satisfaire les prélats; aussi l'évêque d'Autun se plaignit poliment, alléguant que ces paroles peu claires pourraient donner aux seigneurs temporels le prétexte de troubler l'Eglise dans la jouissance de ses droits, et il pria le roi de donner une réponse plus nette et plus consolante. Philippe VI se contenta de dire qu'il n'entendait point attaquer les usages de l'Eglise, dont il aurait une connaissance positive, réponse plus sèche et encore moins rassurante que celle de Pierre de Cugnères.

On se réunit une dernière fois le dimanche 7 janvier, devant le roi, à Vincennes. L'archevêque de Sens rappela la dernière requête des prélats et la dernière réponse du roi; puis Guillaume de Brosse, archevêque de Bourges, rapporta que le roi avait dit que les évêques n'avaient rien à craindre, et qu'ils ne perdraient rien de leurs droits sous son règne, parce qu'il ne voulait pas donner l'exemple d'attaquer l'Eglise. Philippe VI ayant confirmé ces paroles, l'archevêque de Sens le remercia et ajouta que l'on avait fait, au préjudice de la juridiction ecclésiastique, des proclamations dont il sollicitait la révocation. Le roi répartit qu'elles n'avaient point été faites par son ordre et qu'il ne les approuvait pas. L'archevêque dit encore qu'à l'égard des abus dont s'étaient plaints les seigneurs, de telles dispositions avaient été prises que le roi et les barons devraient être satisfaits; enfin il supplia Philippe VI de vouloir bien consoler les prélats en leur donnant une

réponse plus bienveillante et plus claire. Pierre de Cugnères, prenant une dernière fois la parole, dit qu'il plaisait au roi de leur accorder jusqu'à Noël pour réformer ce qui avait besoin de réforme, et que rien ne serait innové pendant ce temps, mais que s'ils négligeaient de faire dans cet intervalle les réformes nécessaires, le roi trouverait lui-même tel remède qui donnerait satisfaction à Dieu et au peuple.

Ainsi finit ce tournoi oratoire qui avait été provoqué par une affaire d'Etat très importante, fit grand bruit au début de la monarchie des Valois, agita les légistes, inquiéta les évêques, et, à en juger par la relation dont nous venons de rapporter la substance, n'aboutit qu'à un simple ordre du jour de confiance réciproque. Le continuateur de Guillaume de Nangis est sur ce point complètement d'accord avec Pierre Bertrand; l'assemblée fut convoquée, dit-il, « *ut non solum officialium Ecclesiæ sed etiam regaliū corrigerentur excessus, et nominatis pluribus excessibus et etiam erroribus, monitione premissa ut corrigerentur, sivit consilium abire.* » Pasquier dit également que ces conférences n'eurent pas de sanction légale. Le P. Berthier, l'abbé Fleury, Durand de Maillane sont également de cet avis¹; mais d'autres ont pensé différemment. Guldast (*Monarchia Sancti Imperii*, II, p. 1383) dit que le roi a terminé la conférence par une loi sévère. Dom Lobineau (*Hist. de Bretagne*, éd. 1707, I, p. 306) dit que l'assemblée de Vincennes se termina par un règlement en douze articles; il en donne l'analyse et renvoie à Leibnitz, *Codex Juris Gentium*, a pag. 133 ad 138, Hanov. 1693 f°. Leibnitz donne bien à la page 137 de ce recueil les douze articles reproduits par dom Lobineau, mais il les fait précéder de ce titre vague qui aurait dû éveiller quelques scrupules chez les auteurs qui ont reproduit ces articles : « *Huc referri videntur capitula de Interpretationibus Clericorum adversus Domini Regis Jurisdictionem* ».

1. Berthier, *Histoire de l'Eglise gallicane*, t. XIII, p. 145-146; Fleury, *Histoire de l'Eglise*, livre XCIV, chap. v; Durand de Maillane, *Libertés*, etc., III, 442.

nem. » Dans le texte de Leibnitz, ces articles sont rédigés sous la forme d'un accord entre les deux puissances; à chaque article, on énonce le reproche adressé au clergé, la réponse faite à ce reproche et l'accord intervenu. En les lisant, on n'a pas de peine à découvrir qu'ils se rapportent à une situation toute différente de celle de 1329, et que les griefs qui ont provoqué cet acte sont tout autres que ceux qui avaient provoqué les conférences de Vincennes. Or ces articles que Leibnitz a cru devoir reporter à l'année 1329, et que dom Lobineau et plusieurs historiens modernes ont successivement donnés comme la sanction légale de l'assemblée de Vincennes, ne sont que les articles d'un accord entre les clercs et les barons qui avait été publié par Laurière dans le Recueil des Ordonnances (I, 39). Ce dernier accord a dû être fait à Paris, puisque dans le registre du Trésor des chartes conservé aux Archives Nationales sous la cote JJ 7-8, f° 40 v°, auquel Laurière l'a emprunté, il a pour titre : *Stabilimentum quod fuit factum Parisius inter clericos et barones*; il doit être de l'année 1204, puisque dans ce registre il se trouve compris entre l'énumération des services d'ost dus au duc de Normandie (f° 37), datée de Chauvigny août 1204, et la charte de la commune de Niort (f° 41) datée de Poitiers août 1204.

On a dit aussi que les conférences de Vincennes avaient donné naissance à l'Appel comme d'abus, et que P. de Cugnières était l'auteur de cette institution. C'est encore vouloir tirer de la relation de Bertrand ce qui n'y est pas, ou c'est au moins mal comprendre ce qui s'est passé en 1329. Comme Pierre de Cugnières avait avancé au commencement de son discours que les articles qu'il allait énumérer contenaient les torts du clergé et ses entreprises sur les droits du roi (*gravamina et usurpationes*), Bertrand, dans sa réponse, substitua l'expression d'abus à celle de torts, et dit qu'une partie des accusations de Cugnières visait les entreprises et l'autre les abus du clergé (*errores et abusus*); mais il ne fut pas question de l'appel comme d'abus, c'est-à-dire de l'appel qu'on interjetait au parlement des sentences des juges ecclésiastiques,

quand ces sentences empiétaient sur les droits de la justice séculière ou violaient les canons et la discipline de l'Eglise, et il ne fut pris aucune mesure pour assurer la conquête de cette institution. S'il y eut des jugements ecclésiastiques réformés après 1329, comme il y en avait eu d'ailleurs sous les règnes de saint Louis, Philippe III et Philippe IV, cela prouve simplement qu'après comme avant 1329 les rois n'acceptaient pas toutes les décisions des tribunaux ecclésiastiques¹, mais cela ne prouve pas que l'appel comme d'abus ait été défini et réglé dès cette époque. Ce qui est vrai, c'est que les débats et les conflits du xiv^e siècle l'ont préparé : le parlement, en cassant fréquemment les arrêts des tribunaux ecclésiastiques, en condamnant les évêques à de fortes amendes, en intervenant sans cesse dans leurs affaires, a peu à peu déterminé les cas qui seraient considérés par lui comme excès de pouvoir, formé sa jurisprudence en cette matière et habitué les esprits à une procédure que le xv^e siècle devait consacrer. Dès 1332 il exerce à l'égard du clergé une police tracassière, et réprime sévèrement plusieurs excès de pouvoir ou abus dont Pierre de Cugnières s'était plaint. On trouve des preuves nombreuses de ce fait dans un recueil d'arrêts² encore inédit et conservé dans les manuscrits de la Bibliothèque Mazarine sous le n^o 2026 ; ainsi par exemple : saisie du temporel de l'archevêque d'Auch jusqu'à ce qu'il ait relevé de l'interdit les habitants de la ville de Vic, et condamnation du même prélat à 500 livres tournois d'amende et aux dépens qui pourront être ré-

1. Cf. Fevret, *Traité de l'abus*, 1736, t. I, liv. 1, ch. 1 ; M. l'archevêque de Paris, *De l'Appel comme d'abus*, p. 63.

2. La table de ce manuscrit du xiv^e siècle, qui remplit le premier feuillet et qui est inachevée, commence ainsi : « *Rubrica plurium arrestorum, ordinationum et litterarum tangentium moniciones, excommunicationesque et alios processus factos per iudices spirituales in prejudicium jurisdictionis temporalis, extractorum de registris curie Parlamenti.* » Des soixante-huit arrêts que renfermait ce registre, les cinq premiers ont disparu, excepté six lignes du cinquième. Il reste vingt-cinq arrêts du règne de Philippe VI, rendus du 18 juillet 1332 au 16 juillet 1350 ; sur ces vingt-cinq, quatre ont été rendus de 1332 à 1335 ; tous les autres sont de 1339 à 1350.

clamés par le comte d'Armagnac et autres ; saisie du temporel de l'archevêque de Lyon jusqu'au levé de l'interdit lancé par son prédécesseur et confirmé par lui contre Jean, comte de Forez, malgré l'appel de ce dernier au bailli royal de Mâcon ; saisie du temporel de l'abbaye de Corbie jusqu'à complète annulation de la procédure faite contre Hugues le Rique, déferé par les religieux à l'official de Saint-Valery-sur-Mer pour un cas qui appartenait à la juridiction royale ; condamnation du prieur de Saint-Martin-le-Val de Chartres à deux cents livres tournois d'amende et cinquante livres de dommages envers Guillaume de La Touche, bailli de Madame de Cassel, qu'il avait au mépris des droits du roi traduit devant différents juges ecclésiastiques ; condamnation de Jacques de Saint-Symphorien, chanoine de Mâcon, à payer vingt livres tournois à la cour et dix livres tournois à Pierre Révillon pour avoir porté devant un juge ecclésiastique un procès entre Pierre Révillon et le chapitre de Mâcon, dont le parlement était déjà saisi, et pour avoir fait excommunier Pierre Révillon¹. Le jugement le plus sévère est celui qui fut rendu contre l'évêque de Clermont le 1^{er} mars 1347 : déclaré non recevable en son appel contre un arrêt du bailli d'Auvergne qui réclamait comme cas royal la connaissance d'un différend survenu entre Jean Boursier et Géraud Chauchet au sujet d'une maison sise à Clermont, il est condamné à la saisie de son temporel jusqu'à complète réparation des dommages faits à la partie adverse, et pour excès de pouvoir, à six cents livres tournois d'amende, plus à deux cents livres parisis pour amendes précédentes, à trois cents livres de dommages envers Jean Boursier et en outre aux autres dépens². Le parlement revendique, comme Pierre de Cugnières, pour la juridiction temporelle, les questions d'héritages et de testaments, ainsi que le prouvent deux arrêts rendus en 1347 et 1350 contre

1. Arrêts du 18 juillet 1332, 24 juillet 1333, 8 juillet 1340, 18 août 1343, f^{os} 2 v^o et 3 r^o ; 3 r^o et v^o ; 3 v^o et 4 r^o ; 6 r^o et v^o ; 8 v^o. V. à l'appendice l'arrêt contre Jacques de S. Symphorien.

2. Arrêt du 1^{er} mars 1347 (u. s. 1348), f^{os} 17 et 18.

l'official de Clermont et contre l'archevêque de Reims¹. Il intervient entre les consuls d'Agde et les bénéficiers de l'église de cette ville qui se refusaient de payer la taille et autres impôts mis par les consuls, et condamne les bénéficiers à soixante livres tournois d'amende tant pour avoir fait défaut devant la justice royale que pour avoir contrevenu à l'accord fait antérieurement sur la question². Il règle les conflits de juridiction qui surgissent soit entre les cours ecclésiastiques, soit entre les juges royaux et les cours ecclésiastiques; ainsi il enjoint à l'official de Paris de rendre à l'abbé de Saint-Denis un chanoine de Saint-Paul coupable d'injures envers les gens de l'abbaye et remis à tort par le prévôt de Saint-Denis à l'official; d'autre part il ordonne au prévôt d'Issoudun et à l'archevêque de Bourges de produire leurs preuves au sujet de criminels que l'official réclamait comme clercs et que le prévôt avait fait arrêter³. Dans les questions de collation de bénéfices, le Parlement eut deux fois l'occasion de prendre à Chartres la défense de deux clercs pourvus de charges par le roi contre les candidats du Souverain-Pontife; il imposa aussi à l'évêque de Lavaur un candidat présenté par le roi pour l'église de la Bastide de Pierre-Encise⁴. Enfin il poursuivit les abus sous quelque forme et à quelque degré de la hiérarchie ecclésiastique qu'ils se présentassent⁵.

En présence de ces actes, on est bien obligé de reconnaître que le tournoi de 1329 a plus augmenté l'animosité des deux partis qu'il ne l'a diminuée, et que les deux puissances ont continué d'entreprendre l'une sur l'autre.

1. Arrêts du 22 mars 1347 (n. s. 1348) et du 26 juin 1350, f^{os} 16 et 19 r^o et v^o.

2. Arrêt du 5 juillet 1347, f^o 14 v^o, 15 et 16 r^o. Mandement du 22 juin 1347, f^{os} 46 v^o, et 47 r^o.

3. Arrêts du 11 mars 1339 (n. s. 1340) et du 16 juillet 1350, f^{os} 4 v^o, 20 r^o et v^o. V. affaire analogue dans l'évêché d'Amiens, arrêt du 22 septembre 1341, f^o 6 v^o, 7 r^o et v^o.

4. Arrêts du 6 août 1345, du 17 avril 1350 et du 21 juillet 1344, f^{os} 13 et 14, 18 v^o et 19 r^o, 12 v^o et 13 r^o.

5. Arrêts du 12 avril 1340 (n. s. 1341), du 11 janvier 1342 (n. s. 1343) et du 3 janvier 1343 (n. s. 1344), f^{os} 5 et 6, 8 r^o et v^o, 9 v^o et 10 r^o.

Le roi, qui n'avait point osé se déclarer ouvertement à Vincennes contre les évêques, « enjoignit sous main à la cour de parlement de faire ce que la justice luy commanderoit »¹. Ce fut là le résultat le plus positif de l'assemblée de Vincennes. Après les arrêts que je viens de rapporter, je n'en donnerai plus d'autres preuves que les doléances et les menaces de quelques-uns des conciles qui ont été tenus sous le règne de Philippe de Valois. Dès le 11 septembre 1329, le concile de Compiègne, convoqué par l'archevêque de Reims, Guillaume de Brie, contre ceux qui troublaient la juridiction et la liberté de l'Eglise, promulgua sept canons, parmi lesquels nous remarquons : le premier, qui prescrit de faire observer toutes les censures publiées par les conciles contre ceux qui violent les droits et les immunités ecclésiastiques ; le troisième, qui défend aux clercs de soumettre leurs biens à la puissance séculière ; le septième, qui déclare excommuniés *ipso facto* ceux qui troublent ou qui usurpent la juridiction du métropolitain ou de ses suffragants et prescrit aux curés de publier leurs noms tous les dimanches et toutes les fêtes à la messe de paroisse. Le concile de Bourges (17 octobre 1336) prit les dispositions suivantes : les clercs mariés qui ne portent ni la tonsure, ni l'habit clérical, seront punis par l'ordinaire ; les clercs ne devront pas, sous peine d'excommunication, citer ou faire citer d'autres clercs à comparaitre devant les tribunaux séculiers pour quelque crime que ce soit ; ceux qui violent la juridiction de l'Eglise seront excommuniés et privés de la sépulture ecclésiastique et ne pourront être absous que par l'évêque ou par son official ou par un délégué spécial. Le concile de Châteaugontier (novembre 1336) déclare excommuniés *ipso facto* ceux qui usurpent la juridiction de l'Eglise, et il renouvelle les peines ordinaires contre ceux qui prennent ou retiennent les biens ecclésiastiques et qui ne respectent pas les immunités de l'Eglise. Les conciles d'Avignon et de Noyon (1337, 1344) visent les mêmes cas et prennent

1. Est. Pasquier, *Les Recherches de la France*, 1621, Liv. III, ch. xxxiii, p. 277 b.

des dispositions semblables. Le concile de la province de Sens, tenu à Paris (9-14 mars 1347), nous apprend que les juges laïques font arrêter, torturer et conduire les clercs au dernier supplice, et que si l'on continue d'agir ainsi dans cette province, l'interdit sera prononcé sur les lieux où résident les clercs prisonniers et leurs juges; l'excommunication est lancée contre les auteurs de ces violences et contre leurs complices; enfin le troisième et le quatrième canon aggravent cette dernière disposition en déclarant qu'on regardera comme hérétiques les excommuniés qui auront passé un an et trois mois sans se faire absoudre, et en ordonnant aux juges ecclésiastiques de faire arrêter les hérétiques et ceux qui seront réputés tels; les juges laïques et les seigneurs temporels devront même, sous peine d'excommunication, les faire arrêter quand ils en seront requis par les ecclésiastiques¹.

Si l'on rapproche ces dispositions de conciles des arrêts rendus par le parlement de 1332 à 1350, on reconnaîtra que la question de délimitation des deux juridictions n'avait fait que s'envenimer; les deux seules autorités qui auraient pu terminer le conflit assistèrent presque avec indifférence à ces débats aussi préjudiciables à leur considération respective qu'à la bonne administration de l'Eglise et de l'Etat; le roi et le pape avaient alors d'autres soucis, et ni d'un côté ni de l'autre on ne songea à un concordat qui aurait seul pu régler un différend qui, en bien des points, portait sur des matières mixtes. Aussi la lutte continuera dans le tumulte des excommunications et des saisies du temporel jusqu'au jour où les abus auront lassé la patience et où le remède viendra d'autres mains que celles qui par devoir étaient chargées de le donner. Le parlement livrera encore de rudes assauts à la juridiction ecclésiastique dans la seconde moitié du ^{xiv}^e siècle; au ^{xv}^e, le clergé, en priant le roi de faire exécuter les délibérations de l'assemblée de Bourges par ses officiers, fera lui-même

1. Cf. Harduini *Concilia*, VII : Concilium Compendiense, col. 1541-1544; Bituricense, 1608-1614; apud Castrum Gonterii, 1615-1620; Avenionense, 1623-1636; Noviomense, 1668-1678; Parisiense, 1677-1684.

des juges séculiers les protecteurs de la Pragmatique-Sanction; dès lors, si quelqu'un déroge à cette loi, il y aura lieu à un appel comme d'abus, et le parlement décidera si la loi portée pour protéger l'Eglise de France a été ou n'a pas été observée. La brèche ouverte, le parlement l'élargira sans mesure au xvi^e siècle; il étendra l'appel comme d'abus à des objets dont la Pragmatique-Sanction ne l'avait point fait juge, et il fera « marcher cette machine fatale à l'Eglise de France sur quatre grandes roues principales : conflit de juridiction, contravention aux arrêts, aux saints décrets et aux ordonnances »¹.

APPENDICE.

I. LES MANUSCRITS DU MÉMOIRE DE PIERRE BERTRAND SUR LES ACTES DE LA CONFÉRENCE DE VINCENNES. — On trouve le texte de ce mémoire dans huit MSS. de la Bibliothèque Nationale; le plus ancien, et aussi l'un des plus complets, le MS. Lat. 2622 (xiv^e s.), sous ce titre : « *Petri Bertrandi cardinalis libellus de origine et usu jurisdictionis ecclesiasticæ et secularis* », reproduit successivement la lettre de convocation du roi, le discours latin de P. de Cugnières avec les soixante-six griefs qu'il formula contre les entreprises des évêques, la réponse de P. Roger, la réfutation des griefs de P. de Cugnières par P. Bertrand, les requêtes du clergé en vingt articles, le discours de P. de Cugnières dans la séance du 5 janvier et les observations de l'évêque d'Autun sur ce discours, enfin la séance de clôture du 7 janvier. — Les autres MSS. ne sont que des copies de cette relation du xiv^e s.; les titres seuls varient; les uns l'intitulent « *P. Bertrandi tractatus de potestate ecclesiastica et seculari* »; les autres « *P. Bertrandi tractatus de jurisdictione ecclesiastica adversus P. de Cugneriis* ». Les copies les plus complètes sont celles des MSS. Lat. 4226 et 4227 (xv^e s.); 4228 (xvi^e s.); 4357 (xv^e s.); le commencement manque dans les MSS. Lat. 4225 et 4358; la fin manque dans le MS. Fr. 25207 où le mémoire de Pierre Bertrand, en latin, est reproduit à la suite du style du bailliage de Berry arrêté en 1451, et de la coutume de Bourges. — L'édition la plus complète est celle qui a été donnée par Durand de Maillane dans les *Libertés de l'Eglise gallicane*; elle a été exécutée par l'avocat Jean-Louis Brunet qui s'est servi du MS. coté 1324 dans la Bibliothèque de Colbert (aujourd'hui Lat. 4227, xv^e s.). Ce volume renferme deux copies du même texte : l'une parfaitement écrite, dont les lettres capitales sont ornées

1. Traité anonyme « de la Juridiction ecclésiastique en France », publié vers 1630, et imprimé dans les *Mémoires du Clergé*, t. VI, p. 1-71.

d'azur et de vermillon, et que Baluze croit être au plus tard de 1350; l'autre, du ^{xv}^e siècle. Le premier feuillet manque dans la première; la seconde, au lieu du long discours attribué à l'archevêque de Sens, n'a qu'un extrait de quelques lignes. L'auteur de cette copie n'a pas tenu la promesse qu'il avait faite au commencement de donner le texte français des griefs de P. de Cugnières. — On ne trouve dans aucun MS. le texte du discours français qui a été prononcé par P. de Cugnières dans la première séance à Vincennes; on le chercherait inutilement dans le MS. Lat. coté actuellement 4358, que le P. Lelong dans la première édition de sa Bibliothèque avait signalé comme renfermant ce discours. Ce MS. n'est qu'une copie des MSS. du ^{xiv}^e s., à laquelle il manque deux feuillets (le 2^e et le 3^e) et par suite les dix premiers articles des griefs de P. de Cugnières. Pierre Bertrand ayant affecté de faire disparaître ce morceau précieux de sa relation, le retrouvera-t-on jamais?

II. ARRÊT DU PARLEMENT CONDAMNANT JACQUES DE SAINT-SYMPHORIEN, chanoine de Mâcon, à payer 20 l. t. à la cour et 10 l. t. à Pierre Révillon pour avoir porté devant un juge ecclésiastique un procès entre Pierre Révillon et le chapitre de Mâcon, dont le Parlement était déjà saisi, et pour avoir fait excommunier Pierre Révillon. 18 août 1343.

« Cum in curia nostra procurator noster et Petrus dictus Revillon, proposuissent quod cum quadam appellacionis causa, in curia nostra pendente, inter ipsos procuratorem nostrum et P[etrum] Revillon appellantes, ex una parte — et decanum et capitulum et plurales singulares personas Ecclesie Matisconensis appellatos ex altera, — Jacobus de Sancto Simforiano, canonicus diete Ecclesie Matisconensis, predictum Revillon coram certo iudice ecclesiastico, a sede apostolica delegato, vocari fecisset, de et super eadem causa, pro qua dicta appellacionis causa ad curiam nostram fuerat devoluta, ut dicebant, ipsumque Revillon, non obstante inhibic[i]one eidem canonico seu ejus procuratori per Baillivum Matisconensem facta, excommunicari fecisset, in vituperium et contemptum Jurisdictionis nostre, ac dampnum dicti Revillon non modicum et gravamen, peterentque dicti Procurator noster et Revillon predictum canonicum nobis in emenda competente ac in dampnis et expensis dicti Revillon condempnari; dicto canonice (*sic*) e contrario inter cetera proponente ipsum non fecisse partem in processu diete cause appellacionis, quodque si dictum Revillon excommunicari fecerat nichil contra jurisdictionem temporalem fecisse, cum dictus Revillon certa pignora in quodem (*sic*) furno eidem canonico pro prebenda sua assinato indebite cepisset; quare petebat ab impetitione dictorum Procuratoris nostri et Revillon absolvi, ordinassetque curia quod processus et instrumenta parcium reciperentur ac viderentur, ad finem quod curia, super premissis, prout esset rationis, ordinaret, visisque processibus et instrumentis hincinde traditis; per arrestum curie dictum fuit, quod tenebatur temporalitas dicti canonici in manu nostra, donec nobis de viginti libris Turonensium pro emenda, et dicto Revillon de decem libris Turonensium pro dampnis et expensis, fuerit satisfactum. Die xviii. Augusti anno [m^o cccc^o] xliiii^o. »

DE NONNULLIS
CODICIBUS GRAECIS PALIMPSESTIS
IN BIBLIOTHECA MAJORE PARISIENSI
ASSERVATIS

SCRIPSIT ALFREDUS JACOB

Bibliothecae majori Parisiensi, quae dicitur *Nationale*, insunt satis multi codices graeci palimpsesti, quorum plerique, ut prior revivisceret scriptura, medicaminibus illiti sunt. Nonnulli tamen minus innotuerunt quia in catalogo de vetere illorum statu mentio facta non est¹. Hos codices quoad formam habitumque describere nobis non inutile fore visum est, itaque hoc opus suscepimus cujus nunc principium memoriae LEONIS RENIER doctissimi et illustrissimi viri dedicamus.

4.

Codex membranaceus, 31^{oo} altus, circiter 24^{oo} latus, et CCXXVIII semifoliis² constans, quorum paginae, tertio post Christum natum saeculo, ut videtur, exaratae sunt. Litterae recentes superscriptae sunt veteri litteraturae

1. Henricus Omont in recente *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale* codices palimpsestos notavit.

2. Hic verbo *semifolio* significamus quod gallice dicunt *feuillet*, et verbo *folio* quod gallice *feuille*.

minusculae decimo vel undecimo saeculo exaratae, cujus etiam nunc versus tum in parte superiore paginarum cum in inferiore supersunt. Spatium enim quo recentior textus continetur tantum 20-23^{cc} altum est et 16^{cc} latum; prior vero textus 23-24^{cc} in altitudinem et 17-17^{cc}, 5^{mm} in latitudinem patebat, et paginae, quae ante versibus XXXVIII constabant quam raderetur vetus litteratura¹, nunc tantum XXXIII aut ad summum XXXVI complectuntur. Prior textus ita erasus est ut plerumque medicaminibus uti nihil profuerit. Praeterea videre licet in nonnullarum marginibus exterioribus paginarum scholia uncialibus litteris scripta et lectu haud ita difficilia: cf. s-fol. 12^o, 13^o, 14, 22^o, 89^o, 91-95, 96^o, 118, 161^o, 162^o, 163, 164, 168^o, 170^o, 172-173^o, 194^o.

Nulla supersunt vestigia priorum numerorum in quaternionibus inscriptorum².

Haec sunt semifolia medicaminibus illita: 1, 8^o, 9, 10^o, 11, 12, 12^o, 13-16, 17, 18^o, 19, 20^o, 21, 22^o, 23, 38^o, hic videre est versus XV quibus nihil superscriptum est, 39, cui nihil novi superinductum, 43, 44^o, 45, 46^o, 47, 48^o, 49, 56^o-59^o, 60^o, 61, 66^o, 67, 70^o, 71, 74 et 74^o, 90, 91-96^o, 102^o, 107, 110^o, 113-115^o, 117, 118, 119, 121, 130^o, 131, 138, 140, 156^o, 157, 160^o-168^o, 170-173^o, 175-176, 178^o-181, 184^o-185, 186^o, 187, 188^o, 189, 191, 194^o, 195, 202^o, 203, 210, 212^o-213^o, 218^o, 219.

Supersunt adhuc satis multa semifolia e quibus versus circiter CCLXXV tollere possis, sive ad obliquum lumen perlustrans, sive medicamina illinens.

Textus erasus, si fides catalogo adhibetur, jure graeco-romano constabat.

9.

Codex membranaceus, qui dicitur *Codex Ephraemi*

1. Verbo *litteratura* utimur ut gallicum verbum *écriture* reddamus cum significat *type, alphabet, forme de lettres*.

2. Hoc de omnibus codicibus palimpsestis dici potest.

Syri rescriptus, semifoliis CCIX (s-fol. 138 deest [Omont.]) 32^{co} altis et 25^{co}, 5^{mm} latis. Paginae duabus columnis constant 20^{co} altis, quae XXV versus 7^{co}, 5^{mm} - 8^{co} longos complectuntur. Textus Ephraemi Syri, cujus litteratura mixta est minusculis et uncialibus formis, saeculo decimo tertio superinductus est veteri codici litteris uncialibus 3^{mm} altis scripto sine ulla accentus nota. Hujus veteris codicis paginae uno tenore exaratae complectebantur XL-XLI versus 18-19^{co} longos, qui spatium circiter 23^{co} altum obtinebant. Marginibus inerant variae lectiones et additamenta uncialibus litteris minoribus et pronis scripta. Omnia folia medicamine illita sunt.

Vetus codex continebat : Job, Proverbia, Ecclesiasten, Canticum Canticorum, Sapientiam, Ecclesiasticum, Evangelia IV, Acta Apostolorum, Pauli epistolas, Epistolas canonicas, Apocalypsin.

161.

Codex membranaceus semifoliis CXXVII, numeris signatis, 21^{co}, 5^{mm} altis et 16^{co} latis, constans. Haec semifolia uno tenore scripta, saeculo, ut videtur, tertio decimo, XXXIII-XXXVIII versus 8-8^{co}, 5^{mm} longos complectuntur, qui spatium 18^{co}, 5^{mm} altum operiunt.

Novus textus pari tractu superinductus est veteri litteraturae minusculae, saeculo decimo, ut videtur, exaratae, cujus omnibus paginis multa vestigia comparent. Veteris codicis paginae duabus constabant columnis 18^{co}, 2^{mm} altis quae XXXIX-XLIV versus complectebantur. Semifolio 116^o, in ima parte paginae veteri litteraturae nihil superscriptum est.

Codice eraso S. Joannis Climachi *Scala Paradisi* et forsan alia nonnulla continebantur.

Scalae S. Joannis Climachi haec legere potuimus : Semif. 17^o, col. 1 : *Incipit* : Πρὸς τοὺς πύκτας ἡμῶν (sic) λοιπόν. Quod pertinet ad gradum IV.

Semif. 27^o, col. 1 : *Incipit* : Ἀναισθησία καὶ ἐπὶ σωμάτων. Quod pertinet ad gradum XVIII.

Semif. 31, col. 1 : Τοῦ αὐτοῦ περὶ μνήμης θανάτου. *Incipit* : Παντὸς λόγου προηγείται. Quod pertinet ad gradum VI.

Semif. 38^o, col. 1. *Incipit* : Πλεῖστοι ὅσοι τῶν σοφῶν (Grad. XVI).

Semif. 38^o, col. 2. *Incipit* : Ἀκτημοσύνη ἔστω (sic) φροντίδων (Grad. XVII).

Semif. 62^o, col 1. Τοῦ αὐτοῦ περὶ ὑπερηφανίας. *Incipit* : Ὑπερηφανία ἔστω (sic) θεοῦ ἄρνησις (Grad. XXIII).

Semif. 93, col. 2 : Τοῦ αὐτοῦ περὶ πραότητος καὶ ἀπλότητος καὶ ἀκαχίας καὶ πονηρίας. *Incipit* : Προτρέχει μὲν. (Grad. XXIV).

196.

Codex membranaceus semifoliis CLXIV constans. Paginae uno tenore scriptae sunt et litteris minusculis, saeculo decimo tertio, ut videtur. Semifolia prioris codicis antequam raderentur circiter 30^{co} in altitudinem et 27^{co} in latitudinem patebant, et paginae litteris uncialibus pronis nono, ut videtur, saeculo scriptae constabant duabus columnis 20-22^{co} altis quae, quantum videre licet, XXXVIII versus 6^{co}, 5^{mm} longos complectebantur. Folia quibus constabat prior codex dimidiata et erasa sunt, deinde iterum plicata et scripta ita ut recentioris litteraturae lineae rectrices ex adverso pergerent ad veteres. Ex quo intelligitur multa prioris textus vestigia apparere, at eadem propter diligentissimam radentis curam lectu difficillima. Foliis etiam 55^o et 56, quamvis recentiore scriptura carentibus, medicamina illinere minus profuit.

Haec sunt semifolia medicaminibus illita : 49, 55^o, 56, 56^o, 62, 67^o, 69^o, 70, 71^o, 72, 74, 82, 85-86, 90, 108^o, 109, 110, 114-121^o, 123^o, 124^o, 125^o, 127, 128^o, 130^o-132, 135^o-136^o, 137^o-142, 143-146^o, 148-151^o, 153, 154, 163^o-164^o.

Forsan in his per medicamina nonnulla legere liceret : 51^o, 54, 58-59^o, 62^o, 80^o, 83, 93 et passim.

Vetus codex homilias S. Basilii continebat ut apparet ex verbis quae leguntur semifolio 118^o (vide catalogum).

245.

Codex membranaceus CDIV paginis quae numeris ita signatae sunt ut pagina 180 bis legatur; adde quod paginae 31 et 32, folio perverse plicato, ante paginam 29 occurrunt. Sunt semifolia 26^{co} alta, 18^{co} lata.

Paginae 1-13 offerunt vestigia prioris litteraturae uncialis pronae, cui saeculo decimo tertio minuscula superscripta est. Spatium, quo prior textus continebatur, in altitudinem 18^{co} et in latitudinem 10^{co} patebat; paginae uno tenore scriptae XXV versibus constabant. A pagina 14 usque ad ultimam alius textus litteris minusculis, saeculo decimo, ut videtur, scripti vestigia comparent. Paginae quibus vetus hic textus continebatur duabus constabant columnis 26^{co} altis, quae XXXIII-XXXIV versus 8-8^{co}, 5^{mm} longos complectebantur. Nunc, foliis prioris codicis dimidiatis et iterum plicatis, recentior litteratura ad veterem ex adverso pergit.

In principio codicis legitur haec nota manu D. Bernardi de Montfaucon scripta : *Codex Regius A P partem officii ecclesiastici continet et musicas notas hinc inde sparsas, scriptusque fuit saeculo circiter decimo tertio. Antiquioris vero scripturae hic vestigia comparent, sed paucissima et lectu difficilia; haec tamen nec sine labore excerpsti, p. 180¹ : ἀγώρασε² (sic) αὐτὰς ἐκ τοῦ ποιμνίου αὐτοῦ... ἐκ τῆς μάνδρας ἐξένεγκαν τῆς αὐτοῦ. μίαν τούτων ὁρομαία εἰς τὴν μάνδραν ὑπέστρεψεν. P. 370 : γράψαντες³, τοιαύτην⁴ συγχωρησιν (sic) αἰτησάμενοι⁵ παρὰ θεοῦ τῶν ἡμικρημένων⁶.*

Ex his vero conspicuum videtur priorem illam scripturam librum fuisse homiliarum vel sermonum cujus-

1. Melius diceretur 180 bis.

2. Post ἀγώρασε (sic) lego παρ' αὐτοῦ.

3. Lego καταγράφαντες. Ante hoc verbum legere potui in priore columna : ἵνα δεῖξω φιλόανθρωπος θεός πῶς προίσταται τῶν δούλων....

4. Lego τοιάδε et συγχώρησιν.

5. Lego αἰτῆσαι ἡμῖν.

6. Post haec lego εἰς σε ὅσιν πῆρ ἦτις.

dam patris vel scriptoris graeci. Character ille vetustior est decimi saeculi, quem ob nimiam difficultatem non expressi talem qualis habetur in codice. Vide in Palaeographia graeca p. 282.

Hae sunt paginae medicaminibus illitae : 81, ubi legere est OMIAIA Γ (aut II) litteris uncialibus albis¹; 180, 188 ex qua excerpti : ... *χωρὶς αὐτῶν θυσ...σ ὁ νικομ. διάς*, 213, 214, 350. Paginae 327, ut membrana interrupta resarciretur, agglutinatus est membranaceus pannus 73^{mm} altus, palimpsestus et ipse, sed non ex eodem vetusto codice sumptus.

282.

Codex membranaceus CDXXVI paginis quae, numeris signatae et litteris minusculis uno tenore, saeculo decimo tertio scriptae, XXXII-XXXVII versibus 16-17^{oe} longis constant. Semifolia sunt 30^{oe} alta et 21-22^{oe} lata; spatium quo textus continetur in altitudinem 30^{oe} patet. Hic textus vetustiori litteraturae unciali superinductus est, cujus adhuc comparent vestigia. Veteres paginae duabus columnis constabant 21^{oe} altis et 7^{oe} 5^{mm} latis quarum versus erant viginti.

Hic codex nullo medicamine illitus est.

283.

Codex membranaceus saeculo XIII scriptus, DL paginis, quae numeris signatae sunt et duabus columnis 20-22^{oe} altis constant. Columnae XXX-XL versus 7^{oe} longos complectuntur. Novus textus operit uncialem litteraturam cujus adhuc videre est columnas in singulis paginis binas 19^{oe} altas et XIX versibus constantes. Passim litterae initiales rubrae.

1. Littera alba est *A*.

298.

Codex membranaceus saeculo duodecimo scriptus, XCV semifolia numeris signata, 25^{co}, 5^{mm} alta et 18^{co}, 5^{mm} lata complectens. Paginae duabus columnis 20^{co} altis constant, quibus insunt XXVIII versus 6-7^{co} longi.

Semifolia 1-8 vestigia praebent antiquioris litteraturae minusculae X vel XI saeculo exaratae. Semifolia 1-4 mutili sunt, primi et secundi margines exteriores truncati sunt.

Paginae semifoliorum 1-6 uno tenore scriptae complectebantur XXXI versus 14^{co} longos, qui spatium operiebant 20^{co} altum. Semifoliorum vero 7-8 paginae duabus columnis constabant 18^{co}, 5^{mm} - 19^{co}, 5^{mm} altis et XXXVI-XXXIX versus 6^{co}, 5^{mm} longos complectentibus.

Codice eraso ecclesiastica continebantur.

328.

Codex membranaceus 15^{co}, 5^{mm} - 16^{co} altus, 12^{co}, 5^{mm} - 13^{co}, 5^{mm} latus, paginis numeris signatis CCLXXX constans, quarum 131 et 132 bombycinae. Aliae manus aliarum aetatum hunc codicem scripserunt inter undecimum et quartum decimum saeculum. Nonnulla semifolia sunt palimpsesta; in his comparent seu sulci veterum linearum retractorum ex adverso ad recentiores versus pergentium, seu veteris litteraturae vestigia tum uncialis cum minusculae lectu perdifficilia. Linearum sulcos videre est p. 103, 105, 107, 113 (hoc semifol. resarcitum est panno membranaceo eodemque palimpsesto), 145-154. Pag. 121, 123, 128, 129, 134-144 insunt vestigia litterarum uncialium quibus pari tractu versus recentiores superinducti sunt. Paginae 277-280, olim litteris minusculis scriptae, medicamine frustra illitae sunt. Vix sperare licet fore ut per medicamina ullae partes hujus codicis legi possint.

359.

Codex membranaceus 20^{co} altus et 14^{co} latus, CL se-

mifoliis numeris signatis constans¹, saeculo XIV scriptus. Jam saeculo X exaratus fuerat litteris minusculis quarum vestigia hic et illic comparent. Vetus textus spatio 16-17^{co} alto et 12^{co} lato continebatur. Recentior litteratura priorem omnino obtegit, itaque vestigia ejus haud legi possunt. Attamen inter versus passim videre est nonnulla verba. A semifolio 67 ad 83 recentiores versus ex adverso pergunt ad vetustiores. Insunt tituli cinnabari aut minio scripti et litterae seu rubrae seu ornatae semif. 3^o, 11^o, 14. Semifolio 150^o insunt vestigia tituli saeptis circumvalati, cujus litteratura non ita antiqua est.

377.

Codex membranaceus CXCVI semifoliis numeris signatis, 23^{co} altus et 17^{co} latus, cujus paginae uno tenore scriptae sunt saeculo XIII, ut videtur, et XX-XXVIII versibus constant, qui spatio 17-19^{co} alto et 12^{co}-13^{co} lato continentur. Huic codici insunt CX semifolia palimpsesta olim litteris minusculis saeculo X, ut videtur, scripta. Spatium quo prior textus continebatur in altitudinem 19-21^{co}, in latitudinem 12-13^{co}, 5^{mm} patebat, et paginae XXII-XXIV versibus constabant. Vetus codex opera quaedam S. Joannis Chrysostomi continebat, ut apparet ex semifolio 57^o, ubi leguntur *μὴν τῷ αὐτῷ κ' κανὼν τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου*.

Semifoliis 103-110, veteribus litteris graecis erasis, superinducta est litteratura latina quae rursus erasa est ut evangeliario, quod nunc legimus, locum cederet.

448.

Codex membranaceus 33^{co} altus 21-22^{co} latus, CLXVI semifoliis numeris signatis constans², et anno Christi 1272

1. Semifolia 120-129 sunt chartacea.

2. Inter semifolia 121 et 122 deest semifolium cujus calcem videre licet.

a Longino exaratus. Paginae uno tenore scriptae sunt. Spatium quo textus continetur in altitudinem 23-24^{ae} patet et XXVI-XXXIII versus 17-18^{ae} longos complectitur.

Semifolia 1-150 sunt palimpsesta, quibus olim continebantur quaedam sub nomine S. Joannis Chrysostomi opera litteris uncialibus pronis scripta. Paginae duabus columnis 22^{ae} altis constabant, quae XXX versus 6-7^{ae} longos complectebantur.

Hos titulos legere potui : Semif. 5, col. 1 : Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ Χρυσοστόμου εἰς τὴν μεγάλην πέμπτην καὶ εἰς τὴν προδοσίαν τοῦ Ἰουδα καὶ εἰς τὸ πάθος τοῦ Ἰησοῦ. — Incipit : Στυγνὴν τὴν ἐκκλησίαν ὁρῶ (Inter spurias).

Semif. 8, col. 2 : Haec tantum : Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ Χρυσοστόμου.

Semifol. 26^o, col. 1 : Τοῦ ἁγίου Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως (sic) λόγος τοῦ Χρυσοστόμου εἰς τὸν εὐαγγελισμῶν (sic) τῆς ἁγίας θεοτόκου. — Incipit : Πάλιν χαρὰς εὐαγγέλια. (Inter spurias).

Semifol. 38, col. 1 : Τοῦ ἁγίου πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου εἰς τὴν μεγάλην δευτέραν.... — Incipit : Ἐοίκασι μοι οἱ τῆς ἐκκλησίας φιλτατοὶ παῖδες. (Inter spurias).

Semifol. 73, col. 1 : Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ Χρυσοστόμου.... εἰς τὰς δέκα παρθένους. — Incipit : Ὅταν τὸ εὐδαπάνητον. (Inter spurias).

549.

Codex membranaceus 27^{ae} altus 19^{ae} latus semifolia CLXIX numeris signata complectens, et XIV saeculo, ut videtur, exaratus. Paginis uno tenore scriptis insunt XXXIX-XLV versus 14-16^{ae} longi qui spatium 22-23^{ae} altum obtinent.

A semifolio 137 usque ad ultimum apparent vestigia, quae legi non possunt, veteris litteraturae minusculae decimo vel undecimo saeculo exaratae. Prior textus spatium aequum ac recentior obtinebat.

672.

Codex membranaceus 31^{co}, 5^{mm} altus 24^{co} latus, CDVI semifolia numeris signata complectens. Paginae duabus columnis 24^{co}, 2^{mm} altis constant; quibus insunt XXIX versus 7-7^{co}, 5^{mm} longi. Semifolia 1-9 sunt chartacea aequae ac 378-486, horum posteriorum paginae uno tenore scriptae sunt.

Semifoliis 301-308 litteraturae minusculae decimo seculo exaratae vestigia comparent. Paginae duabus constabant columnis quarum quae fuerit altitudo et quotos versus complexae sint, foliis recisis, cognosci non potest; praebent adhuc columnae truncatae XXXIV, XXXV aut etiam XXXVIII versus 12^{co} longos. Semif. 302 veteres versus ex adverso pergunt ad recentiores.

905.

Codex membranaceus 26^{co}, 5^{mm}-27^{co} altus, 18^{co} latus, semifoliis CCXXXVI, numeris signatis, constans, et litteris minusculis saeculo XII scriptus. Paginae uno tenore scriptae XXV-XXXI versus circiter 14^{co} longos complectuntur; spatium quo textus continetur in altitudinem 21^{co}, 5^{mm} patet.

Videre est in fronte duo semifolia olim litteris minusculis scripta, quibus erasis nihil tamen superscriptum est; paginae duabus columnis constant 21^{co} altis quae XXIV versus 7^{co} longos complectuntur. Passim in codice comparent vestigia veteris minusculae cujus columnae XXVI versibus constabant; at haec vestigia magis evanida sunt quam ut legi possint.

928.

Codex membranaceus 28-29^{co} altus, 21^{co}, 5^{mm} latus paginis CDLXXX, numeris signatis, constans, et litteris minusculis saeculo XIII, exaratus. Paginae constant duabus columnis XLIV-XLVII versus 7-8^{co} longos complectentibus.

Litterae minusculae superinductae sunt veteris uncialis columnis 22^{co} altis, quae XXII-XXIII versibus constabant. Supersunt nonnulli tituli minio scripti, et quaedam litterae marginales pictae. Hic vetus codex lectionarium continebat.

975 B.

Codex membranaceus 23^{co}, 5^{mm}-24^{co} altus, 15-16^{co} latus, CCCXLIX semifoliis, numeris signatis, constans, et duabus manibus exaratus.

Semifolia 1-114 sunt palimpsesta. In his videre licet uncialium litterarum tria genera : 1^o unciales litterae 6^{mm} altae; paginae duabus columnis 25-26^{co} altis constabant quae XXIII versus 7^{co} longos, nunc ex adverso pergentes ad recentiorem litteraturam, complectebantur; 2^o semif. 10 comparent vestigia uncialis litteraturae minoris (3^{mm}) qua librarius utitur ad enumerationem quamdam conscribendam; 3^o semif. 33, 34 et 39-40 scripta sunt litteris uncialibus pronis.

Semif. 89, 112^o, 113, 114, veteri litteraturae nihil superscriptum est. Codex deletus evangeliarium continebat.

1196.

Codex membranaceus litteris minusculis scriptus, CLXXVI semifoliis 26^{co}, 5^{mm}-27^{co} altis, 21^{co} latis constans. Semifoliorum 1-147 paginae duabus columnis 22^{co}, 2^{mm} altis constant; his insunt XXX versus 7^{co}, 5^{mm}-8^{co} longi. Haec pars codicis saeculo XI exarata videtur. Altera pars codicis a semifolio 149 usque ad ultimum scripta est litteris minusculis veteri litteraturae superinductis, saeculo, ut videtur, duodecimo. Hujus partis paginae duabus constant columnis 26^{co}, 5^{mm} altis, XXXVI versus 8^{co} longos complexentibus. Vetus minuscula saeculo X exarata videtur, at nullo pacto legi potest quia recentiores versus prioribus ita superscripti sunt ut eos omnino obtegerent. Unum

semifolium 176 cui nihil novi superinductum fuit, perforatum et maculatum est et in ima parte mutilum.

1220.

Codex bombycinus saeculo XIV decimo scriptus, CCCXXIV semifolia numeris signata 22^{co}, 5^{mm} alta, 14^{co} lata complectens, quorum 323 et 324 sunt membranacea et palimpsesta. Haec duo semifolia, nunc foede anobio paniceo perforata, olim uncialibus litteris 3^{mm} altis scripta erant; eorum paginae uno tenore scriptae XXIII-XXV versibus constabant. Nec paginae posteriori semifolii 323 nec semifolio 324 ulla litteratura nova superinducta est. In his videre est duae litterae initiales ornatae sed usu attritae¹.

1. Mihi hanc primam partem conficienti gratias Henrico Omont propter summam humanitatem et animum benevolentissimum agere liceat.

NOTE SUR LES TROIS TRIBUS DORIENNES EN CRÈTE

PAR B. HAUSSOULLIER

Otfried Müller, dans son histoire des Doriens, exprimait l'idée que, partout où ils s'étaient implantés, ils avaient maintenu leur division en trois tribus¹. Les conquérants doriens, en effet, devaient, plus que toute autre race, demeurer attachés à cette organisation qui faisait leur force : ces bandes guerrières, qui soumièrent et traitèrent parfois si durement les populations qu'elles dépossédaient, ne pouvaient se maintenir sur le sol conquis qu'à la condition de rester étroitement unies. La persistance des trois vieilles tribus des Ὑλλεῖς, des Δυμῆνες et des Πάμφυλοι était précisément la meilleure garantie de cette union, et les Doriens leur restèrent fidèles. De nombreux textes épigraphiques ont confirmé les vues d'O. Müller et, pour ne parler que des découvertes les plus récentes, je citerai les suivants :

THÉRA. — Fragment d'inscription publié dans les *Mittheilungen des deutschen archæologischen Institutes in Athen*, II (1877), p. 73, n° 13. L'inscription mentionne un sanctuaire des Nymphes qui appartenait à la tribu des Ὑλλεῖς².

1. *Die Dorier* (2^e édition), II, p. 70 et suiv.

2. Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de ce fragment une inscription de Kos (*Bulletin de Correspondance hellénique*, V (1881), p. 225, n° 14). Il y est parlé d'un sacrifice offert aux Nymphes par une tribu

KOS. — Décret relatif à l'accomplissement de sacrifices publics, dans le *Bull. de Corr. hellén.*, V, p. 216, n° 7. Les trois tribus y sont mentionnées dans l'ordre suivant : Ὑλλεῖς, Δυμῆνες, Παμφυλεῖς. Cf. un décret relatif à la participation aux sacrifices des tribus (*Bull. de Corr. hellén.*, VI, p. 249 et suiv.).

KALYMNA. — Fragment d'un catalogue des citoyens ayant le droit de participer au culte de l'Apollon Délion de Kalymna. *Bull. de Corr. hellén.*, VIII, p. 29. Toutes les personnes qui figurent sur cette liste, femmes (γυναῖκες), jeunes filles (παρθέναι), jeunes garçons (ἄνῆβοι), jeunes gens (ἔφηβοι), hommes (ἄνδρες), appartiennent à l'une des trois anciennes tribus doriennes. Le nom de ces tribus est abrégé en un monogramme, qui est gravé à la suite de chacun des noms propres.

ARGOS. — Fragment d'une inscription découverte à Némée. *Bull. de Corr. hellén.*, IX, p. 350, n. 2. On y lit deux noms propres suivis, l'un du mot : Ὑλλέων, l'autre du mot : Παμφυλῆν. L'inscription remonte peut-être au III^e siècle av. J.-C. Jusqu'ici toutes les inscriptions du Péloponnèse qui donnaient les noms des tribus argiennes dataient de l'époque impériale (C. I. G. 1123, 1128, 1130-1132. — Le Bas et Foucart, *Inscr. du Péloponnèse*, 116 b, 120, 121, 126).

Des découvertes toutes récentes nous permettent d'ajouter à cette liste les noms de plusieurs villes crétoises. Le seul texte, jusqu'à présent, qui nous fournit un renseignement précis sur la persistance des tribus doriennes en Crète, était une glose d'Hésychius : Ὑλλεῖς· οἱ ἐν Κρήτῃ Κυδώνιοι. Il était d'ailleurs vraisemblable que la division fondamentale en trois tribus avait été maintenue dans cette grande île, où les institutions doriennes ont reçu un si complet développement. Les historiens anciens, frappés des analogies que présentaient les cons-

de Kos, et des termes mêmes de l'inscription il semble résulter que le culte des Nymphes était un des plus anciens cultes de l'île. L'inscription ne nous donne pas le nom de la tribu, mais nous savons que les trois tribus doriennes avaient persisté à Kos. Voy. ci-dessous.

titutions spartiate et crétoise, s'étaient demandé quelle était la plus ancienne des deux, celle qui avait servi de modèle à l'autre. Ils se divisent même sur cette question, qui semble n'avoir pas manqué d'importance dans l'antiquité, car elle intéressait aussi les philosophes, pour qui l'éloge de la Crète et de Sparte était presque un lieu commun¹. Les uns donnent la priorité à Sparte, les autres à la Crète². Nous pensons que la question est mal posée, ou plutôt qu'il n'y avait même pas lieu de la poser. Les analogies entre les institutions de la Crète et celles de Sparte ne s'expliquent pas par un emprunt, mais par la communauté de race : ce sont les institutions de la race dorienne. Que la conquête ait été plus dure et plus longue dans la vallée de l'Eurotas, que les Doriens en Laconie aient été contraints de traiter avec certaines familles achéennes, que les Hilotes aient été plus durement traités que les périèques crétois³ : peu importe, les institutions fondamentales de la race dorienne ne s'en retrouvent pas moins dans les deux contrées, et du nombre est la division en trois tribus.

Les inscriptions crétoises où sont mentionnées les tribus doriennes n'ont pas encore été publiées en entier. M. Comparetti n'en a cité que quelques mots, et nous devons attendre un prochain article pour être renseignés sur le sujet et la date de ces textes. Ces courtes citations n'en

1. Voyez Platon, cité par Polybe, VI, 45 et par Strabon, 477 (*Lois*, III, 683 A; IV, 705 D). Parmi ceux des écrivains anciens qui rapprochent les institutions de Sparte et de la Crète et qui vantent celles-ci, Polybe (*ibid.*) nomme οἱ λογιστάται τῶν ἀρχαίων συγγραφέων Ἐφορος, Ξενοφῶν, Καλλισθένης, Πλάτων (Cf. Polybe, VI, 43, où il est parlé de la réputation de ces institutions, τὴν ἐπ' ἀρετῇ φήμην). A ces auteurs, il faut ajouter Aristote, *Politique*, II, 1271 B, 41.

2. Voyez, pour ceux qui donnent la priorité à Sparte, les écrivains auxquels fait allusion Éphore sans les nommer (Éphore, cité par Strabon, 481). Éphore les combat (Strabon, *ibid.*).

3. Ce nom de périèques nous est donné par Aristote, *Politique*, II, 1271 B, 28 et 41; 1272 A, 18; 1264 A, 21. Il semble que sous ce nom Aristote comprend plusieurs classes d'esclaves, que des auteurs anciens, cités par Athénée, nous permettent de distinguer. Voy. Éphore, Sosikratès et Dosiadas cités par Athénée, VI, 263 F. Cf. la loi de Gortyne, dans l'article de Zitelmann, *Rheinisches Museum*, XL, Ergänzungsheft, *Das Recht von Gortyn*, p. 63 et suiv.

sont pas moins doublement intéressantes : le nom et la formule même dans laquelle il se présente sont également instructifs.

KAMARA, appelée aussi LATO. — 'Επί τῶν Ὑλλέων κοσμιόντων. D. Comparetti, dans le *Museo italiano di antichità classica*, I (1885), p. 267.

HIÉRAPYTNA. — 'Επί τῶν Ὑλλέων κοσμιόντων. Comparetti, *ibid.*

Ville inconnue. L'inscription a été découverte à Mes-seleri. 'Επί τῶν Παμφίλων κοσμιόντων. *Id. Ibid.*

Ainsi les trois tribus doriennes ont persisté en Crète, comme à Théra, comme à Kos, à Kalymna et à Argos, comme en bien d'autres endroits que nous font connaître des textes ou des inscriptions depuis longtemps publiés¹.

Fidèles gardiennes du culte de leur race, les trois tribus doriennes avaient en même temps, à l'origine, tout le pouvoir politique. C'étaient par conséquent les trois tribus qui nommaient les plus importants des magistrats crétois, les cosmes. Comment avait lieu cette élection ? Comment étaient représentées les trois tribus, c'est ce que nous savons à peine. Aristote nous apprend que les cosmes n'étaient pas choisis indifféremment parmi tous les citoyens, mais seulement dans certaines familles privilégiées². Il est clair que ces familles étaient réparties dans les trois tribus, puisque nous voyons les tribus crétoises se succéder au pouvoir, comme les tribus athéniennes : c'est ce qui ressort de l'intitulé même des décrets, ἐπὶ τῶν Ὑλλέων κοσμιόντων, — ἐπὶ τῶν Δυμάων κοσμιόντων. Les cosmes restaient une année en charge : faut-il donc admettre que pendant une année entière, une seule et même tribu restait en possession de la plus haute magistrature de la cité ? Quel est en effet le sens de l'intitulé dans les inscriptions que nous venons de citer ? La formule com-

1. Sicione, Hérodote, V, 68. — Mégare, *C. I. G.*, 1073; Le Bas et Foucart, *Inscriptions de la Mégaride et du Péloponnèse*, n° 48. — Trézène, Étienne de Bysance aux mots Ὑλλεῖς et Ἀλικαρνασσός. — Halicarnasse, *id.*, au mot Ἀλικαρνασσός. — Coreyre, *C. I. G.*, 1845. — Agrigente, *C. I. G.*, 5491.

2. Aristote, *Politique*, II, 10, 1272 A, 33.

plète est la suivante : ἐπὶ τῶν Ὑλλέων κοσμιόντων τῶν σὺν τῷ δειλί.... Que l'on ponctue ἐπὶ τῶν Ὑλλέων, κοσμιόντων τῶν σὺν... et que l'on traduise « quand la tribu des Hylleis était au pouvoir et quand les cosmes avaient un tel à leur tête... », ou bien que l'on supprime la virgule, il n'en est pas moins évident que le participe sous-entendu après la préposition ἐπὶ est κοσμιόντων qui se rapporte à la fois à la tribu et aux cosmes. En faut-il conclure que la même tribu restait toute l'année en possession du cosmat ? Je ne le pense pas et voici l'hypothèse qui me semble le plus propre à résoudre cette difficulté. Les cosmes étaient choisis pour l'année dans des familles appartenant aux trois tribus. Le collège des cosmes comprenait donc trois sections qui successivement, à tour de rôle, remplissaient des fonctions analogues à celles des prytanes athéniens, et c'est ainsi que les décrets rendus pendant que telle ou telle section était de service, portent dans l'intitulé le nom de telle ou telle tribu¹.

Il me semble en effet impossible d'admettre que les représentants d'une même tribu soient restés seuls pendant toute une année en possession de la plus importante des magistratures. Le gouvernement aristocratique était tenu à plus de défiance, et la représentation des trois tribus dans le collège des cosmes était une garantie nécessaire.

La tribu crétoise ne formait d'ailleurs pas un groupe compacte : elle comprenait plusieurs divisions. Outre que les femmes en faisaient partie², tous les hommes de la tribu n'avaient pas les mêmes droits, tous n'étaient pas citoyens *optimo iure* : c'est ainsi que les cosmes étaient choisis dans des familles privilégiées. Les citoyens qui appartenaient à ces familles étaient répartis dans un certain nombre de groupes dont la loi de Gortyne nous a fait

1. Aristote, *Politique*, même passage, et l'historien Éphore cité par Strabon, 484, nous apprennent que les cosmes étaient au nombre de dix ; mais nous ignorons si le nombre avait été le même à l'époque des trois tribus. Cf. l'inscription d'Agrigente, citée plus haut *C. I. G.*, 5491, l. 4-5 : Προεδρευούσας τὰς φυλὰς τῶν Ὑλλέων.

2. Voyez dans la loi de Gortyne les dispositions relatives aux filles héritières. *Museo Italiano*, I, p. 249, col. V, l. 15, 16 et suiv. Cf. la traduction de M. Dareste dans le *Bull. de Corr. hellén.*, IX, p. 311.

connaître le nom. On lit aux lignes 5 et 6 de la colonne V, ὅκ' ὁ Αἰθαλεὺς ἑστάρτος, ἐκόσμιον οἱ σὺν Κύλλῳι. M. Comparetti lit : ὁ Αἰθαλεὺς ἑστάρτος et cite la glose d'Hésychius : ἑσάρτοι· αἱ τᾶξις τοῦ πλήθους. Il sous-entend après ἑστάρτος le verbe ἐκόσμιον et traduit : « quand le cosmat était entre les mains du startos Æthaleus, et quand les cosmes avait à leur tête Kylllos »¹. La tribu crétoise est donc divisée en un certain nombre de ἑσάρτοι, dont chacun est désigné par un nom. Comme le mot même l'indique, — ἑστάρτος n'est pas différent de στρατός — cette division avait, à l'origine au moins, un caractère militaire. Les citoyens étaient en quelque sorte enrégimentés dans les ἑσάρτοι. Aussi les ἑσάρτοι étaient-ils appelés à élire les cosmes, dont les principales fonctions, comme celle des rois de Sparte, étaient des fonctions militaires ; les cosmes avaient le commandement suprême en temps de guerre, les cosmes étaient des généraux et telle est la définition qu'en donne Hésychius : Κόσμος ἑστρατηγός. Nos renseignements sur les ἑσάρτοι se bornent malheureusement à la glose déjà citée du même auteur et au très court passage de la loi de Gortyne que M. Comparetti a si heureusement restitué. Nous ignorons absolument quel était le rapport des ἑσάρτοι et des tribus et dans quel ordre ceux-là se succédaient au cosmat. Il est probable que cette division, à la fois militaire et politique, permettait aux familles dans lesquelles se recrutaient les cosmes, d'atteindre à tour de rôle la haute magistrature sur laquelle elles avaient des droits égaux, mais encore une fois ce sont là de simples conjectures.

Toute cette organisation, qui remontait à une antiquité si reculée, subsista pendant de longs siècles : à l'époque impériale, les citoyens de Lyttos sont encore divisés en ἑσάρτοι². Pour les trois tribus doriennes, si les inscriptions qui les mentionnent sont plus anciennes, il est peu probable pourtant qu'elles remontent au iv^e ou même au iii^e siècle avant notre ère. Or à cette époque les trois

1. *Musco italiano*, I, p. 247 et p. 266.

2. Inscription citée par Comparetti, *ibid.*, p. 266.

tribus ne sont plus seules, et n'ont plus tout le pouvoir politique. De nouveaux γένη se sont formés, à la longue, dans la cité : il a fallu leur y faire une place et les répartir dans de nouvelles tribus qui partagèrent avec les anciennes le pouvoir politique. Nous ne connaissons, dans aucune des cités crétoises, ni l'époque ni l'histoire de cette révolution, dont le caractère a été si nettement marqué¹ : mais les inscriptions nous en conservent la trace et nous avons les noms de quelques-unes de ces nouvelles tribus.

KAMARA. — 'Επί τῶν Ἐχανορέων κοσμιόντων (Comparetti, *Museo*, I, p. 267). — 'Επί τῶν...]σχέων κοσμιόντων (ibid.).

AXOS. — 'Επί τῶν...]τιδᾶν κοσμιόν[των. *Bull. de Corr. hellén.*, IX, p. 16, note 1.

DRÉROS. — 'Επί τῶν Αἰθαλέων κοσμιόντων (P. Cauer, *Delectus inscr. græcarum propter dialectum memorabilium* (2^e édit.), n° 121, p. 77). L'inscription est conservée au Musée impérial de Constantinople (S. Reinach, *Catalogue du Musée impérial de Constantinople*, n° 658). — Le même intitulé, ἐπί τῶν Αἰθαλέων κοσμιόντων, se lit sur une inscription que j'ai copiée à la Canée, chez le consul d'Angleterre : celui-ci l'avait achetée à un homme du pays qui disait l'avoir apportée de Candie. C'est également aux environs de Candie qu'a été découverte l'inscription de Dréros (*Bull. de Corr. hellén.*, IX, p. 15). La nouvelle tribu de Dréros porte le même nom que l'un des σῆτροι de Gortyne.

Nous retrouvons de même de nouvelles tribus, en dehors de la Crète, dans deux des cités que nous avons nommées plus haut, Kalymna et Argos.

KALYMNA. — Tribu des Κυδρηλεῖοι (*Ancient greek inscriptions in the British Museum*, II, n° 232, l. 30 ; 233, l. 35 ; 234, l. 16-17 ; 237, l. 37). — Tribu des Θεωγενιδαι (*Ibid.*, n° 237, l. 17 ; 242, l. 12-13 ; 277, l. 3). — Tribu des Ἰππασι... (*Ibid.*, n° 254, l. 3).

1. Voyez Fustel de Coulanges, *la Cité antique*, livre IV, ch. VII. Cf. Arnold Hug, *Studien aus dem classischen Alterthum*, I, p. 13 et suiv.

ARGOS. — Tribu des Ὑρνάθιοι (*Bull. de Corr. hellén.*, IX, p. 350, n° 2). Cf. Étienne de Byzance, au mot Δυμᾶν φῦλον Δωριέων. Ἦσαν δὲ τρεῖς Ὑλλεῖς καὶ Πάμφυλοι καὶ Δυμᾶνες, ἐξ Ἡρακλέους· καὶ προσετέθη ἡ Ὑρνηθία, ὡς Ἐφορος α΄.

Les tribus nouvelles eurent évidemment, et dès le premier jour, la même situation dans la cité que les tribus anciennes? Si celles-ci gardèrent quelques privilèges, ce furent exclusivement des privilèges d'ordre religieux. Elles demeurèrent attachées, avec une fidélité jalouse, aux cultes qu'elles tenaient de leurs aïeux, et c'est dans leurs temples qu'elles reprenaient en quelque sorte conscience de leur pouvoir désormais amoindri. Aussi en défendaient-elles l'accès avec soin, ordonnant à Kos, par exemple, et à Kalymna, la révision des listes de ceux qui avaient le droit de participer au culte d'Apollon et d'Héraklès, les grandes divinités doriennes, et aux banquets sacrés qui suivaient les fêtes¹. Mais cette précaution même, qui est aussi une mesure d'économie, montre suffisamment que les barrières étaient souvent franchies et que des intrus venaient plus d'une fois s'asseoir aux repas sacrés. Les mêmes abus étaient combattus dans des cités voisines, à Olymos en Carie, et à Lindos dans l'île de Rhodes². Les tribus primitives avaient donc peine à défendre leurs privilèges religieux : quant aux privilèges politiques, elles n'en avaient aucun. Peut-être, à Kalymna, les étrangers qui recevaient le droit de cité étaient-ils exclus des trois anciennes tribus doriennes. De nombreux décrets nous apprennent que l'étranger admis dans la cité tirait au sort sa tribu et son dème : le nom des tribus désignées par le sort se lit encore

1. Kos, *Bull. de Corr. hellén.*, VI, p. 249. L'inscription est accompagnée d'un très intéressant commentaire de M. Dubois, qui me semble pourtant dépasser la vérité quand il écrit, p. 261, que « les anciens γένη, toujours divisés en trois tribus, les vrais et seuls héritiers du culte de la race... constituaient une sorte d'aristocratie sacerdotale ». Cf. M. Dubois, *De Co insula*, p. 31, n° 11. — Kalymna, *Bull. de Corr. hellén.*, VIII, p. 29 et suiv. Commentaire de M. Dubois.

2. Olymos, Le Bas et Waddington, *Voyage archéologique en Asie Mineure*, n. 339. — Lindos, Foucart, *Inscriptions inédites de l'île de Rhodes*, n. 60.

sur huit de ces inscriptions et nous y relevons quatre fois le nom des Κυδρηλῆϊοι, trois fois celui des Θεουγενιδᾶι, une fois celui des Ἰππασι...¹ Faut-il en conclure que les noms des anciennes tribus n'étaient pas mis dans l'urne ? Le fait est possible, mais nous ne pouvons le tenir pour certain. Nous savons au contraire que les tribus doriennes de Kos n'avaient pas le même avantage : dans le décret rendu par les trois tribus et relatif à la revision des listes religieuses, il est formellement dit que les étrangers auxquels a été conféré le droit de cité devront y être inscrits ; ils pouvaient donc faire partie des trois tribus².

D'ailleurs, qu'importait aux tribus nouvelles d'accueillir des étrangers dans leur sein ? Cette obligation ne pouvait porter atteinte à leur autorité politique. N'avaient-elles pas pris part à la délibération et aux votes de l'assemblée, au même titre que les tribus primitives ? Les inscriptions nous apprennent qu'en Crète les tribus nouvelles comme les tribus doriennes, exerçaient la plus haute magistrature, le cosmat. La conquête était donc complète.

1. *Ancient greek inscriptions in the British Museum*, II, n. 232 et suiv.

2, *Bull. de Corr. hellén.*, VI, p. 255, l. 35 et suiv.

VE EN GREC

PAR LOUIS HAVET

La particule η ou $\eta\epsilon$ « ou » se prononçait à l'époque homérique $\eta F\epsilon$, avec un digamma. Devant une voyelle, ainsi que je l'ai indiqué dans mon *Cours élémentaire de métrique* rédigé par M. Duvau, § 47, l' ϵ s'élidait et il restait $\eta F'$. De là vient que le η de nos textes, en hiatus apparent, reste long là où $\mu\eta$, $\kappa\alpha\iota$, $\omicron\iota$ formerait une brève. Ainsi, *Odyssée*, λ, 120 :

κτείνης $\eta F\epsilon$ δόλω $\eta F'$ ἀμπαδόν ὄξει χαλκῶ.

La longue est de rigueur dans Homère : voir Van Leeuwen et Mendes Da Costa, *der Dialekt der Homerischen Gedichte, übersetzt von E. Mehler*, p. 14 ; ces auteurs corrigent aisément l'exception unique, *Iliade*, Φ, 576.

La composition de $\eta F\epsilon$ est transparente. Le premier élément est le même que dans $\eta\text{-}\mu\acute{\epsilon}\nu$, $\eta\text{-}\delta\acute{\epsilon}$; ce n'est pas lui qui signifie « ou ». Ce sens réside dans le second élément : $F\epsilon$, mot identique au latin *uē* et au sanscrit *vā* « ou », et qui, comme la conjonction analogue $\tau\epsilon$, *quē*, sanscrit *cā* « et », se place après le mot sur lequel il porte.

Supposons que $F\epsilon$ ait continué, comme $\tau\epsilon$, d'être employé en qualité de mot indépendant. Devant une voyelle, $F\epsilon$ serait devenu F' , et, la tradition du digamma se perdant, se serait réduit à rien ; il aurait disparu des textes. C'est ce qui est arrivé, devant une voyelle aussi, pour son quasi-homonyme $F\epsilon$, accusatif de $\omicron\iota$, $\omicron\iota$; il a disparu dans

des passages où la critique parvient à le rétablir (Van Leeuwen et Da Costa, p. 55-56). Je n'en cite qu'un exemple que j'ai mal interprété jadis (*Cours*, p. 55), *Iliade*, Ω, 183 :

ὅς 'F' ἄξει εἴως κεν ἄγων 'Aχιλλῆι πελάσση.

On peut concevoir la possibilité de restituer de même un *F'* conjonction.

Non toutefois sans reconnaître une différence entre les deux mots. Le pronom, sous forme non élidée, subsiste dans les textes et y est fréquent ; il est écrit *ἐ*, mais la prononciation avec un *F* est assurée par nombre de faits. Il n'y a donc rien de plus simple que de supposer que *Fε* élidé devient *F'*, comme *με* donne *μ'* et *σε* donne *σ'*. Quant à la conjonction, elle ne subsiste sous forme non élidée que dans *ἡFε*, donc ce n'est plus un mot vraiment vivant comme *τε*. Renonçons donc, d'avance, à l'espoir de découvrir quelque tournure comme *πατήρ υἱός F' ἦν* = *pater filiusue erat*. Nous ne pouvons songer à un *Fε* ou *F'* indépendant, mais uniquement à un *Fε* ou *F'* engagé dans quelque locution complexe, qui aura survécu comme la combinaison *ἡFε*, *ἡF'*. Voilà justement à quelle conclusion nous allons arriver, après avoir examiné de plus près le sens de notre particule.

Le sanscrit *va* nous fait connaître une signification que le latin *ue* a perdue. Non seulement *va* postposé signifie « ou », mais il signifie « comme ». Ce sens est donné par les lexiques indiens, par exemple l'*Amarakosha*, et le dictionnaire de Saint-Petersbourg cite en fait un bon nombre d'exemples tirés de la littérature. Certains lexiques indiens donnent aussi, au sens de « comme », une autre forme *vǎ*, et, pour des raisons métriques, on restitue ce *vǎ*, dans divers passages du Rîgvêda, au lieu d'*ivǎ*, le mot ordinaire pour dire « comme » (Grassmann, *Wörterbuch zum Rîgvêda*, au mot *iva*¹). C'est, évidemment, un des éléments formatifs d'*ivǎ* « comme » et d'*ê-vǎ* « ainsi ».

1. Je dois ces renseignements à M. Bergaigne.

En latin, un vestige du sens perdu subsiste dans *ceu*. *Ceu* est formé de *uě* signifiant « comme », tandis que *neu*, *seu* sont formés de *uō* signifiant « ou ».

Quant au grec, il a un adverbe analogue dans le premier élément de *ὥ-τε* « comme », le second élément étant le même que dans *ὥς-τε*. *Iliade*, Γ, 10 :

εὗτ' ὄρεος κορυφῇσι Νότος κατέχευεν ὀμίχλην
ποιμέσιν οὔτε φλην...,
ὥς δ' ἄρα τῶν ὑπὸ ποσσὶ κονίσαλος ὄρνυτ' ἀελλῆς...

Si *eu*, devant une consonne, est ici pour *ēu* comme dans *Zeús* = sanscrit *dyaus*, *εὖ-* n'est autre chose que la forme élidée *ήF'*, transportée devant une consonne, comme parfois *κατ* pour *κατά*, *παρ* pour *παρά*. La forme non élidée subsiste dans le dactyle homérique *ήυτε* « comme » (*Iliade*, X, 1 : *πεφυζότες ήυτε νεβροί*), soit qu'il y ait eu contraction effective de *-Fé-* en *-ύ-*, comme dans *ὑπνος* = sanscrit *svápnas*, soit que *ήυτε* rende mal la vraie prononciation (*ήFéte*). — On remarquera, en passant, la concordance d'accentuation de *ήέ* « ou » et de *ήυτε* « comme » avec le sanscrit *ēvā* « ainsi », d'autant plus que *vā* et *ivā* sont atones en sanscrit, et que le latin *uě* est enclitique.

Des composés *ivā*, *ήυτε*, *ceu*, et des formes simples sanscrites, *vā* « comme », *vā* « comme », nous concluons aisément à un ancien *Fē* ayant le même sens. Dans le dialecte homérique, il subsiste non pas sous forme de mot indépendant (nous avons d'avance renoncé à rien trouver de tel), mais dans la locution pléonastique *F' ὥς* « comme ». Ainsi *Odyssée*, λ, 413 :

νωλεμέως κτείνοντο, σῶες F' ὥς ἀργιδόοντες.

Les vers semblables à celui-ci, c'est-à-dire qu'on ne peut scander qu'en restituant une consonne devant *ὥς* « comme », sont si nombreux et si probants qu'ils ont fait imaginer un adverbe *Fώς* (Van Leeuwen et Da Costa, p. 59). Or un mot simple *Fώς* serait inexplicable, car *ὥς* est visiblement l'adverbe de *ὅς* (comme *καλῶς* l'adverbe

de καλός); or ζ n'a jamais eu de digamma. Écrivons simplement *ῥ' ὦς* en deux mots, et, tout en faisant disparaître les difficultés métriques, nous aurons affaire à une étymologie claire.

UN IMPORTANT FRAGMENT DE VIRGILE

(Bibliothèque Nationale, latin 7906)

PAR ÉMILE CHATELAIN

L'édition critique de Virgile publiée par M. Otto Ribbeck (1859-1868) a fait connaître aux philologues les leçons authentiques des manuscrits en capitale et de quelques manuscrits en minuscule du ix^e siècle, notamment du *Gudianus* 70 de Wolfenbüttel (γ) et des *Bernenses* 172 (a), 165 (b), 184 (c). Il y a lieu de s'étonner que depuis cette édition on ait fait peu de recherches pour augmenter ou rectifier les sources du texte d'un si grand poète. On n'a étudié spécialement que trois manuscrits¹ dont un seul a de la valeur, le *Pragensis* L 86, qui remonte aussi au ix^e siècle². Mais la Bibliothèque Nationale de Paris, dont les manuscrits d'Horace ont été explorés avec tant de persévérance, soit pour l'édition critique de MM. Keller et Holder, soit pour des monographies comme celles de M. Kurschat³, semble avoir été délaissée en ce qui concerne les manuscrits de Virgile ; et pourtant elle en possède une douzaine qui remontent aux ix^e et x^e siècles, et si l'on pense que les meilleurs manuscrits de Berne pro-

1. M. Otto Güthling en fait la remarque dans sa récente édition de Virgile (*Bibliotheca Teubneriana*, 1886, p. vii).

2. Cf. J. Kvičala, *Vergilstudien nebst einer Collation der Prager Handschrift*, Prag. 1878. — Les autres manuscrits signalés sont à Innsbruck et Deventer (M. Hechfellner, *Ueber eine Innsbrucker Vergilhandschrift*, Innsbruck, 1880. — A. J. Vitringa, *De codice Aeneidos qui in bibliotheca publica Daventriensi adservatur*, Daventriae, 1881).

3. *Unedierte Horaz-Scholien des cod. Paris. 7975* (Tilsit, 1884, in-4°).

viennent de Tours, de Fleury-sur-Loire, d'Auxerre, que même plusieurs des manuscrits en capitale ont été jadis en France (il y en avait au moins à Saint-Denys), il serait étrange que ceux qui sont conservés aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale et provenant des monastères de Fleury, Limoges, Corbie, etc., fussent dénués de toute valeur¹.

Il appartenait à l'Ecole des Hautes Études de combler cette lacune, et dans l'année scolaire 1885-1886 la conférence de paléographie latine a entrepris la collation et le classement des susdits manuscrits de Virgile². Ce travail est loin d'être terminé; mais en attendant qu'on puisse en faire connaître les principaux résultats, je me propose d'attirer l'attention sur un simple fragment.

Le manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *fonds latin* n° 7906, se compose de 96 feuillets provenant de quatre manuscrits très différents: 1° comédies de Térence transcrites au XII^e siècle (f° 1-34); 2° une partie de Juvénal en minuscule du X^e siècle (f° 35-58); 3° un fragment de Virgile (f° 59-69 v°) suivie d'une partie de Dares Phrygius³ (f° 69 v°-81) et des *Gesta Francorum* (f° 81-88); toute cette troisième partie remonte au IX^e siècle; 4° une *disputatio mundi et religionis*, en vers, transcrite au XIV^e siècle (f° 89-96).

Je ne m'occuperai naturellement que du troisième manuscrit; le texte de Virgile est copié sur deux colonnes, d'une écriture très fine⁴, qui rappelle la Bible de la cathé-

1. F.-G. Pottier, dans son édition de Virgile (Paris, 1823, 2 vol. in-8), a relevé les variantes de quelques-uns de ces manuscrits, mais d'une manière incomplète et trop souvent inexacte. — M. Émile Thomas, dans son excellent livre sur Servius (Paris, 1878), donne une notice de tous les mss. de Virgile où se trouvent des scolies; il a même ajouté, en Appendice, les variantes de Virgile d'après le n° 7929 dont il a reconnu l'importance.

2. Mes principaux collaborateurs étaient MM. Louis Duvau, Victor Charpy, Léonce Duval, agrégés de l'Université; Quillard, licencié ès lettres, et Vulliemin, de Lausanne, licencié ès lettres.

3. Le dernier éditeur de Dares, F. Meister a eu connaissance de ce manuscrit grâce à W. Færster et en dit quelques mots dans sa préface (Lips., Teubn., 1873, p. iv-v).

4. Voir un spécimen dans ma *Paléographie des classiques latins*, planche LXVI, 2°.

drale du Puy et la Bible de Charles le Chauve conservée à la Bibliothèque Nationale sous le numéro 9380 et remonte certainement au commencement du ix^e siècle. Il ne contient qu'une petite partie de l'Enéide (III, 682 à V, 734); le commencement a sans doute été perdu, mais à la fin c'est le copiste qui s'est arrêté (f^o 69 v^o) au milieu de la page pour laisser un autre copiste (qui employait l'écriture saxonne) transcrire le texte de Dares; on pourrait conjecturer qu'il avait entre les mains un fragment fort ancien en capitale, mutilé lui-même, analogue aux *Schedæ Vaticanæ* par exemple, et quelques variantes très curieuses qu'on y rencontre sembleraient confirmer cette conjecture.

Je vais d'abord donner le relevé de toutes les variantes (d'après l'édition Ribbeck), puis j'examinerai quelques-unes des plus intéressantes.

III, 682 præcipitis metu sacer — 684 scyllam atque charybdin (h sup.) — 685 læti — 689 pantagye — 693 plemyrion — 694 ortygium (a sup. u) — helidis amne — 695 subter — 696 effunditur — 703 arduus inde acragas — 705 selinis — 706 lilyboeia — 713 cæleno — 717 diuom.

IV. QUARTUS ITEM MISERE DUO UULNERA NARRAT ELISSE (en onciale). — 2 uulnus — 4 uultus — 7 umbra — 10 nouus — 16 nete uinclo — 18 pertesum — 20 sichei — 21 penatis — 22 labentem — 24 sed — 26 erebo (ut FG) — 32 perpetuam aerens — 35 Aesto — 38 placida (o sup. a) — 40 getulæ — 41 syrtis (ut P) — 43 tyros urguentia — 45 diis (ut Pγ) — 52 hiems — 54 inpenso animum flammauit amorem — 57 bidentes — 62 pinguas (i sup. a) — 64 consuli tecta — 65 ignare — furente — 66 molli flamma medulla — 67 uulnus — 70 intere (ult. e expuncto) cressia fixit — 81 præmit — somnus — 91 coniuæ — 95 diuum — 97 chartaginis — 99 hymoenas — 101 furore — 106 lybicas auerteret aras — 107 sic contra rem ingressa — 110 sed (ut P) — 111 tyrios (i sup. o) — 112 foedere (ut Venetus, χ. cf. Serv.) — 113 coniuæ — præcando — 116 confier possit — 120 ergo — 127 hymoenæus — 132 massili — canubis (m. 1, corr. in canubiis m. 1) — 137 clamidem — 139 purpuream (ut γ) — 146 druopesque — 148 aura — 149 tela sonantum eris — aut illo — 150 tecus (d sup. t) — 153 patentes — 155 montisque relinquunt — 159 fuluum — 168 conubiis — 169 laborum (ut testatur Philargyrius et habet P m. pr.) — 171 furtiuum. — 173 lybiæ magnasit — 174 malum om. m. 1 — qua — 175 uiris — 182 subter — 184 umbra — 198 garamanthide — 199 immania — 201 diuum — 204 numina (suprascr. munera, ut refert Servius) diuum — 217 subnixus — 227 nobis genetrix — 229 forte — 235 aut quæ spe — 246 uolens — 268 dimittit (ut P) — 269 et (ut M) — versum 273 om. — 280 arrecta — 281 ab ira (e sup. a) — 284 adfatu — 286 in partes rapit — 288 mnesteæ — fortemque cloanthum — 289 que om. (ut P γ) — 295 et — 295 presenssit (fere ut F) — 298 impia supr. lin. m. 1 — 301 bachatur — 302 bacho —

303 nocturque — cythaeron — 309 *Post moliri una litt. erasa* — 312 setroia — 314 tuate — 316 incæptos hymæneos — 320 lybicæ — 325 pigmalion — 328 paruulus — 330 uideres — 345 grynæus — 347 carthaginis (ut P) — 348 detinet (*et supr. meret m. 1 de qua lectione cf. Servium*) — 356 diuum — 361 non sponte forte sequor. — 369 diuina (*sed in expunct. m. 1*) — 370 amanteē — 377 et om. — 378 diuum — 382 spere (o *sup. ult. e m. 1*) — 387 subimus (*ult. u sup. lin.*) — 390 parentem (a *sup. prior. e m. 1*) — 391 suscipiunt — 396 diuum — 398 nata iuncta — 399 que om. — 400 infabricataque (*sed que expunct. m. 1*) — 402 aceruum — 408 taliæ sensus — 410 ex — 418 inposuere — 425 excingere (d *sup. g m. 1*) — 426 Aulidæ — 427 cinerem (ut M) — 430 expectet — 433 furoris (ut *Mentel. m. pr., excerpta Charisii*) — 436 dederit cumulatam morteremitta — 438 sed (ut MP) — 443 altem — 446 radicem in (ut M, P m. 1) — 447 haud (ut FP) — 464 priorum (ut FP, *refert Serv.*) — 471 scænis agitur — 477 uultu — 483 massyllæ — 497 super inponant (ut F, M m. 1) — 498 monumenta — monstraque — 502 sychæis (*ult. s eras.*) — 507 funereas (s *eras.*) — 508 haud. — 509 crines — 515 reuulsus — 516 præruptus (e *sup. prior. u m. 1*) — 517 mola (ut F et *Serv.*) — 520 si quid — amantes — *Vers. 528 om.* — 529 nec — 533 adeo existit (s *sup. lin. post x*) — 539 apud — 543 ouantes — 548 tum lacrimis — (Un signe devant ces deux vers) — 552 sycheo — 555 rebusque — 556 uultu — 557 obtulit — monere est — 558 coloreque — 564 concitat (ut FP) — 565 potes — 573 transtris — 575 funes — 576 instimulat — sanctæ — 590 "comas" abscisa — 594 tela incendite remos — 595 septra — 598 portarese penates — 599 subiase umeros (i *sup. o m. 1*) — 605 implessemque foras (o *sup. a*) — 610 dii — 611 nomen — 613 necesse est — 615 ad bello — 617 imploret — 620 harenæ — 622 tūoos (v *sup. prior. o*) — 625 exoriar — 633 suam sua — iam om. — 635 fluualis pargere — 638 iouis tycio — 639 perficere est — 641 studio celerabat anilem — 642 inmanibus — 660 sed — 663 dixerat. ast illam — 666 bachatur — 682 extincti — 683 uulnera — 686 semi animamque — tenebat (fou *sup. ten m. 1*) — 689 deficit — uulnus — 691 toro est — 695 artos — 698 flauom — 701 aduersa luce colores.

V. MANIBUS AD TUMULUM QUINTO CÆLEBRANTUR HONORES (en onciale): — 3 ælissæ — 9 apparet tellus (ut *refert Macrobius V, 3, 3*) — 10 adstetit (i *sup. e*) — 29 demittere — 30 que — 33 zephiri — 37 lybistidis — 44 tumilique — 45 dardanidæ — diuum — 50 dii — 51 getulis — 52 mycænâ — 53 solemnîsq. — 55 ora (ss *sup. r, ut in P*) — 56 haud — diuum — 61 boum bouis (*sed b eras. ita ut sit uouis*) — generatura cestes — 62 penatis — 63 aceste — 65 urbem — 67 læuibsq. — 69 cœstum — 70 expectent premia — 72 fatur — 75 e om. (ut R) — 77 bacho — 78 humo (o *corr. in i*) — 83 thibris — 90 obstipuit — 90 longe — 96 quinas (ut PV, *Nonius, testatur Servius*) — 101 iuencus — 102 herba — 105 phoethonti sequi — 112 talentum (ut MP) — 116 pristri — 118 chimeram (ut FMR) — 119 dardania — 120 inpellunt — 123 roma næcluenti (*ferè ut MR*) — 125 summersum turditur — 126 chori — 127 adtollitur — 136 trastris (n *sup. lin. post a*) — 139 finibus — 140 haud — 143 tridentibus — 144 precipites — 146 in missis — 152 cloandus — 154 post hos æquo — 161 conpellat uoce moenoeten — 162 dirige — cursum (ut M *corr. et Seneca, Benef. VI, 7*) — 169 scopolosque — 170

læuum — 177 littora — 182 fluctum — 184 mnestique — 186 carinam — 195 sed — 196 extremo — 200 rius (*et v sup. lin. post u*) — 202 dumque — suburgit (*ut M*) — 208 trudes (*ut PR*) — 219 uolante — 223 chimeram — 226 urget (*ut P*) — 229 honore — 235 dii — æquore (*ut R et Macrobius Sat. III, 2, 5*) — 237 poriciam (*ut M corr. et vult Macrobi. III, 2, 2, cf. Serv.*) — 242 impullit — 253 ceruus — 254 anhelantis — 258 locus — 261 apud — 270 reuulsus — 274 oblitum — 278 uulnere — 284 haud — 289 millibus — 290 consesu — 299 arcadia tegeæ sanguine — 300 helymusque panopeusque — 306 gnusia (*ut MR*) — 316 relinquunt — 323 Euryalium (*Eurylia m. 1*) — 331 iuuenos — 332 haud — ipsum — 333 cruorem — 347 prima (*i sup. a*) — redduntur — 359 artes — 364 brachia — 372 immaui — 381 moratur — 388 herbam — 391 sine — 401 immani — 403 brachia — 415 uires — 429 immiscent — 433 uulnera — 436 uulnere — 437 immotus — 438 adque — 442 urget — 451 que *om.* (*ut M m. 1*) — 452 acqua eumque — 457 illa — 462 haud — 466 nomina — 472 relinquunt — 474 inquit — 478 adstabat — 481 humib; — 484 reponit — 488 columba — 492 (*et 503*) hyrtacide — 497 achiues — 506 ales et ingenuerunt — 510 linea uincula — 512 atra (*ut MR*) — 514 eurition — 517 reliquid — 518 aeriis (*ut MR Macrobi.*) — 520 contendit (*ut R, M m. 1, Nonius*) — 522 subito (*ut MPR*) — 529 præcati (*ut R*) — 531 sed — acestem — 533 olympi — 534 honorem — 536 trachius (*ut P*) — 537 cesseus (*i sup. prior. e*) — 538 monumentum — 539 cigit — 540 aceste — 541 honori (*ut M, P m. 2, R*) — 546 ad se — 551 longe — decedere (*ut M R*) — 558 et pectora summo — 563 paruus — 564 clara (*ut MR P m. 1*) — 566 æquus — 568 atyi — 569 paruus — 570 extremum — 571 sidonio est — 572 monumentum — 573 trinacriæ — aceste — 577 consensus — 584 aduersis-patiis (*et s sup. lin. ante p*) — 588 labyrinthos — 592 haud aliter — 595 lybicumque — luduntque per undas *om.* (*ut P, M m. 1*) — 598 priscae (*o sup. a*) — 609 celebrans (*sed b eras.*) — 620 fit hero et marii (*ult. i eras.*) coniux (*n s. lin. post u*) — 623 achiaca — 626 post — 631 quid (*ut PR*) — 633 ducentur — 634 omnes — 635 puppes (*ut PR*) — 638 inquit — animum (*ut MP*) — 648 dorichli coniux — 649 uultus — 650 degressa — 662 uulcaus — 669 neque — 670 nouus — 672 argium — 673 inane — 675 adcelerat — 680 flammæ — 683 descendit — 687 exosus — 689 classis — 692 demit:e (*sed prior. e ex i corr.*) — 707 qua fatorum — 718 appellabant (*v sup. ult. a, ut in P*) — 722 facies cælo (*ut R*) — 731 debellandi — latio est (*ut MR*) — 734 priorum. *Hic desinit.*

III, 689. La leçon *Pantagye* d'accord avec celles des plus respectables manuscrits en capitale FMPR (*Pantagyaē*) mérite une sérieuse considération. Dans Pline, II. Nat. III, 89, Detlefsen a adopté la forme *Pantacyes* et la troisième édition du Dictionnaire de Pape¹ ne fournit que Πανταχύες, ου. Le souci de l'étymologie a induit en erreur Heyne et ses successeurs. Sans doute les copistes

1. *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*. Dritte Auflage neu bearbeitet von G. Ed. Benseler. Braunschweig, 1863-70, p. 1127.

ont souvent confondu *i* et *y*, mais c'est plus souvent *y* qui a cédé la place à *i*, et la forme en quelque sorte gigantesque d'*Y* dans les manuscrits en capitale doit faire hésiter les critiques avant de condamner un *Y* conservé par hasard. Le *G* au contraire se confondait très facilement avec *C*, dans la capitale et dans l'onciale; on devrait donc, il me semble, adopter ici *Pantacyæ*.

III, 693. Pour la même raison, j'aimerais mieux écrire *Plemyrium* avec Wagner, Benoist et les récents éditeurs Gūthling et Thilo, que *Plemurium* avec Ribbeck.

IV, 38. La leçon *placido* est évidemment fautive. Mais cette faute remonte à l'antiquité. Le rhéteur Julius Rufinianus cite ainsi le passage (Rhet. lat. min. ed. Halm, p. 56, 11).

IV, 54. *Inpenso*, leçon adoptée par Ribbeck, ne se trouve, sans surcharge, que dans notre manuscrit. Dans *F impenso* a été changé en *incensum*; de même dans *P*. Servius fait un rapprochement forcé avec un passage d'Horace (Sat. II, 3, 321) pour défendre *incensum* qui me paraît une faute facile à expliquer; au contraire on ne comprendrait pas ce qui aurait pu amener *inpenso* sous la plume d'un copiste. Mais Servius ajoute: « Alii non *incensum* sed *inpenso* legunt¹ ». Virgile a peut-être voulu imiter l'expression de Lucrèce: « *impensa libido* » (V, 962).

IV, 112. La variante *fædere* est déjà rapportée par Servius: « Si *fædera*, per se plenum est; si *fædere*, ad « *populos* » pertinet. » Ribbeck ne lui trouve que l'autorité du Cod. Venetus² et de manuscrits inférieurs (*χ*) auxquels il ne reconnaît pas l'honneur d'être nommés. Désormais la leçon *fædere* que Heyne qualifiait « *sua-vius* » serait suffisamment autorisée pour prendre place dans une édition de Virgile.

IV, 169. La leçon de première main de *P*: *laborum*,

1. *Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii* recens. G. Thilo et Herm. Hagen, Lips, 1881, t. I, p. 471.

2. D'après l'édition Heyne-Wagner, où ce ms. est ainsi décrit (t. IV, p. 614): « Codex Venetus quem Venetiis redemerat [Heinsius], recentior quidem, sed qui optimas suggereret lectiones. »

mentionnée par le commentateur Philargyrius (Ad Georg. II, 168), est confirmée par notre manuscrit¹. On pense que c'est une faute causée par la réminiscence de VII, 481, mais on serait tout autant en droit de voir dans *malorum* une glose de *laborum*.

IV, 204. Servius atteste que beaucoup de grammairiens, au lieu de *numina*, lisaient *munera*. Heyne ajoute : « Et hactenus hæc lectio valde arridet. » Wakefield adopte *munera*. Wagner serait du même avis, si cela ne lui semblait une invention des grammairiens. On n'avait relevé dans aucun manuscrit la variante prônée du temps de Servius ; dans le nôtre *munera* se trouve écrit de la même main au-dessus de *numina* ; très probablement il en était ainsi dans le vieux manuscrit dont il est la reproduction ; on pourrait soutenir que notre manuscrit a été copié sur l'exemplaire même de Servius².

IV, 288. *Cloanthum*, fourni par notre manuscrit, était la vulgate jusqu'à Heyne. Wagner a rétabli le texte des mss. en capitale qui ont *Serestum* comme ailleurs (Æn. XII, 561), pensant que *Cloanthum* a été répété à tort du vers I, 510. On pourrait soutenir la thèse contraire avec autant de vraisemblance ; d'ailleurs Pyc et d'autres portent ici *fortem Serestum* (om. *que*), en ce cas *Serestum*, placé à la marge, a pu prendre la place de « *que Cloanthum* ». Séreste et Cloanthe sont cités ensemble (I, 611-612) et il est assez difficile de savoir lequel des deux Virgile avait nommé ici. — Je vois au dernier moment que Otto Güthling, entraîné par l'autorité du *Pragensis* et convaincu par les arguments de Kvíčala, est revenu à la leçon *Cloanthum*.

IV, 348. *Detinet* est le texte de tous les manuscrits connus ; mais Servius nous mentionne l'antique variante *demeret* confirmée par notre manuscrit. Elle tentait beaucoup Gronovius (*Observ.* IV, 9, p. 130) et Heinsius,

1. D'autres mss. signalés par Heyne et par Potier (entre autres le Paris. 7927, du x^e siècle) ont conservé également *laborum*.

2. « Sane multi *munera* legunt, hoc est in media precatatione deorum ; et est invidiosius, si inter munera quæ ipse sacraverat. »

mais Burmann a établi que *detinet* est une expression beaucoup plus propre que l'autre¹. Néanmoins comment expliquer l'introduction soit dans les manuscrits dont parle Servius, soit dans le nôtre, d'un mot aussi original que *demeret* qui ne saurait être une glose? De ce que l'expression est recherchée, il ne s'ensuit pas qu'un grand poète, dont l'interprétation était déjà très épineuse pour les contemporains, n'en ait pas fait usage.

IV, 427. Notre manuscrit portant, d'accord avec M, *cinerem*, on peut revenir à la leçon adoptée par Heinsius et tout récemment par Gütling.

IV, 433. Les Extraits de Charisius (p. 547, 35 Keil) et un manuscrit de Mentel transféré, dit Heyne, en 1670 à la Bibl. Nationale, portaient *furoris* comme notre manuscrit, mais Charisius (p. 69, 4; 128, 15; 142, 6 K.) cite l'hémistiche avec *furori*.

IV, 464. Servius mentionne les deux leçons *priorum* et *piorum*. La première plaisait à Heyne, Brunck, Wakefield et Jahn; confirmée par FP et notre ms., il semble peu probable qu'elle ne soit pas la véritable.

IV, 497. La leçon *superimponant* conservée dans notre ms. et dans FM, de première main, avait déjà été préférée par Wagner.

IV, 517. Servius confirmant la leçon *mola* fournie par F et notre manuscrit, il n'y a pas lieu de suivre Ribbeck qui adopte *molam*. D'ailleurs les récents éditeurs Gütling et Thilo ont repris *mola*.

IV, 594. La vulgate *impellite remos* pourra paraître bien faible après *ferte citi flammis, date tela*. Si la leçon de notre manuscrit : *incendite remos* ne s'est pas glissée sous la plume d'un copiste à cause du voisinage de *flammis*, on ne peut nier que le vers ne prenne ainsi une tournure plus énergique; en brûlant les rames des vaisseaux d'Enée, Didon le forçait à ne pas partir.

V, 9. *Apparet tellus*. C'est ainsi que cite Macrobe (*Saturn.*, V, 3, 3).

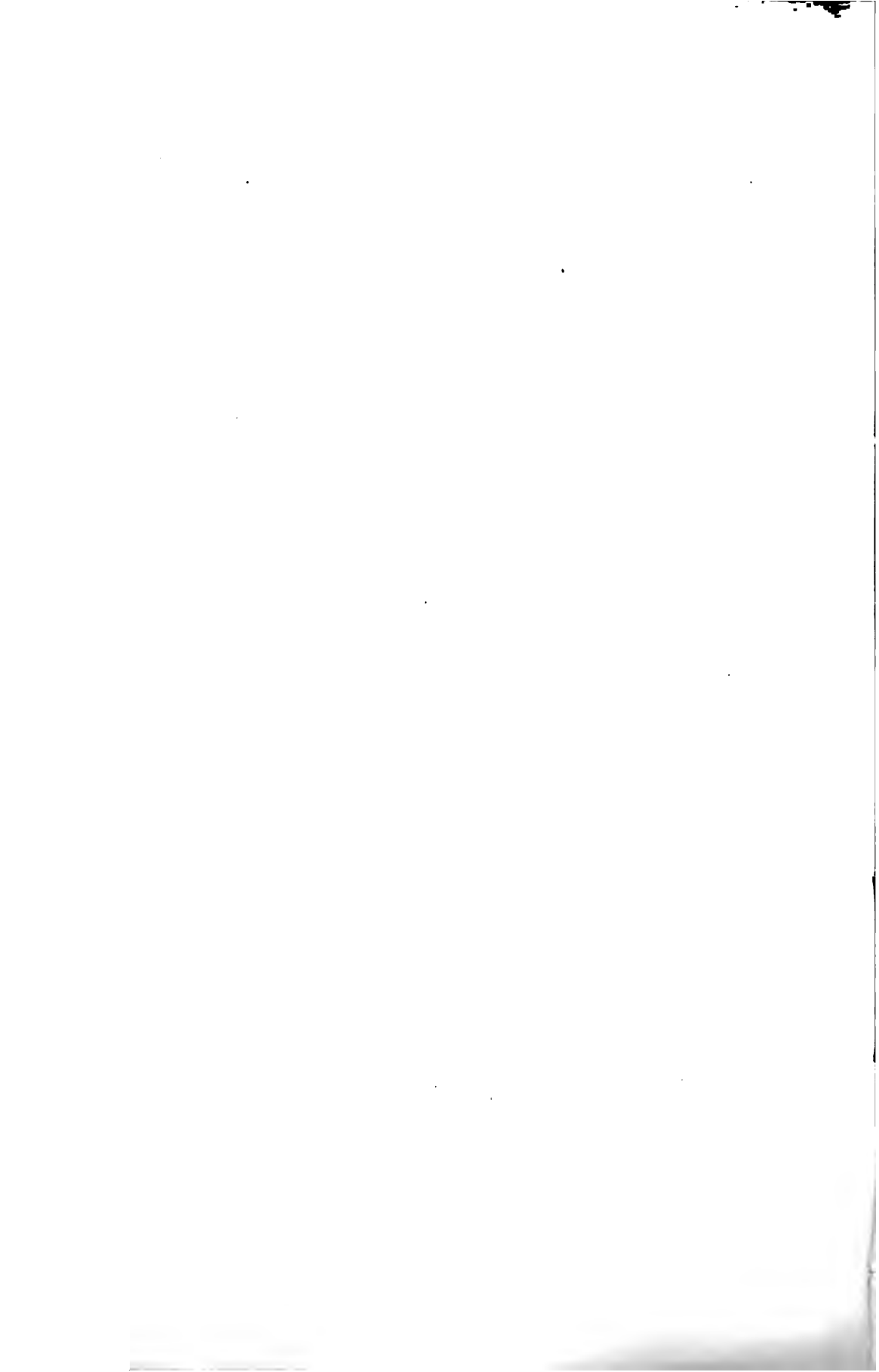
1. « Sane quidam in novis (*bonis* conj. Heyne) et emendatis libris pro *detinet*, *demeret* inventum adserunt. »

V, 96. La leçon de notre manuscrit « caedit *quinas* de more bidentis », conservée aussi dans PV, est fort ancienne, elle est attestée par Nonius (p. 272, 7) et Servius (*Æn.* V, 78).

V, 235. *Quorum, æquore curro*, fourni par notre manuscrit, ainsi que par Ry, est le texte même cité par Macrobe¹ (*Sat.* III, 2, 5). Sans doute Virgile emploie ailleurs l'accusatif dans un cas analogue (*navigat aequor*, *Æn.* I, 67; *currimus aequor*, III, 191; *currit iter*, V, 862), mais il a pu se servir aussi de l'ablatif comme Valerius Flaccus I, 265 : « Placito si currere fluctu Pelea vultis. »

V, 237. Macrobe a consacré un long passage de ses *Saturnales* (III, 2) pour nous apprendre la propriété de l'expression *porricere* employée par Virgile. Ribbeck a préféré *proiciam*, cédant à l'autorité de PR M m. 1; mais il y avait neuf chances sur dix pour qu'un mot aussi rare que *porriciam* devint *proiciam* sous la plume des copistes, et encore ici notre manuscrit est d'accord avec Macrobe.

1. L'édition critique de Macrobe par Eyssenhardt donne *aequore* sans variantes.



COMPARATIFS ET SUPERLATIFS GERMANIQUES

DE LA FORME *INFERUS*, *INFIMUS*

PAR F. DE SAUSSURE

Les superlatifs gothiques en *-uma* jouent en partie le rôle de comparatifs. *Fruma* signifie *primus* ou *prior*. Il a la rection d'un comparatif dans *fruman izwis priorem vobis* (Jean, 15, 18), comme aussi *aúhuma*, dans *sis auhuman sibi superiorem* (Philip., 2, 3). Ces exemples ne révèlent en aucune façon si les formes comparatives, actuellement manquantes, ont existé ou non dans le passé. Il n'en est pas de même de *hleiduma* « gauche » où je vois l'indication très claire que la finale *-uma* est l'héritière de deux finales primitives : comment en effet une forme de pur luxe comparable au latin *sinistimus* aurait-elle précédé dans la langue tout moyen d'expression pour *sinister*? Le mot pour *sinister* a existé infailliblement; il transparait sous le voile du pseudo-superlatif qui en tient lieu. *Ifumin(daga) postero (die)* n'est pas moins caractéristique : à moins d'admettre le passage improbable du sens de *postrêmus* à celui de *posterus*, on doit reconnaître qu'ici encore c'est au fond le superlatif qui manque et le vieux comparatif inconnu qui s'affirme indirectement¹. *Ifuma*, *hleiduma* ne sont pas

1. Quelques-uns, il est vrai, entendent *iftuma* comme un superlatif signifiant *proximus*. C'est qu'ils supposent à l'élément *if-* le sens de *prope*. Mais l'adjectif *ibuks* « dirigé en arrière » lui assigne en réalité celui de *retro*, *post*. Dès lors *iftumin daga* ne peut se comprendre que comme équivalent exact de *postero die*. Cf. *aftero tag* (T.).

des superlatifs détournés de leur sens, mais des comparatifs travestis. Il faut que par un phénomène morphologique plus encore que syntactique, *-uma* ait été substitué régulièrement à un suffixe proscrit, affecté au comparatif. Quel était ce suffixe? — car personne ne lui supposera la forme ordinaire *-iza*, *-óza*, qui tend bien moins à perdre du terrain qu'à en gagner sans cesse¹.

Le vieux haut-allemand, sur ce point, se trouve avoir précisément conservé ce que le gothique perdait, et réciproquement, de sorte que les deux dialectes se complètent aussi heureusement que possible. Les superlatifs gothiques *innuma*, *aftuma*, *hinduma* (dans *hindumists*) prennent place à côté des comparatifs allemands *innero*, *aftero*, *hintero*. *Aúhuma* ramené à **ufuma*² a son pendant dans *obero*; *fruma* dans *fordero*. La corrélation de ces formes, reproduisant celle du latin *inferus-infirmus*, *posterus-postumus*, etc., est de toute évidence; encore vaut-elle qu'on prenne la peine de la constater. Les grammaires consignent religieusement l'existence de deux formations du superlatif gothique (*batists* *-aftuma*); elles sont muettes sur le double comparatif du vieux haut-allemand (*beziro* *-aftero*)³. La raison en est très simple: nous sommes plus immédiatement frappés de la ressemblance d'*aftero*, *hintero* avec les prépositions comme *after*, *hintar* que d'un lien possible, et de nature différente, avec la classe gothique *aftuma*; de là l'idée préconçue que ces adjectifs sont des DÉRIVÉS DE PRÉPOSITIONS

1. Il ne faut pas joindre *spédiza* avec *spédum(ists)* pour en inférer un comparatif en *-iza* répondant à la classe en *-uma*. *Spédiza* va avec *spédists* dont *spédumists* n'est qu'un concurrent tout à fait hystérogène, sans racines véritables dans le vieux fonds des mots en *-uma*.

2. Cf. *aúhns* pour **ufns* = v.h.a. *ofan*. Dans la forme *aúhmista* la fricative est en contact avec une nasale comme dans *aúhns*. — Cette explication d'*aúhuma* tomberait si, comme le suppose M. Sievers (Ags. Gramm.¹, p. 160), l'anglo-sax. *ymest* était un mot distinct de *yfemest*. Mais c'est là ce qui nous paraît douteux. Les deux formes s'emploient indifféremment l'une pour l'autre.

3. Depuis que ces lignes sont écrites a paru la grammaire de M. Braune qui, au chapitre des formes de gradation, accorde une place au type *aftero*. Mais pourquoi y mêler *furio*, *éiro*?

OU D'ADVERBES¹. En réalité, entre le type *aftero* et ces derniers, il n'y a qu'un rapport inverse de celui qu'on suppose, ou un rapport tout à fait problématique et lointain. Quand il s'agit en latin d'associer *superus* et *summus*, nul ne songe à s'embarrasser de *super*.

En examinant de plus près la composition et l'organisation de nos deux classes morphologiques, on remarque les détails suivants :

1. De même que les adjectifs gothiques en *-uma*, les adjectifs comparatifs en *-ero*² (*aftero*, *fordero*, *hintero*, *innero*, *nidero* (?), *obero*, *untero*³, *ûzero*), ont la particularité de suivre exclusivement la déclinaison faible. C'est une conformité de plus entre les deux groupes. — Il n'y a pas à tenir compte des cas de déclinaison forte qui se produisent à partir d'une certaine époque : on sait que la classe *beziro* elle-même tend à prendre double flexion depuis la fin du XI^e siècle. Dans Notker nos adjectifs n'offrent encore aucune trace de formes fortes⁴.

2. On peut conjecturer que le féminin du comparatif se formait en *-i-n* comme celui du superlatif gothique (*aftumei*). Inutile de dire que le féminin vieux haut-allemand *aftera* ne prouve pas le contraire, puisqu'on a également *bezira* en regard de *batizei*.

3. A la même formation que *aftero* appartiennent *ôstero* « oriental », *wëstero* « occidental », *sundero* « méridional »⁵. Ces adjectifs, eux aussi, sont opiniâtré-

1. « *After*, wovon *aftero* », Paul, *Vocal.*, 411. — ... In den ableitungen aus ortsadverbien *astrun*, *fordhrôm* ». Ibid., 321.

2. Nous adoptons le vocalisme habituel au francique. Les dialectes méridionaux offrent *-aro*. On a aussi *-oro*, par assimilation.

3. *Untero* ne se rencontre que dans Notker, au neutre, pour traduire le terme technique *subjectum*.

4. Sauf, bien entendu, au datif pluriel : *ûzerén* (I, 339, 23. 341, 31. 343. 4. Piper), *ôberén* (I, 171, 7. 546, 19), *ûnderén* (I, 388, 28), *afteren*, *fôrderen* (I, 749, 9). Cela est commun à tous les adjectifs faibles, v. Braune, *Beitr. de PB.*, II, 136, note.

5. Les deux premiers ne sont pas dans Graff, mais tous trois se lisent dans la Délimitation de Würzburg et dans celle de Hamelburg. Pour *sundero* on a en outre la glose *zi sundarun halbu* (Rb. Steinm.-Sievers, I, 316, 34). Ils continuent d'être employés en moyen haut-allemand. L'adjectif **nordero* en revanche ne paraît pas avoir existé, et

ment représentés comme des dérivés d'adverbes (*óstar*, etc.). Fidèle au point de vue qui a été indiqué, nous les tenons pour indépendants de l'adverbe et pour les corrélatifs d'une série gothique **austuma*, **wistuma*, **sunþuma*. Il est à peine douteux que tels aient été effectivement les adjectifs gothiques se rapportant aux points cardinaux (*Ostrogotha* peut être tiré de l'adverbe).

4. Le vieux haut-allemand remplace le superlatif perdu par la formation *hinterósto*, *afristo*, etc. Il est fait aussi un large usage du comparatif nouveau *hinteróro*, *afteróro*, etc. — C'est ainsi qu'en latin, *posterus* s'isolant de *postumus*, se crée une nouvelle famille dans *posterior*, *postrémus*.

5. Les vestiges de l'ancien superlatif, en vieux haut-allemand, sont l'adverbe *hitamun* dēnum (proprement « *citimum* »), et *mētamo* mediocris, avec son doublet *mittamo* « le milieu »¹. L'a de la seconde syllabe, dont traite M. Paul, *Beitr.*, VI, 201, n'est pas autre chose

il est à remarquer que ce n'est pas le seul cas où les dérivés du mot « nord » enfreignent la symétrie attendue. Les noms composés qui figurent dans la Table des Vents de Tegernsee offrent invariablement *óstan*, *westan* et *sundan*, non moins invariablement *nord*. Bien plus tard, dans le *Summarium Heinrici*, on a *óster-*, *wester-*, *sunderwint*, mais *nortwint*, et *sunderwesterwint*, mais *nortwesterwint*, etc. K. von Richthofen (*Altfries. W.*) dit qu'en frison il est singulier de trouver *north* « vers le nord » en regard de *aster*, *wester*, *suther*.

1. Le superlatif primitif de *medhyo-s* était-il formé avec ou sans le jod du positif? Chacune des deux formes est représentée en germanique, la première par *mittamo* et le goth. *midjungards* (à lire comme *midjuggards*) = **midjum(a)-gards*, la seconde par *mētamo*, ags. *meo-dema*, et le fém. goth. *miduma* « le milieu », norr. *mjōdm* « la taille ». Cf. Paul, *Beitr.*, VI, 201. Il y a, en tout état de cause, présomption de priorité en faveur du suffixe le plus original, le plus indépendant du positif; mais à cela s'ajoute que l'ē radical de *mētamo*, en germanique, assure à cette forme une antiquité considérable, puisqu'il ne pouvait être puisé ni dans *mittamo* ni dans *mitti*. *Mētamo* trouve un appui dans le zend *maḍemē* (à côté de *maidimē*). Il faut donc tenir pour hystérogènes le sanscrit *madhyamas* et le grec *μέσας*. — Le comparatif **mētero*, ou analogiquement **mittero*, a laissé une trace dans *mittarósto* (gloses de Cassel). Rien d'extraordinaire en théorie à l'existence d'un comparatif de *medius*: si l'on oppose un point central à une circonférence, les termes en présence n'étant qu'au nombre de deux justifient l'emploi du comparatif.

pour nous que l'équivalent de l'*u* gothique. Ce n'est pas le lieu de discuter ce point de phonétique. Indiquons simplement notre pensée par l'équation : v.h.a. *mēlamo* : goth. *miduma* = v.h.a. *gomo* : goth. *guma*. — *Bi rēhtemen* « à bon droit » ne semble pas se rattacher aux superlatifs.

Réciproquement il y a peut-être un reste des comparatifs gothiques dans *undaristó*¹ τὰ κατώτερα (Eph., 4, 9) et dans les adverbes *undaró*, *aftaró*, *ufaró*. On a proposé de lire (Luc, 1, 5) *us afuram Abijins* au lieu de *us afar A.*, en se fondant sur le v.sax. *uðaro* « fils, descendant »². Le mot étant un ancien comparatif, *afara -ins* livrerait un beau spécimen gothique de la classe *hintero*.

6. Au début il n'existait aucun point de contact entre ce que nous appelons les comparatifs et superlatifs en *-ero*, *-mmo*, et ce que nous appelons les comparatifs et superlatifs en *-yos*, *-isto*. Leurs sphères morphologiques étaient complètement séparées, les premiers étant tirés exclusivement de « racines pronominales » et les seconds de « racines verbales » ; il serait d'ailleurs facile de montrer que leurs significations mêmes ne se correspondaient pas.

Le germanique maintient dans ses lignes essentielles la primitive répartition de ces formes. Les empiètements de la part des suffixes *-ero*, *-mmo* sont nettement circonscrits aux cas où une aniffité dans le sens des mots pouvait les motiver. Ils se sont produits à deux reprises. Une première et très vieille conquête de ces suffixes est représentée par goth. *hleiduma*, v.h.a. *óstero*, *wēstero*, *sundero*, tous mots de direction et d'orientation, quoique leurs racines ne soient pas pronominales³. Plus tard le

1. *Undaraistó* qu'ont cru lire Gabelentz et Löbe rappellerait la singulière forme *oporaista* que donne une des gloses kéroniennes (Steinm.-Sievers, I, 25, 11). Cf. aussi *einēst*, *anderēst*.

2. Voy. *Zeitschr. für deutsche Philol.*, VII, 484.

3. Le v.h.a. *win-is-tar* « gauche » remonte à la même époque, mais on remarque : 1° que le suffixe en *-r* a été ajouté et non substitué au suffixe *-is* ; 2° que le mot par sa double déclinaison, forte ou faible, occupe une place à part.

mouvement se continue dans goth. *spédumists* (v. p. 368, note), ags. *sīdemest*, *latemest*, mots plus ou moins synonymes d'*aftuma*.

Quant à l'opération inverse, l'addition de *-izan*, *-ista* à des racines pronominales, elle demeure un fait éminemment insolite, considération très importante pour l'analyse que nous ferons plus bas des formes norroises. Je n'en trouve qu'un seul exemple décisif, c'est *furiro*, *furisto*¹ (v. norr. *fyrri*, *fyrstr*). Les autres sont des formations *adverbiales* : v. h. a. *innór*, *úzór*². Il n'est pas même certain que le v. h. a. *furdir* « ultérieurement » contienne le suffixe *-iz*, car il peut s'accommoder d'un primitif **prteri*³, et de son côté le goth. *faúrþis* « auparavant » (identifié à tort avec *furdir*) paraît être composé tout simplement de *faúr* + *þis*, v. h. a. *vore des*⁴.

L'état constaté pour le haut-allemand se continue en bas-allemand sans différence notable. Le saxon a conservé le superlatif *formo primus*. Nous avons déjà mentionné *abarō*⁵ « fils, rejeton », dont le pendant est *forðrun* « ancêtres » (Cotton. *furthron*). Les autres représentants du comparatif, outre *thea winistrōn hand* (Hël.), sont *inneron* dans les gloses de Lipse, *ásteron* dans le rôle de Freckenhorst ; avec « double suffixe » *obarrun* et *nidarrun* (rôle de Werden). Enfin *útristōn* (gl. L.) et moy. bas-all. *echterste* = *afristo* (Lübben, *Mittelniederd. Gr.*, § 75).

Arrivons au dialecte qui livre en cette question le témoignage capital. Le système entier de nos comparatifs et

1. A côté desquels survit la formation régulière (**prteros*, **prmmos*) dans *fordero*, *fruma*, cf. *πρότερος*, *πρόμος* et lith. *pirmas*.

2. Ces adverbes semblent être de date germanique, car ils se retrouvent en anglo-saxon et en vieux norrois (v. p. 376, note).

3. Sur le sax. *furðor*, v. p. 376, note.

4. C'est ce qu'admet Bernhardt dans sa petite Grammaire gothique. Comme confirmation de cette analyse, on peut faire remarquer que *priusquam* se dit *faúrþizei* (*faúr þizei*), et qu'un comparatif demanderait plutôt *faúrþis þau*.

5. La forme anglo-saxonne (*eafora*, *asera*) indique toutefois un prototype **aburan-* dont nous ne nous expliquons pas le vocalisme.

superlatifs, tel qu'on pouvait l'entrevoir d'après le gothique et l'allemand, existe en anglo-saxon dans la réalité. Il n'y a d'autre changement que l'addition symétrique de *-izan-* aux comparatifs, de *-istu-* aux superlatifs : *inner-ra*, *innem-est*; *æfter-ra*, *æstem-est*, etc. Cette innovation même ne fait donc que mettre en pleine lumière la corrélation des deux séries. Aussi l'anglo-saxon eût-il été le point de départ indiqué de notre étude sans le malentendu qui plane, ici encore, sur les formes comparatives et qui suffit pour ôter toute signification à l'ensemble. D'une part en effet l'épel *innerra* (au lieu de *innerra*) peut produire l'illusion d'un type **innizan-* pareil à **batizan-* (*betera*). D'autre part, alors même qu'on reconnaît *innerra* (c'est-à-dire **inner-izan-*) comme la seule forme légitime, l'intérêt de cette forme est nul si l'on ne s'affranchit de l'idée sans cesse rééditée qu'*inner-* représente un radical adverbial. Toute la valeur d'*innerra* réside en effet dans le parallélisme de l'élément *-er-* avec l'élément *-em-* du superlatif *innemest*. La grammaire de Sievers ne se prononce ni sur la nature ni même sur l'existence de l'élément *-er-*, car elle ne mentionne aucune différence entre *betera* et *inner(r)a*. Pourtant, si cette différence était inutile à indiquer, on se demande pourquoi l'auteur signale avec soin celle qui sépare *innemest* de *betest* et qui est rigoureusement la même, à cela près qu'elle pouvait beaucoup plus facilement se passer de commentaire¹.

Constatons en passant que l'anglo-saxon donne une confirmation décisive au jugement porté plus haut sur les adjectifs *ôstero*, *wëstero*, *sundero* du vieux haut-allemand. Leurs équivalents anglo-saxons (*eásterra*, *westerra*, etc.) ne sont pas autre chose, en effet, que le complément de la série superlative *eástemest*, *westemest*, etc².

1. Je ne trouve le type *innerra* clairement et correctement classé que dans Zeuner, *Sprache des Kentischen Psalters*, § 66. — La 2^e édition de la grammaire de Sievers ne m'est pas connue au moment où j'écris.

2. Au nombre des superlatifs en *-m-* de l'anglo-saxon il faut peut-

Le peu d'attention accordé aux ramifications du type *inferus* en germanique n'éclate nulle part d'une manière plus frappante que lorsqu'il s'agit des formes norroises. *Hindri* « postérieur », *innri* « intérieur » etc., sont cités dans toutes les grammaires pêle-mêle avec *betri* « meilleur » = **batizé*. Cette tacite assimilation n'est corrigée par aucune note restrictive, même de la part de M. Noreen ou de M. Brenner qui cependant se préoccupent en première ligne de la vérité étymologique.

La divergence phonétique de *minni* = goth. *minniza* avec *innri* (ou *idrī*) suffirait au besoin à donner l'éveil sur la disparité originaire des deux groupes. Qu'on remarque aussi le vocalisme de *nōrdri*¹, *ofri*, *vestri*, *neðri*, toutes formes qui supposent une voyelle autre que *i* à la syllabe postradical, par conséquent un suffixe autre que *-izan-*. Mais les témoignages combinés des dialectes congénères sont assez forts en eux-mêmes pour ne permettre en aucun cas de ramener *hindri* à **hindizé*. Deux solutions seulement restent ouvertes: ou bien *hindri* contient le suffixe *-izan*, mais avec une base *hinder-* et non *hind-*; ou bien *hindri* répond directement au v. h. a. *hintero* et n'a rien du tout à démêler avec le suffixe *-izan*.

Première hypothèse: **hinderizé*, ou mieux **hinderizé*, car le norrois comme le gothique a remplacé tout *e* bref atone devant *r* par un *a*. Un tel prototype eût certainement abouti, non à *hindri*, mais à « *hinderri* », comme **gebūlizé* à *gjöfulli* et **anþarezó* à *annarrar*. Le seul moyen de ménager une chance à cette première hypothèse serait de la modifier en admettant une forme trisyllabique **hindrizé*, d'où *hindri* sortirait sans difficulté de même que *fegri* de **fagrizé*. Seulement, rien n'autorise à faire si bon marché de la voyelle placée devant *r*.

être compter l'adverbe *endemes't*), similitér, dont nous ne rechercherons pas les origines, et l'adverbe *furdum* dont le sens fondamental paraît être *primum*. Cf. scr. *prathamā* et le comparatif *fordero*. Le v. norr. *fordum*, en revanche, vu son sens différent, conduirait plutôt à un goth. *faúra þamma*, serait donc équivalent de *fyrir því*.

1. Concurrément à *nyrdri*.

Sans doute, quelques-uns de nos comparatifs ont pu, à la rigueur, offrir une forme raccourcie du suffixe. Les dialectes allemands et saxons, vu leur tendance à développer des voyelles intercalaires, apportent peu de lumière sur ce point. Mais, d'une manière générale, la présence de la voyelle est nettement attestée par les formes latines et indiennes. On arriverait du reste avec la supposition contraire à poser, pour l'adjectif signifiant *intérieur*, un germanique **innran-* qui aurait quelque chose de monstrueux.

Il faut donc en venir à l'autre solution, qui fait de *hindri* l'équivalent pur et simple de v.h.a. *hintero*. Le féminin en *i* (*hindri*) ne saurait nous arrêter, puisque le féminin gothique des superlatifs (*aftumēi*) a fait présumer (page 369) une formation similaire au comparatif. Mais, dira-t-on, d'où vient l'*umlaut* qui se manifeste chez *eptri*, *eystri*, *nōrdri*, *ōfri*, *ytri*? Il s'explique précisément par les formes féminines. *Obaré*, féminin **obarī*, donnent régulièrement **ōfri*, féminin *ōfri*. Le second type a été adopté pour les deux genres¹. Il trouvait un appui : 1° dans l'*umlaut* des comparatifs ordinaires tels que *len-gri*; 2° dans celui des superlatifs *ōfstr*, *epztr*, etc., qu'il nous reste maintenant à examiner.

Les superlatifs constituent en effet un des éléments de la question, et même, pourrait-il sembler, l'élément essentiel. La symétrie absolue de *hinztr-hindri* avec *beztr-betri* ne réfute-t-elle pas à l'avance toute supposition d'un suffixe particulier contenu dans *hindri*? Nous ne le pensons pas. Et d'abord quelle certitude y a-t-il pour que *hinztr* représente nécessairement **hindistaR*? S'il

1. Là est aussi la clé du bizarre *umlaut* de *betri* (archaïque *batri* = **bat(i)Rē*). Le féminin **bat(i)Ri* devait donner *betri* comme **tam(i)diR temdir* (2° subj. prêt.). — L'*umlaut* par l'*i* de la 3° syllabe peut paraître moins plausible pour *eptri*, *eystri*, chez qui la voyelle intermédiaire, précédée de syllabe longue, a dû se maintenir plus longtemps. Cependant rien ne démontre que même la syncope après syllabe longue soit postérieure aux effets de l'*i*. Il y aurait plutôt des preuves du contraire à citer, p. ex. *hyrfdi* — on attendrait plus exactement **horfdi* —, 3° subj. du prêt. *horfda* (= **horfaða*).

y a de l'imprudence à dire qu'il peut également sortir de **hindaristaR*, il serait plus téméraire encore de nier absolument cette possibilité. L'évolution régulière d'une telle forme eût été : 1. **hindaristaR* ; 2. **hindristaR* (et non **hindarstaR*, la première syncope ne s'attaquant jamais aux syllabes longues) ; 3. **hindrstr*, vu la chute postérieure des voyelles brèves devant les groupes commençant par *s*. La question est simplement de savoir si *r* en telle position se maintient. L'exemple de *fegrstr* ne prouve rien parce que l'*r* a pu être rétabli sous l'influence du positif. Qu'on considère en revanche le sort de l'*r* dans *fedgar* pour **fedrgar*, celui de l'*l* dans *enskr* pour **engl(i)skr*, et on pourra se demander si *hinztr* pour **hindr(i)str* sort considérablement des limites de ce qu'on peut admettre¹.

Quelle que soit du reste la réponse de la phonétique sur ce point, l'explication par analogie reste à notre disposition. Il est certain que dans le sentiment de la langue la série *hindri* était associée, ou plutôt confondue, avec la série *betri* comme elle l'est dans les ouvrages des grammairiens contemporains. Rien n'était donc plus naturel que de substituer à l'ancien superlatif (*hindrstr*? *hindmi* ?) une forme qui fût à *hindri* ce que *beztr* est à *betri*.

Une question se pose encore au sujet des trois formes *nordarri*, *frammarri*, *sidarri*². Elles se trouvent répondre au type **hindarri* posé plus haut comme l'aboutissant éventuel d'un primitif en *-ar-izé*. Les formes concurrentes par *r* simple (*nordari*, etc.) s'expliqueraient, le cas échéant, par l'analogie de *spakari*. Toutefois il est beaucoup plus probable que *nordarri* représente une formation nouvelle, faite sur la base de l'adverbe du comparatif *nordar*, qui lui-même est pour **nordóz*³.

1. Cf. aussi *sýsta*, *æxta* pour *sýshta*, *æxhta*, des verbes *sýsla*, *æxla*.

2. L'anglo-s. *sidemest* permet de compter *síd-* au nombre des radicaux qui comportaient le suffixe en *-eran-*.

3. L'anomalie en vertu de laquelle l'ADVERBE admettait le suffixe *-óz-* après racine pronomiale a été signalée p. 372. Cette anomalie est mise

En résumé, les comparatifs germaniques en *-eran-* constituent une classe parfaitement définie, courant parallèlement aux superlatifs en *-uman-*. L'espèce d'obscurité qui les entoure, la façon vague ou intermittente dont on en reconnaît l'existence, tient à un ensemble de circonstances fortuites qui conspirent à détourner d'eux l'attention :

Affinité apparente avec les prépositions et adverbes en *r*.

Coincidence secondaires avec les comparatifs en *-iran-* pour *-izan-*.

Dislocation, dans tous les dialectes sauf un, du système qui les unissait aux superlatifs en *-uman-*.

La ruine du système en question est l'œuvre relativement récente des dialectes, au cours de leurs existences séparées : c'est ce qu'atteste la diversité même des débris qu'il a laissés dans chacun d'eux. Le groupe morphologique dont on a l'image dans le sanscrit *adharas-adhamas*, *avaras-avamas*, etc., subsistait encore intact et très vivant dans le germanique antédialectal.

hors de doute par v. h. a. *innôr*, *ûzôr*. Or ceux-ci sont inséparables de v. norr: *innar*, *ûtar*, *ofar*, *nordar*, etc. En anglo-saxon, M. Paul a voulu considérer *niodor*, *ufor* comme de simples variantes phonétiques de *nider*, *ufer* (Voc. 410); mais leur sens comparatif est trop nettement marqué pour y méconnaître le suffixe *-ôz-*. C'est ainsi que dans la Grammaire latine d'Aelfric (p. 240 Zup.) on lit : supra *widufan*, superius *ufor*; infra *widnydan*, inferius *nydor*. A la même classe appartient l'anglo-s. *furdor*, modification postérieure du vieil adverbe *furdir* (v. h. a.) = **prteri*.



LA CIVITAS RIGOMAGENSIS

PAR AUGUSTE LONGNON

I

Parmi les cent douze cités qu'énumère la *Notitia provinciarum et civitatum Galliae*, il en est à peine trois ou quatre dont l'emplacement soit encore discuté et, pour l'une de celles-ci, l'incertitude ne semble guère pouvoir être dissipée à l'aide des seuls documents employés jusqu'ici. Nous voulons parler de la *civitas Rigomagensium*, l'une des huit cités qui formaient la province des Alpes-Maritimes.

Le nom géographique *Rigomagus* est fréquent dans la toponomastique de la Gaule¹ ; cependant aucun texte de l'époque romaine, en dehors de la *Notitia*, ne mentionne le *Rigomagus* des Alpes-Maritimes, et l'on ne trouve pas d'ailleurs, dans cette province, de lieu moderne dont le nom paraisse venir de ce vocable celtique.

1. Outre le *Rigomagus* mentionné par la *Noticia Galliae*, les textes anciens font connaître : 1° *Rigomagus*, aujourd'hui *Remagen* (Prusse Rhénane), qui figure sur la table de Peutinger; 2° *Rigomagus*, près Trino (Piémont), à 60 kilom. de Turin, sur la voie qui, de cette ville, se dirige vers Milan (Itin. d'Antonin et Itin. de Bordeaux à Jérusalem); 3° *Ricomagus*, aujourd'hui Riom (Puy-de-Dôme), dont parle Grégoire de Tours. Mentionnons aussi, comme noms de lieu modernes dérivés de *Rigomagus*, Riom-ès-Montagnes (Cantal), et Rians (Cher), connu à l'époque carolingienne alors qu'il était le chef-lieu de la *vicaria Riomensis*; à ces diverses localités, il faut vraisemblablement ajouter Rion (Ain, c° de Saint-Martin-du-Mont), Rion (Landes), Rion (Saône-et-Loire, c° de Demigny), et Rion (Yonne, c° de Charbuy).

Aussi l'absence complète d'indices relatifs à ce *Rigomagus* fait-elle considérer généralement, depuis deux siècles, son nom comme une forme aphérétique de *Caturigomagus*¹, dénomination attribuée par les itinéraires gravés des Vases Apollinaires² et par la Table de Peutinger³ au chef-lieu primitif des Caturiges, dont le nom moderne, Chorges, est la forme vulgaire du nom *Caturiges* que cette ville antique portait concurremment à celui de *Caturigomagus*⁴. Et on a conclu que Chorges était aux derniers temps de l'Empire romain le chef-lieu d'une cité indépendante qui, postérieurement, aurait été jointe à celle d'Embrun.

A dire vrai, cette opinion n'est pas acceptable. En effet, rien n'empêchait l'auteur de la *Notitia* d'écrire *civitas Caturigomagensium*, ou mieux encore *civitas Caturigensium*, le nom *Caturiges* ayant prévalu dans le nom moderne Chorges contre celui de *Caturigomagus*. Ajoutons qu'on ne pourrait d'ailleurs citer, dans la nomenclature géographique de l'époque romaine, un second exemple d'une aphérèse aussi remarquable⁵. Aussi une opinion nouvelle sur la question de *Rigomagus* avait-elle toute

1. C'était du moins déjà en 1664 l'opinion de Bouche qui la consigna dans *La chorographie et l'histoire de la Provence* (tome I^{er}, p. 117) et qui rappelle à cette occasion les diverses conjectures produites antérieurement : on avait confondu la *civitas Rigomagensium* avec celle de Riez (*civitas Reiensium*) de la Seconde Narbonnaise; Peiresc croyait qu'elle ne différerait pas de *Scingomagus* [ou plutôt *Excingomagus*] dans les Alpes Cottiennes; enfin Sanson ne la distinguait pas du *Rigomagus* situé sur la route de Turin à Milan, à 60 kilomètres à l'est de la première de ces villes.

2. Deux de ces monuments le nomment *Caturigomagus*, un troisième *Caturrigomagus*, un quatrième enfin *Catturrigomagus*.

3. Ce précieux texte emploie la forme *Catorigomago* (E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 422).

4. C'est du moins ce que prouvent les deux mentions qu'on en trouve dans l'Itinéraire d'Antonin sous la forme *Caturiges* ou *Caturigas* (pages 342 et 357 de Wesseling). Les manuscrits de l'Itinéraire hiérosolymitain donnent aussi *Catorigas* et *Catoricas*.

5. On constate bien l'aphérèse des deux premières syllabes dans un nom de lieu qui en compte sept : *Epamanduodurum*, aujourd'hui Mandeuze (Doubs). Mais ce phénomène ne date que du moyen âge : la première manifestation qu'on en connaisse (*Mandroda* chez le géographe anonyme de Ravenne) n'est pas antérieure au IX^e siècle.

chance d'être accueillie avec une certaine faveur, lorsqu'en 1883 M. l'abbé Duchesne produisit à ce sujet une conjecture vraiment digne d'attention¹.

Mon savant collègue, trouvant dans un texte du concile de Vaison, de l'an 442, récemment mis au jour², la souscription d'un évêque de la *civitas Eturamine* dans la province des Alpes-Maritimes, émit l'opinion que cette cité inconnue jusqu'ici, et dont le nom subsiste dans celui de Thorames (Basses-Alpes), n'était pas différente de la *civitas Rigomagensium*, la seule des huit cités de la province de laquelle on ne connaissait encore aucun évêque. Il faisait d'ailleurs remarquer avec beaucoup de justesse qu'« on a des exemples de signatures épiscopales où le nom du chef-lieu est substitué à celui de la cité³ ».

L'opinion de M. l'abbé Duchesne me parut tout d'abord tellement judicieuse que je m'empressai de l'admettre et que je l'adoptai publiquement dans la seconde des cartes de mon *Atlas historique de la France*. Aujourd'hui elle me paraît moins probable : je me demande si l'évêque de Thorames ne serait pas simplement le prélat de la *civitas Sanitiensium* résidant alors à Thorames comme au siècle suivant l'évêque de Poitiers résidait à Rézé, l'évêque de Coutances à Saint-Lô, l'évêque de Langres à Dijon, l'évêque de Carpentras à Venasque, etc.⁴. Et je me décide à faire connaître publiquement une conjecture que j'ai produite dès 1880 aux séances de la Commission de la géographie historique de l'ancienne France, où elle fut alors adoptée.

1. Dans un mémoire intitulé : *La civitas Rigomagensium et l'évêché de Nice*, qui figure au tome XLIII des *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, pp. 36-46.

2. Par M. F. Maassen. Du moins ce savant a publié en 1871, d'après un manuscrit de Cologne, les signatures du concile de Vaison jusqu'ici inédites (*Geschichte des Quellen und der Literatur des canonischen Rechts im Abendlande*, t. I, p. 952-953).

3. *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, t. XLIII, p. 40.

4. Longnon, *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, pp. 569, 241, 210 et 441.

II

Le nom de *Rigomagus* subsistait encore au ^{viii}e siècle, et il servait alors sous la forme adjectivale *Rigomagensis* à désigner une région à la fois administrative et naturelle que mentionnent des textes diplomatiques.

En effet, une des chartes les plus importantes de la période mérovingienne, le testament que le patrice Alboin fit, le 5 mai 739, en faveur de l'abbaye de Novalis, mentionne ce territoire en le qualifiant d'abord *pago Rigomagensis*, ensuite *vallis*¹, de sorte qu'on est autorisé à y voir une fois une de ces circonscriptions territoriales dont l'administration était confiée à un comte, comme les autres, désignés dans le même texte², et une de ces contrées naturelles des régions alpestres, qui, closes de tout côté par les montagnes, sont le plus souvent qualifiées *vallis* alors même qu'elles forment à elles seules un *pago* ou *comitatus*³.

La mention la plus récente que nous connaissons de la *vallis Rigomagensis* est contenue dans un diplôme

1. « Et colonica ubi dicitur Albariosco, quem Marcianus noster habet, quem de Dodone parente meo in ipso pago Ebredunensi me ad pervenit; necnon et colonicas nostras in pago Rigomagensi quem Baronta libertus noster in beneficium habet, . . . ; omnibus, quicquid in ipsum pago Ebredunense, seu et in valle Rigomagensi, tam de conquesto quam de alode pariter nostrorum, nobis in ipsos pagos obvenit, advenit, ad integrum cum alpes, tibi suprascripta heres meam, sacrosancta ecclesia, habere volo ac jubeo. » (Marion, *Cartulaires de l'église cathédrale de Metz*, p. 39). — Nous avons substitué dans l'extrait qui précède *vallis Occense*, à *in valle Moccense*, parce que l'étude du texte du testament d'Abbon montre que cette vallée était dite *Occensis* et non *Moccensis* comme les éditeurs l'ont imprimé par deux fois.

2. Ces seize *pagi* sont ceux d'Apt, d'Arles, de Briançon, de Gap, d'Embrun, de Gap, de Genève, de Grenoble, de Lyon, de Mâcon, de Sisteron, de Toulon, de Vaison, de Venasque et de Vienne.

3. Telles sont, par exemple, les vallées de Briançon, de Maurienne, de Suse et de Tarentaise, toutes quatre nommées dans le testament d'Abbon à côté de vallées secondaires telles que la *vallis Aquitana*, la *vallis Dubiasca*, la *vallis Gerantonica* et la *vallis Occensis*.

l'empereur Louis le Pieux qui n'a pas encore été appliqué à l'histoire de l'abbaye et des lieux qu'il concerne : recueilli au ix^e siècle dans un formulaire écrit en caractères tironiens, le plus grand nombre des noms propres y a été remplacé par le prénom *ille*, et les divers savants qui l'ont successivement publié n'ont pu interpréter le nom heureusement conservé de la vallée qui nous occupe. Par ce curieux monument, que nous reproduisons tel que M. Schmitz et M. Zeumer l'ont publié, celui-ci en 1886¹, celui-là en 1882², d'après le manuscrit 2718 du fonds latin de la Bibliothèque Nationale³, l'empereur Louis le Pieux confirme à un archevêque, abbé d'un monastère dédié à saint Pierre, la possession de la *vallis Rigomagensis*, déjà assurée à cet établissement par Charlemagne et par plusieurs des rois francs ses prédécesseurs :

Decet imperialem dignitatem praedecessorum suorum pie facta inviolabiliter conservare, et censurae sue auctoritate alacriter confirmare, ut videlicet munus tot principum auctoritatibus collatum vel confirmatum ab his, quibus attributum est, et securius possideatur et firmitus teneatur. Notum sit igitur omnibus fidelibus sanctae Dei ecclesiae et nostris, tam praesentibus quam et futuris, quia vir venerabilis ille, illius ecclesiae archiepiscopus et abbas monasterii illius, quod est in honore sancti Petri principis apostolorum in pago illo constructum, obtulit nobis auctoritatem confirmationis domni et genitoris nostri bone memoriae, Karoli, piissimi Augusti, in qua invenimus insertum, eo quod ipse et praedecessores ejus, reges videlicet Francorum, per eorum auctoritates vallem Reumagensem cum tributo, quod a fisco exigebatur, vel homini-

1. *Formulae merovingici et Karolini aevi*, p. 299-300.

2. *Monumenta tachygraphica codicis Pariensis latini 2718*, fasciculus prior, p. 12-13 et planche. — Ce texte, ainsi que les autres formules contenues dans le manuscrit latin 2718, avait été antérieurement publié, en 1747, par Dom Carpentier, *Alphabetum tironianum*; en 1749, par Dom Bouquet, *Recueil des historiens de France*, t. VI, pp. 644-645, et, en 1859, par M. Eug. de Rozière, *Recueil général des formules usitées dans l'empire des Francs du v^e au x^e siècle*, tome I^{er}, pp. 199-202.

3. Il occupe dans ce manuscrit les premières lignes du folio 74, verso.

bus publicis et tributariis in eadem valle manentibus, eidem in integrum concessissent monasterio, et per easdem auctoritates eandem vallem rectores ipsius monasterii actenus firmiter tenuerint. Ob rei tamen firmitatem postulavit nobis praefatus episcopus, ut auctoritatem paternam sive praedecessorum nostrorum regum nostrâ confirmaremus auctoritate. Cujus petitioni ob amorem Dei et reverentiam ipsius sancti loci libenter adsumum praebuimus, et hoc nostre auctoritatis praeceptum circa ipsum monasterium firmitatis gratia fieri decrevimus. Quapropter praecipimus atque jubemus ut, sicut constat ab eisdem principibus eadem vallis Reumagensis cum hominibus ibidem commanentibus vel aspicientibus praefato concessa monasterio, ita ab hinc nostris futurisque temporibus per hanc nostram auctoritatem permaneat confirmata, et sic a rectoribus vel ministris praefati monasterii cum tributo et hominibus commanentibus, publicis videlicet, firmiter teneatur atque possideatur, sicut olim a jure fisci possessa vel dominata fuit, et nullus ex fidelibus nostris vel quilibet ex judiciaria potestate, de praefata valle et hominibus ibidem commanentibus vel aspicientibus ullam calumniam aut inquietudinem vel aliquid machinamenti contra ipsum monasterium ejusque rectores facere audeat, nec ibidem ad causas audiendas, vel judicariam potestatem exercendam, seu alias quaslibet redibitiones requirendas, [ingredi audeat]; sed liceat rectoribus ipsius monasterii per hanc nostram auctoritatem, memoratam vallem, cum hominibus ibidem commanentibus et pertinentibus, sine alicujus judicis inquietudine et illicita contrarietate nostris futurisque temporibus firmiter tenere vel possidere. Et hanc auctoritatem, ut plenior, in Dei nomine, obtineat vigorem, et [a] fidelibus sanctae Dei ecclesiae et nostris cercius et diligencius conservetur, manu propria.....

Il est impossible de ne point voir dans *vallis Reumagensis*¹ de ce diplôme une forme basse de l'expression *vallis Rigomagensis* du testament d'Abbon. Quant au monastère dédié à saint Pierre, qui avait pour abbé un archevêque, on ne peut guère, dans la région alpestre, l'identifier avec un autre couvent que l'abbaye de Saint-

1. Ce nom est écrit en toutes lettres, chaque fois qu'il se présente dans le texte du diplôme transcrit en écriture tironienne.

Pierre de Novalaise au val de Suse, c'est-à-dire l'abbaye même que le patrice Abbon avait instituée son héritière¹. Dans cette hypothèse, l'archevêque abbé de Novalaise devrait être reconnu dans l'archevêque d'Embrun, le métropolitain le plus voisin, ce qui n'a point lieu d'étonner, car un archevêque d'Embrun, Walchin, l'oncle du patrice Abbon, avait été précisément le premier abbé de ce monastère dont il fut l'un des fondateurs². Ajoutons que Walchin et celui de ses successeurs qui figure dans le diplôme de Louis le Pieux ne sont pas les seuls prélats qui figurent parmi les anciens abbés de Novalaise. Vers les premières années du règne de Charlemagne, Novalaise était gouverné par un évêque du nom de Witger dont le siège est ignoré³ et, en 845, il avait pour abbé Joseph, l'évêque d'Ivrée⁴.

1. M. de Rozière a rapproché le nom de la *vallis Reumagensis* de celui de Remagen, au diocèse de Cologne, et de celui de l'abbaye de Saint-Jean de *Reomaus*, au diocèse de Langres. Il signale aussi deux monastères dédiés à saint Pierre, et dont les supérieurs, au temps de Louis le Pieux, réunissaient la double qualité d'évêque et d'abbé : le monastère de Nantua, possédé par Adelram, évêque de Mâcon, et le monastère de Reichenau gouverné par Hetton, évêque de Bâle (*ibid.*, p. 200, note a).

2. Les anciens et les nouveaux auteurs de la *Gallia christiana* (t. III, c. 1065; t. XVI, c. 617) se sont refusés à admettre Walchin parmi les prélats d'Embrun, et le considèrent seulement comme un évêque de Maurienne; mais cette opinion résulte de ce que, à leur avis, la première de ces qualités lui était seulement attribuée par un érudit du xviii^e siècle, Pigone. Or, c'est là une erreur et ils se seraient certainement rangés à l'opinion de Pigone s'ils avaient su qu'elle était fondée sur le *Chronicon Novaliciense* rédigé vers 1025 (voir les passages de ce texte relatifs à Walchin, apud *Monumenta Germaniae historica*, Scriptores, t. VIII, pp. 79 et 107; cf. P. Guillaume, *Recherches historiques sur les Hautes-Alpes*, I^{re} partie, p. 22-23). Par contre, on n'a, pour ranger Walchin au nombre des évêques de Maurienne, d'autre motif que la situation de l'abbaye de Novalaise, au viii^e siècle, dans le diocèse de Maurienne; c'est pourquoi les auteurs qui pensaient que le val de Suse n'avait point cessé d'appartenir au diocèse de Turin en faisaient un évêque de ce dernier diocèse.

3. *Chronicon Novaliciense*, apud *Monumenta Germaniae historica*, Scriptores, t. VII, pp. 98 et 104). On compte généralement Witger au nombre des évêques de Maurienne (voir à ce propos, *Gallia christiana*, t. XVI, c. 608); cependant cette opinion ne saurait être soutenue à l'aide d'un argument différent de celui qu'on a employé avec si peu de succès, à notre avis, pour attribuer la même qualité à Walchin.

4. « Quia vir venerabilis Joseph, Eporediensis ecclesiae episcopus

La liste des archevêques d'Embrun au ix^e siècle est trop incomplète pour permettre de déterminer l'origine de l'archevêque-abbé du diplôme de Louis le Pieux, dont la date précise n'a point d'ailleurs été conservée. D'autre part, les chartes de Novalaise rédigées à l'époque carolingienne sont trop rares pour qu'il soit possible de suivre les destinées de la *vallis Rigomagensis* ou *Rigomagensis*, dont les documents cessent d'ailleurs de paraître. Il ne me reste donc plus qu'à produire ma conjecture au sujet de l'emplacement de cette contrée.

III

Il est, dans la province des Alpes-Maritimes, plusieurs vallées, bien circonscrites par la nature, qui, à l'exception de ces vallées des provinces voisines qu'on appelle Maurienne, la Tarentaise, le val de Suze et le val de Barcelonnette, puisse avoir formé à l'époque franque un *pagus* ou *comitatus* et dont le nom ne soit alors connu d'une manière certaine. A notre avis, l'attention de l'érudition ne saurait d'établir l'identité du *pagus* ou de la *vallis Rigomagensis* peut seulement se porter avec quelque vraisemblance de raison sur la vallée de Barcelonnette, qui, par l'Ubaye, affluent de la Durance¹. Il n'est pas de la vallée plus complètement isolée par la nature des pays voisins, elle ne communique avec l'Embrunais que par l'Ubaye, affluent de l'Ubaye, de sorte que là encore, une barrière naturelle, la Durance, la clôt vers l'ouest.

La vallée de Barcelonnette dépendait encore, avant la Révolution, du diocèse archiépiscopal d'Embrun ;

* et abbas monasterii SS. apostolorum Petri et Andreae noster
 * Novalitio » (diplôme de l'empereur Lothaire, apud *Monumenta Germaniae historica*, Chartae, t. I, p. 42). Cf. *Chronicon Novaliciense*, apud *Monumenta Germaniae historica*, t. VII, p. 108.

1. Cette hypothèse n'est pas en désaccord avec le texte du diplôme d'Abbon, de l'étude attentive duquel il résulte certainement que la *vallis* ou *pagus Rigomagensis* était voisin de l'Embrunais (*pagus Embrunensis*).

séparé de la partie principale de cette circonscription par le massif montagneux qui, vers le nord, forme aujourd'hui la limite commune du département des Basses-Alpes et de celui des Hautes-Alpes, elle cessa de bonne heure de suivre, au point de vue féodal et politique, les destinées de l'Embrunais. Comprise dans les états du comte de Provence, tandis que le pays d'Embrun était rattaché en 1202 aux possessions du dauphin de Viennois, elle passa en 1388 au pouvoir du comte de Savoie, et c'est seulement en 1713, par le traité d'Utrecht, qu'elle fut cédée à la France en échange de la partie du Dauphiné située au delà des Alpes.

On ne trouve aucun vestige du nom de *Rigomagus* dans la vallée de Barcelonnette, dont le chef-lieu actuel, ville neuve fondée en 1231 par Raymond-Bérenger IV, comte de Provence, fut originellement appelé Barcelone en l'honneur de la maison féodale dont ce prince était issu¹. Selon toute apparence, une localité d'une certaine importance s'élevait à l'époque romaine non loin de l'emplacement de la ville actuelle, sinon sur son emplacement même : c'est du moins ce qu'indiquent deux inscriptions trouvées près de Barcelonnette. L'une d'elles est relative à un monument funéraire élevé par C. Leuconius Quirinus Velox, décurion et duumvir de sa cité, à son épouse Cominia Paterna et à sa fille Leuconia Alpina ; en voici le texte, tel que Bouche le rapporte d'après Soléry² :

1. Bouche, *La chorographie et l'histoire de la Provence*, tome 1^{er}, p. 266. Avant de prendre le nom de vallée de Barcelonnette, ce territoire avait porté le nom de « val des Monts », que l'abbé Guillaume (*Recherches historiques sur les Hautes-Alpes*) identifie avec la *vallis Occensis* ou *Moccensis* du testament d'Abbon ; nous ferons remarquer que l'opinion de l'archiviste du département des Hautes-Alpes — impossible à admettre, par des raisons phonétiques, lors même qu'on adopterait l'adjectif *Moccensis* — ne peut même pas être proposée sous la forme dubitative si l'on pense, comme cela paraît certain (voir plus haut, p. 398, note 1) qu'il faut lire *Occensis*. Peut-être le nom *vallis Occensis* s'appliquerait-il plutôt au val d'Oulx, une des subdivisions du *pagus Segusinus* ou val de Suze.

2. Bouche, *La chorographie et l'histoire de la Provence*, t. 1^{er}, p. 266.

V· F·

C· LEVCONIVS· QUIR· VELOX·
 DEC· II VIR· COMINIAE· PATER·
 NAE· LEVCONIAE· ALPINAЕ·
 FILIAE· MEAE· PIAE· D· M·

L'autre inscription appartient à une sépulture élevée par plusieurs membres de la gens Claudia¹.

Nous n'irons point jusqu'à prétendre, avec l'abbé Féraud², que les qualités de décurion et de duumvir, prises par Leuconius Quirinus, prouvent que la localité romaine qui a fourni ces deux monuments était chef-lieu d'une cité ou d'un municipes; nous estimons toutefois que, si l'on admet l'identité de la *vallis Rigomagensis* avec la vallée de Barcelonnette, l'emplacement de *Rigomagus* semble nécessairement devoir être reconnu dans la localité de cette vallée où l'on a trouvé quelques débris de l'époque romaine.

1. Bouche, *La chorographie et l'histoire de la Provence*, t. I^{er}, p. 266.

2. Féraud, *Histoire, géographie et statistique du département des Basses-Alpes*, p. 386.

L'APOCALYPSE PERSANE DE DANIEL

PAR JAMES DARMESTETER

I

La Bibliothèque Nationale possède toute une collection de manuscrits persans, écrits en caractères hébreux, et qui nous fournissent un spécimen de la littérature des Juifs de Perse au moyen âge, ou, pour parler plus exactement, de leur langue¹. Cette collection ne comprend en effet aucun ouvrage original et est formée tout entière de traductions des livres bibliques, soit canoniques, soit apocryphes². Comme d'ailleurs ces traductions ne représentent pas, semble-t-il, une tradition particulière, et dérivent des mêmes autorités que les traductions et les commentaires rabbiniques déjà connus, elles n'offrent point d'intérêt spécial pour l'histoire de l'exégèse et leur importance est surtout d'un ordre linguistique. Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre une étude d'ensemble sur la langue de ces traductions : contentons-nous de dire que, bien qu'identique en somme au persan moderne et classique, elle a conservé un certain nombre de formes et de mots archaïques qui ne se retrouvent que dans les dialectes les

1. Les nos 70, 90, 91, 97, 100, 101, 116, 117, 118, 120, 121, 127, 128, 129, 130 du fonds hébreu : voir le *Catalogue*, par H. Zotenberg.

2. Livres canoniques : Pentateuque, Josué, Judges, Ruth, Rois, Paralipomènes, Esdras, Néeémie, Esther, Job, Proverbes, Ecclésiaste, Cantique, Proverbes de Salomon, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et les douze prophètes.

Livres apocryphes : Tobie, Judith, Bel et le Dragon, Baruch, Histoire des Machabées (Meghillath Antiochus).

Voir l'étude de Munk dans la traduction de la Bible de Cahen, IX 134-159.

plus anciens du persan, le parsi et le pehlvi. En Perse, comme ailleurs, les Juifs vivant séparés du reste de la population, leur langue, même quand ils avaient adopté celle des peuples au milieu desquels ils vivaient, restait plus ou moins soustraite au mouvement plus actif qui la transformait au dehors.

Un seul ouvrage de cette collection (n° 128) fait exception et mérite l'attention pour le fond même. C'est encore une traduction, mais d'un ouvrage dont l'original est perdu et qui a un intérêt historique. C'est un opuscule dont le titre est **קְצֵה דַּנְיָאֵל**, ou Histoire de Daniel. Il a été signalé pour la première fois et brièvement analysé par M. Munk, qui annonça l'intention de le publier. Je crois utile de reproduire ici cette analyse. Après avoir parlé des diverses traductions des livres canoniques et apocryphes, M. Munk ajoute :

« Il me reste à parler d'un livre apocryphe plus important. C'est une histoire de Daniel (**קְצֵה דַּנְיָאֵל**) que l'on trouve dans le manuscrit n° 45 de l'ancien fonds, et qui me paraît être tirée d'un *Thargoum* de Daniel inconnu jusqu'ici, car les premiers mots sont écrits en langue chaldaïque : **אֲנֵא דַּנְיָאֵל כִּבְנִי יִכְנִיָּה מֶלְכָּא רַבִּיָּה יְהוּדָה**. Ces mots sont ensuite répétés en persan, et l'histoire continue dans cette langue seule. Après plusieurs légendes connues par d'autres *Thargoumim*, on y trouve une longue prophétie de Daniel, qui prouve que le livre a été écrit après la première croisade. Non seulement il est question évidemment de Mahomet et de ses successeurs, mais on y parle aussi d'un roi qui viendra d'Europe (**אֵז וְרוֹכֵאן**) et qui ira jusqu'à Damas. Ce roi tuera les princes des Ismaélites (Musulmans), abattra les minarets (**מִכְנָרְהָא**) et détruira les mosquées (**מִנְאַרְהָא**), et personne n'osera prononcer le nom du profane (**פִּסְקִיל**), c'est-à-dire de *Mahomet*. Les Israélites aussi seront frappés de grands malheurs. De ce roi le prophète passe immédiatement au Messie, fils de Joseph, à Gog et à Magog, et au vrai Messie, fils de David, ce qui me fait croire que ce *Thargoum* a été écrit au douzième siècle, pendant que le royaume chrétien de Jérusalem existait encore. Je ne

« m'étendrai pas davantage sur ce *Thargoum* persan que « je me propose de publier en entier avec une traduction. »

Malheureusement, l'illustre orientaliste mourut sans avoir le temps d'accomplir cette tâche, pour laquelle il était préparé mieux que tout autre par la rare réunion des deux ordres de connaissances qu'elle exigeait et par la sûreté de son tact historique.

Le projet de M. Munk fut repris partiellement par M. Zotenberg, qui reproduisit le texte persan dans l'orthographe hébraïque du manuscrit et l'accompagna d'une traduction allemande, sans commentaire : « Sur la valeur intrinsèque du livre, dit-il, il n'y a pas grand'chose à dire : il n'en a pas moins de l'importance, comme exemple de la longue vitalité de la littérature apocryphe. Les événements qui y sont décrits indiquent une époque assez récente. Pourtant il faut remarquer que le fond du livre peut néanmoins être plus ancien et que sa destination liturgique, que l'on peut conclure peut-être des dernier mots, a rendu possibles les additions et les altérations¹. »

II

La *Qissahî Daniel* est une histoire d'Israël faite par Daniel et qui s'étend du temps de Daniel aux temps messianiques. Il raconte ce qu'il a vu : la fin du règne de Sédécias, l'impiété des Juifs et du roi, les vaines exhortations de Jérémie, les persécutions contre le prophète, le siège de Jérusalem, qui résiste victorieusement tant que le sacrifice est accompli et dont les murs se brisent quand la ruse des

1. *Geschichte Daniels*. Ein Apocryph. Herausgegeben und aus dem Persischen übersetzt von Hermann Zotenberg. Dans le *Journal de Merx* (*Archiv. für wissenschaftliche Erforschung des alten Testaments*), I, 385-427, 1870.

Le *Bet Ha midrasch* de M. Jellinek (V, 117-130; Vienne, 1873) a publié une traduction hébraïque de la traduction de M. Zotenberg par M. Caplan. M. Caplan manie admirablement l'hébreu; mais sa traduction, n'étant point faite sur le persan, ne peut être donnée comme une restitution de l'original; tout le talent du traducteur s'est employé à rendre avec une parfaite élégance des idiotismes allemands.

assiégeants les souille du sang d'un porc; le meurtre de Zacharie, dénoncé au vainqueur par le sang qui bouillonne au seuil du temple et vengé par le massacre des Juifs; les aventures de Daniel en captivité, à la cour de Nabuchodonosor, de Balthazar, de Cyrus et de Darius. Mais, dans sa prospérité à la cour de l'étranger, Daniel se lamente de voir le temple détruit et son peuple dispersé. Dieu le console en lui montrant l'avenir, lui fait connaître la suite des rois jusqu'à l'arrivée des temps messianiques, puis décrit ces temps, l'arrivée de Gog et Magog, le règne du roi impie Armilos; le premier Messie, fils de Joseph, qui essaie de délivrer Israël et succombe; le second Messie, fils de David, qui triomphe et délivre Israël, son règne terrestre, la résurrection des morts, le jugement dernier, les impies précipités dans l'enfer, et Israël sauvé tout entier.

L'on voit, par ce résumé, que le récit se divise en trois parties bien distinctes : la première se compose d'une série de légendes relatives au personnage et à l'histoire de Daniel et n'ont point de rapport intime avec les deux autres, qui ne sont mises dans la bouche de Daniel que pour en relever l'autorité prophétique. Aucune de ces légendes d'ailleurs n'est originale : elles sont les unes d'origine biblique, les autres d'origine rabbinique. La troisième partie est une de ces descriptions des temps messianiques si fréquentes dans la littérature juive du moyen âge. La seconde partie seule offre de l'intérêt : c'est de l'histoire prophétisée, c'est-à-dire de l'histoire : c'est une prophétie après coup s'étendant de l'époque où vit le héros à celle où vit l'auteur.

Nous donnons le texte et la traduction de cette seconde partie : nous donnons le texte en transcription persane en conservant le caractère hébreu pour les mots hébreux introduits dans le texte, afin de donner une idée de la physionomie de cette langue¹. Nous essayons ensuite d'identifier les événements et les personnages prédits.

1. Nous conservons dans la transcription persane les particularités orthographiques du texte; par exemple, le *damma* représente un *vav* dans l'hébreu.

III

13 b 83 ای دنیال هم در زمان تو پادشاهی رשע بود که پادشاهی کند سال وبی، میرد پس از آن بر خیزد پادشاهی خدای ناشناس گونه اوی سرخ بود مردمان بسیار دشواری رسد و خطاب کند و مردمان a 84 را مطیع خویش کند چون مرادش ویکی دیگر بی آید از پیش و همه مردمان خردمندان باشند و اباز مادر و خواهر خود صحبت کنند آفتاب بوند و نماز سلامت بوند بجهان در روزیگار شان و اباز مردمان نیکی بسیار کند خردمندان ישראל اباز ایشان دوستی کنند و چیزها آموزند و سخنها خدای خواهند از ישראל آن و اسرائال آن دُرود نه بود بروزیگار ایشان اباز یک دیگر بی اوفتند و کشتند کنند ۴۰۰ سال دیگر بار מלאך יה گفت بمن که دیگری بر خیزد و از خدای نه ترسد و مردمان شوخ باشند و شرم از یک دیگر نه دارند و با یک دیگر بی زهار باشند خوار دارند فرمان خدای و زردی و حراب بسیار باشند دینها و بیشها اشکاره بود

b 84 بروزیگار ایشان خون ریزشت و ستم بود پادشاهی رשע بود و خویشتن را بهشتی خاند مردمان در بیش خویشتن خاند و یک بار بشکهند و نه بر خیزند לעולם ومن دنیال دیدم که بروزیگار ایشان پادشاهی بر خیزد قدش کوتاه بود و گونه ش سرخ بود خواستش نه بود و بنوشته خدای نیگرس نه کند خویشتن را دنیال خاند و اباز اشتور آید و شود و اشتور بان بود و از یمن بود مردمان را بطاعت خویش کند ישראל آن را دشواری بود ازادی از ישראל آن کسانی طاعب و کیش اوی شوند و تو ای دنیال اندرز کن ישראל آن را تا بطاعت

1. pour بی ; c'est l'orthographe parsie; cf. J. Darmesteter, *Études iraniennes*, I, p. 177.

2. Écrit מִיִּד א initial א, comme en pehlvi.

3. اباز, comme en pehlvi, en parsî et dans Firdousi; mais le sens est différent; מִבְּאָר signifie « avec », peut-être par une confusion avec un ancien *upa, dérivé de upa « avec », qui a donné le persan با.

اوی نه روند واز חוריה משה نه گردند ودین ישראלی نیگه دارند وآن
که از ایشان

a 85 هست باشتور ابر از تیمن اید وهمی گوید که من נביא هم
تو ای דניאל به گوی ایشان را که هرگز נביא از تیمن نه بر خاست
ونه آید واین که اوی گوید دروغ و محال گوید از ایشان مردم دشوری رسد
وپادشاهی ایشان ۱۱ سال بود و به میرد در تیمن و پس ازوی دیگر
بر خیزد قدش بلند باشد دیراز ریش و موی سیاه همه مردمان بطاعت
خویش خاند و بزرگت بود ۱۳ سال پادشاهی کند و به میرد و پس
ازوی یکی دیگر بر خیزد بالیش کوتاه و رویش زشت بود و مکار باشد
و مردمان آشوب بسیار باشد در روزیگار اوی و دعوی נביא کند
مردمان پیش خود خاند و ישראל آن دشواری رسد ۱۰ سال پادشاهی
کند و به میرد

b 85 و پس ازوی دیگری بر خیزد قدش بلند بود خردمند بود
و خون خوار بود و کارزار کند واز مصر به آید و همه عالم بستانند
مردمان دشواری رسد تا بمصر رسد کارزار کند خون ریزشت کند
پادشاهی کند ۱۳ سال و هم اوی را در مصر بقتل آید واز پس اوی
یکی دیگر بر خیزد بروزیگاران اوی قحط و نیاز بود و دشواری رسد
بمردم پادشاهی کند ۱۴ سال و ۱۵ روز و به میرد پس ازوی یکی دیگر
بر خیزد مردمان را سلامتی بود بروزیگاران اوی و سرش فراخ بود
وزر و سیم بسیار بود و ישראל آن را خوار باشد بر سر اوی پادشاهی
کند ۱۲ سال و ۵ ماه و به میرد و پس ازوی یکی دیگر بر خیزد و باز
جایش نشیند

a 86 و پس بود واز خدای نه ترسد و قحط بود مردمان را سختی
بود و پادشاهی کند ۱۴ سال و ۵ ماه و به میرد واز پس اوی یکی
دیگر بر خیزد دو سال آشوب باشد و به میرد واز پس اوی یکی
دیگر بر خیزد سلامت بود مردمان را و زر و سیم بسیار بود و ישראל آن
را حد بود پادشاهی کند ۸۲۳ سال و به میرد واز پس اوی یکی دیگر

بر خیزد و آشوب بسیار کند بروز یگاران اوی قحط و وبا در عالم باشد پادشاهی کند ۵ سال و ۳ ماه و به میرد و پس از اوی یکی دیگر بر خیزد از مِדוּח و بر شود تا مِדוּב و همه جیهان به ستاند مردمان را نیک بود و همه عالم پادشاهی کند ۱۰ سال و ۵ روز و به میرد و پس اوی یکی دیگر بر

۵ 88 خیزد از بבל و سلامت بود بمردمان و ישראל آن نیک بود پادشاهی کند ۱۳ سال و به میرد بعد از وی دیگری بر خیزد او دمان کند مسجدها و منارها و مردمان را هر روز ۵ بار نماز کنند و دعوی کند و مردمان پیش خویش خاند پادشاهی کند یک سال و ۲ ماه و به میرد و از پس اوی یکی دیگر بر خیزد خرد مند بود گرد کنند زرو سیم و مردم را خرمی بود و سلامتی بود به همه عالم و ישראל آن را نیک بود در خانه خویش به میرد و اوی پادشاهی کند ۳ سال و نیم و پسرش بجای نشیند خردمند بود خدای شناس بود زرو سیم پراگنده کند بمردمان و بجیهان داد و عدل بود و سلامتی بود و ישראל آن را آسانی بود بمِדوּح

۸ 87 شود و آن جای به میرد و پادشاهی اوی ۱۰ سال بود و پسرش بجای نشیند و سودای و دیوانه بود و درویش و خواهد که جیهان ویران کند و پادشاهی کند یک سال و ۵ ماه و به میرد و پسرش بجای نشیند و ستم کند و به کشد مردمان و خواهد که همه کسی بزیر فرمان خود کند مردمان را دشواری رسد و از مِدوּح بمِدوּب شود و کارزار و خون ریزشت بود نشست خود در ببل سازد و بعد از آن در روم شود و بار رومیان کارزار کند و آشوب بود در جیهان مردم دشواری بود و از روم باز گردد و بمِدوּح شود و آن جلی کارزار کند و آن جلی بنشیند پادشاهی کند ۲۳ سال و در مِدوּح به میرد و اوی را ۳ پسر بود یکی بمِدوּح رود و یکی بمِدوּب

۵ 86 و یکی در ببل یکی را طاعت نه دارد و آن که در ببل بود پادشاهی نه کند و آن که بمِدوּح بود آشوب بود و بمِدوּب شود

و معرب از برادر ستاند و خون ریزشت بسیار بود و به میرد و از پس اوی یکی دیگر بر خیزد جامه سفید فرماید داشتن جامها سیاه از دنیا بر دارد و معرب بستاند و آشوب بسیار بود و خون ریزشت بود تازیان بسیار به کُشد و خلقان از شهرها بشهرها دیگر روند و **اسرائل** آن را دشواری بود و پادشاهی کند ۲۰ سال و به میرد و دیگری بر خیزد هم از معرب به آید و بـ **مورح** شود و اباز اهل **مورح** کارزار کند و مردمان را سختی بود و به کُشد مهتران و سرنکان ۰ بعد از آن کارزار کند بملیک بیل

a 88 و اباز ملیکان مغرب کارزار کند و خون ریزشت بسیار بود و جامها سپید دارند بهمه جهان دشواری بود و همه آن مردمان بر سر خویش پادشاهی کنند و لا ولا بود پس ملکی از رومیان به آید جامها سرخ دارد و به شود تا **دمشق** و کارزار کند و سرنکان و مهتران و ملیکان **و شمعهال** به کُشد پادشاهی از **و شمعهال** آن به شود منارها به کند مسجدها ویران کند و هیچ کس نه بود که نام فسل به برد و به شکند **ملכות و شمعهال** و باز نه خیزد هرگز و باقی مردمان بزنها راوی شوند و طاعت اوی برزند تا زنده به ماند و هرچه بطاعت اوی نه شوند بکُشت آیند و **اسرائل** آن سختی و دشواری رسد و **میلح** و **שבח** باطل کند و نه هیلد **مورح** خاندن و **صلوات**

b 88 کردن و قتل کند **اسرائل** آن بسیار پس **خُتک** آن **اسرائل** که در آن وقت **اسرائلی** نیگه دارد و بطاعت ایشان نه روند و پس این سختی که بـ **اسرائل** آن بود همه **اسرائل** آن جمع آیند و بـ **موشوبه** گردند و آن زمان **هکבה** بوختیگاری را بفرستد ایشان را و این کس که این همه عالم بستاند پادشاه کند ۹ ماه و به میرد و یکی دیگر از زمیان مغرب بر خیزد بترتر و دشمنتر از آن پیشین و علامتش آن بود که قدش ۱۰۰ گز ۱۱ هریشن بود و پایش ۱۰ هریشن و دهانش ۱ هریشن و مویش بود در روی بسیار و همه زمین معرب بستاند و مردمانی بد و کارزار کن باشند و همه عالم گرد آیند و پیش اوی شوند و چنین گویند که وای **مشیح** هست و آوازه آن مردمان بهمه عالم شوند

TRADUCTION

83 b. 1. Daniel, de ton temps même régnera un roi méchant : il régnera (un?) an, puis mourra.

2. Après celui-là s'élèvera un roi qui ne connaît point le Seigneur, il sera de teint rouge ; les hommes souffriront, il prêchera et se fera obéir des hommes à sa volonté.

84 a. 3. Après lui en viendra un autre, et tous les hommes seront éclairés. Ils épouseront leurs mères et leurs sœurs : ils adoreront le soleil et feront régner la paix dans le monde, de leurs jours. Leur roi fera beaucoup de bien aux hommes. Les sages d'Israel feront amitié avec eux, et apprendront beaucoup d'eux, et ils s'informeront du Seigneur auprès des Israélites. Mais les Israélites ne jouiront pas de la concorde dans leurs jours : ils s'attaqueront et s'extermineront les uns les autres, quatre cents ans durant.

4. L'ange de Jéhovah continua et me dit : Un autre roi s'élèvera qui ne craindra pas le Seigneur. Les hommes seront insolents, sans pudeur les uns des autres, et sans foi les uns avec les autres. Ils mépriseront l'ordre du Seigneur ; le vol et le meurtre se multiplieront ; des religions et des fois nouvelles se produiront dans leurs jours ;

84 b. le sang coulera et la violence régnera. Il y aura un roi méchant qui se donnera à lui-même le nom de *Bienheureux*. Il appellera les hommes devant lui, et aussitôt ils seront frappés de terreur et ne se relèveront plus.

5. Et moi, Daniel, je vis que dans leurs jours devait s'élever un roi de taille petite et de teint rouge ; il n'aura point de fortune ; il ne considérera pas l'Écriture du Seigneur. Il se décernera le titre de prophète. Il ira et viendra sur un chameau et sera chamelier. Il viendra du Theman et appellera les hommes à l'adorer ; beaucoup de mal viendra de lui aux Israélites. Parmi les Israélites, quelques-uns passeront à sa religion et à sa loi. Mais toi, ô Daniel, écris un testament aux Israélites, afin qu'ils ne passent pas à sa religion, qu'ils

n'abandonnent pas la loi de Moïse et observent la loi d'Israel. Et quant à celui d'entre eux

85 a. qui vient du Theman sur un chameau et dit : « Je suis prophète », toi, ô Daniel, dis-leur que jamais prophète ne s'est levé et ne se lèvera du Theman, et celui qui le dit dit un mensonge et une absurdité. D'eux (*sic*) viendra du mal aux hommes. Leur règne (*sic*) sera de 11 ans, et il mourra dans le Theman.

6. Après lui un autre s'élèvera : il sera haut de taille, aura barbe longue et cheveux noirs. Il appellera tous les hommes à lui obéir et sera puissant; 13 ans durant il régnera, puis mourra.

7. Après lui s'élèvera un autre, petit de taille, laid de figure. Il sera trompeur, et beaucoup de calamités fondront sur les hommes de son temps. Il se prétendra prophète et il appellera les hommes devant lui. Beaucoup de mal viendra aux Israélites. Il régnera 10 ans et mourra.

85 b. 8. Après lui un autre s'élèvera : il sera grand de taille et savant, mais sanguinaire. Il fera la guerre, viendra d'Occident et conquerra tout l'univers; le mal viendra aux hommes. Il ira jusqu'en Orient, fera la guerre, fera couler le sang; il régnera 12 ans et se fera tuer en Orient.

9. Un autre s'élèvera après lui; de son temps il y aura famine et misère, et les hommes souffriront. Il régnera 14 ans et 15 jours et mourra.

10. Après lui un autre s'élèvera et les hommes auront la paix sous son règne : il aura la tête haute, l'or et l'argent seront en abondance et les Israélites seront en paix. Il régnera 12 ans et 5 mois et mourra.

11. Un autre s'élèvera après lui et prendra sa place.

86 a. Il sera méchant et ne craindra pas le Seigneur. La famine régnera et les hommes seront malheureux. Il régnera 14 ans et 5 mois et mourra.

12. Après lui un autre s'élèvera : il sévira pendant 2 ans et mourra.

13. Après lui un autre s'élèvera : la paix régnera parmi les hommes, l'or et l'argent seront en abondance et les Israélites seront dans l'aise; il régnera 23 ans et mourra.

14. Après lui un autre s'élèvera : il sévira violemment. Sous son règne il y aura dans le monde famine et peste; il régnera 5 ans et 3 mois.

15. Et après lui un autre s'élèvera de l'Orient; il ira jusqu'en Occident; il conquerra tout l'univers; il sera bon pour les hommes et régnera sur tout l'univers 10 ans et 5 jours et mourra.

16. Après lui un autre s'élèvera

86 b. de Babel; la paix régnera parmi les hommes; il sera bon pour les Israélites; il régnera 13 ans et mourra.

17. Après lui, un autre s'élèvera : il élèvera des mosquées et des minarets parmi les hommes; ils feront la prière cinq fois par jour; il fera l'apôtre et le prophète; il appellera les hommes devant lui; il régnera 1 an et 2 mois et mourra.

18. Après lui, un autre s'élèvera, il sera éclairé; il amassera de l'or et de l'argent, et les hommes seront dans la joie; la paix régnera dans tout l'univers; les Israélites seront heureux; il mourra dans son palais et régnera 3 ans et demi.

19. Son fils le remplacera : il sera sage, il connaîtra le seigneur, il dissipera l'or et l'argent parmi les hommes; la justice et l'équité régneront dans le monde, la paix régnera et les Israélites seront dans l'aise. 87 a. Il se rendra en Orient, y mourra et régnera 10 ans

20. Son fils lui succédera, il sera mélancolique et fou et derviche. Il voudra dépeupler le monde; il régnera 1 an 5 mois et mourra.

21. Son fils lui succédera : il sera violent, il massacrera les hommes d'Israel, il voudra faire obéir chacun à ses ordres et les calamités fondront sur les hommes. Il ira d'Orient en Occident, il y aura guerre et le sang coulera; il s'établira dans Babel et après cela il ira en Roum, fera la guerre aux Roumis et remplira le monde de tumulte : les hommes

seront dans la détresse ; il reviendra de Roum, ira en Orient, y fera la guerre et restera là ; il régnera 23 ans et mourra en Orient.

22. Il aura trois fils : l'un ira en Orient, l'autre en Occident,

87 *b.* l'autre à Babel. L'un, celui de Babel, ne régnera pas ; celui qui est en Orient soulèvera le tumulte et envahira l'Occident, il enlèvera l'Occident à son frère, le sang coulera à flots et il mourra.

23. Après lui un autre s'élèvera ; il ordonnera de porter des vêtements blancs, il proscrira du monde les vêtements noirs ; il prendra l'Occident, il sévira violemment, le sang coulera : il massacrera les Tazis et les hommes s'enfuiront de ville en ville. Les Israélites seront dans la détresse ; il régnera 20 ans et mourra.

24. Et un autre s'élèvera qui viendra aussi de l'Occident ; il ira dans l'Orient et y fera la guerre aux gens de l'Orient. Les hommes seront dans la détresse ; il fera périr les grands et les officiers, et après cela il fera la guerre au roi de Babel.

88 *a.* Il fera la guerre aux rois de Maghreb ; le sang coulera à flots, l'on portera les vêtements blancs, la détresse régnera dans tout le monde, et tous ces hommes prétendront au pouvoir et ce sera une désolation.

25. Ensuite viendra un roi de chez les Roumis, qui portera des vêtements rouges, il ira jusqu'à Damas et fera la guerre, il massacrera les officiers et les grands et les rois d'Ismael. L'empire passera des Ismaélites, il démolira les minarets, détruira les mosquées et il n'y aura plus personne qui prononce le nom du maudit (Mahomet). Il brisera l'empire d'Ismael qui ne se relèvera plus. Le reste des hommes seront sous sa loi et prendront sa religion tant qu'il vivra et tous ceux qui ne passeront pas à sa foi seront massacrés. Les Israélites seront opprimés et dans la détresse ; il supprimera la Circoncision et le Sabbat, il ne laissera pas lire la Loi ni

88 *b.* dire la prière et il massacrera en masse les Israélites. Honneur alors à l'Israélite qui dans ces jours observera

l'Israélite et ne passera pas à la religion de ces étrangers. Et après ces souffrances des Israélites, tous les Israélites réuniront et feront pénitence, et en ce temps-là le Seigneur soit-il leur enverra délivrance.

Quant à ce conquérant du monde, il régnera 9 mois et 9 jours.

Et de la terre de Maghreb s'élèvera un autre, encore plus hostile que le précédent, et on le reconnaîtra à ce que sa taille sera de cent *gaz*, onze *arishn*, sa ceinture onze *arishn* et sa bouche d'une *arishn*; il aura la tête toute velue et il conquerra toute la terre du Levant. Ses ennemis seront méchants et batailleurs, et se réuniront à lui de tout l'univers et se rendront devant lui en disant : C'est toi! Et cette parole de ces hommes se répandra dans tout l'univers.

IV

La difficulté d'interpréter cette histoire prophétique par sa portée réelle vient du vague des figures. Je n'espère point identifier tous les personnages cités; mais il y a, je crois, quelques points de repère pour procéder à une identification et aux alentours.

Le premier personnage parfaitement reconnaissable est le faux prophète. Ce faux prophète qui vient sur un chameau de l'Arabie, c'est-à-dire de l'Arabie, et qui fait tant de mal aux Juifs d'Israel, est évidemment Mahomet. Donc les quatre premiers paragraphes doivent contenir un résumé de l'histoire de l'islamisme depuis Darius, sous lequel a lieu la prophétie, jusqu'à Mahomet.

Le troisième paragraphe se rapporte à une période où les Juifs épousent leurs mères et leurs sœurs et adorent le serpent, c'est-à-dire une période où règne la religion des Mages: la période achéménide ou la période sassanide? Ces relations d'amitié et d'instruction mutuelle établies entre les Juifs d'Israel et les Mages ont laissé leur trace en effet et dans le Parsisme et dans le Rabbinisme. La durée de 400 ans attribuée à cette période cadre encore avec la durée de la domination sassanides (226-651). Mais il faudrait prendre sur cette

période le règne du roi impie qui assume le titre de Bienheureux, بهشتی. Le seul roi sassanide qui porte un titre rappelant celui-là est Khosroes *Anôshîrvân*, انوشیروان (sixième siècle) : Anôshîrvân signifie « à l'âme immortelle ». Il faut dire pourtant que la tradition juive ne signale point de persécution sous ce prince (Graetz). Peut-être les Juifs furent-ils atteints cependant dans la réaction orthodoxe contre les excès de Mazdak qui ensanglanta les débuts d'Anôshîrvân.

Restent le premier tyran qui paraît du temps même de Daniel et le roi impie au teint rouge qui fait obéir les hommes à sa volonté. Pour le premier, on songerait à l'Assuérus d'Esdras (Cambyse?), qui fait interrompre la construction du temple commencé conformément aux ordres de Cyrus, si cet Assuérus n'était antérieur à Darius, sous lequel Daniel reçoit ses prédictions. Pour le roi impie au teint rouge on songerait à un Romain, Rome étant généralement personnifiée par Edom le Rouge; mais notre texte n'est pas d'origine palestinienne, le centre du judaïsme est pour lui en Perse; peut-être s'agit-il d'Antiochus Epiphane, qui a poussé jusqu'en Susiane.

Après Mahomet on s'attendrait à trouver la série des khalifes, d'autant plus que la chronologie devient ici très rigoureuse¹ : par malheur, elle ne cadre pas suffisamment avec celle de l'histoire. Les quatre premiers successeurs du camelier prophète règnent dans notre texte 13 ans, 10 ans, 12 ans, 14 ans et 15 jours; or les quatre premiers successeurs de Mahomet ont régné : Abou-Bekr, 2 ans (632-634); Omar, 10 ans (634-644); Othman, 12 ans (644-656); Ali, 6 ans (656-661). Il y a, comme on voit, accord parfait pour Omar et Othman, désaccord complet pour Abou-Bekr et Ali.

Pour retrouver un personnage parfaitement reconnaissable, il nous faut descendre jusqu'au vingt-et-unième. Ce roi qui règne 23 ans, s'établit à Babel, va faire la guerre à Roum, va de là guerroyer en Orient et y meurt en laissant trois fils qui s'entre-déchirent, est trait pour trait Haroun-al-Rachid, qui règne 23 ans, de 786 à 809, fait de Bagdad

1. Mahomet règne, selon notre texte, 11 ans, ce qui cadre à peu près avec la réalité, si on fait commencer son règne à l'hégire, 622-633.

(Babel) la ville des Mille et une Nuits, fait aux Grecs de Byzance, aux Roumis, une guerre si acharnée et si heureuse, et va mourir dans le Khorasan révolté, laissant trois fils dont les discordes vont troubler l'empire pendant plusieurs années.

Ce point de repère établi nous permet de remonter de quelques règnes. Son père, le vingtième roi, qui règne 1 an et 5 mois, doit être El Hâdî, qui, il est vrai, n'a régné que 1 an et 1 mois et demi (4 août 785-15 septembre 786); le père d'El Hâdî, El Mahdi, a régné exactement 10 ans comme le dix-neuvième roi (775-785). Ce dix-neuvième roi répand l'or parmi les hommes, nouveau trait commun avec El Mahdi, dont la prodigalité est restée légendaire¹ : il meurt en Orient; El Mahdi est mort dans l'Irak, à Masabadan, ce qui est bien à l'Orient pour l'écrivain juif de Babylonie.

Nous devrions ici trouver Almansor avec ses 22 ans de règne, puis le premier Abbasside. Almansor manque; le dix-huitième roi règne 3 ans et demi : c'est en chiffre rond le règne d'Abbas qui est resté sur le trône 3 ans et 8 mois (8 octobre 750-9 juin 754).

A partir d'ici toute concordance cesse. Il est cependant à remarquer que la somme des années de règne de notre texte, de Mahomet à Haroun-al-Rachid, est sensiblement celle de l'histoire réelle, si on y ajoute les 23 années d'Al Mansor qui a été omis.

Revenons à Haroun-al-Rachid et descendons. Il laisse trois fils dont l'un va en Occident, l'autre en Orient, l'autre à Babel. Haroun avait désigné par testament pour lui succéder l'un après l'autre trois de ses fils, en première ligne Amin, puis Mamoun, puis Mohammed, en donnant en apanage à ces derniers le Khorasan et l'Arménie : autrement dit, il établit Amin à Babel, Mamoun en Orient, Mohammed en Occident. Une guerre civile, courte mais atroce, donna l'empire, comme dans notre texte, au prince d'Orient, Mamoun.

Mamoun régna 20 ans comme notre vingt-troisième roi. Les troubles de l'Occident et les massacres de Tazis (d'Arabes) se rapportent sans doute aux soulèvements alides de Coufa. On sait que Mamoun, las des guerres de succession qui désol-

1. Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, tr. De Slane, II, 172 sq.

laient l'empire, résolut d'abdiquer en faveur des Alides, dont il prit la couleur verte, et proscrivit les couleurs noires des Abbassides. C'est ce qu'expriment les mots de notre texte : « Il proscrira du monde les vêtements noirs » ; on s'attendrait, il est vrai, aux mots « il ordonnera de porter des vêtements verts » au lieu « des vêtements blancs » ; mais si Mamoun prit les couleurs vertes, le blanc n'en était pas moins la couleur ordinaire des Alides : « Toutes les fois, « dit Ibn Kaldoun, que la puissance des Hachémites (ou « Abbassides) commença à décliner et que les Talébités (ou « descendants d'Ali, fils d'Abou Tabeb) se soulevèrent contre « eux, en quelque lieu et à quelque époque que ce fût, les « Talébités affectèrent de se distinguer en cela des Abbas- « sides par un usage tout contraire ; ils prirent des drapeaux « blancs et furent nommés par cette raison les *Mobyaddha* « (c'est-à-dire les blancs) ¹. »

Ici la chronologie cesse. Le roi suivant n'est point le successeur direct de Mamoun. Ce prince qui fond de l'Occident sur l'Orient, qui fait la guerre à la fois aux peuples de Maghreb et au roi de Babel (Bagdad) et sous qui on porte les vêtements blancs, me semble représenter le Mahdi fatimite, descendant d'Ali, qui fonde en Occident, en Afrique, un empire qui, s'étendant en Orient, est en lutte perpétuelle avec le khalife de Bagdad et un instant même est maître de Bagdad. C'est le moment de la grande anarchie en Orient : chacun saisit le pouvoir.

Le roi des Roumis, aux vêtements rouges, qui vient alors enlever l'empire aux enfants d'Ismael, démolit les minarets, détruit les mosquées, proscriit le nom de Mahomet, est évidemment le chef des croisés à la croix rouge, Godefroy de Bouillon. Il régnera 9 mois et mourra. Godefroy de Bouillon a régné 9 mois.

C'est alors que paraît l'Antechrist : nous sortons de l'histoire et tombons en plein messianisme. La conclusion qui semble résulter de là, c'est que notre texte a été écrit au lendemain de la mort de Godefroy de Bouillon.

1. Cité par Deffrémery, *Histoire des Sassanides*, note 174.

RÉPRIMANDE

A UN FONCTIONNAIRE ÉGYPTIEN

PAR PAUL GUIEYSSE

Les papyrus du Musée Britannique sont bien connus depuis les travaux de de Rougé, Chabas, Goodwin, et la publication de M. Maspero, *Le genre épistolaire chez les anciens Égyptiens*, qui contient la traduction de leurs principaux morceaux. Hymnes ou lettres, le style en est souvent outré, chargé d'épithètes hyperboliques, quand il s'agit des louanges du maître et surtout de celles du Pharaon; mais les lettres échangées entre le maître et ses disciples sont curieuses, en ce qu'elles font pénétrer bien mieux que les plus beaux monuments dans la vie intime des Égyptiens. L'excellence des lettres sur toute autre occupation est ce qui ressort principalement de cette correspondance : « Il n'y a que le scribe; lui, il prime tout ce qui est dans cette terre¹ ». Aussi n'y avait-il pas de blâmes assez forts pour les scribes, qui dégoûtés de leurs fonctions, songeaient à les quitter. C'est un thème favori qui revient à tout moment.

Le papyrus Anastasi IV contient des reproches de ce genre, adressés par son maître au scribe Pentaour², qui néglige ses fonctions, contemple d'un œil d'envie les régions de chasse de l'Occident, ou cherche des consolations au cabaret. Les travaux qu'il dirige ne marchent pas; alors il parcourt la campagne, contemplant le ciel, ou demeure assis

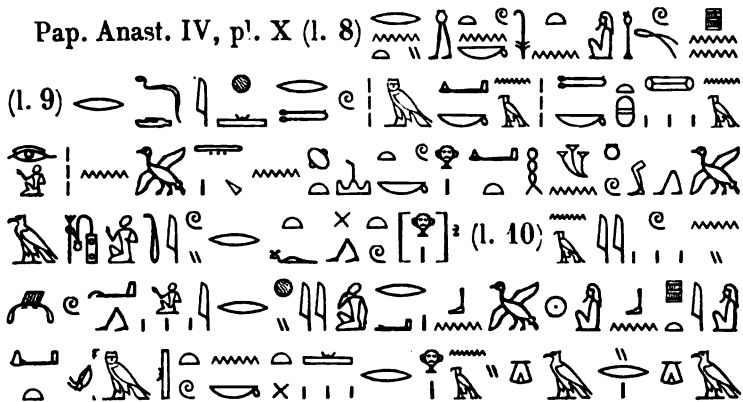
1. Maspero, *Genre épist.*, p. 35.

2. Ce nom est fourni par le Pap. Sallier I, qui contient le double d'une lettre du Pap. Anast. IV.

sous les dattiers occupé « à suivre son cœur » qui lui parle de Memphis et de ses plaisirs¹. Si l'on veut bien accorder une personnalité réelle à cette figure fantaisiste de Pentaour, telle que le papyrus permet de se la figurer, nul doute que ce ne soit dans un de ces moments de lassitude ou de négligence, que son maître, son supérieur hiérarchique qui l'a lancé dans la carrière administrative, lui a adressé la verte réprimande dont est donnée ci-après la traduction.

Ce texte n'a pas encore été traduit; il contient plusieurs mots nouveaux, ou d'un emploi peu fréquent; l'écriture en est bien lisible, malgré de petites lacunes du papyrus; mais il en doit être de ce document comme de tous ceux dont nous possédons des duplicatas. On sait que l'on ne peut compter que rarement sur un texte correct, et un signe omis, un déterminatif changé modifient souvent la traduction; aussi ne peut-on toujours se flatter d'avoir saisi le sens rigoureux d'un texte, surtout quand le récit se rapporte à des événements inconnus.

TRANSCRIPTION



1. Maspero, *Genre épist.*, p. 20, 22, 29 et suiv.

2. Les signes entre crochets sont rétablis d'après les traces qui on subsistent dans les déchirures très légères du papyrus.



1.  déterminatif abusif.
2. Le signe hiératique est mal fait ; il correspond au signe  ; voir la même erreur l. 7 de la même planche.
3.  idem.
4. Le papyrus a, dans cette partie, des traces de signes incorrects ; je les ai restitués de la façon la plus vraisemblable.



TRADUCTION

Cet ordre royal t'est envoyé pour te demander : Qu'est-ce que ces hommes qui sont avec toi, des Tektanas du pays

1. La restauration de plusieurs signes mutilés est évidente, en comparant avec les mêmes groupes, pl. X, l. 10.

2. Le signe  est le seul qui paraisse pouvoir compléter les fragments restants; après , il y a un mot omis, probablement .

3. Lecture évidente malgré la déchirure.

4. On aperçoit très bien le mot  malgré la lacune, puis, entre ce groupe et le signe , l'extrémité inférieure d'un signe long. Or, le mot suivant   est incomplet; il ne peut être, à cause du déterminatif, que l'abrégi de   , *murmurer*, ou    avoir confiance; le signe long est, je pense, un  véatif, ce qui donne *ne murmure pas*. D'après le sens général c'est la restitution qui me paraît la plus probable.

d'Out? Tu as fait partir le scribe Tauï pour réprimer leurs maraudages¹. Il faut parler haut sur l'heure! Ni Ra ni Ptah ne peuvent faire entendre quelque chose à ces réclamations² qui doivent être entendues, (puisque) le chef a envoyé pour dire que tu avais pris les Tektanas qui devaient servir le préposé aux fêtes³. Combien en as-tu? Tu en as trois! Qu'est-

1. Mot à mot : pour qu'il soit ému contre leurs pillards (voir la même phrase pl. 11, l. 4). Cette tournure passive impersonnelle se retrouve en plusieurs endroits, notamment pl. XI, l. 7 : « il sera trouvé pour toi » pour « on te trouvera ».

Ce mot  est un mot rare qui se présente ici sous une forme complète; on trouve  ennemi (de Rougé, *Stèle de Pianxi*, l. 124); on connaît les mots , errer, courir çà et là, et , faute, écart de la voie droite. Le déterminatif  donne le sens de *maraudeur, pillard*. — Le sens de *réprimer* donné à  indique le résultat des mesures que doit prendre le scribe Tauï.

2. Le mot      n'est connu par aucun autre texte; je l'ai traduit par *réclamation*, d'après le déterminatif et l'indication contenue dans la phrase suivante : « Le chef des Tektanas a envoyé pour dire, etc. » Cependant il y a peut-être lieu de faire un rapprochement entre ce mot et le mot     qui se trouve dans le Papyrus de Bologne (Chabas, *Mél. égypt.*, 3^e sér., t. II, p. 152), dans une phrase malheureusement isolée, et sans liaisons avec celles qui la précèdent et la suivent : « Dix kanerkas nous sont arrivés aujourd'hui. » Les deux mots en question n'ont pas leur équivalent dans les langues sémitiques, mais je leur crois une origine commune, parce que, dans beaucoup de mots où se trouve le groupe , ce groupe a simplement la prononciation *ou* au lieu de *nou* (Chabas, *Voy. d'un Égypt.*, p. 348). Le sens de *réclamation* pourrait convenir à la phrase citée du Papyrus de Bologne : « Dix réclamations ou dix affaires nous sont arrivées. » — Voir un article de Linck, *Rec. de trav.*, vol. II, p. 10.

3. Le groupe    est embarrassant; il est probable que le déterminatif  manque après  pour former le mot connu  , suivre, servir. Le titre   est nouveau; il exigerait le déterminatif  au lieu de , à moins que l'on ne considère ce dernier comme se rapportant à , les titres de composition avec  se passant souvent de déterminatifs. Le mot   , le préposé

ce qui t'est¹ donc tombé sur la tête comme un monceau de sable? On va te saisir, on va te livrer aux Tektanas; c'est à craindre comme conséquence. — Autre sottise énorme que tu as commise, au moment où tu as organisé le départ de Sa Majesté, Vie! Santé! Force! pour se rendre à An. Tu n'as pas fait partir l'équipage de camp, dont je disposais, à la suite de ton maître! Ce que tu as fait là est quelque chose de joli²! et pourquoi ne l'as-tu pas fait mettre en route? N'avais-tu pas été choisi à la place d'autres intendants du trésor, qui devaient se rendre près des Tektanas d'Out, pour réprimer leurs maraudages? Allons, finis-en³! Dès que la lettre de Sa Majesté, Vie! Santé! Force! te sera parvenue, écris au scribe Tauï, que tu as fait partir pour le pays d'Out, pour lui dire : « Allons! ne murmure pas pour te rendre chez les Tektanas, et (leur) renvoyer un à un les gens qui leur appartiennent. » Autrement on te trouvera digne de mort⁴. Remets ta lettre en main propre⁵ au serviteur de Tauï, et fais-le partir avec le courrier⁶ en plus grande hâte.

Le pays d'Out dont il est question n'est autre qu'une oasis, située entre l'oasis Parva des anciens et les lacs de Natron. Dans la grande inscription de Ménéphthah, relatant la victoire remportée sur les Lybiens et leurs alliés, le roi constate que les déprédations, commises par les envahisseurs avant leur

aux fêtes, serait un titre sacerdotal particulier peut-être aux Tektanas. On connaît un titre sacerdotal de composition analogue, le  (Chabas, *Mélanges*, 3^e sér., t. I, p. 159).

1. A rapprocher de l'expression familière « recevoir une tuile sur la tête ».

2. Littéral. : « Quelque chose de frais. »

3. Mot à mot : « Sors de (cela) pour ta face ».

4. Le ton général de la lettre ne permet pas de prendre au sérieux cette expression, bien connue d'après les textes judiciaires. En français, l'on dirait : « Tu te trouveras dans un cas pendable. »

5. Littéral. : « En main seule. »

6. J'ai traduit par *courrier* le mot , se hâter, malgré l'absence du déterminatif , car le mot  ne s'emploie guère qu'avec des êtres animés.

écrasement, se sont étendues jusqu'aux montagnes d'Ou¹. Sous les Ramsès, ce pays était occupé par une peuplade ou tribu portant le nom de Tektanas², nom qui n'est malheureusement connu que par ce texte. C'étaient probablement les restes d'un de ces peuples qui avaient tenté à plusieurs reprises d'envahir l'Égypte, que les Pharaons cantonnaient en divers lieux, et dont ils tiraient des troupes auxiliaires. Les Tektanas, gens remuants et dans une position difficile à surveiller, ne se faisaient sans doute pas faute de marauder sur la frontière du Delta, et Pentaour avait reçu la mission délicate de mettre fin à ces désastres, sans froisser la susceptibilité de la tribu.

Se sentant dans une fausse position envers les Tektanas par suite de l'enlèvement de quelques-uns d'entre eux, il avait préféré se décharger de sa tâche sur un inférieur, le scribe Tauï, qui comprend les ennuis de la situation, et, une fois mis en route, ne se presse pas d'arriver à destination. Le maître de Pentaour fait sentir à celui-ci qu'il est responsable de ses actes et lui reproche une autre faute, celle-ci commise envers lui, et par suite plus grave peut-être à ses yeux que la première. Il lui rappelle que sa position n'est due qu'à la faveur, mais l'affection que, comme protecteur, il porte toujours à son protégé, lui fait donner à ce dernier un conseil pour sortir de l'impasse fâcheuse où il s'est engagé, et les négligences de Pentaour seront encore une fois pardonnées.

Le ton général et le style de cette lettre sont plus vifs et animés que ne le sont en général les documents de cette

1. Chabas, *Étude sur l'antiquité historique*, 1^{re} éd., p. 198.

2. Chabas, *Idem*, p. 215, a décomposé le nom complet pour en tirer un autre nom de tribu, le   |, qu'il considère comme un corps d'observation établi en cet endroit; je me rallie d'autant plus facilement à cette opinion, sauf pour le nom que je conserve en son entier, qu'en deux endroits du texte (pl. XI, l. 1 et 6) le mot a, en plus du déterminatif , celui-ci . — Un autre exemple d'oasis, dont les habitants ont une origine étrangère, est fourni par Hérodote; d'après lui, l'oasis d'Ammon était habitée par des Samiens de la tribu Eschrionnienne (livre III, 26).

nature; peu importe au fond, qu'elle soit une pièce réellement historique ou une œuvre de pure imagination dictée par le maître scribe à ses élèves; on y sent l'ennui du supérieur, qui se trouve au fond un peu atteint par les sottises de son subalterne. Plusieurs expressions, traduites littéralement, présentent une allure toute française et sont du style le plus familier. L'on avait déjà remarqué que bien des expressions égyptiennes conservent toute leur saveur, traduites en français, mais aucun autre texte n'en contient autant de réunies, et c'est ce qui fait le principal intérêt de ce spécimen de correspondance des scribes égyptiens.

30 octobre 1885.

ELAZAR, LE PEITAN

PAR JOSEPH DERENBOURG

Le Psautier paraît avoir fourni les premières prières au rituel juif (*Siddour*¹). Les sacrifices sanglants furent de bonne heure considérés comme des symboles : la victime immolée sur l'autel était la rançon de l'homme coupable². L'acte matériel reçut son vrai sens par les psaumes que les Lévites, placés sur les marches qui du parvis des hommes conduisaient au parvis des prêtres, chantaient avec l'accompagnement des instruments de musique³. Une tradition, qu'on a tout lieu de croire authentique, désigne le psaume destiné à chaque jour de la semaine⁴. A ces psaumes se rattachait la récitation de certains chapitres du Pentateuque, le décalogue, la confession de l'unité de Dieu, un résumé des récompenses promises à l'homme pieux et des châtiments dont Dieu menaçait les transgressions de sa loi⁵. Ces passages de l'Écriture étaient encadrés dans un certain nombre de bénédictions, prières ainsi nommées parce qu'elles se terminent généralement par les mots : Béni soit Dieu⁶.

Toutes ces prières sont écrites dans un hébreu pur et simple; aucun autre artifice que, dans quelques-unes, l'ordre

1. Littéralement : *ordo*, ordonnance; sous-entendu « des prières » (סדור תפילות).

2. *Osee*, xiv, 3; I *Sam.*, xv, 22; *Isaïe*, i, 11 et suiv.; *Jérémie*, vii, 22 et suiv.

3. Voyez Graetz, *Die Psalmen, Einleitung*, p. 53 et suiv.

4. M. Tâmid, ch. vii, 4.

5. La récitation du Décalogue a disparu plus tard du Rituel; on paraît avoir craint qu'on n'attribuât moins de valeur aux autres préceptes du Pentateuque. La propagande des idées de saint Paul n'a certes pas été étrangère à cette suppression.

6. M. Berâchôt, ch. i, § 4.

alphabétique, qu'on rencontre déjà dans certains psaumes et dans les Lamentations¹. Elles respirent le sentiment d'une douce piété et s'élèvent parfois à l'expression d'un saint idéal sur les destinées de l'humanité².

La prière était suivie d'une instruction : des lectures régulières d'extraits du Pentateuque et des Prophètes terminaient l'office, et c'est une conception fausse de vouloir considérer ces péricopes comme les premiers et les plus anciens éléments du culte de la synagogue³.

Un grand nombre de ces prières remontent à une époque bien antérieure à la destruction du second temple. La pompe du Sanctuaire ne dispensait pas des prières qu'on récitait dans les réunions privées et dans les oratoires. Les apôtres prêchent la nouvelle loi partout en Palestine, comme hors de la Terre-Sainte, dans les maisons de prières qu'ils rencontrent dans toutes les grandes villes.

Le rituel juif a son histoire, et les événements, joyeux ou tristes, des siècles qui précèdent et suivent la dispersion définitive du peuple y ont laissé leur empreinte ineffaçable. Une analyse rigoureuse ne parvient pas à faire partout distinguer le fonds ancien des additions et changements que le temps lui a fait subir. Cependant, grâce à la tradition et à une saine critique, on a pu fixer certaines époques dans le développement du rituel, qui paraît avoir été arrêté définitivement entre le quatrième et le cinquième siècle de l'ère chrétienne⁴.

1. Dans la prière principale appelée les *Dix-huit* (שמונה עשרה), on a évité jusqu'au *Schém* pour le pronom relatif, qui cependant est déjà employé dans l'Ecriture. Car, si nous rencontrons cette lettre trois fois dans la bénédiction de *môdêm*, elle provient des interpolations postérieures et manquait primitivement. Voyez entre autres le *Siddour de Rab Amram* (Varsovie, 1861), I, p. 8.

2. Comparer les passages suivants : « Que le monde entier se range sous le règne du Tout-Puissant et que tous les hommes invoquent ton nom ! Que tous les habitants de la terre reconnaissent et sachent qu'ils doivent s'agenouiller devant toi, » etc.; ailleurs : « Que toutes les créatures ne forment qu'un seul faisceau pour accomplir ta volonté avec un cœur sincère. »

3. L'Eglise a, dès son origine, imité la Synagogue en réunissant dans ses offices à la prière l'instruction tirée de l'Ecriture.

4. Voyez, pour tout ce qui précède, Rapoport dans sa *Biographie de Kalir* (Bikkouré-haïttîm, annuaire écrit en hébreu, Vienne, 1829) et

A quelques variantes près, le rituel est le même en Palestine et en Babylonie, en Italie, en Grèce et dans le nord de l'Afrique. Le Patriarchat de la Galilée est supprimé au quatrième siècle, les Académies de la Mésopotamie perdent de leur éclat vers la même époque, et, vers la fin du cinquième siècle, aucune autorité reconnue n'aurait pu imposer les mêmes recueils aux Juifs dispersés dans tous les pays du monde civilisé.

La force créatrice n'était cependant pas éteinte. Il se présente bientôt un certain nombre d'auteurs, appelés dans les pays arabes *Schou'arâ*, poètes, et chez les Juifs des pays latins ou grecs *Peitanîm*, au singulier *Peitan*, *Poeta* ou *ποητής*, qui composent des *Pioutîm*¹, ou poésies religieuses, qu'ils ajoutent au rituel et qu'ils savent faire adopter par les communautés.

Le style de ces nouveaux morceaux est bien différent de celui qu'offrent encore les morceaux les plus modernes de l'ancien rituel. L'hébreu classique de la Bible est mort et on en a perdu jusqu'à l'esprit. Le vocabulaire n'est plus exclusivement celui de l'Écriture; il emprunte un nombre considérable de mots au grec, au latin et aux idiomes des autres peuples, mots qui avaient déjà pénétré dans les Talmuds et surtout dans les Homélies des *Midraschîm*. En étudiant ces livres, on s'était habitué à considérer ces intrus comme faisant partie du trésor de l'ancienne langue sacrée et on leur imposait les formes et les règles d'une langue sémitique. Les anciennes racines hébraïques elles-mêmes étaient maltraitées d'une singulière façon, au point qu'un grammairien du dixième siècle a pu dire que l'hébreu était devenu comme « une ville démantelée et dont les murs étaient partout battus en brèche² ».

Zunz, *Gottesdienstliche Vorträge der Juden* (Berlin, 1832), p. 366 et suiv.
— Une excellente édition des prières dans lesquelles les principales variantes sont données a été publiée par Baer, sous le titre de *Abodath Israel*, Rödelheim, 1868.

1. Ce dernier mot est une formation hébraïque dérivée du mot פייץ ou le פ est considéré comme le troisième radical de la racine.

2. Voyez Hayyoudj, *Traité des Lettres douces*, éd. Nutt., p. 3. — Sur le caractère particulier de ce langage, voyez *Opuscules et Traité d'Abou'l-Walid*, Introduction, p. 29.

L'ordre alphabétique devenait la règle constamment suivie; on y ajoutait la rime et l'acrostiche du nom de l'auteur¹. L'œuvre prenait ainsi un caractère personnel que l'ancien rituel ne connaissait pas; l'auteur, fier de sa poésie, désirait ne pas se laisser oublier. On cherchait surtout à se servir de mots et de formes rares, et on admirait d'autant plus que les difficultés vaincues avaient été plus nombreuses.

Parmi ces peitanim brille au premier rang Elazar, surnommé dans la littérature juive *Hakkalir*.

On lui doit des compositions liturgiques pour toutes les grandes fêtes, pour les sabbats extraordinaires, pour les jours de jeûne et pour les petites fêtes des Macchabées et d'Esther. Ces compositions forment jusqu'à ce jour le fonds des prières qui se récitent en Allemagne, en France, en Italie, et il est probable qu'autrefois elles étaient également répandues dans les pays musulmans. Mais là, les compositions au langage dur et obscur d'Elazar ont dû céder la place aux poésies harmonieuses et suaves des auteurs espagnols, tels que R. Isaac b. Giat, Mosé b. Ezra, R. Jehudâ Halévi, Salomon b. Gabirol, etc.

Malgré la grande célébrité et l'incontestable autorité dont Elazar paraît avoir joui, on ne connaît exactement ni son nom, ni son pays, ni l'époque où il a vécu. Sur tous ces points existent les opinions les plus diverses. Dans les acrostiches, son nom Elazar est suivi tantôt de « fils de R. K'lr » (בִּירְבִּי קִלִּיר), tantôt de « fils de R. K'lr » (בִּירְבִּי קִילִיר). On le surnomma, pour cette raison, plus brièvement *Hakkalîrî* (הַקִּלִּירִי) « le Kalfrite² ». Mais bientôt on laissa tomber le dernier *î*, destiné à indiquer l'origine, et on obtint la forme inintelligible de *Hakkalir* (הַקִּלִּיר). Aussi R. Nathan b. Jehiël de Rome, dans son dictionnaire rabbinique³, explique-t-il ce nom par le

1. Les mêmes procédés se rencontrent déjà dans les chants liturgiques syriaques d'Ephrém.

2. C'est ainsi que dans le Pentateuque on trouve des formes comme הַקִּלִּירִי, הַקִּלִּירִי, et encore dans une poésie citée par Ibn Djanah (*Kitab al-Louma'*, p. 235) Haqqorhi; autrement les auteurs du moyen âge appellent Salomon ben Isaac de Troyes, plutôt יצחקי, et Moïse ben Maïmoun מַיְמוֹנִי sans l'article.

3. *Aruch*, s. v. קִלִּיר.

mot *Kilourit*, « sorte de gâteau », sur lequel était inscrite une formule cabalistique; il prétend qu'Elazar a dû son talent particulier à ce gâteau dont son père le nourrissait fréquemment. Cette légende ridicule a passé à travers toutes les chroniques juives du moyen âge¹. Voilà pour le nom d'Elazar. On n'était pas plus heureux pour une autre partie de ses acrostiches. A la suite du mot Kilfr on y trouvait l'indication de *Kiriat-Séfer* (קִרְיַת סֵפֶר); or, c'est le nom d'une ville de la Palestine qu'on rencontre dans la Bible² et dont l'emplacement est tout à fait inconnu. On en concluait néanmoins que notre auteur était Palestinien³. Mais dans la Terre-Sainte, on ne célèbre les fêtes de Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles qu'un seul jour, tandis que dans les autres pays on a conservé l'habitude de garder le repos pendant deux jours; nous possédons d'Elazar des rituels complets pour deux jours de ces fêtes : il ne pouvait donc pas être Palestinien. On s'est alors décidé à faire de lui un Italien et à prendre le nom de Kiriat-Séfer comme la version hébraïque de quelque ville ou village de l'Italie auquel ce nom pourrait s'adapter. Kiriat-Séfer signifie « ville de livre », et Zunz a voulu y reconnaître un endroit obscur nommé *Lettere*; on a encore tenté d'autres combinaisons. Voilà pour le pays d'Elazar.

On croyait être plus heureux dans les tentatives qu'on faisait pour déterminer son époque. Après qu'on eut soutenu

1. Voir *Kerem Chemed*, vol. VI, p. 31, un extrait du Mahzor de Vitry, qui prouve que R. Tam, rabbin français du onzième siècle, connaissait cette légende. Quoique cette épithète aurait dû plutôt s'appliquer à Elazar qu'à son père, c'est cependant ce dernier qui a eu ce surnom de Kâlir, ajoute Luzzato, parce qu'il était le premier qui eût fait manger de ces sortes de gâteaux à son fils. — Cependant, comme nous le verrons, Luzzato lui-même voit dans Kilir un nom géographique.

2. *Josué*, xv, 15.

3. C'est l'opinion de S. Cassel dans le *Zeitschrift* de Frankel, 1846, p. 224-226. Rapoport voit dans le mot Kalir le nom de la ville de Cagliari en Sardaigne, et J.-S. Reggio est du même avis. On comprend difficilement comment le nom d'une ville aurait été précédé de « *fils de Rabbi* ». Aussi Reggio a-t-il cherché à identifier קִרְיַת סֵפֶר (ville [du livre] avec une localité appelée encore aujourd'hui *Civita di Penna*. Luzzato (*Halichoth kedem*, 1845, p. 56-64) a déclaré d'abord que מֵלְעָזָר était né en Allemagne, plus tard il l'a dit originaire de Babel, et, selon lui, Kiriath Sefer ne serait autre que Pumbadita, siège de l'ancienne Académie de la Babylonie, aujourd'hui Sippara.

pendant longtemps qu'il était contemporain des auteurs Mischnâh ou, pour le moins, des docteurs du Talmud. R. Elazar, qui a répandu tant de lumières sur le chaos de la littérature juive du moyen âge, avait découvert un passage d'une élégie composée par Elazar pour être récitée chaque an neuf d'ab, et dans laquelle il se plaint que le temps détruit « depuis plus de neuf siècles¹. » Nul doute qu'Elazar aurait vécu vers l'an 970 de notre ère, c'est-à-dire dans la seconde moitié du dixième siècle. Et cependant c'est absolument impossible ! R. Saadia Gâôn, qui mourut en 942, cite Elazar dans son *Commentaire sur le Séfer Ieser*, et, dans une pièce du même auteur, publiée récemment, notre Elazar et quatre autres poètes liturgiques sont désignés comme des « anciens³ », ce qui suppose un interval

1. תשע מאות ועוד. La même date est répétée dans la *Kenossim* neuvième jour d'ab.

2. Ms. de la Bodléienne, n° 1533 (Catal. de M. Neubauer), ch. 10. Ce morceau a été publié d'abord dans une traduction hébraïque par un manuscrit de Munich, par Landauer dans le *Literaturhistorische Orient* (1841); Ewald et Dukes, *Beiträge zur Geschichte der jüdischen Auslegung*, 1844, II, p. 14. On a d'abord considéré ce passage comme une interpolation du traducteur (*Encyclopédie d'Ersch et Gruber, Jüdische Literatur*, p. 427, note 23), mais il se trouve également dans l'original arabe et dès lors ne saurait être suspecté.

3. B. Stade, *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft*, année 1876, article de A. Harkawy, p. 83. Voici le passage : *יבית עליהם מן קול الشعراء الاولين ייסי בן ייסי וינאי ואלעזר ופינחס פעל זלכ פאמא מן קול الشعراء לאפרין אינא פלא תגדני אזכר שיהא הג*. « Puis, toutes les fois que j'ai cru pouvoir citer un exemple tiré des poètes les plus anciens, tels que Jôsé Jannaï, Elazar, Josué et Pinhas, je l'ai fait. Mais, lorsqu'il s'agit de citer les poètes les plus rapprochés de nous, tu trouveras que j'en suis abstenu, » etc. — Saadia applique cette méthode dans son *Commentaire*, cité dans la note précédente, en donnant, comme exemple d'une paronomasie, d'abord *Isaïe*, xxiv, 17 (פחד ופחת ופח), et ensuite *piout* d'Elazar : *אלעזר לסוכני המוסכי להסיכי בנסיכת קדוש*.

Il entre assez dans les habitudes des grammairiens du dixième siècle de citer non seulement les versets de l'Ecriture, mais également les compositions des anciens poètes juifs. Saadia a nommé les cinq Peitanim dans l'ordre chronologique. Pour R. ben José, voyez *Revue des Etudes juives*, vol. VI, p. 76-77; pour R. Landshuth, *Amoudê Haabôdâh*, s. v.

à deux siècles entre Saadia et Elazar et nous conduit, pour le moins, vers les premières années du huitième siècle. En outre, l'ignorance de R. Nathan, qui vivait dans la première moitié du onzième siècle, sur tout ce qui est relatif à Elazar et à sa famille s'expliquerait difficilement si Elazar et Nathan, tous les deux Italiens, avaient vécu presque à la même époque. Pour comprendre néanmoins les mots de la *Kerôbah* et de l'élégie que nous avons cités plus haut, il faut supposer que l'officiant qui faisait le service dans la synagogue changeait le nombre de sept cents qu'Elazar y avait probablement mis, en huit cents et neuf cents lorsqu'un nouveau siècle s'était écoulé, depuis la catastrophe qui avait amené la destruction du temple de Jérusalem. Il se pourrait aussi que la rédaction d'un recueil spécial d'un Rituel pour ce *Neuf d'Ab* ne remontât qu'au dixième siècle et qu'en y introduisant les poésies d'Elazar, on leur eût donné cette date¹.

Tout en discutant les opinions de nos devanciers, nous avons déjà établi un point certain pour l'époque où vivait Elazar. Elle ne pouvait pas être postérieure au commencement du septième siècle. Une autre réflexion paraît nous conduire au même résultat. Les peitanim ont pris l'habitude de désigner Rome par le mot *Edôm* et, après que les empereurs se furent convertis au christianisme, *l'empire d'Edôm* devint le terme constant pour indiquer la domination des Chrétiens. Lorsqu'au septième siècle l'Islam naissant sortit de l'Arabie pour s'emparer de la Mésopotamie, de l'Assyrie, du nord de l'Afrique et pour lancer ses armées victorieuses sur le midi de l'Europe, ce fut le nom d'Ismaël qui servit à désigner le conquérant. Les violences exercées par les Chrétiens et les Musulmans sont appelées depuis le huitième siècle les persécutions d'Edom et d'Ismaël². Or Elazar, dans ses pioutim, ne mentionne encore qu'Edom; il a donc vécu à une époque où les Khalifes, successeurs de Mohammed, n'avaient encore atteint ni l'Espagne ni le midi de l'Italie³.

1. Le *Siddour* de Rab Amram ne connaît encore ni la récitation des Lamentations, ni celle des élégies (*Kinnôth*) pour ce jour.

2. Voyez Zunz, *Die Synog. Poesie des Mittelalters*, Berlin, 1855, p. 444 et suiv.

3. On a depuis longtemps abandonné l'interprétation bizarre que

Si Elazar a vécu en Europe, c'était sans doute en Italie. Au commencement du huitième siècle, ni la France ni l'Allemagne ne possédaient encore d'écoles pour les études juives; l'ignorance devait y être absolue et l'on sait qu'au neuvième siècle seulement Charles le Chauve amena de Lucques à Mayence les premiers docteurs capables d'enseigner la loi¹. En Italie, au contraire, la science rabbinique a toujours fleuri; Bari et Otrante avaient de bonne heure des écoles et de nombreux élèves. A la prise d'Averso (925) dix docteurs célèbres furent égorgés par les Musulmans et le jeune Sabathai Donolo fut vendu²; à Rome, le grand-père de R. Nathan semble avoir déjà possédé un vaste savoir rabbinique. C'était donc dans ce pays qu'Elazar pouvait puiser cette connaissance merveilleuse des légendes et des prédications contenues dans les Midraschim. En sa qualité d'Italien, le père portait probablement un nom romain, et *Klîr* ou *Kilîr* répond exactement au nom de *Celer* (Κέλερ)³.

Personne n'ignore que, depuis le deuxième ou troisième siècle avant l'ère chrétienne, les Juifs avaient pris l'habitude de porter les noms d'Alexandre, d'Antigone, de Hyrkan, d'Aristobule, de Listus, de Romanus, de Crispinus et bien d'autres noms profanes, auxquels ils n'avaient pas même toujours soin d'ajouter un nom biblique.

Il est probable que *Celer* ne s'étant pas occupé des études sacrées, n'a légué que ce nom à son savant fils Elazar, bien que d'après une source contestée⁴ Celer ait encore porté le nom de Jacob.

donne Rapoport d'un passage de Kalir, dans lequel il a voulu reconnaître une allusion aux Tures; voyez *Biographie de Kalir*, note 5 (p. 101).

1. Grätz, *Geschichte d. Juden*.

2. Sur Donolo, voyez Steinschneider, *Catalogue de la Bodléienne*, col. 2231. La date exacte de la prise d'Averso n'est connue que par la préface de Donolo à son livre intitulé : *Hakmôt* (A. Geiger, *Melo hof-naïm*, p. 31); cf. Amari, *Gli Arabi in Sicilia*, II, p. 151.

3. Dans une lettre hébraïque insérée dans le *Kerem chemed*, vol. VI (Prague, 1841), p. 8, Zunz, avec son tact habituel, entrevoit bien que le nom de *Kalir* pourrait bien être un nom profane, « tel que les Israélites en adoptaient à cette époque ». Mais il ne désigne pas le nom.

4. *Yuhasin*, éd. Cracovie, p. 34. — Celer, comme surnom de Jacob, serait peut-être une allusion au verset d'Osée, XII, 13 : « Et Jacob s'enfuit, » etc.

Il nous reste encore à découvrir la localité d'où Elazar était originaire, en d'autres termes quel est le nom profane qui se cache sous Kiriath-Sêfer.

On sait que depuis l'ensablement du port d'Ostium à l'embouchure du Tibre, le commerce de Rome se détourna vers une autre embouchure de ce fleuve et qu'à cet endroit il se forma une localité qui prit le nom de *Portus*. Déjà au commencement du quatrième siècle, l'importance de cette ville était telle qu'elle devint un évêché et par conséquent une *civitas*¹.

Les Juifs qui faisaient le commerce d'exportation et d'importation durent s'établir en grand nombre dans le nouveau port.

Si on lit les deux mots hébreux de Kiriath-Sêfer, simple allusion au nom biblique, *Kiriath-Sefar* (קִרְיַת סְפָר), on a la traduction littérale de *Civitas Portus*².

Nous pouvons donc soutenir avec une grande probabilité que notre peitan était Elazar, fils de Celer (Jacob), de Portus, près de Rome et qu'il est né au commencement du huitième siècle.

L'existence d'une communauté juive à Portus n'est pas une simple hypothèse; des épitaphes grecques de cette époque le prouvent avec la dernière évidence. Déjà en 1602, Bosio avait découvert un cimetière près de la *Porta Portuensis*, mais on en a depuis perdu la trace³. Cependant de Rossi nous a conservé une inscription de Porto ainsi conçue :

ΚΑΛΥΔΙΟC
ΙΩΧΗC ΑΡ
ΧΩΝ ΕΖΗ
CΕΝ ΕΤΗ
ΑΕ

1. Je dois cette indication à mon savant confrère M. Longnon.

2. On sait qu'au moyen âge les rabbins avaient l'habitude de traduire en hébreu les noms profanes des villes de manière à y retrouver les noms de localités de la Palestine; ainsi Lunel devenait Jéricho parce que Luna est יֶרִיחַ; Montpellier (Mons pessulanus) devenait מֶדִּינַת גִּבְעַת, *civitas Nemorum*, et ainsi de suite.

3. Voyez entre autres, Garrucci, *Cimitero degli antichi Ebrei*, Roma, 1862.

« Claudius, fils de Jôsê, archonte. Il vécut trente-cinq ans¹. »

A l'inverse de ce que nous avons trouvé pour Elazar, le père porte ici le nom hébreu si répandu de Jôsê (Joseph) et le fils le nom romain de Claudius. Le titre d'archonte donné à Claudius prouve en outre l'existence d'une communauté organisée dans cette localité à une époque ancienne².

Grâce à la complaisance de M. de Rossi, nous disposons encore de quelques autres inscriptions grecques provenant de Porto et conservées dans les papiers du cardinal Pacca. Notre savant confrère M. Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, a bien voulu nous servir d'intermédiaire auprès du célèbre archéologue italien. Nous avons tout lieu de croire ces inscriptions inédites :

1) ΕΝΘΑΔΑΙ
ΚΕΙΤΑΙ
ΔΩΡΕΙC
ΕΝΙΡΗΝΗΗΚΟΙ
ΜΗCΙCΑΥΤΗC

« Ci-git Doreis, que sa couche soit en paix. » Cette épitaphe porte la note : *In ædibus episcopi Portuensis*. Le candélabre placé en bas et la formule ἐν εἰρηῇ, etc., indiquent suffisamment l'origine juive³.

2) ΕΝΘΑΔΕΙΚΕ
ΤΙCΑΡΡΑ
ΜΕΤΑΤΟΥ
ΥΙΟΥCΑΥΤΗC
ΕΝΕΙΡΗC

« Ci-git Sarra avec son fils, en paix. » Le nom de la défunte ainsi que l'emblème placé à la fin de la dernière ligne prouvent suffisamment l'origine juive. Comme pour la précédente épitaphe, M. de Rossi ajoute : *In ædibus episcopi Portuensis*. Il en est de même pour la suivante :

1. *Bullettino*, t. IV (1^{re} série), 1866, p. 40.

2. Schürer, *Die Gemeindeverfassung der Juden in Rom.*, p. 21 et 22, Leipzig, 1879.

3. La formule grecque répond à יהי משכבו שלום.

- 3) ΕΝΤΑΔΕΚΙΤΕ
 ΤΥΓΑΤΕΡΕΣΔΥΟ
 ΠΑΤΡΟCTΩΝ
 ΕΒΡΕΩΝΓΑ
 ΔΙΑΤΟCΚΑ
 ΡΑΕΝΙ
 ΡΗΝΗ

« Ici gisent deux filles du père des Hébreux, Gadias; que leur tête soit en paix. » Cette dernière formule de vœu est rare. Mais cette inscription rappelle l'építaphe d'une autre fille de ce même Gadias (C. I. G. n° 9909) ainsi conçue :

Ὡδε κεῖτε Σχλώ[μῃ] θυγάτηρ Γαδία πατρός συναγωγῆς Αἰθρέων.
 Ἐδίδωσεν λ(υ)πέαντας μα. Ἐν εἰρήνῃ ἡ κοίμησις αὐτῆς¹.

Dans la nouvelle inscription, il faut sans doute suppléer « τῆς συναγωγῆς » après « πατρός ». Pour ce qui est de « Αἰθρέων » et de « Ἐθρέων », ce sont deux orthographes différentes du même mot. Mais qu'est-ce que cette synagogue des Hébreux? M. Schürer² risque l'explication qu'il s'agit des Juifs parlant hébreu. Cependant, l'office se faisait dans toutes les synagogues de Rome et de l'Italie en hébreu et il nous paraît peu probable que ce soit là la cause qui aurait déterminé la dénomination spéciale de cette synagogue. Le père s'appelle Gadia, nom qui répond à Gaddi, le prince de la tribu de Manassé (Nombres, XIII, 11) ou à Gádi, père de Menachem, roi d'Israël (II Rois, xv, 14); ce nom qui ne se trouve nulle part ailleurs appartient donc aux descendants de Joseph. Or, on sait que les Samaritains étaient nombreux à Rome; s'y seraient-ils nommés *Hébreux* et Gadia aurait-il été le chef de leur synagogue? Les Juifs étaient nommés par les Grecs et les hellénistes « Ἑβραῖοι ». Les Romains les appelaient, à de très rares exceptions près, « Judæi ». Les Samaritains ne pouvaient, dans aucun cas, se ranger parmi les « Judæi » puisque ce nom désignait leurs plus ardents adversaires; le nom d'Israélites, qu'ils se donnèrent volontiers dans la suite, était tout à fait inusité à Rome et ne se

1. Les deux filles de Gadia étaient probablement mortes en bas âge, ce qui fait qu'on n'a donné ni leur nom, ni la durée de leur vie.

2. *Op. cit.*, p. 16.

rencontre que plus tard chez les Pères de l'Eglise. Ce n'était pas chose facile à Rome que d'adopter un nom tout à fait ignoré pour une réunion qui prétendait exercer un culte ; le seul nom qu'ils pussent choisir sans exciter la méfiance des Romains était donc celui d' « Hébreux ». Si Josèphe (Antiq. Jud., XI, VIII, 6) nous a dépeint d'une manière exacte la rencontre d'Alexandre avec les Samaritains, ceux-ci auraient déclaré au roi de Macédoine qu'ils étaient des Hébreux et auraient renié le nom de « Judæi ». C'était un moyen de se rattacher à une nation et à une religion connue sans être confondus avec elle¹.

L'inscription suivante écrite en fort bon grec se compose de deux morceaux qui s'adaptent parfaitement, et dont, l'un désigné dans notre copie par *A*, se trouve « *In ædibus episcopi Portuensis* » tandis que le second désigné par *B* se trouve au musée de Latran. La voici :

<i>A</i>	<i>B</i>
4) KATTIA AMMIAC Θ ΛΟΥ ΠΑΤ[ΡΟΣ] CYN ΚΑΡΚΑΡΗCΙ *ΩΝ Κ CΑ ΕΝ ΤΩ *ΙΟΥΔΑΙCΜ ΤΡΙΑΚΟΝΤΑ ΚΑΙ ΤΕCС CΥΜΒΙΟΥ ΕΙΔΕΝ ΕΚ ΑΥΤΗC *ΕΓΓΟΝΑ Ω AMMIAC *	ΥΓΑΤΗΡ *ΜΗΝΟΦΙ *ΑΓΩΓΗC ΤΩΝ ΑΛΩC ΒΙΩCΑ Ω ΕΤΗ ΖΗCΑCΑ ΑΡΑ *ΜΕΤΑΤΟΥ ΤΩΝ ΤΕΚΝΩΝ ΔΕ ΚΕΙΤΑΙ ΚΑΤΤΙΑ

« Cattia Ammias, fille de Menophilos, père de la synagogue des Carcarésiens, ayant bien vécu dans le judaïsme, ayant passé trente-quatre ans avec son époux, vit de ses enfants les petits-enfants. Ci-gît Cattia Ammias. » Le nom de Cattia ou Catia se rencontre sur plusieurs inscriptions grecques et latines², celui d'Ammia ou Ammias est également fréquent et se lit en particulier pour une juive de

1. Les Samaritains eux-mêmes appelaient leur écriture *ebrawî* (עברית) en opposition avec le *iehoudî* ; voyez Herzog, *Real Encyclopædie*, t. XIII, p. 374. Dans la Mischna, traité de *Jadaïm*, ch. iv, § 5, les mots עברית ne peuvent signifier qu'un Pentateuque samaritain.

2. *Cattia Augustina* (Maffei, Mus. Ver. 156, 1) ; *Catia Vibi fil'ia* (Mommsen, C. I. L. IX, 1632).

* A ces sept endroits, on a gravé une branche de myrte.

Laodicée, probablement en Syrie (C. I. G. n° 9916)¹. La femme de notre épitaphe réunit les deux noms. La synagogue des Carcarésiens pourrait faire penser aux habitants de Carcar (Juges, VII, 10), localité mentionnée par Eusèbe (Onomast. s. v.) comme existant encore de son temps au nord de Petra. Seulement on s'imagine difficilement que les habitants de Carcar aient fourni une population juive assez considérable à la ville de Rome pour donner leur nom à une synagogue. Dans tous les cas, notre épitaphe peut servir à rectifier la leçon de l'inscription du C. I. G. n° 9906 et à remplacer utilement les hypothèses de Garrucci et Schürer².

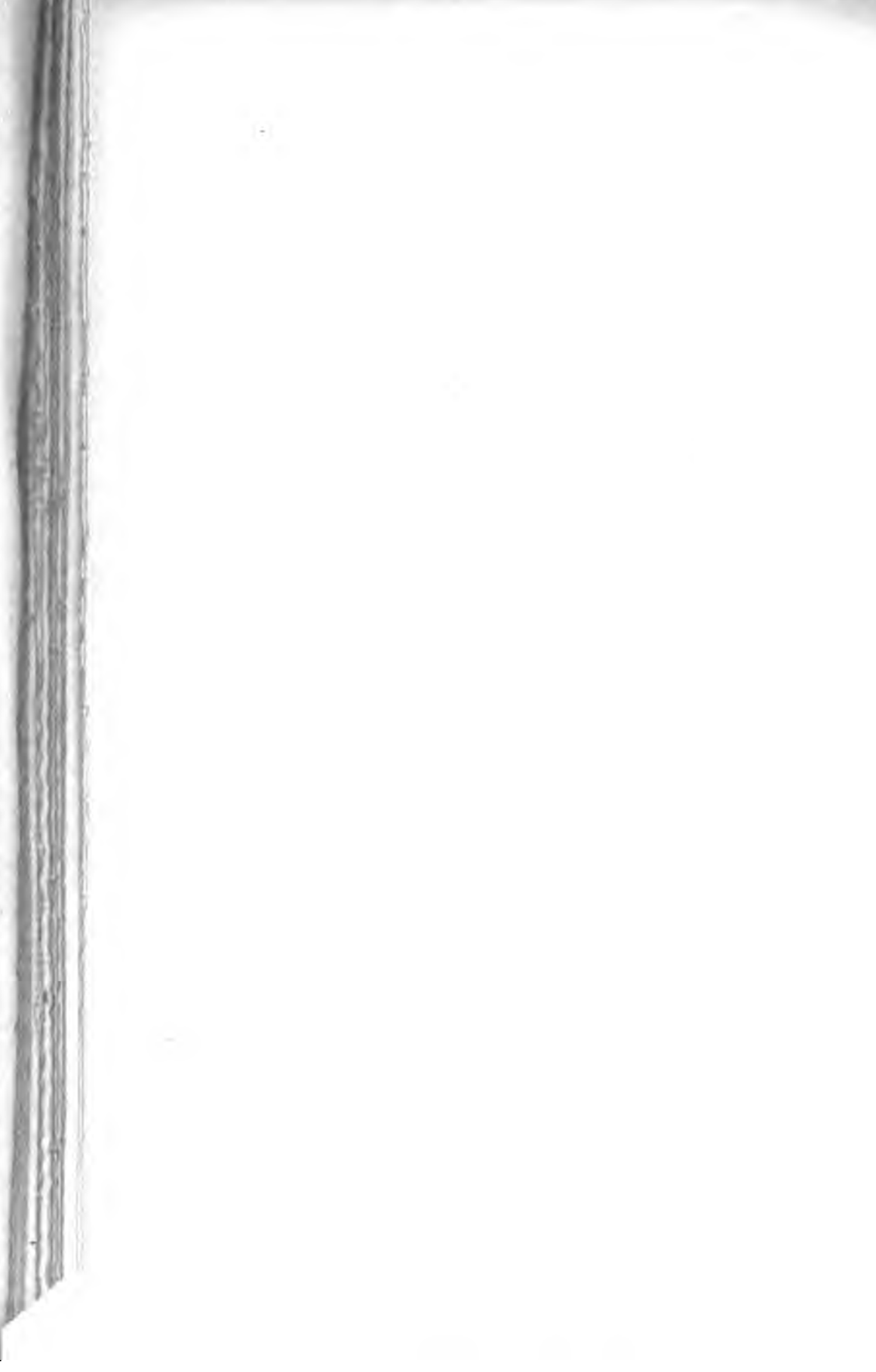
La phrase « κελῶς », etc., répond au Bona Judæa de Garrucci (p. 34). Pour la suivante « ἐτη », etc., comparer *ibid.*, p. 68.

Les mots « εἶδεν ἐκ τῶν τέκνων », etc., rappellent Ps. cxxviii, 6. Ils ne se trouvent sur aucune autre épitaphe juive.

Si ces quatre nouvelles inscriptions appartiennent en effet au cimetière de Porto, l'existence d'une ancienne communauté dans cette localité est assurée.

1. Voyez aussi C. I. L., VI, 11558, 11559; IX, 6105; *Ammia Sabina* (Bullett. Archeol. Napol., 1853, p. 88). Le nom *Ammia* seul se trouve aussi dans un rescrit impérial de l'an 18. (Cod. 6, 53, 4).

2. Le C. I. G. n° 9906 donne l'épitaphe d'un Ἰουλιανὸς ἱερεὺς (l'équivalent de *hakkohen*, הכהן, surnom porté de tout temps par beaucoup de Juifs qui prétendaient descendre de la race sacerdotale) qui est qualifié d'archonte ΚΑΑΚΑΡΕΙΩΝ. Garrucci, *Cimiteria*, etc., p. 39, propose de lire ΚΑΑΚΑΡΕΤΙΩΝ, *calcariensium*, chafournier; mais Schürer, *op. cit.*, p. 17, repousse cette conjecture par la raison que nous ne trouvons nulle part de synagogue portant le nom d'un corps de métier, et propose de lire ΚΑΜΙΕΙΩΝ. La vraie leçon est probablement celle qui nous est fournie par notre inscription de Porto. Peut-être s'agit-il des Juifs qui avaient établi leurs magasins près du Carcer ou Carcar, la haute enceinte en pierres qui entourait le Circus Maximus. On sait que, lors de l'incendie de Rome sous Néron, le feu se déclara d'abord dans les nombreux magasins d'huile qui entouraient le cirque. Il y avait sans doute parmi ces marchands des Juifs de la Galilée où l'olivier abondait. Les Juifs devaient être nombreux dans ce quartier, puisque Juvénal (III, 13) se plaint des femmes juives qui disaient la bonne aventure auprès d'un lieu aussi sacré que la fontaine d'Egérie. Et cette fontaine était toute proche du cirque. Une synagogue de Rome et même de Portus pouvait donc emprunter son nom aux marchands qui, tout en ayant leurs magasins dans ce quartier, demeuraient modestement sur les bords du Bas-Tibre.



NOTES SÉMITIQUES

PAR JOSEPH HALÉVY

1. Σαοσδούχιος.

Le nom du roi babylonien qui correspond au Σαοσδούχιος de la liste de Ptolémée s'écrit dans les textes cunéiformes le plus souvent $\text{𐎶} \rightarrow \text{𐎶} \text{ 𐎶} \text{ 𐎶} \text{ 𐎶} \text{ 𐎶} \text{ 𐎶} \text{ 𐎶}$, quelquefois $\text{𐎶} \rightarrow \text{𐎶} \text{ 𐎶} \text{ 𐎶} \text{ 𐎶} \text{ 𐎶} \text{ 𐎶} \text{ 𐎶}$, avec l'omission du signe 𐎶 .

La forme la plus courte, en faisant abstraction du clou perpendiculaire qui détermine les noms d'homme, comprend deux groupes d'idéogrammes qui doivent se lire par deux mots de la langue assyrienne dont l'un est un nom divin, l'autre un verbe. Le premier groupe $\text{𐎶} \rightarrow \text{𐎶} \text{ 𐎶} \text{ 𐎶} \text{ 𐎶}$, littéralement « dieu-lumière=soleil » désigne le dieu Soleil, en assyrien, Shamash; le second : $\text{𐎶} \text{ 𐎶} \text{ 𐎶} \text{ 𐎶}$ refléchit l'assyro-sémitique *kinu*, כִּנָּה « vrai, ferme » et se lit *ukin* (pour *ukayin*) « il a affermi, consolidé »; le tout veut dire « Shamas a consolidé » et rappelle à la mémoire le nom hébreu analogue יְהוָה קִינָה « Dieu est fort » ou peut-être, si c'est une vocalisation contracte pour יְהוָה קִינָה , « Dieu consolidera ».

Dans ces sortes de noms théophores, le complément du verbe transitif est supprimé. Ce sont d'ordinaire les mots tels que : fils, frère, nom, etc., que l'on sous-entend. La suppression est de règle en hébreu, où la composition binaire n'est jamais dépassée. Le cas est très différent en assyrien qui ne répudie pas les compositions les plus compliquées.

Et comme dans cette langue le complément direct précède souvent le verbe, les noms propres agencés sur le modèle : Nom divin — complément direct — verbe, sont extrêmement fréquents. En voici quelques exemples parmi les plus connus :

Sin-ahē-irbā (= Sennachérîb, סִנְחֶרִיב) « Sin - frères - a multiplié = Sin a multiplié les frères ».

Nabu-zir-iddin (Nabozaradan = נְבוֹזְרָאֲדָן) « Nabou - semence - a donné = Nabou a donné la postérité ».

Aschur-ah-iddin (Asaraddon, אֲשַׁרְאֲדִן) « Assur - frère - a donné = Assur a donné un frère ».

Nabu-shum-ukîn « Nabou - nom - a consolidé = Nabou a consolidé le renom ».

Nabu-kudurri-uçur (Nabocodrossor = נְבוֹכַדְרֶאֱצַר) « Nabou - ma frontière - garde = Nabou protège mes frontières ou mon royaume ».

Cela établi, on se demande ce que peut signifier l'élément  qui se place avant le verbe dans la forme plus longue du nom de Saosduchin, savoir *Shamash--ukîn*.

Si le signe  était employé ici avec sa valeur phonétique ordinaire de *mu*, il n'y aurait qu'une lecture possible : celle de *Shamash-mukîn* et le sens du nom serait « Shamash consolide », car *mukîn* est le participe paël de כּוּן. Les textes cunéiformes offrent beaucoup de compositions analogues ; citons pour mémoire : *Nabu-mudammîq* « Nabou fait prospérer » et *Bel-mushallim* « Bel apaise ».

Que si, au contraire, le signe  était un idéogramme, la forme        serait à lire *Shamash-shum-ukîn* et signifierait « Shamash a consolidé le nom ou la renommée », mot à mot : « Shamash - nom - a consolidé ». La valeur *shumu* « nom » de l'idéogramme  est bien connue et souvent constatée.

Comment choisir entre ces deux formes également possibles ? Sans doute en considérant le degré de vraisemblance que présente chacune de ces alternatives. Or, à cet égard, la forme ternaire *Shamash-shum-ukîn* l'emporte évidemment sur la forme participielle *Shamash-mukîn*, car, dans le pre-

mier cas, la variante *Shamash-ukin* s'explique très bien comme une forme abrégée par l'élaguement du substantif *shumu*, tandis que, dans le second cas, l'abréviation tomberait sur la préformante du participe, c'est-à-dire sur un élément flexionnel intime qui n'allonge même pas la forme du nom. Un tel procédé étant trop arbitraire, il y a pas lieu de s'y arrêter et la seule forme admissible est celle où le signe 𐎶 fonctionne en qualité d'idéogramme.

Cette manière de comprendre la composition du nom que nous étudions est depuis longtemps adoptée par les assyriologues, et cependant la forme grecque Σαοσδούχως ne semble pas cadrer tout à fait avec la lecture usuelle. En effet, pendant que les deux composants extrêmes : *Shamash* (= *Shawash*) et *ukin* sont exactement transcrits Σαο; et ούχιν(ος), le composant moyen *shum* (ou *shuw*) est rendu par δ(ου) au lieu de σ(ου). On pourrait, il est vrai, échapper à cette difficulté en supposant une faute de scribe et rétablir d'emblée l'orthographe Σαοσσούχως, mais ces sortes de corrections ne doivent prévaloir que comme un pis aller et il convient toujours de faire le possible pour conserver la leçon généralement reçue.

Jusqu'à présent il ne paraît exister qu'un seul essai pour expliquer cette anomalie. Il appartient à M. C. F. Lehmann, qui a publié naguère dans la *Zeitschrift für Keilschriftforschung* (November 1885, p. 360-364) une note intitulée : *Der Babylonische Königsname Saosduchin*. M. Lehmann prend également pour base la lecture *Shavashshuvukin*; puis, il suppose que la voyelle *u* de *shuv* s'était abrégée en un *e* bref (ou *shewā*), ainsi *Shavashsh'vukin*, et que les Grecs auraient entendu prononcer *Savassdvukin*, ce qui les aurait conduits à la transcription Σαοσδούχως.

Il suffit d'exposer cette explication pour faire voir combien elle laisse à désirer. Le pis est qu'elle repose sur deux prémisses qui ont grandement besoin d'être démontrées. D'abord le *wāw* sémitique n'exprime pas le *v* indo-européen, mais l'*u* consonne ou le *w* anglais; la syllabe *shuw* serait donc transcrite en grec : σου. Ensuite, l'intercalation d'un *d* dans des mots comme ἄνδρες, ἑσδρας, est amenée par la difficulté de prononcer les deux consonnes consécutives *nr*, *sr*, tandis

que la combinaison *sv* est même consolidée en grec sous la forme *σφ*, comme *σφείς*, *σφέτερος*. Ces considérations nous obligent donc à écarter l'idée d'après laquelle le *d* de Saosduchin serait un élément purement euphonique.

Il ne reste ainsi qu'un seul point certain : le *d* de la forme grecque en question, son authenticité admise, doit représenter un mot réel. La considération que voici nous aidera peut-être à le retrouver. Dès le moment que le signe  équivaut à *shumu*, il équivaut par cela même à tous ses synonymes; c'est là une loi très connue dans les compositions idéographiques. Ce synonyme, pour qu'il puisse remplir la condition nécessaire, doit débiter par *d* et se terminer par *u* ou *um*, c'est-à-dire former la syllabe *du* ou *dum* (*duw*); toute autre forme entraînerait des difficultés insurmontables. Il s'agit maintenant de savoir si le mot *dumu* équivaut réellement à *shumu*. La réponse à une question aussi précise aurait pu rester très longtemps en suspens; heureusement la synonymie des mots assyriens *shumu* et *dumu* dans le sens de « fils » résulte indubitablement du fait suivant. On sait que l'idéogramme  se lit *dumu* (et par abréviation *du*); or, cet idéogramme, suivi de *nitah* ou de *nit* :   ou   (*dumu-nitaha-ku*), est rendu par les trois mots : *aplu*, *maru*, *shumu*, et comme dans ces deux compositions les éléments  et  sont notoirement facultatifs et font souvent défaut dans les textes, on obtient l'équation *dumu* (= *ablu* = *maru*) = *shumu*. En un mot, le nom royal écrit       pouvait, sans changer de signification, se lire en même temps *Shamash-shum* (*shuw*)-*ukîn* et *Shamash-dum* (*duw*)-*ukîn*; le scribe chaldéen consulté par Ptolémée adopta la seconde lecture; de là, la transcription grecque Σαοσδούχιν(ο)¹.

Joignons-y une autre observation qui n'est pas sans quelque intérêt. On traduit ordinairement le *shumu* assyrien comme le  hébreu par « nom ». J'ai fait dernièrement

1. La forme *Samogès* qui figure dans la partie arménienne d'Eusèbe paraît transcrire les deux derniers éléments de la leçon ordinaire (*Shamash*)-*shum-ukîn*.

ter que le mot hébreu avait encore le sens de « des- » (cf. Nahum, I, 14) et j'ai constaté le même fait dans l'inscription araméenne de Teimâ où figure la locution ܬܝܡܐ (l. 14 et 22) « sa race et sa postérité ». Le passage ܬܝܡܐ, 23, 29 qui vient d'être cité constate le même sens assyrien *shumu*. Il se peut donc que, dans certains propres composés de ce mot, il s'agisse de la postérité du nom de la personne désignée.

La constatation du vocable *dumu* dans le passage assyrien cité ci-dessus est intéressante à un autre point de vue. Quand on ne connaissait pour l'idée de « fils » que le mot *damu*, les accadistes regardaient le nom *dumu* du 𐎠𐎫𐎧 « fils, mâle », comme un mot accadien ou sumérien. Aujourd'hui cette illusion s'évanouit et il faut reconnaître que les sons fondamentaux des signes cunéiformes sont sémitiques. Ainsi disparaît le dernier rayon d'espoir de l'accadisme, définitivement chassé de la littérature babylonienne réelle, a laissé à ses adeptes ébranlés qui tentent de sauver pour le moins la paternité accadienne du cunéiforme.

2. LES IRRÉGULARITÉS DU PARFAIT SÉMITIQUE.

Les langues sémitiques se divisent notoirement en deux groupes relativement aux suffixes des deux premières personnes du verbe au parfait. La plupart d'entre elles emploient pour ces deux personnes la dentale *t*, l'éthiopien (et le sabéen), la k.

La prononciation vocalique des suffixes montre aussi des variations que l'on peut comparer dans l'aperçu suivant :

Hébreu.	Araméen.	Arabe.	Éthiopien.
ת־	ܬ-	ت-	-h
ת־, pl. תַּם-	ܬ-, pl. ܬܝܢ-	ت-, pl. تَين-	-h, pl. -h ^{aw} .
ת ou ת, pl. תַּן-	ܬܝ-, pl. ܬܝܢ-	ت-, pl. تَين-	-h, pl. -h?

Les sémitologues modernes voient, d'après Ewald, dans l'éthiopien, une simple variante phonétique du *t* des

autres langues sœurs, et, pour rendre vraisemblable le changement entre une dentale et une palatale, ils rappellent la synonymie des verbes שָׁתָּה et שָׁתָּה, qui tous deux signifient « boire ». Le caractère forcé et au fond inexact de cette comparaison saute tellement aux yeux qu'il est inutile de s'y arrêter. Les lettres ט et נ ne permutent jamais dans les langues sémitiques et rien ne nous autorise à supposer pour les suffixes verbaux un état préhistorique, où les consonnes les plus disparates auraient pu se fondre les unes dans les autres.

Grâce à l'assyrien, on a acquis de plus en plus cette conviction que la forme du parfait appartient à une stratification postérieure du parler sémitique. Le permansif assyrien n'est pas une forme purement verbale, mais une sorte de composé, où un nom ou un participe se joint aux pronoms isolés et contractés des deux premières personnes, *anaku*, *atta*, *atti*.

1^{re} pers. — *ku* ou *k* : *beli-ku* « je suis un seigneur » *isha-ku* « j'ai », *palha-k* « j'adore ».

2^e pers. m. — *t* : *çir-at* « tu es sublime ».

2^e pers. f. — *ti* : *lû tamati* « mentionne (toi femme) ».

Cela rappelle à son tour la forme araméenne, composée d'un participe et des pronoms personnels.

קָטַלְתָּ pour קָטַלְתָּ אֶנָּה « je tue, je suis tuant ».

קָטַלְתָּ pour קָטַלְתָּ אֶתְּהָ « tu tues, tu es tuant, » etc.

Il ressort de cette comparaison que le parfait sémitique constitue une forme composée d'un nom verbal et d'un pronom personnel isolé. Le verbe « être » y est naturellement sous-entendu; quant à l'idée du temps passé, elle s'est développée dans la majorité des langues sémitiques par opposition à la forme verbale préfixée destinée à exprimer l'idée du futur. En assyrien, au contraire, où l'opposition des temps est suffisamment marquée par des différences vocaliques, la forme composée a pu conserver l'idée du temps vague et indéterminé qui est commune à ces idiomes.

Mais d'où vient la divergence qui se fait remarquer dans les désinences du parfait? Je crois qu'elle a sa source dans la

divergence parallèle des pronoms personnels qui leur servent de second élément. Ceux-ci se présentent notoirement sous les formes suivantes :

Hébreu.	Araméen.	Arabe.	Éthiopien.	Assyrien.
1 ^{re} p. m. אֲנִי, אַנְכִּי, אַנְתִּי	אֲנִי	أَنَا	አኒ	anaku
2 ^e p. m. אַתָּה, pl. אַתְּם, אַתְּהוּ, אַתְּהוּ	אַתָּה, pl. אַתְּמֵי, אַתְּהוּ	أَنْتَ, أَنْتُمْ	አንተ, pl. አንተሙ	atta, pl. attumu
2 ^e p. f. אַתָּה, pl. אַתְּהוּ, אַתְּהוּ	אַתָּה, pl. אַתְּהוּ, אַתְּהוּ	أَنْتِ, pl. أَنْتُنَّ	አንተ, pl. አንተኑ	atti, pl. attina

Comme on le voit, le permansif assyrien est d'une régularité parfaite, sauf l'omission de la syllabe initiale *an* de *anaku*, omission entraînée visiblement par le déplacement de l'accent tonique. On a ainsi :

beliku, pour *belu-anaku*; *palhaku* pour *palhu-anaku*, etc.

çirat, pour *çiru-atta*.

tamati, pour *tamu-atti*.

Les idiomes congénères en dehors de l'hébreu ont tout à fait perdu l'usage de la forme antique *anaku* pour la première personne et la remplacent par la forme allégée *ana*. L'hébreu lui-même emploie indifféremment אֲנִי ou אֲנִי, et l'introduction de la voyelle *i* dans ces deux formes montre, de plus, une tendance vers l'assimilation entre les finales des pronoms isolés et les suffixes pronominaux, car le suffixe possessif de la 1^{re} personne du singulier est י prononcé *i*, *iya*, *eya* suivant les idiomes. Une ingérence contraire a lieu dans le suffixe de la 2^e personne, féminin, singulier, -*kî* (כִּי, כִּי, *h.*) qui est emprunté à la finale du pronom isolé אַתָּה, אַתְּ, *h3t*, *atti*. Cette tendance instinctive à assimiler les diverses sortes de pronoms entre elles eut à lutter contre la nécessité naturelle de diversifier les désinences suivant leur fonction dans la phrase. La prévalence tantôt de l'un, tantôt de l'autre de ces principes fournit, suivant moi, la clé des irrégularités signalées ci-dessus, lesquelles cessent désormais de figurer parmi les formes exceptionnelles et obscures.

Quand les langues sœurs de l'assyrien procédèrent à la formation d'un temps passé à l'aide des pronoms isolés, les

suffixes possessifs des noms comme les suffixes régimes des verbes étaient depuis longtemps en usage. Le suffixe de la 2^e personne est, dans ces deux cas, au masculin *ka* ou *k*, au féminin *kî*, dont l'*î*, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus, est une voyelle adventice. D'autre part, le pronom isolé de la 1^{re} personne, *anaku*, était déjà à ce moment ou tout à fait hors d'usage, ou du moins fortement modifié en ce qui concerne la voyelle finale, ainsi *anok*, *anek*, *anokî*. Dès lors, le suffixe de la composition *verbe + k* ou *kî*, quoique analogue à celle de l'assyrien *isha-ku* (pour *ishu-anaku*), ne put que marquer la 2^e personne objet : « faisant te », au lieu d'indiquer la 1^{re} personne sujet : « faisant je (suis) ». Le pronom isolé de la 1^{re} personne, singulier, étant ainsi devenu indisponible et étant donné en outre que la 3^e personne du verbe au parfait manque d'indice particulier, il ne resta qu'à prendre la forme de la 2^e personne du passé pour la principale et à en dériver celle de la première. On ne se trompera donc pas en admettant que l'inconséquence apparente dans les désinences est le résultat d'une compromission instinctive entre les deux tendances opposées, l'assimilation et la dissimilation.

L'exposé détaillé qui suit fera mieux comprendre la genèse de cette formation.

En hébreu, en araméen et en arabe, la 2^e personne du passé s'adjoint le pronom isolé אַתָּה :

	Singulier.		Pluriel.	
Hébreu	קָמַלְתָּ pour	קָמַלְתָּה	קָמַלְתֶּם pour	קָמַלְתֶּם
	קָמַלְתָּ (רַחֵם) pour	קָמַלְתָּ (אֶתִּי)	קָמַלְתֶּן pour	קָמַלְתֶּן
Araméen	קָמַלְתָּ pour	קָמַלְתָּה	קָמַלְתֶּן pour	קָמַלְתֶּן
	קָמַלְתִּי pour	קָמַלְתִּי	קָמַלְתֶּן pour	קָמַלְתֶּן
Arabe	قُلْتَ pour	قُلْتَ أَنْتَ	قُلْتُمْ pour	قُلْتُمْ أَنْتُمْ
	قُلْتَ pour	قُلْتَ أَنْتَ	قُلْتُمْ pour	قُلْتُمْ أَنْتُمْ

Pour former la 1^{re} personne, on a d'abord mis hors de cause les pronoms postérieurs אֲנִי *ani* et אָנָּה *ana* qui, s'abrégeant en *ni* et *na* (*n*) auraient ressemblé, l'un à la désinence des verbes

« il m'a tué », l'autre à celle du pluriel dans קָטַלְתָּ « il tués ». Cela fait, on se servit du seul suffixe qu'on avait main, le *t* de la 2^e personne que l'on différencia par la motrice. Cette dérivation avait l'avantage, si souvent hé dans les langues anciennes, d'établir une sorte nance entre les suffixes des deux premières personnes. te harmonie n'a pu s'effectuer que pour le singulier; iel, le ך ne pouvant servir, on a pu aisément ad- a terminaison נָּ, אָּ, לָּ, pour laquelle il n'existait doublet dans les langues sémitiques.

maintenant la façon dont chacun des idiomes du groupe a exécuté la variation vocalique de la nou- sinence.

reu, à l'analogie de אָּ et אָּ, fait accompagner le *t* לָּ, אָּ; ainsi : au singulier קָטַלְתָּ, mais au pluriel rement קָטַלְתֶּם pour קָטַלְתֶּם.

méen a suivi primitivement la même méthode, mais, ément à la loi concernant les voyelles finales, qui tout fait valoir dans les dialectes populaires, l'*l* ter- rétrogradé vers l'intérieur, et y apparaît sous la un — *ê* : קָטַלְתָּ pour קָטַלְתָּ. Le recul de la voyelle odifie naturellement la vocalisation première des let- icales, mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

be laisse le *t* sans aucun augment suffixal, mais, fai- pel à la terminaison du nominatif, il le ponctue avec le *u* אָּ, et complète ainsi dans les terminaisons du passé les trois voyelles de sa déclinaison : *qataltu*, *qataltî*.

airement à ce qui s'est passé dans les idiomes que je mentionner, l'éthiopien semble avoir créé son passé un moment où le pronom de la première personne était encore intact, de là la forme presque assyrienne. Sous cette forme réduite, la désinence *h* a fini par fondue avec l'enclitique *h* dans אָּ, אָּ, etc., au if, qui supposent comme un corollaire inévitable la tion *h* avec *a* à l'accusatif. Cette dernière désinence

a été par conséquent admise pour marquer la 2^e personne, de telle sorte que cette personne n'avait désormais qu'un seul indice dans toutes les combinaisons à suffixes, sauf naturellement les différences de vocalisation qui caractérisent les diverses classes des mots : **ቀተላክ** *qatalka* « tu as tué », **ቀተለክ** *qatalaka* « il t'a tué », **ቅተላክ** *qetelka* « ton action de tuer ».

Je termine en signalant un phénomène de la conjugaison éthiopienne qui n'a son analogue que dans la flexion assyrienne. Je veux parler de la voyelle *ê* qui affecte la première radicale du verbe à l'imparfait de la 2^e voix ou *paël*, à l'indicatif. Cette voyelle a pour effet de faire disparaître le redoublement de la 2^e radicale qui est le caractère de cette voix verbale. Ainsi, le verbe **ፈጸመ** (*faççama*) « il a terminé » fait à l'imparfait de l'indicatif **ይፈጽም**, **ትፈጽም**, **እፈጽም** (*yefêçem*, *tefêçem*, *efêçem*), etc. Le même fait se produit en assyrien, où, au lieu de la forme régulière *urappish*, *unakkis*, *ukarrin* venant de l'infinitif *paël* : *rappushu*, *nukkusu*, *kurrunu*, on trouve souvent *uripish*, *unikis*, *ukirin*. Seulement cette forme allégée, qui est facultative en assyrien, est devenue obligatoire en éthiopien, afin d'établir par ce moyen une distinction entre l'indicatif et le subjonctif, car, dans ce dernier mode, l'*α* primitif est bien conservé, ainsi que le redoublement de la consonne suivante : **ይፈጽም**, **ትፈጽም**, **እፈጽም** (*yefaççem*, *tefaççem*, *efaççem*), etc.

NOTE SUR QUELQUES MOTS

DE LA LANGUE DES FRANCS AU DOUZIÈME SIECLE

D'APRÈS LE TEXTE ARABE DE L'AUTOBIOGRAPHIE

D'OUSÂMA IBN MOUNKIDH

PAR HARTWIG DERENBOURG

L'émir Ousâma Ibn Mounkidh avoue dans son *Autobiographie* que ses compagnons et lui étaient fort embarrassés, lorsqu'ils avaient à conférer avec Tanocrède, seigneur d'Antioche, et avec les chevaliers chrétiens : « Ceux-ci ne parlaient pas d'autre langue que celle des Francs; nous ne savions pas le sens de leurs paroles¹. » Après cet aveu d'ignorance, les renseignements qu'Ousâma nous fournira sur les mots de cette même langue, qu'il a entendus, notés et retenus, gagneront singulièrement en autorité. Le témoin le plus loyal, qui connaît la portée de ce qu'il va dire, sera toujours moins irrécusable qu'un auditeur naïvement inconscient, écho fidèle qui renvoie les sons qu'il a perçus sans y rien ajouter, sans en rien retrancher. Je serais du reste à mon tour presque aussi mal préparé que mon personnage, si je devais écrire une dissertation philologique sur la grammaire ou sur le vocabulaire de l'idiome dont les Francs de Syrie se servaient au

1. *Autobiographie* d'Ousâma, intitulée : *L'Instruction par les exemples* (texte arabe, dans les *Publications de l'École des langues orientales vivantes*, deuxième série, vol. XII, seconde partie), p. 49, l. 1 et 2; cf. p. 104, l. 5, où un messager envoyé par Ousâma à Antioche lui dit entre autres : « Je passai devant le marché, une femme franque s'accrocha à moi; elle barbarisait (نبر) dans leur langue, et je ne comprenais pas ce qu'elle disait. »

douzième siècle. Seulement les observations de détail recueillies par Ousâma ont chance, du moment où, détachées du reste de ses Mémoires, elles vont faire leur chemin séparément, de parvenir à une élite qu'elles risquaient fort de ne pas atteindre. Aux romanistes de juger s'il y a quelque parti à tirer de ces miettes que j'ai ramassées soigneusement et mises à part pour les leur offrir, en regrettant qu'elles ne soient pas plus abondantes.

Et d'abord une remarque préliminaire. L'écriture arabe ne se prête pas naturellement à la transcription des mots indo-européens¹. La conquête musulmane a sacrifié la linguistique aux nécessités politiques de la propagande, lorsqu'elle a infligé au persan la contrainte d'un alphabet sémitique, dont toutes les lettres sont des consonnes. On a eu beau, pour combler quelques lacunes, imaginer un petit nombre de caractères supplémentaires, ce sont encore des consonnes, qui laissent sans expression les voyelles, si fondamentales et si tenaces, si souvent inhérentes à la racine dans la famille indo-européenne. Une pareille impuissance à rendre sensibles les nuances de la prononciation paraîtra singulièrement aggravée, lorsque la lecture des consonnes elles-mêmes cessera d'être assurée. Ce défaut, nous le rencontrons malheureusement poussé à l'extrême dans le manuscrit unique, dont je vais communiquer quelques passages. Je m'explique : L'alphabet arabe, avec ses traits à peine ébauchés, porte les traces des mutilations qu'il a subies en passant de *l'estrangêlô* des moines syriens au koufique hiératique et lapidaire, du koufique à la cursive (*neskhî*) adoptée dès les premières années de l'hégire pour les usages profanes². Dans ces trans-

1. Voyez, par exemple, dans l'introduction du *Livre de Sibawaihi*, I, p. xv, « général en chef » devenu en lettres arabes جنرالانشاف. La transcription est exacte, mais elle ne laisse subsister que le squelette du mot. De toutes les langues sémitiques, c'est le phénicien qui a poussé l'emploi de l'écriture exclusivement consonnantique le plus avant jusqu'à ses dernières conséquences; cf. *Revue des études juives*, III (1881), p. 311.

2. Dans la collection de l'archiduc Rainer, à Vienne, j'ai vu un papyrus arabe en écriture *neskhî*, de l'an 22 de l'hégire; cf. J. Karabacek, dans *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, I (Wien, 1886), p. 50.

formations successives, il y avait eu des lettres tellement défigurées jusque dans leurs contours essentiels qu'elles ne se distinguaient plus les unes des autres. Pour remédier aux confusions qui résultaient de ces identités fâcheuses, on a imaginé de placer, selon des règles déterminées, un certain nombre de points au-dessus et au-dessous des caractères. Ces *points diacritiques*, comme on les a nommés, fixent la valeur de quinze lettres sur vingt-huit, dont se compose l'alphabet arabe. L'omission, l'addition ou le déplacement d'un seul de ces points suffit à modifier complètement l'aspect et la nature d'un mot¹. Or, le seul exemplaire connu de l'*Autobiographie* d'Ousâma n'utilise qu'avec trop de réserve ces auxiliaires indispensables au déchiffrement. Dans les récits, on se tire d'affaire, avec un peu d'habileté, à l'aide du contexte; mais c'est là un secours que ni l'éditeur, ni le lecteur ne peuvent invoquer, lorsqu'ils sont mis en présence de mots isolés, empruntés à une langue étrangère, insérés comme des produits exotiques dans des morceaux avec lesquels ils ne font pas corps, plus ou moins dénaturés par une orthographe de fantaisie.

La pénurie des matériaux, épars dans l'*Autobiographie* d'Ousâma, ne permet pas de les soumettre à un classement scientifique. L'inventaire en a été dressé, et ils ont été répartis sous deux rubriques : noms propres et noms communs. Tout en me bornant de parti-pris à un relevé, j'ai cru devoir à l'occasion montrer par quels procédés artificiels on avait combiné avec les éléments empruntés à la *Langue des Francs*

1. Les confusions qui résultent de cette ponctuation sont surtout sensibles dans les noms propres. Le Pont Euxin, appelé بَطْنَس = بَطْنَس (Yâkoût, *Moudjam*, I, p. 746), a été souvent orthographié et prononcé بَطْنَس = بَطْنَس (Masoudi, *les Prairies d'or*, I, p. 260 et suiv.). Pépin le Bref, transcrit بَابِيْن = بَابِيْن *Babîn*, l'alphabet arabe ne possédant aucun signe pour rendre le son de notre *p*, est devenu بَابِيْن = بَابِيْن *Tabîn*, qui avait l'avantage de rappeler une forme arabe verbale; voir Masoudi, *ib.*, III, p. 70. Il serait aisé de multiplier ces exemples. Dans les dictionnaires biographiques et géographiques rédigés en arabe, les auteurs prennent soin d'épeler les noms propres lettre par lettre, avec l'indication du nombre et de la position des points afférents à chacune d'elles, afin de prendre leurs précautions contre la négligence des copistes.

certaines éléments arabes, par lesquels on avait, selon l'usage, dissimulé, altéré et « arabisé » les produits du dehors pour leur donner l'apparence et comme la marque de produits indigènes.

I. NOMS PROPRES.

Presque à chaque page de l'*Autobiographie* d'Ousâma, les Francs sont mentionnés. Ils sont appelés tantôt *الإفرنجي* *Al-Ifrandj*, tantôt, mais plus rarement, *الفرنجي* *Al-Firandj*. La prononciation avec deux consonnes consécutives en tête d'un mot étant contraire aux lois de la phonétique arabe, il a fallu recourir, soit à une voyelle prosthétique, analogue à celle de nos mots *esprit*, *espèce*, *état*, soit à l'insertion d'une voyelle entre la première et la deuxième consonne². L'adjectif ethnique *إفرنجي* *Ifrandjî* « Franc » (p. 37, 49, 57, etc.) est toujours tiré de la première formation, jamais de la seconde. A l'époque des croisades, les musulmans désignaient sous le nom de Francs tous les chrétiens d'Europe soumis à l'autorité pontificale³. C'est ainsi qu'Ousâma (p. 70) appelle l'empereur Courad d'Allemagne « le roi franc des *Alâmân* (الأماني)⁴ ». Au contraire, le nom de *الروم* *Ar-Roûm* « les Romains » (p. 2, 69, 71) désignait les schismatiques qui reconnaissaient comme leur chef au spirituel et au temporel l'empereur de Constantinople.

Voici les noms d'hommes qui sont donnés comme portés par des Francs. Je suis l'ordre de l'index alphabétique :

1. M. Ed. Sachau a publié à Leipzig, en 1867, un dictionnaire des mots « arabisés », composé sous le titre de *Al-Mouarrab* par Al-Djawâlîkî, célèbre philologue du douzième siècle.

2. C'est ainsi que le nom du philosophe Platon est rendu indifféremment par *إفلاطون* *Ifâtôn* ou par *فلاطون* *Filâtôn*.

3. Prutz, *Kulturgeschichte der Kreuzzüge*, pp. 110 et 522.

4. L'article arabe a sans doute été omis par Ousâma, parce que les deux lettres semblables à l'article, qui ouvrent le mot, lui ont fait illusion. L'orthographe avec l'article se rencontre sous la forme *الأماني* *Al-Alamân*, sans aucune indication du premier *a* long, dans *Hist. or. des Crois.*, I, pp. 27, 62, 467, etc.

1° سِير ادم *Sîr Adam* (p. 82), « un chevalier Franc, un des satans parmi les Francs »;

2° بَدْر حَوَا *Badrhawâ* (p. 50), « un des plus vaillants chevaliers entre les Francs d'Apamée », dont le nom se décompose en deux éléments, le premier *Badr*, d'autant plus facile à identifier avec un *Peter* ou un *Pedro* que l'arabe n'a aucune consonne correspondant à notre *p* (cf. 4° et 17°), le second peut-être le résultat d'un compromis entre la terminaison romane *vant* et le mot arabe هَوَا *hawâ* « air »;

3° بَرْنَاد *Barnâd* (p. 98), « un trésorier d'entre leurs chevaliers », peut être identique à *Bernaldus Cancellarius*, cité par Ducange, *Familles d'outre-mer* (éd. Rey), p. 654; cf. Delaville le Roux, *Les archives, la bibliothèque et l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Malte* (Paris, 1883), p. 106 et 112;

4° بَطْرُس *Botros* (p. 166), un fauconnier, dont l'origine n'est pas mentionnée, mais qui avait dû accompagner à Schaizar un lot d'oiseaux de proie achetés à Constantinople (cf. p. 144), un Pierre, sans l'annexe signalée à propos de 2°;

5° بَغْدُوَيْن *Bagduîn* (p. 61, 76, 87, etc.), Balduinus, Bau-douin, roi de Jérusalem;

6° تَادُورُس بَن الصُّفَى *Ta'odoros Ibn As-Safî* (p. 103), un bourgeois franc d'Antioche, sans doute un Θεόδωρος Σοφίζων;

7° تَيُؤُفِيل *Teyouûfil* et تَوْفِيل *Toûfîl* (p. 54¹ et 94) deux orthographes pour Théophile, gouverneur franc de Kafartâb, la seconde orthographe écourtée, où la seconde syllabe de *Θε* n'est pas plus exprimée que dans les exemples analogues réunis dans le Mémoire que M. Joseph Derenbourg a publié avec moi : *Les inscriptions phéniciennes du Temple de Seti à Abydos* (Paris, 1886, p. 22) ni que dans تَوْرُوس *Toroûs* (Ousâma, *Autobiographie*, p. 147) pour Theodoros, prince de la Petite Arménie, mort en 1123 de notre ère;

8° دُجُوْسَلِيْن *Djoûslîn* (p. 67), Joscelin, prince d'Edesse;

9° اِبْن الدَّقِيق *Ibn Ad-Daqqîk* (p. 2), « un chevalier d'entre les Francs », littéralement « le fils de la farine », traduction plutôt que transcription d'un nom propre, peut-être, comme on me l'a suggéré sous toute réserve, Roger de Molins, grand-

1. P. 54, l. 13, lisez ainsi à la place de مَنُووِيل *Manouuîl*, « Manuel ».

maître de l'Hôpital, conjecture plausible, si l'on songe que, dans la chronique d'Alep, par Kamâl ad-Dîn Ibn Al-'Adîm, Ibn Ad-Daḫîḫ est accouplé au seigneur de Karak, ابن الهنفرى « le fils de Honfroy », c'est-à-dire de Honfroy de Toron, dans les événements qui se passèrent autour de cette citadelle en 565 de l'hégire (1169 de notre ère)¹;

10° دنكرى *Dankarî* (p. 48-52, 72), Tancrède, « seigneur d'Antioche », avec substitution en tête de la dentale douce à la dentale forte ;

11° راوول *Râ'oûl* (p. 97), « l'écuyer Raoul » ;

12° روبرت *Roûbart* (p. 88), « Robert [le lépreux], seigneur de Sahyoûn et de Balâṭounous », ce dernier nom certainement une transcription du grec πλάτανος ou du latin *platanus* ;

13° روجار *Roûljâr* (p. 29, 57, 65, etc.), Roger « seigneur d'Antioche » ;

14° السردانى *As-Sardânî* (p. 37), c'est-à-dire le comte de Cerdagne, « seigneur de Tripoli », qui, d'après Ibn Al-Athîr (*Hist. or. des Croisades*, I, p. 273-274), avait concouru à la prise de cette ville en 1110, *lo coms de Sardanha* mentionné dans une *Chanson d'Antioche en provençal* (*Archives de l'Orient latin*, II, p. 476 et 497), sans qu'il y soit non plus désigné plus explicitement par son nom ;

15° عرس *'Ours* (p. 104) « un chevalier d'Apamée qui fut tué par un soldat des troupes de Ḥamâ » ; cf. le nom d'un diacre, *Ursus*, dans Ducange, *Glossarium*, etc., VII, p. 429, et le nom d'un templier, sénéchal de l'ordre, *Hurso*, dans Röhricht, *Beiträge*, etc., I, p. 170 ;

16° فلک بن فلک *Foulk' ibn Foulk* (p. 48, 61, 97, etc.), Foulques V d'Anjou, quatrième roi de Jérusalem, fils de Foulques IV, comte d'Anjou ;

17° فليب *Falîb ou Filîb* (p. 31), « le chevalier Philippe », avec un *b* au lieu du *p* inconnu aux Arabes, comme dans 2° et 4° ;

1. Ce passage manque dans les *Hist. or. des Croisades*, III, où la Chronique d'Alep est arrêtée brusquement à l'année 541 de l'hégire (1146 de notre ère) ; on le trouve dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale 728 de l'Ancien Fonds, fol. 181 v°, l. ult., et dans la traduction française de Silvestre de Sacy, éditée par M. Reinhold Röhricht, *Beiträge zur Geschichte der Kreuzzüge* (Berlin, 1874-1878), I, p. 331.

18° *Kilyâm Djîbâ* (p. 61), un Guillaume, qu'Ou-sâma nomme « un satan d'entre les Francs », et dont le surnom *djîbâ*, très obscur, se rapporte peut-être à la possession des deux châteaux-forts, que Yâkoût (*Mou'djam* II, p. 170 ; cf. Socin, *Palestine et Syrie*, p. 150), place sur la route de Jérusalem à Naplouse et appelle les deux *djîb* ;

18° *Kilyâm Daboûr* (p. 101) « seigneur de Tibériade », le fameux Guillaume de Buris, sur lequel je renvoie à H. F. Delaborde, *Chartes de terre sainte* (Paris, 1880), p. 27 et 137 et à Delaville le Roux, *Les archives*, etc., p. 15, 83, 90 ;

19° *Ibn Maimoûn* (p. 47, 48, 89, 90), le même nom que celui du philosophe Maïmonide, mais appliqué à Boëmond, prince d'Antioche, avec la permutation fréquente dans les langues sémitiques entre les consonnes *b* et *m*¹ ;

20° *Nikôûlâ*² (p. 161), Nicolas, fauconnier au service des Banoû Mounkîdh, dont le nom trahit l'origine ;

21° *Yâroûk* (p. 62), « un serviteur franc », dit le texte, un nom turc oriental, signifiant « le brillant », dirons-nous, sauf à conclure que c'était peut-être un musulman converti au christianisme ;

22° *Yoûhannâ Ibn Boûlân* (p. 135 et 136), médecin chrétien établi à Alep, « célèbre par ses connaissances, par sa science, par sa supériorité dans la pratique de la médecine », dont le prénom, Jean (*Ἰωάννης*, *Johannes* = *יהוהאנן* ou plus brièvement *יהנן* « celui que Yahvéh a favorisé ») aurait été traduit par les Arabes en *المختار* *Al-Moukhtâr* « l'élû », si notre Ibn Boûlân devait être identifié avec le célèbre médecin chrétien Ibn Boûlân³, sur lequel on peut consulter Ibn Abî Oûsaïbi'a, *Les classes des médecins* (éd. A. Müller), I, p. 241-243 ; Gregorii Abul-Pharajii *Historia*

1. Voir les *Études sur l'épigraphie du Yémen* que M. Joseph Derenbourg a publiées en 1884 avec ma collaboration, p. 28, note 3.

2. Cf. l'orthographe *نیکولائی* *Nikoulâ'i* pour un Nicolaïte dans Ibn Al-Fakîh, *Kitâb al-bouldân* (éd. de Goeje), p. 77, l. 17.

3. L'origine de ce nom est obscure ; c'est sans doute un mot grec commençant par *πτ*.

compendiosa Dynastiarum, p. 234-236; Wüstenfeld, *Geschichte der arabischen Aertzte*, p. 78-79; Hammer, *Literaturgeschichte der Araber*, V, p. 396-402; Dr Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, I, p. 489-492;

23° يونا *Yaunân* ou *Yoûnân* (p. 59)¹, « un chrétien », dont le nom est donné sans points diacritiques, de telle sorte que la lecture n'est rien moins qu'assurée.

Dans cette énumération, je me suis abstenu de comprendre les trois rois d'Arménie cités ensemble p. 147 : بنی روبال « les descendants de *Roûbal* (Roupen), *Taroûs* (Théodore, voir 7°) et *Lâwoun* (Léon I^{er}) »; voir, sur leur généalogie, M. de Slane dans *Hist. or. des croisades I, Introduction*, p. xxii. Ce sont des chrétiens, ce ne sont pas, même dans l'extension la plus large du mot, des Francs.

II. Noms communs.

On ne s'étonnera pas de ne trouver aucun verbe sur la liste que nous allons donner. Dans les échanges de mots, que le contact des peuples les uns avec les autres amène entre les langues, ce ne sont ni les verbes, ni les adjectifs qui ont chance d'émigrer : ils ne représentent en effet que des relations, des actions, des états à peu près partout identiques ou analogues et que chaque idiome exprime sans rien tirer ou sans presque rien tirer en dehors de son propre fonds². Le substantif, au contraire, présente une série de couches superposées. Des mots nouveaux sont sans cesse agrégés au vocabulaire pour exprimer des idées ou des inventions nouvelles. Ils perdent rarement leurs marques d'origine et se distinguent le plus souvent par leur allure exotique. Cependant quelques-uns justifient le droit de cité qui leur a été accordé, en revendiquant leur place dans la langue qui les a adoptés.

1. L'index porte à tort 69.

2. Le seul verbe arabe d'origine étrangère que j'aie noté dans l'*Autobiographie* d'Ousâma est le verbe بربر *barbara* (p. 104, l. 5), « parler une langue barbare », appliqué à une femme franque, dont Ousâma ne comprenait pas le jargon. Cf. plus haut, p. 453, note.

et en se laissant modifier, absorber, assimiler par elle de manière à se confondre dans les rangs de ses éléments primitifs.

Nous ne ferons pas une catégorie à part des substantifs latins ou grecs devenus portion intégrante de l'arabe et employés par Ousâma au même titre que les mots d'origine sémitique. Il nous suffira de les énumérer dans l'ordre alphabétique, sans que nous essayions d'établir une ligne de démarcation entre ceux qui ont été empruntés directement au grec et ceux qui ont passé d'abord par un dérivé latin calqué sur le modèle. L'inventaire que nous allons en dresser prouvera seulement que les relations entre l'Orient et l'Occident ont amené au moyen âge des échanges considérables, non-seulement de marchandises, mais encore de pensées et de mots.

Voici cette petite liste : *إِسْطَبْل* *istabl* (p. 19, 34, 44, 121), *stabulum*, étable pour estable, avec une voyelle prosthétique; *إِسْكَاف* *iskâf* (p. 96) « cordonnier », probablement la transcription d'un dérivé de *σκάπτω* « creuser »; *إِفْرِيز* *ifrîz* (p. 76), terme d'architecture ayant le même sens et sans doute la même origine que notre mot *frise*; *بُرْج* *bourdj* (p. 54, 55, 57, etc.) « tour », le grec *πύργος*; *بَطْس* *batš* (p. 25) « bateau », le bas-latin *batus*¹; *بُوق* *boûk* (p. 10) « trompette », *βούκιν*, *bucina*, *buccina*; *الْبَيْطَار* *al-baîtâr* (p. 49) et *الْبَيْطَارِي* *al-baîtârî* (p. 87) « vétérinaire », de *veterinarius*; *دِينَار* *dinâr* (p. 4, 7, 9, etc.) « pièce d'or », *denarius* avec une acception transformée; *رَافِل* *rafl* (p. 24, 83, 136) « poids d'une livre », formé par une inversion du grec *λίτρον*; *زَرْبُول* *zarboûl* (p. 81) « chaussure des esclaves », du grec byzantin *σάβουλον*²; *صَابُون* *šâboûn* (p. 138) « savon », de *saponem*; *طَبْل* « *tabl* » (p. 109) « tablier d'un pont », *tabula pontis*; *فِسْتَقْ* *fistak'a* (p. 111) « pistachier » *πιστακία*, *pistacia*; *كَارْبُوس* *karboûs* (p. 52) « arçon de la selle », *κρηπίς*, *crepido*; *قِرْطَاس* *l'irtâs* (p. 125) « feuillet », sans doute de

1. Sur ce mot, voir Quatremère, *Histoire des sultans mamloûks*, I, II, pp. 86 et 272; *Hist. or. des Croisades*, III, p. 57.

2. Defrémery, *Mémoires d'histoire orientale*, p. 156; Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, I, p. 584.

l'accusatif pluriel *chartas*; قَطْرَة *ḳimaṭra* (p. 40) « caisse », *καμπύρα, καμπύριον, κάμψα, capsā*; قَطَارِيَّة *ḳountâriyya* (p. 28, 29, 32, 35, etc.) « lance », *καταχύριον*, sans doute aussi *contarium*, diminutif de *contus*; قَطَارَة *ḳanṭara* (p. 93), pluriel قَطَار *ḳanâṭir* (p. 76) « cintre, voûte », du bas-latin *cintrum*; قَيْسَارَة *ḳaisâra*, pluriel قَيْسِير *ḳayâsîr* (p. 85) « bazar, halle », *Καίσαρειά, Caesarea* d'après Dozy¹; كَلْس *kals* (p. 55, 109) « chaux », de *calcem*; كَيْس *kîs* (p. 130) « bourse », *κίστα, cista*; مَنْجَنِيْق *mandjanûḳ* (p. 84, 86), pluriel مَنْجَانِيْق *mandjânûḳ* (p. 83, 84, 115), *μηχανή, mechanica*; مَنْدِيل *mandîl*, (p. 127, 138), pluriel مَنْادِيل *manâdîl* (p. 136) « serviette », comme le latin *mantelē*².

Ces rapprochements, presque tous évidents, montrent comment un certain nombre de mots indo-européens se sont imposés à l'arabe, si fermé aux influences du dehors, si réfractaire aux alliages. Et pourtant le mélange s'est produit et la marque d'origine n'apparaît plus qu'aux yeux exercés des linguistes. Tout au contraire elle est apparente dans la classe de mots que je vais citer et auxquels primitivement ce mémoire devait être consacré sans partage. Ce sont les mots de la *Langue des Francs*, qui n'étaient pas entrés dans le vocabulaire d'Ousâma, mais qu'il a transcrits, parce qu'il en avait trouvé comme imprégné l'air qu'il respirait. Nous aurons vite achevé de les passer en revue : ils sont fort peu nombreux dans l'*Autobiographie* :

1° بُرْجَاسِيَّة *bourdjâsî* (p. 104) et بُرْجَاسِيَّة *al-bourdjâsiyya*, comme il faut lire p. 85, l. 3, qu'Ousâma explique dans le premier passage par « un marchand » et qui a évidemment le même sens dans le second, est la transcription de de *βουργέσις, burgensis*, un bourgeois, ainsi que l'a reconnu l'auteur anonyme d'un article remarquable consacré à ma publication, article inséré dans le *Literarisches Centralblatt* du 17 juillet 1886, col. 1016. La terminaison *î* est la terminaison des *adjectifs relatifs* arabes³.

1. Dozy, *ibid.*, II, p. 432.

2. *Id.*, *ibid.*, II, p. 652.

3. J'emprunte ce terme technique à Silvestre de Sacy, *Grammaire arabe*, 2^e éd., I, p. 331 et suiv.

2° برونس *barouîns* (p. 87, 88, 89), est le vieux français *barons* « baron », avec la désinence du pluriel. Le mot, sous cette forme, n'est pas rare dans les historiens arabes des croisades.

3° البسكند *al-biskond* (p. 102), « le vicomte », avec la même substitution du *bâ* arabe au *v* que dans *veterinarius*, devenu *al-baifâr*¹. Sur les *vicecomites* de la *haute court*, voir Sybel, *Geschichte des ersten Kreuzzuges* (2^e éd.), p. 440 et 445.

4° البطرك *al-batrik* (p. 64) « le patriarche », terme ecclésiastique parvenu en arabe, en prenant comme point de départ le grec *πατριάρχης* et comme intermédiaire le syriaque ܐܡܪܝܬܐ.

5° تركبولى *Tourkouboûlî* (p. 37) « Turcopole ». Les points diacritiques de la première lettre manquent, comme on peut s'en convaincre en comparant le fac-simile de cette page du manuscrit, que j'ai fait reproduire dans mon édition de l'*Autobiographie*². Aussi avais-je pensé d'abord à des *arbaletiers*, d'autant plus que le texte porte ensuite : وهم رماة « et ce sont les archers des Francs »³. Sans aucun doute il vaut mieux songer aux Turcopoles, mercenaires tour à tour des chrétiens et des musulmans, ainsi du reste que me l'ont suggéré, indépendamment l'un de l'autre, M. le baron A. de Kremer et M. Gaston Paris. La terminaison *î* est de nouveau celle de l'*adjectif relatif* arabe (cf. 1°).

6° داما *dâmâ* (p. 100) « dame ». Voici le passage où le mot est répété trois fois : اعمل للداما والداما بلسانهم الست يعنى : « Fais-en autant à la *dâmâ*, et le mot *dâmâ*, dans leur langue, signifie la dame. Il dit alors à un de ses écuyers : Dis à la *dâmâ* qu'elle vienne. MM. Reinaud et Quatremère ont constaté le pluriel arabe

1. Plus haut, page 461, ligne 23.

2. Le mot est à la ligne 14 du fac-simile placé en face du titre.

3. M. Wellhausen a exprimé cette opinion dans la *Deutsche Literaturzeitung* du 6 novembre 1886, n° 45, col. 1610. Sur les *arbaletiers* d'alors, voir Prutz, *Kulturgeschichte der Kreuzzüge*, pp. 183 et 538.

dâmât « les dames » dans la lettre adressée par le sultan Baibars I^{er} à Boëmond VI en 1268¹.

7° *سرجند sirdjand* (p. 49) « des sergents » et *سردجند sirdjandî* (p. 56) « un sergent ». Le mot est expliqué dans le premier passage : *يعني رجاله* « c'est-à-dire des hommes » ou « des soldats » ou « des gens ». Il s'agissait donc de *sergents à pied* et non de *sergents à cheval*; car les troupes des Francs avaient des chevaliers et des autres². Les deux formes *sirdjand* et *sirdjandî* diffèrent que par la terminaison de l'*adjectif relatif* ajoutée la seconde fois. Cette addition, que nous avons constatée (1^o et 5^o), a été amenée ici par une cause particulière. Dans l'arabe classique, *دجندى djoundî* signifie « soldat »; on a donc été entraîné tout naturellement à une combinaison hybride provoquée à la fois par le mot entré dans la langue des Francs, que l'on avait transcrit, et par le mot arabe qui s'y adaptait au point de vue tant du sens que de l'orthographe.

8° *سير sîr* (p. 56) « Sire » se trouve dans le nom d'Adam *سِر ادم Sir Adam* « Sire Adam »; cf. I, 1^o³.

9° *كلس kals* (p. 110) « chaussure », semble une forme de *calceus*, chausses, et qu'il faut soigneusement distinguer de *كلس calx*, chaux, dont il a été parlé précédemment (p. 109). Dozy, dans son *Supplément aux dictionnaires arabes*, connaît les formes *كلسة kalsa*, *كلسة kalsa*, un nom d'origine arabe de la forme que porte notre texte.

10° *لاسین lâsîn* (p. 75) est le pluriel d'un mot *لاس lās* « lacet ».

Nous devrions maintenant faire la contre-partie de ce travail, en montrant qu'un certain nombre de mots arabes employés par Ousâma, sont entrés en français par le co-

1. Reinaud, *Extraits des historiens arabes relatifs aux guerres des croisades*, p. 509, note 1; Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, p. 273.

2. Voir Prutz, *Kulturgeschichte*, p. 538.

3. Plus haut, p. 457, l. 1.

4. Plus haut, p. 462, l. 7.

5. II, pp. 394 et 483.

liat des enclaves musulmanes avec les pays sous la domination chrétienne. Ces infiltrations d'une langue dans une autre, insaisissables au moment où elles se produisent, se reconnaissent aux traces qu'elles laissent après elles. C'est un terrain mouvant, où il faut une grande prudence pour se reconnaître et pour assurer l'œuvre. Il faut savoir gré à M. Marcel Devic de s'y être risqué, non sans bonheur. Son *Dictionnaire étymologique des mots d'origine orientale*, devenu une annexe du *Dictionnaire de la langue française*, par Littré, est digne d'améliorations, que l'auteur est, mieux que nous, capable de réaliser. Assurément il a franchi une étape considérable dans cette voie, où nous prions instamment son savant collègue et ami de persévérer.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
DÉDICACE.....	
AVANT-PROPOS.....	
AMIAUD (Arthur). Cyrus, roi de Perse.....	241
BERGAIGNE (Abel). La syntaxe des comparaisons védiques.....	75
BOISSIER (Gaston). Commodien.....	37
BRÉAL (Michel). Comment les langues réparent les points faibles de leur grammaire.....	233
CHATELAIN (Émile). Un important fragment de Virgile (Bibl. nat. latin 7903).....	373
DARMESTER (Arsène). Le démonstratif <i>ille</i> et le relatif <i>qui</i> en roman.....	145
DARMESTER (James). L'apocalypse persane de Daniel.....	405
DERENBOURG (Hartwig). Note sur quelques mots de la langue des Francs au douzième siècle, d'après le texte arabe de l'autobio- graphie d'Ousâma Ibn Mounkidh.....	453
DERENBOURG (Joseph). Elazar, le Peitan.....	429
DESJARDINS (Ernest). Léon Renier.....	I
DUCHESSNE (l'abbé Louis). Le concile d'Elvire et les flamines chrétiens.....	159
GAIDOZ (Henri). Les gâteaux alphabétiques.....	1
GILLIÉRON (Jules). Mélanges gallo-romans.....	285
GUIEYSSSE (Paul). Réprimande à un fonctionnaire égyptien.....	421
HALÉVY (Joseph). Notes sémitiques.....	443
HAUSSOULLIER (Bernard). Note sur les trois tribus doriennes en Crète.....	359
HAUVETTE-BESNAULT. Épisode des grains de riz écrasés.....	103
HAVET (Louis). <i>Ve</i> en grec.....	369
HÉRON DE VILLEFOSSE (Autoine). Bibliographie des travaux de Léon Renier.....	XXIII

	Pages.
JACOB (Alfred). De nonnullis codicibus graecis palimpsestis in bibliotheca majore Parisiensi asservatis	347
LONGNON (Auguste). La civitas Rigomagensis	395
MONOD (Gabriel). Les mœurs judiciaires au VIII ^e siècle, d'après la <i>Paraenesis ad iudices</i> de Théodulf	193
MOREL-FATIO (Alfred). Note sur l'article dérivé de <i>ipse</i> dans les dialectes catalans.	9
NICOLE (Jules). Athénée et Lucien	27
NOLHAC (Pierre de). Notes sur Pirro Ligorio	319
OPPERT (Jules). Inscription d'Antiochus I Soter	217
PARIS (Gaston). L' <i>appendix Probi</i>	301
PSICHARI (Jean). Le poème à Spancas	261
RIEMANN (Othon). Remarques sur l'attraction du démonstratif et du relatif en latin	311
ROBIOU (Félix). L'enseignement de Pythagore contenait-il des éléments égyptiens?	175
ROY (Jules). Conférence de Vincennes et conflits de juridiction (1329-1350)	329
SAUSSURE (Ferdinand de). Comparatifs et superlatifs germaniques de la forme <i>inferus, infimus</i>	385
THÉVENIN (Marcel). Étude sur la propriété au moyen âge. Les « communia »	121
TOURNIER (Édouard). Observations sur le texte de l' <i>Économique</i> de Xénophon	65
WEIL (Henri). L'auteur du premier discours contre Aristogiton est-il bien informé des institutions d'Athènes?	17

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

LA BIBLIOTHÈQUE
DE
FULVIO ORSINI

CONTRIBUTIONS A L'HISTOIRE DES COLLECTIONS D'ITALIE
ET A L'ÉTUDE DE LA RENAISSANCE

PAR

PIERRE DE NOLHAC

Ancien membre de l'École française de Rome,
Maître de conférences à l'École pratique des Hautes-Études

AVEC UNE PLANCHE EN PHOTOGRAVURE



PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
E. BOUILLON & E. VIEWEG, SUCCESSEURS

67, RUE DE RICHELIEU, 67

1887

805

P2

E26

Frac 74

LIOTHÈQUE DE FULVIO ORSINI

ANGERS, IMPRIMERIE DURDIN ET C^{IE}, RUE GARNIER

A Monsieur Léopold Delisle,

Membre de l'Institut, Administrateur général de la Bibliothèque Nationale
de Paris.

Monsieur,

Permettez-moi de vous adresser la préface de ce livre. Vous en avez approuvé le dessein dès 1883, et, depuis, vos encouragements m'ont aidé à le poursuivre. Vous avez représenté pour moi le lecteur idéal que tout écrivain a devant les yeux quand il tient la plume et dont le suffrage désiré semble devoir le récompenser de sa peine. Depuis bien des années, en effet, tous ceux qui, chez nous, s'occupent de manuscrits, reconnaissent en vous leur premier juge. Vous êtes en même temps leur conseiller et leur guide, car vos travaux multipliés de paléographie et de bibliographie sont regardés par tous comme des modèles.

Dans votre beau livre, *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, vous avez montré tout ce que l'étude méthodique de la formation d'un fonds de manuscrits peut apporter de renseignements d'intérêt général, sur les mœurs, les usages, les arts, la vie intellectuelle du passé. Votre exemple, partout fécond pour la science, a fait naître plusieurs œuvres analogues, parmi les plus modestes desquelles celle-ci demande à être placée.

Vous trouverez ici l'histoire et la restitution d'un fonds bien moins étendu et bien moins varié que la plupart de ceux qui ont formé notre grande collection nationale. Il ne saurait soutenir la comparaison pour le nombre des volumes avec les séries de manuscrits des Séguier ou des Colbert; mais il a un caractère très tranché et une valeur de choix qui lui méritent à bon droit l'estime des érudits. Formé par un grand humaniste italien du xvr^e siècle avec les débris des bibliothèques de

ses prédécesseurs, il offre, au point de vue des études classiques, un intérêt depuis longtemps deviné. Notre dépouillement permettra d'en juger exactement ; il apportera en même temps des détails nouveaux sur les bibliophiles du xv^e et du xvi^e siècle ; il révélera l'existence d'anciennes collections dispersées et servira à compléter l'histoire de celles qui sont déjà connues.

La plupart des volumes de Fulvio Orsini appartiennent, vous le savez, à la Bibliothèque Vaticane. Nous ne possédons encore qu'une faible partie des catalogues de cet important dépôt, et il faudra bien des années avant que la publication, reprise sous les auspices de S. S. Léon XIII, soit parvenue à la région de la Bibliothèque que j'ai de préférence étudiée. En attendant, le travail que je vous présente servira à renseigner les savants avec précision sur une intéressante portion de l'ancien fonds Vatican. Il contient, en effet, une sorte de catalogue abrégé de plus de quatre cents volumes, dont beaucoup comptent plusieurs manuscrits et dont la plupart n'ont jamais été décrits. — Voici comment on pourra se servir du livre à titre d'inventaire provisoire : on rencontrera, pp. 125 sqq., des tables de concordance entre les numéros actuels de la Vaticane et ceux de l'Inventaire d'Orsini ; en se reportant au texte même de cet Inventaire, publié pp. 333 sqq., on trouvera en note soit la description du manuscrit, soit le renvoi au passage du livre où ce manuscrit a été examiné. — Les renseignements qui sont les plus utiles aux travailleurs sur le contenu, l'âge et l'état des volumes figurent dans ce travail. J'aurais pu adopter une forme plus voisine d'un catalogue proprement dit ; mais je tenais à ne pas empiéter sur la publication des catalogues généraux de la Vaticane, qui est poursuivie avec tant de zèle et de science par les érudits romains groupés autour de S. E. le cardinal Pitra. J'ai porté surtout mes soins sur les questions de provenance et d'écriture, qui ne peuvent être étudiées avec le détail nécessaire par les rédacteurs des grands catalogues, et j'ose espérer que mes conclusions, dans ce domaine, ne seront pas pour eux sans utilité.

M. le comm. de Rossi, qui a une si haute part dans la publi-

cation, a bien voulu en juger ainsi, lorsqu'il m'a invité, à plusieurs reprises, à poursuivre le dépouillement du fonds Orsini, et qu'il m'a fait l'honneur d'annoncer ce travail dans sa grande préface historique des catalogues de la Bibliothèque Vaticane. Vous me permettrez de remercier ici de tant de marques de bienveillance l'illustre savant qui continue si dignement les traditions de la Rome du temps d'Orsini.

Il est un autre département des immenses collections pontificales où j'ai dû pousser mes investigations ; c'est la belle série des incunables et des livres rares ou annotés par des savants, quelque chose d'analogue à notre *Réserve* de Paris. J'ai pénétré dans ces trésors, absolument ignorés des étrangers, et j'en ai tiré d'utiles indications. Là, comme parmi les manuscrits, j'ai vérifié bien des fois le *Juvat integros accedere fontes* du poète. Sans doute, ma visite à ces livres vénérables a été trop rapide et trop superficielle ; mais je crois pouvoir revendiquer le mérite d'avoir le premier cherché à faire profiter le public de ces fonds précieux. Toute ma reconnaissance est due à l'administration de la Vaticane, qui ne m'a refusé aucune facilité de travail, de 1883 à 1885. Je remercie particulièrement Mgr Ciccolini, préfet de la Bibliothèque, qui comprend toutes les exigences de l'érudition et dont la libéralité est inépuisable.

Cet ensemble de recherches a été dirigé surtout au point de vue bibliographique : je n'ai jamais laissé passer l'occasion d'identifier un manuscrit, de donner sur une bibliothèque un renseignement inédit ou peu connu. Mais j'ai tenté aussi de rendre quelques services aux études sur la Renaissance et sur l'humanisme. Les érudits, très nombreux hors de France, qui s'occupent de ces études, trouveront ici soit des faits nouveaux, soit des indications de sources. Le livre fait mention, dans le texte et dans les notes, d'une foule de personnages du xiv^e au xvi^e siècle, qui ont marqué leur place dans l'histoire littéraire de la Renaissance ou mériteraient d'en avoir une ; s'il m'avait fallu donner sur chacun d'eux une notice, même succincte, le volume aurait été chargé outre mesure ; j'ai préféré supposer le lecteur muni des ouvrages d'ensemble, tels que la *Storia della letteratura italiana* de Tiraboschi, la

Wiederbelebung des classischen Alterthums de M. G. Voigt, la *Bibliographie hellénique* de M. E. Legrand, etc. J'ai cherché surtout à fournir des renseignements inédits sur les humanistes et les bibliothèques d'humanistes, et à éclaircir quelques points douteux se rattachant à l'histoire de la philologie. J'ai passé brièvement sur ce qu'on pouvait trouver dans les livres déjà parus, me bornant de temps en temps à y renvoyer ; mon ambition aurait été de réunir le plus possible de faits nouveaux dans le plus petit nombre possible de pages.

La Bibliothèque de Fulvio Orsini peut donc être regardée comme un recueil de matériaux propres à servir à l'étude de la Renaissance. Ces matériaux, il est vrai, pris isolément, sont extrêmement menus et de médiocre importance ; c'est de la poussière d'érudition, si on peut dire, et on me reprochera peut-être d'avoir dépensé un long travail et de sérieux efforts de critique à des questions aussi infimes. Je suis certain, Monsieur, que vous ne partagerez point cet avis. Vous nous avez appris que rien n'est inutile en matière de bibliographie et d'histoire littéraire. Un détail insignifiant pour tel lecteur rendra peut-être un jour service à tel autre. Nous n'avons le droit de rien négliger, car, suivant la belle parole d'un de nos humanistes (p. 145), il n'y a rien de méprisable dans le domaine de la science, οὐδὲν τῶν ἀπὸ τῆς τέχνης φαῦλον.

Le plan du livre a eu l'inconvénient de disperser en plusieurs chapitres les renseignements sur le même sujet. Par exemple, au chapitre III, vous trouverez des détails historiques sur la bibliothèque des Bembo ; au chapitre V, l'étude des manuscrits grecs de la même collection ; au chapitre VII, l'étude des manuscrits latins ; au chapitre VIII, l'étude des manuscrits en langues modernes. Pour cette bibliothèque illustre, la plus importante de celles qui ont enrichi le fonds d'Orsini, j'ai pu réunir en un tableau d'ensemble une partie de ces résultats épars ; mais, pour plusieurs autres bibliothèques qui pourront vous intéresser, vous voudrez bien consulter successivement les différents chapitres.

Il en va de même pour les renseignements relatifs à chaque érudit. Prenons pour exemple Théodore Gaza : pp. 145-146, sont décrits des autographes de lui ; p. 166 (en note), est rapporté

un témoignage iconographique ; p. 223 (en note), sont signalées des lettres inédites, p. 230, un opuscule demeuré inconnu ; enfin, les notes au bas du texte de l'Inventaire contiennent encore des particularités intéressant le même personnage. Ces mentions pourront être groupées, sur le point spécial des recherches de chacun, au moyen de l'Index des noms, qui servira de lien aux diverses parties du volume. On a évité de faire cet Index trop riche, en le surchargeant de renvois insignifiants ; cependant il a paru utile, dans la plupart des cas, d'y laisser figurer le plus de chiffres possible, l'excès sur ce point pouvant rendre à plus d'un lecteur des services inattendus. On y a fait entrer aussi des indications, prénoms, titres, etc., qui aideront à identifier des personnages mentionnés au cours du livre sans précision suffisante.

Les Appendices comprennent les documents les plus importants auxquels on est renvoyé dans le cours du texte ; ce sont presque tous des lettres intimes d'Orsini ou de ses amis. Il n'y a là qu'une petite partie des correspondances que j'ai utilisées ou citées. Vous remarquerez sans doute, en effet, le rôle que jouent, dans tout l'ensemble du livre, les lettres originales du xvi^e siècle. J'en ai dépouillé plus d'un millier, conservées en divers dépôts d'Europe. J'y ai pris plusieurs détails pour la biographie d'Orsini ; l'histoire de ses acquisitions en est même exclusivement tirée ; je m'en suis servi aussi pour identifier beaucoup de manuscrits ou reconnaître leur provenance. Les renvois aux bibliothèques et aux volumes qui contiennent ces correspondances sont donnés partout avec soin ; le lecteur pourra y recourir facilement, soit pour compléter mes citations, soit pour recueillir les renseignements étrangers à la bibliographie que je n'ai pas mis en œuvre.

Veillez me permettre encore, Monsieur, une remarque sur la façon dont le livre a été composé. Après avoir employé près de trois années d'études et de voyages à en réunir les matériaux, je l'ai rédigé loin des manuscrits sur lesquels j'avais pris des notes. J'aurais eu besoin, cette rédaction terminée, de retourner en Italie et de revoir les volumes les uns après les autres, pour contrôler tous les détails de mon exposition et y ajouter les observations qu'un premier examen ne

m'avait pas permises. La chose s'est trouvée impossible. J'ai eu recours, sur tous les points essentiels, au dévouement de mes confrères de l'École française de Rome, MM. Fabre, André Pératé, A.-M. Desrousseaux. Ces excellents amis ont trouvé le temps, au milieu d'importants travaux personnels, de vérifier beaucoup de mes notes et d'éclaircir les derniers doutes. La description de la bibliothèque d'Alexandrie leur doit de se présenter à vous avec un peu moins d'incertitudes.

J'ai fait de mon mieux pour fournir aux travailleurs les renseignements sûrs. J'aurais voulu les apporter plus complets et ne rien laisser d'inachevé. Mais, comme cet ouvrage s'adresse à un public varié, et qu'il touche à la fois aux sciences grecques, latines, provençales et italiennes, il aurait fallu un érudit spécial pour traiter convenablement chacune de ces parties. Il s'est donc trouvé que, faute de temps et souvent de compétence, j'ai posé plus de questions que je n'en ai reçues. Je crois, du moins, avoir partout nettement marqué ce qui reste à faire. Mes successeurs pourront ainsi reprendre les sujets qui n'ont été qu'effleurés et leur donner les développements qu'ils comportent; je souhaite, en même temps, qu'ils rectifient les erreurs que j'ai pu commettre.

Telles sont, Monsieur, les observations qui me sont venues à l'esprit avant de vous offrir mon travail. Je serai heureux de l'avoir publié, si vous daignez le trouver utile.

Paris, août 1887.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — ESQUISSE BIOGRAPHIQUE 1

Sources de la biographie de Fulvio Orsini, 1. — Sa famille et son éducation, 2. — Influence exercée sur lui par Gentile Delfini et Angelo Colocci, 4. — Jeunes savants romains contemporains d'Orsini. Premières traces de son activité littéraire, 6. — Il devient chanoine de Saint-Jean-de-Lateran, 7. — Orsini chez les Farnèse, bibliothécaire du cardinal S. Angelo, 8. — Voyage d'Orsini à Florence, à Bologne et à Parme. Mort du cardinal S. Angelo, 10. — Le cardinal Alessandro Farnèse. Ses goûts de collectionneur sont servis par Orsini, 11. — Sa cour de lettrés. Le palais Farnèse à Rome. La résidence d'été de Caprarola, 14. — Rapports d'Orsini avec les artistes, 15. — Ses relations avec les cardinaux Sirleto, Caraffa, Colonna, Borromeo, Granvelle, etc., 17. — Granvelle et les érudits romains, 19. — Vieillesse d'Orsini, 21. — Il voit mourir le cardinal Farnèse. Odoardo Farnèse le garde au palais, 22. — Testament d'Orsini, 25. — Sa mort, 26. — Jugement sur son caractère, 27. — Son genre de vie et ses occupations diverses ; ses fonctions de correcteur grec à la Bibliothèque Vaticane, 29. — Orsini collectionneur. Ses collections d'antiquités, 30. — Sa collection de portraits, 32. — Sa compétence de numismatiste, 34. — Services qu'il a rendus à l'épigraphie, 35.

CHAPITRE II. — TRAVAUX ET AMITIÉS DE FULVIO ORSINI 37

Grande production d'Orsini. Analyse sommaire de ses ouvrages, 37. — Ses premiers livres chez Plantin. Le *Virgilius illustratus*, 38. — Les *Carmina IX illustrium feminarum*. Édition de César, 39. — Les *Imagines et elogia*. Orsini créateur de l'iconographie, 40. — Les *Familiae romanae*, 42. — Édition de Festus, 44. — Notes sur Cicéron. Édition princeps du *De legationibus*, 46. — Édition d'Arnobe, 48. — Collaboration d'Orsini aux travaux des commissions pontificales et à la revision de la Bible grecque de 1587, 49. — Notes au *De legibus et senatusconsultis* d'Antonio Agustin, 50. — Notes sur Caton, Varron, Collumelle, etc., 51. — Publication du *De triclinio* de Pedro Chacon, 52. — Notes sur les historiens romains, avec édition des fragments des historiens perdus, 53. — Examen de l'accusation de plagiat portée contre Orsini, 54. — Sa renommée

européenne. Ses visiteurs à Rome, 55. — Ses principales liaisons. Orsini et les Pays-Bas. Juste-Lipse, Charles Lange, L. van der Becke, 57. — Plantin, Falkenburg, A. Schott, etc., 58. — Orsini et l'Espagne. Son amitié pour Agustin, 60. — Orsini et l'Allemagne. Gruter, Sambucus, Sylburg, etc., 62. — Orsini et la France. Français résidant à Rome : Muret, Pierre Morin, Dupérac, etc., 64. — Voyageurs français à Rome : Claude Dupuy, les Audebert, l'ambassadeur Louis d'Abain, Montaigne, Paul de Foix, De Thou, etc., 65. — Correspondance avec la France au sujet du *Servius* de Pierre Daniel, 69. — Principaux amis d'Orsini en Italie. Piero Vettori, à Florence, 70. — Carlo Sigonio, à Bologne, 72. — Gianvincenzo Pinelli, à Padoue, 74.

CHAPITRE III. — PRINCIPALES ACQUISITIONS D'ORSINI. 79

Histoire de la formation de la bibliothèque d'après les correspondances du temps. Acquisition d'une partie des papiers de Colocci, 79. — La bibliothèque de Cartéromachos, 81. — État de la collection d'Orsini en 1570, 84. — Claude Dupuy lui envoie son fragment de Virgile (*Augusteus* de Virgile), 85. — Provenance de ce manuscrit, 85. — Négociations pour obtenir de Dupuy sa *Décade* de Tite-Live (*Puteaneus* de Tite-Live), 88. — Petits travers d'Orsini comme bibliophile, 90. — Question de la bibliothèque du cardinal Bembo, 91. — Elle n'a pas été dispersée à sa mort, 92. — Caractère de son héritier, Torquato Bembo, 92. — Orsini négocie avec lui l'achat de son Virgile et de son Tércence (*Vaticanus* de Virgile, *Bembinus* de Tércence), 94. — Pinelli et Mercuriale aident Orsini et le renseignent sur la collection de Bembo à Padoue, 95. — Ruse pour obtenir les *Lusi* de Virgile, 97. — Arrivée à Rome du Virgile et du Tércence, 98. — Autres acquisitions importantes, 99. — Voyage de Torquato Bembo à Rome, 100. — Orsini réunit peu à peu tous les autographes de Pétrarque que possédait le cardinal, 101. — Manuscrits achetés en 1582, 103. — Dernières acquisitions chez Bembo, en 1583 et 1584, 106. — Achat du chansonnier provençal d'Alvise Mocenigo, 107. — Description de la bibliothèque d'Orsini par Angelo Rocca, 109.

CHAPITRE IV. — ÉTAT ACTUEL DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ORSINI. 112

Orsini songe à offrir sa bibliothèque à Philippe II, pour l'Escorial, 112. — Il l'offre à Grégoire XIII, 113. — Intervention de Granvelle, de Sirloto et de Caraffa, 114. — Orsini lègue par testament sa bibliothèque à la Vaticane, 115. — Rédaction originale de son Inventaire, 116. — Intérêt et défauts de ce document, 117. — Erreurs et fausses attributions, 118. — Remise des livres d'Orsini aux fonctionnaires de la Vaticane, en 1602. Listes de récolement dressées par D. Rainaldi, 120. — Manuscrits manquants, 121. — Classement

nds de la Vaticane, 123. — TABLES DE CONCORDANCE ENTRE
CTUELLES DU VATICAN ET LES NUMÉROS DE L'INVENTAIRE D'OR-
— Fonds grec, 125. — Fonds latin, 126. — Manus-
ini emportés à Paris en 1797 et rendus en 1815, 128. —
el des volumes provenant d'Orsini; reliure, ex-libris, etc., 129.
de de nos recherches, 130. — Imprimés précieux de la
131. — Papyrus, 131. — Papiers modernes : corres-
autographes d'Alde Manuce, de Cartéromachos, de Co-
132. — Correspondance personnelle d'Orsini, 135. —
bliothèque d'Orsini, formée après l'engagement pris envers
136. — Inventaire des manuscrits qu'elle contenait, 137.
ère de la collection d'Orsini : exclusion de l'élément théolo-
venance d'anciennes bibliothèques d'humanistes, 137. —
Orsini pour les humanistes du xiv^e et du xv^e siècles, 138.
des manuscrits transcrits et annotés par eux, 139.

— DESCRIPTION DE LA BIBLIOTHÈQUE. LE FONDS GREC.... 143

recs provenant de collections du xiv^e siècle. Ciriaco d'An-
manuel Chrysoloras, 144. — Collections du xv^e siècle.
es de Grecs établis en Italie. Théodore Gaza, 145. —
émétrius Rhallès Cabacès, 146. — Michel Apostolios, 148.
Musurus, Georges Moschus, etc., 150. — Bibliothèque de
Lascaris, 151. — Manuscrits transcrits de sa main, 152.
hèque de Jean Lascaris, 154. — Papiers personnels, 155.
annotés par J. Lascaris, 157. — Mathieu Devaris, 159.
Grecs du xvi^e siècle, 161. — Le copiste Giovanni Onorio,
Ses travaux pour Orsini, 162. — Bibliothèques d'uma-
ns. Ermolao Barbaro l'ancien, 166. — Giorgio Valla, 167.
crit de Ptolémée possédé par Domenico Domenici, 168. —
eaux de copistes grecs : Giorgio Crivelli, Lianori de Bologne,
ilibelli, 170. — Niccolò Leonico Tomeo, 171. — Manus-
rappelant le souvenir d'hellénistes, 172. — Collection
lenius dispersée à Rome, 174. — Imprimés grecs annotés
manistes, 175. — Note sur la bibliothèque de Sirleto
r le cardinal Colonna, 177. — Bibliothèque grecque de
hos. Manuscrits, 178. — Imprimés annotés, 181. —
grecs de Colocci, 182. — Manuscrits grecs du cardinal
3. — Copies grecques de la main d'Orsini, 186. —
notés par lui, 187. — Liste des plus anciens manuscrits
collection, 189.

— LE FONDS LATIN. BIBLIOTHÈQUES ANTÉRIEURES AU SEIZIÈME
..... 191

à la collection de Nicolas III, 191. — Benvenuto Ram-
— Autographes de Poggio Bracciolini, 193. — Manus-

crits de la bibliothèque de Philelphe chez Orsini, 194. — Manuscrits de Niccolò Perotti, Giovanni Tortelli, Platina, et d'humanistes du même temps, 196. — Bibliothèque de Pomponius Laetus, 198. — Manuscrits de luxe, écrits et annotés par lui, 199. — Manuscrits de travail, 202. — Notions qu'ils fournissent sur l'enseignement de Pomponius, 205. — Manuscrits et imprimés annotés par Pomponius, 206. — Bibliothèque d'Ange Politien. Manuscrits autographes, 208. — Virgile imprimé couvert des notes de Politien, 210. — Fragment de Festus transcrit par lui, 212. — Bibliothèque des Gaddi, 216. — Manuscrits d'Aurispa, 218. — Bibliothèque de Panormita, 218. — Manuscrits exécutés pour lui, 219. — Manuscrits anciens possédés par lui, 222. — Autographes de Panormita, 222. — Manuscrits de ses correspondants : Giovanni Lamola, Georges de Trébizonde, Toscanella, etc., 224. — Pontano et le Virgile du Vatican, 225. — Manuscrits provenant de prélats et savants divers, 226. — Giovanni Lorenzi et Andrea d'Aleria, bibliothécaires du Vatican, 228. — Autres bibliophiles : Ridolfini, Gucciardini, Ugoletti, Maffei, etc., 230. — Question des manuscrits de Properce. Histoire du *Neapolitanus*, 233.

CHAPITRE VII. — LE FONDS LATIN. BIBLIOTHÈQUES DU SEIZIÈME SIÈCLE. 236

Bibliothèque de Bernardo et de Pietro Bembo, 236. — Le *Bembinus* de Tércence, 237. — Les *Lusi* de Virgile, 239. — Manuscrits autographes de Bernardo Bembo, 240. — Manuscrits ajoutés par le cardinal Bembo à la collection de son père, 241. — Bibliothèque des Manuce, 243. — Imprimés latins annotés par Cartéromachos, 245. — Érudits du même temps : Bombasio, Inghirami, etc., 247. — Prélats du xvi^e siècle : Marcello Cervini, Pomponio Cecio, etc., 248. — Bibliothèque d'Angelo Colocci, 249. — Collection de vers latins modernes et d'autographes réunie par Colocci, 254. — Imprimés annotés par Colocci, 257. — Basilio Zanchi et Michele Silvio, 258. — Livres provenant des amis d'Orsini : Faerno, Bagatto, Agustin, Chacon, 260. — Manuscrits de Panvinio, 262. — Manuscrits de Ligorio, 263. — Bibliothèque d'Achille Estaço acquise en partie par Orsini, 263. — Manuscrits provenant de collections françaises, 266. — Fabio Farnèse, 267. — Manuscrits latins exécutés pour Orsini ou par lui-même, 268. — Imprimés annotés par Orsini, 271. — Contributions à l'histoire du *Mediceus* de Virgile, 272. — Précieuse collection de manuscrits lombards, 274. — Incertitude des connaissances paléographiques d'Orsini, 275. — Liste des manuscrits latins antérieurs au xii^e siècle, 276.

CHAPITRE VIII. — MANUSCRITS EN LANGUES MODERNES. 278

Intérêt que portait Orsini à la littérature nationale, 278. — Le *Canzoniere* en partie autographe de Pétrarque, 279. — Les fragments

autographes du Vatican, 281. — Question de l'écriture de Pétrarque, 282. — Autographe du *Bucolicum Carmen*, 285. — Autographe du *De ignorantia*, 289. — Faux autographes de Pétrarque provenant des Bembo, 291. — Notes de Bernardo Bembo relatives à Pétrarque, 292. — Manuscrits provenant de la bibliothèque de Pétrarque, 295. — Contributions à l'histoire du Virgile de l'Ambrosienne. Il n'a jamais appartenu à Orsini, 295. — Manuscrit du *Trésor* de Brunetto Latini, 301. — Texte de Dante offert à Pétrarque par Boccace, 303. — *Consolatio* de Boèce écrite de la main de Boccace, 305. — Autographes de Pietro Bembo, 307. — Manuscrits italiens de Bembo, 309. — Manuscrit français, 311. — Essai de reconstitution de la collection provençale de Bembo, 312. — Provenance des chansonniers provençaux de Paris et de Rome, 313. — Identification du chansonnier de Colocci, 318. — Autres chansonniers de Bembo, 321. — TABLEAU RÉSUMÉ DES RECHERCHES SUR LA BIBLIOTHÈQUE DE BEMBO, 325. — Manuscrits de provenance isolée, 326. — Manuscrits florentins, 327. — Autographes de Sannazar, 328. — Autographes de Michel-Ange, 329.

INVENTAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE..... 333

Manuscrits grecs, 334. — Imprimés grecs, 350. — Manuscrits latins, 358. — Imprimés latins, 381. — Manuscrits en langues modernes, 391. — Papiers divers, 395.

APPENDICES..... 397

APPENDICE I. — Inventaire de livres trouvés chez Orsini après sa mort..... 397

APPENDICE II. — Correspondances relatives à la bibliothèque d'Orsini (1565-1585)..... 402

APPENDICE III. — Lettres écrites de France à Orsini (1584-1585)... 431

APPENDICE IV. — Choix de lettres latines adressées à Orsini (1567-1594)..... 436

APPENDICE V. — Lettre d'Orsini à Odoardo Farnèse (1590)..... 445

ADDENDA..... 447

CORRIGENDA..... 455

INDEX DES NOMS CITÉS..... 459

TABLE DE RENSEIGNEMENTS SUR DIVERS SUJETS..... 487

NOTE SUR LA PLANCHE..... 491

PLANCHE.



LA

OTHEQUE DE FULVIO ORSINI

CHAPITRE PREMIER

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE

ans ce livre de faire l'histoire et de reconstituer les
ne bibliothèque célèbre, la plus intéressante peut-
lections privées du xvi^e siècle. Bien que je m'occupe
s Fulvio Orsini, du collectionneur et du bibliophile,
rel de faire connaître d'abord les principales dates
e déterminer son caractère, de le montrer dans son
ni ses études et ses amitiés. Je vais donc raconter
cette carrière laborieuse, telle que je l'ai trouvée
vres du savant romain, dans les témoignages de ses
ins, et surtout dans ses correspondances intimes.
uction est d'autant plus nécessaire qu'une biogra-
née d'Orsini, malgré l'intérêt sérieux qui s'y at-
pas encore été écrite¹.

rsini appartient à la grande famille romaine dont il
m. On a remarqué que c'est un honneur pour les
oir, grâce à lui, les lettres représentées chez eux

vie d'Orsini qu'on ait donnée à la valeur d'un témoignage
mais elle compte à peine quelques pages; elle est due à un
juriste assez distingué, Giuseppe Castiglione (*Castalio*), d'An-
t plus jeune qu'Orsini et avait reçu ses conseils. Ce travail a
s après sa mort sous ce titre : *Fulvii Ursini vita auctore Iosepho*
romae, typis Varesii MDCLVII, 14 (39) pp. La plaquette étant
rs de Rome, je cite toujours la réimpression la plus répandue,
au en 1739, dans *Vitae selectae XVII eruditiss. virorum a*
quibusdam scriptae et... collectae a D. Christ. Gryphio gymn.
(La première éd. est de 1711; en 1739, l'œuvre de Castiglione
l. 555-563; les appendices, les pp. 563-580.)

s auteurs qui ont consacré une notice à Orsini ou parlé de lui

comme dans les autres illustres familles italiennes¹. Cependant Fulvio, enfant naturel, ne fut jamais reconnu officiellement par les siens.

Le nom de son père n'est même pas certain. Les généalogistes, sachant par des témoignages assez sûrs qu'il était fils d'un Orsini de la branche de Mugnano, commandeur de l'ordre de Malte, lui donnent pour père un Maerbale. Cette hypothèse est très vraisemblable². Maerbale Orsini, fils du condottiere Giancorrado, condottiere lui-même et l'un de ceux qui vinrent en 1552 au secours de Sienne, satisfait seul aux conditions demandées. Il vivait encore en 1579. On ne sait rien sur la mère de Fulvio, qui devait être d'humble naissance. La respectueuse affection dont elle fut entourée par son fils et l'excellente édu-

serait assez longue et n'offrirait qu'un intérêt de curiosité. Sauf Giovanni-Vittore Rossi (*Erythraeus*), qui a pu connaître Orsini, la plupart n'ont fait que délayer ou résumer Castiglione; ceux qui ont apporté un fait nouveau seront cités à l'occasion. Je dois rappeler que Tiraboschi n'a peut-être pas marqué assez dignement la place d'Orsini dans son beau tableau de l'histoire intellectuelle de l'Italie. (*Storia della lett. ital.*, éd. de Milan, t. VII, pp. 357-360.) En ces dernières années il a été fait des publications utiles pour certains détails du sujet; ce sont : *Lettere di Fulvio Orsini ai Farnesi annote da...* [A. Ronchini e Vitt. Poggi], Modène, 1879 (Extrait des *Atti e memorie delle deputazioni di storia patria dell' Emilia*, nouv. série, vol. IV, part. II); *Lettere inedite del card. de Granvelle a Fulvio Orsini e al card. Sirleto, raccolte da P. de Nolhac*, Rome, 1884 (Extrait des *Studi e documenti di storia e diritto*, publiés par l'Accadem. d. conferenze storico-giuridiche, année V); P. de Nolhac, *Les collections d'antiquités de Fulvio Orsini*, Rome, 1884. (Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publ. par l'École française de Rome, année IV.) D'autres travaux en préparation sont indiqués au cours du livre.

Si les sources imprimées sont peu considérables, les sources manuscrites sont en revanche fort abondantes. Les recueils manuscrits qu'on trouvera cités le plus souvent et qui contiennent des correspondances autographes considérables d'Orsini et de ses amis sont : à la bibliothèque Vaticane, les *Vat. lat.* 4103, 4104, 4105; à la bibl. Ambrosienne, les *Ambros. D.* 422 et *D.* 423 inf.; au British Museum, l'*Additional ms.* 10270. Beaucoup d'autres manuscrits et livres oubliés du xvi^e siècle m'ont fourni des renseignements; je les ai soigneusement indiqués dans l'espoir d'être utile au futur biographe d'Orsini. Je me suis arrêté sur certains détails, qui ont paru particulièrement caractéristiques, ou qui pouvaient éclairer d'autres parties de l'ouvrage et m'éviter de les surcharger. Mais l'ensemble des deux premiers chapitres a surtout pour but d'orienter le lecteur dans l'histoire d'Orsini et dans le milieu où il a vécu.

1. Pompeo Litta, *Le famiglie celebri Italiane*, vol. V, *Orsini di Roma*, t. XIV.

2. Ces détails ne sont pas, comme le croit Litta, postérieurs de 57 ans à la mort d'Orsini : Castiglione, qui avait lui-même connu Orsini, les tenait d'Achille Estaco et de Fulvio Arcangeli, tous deux contemporains de notre savant. Les détails sur la jeunesse d'Orsini, que Castiglione a recueillis de la bouche de Properzia Micinelli, femme de Mario Delfino, n'ont pas moins d'autorité.

re qu'elle lui donna font penser d'elle quelques lettres intimes de 1558 témoignent des tendres Fulvio pour sa mère malade¹.

En 1529², il fut élevé d'abord par son père et le luxe qu'un jeune Romain de son rang pou- le pontificat de Clément VII et de Paul III. On le fant, à cheval dans les rues, et on le reconnaît nombreuse qui l'accompagnait. Soudain cette e : une rupture survient entre les parents, et it plus son père. Sa mère est réduite à vivre de

lettres de Gentile Delfini, qui mentionnent la mère d'Orsini (0 et 239); les documents sur ce savant personnage étant excusera de les donner ici :

M. Vincenzo Thomassino Beneficiato Lateranense.

or, Son stato hoggi dalla madre di messer Fulvio, quale in ro usate ogni diligentia che quella lettera non vada, o vero habbia quella et questa, nella quale scrivo di commissione on venga perche e megliorata assai, anzi sta bene et serria iene scrivesse anchora, et li bacio le mani.

di ottobre 1558.

Al servizio di V. S. *Gentil Delphino.*

Il figliolo amantissimo Messer Fulvio Orsino Beneficiato (In corte dello Ill^{mo} et R^{mo} cardinale di Santo Angelo.)

er Fulvio, La presente solo serra per darvi buona nova di laquale son stato hoggi un pezzo, et vi trovai m^o Gio. di di letto et bene, sicche state di buona voglia, che, come bugiardo; mi ha chiesti dinari et dimane li mandaro doi to anchora da messer Horatio et l'ho trovato fuor di letto. che dirvi, se non che è una compassionne veder quei po- ciati et Clerici gire in questi tempi ad San Giovanni con et, anchor che ne potessero far di manco con portare un tesca, son tanto impauriti che penso non lassino li gabani che Dio il perdoni al nostra Vicario, che è stato causa di o farro fine. Da Roma, alli 30 di ottobre del 1558.

Al servizio vostro, *Gentile Delphino.*

Horatio », dont il est ici question, est à mon avis Orazio chevalier de Saint-Etienne en 1562 et fut enterré à Pise, 71. Il était l'ami de Panvinio, d'Agustin, de Sigonio, etc. *omnia*, t. VI, col. 999 sqq.) Si l'on s'en rapporte aux ues de Litta, il aurait été le cousin germain de Fulvio peut-être là une confirmation de la paternité de Maerbale; son intime de Fulvio avec cet Orazio paraît attestée par la ux portraits peints par Daniele da Volterra (nos 6 et 31 s tableaux de Fulvio, *Gazette des Beaux-Arts*, 1884, vol. I, t. encore un jeune Lodovico Orsini, dont Fulvio partageait le et intellectuelle avec Annibal Caro (v. deux lettres de s le recueil cité à la page suiv., t. II, pp. 79 et 93).

est fournie par l'épithaphe funéraire d'Orsini, qui mourut mois 27 jours. Le jour de sa mort est le 18 mai 1600 (c'est u graveur, comme le prouve Castiglione, p. 562, que la

la charité publique¹. Dès que son fils a neuf ans, elle obtient qu'il soit admis parmi les enfants de chœur entretenus par le chapitre de Saint-Jean-de-Lateran². C'est alors qu'un chanoine de la basilique, frappé de son intelligence précoce et de son heureux caractère, s'intéresse à lui et se charge entièrement de son éducation.

L'homme charitable et savant, qui devait servir de père à Orsini et abréger pour lui toutes les difficultés de la carrière, était Gentile Delfini. Il était chanoine depuis 1525 et l'un des membres les plus érudits du clergé romain³. Sa famille lui donnait une influence et une autorité que sa valeur personnelle aurait suffi à lui mériter. On s'accorde à nous le représenter comme un homme modeste, pieux, ami des livres et des antiquités, les collectionnant volontiers et en connaisseur. Les renseignements encore inédits, recueillis par Galletti dans les archives capitulaires de Lateran, montrent l'estime dont il jouissait dans le chapitre et les missions de confiance qu'on lui donnait. Ranuccio Farnèse, cardinal-archiprêtre de Lateran, l'avait choisi en 1553 pour son vicaire aux applaudissements de tous.

pierre portait XVIII Kal. Iun. au lieu de XV Kal. Iun.) Le 18 mai (nouv. style) répondant au 8 mai du calendrier julien, cette date reporte au 11 décembre la naissance d'Orsini. (Voir la note de Weiss, dans la *Biogr. Univ.*)

1. Il est curieux de trouver une histoire assez semblable racontée par Annibal Caro pour un Orsini du même temps et de la même branche : « Del sig. Gabriele Orsino di Mugnano, zio del sig. Carlo Orsino, nacque un figliuolo Settimio Orsino, il quale per sei o sette anni fu tenuto e allevato a Mugnano con ogni servimento e diligenza insieme colla madre, quale è Romana e donna di buona fama e di buona caea; poi per alcune discordie essendo rimaso appresso della madre, passato molto tempo fu ripigliato dal sig. Gabriele, a tenuto in casa in Roma pubblicamente come figliuolo per molt'anni. Ma essendosi poi ritirato il padre in Viterbo senza costui, morì finalmente in questa terra senza fare alcuna menzione di lui nel testamento... » (*Lettere del comm. Ann. Caro*, Milan, 1807, t. I, p. 82; lettre de 1555 à Ben. Varchi). Nous retrouverons Settimio Orsini dans la bibliothèque.

2. Je n'ai pu faire moi-même dans les archives capitulaires les recherches nécessaires sur Orsini; on sait que ce dépôt est absolument inaccessible. Mais je dois à M. de Rossi l'indication des dépouillements que Galletti y a faits au siècle dernier, et qui sont conservés à la Vaticane. Les principaux renseignements relatifs à Orsini sont au *Vat.* 8037, partie II (année 1554); l'admission de l'enfant « al cherico beneficiato » d'après les documents vus par Galletti, est du 20 septembre 1539.

3. Les renseignements résumés ici sont empruntés à Mandosi, *Biblioth. rom.*, Rome, 1692, cent. VII, n° 95, et surtout aux manuscrits de Galletti cités dans la note précédente. Sur Gentile et ses collections, v. *Antonii Augustini opera omnia*, Lucques, 1765-1794, in-fol. t. VII, pp. 231 et 233; Blume, *Iter Italicum*, t. III, Halle, 1830, p. 193.

Mais cette charge importante ne tarda pas à fatiguer le bon Delfini; dès le 2 juin 1554, il adressait au cardinal une requête publique pour obtenir un successeur plus apte que lui à ces fonctions; il était, disait-il, trop occupé par ses études pour être un bon administrateur, et préférait retourner à ses livres.

Aux côtés d'un tel maître et avec de tels exemples sous les yeux, on comprend que l'esprit de Fulvio, naturellement vif et précis, se soit porté vers la science. Une influence analogue fut exercée sur lui par un prélat, fort célèbre au xvi^e siècle et fort oublié aujourd'hui, Angelo Colocci, évêque de Nocera. Le jeune homme allait lui rendre visite dans sa maison du Quirinal, aux *orti Colotiani*, si fréquentés des érudits du temps¹. Colocci mourut en 1549, mais Orsini conserva le plus grand respect pour la mémoire de ce savant homme, qui avait donné à ses premières études de précieux encouragements².

De bonne heure Orsini montra du goût pour les inscriptions, les monuments, les médailles, pour tout ce qui rappelait aux générations enthousiastes de la Renaissance, l'histoire de la capitale du monde. Les collections de Delfini et de Colocci lui fournirent ses premiers sujets de recherches archéologiques. La connaissance des textes ne l'intéressait pas moins que celle des documents; il commença jeune, on peut le croire, à dépouiller méthodiquement les auteurs anciens et à réunir cette masse considérable de matériaux qu'il devait plus tard mettre en œuvre.

1. Sur Colocci voir l'index du présent volume. Voici de plus un témoignage personnel d'Orsini, qui a en même temps un intérêt bibliographique; il écrit à Gianvincenzo Pinelli, le 2 février 1572, à propos d'auteurs grecs qu'il a recherchés pour lui à la Vaticane. Il a retrouvé l'un d'eux, Mauricios, dans un recueil d'écrivains militaires, « di 500 anni, in perg... Questo libro fù del Colotio et io me ricordo, che essendo giovinetto andava da quel ga'antuomo, et ben spesso li trovava con questo libro in mano, perche egli ne faceva all'ora tradurre l'Atheneo *De machinis bellicis* che è nel medesimo libro, da messer Gulielmo, che hoggi è il cardinale Sirleto. » Après la mort de Colocci, le volume avec d'autres fut porté dans la garde-robe du Pape, et Orsini l'a rencontré par hasard dans une caisse d'antiquailles. Quant à la traduction d'Athénée par Sirleto, Orsini croyait posséder la copie même qui fut donnée à Colocci. (Bibl. Ambros. D. 422, *inf.* f. 1.)

2. Dans une lettre du 19 juillet 1585, Orsini dit qu'il enverra prochainement un manuscrit de la *Notitia provinciarum* à un ami de Pinelli qui désire en prendre connaissance; mais ce sera par voie sûre, « perchè à questo libro io porto qualche affettione, non per altro che per essere stato riveduto dal Colotio, il quale io conobbi nelli primi miei anni, et porto à quella memoria molta devotione. » L'exemplaire d'Orsini était colorié et avait, croyait-il, pour original le bel exemplaire sur parchemin conservé chez les Malfei. (Cf. lettre du 16 mars 1585; *Ambros. D.* 422.)

Les études d'Orsini firent au grec une très large part. C'est précisément le plus ancien témoignage public de son savoir littéraire est une pièce en distiques grecs, mise en tête de l'édition princeps de la *Bibliothèque* d'Apollodore. Cette édition parut à Rome en 1555, est due à Benedetto Egio, de Spolete. Elle est dédiée au juriste Jean Métellus; mais il y a au verso une assez longue épître à Orsini, datée de Rome le 27 juillet 1555. Tout en justifiant ses idées sur la personne d'Apollodore et la division de son ouvrage, Egio cite des noms et donne des détails qui nous permettent de savoir dans quel milieu se trouvait Orsini et quels étaient alors les savants qu'il fréquentait. Les deux principaux étaient Gulielmo Sirleto et Basilio Zanchi. « *publicae litterariae sidera fulgentissima* ». Zanchi était chanoine régulier de Lateran, poète distingué et fort occupé, comme nous le verrons, de lexicographie; il mourut en 1558. Sirleto était un dait par de laborieuses études à la carrière brillante qu'il parcourut et qui allait faire de lui un cardinal et un biographe de l'Église romaine. Giovanni Cesari (*Janus Caesaris*) nommé après eux. Scipione Tetti, étroitement lié avec Orsini et Egio, avait rédigé un commentaire sur Apollodore. Les deux érudits étrangers à Rome, Viviano Brunori (*Corinna*) et Giordano Giordani d'Urbino, complétaient le petit cercle de savants qui paraissent avoir été des amis particuliers d'Orsini; nous ne les trouvons pas plus tard dans sa correspondance. Antonio de Viterbe, de Mantoue, Gabriel Faerno, de Crémone, Latino de Viterbe, etc., ont été liés dès cette époque avec le jeune Orsini⁴.

1. V. un travail de lui daté de 1554 dans le *Vat. gr.* 1347.

2. *Apollodorus Atheniensis gramm. Bibliothecae. libri tres. Egio Spoletino interprete... Romae, in aed. Ant. Bladii Pont. Max. de Campo Florae, 1555.* La pièce liminaire à la louange d'Egio porte le titre de *Φουλέιον Ουραίνου*. Dans Botfield, *Praefationes et epist. ed. princ.* 1861, pp. 475-481.

3. Ce Napolitain, qui pensait trop librement, eut une fin malheureuse dans les galères pontificales. (Tiraboschi, VII, 3^e part. p. 1511.) Dans sa vie, comme celui-ci, on ne doit pas oublier les services que Tetti rendit à la bibliographie; il avait noté les manuscrits inédits vus dans ses voyages dans diverses bibliothèques; ce petit index vint aux mains de Claude Du Ry, les fils le donnèrent au P. Labbé pour l'imprimer. Il y en a, du reste, de nombreuses copies partout.

4. Cf. l'index pour ces noms. Je n'ai pas la prétention de retracer la vie des savants liés à cette époque avec Orsini. Les documents du *Corpus* fournissent beaucoup d'autres; cf. par exemple la lettre de Latino de Mantoue à Métellus, où il cite comme compagnons de leurs doctes conversations Orsini, Ricinus et Antonio Vacca. (*Lat. Lat. Viterb. epist.* 1667, p. 175.)

C'est certainement au même temps que se rattache une publication d'ordre moins grave et à laquelle Orsini a collaboré. Il s'agit des Centons virgiliens de Lelio Capilupi; elle fut faite à Rome par un compatriote de l'auteur, Possevino, et à la fin on trouve une petite note intitulée : *L. Fulvius Ursinus lectoris*. En voici la substance : Le jeune Antonio Possevino faisait imprimer les centons tirés de Virgile par Lelio Capilupi; Lelio, très bienveillant envers tous les gens d'étude, en avait confié un certain nombre à Orsini pour les lui faire passer à qui il le jugerait convenable; celui-ci les communique à Benedetto Egio; Egio fait aussitôt un distique laudatif; Orsini le transmet à Capilupi qui compose en une heure et demie un nouveau centon à la louange d'Egio. Notre Fulvio dit avoir donné volontiers le distique et le centon à son ami Possevino, pour remplir la dernière page de son recueil et pour aider en même temps à l'immortalité des deux amis. Ce centon est le onzième; l'édition qu'il termine est une singulière rareté bibliographique, et je ne crois pas qu'on en ait signalé la dédicace adressée par Possevino à notre compatriote, Joachim du Bellay, alors à Rome¹.

Orsini était déjà bénéficiaire de Saint-Jean-de-Lateran et allait en devenir chanoine. La date de ce canonical, importante dans

1. J'ai tiré ces renseignements de la réimpression des centons de Lelio Capilupi faite beaucoup plus tard par G. Castiglione dans *Capiluporum (Hippolyti, Laelii, Camilli, Alphonsi, Iulii) Carmina et Centones*. Rome, 1590, in-4. Je n'ai pas vu l'édition qui aurait été faite à Rome par Possevino, et je ne la trouve indiquée ni dans Brunet, ni dans Graesse. Cependant à la p. 154 du recueil de Castiglione se trouve en fac-similé le titre évident de l'ancien opuscule : *Laelii Capilupi Centones ex Virgilio. Romae, Perm. sup.* (sans date). Le distique d'Egio et le centon XI sont à la p. 189, la note d'Orsini, à la p. 191. La publication de la plaquette primitive ne peut être postérieure à 1556, car c'est très probablement cette année-là que Joachim du Bellay quitta la cour du cardinal son oncle, et revint en France. — Vu la rareté du témoignage et l'intérêt qui s'attache au séjour si peu connu à Rome du grand poète français, je citerai un passage de la dédicace : « *Ioachimo Bellaio Antonius Possevinus Mantuanus s. p. d...* Tu enim is es qui et summa virtute praeditus et omnibus litterarum studiis ornatissimus, Laelii Capilupi scripta es adeo admiratus, ut cum ne illum quidem virum de facie cognosceres, mirifice tamen amares et coleres, quod cum illius ingenio, tum tuae humanitati et animo ad studia propenso tribuitur... Quibus rationibus adductus statui hunc librum ad te mittere, quod scirem apud neminem in loco meliore aut honestiore esse posse... » (p. 156 de la réimpression de 1590). Cette dédicace paraît inconnue au biographe et à l'éditeur de Du Bellay, M. Marty-Laveaux (*Œuvres françaises de J. du Bellay*, Paris, 1866-67); elle a cependant été reproduite avec les centons dans les *Carmina illustrium poet. ital.* de Giov.-Matteo Toscani, collection dédiée à Jean Dorat (t. II, Paris, 1577, p. 308).

la vie d'Orsini, est fixée par Galletti au 24 décembre 1554¹. En 1562, il intervenait dans le chapitre en faveur d'Onofrio Panvinio pour demander une rémunération des travaux historiques que celui-ci avait exécutés aux archives². Il remplissait en 1566 les fonctions de secrétaire³. C'est à Gentile Delfini et à sa famille qu'il devait de faire partie du premier chapitre de Rome, et cette situation avait l'avantage de donner au jeune savant une indépendance assez grande pour lui permettre de continuer à loisir ses études.

Gentile mourut le 2 janvier 1559. Il avait eu soin de préparer à Orsini une protection précieuse, en le faisant entrer au service des Farnèse. De moins ancienne noblesse que les Delfini, les Farnèse, au milieu du xvi^e siècle, étaient cependant mieux en mesure de faire la fortune d'un jeune homme. L'élévation rapide de cette famille, surtout à partir du règne de Paul III, avait fait d'elle la plus puissante de Rome et l'une des plus importantes d'Italie. Ottavio Farnèse régnait à Parme, et deux grands cardinaux, Alessandro et Ranuccio, représentaient le nom à Rome avec un éclat incomparable. Delfini avait été dans l'intimité de Paul III; il avait conservé avec les cardinaux des relations étroites. Lorsqu'après la découverte au Forum des fragments des fastes consulaires, Alessandro Farnèse les fit placer à ses frais au palais des Conservateurs au Capitole, la confiance du cardinal, non moins que sa compétence archéologique, désignèrent Delfini pour diriger l'installation⁴. On s'explique facilement que les Farnèse aient reçu avec empressement le jeune Orsini, dès que le chanoine leur proposa de le prendre à leur

1. Cette date me laisse quelques doutes, non pas tant pour la jeunesse de titulaire que pour ce que dit Castiglione de ce canonicat (p. 557): « Ad ea quae commemoravi Delphinorum in Fulvium beneficia Canonicatus quoque Lateranensis, qui Gentilis Delphini fuerat, per eius Gentilis studium accessit. » Est-ce seulement après la mort de Gentile qu'il l'obtint ou celui-ci le résigna-t-il en sa faveur dès 1554? Il lui adresse la lettre ci-dessus en 1558 seulement, comme *bénéficiaire*. Les renseignements de Galletti ne m'ont pas paru clairs et demanderaient à être contrôlés.

2. La lettre, non moins intéressante pour Panvinio que pour Orsini, est au Vat. 4104, f. 336; l'archevêque Maffei l'adresse à Orsini le 26 juillet 1562.

3. Lettre du chanoine Lorenzo Nucula, du 3 août 1566; il suppléait Orsini dans ses fonctions pendant une de ces absences d'été. (Vat. 4105, f. 262.)

4. Cf. Maudosi, *l. c.*, et surtout Henzen, dans le *Corpus insc. lat.*, t. I, p. 416 (la découverte est de 1546-47). On a vu que Ranuccio Farnèse prit Gentile pour vicaire à Lateran.

Orsini s'était d'ailleurs fait remarquer par ses qualités personnelles¹. En 1558, nous constatons qu'il était à la cour du *Sant'Angelo*², c'est ainsi qu'on appelait généralement pour le distinguer de son frère aîné, Alessandro, à qui avait le nom de *cardinal Farnèse*. Mais il était déjà quelque temps attaché à la maison et en relation avec les Farnèse, puisque, dès 1557, nous le trouvons en correspondance active avec l'un des plus illustres, Annibal Caro; Orsini avait obtenu des médailles; il le tient au courant, pendant une partie de l'année, de tout ce qui s'y passe, des livres nouveaux qu'il publie³. La même année, Orsini accompagne à Parme le cardinal Farnèse, et fait pour lui le voyage de Parme à Rome et de Rome à Parme : il avait été chargé d'une mission auprès de Paul IV et du cardinal Caraffa, neveu du pape⁴. On atteste la place que le jeune savant avait déjà chez les Farnèse et la confiance dont il était honoré.

Orsini fut spécialement attaché au cardinal Ranuccio, en qualité de bibliothécaire; il lui servait aussi de secrétaire. Il l'accompagnait l'été dans sa résidence de Capranica-di-Sutri, à peu de distance de Caprarola, où était le cardinal Alessandro⁵. Dans

glione, p. 557.

La suscription de la lettre ci-dessus de Gentile à Fulvio. Les *Prose inedite del comm. Ann. Caro*, publiées par Gius. Cugnoni, 1872. Les lettres à Orsini ont été tirées des *Vat.* 4104 et 4105 par Cugnoni; la première qui est à la p. 159, et qui avait été publiée déjà par Cugnoni, porte une date inexacte; l'original donne « 18 mai 1557 » au lieu de « 18 mai ». Caro s'y recommande aux amis communs, Alessandro Cernuschi, Guglielmo » [Sirleto], Fabio Benvoglianti et Vincenzo Cotti

lett. del comm. A. Caro scritte a nome del card. Aless. Farnese, 1877, t. III, pp. 213-215. Lettre qui est, je crois, du 1^{er} nov. 1557, adressée au cardinal de Tournon; il s'agissait d'un voyage que le cardinal voulait faire à Venise; le pape lui fit enjoindre par Fulvio Orsini de rester à

la cour. Les billets de Vincenzo Cotti (*Vat.* 4104, f. 362, 4105, f. 341; de Cotti, 1562); cf. les suscriptions de la correspondance d'Orsini à Alessandro, à 1565, par exemple dans les *Lettres inédites de Paul Manuce*, par N. Nodding, Rome, 1883. (Extr. des *Mélanges d'arch. et d'hist.*) Au f. 358, est une lettre de l'archevêque de Sienne, Francesco Bandini, à Viterbe; il invite Orsini le 16 août 1559 à venir passer chez lui le reste de l'été; on voit par cette lettre et par une du f. 9 qu'Alessandro était à Viterbe du cardinal, attendait Orsini le même été à sa maison de Capranica: « Preparatevi insieme con M. Federico [peut-être F. Comandini] a venire tutti li sensi alle cose heremitiche e pastorali, e venite a Capranica, et si mi farete sapere il giorno che potrete arivare al Ponte a Capranica, et li manderò gente fin li, che vi condurranno per questa montagna per Capranica. » (Dal Vivo, 12 juin 1559.) Cervini procurait aussi des mé-

un long séjour que le cardinal Ranuccio fit à Bologne en 1565, Orsini était également avec lui ainsi que Latino Latini et plusieurs autres lettrés¹. Ce voyage, resté inaperçu dans la vie d'Orsini, a exercé une grande influence sur la suite de sa carrière par les relations qu'il lui a procurées. Après avoir fait à Florence quelques recherches dans la Bibliothèque Laurentienne², il alla saluer Piero Vettori à la campagne; il lui avait déjà rendu quelques services d'érudition et acheva de lier avec le grand Florentin cette amitié dont nous reparlerons bientôt. A Bologne, il fit la connaissance du génois Gianvincenzo Pinnelli, alors établi à Padoue, que nous retrouverons aussi. Malgré cette rencontre heureuse, il eut à se plaindre de Bologne dont le climat ne lui convenait pas et le rendit longtemps malade³.

daillies à Fulvio et paraît avoir été très lié avec lui. (Cf. *Vat.*, 4105, ff. 7, 9, 11, 15, lettres de 1557 et 1559.)

1. Sur le voyage de Bologne, cf. les lettres de Bagatto, citées plus bas, celles de Guido Lolgi (*Vat.* 4105, ff. 207, 509, 258), la lettre VIII de Paul Manuce dans le recueil ci-dessus, et Domenico Magri (*Vita Lat.*) dans *Latini Latini Viterbiensis epistolae, coniecturae, et obs.* t. II, Viterbe, 1667, pp. 3, 4.

2. Sur la visite à la Laurentienne, cf. lettre de Vettori du 15 mars 1566 (*Vat.* 4105, f. 265); sur les études qu'y fit Orsini, cf. son livre *Carmina IX ill. femin.*, p. 352.

3. Voici deux extraits de lettres écrites de Rome par Ottavio Bagatto pendant le voyage de Bologne; comme elles peignent assez bien la caractère de leur auteur, un des personnages les plus intéressants et les moins connus de notre milieu, on les trouvera peut-être avec plaisir: — « Ho hauto gran'piacere che l'aria novo di costi non habbia fatto novità alcuna, ne nella persona di Mons^r R^{mo}, ne dela compagnia sua e massime di voi altri s^{ti} miei... De trattenimenti di quella nobil città verso i forestieri, e massime pari vostri, non mi è stato punto novo; anzi mi sarebbe paruto contra natura sua; e parlo per prattica non per udità, che non conobbi mai gioventù ne maggior età meglio creata dela Bolognese; e ho sempre detto burlando che come si dice di qualche altro paese esser il paradiso terrestre habitato da diavoli, così cotesto all' incontro esser l'inferno habitato da angeli. Ne dubito punto che Vostre S^{te} non rendano a loro pan' per focaccia [proverbe romain]. Messer Carlo Sigone è come una buona Africa e partorisce sempre buone opere come quella partoriva di continuo pestiferi animali; non di meno harei hauto caro abbocarmi con S. S^{ta} prima che partorisce, overo per chiarirmi meglio del suo parto, overo per emendarlo inanzi usisse. Ha deliberato per quel che veggio, non lasciar particella alcuna del Imperio Romano, che non ne faccia anatomia, e la dia in publica utilità. Dela rhetorica d'Aristotele tradutta da quello, son tutto di altro parere, ne mi posso recar in mente di laudar il giudicio di traduttori in tanta divitità et abundantia di lingua greca. Ne credo che alcun' nobil ingenio, havendo bevuto ben bene nel fonte greco, si curi molto ne habbia molta sete di lacune latine... Faro l'officio con messer Paulo [Manutio] e con messer Guido [Lolgi]. » (Rome, 26 mai 1565; *Vat.* 4105, f. 73). — « Io sapeva molto bene che l'aria e l'acqua e i vini di costi erano puoco satisfattivi a forestieri... diro ben questo à V. S. che sconsigliai una volta ad uno amico mio, e di

En revanche, la société était très intelligente et très aimable et Orsini eut le plus vif plaisir à fréquenter Carlo Sigonio¹. Après quelques mois de séjour, la petite cour partit pour Parme, où Orsini put connaître le vieux lexicographe Mario Nizolio qu'il admirait beaucoup². Mais une douleur très vive y attendait notre érudit; son protecteur, le cardinal S. Angelo y mourait le 29 octobre 1565.

Orsini était alors entré dans l'intimité de la famille Farnèse. Il correspondait avec Giulia d'Acquaviva, femme de Bertoldo Farnèse, seigneur de Latere³. Le cardinal Alessandro ne désirait pas se séparer d'Orsini dont il avait déjà utilisé pour lui-même le dévouement; il voulut hériter de lui comme des autres biens de son frère⁴, et lui conserva ses fonctions de bibliothécaire. Sous ce titre⁵, Orsini était chargé non seulement des manuscrits et des imprimés, mais encore des antiquités et des objets d'art, qui allaient former le noyau des admirables collections en tout genre auxquelles reste attaché le nom des Farnèse. Les plus importantes de leurs acquisitions remontent précisément au temps d'Alessandro Farnèse et de Fulvio Orsini. Les lettres de celui-ci conservées aux archives de Parme nous permettent de voir avec quel zèle, quel désintéressement et quelle intelligence, il s'occupait de tout ce qui lui semblait digne de son maître.

quella, eleggere ferma habitatione in cotesta città, e mi fu creduto, che tengo per certo se fusse venuto costì non sarebbe hora vivo ch'è e sano, del resto sta come gli altri homini subietto alla varietà del mondo... S'io fussi certo ch'accettaste il parer mio, io direi ch'io fussi di parere che V. S. ritornassi a Roma nela aria sua nativa, che questo sarebbe il vero modo e presto da liberarsi dala indespositione sua; ma non mi basta l'animo perche non sono medico. Solo la prego che per qualunque terra passerà faccia opera di vedere se ce sono libri o marmi antichi ». (Rome, 8 sept. 1565; *Vat.* 4105, f. 180.)

1. Cf. *Car. Sigonii Mutin. op. omnia*, t. VI, Milan, 1737, col. 1025 (18 juin 1565). A Bologne, les savants romains firent connaissance d'Ulisse Aldobrandi. (Magri, *Vit. Lat. l. c.*)

2. Orsini lui avait écrit en 1560 une lettre portée à Parme par Lodovico Orsini; il lui exprimait son désir d'entrer en relations. Nous le savons par la réponse de Nizolio. (2 déc.; *Vat.* 4105, f. 17.)

3. Cf. *Vat.* 4104, f. 294 et 4105, f. 249, billets de 1567 signés: *Julia Acquaviva de Farnese di V. S. come sorella.*

4. Le mot est de Sigonio. (Bologne, 1^{er} déc. 1565; *Vat.* 4105, f. 235.)

5. Sur le type idéal du bibliothécaire à la Renaissance on consulterait avec profit un curieux traité du xv^e siècle intitulé *Ordine et officii della corte del serenissimo sig. Duca d'Urbino*. Le manuscrit qui est au Vatican, *Urb.* 1248, a été décrit par M. Enea Piccolomini dans l'*Archivio storico ital.* 3^e sér. t. XIX (1874), dans une note à son travail sur la bibliothèque des Médicis.

Les boutiques du Campo de' Fiori, les échoppes du Ghetto, les ventes après décès alimentaient alors comme aujourd'hui le marché des curiosités romaines. Quand Orsini y rencontrait un buste antique, une pierre gravée, un tableau de valeur, il en faisait part au cardinal, lui donnait son avis sur le prix qu'on pouvait y mettre ou l'échange qu'il y aurait à proposer; il le tenait au courant des compétitions d'amateurs qui surgissaient. Celles-ci étaient rares devant la bourse royale des Farnèse; mais la perspicacité, le goût, l'expérience d'Orsini étaient de précieux auxiliaires à la richesse. Un jour, il signalait un tableau de Giorgione, chez le cardinal Lomellino : « Plus je le pratique, écrivait-il, plus il me plaît; il a assez de valeur pour satisfaire Votre Illustrissime Seigneurie. » Une autre fois, c'étaient deux belles cornalines antiques d'un travail achevé, qui venaient du cardinal Giovanni Salviati, ou bien un magnifique camée qu'un marchand flamand apportait à Rome; Orsini jugeait qu'après la *Tassa Farnese*, il n'avait rien vu de plus beau que ce camée, qu'on estimait cinq cents écus; il envoyait le marchand à Caprarola, pour qu'Alessandro pût admirer lui-même ce chef-d'œuvre et se décider après l'avoir vu ¹.

Non content de diriger les achats du cardinal, il lui faisait part des pièces qu'il avait acquises pour son compte et qui figuraient dans sa propre collection. C'est ainsi qu'il offrit à son maître une médaille d'Agrigente qu'un ami lui avait donnée, et deux beaux jaspes gravés se faisant pendant et représentant, l'un le port de Trajan, l'autre le Grand Cirque; celui-ci venait de Maffei, celui-là des Salviati, qui l'avaient eu de Jean Lascaris ². On peut supposer que de pareils cadeaux étaient largement rendus et que la générosité du donataire n'était point en reste.

Fulvio Orsini rendait des services de toute espèce : tantôt il procurait les devis du tombeau du cardinal Ranuccio à Saint-Jean-de-Latran, tantôt il s'entendait avec des menuisiers pour leur faire faire un *cabinet* que désirait Alessandro ³. Celui-ci l'employait surtout dans la direction des travaux d'art qu'il faisait exécuter, à Rome d'abord, au palais presque achevé par

1. Tous ces détails sont empruntés aux *Lettere ai Farnesi* publ. p. A. Ronchini et V. Poggi, pp. 28, 32 (lettres XIV, XIX); le lecteur curieux pourra y en chercher d'autres.

2. *Lett. ai Farn.* pp. 26, 28 (lettres XII, XV). Orsini tient les objets des frères « Aniello et Giuseppe Turbolo », et de l'abbé Pucci.

3. *Id.*, pp. 26, 30 (lettres XIII, XVII).

son frère, puis dans la somptueuse résidence de Caprarola, que lui bâtissait Vignole, aux environs de Viterbe. On consultait Orsini pour le choix des artistes. C'est lui qui proposa Pyrrho Ligorio pour continuer les travaux de Vignole aussi bien à Caprarola qu'à Saint-Pierre ¹. Dans la décoration du palais Farnèse, Orsini joua un rôle considérable; il donnait des sujets à Taddeo Zuccari et lui indiquait la manière de les disposer ². A la Renaissance, la direction des peintres était fréquemment donnée à des littérateurs; les artistes, Raphaël tout le premier, s'y soumettaient docilement, et on ne voit pas qu'ils s'en soient mal trouvés. On sait la part considérable qu'eut Annibal Caro dans les travaux de peinture exécutés pour les Farnèse; il n'est que juste de rappeler qu'Orsini prit aussi la sienne et qu'on eut souvent recours à son érudition historique et mythologique.

Il y avait plaisir du reste à servir un homme aussi intelligent, aussi généreux au sens complet du mot, que le cardinal Farnèse. Ce grand homme d'État était, en même temps, l'un des prélats les plus instruits de son siècle, les plus curieux des choses de la science et de l'art. Sa cour rappelait celle des cardinaux de Léon X. Il avait eu la bonne fortune d'être élevé par un Piero Vettori et un Romolo Amaseo. Il s'était entouré de bonne heure d'hommes éminents: l'un de ses secrétaires était devenu le cardinal Bernardino Maffei, l'autre avait été le pape Marcel II ³. Quand il était à Rome, c'est autour de lui que se groupaient le plus d'artistes et de savants. Rien ne lui coûtait pour enrichir d'objets rares ses collections, et nous savons par Orsini

1. *Id.*, pp. 22-23. La recommandation n'eut pas de suite, au moins pour Caprarola, où le cardinal trouva la construction assez avancée pour se passer d'architecte. Ligorio était encore appuyé par l'antiquaire Ganimberti, ami d'Orsini. Sur les rapports de Ligorio avec Orsini, cf. ma contribution aux *Mélanges Léon Renier*, Paris, 1886, intitulée: *Notes sur Pyrrho Ligorio*.

2. Cf. par exemple les *Prose inedite del Comm. Annibal Caro* pp. Gius. Cugnoni, pp. 165-167. (Lettres de Caro à Orsini, du 9 et du 30 juin 1565, et surtout la première, du 5 oct. 1564: « Un lolletto mi ha levata dinanzi quella nota che V. S. mi lasciò delle istorie della Sala... ») Dans le *Vat.* 9064 (ff. 335-338), j'ai trouvé trois minutes de lettres adressées beaucoup plus tard de Parme à Orsini par Odoardo Farnèse; celui-ci y approuve ses avis sur les stucs et les peintures qu'on exécutait à ce moment au palais.

3. Ne pouvant réunir ici les innombrables témoignages relatifs au rôle littéraire et artistique du cardinal Farnèse, travail qui (soit dit en passant) ne manquerait pas d'un vif intérêt, je me borne à signaler la lettre d'Orsini dans les *Lett. ai Farnesi*, et celles de Paul Manuce. (*Epistolae*, liv. II, 3; éd. d'Alde le jeune, 1580, p. 63; *Lettres inédites de P. Manuce*, lettre IV.)

qu'il considérait sa bibliothèque comme devant être une « école publique » pour les travailleurs ¹. J'avoue avoir songé souvent au palais Farnèse, dans les salles que l'École française occupe aujourd'hui, à leur noble destinée d'autrefois ; Fulvio Orsini les habitait et c'est là que le cardinal Farnèse venait se reposer des fatigues de la politique ² ; c'est là que les étrangers tenaient à honneur d'être reçus et que les savants de Rome aimaient de préférence à se réunir. Au-dessus des appartements d'apparat, la bibliothèque était installée dans une de ces grandes pièces recueillies et claires, aux plafonds sculptés, orientées les unes sur le Janicule, les autres sur Saint-Pierre en construction. On se plaît à penser que cette partie du palais, remplie de si graves souvenirs, n'a pas cessé d'être un lieu d'étude et de travail ³.

A Caprarola, la bibliothèque est une petite pièce dans une aile écartée, qui prend jour sur des jardins calmes, étagés, au-dessus desquels s'élève à peu de distance l'élégant casino de Vignole. Elle a conservé sa destination primitive, et il est facile d'évoquer le passé devant les rayons chargés de livres ⁴. Le cardinal passait à Caprarola tous les étés, et Orsini, pendant bien des années, l'accompagna. La petite cour n'était pas pauvre en gens d'esprit ; aux amis personnels du cardinal étaient venus se joindre ceux de son frère, et aucun prélat n'aurait pu montrer à ses côtés une pareille réunion d'hommes de science et de talent. Jusqu'en 1566 on y vit son secrétaire, le vieil Annibal Caro ; on écoutait avec respect ce maître du style, ce cicéronien en langue italienne. Le grave Onofrio Panvinio se délassait à Caprarola de ses travaux sur la chronologie romaine, en com-

1. *Lett. ai Farn.* XXI, p. 33. C'est le terme dont se servait Granvelle pour Rome elle-même : « Saria la scola publica del mondo. » (*Lett. ined. del Granv.*, p. p. P. de Nolhac, p. 41 (lettre V).

2. Cf. la dédicace des *Familiae Romanae*.

3. Ce n'est point là une simple supposition ; la lettre d'Orsini du 7 mars 1578 ne laisse aucun doute. Orsini a reçu en dépôt de Pinelli des caisses de livres ; il va les placer, dit-il, dans une salle à la Tramontane, qui est la *libreria* du cardinal ; mais elle est actuellement vide de livres, parce qu'on y fait un plafond. On voit par la même lettre que cette pièce communique avec les chambres d'Orsini. Or tout le nord du second étage et même la partie attenante des pièces du couchant appartiennent à l'École française. — Sur le logement d'Orsini au palais Farnèse, cf. Fr. Schott (à l'index) et la lettre du 19 avril 1578 : « La casa mia cioè del Cardinale » (à Pinelli, *Ambros. D.* 423).

4. Je dois d'avoir pu visiter en détail l'ancienne résidence des Farnèse à obligeance des habitants actuels, M. et Mme Ohlsen.

posant les inscriptions qu'on mettait sur les fresques ; Lorenzo Gambara, de Brescia, l'auteur du poème sur Christophe Colomb, décrivait en vers latins le palais et ses peintures ; Latino Latini y aiguillait ses épigrammes ; le médecin Girolamo Mercuriale apportait des nouvelles de Venise et de Padoue ; Guido Lolgi y racontait son séjour en France, Antonio Agustin ses voyages en Espagne et en Sicile ; le frère servite, Ottavio Bagatto égayait le cercle par ses saillies et par sa bonne humeur¹ ; et, le soir, toute la savante compagnie, présidée par le cardinal, prenait le frais sur les terrasses, devant le plus magnifique horizon. On dissertait d'un passage de Tite-Live ou d'une inscription découverte sur l'Esquilin ; on récitait des sonnets et des distiques, et l'on avait de grandes plaintes pour les amis restés dans les chaleurs étouffantes de Rome².

Les détails si abondants, si pittoresques, contenus dans les lettres de Fulvio et de ses amis, nous font connaître et aimer chacun de ces hommes dont plusieurs sont restés illustres et dont pas un ne fut un médiocre esprit. Ce sont eux qu'Orsini fréquenta le plus pendant cette période de sa vie. Mais si Alessandro Farnèse aimait les savants et les poètes, nous voyons qu'il recevait volontiers les artistes. Déjà, chez Ranuccio, Orsini avait connu Michel-Ange ; le cardinal employait le vieil artiste pour l'achèvement du palais et la construction de la célèbre corniche. Orsini l'admirait, même dans ses fresques de décadence de la chapelle Pauline ; il recueillait pieusement les cartons de son atelier ; c'est à lui, par exemple, qu'on doit la conservation du groupe de l'Amour et Vénus et du fragment de l'histoire de Saint-Pierre, qui ont fait partie de sa collection

1. Tous ces détails sont empruntés aux correspondances manuscrites du temps. Ajoutons que ces hommes éminents ont pu rarement se trouver tous ensemble. En revanche d'autres érudits, attachés ou non à des cardinaux, ont dû figurer dans les réunions du palais Farnèse : Pedro Chacon, Achille Estaco, Muret, Pierre Morin, Manuce, Giambattista Camozzi, Giuseppe Panfilii, Giulio Monaco, Silvio Antoniano, Flaminio Nobili, etc. On vient de lire la liste des principaux érudits qui vivaient à Rome dans le troisième quart du xvi^e siècle et fréquentaient notre Orsini. Gabriele Faerno, que je ne cite pas, était mort en 1561. Panvinio mourut dès 1568. Sur tous ces noms, voir l'index du livre de M. Ch. Dejob, *De l'influence du concile de Trente sur la littérature et les beaux-arts chez les peuples catholiques*, Paris, 1884, et celui de notre volume.

2. « Piacemi che siati sani tutti et che i signori Mercuriale e Gambara rallegrino la compagnia con le muse al fresco », écrivait Latini un jour qu'il n'était pas de la réunion. (Vat. 4104, f. 267.)

privée et qui sont aujourd'hui au musée de Naples ¹. Le peintre Giulio Clovio, « le Raphaël des miniaturistes, » a été intimement lié avec Orsini et l'on s'explique le grand nombre de ses travaux qui sont restés entre les mains de l'archéologue ². Clovio habitait le palais Farnèse, où il mourut le 4 janvier 1578, et Orsini fut un des témoins qui l'assistèrent dans son testament ³. Les artistes qui décoraient les palais de Caprarola et de Rome étaient Taddeo Zuccari et son frère Federico, Daniele da Volterra, Francesco Salviati, en général l'école de Michel-Ange ⁴. Orsini servait souvent d'intermédiaire entre eux et leurs patrons ; ses bons offices ont pu être récompensés plus d'une fois par le don d'un dessin ou d'un tableau, et les peintres ont dû chercher à gagner les bonnes grâces d'un homme si bien placé auprès de leurs protecteurs communs. Aussi l'on trouve dans sa collection beaucoup d'œuvres des artistes employés par les Farnèse, et l'un d'eux, Girolamo da Sermoneta, a fait son portrait ⁵.

Bien qu'Orsini fût attaché au service des Farnèse, il entretenait avec plusieurs autres cardinaux considérables des relations

1. Cf. mon article de la *Gazette des Beaux-Arts*, l. c., p. 430. Ces deux cartons sont les nos 59 et 60 de la collection d'Orsini ; les autres nos se rapportant à Michel-Ange sont 14, 58, 62 à 76, 98. Le n° 88, œuvre de Clovio, provient peut-être de Michel-Ange.

2. Sur Clovio, cf. l'article indiqué ci-dessous. Visitant depuis le musée de Naples, il m'a été facile de reconnaître, dans le n° 48 de la salle de l'Ecole Vénitienne, le n° 42 d'Orsini qui est le portrait de Clovio par Domenico Teoscopoli (delle Greche).

3. Dans la confirmation du testament datée du 3 janvier et publiée avec le testament lui-même par M. A. Bertolotti, je trouve parmi les témoins « D. Giulio Orsini canonico lateranense ». La faute de copie est évidente. Disons en passant que le légataire universel de Clovio fut le cardinal Alessandro : Orsini suivit plus tard son exemple en léguant ses biens au cardinal Odoardo. (V. *Atti e mem. delle RR. deputaz. di storia patr. per l'Emilia*, nouv. sér., vol. VII, part. II, Modène, 1882, p. 273 ; l'art. de M. Bertolotti est intitulé : *Don Giulio Clovio principe dei miniatori.*)

4. Comme sculpteur, Giacomo della Porta, qui a travaillé pour les Farnèse, était lié avec Orsini. (Cf. *Lett. ai Farn.*, p. 30, l. XVII.)

5. N° 55 de l'Inventaire. Je ne connais en fait de portrait peint de Fulvio Orsini que celui des *Uffizi* de Florence (n° 739, dans la galerie du *Ponte Vecchio*) ; il est très postérieur à l'époque d'Orsini. Sur les gravures qu'on en a, v. p. 28, note 2. Le portrait dû à Girolamo, contemporain d'Orsini, doit être cherché dans les collections des Farnèse, à Naples ou à Parme, parmi les innombrables portraits d'inconnus de ces collections. Peut-être cependant est-ce le même que celui qui se trouvait au palais Altieri, et dont Prospero Mandosi signalait l'existence : « Fulvii Orsini effigiem miram omnique ex parte perfectam vidi apud Gasparem principem Alterium. » (*Biblioth. Rom.*, Rome, 1692, vol. II, p. 79.)

Son rang dans la hiérarchie ecclésiastique lui ouvrait
 portes ; son incomparable érudition le faisait recher-
 monde où il était de bon goût de s'intéresser aux
 science. Parmi les cardinaux chez lesquels cet
 le plus sincère, il faut compter au premier rang
 leto ¹. Lié depuis sa jeunesse avec Orsini, son ami
 ne se démentit jamais, et notre savant eut souvent
 l'éprouver. Il en fut de même des cardinaux
 raffa ², et Ascanio Colonna ³, deux lettrés, comme
 eux bibliophiles. Le neveu de Sixte-Quint, le car-
 dandro Peretti, et Sixte-Quint lui-même, témoignèrent
 particulière à Orsini ⁴. Federico Borromeo prit peut-
 s conversations ce goût des livres qui allait faire de
 leur de l'Ambrosienne ⁵.

autre cardinal qui a beaucoup aimé Orsini, et nous
les longues absences de Rome une intéressante cor-
répondance qui en témoigne ⁶. Granvelle a connu Fulvio
puisqu'il se rappelle avoir visité, avec Orsini pour
les collections du cardinal Ranuccio et la bibliothèque
vaticane. En 1566, le séjour de Granvelle à Rome rend
tout à fait intime ; la similitude de leurs goûts d'art

portant cardinal bibliothécaire, on ne peut se passer de consulter le livre de M. Ch. Dejob, *De l'influence du Concile* t. p. 5 et *passim*, et les *Docum. tirés des papiers du card. des Juifs des Etats pontif.* dans la *Revue des ét. juives* (1884), j'ai essayé de compléter ces recherches dans la *Revue critique*, p. 460, et dans les *Lettere inedite del card. de Granvelle*, Pour les rapports de Sirelto avec Orsini, et pour sa bibliographie du présent volume.

x. Dans une lettre du 7 janvier 1576 à Pinelli, Orsini raconte que Caraffa vient d'acheter du cardinal Farnèse un manuscrit grec intitulé *Caro* et antérieurement de Constantinople. Orsini a écrit à Caraffa lui a donné pour sa peine, dit-il, « un greco di Poeta restituito quasi lo stomacho ». (*Ambros. D.* 422.)

mort du cardinal Farnèse, Orsini songea un instant à aller
à Colonna : « Potrebbe essere che io mi avvicinasse al cardinale
per mangiare il pane suo, ma per corrisponderli in qualche
tione che mi mostra. » (Lettre à Pinelli du 28 avril 1589.)

icace du *De tricinio* de Chacon, analysée plus loin.
nale Borromeo, qui le qualifie hier du hore in camera mia, ogni
più desiderio delle buone lettere. » (Lettre à Pinelli du 24
f. lettre du 26 avril 1591 et l'index.) Il y a des notes sur
petite compilation de l'Ambros. G. 285 inf. Le cardinal Mon-
bienveillant pour Orsini. (Castigl., *Vit. Urs.*)

nedite del card. de Granvelle a Fulvio Orsini e al card. Sirloto de Nolhac. (Extr. des Studi e doc. di storia e diritto.) Je fais
runtis à mon introduction.

et d'érudition, et l'estime que ressent Granvelle pour les naissances d'Orsini effacent la différence des rangs sociaux du cardinal et le savant. Celui-ci s'emploie à tous les services qu'un antiquaire habile peut rendre à un amateur, disons sans doute, mais qui a plus d'ardeur que d'expérience et d'enthousiasme que de savoir. On le voit tenant Granvelle au courant des découvertes qui se font à Rome, le guidant dans ses achats et lui envoyant des empreintes de médailles. Granvelle à son tour lui procure des antiquités, met ses agents en mouvement pour lui faire restituer des objets volés ou pour lui procurer des inscriptions qui sont aux mains des Függer d'Augsbourg. Ce qui est plus important encore pour Orsini, c'est l'intervention dans ses affaires romaines du ministre du roi d'Espagne qui écrit de Madrid les recommandations les plus chaudes des cardinaux en faveur de son ami¹. Granvelle servait d'intermédiaire à Orsini pour ses publications chez Christophe Plantin d'Anvers ; on le trouve sans cesse occupé à transmettre par la voie diplomatique les manuscrits de l'auteur à l'éditeur, d'apprécier l'impression, de donner son avis sur les préfaces, etc. C'est un vrai service que Granvelle rendit à Orsini en faisant imprimer chez Plantin son premier ouvrage, cette illustration de l'histoire par les textes antiques, que l'érudit romain préparait depuis de longues années en relevant sur les marges le résultat de ses lectures. Le livre était destiné d'abord à l'imprimerie de Manuce, alors installé à Rome et lié personnellement avec Orsini ; nos correspondances parlent de ce projet dès 1565. Mais, dans l'intérêt de Plantin comme dans celui d'Orsini, le cardinal fit son affaire personnelle de l'impression à Anvers.

1. Sur les négociations avec les Fuccari en 1581-82, v. lettres VII, VIII (p. 15), IX (p. 17), XI (p. 19), et la lettre d'Orsini à Pinelli du 15 août 1580 : « Scrivo solamente per rinchiudere questa lettera del cardinal Fuccari, et per haverla almeno la copia di quel bronzo, poiche l'ho visto che non si puo da quelli Germani. » Sur les médailles volées, v. le chapitre. Divers autres détails attestent l'intimité d'Orsini et Granvelle, comme ce miel d'Espagne qu'envoie celui-ci en 1585 (pp. 29).

2. V. particulièrement les lettres XV et XVII, et la lettre XVI à Orsini de 1582 (p. 23).

3. Au mois de juin 1565, pendant qu'Orsini était à Bologne, il demandait un privilège pour le Virgile. Cf. lettres de Guido Lolgi d'Orsini au cardinal du 22 août, de Bagatto du 26 mai et du 21 août (Vat. 4105, ff. 20 v. et 73, 68). Au mois d'août, Manuce craignait que l'impression ne fût possible ; cf. *Lettres inédites de P. Manuce recueillies à la Bibl. Vat.* P. de Nolhac, Rome, 1883 (extrait des *Mélanges d'arch. et d'hist.* VIII, p. 20).

dit-il, envoyé à des amis de Flandre une copie du recueil; on pressa Plantin de publier ce recueil, d'une grande importance pour les lecteurs de Virgile, c'est-à-dire pour les Orsini, si l'on en croyait la dédicace de Plantin. On n'aurait même pas été consulté; cependant le 16, c'est-à-dire avant que la publication fût commencée, Granvelle écrivait à Orsini qu'il prenait la chose à cœur et qu'il lui enlevait toute inquiétude sur ce sujet¹. Le coupé à ce moment d'affaires si graves, s'employa comme il l'avait fait déjà pour Panvinio; il est facile de retrouver à chaque instant dans sa correspondance une note prouvant qu'il ne perd pas de vue le Virgile².

En revanche n'a mieux parlé qu'Orsini du rôle de protecteurs et des artistes que s'attribuait Granvelle quand on ne; sa maison était, dit-il, le refuge commun de tous les étudiants: « Testis sum ego, qui, Romae cum esset et humanitate comitate tecum una essem fere quotidie, nullus ad te, tanquam ad artium honestarum patrum hominum fieret concursus, quamque tu eorum consuetudine delectareris. Quin et artifices etiam modo in aliquo genere excellerent, ita interdum ut pro tua rerum istiusmodi cognitione ex eorum copulatione caperes non mediocrem. Quae cum recorder, semper quotidie... non possum non aegro animo ferre nobis abesse³. » Si Granvelle est regretté par les

ibid., p. 7 (lettre I).

Intemps de 1566, par son agent, le prévôt Morillon, Granvelle fit imprimer le *Virgilius illustratus*, et Morillon le remit des réponses de Plantin et d'Etienne Pighius (cf. *Lettere* de la note). Au mois de novembre 1567 on imprime la dernière dédicace de Plantin est du 17 octobre. Cf. *Corresp. politique de Granvelle*, p. p. E. Pouillet, Bruxelles, 1877 et sqq. t. I, p. 444; t. II, p. 391; t. III, pp. 42, 60 (réimpr. de la dédicace).

Orsini est augmenté, dit-il, par les grandes choses qui se font à Rome sur l'ordre de Grégoire XIII, les publications ecclésiastiques, l'organisation de la Vaticane, etc., toutes choses auxquelles la Granvelle serait fort utile. (Dedicace des fragments *De legationibus* chez Plantin en 1582, et dont le cardinal s'était activement occupé; Orsini parle souvent du séjour de Granvelle à Rome; voici par exemple les passages de ses lettres à Pinelli (*Ambros. D. 422. D. 423*): « Granvela... con il quale desino questa mattina et in casa delo questo... » (21 janv. 1576.) « Hoggi il sr cardinale Granvela hore in camera mia et vedendo su mia tavola le lettere di mandò di lei et disse: Che fà il sr Pinello che non viene a trovarlo. » (nov. 1577.)

lettrés romains, il a pour eux de son côté les mêmes sentiments. Le souvenir des années heureuses qu'il a passées à Rome au milieu de tels amis l'accompagne parmi les Espagnols si grossiers, écrit-il, et si peu occupés des choses de l'esprit. Son devoir le retient dans cet exil, mais il s'en plaint quelquefois; il exprime son espoir de revenir à Rome, quand Philippe II n'aura plus besoin de lui; il voudrait reprendre sa vie d'humaniste, revoir ses amis, leurs livres, leurs belles collections, retrouver enfin cette ville aimée, « la patria commune! » L'amour et l'admiration pour Rome reviennent à chaque instant dans les lettres intimes de Granvelle. Il sent mieux que personne le caractère nouveau que prend la ville à ce moment du xvi^e siècle; elle devient vraiment le centre intellectuel du monde catholique, et ce sont les savants comme notre Fulvio qui lui assurent cette suprématie ¹.

Dans cette Rome savante et laborieuse, moins raffinée, mais aussi moins corrompue que celle de l'âge précédent, les hommes de haute valeur, comme on le voit, n'étaient pas rares. C'est dans ce milieu qu'Orsini acheva sa vie, partagé entre ses fonctions au chapitre de Lateran², au palais Farnèse et dans les commissions vaticanes. En 1577, Étienne Batory, roi de Pologne, voulant fonder une grande université à Wilna et une académie à Cracovie, envoya en Italie son secrétaire, Jean Zamoyski, pour recueillir des professeurs et des savants. Il voulait les plus illustres de la Péninsule et leur faisait de brillantes promesses; son choix s'était particulièrement porté sur Muret, Sigonio et Orsini³. Aucun d'eux n'accepta. Orsini, pour son

1. Pour les ombres au tableau, voir le livre de M. Dejob cité plus haut.

2. En 1580, Orsini, alors employé dans les commissions ecclésiastiques, c'est-à-dire en service public, obtint du pape dispense d'une partie de son service de chanoine, celui du chœur. (Lettre à Pinelli, 28 octobre.)

3. Muret fut sur le point de partir; cf. Dejob, *Marc-Antoine Muret*, Paris, 1881, pp. 306 sqq. et l'épître 66 du livre I de Muret. J'ai trouvé dans les papiers d'Orsini l'original de la lettre que le secrétaire royal, « Joannes Zamoscius Grymala », était chargé de lui remettre; c'est une lettre d'éloges avec prière d'écouter les propositions du secrétaire, « cui ut in omnibus quae tibi nomine meo nuntiabit fidem adhibeas rogo ». La lettre est signée *Joan. Zamoscie Regni Poloniae vicecancellarius*, etc., et datée du camp devant Dantzic, le 29 juin 1577. (Vat. 4103, f. 47. Cf. Muret, liv. I, lettre 80.) — Il n'est pas sans intérêt de signaler qu'un Zamoyski au moins, « Jo. Sarius Zamoscius », avait étudié à Padoue: on le voit par les deux lettres latines qu'il adresse de cette ville à Paul Manuce, l'une de 1562, l'autre de 1563; la première exprimait à Manuce son regret d'avoir appris en arrivant à Venise qu'il était parti pour Rome. (Vat. 3434, ff. 62 et 40.)

compte, n'aurait jamais consenti à quitter sa ville natale et l'existence paisible autant que studieuse qu'il s'était faite.

Les événements de sa vie furent l'apparition de ses livres, dont il sera parlé plus loin, les acquisitions de sa bibliothèque et la mort de ses amis. Orsini a vu mourir tous les savants romains de sa génération. Les plus âgés avaient disparu les premiers, Faerno en 1561, Égio en 1567, Panvinio en 1568, Bagatto en 1578; Paul Manuce, qui était à moitié romain, en 1574. L'année 1581 fut particulièrement cruelle, elle lui enleva son ami Pedro Chacon (*Ciacconius*), le célèbre Espagnol, ami de Granvelle, puis Achille Estaço (*Statius*), Giambattista Camozzi (*Camotius*), Giulio Monaco¹. En 1585, disparaissaient Muret et Sirleto, et l'année suivante arrivait d'Espagne la nouvelle de la mort de deux grands hommes que Rome avait possédés longtemps, Granvelle et Agustin. Il s'élevait alors dans la ville pontificale, un groupe de jeunes savants, qui saluaient dans Orsini un maître², mais dont les préoccupations étaient fort différentes des siennes. Orsini et ses amis, sans dédaigner l'érudition ecclésiastique, avaient donné une part prépondérante aux études classiques; un courant nouveau se produisait à la fin du siècle; il est vrai que le grand Baronius le représentait assez brillamment pour diminuer les regrets que pouvaient avoir les hommes comme Orsini³. Le vieux Latino Latini survivait encore. Orsini

1. V. la lettre XI de Granvelle, de Madrid, le 14 janvier 1582 (*Lettere ined.* p. 19) « l'assicuro che sento queste perdite come se mi fossero stati fratelli. »

2. V. le témoignage de Giuseppe Castiglione dans ses diverses œuvres, par exemple dans *Ios. Castationis variae lectiones*, Rome, 1594, p. 60 (du 1^{er} opusc.), p. 19 (du 2^e); *Ios. Cast. observat. in criticos dec.* [Genève] Sam. Crispin, 1608, *passim*. On trouve indiqué assez exactement le milieu littéraire qui entoure Orsini vers la fin de sa vie, dans la correspondance de Bonciario. Celui-ci lui adresse une lettre, p. 112 (cf. p. 75), par Alessandro Bontempio, pour lui demander des renseignements sur les auteurs anciens, qu'il ne peut trouver à Pérouse, sa patrie: il le salue de la part d'Agostino Angelelli. Dans une autre lettre adressée à Baldassare Ansidei, le même péruisin s'exprime ainsi: « Te felicem, Ansidaee..., viventem in ista luce et quod tibi iucundissimum esse oportet, utentem Aldo, Maffeo [Maffeo Barberini, plus tard cardinal], Ursino [Francesco Benci, l'élève de Muret], ceterisque eximie litteratis viris, quibuscum ego libentius unam horam ponerem, quam cum quolibet nostro totos dies... » (*M. Antonii Bonciarii Perusini academici insensati epistolae*, Pérouse, 1605, p. 105.)

3. Baronius a toujours parlé avec un grand respect de Fulvio Orsini. Voici au reste un billet adressé à celui-ci qui témoigne de leurs bonnes relations (*Vat. Reg.*, 2023, f. 31):

« Molto Illustre et Rd^o s^r mio, Ho cercato e finalmente ho trovato qual che V. S. ricerca. Nel missale qual describe si legano queste instesse parole con questi instessi caratteri: *Dominica sēda statio ad sanctam Mariam in*

raconte à Pinelli, sur son vénérable confrère, un trait bien romain : « Il y a deux jours j'ai rencontré au Corso notre Latino, dans le carrosse du cardinal Colonna son patron ; j'ai salué le cardinal, qui m'a répondu textuellement ceci : « Je le mène à la promenade (*Io lo meno un poco a spasso*). » Sûrement vous vous seriez réjoui de voir le bon vieil octogénaire prendre ce plaisir en habit philosophique, la barbe plus proluxe que d'habitude, et la vue seulement un peu affaiblie. Que Dieu nous le conserve longtemps, et bénissons le cardinal qui a soin de lui¹. » Latini mourait en 1593, et Fulvio Orsini vieillissait à son tour sans un seul des compagnons de ses études, sans un témoin de la première partie de sa vie.

Une perte qu'il ressentit vivement fut celle du cardinal Farnèse, mort le 2 mars 1589. « Cette mort atteint toute la ville, écrivait-il, et moi, je regrette le cardinal et le regretterai toujours pour le bien public, car les princes aujourd'hui ont perdu le peu de goût qu'ils avaient pour les bonnes choses². » La mort de son protecteur changeait pour lui les conditions de l'existence ; cependant le nouveau possesseur du palais, le jeune Odoardo Farnèse, fils du duc de Parme, traita tout de suite le savant avec les mêmes égards que son oncle, et calma ses inquiétudes. Le 28 avril, Orsini écrivait à Pinelli qui lui demandait ce qu'il allait devenir : « Le cardinal Farnèse a institué pour héritier le duc de Parme, et Don Odoardo (*don Duarte*) usufruitier de certaines choses ; il y a quelques legs peu considérables pour les serviteurs, entr'autres pour moi (je le dis pour ne pas vous laisser de doute sur cette vétille). Don Odoardo a voulu me garder au palais avec toutes les commodités que j'y avais ; je l'ai accepté, ne fût-ce que pour éviter d'aller ailleurs. Mais je crois que je n'y resterai pas, désirant beaucoup ne rien

Donnica. Questo è quanto occorre : del resto offeriamo tutti noi quanto è in nostra libreria, et ci raccomandiamo et offeriamo tutti in quel che possiamo. Gli bascio le mani. Di casa li 2 di aprile 1583.

« Di V. S. Ill^e et R^{da} Servitore, *Cesare Barone*. »

1. Lettre du 26 août 1589 (*Ambros. D. 422*). Les lettres de Latini à Orsini n'ont pas été recueillies dans la publication de Rome-Viterbe ; j'en puis indiquer trois : *Vat.* 4105, f. 211 (Viterbe, 8 oct. 1564), 4104, f. 272 (Rome, 15 juillet 1569) ; f. 267 (id., 29 juillet). Cf. le *Vat.* 6201 et les *Anecdota litt. ex manuscr. cod. eruta*, Rome, 1773 sqq. vol. II. Dans la correspondance de Sirlito, consulter : *Vat.* 6189, f. 122 (1562) ; 6191, f. 435 (1573) ; 6193, I, f. 255 (1582).

2. Lettre à Pinelli du 25 mars 1589 ; il le remercie d'une lettre de consolation et lui fait part des dispositions prises par le cardinal pour que ni ses collections, ni sa bibliothèque ne soient dispersées.

ruï. Toutefois je ne me déciderai à partir qu'après
au duc et, s'il me libère, comme j'y compte, j'irai
chez le cardinal Colonna¹. »

tenait guère en réalité à quitter la maison où il
ses habitudes et les collections dont il avait la garde
l'années. Il avait fait, dès le 8 avril, ses offres de ser-
vice et au duc de Parme : « Je continuerai à prendre
soin avec tout le dévouement que je lui dois, tant
et mérité par des collections si précieuses, que dans
gens d'études ; ceux-ci en effet doivent y trouver
publique, selon la pensée du cardinal Farnèse². »
donc au palais Farnèse, comme par le passé, et
le directeur des études d'Odoardo. Ses lettres au
ils sont pleines de conseils sur ce sujet. Il s'était
ent occupé de lui trouver un bon précepteur et avait
cette recherche ses meilleurs amis d'Italie³. En 1589,
et de l'envoyer dans une université, à Padoue par
avait étudié le cardinal Ranuccio ; l'enseignement
et la fréquentation de Pinelli devaient, à son avis,
dans le jeune homme les qualités naturelles de sa-
-ci justifiait l'intérêt d'Orsini, qui nous apprend les
son caractère : il n'avait pas cette vivacité qui fait
ait de bonne heure, mais son jugement était droit,
ligent et modeste, et Orsini espérait beaucoup « de
e taciturnité de cette nature. » Quand il séjournait
doardo montait à l'appartement d'Orsini et passait
soirée entière, à causer d'histoire et de lettres an-
te amabilité du jeune patricien touchait à la fois le
l'érudit⁴.

x ans, le 6 mars 1591, Odoardo reçut le chapeau
t héréditaire dans la maison Farnèse. Il s'en
ne et n'écoula pas avec moins de déférence les

28 avril. (*Ambros. D.* 422, f. 259.)

urn. XXI (au prince de Parme, p. 33). Cf. la lettre du même
Parme, qui était accompagnée d'une note sur l'état des

de Sigonio à Orsini, écrites de Bologne le 25 juin et le
(*Vat.* 4104, ff. 149, 124.) Lettres d'Orsini à Pinelli du 11 juin
1583. (*Ambros. D.* 422.) La pension du précepteur était de
mois, avec la chambre et la nourriture pour le précepteur et

urn. XXII (p. 35).

urn. XXIV (au duc de Parme, p. 39).

conseils de son maître. Quand il allait passer qu'à Parme, il promettait à Orsini de réserver toujours quelques heures à l'étude et il tenait parole. Ses occupations de la cour¹. Orsini, qui aimait à passer un jour, comme son oncle, le membre le plus du Sacré-Collège, écrivait souvent au jeune cardinal tout Romain, il y avait en notre savant l'étoffe d'un grand homme. Ses lettres à Odoardo à l'occasion du second concile en sont la preuve. Il s'agissait de remplacer le pape treize jours de Sixte-Quint, Urbain VII. Jamais concile plus prolongé ni compliqué par des passions politiques. Orsini écrivait presque chaque jour à son élève pour le courant des mouvements de l'opinion, de l'action du pape, du groupement des partis. Ces dépêches étaient reçues par le prince de Parme et lui rendaient certainement service.

Après l'élection de Grégoire XIV, Orsini vit encore Innocent IX et de Clément VIII. Il ne cessait pas d'être consulté au Vatican. Au chapitre de Lateran, pendant que le cardinal Ascanio Colonna était archiprêtre, il fut élu le 30 novembre 1593 ; il était encore en charge pendant tout l'intervalle son nom figure sur plusieurs intéressantes des archives du chapitre². Déjà sous Sixte-Quint, Orsini avait des travaux exécutés pour le nouveau palais, Orsini fut mêlé au transfert de la statue de Boniface VIII et de Giotto, qu'on voit encore à Saint-Jean-de-Laurent. Orsini lui qui présida à ces délicates opérations, et qui fut par les témoignages rendus plus tard sur ce sujet.

1. *Lett. ai Farn.* XXIII (à Odoardo, p. 36).

2. *Vat.* 9064. V. l'appendice V.

3. Parmi les documents où figure Orsini, qui ont été recueillis par Galletti, dans les manuscrits ci-dessus désignés, je me rappelle celui du 28 mars 1593 ; il présente au chapitre de la part du cardinal Napolitain, évêque de Riva et dataire de Clément VIII, une somme de onze diamants de la valeur de 300 ducats que Philippe II, cardinal Castagna quand il était nonce à Naples ; Sasso, héraut et chanoine de Lateran, en faisait hommage à la Basilique. Orsini, lui-même cardinal, il faisait d'autres dons, comme en témoignent les archives du 29 juillet 1595 où figure encore Orsini. — Cf. une lettre adressée par Orsini au cardinal Ludovico de Torres pendant son séjour dans les *Anecdota litter.* de Rome, t. III, p. 417.

4. Je dois ces indications à mon ami et confrère, M. Gerardi, qui les a tirées des Archives de la maison Caetani (*cassa* 34, n° 10). Les documents sont seulement de 1631 ; mais ce sont des attestations des plus anciens chanoines et bénéficiers de la Basilique, qui ont été faits comme témoins oculaires.

portait pas moins d'intérêt aux monuments de l'antiquité ecclésiastique qu'aux monuments classiques eux-mêmes.

Le 21 janvier 1600, il rédigea un assez long testament, qui fut déposé chez le notaire capitolin Quintiliano Gargari¹. Cette pièce nous a conservé de précieux renseignements sur Fulvio Orsini. Il fondait à Saint-Jean-de-Lateran une chapelle où il voulait être enterré², et consacrait certains immeubles à entretenir deux chapelains³. Il léguait la partie inventoriée de sa bibliothèque à la Vaticane⁴, ses autres collections à Odoardo Farnèse⁵, institué par surplus le légataire universel et chargé de satisfaire aux legs d'argent. Les legs d'Orsini à ses amis étaient les suivants : il laissait deux mille écus d'or à l'évêque de Camerino, Gentile Delfini, qui faisait revivre un nom cher à son souvenir; quatre mille écus au jeune Mario Delfini⁶; à Properzia Delfini, un tableau de Lucas de Leyde, et une écritoire de l'ébène et d'ivoire; au cardinal Alessandro Peretti, deux médailles de bronze et un tableau de Clovio. Des deux exécuteurs testamentaires, le premier, Orazio Lancelotti, neveu de Properzia

1. Collationné sur l'original et reproduit dans le travail de Castiglione pp. 563-578 de l'éd. Gryphius).

2. Castigl. p. 565. Il institue des messes, où sa mère n'est pas oubliée; St-André-delle-Fratte, où Colocci est enterré, il lègue 25 écus pour qu'on lise une messe mensuelle à l'intention d'un homme qui a bien mérité de lui.

3. Ils devaient être choisis par la famille Delfini: « Quibus cappellanis cendis et sustentandis assigno duo millia aureorum quae habeo ad meam dispositionem in viginti locis non vacantibus Montis Sanitatis Populi Romani... »

4. V. le chapit. iv.

5. Le passage du testament d'Orsini sur les collections demande à être transcrit en entier: — « In reliquis autem bonis meis quibuscumque nobilibus et immobilibus... et praecipue in rebus de quibus extat inventarium manu mea subscriptum meoque sigillo consignatum sub titulo *inventarium rerum insigniorum Fulvii Ursini*; in eo enim habentur omnia numismata mea tam aurea argentea quam aerea, nec non gemmae variae et camei magnae aestimationis et valoris, praeterea signa aerea et imagines illustrium vivorum ex marmore; itemque tabellae aerae et lapideae inscriptae litteris Graecis et Latinis, nec non picturae multae excellentium pictorum magni pretii; horum inquam bonorum omnium, aliarumque rerum mearum qualescumque illae sint, quas intelligo quam sunt tenues, universalem haeredem meum instituo et ore meo nomino Illustriss. D. meum D. Odoardum Farnesium Card. S. Eustachij, quem ob summam in Deum pietatem, et singularem erga me benevolentiam iam inde a teneris eius annis mihi perspectam et probatam, dignum iudicavi et elegi, qui ob eius rerum quae habentur in supradicto inventario cognitionem et intelligentiam gratus mihi succedat haeres, earumque sit integerrimus conservator futurus. »

6. Dans les deux cas: « Ex quibus volo emi loca montium non vacantium quae post obitum eius... spectent perpetuo ad domum et familiam Delphiorum. »

Delfini, alors auditeur de Rote et plus tard cardinal, tous ceux des livres d'Orsini, grecs et latins, bronzes qui n'avaient pas été inventoriés pour la Vaticane. Flaminio Delfini, père de Mario, avait l'anneau d'une pierre précieuse¹. Le pape Clément VIII était prié d'accepter de précieuses médailles, qui seraient déposées après la bibliothèque Vaticane. Le musée du Capitole devait recevoir un buste de marbre et une inscription sur bronze², de Lateran un tableau d'ivoire qui paraît avoir été byzantin³. Malgré ces legs de détail, Orsini était avant tout d'éviter la mutilation de ses collections ; il fallait prévoir le cas où, pour une raison quelconque, le cardinal Farnèse n'accepterait pas la succession ; Orsini avait alors le vœu que ses antiquités fussent vendues en bloc, de deux ou trois mois, et autant que possible en un seul lot, des objets si rares et recueillis avec tant de peine qu'ils ne fussent pas dispersés. Le soin de la vente était confié aux agents testamentaires ; le produit devait être employé sans retard aux legs d'argent. Dans ce cas le cardinal ne pouvait perdre au moins, comme un souvenir personnel de son père, le portrait de Paul III par Titien. Odoardo accepta l'héritage du vieux serviteur de sa famille ; non seulement les collections ne se dispersèrent pas, mais encore l'œuvre d'Orsini fut remplie, puisqu'elles allèrent à leur destination qu'il avait aidé à recueillir au palais Farnèse.

Au mois de mai suivant, se voyant plus faiblement, il ne s'était jamais été et sachant d'expérience que la saison était défavorable à sa santé débile, Fulvio alla habiter au palais de sa femme mourir dans une maison amie. Le palais existe encore.

1. « Et praeterea... duo musica instrumenta, quorum unum Graviorganum vocatur, alterum vero Cymbalum, opus utriusque artificium... »

2. Sur ce Flaminio existe une brochure assez curieuse : *Flaminio Delfini Stephani Soc. Jes. ad S. P. Q. R. habita in Urbem Delphini Ferrariensium equitum magistri*, Rome, Zannetti, 1671.

3. « Senatui populoque Romano lego caput marmoris Praetoris, » etc. (Castigl., p. 569.)

4. J'ai réimprimé les passages du testament relatif à toutes les collections d'antiquités de F. Orsini : on les trouvera aux pages 85, 91. Orsini n'oublie pas ses domestiques, notamment un nommé Georges Barzin, de Savoie. A la suite des legs, il mentionne de divers objets qui lui avaient été confiés sa collection de camées à Giov. Ant. Orsini, deux manuscrits à Fabrizio Caracciolo, des médailles d'argent aux Delfini.

Campitelli, et une rue conserve le nom de la famille qu'Orsini avait toujours considérée comme la sienne. Malgré les soins dont on l'entoura, il mourut le 18 mai 1600¹. Il fut enterré à Lateran au pied de l'autel de la chapelle qu'il avait fondée et qui se trouve à l'entrée de la sacristie. Un des érudits romains du temps composa l'épithaphe de la pierre tombale, et se fit l'interprète des sentiments de la ville dans ce style épigraphique un peu déclamatoire qui n'a pas toujours été aussi sincère².

Orsini était un noble esprit, et la meilleure preuve en est dans les vives sympathies qu'il sut inspirer et dans l'amitié profonde que lui vouèrent tant de personnes d'un caractère différent. Sa correspondance nous le montre extrêmement serviable pour ses amis; il l'était un peu moins pour les étrangers, ce qui s'explique, mais ce qui a peut-être donné lieu à certaines attaques formulées contre lui. On lui a reproché de ne pas communiquer libéralement sa science, de ne pas découvrir ses secrets pour connaître l'âge ou l'authenticité des monuments et des manuscrits³; Orsini aurait peut-être pu répondre que les secrets de ce genre ne se transmettent pas en quelques minutes et que ce n'est pas trop pour les acquérir entièrement d'y passer sa vie. Quant au plagiat, Orsini était assez riche de son fonds propre pour s'en passer, et on verra plus loin ce qu'il faut penser de cette accusation. Reconnaissons qu'il était jaloux de ses trésors comme tout bon collectionneur : il refusait de céder ses

1. Cf. Castiglione, pp. 562-563, et notre note 2, p. 3.

2. Je ne reproduis pas cette épithaphe; elle a été donnée partout, même dans Millin, *Magasin encyclop.* an. 1811, t. III, p. 100. L'auteur est le biographe d'Orsini, Castiglione; on la trouve reproduite à la suite de son travail (p. 579). L'inscription fut placée, par les soins du cardinal Farnèse, de Lancelotti et de Flaminio Delfini, dans la chapelle de Sainte-Marie-Madeleine qu'il avait fondée. Crescimbeni (*Stato della SS. Ch. Later.*, pp. 125-126) et Galletti (*Inscr. Rom.*, t. I, p. ccccxlix) la lurent encore sur le pavé, à l'entrée de la sacristie; M. Forcella (*Inscr. delle chiese*, vol. VIII, 1876, p. 49) ne dit pas l'avoir retrouvée. Comme elle était devenue illisible, on l'a enlevée il y a quelques années, en renouvelant le dallage; on m'a assuré qu'on la faisait graver à nouveau, et que le chapitre de Lateran ne voulait pas laisser disparaître un des souvenirs qui lui font le plus d'honneur. Elle est, sans doute, à cette heure replacée dans la chapelle.

3. C'est le cardinal Federico Borromeo qui a répandu cette opinion; il rapporte (*De fugiendu ostentatione*, l. I, ch. i) qu'étant un jour avec Orsini, il le pria de lui enseigner les principes par lesquels il distinguait les manuscrits anciens des modernes; le savant ferma le volume qu'il tenait en mains et changea de conversation. Le cardinal en concluait qu'en fait de vieux manuscrits il ne fallait pas se fier à Fulvio, qui en était trop avide lui-même pour en dévoiler la valeur aux autres. (Tiraboschi, *Stor. della lett. it.*, t. VII, p. 358.)

bustes de marbre au duc de Ferrare, son *Canzoniere* autographe de Pétrarque au grand duc de Toscane : « Je ne les ai pas achetés pour les revendre, » disait-il fièrement¹. Il n'aurait pas consenti à perdre des objets qu'il aimait, fût-ce pour acquérir l'amitié d'un prince.

Il était de grande taille ; son portrait nous montre un visage grave, plein de dignité, aux traits assez réguliers et fermes². Sa distinction extérieure, comme aussi sa générosité et son amour des belles choses, décelaient sa race. Son caractère intellectuel nous est peint d'un trait : Orsini ne s'occupait que d'une seule étude dans la même journée³ ; nous sentons quelle puissance de travail devait lui donner cette habitude de concentrer ses forces. On loue avec insistance sa modestie, sa sobriété et la régularité de ses mœurs⁴ ; ce sont des qualités qui valent d'être rappelées en passant et auxquelles la figure de l'érudit n'a rien à perdre.

Il habitait le palais Farnèse, et occupait, comme nous l'avons montré, une partie des appartements où se trouve aujourd'hui l'École française. Mais, son service de chanoine l'obligeant à se rendre souvent à Latéran, il eut l'idée d'acheter en 1578 un jardin dans le voisinage de la Basilique. Archéologue au palais, il devenait botaniste ou tout au moins jardinier à Saint-Jean.

1. Cf. chap. III et *Lett. ai Farnesi.*, p. 18 (lettre III) : « Il sr. duca di Ferrara per disegno di Pirro [Ligorio] mette insieme la sua libreria di scritti a mano, fatta de' libri del Manutio, del [Achille] Statio ed d'altri ; et sopra i pilastri che porteno li armari mette teste antiche di philosophi et letterati... Io sono stato richiesto darli alcune che ne ho di philosophi et poeti, che sono forse le più rare che si vedano ; ma ho risposto che non l'ho comprate per rivenderle... »

2. Le lecteur peut connaître Orsini par des gravures. Je ne crois pas qu'il y ait plus de cinq portraits gravés de notre savant. Le plus ancien, d'un burin qui pourrait être contemporain, porte au-dessous : *Fulvius Ursinus Romanus* et deux distiques (Tu quoque qui fulvo Fulvi...). Il reproduit les mêmes traits que le portrait des *Uffizi*, qu'il a peut-être inspiré. La seconde gravure est celle de la collection d'Isaac Bullart (Paris, 1682), qui est de médiocre valeur iconographique ; il est signé *De l'Armessin, sculp.* ; le bonnet carré a disparu, Orsini est tête nue et en costume de gentilhomme. Le troisième portrait appartient à une collection du commencement de notre siècle ; il a cette importante mention : *Olim. Bandinelli dis.* et la signature : *Gius. Marcucci inc.* ; au-dessous : *Fulvio Orsino*. Il est vêtu en ecclésiastique, avec une calotte ; c'est le seul portrait où il soit rasé et les traits sont assez différents des autres. (Douteux.) Litta a inséré une quatrième gravure dans les planches qui accompagnent son travail généalogique sur les Orsini. La *Gazette des Beaux-Arts* a donné la cinquième, sur bois (1884, t. II, p. 145) ; ces deux dernières sont d'après le portrait de Florence.

3. Rossi, *Iani Nici Erythraei Pinacotheca imag. ill. virorum qui auctore superstitie diem suum obierunt*, Cologne, 1643, p. 10.

4. Castiglione, *Vita Urs.*, p. 559.

il demandait des graines à Pinelli, grand amateur de plantes lui aussi, et faisait des échanges avec son ami de Padoue. On lui avait promis un pot de jasmin de Catalogne, et il s'en réjouissait autant que d'une pierre gravée ou d'une inscription¹. Outre cette petite propriété, Orsini devait fréquenter les *orti Farnesiani* du Palatin visités par Montaigne, et les villas décorées d'antiques des cardinaux ses amis. Il avait aussi, du vivant et en l'absence de Granvelle, la jouissance de la « vigna » que celui-ci possédait dans le voisinage de Lateran. Quand Granvelle était à Rome, il y réunissait ses amis ; il rappelle complaisamment dans une lettre ses causeries dans la « loggia » avec Orsini et Pedro Chacon, et un certain nid de chardonnerets, qui s'était placé sur un jeune arbre tout contre la maison, et qui donna lieu à de longs raisonnements². Ces détails, si minimes qu'ils soient, doivent arrêter l'historien, quand il s'agit d'hommes comme Orsini ou Granvelle ; ils nous font connaître assez bien le fond de simplicité de leur nature.

Les moyens d'existence d'Orsini étaient assez multipliés. Son logis lui était assuré ; outre son canonikat de Lateran, il touchait à partir de 1582 une pension de deux cents ducats de chambre sur l'évêché d'Aversa³ ; elle lui avait été accordée par Grégoire XIII ; Sixte-Quint, en 1587, lui en donna une autre de deux cents écus d'or sur une abbaye du cardinal Montalto⁴. Celle-ci était évidemment une récompense des services que rendait Orsini dans les commissions et pour la préparation des grandes publications ecclésiastiques dont il sera parlé au chapitre suivant. Notre savant fut de plus attaché à la bibliothèque Vaticane : on l'y nomma correcteur grec au mois de juillet 1581, sur les vives recommandations des cardinaux Sirleto et Farnèse⁵. Cette fonction assez laborieuse était en même temps assez lucrative : à côté des deux correcteurs latins insti-

1. Lettres à Pinelli du 19 avril et d'août 1578 : « L'acquisto d'un giardino vicino a S. Giovanni et alla vigna di Granvella m'ha fatto mezzo semplicista però di fiori et d'odori. » (*Ambros. D.* 423.)

2. Cf. *Lett. ined. del card. de Granvelle*, Rome, 1884, pp. 4 et 14 (lettre VII).

3. Castiglione, p. 557, parle de la pension sans donner la véritable raison de cette faveur du pape ; on la trouvera au début de notre chapitre IV.

4. Cf. *Lett. ai Farn.*, p. p. A. Ronchini, p. 32 (lettre XX) ; Orsini prie le cardinal Farnèse d'en écrire au cardinal Savelli pour faire remercier le pape.

5. Cf. *Lett. ined. del c. Farn.*, p. 16 (lettre IX, Madrid, 27 sept. 1581) ; cf. en note les remerciements du cardinal Farnèse à Sirleto (Caprarola, 19 juillet).

tués pendant le bibliothécaariat de Cervini, Pie IV, en 1562, avait rétabli un correcteur grec aux appointements de dix ducats d'or par mois¹; cette somme, il est vrai, fut enlevée à Orsini en 1585, en un moment où le pape avait le plus grand besoin d'économies de toutes sortes². On lui avait promis un canonicat à Saint-Pierre, apparemment plus avantageux que celui de Lateran; ce furent des promesses.

En réalité, les besoins matériels de notre savant se réduisaient à peu de chose. Sans négliger les côtés extérieurs de la vie, il n'y donnait pas plus que de raison³. Mais ses grandes dépenses regardaient sa bibliothèque et ses collections. Bien qu'une partie lui soit venue par des dons d'amis, Orsini a consacré presque tout son revenu à l'accroissement de ses richesses littéraires, artistiques ou archéologiques. Ses collections d'art et d'antiquité étaient, à elles seules, estimées par l'inventaire treize mille cinq cent soixante dix-neuf écus⁴. J'ai déjà abordé le sujet en publiant cet inventaire, rédigé par Orsini lui-même⁵:

1. Marini cite le *motu proprio* du pape qui rétablissait cette charge en faveur de Mathieu Devaris, de Corfou (*Degli Archiatri Pontifici*, Rome, 1783-84, vol. II, p. 305). Cf. Panvinio *De Vatic. bibliotheca*, dans Mader, *De bibliothecis*, 2^e éd. Helmstädt, 1702, p. 103. — C'est à Devaris qu'Orsini succéda, comme le montrent les dates. (V. l'index au mot *Devaris* et les *Lettere ined. del Granvelle*, p. 16, lettre IX.) Quant à la fonction de *correcteur*, le *motu proprio* la définit avec précision: « *Oficium Correctoris graecorum voluminum huiusmodi in dicta bibliotheca pro uno probo viro in eisdem litteris graecis erudito et multum versato, correctore nuncupando, qui, si quid in eorundem voluminum graecorum scriptura et orthographia depravatam repperit, corrigere et emendare, ac ad veram debitamque orthographiam redigere habeat... tenore praesentium erigemus et instituimus.* » Sur les correcteurs, cf. De Rossi, *La bibliotheca della Sede apost. ed i catalogi dei suoi mss.*, Rome, 1884, p. 47.

2. Cf. *Lett. ined. de Granv.*, p. 29 (lettre XXI, 24 nov. 1585).

3. *Id.*, p. 29 (lettre XX, 27 mai 1584). Il avait un certain train de maison nécessaire par sa santé; cf. Castiglione, *Vit. Urs.*, p. 559 (« *aetate ad senium vergente rheda vehebatur* »), et ses demandes au cardinal Farnèse pour continuer à jouir de l'écurie qu'il avait au palais (*Lett. ai Farn.*, XV, p. 19). Songeant un instant à aller habiter Padoue, il s'informe de ce qu'y coûterait sa maison; il indique deux valets de chambre, un « *credenziere che spenda* », un cuisinier et un carrosse avec deux chevaux et un cocher. (Lettre du 30 juill. 1583, *Ambros. D.* 423.)

4. J'ai indiqué dans le travail ci-dessous pourquoi il faut rabattre ce chiffre à environ 13,100 écus. Cela ferait déjà une somme équivalente à 130,000 francs de notre monnaie. Est-il besoin d'ajouter que ce chiffre, quoique considérable, ne répond en rien à ce que vaudraient aujourd'hui les mêmes collections? La bibliothèque d'Orsini n'a pas subi d'estimation de détail comme les antiquités; on peut le regretter.

5. Voir *Les collections d'ant. de F. Orsini*, Rome, 1884 (ou *Mélanges d'archéol. et d'hist.*, année IV, pp. 139-231); j'y renvoie pour les détails que je ne donne pas ici. Rappelons seulement que la copie que j'ai retrouvée

il est utile cependant de rappeler brièvement la composition de ces importantes séries, qui ont partagé, avec sa bibliothèque, les préoccupations de notre collectionneur¹.

L'admirable suite de pierres gravées qu'il avait recueillie dépassait quatre cents pièces. Les peintures et dessins étaient au nombre de cent treize. Il avait chez lui plus de cent cinquante inscriptions ou fragments d'inscriptions, quelques-unes de première valeur. Le chiffre de ses bustes de marbre ou bas-reliefs s'élevait à cinquante-huit. Il avait réuni en outre soixante-dix médailles d'or, environ mille neuf cents médailles d'argent et plus de cinq cents médailles de bronze dont plusieurs sont des exemplaires uniques.

Cette collection a été formée avec amour; elle a été fort célébrée au xvr^e siècle et Orsini en a lui-même dignement parlé dans ses préfaces. La galerie de peinture n'est pas la partie la

figure parmi les papiers de Pinelli à la Bibliothèque Ambrosienne, *H. 2 inf.* Orsini avait sans doute envoyé cette copie à son ami, qui en a fait exécuter pour son compte deux autres copies qu'on trouve aussi à l'Ambrosienne, *I. 223 inf.* Orsini a noté avec grand soin, quand il l'a pu, le nom de la personne qui lui a vendu chaque objet et le prix qu'il l'a payé. Quand c'est un don qu'il a reçu, le donateur est indiqué et Orsini inscrit l'estimation qu'il fait du présent. Cette estimation a pour but, comme on le voit par la teneur de son testament, de montrer au cardinal Farnèse qu'il peut accepter sans hésitation, avec toutes ses charges, la succession d'Orsini; on ne se l'expliquerait guère sans cela.

1. Toutes les pierres gravées ont leur provenance marquée. N'ayant pu mettre d'index à ma publication de l'Inventaire, je crois être utile en dressant ici la liste des personnes qui ont vendu ou cédé des objets à Orsini. On devra les chercher dans les pierres gravées, sauf indication particulière. Je laisse de côté les noms comme *messer Achille, sig. Alonzo*, qui peuvent s'appliquer à divers personnages. — Alberini, Arigoni (card.) (*Inscr.* 54), Banchi orifice, Baviera, Bembo [T.], Bergamo, Borgia (Aless.), Brunoro libraro, Calestani (Giulio) (p. 164, *de l'Inv.*), Camei (Cesare, Domenico, Ludovico de'), Camillo milanese, Campagnano, Capranica (Dom. de), Caro (Fabio), Cavalieri, Corneto (Luigi de), Egidio scultore, Fabrizio orifice, Fiamengo (Niccolò) scultore, Fiamengo (Vincenzo). Gabrielli (Ottavio), Giovan di Campo di Fiori, Giovan-Martino orifice, Girolamo milanese, Grandi (Aless. de), Guardarobba (Porzio), Luca orifice, Maffei [Achille], Manilio (canonico), Marii (Orazio de'), Martire, Massimi, Mocenigo, Morabito, Moretto, Nasi (Paolo), Nelli (Andrea de'), Padovani di Bologna, Paleotti (C.), Panfilii (Giov. Batt.) (*Tabl.* 111), Passari (Bernardino, Giacomo, Isidoro), Petrucci (Fabio), Piccolomini (Mario), Pucci [l'abate], Recanati (Giov. Taddeo de), Rena (Giov. Batt. della), Rustici (Franc.), Sanmarsale (Giov. Mart.), Santacroce (Tarquinio), Sanvitale [Paolo], Scarpellini (*Inscr.* 53), Scipione orifice, Spoleti (il vescovo di) [Fulvio o Paolo Orsini, o P. Sanvitale], Stampa, Stati (Orazio), Stampa, Tarcone (Cesare Targone o), Torrigiani, Valenti, Valle (Orazio della), Veli [Giulio-Ces.], Vittorii (Vettori?), Zagarola (Muzio e Pompeo da). — Sur plusieurs de ces personnages, marchands, artistes ou collectionneurs, la correspondance d'Orsini fournit des renseignements.

moins curieuse ni la moins instructive, et les attributions d'Orsini ne sauraient faire doute pour les œuvres de ses contemporains. Les vingt-huit numéros, par exemple, qu'il met sous le nom de Michel-Ange, ont une véritable garantie d'authenticité, puisqu'il avait assisté à la vieillesse laborieuse du grand homme¹. Les ouvrages de Raphaël, qui sont au nombre de seize, ne sont pas tous aussi certains². « Il en est de même pour Vinci, Giovanni Bellini, Giorgione, dont les œuvres étaient déjà anciennes à l'époque d'Orsini. L'école de Raphaël, malgré la présence de Peruzzi et de Jules Romain, est moins abondamment représentée que celle de Michel-Ange. Sebastiano del Piombo (fra Bastiano) tient une grande place. On trouve de plus fois le nom de Titien, appelé un instant à Rome par un Farnèse, le pape Paul III; beaucoup de toiles et de dessins sont aussi attribués à son école... Vers les derniers numéros, nous retrouvons la mention d'un *Saint-Jean* en miniature, d'Albert Dürer, il venait de Venise, puisqu'Orsini l'avait eu en présent de son neveu d'Alde Manuce, et on l'estimait six écus³.

« Pour qui connaît les travaux de Fulvio Orsini sur l'iconographie antique, il est facile d'apercevoir dans le choix de ses tableaux le reflet de ses études favorites. Il a recueilli, en effet, un grand nombre de portraits, et sa correspondance le montre attentif à obtenir ceux de ses amis ou à faire faire des copies

1. Cf. plus haut, p. 15.

2. Au point de vue iconographique, je signale quatre portraits attribués à Raphaël : le sien (n° 4), celui de Luigi de Rossi (n° 5), celui d'Acquasparta (n° 10), dans la première manière du peintre, et celui de Giov. Andrea Cruciano (n° 111). Raphaël jeune a été peint par Rosso (n° 9). Orsini ne retrouve aucun des trois personnages, représentés selon Orsini par Raphaël dans l'œuvre qui lui est aujourd'hui attribuée. (Cf. E. Müntz, *Raphaël, sa vie, son œuvre, son temps*, 2^e éd., Paris, 1886.) Luigi de Rossi seul figure à côté de son oncle Léon X, dans le célèbre tableau du palais Pitti; ces deux portraits ont-ils disparu? un indice de l'authenticité du portrait isolé de la galerie d'Orsini. Ces portraits se sont-ils perdus? Il se pose là, ce me semble, un curieux problème d'histoire de l'art.

3. Comme les autres collections Farnèse, transportées de Parme à Naples en 1734, les objets ayant appartenu à Orsini doivent être cherchés dans cette dernière ville. Il est facile de reconnaître dès le premier numéro des Tableaux, l'un des deux portraits de Paul III par Titien, qui sont au musée de Naples, et dans le portrait de Clément VII « in pietra di Genova » l'excellent Sebastiano del Piombo du même musée. Pour peu qu'un directeur intelligent et actif, comme l'est M. di Pietra, voulût utiliser l'inventaire d'Orsini, il y aurait, je crois, à identifier bien d'autres tableaux ou dessins et à reconnaître plus d'un portrait, marqué au catalogue « ignoto. » J'aurais aussi, je m'en suis assuré, des recherches à faire dans les collections de Parme.

qu'il ne pouvait se procurer. Indépendamment des portraits de papes qu'on devait s'attendre à trouver assez nombreux, Orsini a réuni plusieurs portraits de peintres et surtout d'humanistes du xv^e et du xvi^e siècle, qui donnent à sa collection un caractère particulier. On y trouve Bessarion, Bembo, Pic de la Mirandole, Alde Manuce, et, parmi les contemporains, Gentile Bellini, Antonio Agustin, Sigonio, les savants cardinaux Maffei et Arleto, et l'aimable érudit qui fut pape vingt et un jours sous le nom de Marcel II¹. Les grands seigneurs même, à part les papes qui tiennent au cœur d'Orsini pour d'autres motifs, ne semblent pas trouver place dans cette galerie qu'autant qu'ils ont été lettrés et amis des lettrés. C'est à ce titre qu'on y rencontre le portrait de Louis Rodomont de Gonzague, par Daniele Volterra, de sa sœur, la belle Julia, par Sebastiano del Piombo, et celui d'Andrea Matteo d'Acquaviva, attribué à Raphaël². »

Les antiquités sont décrites d'une manière assez détaillée dans l'inventaire³. On peut se fier, dans une certaine mesure, au goût et à la sagacité de celui qui a réuni ces magnifiques séries. Orsini est célèbre en effet pour l'habileté qu'il avait à distinguer les objets vraiment antiques des objets de fabrication moderne qu'on commençait à faire circuler de son temps. Je choisis parmi les nombreux jugements contemporains, le seul témoignage, mais des plus autorisés : *Fulvius Ursinus*, Baronius, *rerum antiquarum solertissimus explorator*, ad

Ces portraits, qu'il serait si intéressant de retrouver, occupent dans l'inventaire les nos 40, 45, 52, 53, 54, 56, 95, 96, 102, 194. Le portrait de Bembo est indiqué comme « di mano d'uno scolare di Titiano », qui pourrait être le Teoscopoli, auteur du portrait de Clovio identifié plus haut, p. 16. Celui de Pic est un dessin à l'aquarelle de Léonard de Vinci ; celui de Vinci lui-même par Bandinelli est au n° 92. On remarquera également le portrait de la Laure de Pétrarque, dont personne que je sache n'a parlé jusqu'en 1909 ; c'était peut-être celui qui figurait chez Pietro Bembo selon l'annonce de Morelli (M. A. Michiel), et qui aurait pu venir par son fils Torquato Orsini ; cf. le chap. III et E. Müntz, *Les peint. de Sim. Martini à Venise*, Paris, 1885, p. 25. (*Extr. des Mém. de la Soc. des Antiquaires de France*, t. XLV.) — Une collection romaine de portraits de savants signalée par M. Tamizey de Larroque (*Deux testaments inédits. Extr. du Bulletin crit.*, 1886) ; c'est celle de J.-J. Bouchard, dont il légua une partie à l'ambassade de Doni en 1644.

P. de Nolhac, *Une galerie de peinture au xvi^e siècle. Les coll. de Fulvio Orsini*, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (2^e pér., t. XXIX), 1884, vol. I, p. 27-436.

J'ai pu essayer quelques identifications, même de pierres gravées et médailles ; on en rapprochera utilement les études de M. V. Poggi à la suite des *Lettere ai Farnesi*. Le travail mériterait d'être continué.

*quem velut Lydium lapidem quaeque vetera monumenta probanda elucidandaque afferri solent; cuius et apud me auctoritas plurimum valet*¹. De nos jours même, un des plus dignes successeurs d'Orsini, Ennio-Quirino Visconti, fait de lui un admirable éloge : « On ne trouve pas, dit-il, dans l'histoire de la littérature, un homme qui égale cet Ursinus par le savoir, par l'expérience, par le jugement qu'il déployait en examinant et en recueillant des antiquités². »

Orsini était consulté de tous côtés sur l'authenticité ou la valeur des objets antiques, des médailles particulièrement, aussi bien que sur celle des manuscrits³. Personne ne savait comme lui rabattre les prétentions ou démasquer les fraudes des marchands⁴. Il fut pourtant dupe quelquefois, et quand il achetait sans voir, il lui arrivait de faire de mauvaises affaires. Un homme en qui il avait confiance, Giulio-Cesare Veli, se trouvant à Bologne en 1598, lui fait conclure un marché avec un certain Alessandro Borgianni, pour une médaille des Magnésiens, la plus belle chose qu'il y ait en Italie au dire du possesseur; la tête est celle de Cicéron, et du plus merveilleux travail grec qu'on puisse voir. L'achat est décidé au prix de cent ducats de Florence; Orsini envoie l'argent et reçoit la médaille : ce n'est pas du tout Cicéron et l'œuvre d'art n'a rien d'extraordinaire. Orsini se plaint; Borgianni répond qu'on a tort de ne pas apprécier sa médaille, et se tire d'affaire par un trait d'esprit : « La somme donnée n'a pas été excessive, car elle ne payerait même pas le port de-

1. *Ann. eccles. sub a. 324*, éd. de Rome, vol. III, 1596, p. 232. — Il y avait cependant à Rome, si l'on en croit Castiglione, un amateur plus habile qu'Orsini : « *Maximos quidem sumptus in coemendis vetustioribus signis, simulacrisque marmoreis, tabulisque aereis, numismatis, gemmis insculptis, annulis signatoris faciebat [Ursinus] : quo tamen in studio superabatur, qua discernendi vera a confictis usu et peritia, qua numero et raritate earum rerum incomparabili a viro clarissimo Laelio Pasqualino qui Pompeio optime merito eruditissimo fratris filio haeredi instituto thesaurum antiquitatis moriens reliquit, canonicatu S. Mariae Maioris eidem prius resignato.* »

2. *Musée Pie-Clémentin*, éd. française, Milan, 1819, p. 88 (p. 82 de l'éd. Labus).

3. Le savant Henri de Mesmes (*Memmius*) lui envoyait de Paris en 1589 une médaille d'argent à examiner; c'était M. de Vulcob, alors à Venise, qui devait la lui faire tenir (lettre à Pinelli du 17 nov.; *Ambros. D. 422*). Nous voyons dans une autre lettre d'Orsini, du 5 janv. 1590, qu'il a reconnu la médaille fautive et pour quelles raisons.

4. Il s'en occupait encore quelques jours avant de mourir, comme le montre son billet du 21 avril 1600 resté dans ses papiers : « *[Le pietre] sono in mano della maggior bestia di Campo-di-fiore; colla quale bisogna andare di passo in passo.* » (*Vat. 4105, f. 339.*)

puis Magnésie jusqu'à Rome¹. » Orsini avait eu une mésaventure plus désagréable encore ; on lui avait dérobé ses médailles en 1582, et, pour retrouver le voleur et les objets volés, la diplomatie elle-même avait été mise en mouvement : Granvelle en avait écrit de Madrid au vice-roi des Pays-Bas². Le coupable fut saisi dans les États du duc d'Urbin, et celui-ci prit la peine de l'écrire lui-même à Orsini, l'assurant que la prison ne s'ouvrirait pas avant qu'on eût retrouvé ces précieuses médailles dont le savant faisait un si bon usage³.

L'épigraphie n'est pas moins redevable aux collections d'Orsini que la numismatique elle-même⁴. Il avait pris auprès de Delfini le goût des inscriptions, que développèrent sa fréquentation des jardins de Colocci et les découvertes nombreuses faites de son temps. La recherche des monuments de ce genre l'occupait toute sa vie. Il avait rapporté lui-même du *Monte-Cavo* son inscription des fêtes latines⁵. C'est à lui qu'on doit la conservation des dix-neuf premiers fragments connus des actes des frères Arvales, qu'on avait déterrés en 1570 hors de la porte Portese, et qui, selon les témoignages contemporains, avaient été dispersés dans Rome⁶. Outre les inscriptions dont il possédait les originaux et qu'on retrouve presque toutes au musée de Naples, il avait pris copie d'un assez grand nombre d'autres. Il écrivait à Pinelli en 1589 : « Jean Moretus, gendre de Plantin, m'a informé qu'en Allemagne on va imprimer un recueil d'inscriptions antiques plus abondant que celui qu'il a imprimé à

-1. Il dit encore que si l'on ne reconnaît pas Cicéron, c'est que le portrait a été fait du temps de son gouvernement d'Asie ! (Bologne, 20 mars 1598 ; *Vat.* 4105, f. 332.) Les autres lettres sont du 28 janv. et 11 fév., ff. 330 et 86. Le paiement eut lieu par l'entremise du banquier bolonais, Antonio Maria Rossini. (Cf. la pièce du f. 337.)

2. Cf. *Lettere ined. del Granvelle*, pp. 22 et 27 (lettres XV et XVIII).

3. « Mi è parso anco che se sià fatto maggior torto a V. S. con levarle quelle medaglie che non sarebbe stato con altri. » (Pesaro, 26 nov. 1584 : *Vat.* 4104, f. 211.) En 1571, nous voyons qu'Orsini était consulté par le duc d'Urbin sur la forme des navires antiques. (*Lett. ai Farn.*, p. 19, l. IV.)

4. V. dans le *Corpus inscr. lat.* les notices sur Orsini, et les renvois à M. Mommsen (*Ephem. epigr.*), dans les volumes VI, *Index auctorum*, p. LV, et IX, X, p. LXVII.

5. Lettre à Vettori du 23 nov. 1570 : « Il fragmento delle ferie latine... quale io portai questi giorni da monte Albano circa xij miglia lontano da Roma, dove si facevano le ferie latine. » (*Vat.* 9063, f. 174 c.) Cf. les *Notae in omnia op. Ciceronis*, Anvers, 1581, p. 106 et le n° 29 de l'Inventaire d'Orsini.

6. Cf. Henzen, *Scavi nel bosco sacro dei fratelli Arvati*, Rome, 1868, pp. vi-x ; Nohac, *Les coll. d'ant. de F. Orsini*, pp. 44-45, et les notes, et dans les *Mélanges Renier* (Notes sur P. Ligorio).

Anvers. Je voudrais savoir si vous avez connaissance de la chose, parce que, comme je vous l'ai dit d'autres fois, j'ai en ordre une collection de deux cents inscriptions qui ne figurent pas dans le volume d'Anvers¹. » Cette collection et d'autres furent mises généreusement par Orsini à la disposition de Gruter et de ses amis, pour la préparation de son *Corpus*². Le savant allemand lui a, du reste, rendu un juste hommage de reconnaissance³. Ajoutons que les études d'épigraphie paraissent avoir particulièrement occupé Orsini dans la dernière époque de sa vie⁴. Cette science était alors dans sa période de formation la plus active ; la précision de ses renseignements plaisait sans doute à l'esprit du vieux savant, dont la vie entière avait été consacrée à rechercher et à connaître l'antiquité. Ce fut au nom de l'épigraphie que Conrad Rittershuys consacra, dans le *Corpus* même, une élégie latine à la mémoire de celui qui avait tant aidé à l'œuvre et qui n'eut pas la joie de la voir accomplie⁵. En voici quelques vers, qui donnent sur Orsini le sentiment de l'Europe savante de son temps :

Ursinum quo vix probior, vix doctior alter,
Vix senior domina vixit in Urbe viro...
Communem ire viam postquam mors impia adegit
Nec potuere virum tot merita eripere...
Quod facis, huic, Velsere, operique viroque faveto,
Praebet cui liquidum et Scaliger auspiciū.
Sint modo patroni studiis, artesque vigeant ;
Ursinosque etiam Teutonis ora dabit.

1. Ambros. D. 422; lettre du 17 nov. 1589.

2. *Inscriptiones antiquae totius orbis Romani in corpus absol. reductae... cura Iani Gruteri... Ex offic. Commeliniana*, 1602. Très souvent : « Gruterus ex Ursini schedis, ex autographo Ursini. »

3. *Ad lectorem* : « Fulvius Ursinus... minime contentus schedas suas plerasque aut sponte obtulisse Romae describendas, aut ipsasmet per Velsorum mihi transmisisse, copiam quoque fecit voluminis Smetiani manuscripti, quod servabatur in interiore bibliotheca Ill. cardinalis Farnesii. » Ce recueil de Smetius, communiqué à Gruter par Orsini est identifié aujourd'hui avec le vol. de la bibliothèque de Naples V. E. 4, attribué longtemps à la main d'Orsini. (Cf. C. I. L., volume VI, p. XLIX, et la dissertation probante de M. de Rossi dans les *Ann. dell' Ist. di corr. archeol.*, t. XXXIV, 1862 pp. 220 sqq.) Outre le recueil de Smetius, Orsini procura à Léonard Gutenstein, mandataire de Gruter, les collections de Metellus et de Giulio Giacoboni, qui étaient chez Orazio della Valle, et ce qu'il avait lui-même de Ligorio. (C. I. L., vol. X, pp. XLV-LXVII.)

4. Parmi les manuscrits portés à l'Appendice I du présent travail, et qu'il serait logique de chercher dans les collections des Farnèse, figurent plusieurs recueils d'inscriptions, formés ou possédés par Orsini ; ce sont les nos 43, 44, 55, 68, 88, 89. Orsini a-t-il recueilli les *schedae* d'Alde le jeune ? L'argument apporté pour cette hypothèse dans le vol. X du *Corpus*, p. LXVII, a quelque valeur.

5. *De obitu Fulvii Ursini Romani, ad illustr. Marcum Velsorum Reip. August. Ilvirum*. Aux pièces liminaires.

CHAPITRE II

TRAVAUX ET AMITIÉS DE FULVIO ORSINI

Les collections de Fulvio Orsini semblent avoir été son unique passion ; ce sont elles qui remplissent la plus grande partie de sa correspondance. Mais il ne se contentait point du simple plaisir de réunir des livres rares et des objets précieux ; son ambition ne se bornait pas non plus à sauver de l'oubli et à grouper pour l'avenir ces restes du passé ; Orsini savait exploiter lui-même sa richesse et tirer parti de ses propres trouvailles. Il l'a fait pour ses manuscrits ; il l'a fait aussi pour ses antiquités. Celles-ci lui ont permis d'introduire dans l'érudition philologique, avec beaucoup plus d'abondance et de précision qu'on ne l'avait fait avant lui, les informations archéologiques. Tel est même le caractère distinctif des publications de Fulvio Orsini. Il y en a qui sont entièrement relatives aux monuments figurés ; dans les autres, ses annotations d'auteurs anciens par exemple, il fait appel à tout instant aux inscriptions, aux médailles, etc., il renvoie sans cesse aux pièces de sa collection ou des collections de ses amis.

L'étude critique des ouvrages d'Orsini serait instructive : il a exercé son activité et marqué son rang dans tant de domaines, qu'un pareil travail, avec tous les développements qu'il comporte, rendrait des services très variés à l'histoire de l'érudition. On pourrait peut-être tracer utilement le tableau d'ensemble du mouvement philologique en Italie au xvi^e siècle, en prenant pour centre l'œuvre du savant romain. Je ne puis aborder ici un sujet qu'il vaut mieux ne pas traiter brièvement. Cependant l'esquisse de la vie d'Orsini serait incomplète, si elle n'était accompagnée de la liste analytique de ses ouvrages¹.

1. Il ne s'agit pas d'une bibliographie complète d'Orsini. La plupart de ses travaux ont été réimprimés très fréquemment, soit intégralement, soit en partie, aussi bien après sa mort que de son vivant. Je ne parlerai, sauf exception, que de la première édition de chaque ouvrage, la seule dont la

Cette liste seule suffit à indiquer l'ordre d'idées qui a fait progresser la science et les études qui ont tenu dans sa carrière.

Ses premiers livres ont paru chez Plantin, grâce à la vue, au cardinal de Granvelle¹, et ce début, qui dans une des premières librairies d'Europe, a été attribué à sa prompte renommée hors d'Italie. On lisant ces deux volumes, qu'Orsini n'a pas encore collections, et qu'il cherche avec hésitation sa voie de travail. Son *Virgilius illustratus* est cependant fort précieuse et très nouvelle². L'utilité en est indiquée par les réimpressions et les imitations qu'elle a provoquées³. Les renvois marginaux de 1567, se rapportent au Virgile imprimé par Plantin le texte de Paul Manuce; les deux volumes ont le et se vendaient souvent reliés ensemble⁴. Après la

publication ait un intérêt biographique. Millin (*Magasin* t. III), donne quelques autres renseignements; ils sont sujets à caution, par exemple lorsque, parlant de l'imprimeur melin (*officina Santandreana*) qui a plus d'une fois en effet travaux d'Orsini, il indique une édition faite à Santander!

1. V. plus haut p. 19. Cf. également les lettres de Plantin à la *Correspond. de Chr. Plantin* p. p. Max Rooses. Dans le volume du Virgile aux pp. 98, 113, 136, 199, 206. des *Poëtess* 222, 228, 243, du *César* aux pp. 249, 281, 295. Y joindre les indiquées plus loin.

2. VIRGILIUS COLLATIONE SCRIPTORVM GRAECORVM ILLUSTRATVS. DVSTRIA FVLVH VRSINI. Antverpiae ex officina Christophori CID. J. LXXVII. Cum privilegio. In-8. Orsini hésita longtemps de ce célèbre recueil; il y a trace de ces hésitations dans Bagatto et de Guido Lolgi. C'est Paul Manuce, à qui d'abord promis, qui en trouva le titre; Lolgi écrit de Rome juin 1565: « Del Vergilio vederò messer Paolo et diroli quando et appunto havavo havuto carico da esso di scrivere a V. S. quando pensava d'esser in ordine, perche egli disegnava di privilegio per stampar l'opera di V. S. et insieme l'opera di sua graphia, et le inscriptione antiche et il suo commento, che pochi mesi, che già è nel XI et camina avanti gagliardamente potrà scrivergli quanto lo occorrerà sopra ciò, et quanto a molto che se ne ragionò tra il P. [Bagatto] et lui et me, e messer Paolo piacque à tutti, il che fù questo: *Vergilius cum graecorum illustratus*. V. S. lo considererà. » — L'éditeur d'ordinaire le tirage de 1568 comme donnant la c. MM. C. Ruelens et A. de Backer ont rappelé les premiers bien de 1567 (*Annales Plantiniennes*, Paris, Tross, 1866, p. bien entendu la date adoptée par M. Degeorge. (*La maison* Paris, 1886.)

3. La plus célèbre est celle de L.-G. Valckenaer (Leeuwa

4. L'exemplaire de la Bibl. Nationale de Paris, qui a l'ex Dupuy, en offre un exemple.

Plantin à Granvelle, [on trouve des vers liminaires grecs de Geraart Falckenburg ¹.]

Par cet ouvrage, Orsini montrait que les poètes grecs lui étaient familiers, et qu'il avait pratiqué depuis de longues années le *Nocturna versate manu*. Sa seconde publication, les *Carmina IX illustrium feminarum* ² (1568), en est une nouvelle preuve. C'est une anthologie en partie recueillie dans les auteurs anciens déjà publiés, en partie inédite. Orsini s'est servi, dans les deux cas, de nombreux manuscrits de la Vaticane et de la bibliothèque Farnèse; à celle-ci est emprunté, entre autres fragments inédits, l'*Hymne à Zeus* de Cléanthe. L'annotation critique et exégétique achève d'attester l'immense lecture d'Orsini et sa compétence d'helléniste. Il y a joint une traduction en vers latins des fragments de Bion et de Moschos, due à son ami Lorenzo Gambara ³. La dédicace est au cardinal Al. Farnèse; Orsini y saisit l'occasion de remercier son maître de lui avoir non seulement ouvert, mais confié sa bibliothèque après la mort du cardinal Ranuccio.

C'est encore chez Plantin que paraît en 1570 l'édition de César préparée par Orsini ⁴. La dédicace est datée de Rome, le 21 mai 1569; elle est adressée à Fabio Farnèse, chevalier de Malte, bibliophile fort instruit, qu'Orsini avait connu à Rome et

Bologne à la cour de son parent le cardinal Ranuccio. Le livre comprend les fragments de César recueillis par Orsini sur l'exemple de son ami Antonio Agustin, quelques corrections au texte des *Commentaires*, dues en partie à Faerno et à Bagatto, et enfin le texte lui-même. Orsini dit s'être servi, pour ses corrections, d'un manuscrit de César de près de six cents ans, qui lui était tombé entre les mains et qu'il avait reconnu excel-

1. V. la lettre I de l'Appendice IV.

2. CARMINA NOVE ILLUSTRIVM FEMINARVM *Sapphus Erinnæ Myrus Myrtidis Corinnæ Telesillæ Praxillæ Nossidis Anytæ. ET LYRICORVM Alceæ Stesichori Alcæi Ibyci Anacreontis Simonidis Bacchylidis. ELEGIARVM Tyrtæi et Mimnermi. BVCOLICA Bionis et Moschi. Latino versu a Laurentio Gambara expressa. Cleanthis, Moschionis, aliorumque fragmenta nunc primum edita. Ex bibliotheca Fulvii Ursini Romani. Antverpiæ. Ex officina Christophori Plantini, CIO. IO. LXVIII. In-8. Le privilège de Philippe II, signé de J. de Witte, est du 30 oct. 1568.*

3. Cette traduction commence à la p. 355; elle est précédée d'une douzaine de lignes de présentation au lecteur par Orsini.

4. C. IVLII CAESARIS COMMENTARII, novis emendationibus illustrati. Eiusdem librorum qui desiderantur fragmenta. Ex bibliotheca Fulvii Ursini Romani... Antverpiæ. Ex officina Christoph. Plantini, CIO. D. LXXV. In-8. Après la

lent ¹. L'édition d'Orsini fut immédiatement contrefaite à Venise, avec la date de 1571, par Alde Manuce le jeune, qui supprima la dédicace à Fabio Farnèse et ajouta un livret de ses propres notes ; en 1574, Plantin réimprimait le *César*, y mettant à son tour, entre autres adjonctions, le livret de Manuce ².

En 1570, paraît à Rome la première édition du livre qui a valu à Orsini le titre de « père de l'iconographie antique » ³. Il explique lui-même dans sa préface l'intérêt des *Imagines et Elogia* ⁴ ; il parle des collections de portraits dont le souvenir nous a été conservé dans l'antiquité, des livres de Pomponius Atticus et de Varron : ces portraits étaient empruntés pour la plupart aux monnaies que faisaient frapper les villes à l'effigie de leurs citoyens illustres ; Orsini rappelle aussi les statues placées dans les bibliothèques et sur les places publiques. Dans les ruines du forum de Trajan, on avait trouvé au siècle précédent une base de la statue de Claudien, qu'on transporta dans la maison de Pomponius Laetus, où Orsini la voyait encore ⁵ ; beaucoup des hermès reproduits dans le livre viennent de la villa Hadriana, et Orsini fait remarquer qu'un grand nombre, ayant perdu leur tête, ont été complétés sans aucune certitude. Le très curieux recueil qui suit comprend, en 141 pages, une collection de monuments iconographiques de toute sorte, statues, bustes,

dédicace d'Orsini est réimprimée celle de l'édition de Paul Manuce ; viennent ensuite les gravures sur bois de l'Aldine avec les explications de fra Giocondo de Vérone. A la fin de l'édition est reproduit l'index géographique de Raymond Marliani, puis un livret de notes critiques de Jean-Michel Brutus. L'achèvement d'imprimer est du 25 février. Plantin s'excusait du retard mis à l'impression dans une lettre latine à Orsini du 26 mars 1569. (*Vat.* 4103 ff. 41-42 ; publiée sans date dans la *Corresp. de Plantin*, t. II, 1885, p. 45.)

1. Cf. le n° 18 de l'Inventaire (mss. latins), *auj. Vat.* 3324.

2. Et des *variae lectiones* de Sambucus. L'achèvement d'imprimer est du 7 mars 1574. La même année les notes d'Orsini sont reproduites dans l'édition de Lyon, avec celles d'Hotman et de Manuce ; à partir de ce moment, on ne compte plus les réimpressions.

3. E.-Q. Visconti, *Iconogr. gr.*, éd. Labus, t. I, p. 324. Cf. le discours préliminaire où Visconti fait l'éloge d'Orsini, pp. 27-30.

4. *IMAGINES ET ELOGIA VIRORVM ILLVSTRIVM ET ERVDITOR. EX ANTIQVIS LAPIDIBVS ET NOMISMATIB. EXPRESSA CVM ANNOTATIONIB. EX BIBLIOTHECA FVLVI VRSINI. M.D. LXX.* (Dans un frontispice gravé. Au bas :) *Romae, Ant. Lafrerij formis, in-fol.* Quelques exemplaires portent tout au bas : *Ioannis Orlandi formis romae, 1602* [sic]. Une pièce liminaire en hexamètres est dédiée à Antonio Elio, évêque de Pola et patriarche de Jérusalem, par Lorenzo Gambara : « Quelle gloire, dit-il, ne mérite pas Fulvio Orsini, qui a réuni les portraits de tant de grands hommes et leur a donné la vie pour la troisième fois ! » Suit l'éloge de l'évêque, estimé du cardinal Farnèse et digne naturellement d'être placé parmi tous ces grands hommes.

5. Cf. sur la translation par Laetus lui-même, ce que dit Fulvio, p. 48.

médailles, pierres gravées, beaucoup d'hermès, la plupart munis d'inscriptions, et enfin quelques monuments épigraphiques relatifs aux bibliothécaires de l'empereur¹. Certaines pages ont des gravures sur bois avec leur texte imprimé, d'autres des gravures sur cuivre avec leur texte gravé sur la même planche; l'aspect matériel du volume est très curieux; on voit que la partie en typographie a été exécutée à Venise, chez Pierre Duchemin²; les planches sortent de chez Antoine Lafréry, le Bourguignon établi à Rome, l'éditeur fameux de tant d'importantes gravures.

Le goût pour les collections iconographiques était alors fort développé³. Pour nous en tenir à la maison de Lafréry, elle avait donné les années précédentes plusieurs recueils de ce genre⁴, et en 1569, elle en avait imprimé un, dont on a fait, sans preuves suffisantes, je crois, une première édition de celui d'Orsini⁵. Il est dû à Achille Estaço et dédié à Granvelle; il contient 52 planches sans texte explicatif, ne comprenant que des bustes et des hermès. Beaucoup d'objets évidemment se retrouvent dans le second recueil, puisque les deux auteurs ont utilisé les mêmes collections. On voit qu'ils travaillaient en même temps et isolément. Mais Estaço, s'il est arrivé le premier, n'a ni la compétence ni l'étendue d'informations d'Orsini; celui-ci ne fait même pas allusion à son prédécesseur, si ce n'est par une leçon indirecte: il déclare qu'il s'est abstenu de citer les maisons privées où se trouvent les objets reproduits, car il arrive à chaque instant que ceux-ci sont vendus ou échangés, et les renseignements deviennent alors inutiles; Estaço avait été très prodigue de ces indications. Orsini a fait

1. Le petit travail d'Orsini sur les bibliothèques romaines et les bibliothécaires (*a bibliothecis*) est à la p. 102. Il a été reproduit par J.-J. Mader, dans les *De biblioth. et archivis virorum clariss. libelli*, Helmstedt, 1666, (pp. 24-28 de l'édition de 1702); les compilateurs ont toujours cru à tort que c'était un ouvrage distinct.

2. Alde y veilla; cf. lettre d'Orsini du 22 déc. 1569 (*Ambros. E.* 34, f. 12).

3. En 1559 paraissaient à Lyon les *Insignium aliquot virorum icones*; en 1565 à Bâle, *Henrici Pantaleonis Prosopographia...* (Cf. Cicognara, *Catal. di libri d'arte e d'antichità*, t. I, pp. 365-366.)

4. *Illustrium iureconsultorum imagines quae inveniri potuerunt... Ex Museo Marci Mantuae Benavidii Patavinii iurec. clar.* Rome, 1566. — *Onuphrii Panvinii Veronensis... XXVII pontificum max. elogia et imagines...* Rome, 1568.

5. *Illustrium virorum ut exstant in urbe expressi vultus*, Rome, 1569, in-fol. L'opinion que c'est la première édition du recueil d'Orsini est soutenue par Visconti, dans son discours préliminaire à l'*Iconographie grecque*. Malgré l'identité de certaines planches je crois qu'il y aurait à reviser son jugement.

du reste exception pour les collections importantes : palais Capranica, Maffei, Cesi, Farnèse, la maison de Pomponius Laetus, de Gentile Delfini, du chanoine Girolamo Ganimberti, la vigne et le musée du cardinal les jardins du cardinal Ferdinand de Médicis, les cardinal Hippolyte d'Este et d'Alphonse, duc de Ferrar le portrait de Tércence du manuscrit de la Vaticane, profil d'Aristote d'après un bas-relief de marbre que du Bellay avait emporté en France¹. Il mentionne, bien sa propre collection, et chez lui comme chez les autres souvent des attributions douteuses. Quant aux reproductions elles ne sont pas toujours exactes et l'exécution laisse à désirer. Orsini n'en a pas moins le mérite d'être le premier avec méthode les renseignements iconographiques et d'avoir créé cette branche importante de l'archéologie figurée.

Les *Imagines* eurent un grand succès ; une édition plus complète et plus exacte fut faite à Anvers en 1606 par le graveur Théodore Galle, qui avait travaillé à Rome sur les originaux ; elle fut ensuite réimprimée en 1606 avec un long commentaire, rédigé en partie sur les notes de Jean Lefebvre (*Faber*), de Bamberg, professeur à la Sorbonne. J'ai parlé ailleurs de ces éditions et me permets de les recommander au lecteur².

Le second ouvrage dans lequel Orsini mit en œuvre ses numismatiques, fut son grand livre de numismatique, le

1. P. 56 : « Ea vero quam nos edendam curavimus Aristoteli expressa diligenter est e tabella quadam e marmore, e Neapoli annis Romam allata, et in Galliam deinde a Ioanne Cardinali lata ; de cuius quidem antiquitate cum alii plerique rerum periti fidem faciunt, tum imprimis Hieronymus Ganimbertus, auctoritas plurimum, ut debet, valet. »

2. Gaspard Scioppius avait été désigné par Orsini, déjà vieux, pour graver les planches de Galle ; mais celui-ci n'ayant pu s'en charger, après la mort d'Orsini, à ce Jean Lefebvre ou Fabri, *Medicus professor in Romana Academia*. Lefebvre a mis en latin les notes et compilé celles que Scioppius avait prises, alors qu'ils étudiaient les collections romaines.

3. Cf. *Les collections d'antiquités de F. Orsini*, p. 12. Le titre exact des deux parties de l'édition de 1606 : *ILLUSTRIUM antiquis marmoribus, numismatibus, et gemmis expressae Romae, maior pars apud Fulvium Ursinum, EDITIO ALTERA, numis, et I. Fabri ad singulas Commentario, auctor atque illustratus Gallaeus delineabat Romae ex Archetypis, incidebat Antwerpiae, ex officina Plantiniana M. D. VI. —*

Romanae, paru en 1577¹. Là encore il avait des précurseurs nombreux; mais son travail était le premier à offrir un caractère assez complet et assez scientifique pour servir de base solide au développement des études². « *Fulvii Ursini Familiae*, disait Scaliger, *liber divinus, ex quo multa didici* ». De nombreuses gravures de monnaies consulaires, sont placées en tête des articles, qui sont rangés dans l'ordre alphabétique des familles. La dédicace au cardinal Farnèse renferme des détails historiques qui ont leur prix. Chose curieuse, Orsini commence par s'y plaindre de la décadence des études archéologiques: « Elles florissaient dans ma jeunesse, dit-il; elles sont aujourd'hui entièrement éteintes. Il y a quelques années vivaient à Rome des savants illustres, qui, occupés de faire connaître l'antiquité, recherchaient activement les monnaies et les inscriptions, et même les interprétaient ingénieusement. Le premier, le romain Gentile Delfini étudia les médailles depuis les origines de Rome jusqu'à la mort d'Auguste, tandis qu'Achille Maffei, frère du cardinal, s'occupait des monuments de l'époque impériale. Ils ont laissé l'un et l'autre des notes fort imparfaites, il est vrai, mais qui sont du moins les fondements d'un édifice qu'on pourrait construire tel qu'ils l'ont conçu. J'ai suivi leur exemple, encouragé surtout par Delfini, protecteur de mes

Bambergensis, Medici Romani in imagines illustrum, ex Fulvii Ursini Bibliotheca, Antverpiae a Theodoro Gallaeo expressas, COMMENTARIUS ad illam... Cynthium Aldobrandinum, Cardinalem S. Georgii... Antverpiae, ex officina Plantiniana, apud Ioannem Moretum. CLO. XC. VI. In-4.

1. FAMILIAE ROMANAE QUAE REPERIUNTUR IN ANTIQVIS NUMISMATIBVS AB VRBE CONDITA AD TEMPORA DIVI AVGVSTI, EX BIBLIOTHECA FVLVI VRSINI. ADIVNCTIS FAMILIIS XXX EX LIBRO ANTONI AVGVSTINI EP. ILERDENSIS. (Ce titre est au milieu d'un frontispice gravé. Au bas :) *Romae cum privilegio curantibus heredib. Francisci Tramezini*. In-fol. 403 pp. et les index. A la fin : *Romae impensis haeredum Francisci Tramezini. Apud Iosephum de Angelis. M. D. LXXVII.*

2. Orsini avait été précédé par Goltzius en 1566. Mais c'est lui qui est considéré comme le fondateur de l'étude des monnaies consulaires. Je rappelle pour mémoire les jugements de Patin (Paris, 1663), et de Vaillant (Amsterdam, 1703), dans la préface de leurs recueils. Il suffit de citer le maître par excellence, Eckhel: « Opus [Ursini] Scaligero et Spanhemio iure dictum aureum et divinum, nimirum quale a tantae eruditionis viro debebat expectari. Modum quem is in disponendis explicandisque familiarum nummis tenuit sedulo retinere posteris, atque iidem pauca scitu digna attulere, quae non ante a summo viro fuissent praemansa. Vellem tamen non pauca absurda ac frivola abessent, quae praeclarum hoc opus dedecorant. » (*Doctrina nummorum veterum*, part. II, Vienne, 1795, p. 114; v. part. I, p. clxv). Cf. E. Babelon, *Descript. hist. des monnaies de la répub. rom.*, Paris, 1885.

3. Il ajoutait : *Ursinus simia mea*, faisant allusion au Festus. (*Scaligerana*, éd. Colomiès, Amsterdam, 1740, t. II, p. 618.)

études ; j'ai été aidé par Antonio Agustin, le seul peut-être qui excelle en cette matière spéciale ; j'ai entrepris de faire le travail commencé par Delfini et de mettre dans l'ordre que voici les monnaies antiques. Sollicité depuis longtemps par mes amis et ne pouvant leur faire attendre davantage ce livre, j'ai rédigé en quelques mois, et malgré ma mauvaise santé, l'explication des médailles et les notes sur les familles ; j'y ai joint un commentaire d'Agustin, que ses importantes occupations l'ont empêché d'achever, mais qu'il m'a envoyé cependant pour être publié en même temps que mon travail. » Orsini termine en rappelant les richesses archéologiques accumulées dans le palais Farnèse, le plus magnifique de Rome (*quibus aedibus in Urbe nullae nec structura magnificentiores nec bibliothecis, omnisque antiquitatis suppellectile ornatiores*) ; il supplie le cardinal de continuer à favoriser les études et de prendre résolument le rôle presque abandonné de protecteur de l'antiquité ¹.

Avec son *Festus*, Orsini rencontrait encore les travaux d'Agustin, qui avait donné en 1559 une édition du fragment farnésien, tiré de la bibliothèque du cardinal Ranuccio ². La réimpression d'Orsini devait d'abord avoir lieu chez les Giunta à Florence et Vettori s'en était occupé activement ³ ; le travail fut même poussé fort loin, mais Orsini, mécontent des incorrections et du manque de docilité des typographes florentins, se décida pour Rome et l'imprimerie de Giorgio Ferrari ⁴. La publica-

1. On ne peut pas oublier de rappeler la belle édition des *Familiae* donnée avec additions par Charles Patin (Paris, 1663, in-fol.). Il y a à Milan, à la bibliothèque de Brera (*AD. XI, 49, 2*), un petit travail ms. d'Albert Haller sur cette édition.

2. A Venise, chez Bonelli (avec les fragm. de Verrius Flaccus).

3. Il y a des renseignements sur la publication du *Festus* dans les lettres d'Orsini à Pinelli (*Ambros. D. 423*) : 17 déc. 1579 (annonce du travail) ; 29 janv. 1580 : « Il fragmento di Festo è quell'istesso di che fà mentione il Politiano nelle centurie et che monsig. Ant. Augustino nel stamparlo fece molti errori lui, et diede causa di farne molti al Scaligero. Hora ristampandosì s'haverà notitia di più di mille luoghi belli d'eruditione, etc. » 28 janv. 1581 (Vettori vient d'envoyer à Orsini les premières feuilles imprimées à Florence) ; 24 juin (le *Festus* est plein de fautes ; Orsini n'y veut pas mettre son nom, quoi qu'en pense Vettori) ; 16 sept. (on le réimprime à Rome, les Giunta n'ayant pas tenu compte des observations). Je ne sache pas qu'on ait signalé cet essai d'impression chez les Giunta. Cf. le travail sur les lettres d'Orsini, que je vais publier d'après les originaux du British Museum ; la question y sera traitée en détail.

4. *SEX. POMPEI FESTI de verborum significatione fragmentum, ex vetustissimo exemplari bibliothecae Farnesianae descriptum. Permissu superiorum. Impressum Romae apud Georgium Ferrarium. M. D. LXXXI.* Immédiatement au dos et sans titre commence le fragment : *mutum dicimus*... P. 166 est le

tion comprend trois parties : 1° le fragment farnésien ; 2° *Schedae quae Festi fragmento detractae apud Pomponium Laetum exstant* ; 3° des notes. Orsini n'a mis son nom nulle part, sauf au titre de la seconde partie, où on lit : *ex bibliotheca Fulvi Ursini*. On ne reconnaît l'éditeur que dans la préface, quand il parle des livres des Farnèse qui lui sont confiés. Il rappelle l'édition d'Agustin, publiée « opera Caroli Sigonii ¹, » mais dans de trop mauvaises conditions pour être parfaite ; il ne peut s'empêcher de rendre hommage, sans le nommer, au génie de Scaliger, qui, privé de leçons de manuscrit, a apporté cependant tant de lumière au texte de Festus ². Il explique l'intérêt qu'il a trouvé à reproduire à son tour le fragment avec une correction plus grande, et à en donner comme un fac-similé, une page de l'édition correspondant exactement à une colonne du manuscrit. Les morceaux échappés au feu de chaque colonne paire sont accompagnés de restitutions imprimées en italiques. En publiant les *schedae*, Orsini n'a pas reconnu qu'elles correspondent exactement à des quaternions détachés autrefois du manuscrit farnésien ; personne, il est vrai, ne s'en est aperçu avant Otfried Müller. Malgré cette inadvertance et un index défectueux, le texte d'Orsini a été fait avec soin et a été la base, comme on sait, de tous les travaux postérieurs ³.

titre des *Schedae*, qui s'arrêtent à la p. 196. Puis vient sur une page le titre : *Notae in Sc. Pompei Festi fragmentum schedas et epitomam* ; au verso commence la petite préface non signée ; puis les notes, l'index et les *errata* ; cette partie n'a aucune pagination. A la fin : *Romae, apud Vincentium Accoltum, M. D. LXXXII. In-8.*

1. Sur la part prise par Sigonio à l'édition, v. les lettres d'Agustin.

2. « Quam quidem editionem doctissimi viri postea secuti tam multa in ea restituerunt, ut ex iis quae Lutetiae vulgarunt [1575], intelligi facile possit quid facturi fuissent si emendatiorem codicem nacti essent. » — Voici par contre l'opinion de Scaliger sur le *Festus* d'Orsini. Dans *Yvo Villiomarus in locos controversos Rob. Titii*, il prétend que l'édition d'Orsini n'a fait que copier la sienne, et qu'on pourrait les confondre si Orsini n'avait pas eu soin d'y ôter le nom. Dans ses lettres intimes, Scaliger écrit à Dupuy : « C'est toujours le mien, sauf quelque peu de ses devinations, lesquelles il a entremêlé parmi les miennes, pour déguiser mon labeur et se l'attribuer. Aux annotations il y a fait de mesmes. Bref, il se fait très bien aider *di travagli di Huguenoti et Tramontani*, sans les nommer toutesfois. Je suis bien aise que ce peu que je fais soit si bon, que nos adversaires mesmes s'en servent. » (Poitiers, 21 juin 1582 ; dans les *Lettres françaises inédites de Joseph Scaliger*, p. p. Ph. Tamizey de Larroque, Agen et Paris, 1881, p. 123.) Le jugement de l'irascible Scaliger est plus partial que ne le croit le savant éditeur. Son génie même a pu lui nuire. Avec une édition fautive sous les yeux, il a deviné quelques leçons du ms. Farnèse ; Orsini, imprimant le texte même du ms., ne s'est pas cru obligé de citer ces heureuses conjectures. *Inde irae*.

3. Il a été reproduit par Emile Egger dans *M. Verrii Flacci fragm. post*

En même temps que le *Festus* se publiait à Rome, Orsini faisait imprimer deux autres ouvrages chez Plantin. Orsini prêtait l'un et l'autre depuis longtemps ¹; les guerres d'Espagne avaient empêché Plantin de s'en occuper plus tôt. Les œuvres complètes de Cicéron, dont une partie avait paru en 1579 ², furent données entières au public en 1582. Orsini fait de nombreux emprunts à ses manuscrits et à ses inscriptions. C'est peut-être celui de ses ouvrages où l'on est le mieux à quel point il était peu porté à quoi que ce soit qui ressemblât au plagiat. Il cite à chaque page et plusieurs fois par page les conjectures et les observations de ses amis Bagatto, Agustin, Chacon, et très souvent même celles d'autres qu'il ne nomme pas (*amicus quidam doctissimus*). Jusqu'aux annotations marginales anonymes des livres de la bibliothèque. C'est une habitude constante dans ses ouvrages de notre savant; partout il se montre jusqu'au scrupule de ne s'attribuer rien qui ne soit bien d'autrui. Il y a des parties entières où il ne fait que recueillir d'autrui, s'effaçant modestement et suffisamment satisfait de porter de nouvelles lumières, sans réclamer pour lui-même le moindre mérite.

Le *De Legationibus*, qui parut l'année suivante (1582) avait été fourni par Antonio Agustin ³. « L'archevêque de Tarraconense dit Orsini dans sa lettre-préface à Granvelle, « le vengant restaurateur de la vraie science, m'a envoyé, il y a plusieurs années, des fragments de Polybe intitulés *περί πρεσβειῶν* ».

edit. Aug... S. Pompeii Festi fragmentum ad fid. Urs. exemplum 1838. Je reviens plus loin sur la question de Festus à propos des éditions de Orsini; v. l'index.

1. Orsini à Pinelli : « Io ho condotto a fine le mie emendationi tutte le opre di Cicerone, et resta solo che'l Plantino si possa stampare queste disgratie per poterle stampare. » (26 fév. 1577; *Ambrosiana*).

2. Avec l'édition du *De officiis*, de *amicitia*, etc., parue chez Plantin. Réimpression dans l'éd. de 1586.

3. FVLVII VRSINI IN OMNIA OPERA CICERONIS NOTAE. *Antverpiae, Christophori Plantini, Architypographi Regii. M. D. LXXXI. In* . . . EK TΩN HOATBIOT TΩT MEΓAΛOΠOΛITOT EKATOTI HΠEPEBEIΩN. EX LIBRIS POLYBII MEGALOPOLITANI SELECTA DE LEGATIONIBUS. alia quae sequenti pagina indicantur, nunc primum in lucem emanant. BIBLIOTHECA FVLVI VRSINI. *Antverpiae, ex officina Christophori Plantini. LXXXII.* (Au dos :) *Fragmenta ex historiis quae non extant : Diodori Siculi. Diodori Siculi. Appiani Alexandrini. Dionysii Cassii. De legationibus. Dionysii. lib. LXXXIX et LXXX imperfectus. Emendatus per Joannem Hervagium anno M. D. LXXXII.* (V. plus haut, p. 49, un fragment de la dédicace.)

par un certain Jean de Constantinople, qui avait classé l'antiquité romaine en chapitres et en lieux communs. Je les avais reçus pour corriger les innombrables fautes qui en corrompaient le texte, et en faire part, si je le jugeais bon, au public savant. Autant que mes nombreuses occupations me l'ont permis, j'ai lu l'ouvrage avec attention et, suivant mes faibles forces, je me suis efforcé de le remettre en bon état. » M. Ernest Schulze a fait le classement des manuscrits de cet important recueil, et Charles Graux a contribué à en éclaircir l'histoire¹. L'unique exemplaire, d'où dérivent tous les autres, est le fameux manuscrit de Juan Paez de Castro, qui contenait le vingt-septième livre de la grande compilation historique de Constantin Porphyrogénète, et qui périt dans l'incendie de l'Escorial, en 1671. Dès 1566, Agustin avait connaissance du trésor que possédait Paez; en 1574, il en faisait prendre copie par son scribe ordinaire, André Darmarius, et il écrivait à Orsini au mois de septembre : « En un certain lieu d'Espagne, on a trouvé un livre grec, où sont de très beaux fragments d'historiens antiques; j'en ai une bonne part en main; on achève de me copier le reste. Ce seraient autant de perles, de rubis ou de diamants que je les estimerais moins². » Orsini, alléché, demande à les voir, et Agustin, avec un désintéressement méritoire, lui envoie aussitôt ces précieux textes, l'autorisant même à les donner à l'impression³. Bien qu'il ait

1. Schulze, *De excerptis Constantinianis quaestiones criticae*, Bonn, 1866; Graux, *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escorial*, Paris, 1880; v. particulièrement les pp. 93-97.

2. A. Augustini opera omnia, Lucques, 8 vol. in-fol., 1765-1774; t. VII, p. 256 (de Lérida, 26 sept. 1574).

3. Orsini à Pinelli, 14 janvier 1575 : « Mons^r Antonio Agostino sarà fra pochi giorni in Roma, chiamato per un breve di N. S^{re} et mi portarà il restante di un libro grecho, del quale ho la maggior parte già in mano. L'argomento del libro è questo : a tempo di Constantino Porphyrogeneta fù divisa la historia Romana in LIII luoghi comuni : questo era il XVII, che trattava de *legationibus*... Et in somma io lo stimo un thesoro. Ho scritto a Plantino... » (*Ambros. D.* 422.) Le 9 avril nous apprenons que le départ d'Agustin a été retardé, mais qu'il a envoyé le reste du recueil, avec ses corrections personnelles. Enfin, dans une lettre du 24 juin 1581, Orsini expose avec détail la manière dont il conçoit sa publication : il ne veut donner que de l'inédit et il joindra les fragments des livres LXXIX et LXXX de Dion, tirés de sa collection (cf. n° 1 de son Inventaire). Le 6 juin, Plantin écrivait qu'il attendait de jour en jour la commodité de se mettre aux « fragments grecs » (Orsini à Pinelli, le 12 août). Au mois de mars de l'année suivante, le volume était achevé d'imprimer et l'auteur en recevait la première feuille; il devait avoir ses exemplaires, vers le 15 juillet, dans une balle de librairie expédiée le 1^{er} avril. (Lettres du 13 avril 1582 et du 5 mai. *Ambros. D.* 423.)

tardé dans la publication d'un ouvrage dont d'autres copies cou-raient en Espagne, Orsini a eu pourtant l'honneur de donner l'édition princeps; mais le texte qui lui fut envoyé ayant été pris sur la transcription de Darmarius, copiste peu scrupuleux et peu exact, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il ait eu tant de corrections à faire ¹. Afin de publier ensemble une masse plus considérable d'inédit, il y joignit un important fragment de Dion Cassius d'après un manuscrit de sa bibliothèque ².

L'année 1583 compte deux publications d'Orsini faites à Rome, l'édition d'Arnobé et Minutius Félix ³, et les notes au *De legibus et senatusconsultis* d'Agustin. L'œuvre des deux auteurs chrétiens avait déjà été donnée à Rome : « Il y a quarante ans », dit Orsini dans sa dédicace à Grégoire XIII, « le pieux écrivain Arnobé a été publié pour la première fois, d'après un texte de la Vaticane qui fourmillait de fautes et que des savants ont corrigé avec soin... Je crois, à ce propos, devoir me plaindre de la manière dont certains corrigent les auteurs. A la place de la leçon antique, ils en mettent souvent une à eux. Quand c'est pour les auteurs profanes, les honnêtes gens ont le cœur soulevé du procédé; on le tolère cependant. Mais pour les livres qui contiennent la doctrine de salut, comment supporter qu'un critique, fût-il sagace et perspicace, rejette la leçon originale pour y substituer une leçon arbitraire? » Pedro Chacon, espagnol d'un grand sens et fort instruit, avait remarqué dans Arnobé des erreurs de ce genre; sur l'avis du cardinal Antonio Caraffa, qui aime beaucoup tout ce qui sert à éclaircir les auteurs sacrés, Chacon s'était mis à réunir et à reviser les textes de celui-ci. Il allait publier le livre avec d'excellentes et nombreuses corrections quand la mort l'a emporté, son œuvre presque finie. Il laissait par testament au cardinal le soin de la publier s'il le jugeait

1. M. Schulze signale un *Schottanus*, à chercher en Belgique; il suppose que c'est la propre copie faite pour lui, qu'Agustin aurait donnée au P. André Schott. Ce ms. aurait la plus grande conformité avec celui dont se serait servi Orsini pour sa publication (cf. Graux, p. 96). J'imagine, pour ma part, que ce *Schottanus* pourrait être tout simplement l'exemplaire qu'Orsini prépara pour l'impression et qu'il envoya à Plantin. Le *Vat. gr.* 1418 sera décrit parmi les ms. d'Orsini.

2. On parlera plus loin de ce ms., le *Vat. gr.* 1300.

3. ARNOBII DISPUTATIONUM ADVERSUS GENTES LIBRI SEPTEM. M. MINUTII FELICIS OCTAVIUS : *Romana editio posterior et emendatio. De licentia superiorum. Romae. Ex typographia Dominici Basae. M. D. LXXXIII.* In-8. Cf. *Lettere ined. del Granvelle*, p. 26 (l. XVII).

utile; j'ai été chargé de terminer l'édition et de la donner au public. »

Ce travail nous rappelle la part d'Orsini dans les travaux de l'érudition catholique, qui marquèrent à Rome la seconde moitié du xvi^e siècle¹. Il se soumit de bon cœur et avec dévouement à collaborer assidûment aux commissions pontificales. Cela lui rapportait moins d'honneur que de fatigue. On trouve parmi les papiers de Sirleto un billet d'Orsini qui se montre accablé de besogne : « Ce matin, des neuf heures aux douze, j'ai revu des épreuves et il faudra les revoir encore aujourd'hui; de plus, je relis mes notes et celles du P. Antonio [Agellio] à *Josué*, aux *Juges* et à *Ruth*, afin qu'on puisse transcrire sur ces trois livres celles du sieur Pierre Morin... Il faut en outre que j'aie revoir de nouveau le manuscrit du Vatican, pour beaucoup de choses qui ont été omises, que je communique cette revision à la commission, puis que je mette le texte au net pour l'imprimeur. Tout cela fait que je ne puis penser à commencer la traduction des décrets de la Réformation. Je supplie donc V. S. Illustrissime de surseoir avec le Saint-Père, jusqu'à ce que je vous aie parlé². » La traduction en grec des décrets du Concile de

1. Cf. sur la question générale la *Bibliotheca sacra* duf P. Lelong; les *Prolegomena* de Friedberg à l'éd. de Gratien, Leipzig, 1879; Ch. Dejob, *De l'influence du concile de Trente...* Paris, 1884; P. de Nolhac, *Jacques Amyot et le Décret de Gratien*, Rome, 1885 (Extr. des *Mélanges d'arch. et d'hist.*); etc. Sur les travaux ecclésiastiques d'Orsini, il y a une lettre instructive de lui à Pinelli, écrite le 30 octobre 1582, au moment où il achevait l'Arnohe; en voici la substance :

« L'Arnohe est fini, grâce à Dieu; vous en aurez un exemplaire. Le cardinal Caraffa m'a dit qu'on allait imprimer Tertullien de la même manière; c'est moi qui en serai chargé; trouvez-moi donc à Padoue ou à Venise quelques bons mss. Le cardinal m'a fait part aussi de la résolution du Saint-Père d'imprimer la Bible grecque; ce sera encore mon affaire. » (*Ambros. D.* 423.) Le 14 février 1583, Orsini empruntait à la Vaticane un ms. de Tertullien; nous avons le reçu fait par lui pour Sirleto (*Vat. Reg.* 2023, f. 386.) Il y a des observations d'Orsini sur ce texte dans le *Vat.* 5398; mais c'est Latini qui, à Rome, s'est le plus occupé de Tertullien.

2. Ce billet se trouve dans le *Reg.* 2023, f. 393, parmi d'autres lettres d'Orsini à Sirleto et à Caraffa, se rapportant toutes au même ordre de travaux. M. Dejob l'a déjà donné (*l. c.* pp. 26 et 382); mais j'ai cru devoir le reproduire, ma copie et ma traduction n'étant pas entièrement conformes aux siennes :

+ Ill^{mo} et R^{mo} Sr mio Col^{mo}.

Questa matina dalle nove hore insino alle dodeci, sono stato intorno alla revisione d'una stampa, et hoggi me converrà rivederla di nuovo. Oltre questa diligenza, rivedo le note mie, et del padre D. Antonio sopra Iosue, Iudici et Ruth, accioche si possino sopra questi tre libri trascrivere le notatione del Sr Pie... le quali doveranno venire in mano di V. S. Ill^{ma} et oltre

Trente, à laquelle Orsini fait allusion, fut confiée à Mathieu Devaris et Orsini n'eut qu'à la revoir ; elle parut en 1583¹. Quant au travail dont il est occupé, on voit que c'est la révision de la Bible des Septante à laquelle le cardinal Caraffa l'avait préposé : le rôle considérable qu'il remplit dans cette grande édition collective, décidée depuis le règne de Pie V, est attesté par la préface au lecteur qu'il fut chargé de rédiger². En dehors même d'une collaboration effective, la haute compétence d'Orsini comme helléniste lui valait de donner des conseils pour un grand nombre de publications romaines. Il vint même un temps où, la décadence des études grecques se faisant sentir à Rome comme ailleurs, l'auteur du *Virgilius illustratus* resta presque seul à les représenter.

Malgré ces excursions fréquentes et un peu obligatoires dans le domaine des sciences ecclésiastiques, Fulvio Orsini revenait bien vite à ses travaux préférés sur l'antiquité classique. Il en était de même d'Antonio Agustin. Sa première collaboration avec Orsini remontait aux *Familiae romanae*. En 1583, Orsini joignit des documents et des notes au livre sur les lois romaines

questa ancora, m'è necessario dar di nuovo una revisione al testo Vaticano, per molte cose tralasciate, et questa revisione comunicarla con la congregatione, et poi mettere in netto il testo per il stampatore. Onde per tutti questi rispetti non posso pensare, non che cominciare la traduzione delli Decreti della riformatione. Però supplico V. S. Ill^{ma} di soprasedere con N. S^{re} finche io le parli à bocca, che sarà in breve. Et intanto le bacio humiliss^{te} la mano.

Di V. S. Ill^{ma} et R^{ma}.

Obligatiss^o ser^{re}, Ful^o Orsino.

1. Cf. l'index au mot Devaris.

2. Voici le titre de cette grande édition critique : Η ΠΑΛΑΙΑ ΔΙΑΘΗΚΗ ΚΑΤΑ ΤΟΥΣ ΕΒΔΟΜΗΚΟΝΤΑ... ex auctoritate Sixti V. Pont. Max. editum. Rome, typ. Fr. Zannetti, 1587 (privilege concédé à G. Ferrari le 9 mai). In-fol. En tête est la dédicace d'Ant. Caraffa à Sixte-Quint, puis vient la préface non signée et le bref du pape daté du 8 octobre 1586. On apprend que la préface est d'Orsini uniquement par ce qu'il dit dans sa dédicace des *Notae ad Catonem* etc., adressée au cardinal Caraffa. Le P. Lelong la croit à tort de Pierre Morin. — Sur la conduite et la valeur de l'édition, cf. Lelong, *Bibl. sacra*, Paris, 1723, t. I, pp. 187-190. Il cite, d'après une lettre de Morin et le témoignage oculaire de Michel Ghisler, le nom des autres collaborateurs de l'œuvre. Il m'a semblé intéressant de donner cette liste de savants et théologiens travaillant avec Orsini. Ce sont : Lelio [Landi], Francesco Turriano, P. Chacon, Mariano Vittorio, Antonio Agelilio ; Pietro Comitolo, Roberto Bellarmino, Francesco Toledo, tous trois jésuites ; Morin, Jean Maldonat (+ 1583), Jean Liévens (Livineius), Bart. de Valverde. Sous Pie V, il y avait eu Emman. Sa, Parra, L. Latini. La collaboration de Fl. Nobili n'est bien attestée que pour l'édition de la Vulgate qui suivit (Lelong, pp. 264 sqq.) et à laquelle Orsini ne prit aucune part.

et les sénatusconsultes¹, qu'Agustin avait envoyé à Rome dès 1581 pour l'y faire imprimer². La contribution d'Orsini au travail de son ami fut considérable. Il fit tirer en fac-similés typographiques, trente-cinq inscriptions ou fragments d'inscriptions, existant pour la plupart dans sa collection³; il les accompagna de notes importantes. Ce fut Domenico Basa, le Vénitien établi à Rome, qui imprima ce volume comme il avait imprimé l'Arnohe; il fut dès l'année suivante reproduit en France⁴.

Un recueil fort curieux et d'une composition assez bizarre, qui parut en 1587, mérite quelques détails⁵. Orsini raconte dans sa préface adressée au cardinal Caraffa, comment il l'a composé. Alors qu'il travaillait à la Bible grecque chez le cardinal, en compagnie de Pedro Chacon⁶, afin de se reposer d'une étude par une autre, les deux amis terminaient leurs discussions sur le texte des Septante par l'examen de quelques passages des au-

1. ANTONII AVGVSTINI ARCHIEPISCOPI TARRACONENSIS DE LEGIBVS ET SENATVS CONSULTIS LIBER. *Adiunctis legum antiquarum et Senatusconsultorum fragmentis, cum notis FULVI VRSINI. Romae, Ex Typographia Dominici Basae, CIO. IO. XXCIII. De licentia superiorum.* In-8, 8 ff., préf. 339 pp. du texte d'Agustin, 54 pp. numérotées séparément, avec titre spécial, pour les notes d'Orsini, enfin 10 planches contenant 35 inscriptions ou fragments.

2. Lettre-préface d'Agustin à Orsini : « Proximis tuis litteris intellexi esse Romae qui cupiant in vulgus edi quas amico nostro Pyrrho Taro I. C. legendas istic dederam nostras de legibus... lucubrationes... Illud Pyrrhi nostri exemplar Bononiae cum essem scripsi; hoc alterum, quod nunc mitto, post octo aut novem annos Romae inchoaveram... » Orsini à Pinelli : « Monsr. Ant^o. Aug^o. m' ha scritto et ha mandato qua un suo volume *De legibus et senatusconsultis* da stamparsi in Roma a sue spese, bellissimo libro et pieno d'antichità; piacerà a V. S. (18 mars 1581; *Ambros. D.* 423.)

3. Cf. *Les collect. d'antiq. de F. Orsini*, pp. 43-45 (*Inscr. n^{os} 1 à 14 et 19.*)

4. Cette contrefaçon est in-folio, infiniment plus belle que l'édition romaine; elle porte à la fin du titre précédent l'adjonction suivante : *multo quam antea emendatius, additis etiam locorum quorundam notis, cum duobus indicibus locupletissimis. Adiectus est Iusti Lipsii libellus de legibus regis et Xviratibus. Parisiis, apud Ioannem Richerium... MD. XXCIV. Cum privilegio regis.* La préface du libraire est curieuse, et fort honorable pour Agustin et Orsini; il raconte qu'étant entré dans la bibliothèque d'un conseiller au Parlement (qui pourrait être Dupuy), il y a vu ce livre récemment arrivé de Rome, et qu'il en a été tellement enthousiasmé, qu'il l'a emprunté sur l'heure et s'est mis à l'imprimer. Cette préface est datée du 15 juin 1584. A propos des jugements portés sur le livre, cf. *Mélanges Graux*, p. 401. (Nolhac, *Lettres inéd. de Muret.*)

5. NOTAE AD M. CATONEM M. VARRONEM L. COLVMELLAM *de re rustica. Ad Kalend. Rusticum Farnesianum et veteres inscriptiones Fratrum Arvalium. IVNIVS PHILARGYRIVS in Bucolica et Georgica Virgillii. Notae ad Servium in Bucol. Georg. et Aeneid. Virg. VELIVS LONGVS de orthographia. Ex bibliotheca Fulvi Ursini. Romae in aedib. s. p. q. r. MDLXXXVII. Apud Georgium Ferrarium. Permissu superiorum.* In-8.

6. Et Flaminio Nobili, dit Castiglione, p. 557.

leurs païens. Ils s'étaient occupés spécialement du *De re rustica* de Varron, et avaient rédigé sous forme d'*adversaria* le résultat de leurs conjectures et de leurs collations de manuscrits. C'est ce travail commun qu'Orsini a remanié et offert au public. Il y a réuni des observations sur Caton et Columelle, provenant en partie de Giambattista Sighicelli. Pour mettre ensemble tout ce qu'il avait sur les matières d'agriculture, Orsini a ajouté des notes sur le calendrier rustique de la collection Farnèse, sur les inscriptions des Frères Arvaes¹, et sur la partie du commentaire de Servius relative aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques*². Toute occasion étant bonne d'être utile aux gens studieux, Orsini a joint le *De Orthographia* de Velius Longus, corrigé avec soin ; mais, dit-il, ce qui forme la partie principale de son recueil, c'est le commentaire de Junius Philargyrius sur les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, qu'il a découvert inséré dans un manuscrit de Servius et qu'il donne pour la première fois³. Le motif véritable de la publication est même, de l'aveu d'Orsini, ce dernier document dont les savants français lui ont demandé avec instance communication⁴.

En 1588, Orsini rendait un nouvel hommage à la mémoire de son ami Chacon en publiant la dissertation qu'il avait laissée sur la manière dont les anciens se mettaient à table et sur les repas

1. Le calendrier Farnèse est lui-même publié aux pp. 194-199, et les dix-neuf fragments des Arvaes aux pp. 213-223 ; cf. plus haut, p. 35.

2. Il y a aussi quelques corrections sur le commentaire de l'*Enéide*. Sur les mss. de Servius qu'Orsini a utilisés et qu'il désigne par v. c. ou vv. cc. ; voir l'index du présent volume, et la p. 284 de son recueil.

3. Ce ne sont, dit-il, que des extraits du commentaire plus complet de Philargyrius : « quae [excerpta] cum ego primum legissem inserta fragmento vetustissimo Serviano (quod olim mihi litteris Longobardicis exaratum dono dederat Paulus Manutius favente Aldo filio) nullius autem interposito nomine auctoris discreta, sed a Servianis expositionibus tantum his notis disiuncta et aliter (qua formula, id est καὶ ἄλλως, utuntur etiam Graeci ad indicandas expositionum varietates), suspicatus aliquando sum, id quod erat, ea scripta non esse supplementum ad Servium, ut multi opinabantur, sed additamentum potius quoddam ad eius commentarium. Quae cum repererim deinde in margine codicis Virgiliani, quem item domi habeo, exscripta manu Angeli Politiani, et quidem diserte sub nomine Iunii Philargyrii, illam dubitationem penitus sustulerunt, eoque magis quod idem Politianus hunc ipsum scriptorem sub hoc titulo non solum exscripsit et agnovit, sed in suis etiam *Miscellaneis* [1489] nominavit. » — Le fragment de Servius en écriture lombarde ne peut être que le n° 27 des mss. latins de l'Inventaire d'Orsini (auj. Vat. 3317), et le Virgile annoté par Politien, l'imprimé latin n° 1 du même inventaire. Nous retrouverons ces deux volumes à leur place dans l'étude de la Bibliothèque.

4. Cf. l'index au mot *Philargyrius* et l'Appendice III.

dans l'antiquité¹. Le *De triclinio* est précédé, dans l'édition originale, d'une longue dédicace d'Orsini à Sixte-Quint, consacrée en partie à plaider la cause des travaux sur l'antiquité païenne, au milieu du courant qui se manifestait alors si fortement en faveur des travaux sacrés. Il semble qu'au milieu des préoccupations nouvelles de la curie romaine et des savants, Orsini veuille faire excuser ses chères études, en les rattachant à la religion. La question du *Triclinium*, dit-il, comme exemple, n'a-t-elle pas son importance pour éclaircir certains textes de l'Écriture? Orsini apprend ensuite que le travail de Chacon était demeuré incomplet et qu'on le publie sur l'avis du cardinal Caraffa, aux mains de qui le manuscrit est resté. L'appendice d'Orsini est plus considérable que le livre lui-même et fournit comme celui-ci une abondante collection de textes grecs et latins et même quelques gravures sur bois². Il est dédié au cardinal Peretti, neveu du pape, en témoignage de l'estime qu'Orsini a été heureux de constater chez lui pour les études antiques.

La dernière publication d'Orsini (je ne compte pas les réimpressions, ni la nouvelle édition des *Imagines*) nous montre encore une fois son nom uni à celui de son ami Agustin³. Celui-ci était mort en 1586 et Orsini l'avait pleuré publiquement dans sa préface aux *Notae ad Catonem*. Il fit paraître à Anvers, en 1595, les fragments des anciens historiens romains, à commencer par Fabius Pictor, qui avaient été recueillis et mis en ordre par Agustin. Mais la partie la plus considérable de ce gros volume comprend les notes d'Orsini sur les historiens romains, qui ont été si souvent réimprimées ou utilisées dans les éditions isolées de chacun d'eux. Comme toujours, il appuie sans cesse ses leçons ou ses observations sur des inscriptions, des médailles, etc.

1. PETRVS CIACCONIVS TOLETANVS *de triclinio Romano*, FVLVI VRSINI *appendix. Romae, in aedibus S. P. Q. R. M.D.LXXXVIII. Apud Georgium Ferrarium*. In-8. L'appendice commence à la p. 53; le livre entier a 192 pages, plus les préfaces et les index.

2. Un bas-relief provenant des Farnèse, celui de la page 123, est au musée de Naples. A la p. 66, Orsini mentionne la clochette de bains qu'on trouve à la fin de l'inventaire de ses collections (*Coll. d'ant.*, p. 93; p. 165 du ms.); il nous apprend ici qu'elle fut trouvée en 1548 aux Thermes de Dioclétien.

3. FRAGMENTA HISTORICORVM COLLECTA AB ANTONIO AVGVSTINO, *emendata a Fulvio Ursino*. FVLVI VRSINI NOTAE *Ad Sallustium, Caesarem, Livium, Velletium, Ad Tacitum, Suetonium, Spartianum et alios. Antverpiae, ex officina Plantiniana, apud viduam et Ioannem Moretum M.D.XCV*. In-8. (Le privilège est daté d'Anvers, 15 février.) La moitié du volume est consacrée à César. Contrairement aux habitudes d'Orsini, il n'y a ni tables ni index.

Comme toujours aussi, il cite le témoignage de ses amis¹. Au verso du titre il y a même une note bien apparente indiquant les principaux érudits qui ont pris part aux corrections et annotations publiées dans le livre : Orsini y compte Agustin, Bagatto, Faerno, Pedro Chacon, Muret et Latini. Ce ne fut pas sans tristesse qu'il dut envoyer à l'impression cette liste de ses confrères : tous étaient morts.

A cette dernière publication d'Orsini se rattache l'accusation de plagiat qu'on a fait peser sur sa mémoire et qui n'a jamais été discutée. Il est utile de voir de près sur quoi elle repose. Disons d'abord que les compilateurs qui ont invoqué, après Teissier², le témoignage de Casaubon, ont montré qu'ils ne l'avaient pas lu ; Casaubon a reproché à Orsini d'être mal informé des travaux des philologues étrangers à l'Italie et de refaire des observations qu'ils avaient déjà faites ; mais son texte ne comporte pas la nature d'ironie qu'on lui prête³. Il y a un fait plus grave et que Thomasius s'est empressé d'accueillir et de mettre en lumière dans son traité *De plagio*⁴. Orsini se serait approprié sans rien dire, dans son recueil relatif aux historiens latins, les notes de Pedro Chacon sur César. Jean Brant, d'Anvers, ayant reçu le manuscrit de Chacon rapporté de Rome par André Schott, l'a publié à Francfort en 1606 ; il a reproduit aussi les notes de Fulvio, mais en distinguant nettement la part de chacun des deux savants⁵. Schott lui-même affirme, dans sa petite biographie de Chacon, que celui-ci a fait des annotations à César ;

1. P. 415, Orsini signale un ms. de Velleius Paterculus portant des leçons de la main de Bernardino Rutilio.

2. *Eloges des hommes savans...* t. IV, p. 365. Nicéron a parlé des plaintes de Scaliger, *Mémoires pour servir à l'hist. des hommes illustres*, t. XXIV, Paris, 1733, p. 350 ; il a été copié par Millin. Nicéron n'a du reste rien ajouté à la biographie d'Orsini.

3. Voici tout le passage ; il s'agit des *Fragmenta historicorum*, que Casaubon remercie Bongars de lui avoir envoyés : « Ego iam per annum integrum et amplius cruciabar expectatione eius libri : noram enim ante quadriennium fere missum fuisse ab Ursino ad Plantinianos ; beasti igitur me et sane iuvabunt me nonnihil notae Ursini, etsi de Italis hodie quod sit meum iudicium non exspectas. Ursinus quidem doctissimus vir est, et de literis si quis alius optime meritus. Sed ego miror eum toties nostras Transalpinorum ignorare : emendat enim fere ea tantum, quae pridem sunt Turnebo aliisque Transalpinis, ut ipsi appellant, animadversa. » (*Isaaci Casauboni epistolae... curante Th. Janson ab Atmeloveen*, Rotterdam, 1709.) La lettre, qui est de 1595, est datée du 20 mai 1594 (?).

4. *Dissert. philosophica de plagio literario... sub praesidio D. Iacobi Thomasi.*, Leipzig, Christoph. Enoch [1673], §§ 583-584.

5. *C. Iulii Caesaris quae exstant... editio adornata operâ et studio Gothofredi Iungermanni Lipsiensis*, Francfort, 1606, in-4. Les notes de Rhel-

toutefois il n'adresse aucun reproche direct à Orsini, qu'il énumère parmi les amis du savant espagnol ¹. Brant, moins réservé rapproche le cas d'Orsini de celui d'Alde le jeune, qui s'était attribué impudemment les notes sur César de l'Allemand Jean Rhellicanus.

Il n'y a pourtant, à y regarder de près, aucune analogie à établir. Il est faux de dire qu'Orsini a pris le travail de son ami, *tacito Ciaconii nomine parum verecunde*, puisqu'il a fait précisément figurer Chacon dans la liste préliminaire des six érudits qui lui ont servi. L'auteur paye ainsi en une fois une dette qu'il eût été sans doute dans l'impuissance de reconnaître en détail. Nous savons en effet, par la préface des *Notae ad Catonem*, que Chacon et Orsini travaillaient en commun sur le même texte²; ils rédigeaient leurs *adversaria* sans distinguer ce qui appartenait à l'un ou à l'autre, et cette distinction, souvent impossible sur le moment, le devenait plus encore après dix ou quinze années. Il est même probable que, dans la copie gardée par Chacon et retrouvée par Schott après la mort d'Orsini, une partie des notes appartient à celui-ci; en le publiant sous le nom de Chacon seul, les deux Flamands ont dû commettre plus d'un vol inconscient au préjudice d'Orsini. Ainsi tombe, croyons-nous, cette accusation, contre laquelle protestaient déjà le caractère du savant romain, son zèle pour la gloire posthume de ses amis et de Chacon en particulier, enfin les habitudes d'esprit dont tous ses livres témoignent.

En résumé, de toutes les œuvres échelonnées le long de la vie de Fulvio Orsini, aucune n'a été tout à fait inutile; plusieurs ont ouvert à la science des voies nouvelles. Elles valurent à leur auteur une renommée considérable dans toute l'Europe. Ses précieuses collections et sa bibliothèque ne firent pas moins pour sa gloire. Comme elles comptaient parmi les curiosités de

licanus, Glareanus et de tous les commentateurs du xvi^e siècle jusqu'à Brant ont une pagination spéciale; c'est à la p. 427, qu'il faut chercher l'accusation de Brant en tête de ses *Notae politicae*. Les notes d'Orsini occupent les pp. 231-261, celles de Chacon les pp. 265-337.

1. Pages 262-265. Cette vie anonyme, reproduite avec modification dans *Hispaniae bibliotheca*, est attribuée ici au P. Schott par la préface de Jungermann. Schott mentionne Chacon comme l'éditeur d'Arnohe sans nommer Orsini; mais ce qui est plus curieux, c'est qu'il fait également du savant espagnol l'auteur du *Festus* (attribué par erreur à l'année 1589) et ne semble mentionner Orsini que comme éditeur d'un travail de Chacon. Il y a évidemment chez lui la préoccupation de grossir l'œuvre de son personnage.

2. Cf. plus haut, pp. 46, 51 et 52.

Rome, aucun étranger instruit et homme de goût n'aurait voulu partir sans avoir visité le *studio* d'Orsini¹. Beaucoup le prenaient pour guide dans les autres collections ou pour la visite des monuments romains. Orsini faisait accueil à tous les gens d'étude, même quand ils lui arrivaient, comme Jacques Bongars, sans recommandation aucune². La réception devait être, il est vrai, plus cordiale quand le voyageur lui était envoyé par un de ses nombreux amis. Sambucus de Vienne, par exemple, adressait en 1564 à Orsini un jeune homme nommé Philippe Apianus, fils du médecin honoré par Charles-Quint, avec prière instante de lui ouvrir les collections Farnèse et de le guider dans ses études à Rome : « Amabo te... doctissime Fulvi, da operam videat bibliothecam vestram, videat antiquitates; commendatione tua quod dignum inspectione atque perpetuo sermone dignum putas istic observet, si qui libri aut manu factae demonstrationes mathematicae sunt ostendas³. » Le jeune homme fut sans doute bien accueilli, car la recommandation de Sambucus était précieuse pour notre Fulvio ; mais, dans la suite, les faits de ce genre se multiplièrent au point de lui faire perdre beaucoup de temps. Il s'en plaignait surtout quand il s'agissait de montrer des tableaux ou des antiquités à des profanes ; il confiait sa mauvaise humeur à Pinelli : « Je déteste ces étrangers qui n'entendent rien à la peinture, rien aux livres ni aux statues, et qui me font perdre mon temps à les leur montrer ou à leur faire visiter les curiosités de Rome, comme si j'étais l'homme le moins occupé de la terre⁴. »

Tous les « forestieri » de distinction, venant à Rome, entamaient avec Fulvio Orsini des relations, qui plus d'une fois se

1. Ce terme, fort usité au xvi^e siècle, comprenait les musées de tableaux, de statues, de manuscrits, de médailles et d'armes historiques. Cf. P.-G. Molmenti, *La vie privée à Venise*, p. 266 de la trad. franç. Venise, 1882. On peut le traduire, faute de mieux, par le mot de *cabinet*.

2. V. la lettre de Bongars, n° III de l'Appendice III ; elle est certainement de 1586. M. Hagen place vers l'an 1580 le premier voyage de Bongars à Rome ; il y retourna en 1585 ; alors protestant déclaré, il est probable qu'il fut moins bien reçu.

3. *Vat.* 4103, f. 44.

4. « E ben vero che io horamai abborrisco certi humoristi che, senza cognitione d'istoria o doctrina alcuna antica, m'importunano alle volte come ancora certi forastieri, che non intendono ne artificio di pitture, ne antichità de libri o statue, me consumano in mostrarli, o farli vedere le cose di Roma, che sono un chaos, et se ne vengono alla volta mia come s'io fosse lo piu sfaccendato huomo del mondo ; questi tali sò che alcuni partono mal sodisfatti. » (Orsini à Pinelli, 16 juin 1582 ; *Ambros. D.* 423.)

changèrent en amitié. On en trouve les témoignages dans sa correspondance latine¹, et dans plus d'un livre imprimé du xvi^e siècle. Je me borne à indiquer ici ses principales liaisons.

Aux Pays-Bas, Orsini compta trois amis sincères : Juste Lipse, Charles Lange et Liévin van der Becke (*Laevinus Torrentius*), qui mourut archevêque de Malines. Lipse avait connu Orsini à Rome, alors qu'il était lui-même secrétaire de Granvelle ; il le voyait sans cesse et s'instruisait auprès de lui ; il avoue que c'est la conversation d'Orsini, jointe à la vue des monuments qu'elle interprétait, qui développa en lui le goût des études antiques² ; cette part dans la formation de Juste Lipse n'est pas un des moindres services qu'Orsini ait rendus à la science. Toutefois, malgré la reconnaissance que le savant flamand gardait pour son initiateur, il ne paraît pas lui avoir écrit régulièrement ; je ne connais de lui que deux lettres à Orsini, l'une de 1570, l'autre de 1597³.

Charles Lange (*Langius*) ne vint pas à Rome, et c'est probablement par Lipse qu'Orsini le connut ; leur passion commune pour la numismatique en fit bien vite des amis. Orsini passait pour le premier numismate de l'Europe et Lange l'admirait comme tel. Leur correspondance roulait presque entièrement sur les médailles antiques. Lange renseignait Orsini sur ce qu'il achetait à Liège ou dans les environs et sur la concurrence des marchands allemands ; il lui envoyait des légendes dont il lui demandait l'explication, lui faisait des dons ou lui proposait des échanges, etc.⁴. C'était Liévin van der Becke qui, dans ses voyages à Rome, transmettait les commissions des deux savants.

1. V. particulièrement le *Vat.* 4103. J'ai réuni quelques spécimens dans l'Appendice IV.

2. Cf. la lettre de Lipse de 1570 (n° II de l'Appendice IV) et Castiglione, *Vita Urs.*, p. 559 : « [Cum] Fulvius apud eum cardinalem interdum seu pranderet seu cenaret, is [Lipsius] pincernae munus Fulvio libens praestabat. » On constate les rapports d'Orsini avec Lipse dans la correspondance entre celui-ci et Francesco Benci (Burmman, *Sylloges epistolarum*, t. I, Leyde, 1727, pp. 70 et 75 ; lettres de 1590-92), et dans une lettre du cardinal Francesco Sforza. (*Syll. epist.*, t. I, p. 39 ; lettre de 1598.) Le 5 sept. 1573, sur une fausse nouvelle, Orsini écrivait à Pinelli : « Son avvisato di Fiandra ch'el iusto Lipsio è morto, cosa che mi dispiace grandemente per le correttoni ch'egli aveva nel Tacito che disegnavà di stampare. » (*Ambros. D.* 422.)

3. Celle-ci dans les *Opera omnia*, Anvers, 1637, in-fol. p. 293 (Lovanii, XVI Kal. Iunias 1597.)

4. Voir quatre lettres latines de Lange, *Vat.* 4104, ff. 43, 56, 60 et 116. La dernière est datée du 13 avril 1573. Celle du f. 56 est imprimée à l'Appendice IV, n° III.

Il était lui-même un numismate aussi passionné qu'eux ¹. Après la mort de Lange, Orsini se montra fort préoccupé, au milieu des troubles du pays, du sort de ses collections, et surtout de sa bibliothèque, la plus belle des Pays-Bas ². Il apprit avec joie que Liévin avait acquis le tout et il en reçut même quelques objets; il manifesta aussi le désir de posséder le portrait de l'ami qu'il n'avait pas connu et Liévin le fit exécuter pour lui ³.

A Anvers, Orsini eut des rapports suivis avec Plantin et plusieurs des savants de la maison, à commencer par Geraart Falkenburg en 1567, pour finir en 1600 par André Schott ⁴. Orsini

1. Les lettres de Van der Becke à Orsini, que celui-ci a conservées, sont les suivantes : *Vat.* 4105 (en italien), f. 51, Liège, 14 nov. 1573; f. 49, Liège, 2 janv. 1574; f. 53, Bruxelles, 22 avril 1577; *Vat.* 4103, f. 58, Leod. X Kal. octob. 1581; f. 96, Leod. VI Kal. sept. 1583. Dans la lettre de 1581, Van der Becke envoie à Orsini ses poèmes réédités par Plantin, en le priant d'en remettre un exemplaire à Sirleto et un autre à Gambara; dans celle de 1583, il demande à Orsini de ne pas l'oublier, de lui envoyer copie de ce qu'on trouverait d'inédit en fait de textes anciens, etc. — J'ai noté deux lettres du même personnage dans la correspondance de Sirleto : *Vat.* 6191, part. II, f. 626, Leod. Idib. nov. 1573; *Vat.* 6195, part. I, 255, Leod. VIII Kal. sept. 1583. — Dans les lettres de 1573 à Sirleto et à Orsini, Van der Becke recommande un livre de son neveu Jean Lievens (Livineius); celui-ci écrit *Ursinus noster* (*Syll. epist.*, t. I, p. 637) et son séjour à Rome l'a certainement lié avec Orsini.

2. Cf. les lettres d'Orsini à Pinelli, *Ambros. D.* 422 inf. 29 août 1573, 2 janv. 1574.

3. La lettre, qui est celle du 14 nov. 1573, vaut la peine d'être transcrite : « Il studio del sig^r Langio sta ancora in quelli medesimi termini che prima. Il sig^r dottor Arias Montanus desiderava ogni cosa insieme, tanto le medaglie che li libri; ma per li cattivi tempi che corrino, adesso pare che sia refredato. Se Anversa fosse almeno la metà di quel che è stata, non si metteria tanto difficoltà. Hora conviene di haver patientia. Io mosso di misericordia et affettione grandissima alla memoria di esso Langio, se ben non ho troppo il modo et li tempi cattivi tanto mi toccano che li altri, ho proferto quattro cento scudi d'oro tanto per la libreria che per le medaglie et, se tra un mese di tempo non troviano miglior conditione, credo di haver ogni cosa à quel pretio, che in effetto mi pare assai per me per aver quasi ogni cosa prima. Ma bisogna esser amico anco alli morti. Questo mentre staremo à vedere quel che la fortuna noi mandarà, et spero di puoter servir à V. S. d'una parte di queste bellezze. » (Cf. lettre de 1574.) — Suit l'annonce du portrait que Van der Becke a commandé à un peintre. On peut encore relever cette note significative sur les entraves que le gouvernement pontifical mettait au commerce des livres : « Il male è che havemo pocha commodità di mandar libri in Italia, massime a Roma, per che li mercanti non li vogliono metter tra lor mercantie per paura del Sacri Palatii, et la via delle poste costa troppo, oltra che fanno difficoltà di ricever pieghi grandi. »

4. Selon Foppens (*Biblioth. Belgica*, Bruxelles, 1739, p. 394), Guillaume Canter, dans son voyage en Italie, s'était lié avec Sigonio, Muret et Orsini. Je crois trouver aussi un témoignage des relations d'Orsini avec Abraham

connut le P. Schott pendant son professorat au Collège Romain¹; quant à Falkenburg, ce fut un des savants qu'il accueillit si libéralement à Rome et celui-ci lui témoigna sa reconnaissance en s'occupant de lui trouver aux Pays-Bas un imprimeur pour ses *Carmina IX feminarum*; il n'en vit pas de meilleur que Plantin, qui s'occupait déjà du *Virgilius illustratus*². Les lettres d'Orsini à Plantin n'ont pas été conservées, mais celles de Plantin à Orsini sont assez nombreuses; on les trouvera dans la correspondance du grand imprimeur³. Dans l'une d'elles, il l'invite à ne pas être trop pressé pour l'apparition de ses livres : « Les auteurs, dit-il, aussitôt leurs manuscrits remis, ne veulent qu'une chose, paraître; ils ne regardent point si c'est commode aux imprimeurs, qui ne savent comment tout faire marcher, surtout avec les autorités, qui sont la plupart du temps déraisonnables. Cette hâte des auteurs fait souvent que les livres paraissent imparfaits et tout différents de ce que projetaient les imprimeurs⁴. » On a vu combien de fois Orsini eut affaire à Plantin; les livres de compte de celui-ci renferment des mentions de livres qui lui sont envoyés comme honoraires de ses travaux⁵.

Ortell dans le titre d'un ms. de copies de la bibliothèque de Cheltenham : 10431. *Epistolae Fulvii Ursini, Sylburgii, etc., ad Ortelium, etc.* (Catal. *librorum manuscriptorum in biblioth. D. Thomae Phillipps, Bart.*, 1837, p. 169.)

1. La lettre d'André Schott à Orsini (Antverpiae, Kal. mart. 1600) est au Vat. 4103, f. 114; il cherche à réconcilier le savant avec le graveur Théodore Galle et demande pour lui les notes qu'Orsini avait promis de joindre à la nouvelle édition des *Imagines*. Sur Schott à Rome, v. *Ios. Castalionis observ. in criticos*, éd. de 1608, p. 215.

2. V. la lettre I de l'Appendice IV.

3. *Correspondance de Christophe Plantin*, publ. par Max Rooses; les vol. I et II ont paru, Anvers et Gand, 1883-85. (*Uitgaven der Antwerpsche Bibliophilén*, n^{os} 12 et 15.) Dès maintenant je dois à l'obligeance de l'éditeur de cette précieuse publication la date de toutes les lettres qu'on trouve adressées à Orsini dans les Archives du Musée Plantin-Moretus : année 1567, oct.; 1568, 23 janv., 21 fév., 8 mars, 13 juin, 24 juillet; 1569, avril, 18 juin; 1570, 2 mars; 1581, 12 fév., 22 avril, sept.; 1593, 19 nov.; 1594, 21 mai. J'ai trouvé moi-même les originaux de trois lettres de Christophe Plantin à Orsini : Vat. 4103, f. 41, 26 mars 1569; Vat. 4105, f. 59, 6 nov. 1574; Vat. 4104, f. 239, 22 mars 1587. Cette dernière semble indiquer qu'Orsini avait songé à Plantin pour imprimer le *De tricinio* de Pedro Chacon. — Les lettres de Plantin à Orsini de 1567 à 1570 sont publiées dans le volume I de la *Correspondance*, aux pp. 203, 224, 242, 248, 282, 313, dans le volume II aux pp. 45, 55, 126; on voit par les dates à quelles publications elles se rapportent.

4. Lettre de 1574 (v. la note précédente).

5. C'est encore M. Max Rooses qui m'a donné ce détail.

En Espagne, outre Granvelle, Orsini avait pour correspondants Arias Montano, bibliothécaire de l'Escorial¹, et surtout Antonio Agustín, son collaborateur et l'un de ses meilleurs amis. Si les lettres d'Orsini ont été conservées, il faudrait les chercher en Espagne; en tous cas, nous en avons près de soixante d'Agustín, qui ont été jugées assez intéressantes par les éditeurs de ses œuvres complètes pour être presque toutes données au public². Les premières sont du commencement de 1559 et se rapportent en grande partie à l'impression du *Festus* de Venise: Agustín venait de se mettre en voyage et ne pouvait s'occuper de la chose; c'est Orsini qui la dirigeait de Rome. Le 6 avril, Agustín, croyant le volume en vente, chargeait son ami de la distribution des exemplaires à Rome; on voit qu'il y en avait pour Ranuccio Farnèse, Orazio Orsini, Faerno, Bagatto, Egio, Latini, « Mgr de Massa » et Achille Maffei. Agustín désirait vivement revenir auprès d'eux; le 28 janvier 1560, il écrivait de Palerme: « Voilà notre ami Faerno bien placé au Vatican; à toute heure, il sera à la bibliothèque³. Il m'écrit de revenir bien vite et d'autres ont parlé pour moi à Sa Sainteté. Elle a daigné me rappeler par un bref; il m'a semblé, en le recevant, voir la loi qui rappelait Cicéron de l'exil; je vous arrive sans retard et je pense que voici un bon pontificat pour les lettrés⁴. » Agustín est encore à Palerme à la fin de juillet, et son séjour à Rome n'est

1. La liaison intime d'Orsini avec Montano m'est attestée par une seule lettre écrite par celui-ci de la cour de Madrid, le 29 déc. 1576. Il se recommande chaudement par l'entremise d'Orsini, à don Giulio [Clovio] et à Gambara (Vat. 4105, f. 75).

2. *Ant. Augustini archiep. Tarrac. opera omnia*, Lucques, 1765-1774, in-fol., au tome VII. Les originaux des lettres à Orsini sont dans le Vat. 4105 et surtout dans le 4104. La publication de Lucques est incomplète et très fautive. On a publié deux autres lettres de la même collection dans les *Anecdota litt. ex mss. cod. eruta*, Rome, 1773 sqq. t. II; elles sont tirées du Vat. 4104, f. 327, et du 4105, f. 70. D'intéressantes correspondances ont été publiées par Uztarroz et Dormer à Saragosse, en 1680, et par J. Andres à Parme, en 1804; les premières, qui sont en espagnol, renferment de fréquentes mentions des *Familiae romanae* et des « libros viejos de Fulvio Ursino. » (V. *Progresos de la historia...* pp. 392, 399, 404, 406, etc.) — Je note en passant une lettre d'Agustín à Sirloto dans le Vat. 6194, part. I, f. 3 (6 janv. 1581), deux au cardinal Alciato dans le 4913, deux à Panvinio dans le 6412, ff. 81 et 247 (1563 et 1567), etc. Je signale aussi ses lettres à Vettori, British Museum, *Add. ms.* 10263. Avec tous ces documents, il y aurait une étude attachante et fort instructive à consacrer à Agustín: Charles Graux l'a mis en lumière avec justice et a donné sur lui des détails différents des nôtres dans son *Essai sur les orig. du fond grec de l'Escorial*, Paris, 1880, pp. 280-306.

3. Faerno venait d'être nommé correcteur à la Vaticane.

4. *August. op.*, t. VII, p. 243.

pas de longue durée ; on l'envoie à Trente dans l'été de 1561 ; il n'a que le temps d'embrasser Orsini à Ronciglione, sur le chemin, son ami étant en villégiature chez le cardinal Ranuccio ¹. En revanche, « de Venise, reine des gondoles », il lui envoie de longues lettres pour décrire les médailles grecques d'Andrea Loredano². A Trente même, les travaux du concile ne l'absorbent pas au point de l'empêcher de rechercher des monnaies et de se livrer à ses goûts favoris ; Orsini est informé de tout, consulté sur tout, et cette correspondance est un perpétuel échange de renseignements archéologiques et particulièrement numismatiques.

La nomination d'Agustin à l'évêché de Lerida, puis à celui de Tarragone l'empêcha de voir aussi souvent ses amis de Rome. Il se plaint un peu, comme Granvelle, de vivre en pays barbare ; à Lerida, il y avait bien un imprimeur, qu'il avait amené, et une toute petite université, « de quoi causer un peu » ; mais il n'y trouve personne de son goût et il a plus besoin que jamais, dit-il, de recevoir des lettres d'Orsini. Pour l'y encourager, il allonge les siennes, il expédie les collections qu'il fait des fragments d'historiens et de poètes perdus ; en envoyant Cinna et Calvus, il annonce qu'il en cherche d'autres, et que plus Orsini lui écrira de lettres, plus il recevra en retour de ces bons compagnons³. Une seule fois, Agustin fut sur le point de se brouiller avec Rome ; Latini avait fait contre lui une épigramme qui portait, à ce qu'on peut comprendre, sur son amour immodéré des médailles ; de deux ans Agustin n'écrivit plus⁴. Il y avait, on le voit, chez ce grand homme, une sensibilité très vive ; elle s'alliait avec une grande gaieté et une verve toute espagnole. Il offre ainsi à Orsini ses précieux textes inédits *De legationibus* : « Croyez-moi, cela vaut la peine qu'on l'imprime, qu'on le traduise, qu'on en fasse du bouilli, du rôti, des *pasticci*, tout ce que vous voudrez⁵. » Sous cette forme familière, il exprime souvent des

1. *L. c.*, p. 245.

2. *L. c.*, p. 245 (1^{er} oct. 1561).

3. *L. c.*, p. 348 et *Vat.* 4105, f. 245 (12 nov. 1566).

4. Agustin parle avec amertume de Latini, *l. c.* p. 261 (2 mai 1577). Orsini écrit à Pinelli le 16 janv. 1580 : « Di monsig^r A. Augustino non havemo lettere e più di due anni, sdegnato per certi versi che li fece messer Latino, benché non doveriamo patire noi altri ; ma quell' huomo sic πέρυσι. » (*Ambros. D.* 423.)

5. *L. c.*, p. 258. (Il y avait beaucoup de désintéressement dans cette boutade.) Le 20 nov. 1559, pendant le conclave, il écrit de Palerme (p. 242) : « Pourquoi donc vos Très Révérends ne nous font-ils pas un beau pape ? j'entends un bon pape, car un beau, c'est bon pour les portraits. » Ailleurs

idées fort graves, et je veux citer encore ce qu'il écrit à Orsini à propos des découvertes d'antiques faites par Ligorio : « Pour moi, je doute que ce soit bien la peine de déterrer toutes les statues nues ; nous n'en tirons aucune information nouvelle, et cela fait mauvais effet de voir ces dieux termes si mâles de la vigne Cesi, de la vigne Carpi, et cet Hermaphrodite avec le Satyre dans la chapelle, et la vigne du pape Jules avec toutes ces Vénus et autres légèrétés. Sans doute cela sert aux savants et aux artistes ; mais les étrangers s'en scandalisent bêtement (*li Oltramontani si scandalizzano bestialmente*) et *fama malum vires acquirit eundo*. C'est ainsi que votre *Urbs alma Regina provinciarum* laisse perdre ses provinces¹. » Ainsi raisonnait l'évêque de Tarragone qui avait voyagé et qui connaissait mieux que nos érudits romains le monde troublé du xvi^e siècle.

On sait la défiance qui régnait chez eux pour les pays où dominait la Réforme ; ils avaient toujours peur d'entrer en correspondance avec des gens peu sûrs et d'avoir affaire à des protestants. Les rapports d'Orsini avec l'Allemagne étaient donc fort réservés. S'il accueillit Gaspard Scioppius avec tant de familiarité et lui ouvrit sa bibliothèque, c'est que celui-ci venait de se convertir au catholicisme². Il recevait du reste des lettres écrites de Cologne par Jean Metellus³, de Bâle par Talmann, d'Augsbourg par le médecin Adolf Occo⁴, de Nuremberg par

p. 252) : « Je reçois le *Thesaurus* grec de Henri Estienne ; c'est un grand *cicalone* qui blâme les autres et n'est pas parfait. » Les mots piquants d'Agustin éclatent brusquement au milieu des discussions de numismatique ; parfois même il fait servir l'archéologie à des parodies amusantes, comme dans la lettre où il établit ses titres au droit de cité (p. 233).

1. Dans la lettre du 12 nov. 1566.

2. Il était à Rome en 1599 ; il y a à la bibliothèque de Berne une lettre où il explique les motifs de sa conversion à Jacques Bongars : « Romae, in aula cardinalis Madrucii a. d. 30 oct. 99. » V. plus haut, p. 42.

3. V. plus haut p. 6. Le *Vat.* 4103, f. 112, contient une lettre à Orsini (VIII Kal. Jun. 1578) où Metellus se réclame de son amitié étroite avec Agustin et des souvenirs de Panvinio et d'Egio, très liés avec lui quand il était à Rome. Il parle des écrits de Panvinio « quorum, ut audio, es haeres », et demande, pour ses travaux de chronologie, la collection des éclipses antérieures à l'ère chrétienne, que Panvinio avait faite et devait lui envoyer. Il a su par Agustin l'apparition des *Familiae Romanae*, mais il ne les a pas vues : « quae enim istae eduntur nunquam huc perveniunt. » Cf. *Corresp. de Plantin*, p. p. M. Rooses, t. II, p. 127. — V. de Metellus une grande lettre à Sirieto sur les affaires religieuses des Pays-Bas (Colon. VIII. Kal. maias 79) dans le *Vat.* 6193, part. II, f. 411.

4. Avec Talmann et Occo, Orsini entretenait une correspondance exclu-

Paul Melissus¹. Il fut aussi extrêmement serviable pour Jean Gruter et pour ses amis, Marc Velser, Gutenstein, etc., et nous avons constaté déjà sa part de collaboration dans la préparation du *Corpus*².

Parmi les érudits allemands liés avec Orsini, Jean Sambucus et Sylburg méritent une mention spéciale. Le savant viennois avait visité Rome en 1563³. Il y avait fait de nombreuses relations, notamment avec Achille Estaço, Paul Manuce et le cardinal Sirleto. Dès 1564 commençait sa correspondance avec Rome ; les médailles et les manuscrits y jouaient un grand rôle⁴ ; il envoyait des inscriptions à Orsini et lui demandait en échange, ainsi qu'à Sirleto, des secours et des collations pour son *Dioscoride*⁵. En 1583, Frédéric Sylburg fut mis en rapport avec Orsini par Sambucus ; il préparait alors à Francfort, chez Wechel, son édition de Denys d'Halicarnasse, et désirait se servir des corrections qu'Orsini avait faites sur ce texte. Après avoir tardé

sivement numismatique, comme le prouve la lettre de ce dernier au *Vat.* 4103, f. 9 (Aug. Vind. postr. Kal. nov. 1590).

1. Lettre V de l'Appendice IV.

2. V. p. 36. Scioppius parle en janvier 1600 des services qu'Orsini rend au recueil de Gruter : « ... alias quoque plures [inscriptions] a Fulvio et Horatio de Valle ICto Romano et Iosepho Castalione impetrarem, ut sperem Gruterum magnum libro illo facturum operae pretio. » (Burmans, *Syll. epist.*, t. II, p. 49.)

3. Le ms. théologique grec 96 de la bibliothèque impériale de Vienne (commentaire de Nicéas sur seize discours de S. Grégoire de Nazianze) a été acheté de Fulvio Orsini par Sambucus en 1563, comme l'indique à la fin une note autographe de celui-ci signalée par Lambecius. *Comment. de Aug. Biblioth. Caesarea Vindobon.*, éd. Kollar, I. III, p. 495.

4. Voici la date des lettres à Orsini : *Vat.* 4103, f. 44, idib. apr. 1564 (v. plus haut p. 55) ; *Vat.* 4105, f. 90, 16 Kal. oct. 1575 ; f. 91, 8 déc. 1575 ; *Vat.* 4104, f. 155, 6 août 1578 ; *Vat.* 4103, f. 102, Kal. sept. 1582 ; *Vat.* 4104, f. 113, 15 nov. 1583. Dans cette dernière lettre, il dit qu'il envoie le *De legationibus* d'Orsini jusqu'en Pologne, pour offrir à des gentilshommes ; à voir aussi pour Henri Estienne, qui abandonne presque l'imprimerie et « suo se genio solo iam oblectet ».

5. *Vat.* 6191, part. II. f. 448 (Vienne, 9 fév. 1573) : « Cuius autem praecipue causa ad. V. Ill. A. scribo, est ut suppliciter exorem aliquod subsidium in editionem Dioscorideam, qua de re saepe Fulvium Ursinum... impetravi. Quartus instat annus, cum id consilium ceperim ; coepta collatione aliquot manuscriptorum vetustissimorum codicum, a multis adiutus sum viris doctis, qui lectiones suas indicibus perscriptas ad me miserunt. Sola Roma deest, hoc est commoditas bibliothecarum et aliquorum amicorum, qui cum scriptis editione graecolatina parisiana per paginas collatis observationes submittant. Obsecro, Doctiss. Card..... da negotium Fulvio vel aliis... (En post-scriptum :) Paulo Manutio ternas de ipso hoc negotio scripsi ; nihil respondet. » — Le 8 déc. 1575, c'est à Orsini que Sambucus s'adresse (*Vat.* 4105, f. 91) : « Mando per il R^{mo} Vescovo Delphino Nonsio di S. S^{ta} quelli rami di lege Thoria... Solamente priego che mi mandiate

assez longtemps, Orsini se décida à envoyer son manuscrit par l'entremise de Pinelli¹; mais il arriva un peu tard, quand l'impression était assez avancée, et on ne put en utiliser qu'une petite partie. Sylburg offrit un exemplaire au cardinal Farnèse, un autre à Orsini, et demanda d'autres notes réunies par Orsini sur les auteurs de l'*Histoire Auguste*; il comptait aussi sur lui pour l'aider à publier Zosime, dont il n'avait pu se procurer en Allemagne qu'un texte tronqué². Orsini se souciait peu, je crois, de collaborer à l'édition d'un historien aussi suspect pour l'orthodoxie qu'était alors Zosime³; il trouva pour prétexte qu'on avait fait trop peu de cas à Francfort de ce qu'il avait envoyé sur Denys pour qu'il prit la peine de faire d'autres envois⁴. Sylburg ne se laissa pas décourager par ce refus; nous le retrouvons plus tard en 1593, obtenant d'Orsini des notes sur Théodoret, et renouvelant ses instances pour chacune de ses nombreuses publications sacrées ou profanes⁵.

Si Fulvio Orsini se méfiait des Allemands, il aimait moins encore les Français⁶. Le plus célèbre des Français résidant à Rome, Muret, ne paraît pas avoir eu son entière sympathie⁷. Il avait cependant avec lui une certaine intimité⁸; et peut-être lui

quelle osservatione in Dioscoride. Et benche il mio Dioscoride ho già mandato alla stampa corretto per 7 copie antiche e miei altre osservatione rare delle piante e notis adjectis de Controversiis Herbariorum καὶ διζοτήμων, tamen si mandarete e si sarà qualche cosa digna, subito manderò al Henrico Stephano, che li metta in el termio. Io ho trovato molti capi legitimi non visti del Dioscoride, etc... Salutate il nostro Statio dottissimo et Fonteio, ante omnes R^{omani} cardinalem Schirlettum [sic] patronum literatorum literatissimum. »

1. Lettre d'Orsini à Pinelli, 26 janv. 1585 (*Ambros. D.* 422).

2. Cf. Lettre VI de l'Appendice IV.

3. V. les *Lettres inédites de Muret* publiées dans les *Mélanges Graux*, Paris, 1884, pp. 390, 392, 394. Je reviendrai très prochainement sur la question de Zosime en publiant la *Correspondance entre Claude Dupuy et Gianv. Pinelli*.

4. Une copie de la lettre d'Orsini (Rome, 7 fév. 1588) a été envoyée à Pinelli et se trouve dans l'*Ambros. D.* 423 inf. f. 234. De même une copie d'une lettre de Sylburg (Francfort, 2 nov. 1587) se trouve au f. 230 du même manuscrit.

5. Cf. lettres VII et VIII de l'Appendice IV.

6. La plus ancienne relation française d'Orsini dont je trouve trace est avec Joachim du Bellay; le fait est rendu au moins vraisemblable par leur liaison commune avec Possevino (v. plus haut p. 7) et aussi avec Annibal Caro, Basilio Zanchi et Lorenzo Gambara; on verra en effet des épi grammes dédiées à tous ces amis d'Orsini dans les *Ioachimi Bellaii Andini poematum libri quatuor*, Paris, F. Morel, 1558, ff. 17 et 18.

7. Lettre à Pinelli du 14 octobre 1580: « Dal Mureto non bisogna pensare haver cortesia, perche è huomo troppo interessato. » (*Ambros. D.* 422).

8. Il y a deux billets de Muret à Orsini, indiqués par M. Dejob

devait-il la connaissance de ces « gentilshommes limousins », qui, vers 1583, donnaient à notre Romain, curieux de toutes choses, des leçons de provençal¹. Il travailla aux côtés de Pierre Morin, dans les commissions pontificales ; quant à Paul Vialard, qui occupait à la Sapienza la chaire de Camozzi, nous avons aussi le témoignage de ses relations avec Orsini². L'œuvre la plus importante peut-être faite à Rome par un Français, au xvi^e siècle, l'a été avec la collaboration de notre savant ; je veux dire la restitution idéale de la Rome antique, exécutée par le graveur et architecte Etienne Dupérac, en 1574 ; on sait l'intérêt qu'offre encore aujourd'hui cette grande planche, pour laquelle l'archéologue a constamment guidé le travail de l'artiste³.

Je parlerai ailleurs du voyage à Rome de Claude Dupuy, dans l'hiver de 1570-1571, et de l'accueil excellent que lui fit Orsini, en mettant sa bibliothèque à sa disposition, en lui prêtant des livres, en facilitant de toutes manières ses travaux⁴. Le jeune savant ne fut pas ingrat puisqu'il fit don à Orsini, à son retour en France, de deux importants fragments paléographiques ; toutefois Orsini parut plus mécontent de ses retards que

fluence du Concile de Trente... p. 379) ; l'un est relatif au mot *ecloga*, l'autre est une recommandation pour un des anciens élèves de Muret à Venise, Gabriele Bartolucci. Les noms que je trouve dans ces billets montrent qu'ils sont, l'un antérieur à 1565, l'autre antérieur à 1567. (Vat. 4104, f. 95 ; 4105, f. 72).

1. Cf. lettre d'Orsini à Pinelli du 11 juin 1583 (*Ambros. D.* 422).

2. Lettres à Pinelli du 24 juin et du 2 juillet 1583. Cf. la lettre de Nicolas Audebert du 13 oct. 1583.

3. La part d'Orsini dans le travail est attestée par Giov.-Giac. de Rossi (*de Rubens*), au texte qui accompagne le tirage de F. Villamena, 1674. Dans sa dédicace à Charles IX (*Romae Kal. april. CIO. IO. LXXVIII*), Dupérac ne mentionne pas Orsini ; il parle seulement des secours qu'il a reçus du cardinal Farnèse et de plusieurs savants, pour cette œuvre considérable, où furent utilisés les fragments du plan Capitolin découverts sous Pie IV. Voici le titre qui court dans le haut de la planche : *Urbis Romae sciographia ex antiquis monumentis accuratiss. delineata*. Au cartouche de la dédicace : *Excudebat Romae Laurentius della Vacherie*.

4. Le récit de ce voyage, d'après les documents des bibliothèques italiennes et françaises, accompagnera ma publication de la correspondance entre Dupuy et Pinelli. Je me contente de citer d'avance comme témoignage des bons souvenirs laissés à Rome par Dupuy la lettre d'Orazio Amaduzzi (*H. Amadutius Ravennas*) écrite à Rome, le 24 mars 1571 ; on y voit qu'Orsini avait l'érudition de Dupuy en grande estime. (Bibl. Nat. de Paris, Dupuy 690, f. 22.)

touché de sa générosité¹. Au reste, volontiers il parle mal des Français ; les documents, il est vrai, se taisent sur les griefs qu'il eut contre nos compatriotes ; mais leur légèreté toujours proverbiale suffit à expliquer qu'ils n'aient pu plaire à sa gravité romaine. Quelques-uns cependant lui ont payé un beau tribut d'hommage². Il y avait à Orléans un singulier écrivain, nommé Germain Audebert. Ce savant homme, « le Virgile orléanais », a écrit trois poèmes sur trois grandes villes d'Italie, Venise, Rome et Naples³. Le poème *Roma* fut dédié au cardinal Farnèse ; après lui, chaque grand personnage de la ville était loué en dix ou quinze hexamètres et les savants avaient aussi leur petit éloge. Orsini est certainement le mieux traité :

... Quantumvis fulvo late resplendeat auro
FARNESI alta domus, signis decorata vetustis,
Regifico luxu, tamen hanc mage FVLVIVS ornat
Per totum chartis scintillans aureus orbem⁴.

Pour être sûr qu'il n'y aurait pas de maladresses et qu'il dirait bien ce qui pouvait être le plus agréable au cardinal et à tous les Farnèse, Audebert avait envoyé son manuscrit à Orsini. Celui-ci le lut, ainsi que Pietro Angeli da Barga (*Bargaeus*), et le mit sous les yeux du cardinal ; on attendit les corrections d'Orsini pour imprimer le livre à Paris ; elles arrivèrent par l'intermédiaire de Jacopo Corbinelli, qui résidait alors à la cour de Henri III. L'ouvrage valut à son auteur, entre autres avantages, d'être fait chevalier par le roi ; les lettres flatteuses qu'Orsini recevait du père et du fils laissent un peu trop sentir qu'ils comptaient sur lui pour réveiller à son tour

1. V. les détails au chap. III.

2. Dans le grand *Cicéron* de Lyon (1577-78), Orsini figure en bonne place dans l'énumération de Lambin, au milieu de sa préface au lecteur, où il n'est pas question de Cicéron : Orsini ne publia qu'en 1579, chez Plantin, une partie de ses notes sur cet auteur.

3. Il avait visité l'Italie autrefois, et son fils Nicolas Audebert était parti à la fin de 1574 pour y faire un long voyage d'instruction. (*Ambros. T.* 167, f. 204 ; Paris, Bibl. Nat., *Dup.* 712, f. 7, 10, etc.)

4. Je cite d'après le ms. ; on retrouve les mêmes vers dans *Germani Audeberti Aurel. Roma. Ad illustr. card. Al. Farnesium...* Paris, Jacques du Puys, 1585, p. 4. Les autres savants loués sont Sigonio, Pompilio Amaseo, Gianangelo Papio, Vettori, Corbinelli, Muret, Orsini, P. Angeli da Barga, en général tous ceux que le fils d'Audebert a vus en Italie ou dont il a suivi les leçons. G. Audebert rappelle son propre voyage (p. 2) et surtout dans sa *Parthenope* parue la même année chez le même libraire (p. 33, sqq.). Son poème *Venetiae* avait été imprimé à Venise, chez Alde, en 1583.

la générosité du cardinal Farnèse: « Sa Seigneurie Illustrissime fait grand compte, nous le savons, des savants éminents comme vous, si tant est qu'il y ait à présent des savants comme vous à Rome, après les grandes pertes de ces dernières années; pour nous, nous ne connaissons plus en Italie que vous et le signor Pietro da Barga, les autres érudits n'ayant pas encore fait voler leur renommée jusqu'en France ¹. » Je manque de renseignements sur la suite des rapports d'Orsini avec les Audebert; mais j'ai retrouvé l'exemplaire manuscrit du poème qui fut envoyé à Rome et qui est certainement un des chefs-d'œuvre de la calligraphie française au xvi^e siècle ².

Parmi les Français qui visitèrent Orsini à Rome, au temps de sa gloire, je dois citer encore le conseiller Jacques Gillot ³, François Garrault ⁴, Le Jay, l'un des imprimeurs Nivelles ⁵, Jean Courtier ⁶, etc. Il eut des relations assez étroites avec Louis d'Abain de la Rochepozay, le savant ambassadeur ami de Scalliger, qui correspondait avec Vettori et prenait à Rome les

1. Lettre en italien du 27 mai 1586. Je consacrerai prochainement une étude aux deux Audebert et aurai occasion de revenir sur leurs rapports avec Orsini. — Sur la pénurie de savants en Italie, à ce moment du siècle, v. le remarquable témoignage de Fr. Modius dans une lettre de 1583 à Juste Lipse: *...Italiae hoc genere effoeta iam videtur (Syllog. epist. de Burmann, t. I, p. 107)*. On doit remarquer que cet épuisement n'était pas seulement senti à l'étranger; cf. les lettres de Latini et de Camillo Paleotti, qui s'en plaignent l'un à l'autre en 1584. (*Lat. Lat. Viterb. epistolae...* Rome, 1659, p. 277). En réalité, cela n'est juste que pour l'érudition classique.

2. A la bibliothèque de Naples, V. E. 42. Un exemplaire de la *Roma* d'Audebert figure à notre Appendice I, sous le n° 26, parmi les livres d'Orsini; il est évident que le premier, qui porte un ancien n° 45, était destiné au cardinal. Les encres d'or et de couleur apparaissent à chaque instant. A la fin sont plusieurs pièces composées par les amis de l'auteur sur la magnifique écriture de son fils.

3. V. la lettre II de l'Appendice III. Sur Jacques Bongars, v. plus haut, p. 56.

4. V. la lettre IV de l'Appendice III. Garrault était revenu de Rome au printemps de 1584 apportant des commissions pour Nicolas Audebert.

5. Nicolas ou Robert, l'un des fils de Sébastien.

6. La lettre du théologien Courtier (*J. Curterius*) écrite de Paris le 1^{er} août 1583, accuse réception d'une lettre d'Orsini du mois d'avril précédent, que lui avaient remise les gentilshommes français *Arnaldus* et *Sampereus* à leur retour de Rome. Il se félicite du souvenir que gardent de lui Orsini et les cardinaux: « Et quoniam operam meam denegare tantis viris duxi iniquum atque impium, Nivellii F. typographum, qui te Romae superioribus annis convenit, ad me statim eo fine evocavi, ut si libellum Basilii, quem postulat illustriss. card. Carafa, excusurum se reciperet, ad eius versionem me statim accingerem. Novi enim in Gallia etiam frigere literarum Graecarum studium, nec sine dispendio typographorum excudi rursus quae semel in lucem graece prodierunt. Sed illustriss. cardinalium nomine, quorum favore iactura ista pensari alias queat, excusurum se recepit. Ego igitur,

leçons de Muret¹. Orsini avait peut-être connu autrefois Scaliger lui-même²; et on peut croire, avec grande vraisemblance, qu'il vit Montaigne, si bien accueilli à Rome dans le monde ecclésiastique et érudit³. En 1574, vint en Italie cette fameuse ambassade de Paul de Foix, qui comptait tant d'érudits distingués, Arnauld d'Ossat, Charles Utenhove, Hubert van Giffen⁴ et celui qui devait être le plus illustre, Jacques-Auguste de Thou. A Rome, Paul de Foix et sa suite furent logés à l'*Araceli*, et De Thou, dans ses *Mémoires*, énumère les savants qu'il fréquenta pendant les six mois de son séjour : Muret d'abord, qu'il quittait à peine et qui lui fit connaître Paul Manuce ; puis Latino Latini,

qui totus in Eusebio adversus Marcellum versabar, ad *Basilii Ethica* me iam converto, ut quam citissime fieri queat, iisdem plane characteribus et forma etiam elegantiore quam postulas, in lucem prodeant. — Mittam brevi et Hieroclem in Pythagoreorum versus, graece nunquam editum et latine nuper a me factum multisque locis emendatum. » (*Vat.* 4103, f. 50.) Il y a une lettre du même savant à Sirleto, où il parle de son travail critique sur Hiéroclès ; elle est datée de Bologne, avril 1581, et se trouve au *Vat.* 6194, f. 25.

1. J'ai trouvé un témoignage, assez intéressant pour Orsini, de ses relations avec notre ambassadeur. Voici ce qu'écrit Nicolas Audebert à Dupuy, d'Orléans, le 13 janv. 1579 : « Monsieur, je receuz hier lettres de Rome de la part de mons^r l'Ambassadeur d'Abins lequel me mande vous avoir depuis nagueres escript, dont il attend vostre reponce de jour a aultre : et me charge vous en advertir, affin que le plus tost qu'il vous sera possible, il entende de voz nouvelles : et au cas que ses lettres ne vous eussent encores esté rendues, il me mande qu'il vous a prié par ses dernières au nom du Sgr Fulvio Ursino luy adresser par dela quelque homme de bien d'Imprimeur qui veille [sic] entreprendre d'imprimer quelques œuvres siens en beaux caractères, et entre les aultres d'en parler à Patisson. » [Orsini est pressé d'avoir la réponse et, si Dupuy ne peut écrire, Audebert s'offre à la lui transmettre]. Paris, Bibl. Nat., *Dup.* 712, f. 2. Sur des présents de livres de Louis d'Abain à Orsini, cf. lettre XI de l'Appendice II.

2. Scaliger a été à Rome en 1565 et en 1566, dit-il dans les *Scaligerana*. A propos du *Carmina IX feminarum* d'Orsini, qu'il demande à Pierre Pithou dans une lettre du 8 nov. 1571, il dit : « Desja moi estant à Rome je fus adverti de Paulus Manutius touchant ledict livre et ce qu'il contient. » Il en reparle le 13 févr. 1572. (*Lettres franç. inéd. de Jos. Scaliger*, p. p. Tamizey de Larroque, pp. 13 et 18.) Il est possible que Manuce ou Panvinio ait fait connaître Scaliger à Orsini.

3. Montaigne connaissait à Rome Muret et Vialard, de qui il parle dans son journal ; il était reçu chez Louis d'Abain ; or ces trois personnages étaient liés avec Orsini. Il y a un passage connu de Montaigne qui pourrait regarder ce dernier : « Disnant un jour à Rome avec notre Ambassadeur, où estoit Muret et autres sçavans, je me mis sur le propos de la traduction françoise de Plutarque... » (*Journal du voyage de Michel de Montaigne en Italie... en 1580 et 1581* (note de Querlon), nouv. éd., Rome et Paris, 1774, t. II, p. 9 (sur Vialard, p. 28)).

4. Il est question d'Orsini dans une lettre de Van Giffen (*Giphanius*) à Muret, publ. par Lazzeri, *Miscellanea ex mss. libris Collegii Romani*, Rome, 1757, t. II, p. 466.

Gambara et Fulvio Orsini ¹. C'est même Orsini que De Thou vit le plus souvent après Muret, et il se souvint plus tard de cette précieuse intimité, quand il inséra dans son *Histoire* l'éloge du grand archéologue ².

A la fin de 1584, Pierre Daniel, d'Orléans, se mit en relations avec Orsini. Il préparait alors sa célèbre édition de Virgile et de Servius, à laquelle s'intéressa si longtemps l'érudition contemporaine ³. Il croyait qu'Orsini avait en mains une partie du manuscrit de Servius qu'il possédait lui-même, et il le pria de lui en faire part. C'était le fragment qui contenait aussi Philargyrius, comme Orsini l'avait déjà constaté ⁴; celui-ci ne se souciait pas d'en faire part à des étrangers. De toutes parts cependant les lettres lui arrivèrent : beaucoup de gens qu'il avait connus à Rome, Gillot qui avait vu son manuscrit, Garrault, Bongars, lui écrivirent pour appuyer la requête de Daniel ; les Italiens en résidence à Paris, Guido Lolgi, Corbinelli, Pietro del Bene, s'en occupèrent également ⁵. On lui demandait de prêter son texte dans l'intérêt général de la république des lettres ; on lui promettait qu'on l'éditerait exactement suivant ses avis ; on le suppliait tout au moins de le faire imprimer à Rome, afin que les savants parisiens pussent l'étudier. C'est à ce dernier

1. On ne résiste pas au plaisir de citer le latin de De Thou : « Heic crebro ventitare Muretus, qui et inde Thuanum semel atque iterum ad Paulum Manutium iam decumbentem deduxit. Vidit et in urbe Latinum Latinium, Laurentium Gambaram, et omnium secundum Muretum familiarissimum Fulvium Ursinum, qui in Farnesianis aedibus habitabat. Iam Octavianus Pantagathus ad meliorem vitam migraverat, cuius magnum in literis nomen ; et dignus tanto magistro discipulus Onuphrius Panvinus, Scaligero cum Romae esset ob raram in omni antiquitate Romana seu profana sive sacra doctrinam et patriae ratione percharus, Panhormi in Sicilia nuper fati decesserat. » (*De Vita sua*, lib. I, au t. VII, de l'édition de Londres, 1733, pp. 22-23).

2. « Fulvius Ursinus patria Romanus vir graece latineque doctissimus ac purioris antiquitatis indagator diligentissimus qui complura veterum utriusque linguae scriptorum monumenta aut primus edidit aut edita dedit meliora. Arcta cum O. Pantagatho, G. Faerno, L. Latinio, Paulo Manutio studio rum consensione coniunctus, ac praecipue cum Antonio Augustino, quamdiu Romae fuit ; cuius, postquam in Hispaniam discessit, plurimas lucubrationes sua industria publicavit. .. Ineunte maio obiit. » (*Jac. Augusti Thuanii historiarum sui temporis tomus V*, édition de Londres, 1733, p. 847 ; s. a. 1600.) Cf. *Eloges des hommes savans tirez de l'hist. de M. de Thou, avec des additions...* par A. Teissier, t. IV, Leyde, 1715, pp. 364-369.

3. L. Jarry, *Pierre Daniel... et les érudits de son temps*, Orléans, 1876, p. 81.

4. Cf. p. 52 et la lettre V de l'Appendice III.

5. J'ai réuni dans l'Appendice III ce qui reste de cette correspondance, caractéristique et ignorée.

parti qu'Orsini se résolut; il publia son *Philargyrius* dans le recueil de 1587; il rappela dans sa préface les prières répétées qu'il avait reçues de Paris et s'excusa du retard mis à y satisfaire par les travaux absorbants qu'il venait d'avoir pour la Bible grecque ¹.

Par les nombreuses correspondances que je viens d'indiquer entre Fulvio Orsini et les étrangers, on peut juger de l'étendue de celles qu'il entretenait avec l'Italie ². Ce sont pour la plupart des lettres savantes consacrées à l'examen et à la discussion d'une question érudite, ou bien des lettres d'affaires, relatives aux achats ou aux échanges de livres et d'objets de collection. Orsini n'écrit jamais quand il n'a rien à dire; aussi ses lettres nous apprennent-elles toujours quelque chose; cela les distingue de ces productions épistolaires, imprimées ou non, que les derniers cicéroniens multipliaient encore de son temps. Il préfère se servir de l'italien, qui exclut pour lui toute préoccupation littéraire. Ses amis imitent d'ordinaire son exemple. Parmi les correspondances que j'ai recueillies, trois plus étendues méritent d'être signalées à part, celles de Piero Vettori, de Carlo Sigonio et de Gianvincenzo Pinelli. Ce sont précisément les trois meilleurs amis que Fulvio eut en Italie, hors de Rome, et ceux dont le commerce fut le plus intime et le plus suivi. Le souvenir de sa liaison avec ces grands hommes fournira quelques traits de plus au portrait de notre savant et au tableau de la société contemporaine.

Les relations d'Orsini avec Vettori remontaient au moins à 1559: celui-ci le faisait remercier, dans une lettre à un ami commun, de la courtoisie qu'il mettait à lui envoyer des leçons et des collations de manuscrits ³. Vers le même temps, il écrivait dans ses *Variae lectiones* ce beau témoignage sur le jeune romain: « Auxilio autem mihi fuit ad hunc locum restituendum magni ingenii raraeque eruditionis iuvenis, Fulvius Ursinus,

1. « Nam superiore anno cum multi et quidem nobiles et eruditi viri ex Gallia pluribus ad me diligentesque scriptis litteris, eius libri exemplum, ut Lutetiae ederetur, paene convitio efflagitassent... »

2. La liste de ses correspondances en Italie serait toujours incomplète. J'en ai indiqué ou utilisé un grand nombre dans les diverses parties de ce livre; le lecteur, désireux de se renseigner sur tel ou tel nom, peut se reporter à l'index.

3. Vat. 4104, f. 302 (Florence, 16 mars 1559): « ...Io hebbi con questa seconda quelle correttioni sopra questo libro della Poetica [d'Aristote] et ne ringratio assai et voi et messer Fulvio, il quale mele manda, et certo è stata gran cortesia et genilezza questa sua. »

qui cum hanc fabulam contulisset cum antico et eodem fideli libro, quaecumque illic repperit a pervulgata lectione variata ad me amanter misit, ut est humanissimus et optimorum auctorum omni ratione expoliendorum studiosissimus; quam etiam ipsius laudem naturaeque bonitatem celebravit vir doctissimus et de omni vetere memoria egregie meritus, Carolus Sigonius, cum et ipse, in re quae faceret ad institutum quoddam veterum Romanorum cognoscendum, liberaliter ab eo adiutus fuisset¹. »

A son passage en Toscane, en 1565, Orsini alla voir le savant florentin à sa maison de campagne sur la route de Rome ; cette visite resserra leurs liens ; quoique habitué à recevoir beaucoup d'hommages de toute l'Italie lettrée, Vettori parut particulièrement sensible à celui d'Orsini, et c'est de cette époque que date leur correspondance². Elle fut assez régulière et dura jusqu'à la mort de Vettori en 1584³. Ce qui nous en reste témoigne des services que les deux érudits se rendaient l'un à l'autre. Vettori faisait pour Orsini des recherches dans la bibliothèque Laurentienne, auxquelles le Romain répondait en envoyant des renseignements pris à la Vaticane ou chez le cardinal Farnèse. Ils se communiquaient par voie sûre leurs plus précieux manuscrits : Vettori, ne pouvant envoyer son vieux Térence, qu'il avait offert au grand-duc, envoyait du moins celui qui lui venait de Politien et qui portait des notes de Colocci⁴. Il apprenait à Orsini,

1. *Variae lectiones*, éd. avec treize nouveaux livres, Florence, 1569 ; p. 201. Vettori parle d'Orsini à propos de la restitution d'un passage très corrompu de l'*Hécube* d'Euripide, dans son livre XXVI, ch. xxii ; c'est le livre qu'il a ajouté le premier à l'édition de Lyon (1554), qui en comptait seulement vingt-cinq.

2. Cf. *Petri Victorii epistolarum libri X, orationes XIII...* Florence. Giunta, 1586, in-fol., p. 137. Lettre datée *Flor. V. Kal. mai* 1566. C'est, à ma connaissance, la seule lettre à Orsini qui ait été imprimée. L'original est en double exemplaire au *Vat.* 4103, ff. 4 et 46 (le premier daté *VI Non. mai.* 1566). Vettori remercie Orsini d'être venu le saluer à la campagne, comme font les érudits, en septembre spécialement ; il envoie sa lettre par Angelo Gucciardini, neveu de l'historien Francesco, ambassadeur du grand duc de Toscane près du pape.

3. Pas une seule des lettres d'Orsini à Vettori n'a été recueillie dans la correspondance publiée par A. M. Bandini dans les *Clarorum Ital. et Germ. epistolae ad P. Victorium*, Florence, 1758-60, 2 vol. in-4. Cela vient sans doute de ce que la plupart étaient en italien. Il y a dans le *Vat.* 9063, f. 174 a b c d, deux minutes de lettres latines adressées par Orsini à Vettori, en 1570 et 1571, sur des matières épigraphiques (signalées au *Corpus*, vol. VI). La grande série des lettres d'Orsini au savant florentin est dans les papiers de celui-ci ; on les trouve au British Museum, *Addit. ms.* 10270 ; elles vont de 1567 à 1582, et figureront dans la publication annoncée plus bas.

4. *Vat.* 4105, f. 263 ; Vettori à Orsini (Florence, 19 avril 1567). *British Mus., Add. ms.* 10270, f. 17 ; Orsini à Vettori (Rome, 29 juin 1567).

ou moment où celui-ci préparait ses *Imagines*, dans lesquelles les hermès tiennent tant de place, ce qu'on pouvait trouver à Florence en objets de ce genre ¹. Au moment de ses grandes acquisitions d'autographes de Pétrarque, Orsini, sur une indication de Pinelli, demandait s'il y avait en Toscane des manuscrits analogues ; Vettori rassurait son ami sur la rareté de ses trésors ². Ils s'offraient réciproquement leurs ouvrages, échangeaient leurs lumières sur des points douteux de critique, se communiquaient des textes. Orsini envoyait à Vettori des inscriptions de sa collection pour utiliser dans ses ouvrages, et le tenait au courant de ce qu'on découvrait à Rome en monuments épigraphiques ³. On a vu que Vettori s'était occupé personnellement de faire imprimer le *Festus* d'Orsini chez les Giunta, ses imprimeurs attitrés. Le vénérable Florentin n'est pas seulement un des premiers philologues du xvi^e siècle ; c'est encore, comme on sait, un grand écrivain italien ; son style nerveux, précis, allant droit au but, se retrouve dans ses lettres inédites à Orsini ⁴.

La correspondance de Sigonio avec Orsini avait commencé un peu plus tôt que la précédente. Orsini avait bien moins de différence d'âge avec le savant de Modène qu'avec Vettori ; il en résulta tout de suite dans leurs rapports une familiarité plus grande ⁵. La plus ancienne lettre que j'aie trouvée de Sigonio à Orsini est datée de Venise, le 12 mai 1559 ⁶ ; Orsini avait demandé où en était le *Festus* d'Agustin qu'on y imprimait, et prié Sigonio de surveiller lui-même le tirage. Celui-ci répondait qu'on pouvait compter sur lui et dans plusieurs lettres suivantes tenait au courant de l'impression et de l'expédition du volume ⁷. En 1563, Sigonio, qui est à Padoue, se félicite de la

1. Vat. 4104, f. 241 ; id. (6 nov. 1568).

2. Vat. 4105, f. 92 ; id. (22 avril 1581).

3. British Mus., *Add. ms.* 10270. (Lettres du 10 oct. 1570, 27 juillet et 22 sept. 1574, 24 juillet et 4 nov. 1575, etc.).

4. Les lettres de Vettori et celles de Sigonio à Orsini sont sous presse et vont paraître avec une annotation sous ce titre : *Correspondance inédite de Piero Vettori et de Carlo Sigonio avec Fulvio Orsini*. J'y renvoie pour les détails des sujets que je ne puis qu'effleurer ici.

5. V. la note précédente. On vient de voir qu'Orsini rendit de bonne heure à Sigonio, comme à Vettori, des services philologiques ; il lui communiqua, entre autres mss., un *Fronton* de la bibliothèque du cardinal Rannuccio. (*C. Sigonii opera omnia*, éd. Argelati, Milan, 1732-37, in-fol., t. VI, col. 671).

6. Vat. 4105, f. 36. Sigonio s'occupait déjà du *Festus* depuis plusieurs mois. (Cf. *Augustini opera*, t. VII).

7. Cf. Vat. 4105, *passim* et *Sigonii opera*, t. VI, col. 999 sqq. (Lettres à Panvinio).

nouvelle que vient de lui apprendre son ami, la découverte des *Sassi trionfali*, qui vont éclaircir ses propres travaux : « En vérité, dit-il, quand je m'occupais de ces études, je ne faisais à Dieu qu'une seule prière, c'est qu'on découvrit de mon vivant tout ce qui doit être découvert sur l'antiquité romaine, et qu'après moi on ne trouvât plus rien¹. » Et le bon Sigonio est heureux que les inscriptions nouvelles lui fournissent l'occasion de rectifier les erreurs qu'il a commises : « Cependant, ajoute-t-il, je croyais qu'un fragment si considérable nous aurait apporté encore plus de renseignements. » Peu de temps après, Orsini voit Sigonio à Bologne, et il écrit à ses amis de Rome le plaisir et le profit qu'il trouve à fréquenter un homme d'un si aimable caractère et d'une érudition si prodigieuse : « Il a décidé, à ce que je vois, répond Bagatto, de ne laisser aucun petit morceau d'antiquité sans en faire l'anatomie². » A partir de ce moment, Sigonio écrit plus fréquemment : la bonhomie de sa nature se montre dans son style ; il s'intéresse en toute amitié à ce qui arrive à Orsini ; il lui parle avec abandon des grands travaux qu'il entreprend sur l'histoire romaine ou italienne : « Je vois, dit-il, tout le monde écrire des *variae lectiones*, ce qui équivaut à dire *quicquid in buccam* ; c'est bien autre chose de s'attaquer à un sujet où les anciens ne nous guident pas, de le traiter méthodiquement et à fond³... » En 1579, Orsini cherche à obtenir le portrait de Sigonio, dont la modestie se refuse à le faire exécuter ; on le décide enfin à poser devant Lavinia Fontana Zappi, la femme-peintre bolonaise, et Orsini peut enrichir de l'image d'un ami sa collection de portraits illustres⁴. En 1565, Sigonio tient Orsini au courant de sa polémique avec Grouchy, bataille courtoise, *more maiorum*, comme on en voit peu dans les guerres érudites du temps. En 1583, il lui parle à plusieurs reprises de la trop fameuse *Consolatio*, qu'il a mise lui-même en circulation : « Je la crois de Cicéron, écrit-il ; je suis obligé de défendre cette opinion pour l'honneur de la chaire de Bologne, celle de Padoue ayant émis l'avis que c'est l'œuvre d'un faussaire⁵. » A Rome on pen-

1. Vat. 4105, f. 219 (Padoue, 24 janv. 1563).

2. V. plus haut, p. 10, note 3.

3. Vat. 4105, f. 239 (Bologne, 9 janv. 1567).

4. N° 104 de son Inventaire. Cf. ma note dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1884, t. II, p. 435.

5. Vat. 4104, f. 149 (Bologne, 25 juin 1583).

chait pour l'opinion de Riccoboni et de l'université de Padoue ; aux instances curieuses de Sigonio, Orsini répondait tout simplement qu'on demandait à voir l'original ; celui-ci bien entendu ne fut jamais montré¹.

Moins célèbre peut-être que Vettori et Sigonio, mais non moins intéressant pour nos recherches est Gianvincenzo Pinelli². Il semble que Fulvio l'ait aimé plus que tous ses autres amis. La similitude complète des études et des goûts les unissait étroitement, et la grande quantité de lettres qui nous restent témoignent de l'active correspondance qui s'échangeait entre Rome et Padoue. Orsini n'a gardé qu'un petit nombre de lettres de Pinelli³, mais celui-ci a conservé celles de son ami, au moins depuis 1573. Il y en a plus de cinq cents réparties sur dix-sept années, et cette immense correspondance d'Orsini est la plus importante source de renseignements qu'on puisse consulter sur son compte⁴. Le caractère rapide de l'écriture, les défauts

1. On rapprochera avec intérêt des demandes de Sigonio la lettre de Muret à Jacques Gillot du 22 fév. 1584 (*Mélanges Graux*, p. 400), et surtout le fragment suivant d'une lettre d'Orsini à Pinelli, du 30 juillet 1583 : « Il Sigonio mi scrive di nuovo due lettere in materia della *Consolatione* et dice di voler pigliare la defensione di quel titolo. Mi pare che ci habbia passione grande, et credo che ne sia interessato, come me disse il Latino. Io non l'ho detto altro, senon che volentieri intenderei apud quem extet l'originale, et mi nomina nella ultima lettera essere il S^r Francesco Vianello secretario di Venetia. Io non voglio interpormi in questa dissensione. V. S. per amor mio tenghi appresso di se quello che sopra cio le confidai, per che sapevo à chi. » (*Ambros. D.* 422.)

2. Je rappelle sa belle biographie par Paolo Gualdo (Augsbourg, 1607 ; reproduite dans les *Vitae* de Gryphius, pp. 295-433), à cause des renseignements curieux qu'elle contient sur sa célèbre bibliothèque ; on sait qu'elle eut après la mort de Pinelli une fâcheuse destinée et que les débris en furent recueillis par le cardinal Borromeo pour l'Ambrosienne.

3. En voici la liste : Padoue, 21 janv. 1566 (*Vat.* 4105, f. 79), 25 août 1575 (4104, f. 231), 9 avril 1579 (f. 263), 22 juin 1582 (f. 168), 27 juillet (f. 131), 10 août (f. 104), 25 fév. 1583 (f. 97), 8 juin 1584 (f. 253), 4 juillet 1585 (f. 172), 24 janv. 1586. (*Ambros. D.* 422 f. 193.) Plusieurs, étant intéressantes pour l'histoire de la bibliothèque d'Orsini, sont reproduites à l'Appendice II. Les lettres de Pinelli sont extrêmement nombreuses, sa correspondance ayant rayonné sur tout le monde savant : de grandes séries sont à Florence, Bibliothèque Riccardi, 2438, ff. 157-176 (lettres à Lorenzo Giacomini), à l'Ambrosienne, *E.* 30 inf., ff. 112 sqq., *E.* 34 inf., ff. 64 sqq. (aux deux Manuce), au British Museum, *Addit. ms.* 10270 (à Vettori), etc. J'utiliserai les lettres à Dupuy conservées à la Bibl. Nationale de Paris (*Dup.* 704) ; il serait à désirer qu'on pût consacrer à ce grand homme oublié des travaux analogues au monument qu'élève M. Tamizey de Larroque à notre Peiresc.

4. Milan, Bibliothèque Ambrosienne, 2 gros volumes cotés *D.* 422 inf. et *D.* 423 inf. J'y renvoie par la date des lettres. Celles-ci, en effet, sont rangées par ordre chronologique, la série contenue dans le 423 (1577 à janv. 1583) devant se placer au milieu du 422. Il y a 281 lettres dans le premier volume, 233 dans le second, en tout 514.

de l'encre pâlie ont probablement éloigné les travailleurs de cette masse énorme de papier noirci ; on ne la trouve citée nulle part ; elle constitue cependant un document de premier ordre pour l'histoire des mœurs romaines et de l'érudition au xvi^e siècle. Pour ce qui regarde Orsini, elle forme une sorte de journal de ses actes et de ses acquisitions pendant la période la plus intéressante de sa vie. J'ai dépouillé les deux recueils de l'Ambrosienne, mais surtout au point de vue de l'histoire de notre bibliothèque et de la provenance de nos volumes ; je souhaite qu'on en tire parti d'une manière plus complète.

Pinelli connut Orsini en 1565 durant le séjour de Bologne : « Quand j'ai vu Votre Seigneurie à Bologne, écrivait-il, ce ne fut qu'un instant ; mais il m'a semblé que nous avions noué une amitié si étroite qu'on devait la considérer comme une vieille amitié ¹. » Ils s'étaient fait des offres réciproques de service. C'est Pinelli qui recourut le premier à son nouvel ami, par une lettre du 21 janvier 1566². Je ne trouve plus rien jusqu'à celle d'Orsini du 2 février 1572³. Le voyage de Pinelli à Naples, sa ville natale, dans l'hiver de 1573⁴, lui fit voir Orsini à Rome, dans son milieu naturel, entouré de ses livres et de ses amis, et, à partir de son retour à Padoue, leur commerce épistolaire se continua sans interruption. Il paraît s'être ralenti vers la fin de leur vie ; ils étaient alors obligés l'un et l'autre depuis longtemps d'employer des secrétaires, ce qui ne laisse plus la même place à l'intimité ; la dernière pièce conservée vient d'Orsini et porte la date du 21 janvier 1593.

Pendant les dix-sept ans de leur correspondance la plus active, les deux savants échangeaient plusieurs lettres par mois, et une telle fréquence donne à ces documents intimes un

1. « Quando io viddi V. S. R^{da} a Bologna, se ben fù per poco tempo, mi parve che facessimo un' amicitia tanto stretta che non si dovesse reputar se non antica. » (21 janv. 1566.)

2. J'en cite un passage qui intéresse les collections de nos bibliophiles : « Mi ricordo ch'ella mi disse d'haver la tavola greca che fece già M. Ubaldino sopra Aristotele, la quale sono 7 anni passati che viddi in mano del Poss^{no} [Possevino], et come che non pensava attendere alla filosofia, non me ne curai ne di vederla nonche di trascriverla. Hora la desidero quanto cosa alcuna per potere aggiutare qualche poco la mia memoria, et perche tengo in casa un greco diligente la vorrei haver qui in Padoa. » Ce grec me paraît être Michel Sophianos. Cf. Montfaucon, *Pal. gr.*, p. 90, et Miller, *Cat. des mss. grecs de l'Escurial*, p. 97.

3. *Ambros. D.* 422 inf. C'est la première lettre du recueil de Milan et la seule de 1572.

4. Paris, Bibl. Nat., *Dup.* 704, f. 24.

abandon et une familiarité qu'on rencontre rarement ailleurs. Pinelli et Orsini, tous deux grands épistoliers, ont réservé leur meilleure plume l'un pour l'autre. Le Romain, assez réservé dans ses autres lettres, n'a rien de caché pour Pinelli. Il parle très librement des hommes et des événements, même de leurs amis communs et de ceux qu'ils aiment le mieux. Les petites intrigues du monde romain et leurs anecdotes piquantes égaient les discussions sur les textes classiques et la critique des livres nouveaux. La jalousie d'Achille Estaço¹, l'égoïsme de Muret², la susceptibilité d'Agustin³, la manie poétique de Gambara⁴, se retrouvent tour à tour. Alde le jeune n'est pas épargné, et son caractère versatile et déloyal fournit matière à mainte allusion⁵. Orsini nous paraîtrait même bien méchante langue, si le caractère absolument confidentiel de cette correspondance n'en excusait la liberté⁶.

Pour les achats de livres, Pinelli avait un compte ouvert chez Orsini, et réciproquement⁷. Le premier achetait pour le second sur les marchés de Venise et de Francfort; celui-ci, de son côté,

1. D. 422 inf., 31 oct. 1573. Estaço ne pardonnait pas à Latini la pension de 160 ducats de chambre que le pape venait d'assigner à celui-ci pour sa collaboration au *Décret* de Gratien; l'anecdote est racontée par Fulvio avec une grande verve.

2. V. plus haut, p. 64, note 7.

3. 20 janvier 1680 : « Di monsignor A. Augustino non so che dirvi se non che io non ho colpa in questo suo humoraccio, del qual vedo che egli hormai si sia avveduto, et tuttavia il S^r Latino fa de' versi dove lo chiama *dubium amicum*. » Cf. *passim* et ci-dessus p. 61.

4. 8 janvier 1575 : « Del Gambara vedo che lei non è instrutto dell' humore dell' huomo al quale s'aggiungono quei bicchieri di vino et li 78 anni. » Cf. *passim* et la lettre du 27 fév. 1574.

5. Cf. lettre d'Ercole Ciofano à Vettori (Sulmone, 1582) dans *Clar. Ital. ep. ad Vict.*, t. II, p. 152. Dans le recueil épistolaire insignifiant qu'Alde le jeune n'a pas craint d'imprimer pour singer son père, il y a une courte lettre à Orsini, écrite de Pise le 1^{er} juillet 1587, et apportée à Rome avec d'autres par Lelio Gavardi, cousin d'Alde; celui-ci le prie de reprendre sa correspondance et l'assure « quanto mi doglia il dubbitar di non esserle in quel termine di gratia che vorrei. » (*Lettere volgari di Aldo Manuzio*, Roma, 1592, p. 141).

6. Deux exemples : « Il [Paolo] Manutio si morse Martedì, come V. S. deve haver inteso, et il suo male non è stato altro che quel suo morbo gallico arradicato di molti anni; Dio li doni pace all'anima. » (10 avril 1574.) « Qui s'intende che'l Mureto sta male con pericolo della vita d'un morbo gallico vecchio; Dio li dia sanità. Il suo Seneca è quasi finito. » (25 mai 1585).

7. On trouve ces notes dispersées dans la correspondance. Chacun devait payer à l'arrivée le port des lettres de son ami; Orsini les porte en compte le 23 septembre 1581 : « levandosi 56 lettere che V. S. scrive a me, che sono giulii 17. » (*Ambros. D. 423 inf.*).

lui fournissait la librairie romaine ; afin que les envois fussent mieux assurés, on les faisait passer souvent par les ballots des marchands vénitiens, ou sous le couvert de l'ambassadeur de Venise¹. En s'écrivant, ils se chargeaient l'un l'autre de remettre des lettres aux amis communs ; Pinelli, par exemple, les transmettait à Mercuriale, Fulvio à Latini, etc. Ils s'envoyaient des visiteurs : la recommandation de Pinelli suffit pour qu'Orsini s'intéressât vivement au Grec Jean Bonafé, qui venait chercher fortune à Rome, et pour qu'il l'aidât à se faire une belle situation au Vatican². Plusieurs jeunes gens furent adressés à Pinelli par Orsini ; à propos de l'un d'eux, Ercole Ciofano, Orsini disait en 1580 : « Il veut vous connaître, mon ami, pour connaître la plus noble chose qui soit à Padoue³. » Le compliment était aussi sincère que mérité. Les deux amis songèrent plus d'une fois à se réunir : dès 1574, Pinelli faisait rechercher par Orsini un appartement à Rome, où il pût installer sa bibliothèque⁴. Il changea bientôt d'avis, et ce fut Orsini qui, en 1583, rêva d'aller s'établir à Padoue ; il voulait, disait-il, achever la Bible grecque, puis quitter Rome pour se reposer, le plus loin possible, de ses interminables travaux d'obligation, et s'occuper librement des choses de son goût⁵. Ce projet du Romain ne fut jamais bien sérieux ; cependant il demandait à Pinelli des renseignements complets sur les dépenses domestiques de Padoue. C'est ainsi

1. Cf. *passim* ; c'est en 1582 que paraissent avoir commencé leurs relations intéressées avec les ambassadeurs de la République ; Orsini écrit en effet en novembre : « Io pigliarò un poco di domestichezza col s^r Amb^{ro} Veneto per potermene valere in servit.o di V. S. et mio, per conto de mandar libri. » (D. 423.)

2. Jean Bonafé fut recommandé à Orsini et à Sirleto par une double lettre de Pinelli du 5 janv. 1583 ; Mercuriale écrivait à Sirleto le 4 janvier dans le même but. (Cf. *Vat.* 6195, partie I, f. 6.) Bonafé retourna à Padoue, puis revint à Rome et y réussit : quelques années plus tard, Orsini annonçait à Pinelli qu'on allait exécuter à l'imprimerie Vaticane les *Conciles généraux* en grec et en latin ; le cardinal Caraffa venait de donner à Orsini tous les détails de l'édition, et c'était Bonafé qu'on avait chargé du grec. (7 juillet 1589 ; D. 422.)

3. Ciofano part « per stare in compagnia di messer Aldo, et venendo a Padova desidera vedere V. S. come la più nobile cosa che sia in Padoa sic. » (27 sept. 1580 ; D. 423.)

4. Orsini s'en occupa dès le 2 janv. 1574 ; le 16 avril, il dit qu'il a trouvé une maison dans la rue qui va du Campo-Marzio à Monte-Citorio ; il la décrit tout au long ; on en demande 150 écus, mais pour en avoir 120. Dans la lettre du 26 juin, on voit que Pinelli a changé d'avis et ne viendra pas habiter Rome. (D. 422.)

5. Lettre du 30 juillet 1583 (D. 422) ; cf. plus haut p. 30, n. 3.

que les détails de la vie quotidienne viennent animer sans cesse les lettres de nos deux savants.

Mais ce qui fait le fond de cette correspondance, ce qui lui donne son unité, c'est la question des bibliothèques, et surtout des collections de manuscrits. Orsini travaille pour Pinelli, fait pour lui des collations et lui procure des copies¹. Pinelli s'occupe plus activement encore d'enrichir son ami ; on va le voir à l'œuvre au chapitre suivant à propos des manuscrits de Bembo qu'Orsini veut acheter : ce sont les plus beaux trésors bibliographiques de Padoue qui vont partir pour Rome ; on peut admirer en vérité le désintéressement de Pinelli, qui renseigne son ami sur leur valeur, se prête à toutes ses ruses d'acquéreur, et se réjouit de son succès. Il n'y avait entre eux aucune trace de rivalité d'écrivain, puisque le savant de Padoue, ce Peiresc du xvi^e siècle, ne publiait point d'ouvrages, et qu'il avait acquis seulement pour son plaisir et pour être utile aux autres son immense érudition. Mais, comme bibliophile, Pinelli pouvait trouver son intérêt en lutte avec son affection pour Orsini ; cependant nous n'avons pas rencontré un seul point sur lequel se soit produit le moindre froissement entre les deux érudits et le spectacle d'une amitié semblable a été l'une des plus vives satisfactions de nos études.

1. Cf. *passim*, et les lettres d'Orsini de l'Appendice II. Le copiste grec qu'il employait pour Pinelli était Pierre Devaris, fils de Mathieu, désigné sous le nom de *Bary* ou Βαρύ.

CHAPITRE III

PRINCIPALES ACQUISITIONS D'ORSINI

L'histoire des principales acquisitions faites par Fulvio Orsini pour sa bibliothèque repose presque entièrement sur nos correspondances inédites. Le dépouillement parallèle de ces dossiers intimes, dans les divers dépôts où ils sont dispersés, a permis de fixer la date de l'entrée d'un grand nombre de volumes chez notre savant, et nous a fait connaître leur provenance. Les renseignements isolés fournis par ces sources précieuses seront utilisés au cours du travail descriptif; on a réuni ici ceux qui portent sur des séries ou sur des volumes particulièrement intéressants. Quant aux négociations même d'Orsini, elles ont paru contenir assez de faits curieux sur la bibliophilie au xvi^e siècle pour mériter d'être mises en lumière, au moins par un récit abrégé. On y trouvera également des détails nouveaux sur plusieurs manuscrits illustres : le bibliographe ne peut négliger ce qui regarde l'histoire de volumes tels que le Virgile du Vatican, l'*Augusteus*, le Téreence de Bembo ou les autographes de Pétrarque, pour ne citer que les plus connus de notre collection. La biographie des manuscrits peut être écrite; elle n'est souvent pas moins instructive que celle de leurs possesseurs¹.

La plus ancienne des acquisitions que nous puissions constater est relative à la bibliothèque d'Angelo Colocci, mort en 1549. Cette collection, fort belle en un temps, avait été très réduite : elle est du nombre de celles qui furent pillées pendant le sac de Rome de 1537, où périrent tant de trésors littéraires. Les impri-

1. Il n'y a point dans ce chapitre de renvois aux mss. eux-mêmes; je renverrai au contraire aux renseignements qu'il contient, en décrivant plus loin les volumes.

més et les manuscrits de Colocci furent déchirés, jetés dans la boue, employés par les soldats aux plus vils usages, sous les yeux même de leur propriétaire ¹. Après sa mort, Orsini recueillit pieusement les débris de cette bibliothèque mutilée, en souvenir du vieillard qui avait encouragé ses premiers travaux ². Il le raconte lui-même un peu plus tard dans une lettre adressée à Michele Fortiguerra, de Pistoia ³ : « Les jours passés, dit-il, sont venus me trouver les héritiers de Mgr Angelo Colocci, autrefois évêque de Nocera et grand ami de votre oncle Scipione Cartéromachos; ils m'ont prié de réunir toutes ses compositions, qui ont été dispersées après sa mort, et de les imprimer si elles en sont dignes ⁴. J'avais une grande affection pour Mgr Colocci, et j'ai accepté volontiers cette charge. J'ai cherché dans la « guardarobba » du Saint-Père, où l'on a porté avec ses livres beaucoup de choses de lui et d'autres lettrés, de Cartéromachos par exemple; il n'y avait rien. J'ai vu aussi la bibliothèque du pape Marcel, qui eut en main ces compositions; je n'y ai pas recueilli grand'chose relativement à tant de beaux écrits qu'a faits Colocci. Cependant, grâce à Dieu, j'étais devenu possesseur, après sa mort, de plusieurs de ses livres : c'est là que j'ai trouvé par hasard deux cents épigrammes latines fort belles; je les ai réunies selon le désir des héritiers et suis résolu à les faire imprimer. Mais comme les épigrammes surtout demandent la perfection, je les ai communiquées à des lettrés, qui n'en ont gardé que cent; celles-ci peuvent, il est vrai, soutenir la comparaison avec n'importe quelle œuvre antique. »

Nous retrouverons plusieurs livres de Colocci en étudiant le fonds latin d'Orsini ⁵; mais la lettre de 1556 nous met sur la trace

1. Cf. F. Ubaldini, *Vita Angeli Colotii ep. Nucerini*, Rome, 1673, p. 55, d'après le *De infelicitate litteratorum*, de Lilio Giraldis.

2. Ubaldini, p. 31, dit que c'est à la mort de Marcantonio Colocci, fils d'Angelo, qu'une partie des livres de celui-ci passa à Orsini. Orsini, dans sa lettre de 1556, semble indiquer que c'est aussitôt après la mort d'Angelo lui-même; en ce cas, il aurait eu seulement une vingtaine d'années.

3. Rome, 20 juin 1556. Cette lettre n'est pas inédite : elle a été publiée en son entier par le *Giornale de' letterati d'Italia* (t. XXVI, Venise, 1716, pp. 327-334), et Seb. Ciampi en a reproduit un fragment. (*Memorie di Sc. Carteromaco*, Pise, 1811, p. 48.) Nulle part la provenance de la lettre n'est indiquée.

4. Ces héritiers étaient, après la mort de Marcantonio, Giacomo et Ippolito Colocci. (Ubaldini, p. 69.)

5. Un recueil du fonds Vatican, très utile pour nos études, le 3958, contient du f. 184 au f. 196 un inventaire complet de la bibliothèque de Colocci, dressé peu de temps après la lettre d'Orsini et probablement au Vatican.

d'une nouvelle série de recherches du jeune bibliophile. Laissons-lui encore la parole : « Le livre des épigrammes de Colocci étant si réduit, nous sommes décidés à en joindre quelques autres d'hommes illustres de ses amis, afin de faire du tout un noble recueil. Je n'ai jamais connu ni vu votre oncle Cartéromachos, étant né une quinzaine d'années après sa mort, mais j'ai vu beaucoup de livres et d'écrits de lui chez des lettrés, surtout chez Colocci; j'ai conçu une telle affection pour son souvenir que, dans mes études grecques ou latines, j'ai tâché d'imiter un homme qui a été l'admiration de son temps et l'est encore du nôtre. Il se présente pour moi une bonne occasion d'honorer sa mémoire : j'ai en effet une demi-douzaine de belles épigrammes latines, qu'on imprimera avec les autres, et qui le feront vivre au moins par ses écrits ». Orsini prie qu'on lui envoie tout ce qu'il peut y avoir à Pistoia d'œuvres de Cartéromachos, surtout en épigrammes grecques; Colocci en possédait beaucoup et Orsini ne les a pas retrouvées. Il demande aussi quelques renseignements

il pourrait être le point de départ de recherches spéciales. Il est intitulé : *Inventario delli libri del Colotio di sacra scriptura fatto alli 27 d'ottobre 1558*, et divisé en dix casse; en réalité, il n'y a que les deux premières qui renferment des ouvrages théologiques. Les manuscrits et les imprimés sont catalogués ensemble et s'élèvent au chiffre de 558 ou 559 numéros. — Ce document est précédé d'un petit inventaire, original également, des livres consignés au Palais Apostolique comme provenant de la succession du cardinal Aleandro (*Die xx martii 1542 Dominus Claudius Aleander consignavit nobis infrascriptos libros olim bonae memoriae cardinalis Brundusini*). Il y a encore d'autres pièces intéressantes les bibliothèques du xvi^e siècle, qui paraissent avoir été centralisées à cette époque par l'administration de la Vaticane. Je citerai : un catalogue grec des manuscrits de l'Escorial, rédigé en 1579; un double et une traduction latine du même catalogue, et d'autres se rapportant à la même bibliothèque, notamment un index latin de la collection de Diego Hurtado de Mendoza (f. 76); un inventaire des livres du cardinal Sforza (f. 103); un *Index librorum ex Bibl. Antonii Augustini archiep. Tarraconensis ad conciliorum et epistolarum pontificalium editionem pertinentia* (f. 165); etc. Il faut surtout attirer l'attention sur les documents relatifs à l'Escorial, qui sont demeurés inconnus à Charles Graux, et qui serviront peut-être à combler la lacune du catalogue original de Philippe II, qu'il a regretté de laisser dans son beau livre (p. 161).

1. Ma traduction abrège ce passage comme le précédent : Orsini est un peu prolixe, soit qu'il s'excuse près de Fortiguerra de s'adresser à lui sans le connaître, soit qu'il témoigne son admiration pour le grand homme de la famille.

2. « Questo dico, perche dopo l'orazione, che egli tradusse di Aristide e qualche epigramma greco ovvero epistola che messer Aldo Manuzio stampò nelle prime carte di alcuni libri, non si trova altra memoria di quest' uomo; e i suoi libri, i quali egli studiò e scrisse, non gli vedrà ognuno, come gli ho visti io; e se pure alcuno gli vedrà, non conoscerà che quella sia sua mano. » Orsini a été bon prophète; c'est seulement grâce à son inventaire que nous avons pu identifier sur les livres l'écriture de Cartéromachos.

biographiques sur la personne et la famille de Cartéromachos, afin de rédiger sa notice dans le recueil projeté. Celui-ci n'a point paru¹; soit qu'Orsini ait conçu plus tard un plan trop vaste, soit qu'il ait été absorbé tout de suite par des études plus graves, il n'a pas donné cette anthologie des poètes latins du commencement du xvi^e siècle; mais on retrouve dans ses papiers une bonne part des matériaux qu'il avait réunis².

Les relations d'Orsini avec la famille de Cartéromachos ne s'en tinrent pas là. En 1565, se rendant à Bologne avec le cardinal Ranuccio, il profita d'un arrêt à Pistoia pour aller voir Michele Fortiguerra avec Fabio Farnèse. Les deux amateurs se firent montrer la bibliothèque formée par l'humaniste, qui n'avait pas encore subi de dispersion sérieuse; ils prirent une note rapide de ce qui paraissait le plus intéressant³. Pendant son séjour à Bologne, Orsini écrivit à Michele pour lui demander huit volumes imprimés, annotés par Cartéromachos, qu'il avait remarqués; les autres livres de même provenance, qu'il avait eu occasion d'étudier à Rome longtemps auparavant, lui donnaient, disait-il, grande envie d'avoir ceux-là⁴. La famille Fortiguerra paraît avoir été ruinée à cette époque, et une grave maladie de son chef achevait de jeter le trouble dans ses affaires. La protection et les secours pécuniaires d'un homme comme le bibliothécaire d'un cardinal, qui était de plus dignitaire ecclésiastique, ne pouvaient être dédaignés de ces pauvres gens. Aussi faut-il

1. Le projet a été repris et exécuté en partie par l'abbé Gianfrancesco Lancelotti au xviii^e siècle.

2. Plus tard, Francesco Patrizi lui demandait de tirer de son cabinet les vers qu'il avait de Molza; je cite cette lettre, intéressante par son sujet et par le nom de son auteur: « ...La signora Tarquinia Molza, miracolo di tutte le donne e per la incomparabile dottrina della lingua volgare, latina e greca e per la filosofia e poesie sue et per la musica et per la bontà et altre virtù singolari dell' animo e per le bellezze et gratie corporali, arde di desiderio di rinovare et di mandare a posterì la memoria dell' avolo suo *Fr. Maria Molza* che fù già sì caro servitore a casa Farnese. Et ha raccolte molte sue compositioni con animo di farle stampare. Abbiamo pensato che V. S., come quella che è, potrà favorire questo suo nobile e pio desiderio col mandarle alcuna cosa di detto Molza, così delle raccolte dello suo studio, come di quello dello Ill^{mo} suo card^{le}. Spera ella che V. S. per la sua nobiltà et cortesia non vorrà marcarle, el io la supplico quanto posso... » Patrizi rappelle ensuite la générosité qu'a eue Orsini en lui prêtant un Stobée et un Damascius (Modène, 27 juillet 1577; *Vat.* 4105, f. 47.)

3. Cf. la lettre VI de l'Appendice II.

4. Ces livres devaient être ceux qui se trouvaient en la possession de Colocci, de Niccolò Maggiorani et de Settimio Orsini et qui passèrent plus tard dans la bibliothèque de Fulvio. V. l'index.

voir avec quel empressement Scipione Fortiguerra, fils de Michele, répond, au nom de son père, à la demande d'Orsini¹. Le savant veut huit volumes : Scipione en envoie vingt-deux, tous apostillés, dit-il, par son grand-oncle. Il a mis la main, dans ses recherches, sur une lettre latine de Cartéromachos et sur plusieurs autres des littérateurs de son temps ; il les envoie de même, pensant être agréable, et commence ainsi cette intéressante série d'autographes à laquelle Orsini plus tard attachera tant de prix.

Le désir excessif de plaire avait égaré les yeux de Scipione. Il avait envoyé plusieurs volumes, un Pline, un Ovide, qui n'étaient nullement, disait Orsini, annotés par Cartéromachos². Orsini garde les volumes sur lesquels il ne comptait pas : il les considère comme de bonne prise ; mais il n'en réclame pas moins un dédommagement. Scipione se confond en excuses et se met à explorer à fond la bibliothèque paternelle³. Il envoie alors un Marsile Ficin (*De triplici vita*) sur lequel la main de Cartéromachos n'est pas douteuse, l'Aldine des œuvres de Politien, et un *Textus summularum Petri Hispani* où se voit la même main que sur le Pline⁴. Pour reconnaître ces dons, Orsini débourse vingt-cinq écus, qui arrivent fort à propos au pauvre Scipione dont le père vient de mourir⁵. Mais les exigences du bibliophile ne connaissent plus de bornes : il veut avoir tout ce qui reste des livres de Cartéromachos. Son correspondant à Pistoia, un capitaine au service du duc de Parme, nommé Conversini, transmet ses ordres à Scipione. Celui-ci annonce un nouvel envoi : six volumes annotés par Cartéromachos et un septième, qui est un manuscrit d'Ovide, abondamment scholié d'une autre main⁶.

Après cela Scipione a vidé les rayons : il ne lui reste plus que quelques correspondances de Cartéromachos en italien, aux-

1. Lettre I de l'Appendice II.

2. On cite Pline, *Métamorphoses* d'Ovide, opuscules de Plutarque, Eusèbe, Strabon, Lactance. Orsini y reconnut la main de Giambattista Fortiguerra.

3. Lettres II-IV de l'App. II.

4. Et qui n'est autre que celle de Cartéromachos (v. l'Inventaire, au n° 86 des imprimés latins).

5. Vat. 4104, f. 247 (lettre de Scipione du 15 fév. 1566).

6. Lettre VI de l'App. II. Les livres sont : 1° La *Logique* d'Aristote ; 2° Théocrite et le *Plutus* d'Aristophane ; 3° un lexique grec ; 4° Hippocrate ; 5° *Proverbiorum libellus* (avec 20 ff. écrits par Cartéromachos) ; 6° *Arithmetica Boetii* ; 7° ms. d'Ovide (*Sine titulo*).

quelles il attache peu de valeur; il les met cependant à la disposition d'Orsini, dans sa lettre du 14 mars 1566¹. Orsini les demanda sans doute, puisqu'on les retrouve chez lui : il estimait qu'il n'y a pas de petits profits pour un collectionneur, et que ces lettres intimes dédaignées d'un ignorant auraient pour lui beaucoup d'intérêt. C'est ainsi qu'il réunit tout ce qui restait des livres et des papiers du savant collaborateur d'Alde Manuce.

C'est précisément vers cette époque qu'Orsini conçut l'idée d'avoir une véritable bibliothèque. Il nous l'apprend par une lettre à Vettori, du 29 juin 1567 : « Si vous trouvez, écrit-il, quelque autographe de Politien, et si vous ne voulez pas le garder, envoyez-le moi, car je prends fantaisie à présent de me faire une bibliothèque². » Les séries bibliographiques d'Orsini n'étaient pas encore bien considérables en 1570, au moment où elles furent visitées par notre compatriote Claude Dupuy, avocat au parlement de Paris. En écrivant deux ans plus tard, dans toute la fraîcheur de ses souvenirs, à son ami Pietro del Bene, qui venait d'arriver à Rome, il lui donne de curieux détails sur les collections romaines, « ... en quoi le sieur Fulvio Orsino vous servira comme de registre pour estre curieux rechercheur de toute antiquité. Il vous fera voir la librairie du cardinal Farnese dont il est garde, et de la Vaticane il vous insigniera les meilleurs exemplaires... Lui-mesme a quelques bons livres grecs et latins, tant escrits que conferez avec les escrits, et aucuns notez et corrigez de la main de quelques hommes sçavans comme de Politian, Carteromachus, Gentilis Delfinius, Pantagathus, Faerne, Onuphre et autres, qu'il a de tout temps curieusement recherchés et s'en a bien sceu faire honneur³. »

Ce passage nous renseigne sur l'état de la bibliothèque d'Orsini en 1570. Les volumes de Cartéromachos en formaient, au moins par le nombre, une des séries principales, et on y voyait ceux qui portaient des annotations des amis déjà morts

1. Lettre VI.

2. British Mus., *Add. ms.* 40270, f. 17.

3. Dupuy continue : « Bien est vrai, *quæ est hominis ambitio*, qu'il non les monstre qu'à diverses fois, et s'il vous offre ou promet quelque chose, comm' il est courtois et liberal de parole pour en tirer de vous un autre peut estre meilleur, vous le devez prendre au mot et ne vous asseurer trop de ses promesses. » (*Ambros. G.* 77, f. 31 v°.) L'ensemble de cette lettre à Del Bene, intéressant pour les bibliothèques de Rome, va être publié avec la correspondance entre Claude Dupuy et Pinelli.

d'Orsini, Bagatto, Faerno, Panvinio ¹. Le Virgile annoté par Politien y figurait déjà ². On peut y joindre avec certitude le vieux Porphyryon et un Tite-Live, prêtés tous deux à Dupuy ³, et les manuscrits latins provenant d'Achille Estaço ⁴. Il y a loin, on le voit, de cette bibliothèque naissante, à la collection célèbre que Rocca décrira comme supérieure à certains égards à celle du pape, et qui entrera plus tard avec tant d'éclat au Vatican.

Un des accroissements les plus précieux vint à Orsini de Dupuy lui-même. Celui-ci avait à cœur de reconnaître les services qu'il avait reçus de l'archéologue romain et la libéralité avec laquelle celui-ci avait mis à sa disposition ses livres et ses lumières. Il lui avait promis un beau présent ; cependant ce ne fut que trois ans après son retour à Paris, qu'il s'acquitta envers Fulvio par l'entremise de Pinelli, avec qui il était resté en correspondance régulière ; il envoya un double feuillet d'un manuscrit devenu fameux, et sur la provenance duquel sa correspondance jette pour la première fois la lumière. Il s'agit du fragment qui est connu sous le nom d'*Augusteus* de Virgile, depuis que Pertz a émis l'idée singulière que le manuscrit pourrait remonter au temps même de l'empereur Auguste. Dupuy nous apprend qu'il vient de Saint-Denis : « l'ai mis parmi vos livres, écrit-il à Pinelli, une feuille d'un Virgile fort ancien et écrit en lettres capitales, *quas unciales vocabant*, lequel a esté autresfois en l'Abbaie de Saint-Denis en France, et maintenant est espars çà et là *tanquam Sibyllae folia* ; laquelle ie lui [à Fulvio] ai promis longtemps a ; et aiant receu vosdits livres vous la lui enverrez en mon nom, s'il vous plaist. C'estoit bien autre chose que le

1. Je n'ai pas retrouvé ceux qui venaient de Delfini ; ils ne portaient sans doute point d'*ex-libris*.

2. Orsini à Vettori : « A me è capitato un Virgilio tutto studiato di mano d'A. Politiano, et fra le molte buone cose che vi sono v'è copiato nele margine un commento sopra la Bucolica di Junio Philargyrio... » (Lettre du mois de mars 1567 ; British Mus., *Add. ms.* 10270, f. 12.) V. cette lettre et une autre du 22 mars 1567, dans la publication annoncée p. 72, note 3.

3. Dans une lettre de Dupuy à Pinelli écrite de Rome, le 23 dec. 1570, je trouve des détails qui intéressent ces deux manuscrits : « Ursinus et Latinus nullum finem faciunt bene de me merendi, nec modo sermones eruditos, sed libros etiam mihi impertiunt. Ab illo praeter alia *Porphyryonis* in Horatium exemplar antiquissimum atque optimum habui, quod, ut otii huius Romani ratio mihi ex aliqua parte constaret, diligenter contuli. In *Livio* quoque aliquid operae superioribus diebus posui atque etiam hunc pono, cuius codicem mediae vetustatis ab eodem utendum accepi. » (*Ambros. G. 77 inf.*, f. 3.) Le Tite-Live avait été déjà collationné par Sigonio ; cf. *G. 77*, f. 5.

4. Même lettre à Del Bene.

Virgile de Carpi ou celui de Bembe, *vestrorum hominum sermone et litteris tam valde celebrati. Tarde, inquires, fidem tuam liberas*. A la vérité ce n'est pas mon naturel que de faillir à ma parole, mesmement si c'est chose qui soit en ma puissance ; mais qui a fait que i'aie accompli si tard ma promesse envers lui, c'a esté que ie me sentois piqué d'un refus qu'il me fit, un peu avant mon partement de Romme, de certaine chose, laquelle il m'avoit offert et promis par plusieurs fois, comm'il est homme fort liberal de promesses, à la Romaine. *Sed haec alias...* De Paris, 28 de mars MDLXXIII . »

Le manuscrit paraît séjourner longtemps chez notre Pinelli, qui ne manque pas de l'étudier au passage ; parti de Paris le 28 mars 1574, il n'arrive à Orsini qu'au milieu de juillet. Dupuy l'a revêtu de la dédicace qu'on y lit encore : **CLAVDIVS PVTEANVS FVLVIO YRSINO D. D.** Orsini est enchanté, il ne s'attendait pas à un don si beau² ; mais il a cru s'apercevoir que le feuillet double qu'il a reçu contient seulement les pages 1, 2, 7, 8 d'un fragment plus complet ; Dupuy veut donc garder, comme spécimen d'un texte unique, les pages 3, 4, 5, 6. Orsini n'est pas satisfait ; il insiste pour réunir dans ses mains tous les débris du précieux volume. Il demande l'intervention de Pinelli³, de

1. *Ambros.* G 77, f. 55 (lettre de Dupuy à Pinelli, 28 mars 1574). — L'*Augusteus*, qu'il serait mieux d'appeler à présent le *Dionysianus*, est en deux parties, qui contiennent à peine, comme on sait, un fragment du livre I^{er} des *Georgiques* (v. 41-280) et du livre III (v. 181-220). L'une est à Rome, *Vat.* 3256, c'est le fragment de Dupuy qui comprend quatre feuillets ; l'autre est à la Bibl. de Berlin et comprend trois feuillets achetés à La Haye en 1862. Cf. surtout Ribbeck, *Prolegomena critica*, Leipzig, 1866, p. 227. et Chatelain, *Paléogr. des classiques latins*, 5^e livr., Paris, 1886. Il y avait au moins un autre feuillet du même ms., aujourd'hui perdu, qui contenait un fragment du livre IV de l'*Enéide* et faisait partie de la bibliothèque de Pithou ; il a été mentionné par Mabillon et Ruinart, *De re diplomatica*, 2^e éd. Paris, 1709, p. 635-637 (avec fac-similé de quatre vers). Cf. les deux travaux de Pertz cités par M. Léopold Delisle, *Le cabinet des mss.*, t. I, Paris, 1868, p. 262. Rappelons que le Virgile à peintures, *Vat.* 3867, qui figurait depuis le xv^e siècle dans la Bibliothèque Vaticane, provient également de Saint-Denis. (Nolhac, *Les peintures des mss. de Virgile*, Rome, 1884 ; extr. des *Mél. d'arch. et d'hist.*)

2. Orsini à Pinelli : « Il foglio del Vergilio m'è riuscito maggiore dell' aspettatione, che era grandissima, et voglio scriverne al Puteano et ringraziarlo. Ma non so se sarà bene inviare la lettera à V. S. o à messer Guido Lolgio in Parigi. » (27 juillet 1574 ; *Ambros.* D. 422). Cf. ce que dit Pinelli à Dupuy dans sa lettre du 9 juillet. (Paris, Bibl. Nat. *Dup.* 704, f. 28.)

3. Pinelli à Dupuy : « Già ho detto à V. S. quanto care siino state al s^r Fulvio Orsino le due carte di Virgilio che V. S. gl' ha mandate, et già egli le ha scritto il desiderio ch' harebbe di unirle con le due che vanno dentro di quelle che V. S. gl' ha mandate, pensando che V. S. n'habbia molte ; et

ido Lolgi, qui réside à Paris, de l'abbé Del Bene, Italien qu'il a connu à Rome et dont l'influence amicale est grande sur Dupuy. Dans ses lettres sont pleines de prières¹. Claude Dupuy se refuse à le toucher², et, malheureusement pour la France, son dernier morceau du grand Virgile prend le chemin de l'Italie³. Le 15 septembre 1575, Dupuy annonce à Pinelli qu'il trouvera le nouveau feuillet destiné à Orsini dans un autre envoi de livres adressé à Padoue : le 28 janvier 1576, Orsini dit à Pinelli l'avoir reçu des mains de Giorgio Gozzi et avoir envoyé à Paris ses remerciements⁴.

Malgré ses protestations de reconnaissance, l'érudit romain ne sut aucun gré à son confrère de Paris d'avoir dépourvu généralement sa bibliothèque d'une pièce de cette valeur. Sa correspondance avec Pinelli montre à l'égard de Dupuy cette mauvaise humeur qu'il manifestait généralement contre les Français.

« Priegha perche prieghi V. S. à compiacernelo potendo ; come faccio con il mio caldo, et stimarò che V. S. habbia fatto tal gratia a me pro- » (Padoue, 2 sept. 1574 ; *Dup.* 704, f. 27.)

Lettre à Pinelli du 7 août 1574 : « Al Puteano hò scritto et al Lolgio, et mi pento di non haverlo fatto col mezzo di V. S., che son certo m'harebbe fatto di due paroline, à disporlo che mi volesse compiacere del foglio 5. 6. che v'è dentro questo 1. 2. 7. 8. che m'ha mandato ; perche il foglio era distinto in duernioni, et io per conservare questa reliquia vorrei averlo continuato, poiche lui mi dice haverne dell' altri. Siche V. S. vede che non è lontano à permettere all' amico, che ne tagliasse qualche foglio... Puteano hò scritto di questo mio desiderio et credo che V. S. harria fatto à tempo d'aiutarlo. » Lettre du 26 août : « Non potrei ringratiare V. S. à bastanza dell' officio che l'è piaciuto di fare per me col s^r Puteano, et quel foglio di Virgilio che entra nel mandatomi ; et voglio sperare hora poter conseguire il mio desiderio favorito della raccomandatione de V. S. » (15 sept. 1574) « Missi anco una parola hiersera col s^r Abbate del Bene, che fù à vedermi la cortesia sua... » Cf. lettres du 23 oct. 1574, du 31 janv. et du 17 juin 1575, et *passim* (*Ambros.* 422).

Dupuy à Pinelli : « J'accorde pour l'amour de vous au s^r Fulvio la copie du Virgile qu'il demande, combien que je n'aie plus que celle-là, et que si lui ferai tenir parmi quelques livres que j'enverrai en brief à M. Muret, en un paquet de lettres elles s'eust peu gaster par les plis. Mais je requiers en récompense d'une autre faveur, c'est qu'il me donne un autre feuillet, comme il voudra, un exemplaire des Panégyristes escrit en français, et passez récemment, lequel il m'a presté autrefois... Il n'en doit pas faire compte comme n'estant chose de son humeur. » (17 janv. 1575.)

Le feuillet double, envoyé à Orsini la seconde fois, entrait en effet dans la lacune précédente ; mais il ne comblait qu'une partie de la lacune ; un autre feuillet nécessaire ; on le retrouve aujourd'hui à Berlin. Les ff. de Berlin ne semblent pas avoir appartenu à Dupuy (celui-ci déclare formellement n'avoir eu que ceux qu'il envoie à Rome) ; ils étaient peut-être à Pithou. En tout cas c'est aux guerres civiles du xvi^e siècle, dont l'abbaye de Saint-Denis eut tant à souffrir, que l'on doit la dispersion et la perte d'un des rares monuments de la paléographie antique.

Ambros. D. 422 et T. 167.

En octobre 1579, vient à Rome un gentilhomme français, nommé D'Houlier ; il est recommandé chaudement à Pinelli par Dupuy, à Fulvio par Pinelli¹. Orsini, après l'avoir fort bien reçu et l'avoir trouvé d'une courtoisie parfaite, lui confie à son départ une lettre pour Dupuy². Il le charge d'insister pour obtenir une Décade de Tite-Live en lettres majuscules³, que Dupuy possède et lui a presque promise ; il offre du reste une compensation honnête, comme il est d'usage entre gentilshommes⁴. D'Houlier emporte la lettre, promet d'appuyer la demande ; mais il tarde à faire la commission, il n'écrit pas, Orsini s'inquiète, croit que D'Houlier manque à sa promesse, comme tous les Français qu'il a bien reçus à Rome et qui se sont moqués de lui une fois rentrés chez eux : « Pourvu que Mgr d'Houlier (Olerio) ne me fasse pas comme les autres Français, tout ira bien ; je veux l'espérer, car il m'a paru un homme accompli, et il n'a aucune autre peine à prendre que celle de m'écrire⁵. » Six mois après, ne recevant rien, Orsini change de ton : « Ce D'Houlier ne m'a rien écrit ; il devait pourtant le faire, quelque impoli qu'il fût. Veuillez vous en plaindre de ma part, quand vous écrirez à Paris ; car en vérité, bien que les Français se soient tous moqués de moi jusqu'à présent, celui-ci pour la moquerie est encore plus fort que les autres⁶. » S'il ne s'agissait de manuscrits, Orsini serait sans doute moins en colère.

1. Il sera question de ce voyage dans la *Correspondance entre Dupuy et Pinelli* : j'insiste ici de préférence sur les détails qui ont un intérêt bibliographique.

2. Lettre VII de l'Appendice II.

3. Je rappelle qu'au xvi^e siècle la distinction entre la capitale et l'onciale n'existe pas.

4. Orsini à Pinelli : « Questa settimana è venuto a trovarmi quel sigro Franzese [D'Houlier], col quale io hò sentito tanto gusto, quanto non potria dire à V. S. sicché sarà questo uno dell' obblighi principali, che io doverò haver à V. S... Egli haverà da me una lettera al s^r Puteano per disporlo à compiacermi d'una Deca di Livio, che mi disce già haver in maiuscole, quale hora havendo riscontrata, me dice questo sigro che non l'hà ritrovato buona come pensava. Basta mi, io l'harei cara per l'antichità et per accompagnarla con quest' altri et darei ricompensa honesta, come si fa fra gentiluomini. Questo signore me ne dà speranza, et dice che ci interporrà l'offici suoi ; et io ci desidero una lettera di V. S.... » (31 oct. 1579 ; *Ambros. D.* 422. La lettre d'Orsini pour Dupuy est datée du 4 nov.) D'Houlier quitta Rome vers le 20 nov. ; il devait être à Paris pour la Noël (lettres du 21 nov. et du 5 déc.)

5. Lettre du 29 janv. 1580. (*Ambros. D.* 423.) D'Houlier écrit le 31 déc., mais sans satisfaire l'irascible Romain. (Orsini à Pinelli, 20 fév. 1580.)

6. Pinelli, qui n'a pas non plus de lettres de D'Houlier, exprime en ces termes à Dupuy le mécontentement d'Orsini et le sien : « Il s^r Fulvio Orsino sta aspettando con desiderio quel foglio del Livio di lettere maiuscole... »

Pour comble de malheur, Dupuy, après avoir commencé par dire que le volume offre un mauvais texte et ne vaut pas la peine d'être envoyé, avoue qu'il s'est trouvé du goût de Cheverny, garde des sceaux de France, et qu'on n'a pu se refuser à lui en faire hommage¹. Ces explications, transmises par Pinelli, impatientent Fulvio : il y voit des faux-fuyants et des mensonges, et la promesse que lui fait Dupuy du seul feuillet du Tite-Live qu'il ait gardé, n'arrive pas à le désarmer. Il venait d'expédier d'avance un manuscrit des *Panegyrici veteres* que Dupuy lui demandait²; mais il ne comptait, déclarait-il avec mépris, rien recevoir en échange³. Malgré ces injustes défiances, il eut le fragment quelques mois après⁴. Ce feuillet tant désiré d'Orsini paraît aujourd'hui perdu. Son origine n'est pas

« [Havendo] questo foglio imprima potrà tenerne migliore speranza. Esso s' Fulvio (per dirla a V. S.) si duole assai del s' D'Houlier, come che non ne sia venuto meco a particolari, V. S. come mediatore ne potrà intendere qual che n'è. Io poi... posso bene dire questo a V. S. che lo conobbi così gentile per quelle poche hore che fummo qui insieme che mi stimava degno d'una sua litterina al meno dopo della sua partita di Roma. » (Padoue, 16 sept. 1580; Paris, Bibl. Nat. Dup. 704, f. 83.)

1. Dupuy à Pinelli : « ...Surtout n'oubliez l'exemplaire des *Panegyriques* du s' Fulvio Orsino lequel, à mon grand regret, ie ne puis gratifier du viel livre de T. Liv^e qu'il me demande, d'autant que ie l'ai donné il y a environ quatre mois à M. de Cheverni [Ph. Hurault], garde des sceaux de France, lequel fit demonstration de le trouver bien lui aiant esté montré par M. du Bois (Simeo Bosius), auquel ie l'avois presté; mais il m'en est demeuré un feuillet, lequel ie donne de bon cœur audit s' Fulvio ne pouvant mieux. » 21 janv. 1580). « Si d'aventure M. de Cheverni ne me somme de ma promesse, comme aisément ces seigneurs oublient telles choses, ledit s' Orsino se peut assurer de l'avoir. » (15 févr. 1580. — *Ambros. T.* 167 inf., ff. 214, 217.)

2. Il lui avait déjà donné l'édition imprimée par Froben, qui à Rome était rare. Cf. lettres à Pinelli du 5 février 1580, du 12 fév., du 25 mars, du 9 avril, etc. Dans la première, Orsini fait une remarque malicieuse sur Dupuy : « Molto volentiere mandarò a V. S. quelli Panegyrici che desidera il s' Puteano, il quale dicami V. S. per gratia s'è in fine di 20 mesi è ritornato a scrivere et ha cominciato col chiedere li panegyrici; perche questo è passo di consideratione. » Le 22 avril : « Li Panegyrici sono in mano del s' Abate [Del Bene]. »

3. « Del foglio del Puteano credo che sarà come della deca intera. Quell' Olerio [Houlier] mi è riuscito archibuciardo à fretto. » (Lettre à Pinelli du 30 juillet 1580.)

4. Dupuy à Pinelli : « J'ai aussi receu le paquet de livres dedans lequel estoient les *Panegyriques* du s' Fulvio, auquel ie vous prie faire tenir le feuillet de Tite-Live, que ie lui ai promis. » (17 janv. 1581; *Ambros. T.* 167, f. 222.) Pinelli à Dupuy : « Mandai al s' Fulvio il foglio di T. Livio che V. S. m'ha mandato per lui; gli è stato carissimo, ma per quanto m'è parso di conoscere, gliene ha ecertato maggior voglia. » (3 mars 1581; Bibl. Nat. Dup. 704, f. 79). Où est ce feuillet de Tite-Live enlevé au ms. de Dupuy? Orsini ne le fait pas figurer à son Inventaire et personne jusqu'ici ne s'était douté que le *Putaneus* eût subi une mutilation en sa faveur.

douteuse : il a été détaché du célèbre *Puteaneus* en onciales, et il doit se rapporter au commencement du livre XXI ou à la fin du livre XXX, qui manquent dans le manuscrit de Paris ¹.

Orsini vient de se montrer à nous comme ombrageux et quelque peu avide; ce sont des défauts dont il n'est pas coutumier, mais il faut reconnaître qu'il les laisse apparaître assez souvent quand sa passion dominante est en jeu. Je ne peux rapporter ici les faits nombreux qui ont éclairé pour moi ce côté de son caractère; voici seulement deux exemples. Muret avait emprunté à Orsini un manuscrit auquel celui-ci tenait beaucoup; le manuscrit fut rendu, mais l'ami qui servait d'intermédiaire le retint au passage sans rien dire. Muret affirma qu'il ne l'avait plus; Orsini n'en crut rien et pendant dix ans demeura persuadé que le professeur français se jouait de lui. Plus tard, parcourant les livres qui provenaient de l'ami infidèle, il retrouva son volume; en attendant, il avoue lui-même avoir fait sentir à Muret les effets de sa rancune². Une autre fois, Estaco a prêté au cardinal Ranuccio un manuscrit des *Commentaires* de César. Au bout de quelque temps, il en a besoin et le réclame. Fulvio, qui est alors à Bologne avec le cardinal, a envie de garder le César pour son compte; il écrit à un officier du palais Farnèse de faire toutes les recherches possibles dans les deux bibliothèques de la ville et de la campagne, pour satisfaire le désir du propriétaire; mais en même temps, par une lettre confidentielle, il l'avertit qu'il est inutile de chercher et qu'il suffit de dire à Estaco qu'on n'a rien trouvé. Il recommandait instamment de brûler sa lettre secrète; le destinataire n'en

1. Bibl. Nat., Lat. 5730. Source principale du texte pour la 3^e décade. A la p. 1, est la signature *Claudii Puteanj*, et Dupuy a noté avec soin le nombre des feuillets manquants. Le f. final 470, qui est du livre XXX, est venu rejoindre un peu plus tard l'ensemble du manuscrit.

2. Orsini à Pinelli : « Mi dispiace haver a dire male de morti, ma in effetto io ho trovato che quel Theti et il Avanzati in materia di libri havevano la coscienza fatta a lor modo, et un mio libro rarissimo che havevo gia prestato dieci anni sono al Mureto per le mani del Theti, ho trovato hora nelli libri dell' Avanzati, con tutto che io me ne sia doluto molte volte con l'uno e col l'altro, ma particolarmente col Theti, il quale mi diceva sapere che'l Mureto havea quel libro tralli suoi, con tutto che affermasse havermelo restituito, sicche tutto questo tempo son stato in quest'errore et resentimento ancora in qualche occasione contra il Mureto. Ho poi trovato che... alla sua morte (del Theti), l'havea fatto suo l'Avanzati con molti altri di esso Theti che ho poi ritrovato in questo numero de libri, et hanno verifi- che un barbiere rade l'altro... » (Lettre du 5 juin 1573; A Le Theti d'Orsini est certainement Scipione Tetti; quant à peut être Bernardo, le traducteur de Tacite, mort seulemen

a rien fait, et, dans un volume de correspondances oubliées, nous trouvons aujourd'hui le témoignage de cette petite perfidie à l'égard d'un ami et d'un confrère¹.

On verra, dans les importantes négociations qui vont suivre, que ce n'est pas non plus par l'entière franchise qu'Orsini s'est distingué; il est vrai qu'il avait affaire à un personnage rusé, Torquato Bembo, contre qui il n'avait pas trop de toutes ses armes. Ajoutons qu'il est suffisamment absous par la connivence du loyal Pinelli. Il ne sera pas sans intérêt de suivre dans leurs détails les rapports d'Orsini avec le fils de Pietro Bembo; on y apprendra comment les précieux manuscrits de l'illustre secrétaire de Léon X ont passé dans les mains du savant romain, et comment celui-ci est parvenu, par des efforts prolongés et habiles, à reconstituer chez lui la partie principale de la célèbre collection.

L'histoire de la bibliothèque de Bembo est encore à faire. M. Vittorio Cian, qui a résumé les connaissances sur ce point, en y ajoutant par ses propres recherches, n'a pas fait avancer autant qu'on le voudrait une question que les préjugés et les fausses indications répétées de livre en livre ont embrouillée outre mesure². J'ai pu être plus heureux que mes devanciers

1. Bibliothèque Barberini, LXI, 37, f. 233 (parmi des lettres au card. Ant. Caraffa):

« *Al molto R^{do} et mag^o s^{or} mi^o oss^{mo} il s^{or} Cavalier Ugotino, Roma.*

« Molto mag^o s^{or} mio, Verrà il s^{or} Achille Statio à V. S. con una mia qui inclusa che à lui dara Monsig^r Cannobio per rihavere certi suoi commentarii di Cesare à penna et farà ogni istanza perche si ritrovino o a la villa, o in libreria. V. S. potrà risponderli che farà cercato dal Florido se fossero fra quelli libri dela villa, et non trovandosi, come credo, fatta questa diligenza, V. S. li dice poi chez lei cercarà nela libreria di Monsig^r Il^{mo}, dove senza pure entrarvi, li responderà d'haver cercato diligentemente ogni cosa, et la sodisfaccia à parole piu che potrà, mostrando dimaravigliarsi che per tanta diligenza non l'abbia potuti trovare. Et avverta di non menar seco ne lui ne altri in libreria. Questa è solo per avisare innanzi V. S. come la si habbia da governare in questo negotio, et l'abbruci subito rendendogli l'anima che n'è dentro. Et le bacio le mani. Da Bologna, à V di maggio 1565.

« Di V. S. R. Servitore aff^{mo} *Fulvio Orsino.* »

Voici maintenant un extrait de la lettre officielle: « Il s^{or} Achille Statio diède molti giorni sono al Cardinale certi commentarij di Cesare à penna, in carta pergamena, in foglio, quali furono allhora portati alla villa, et poi alla partita di Monsig^r Il^{mo} si dubita che fussero riportati con altre cose in libreria. Hora perche il s^{or} Achille desidera di servirsi di questo libro, et n'hà scritto al Cardinale. S. S^{ia} Il^{ma} si contenta che V. S. cerchi il detto libro dove lo serà, et lo restituisca in mani del s^r Achille.... V. S. ci scriva di gratia qual che fa Taddeo [Zuccaro] nela sala [au Palais Farnèse] et lo soleciti a lavorare quando lo vede. »

2. M. V. Cian a eu le mérite de réagir sur ce point contre les opinions

en retrouvant, soit par la correspondance d'Orsini, soit par le dépouillement direct de sa bibliothèque, un nombre assez considérable de manuscrits qui ont appartenu au cardinal Bembo. La première source de mes indications est résumée ici ; la seconde trouvera place dans les chapitres suivants.

On répète depuis longtemps qu'à la mort du cardinal Bembo, arrivée le 18 janvier 1547, sa bibliothèque, qui se trouvait à Rome, fut dispersée dans des collections particulières¹. Apostolo Zeno cite le duc d'Urbin comme en ayant recueilli une grande part². J'ignore si le fait est exact pour les livres imprimés que possédait le cardinal ; mais pour les manuscrits, on peut affirmer le contraire. La collection de Bembo n'a pas été dispersée à sa mort ; elle est restée intacte dans sa maison de Padoue, et a passé, avec le reste de son héritage, au premier fils qu'il avait eu de la Morosina, Torquato Bembo³.

Ce Torquato est un personnage assez singulier : son père l'avait fait élever avec un grand soin, surveillant lui-même ses études, lui écrivant de Rome les lettres les plus pressantes pour l'encourager au travail et aux bonnes mœurs⁴. Les exhortations paternelles furent vaines : Bembo s'est plaint plus d'une

courantes ; mais dans le détail il leur accorde encore trop de créance. Il consacre aux études de Bembo sept chapitres de son livre, excellent à tant d'égards, intitulé : *Un decennio della vita di M. Pietro Bembo (1521-1531)*, Turin, 1885. J'y renvoie pour les détails déjà connus, étant obligé de me borner ici aux renseignements inédits.

1. C'est ce qu'a dit par exemple Rinaldo Fulin, dans l'ouvrage collectif : *I codici di Dante Alighieri in Venezia*, Venise, 1865, p. 25.

2. Ce renseignement a été répété sans contrôle sur l'autorité du grand érudit vénitien, par exemple par Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, vol. II. part. II, Brescia, 1760, p. 743 ; par Bossi, dans les notes à sa traduction de Roscoe, *Vitae pontif. di Leone X*, Milan, 1816-17, vol. X. pp. 43 et 99 ; etc. Je ne connais, pour ma part, dans le fonds d'Urbin au Vatican, qu'un seul ms. provenant de Bembo ; c'est l'Urb. 1030 : *Vita di Guido Ubaldo I^o duca di Urbino tradotta dal latino in volgare dal Bembo et scritta de sua mano*, selon l'indication du catalogue. Il y a peut-être autre chose, mais en tous cas rien de bien important ; pour ce ms. même, rien n'indique qu'il fit partie de la bibliothèque de Bembo, bien au contraire. Quant à la tradition, j'ignore où Zeno l'a recueillie : il dit dans ses notes à la biographie de Bembo par Giov. della Casa : « Bibliothecam... codicibus... instructissimam Bembus paraverat, quorum non pauci in Vaticanam bibliothecam ex Urbinate sunt translati. » (*Degl'istorici delle cose Veneziane... tomo II*, Venise, 1718, p. xv.) Il cite ensuite le Virgile et le Tércence, et le passage serait parfaitement exact, si, au lieu d'Urbinate, il y avait Ursiniana. Je me demande s'il n'y a pas eu, à l'origine, confusion entre les deux noms d'Urbino et d'Ursino.

3. Né en 1525, mort le 1^{er} mars 1595, enseveli à Padoue. Il a une courte notice dans Mazzuchelli, *l. c.*, pp. 769-770.

4. Sur l'éducation de Torquato, voir, outre les *Lettere volgari* de Bembo,

du caractère léger et insoumis de son fils, et cette épreuve avait été vivement ressentie par le cœur délicat de ce grand homme. Arrivé à l'âge adulte, Torquato était ignorant et fâcheux, violent et mobile, sournois et menteur; tel nous le voyons dans ses rapports avec Orsini.

Après la mort de Pietro Bembo, Torquato avait une position honorable : il était chanoine de Padoue et prieur de Coniolo, près de Brescia¹. Il avait hérité d'une partie des goûts de collectionneur de son père et de son grand-père Bernardo, dont il était injuste d'omettre ici le souvenir. Mais Torquato s'intéressait de préférence aux objets d'art, aux médailles, aux statues, choses qui flattent plus les yeux que ne font les manuscrits et les vieux livres. Malgré les volontés formelles exprimées par le testament du cardinal², il songea de bonne heure à se débarrasser de ces derniers et commença par les échanger contre des arbres³. Qu'aurait-il fait de ces trésors bibliographiques, de ces beaux textes classiques, de ces recueils provençaux si rares en Italie, de ces précieux autographes, rassemblés de part et d'autre pendant deux vies studieuses, de cette bibliothèque, en un mot, formée par les dons des savants et des princes, par les achats intelligents et le travail personnel du grand cardinal et de son père? Assurément Torquato aurait donné le tout pour un bénéfice. En 1555, il vint à Rome pour ses affaires : il exhiba quelques-uns de ses manuscrits, entre autres le Virgile à peintures écrit en capitales⁴; il se para de la gloire paternelle, fit étaler de ses collections, et se laissa dédier à Venise une édition de Virgile par Paul Manuce⁵. Il ne vendit, à ce qu'il semble, aucun manuscrit dans ce voyage et n'entra pas en relations avec Fulvio Orsini alors fort jeune; celui-ci ne vit même pas le Virgile qui devait être plus tard l'objet de ses ardentes convoitises. Mais

les lettres que lui adressait de Padoue Cola Bruni, dans le ms. LXI, 3, de la bibliothèque Barberini.

¹. Son père avait renoncé en sa faveur à ce prieuré dès 1537.

². Publié par M. Cian, *l. c.*, p. 203.

³. Un peu plus tard les collections artistiques eurent le sort de la bibliothèque.

⁴. Cf. lettre XIV de l'Appendice II. D'après Torquato, le cardinal de Carpi avait jugé le ms. plus ancien que le *Carpensis* lui-même.

⁵. C'est même cette dédicace (du Virgile de 1556), qui atteste le voyage de Torquato en 1555. Inutile de faire observer que les formules laudatives de Paul Manuce n'ont aucune valeur pour l'appréciation exacte du caractère du fils de Bembo. On trouve la pièce reproduite dans les *Epistolae* de Paul Manuce (éd. d'Alde le jeune, pp. 73-77 des *Praefationes*). Cf. la lettre à Orsini, p. 141 de la même édition.

le souvenir des collections un moment apparues à Rome ne se perdit point, et quand Orsini s'occupa de réunir des manuscrits pour sa bibliothèque personnelle, il songea bien vite à se mettre en rapport avec l'héritier des Bembo.

Les premières relations dont je trouve trace remontent à la fin de 1574; le 4 décembre, Orsini écrit à Pinelli, lié lui-même avec Torquato, qu'il est en affaire avec celui-ci : « Je lui dois donner certains bustes de marbre en échange de son Tércence et de son Virgile en majuscules. Nous sommes en discussion pour une vétille; cependant les marbres que je lui cède me coûtent trois cents écus et je ne les revendrai pas pour quatre cents; écrivez-moi de grâce la valeur des deux livres, leur état de conservation, pour que, si l'affaire se conclut, on n'enlève pas après coup certains feuillets des manuscrits. Vous les connaissez et pouvez me donner conseil. Du reste, ne parlez de la chose à personne ». Pinelli, en effet, doit être à Orsini d'un grand secours, habitant Padoue, familial comme il est avec Bembo, et à portée de voir facilement sa bibliothèque. Mais Orsini ne tarde pas à s'apercevoir qu'il n'aboutira pas facilement avec un homme tel que Torquato Bembo¹. Le 4 février 1575, il se plaint de la déloyauté que celui-ci a montrée déjà dans un échange de médailles², et dont il vient de donner une nouvelle preuve en rompant les négociations. Tout ce qu'a gagné Orsini, c'est que si jamais Bembo se décide à se priver de ses deux volumes, il ne les cédera à personne qu'à lui. « Après tout, ajoute-t-il, mes bustes me coûtent plusieurs centaines d'écus et sont d'une bonne exécution, tandis que ses livres ne sont que des fragments. » On sent pourtant chez lui le dépit d'une affaire manquée : il tenait plus aux manuscrits qu'aux bustes³.

Bientôt Bembo se ravise : « La grosse fourmi commence à sortir », écrit Orsini le 12 mars; il a fait savoir à un marchand

1. *Ambros.* D. 422. Ce renvoi s'applique à toutes les lettres d'Orsini sur cette affaire. IV. p. 74, note 4.

2. « Perche questo è un huomo troppo capriccioso o per dir meglio troppo avantagioso. » (Lettre du 27 janv. 1575.)

3. Cf. lettre du 28 janv. 1576; Orsini y rappelle qu'après avoir envoyé à Torquato deux médailles d'argent, il ne reçut en échange qu'une médaille de bronze.

4. Au contraire de Torquato, Orsini est avant tout bibliophile. Parmi les antiquités, ce qu'il préfère, ce sont les inscriptions, parce que l'inscription se rapproche du livre. Dans une lettre à Pinelli du 30 janv. 1574, il dit qu'il échangerait volontiers, avec le patriarche Grimani, des bustes pour des inscriptions : « V.S. sà l'humor mio, vo più à torno à cose dove sia scrittura. »

romain, Targone, qu'il attend les marbres pour envoyer les livres ; mais, comme il doit venir lui-même à Rome dans l'année, Orsini ne veut pas courir les chances de l'expédition et préfère retarder jusqu'à ce voyage pour régler l'affaire¹. Il comptait alors sur le dernier feuillet du Virgile de Dupuy et prenait plus facilement patience ; l'essentiel pour lui était que les volumes ne sortissent pas d'Italie ; il se croyait toujours sûr de les avoir un jour ou l'autre. De plus, il n'était pas fâché d'attendre pour recevoir de Sigonio², de Pinelli, de Mercuriale, des renseignements complémentaires sur les deux manuscrits et sur un troisième pour lequel il offrait un nouvel échange. Ce dernier était connu, sous le nom de *Lusi* de Virgile, par un passage du dialogue *De Culice Virgilii* du cardinal Bembo, où celui-ci proposait des corrections d'après un texte de sa bibliothèque contenant les *Catalectes*, les *Bucoliques*, et une partie du livre I des *Géorgiques*³. Torquato, qui connaissait mal sa collection ou feignait de la mal connaître, cherchait en vain ce recueil⁴. Il ne mettait pas non plus la main sur le grand Virgile ; lorsqu'il était à Padoue, il écrivait à Orsini que le manuscrit était à Coniolo, et lorsqu'il arrivait à Coniolo, le manuscrit était à Padoue ; quant au voyage de Rome, « il allait en fumée ».

Les amis de Fulvio ne perdaient point leur temps : ils le ren-

1. Cf. lettre VIII de l'Appendice II. Les curieux du détail, que je ne puis satisfaire ici, sont renvoyés une fois pour toutes à cet Appendice.

2. Sigonio écrivait de Bologne le 9 fév. 1575, à Camillo Bosio : « Il Virgilio del Bembo è antico in lettere maiuscole et credo intiero (?) ; perchè non era al proposito mio, gli diedi so'lo una occhiata et però non ne posso dir altro. » (Ceruti, *Lettere ined. di dotti ital. del sec. XVI*, Milan, pernozze, 1867, p. 104.)

3. Déjà le 22 janv. 1575, Orsini écrivait à Pinelli, confondant les *Lusi* avec le Virgile à peintures : « La supplico mi faccia gratia quanto prima farmi sapere se'l Virgilio del Bembo ha l'Eneide et la Georgica, ovvero è un fragmento che'l Card. Bembo nomina in un suo dialogo, nel quale corregge alcuni luoghi delli Lusi di Virgilio, et dice cavare queste correzioni da un fragmento che egli haveva di Virgilio, dove non erano altro che li Lusi, la Bucolica et parte del primo della Georgica. Sebene io son certo che con Monsignor Bembo non sarà permuta alcuna... » Le 9 avril : « Del negotio Bembo, comme diceva il Faerno, giache le cose di Francia vanno quiete, lasciarò che facci la natura poiche l'adoperarci l'arte non si giova. Ma per ogni rispetto non sera male che'l sr Mercuriale s'informi con destrezza della integrità del Virgilio, accioche non sia colto all'improvviso. »

4. Cf. la lettre de Torquato (IX de l'Appendice II), et une autre écrite de Venise à Orsini, le 27 août 1575 (*Vat.* 4104, f. 173.)

5. Lui-même tâchait d'avoir de tous côtés des renseignements. Il s'adressait à Vettori, le 24 juillet : « Desidero sapere s'ella ha veduto in faccia il Terentio del Bembo et di che antichità lo giudice, et se lo di V. S. che donò alla libreria di S. Lorenzo sia simile così di forme di carattere.

seignaient sur les trois volumes, puis sur des autographes latins de Pétrarque, que son ami Anselmi lui avait signalés chez Bembo, et sur un nouveau manuscrit, un Pindare, qui était venu s'ajouter à la liste demandée. De plus, une longue lettre de Pinelli, du 21 août 1575¹, donnait des détails circonstanciés sur les manuscrits principaux qui se trouvaient dans le *studio* de Padoue : il y avait, outre les *Lusi* de Virgile en lettres lombardes², des scholies latines sur Théocrite, les dix premiers livres de Strabon, les *Halieutica* d'Oppien, l'*Archéologie* de Denys d'Halicarnasse, excellent livre *da farci l'amore*, un Aristide scholié, un Synésius complet contenant les hymnes que venait de publier Canter, le Pindare qui était incomplet, mais très ancien et scholié, enfin le *Carmen Bucolicum* de Pétrarque, autographe avec lequel Bembo prouvait l'authenticité du *Canzoniere* qu'il possédait écrit de la main de l'auteur³.

Pendant les années 1576 et 1577, les négociations sont entièrement suspendues. Au mois d'octobre de l'année suivante, Fulvio Orsini est repris du désir d'avoir quelques manuscrits de Bembo, et surtout les *Lusi*; Achille Estacio lui a donné, croit-il, le reste de ce volume en écriture lombarde; s'il peut obtenir le fragment de Padoue, il aura, à ce qu'on lui dit, un Virgile complet, où il ne manquera pas un feuillet⁴. Pour ne pas éveiller les soupçons de Torquato, qui ferait payer cher cette coïncidence, Pinelli devrait le lui demander en même temps que le Pindare et le Denys d'Halicarnasse, les deux plus importants des manuscrits grecs. Pour le prix, c'est à Pinelli d'estimer la chose; Orsini pense que vingt-cinq écus pour les trois volumes, c'est bien assez; mais il n'y regarde pas à cinq écus près, et ce que fera son ami sera bien fait. Pour ménager la susceptibilité de Torquato, on pourrait faire traiter avec lui par une autre personne que Pinelli ou Mercuriale; peut-être serait-il gêné de s'occuper avec eux d'une vente si minime. Il y a encore un autre

M'importa da sapere questo dalla S. V. per certo mio capriccio. » (British Mus., *Add. ms.* 10270, f. 9.)

1. Lettre X de l'Appendice II.

2. 6^e de sa liste. Il y avait chez Bembo un autre volume du *Lusus Virgilii*, in-8 (apparemment le 7^e de Pinelli), dont Orsini ne voulait pas; il en parle le 11 oct. 1578.

3. Quelques autres volumes étaient portés sur une note qui est perdue. La plupart de ces mss. et des suivants se retrouveront dans la description de la Bibliothèque.

4. Lettre du 11 octobre 1578 : Orsini décrit exactement le « libro lunghetto » des *Lusi*, avec l'*ex-libris* de Bernardo Bembo.

les manuscrits que voudrait Orsini, c'est celui du Virgile et l'Épître, pour lesquels il débourserait bien cent cinquante

cette lettre, Pinelli répond qu'il convient d'attendre, que l'Épître n'est pas disposé à entrer en affaires avec Orsini. Mais l'Épître insiste : on a eu vent de son désir immodéré des *Lusi*; à Rome des gens qui veulent les lui enlever; le marchand l'Épître, « un terrible homme », compte les acheter et les lui rendre après « pour un trésor »². Au mois de décembre, les infortunes du pauvre savant sont bien plus graves. Ce n'est plus le marchand qui est son concurrent, c'est un prince souverain : le duc de Bavière doit, dit-on, acheter tout le cabinet de Bembo. Mais Orsini, plutôt que de laisser sortir les livres de l'Italie, décide ainsi sa dernière espérance de les avoir, est décidé à employer tous les moyens (πάσαν λαίλαψιν χρησέν). Il veut au moins sauver ceux auxquels il tient le plus et dont il a envoyé la liste, avant les *Lusi*; il offre de ces manuscrits deux cents écus; quand on les distrairait de l'ensemble des collections, s'écrie-t-il, le duc de Bavière n'y ferait aucune attention et donnerait bien la même somme à Torquato. Au besoin, Orsini écrira à l'agent du duc à Venise, qui est de ses amis, et le cardinal Farnèse s'adressera au duc en personne³.

Notre bibliophile se disposait donc à livrer une bataille décisive pour ses chers manuscrits. La chose fut moins difficile qu'il ne le pensait. Il se décida, au sujet des *Lusi*, à mettre en avant le cardinal Farnèse; celui-ci se prêta de bon cœur à une petite ruse. Il écrivit à Bembo qu'il désirait le livre pour sa bibliothèque⁴. La réponse arriva aussitôt : Bembo adressait au prélat une lettre pleine de humbles protestations : le volume, disait-il, était déjà entre les mains de Pinelli, qui le ferait tenir; pour lui, il ne voulait autre récompense que les bonnes grâces de Son Éminence⁵. Le 8 février 1579, les *Lusi* sont arrivés à Rome; mais Bembo

Lettre du 7 nov. 1578 (XI de l'Append. II).

Lettre du 29 nov.

Lettre du 12 déc. M. Ronchini a publié en note aux *Lett. di F. Orsini ai Bembo*, p. 19, une requête adressée en 1570 au cardinal Farnèse par le duc de Bavière, Albert III le Magnanime : le duc demandait précisément des livres ou des objets d'art pour sa collection.

Le 27 décembre, à 4 heures de nuit, le secrétaire du cardinal apporte à l'Épître la lettre de son maître pour Bembo; Orsini l'envoie aussitôt à Pinelli, laissant le choix de la remettre ou de la garder, suivant ce qu'il jugera le plus utile pour les négociations.

La copie de la lettre de Bembo au cardinal est à l'*Ambros. D. 423*,

se fâche : c'est au cardinal Farnèse qu'il a offert le manuscrit, et il s'étonne de le savoir entre les mains de Fulvio; en vain celui-ci prétend qu'il a offert en échange deux figurines à son maître¹; Bembo voit très bien qu'il a été joué. Il voudrait alors refuser le Tércence et le Virgile; mais Orsini le tient par un autre côté : Bembo a des affaires engagées à la cour pontificale; ses parents qui habitent Rome sont fort mal disposés pour lui; Orsini ne néglige pas de lui faire savoir que, seul, il peut utilement le servir pour l'expédition de bulle dont il a besoin²; de plus, il connaît intimement le dataire³ et fera diminuer vingt écus sur les frais; comme il offre cent écus sur les trois volumes, Tércence, Virgile et Pindare, c'est en réalité cent vingt écus qui reviendront à Torquato⁴. En attendant, et non sans inquiétude pour le remboursement, Orsini avance l'argent de l'expédition; quelqu'un, qui lui paraît bien informé, achève de le troubler en lui disant « qu'il perdra l'argent, les livres et l'ami tout ensemble⁵ ». Ces fâcheux pressentiments sont cependant démentis, car, le 9 avril, Pinelli écrit : « Sur Bembo, peu de paroles, mais de bonnes : le Virgile et le Tércence en majuscules sont entre mes mains; pour vous le faire bien voir, je vous envoie un peu d'anatomie. » Et le bon Pinelli, qui sait l'impatience de son ami, lui donne mille détails délicieux pour un bibliophile, se met à compter les vers et à mesurer les pages⁶.

Les précieux volumes sont confiés à l'ambassadeur de la Sérénissime République. Le 16 mai, Orsini en accuse réception⁷; mais, comme il n'a pas encore payé, il ne veut pas paraître trop content de l'acquisition : « Passe encore pour le Tércence; mais le Virgile! c'est un fragment, non point un livre. Le Pindare et le Denys ne sont pas des ouvrages si rares, et les quatre manuscrits ensemble ne valent pas plus de cent cinquante écus. » On peut s'étonner du mépris que manifestait Orsini pour les volumes dont il enrichissait sa bibliothèque, quand on songe que ce n'était rien moins que le *Bembinus* de Tércence et le manuscrit si célèbre aujourd'hui sous le nom de Virgile du Va-

1. Lettres du 20 mars et du 25 avril 1579.

2. Lettre du 20 février 1579.

3. C'était Matteo Contarelli.

4. Lettre du 25 avril.

5. Lettre du 28 mars.

6. Cf. lettre XII de l'Append. II. Pinelli fit du Virgile en particulier une étude paléographique approfondie : j'ai trouvé ces observations à l'Ambrosienne, parmi ses papiers, dans I. 223 *inf.*

7. Lettre XIII.

an; ce dernier, qu'il traite dédaigneusement de fragment, force qu'il ne contient guère en effet qu'un cinquième de l'œuvre de Virgile, valait à lui seul, non pas les cent cinquante écus, mais toute la fortune du savant¹. Ajoutons à sa décharge qu'une fois les volumes installés chez lui et le compte réglé avec l'ancien possesseur, son dédain tombe subitement : l'orgueil du propriétaire lui ouvre les yeux; et c'est en tête de son inventaire qu'il place triomphalement, avec les formules les plus élogieuses, le Virgile et le Térence².

Les pourparlers continuent avec Bembo pour le Pindare et le Denys d'Halicarnasse, qui n'ont pas accompagné les deux manuscrits latins. Le rusé Vénitien les promet toujours et ne répond pas clairement qu'il se contente des cent cinquante écus : il prétend que le Denys est gros de la charge d'un mulet, qu'il est, dans ces conditions, difficile de l'expédier, etc.³ En revanche, ses belles paroles ne lui coûtent pas : « son cher Orsini sait la valeur des manuscrits ; il ne peut vouloir que ce qui est raisonnable ; les payât-il mille écus, Bembo lui serait toujours redevable pour toute la peine qu'il prend dans ses affaires⁴ ». Au fond, c'est de mauvaise humeur de s'être défait de deux précieux volumes, la gloire de son cabinet. Que dira-t-on si l'on apprend que c'est pour de l'argent qu'il a donné les manuscrits si chers

1. Remarquons, à propos de ce dernier volume, que Pinelli estime quatre écus plus le Térence ; ni lui, ni Orsini ne paraissent attacher la moindre importance aux cinquante peintures du Virgile.

2. V. les nos 1 et 2 de nos mss. latins. Cf. ce qu'en disait Orsini, le 10 nov. 1582 : « ... in tutta Europa non si trovano li più antichi. » (Lettre de Pinelli, *Ambros. D.* 413.) — A propos du Térence, Rossi (*Pinacoth. imag.*, Cologne, 1643, p. 10) raconte une anecdote trop souvent mentionnée pour que je puisse me dispenser de la rapporter ici : « Pervetustis codicibus, quorum multos in sua bibliotheca habebat, immania pretia faciebat [Ursinus]. Cum illud accidit perridicule, quod cum die quodam Francisco cardinali Torentii comoedias ostendisset easque affirmasset ante annos mille fuisse scriptas, ac re vera essent antiquae, sed mire depravatae atque corruptae, quae addidisset nullam esse pecuniam quae antiquissimi illius codicis aestimationi par esset : Proh Deus, cardinalis inquit, quid audio? equidem mallem dicem unum quantumvis recens impressum, sed castigatum emendatumque, quam decem alios mendosos et corruptos, quamvis Sibyllae manu exaratos! Sus omnium qui aderant est factus, cum viderent rerum earum pretia, quae in caelum efferebat, cardinalis aestimatione sic concidisse. » — Il n'y a rien de spirituel à préférer une édition moderne de Térence au ms. Orsini; le premier ignorant venu en ferait autant. L'hilarité que se transmettent les auteurs avec l'anecdote, aux dépens de notre bibliophile, a donc aucune raison d'être ; c'est lui qui est dans le vrai et c'est le cardinal qui a parlé en sol.

3. Orsini à Pinelli, 4 et 26 juin 1579.

4. V. lettre XIV de l'Append. II (1^{er} juin).

à son père? il supplie du moins qu'on n'en dise rien, et Orsini, qui n'y tient guère, laisse courir le bruit qu'il a envoyé en échange à Bembo quelques beaux objets d'art de son goût¹. Enfin, en juillet 1579, le Pindare arrive², et, en septembre, le Denys³; cette fois, Orsini se réjouit sans réserve de ces deux belles acquisitions pour son fonds grec.

Cette première série d'achats était à peine terminée, qu'Orsini songeait à en commencer une autre. Il s'agissait d'avoir de Torquato Bembo ces manuscrits autographes de Pétrarque recueillis si pieusement par son père⁴. Le voyage de leur possesseur à Rome, pendant l'hiver et le printemps de 1581, offrit à Orsini l'occasion de traiter la chose de vive voix. Ce voyage avait un double but : Bembo venait terminer ses affaires ecclésiastiques, qui traînaient en longueur, et il comptait se défaire en même temps des collections paternelles. Il avait avec lui, outre les livres, des médailles, des marbres, des tableaux⁵. La pièce principale était cette fameuse *Table Iliaque*, qu'on croyait un prodige d'antiquité et qui est conservée aujourd'hui, dépouillée de son prestige, au musée royal de Turin⁶. Torquato négociait avec le cardinal Sirleto, qui lui offrait deux cents écus de pension et voulait avoir la *Table* pour le pape, et avec le cardinal de Médicis, qui tenait à l'acheter pour le grand-duc de Toscane. Orsini, dont l'avis fut demandé comme celui du

1. Lettre du 22 mai.

2. Lettre du 25 juillet : « Venne il Pindaro : è tale quale V. S. m'haveva descritto, cioè venerandae antiquitatis, et se bene in qualche luogo è manco è pero libro da tenerne conto. » Orsini se plaint ensuite à Pinelli d'avoir payé trois écus le port du Pindare ; le courrier en voulait même six, parce que le livre pesait soixante onces et qu'il était manuscrit ! Orsini aurait mieux aimé qu'on fit une convention au départ et qu'on payât d'avance. Il y revient le 8 août, Pinelli n'ayant pas voulu croire à un port aussi excessif.

3. Lettre du 4 septembre : « Comincia nel sesto libro e finisce nel decimo... A me pare più antico il Pindaro. » Orsini dut avoir aussi l'Aristide vers le même temps. (Cf. l. XIV de l'Append. II.)

4. Il en était déjà question dans la lettre du 25 juillet. L'affaire des mss. réglée, Bembo se trouvait encore débiteur de soixante écus à Orsini, sur les avances qu'il avait faites pour son expédition de bulle : « N'y aurait-il pas moyen d'avoir quelques livres pour cette somme? » écrivait Orsini à Pinelli, le 21 novembre 1579 ; il nommait le *Carmen Bucolicum* de Pétrarque, dont on lui avait parlé en 1575.

5. V. sur ce voyage la lettre de Teobaldi, XVI de l'Append. II.

6. Découverte sous Paul III dans la villa Caffarelli. Cf. Cian, *l. c.*, p. 107, et la lettre d'Ercole Basso, écrite à Niccolò Gaddi, le 6 mai 1583, et commençant ainsi : « Monsig^r Bembo è qua in Roma, dove ha fatto esito d'una gran parte del suo studio. Gli resta quella bella e rarissima tavola di bronzo... » (Bottari, *Lett. pittoriche*, éd. de Milan, 1822, t. III, p. 291.)

premier archéologue de Rome, envoya au grand-duc une copie de la *Table*, qu'il avait fait faire pour son usage, avec une consultation en règle sur les mérites de l'objet ; nous y lisons qu'il est « le plus antique et le plus rare monument qui existe et qu'Auguste ait rapporté d'Égypte avec l'obélisque¹. » De telles merveilles n'étaient pas faites pour lui ; c'étaient morceaux de prince ; mais il se consolait par des acquisitions plus modestes, qui avaient bien leur prix, comme on va en juger.

Torquato avait apporté bon nombre de livres ; Orsini n'eut garde de laisser échapper cette aubaine ; c'est à sa ténacité dans cette circonstance que les principaux volumes de Bembo doivent de n'avoir pas été dispersés. Il fallait tout d'abord s'assurer des manuscrits de Pétrarque ; ce qui tentait le plus Orsini, c'était le *Canzoniere* autographe complet écrit sur parchemin et dix-neuf feuillets sur papier qui contenaient des minutes de vers italiens de Pétrarque, et portaient ses ratures et ses annotations². Torquato remit d'abord ces derniers à Orsini, avec le *Carmen Bucolicum* sur parchemin³. Quelques jours plus tard, le 4 mars 1581, il entra en possession du fameux *Canzoniere*, qui avait servi à Bembo pour établir le texte de l'Aldine de 1501⁴. En échange de ces trois volumes, auxquels s'adjoignirent une médaille d'argent et les papyrus égyptiens provenant du cardinal, Orsini offrit à Bembo un magnifique buste de marbre représentant Hadrien jeune⁵.

1. V. ma note sur la lettre de Teobaldi.

2. Dans sa lettre à Pinelli du 25 février 1581, Orsini demande quel compte on fait à Padoue des livres écrits de la main de Pétrarque qui sont chez Bembo, « perche a me non piaciono punto, eccetto da 19 fogli archetypi, delli quali si vede il modo di fare di quell' huomo... [et le *Canzoniere* complet] il quale dice il Bembo che il cardinale suo lo pagò scudi cento. » Dans la lettre du 2 mars : « Desidero sapere ancora se è vero che'l volume che s'aspetta delle poesie in stampa fosse pagato dal car'le suddetto ottanta zecchini, come m'è detto... ; V. S. de gratia mene scriva quello che ne sà o ne puo intendere à pieno et la stima che si fà costà de detti libri, accioche io sappia governarmi in donare ad esso Bembo qualche cosa come ho animo di fare. » Cf. P. de Nolhac, *Le Canzoniere autographe de Pétrarque*, Paris, 1886, p. 20.

3. Cf. la lettre du 2 mars, publiée dans les appendices à mon travail sur le *Canzoniere*. Il y parle de « 20 fogli archetypi. »

4. Dans *Le Canzoniere autographe de Pétrarque*, p. 24, j'ai indiqué par erreur le 2 mars 1581 comme la date de la prise de possession du volume par Orsini : le post-scriptum de la lettre du 2 mars, dans lequel se trouve la mention de l'arrivée du ms. à Rome, est du 4 mars. Qu'on m'excuse de rectifier cette minutie.

5. Lettre XV de l'Appendice II (du 10 mars). Bembo a fait promettre à Orsini de n'en rien dire à Pinelli ; mais Orsini ne se considère jamais comme

La bonne fortune d'Orsini fit un certain bruit dans le monde des amateurs et des lettrés. Granvelle lui envoyait de Madrid ses félicitations : « C'est un grand trésor que ces autographes des œuvres de Pétrarque que vous avez eus du neveu de Bembo ; c'est un trésor nouveau ajouté à votre bibliothèque¹. » On ne tarda pas à envier ces acquisitions à Orsini : un correspondant du grand-duc de Toscane se fit fort de procurer à celui-ci la plus précieuse, le *Canzoniere* sur parchemin : « C'est une trop belle chose, écrivait-il à Ferdinand I^{er}, pour que Votre Altesse ne l'ait pas. J'espère que le sr Fulvio Orsini vous en fera hommage quelque jour, tant parce qu'un tel joyau convient au souverain de la Toscane, que par suite du dévouement qu'il porte au cardinal de Médicis et à Votre Altesse. Pour moi, qui suis son voisin dans le chœur de Saint-Jean-de-Lateran, je ne manque pas de lui en parler souvent et de le pousser à faire la chose. » Ce personnage indiscret était en effet un chanoine de Lateran nommé Teobaldi. Malgré les instances de ce collègue, Orsini préféra son Pétrarque à la faveur du grand-duc et garda le manuscrit².

Torquato, toujours à court d'argent et pressé d'en finir avec ses collections, avait déjà vendu le 14 avril tous les objets qu'il avait apportés. Ces transactions n'avaient pas eu lieu sans que plus d'un Romain n'eût à lui reprocher « sa mauvaise foi vénitienne » ; il était parti le 18 mai, laissant à Rome les plus fâcheux souvenirs³. Orsini s'était presque brouillé avec lui sur la

engagé avec son ami, et il lui envoie tous les détails. — Outre les manuscrits, on voit que divers objets antiques des collections de Padoue ont passé chez notre érudit. On trouve une pierre gravée montée en bague, dans *Les Coll. d'ant. de F. Orsini*, p. 18 (n° 23), avec cette mention : *dal Bembo*. Plusieurs fragments d'inscriptions extrêmement importants avaient, chez Orsini, la même provenance. Cf. *Coll. d'ant.*, p. 44 (n°s 3-4) ; le fait est révélé par une lettre du propriétaire à Vettori, écrite le 4 nov. 1575 : il parle de « questi fragmenti, quali sono in potere mio trasferiti nel mio studio da quello che fù già del Car^{lo} Bembo. » (*British Mus., Add. ms.*, 10270, f. 33.)

1. *Lett. ined. del Granvelle*, Rome, 1834, p. 18 (dans les *Studi e docum.*, année V, p. 362). La note mise à ce passage est incomplète. On peut remarquer la discrétion avec laquelle Granvelle fait de Torquato « il nipote del Bembo. »

2. Cf. lettre XVI. Selon le même document, Orsini aurait eu encore de Bembo, dans ce voyage, un ms. de Politien. Il dut acquérir alors divers mss. que nous retrouverons chez lui, et dont sa correspondance ne parle pas : il écrit lui-même à Pinelli, le 14 avril : « Io, oltre le cose del Petrarca, ho havuto qualche altra cosa degna. » — Peu après (juillet 1531), se placent, dans l'ordre chronologique, les acquisitions d'Orsini provenant de Jean Lascaris. V. le chapitre v.

3. V. une lettre d'Orsini à Pinelli du 6 mai, où il y a tout un portrait de Torquato Bembo.

fin de son séjour; il s'estimait heureux d'avoir fait ses grandes acquisitions avant que Bembo n'eût terminé ses affaires ecclésiastiques, et alors que celui-ci avait encore besoin de le ménager. Depuis qu'il avait sa bulle en mains, il ne regardait plus Fulvio et se riait des promesses faites¹. Cependant notre savant avait pris copie de l'inventaire des livres restés à Coniolo et à Padoue; il avait pu faire son choix et dresser sa liste de *desiderata*². Pinelli continue à lui servir d'intermédiaire; c'est par lui qu'il obtient de Torquato, en mars 1582, le Dante et le Pétrarque écrits de la main du cardinal Bembo, avec un feuillet de Sextus Empiricus³; au mois de mai, Torquato, de retour à Rome, lui apporte un autographe de Pétrarque depuis longtemps promis, le *De sui ipsius et multorum ignorantia*⁴; il l'autorise enfin à faire prendre par Pinelli dans la bibliothèque plusieurs autres séries de volumes.

La première comprenait le commentaire de saint Augustin sur les Psaumes⁵, un Isidore de Séville, et les *Lettres* de Pétrarque⁶. Pour ce dernier volume, Orsini espérait un nouvel

1. Lettre du 29 avril : « Mi sono mezzo rotto col Bembo et non è possibile altramente : è huomo impraticabile, et fa quel conto della sua parola che io mi vergogno per lui à dirlo... Credo certo che s'egli non havesse sperato da me quelli servilij, che l'ho fatto in farle spedire le cose sue, mai harrei hauto quello che m'ha dato. Hora che è spedito, à pena mi compiace di quello che io offerirei ad altri per niente. Et egli à me non vuol darlo, ne con danari. Οὐτω πέρυξεν. Quanto me dispiace che me resta debitore d'un libretto di prosa latina del Petrarca *De sui ipsius et aliorum ignorantia*, che Dio sà quando me la darà. Pure hò buon pegno in mani d'una medaglia d'oro da lui desiratissima. » — Lettre du 19 mai : « Il Bembo parti hieri con havermi promesso, subito che sia à Coniolo, mandarmi il libretto in carta pecora di mano del Petrarca col titolo *De sui ipsius*, etc., et se non sarà in Coniolo, che mandarà subito un servitore à Padova per ritrovare questo et un altro libro di cose volgare del Petrarca di mano del Cardinale Bembo. » Orsini prie Pinelli d'être présent à la recherche.

2. L'envoi de cette liste est daté du 9 déc. 1581. — Quant à l'existence de l'inventaire des manuscrits de Bembo, document dont on ne saurait trop regretter la perte, elle est formellement attestée par Orsini. (V. par exemple lettre XIX : *nell' indice di Monsi^r Bembo*...)

3. Lettre à Pinelli du 23 mars. Le Dante et le Pétrarque étaient déjà demandés dans la lettre du 14 octobre 1581, citée plus loin; Orsini priaît de les remettre avec les *Cent nouvelles* au jeune Marcello Tosone, qui faisait le voyage de Rome à Padoue. (Cf. lettre du 11 novembre.)

4. « E bellissima cosa à gusto mio. » (Orsini à Pinelli, le 19 mai.)

5. Ce volume fut offert par Orsini au cardinal Sirleto; v. lettre XX de l'Append. II.

6. Lettre du 19 mai : « 17. *S. Agostino sopra Psalmi*, in-4. 5. *Isidori etymologiae*, in-f°. 12. *Petrarchae epistolae*, in-f°; et me gli mandi dirette al Basa in qualche cassa, se non ci è meglio commodità. » Au bas de la lettre est cette indication isolée : 3. *Metoch. astronomia*, in-f°. Orsini manifesta déjà son désir des trois premiers mss. dans la lettre du 13 avril.

autographe ; ce ne fut qu'une copie fort ordinaire¹. La deuxième série, plus considérable, demandée le 9 juin 1582, comptait : 1° sept manuscrits grecs : Hérodote, Nicandre et Oppien, Lucien, Synésius, Xénophon et deux ouvrages de mathématiques ; 2° trois manuscrits latins : la *Cité de Dieu* de saint Augustin, Sénèque et Tite-Live ; 3° trois manuscrits en langue moderne (*libri volgari*) : un Dante, les *Cent nouvelles* et un recueil de poètes provençaux². Enfin, quelques jours plus tard, Orsini demande un troisième recueil mathématique, un Aristote, d'autres *Lettres* de Pétrarque et un manuscrit de Brunetto Latini³ « in lingua provenzale⁴ ». Tous les volumes portaient un numéro ; ce numéro leur correspondait dans l'inventaire de Bembo, dont se servait Orsini ; on les désignait ainsi facilement aux recherches⁵. Pinelli et Mercuriale y conduisaient quelquefois d'autres amis⁶ ; sous

1. Cf. lettres du 23 mars et du 10 mai : « V. S. veda di gratia pigliarli quanto prima, senza dire altro à M. Livio [l'agent de Torquato], se l'Epistole sono ò non sono di mano, etc. »

2. Voici la liste écrite par Orsini (*Ambros. D.* 423, f. 264) ; elle est suivie d'une note qui est le n° XVII de l'Appendice II :

GRECI.

Herodoto, n° 8 ;

Nicandro, con Oppiano, n° 13 ;

Luciano, n° 32 ;

Synésio, n° 36 ;

Xenophonte, n° 49 ;

Libro astronomico che hora V. S. chiede, n° 30 ;

Theone che V. S. hebbe già nelle mani, n° 37.

LATINI.

Augustino de civitate Dei, n° 19 ;

Senecae opera, n° 2 ;

Livij decas prima et fere tertia, n° 8.

VOLGARI.

Dante coverto de velluto rosso [sans numéro] ;

Cento novelle, n° 30 ;

Poeti provenzali [au crayon : n° 29].

La réponse à la note d'Orsini est dans la lettre XVIII (du 22 juin).

3. Désignés ainsi dans la lettre XIX, du 28 juin : « *Liber astronomiae* [*Metochitae*] in membranis in corio romano, n° 3... *Aristotelis opera plura*, in corio viridi, n° 33... *Il Tesoretto* in lingua provenzale [*sic*], n° 29. » L'envoi du premier et du troisième est annoncé par Pinelli le 27 juillet, (lettre XXI). La lettre XXII montre qu'il s'agit évidemment du *Trésor*.

4. Orsini a pu donner quelquefois des indications plus précises ; voici, par exemple, dans sa lettre du 14 octobre 1581, comment il a demandé trois importants mss. italiens : « Nella scanza quarta di sotto à mano manca, verso il Cupido : n° 30, *Cento novelle antiche*, con alcune rime di sonetti toscani antichi, in cartone. — Nella scanza sesta à mano destra di sopra, verso il Mercurio : n° 5, *Terze rime di Dante di mano del carlo Bembo* ; n° 6, *Cose volgare del Petrarca di mano del carlo Bembo*. »

5. Particulièrement un « messer Paolo, » qui ne peut être que P. Aicardo, ami intime de Pinelli. (Gualdo, *Vita I. V. Pinelli*, pp. 55 sqq.) Voici un

la surveillance de l'homme d'affaires de Torquato¹, ils exécutaient les commissions ; puis ils confiaient les volumes au neveu de Basa, le libraire vénitien établi à Rome, qui les recevait dans ses ballots.

Durant ces heures de chasse aux manuscrits, dans un cabinet en grand désordre², Pinelli faisait parfois des découvertes intéressantes. A la place d'un texte en vain cherché, il mettait la main sur un autre plus curieux, et, au lieu de se le réserver, il en avertissait loyalement son ami. Il dressait ainsi des listes de livres que je n'ai malheureusement pas retrouvées, et qui achèveraient de nous renseigner sur l'état de la bibliothèque de Bembo. Orsini choisissait sur les listes de Pinelli ; c'est ainsi qu'il put acquérir la minute des brefs de Léon X rédigés par Bembo, puis le *Trésor* de Brunetto Latini, auteur dont il ne savait rien du tout, et que Pinelli, plus versé que lui dans les lettres françaises, signala à son attention³.

Parmi les manuscrits importants qu'Orsini acheta en 1582, il convient de citer la *Consolatio* de Boèce écrite par Boccace et

autre ami qui écrit la chose de son côté à l'évêque de Tarragone, Agustin, (*Ambros. R. 97 sup.*) : « De Marsella escrivi a V. S. Ill^{ma} do estuve, de dos meses, no so si se dieron ; escrivo agora de Padua, que ni ella, ni su escuela me plaza mucho, pero en fin borra se todo contener en ella el señor J. Vincentio Pinello y sus libros, que tiene hartos y buenos ; fuymos el otro dia los dos a la libreria del Bembo, por que se avian de sacar de lla algunos libros para imbiar a M. Fulvio por orden de Torquato Bembo, que esta en Roma. haziendo negociacion ahun con los libros de su padre... M. Fulvio ha representado como dize los fragmentos de Festo del cardenal Farnes... De Padua ij setiembre 1582. P. Gales. »

1. Livio Barisone.

2. Cf. lettre XVIII de l'Append. II. Pour la description du *studio* de Bembo, v. un passage de la lettre XXIV. — Aux divers témoignages connus sur les célèbres collections de Padoue, et qui sont malheureusement trop rares, j'en ajouterai un ici, qui mentionne incidemment deux de nos volumes grecs. Il est demeuré inaperçu, bien qu'une phrase en ait été citée par Graux (*Escorial*, p. 170.) On le lit dans une lettre de Juan Paez de Castro à Geronimo Zurita, écrite de Trente, le 8 juin 1546 : « La Historia de Bembo no ay memoria que se estampe ; sé dezir a v. m. que tiene in Padua una cosa muy buena, en que tiene su libreria muy copiosa y de muchas antiguallas de estatuas y tablas, principalmente una Tabla de bronce con ciertas pinturas de animales, que dizen fer de letras hieroglyphicas. Tiene tambien un huerto con muchas herbas y arboles exquisitos, a imitacion del que la Señoria de Venecia haze agora uno en Padua para la Universidad, que dizen sera la major cosa del mundo. Tiene entre sus libros unos Aristoteles y un Xénophon de mano, los quales quisiera prestados el señor Don Diego [Mendoza], y no se los quisieron dar ; pagase en dezir mal de su estudio, y antiguallas, y huerto, non sé con quanta razon. » (*Progresos de la historia en el reyno de Aragon*... par Uztarroz et Dormer. Saragosse, 1680, p. 472.)

3. Cf. lettres XVIII, XIX, XXI, XXII et les lettres d'Orsini du 31 juillet, du 2 août, etc. ; cf. aussi l'index.

provenant de Bernardo Bembo¹. Torquato faisait chercher en même temps dans la bibliothèque un *Decameron* sur lequel on ne put mettre la main²; il fut remplacé par l'autographe des *Prose* de Pietro Bembo³. Fulvio déclare en avoir été pour sa honte, puisqu'il avait obtenu d'avance et à grand peine, en importunant Sirleto et le maître des Palais Apostoliques, la permission de recevoir chez lui le livre prohibé de Boccace⁴. D'autres volumes, contenant des œuvres de Pétrarque, arrivés en décembre 1582, contentèrent moins Orsini que les précédents⁵. Le 26 février 1583, il fit demander les *Commentaires* de Francesco Contarini, autographe de Bernardo Bembo, et les poésies de Cristoforo Landino⁶. Enfin, le 11 février 1584, il accusait

1. Le volume était relié en velours vert : Orsini en parle dans sa lettre à Pinelli du 25 août 1582, et voici ce qu'il dit dans celle du 15 septembre : « Di quelli ligati in velluto, uno solamente me potria piacere, quando fosse scritto in volgare, cioè il Boethio del Boccacio. Et mi meraviglia come bisognassero tante prove al padre del Bembo per provare quella mano, poiche hoggi di si conosce benissimo et, poiche sonno sù le mani dell' autori, dicami V. S. se l'ha veduto in quel studio, overo altrove, scrittura di mano di Dante, et se il Thesoretto è archetipo, ò pure libro che sia passato per mani d'huomo intelligente. » Orsini accuse réception du Boèce le 4 décembre.

2. V. la lettre du 4 novembre. Bembo voulait aller en personne à Padoue chercher le volume, car il était sûr qu'il avait un *Decameron* « in-4, foglio, coperto di cartone bianco. »

3. Lettre du 19 novembre 1582. Dans celle du 27, on voit qu'il y avait deux volumes du même genre : « Delli dui volumini di *Prose*, che scrive il s^r Paolo [Aicardo] desidero mesi mandi il migliore à gusto di V. S., et per gratia mesi mandi per le mani del Clar^{mo} Donato. »

4. Lettre du 15 octobre : « O questa sì che la se' bela ! per dire come dice il Bembo, che'l Decamerone non sia per ritrovarsi. E peggiore la vergogna che'l danno, havendone io ottenuto licenza dal Carl^o Sirleto con molti stenti et straccatone il Maestro Sacri Pal. più volte. Il Bembo ne scrive al figliolo, caso che lui non l'havesse ; dice che è necessario sia nello studio à ogni modo, perche lui non l'ha dato à persona alcuna. »

5. Dans la lettre d'Orsini du 24 décembre, on voit que les deux livres de Pétrarque qu'il vient de recevoir l'ont médiocrement satisfait, spécialement le *De remedio utriusque fortunæ*. C'est dans la même lettre qu'il accuse réception du ms. des brefs de Léon X par Bembo, et du *Tesoro* de Brunetto Latini, qui lui ont fait tous les deux grand plaisir, quoique le second manque d'un cahier. Il y avait en effet, huit feuillets absents, et nous voyons, par la lettre XXVI de l'Appendice II, que Pinelli parvint à les retrouver en 1585.

6. « Monsig^r Bembo m'ha promesso di scrivere hoggi al s^r Livio, che lasci pigliare à V. S. dal studio il libro coperto di velluto cremesino, scritto di mano di Bernardo Bembo, che è *Franciscus Contarenus de Etruria*, et il libro di velluto violato ò verde, dove sono alcuni versi di Christophoro Landino con l'epistola à Bern^o B^o. Se tal ordine sarà venuto, prego per mezzo di V. S. il s^r Paolo mio che me favorisca de pigliarli quanto prima, senz'entrare col s^r Livio in altri particolari per conto di questi dui libri, perche l'amico non pigliasse ombra, come fece in quelle epistole del Petrarca ; se ci sarà poi occasione d'inviarmeli... »

ception d'un second recueil provençal tiré du cabinet de Bembo¹ ; au mois de décembre suivant, celui-ci, devenu tout fait aimable, lui accordait encore un manuscrit français². Ce fut la dernière affaire avec Torquato. Il avait fini, on le voit, par obtenir de lui tout ce qui avait une véritable valeur parmi les manuscrits de son père.

Les négociations avec Torquato Bembo ont un épilogue, qui intéresse l'histoire d'un précieux manuscrit de poésie provençale de la Bibliothèque Nationale de Paris. Fulvio Orsini n'avait pas été content de celui que lui avait envoyé Pinelli en 1582 ; il n'y avait pas trouvé d'œuvre d'Arnaut Daniel, cité, dit-il, par Torquato dans ses feuillets autographes. Or, il en avait existé, chez Pietro Bembo, un exemplaire beaucoup plus complet : il était couvert de velours rouge, écrit sur parchemin, à deux colonnes, in-folio, haut de trois doigts ; il contenait, outre les poésies des troubadours, une biographie abrégée de chacun d'eux³. Pinelli avait dit « à l'oreille » à son ami, dans sa lettre du 22 juin 1582, que ce volume était sorti de chez Bembo depuis longtemps, peut-être depuis des dizaines d'années ; il était, avait-il ajouté, entre les mains d'une personne qu'il ne pouvait dire, mais qui certainement ne le laisserait pas échapper.

Il n'en fallait pas tant pour achever de dégoûter Orsini du manuscrit qu'il venait de recevoir et le mettre en quête de celui qu'on lui refusait. En vain Pinelli l'invite à se contenter de ce qu'il a et à renoncer à tout autre espoir⁴ ; Fulvio tient bon et finit par découvrir où se cache le mystérieux volume⁵. Il ne peut être que chez un noble Vénitien, le magnifique Alvise Mocenigo, qui

1. Par la lettre du 10 septembre 1583, on voit que Bembo avait écrit à son fils Carlo de donner les clefs à Livio Barisone pour rechercher dans la bibliothèque : 1° un Tertullien, que le cardinal Sirleto attendait avec impatience ; 2° un livre provençal pour Orsini. Le 11 février, Orsini, recevant ce livre, y trouve douze canzones d'Arnaut Daniel, des expositions et d'autres choses encore qu'il n'avait pas. On voit qu'il en est beaucoup plus satisfait du recueil qu'il avait reçu en 1582. — A signaler aussi, pour les mss. provençaux chez Pietro Bembo, la lettre d'Orsini du 15 octobre 1582 : Torquato affirmait qu'il y avait alors dans la bibliothèque plusieurs recueils en cette langue, et que Mercuriale et Mocenigo les avaient vus un jour.

2. C'était un ms. « di rime francese » ; Pinelli l'avait mis de côté avec le provençal (lettre d'Orsini du 22 décembre 1584). La correspondance n'apporte rien de plus sur ce volume.

3. V. les lettres de Pinelli, XVIII et XXII de l'Appendice II.

4. Lettre XXI.

5. Lettre du 21 juillet 1582 : « Il libro de poeti provenzali non m'è piato punto, non essendovi l'Arnaldus Daniel che molte volte cita il Petrarca in questi fogli archetipi et volentieri applicarei l'animo à quello in

a un domicile à Padoue et qui a puisé, lui aussi, dans la collection du cardinal. Mocenigo n'est pas facile à séduire : il s'entend à la littérature provençale, et, par tradition de famille, comme par goût personnel, il se plait aux beaux manuscrits. Cependant Orsini n'est point pour lui un inconnu ; en 1577, il a aidé le patricien à se défaire de sa collection d'intailles¹ ; puis, dit-il, il obtiendra peut-être plus facilement la cession du volume, en offrant la transcription des biographies qui s'y trouvent, avec une copie qu'il a du recueil provençal du Vatican².

Pinelli et Mercuriale interviennent habilement auprès du « magnifique », qui finit par se rendre à leurs instances³. Reste à régler le prix : Orsini en offre, dit-il, trente écus avec joie, quarante avec ennui, cinquante de très mauvais gré ; mais il ne veut en aucun cas déboursier davantage⁴. « Le livre est un bijou, c'est vrai, écrit-il le 27 novembre ; mais c'est un bijou ignoré, qui ne trouverait pas facilement acquéreur ; » on ne peut en dire autant des quatre fameux manuscrits qu'il a payés à Bembo cent cinquante écus ; le Virgile et le Térence, par exemple, qui lui reviennent à cinquante écus chacun, sont des livres de premier ordre, et qui n'ont pas leur pareil en Europe pour l'antiquité⁵.

cremesino, si qual Mocenigo fosse tale che io ci potesse sperare per qualche via. » Lettre du 2 août : « Questi Provenzali di quà tuttavia non mi piacerò per il mancamento di molti, et in specie d'Arnaldo, et è anco libro molto mal trattato. Io hò copia d'uno che è qui nella Vaticana, che fù del Colotio, molto antico et molto copioso, et la copia fù ancora del Colotio, et con questo me starò, finche non venisse miglior occasione. » (*Ambros. D.* 423.) Tous ces manuscrits seront identifiés au chapitre viii.

1. Cf. une lettre du 14 décembre 1577. Orsini demandait des empreintes de soufre, pour faire acheter les intailles par les cardinaux Farnèse et Granvelle et en prendre pour lui-même. Le 11 octobre et le 9 novembre, il était en pourparlers avec Mocenigo pour acheter un anneau antique et une améthyste gravée. (V. toutes ces lettres dans l'*Ambros. D.* 422.) Dès 1573, on trouve Orsini en relations avec Mocenigo au nom du cardinal Farnèse (Ronchini, *Lett. ai Farn.*, p. 24, l. X.)

2. Lettre à Pinelli du 1^{er} septembre 1582. Cette copie, possédée par Orsini, avait appartenu à Colocci comme le recueil Vatican. A la fin de celui-ci, Orsini signale une lettre de Bembo à Colocci, envoyant les noms de tous les poètes provençaux contenus dans un exemplaire de sa bibliothèque ; il y en a soixante-six. (Lettre du 19 novembre ; cf. lett. du 4 décembre.)

3. Lettre d'Orsini du 7 novembre.

4. Lettre du 24 décembre.

5. « Io non niego che'l libro non sia da stimare come gioia, ma è gioia non conosciuta, ne sene trovaria così facilmente il comprato. Il che non si può dire delli quattro libri che io pagai 150 scuti, perche in essi erano li dui di maiuscole, che in tutta Europa non si trovano li più antichi ; sono poi libri gustevoli da ogni uno. »

Ces raisons ne suffisent pas à Mocenigo, qui ne compte pas se priver sans un bon dédommagement d'un de ses volumes favoris ; il demande cent écus d'or¹, et comme Orsini tient au recueil et qu'il ne veut pas mourir « avec cette envie dans le corps », il est bien obligé d'accepter ces conditions et de boire le « calice »². Mais sa mauvaise humeur s'exhale avec Pinelli : « En vérité, si ces Provençaux n'avaient appartenu au cardinal Bembo et ne portaient des notes de sa main, il n'y a pas un Romain qui dépenserait un sou pour les avoir ; il n'y a même personne à Rome qui comprenne leur langue et qui ait vu le nom de ces poètes ailleurs que dans les œuvres de Bembo³ ». Le 6 juillet 1583, en recevant le volume de Mocenigo, Orsini dit l'avoir décidément payé cinquante écus trop cher. C'était en effet le manuscrit de sa bibliothèque pour lequel il dépensait le plus, et ce ne fut pas un de ceux qu'il eut le plus de plaisir à posséder.

En 1584, grâce à sa patience et au zèle de ses amis, Orsini avait réuni dans ses mains tous les trésors de la bibliothèque de Bembo. Après de telles acquisitions, la sienne n'était plus reconnaissable ; elle était sans conteste la première des collections privées d'Italie, et méritait dès lors le jugement qu'en porta Angelo Rocca. Voici dans son entier ce témoignage contemporain, le plus intéressant qui nous soit parvenu sur le développement complet de la bibliothèque d'Orsini⁴ :

« Fulvius Ursinus, vir quidem eruditissimus et omnium anti-

1. Lettre XXIII de l'Appendice II (25 février 1583). Orsini marchande dans les lettres suivantes ; v. par ex. celle du 9 avril : «... si possa ridurre Magnifico da scuti d'oro a scuti di moneta, et levare qualche cosa dal prezzo delli 100, quando veramente il libro non le vaglia, perche io non voglio se non le cose honeste. [Ou, s'il ne diminue rien, qu'il lui donne en sus un Dante avec gloses latines, que Pinelli lui a signalé ; le 11 juin, Orsini parle d'un Ue Faidit chez Mocenigo]. Perche io desidero questo libro e Provenzali a ogni modo, et sono risoluto non morir con questa voglia in corpo. »

2. Lettres du 23 avril et du 7 mai.

3. Lettre du 11 juin : «... che io per me non conosco huomo che habbia mai sentito nominare questi poeti, senon inquanto si leggono nelle Prose del car^{te} Bembo. » Le 9 juillet, Orsini demande à Pinelli la traduction d'une grammaire provençale. Ces petits détails, qu'il est facile de contrôler et de compléter sur les originaux de l'Ambrosienne, peuvent avoir quelque intérêt pour l'histoire des études romanes en Italie.

4. *Bibliotheca Apostolica Vaticana... a fratre Angelo Rocca a Camerino... illustrata*. Rome, typogr. Vatic., 1591, pp. 400-402. Passage déjà cité par volume, avec quelques coupures, dans son chapitre sur la Vaticane. (*Itinerarium Vaticanum*, t. III, pp. 39-41.) L'annotation de ce document ferait double em-

quitatum notitia clarissimus, Bibliothecam habet nobilissimam, tum librorum varietate et bonitate, tum mullarum etiam rerum antiquitate; quamvis enim admodum numerosa libris non sit, codices tamen ii selectissimi sunt fere omnes, et vere singulares, tum Graeci tum Latini. Nam inter Graecos libros sunt quaedam scripta maiusculis litteris exarata, et praesertim celebre Dionis historici fragmentum, Bibliis Graecis quae in Bibliotheca Vaticana reperiuntur antiquius. Extant etiam in ea libri aliquot a Theodoro Gaza, Constantino et Ioanne Lascare, a Scipione Cartaromacho, et ab aliis huius generis doctissimis et insignibus viris conscripta. Sunt item inter Latinos libros aliquot codices litteris quoque maiusculis manuscripti, et praesertim Terentius, quem Petrus Bembus Cardinalis olim possedit, tempore Alexandri Severi imperatoris conscriptus... Extat inibi Virgilius, quem prius Pontanus, deinde Bembus possederunt. De hoc libro manuscripto mentionem facit Pierius... **Hic** codex antiquior est Virgilio, qui extat in Bibliotheca Vaticana, nec non Virgilio, qui olim fuit Pomponii Laeti, deinde Angeli Colotii Episcopi Nucerini, et in bibliotheca extat Medicea. Asservantur praeterea in hac Fulviana Bibliotheca libri Italica et politiori quidem lingua, quam Hetruscam novam appellant, conscripti : qui partim ex Bibliotheca Petri Bembi, partim ex aliis desumpti sunt, et praesertim Petrarca, hoc est liber ille insignis non nisi versibus rhythmicis constans, et ipsius auctoris manu conscriptus, quae res singularis est. Quaedam etiam hic asservantur lingua illa, quam vulgo Provenzaelem vocant, conscripta, in quibus Petrarcae manus apparet. Quaedam item Ioannis Boccacii et aliorum viro-

ploi avec la notice des mss. qu'on trouvera aux chapitres suivants. — J'ai rencontré un témoignage postérieur de quelques années, dans le curieux itinéraire d'Italie de François Schott. Il parle d'Orsini en deux passages, la première fois en décrivant le palais Farnèse, la seconde à propos de la Vaticane : « In superiore contignatione Cardinalis Bibliotheca est quae et scriptos calamo libros habet plurimos; Musaeum item est Fulvii Ursini romani, hominis doctissimi, qui non urbis sed orbis rara *κειμήλια* numismatum, gemmarum ac librorum incredibili sumptu collegit communicavitque magnam partem cum posteris, editis variis ingenii monumentis, cum Graecis tum Latinis... nuper vero imagines illustrium amplius *clm* Antverpiae typis Theod. Gallaei Phil. F. evulgavit. » — « Taceo innumeras privatorum bibliothecas rarorum librorum rerumque pretiosarum : qualis est Fulvii Ursini Romani, homines utriusque linguae doctissimi et altera Aldi Manutii... qui nuper in medio vitae cursu vita decedens, octoginta millium librorum bibliothecam a se collectam Pisanae Academiae in Etruria, ut audio, testamento legavit. » *Itinerari Italiae... libri tres, a Fr. Schotto... ad R. Bellarminum card.*, Anvers, J. Moretus, 1600, pp. 207 et 219.

rum insignium manu exarata inibi videre est. Haec denique Bibliotheca... a Fulvio Ursino quadraginta abhinc annis, ac plurimo ad id efficiendum ex patrimonio aere collato, insigniter constructa est, multis aliis rebus antiquis exornata, ob magnam codicum antiquitatem et raritatem et (quod caput est) bonitatem insignis ac ditissima ab omnibus qui eam viderunt existimatur, atque hisce tribus in rebus praesertim alias excellit Bibliothecas, atque item Vaticanam, quae aliis de causis non solum Fulvianam, sed ceteras omnes superare iudicatur. »

Bien que Rocca parle ici de quarante ans, la période active des acquisitions d'Orsini n'a guère duré, comme le montre notre récit, qu'une vingtaine d'années, de 1565 à 1584. La bibliothèque ainsi formée se maintint jusqu'à la fin du siècle à l'état de collection isolée, mais elle ne survécut pas à son possesseur.

CHAPITRE IV

ÉTAT ACTUEL DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ORSINI

Cette bibliothèque tant célébrée, et qui, pour la rareté et l'excellence de ses volumes, passait pour supérieure à la Vaticane elle-même, était destinée à enrichir sa glorieuse rivale. Sa fusion avec la Vaticane a été pour celle-ci une acquisition de premier ordre; elle semble avoir donné le signal des grands accroissements successifs qui marquent son histoire au xvii^e siècle. Aujourd'hui encore, les plus précieux manuscrits du fonds Vatican proprement dit viennent d'Orsini; et, bien que la collection détruite n'ait pas été explorée dans son ensemble, ces quelques volumes suffisent à la recommander aux savants et à en consacrer le souvenir.

La bibliothèque de Fulvio Orsini est entrée dans la bibliothèque Apostolique après la mort de son propriétaire et, comme on le sait, par son testament. Ce qu'on connaît moins, ce sont les négociations qui ont précédé et motivé ce legs. J'ai pu en suivre les traces dans la correspondance de Granvelle et je vais tâcher d'éclaircir l'histoire de cette importante donation¹.

Par la lettre du 22 mars 1581, on voit qu'Orsini avait eu envie d'offrir l'ensemble de ses collections à Philippe II, qui réunissait alors, sans épargner ni les hommes ni l'argent, les fonds de

1. Dans les *Memorie istoriche degli archivi della Santa Sede e della biblioteca Ottoboniana* (Rome, typ. Vatic., 1825, in-8 de 51 pp.), ouvrage publié par A. Mai et aujourd'hui introuvable, l'abbé Costantino Ruggieri a eu le mérite de deviner l'intérêt, pour la question, des lettres de Granvelle qu'il avait vues manuscrites. (Cf. sa page 42). — J'emprunte à la p. 43 un mot qui justifie ce que je viens de dire de l'importance des volumes d'Orsini dans la Vaticane : « [Si conservano] in oggi nella biblioteca Vaticana con tanta riputazione della medesima, essendo forse i più belli e i più preziosi che vi sieno. »

l'Escurial. Le savant romain avait prié son ami, le premier ministre, d'en parler à Arias Montano, bibliothécaire du roi. Granvelle sans doute ne pouvait lui refuser son office ; mais, comme il savait que les cardinaux Sirleto et Caraffa avaient décidé d'offrir d'abord l'acquisition à Grégoire XIII, il conseillait à Orsini d'attendre la réponse du pape : « Je serais beaucoup plus content, écrivait-il, de voir vos collections rester à Rome. Je vous ai dit quelquefois mon regret qu'on en ait enlevé déjà tant de statues et d'antiquités, aujourd'hui dispersées en Europe... Si tout cela demeurait dans Rome, elle serait l'école publique du monde et les érudits et les artistes de tout genre y accourraient ¹. »

Au commencement de mai, le pape paraissait décidé en principe à l'acquisition de la bibliothèque d'Orsini, qui s'accordait avec ses grands projets relatifs à la Vaticane. Le 13 juin 1581, Granvelle écrivait, revenant sur ses idées favorites : « J'ai lu avec un très grand plaisir votre lettre du 12 mai, où j'ai appris la libérale résolution prise par Sa Sainteté d'annexer à la Vaticane les livres que vous avez recueillis avec tant de soin et de compétence. Il faut tâcher que cette école de l'univers s'enrichisse de tout ce qui peut servir à y attirer les savants. Je suis particulièrement obligé à mes collègues les cardinaux, et surtout à l'ill^{me} Sirleto, de l'appui qu'ils donnent à cette œuvre sainte. Sans aucun doute, je désire tout ce qui peut être utile aux projets du Roi mon maître pour l'Escurial ; mais j'aime beaucoup mieux que votre bibliothèque et ses ornements restent à Rome : on les y goûte et on les y estime mieux qu'on ne ferait ici, où peu de gens se plaisent à ces choses et où plus rares encore sont ceux qui savent les apprécier ². »

Bientôt après, Orsini était nommé correcteur grec à la Vaticane ³ ;

1. *Lettere ined. del card. de Granvelle*, p. 11 (lettre V). Pourquoi Orsini voulait-il se défaire de ses collections ? Ruggieri suppose qu'il désirait en tirer une somme d'argent comptant destinée à manifester sa reconnaissance à la famille Delfini ; c'est du reste le but qu'il atteignit, à sa mort, par son legs au cardinal Odoardo.

2. *Id.*, p. 13 (l. VII).

3. V. plus haut, p. 30. Mgr Ciccolini a bien voulu me communiquer, avec sa bienveillance ordinaire, le dossier marqué C des archives privées de la Vaticane. Ce dossier contient toutes les pièces relatives au legs d'Orsini et m'a été fort utile. J'y ai trouvé (f. 182) un petit reçu autographe témoignant des relations d'Orsini avec la Bibliothèque, longtemps avant l'époque qui nous occupe ; le voici : « Io Fulvio Orsino ho ricevuto da M. Federico Rannaldi scuti due et soldi 50, per tanti che havevo sborsato del mio al scrittore greco che trascriesse l'indice greco sopra Aristophane, Demosthene, epistole

mais le règlement définitif de l'affaire de sa bibliothèque se fit assez longtemps attendre; une maladie de Sirleto le retarda encore¹. Notre savant était occupé pendant ce temps à ses acquisitions chez Torquato Bembo. Il avait aussi reçu d'autres propositions, dès qu'on avait appris son désir de se défaire de ses livres: « Un prince voisin », écrivait-il à Granvelle, lui offrait titres et dignités, et il est facile de voir que c'était le grand-duc de Toscane². Granvelle l'engageait instamment à tout réserver pour le pape; il écrivait lettre sur lettre à Sirleto pour réchauffer sa bonne volonté, et il le fit même une fois d'après une minute qu'Orsini avait rédigée et envoyée de Rome à Madrid. Il mettait en lumière toute la peine que se donnait leur ami pour servir les desseins du pape, pour revoir la Bible grecque, les décrets du Concile de Trente, etc.; il montrait que le savant avait besoin de songer un peu à sa santé, qu'il avait déjà les infirmités de l'âge et du travail, et qu'on devait bien lui tenir compte de ses fatigues passées. Le cardinal Farnèse s'occupait aussi des intérêts de Fulvio; il écrivait de Caprarola que tout ce qu'on accordait au serviteur était considéré par le maître comme une faveur personnelle³.

Toutes ces lettres à Sirleto étaient faites pour être montrées au pape: elles ne furent pas inutiles, et c'est alors que Grégoire XIII décida qu'Orsini toucherait une pension de deux cents ducats sur les revenus de l'évêché d'Aversa⁴; il lui promettait

greche et Luciano, per servizio della libreria del PP., et in fede di questo ho scritto la presente di mia mano, questo giorno xiv d'Aprile 1573. »

« Fulvio Orsino, come di sopra. »

C'est ici le cas de protester contre la tradition qui fait d'Orsini un *préfet* de la Vaticane; le *cui bibliothecae praeerat*, que se transmettent les préfaces philologiques, repose sur une confusion facile à comprendre. Orsini, comme bien d'autres savants, a été attaché à la Vaticane seulement comme *correcteur*.

1. *Lettere ined.*, pp. 16 et 19 (l. IX et XI).

2. *Lettere ined.*, p. 19 (l. XI, du 14 janv. 1582): « Non intendo che sai quel vicino che tratta, come V. S. scrive, d'intrare in pratica della detta libreria con offerirli grado e dignità, et credo che sia meglio per ogni rispetto attenersi alla pratica con S. S.^a per honorare et accrescere la libreria Vaticana. »

3. *Lettere ined.*, pp. 23 et 25 (l. XV). Voir en note la lettre de remerciements du cardinal Farnèse à Sirleto, du 18 août 1582.

4. V. p. 29. La pension est mentionnée par Granvelle (*l. c.*, p. 29), et Orsini en parle dans une lettre à Pinelli du 7 juillet 1582, qui en donne à peu près la date: « Il vescovo che mi paga la pensione è il s^r Giorgio Manzolo bolognese, figliolo d'una sorella del car^e Paleotto et del s^r Camillo [Paleotti], et è un giovine gentilissimo. » (*Ambros. D.* 423).

en outre de l'employer à divers travaux rémunérés¹. Cette pension était, en quelque sorte, une rente viagère dont la valeur de la bibliothèque constituait le capital ; mais ce capital restait entre les mains d'Orsini tant qu'il vivrait. L'inventaire des livres fut dressé : le savant demeura en possession de ses chers volumes, et prit seulement l'engagement de les léguer au Vatican. Voilà du moins ce qu'on peut conclure de nos documents. C'est donc à Sirleto, à Caraffa et à Granvelle que Rome doit de posséder encore la collection de Fulvio Orsini ; et, s'il est vrai qu'elle est entrée au Vatican sous Clément VIII, c'est à Grégoire XIII, vingt ans plus tôt, que revient le mérite d'en avoir assuré la possession à la Bibliothèque Apostolique².

Dans son testament, dressé, comme on l'a vu, peu de mois avant sa mort, le 21 janvier 1600, Orsini consacre à sa bibliothèque un passage vraiment intéressant. On y voit que l'un des sentiments qui l'ont déterminé à léguer ses livres à la Vaticane pour l'usage des travailleurs, c'est sa propre reconnaissance des secours qu'il en a retirés durant ses premières études. Voici du reste le texte complet³ :

« Quoniam... patrimonialia bona mihi non sunt, quorum causa consanguineorum meorum, si qui sunt, rationem habere debeam, idcirco volens ea bona, quae mihi sunt a Deo collata et industria mea parata et acquisita, in pias causas et in personas bene de me meritis distribui, iure legati do et dono bibliothecae Palatinae, quae dicitur Vaticana, omnes et singulos meos libros, tam Graecos quam Latinos, manuscriptos et impressos, in quibus licet impressis est aliqua in marginibus notatio manu doctorum virorum; et omnes alias praeterea scripturas, quae cum dictorum librorum nominibus descriptae sunt in Indice seu Inventario a me subscripto meoque sigillo signato. Quos quidem libros, qui magni sunt nominis et pretii, et scripturas volo ad communem studiosorum utilitatem servari in ea bibliotheca, quae magno mihi olim adiumento fuit, cum iuvenis ibi graecis litteris et latinis operam darem, tum etiam ut extet perpetuum quoddam quasi monumentum meae erga Sedem Apostolicam de-

1. *Lettere ined.*, pp. 25-26, 29 (l. XVII et XX).

2. C'est en 1602 seulement, ainsi qu'on le verra plus loin, que les livres d'Orsini ont été consignés à la Vaticane. Mais le legs d'Orsini doit être considéré, dans l'histoire de la Bibliothèque, comme l'événement capital du xvi^e siècle.

3. On en trouve une copie dans le dossier C. Le texte de Castiglione (pp. 568-569) collationné, sur l'original, est plus correct.

votionis, cum qua cupio huiusmodi legato conscientiam meam exonerare, si quos fructus ex redditibus meis ecclesiasticis, dum vixi, maleforsan perceperim. Volo autem, et a Bibliothecario Cardinali, qui erit pro tempore, enixe peto, ut per Custodes Bibliothecae curet in singulis meis libris inscribi : « *Fulvius Ursinus huic bibliothecae donavit* ». Et si contigerit aliquos libros et scripturas in consignatione huius legati non reperiri, admoneat idem bibliothecarius eos, qui libros huiusmodi aut scripturas clam detinuerint, incidisse in eam excommunicationem a qua non possint absolvi nisi a Romano Pontifice, iuxta privilegium Vaticanae Bibliothecae, ad quam spectare et pertinere debebunt dicti libri et scripturae huius legati iure. Curent igitur tam custodes Vaticani, quam alii, ne scheda quidem aliqua ex iis libris et scripturis depereat. — S^{mo} D. N. Clementi Papae VIII grati animi monumentum licet exiguum do, dono dicoque, memoriae causa, duo insignia numismata aerea magna theca rubea inclusa, quorum alterum habet caput Constantini imp. alterum Crispi Caesaris, itemque duo aerea parva numismata eiusdem Constantini, in quorum unius antiqua parte caput est ipsius Constantini galeatum, cum celebri illo signo Christi nomen significante, in alterius autem postica labarum cum eodem signo ; quae quidem quatuor numismata cupio, et ab eodem S^{mo} humiliter peto, ut post eius obitum mandet servari in bibliotheca Vaticana, ut omnibus in promptu sint ecclesiasticae antiquitatis curiosis ¹. »

Pour nous en tenir à la première partie de ce passage, celle qui regarde les livres de Fulvio Orsini, nous voyons que celui-ci parle d'un Inventaire signé de sa main et scellé de son sceau, donnant la notice de tous les manuscrits et de tous les imprimés annotés par des savants qui doivent entrer après sa mort à la bibliothèque Vaticane. Cet Inventaire original est celui-là même qui a été le point de départ de tout notre travail, et qui est conservé dans le *Vat. lat.* 7205.

Il a été relié sous Grégoire XVI avec deux autres inventaires du même temps¹. Il ouvre le volume et se trouve précédé d'un

1. Ces monnaies, dit M. de Rossi, ont dû se perdre dans la dispersion des trésors numismatiques du Vatican, qui a eu lieu pendant la république romaine, à la fin du siècle dernier. (*La Biblioteca della Sede Apostolica... I gabinetti... annessi alla Bibl. Vat.*, Rome, 1884, p. 61).

2. Du f. 53 au f. 96 : *Inventario de libri e robbe di fr. Onofrio Panvino* (sic) *veronese*. Je reparlerai plus loin de cette bibliothèque. L'inventaire des effets commence ici au f. 86 ; il est suivi d'une sorte de registre des dettes et des créances de Panvino, arrêté à 1550. Du f. 97 au f. 105 : *Index*

et préliminaire portant : INVENTARIUM LIBRORVM FVLVI NI; le texte occupe cinquante-deux feuillets numérotés, papier, contenant dix-neuf lignes à la page¹. Le format (15 cent.) et la disposition ont été imités dans les copies qui existent à la Bibliothèque Ambrosienne; ils devaient être les mêmes dans l'inventaire original des collections d'antiquités, qui est en droit de croire perdu². A la fin est la souscription d'Orsini et un cachet à ses armes. Le premier mot de chaque article, quel qu'il soit, est en capitale d'imprimerie; les articles qui contiennent plusieurs ouvrages, le premier de la description de chacun d'eux est écrit assez souvent de la même manière, sans qu'il y ait sur ce point aucune régularité. L'écriture, dont l'écriture élégante n'a rien de caractéristique, a mis partout la place des mots grecs, qui ont été ajoutés après

l'inventaire, qui est publié intégralement à la suite de notre premier chapitre, comprend six parties, portant chacune une dénomination distincte :

Libri greci scritti a mano (162 mss. grecs).

Libri greci stampati che sono tocchi di mano d'huomini (101 imprimés grecs).

Libri latini scritti a penna (300 mss. latins).

Libri latini stampati che sono tocchi di mano d'huomini (128 imprimés latins).

Libri vulgari scritti in penna (33 mss.).

Papyrus et papiers (non numérotés).

Le texte est très défectueux; le scribe est d'une ignorance profonde et les fautes d'orthographe abondent dans sa transcription.

Il ne connaît pas les auteurs anciens et donne leur nom d'une manière bizarre et inconstante : il fait d'un titre d'ouvrage un nom d'auteur, et réciproquement. Les majuscules et les points et la ponctuation sont mises arbitrairement. Heureuse-

Incipit R^m et Ill^m D. Episcopi Faventini. (Il ne comprend que des livres

Les ff. 20 v^o à 24 v^o, 41 v^o et 51 v^o ne sont pas écrits.

Deux copies de l'inventaire de la bibliothèque d'Orsini, sauf la 6^e partie, existent dans les papiers de Pinelli avec celles de l'inventaire des collections (*Ambros. 1. 223 inf.*). Cf. *Les Collect. d'ant.*, p. 4. L'une de ces copies a dû être envoyée à Pinelli par le propriétaire lui-même; la rareté des publications bibliographiques au xvi^e siècle rendait très précieux les vieux manuscrits des bibliothèques privées; nous pouvons constater que nos deux savants s'envoyaient tout ce qu'ils trouvaient de documents de cette nature.

ment la plupart de ces fautes sont assez grossières pour être d'une correction facile. J'imagine que le scribe a eu à copier un brouillon d'inventaire, écrit rapidement par Fulvio Orsini lui-même ¹, et exécuté, à ce qu'il semble, vers l'époque de son engagement envers la Vaticane, au commencement de 1582 ².

On se rendra compte, en parcourant ce document, de l'intérêt qu'il offre par les mentions de provenance et l'identification des écritures de savants qu'on voit aux gardes ou aux marges des volumes. Il s'en faut cependant que ces indications soient toujours exactes, non plus du reste que le dépouillement des manuscrits : Orsini paraît avoir rédigé très vite, après un examen superficiel ; une telle négligence étonne d'un bibliophile comme lui et qui n'en était pas à son premier inventaire ³. On a peine à comprendre aussi qu'il n'ait pas reconnu dans certains numéros la même main qu'il a signalé dans d'autres ⁴ ; s'il l'a reconnue, on ne s'explique pas qu'il ait oublié de la mentionner, alors qu'il le fait dans des cas moins intéressants. Sur beaucoup d'écritures, il se trompe, quelquefois par son désir d'ajouter du prix à ses volumes, d'autres fois par une confiance excessive dans le témoignage d'autrui. Ce sont des questions qui seront discutées en leur lieu. L'ensemble des renseignements ne constitue pas moins un document extrêmement précieux et, à ce que je crois, unique en son genre au xvi^e siècle ⁵.

1. Certaines fautes, telles que *Theocinto* pour *Theocrito*, ne s'expliqueraient pas si le scribe avait écrit sous la dictée.

2. Voici sur quoi je fonde cette supposition : Orsini s'engagea en 1582 à léguer sa bibliothèque dans l'état où elle se trouvait alors ; ses acquisitions postérieures ne pouvaient évidemment pas y être comprises. De fait, dans un petit inventaire de mss. trouvés chez lui après sa mort et dont il sera question plus loin, nous voyons figurer bon nombre de mss. non destinés à la Vaticane ; or plusieurs d'entre eux ont été certainement acquis en 1583 et même dès 1582 ; et ils auraient été dignes de prendre place dans le grand Inventaire. (Cf. Appendice I, n^{os} 16, 26, 61, 63...) Il y a pourtant quelques livres, entrés chez Orsini en 1583 et 1584, qui figurent dans l'Inventaire dressé pour le Vatican ; mais ce sont surtout des mss. provenant de la bibliothèque de Bembo (v. p. 106) ; il me paraît clair qu'Orsini, par un scrupule louable, n'a pas voulu séparer les volumes importants de cette collection, et qu'il les a ajoutés plus tard.

3. Il doit avoir fait celui des manuscrits de Grottaferrata, ainsi qu'il l'écrivait au cardinal Farnèse le 11 sept. 1571 (*Lett. ai Farn.*, p. 17). Les récents éditeurs du catalogue des *Codices Cryptenses* ne mentionnent pas ce souvenir. Comme témoignage du séjour d'Orsini à Grottaferrata, v. sa lettre à Vettori du 21 sept. 1569 (*British Mus.*, *Add. ms.* 10270, f. 19).

4. Par exemple l'écriture de Bernardo Bembo, qu'Orsini indique dans son ms. latin 149 et n'a pas reconnue au 75 et au 119. De même pour Panormita, Pomponius Laetus, etc.

5. Aussi l'intérêt du catalogue d'Orsini a-t-il été signalé depuis longtemps :

L'attribution de bien des textes à des siècles reculés nous paraît aujourd'hui bizarre. Il n'y entrerait pas seulement la vanité du propriétaire, mais encore l'ignorance du temps. La paléographie n'existait pas encore à l'état de science, et, longtemps après Orsini, la fantaisie préside à la date qu'on assigne aux manuscrits. Notre savant a du moins le mérite d'être arrivé empiriquement à une connaissance assez juste de l'âge des écritures les unes par rapport aux autres. Entre plusieurs volumes anciens, il devine aisément quel est le plus ancien, et le mot *antichissimo* n'a pas tout à fait dans sa bouche le sens du mot *antico* : celui-ci se rapporte assez souvent aux manuscrits antérieurs au xv^e siècle, celui-là aux manuscrits antérieurs au xiv^e¹. A partir du xii^e siècle, Orsini n'y voit plus clair du tout, et quand il se met à évaluer en centaines d'années l'âge de ses volumes, il se trompe généralement de trois à cinq siècles. Les remarques sur ce point ne manqueront pas à propos de son inventaire grec et latin. Pour le mot *antico* lui-même, en latin *vetus codex* ou *v. c.*, il est assez important pour nos recherches de ne pas lui attribuer une signification étroite. Les philologues ont été si souvent trompés par des indications de ce genre, qu'on doit attirer leur attention sur la valeur exacte de cette formule. Notre Orsini s'en est servi, par exemple, quand il a mentionné, dans ses *Fragmenta historicorum*, un Tite-Live de sa bibliothèque : *v. c. qui est apud me scriptus manu doctissimi viri Poggii Florentini*. Or, nous retrouvons le manuscrit de Poggio dont parle Orsini ; il est en deux volumes, datés de 1453 et 1455². Il faut donc conclure qu'un texte écrit au milieu du xv^e siècle est considéré au xvi^e comme *vetus codex*.

le cardinal Quirini le mentionne déjà dans la lettre IX de sa *Decas epistolarum quas desumptis argum. ex Vat. Bibl...* Rome, 1743, p. xii : Gaetano Marini, Mai, MM. de Rossi, Monaci, V. Cian, etc., s'en sont servis ou ont attiré l'attention sur le ms. qui le renferme et dont E. G. Vogel donnait en 1845 une cote inexacte (*Serapeum*, XII, p. 304). Il vient même d'être publié par M. Giov. Beltrani sous ce titre : *I libri di F. Orsini nella biblioteca Vaticana*, Rome, 1886. Malheureusement cette publication, faite très rapidement et sans aucune connaissance du sujet, fourmille de fautes de lecture et d'impression : l'éditeur a reproduit servilement toutes les erreurs du copiste en y ajoutant les siennes. Il a transcrit l'essai d'identification qu'on trouve sur une partie des marges des ms. et qui est souvent de nature à égarer le lecteur, Cf., au surplus, la *Revue critique* (nouv. sér. XXIV, 1886, vol. II, p. 467), si l'on veut être renseigné sur cette brochure et savoir pour quels motifs il est impossible d'en tenir compte dans un travail sérieux.

1. Vat. 3330 et 3331. Cf. *Fragm. hist.*, p. 390, et le début de notre chapitre vi.

2. Il n'est nullement question pour Orsini de la *littera antica*, qui figure

L'inventaire original d'Orsini devait servir de base aux réclamations des custodes de la Vaticane; il fut utilisé pour le récolement exécuté non pas, comme on pourrait le croire, aussitôt après la mort d'Orsini, mais seulement dix-neuf mois plus tard. Les séries diverses de l'inventaire furent alors successivement consignées au Vatican, entre les mains de Domenico Rainaldi, les quatre premières et la sixième le 20 janvier 1602, la cinquième le 22 janvier¹. Ces listes de consignation, que j'ai pu comparer avec l'inventaire, sont presque partout dans l'ordre même des numéros de celui-ci. Il n'y a d'exception que pour les manuscrits latins qui sont classés à peu près suivant les matières qu'ils contiennent; ils se rencontrent, dans ce dernier cas, généralement dans l'ordre des numéros qu'ils ont reçus un peu plus tard au fonds Vatican². A la fin des listes, sont ajoutés plusieurs volumes qui manquent à leur rang, soit qu'ils aient été retrouvés postérieurement chez Orsini, soit que, sous la menace dont parle le testament, les détenteurs soient venus les rapporter au Vatican³.

Cet état de la bibliothèque d'Orsini en 1602 est précieux, non seulement par le témoignage certain qu'elle fournit de l'annexion de chaque numéro au Vatican, mais encore par les observations personnelles de Rainaldi et ses rectifications, dont j'ai fait quelquefois usage dans mon travail. Il constate la condition des volumes et les différences qu'ils offrent avec leur description

si souvent dans l'inventaire d'Eugène IV; celle-ci désigne une forme de lettre renouvelée de l'antiquité et mise en vogue par Niccolò Niccoli, au commencement du xv^e siècle. Cf. De Rossi, *De origine, historia, indicibus, scrinii et biblioth. Sedis Apost.*, Rome, typ. Vat., 1886, p. cviii.

1. Dans le dossier C cité plus haut. Chaque liste est suivie d'une formule de ce genre : « Io Consalvo Duranti ho consegnato li sopradetti libri greci manuscritti di num. — al sig^r Dom^o Rinaldi per le libri del sig^r Fulvio Ursino, questo di 20 di genaro 1602. Io Consalvo Duranti. » L'extrait du testament dans le dossier C est de l'écriture du même Duranti.

2. V. pp. 125-126.

3. Quelques mss. d'Orsini reçurent immédiatement les honneurs de la partie réservée de la bibliothèque, qui existait alors à la Vaticane et qui était d'un accès plus difficile. Dupuy nous en parle dans sa lettre à Pietro del Bene, citée p. 84 : « *In interiore* il y a plusieurs bons exemplaires, lesquels je n'ai peu tractare arbitrato meo »; il l'oppose à « la Vaticane ouverte. » Pour le Tércence d'Orsini, je tire le renseignement du livre *Iosephi Castalioni Icti observationum in criticos decas I*, [Genève], 1608, p. 14; il s'agit d'un texte de Tércence : « *Ubinam gentium vetustiores codices Vaticanis, addito praesertim Bembino ex testamento Fulvii Ursini, asservari putemus? At in his omnibus, qui forulis conditi in secretiore Bibliotheca Vaticana custodiuntur...* »

dans l'inventaire ¹. Pour les livres imprimés, il donne le format plus exactement et plus complètement qu'Orsini, et aussi, ce qui est utile, la date de l'édition ². La rédaction est fort incorrecte et la copie est due à un scribe aussi mal préparé que celui d'Orsini à cette besogne délicate. Peut-être le double gardé par Duranti était-il moins fautif; en tous cas, les erreurs du récolement sont rarement les mêmes que celles de l'inventaire et on peut souvent les corriger l'un par l'autre.

Il y a quelques manuscrits marqués manquants dans le récolement de 1602. J'en ai retrouvé plusieurs, qui avaient échappé à Rainaldi; cependant l'ensemble de ces numéros peut être considéré comme n'étant probablement pas entré à la Vaticane. Il n'est pas sans intérêt de les connaître pour les chercher, soit dans cette bibliothèque, soit dans d'autres; je vais donc dresser ici l'état des absences du récolement qui concordent avec les lacunes de mes recherches ³:

MANUSCRITS MANQUANTS

Manuscrits Grecs : 6, Démosthène scholié; 29, Euripide et Hésiode scholiés; 44, Aristote (*Organon*), etc.; 54, Rhéteurs grecs, Cornutus, etc.; 87, Xénophon (*Cyrop.*, *Anab.*, *Hell.*); 89, Poétesses grecques, ms. de G. Onorio; 90, Polémon et Mélampode, id.; 102, Chrysoloras, etc.; notes de P. Candido; 103, *Gregorii Thaum. dialogus*; 104, Commentaire sur l'*Iliade*; 116, Paraphrase sur la sophistique, avec un C. Lascaris imprimé; 119, *Epistola Petosiris*, etc.; à la fin, des imprimés annotés par Cartéromachos; 120, Pléthon sur Zoroastre; notes de J. Lascaris; 121, Porphyre (*Introd.*); Simplicius imprimé avec notes de Cartéromachos; 132, Théocrite et Hésiode scholiés; notes de P. Bembo; 135, Denys d'Alex. (*De situ orbis*); 137, Isocrate, etc.; autogr. de Chrysoloras; 142, Aleandro, notes autogr.; 147, Décrets du concile de Trente; 155, Lexique grec lat., autogr. de P. Chacon; 159, Plutarque; notes de J. Lasca-

1. Même les différences de reliure, qui abondent.

2. En publiant ces parties de l'inventaire, je donne, entre crochets et sous toutes réserves, ces indications de Dom. Rainaldi.

3. Je prie le lecteur de se reporter pour les détails au texte même de notre inventaire. Les mss. de cette liste sont sur papier, sauf mention contraire.

ris; 161, Index de la bibliothèque du cardinal Ridolfi, en partie autogr. de Devaris¹.

*Manuscrits Latins*²: 44, Ovide (*Metam.*); 71, *Placidi glossae*; 88, Cicéron (*Tuscul.*); 95, Térence « di 400 anni »; 106, Cicéron (*Tuscul.*); 137, Platon, trad. de Leonardo Bruni; 155, Poésies latines autographes d'Ange Politien³; 169, Martianus Capella, avec comment.; notes de Panormita. Parchemin; 215, Cicéron (*Orationes*). Parch.; 216, S. Jean Chrysostome (*De patientia et De eleemosyna*). Parch.; 227, Lettres de Niccolò Judeco à J. Lascaris et Aleandro; lettres au même; 229, Traités d'astrologie, avec fig. Parch.; 234, Commentaire d'Alanus sur la *Rhétor.* de Cicéron. Parch.; 235, Comment. sur Horace. Parch.; 236, Traité philosophique. Parch.; 237, Écrit adressé à Sixte IV; 242, Cicéron (*De oratore*). Parch.; 239, 240, 245 *sqq.*, Index des mots de divers auteurs latins; 274, Cahier autogr. de B. Rutilio (*Nomenclatura historicorum*); 278, Trad. du *Pro-méthée* d'Eschyle; 285, Invective contre Gaza⁴.

Manuscrits en langues modernes: 17, Lettres de Porcaro, etc.; 29, Poésies, abrégé du *Trésor* de Brunetto Latini; 32, Traduction italienne de la *Castramétation* de Polybe par J. Lascaris. Parchemin.

Telle est à peu près la liste de nos *desiderata*⁵; on voit qu'elle

1. J'ai retrouvé les n° 47, 118, 154, que le récolement laisse croire perdus. Il est à remarquer que les n° 6, 142, 147, 155, 159 sont portés à l'Appendice I sous les n° 103-107.

2. D'autres mss. latins, en dehors des index d'auteurs, sont portés manquant à la mort d'Orsini dans la liste indiquée à la fin de l'Appendice I; mais, tout en me servant de cette liste, je l'ai prise en faute à chaque instant. Dans le cas présent, comme les mss. ont été retrouvés au Vatican, et qu'ils figurent déjà au récolement de 1602, je suppose qu'ils sont revenus dans l'intervalle et juge inutile de les mentionner. — Le récolement marque absents les n° 66, 202 et 263: je ne crois pas à l'existence du premier manuscrit; quant aux deux autres, il me semble les avoir retrouvés. (V. les renvois de l'Inventaire.)

3. V. au chap. VI.

4. Ces deux derniers opuscules, vus par Rainaldi, doivent être reliés dans des *Miscellanea* qui m'ont échappé.

5. Y ajouter les imprimés grecs, qui, d'après le récolement, ne sont pas entrés à la Vaticane: n° 12, 26, 32, 35, 41, 72, 81, 93; et les imprimés latins: n° 31, 112, 121. — Les mss. 1 et 2 de la série moderne (Pétrarque) ne figurent pas au récolement, non plus que quelques autres mss. latins, qu'on retrouve comme eux au Vatican, et qui sont par conséquent entrés isolément. Peut-être les deux autographes des vers italiens de Pétrarque ont-ils été retirés, aussitôt après la mort d'Orsini, et mis à part, comme plus particulièrement précieux, dans la partie réservée de la Vaticane.

n'est pas très considérable, eu égard à l'étendue de la bibliothèque, et peu de manuscrits y paraissent très intéressants. L'administration de la Vaticane n'a pas eu trop à se plaindre de la transmission¹. Les manuscrits grecs d'Orsini, malgré les volumes restés en chemin, ont fait monter les cotes du *fonds Vatican grec* du n° 1287, où elles s'arrêtaient alors au n° 1421. Ils ont pris place immédiatement après les manuscrits légués par le cardinal Antonio Caraffa², et ont été suivis de ceux qui avaient été achetés dans la bibliothèque de Sirleto³. Le gros des manuscrits latins, et les manuscrits en langues modernes, qui sont une trentaine, ont formé une série unique qui a été versée au fonds latin, aucune division spéciale n'existant à la Vaticane pour les langues modernes. Cependant on ne les a point mêlés, et les manuscrits italiens, provençaux et français, où l'on reconnaît la provenance d'Orsini, vont du n° 3195 au n° 3224 du *fonds Vatican latin*, tandis que les latins vont du n° 3225 au n° 3453⁴. Les volumes d'Orsini ont été cotés après une série de provenance variée⁵ et avant le legs du cardinal

1. Quel était l'état de la Bibliothèque Vaticane avant le legs d'Orsini ? L'inventaire dressé sous Sixte-Quint, qui paraît perdu aujourd'hui, répondrait avec précision. Pour ce qui est du commencement du xvii^e siècle et de la rédaction des grands inventaires des Rainaldi et d'Allacci, on est renseigné par les beaux travaux de M. de Rossi. Les détails que nous ajoutons ici aideront à se rendre compte du point où en étaient les collections grecques et latines à la fin du xvi^e siècle.

2. Ils portent sur leur reliure et en tête du volume les armes du cardinal († 1591), ainsi que cette mention : *Antonii card. Carafae bibliothecarii munus ex testamento*.

3. Les n°s 1423 sqq. ont la note : *Emptum ex libris cardinalis Sirleti*. Il n'est pas douteux que le 1422 (*Catenae* sur les Psaumes), avant d'être relié à nouveau sous Pie IX, ne la portât aussi.

4. Quelques autres de nos manuscrits latins ont été classés en dehors de ces limites ; ce sont les n°s 3191, 4048, 4609. Il faut y joindre 4103-4105, 5398, peut-être 3617, 5390 et d'autres. Les trois premiers sont précisément de ceux qui sont portés absents à la fin de notre Appendice I et qui sont rentrés après coup. — Le n° 3452 est dans les mêmes conditions et a été ajouté au classement, car c'est un Aulu-Gelle qui n'est pas à sa place normale parmi les auteurs latins. Le 3453, un Aulu-Gelle aussi, n'était pas destiné à la Vaticane et il a accompagné par erreur le précédent. — Je serais presque porté à croire que les 3454 et 3455 proviennent d'Orsini (Cf. Appendice I, n°s 60 et 50.) — En tous cas, le premier classement des mss. latins d'Orsini, de ceux qui sont entrés ensemble au Vatican et ont reçu un rang méthodique, s'arrête au n° 3451 inclusivement. Cf. ce que dit sur la question M. de Rossi, *De origine... biblioth. Sedis Apost.*, p. vi et p. cxiii ; nos tableaux précisent ses indications.

5. Le 3190 provient de la bibliothèque de Léon X ; le 3192 (Juvénal), acheté à Ferrare en 1466, avait un nom de propriétaire qui a été gratté ; le 3193 (*Annotationi nel Dante fatte con M. Triphon Gabriele in Bassano*)

Caraffa¹. Dans le fonds latin comme dans le fonds grec, le classement d'Orsini a été rejeté : on a réuni les volumes autant que possible par ordre de matières, en groupant ensemble les manuscrits d'un même auteur.

L'examen de chacun des volumes, au point de vue de leur identification, a permis de dresser les deux tableaux des pages suivantes².

n'a pas d'indication de provenance ; le 3194 (Miscellanées connues du xv^e siècle : Panormita, Philelphe, Guarino, etc.) porte au bas de la première page : *Ex libris Aldi Manutii* (évidemment Alde le jeune).

1. A partir du 3456 inclusivement, les mss. offrent la mention de ce legs. Cf. Forcella, *Catalogo dei mss. relativi alla storia di Roma*, t. I, pp. 20 sqq. Il est assez remarquable que ce bibliographe, dans son utile ouvrage, mentionnant une quinzaine de nos manuscrits, les attribue au legs du cardinal Fulvio Orsini (!). Dans sa préface (p. vii), il donne même la date de ce prétendu legs. L'erreur singulière de M. Forcella montre que notre travail ne sera pas inutile, même à Rome, puisqu'on peut encore y commettre de pareilles confusions. — Il y a eu, en effet, un cardinal Flavio Orsini ; c'est à lui que s'adresse U. Foglietta, en 1569, dans sa description de la villa du cardinal Ippolito d'Este, à Tivoli (Cf. la note de Lagomarsini, *Iulii Pogiani epist. et orat.*, Rome, 1756, t. I, p. 13.) Alonzo Chacon l'appelle *Flavius Ursinus*. (*Vita pontif.*, t. III, Rome, 1677, col. 371.) — Il y a un autre prélat qu'il est plus facile encore de confondre avec notre Fulvio, parce qu'il porte le même prénom que lui ; ce Fulvio Orsini figure aussitôt après Flavio dans l'*Istoria della casa Orsina* de Sansovino (Venise, 1565, ff. 6 et 7) ; il a une dédicace dans *Laurentii Gambarae rerum sacr. liber*, Anvers, 1577, p. 38. (*Ad Fulvium Urs.*, *Iulii f. episc. Spolet.*). Caro correspond avec lui. J'ai aussi vu de lui une lettre écrite au cardinal A. Caraffa comme évêque de Spolète, en 1569, et signée *Fulvio Orsino* (Bibl. Barberini, *LXI*, 37).

2. Ces tableaux montreront d'un coup d'œil quels numéros ont fait partie de la collection d'Orsini ; en se reportant à l'Inventaire, on sera renvoyé au passage du volume où il est question du manuscrit.

FONDS VATICAN GREC

Cote actuelle.	Numéro de l'inventaire d'Orsini.	Cote actuelle.	Numéro de l'inventaire d'Orsini.	Cote actuelle.	Numéro de l'inventaire d'Orsini.
1288 ==	1	1334 ==	36	1380 ==	95
1289 ==	2	1335 ==	124	1381 ==	101
1290 ==	46	1336 ==	80	1382 ==	99
1291 ==	3	1337 ==	122	1383 ==	100
1292 ==	4	1338 ==	133	1384 ==	107
1293 ==	86	1339 ==	10	1385 ==	106
1294 ==	5	1340 ==	65	1386 ==	96
1295 ==	19	1341 ==	34	1387 ==	92
1296 ==	15	1342 ==	40	1388 ==	84
1297 ==	9	1343 ==	93	1389 ==	82
1298 ==	123	1344 ==	70	1390 ==	130
1299 ==	129	1345 ==	31	1391 ==	42
1300 ==	14	1346 ==	33	1392 ==	111
1301 ==	8	1347 ==	71	1393 ==	143
1302 ==	17	1348 ==	78	1394 ==	128
1303 ==	22	1349 ==	41	1395 ==	138
1304 ==	23	1350 ==	158	1396 ==	7
1305 ==	24	1351 ==	149	1397 ==	157
1306 ==	67	1352 ==	153	1398 ==	156
1307 ==	21	1353 ==	28	1399 ==	162
1308 ==	98	1354 ==	27	1400 ==	105
1309 ==	37	1355 ==	48	1401 ==	108
1310 ==	12	1356 ==	57	1402 ==	117
1311 ==	59	1357 ==	64	1403 ==	50
1312 ==	13	1358 ==	26	1404 ==	49
1313 ==	94	1359 ==	25	1405 ==	69
1314 ==	30	1360 ==	114	1406 ==	109
1315 ==	18	1361 ==	181	1407 ==	52
1316 ==	73	1362 ==	79	1408 ==	56
1317 ==	51 ou 68	1363 ==	66	1409 ==	131
1318 ==	51 ou 68	1364 ==	45	1410 ==	139
1319 ==	61	1365 ==	125	1411 ==	134
1320 ==	63	1366 ==	85	1412 ==	150
1321 ==	20	1367 ==	32	1413 ==	151
1322 ==	127	1368 ==	136	1414 ==	152
1323 ==	76	1369 ==	60	1415 ==	88
1324 ==	62	1370 ==	58	1416 ==	160, 115, 145, 148, 91
1325 ==	126	1371 ==	55	1417 ==	144
1326 ==	16	1372 ==	53	1418 ==	113
1327 ==	11	1373 ==	72	1419 ==	Id.
1328 ==	75	1374 ==	43	1420 ==	112
1329 ==	77	1375 ==	141	1421 ==	35
1330 ==	146	1376 ==	39		
1331 ==	83	1377 ==	140	1948 ==	Impr. 55
1332 ==	74	1378 ==	110		
1333 ==	38	1379 ==	97		

FONDS VATICAN LATIN

Cote actuelle.	Numéro de l'Inventaire d'Orsini.	Cote actuelle.	Numéro de l'Inventaire d'Orsini.	Cote actuelle.	Numéro de l'Inventaire d'Orsini.
3191 =	184	3234 =	29	3275 =	124
.....		3235 =	43	3276 =	168
3195 =	M.M. ¹ 1	3236 =	63	3277 =	8
3196 =	M.M. 2	3237 =	89	3278 =	52
3197 =	M.M. 6	3238 =	109	3279 =	187
3198 =	M.M. 19	3239 =	42	3280 =	243
3199 =	M.M. 3	3240 =	133	3281 =	53
3200 =	M.M. 15	3241 =	87	3282 =	172
3201 =	M.M. 14	3242 =	103	3283 =	75
3202 =	M.M. 33	3243 =	107	3284 =	33
3203 =	M.M. 5	3244 =	214	3285 =	186
.....		3245 =	152	3286 =	31
3205 =	M.M. 25	3246 =	163	3287 =	56
3206 =	M.M. 24	3247 =	112	3288 =	62
3207 =	M.M. 23	3248 =	195	3289 =	14
3208 =	M.M. 22	3249 =	80	3290 =	96
3209 =	M.M. 21	3250 =	81	3291 =	16
3210 =	M.M. 7	3251 =	4	3292 =	58
3211 =	M.M. 8	3252 =	7	3293 =	91
3212 =	M.M. 9	3253 =	36	3294 =	6
3213 =	M.M. 11	3254 =	46	3295 =	105
3214 =	M.M. 10	3255 =	154	3296 =	228
3215 =	M.M. 16	3256 =	3	3297 =	194
3216 =	M.M. 18	3257 =	9	3298 =	153
3217 =	M.M. 30	3258 =	38	3299 =	198
3218 =	M.M. 13	3259 =	39	3300 =	171
3219 =	M.M. 12	3260 =	40	3301 =	178
3220 =	M.M. 20	3261 =	41	3302 =	188
3221 =	M.M. 27	3262 =	32	3303 =	136
3222 =	M.M. 31	3263 =	179	3304 =	196
3223 =	M.M. 26	3264 =	189	3305 =	17
3224 =	M.M. 28	3265 =	190	3306 =	45
3225 =	2	3266 =	48	3307 =	15
3226 =	1	3267 =	125	3308 =	265
3227 =	23	3268 =	115	3309 =	131
3228 =	24	3269 =	185	3310 =	132
3229 =	182	3270 =	165	3311 =	181
3230 =	98	3271 =	72	3312 =	128
3231 =	99	3272 =	51	3313 =	26
3232 =	119	3273 =	164	3314 =	5
3233 =	183	3274 =	50	3315 =	70

1. Les lettres M. M. indiquent les nos de l'Inventaire qui se rapportent à la série des mss. en langues modernes.

2. L'ancien Vat. 3204 (M. M. 21) est à la Bibliothèque Nationale de Paris, Fr. 12473.

TABLES DE CONCORDANCE

127

Cote actuelle.	Numéro de l'Inventaire d'Orsini.	Cote actuelle.	Numéro de l'Inventaire d'Orsini.	Cote actuelle.	Numéro de l'Inventaire d'Orsini.
3316 ==	233	3367 ==	224	3418 ==	197
3317 ==	27	3368 ==	223	3419 ==	193
3318 ==	34	3369 ==	65	3420 ==	192
3319 ==	177	3370 ==	222	3421 ==	12
3320 ==	161	3371 ==	156	3422 ==	213
3321 ==	162	3372 ==	157	3423 ==	220
3322 ==	138	3373 ==	158	3424 ==	225, 289
3323 ==	300	3374 ==	159	3425 ==	221
3324 ==	18	3375 ==	160	3426 ==	135
3325 ==	19	3376 ==	217	3427 ==	199
3326 ==	22	3377 ==	218	3428 ==	54
3327 ==	20	3378 ==	134	3429 ==	232
3328 ==	21	3379 ==	231	3430 ==	210
3329 ==	28	3380 ==	230	3431 ==	209
3330 ==	76	3381 ==	73	3432 ==	208
3331 ==	77	3382 ==	211	3433 ==	299
3332 ==	100	3383 ==	212	3434 ==	Id.
3333 ==	180	3384 ==	102	3435 ==	Id.
3334 ==	13	3385 ==	166	3436 ==	122, 244, 275 à 277, 279 à 284, 296, 287, 293 à 295
3335 ==	74	3386 ==	116	3437 ==	205
3336 ==	86	3387 ==	114	3438 ==	206
3337 ==	111	3388 ==	60	3439 ==	201
3338 ==	110	3389 ==	61	3440 ==	219
3339 ==	25	3390 ==	97	3441 ==	121, 288, 267, 264, 268 à 272, 296, 297
3340 ==	30	3391 ==	101	3442 ==	226
3341 ==	170	3392 ==	94	3443 ==	142
3342 ==	10	3393 ==	82	3444 ==	143
3343 ==	11	3394 ==	83	3445 ==	249
3344 ==	173	3395 ==	84	3446 ==	238
3345 ==	207	3396 ==	85	3447 ==	241
3346 ==	175	3397 ==	92	3448 ==	256
3347 ==	120	3398 ==	93	3449 ==	290
3348 ==	117	3399 ==	118	3450 ==	291
3349 ==	176	3400 ==	129	3451 ==	200, 263, 266
3350 ==	55	3401 ==	174	3452 ==	47
3351 ==	113	3402 ==	67	3453	
3352 ==	78	3403 ==	68		
3353 ==	37	3404 ==	69	4048 ==	252
3354 ==	204	3405 ==	79		
3355 ==	203	3406 ==	49	4103	
3356 ==	147	3407 ==	104	4104	
3357 ==	146	3408 ==	108	4105	
3358 ==	144	3409 ==	123		
3359 ==	145	3410 ==	126	4609 ==	64
3360 ==	298	3411 ==	127		
3361 ==	59	3412 ==	130	5398	
3362 ==	150	3413 ==	139		
3363 ==	35	3414 ==	140		
3364 ==	148	3415 ==	141		
3365 ==	149	3416 ==	90		
3366 ==	151	3417 ==	167		

Un certain nombre de numéros de ces listes ont été compris dans la série de manuscrits cédés par Pie VI au gouvernement du Directoire. On retrouve sur presque tous le chiffre de la Bibliothèque Nationale de Paris, dont ils ont fait partie jusqu'en 1815, époque où ils ont repris au Vatican leur place naturelle. Les commissaires français qui ont présidé, en 1797, à l'exécution de cette déplorable clause du traité de Tolentino, avaient puisé largement dans la partie de la Vaticane qui représente pour nous la collection de Fulvio Orsini; ils y avaient fait un choix fort intelligent et pris plusieurs des meilleurs volumes. Je les ai relevés dans la note officielle imprimée à Leipzig en 1803¹. L'opuscule étant extrêmement rare, on me saura peut-être gré de donner ici une liste, qui constitue un document de plus pour l'histoire de notre bibliothèque. Les volumes provenant d'Orsini, qui ont été demandés par les commissaires du Directoire, sont les suivants :

FONDS GREC

1288 [*] .	1341 (n° 280).	1379 (n° 285) [†] .
* 1302 (n° 277 de la note officielle) [‡] .	1353 (n° 281).	1410 (n° 286).
1306 (n° 278).	* 1357 (n° 282) [†] .	1418 (n° 287).
1335 (n° 279).	1365 (n° 283).	1420 (n° 288) [§] .
	1373 (n° 284).	

FONDS LATIN

3199 (n° 344).	3260 (n° 351).	3334 (n° 358).
3202 (n° 345).	3262 (n° 352).	3339 (n° 359) [*] .
3203 (n° 346).	3277 (n° 353).	3343 (n° 360) [†] .
3204 (n° 347) [‡] .	3289 (n° 354).	3357 (n° 361).
* 3211 (n° 348).	3297 (n° 355).	* 3393 (n° 362).
* 3214 (n° 349).	3298 (n° 356).	
3227 (n° 350).	3318 (n° 357).	

1. *Recensio manuscriptorum codicum qui ex universa Bibliotheca Vaticana selecti iussu Dni. Nri. Pii VI pont. m. prid. id. iul. an. MD.CCLXXXVII procuratoribus Gallorum iure belli seu pactarum induciarum ergo et initiae pacis traditi fuere... Lipsiae, impensis Paul Gotthelf Kummeri, MDCCCIII.* Les manuscrits d'Orsini sont décrits aux pp. 71-75 et 92-96.

2. Ce volume figure dans une note à part, à la fin de la *Recensio*, p. 145. Il y est coté *Vat.* 1279; mais ce qui prouve bien que c'est le nôtre, c'est que le 1288 (fragment de Dion Cassius) porte le timbre français.

3, 4, 5. Compté comme double. (*Recensio*, p. 132.)

6. Le *Vat.* 1437 est ainsi décrit, p. 75: « 289. Cod. chartac. in-f. constans pp. 392 exarat. saec. xvi. Continet Annae Comnenae Alexiadem. Praeit notula Fulvii Ursini, qua monet hoc in codice pleraque occurrere quae in editis frustra quaeras. » Je n'ai pas vu ce volume, qui ne figure à aucun de nos inventaires d'Orsini.

7. Ce manuscrit est le seul des nôtres qui soit resté à la Bibliothèque Nationale. (V. le chap. VIII.) Sur la loyauté de la restitution de 1815, injustement attaquée par Mai et Angeloni, cf. le rapport de Mar. Marini, en tête du *Regestum Clementis papae V*, Rome, typ. Vatic., 1885.

* 8, 9. Compté comme double. (*Recensio*, p. 132.)

Dans cette liste, les volumes marqués d'un astérisque n'ont pas fait le voyage de Paris. Comme la note primitivement dressée par les commissaires excédait le nombre de cinq cents manuscrits convenu par le traité de Tolentino, il en a été rendu quelques-uns à l'administration de la Vaticane, et, parmi eux, cinq des nôtres¹. En revanche, plusieurs de nos imprimés les plus précieux ont subi le sort des vingt-huit autres manuscrits, et il m'a été facile de les reconnaître, en comparant les cotes annulées qu'on trouve encore sur les volumes avec celles qui sont notées dans une liste spéciale annexée à la *Recensio* des manuscrits².

Nos identifications, qui seront discutées, lorsqu'il y aura doute, au cours du travail descriptif, auraient été rendues très faciles, si tous les volumes avaient conservé la note que leur avait mise Orsini : sur beaucoup, en effet, au feuillet de garde ou à la première page, on retrouve encore le numéro et la petite notice de l'Inventaire en italien, quelquefois en latin, avec la signature *Ful. Urs.*³. Mais la plupart ont perdu leur reliure ancienne⁴; quelques-uns même ont passé à plusieurs reprises dans l'atelier du relieur⁵. Dans les opérations de ce genre,

1. L'*Elenchus redditorum* est aux pp. 133-135 de la *Recensio*.

2. En voici quelques-uns qui ne laissent point de doute : exemplaires de l'*Anthologie* de 1494, anciennement cotés 11401 sqq. (nos 4, 5, 6, 44, 45 des imprimés grecs de l'Inventaire d'Orsini), Homère 10647 (n° 1 ?), Catulle et Stace 10876 (imprimés latins d'Orsini, n° 35), Ammien Marcellin 7901 (n° 75), Festus 11803 (n° 72), deux Virgile 10884 et 10885 (nos 2 et 1), etc. (Cf. *Recensio*, pp. 137-141.) Sauf le dernier Virgile, tout paraît avoir été restitué.

3. On en voit un exemple aux planches, n° VIII. Il paraît certain que l'ensemble de ces notes a été mis par Orsini sur les volumes après la rédaction de son Inventaire : j'ai trouvé en effet des indications de reliure et autres, laissées deux ou trois fois par inadvertance, et qui montrent qu'il empruntait le texte de la note à l'Inventaire. Il avait sans doute jugé plus prudent de fixer lui-même son souvenir, et ne s'était pas fié à la demande qu'il faisait pour cela, dans son testament, à l'administration de la Vaticane. Celle-ci, il faut bien le reconnaître, a perdu de vue la volonté formelle d'Orsini; elle n'a point inscrit la mention qu'il demandait sur chaque volume, et a même laissé perdre trop souvent celle que le donateur avait mise de sa main.

4. L'Inventaire en mentionne quelques-uns. Il y avait un grand nombre de reliures en bois, *alla greca*, formées de deux planchettes de bois avec le dos en cuir. — Plusieurs mss. recouverts de cuir rouge, portent encore sur les plats les armes des Orsini et aux angles ou au dos leur rose d'or comme motif d'ornement. C'est ce modèle qui semble être le modèle caractéristique de la bibliothèque d'Orsini. Les plus intéressantes particularités de reliure seront notées dans la description des volumes.

5. Ainsi, beaucoup de manuscrits ont sur les plats les armes de Paul V, et au dos celles de Pie IX, ce qui indique qu'ils ont été maniés par le relieur au moins deux fois. C'est pour cela qu'on a jugé utile d'indiquer, dans la des-

exécutées autrefois avec moins de soin qu'aujourd'hui, il est arrivé souvent que les gardes anciennes ont été enlevées et jetées comme n'ayant pas de valeur et ne faisant pas partie intégrante du volume. La note d'Orsini, et des indications plus anciennes ont disparu ainsi sur beaucoup de volumes, et leur provenance s'est trouvée par cela même oubliée. De là, des confusions, des hésitations, par exemple entre deux volumes répondant au même signalement; de là aussi, l'intérêt d'une identification complète de tous les manuscrits de notre Inventaire avec ceux du Vatican.

J'ai été guidé, pour le fonds latin, par le récolement de 1602, qui a mis d'avance les manuscrits, comme je l'ai dit, à peu près dans l'ordre qu'ils allaient occuper lors du classement définitif. Il y a aussi sur les marges du *Vat.* 7205, des cotes relativement modernes qui m'ont été fort précieuses; mais elles ont été inscrites sans plan arrêté; elles manquent, on ne sait pourquoi, à certains numéros et donnent quelquefois des chiffres modifiés depuis; je n'ai accordé à l'ensemble qu'une valeur d'orientation. Pour le fonds grec, j'ai été d'abord privé de tout secours, les marges de l'Inventaire ne portant que deux identifications, dont une fausse. Il a fallu retrouver les volumes un par un, d'après les indications du document, au moyen de l'index sommaire du fonds grec rédigé par Leone Allacci et mis à la disposition des travailleurs de la Vaticane. Après quelques tâtonnements, j'ai reconnu que les manuscrits grecs de notre collection avaient été également cotés à la suite les uns des autres, et j'ai retrouvé les limites extrêmes du classement. Comme j'avais, de plus, par le récolement, la liste des manuscrits manquants en 1602, je ne me suis pas attardé à chercher des manuscrits qui ne sont probablement pas entrés au Vatican.

Le travail devait se borner dans l'origine aux manuscrits, qui constituaient la partie la plus importante de la bibliothèque d'Orsini; mais j'ai eu le désir d'y comprendre certains imprimés annotés, qui se rattachaient étroitement aux séries de manuscrits provenant de savants de la Renaissance. Cette étude de la deuxième et de la quatrième partie de l'inventaire était fort différente de la précédente; toute base manquait, puisque les cotes marquées sur le manuscrit ne correspondent plus à rien,

cription, si la reliure est l'ancienne ou de quel pontificat elle date; dans le cas de deux retouches, comme la première est quelquefois douteuse, on a pris alors le parti, pour abréger, d'indiquer seulement la seconde.

les imprimés ayant subi à la Vaticane, depuis le commencement du xvii^e siècle, plusieurs remaniements. Au moment où je travaillais, ce département de la Bibliothèque était même dans une nouvelle période de transition, pour des raisons d'ordre intérieur¹. Il existe un catalogue manuscrit, rédigé avec une compétence bibliographique indiscutable par M. le chanoine Zappelli; il porte sur les incunables et les aldines, et le plus grand nombre des livres que je désirais voir appartenir à l'une de ces deux catégories. Mais comment les reconnaître dans les multiples exemplaires d'un même ouvrage? Comment savoir si tel volume porte ou ne porte pas l'écriture du savant que je cherchais? J'avais fait, avec une difficulté extrême, quelques sondages dans ces immenses collections d'imprimés rares de la Vaticane, que le public ne soupçonne pas, quand j'ai pu obtenir la permission de visiter moi-même quelques armoires. Le caractère des reliures ou le numéro conservé d'Orsini², d'autres fois l'aspect d'une écriture familière à mes yeux, ont suffi pour me faire retrouver promptement la plupart des imprimés importants de notre Inventaire. Il en a été noté quelques autres chemin faisant, qui seront indiqués à leur place; mais ces recherches n'ont pas été poussées jusqu'à identifier tous les imprimés d'Orsini³. Pour beaucoup, du reste, la poursuite eut été inutile, car j'ai acquis la certitude que cette partie des collections a subi des mutilations auxquelles les fonds de manuscrits ont heureusement échappé.

La sixième partie de l'Inventaire, la moins considérable, n'a pas reçu de numéros du propriétaire, et n'a été classée dans les séries de la Vaticane que longtemps après le reste de sa bibliothèque. Elle comprend deux séries de pièces: 1^o les papyrus; 2^o les papiers modernes⁴. Les premiers documents, réunis en

1. Malgré les modifications survenues dans les catalogues, je me suis assuré que les cotes que je fournis au lecteur pour les imprimés permettent toujours de les retrouver facilement.

2. La reliure moderne a moins sévi sur les imprimés que sur les mss.; en revanche la note initiale d'Orsini y a été mise rarement.

3. Il ne serait pas difficile à un employé de la Bibliothèque, pouvant étudier et comparer à loisir tous les volumes des armoires, de compléter cette partie de mon travail d'identification. Pour moi, je ne puis que remercier l'administration de la faveur qui m'a été faite et qui m'a permis de joindre un supplément vraiment utile à mes recherches sur les manuscrits.

4. L'Inventaire d'Orsini est pour cette partie plus confus et plus inexact que pour les autres. Le récolement de Rainaldi au contraire offre une précision assez grande pour la série des correspondances, et demande à être

petit nombre par Orsini, et plutôt à titre de curiosités que comme objets d'étude, font partie aujourd'hui de la collection des *papiri diplomatici* étudiée par Gaetano Marini¹. La correspondance d'Orsini m'a fait retrouver quelques renseignements sur leur provenance².

Les papiers modernes recueillis par Fulvio Orsini ont un véritable intérêt au point de vue spécial où nous nous plaçons dans ce livre. Il y avait des vers autographes de lettrés de la Renaissance³. Mais l'ensemble était formé de correspondances

rapporté ici : « *Diverse scritture consignate.* — Tre papiri. — Alcune tavolette larghe un dito, di n° diecenove, nelle quali vi è scritto, et posto in una saccocchetta di broccato. — Un mazzo di lettere scritte dal Carteromacho, et sono n° 46. — Un mazzo di lettere al Colocio, sono n° 39. — Un altro mazzo di lettere di diversi, sono n° 40. — Alcune copie di lettere scritte dal Carteromacho ad Aldo, in fog. gr. sono carte sei. — Lettere n° 3 scritte a Bernardino Rutilio. — Lettere n° 3 scritte al Colotio. — Lettere n° 3 scritte al card. Ridolfi. — Un mazzo di lettere volgari scritte a Fulvio Ursino. — Un altro mazzo di lettere volgari scritte al medemo. — Lettere latine n° 20 scritte al medemo. — Lettere volgari che vanno a diversi. — Lettere di diversi scritte al Colotio. — Lettere n° 16 scritte da Papa Marcello a diversi quando fù creato Papa. — Alcune lettere scritte ad Aldo Manutio. — Un mazzo di fragmenti di diverse poesie del Bembo, Sadoletto, Pietro Curtio et altri. — Diversi fragmenti tagliati de varie inscriptioni. — Tre mazzo di diverse scritture poste insieme et di diverse cose et fragmenti, de quali il primo mazzo comincia *De quadrante*, il secondo *De repentinis sideribus*, il terzo *De ponderibus et mensuris*. » (Suit la formule de consignation de Duranti.)

1. Dans le beau livre, *I papiri diplom. racc. et illustr. dall' ab. G. Marini, primo cust. della Bibliot. Vat.* etc., Rome, 1805, p. 243, se trouve cité le passage de l'Inventaire d'Orsini relatif aux papyrus. Il est malheureusement impossible d'identifier les trois premiers. Le quatrième, le papyrus de Ravenne, avait été cherché en vain par Marini; le cardinal Mai l'a retrouvé et publié, en rappelant le souvenir d'Orsini, dans le tome V, p. 362, de ses *Classici auctores e Vaticanis codd. editi* (Rome, 1833).

2. Le 31 janv. 1575, Orsini écrit à Pinelli : « Mi sono capitati qua certi papiri scritti di lettera longobarda antica, della quale si referrariano alla fine il significato, quando che fusse integri. Se V. S. ne desidera qualche pezzo, che sono tre, mene avvisi. » Le 21 janv. 1576 : « Io non me ricordai di ringraziarla di quelli papiri ch' ella m' offerse; voglio ben dirle, che io sarò sforzato a valermi della cortesia sua in privarnela d'uno, poiche 'l padrone di questi che ho io pensa che sia scrittura di tre mille anni et che non sene trovano altri al mondo!... » Et le propriétaire les remporte à Arezzo. Orsini observe ensuite qu'ils présentent la même orthographe que le fragment de Dupuy : *subscripsi, sublatsa*. (Bibl. Ambrosienne, D. 422 inf.). En 1581, Orsini acquiert des papyrus provenant de Bembo. (V. p. 101 et Appendice II, lettre XV.)

3. Toutefois l'inexactitude des renseignements d'Orsini se montre dans ce fait qu'il indique des vers autographes d'Aleandro et de Lazare de Baif, là où il s'agit évidemment de lettres autographes des mêmes personnages. (Je vais publier et illustrer les lettres d'Aleandro; celle de Baif a paru à la suite de l'*Inventaire des mss. grecs de J. Lascaris*, Rome, 1886.) Les vers autographes ou non, réunis par Orsini, et dont il a été question plus haut,

originales d'ordre littéraire ¹. La réunion des autographes d'hommes illustres était un des goûts dominants d'Orsini; il avait recherché ceux de Dante, déjà disparus de son temps ²; il avait été assez heureux pour mettre la main sur beaucoup de volumes écrits par Pétrarque et par les grands Italiens du xv^e siècle; il possédait aussi quelques lettres du même temps ³; mais il s'était enrichi surtout pour les premières années du *cinquecento*. Les deux collections qui ont formé la sienne sont celles de Cartéromachos et de Colocci, à qui sont adressées la plupart de nos lettres du commencement du siècle ⁴. Les lettres à Alde l'ancien, qui en sont une des séries les plus curieuses, proviennent, au moins en partie, de Cartéromachos; peut-être en vient-il quelques-unes d'Alde le jeune. Ces autographes grecs, latins ou italiens sont restés jusqu'ici inaperçus des historiens du grand imprimeur; on en trouvera le texte dans le recueil intitulé : *Les correspondants d'Alde Manuce* ⁵. Ne comptant pas utiliser les autres et sachant l'intérêt de ces documents d'histoire littéraire pour une époque où ils sont moins nombreux qu'on ne croirait, je crois utile d'en publier ici une liste alphabétique; plusieurs sont d'humanistes assez connus qui paraissent ailleurs dans notre livre.

p. 82, ont dû être dispersés dans les recueils du Vatican; nous n'en avons ici que de Cartéromachos et de Corsi. Je suis tenté de croire que, le *Vat.* 5390, relié sous Pie VI, contient quelque chose de la collection d'Orsini: il y a des vers latins antiques et modernes, et, parmi ceux-ci, des œuvres de Bembo, Molza, Fracastor, Tebaldeo, etc. Cf. ma note au n° 202 de l'Inventaire. — On a réuni, dans le *Vat.* 2836, des cahiers de provenance diverse contenant des vers de la fin du xv^e siècle et du commencement du xvi^e: il y en a de l'écriture de Colocci et beaucoup dédiés à lui: une partie au moins du ms. a été chez Colocci, mais non chez Orsini.

1. L'usage des collections de ce genre est trop connu au xvi^e siècle pour que j'y insiste. Je crois pourtant intéressant de signaler un passage de Sambucus écrivant à Alde le jeune. Paul Manuce, dont la mort est l'occasion de cette lettre, avait été l'un des éditeurs, comme on sait, du célèbre recueil intitulé *Lettere di uomini illustri*; le savant viennois dit à son fils: « Si clarorum virorum epistolas aliquando formis recusaris, fac sciam; augebo editionem multis clarorum virorum epistolis, Pontani, Sannazarii, Sadoleti, Bembi et aliorum, quorum sylva habeo rara » (1^{er} mai 1574; *Ambros. E.* 37 inf., f. 115.)

2. On a vu, p. 106, note 1, Orsini demander à Pinelli, en 1582, s'il n'y avait pas dans le cabinet de Bembo des autographes de Dante.

3. Par exemple *Jules II*, comme cardinal, du 27 déc. 1471 (*Vat.* 4103, f. 68), et *Sixte IV*, comme pape, au cardinal commandant la flotte, de Bracciano, 23 sept. 1481. (*Id.* 2^e vol., en tête.)

4. V. pp. 80-83.

5. Ce travail, annoncé par les revues depuis 1883, paraîtra aussitôt après celui-ci.

Rom. Amaseo à Cartéromachos, Bologne, 1512; à Bern. Rut. Bologne, 1532 et 1533; à Aless. Farnese, Rimini, 1547; au roi de France, 1546 (4103, ff. 34, 91, 92, 110, 140)¹. — Vincenzo Bal. Cartéromachos, Rome, 1512 (4105, ff. 210, 314, 317). — Giorgio. nardo à Cartéromachos, Venise, s. d. (4103, f. 64). — L. [Briçonnet], évêque de Toulon, à Cartéromachos et à Franc. Pia. tino, Pise, etc. 1511 (4103, ff. 25 sqq., 95)². — Le cardinal de C. à Colocci, Rome, 1542 (4105, f. 180). — Giambattista Casa. Colocci, Rome, 1523 (4104, ff. 72, 74, 195)³. — Clavelius Lup. Colocci, Spoleto, 1509 (4103, f. 22). — Angelus Cospus, à Ca. romachos, Bologne, 1511 et 1512 (4103, ff. 62, 63). — Gianpi. Crasso à Rutilio; au card. Ridolfi, Rome, 1533 (4105, ff. 9 281; 4103, ff. 85, 87). — Pietro Corsi, *Cursius*, vers latins ff. 75 et 77 du même ms., et des lettres à lui adressées aux ff. 73, 81, 82⁴. — Giammatteo Giberti à Jean de Médicis (sur locci), Rome, 1524; à Colocci, Bologne 1533, Venise, 1534, Vér. 1536; au card. Trivulzio, Venise, 1534; à Rutilio, Vérone, 15 (4104, f. 89; 4105, ff. 178, 170, 138; f. 90; f. 95)⁵. — Le card. Grimani à Colocci, 1538 (4105, f. 128). — Paolo Giovio. Lampridio à Colocci, Venise, 1526 (4104, f. 82)⁷. — Bernar. Maffei, *Maphaeus*, à Ant. Tebaldeo, Venise, s. d.; à Col.

1. V. d'autres lettres d'Amaseo au cardinal Farnèse dans les archives Parme (papiers des Farnèse, carton A). Cf. British Museum, *Add. ms.* 10273 et à l'Ambrosienne, le cahier des minutes d'Amaseo, *D.* 275 *inf.*, etc.

2. Cf. f. 67, un brouillon de Cartéromachos destiné au savant prélat français.

3. Cf. *Ambros. E.* 36 *inf.*, ff. 104-105.

4. Ajoutons une lettre de Corsi à Paul Manuce publiée en note à *Lettres inéd. de P. Manuce*. La lettre I sans date de ce petit recueil doit être datée de 1539, comme le montre celle de l'imprimeur vénitien Gius. mezzini à Corsi (f. 73).

5. Je connais d'autres lettres de l'illustre évêque de Vérone, dans *Vat.* 3435 (au pape, 1543), l'*Ambros. D.* 491 *inf.* (à R. Amaseo, copie au British Mus., *Add. ms.* 10273 (à Vettori), dans les *carte Stroziane* des archives de Florence (corresp. de Salviati), à la Bibl. Barberini, *LA.* 10273 (six lettres, dont une à Bembo, une à Vittoria Colonna, etc., etc.).

6. Voici un billet du célèbre historien à Colocci qu'on peut citer, car il est court : « Vigil [Fabius], Blossius [Palladius] et Maphaeus [Bern.] cras p. debunt mecum in paradiso, ut veteris Academiae laeta sodalitas renovetur. Te maxime omnium doctissimum expectamus. Si per chiragram potius venias te etiam atque etiam precamur. Vale et responde quia si obsequi potes mavult Blossius ut cenemus. » Une copie s'en trouve au *Vat.* 9 f. 339, qui contient, ainsi que les nos voisins, plusieurs transcriptions de documents de notre collection. — De nombreuses lettres de Giovanni B. Maffei sont dans l'*Ambros. E.* 31 *inf.*

7. Il y a trois lettres du même à P. Bembo à la Bibl. Barberini, *LA.* 10273 et d'autres à Vettori au British Mus., *Add. ms.* 10267.

Vérone, 1532, (4103, f. 88; 4104, f. 78). — *Alfonso Marchisio*, à Cartéromachos, Florence, 1512 (4105, f. 322). — *Francesco Marchisio Elio* à Colocci, Naples, 1510 (4105, f. 276). — *Girolamo Menochio* à Cartéromachos, Lucques, 1511 (4105, f. 311). — *Marzotto Pacini* à Cartéromachos, Rome, 1512 (4105, ff. 313, 316). — *Bernardino Pellini* à Cartéromachos, Rome, 1512, (4105, ff. 318-320). — *Io. Franc. Philonius praepositus Pisaurensis* à Colocci, Pesaro, 1510, (4105, f. 283). — *Giuliano Pietini* à Cartéromachos, Rome, 1512 (4105, f. 321). — [Tommaso] *Pietrasanta* à Colocci, Rome, 1530, (4104, f. 76). — *Franc. Placentinus (Piacentino) scriptor Archivi Rom. Curiae* à Cartéromachos, Rome, 1511 (4105, f. 308). — *Le cardinal Ridolfi* à Rutilio, Bologne, 1537, (4105, f. 99). — *Antonio Tebaldeo*, à Cartéromachos, Lucques, 1512; à Colocci, Rome 1527 (4103, f. 24; 4104, f. 79). — *Giacomo Tebaldeo* à Ant. Tebaldeo, Venise 1546 (4103, f. 69). Cf. l'index. — *Michelangelo Tonti* à Cartéromachos, Pistoia, 1510 (4105, f. 312). — *Le cardinal A. Trivulzio* à Colocci, Rome, 1542 (4105, ff. 121, 140). — [Gianluigi] *Vopisco* à Colocci, Naples, 1517, 1519, 1535 (4104, ff. 67, 63, 65)¹.

Un grand nombre de lettres de Marcello Cervini (Marcel II), comme cardinal de Santa-Croce, sont écrites à Colocci, à Lodovico Beccadelli, et à Ranuccio Farnese². Elles seront une mine intéressante de renseignements sur la cour romaine avant et pendant le concile de Trente. Quelques copies de lettres de Paul III se rattachent à la même époque³. Enfin nous arrivons à la correspondance d'Orsini lui-même; il a éliminé ce qu'il jugeait indigne d'être conservé, et ce qu'il a gardé est cité sans cesse

1. En rapprocher les deux lettres du même au même, *Reg.* 2023, ff. 383 384. Ces documents et d'autres de la correspondance de Colocci ont été utilisés par Lancelotti. — J'ai omis quelques lettres de prélats qui m'ont paru moins intéressantes, et d'autres, d'ordre littéraire, à Colocci ou à Cartéromachos, qui seront indiquées dans *Les correspondants d'Alde Manuce*; il est inutile de les mentionner deux fois; il suffit d'avertir les savants que cette époque intéresse.

2. Quelque érudit ne sera-t-il pas tenté de s'attacher à ce noble esprit dont le pontificat éphémère a été immortalisé par la messe de Palestrina? La correspondance que je signale se trouve au *Vat.* 4104, ff. 1 à 40. Il y aurait à voir une série de lettres du même temps à Sirleto, écrites de Trente en 1546-47, dans le *Vat.* 6189, ff. 3 sqq., une à Panvinio, *Vat.* 6412, f. 1, et beaucoup dans les autres dépôts de Rome. Au British Museum. *Add. ms.* 10274, les lettres de Cervini à Vettori vont de 1550 à 1554. — Les renseignements sur Cervini, épars dans notre livre, peuvent être groupés par l'index.

3. Elles sont dans le second volume du 4103, ff. 123-136, la plupart relatives au protestantisme.

au cours de ce livre¹. Orsini avait en outre réuni une bonne part des lettres reçues par Paul Manuce; la plupart se rapportent à la période du séjour de l'imprimeur à Rome. Notre collectionneur les eut sans doute de son fils Alde. Elles remplissent aujourd'hui trois volumes du fonds Vatican, 3433 à 3435, et peuvent être d'un secours considérable à qui s'occupe de cette époque. On y trouve la réponse à un grand nombre de lettres, qui figurent dans les recueils italiens ou latins de Paul Manuce. Je ne les indique pas ici, les documents sur la seconde moitié du xvi^e siècle n'ayant pas, à beaucoup près, l'intérêt de rareté qui s'attache à ceux des premières années².

Outre la bibliothèque destinée à la Vaticane et décrite dans l'Inventaire dont nous venons d'examiner les diverses parties, Orsini en a possédé une autre. Celle-ci comprenait de même des manuscrits et des imprimés. Les imprimés étaient naturellement des livres usuels et ordinaires, ou qui ne portaient pas d'annotations particulièrement précieuses; ce sont ceux qui furent légués à O. Lancelotti; on les retrouve un peu partout, quelques-uns revêtus de l'ex-libris d'Orsini ou avec des notes de sa main³. Les manuscrits étaient: 1^o ceux qui offraient un trop

1. Les séries de lettres à Orsini qui ont été publiées sont celles d'Agustin, de Caro, de Manuce, de Granvelle. Ajoutons celles de Pinelli (Appendice II), de Vettori et de Sigonio (v. p. 72). Il y a des lettres isolées dont je n'ai pas fait usage et que je note ici pour être complet et conserver les noms: Cirillo, Pietro Magno, Giov. Fr. Cannobio, écrivent à Orsini de Rome (4104, f. 269; 4105, ff. 19, 268); Vinc. Surari lui adresse une supplique de Reggio (4105, f. 5); Sidio Roselli, de Vicovaro, parle de lui à Greg. Florestano (4104, f. 284).

2. Il est à remarquer que ce sont des lettres *latines*; les lettres italiennes adressées à Manuce doivent être cherchées à l'Ambrosienne, dans *E. 30 inf.* (ff. 35 sqq.) et les n^{os} qui suivent. Il y en a aussi de latines dans *E. 35* (ff. 28 sqq.). — Le savant Fontanini a pris quelques copies sur les originaux romains de la correspondance de Manuce; je les ai trouvées à Venise, dans le *Marc. Lat. XI, 96*. — G.-C. Amatuzzi en a tiré des lettres de C. Paleotti imprimées dans les *Anecdota litteraria* de Rome, t. I et III.

3. J'en signalerai quelques-uns à l'occasion. Un ancien catalogue, que m'a communiqué mon ami M. Henri Omont, se recommande comme portant des livres annotés par divers savants dont, Orsini. (*Catalogus librorum... Coll. a Iano Albino... Dordraci, apud Corn. Willegaerts, 1696*.) Il en vient de Parrasio, Scaliger, Saumaise, Nic. Rigault, Dan. et Nic. Heinsius. Le n^o 747 des in-4 (*Porphirii introd. Aristotelis prae. etc.* Florence, Junta, 1521) aurait eu quelques notes d'Orsini. Cf. encore notre Inventaire au n^o 49 des imprimés grecs — Graevius, en tête de sa préface au tome III des *Antiquit. Rom.* (Utrecht et Leyde, 1696), parle d'un *Martiani Urbis Romae topogr.*, acheté à Rome par J. de Witte, avec des notes marginales qu'on disait être d'Orsini. Il publie ces notes avec le texte de B. Marliani, pp. 54 sqq.

médiocre intérêt pour être portés à l'Inventaire; 2° ceux qui furent acquis après la rédaction. Ils ne tardèrent pas à former une collection nouvelle et d'une certaine valeur, comprenant près d'une centaine de manuscrits, dont vingt-cinq grecs. L'état de ce petit supplément est conservé dans un document des archives de Naples intitulé : *Libri... che non sono descritti nell' indice de libri lasciati dal sig^r F. Ursini alla Libreria Vaticana*¹. La présence de cette sorte d'inventaire dans les papiers des Farnèse et le fait que j'en ai retrouvé un assez grand nombre de numéros dans la Bibliothèque nationale de Naples montrent que l'ensemble de ces manuscrits d'Orsini a fait partie des collections du cardinal Odoardo. Il n'entrait pas dans mon plan d'identifier ces volumes, décrits du reste avec moins de précision encore que ceux du Vatican; mais il pouvait y avoir quelque utilité à donner le document : il forme notre *Appendice I*.

Ce petit inventaire et le grand ont un caractère commun qui frappe au premier regard, c'est l'absence presque complète d'ouvrages ecclésiastiques². Après ce que nous avons dit des goûts d'Orsini et de ses travaux préférés, il n'y a rien d'étonnant à constater dans sa bibliothèque la prédominance des auteurs classiques, grecs ou latins; mais l'exclusion systématique des auteurs sacrés est tout à fait digne de remarque pour un homme d'église et qui a travaillé dans les commissions romaines. Nous voyons du reste Orsini se défaire des ouvrages des Pères dont il devient possesseur : il cède un Saint-Grégoire à Sambucus, il offre un Saint-Augustin à Sirleto³. Il est volontiers généreux de ces objets, qui trop évidemment l'attirent peu; il semble ne les conserver que lorsqu'ils offrent un intérêt de provenance, comme son Eusèbe, ou d'antiquité, comme son Sidoine⁴. Ce choix et cette concentration de recherches sur un seul domaine ont permis à Orsini de compléter plus aisément ses séries; et l'unité

1. C'est le n° 1313 des *Carte Farnesiane*; j'en dois l'indication à un article de M. Beltrani dans l'*Archivio della Soc. rom. di storia patria*, année 1879, p. 186.

2. Aussi n'est-il point question de la bibliothèque d'Orsini dans l'*Apparatus sacer* de Possevino, Venise, 1606.

3. V. pp. 63 et 103. Quant à la *Cité de Dieu* provenant de Bembo (p. 104), Orsini a dû également s'en défaire; je n'en trouve aucune trace chez lui.

4. Je ne vois nulle part dans les livres d'Orsini le ms. dont parle Scaliger en 1603, à propos de l'éditeur de Tertullien, J. van der Wouwere : « *Contulit totum Tertullianum cum Vaticanis, quibus usus est Latinus Latinus, postea cum eximio Fulvii Ursini.* » (Dans Bernays, *J.-J. Scaliger*, Berlin, 1855, p. 315.)

de sa bibliothèque fait que, pour les études se rattachant à l'antiquité classique, ses manuscrits ont presque tous une valeur.

La bibliothèque d'Orsini a un second caractère, plus important à signaler : elle a cherché à recueillir les collections des principaux humanistes de l'âge précédent, et n'est presque formée que de leurs débris. Orsini professait un respect sincère pour ces révélateurs de l'antiquité. Il appartenait à une génération de savants plus réfléchie et plus méthodique; il marchait même des premiers parmi les archéologues et les philologues de son temps; mais il se rattachait aux humanistes par une tradition de sentiment dont on voit les traces dans toute notre étude, il les vénérât comme des ancêtres et s'intéressait à tout ce qui venait d'eux. Il avait réuni quelques-uns de leurs portraits; il s'était procuré la biographie de beaucoup d'entre eux¹. Il voulut aussi avoir leurs livres et ne négligea rien pour les retrouver.

On sait qu'à l'époque de la première Renaissance, et même plus tard, les livres étaient rares encore et devenaient par cela même, pour leur propriétaire, des objets de prix, auxquels il lui plaisait d'attacher de mille façons son souvenir. Outre son nom, il y inscrivait souvent des mentions d'événements de sa vie et plus souvent encore les notes et les réflexions que lui suggérait la lecture du texte. Orsini paraît avoir senti le premier l'intérêt qui s'attacherait à une bibliothèque entièrement formée de manuscrits et d'imprimés ayant appartenu aux savants des générations précédentes et portant sur les gardes ou sur les marges des traces plus ou moins nombreuses de leur possession. Il a manifestement cherché, comme le prouve sa correspondance et la rédaction même de son Inventaire, à recueillir dans toute l'Italie les livres d'une telle provenance, et presque tous ceux qui viennent de lui sont ennoblis encore par le souvenir de plus anciens propriétaires.

L'existence de collections de livres aujourd'hui oubliées est attestée par les ex-libris qu'Orsini conservait avec soin sur ses volumes ou par son témoignage personnel. Il y a un véritable intérêt pour l'histoire littéraire à mettre en lumière ces rensei-

1. Je parle du recueil de Vespasiano da Bisticci publié par Mai. Le Vat. 3224, qui vient d'Orsini et qui est un ms. de petit format de 680 ff. (relié sous Pie IX), en est une copie anonyme; il porte sur la garde une note de renseignements sur l'auteur, tirée du texte même et écrite en plusieurs fois au cours de la lecture. C'est sans doute un des mss. dont s'est servi Mai pour sa publication de 1839 dans le volume I du *Spicilegium romanum*; cf. la p. xxv de l'éd. de M. Ad. Bartoli, Florence, 1859.

gnements, ne serait-ce que pour permettre d'en grouper d'autres autour d'eux, et compléter ce qu'on sait déjà sur le nombre et la formation des anciennes bibliothèques italiennes. L'intérêt est plus grand encore pour ces collections illustres du xv^e et du xvi^e siècle, qui sont venues se fondre dans celle d'Orsini ou tout au moins y déposer quelques volumes de choix. Celle de Constantin Lascaris y est représentée par un petit fonds intéressant et qui pourra faire figure auprès de celui dont s'enorgueillit la bibliothèque de Madrid. Les livres copiés, annotés ou possédés par Jean Lascaris sont très nombreux. Ceux d'Antonio Panormita, de Pomponius Laetus, d'Angelo Colocci, de Cartéromachos, forment d'abondantes séries; il y en a de moins nombreuses provenant d'Ermolao Barbaro, d'Ange Politien, etc.; quant à la bibliothèque du cardinal Bembo, si célèbre, mais si peu connue, elle a laissé sa fleur dans celle d'Orsini, et faire l'histoire de l'une est faire en même temps celle de l'autre ¹.

J'ai groupé dans les chapitres suivants mes renseignements relatifs à ces diverses bibliothèques, qui peuvent être considérées comme formant de petits fonds distincts dans la bibliothèque d'Orsini; j'ai fait de même pour celles qui n'y sont représentées que par un plus petit nombre de volumes ou même un seul. Mais il n'y a pas seulement, dans cette étude, à considérer l'intérêt qu'elle peut offrir pour l'histoire littéraire et bibliographique de la Renaissance². Dans un grand nombre de textes classiques de nos bibliothèques d'humanistes, la philologie aura souvent quelque chose à prendre. Le xv^e et le xvi^e siècle ne possédaient point d'éditions critiques, et l'étude raisonnée et méthodique de l'antiquité n'avait pas encore pris naissance. Ce n'est point dire que les érudits n'étaient pas préoccupés de la pureté des textes mis sous leurs yeux par un éditeur quelquefois peu instruit, souvent par un simple libraire, et qu'ils n'attachaient pas une grande importance à la différence des leçons. On aurait tort de croire trop vite que le dilettantisme et le désir de goûter les nouvelles découvertes, à mesure qu'elles se produisaient, aient empêché entièrement les humanistes de contrôler les textes

1. On trouvera au chapitre VIII un essai de restitution de la bibliothèque de Bembo.

2. Beaucoup de nos mss. ont été vus et utilisés par des philologues, comme on le verra par les renvois bibliographiques; mais on avait généralement négligé les indications se rapportant à la Renaissance, de sorte que, même en parlant de mss. connus, il m'a été possible d'apporter des faits nouveaux.

qui leur étaient offerts par les derniers copistes ou par l'imprimerie naissante. Nous avons la preuve du contraire dans ces nombreux volumes, sortis des anciennes presses d'Italie, de France et d'Allemagne, et que des mains savantes ont tant de fois feuilletés et annotés avant qu'ils vinssent s'enfouir dans les armoires du Vatican.

On y trouve souvent de véritables éditions critiques, et qui en disent long sur la manière de travailler de l'humaniste. Chaque manuscrit qu'il rencontre dans le cloître voisin, dans la bibliothèque d'un ami, est mis à profit par lui sur les marges de son texte; les variantes sont accompagnées des deux lettres *v. c.* (*vetus codex*), et la différence d'encre ou de main témoigne souvent que plusieurs manuscrits ont été successivement consultés. Il n'y a pas que des leçons empruntées aux manuscrits; dans les réunions érudites, dans les lectures en commun où chacun apporte le tribut de sa science personnelle, on échange des discussions sur le texte; quand on ne comprend pas ou que l'on comprend mal, on cède volontiers au désir de corriger ce que l'on a sous les yeux. Le propriétaire du livre ne manque pas de transcrire en marge les corrections de ses amis et les siennes propres. Ce sont des corrections sans méthode, je le veux bien; Ritschl ni Cobet ne les avoueraient; on est fort loin même des Lambin et des Scaliger. Mais dans ces efforts des générations passées pour interpréter et établir des textes qui arrêtent encore aujourd'hui le philologue, n'y a-t-il rien à recueillir? Doit-on passer entièrement indifférent devant ces trouvailles et dédaigner d'y jeter un regard?

L'exploration, il est vrai, n'est pas sans difficulté. Les diverses écritures courantes de cette époque sont fort difficiles à lire; il faut se faire un alphabet pour chaque personnage, trouver la clef d'abréviations qui lui sont quelquefois tout à fait personnelles. Laetus, par exception, a une belle écriture calme et large; mais celles de Colocci, de Cartéromachios et de bien d'autres sont assez confuses, et Lascaris trace quelquefois son grec d'un caractère menu qui fatigue les yeux. C'est une paléographie spéciale à laquelle il faut se rompre; toutefois, chaque philologue n'ayant à examiner que le volume qui l'intéresse, peut se mettre facilement au courant de l'une de ces écritures. Sa peine sera rarement tout à fait vaine. Plusieurs fois déjà, des volumes, annotés d'après un manuscrit perdu depuis, ont rendu service aux éditeurs modernes et sont considérés comme

ayant la valeur du manuscrit lui-même. On trouvera certainement, dans les livres d'Orsini que j'ai pu classer et décrire, quelques documents du même genre. On sait le grand nombre de manuscrits qui se sont perdus pendant les guerres d'Italie, avant qu'une critique méthodique ait pu leur être appliquée. Si beaucoup des leçons de nos volumes sont empruntées à des exemplaires conservés, il en est certainement d'autres que leurs maîtres ont tirées de textes égarés ou détruits. Chaque spécialiste pourra rechercher l'origine de ces leçons, et peut-être trouvera-t-on dans la bibliothèque d'Orsini une petite source d'informations nouvelles pour la philologie classique.

Outre ces annotations, où la critique des textes a probablement quelque chose à prendre, tout au moins dans celles qui portent des leçons certaines de manuscrits, il y a sur les volumes une autre série de notes dont l'intérêt n'est pas moindre pour la connaissance exacte des sentiments qui présidaient à l'œuvre des premiers érudits. On ne saura bien précisément quelles idées ils se faisaient de cette antiquité païenne restaurée par eux avec tant d'amour, qu'en compulsant, outre leurs préfaces souvent diffuses et déclamatoires, leurs notes au jour le jour jetées sur les marges des livres dans l'émotion de la lecture. Du reste, les auteurs des préfaces dont je parle, les Leonardo Bruni par exemple ou les Pomponius Laetus, ne sont pas les seuls à avoir étudié l'antiquité, et tel volume possédé par un professeur moins illustre, par un prélat simplement ami des belles-lettres, pourra nous renseigner mieux encore sur les opinions du public lettré du xv^e siècle.

On parle surtout ici des incunables et des autres livres imprimés, parce que Fulvio Orsini est le premier qui semble avoir attaché du prix à ceux qu'avaient étudiés ou annotés les autres savants, et qui les ait assidûment collectionnés. Mais ce qui est vrai pour les imprimés s'applique au même degré à ceux de nos manuscrits qui portent des notes critiques ou exégétiques. La différence entre le livre transcrit et l'imprimé n'était pas très grande au début de l'imprimerie. Ce dernier coûtait moins cher, il est vrai, et le pauvre humaniste, dans sa chaire d'université, pouvait acquérir, en quelques années, une bibliothèque d'auteurs anciens aussi riche que les « librairies » réservées autrefois aux princes ou aux couvents. Beaucoup cependant avaient des manuscrits et plusieurs, fort connus, les copiaient eux-mêmes. Tantôt ils trouvaient moins coûteux encore de les écrire de leur

main sur grossier papier; tantôt ils éprouvaient une joie particulière à mettre sur beau parchemin et avec soin, — trop de soin quelquefois, — l'ouvrage qui les avait charmés; peut-être aussi jugeaient-ils nécessaire, pour se mieux pénétrer des formes du grec ou du latin classique, de s'astreindre à transcrire des textes entiers. Ce qu'avaient fait si souvent Pétrarque et Boccace, leurs successeurs le faisaient à leur tour. C'est ainsi que nous trouvons tant de manuscrits, parmi ceux d'Orsini, qui ont été exécutés, au xv^e siècle et même au commencement du xvi^e, par les principaux humanistes d'Italie. Pomponius Laetus, à lui seul, nous offre une vingtaine d'auteurs latins des plus divers, la plupart entourés de scholies, sans compter celles de ses copies qui se sont perdues ou qu'on retrouverait ailleurs.

Les volumes qu'on va décrire peuvent donc fournir trois sortes de renseignements. Les uns se rapportent à la biographie des humanistes et à l'histoire des bibliothèques; les autres, à la philologie et aux recherches directes sur les textes anciens; d'autres enfin servent à faire mieux connaître l'état des esprits et la direction des études pendant la Renaissance.

CHAPITRE V

DESCRIPTION DE LA BIBLIOTHÈQUE

LE FONDS GREC

Dans les chapitres suivants, les manuscrits grecs sont désignés par les lettres M. G., les imprimés grecs par I. G., les manuscrits latins par M. L., les imprimés latins par I. L., les manuscrits en langues modernes par M. M. Les numéros qui suivent les lettres correspondent par conséquent à celle des cinq séries de la Bibliothèque qu'elles désignent. Pour éviter de répéter deux fois les mêmes renseignements, les notices de l'Inventaire n'ont pas été reproduites; le lecteur est prié de s'y reporter, car elles sont parfois nécessaires pour établir nos identifications. On a également supprimé, devant les cotes du Vatican, les indications Vat. gr. et Vat. lat.; mais, après avoir jeté un coup d'œil sur les tableaux du chapitre précédent, il sera facile de se rappeler que les cotes au-dessus de 1000, se rapportent, dans notre travail, au fonds Vatican grec et les cotes au-dessus de 3000 au fonds Vatican latin.

Nous commençons la description de la Bibliothèque d'Orsini par le petit fonds grec, qui forme la première série de numéros de l'Inventaire. Quelques manuscrits isolés seront décrits plus tard à propos des bibliothèques latines auxquelles ils se rattachent; les renvois, mis au bas des pages du texte de l'Inventaire, permettent de retrouver facilement dans le volume le passage qui les intéresse.

Deux collections du ^{xiv}^e siècle sont représentées dans notre

fonds grec¹ : celle de Ciriaco Pizzicolti, le célèbre humaniste d'Ancone, et celle de Manuel Chrysoloras, le premier hellène qui ait fait reflourir en Italie l'étude de sa langue. Le manuscrit de PIZZICOLTI est le 1309 < M. G. 37 >, transcrit par deux mains du xiv^e siècle. La première partie contient treize des œuvres morales de Plutarque ; la seconde, les épîtres apocryphes de Phalaris, Anacharsis, Brutus, etc. ; entre les deux est une longue note latine du siècle suivant, qui indique la provenance du volume et donne les détails les plus curieux sur les voyages et les acquisitions de Ciriaco².

Deux manuscrits dûs à la plume de MANUEL CHRYSOLORAS figuraient dans la bibliothèque d'Orsini. Je n'ai pu retrouver le premier qui contenait Isocrate < M. G. 137 >³, mais le second

1. Orsini affirme avoir dans sa bibliothèque un ms. écrit par le célèbre scholiaste Démétrios Triclinios et qui serait aujourd'hui le Vat. 1294 < M. G. 5 >. Triclinios est du xiv^e siècle et même de la fin du xiii^e, puisqu'on possède à Oxford un ms. de sa main daté de 1298 et un autre à Venise daté de 1315 ; M. V. Gardthausen met un point d'interrogation pour quelques autres. (*Griechische Palaeographie*, Leipzig, 1839, p. 319.) Je ne serai pas plus affirmatif pour le ms. d'Orsini ; le commencement et la fin manquent et rien ne confirme, dans le texte des scholies qui se rapportent à Aristophane, l'attribution de l'érudit romain. A priori, je l'avoue, la date de l'écriture ne s'y oppose pas, et l'on sait que Triclinios a composé sur Aristophane des scholies dont s'est servi Musurus. (Fabricius, *Biblioth. Gr.*, éd. Harles, vol. II, p. 380.) — Le 1294 a 279 ff. pap. (Pie IX) et comprend trois mss. distincts : a) f. 4, Aristophane, *Plutus*, *Nuées*, *Grenouilles*, *Chevaliers*. xiv^e s. ; b) f. 144, Aristote, *Organon* précédé de l'Εἰσαγωγή de Porphyre. xv^e s. ; c) f. 249, Etienne de Byzance, *Περὶ πόλεων*, s'arrêtant au mot Ἀσπίται, xv^e siècle.

2. 318 ff. pap. (Pie IX, 2 vol.) F. 1, Plutarque, précédé d'un index ; ff. 210-211, note latine du xv^e siècle ; f. 213, épîtres grecques. Voici quelques passages qui donneront une idée de l'intérêt de cette note : *Kiriacus Anconitanus, a cuius nepote in Ancona librum hunc mercati fuimus, dicit se magno exemisse Plutarchum hunc et epistolas celvj hic descriptas a quodam abbate cuiusdam monasterie Hyberie*. [Suivent la table des épîtres et l'indication de divers mss. grecs que Ciriaco disait avoir trouvés dans d'autres bibliothèques espagnoles et dont il avait transcrit les premiers mots]. *Item dicit se non longe ab hoc monasterio aliud subiisse ubi nobilem reperit bibliothecam, in qua dicit se legisse in greco Homeri antiquam Iliadem...* [Liste des manuscrits. La fin de la note est assez curieuse :] *Dicit se reperisse Ovidium Metamorph. e latino in grecum transductum, et scribit multos versus grecos de eius principio et fine, et nos etiam legimus. Nota quod dicit se reperisse in Laureano monasterio greco in vertice Athei montis [Lavra] corpus beati Athanasii sepultum, ubi multis lampadibus dies atque noctes multis cum laudibus ipsi monachi religiosissime psallunt*. — En attendant le travail complet qu'a fait espérer M. de Rossi sur Ciriaco d'Ancone, il faut recourir aux notices du *Corpus inscr. lat.*

3. Il est plus que probable que c'est le ms. acquis en 1573, cf. l'index, au mot *Davanzati*.

peut facilement s'identifier avec le 1368 < M. G. 136 >¹ : il contient quatre discours de Démosthène, avec quelques leçons marginales, et deux épîtres sur des questions de grammaire adressées à Coluccio Salutati. La seconde lettre est signée ὁ σὺς ὁ Χρυσολωρᾶς Μανουήλ ὁ ἀπὸ τῆς Κωνσταντίνου πόλεως; on y trouve cette belle phrase : μικρὰ μὲν οὐδὲ ταῦτα, οὐδὲν γὰρ τῶν ἀπὸ τῆς τέχνης φεῦλον... C'est un principe sage et fécond qu'invoque ici le savant grec pour justifier les minuties de son enseignement grammatical : il n'y a rien de petit dans la science.

Nous allons décrire tous les manuscrits d'Orsini copiés ou possédés par d'autres grecs et nous passerons ensuite aux bibliothèques exclusivement italiennes. Bien que nous ne voulions pas nous astreindre à l'ordre rigoureux des temps, la suite chronologique des Grecs illustres du xv^e siècle appelle, après Chrysoloras, le nom de THÉODORE GAZA. Un précieux volume, le 1334 < M. G. 36 >², est en partie écrit par lui. On y trouve quatre opuscules de Xénophon, le *De perturbationibus* d'Andronic Calliste, trois opuscules de Synésius, et le *De insomniis* d'Aristote abondamment glosé. Une épigramme de Gaza, publiée, d'après Allacci, par M. Legrand³, fixe sur l'histoire du manuscrit : Gaza l'avait copié pour Philelphe, comme sacélébre *Iliade*; il avait eu pour collaborateur Georges Chrysococcès, qui a écrit les opuscules de Xénophon⁴. Tout le reste

1. 127 ff. parch. fin (Léon XIII). F. 1, περὶ Στεφάνου; f. 85 v^o, κατὰ Φιλίππου α' f. 97, β'; f. 104 v^o περὶ εἰρήνης; f. 111, épîtres (sans le nom de Salutati).

2. 104 ff. parch. rel. ant. estampée. Ornaments et lettres init. Je transcris l'index contemporain qui est sur la première garde, en ajoutant l'indication des folios: *Xenophontis Hipparchicus* [1]; *de equitatione liber* [10 v^o]; *Tyrannicus vel Hiero eiusdem* [22]; *Lacedemoniorum resp. eiusdem* [33]; *Andronicus Peripateticus de perturbationibus* [43]; *Synesii Aegyptii vel de providentia* [49]; *de insomniis eiusdem* [71]; *Dionis. institutio eiusdem* [84]; *Aristotelis de insomniis et divinatione quae fit per somnum* [98]; *Gazae glossemata in libr. Aristotelis de insomniis* [dans les marges]; *epigramma eiusdem* [104 v^o].

3. *Bibliographie hellénique*, Paris, 1885, t. I, p. XLVII. Le ms. est indiqué par erreur sous le n° 1347. Il est inutile de reproduire ici l'épigramme donnée deux fois; elle est précédée dans l'original du nom ὁ ἀλῆς et suivie de divers signes et monogrammes, dont PH. Au point de vue philologique, rappelons que le ms. a été utilisé par J.-G. Krabinger, *Synesii quae exstant omni.*, t. I, p. XXI.

4. Le ms. a dû être acquis par Orsini vers 1581, car, dans une lettre de cette année-là, qu'on trouvera dans la correspondance annoncée p. 72, Orsini demande à Vettori s'il a entendu parler de ce Chrysococcès, ami de Philelphe et contemporain de Gaza. Ajoutons, comme détail oublié, que le grec a été employé avec Gaza à la Bibliothèque Vaticane, et qu'un Homère en partie de sa main figure au Vatican, *Palat. gr.* 7. (Cf. Stevenson, *Codd. mss. Palatini graeci*, Rome, 1885, p. 4).

est de sa main, ainsi que les notes et sommaires grecs à l'encre rouge. On reconnaît aussi dans les marges l'écriture de Philèphe; au-dessus du premier titre, est peint deux fois le blason de celui-ci, avec deux monogrammes représentant le nom de *messer Francesco Filelfo*¹.

Nous trouverons un manuscrit annoté par Gaza dans la description du fonds latin. Un texte grec d'Hérodote, le 1359 < M. G. 25 >², provient d'une bibliothèque contemporaine de ce savant. Le copiste est fort inconnu, et nos observations sur les manuscrits d'Orsini précisent pour la première fois les renseignements sur ce personnage. M. Gardthausen mentionne un *Demetrius Rhaul Kabakes* dans sa liste des copistes grecs, et c'est à propos de notre manuscrit dont il ne donne pas l'époque³. Les adjonctions assez nombreuses du copiste, en tête et surtout à la fin, ôtent cependant tout doute à cet égard. J'y relève ce qui peut servir à la date : (f. 486 v°) Δημητρίου ῥαυλ καβάκη σπαρτιάτου καὶ βυζαντίου· ἐγράφη ἐν ῥώμῃ ἐν ᾧ ἔτει ἔτροντω τούρκοι κατέλαβον. (f. 491 v°) Πληρουμένου τοῦ τρίτου ἔτους τοῦ πάπα ἡντζενσίου, ἔχουμεν ἐν τῇ ῥώμῃ χρόνους $\overline{\kappa\alpha}$ (sic). Ce manuscrit est donc de 1480, année de la prise d'Otrante par les Turcs, et nous apprenons de plus que le copiste spartiate Démétrius Rhallès Cabacès, en 1487, troisième année du pontificat d'Innocent VIII, se trouvait à Rome depuis vingt et un ans; il s'y était, par conséquent, établi en 1466⁴. Un autre manuscrit du même

1. Joignons à cet important autographe de Théodore Gaza une lettre originale de lui insérée par Orsini dans un intéressant recueil de lettres et opuscules du xve s., aujourd'hui Val. 1393 < M. G. 143 >. La lettre est au f. 40 et adressée en 1451 aux frères de Gaza, Georges et Démétrius : son texte n'est pas inconnu (Legrand, *l. c.*, t. I, p. xlv). Le ms. a 133 ff. pap. (Pie VI) et ne contient, à part cette lettre, que des copies du xvi^e s., notamment : les correspondances de 1462 sur le pamphlet de Michel Apostolios contre Gaza et Aristote, publiées par Boissonade dans ses *Anecdota gr.*, t. V, p. 377 sqq. (Bessarion, Nic. Secundinus, Andronic Calliste, etc.); opuscules et autres lettres de Th. Gaza (ff. 39 sqq.), une de Nicolas V (f. 59); description de Sainte-Sophie de Constantinople; Chronologie des empereurs romains et byzantins, *Tactica* d'Élien, etc.

2. 491 ff. pap. (Pie IX, 2 vol.), titres et lettres init. en rouge. F. 1, περὶ Ἡροδότου de Lucien; f. 4, Hérodote. Au f. 3 v°, la signature grecque d'Orsini, et au f. 491 : τὸ παρὸν βιβλίον κτήμα ἐστὶ Φουλδίου Ὀυρσίνου Ῥωμαίου. Au f. 1 se trouve un prix marqué : *Iulij 20*. Cf. l'éd. Stein, Berlin, 1869.

3. *Griech. Palaeogr.*, p. 319. — V. les renseignements de Hodius complétés par M. Sathas dans sa *Νεοελληνικὴ φιλολογία*, Athènes, 1868, p. 76, art. sur Δημήτριος Ῥάλλης, ὁ ἐπιλεγόμενος Καβάκης.

4. MM. Eugène Müntz et Paul Fabre ayant bien voulu me communiquer les bonnes feuilles de leur livre intitulé : *La Bibliothèque du Vatican*

Rhallès, le 1293 < M. G. 86 >, porte aussi une date, la vingt-septième année après la prise de Constantinople, soit 1479¹. Il contient Thucydide et les *Helléniques* de Xénophon, avec une carte géographique muette assez singulière. L'*Ethique à Nicomache* et d'autres traités d'Aristote, renfermés dans le 1343 < M. G. 93 >, offrent sur les premiers feuillets divers extraits d'auteurs grecs et, à la fin, plusieurs souscriptions, qui donnent le nom du même copiste².

Le manuscrit de Tzelzès 1369 < M. G. 60 >³ porte sur les gardes des notes de différentes mains, parmi lesquelles j'ai relevé, en marge d'un compte, les noms de Παύλ K. et de Κεράκις répétés plusieurs fois; cela suffit à indiquer que le livre s'est trouvé entre les mains d'un personnage de la même famille que notre Démétrius. Il y a, en effet, à Rome, au commencement du xvi^e siècle, un poète latin d'une certaine célébrité, qui est son fils. Ce poète fut archevêque de Monembasie et latinisait son nom en *Manilius Cabacius Rallus*; c'est ainsi qu'il figure dans les recueils de vers du temps et notamment dans les *Coryciana*. En grec, il s'appelait simplement Manuel. Un de nos manuscrits de miscellanées, le 1378 < M. G. 110 >⁴, contient des notes marginales de sa main, avec quelques extraits latins et grecs; il a signé sur la garde dans les deux langues : Τοῦτο τὸ βιβλίον ἐστὶν ἐμοῦ ἐμκνουηλ' κεράκις τοῦ ραλλῆ. *Hic liber est mei emanuelis graeci et cetera (sic)*. Il offre un exemple de cette seconde génération de Grecs établis en Italie, qui est déjà plus qu'à moitié latine⁵.

au XV^e siècle, j'y relève, à la p. 288, l'emprunt d'un Strabon fait à la Vaticane, en 1482, par notre Démétrius.

1. 420 ff. pap., rel. ant. estampée. F. 1, Thucydide; ff. 277 v^o et 278, carte; f. 281, Xénophon. F. 419, souscription: Δημητρίου βασιλικῆς σπαρτιάτου καὶ βυζαντίου ἐγράφη μετὰ τὴν βυζαντίου ἄλλωσιν ἔτος κ'ζ' : — οὐ καληγράφος ἀλλ' ἐπαργωντικῆς τάξεως σύκλητικῆς : ἐν Ρωμῇ : ἐγράφη. Suit un court fragment de Pléthon.

2. 183 ff. pap. (Pie VI). F. 1, extraits grecs; f. 6, *Ethique*; f. 134, οἰκονομικῶν α'; f. 150, περὶ ἀρετῶν; f. 155, π. ἀρ. de Pléthon; f. 167, περὶ παντὸς κόσμου. Titres et scholies à l'encre rouge, gloses marginales.

3. 356 ff. pap. (Pie IX). xiv^e s. Titres et scholies à l'encre rouge.

4. 192 ff. pap., de plusieurs mains, xv^e-xvi^e s. F. 1, traité de la préposition; f. 9, grammaire de Gaza; f. 124, extraits d'Aristote; f. 138, ζωροαστριῶν δόξα τοῦ Ψελλοῦ; f. 141, Théod. Prodrome, *In posteriora analytica Aristotelis*; f. 145, lettre de Bessarion à Michel Apostolios (Viterbe, 1462); f. 150, les *Grenouilles* d'Aristophane.

5. Il y a à la Bibliothèque Nationale de Paris, Dupuy 699 (ff. 21 sqq.), deux lettres d'un certain Marcus Manilius au cardinal du Bellay, écrites de Rome en 1550. Il ne s'agit pas de notre personnage, qui mourut en 1517.

MICHEL APOSTOLIOS a copié de sa main un magnifique Eusèbe (*De praeparatione evangelica*), qui fut acheté à Venise par Giovanni Parrasio (*Ianus Parrhasius*). Celui-ci, qui fut le gendre de Démétrius Chalcondyle, a rempli les marges de scholies et de sommaires. Le volume fut légué à Antonio Seripandi, depuis cardinal, avec les autres manuscrits de Parrasio; l'ensemble de la collection de Seripandi passa presque entière aux Farnèse et se trouve à la Bibliothèque nationale de Naples¹. L'Eusèbe en fut peut-être distrait en faveur d'Orsini; en tous cas, grâce aux ex-libris qu'il porte, son histoire est assez complète. C'est aujourd'hui au Vatican le 1303 < M. G. 22 >².

Guidé par l'Inventaire d'Orsini, j'ai mis la main sur une précieuse collection de lettres de Michel Apostolios, transcrite dans le 1395 < M. G. 138 >³. Elles sont au nombre de 122, et les manuscrits les plus complets connus jusqu'ici n'en donnent que

M. Sathas, d'après Hodus, le mentionne dans l'article de son père, *l. c.* Nous le retrouverons aussi plusieurs fois dans notre livre.

1. Cf. Cataldo Jannelli, *De vita et scriptis Auli Iani Parrhasii...*, Naples, 1844, et le catalogue des manuscrits latins de la Bibliothèque de Naples par le même savant. — Il y a, dans la correspondance d'Agustin, un passage intéressant sur cette collection; il écrit de Naples à Orsini, le 3 mars 1559, « qu'il vient de trouver une bonne bibliothèque (*una brava libreria*) chez les moines de San-Giovanni-di-Carbonara: elle est toute composée de livres de Parrasio, de Seripandi, d'une infinité d'auteurs classiques grecs et latins, avec beaucoup de mss. anciens. Il y a des mss. de Parrasio, des travaux de lui sur un grand nombre d'auteurs, des index, etc. Ce fonds mériterait qu'on vint passer deux mois à Naples, sans s'occuper d'autre chose. » Pour les détails, voir *Ant. Augustini opera*, t. VII, p. 234. Cf. Rocca, *Biblioth. Apost. Vat.*, p. 397.

2. 380 ff. pap. encarté de parch. (Pie IX). Souscription au bas du f. 379: Μιχαήλ ος ἀποστόλης βυζάντιος μετὰ τὴν τῆς ἑαυτοῦ πατρίδος ἄλωσιν ἐσχάτῃ πενίᾳ συζῶν καὶ τήνδε τὴν βιβλίον ἔγραψε μισθῷ ἐς τὰ πάντα ἀγαθὴν οὖσαν. Au f. 380, sont deux mentions à demi effacées: *Est Iani Parrhasii et amicorum Venetiae quae ... tunc civitas est. Emptus aureis XX.* — *Hic deinde ex Iani testamento factus est Antonii Seripandi.* (Orsini a transcrit à nouveau la seconde phrase). Il est question de ce ms. en 1582, dans la lettre XX de l'Appendice II.

3. 67 ff. pap. (Pie IX). Toutes les lettres sont numérotées en grec; les numéros vont jusqu'à 124 (v. fol. 63, où les chiffres κδ et κγ doivent équivaloir à ρδ et ργ); mais les numéros 112, 118 et 122 manquent. D'autre part une lettre est sans indication numérique (f. 67 v°, 'Αλκινόω); il y a donc en somme, selon le calcul qu'a bien voulu faire pour moi M. Desrousseaux, cent-vingt-deux lettres dans la collection. Il y figure les quarante-sept lettres qu'a publiées M. E. Legrand, dans cette importante *Bibliographie hellénique* que nous sommes obligés de citer si souvent (t. II, pp. 234 sqq.); cela porterait à 75 le nombre des pièces inédites. Il convient de citer la souscription en vers politiques de notre recueil: Ἀέλοιπε Μιχαήλ ος μνήματ' ἐν βίῳ — ἐπιστολῶν πληθὺν τε καὶ κάλλη λόγων.

46 ou 47¹; les principaux destinataires sont Gémiste Pléthon, Emmanuel Chrysaphès, Bessarion, Pierre Callergi, Jean Moschus, Jean Argyropoulos, Chalcondyle. L'intérêt littéraire de ce manuscrit est considérable. Un autre opuscule, qui paraît ignoré, du même Apostolios, se trouve dans le 1396 <M. G. 7>²; il n'est pas impossible qu'il soit autographe; le titre est ainsi conçu : Λόγος ἐπιστολιμαῖος ἡ περὶ δικαιοσύνης, πρὸς τὴν θεώσωσθην καὶ πολύμνητον ἀρχὴν τῶν ἐνετων Μιχαήλου Αποστολίου τοῦ Βυζαντίου καὶ τῶν ξουσίτων αὐτοῦ. (*sic*). La souscription de cette épître est de 1472. Sur les trois autres manuscrits de mains diverses que contient le 1396, l'un est dû au crétois Antoine Damilas³, l'autre à un personnage moins connu comme copiste, et qui n'est autre qu'Aristobule Apostolios, le propre fils de Michel⁴. Voici la souscription : Ἀριστόβουλος Ἀποστολίδης συνμισθὼ καὶ ταύτην τὴν βιβλίον ἐν Κρήτῃ ἐξέγραψεν. Χριστῷ τῷ δόντι ἀρχὴν καὶ τέλος δόξα. Le texte transcrit est l'*Éthique à Nicomaque*. Les *Olympiques* de Pindare sont du même copiste dans le 1311 <M. G. 59>⁵. Il s'intitule seulement *diacre* (Ἀριστόβουλος ἀποστολος ἱεροδιακονος ἐν κρητῇ ἐξέγραψα, *sic*); les deux manuscrits sont donc antérieurs à l'année 1514, époque où notre Apostolios succéda à Manilius Rhallès comme archevêque de Monembasie; ils sont très probablement de la fin du xv^e siècle et contemporains de la collaboration d'Apostolios aux premiers travaux d'Alde Manuce.

A la même époque paraît se rattacher un copiste, qui manque également aux listes de M. Gardthausen; c'est Alexandre Aga-

1. Il faut faire exception pour le ms. *Palat.* 275, qui emprunte à l'autographie une importance spéciale et qui contient 65 lettres; il vient d'être signalé par M. Stevenson, pp. 150-151 du récent catalogue du fonds Palatin.

2. 144 ff. pap. (Pie IX). Quatre mss. distincts : a), f. 1, Épître d'Apostolios et de ses compagnons; b) f. 11, *Éthique à Nicomaque* (f. 98, souscription d'Aristobule Apostolios); c) f. 101, Problèmes d'Alexandre d'Aphrodise, xv^e s.; d) f. 115, Questions romaines de Plutarque (f. 144, souscription d'Antoine Damilas). Gloses et sommaires latins à la marge des deux derniers manuscrits.

3. La souscription donne une forme nouvelle du nom de ce copiste : Ἀντωνίος μεδιολαΐνιος καὶ ταύτην τὴν βιβλίον ἐν κρήτῃ ἐξέγραψε οὐκ ἄνευ μέντοι γε μισθοῦ [*sic*].

4. Appelé quelquefois *Arsène* depuis sa promotion à l'épiscopat (Legrand, *l. c.*, t. I, p. CLXVI). Cf. à l'Inventaire M. G. 115. — On trouvera la liste des mss. du fonds Palatin, copiés ou possédés par les deux Apostolios, dans le catalogue de M. Stevenson. Sur le *Paris.* 1744, v. Legrand, p. LXVIII.

5. 237 ff. pap. (Pie IX). Trois mss. du xv^e siècle, paginés séparément : a) f. 1, *Olympiques* de Pindare, avec *Catenae*; titres et ornements à l'encre rouge; b) f. 33, Hésiode, *Œuvres et jours*, avec le commentaire de

théméros, qui a transcrit la troisième partie du manuscrit 1410 <M. G. 139>¹. Le 1384 <M. G. 107> est tout entier de la main d'un érudit assez intéressant, que je n'ai pas identifié; il contient Phocylide, les *Argonautiques orphiques*, la 1^{re} olympique de Pindare, les *Œuvres et Jours* d'Hésiode avec le commentaire de Tzetzés en forme de *catena*². A la fin de la dernière scholie se lit en marge la date de sa transcription, τέλος ἀξξϛ ιε ιουλιου [sic, pour αξξϛ' = 1466]. Sur les dernières gardes est une date presque effacée (*die 6 april.*) et au-dessous, de la main du copiste : Κέσμος ἐγὼ φιλῶ. Plus bas deux vers que voici :

Οὐρανὴν ποθέοντες ὁδὸν διαφεύγετε κόσμου
χάρμια καὶ τηρεῖτε θεοῦ προσταγμια φῶτες.

Les gloses et scholies personnelles du copiste sont nombreuses au commencement; les derniers feuillets sont remplis par quelques courtes pièces de vers grecs, et les gardes par des extraits d'auteurs grecs et latins relevés au courant de la lecture³.

Le manuscrit 1336 <M. G. 80>⁴, qui commence par les *Mémorables* de Xénophon, porte sur la garde l'ex-libris daté de MARC MUSURUS : Μουσούρου καὶ τῶν χρωμένων. Florentiae, 1493. — *Xenophontis de Socratis dictis. Dionis os aurei moralia*. Dans la marge supérieure du feuillet 199, on lit l'inscription *Candd. 1491*, qui se rapporte peut-être au Florentin Pietro Candido. Les scholies marginales sont extrêmement nombreuses; celles de Musurus n'ont pas toujours beaucoup d'importance; le véritable intérêt du manuscrit est d'être lui-même un autographe de

Tzetzés et des gloses interlin.; c) f. 144, Théocrite. Les trois mss. portent des notes latines du xv^e siècle.

1. Pap. rel. ant. Timbre de la Bibl. Nationale. Quatre mss. xv^e-xvi^e s.: a) f. 1, lexique alphab.; f. 53, noms des jeux de la Grèce, des dix orateurs, etc.; f. 54, Thomas Magister, lexique alphab. des mots attiques; b) f. 82, *Georgii Lecapeni diversorum dictionum interpretationes et constructiones*; c) f. 122, Vie d'Apollonius d'Alexandrie; f. 123, grammaire d'Apollonius; f. 193, Hérodiens, *De numeris*; d) f. 195, Phrynichos, *De nominibus sive dictionibus atticis*, avec d'autres morceaux. A la fin du manuscrit c, au f. 194, souscription: Ἀλέξανδρος Ἀγαθήμερος πᾶν τὸ παρὸν βιβλίον ἐξέγραψα.

2. 80 ff. pap. (Pie VI). F. 1, Phocylide; f. 5, Pythagore; f. 7, *Argonautiques*; f. 34 v^o, Pindare; f. 36, prolégomènes de Tzetzés à Hésiode; f. 45 v^o, Hésiode. Cf. *Hesiodi carmina*, recens. C. Goellings, éd. J. Flach, Leipzig, 1878, p. lxxvii.

3. Au f. 65, le copiste a dessiné les instruments aratoires décrits par Hésiode, avec leur nom au-dessus; au f. 7, sont deux miniatures dans les marges, représentant Eros et Orphée, une guitare dans la main, au milieu d'animaux.

4. 206 ff. pap. (Pie VI). F. 1, Xénophon; f. 51, épîtres grecques; f. 79, Dion Chrysostome; f. 199, prolégomènes à Aristide.

Musurus, malgré le silence d'Orsini à cet égard et quelques différences assez sensibles entre les diverses parties de la copie¹. Une brève souscription à l'encre rouge à la fin du Dion Chrysostome (ἐν Φλωρεντίᾳ) montre que cette partie du moins est contemporaine de l'ex-libris, c'est-à-dire du séjour du savant professeur à Florence².

Faut-il rapprocher de Manoussos Sacellaris, neveu de Musurus, le Manoussos dont on trouve le nom au 1400 <M. G. 105>³? Une première main a écrit dans ce manuscrit les *Stratagèmes* de Polyen, une seconde la *Poétique* d'Aristote; celle-ci a jeté sur la dernière garde les mots Μνιουσσος ἐγραψε (sic). Ce personnage reste fort douteux. Nous identifions au contraire sans difficulté le copiste des *Hymnes* de Callimaque du 1379 <M. G. 97>⁴ avec le frère de Démétrius Moschus, le corfiote GEORGES MOSCHUS. On lit en effet à la fin : *Coreyrae conscripsit m. Georgius Moschius Callimachi hymnos hosce anno Domini 1496 iij cal. maias*. Cette note n'est pas une souscription du copiste; elle est de la main de Pietro Candido, qui a mis d'autres annotations curieuses et des variantes dans le reste du volume⁵.

Le grand propagateur de l'hellénisme en Italie au xv^e siècle CONSTANTIN LASCARIS, a laissé dans la bibliothèque d'Orsini des

1. Cf. les scholies sur Sophocle transcrites par Musurus dans le *Parisinus gr.* 2799 et qui ont fait partie des livres du cardinal Ridolfi.

2. Les annotations et les corrections de Musurus au texte de l'Anthologie, qui sont dans le 1416 <n° 5, M. G. 148>, avec quelques épigrammes supplémentaires, sont, si mes notes ne me trompent point, de la main d'Orsini.

3. 284 ff. pap., rel. ant. estampée. F. 1, Polyen; f. 251, Aristote; xvi^e s. Sur la garde, au-dessous du numéro d'Orsini, s'en lit un plus ancien et en gros caractères : XXVI. Sur ce Polyen, cf. une lettre de Latini à Vettori (1583) dans *Lat. Lat. epist.*, t. II, p. 179.

4. 114 ff. pap., rel. ant. Timbre de la Bibliothèque Nationale. Cinq mss. distincts du xv^e siècle : a) f. 1, Théocrite (*con un edyllio di più*, Orsini) avec variantes marg., divisions marquées par des traits à la plume et une notice métrique en tête de chaque pièce; b) f. 25, Βαθρίου Ἑλληνας τετραστιχα; f. 30, fragment de Planude; f. 32, Ἑρμοῦ τοῦ τρισηγίστου περὶ σεισμῶν. Ἐν ἄλλῳ Ὀρφέως; f. 33, Σόλωνος ἐλεγεία; c) f. 35, Callimaque; d) f. 59, Κανονίσματα πάντων ἀναγκαῖα ῥημάτων ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ ἐμπερομένων παρὰ τὰ ποιητὰς καὶ ῥήτορας; e) f. 104 v°, Extraits d'Hypéride et de Dinarque; f. 111, lettre de Petosiris au roi Necepsos (avec fig.).

5. Aux noms grecs du xv^e s. paraît se rattacher celui de Démétrius Grypsus, que je trouve au bas du f. 211 v° du 1390 <M. G. 130>, écrit de plusieurs mains du xiv^e-xv^e siècle. Le ms. a 247 ff. pap. (Pie IX) et contient un grand nombre d'ouvrages : Julien (*Panegyrique de Constance*), Saint Basile, Alcinoos, Aristide, etc. L'écriture d'un copiste, propriétaire ou simple lecteur, a la forme commune + Σώσον με κύριε ὁ θεός μου τὸν ἁμαρτωλὸν Δημήτριον τὸν γρύψον.

manuscrits dont la provenance jusqu'à présent n'a point été signalée. Tout le monde connaît la précieuse série de manuscrits écrits et datés par Lascaris qui, légués par lui à la ville de Messine, font aujourd'hui l'honneur de la bibliothèque de Madrid ¹. Quatre manuscrits analogues se retrouvent dans notre collection, et l'un ou l'autre peut avoir été détaché au xvi^e siècle de la série de Messine. Le plus ancien, le 1353 < M. G. 28 >, contient les Epistolographes grecs, Phalaris, Abaris, Pythagore, Anacharsis, etc.². Aux feuillets préliminaires sont les prolégomènes de Lascaris, une lettre de Bessarion aux enfants de Gémiste Pléthon, l'index, etc. Au-dessous de l'index, on lit de la main du transcritteur: Κωνσταντίνου τοῦ Λασχάρειος κτῆμα καὶ πένος. La date approximative est fournie par une mention de propriétaire sur la première garde: *Emi... di 6 dicembre 1464*; l'exécution du manuscrit n'est donc pas postérieure au séjour de Lascaris à Milan. Deux autres sont contemporains de son professorat à Messine et offrent des dates qui ne figurent pas dans la série des manuscrits de Madrid. Le 1401 < M. G. 108 > est la grammaire de Lascaris; les dernières parties de l'ouvrage et les notes grecques ou latines des marges sont de la main de l'auteur³. Ces notes témoignent avec certitude que le livre a servi à son enseignement. A la fin de la grammaire proprement dite (f. 164), on trouve la souscription: ἐν μεσσηνίᾳ τῆς σικελίας, α υ π θ [1489], et au bas de la page, à l'encre rouge: 1494 ·· 25 *novembris*. Le manuscrit se termine par des appendices toujours autographes; diverses mentions, exemples grammaticaux, etc., ont été mis par l'auteur sur le feuillet préliminaire qui contient aussi une table des matières. On a relié en tête six feuillets contenant des vers grecs et latins, qui sont autographes pour la plupart et signés de noms obscurs, peut-être de disciples de Lascaris. Ce manuscrit pourrait être celui que les jeunes Vénitiens, Angelo Gabrielli et Pietro Bembo, avaient rapporté de Messine, où ils étaient allés étudier le grec

1. Cf. Iriarte, *Reg. biblioth. Matrit. codd. gr. mss.*, passim, et Legrand, *l. c.*, t. I, pp. LXXV-LXXVI. Il y a un fac-similé d'une page de l'écriture de C. Lascaris, d'après un ms. de cette collection, *Matrit. N. 72*, dans la récente publication posthume de Graux: *Les textes grecs publiés par Ch. Graux*, Paris, 1886. On y trouvera une note intéressante sur Lascaris. — Le Paris. 2590 est un autographe de Lascaris.

2. 241 ff. pap. plus 8 ff. prélim. numérotés A à H (Pie IX). Les épîtres de Libanios vont du f. 181 au f. 223. Étudié par Imm. Bekker, *Platonis dial.*, vol. I, Berlin, 1816, p. XII.

3. 167 ff. pap. (Pie IX). Les 6 ff. reliés avant le ms. contiennent des vers grecs et latins signés *Frater Benedictus Rictius, Albir*.

sous Constantin Lascaris ; cette possession, assez vraisemblable à mes yeux, lui ajouterait un nouveau prix ¹.

Le 1351 < M. G. 149 > ² n'a que onze feuillets : il contient l'*Enlèvement d'Hélène* de Colluthus, précédé d'une notice sur le poète et muni de quelques variantes marginales. La souscription, qui est de 1498, est intéressante : Τέλος τῆς ἀρχηγῆς Ἑλένης Κολούθου Θηβαίου τοῦ ἐποποιού, ὃν ἐπεμψεν ὁ σπουδαῖος Σέργιος ἐκ Ταράντου Κωνσταντίνῳ τῷ Λασχάρει ³. Ἐν Μεσσήνῃ τῆς Σικελίας τοῖς Λευκανοῖς γινώριμον καὶ συνήθη ἤμῃν δ' ἄγνωστον· μὴνός αὐγούστου ἡμέρᾳ δευτέρᾳ ἔτει ἀπὸ θεογονίας αῶ υῶ λ' η'· πάντα τὰ νέα ἀρέσκει. Notre quatrième manuscrit autographe de Constantin Lascaris ne porte pas de souscription ; c'est la *Destruction d'Ilion* par Tryphiodore, accompagnée d'une note sur l'auteur et ses ouvrages. On peut rapporter cette copie du poème à la même époque que la copie faite à Milan en 1465 ⁴ ; elle forme la troisième partie du curieux recueil coté 1406 < M. G. 109 > ⁵.

1. Alde fit sur cet exemplaire son édition des *Erotemata* de Lascaris (1494-95). Voici en effet ce qu'il dit dans la préface de la première partie : « Ita vero emendatum manu ipsius Constantini librum nobis dedere commodo Petrus Bembus et Angelus Gabriel, patritii veneti, adeo nobiles praestantique ingenio iuvenes, qui nuper in insula Sicilia graecas litteras ab eo ipso Lascari didicerunt, et nunc Patavii incumbunt una liberalibus disciplinis. »

2. 11 ff. pap. recouvert de soie verte. Ce ms., à beaucoup de titres, aurait mérité d'être signalé par le dernier éditeur de Colluthus, M. Eug. Abel (Berlin, 1880).

3. Le Sergios dont il est ici question et qui a envoyé de Tarente à Constantin Lascaris le ms. de Colluthus, est évidemment celui que mentionne un des catalogues de mss. de Jean Lascaris publiés par M. K.-K. Müller (*Vat. gr.* 1412, f. 80). Parmi les livres qui se trouvent indiqués chez ce personnage (ἐν τοῖς Σεργ. τὰ εἰς τὴν Ἀπουλίαν), figure précisément un manuscrit de Colluthus.

4. Aujourd'hui le ms. grec L^{XI} de la bibliothèque de Madrid. Cf. Iriarte, *l. c.*, p. 214.

5. 204 ff. pap., rel. ant. Ce volume est formé de mss. et d'imprimés particulièrement précieux, recueillis par Orsini, ou par Cartéromachos suivant S. Ciampi (*Memorie di Scipione Carteromaco*, Pise, 1811, p. 54). Il comprend six opuscules :

a) Imprimé, f. 1, la trad. latine de l'*Enlèvement d'Hélène* par Dém. Moschus, due à Lodovico Pontico Virunio et dédiée à Louis XII. M. Legrand attribue à cette rare plaquette, parue à Reggio, la date de 1499; v. *Bibliogr. hellén.*, t. I, p. 66;

b) Ms., f. 13, prolégomènes aux *Argonautiques* ; f. 19, *Argonautiques* orphiques ;

c) Impr., f. 49. Callimaque publié par Jean Lascaris à Florence, vers 1494 ; v. Legrand, t. I, p. 39 (ici 24 ff. seulement) ;

d) Ms., ff. 84 à 100, Tryphiodore ;

e) Impr., f. 103, *Batrachomyomachie*, texte en noir et gloses interlinéaires

Un manuscrit possédé seulement par Lascaris peut être joint à ceux qui précèdent. C'est le 1296 < M. G. 15 >, un gros Suidas du ^{xiii}^e siècle, accompagné de quelques annotations, qui, d'après Orsini, sont de Lascaris, et offrent du reste peu d'intérêt¹. Le 1415 < M. G. 88 >, qui est de la main d'Orsini lui-même, contient des scholies sur Aristide, Polémon, l'abrégé géographique d'Agathéméros et le fragment de l'Ἀνάπλους Βοσπόρου de Denys de Byzance. Je le citerai parce que la souscription intéresse la bibliothèque de Constantin Lascaris : Ἦσαν ἐν τῷ ἀντιγράφῳ καὶ αἱ βιβλίων ὑποθέσεις ὑπὸ Κωνσταντίνου συνταχθεῖσαι, ἅς παρ' ἡμῶν. Ἦν δὲ καὶ τὸ βιβλίον ἀφ' οὗ ἐξέγραψα Κωνσταντίνου αὐτογράφον².

On doit encore noter le 1420 < M. G. 112 >³, pour le nom de copiste qu'il révèle et la répétition d'une partie de souscription de Lascaris lui-même dans son manuscrit de Quintus de Smyrne⁴. Voici la souscription du nôtre : Τέλος τῆς δυσευρέτου ποιήσεως τοῦ Κοῖντου ἦν Φακίσκος ὁ Ἰωανηλλος ἐξέγραψεν ἐν Μεσσήνῃ τῆς Σικελίας ἐξ ἀντιγράφων τοῦ λογιωτάτου καὶ σοφωτάτου Κωνσταντίνου τοῦ Λασκάρειος τοῦ αὐτοῦ διδασκάλου· ὃς ἐκεῖνος ἐξέγραψεν ἔτη δύο καὶ ἐξήκοντα γεγονώς ἐν τῇ αὐτῇ Μεσσήνῃ ἐξ ἀντιγράφων σφαλερωτάτων· ταῦτά τοι διορθωτέον τὰ μὴ ὀρθῶς γεγραμμένα ἔτει ἀπὸ θεογονίας ἁ' υ' ε' ἡμ[έρα...] τοῦ ἰανουαρίου μηνός. Malgré la similitude de millésime, il est aisé de voir que la copie de Lascaris est de juin 1496, tandis que celle de son élève, Francesco Joannelli ou Giovanelli, se rapporte au mois de janvier 1497 (nouveau style)⁵.

Le rôle de JEAN LASCARIS dans le développement de la Renais-

en rouge, publiée à Venise en 1486 (24 ff.); v. Legrand, t. I, p. 6. Quelques gloses manuscrites;

1) Ms., f. 127, traité de métrique grecque (xv^e s.).

2. 556 ff. parch. (Léon XIII, 3 vol.), à deux col., ^{xiii}^e s. Les gardes sont des fragments de mss. ecclésiastiques des x^e et ^{xii}^e s. Le *Palat. gr.* 111 s'est trouvé entre les mains de Constantin Lascaris. (Cf. Stevenson, *Codd. Pal. graeci*, Rome, 1885, p. 53).

3. 93 ff. pap. (Paul V, dos Pie IX). F. 1, scholies sur Aristide; f. 23, Polémon; f. 52 v°, Agathéméros; f. 85, Denys de Byzance. L'éditeur de Polémon, M. Hugo Hinck (Leipzig, 1873), utilise ce ms. sans mentionner la souscription et en le croyant du xv^e siècle.

4. 197 ff. pap. (Paul V). Timbre de la Bibliothèque Nationale. Sur la première garde, on lit ce début de transcription : *Inventum Syracusis*. Ἐπιγράμμα τῆς γυναικὸς τοῦ Δίωνος. — Σάββια Σάββια γλυκυτάτη σύμβις τῷ Δίῳνι χαίρει.

5. Aujourd'hui *Matritensis* LVII. Cf. Iriarte, l. c., p. 192, et Legrand, l. c., t. I, p. LXXXVII, qui donnent la souscription de Lascaris. On s'appuie sur cette date pour fixer l'année de sa naissance.

5. Le nom est à ajouter aux listes de copistes.

sance n'a pas été moindre que celui de son illustre homonyme. Le supplément que je puis ajouter à une biographie déjà tant de fois écrite, renseignera avec quelque précision sur la bibliothèque personnelle de cet important personnage politique et littéraire. Les acquisitions de manuscrits grecs faites en Italie et en Grèce par Jean Lascaris, pour le compte de Laurent le Magnifique ¹, ont été l'objet de recherches spéciales qui s'appuient sur l'un de nos mss. le 1412 < M. G. 150 > : on trouvera la description complète de ce curieux recueil et la transcription intégrale des plus intéressantes parties dans le consciencieux travail de M. K.-K. Müller ². C'est le carnet de voyage de Lascaris, et voici le résumé de ce qu'il renferme : quelques inscriptions latines transcrites, des textes grecs antiques, des extraits de l'*Anthologie*, des épigrammes grecques et latines de Lascaris lui-même ; puis trois longues listes de manuscrits qui, d'après M. Müller, sont un catalogue de *desiderata* ; l'inventaire de la bibliothèque de Laurent de Médicis, la note de manuscrits vus ou acquis par Lascaris dans ses voyages, avec de précieuses indications de provenance, enfin un inventaire de livres grecs qui se sont trouvés entre les mains de Lascaris et que je crois avoir été possédés par lui. Le volume est aujourd'hui trop connu pour s'y attarder ; je dois toutefois y rattacher un autre souvenir que celui de Lascaris ; la main moderne que signale M. Müller comme ayant écrit en grec, au premier feuillet, le contenu du manuscrit, et l'ayant fait suivre de la cote n° 6, est celle de Mathieu Devaris ³.

Si le savant professeur avait poussé plus loin ses investigations, il aurait trouvé, dans les manuscrits 1413 et 1414, un

1. De précieux renseignements sur ces acquisitions et sur le rôle de Jean Lascaris à Florence sont disséminés dans le travail de M. Enea Piccolomini : *Intorno alle condizioni ed alle vicende della Libreria Medicea privata*, Florence, 1875 (extr. de l'*Archivio storico ital.*, années 1874-75). Cf. le contrat de vente signé à Candie en 1492 et la lettre de Lascaris à Chalcondyle publiée par le même savant dans la *Riv. di filologia*, t. II, pp. 401-423.

2. *Neue Mittheilungen über Janos Lascaris und die Mediceische Bibliothek* (*Centralblatt für Bibliothekswesen* de Leipzig, 1^{re} année, 1884, pp. 333-412). Page 343, une faute d'impression attribuée au ms. la cote 501 d'Orsini au lieu de 150 ; p. 345, M. Müller exprime l'espoir que l'examen des autres livres de Lascaris passés chez Orsini pourrait apporter des éclaircissements sur les achats faits à Byzance et en Crète ; j'ai le regret de lui apprendre que je n'ai rien rencontré à ce sujet. Pour ce qui est de la transmission des livres de Jean Lascaris à Orsini, v. plus loin sur Mathieu Devaris.

3. ¹ pagination et l'index grec-latin des termes de botanique (ff. 92-107) sont de la main de Devaris, qui a eu le volume en sa possession.

intéressant appendice à ses recherches. Le 1413 <M. G. 151>¹ est un cahier de notes et minutes de Jean Lascaris. On y trouve divers extraits, notamment de Gémiste Pléthon, des vers grecs et latins, enfin le brouillon de quatorze lettres latines, grecques et italiennes, plusieurs écrites de France².

La partie la plus curieuse est l'inventaire, écrit par Lascaris, d'une bibliothèque italienne encore inconnue et postérieure à 1523³. Elle est classée en cinq coffres dont les quatre premiers sont marqués *A, B, C, D*; les manuscrits et les imprimés sont mêlés, mais les livres grecs qui sont dans les trois premiers coffres, sont distingués des livres latins contenus dans les deux derniers. Le reste du cahier paraît avoir servi à tous les usages courants de Lascaris; il y marquait par exemple les ouvrages qu'il prêtait avec le nom de l'emprunteur; une fois le volume rendu, la note était rayée. On trouve ainsi un Giovanni Villani (*Zuan Villano*) prêté à *messer Angelo Colotio*, un Xénophon au cardinal Ridolfi, etc. Ces noms indiquent à peu près qu'on doit rapporter le manuscrit à la dernière partie de la vie de Lascaris, celle de son séjour prolongé à Rome sous Léon X et Clément VII.

A la même époque se rattache le 1414 <M. G. 152>⁴. C'est un autographe de Lascaris et de Mathieu Devaris, son élève, qui paraît lui avoir servi de secrétaire. La première partie est le brouillon très corrigé d'un discours latin de Lascaris⁵; la seconde est la minute en italien de Devaris, revue en certains endroits par Lascaris, d'un mémoire ainsi désigné: *Iani Lascaris informatio pertinens ad provinciam contra Turcas ad Clementem VII, Pont. Max. N° LX*. Ce mémoire diffère de celui

1. 81 ff. pap. dont beaucoup de blancs çà et là; rel. ant. L'inventaire dont je parle occupe les ff. 65-69.

2. Ces lettres ne sont indiquées nulle part; cependant j'en ai vu une copie à Venise dans le *Marc. Ital.* XI, 181. Elles sont adressées au pape Alexandre VI, à Arsène Apostolios, à Angelo Lascaris, etc. De pareils documents sont assez rares et assez précieux pour qu'on n'en oublie aucun: M. Legrand se propose de les publier prochainement.

3. Il se trouve imprimé pp. 11-16 de mon *Invent. des mss. grecs de J. Lascaris*, Rome, 1884. Cf. l'introduction.

4. 137 ff. pap. (Pie IX). Plusieurs mss. distincts: a) f. 1, minute de Lascaris; b) f. 46, minute de Devaris; c) f. 98, feuillet contenant une liste intitulée *Libri d'osservationi...*; d) f. 99, catalogue de la bibliothèque de Lascaris; e) f. 106, cahier de minutes de Devaris, qui sera décrit plus loin.

5. *Oratio habita in Gymnasio Florentino (de litteris graecis)*, analysée par M. H. Vast (*De vita et operibus Iani Lascaris*, Paris, 1878, p. 10 et pp. 26-31), d'après le *Riccardianus* 3193.

qu'on connaît de 1508 ¹, et il est d'un intérêt historique considérable pour les renseignements précis qu'il renferme. Au point de vue bibliographique, la véritable valeur du 1414 lui vient d'un catalogue des manuscrits grecs de Lascaris, dont le titre est celui-ci : *Lista de libri che furon del S^{or} Lascheri* ². Ce catalogue, écrit par Devaris après la mort du propriétaire, est précédé d'une liste du même copiste, intitulée : *Libri d'osservationi e annotationi che faceva fare il S^{or} Lascheri per uso suo proprio* ³. Cette liste nous intéresse particulièrement : sur les onze volumes qu'elle décrit, cinq au moins se retrouvent dans la bibliothèque d'Orsini, et plusieurs ont conservé leur numéro, par exemple le mémoire à Clément VII, dont le n° IX correspond à cette liste, et le ms. 1412 qui porte à son premier feuillet la cote n° 6. Ces manuscrits sont probablement venus à Orsini par le canal de Mathieu Devaris, et peut-être la plupart des volumes de Lascaris que nous retrouvons dans notre fonds ont-ils la même provenance. En tous cas, nous savons par les lettres de notre bibliophile, qu'après la mort de Devaris, ses manuscrits furent mis en vente, et il devait y figurer ceux qu'il tenait de son illustre maître ⁴.

Parmi les manuscrits possédés par celui-ci, les n° 120 et 159 de l'Inventaire d'Orsini, qui étaient des œuvres de Pléthon et de Plutarque, paraissent n'être point entrés à la Vaticane. Le 1366

1. *Informazione ad impresa contro a Turchi data per Jano Lascaris nel MDVIII*, dans le *Magliabecchianus* XXV. 9. 655; analysé par M. Vast (l. c., p. 11).

2. Cf. *Inventaire des mss. grecs de Jean Lascaris*, publié dans les *Mélanges d'arch. et d'hist.* et tiré à part; Rome, 1886. J'y ai joint deux lettres inédites de Lascaris à Giovanni Ruccellai et à Anne de Montmorency, deux billets de Colocci et une lettre grecque de Lazare de Baïf à Lascaris. — Une obligeante communication de M. A. Elter, m'apprend qu'une autre rédaction de l'inventaire est à la Bibliothèque Vallicellane, C. 46, f. 219.

3. Voici un spécimen et un abrégé de cette liste : N° 1. *Un libro lungo in foglio piegato in mezo per lungo contiene : Vocabula ex Cornelio Celso. Ex C. Caesare. Ex Salustio, Macrobio et multis aliis auctoribus cum expositione graeca nonnulla.* N° 2. *Un altro nel modo sopra detto* [Œuvres philosophiques de Cicéron, Apulée, César, Boèce, Firmicus Maternus]. N° 3. [id. Théophraste (*de plantis*), Aristote, Cicéron (mots grecs), Saluste, Pline]. N° 4. *Ἐκλογαὶ ἐνδυμηματικαὶ αἰς Δημοσθένη; ἔχρησε, etc* N° 5. *Ἀπορθέγματα καὶ γνώμῃ διάφοροι παλαιοὶ ἐπιστολαὶ τινες τοῦ Λασκάρεως καὶ ἄλλαι τινες παρασημεϊώσεις διάφοροι.* N° 6 [Décrit le Vat. 1412]. N° 7. [2^e partie du Vat. 1412, index de noms de plantes avec trad. latine]. N° 8. N° 9. [Décrivent le discours latin et le mémoire de Lascaris contenus dans le présent 1414]. N° 10. *Iani Lascaris de figura litterarum graec. epist. lat. ad Petrum Medicem.* [Peut-être les ff. de la préface imprimée de l'Anthologie qu'on trouve chez Orsini]. N° XI. [sic. Décrit le 1413].

4. Orsini avait envoyé à Pinelli la liste des compositions de Devaris et de ses mss. à vendre, dans une lettre du 29 juillet 1581 (*Ambros. D.* 423).

<M. G. 85> ¹, contenant les dix orateurs attiques, a été plus heureux ; mais les rares gloses et leçons qui sont en marge, en supposant qu'elles soient bien de Lascaris, n'offrent qu'un médiocre intérêt. La souscription est anonyme et datée seulement du 18 mars 1453. Nous sommes plus riches en livres imprimés annotés par Jean Lascaris. Le plus important est l'*Homère* édité à Florence par Chalcondyle en 1488 ; il est coté aujourd'hui, aux armoires réservées de la Vaticane, Inc. 548^b <I. G. 1> ². Les marges de cet exemplaire sont couvertes d'un commentaire perpétuel de Lascaris, dans lequel figurent quelques leçons de manuscrits. Il y a souvent dans les interlignes des gloses empruntées à la langue classique ; aux feuillets blancs qui suivent la vie d'Homère et à ceux qui terminent le volume sont des notes plus étendues. Il y aurait certainement à faire une étude profitable sur cet énorme commentaire, soit qu'on y recherchât des fragments aujourd'hui perdus de scholiastes ou d'écrivains grecs connus de Lascaris, soit qu'on y recueillît seulement des renseignements sur l'interprétation d'Homère à la fin du xv^e siècle³.

Trois exemplaires du célèbre texte florentin de l'*Anthologie* de Planude (1494) portaient des notes autographes de l'éditeur et se trouvaient chez Orsini <I. G. 4, 5, 6>. Je crois les avoir retrouvés parmi les incunables du Vatican, sous les n^{os} 813^b, 813^c, 813^d ⁴. Une partie seulement des annotations du 813^d est

1. 111 ff pap. (Léon XIII). Index grec en tête ; le ms. s'ouvre sur Lysias et se ferme sur Démade ; des séries de lignes sont laissées en blanc par le copiste, qui lisait sans doute un manuscrit taché ou mutilé.

2. Rel. mod. ; les 1^{res} ff. manquent. Sur la dernière garde, Lascaris a noté deux rêves, l'un du 13 sept. 1507, à Padoue, l'autre du 22 juillet 1508 : — ἐν τῇ νυκτὶ τῆς πρὸς τῆς κβ' τοῦ 'Ιου. — 1508. εἶδον κατ' ὄναρ τὴν μητέρα μου τεθνηκυῖαν.

3. L'écriture grecque de Jean Lascaris n'ayant jamais été donnée en fac-similé, j'ai cru intéressant d'en reproduire quelques lignes aux planches, n^o VI. Elles sont précisément tirées d'une des marges de notre Homère.

4. Pour en finir avec tous nos exemplaires de cette édition, je signalerai les incunables 813 et 813^a ; le premier, qui porte des annotations sans intérêt d'Angelo Colocci, doit s'identifier avec l'imprimé grec d'Orsini n^o 44 ; le second pourrait bien être identifié avec le n^o 45, que l'Inventaire dit à tort avoir été possédé par l'évêque d'Aléria ; on y rencontre le monogramme ΑΒ.

— Observation curieuse, tous les exemplaires de l'*Anthologie* de Florence possédés par Orsini sont incomplets de la fin ; il a ajouté lui-même, dans le 813, l'épigramme de Lascaris aux typographes, l'épître à Pierre de Médicis, et l'achevé d'imprimer de Laurent d'Alopa du 11 août 1494. V. la description de ce précieux monument de la première époque de l'imprimerie grecque chez M. Legrand, *l. c.*, t. I, pp. 29 sqq. Nos exemplaires ont fait partie du

de Lascaris ; l'autre pourrait être rapportée au propriétaire, dont l'ex-libris gratté avec soin laisse apparaître les mots suivants : κίσκου τοῦ Ἰουστινιανοῦ καὶ τῶν φίλων (probablement Francesco Giustiniani). Le 813^b est le plus intéressant des trois ; il est véritablement surchargé de notes grecques ; au commencement sont interfoliées dix-huit pages blanches, et à la fin seize autres entièrement couvertes de l'écriture de Jean Lascaris ; ce sont des scholies et des additions à l'*Anthologie* de 1494¹. L'énorme Suidas de Milan, publié en 1499 par Démétrius Chalcondyle, a appartenu à Lascaris ; c'est l'*Inc.* 1025 < I. G. 7 > ; l'annotation consiste surtout en mots renvoyés dans les marges. Le Plutarque d'Alde, publié en 1509 en deux tomes, aujourd'hui coté A. 21^a < I. G. 17 >, offre plus d'intérêt : les notes de Lascaris ont un caractère critique².

Trois ou quatre livres latins annotés par Lascaris sont portés à l'Inventaire d'Orsini. Une édition vénitienne de Cléonide, Vitruve, etc., de 1497, aujourd'hui *Inc.* 927 < I. L. 23 >, n'a de sa main que deux mots dans une marge. Si le Cicéron de Venise, 1502, < I. L. 123 >, avait aussi peu d'intérêt, il n'y a pas lieu d'en regretter l'absence, non plus que de l'Hermès Trismégiste traduit par Ficin (Venise, 1491), qui se trouvait, à l'époque d'Orsini, relié dans l'imprimé latin 124, à la suite des *Hymni et epigrammata Marulli* imprimés à Florence en 1497. J'ai retrouvé seulement le Marulle dans l'*Inc.* 956 ; les notes de Lascaris sont insignifiantes ; il a transcrit au verso du titre neuf distiques intitulés : *Epitaphium Marulli poetæ. Iovianus Pontanus loquitur*.

Le corfiote MATHIEU DEVARIS, que j'ai déjà plusieurs fois mentionné, fut l'élève de Lascaris au collège grec du Quirinal. Attaché plus tard comme correcteur grec à la Bibliothèque Vaticane, il passa à Rome toute sa carrière. On l'appelait vulgairement *Matteo Greco* ; les documents manuscrits dont je me sers ne le désignent jamais autrement. La dernière partie du 1414^a se rap-

petit nombre d'imprimés pris à la Vaticane par les Français en 1797 ; les anciennes cotes que portent encore les volumes sont celles qu'indique la *Recensio*, imprimée en 1803 (v. plus haut, p. 129, note 2).

1. C'est évidemment le M. G. 118. Le récolement de 1602, ne l'ayant pas trouvé parmi les mss., l'a considéré comme manquant.

2. Le classement nouveau en cours à la Vaticane ne m'a pas permis de rechercher les deux éditions de la grammaire de Th. Gaza, qu'avait possédées et revues Lascaris < I. G. 3, 101 >. La première, d'après l'inventaire de Rainaldi, était l'aldine in-folio de 1495.

3. Décrit p. 156.

porte entièrement à ce personnage. C'est un de ses cahiers de minutes, écrit, comme l'indiquent les dates, au courant de sa vie¹. Outre trois lettres en grec², il contient des épigrammes grecques à Jules II et Pie IV, et à divers cardinaux, notamment Reginald Pole, Marcello Cervini, Ranuccio et Alessandro Farnèse; il y en a sur Paul III, sur Giulio Clovio, sur Niccolò Ardinghelli, etc. Une part seulement de ces poèmes a été publiée par Pierre Devaris, neveu de l'auteur, en 1588; ce sont ceux qui intéressent plus directement les Farnèse³. C'est en grande partie par l'intermédiaire de Mathieu Devaris, soit après sa mort, soit de son vivant, que Fulvio Orsini est devenu possesseur de restes assez importants de la bibliothèque de Lascaris⁴. Ils fréquentaient tous les deux le palais Farnèse, et rédigeaient ensemble la traduction grecque des Décrets du Concile de Trente, qui fut dédiée à Grégoire XIII et imprimée à Rome en 1583. La rédaction principale fut confiée à Devaris, comme en témoigne la copie contenue dans le 1330 < M. G. 146 >, qui est entièrement de sa main⁵. Elle est corrigée à toutes les pages par Orsini et porte à la fin l'*imprimatur* du maître des Palais Apostoliques.

Devaris avait rédigé avec Nicolas Sophianos le catalogue de

1. Du f. 106 au f. 137. Ce pourrait être le n° 154 des mss. grecs d'Orsini, qui aurait par erreur dédoublé le 152. Rainaldi, dans son récolement rapide, n'a pas songé à cette confusion assez vraisemblable et a marqué absent le 154 intitulé : *Libro di varii epigrammi et alcune epistole di Matteo Greco scritto di mano sua in papiro in 4° foglio*. Cette description, avec les lettres de Devaris, correspond plus exactement à la seconde partie du 1414 que celle du 152.

2. L'une d'elles, de 1564, est adressée à Hermodore Lestarchos. Une autre fort intéressante, de 1556, est à Ange Vergèce (ἐκ Πάριος ἡ φιλονοῖς μουνηγιῶνος τοῦ ἀρχιτ' ἔτους). — Il y a d'autres documents sur Devaris : dans le Vat. 4105, ff. 55-59, des billets de Colocci de 1540 et années suivantes, portent les réponses autographes de notre grec. Aux archives de Parme, dans la correspondance des Farnèse (carton G), est une série de lettres au cardinal Farnèse, rangée sous le nom de *Matteo Greco*; la dernière est de 1572. Je signalerais encore la pièce de 1541 publiée par M. E. Müntz dans *La Bibl. du Vatic. au xvi^e siècle*, p. 99. Tous ces renseignements permettront à l'occasion de compléter la notice de M. E. Legrand (*Bibliogr. hellén.*, t. I, pp. cxcv-cxcviii).

3. *Matthaei Devarii liber de graecae linguae particulis. Ad Alexandrum Farnesium cardinalem*... Rome, 1588 (Cf. Legrand, *l. c.*, t. II, pp. 52 et sqq.).

4. La correspondance d'Orsini avec Pinelli nous apprend la date de la mort de Devaris, le 13 juin 1581. (Lettre du 24 juin, *Ambros. D. 423*). Sur la vente, après la mort de Devaris, v. p. 157, note 4.

5. 91 ff. pap. recouvert de soie verte. Il est à remarquer qu'Orsini a rayé sur le titre le nom du véritable traducteur. Cet exemplaire est celui qui a servi pour l'impression. (Cf. Legrand, *l. c.*, t. II, p. 33.) Le 29 sept. 1583,

la bibliothèque grecque du cardinal Ridolfi ¹. Ce catalogue, autographe en partie de notre copiste, est décrit par Orsini sous le n° 161 ; il ne s'est pas retrouvé après sa mort. Un exemplaire, de la main de Devaris, se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris, avec une partie considérable des livres grecs de Ridolfi : c'est le 3074 du fonds grec ; cet exemplaire, qui est de petit format, ne peut s'identifier avec celui d'Orsini *in folio longo*, mais il empêche d'en regretter la perte². Le *Val.* 1338 <M. G. 133> a appartenu à Devaris ; c'est un Sextus Empiricus de trois mains du xvi^e siècle, dont la sienne (ff. 26 à 146) ; il est relié aujourd'hui en trois volumes³. Les marges portent un grand nombre de corrections de Devaris, ordinairement

précédées de l'un des signes $\overset{\tau}{M}$ ou $\overset{\theta}{M}$ ou du double signe $\overset{\theta}{M} \angle B$, quelquefois avec le mot *pulo*.

Un disciple de Devaris au collège grec de Léon X, CHRISTOPHE CONTOLÉON, a laissé dans le 1352 <M. G. 153> un grand nombre d'opuscules inédits ⁴. La fin du manuscrit contient un commentaire sur les épigrammes de Jean Lascaris, composé $\tau\eta \pi\rho\acute{o}s \tau\acute{o}us \phi\iota\lambda\omicron\mu\alpha\theta\epsilon\iota\varsigma \sigma\tau\epsilon\rho\gamma\eta$; ce n'est plus seulement un texte autographe, mais la minute même de l'auteur. Un autre grec de la même génération, Balsamon, a pu être lié avec Orsini ; un exemplaire, annoté par lui, du Théocrite imprimé à Rome

Orsini envoyait un spécimen au cardinal Farnèse : on devait commencer à imprimer huit jours après. (*Lett. ai Farn.*, XVIII, p. 31).

1. « Est et hodie qui fuit discipulus Lascharis, Matthaeus Avarius Corcyrensis, vir bene litteratus et eruditus, cuius rei gratia amplissimus card. Rodulphus eum inter chariss. familiares domi habet, et cum eo simul Constantinum Graecum. » *Lilii Greg. Gyraldi Ferrariensis operum, tom. II.* Bâle, 1580, p. 402.

2. Ancien *Colbertinus* 3769 ; ancien *Regius* 3392. 5. 88 ff. pap. Le ms. contient également le catalogue des livres latins du cardinal Niccolò Ridolfi et de 64 volumes rangés sous ce titre : *Libri diversarum annotationum quondam R^{mi} Car^{li} Aegidii Viterbiensis. Item plerique alii libri tum latini tum hebraici, qui fuerunt eiusdem R^{mi} Dⁿⁱ Aegidii Car^{li} (f. 74 v°).* V. Léopold Delisle. *Le Cabinet des manuscrits*, t. I, pp. 207 et sqq. On peut aussi renvoyer d'avance, pour l'intéressante collection de Ridolfi, au travail que prépare M. Omont sur les origines du fonds grec de Paris.

3. 700 ff. pap. (Léon XIII). Sextus commence au f. 26 ; Devaris indique une forte lacune dans son exemplaire au f. 507. Les ff. 1-17 sont de la main d'Orsini et intitulés : $\text{Ματθαίου Δεδαρή παρασημειώσεις τῶν ιδιωμάτων τῆς φράσεως τῶν Σέξτου ἐμπειρικοῦ ὑποτυπώσεων καὶ ἄλλων τινῶν ἀπορουμένων περὶ τὴν γραφὴν τῶν ἀντιγράφων}$. Cf. Legrand, *l. c.*, t. I, p. cxcvii, et nos *Addenda*.

4. 234 ff. pap. (Pie IX). Du f. 218 au f. 234 texte en minute. Les scholies homériques ont été publiées par Matranga. (*Anecdota graeca*, pp. 479-520).

par Callergi, se trouvait dans notre bibliothèque <I. G. 8>. Pour GEORGES CORINTHIOS, nous avons un témoignage plus précis de ses relations avec Fulvio : la dernière partie du 1370 <M. G. 58>¹ est un autographe de lui ; c'est une lettre de Georges de Trébizonde à l'empereur Jean Paléologue. Orsini a ajouté la note suivante : Γεώργιος ὁ Κορίνθιος ἐκ τοῦ παλαιῦ ὑπομνήματος τοῦ Βησσαρίωνος μετῆνεγκεν. Au feuillet 210 du 1371 <M. G. 55>² se trouve insérée une lettre relative à l'auteur du *περὶ συντάξεως* qui suit, Michel Syncelle ; la lettre est signée par un monogramme où se lisent les lettres Γ. Κ^Μ. Κορ. et dont Orsini donne la clef par la mention : Γεώργιος κόμης ὁ Κορίνθιος ; le savant grec portait en effet le titre de comte. La lettre est adressée à Orsini et permet de reconnaître facilement la main de Corinthios dans le 1370³.

Un calligraphe né à Otrante, établi à Rome et attaché au service de la Vaticane, GIOVANNI ONORIO, fut employé très souvent par Orsini pour copier ou réparer des manuscrits⁴. Sa fille avait aussi une belle écriture, et il y a des détails assez précis sur les deux copistes dans une lettre romaine d'Annibal Caro, adressée le 31 août 1561, à Felice Pacio llo, qui lui avait demandé,

1. 218 ff. pap., rel. ant. aux armes d'Orsini. Quatre mss. réunis (xv^e-xvii^e s.) : a) f. 1, comm. sur l'*Iliade* et les *Olympiques* de Pindare (cf. Resler dans le *Philologus*, IV, p. 526) ; b) f. 89, Théodose d'Alexandrie, œuvres grammat.; c) f. 171, feuillet de garde du ms. suivant, contenant un index ainsi conçu : *Sebastus de constructione verborum. 1. Michel Singellus. De constructione orationis. 37. Paraphrasis Pindari Olympiorum. 63.* Il n'y a que la première partie de l'ancien manuscrit, paginée de 1 à 34, qu'on retrouve dans celui-ci ; d) f. 211, lettre de Georges de Trébizonde.

2. 265 ff. pap. rel. aux armes d'Orsini. Cinq mss. distincts : a) f. 1, *Ὀπφέως περὶ σεισμών* ; f. 2, ἐκ τῆς Ἡρώδος γεωδεσίας ; b) f. 8, *Phénomènes* d'Aratus avec la vie du poète ; scholies et gloses à l'encre rouge ; c) f. 40 Théocrite ; scholies et gloses ; f. 80, *Hymnes orphiques* ; f. 126, *Plutus* d'Aristophane ; d) f. 166, Planude, *Dialogue sur la grammaire* ; e) f. 211, M. Syncelle, *περὶ συντάξεως*, qui n'est certainement pas l'exemplaire manquant au 1370.

3. Sur les mss. ayant appartenu à G. Corinthios, cf. Omont, *Notes sur les mss. grecs du British Museum*, Paris, 1882, p. 17 (Extr. de la *Bibl. de l'Ec. des Chartes*), Stevenson, *Codd. mss. Palat. graeci*, Rome, 1885, pp. 215 et 236. La Biblioth. Nat. de Paris en possède quatre. M. Gardthausen croit à tort ce copiste du xv^e siècle. (*Griech. Palaeogr.*, p. 322).

4. M. Gardthausen cite *Ioannes Honorius* comme copiste des *Vat. gr.* 275 et 323 ; il oublie de l'identifier avec l'*Hydruntinus* qu'il signale plus loin (*Griech. Palaeogr.*, pp. 327-328). M. Müntz le rencontre dans les documents sur la Vaticane qu'il a dépouillés aux archives d'Etat de Rome, à partir de l'année 1535 ; il est qualifié de *custos*, de *stampator*, de *cartarius*, et rend à la Vaticane les mêmes services que nous lui voyons rendre plus tard à

au nom du duc d'Urbain, des copistes grecs pour travailler à la Vaticane : « Scrittori ci sono pochi, e quelli la più parte servono alla Libreria sopradetta [Vaticana], e non è lor lecito scriver per altri. Pure n' ho trovato fino à tre, di due de' quali vi mando mostra sotto questa.... La mostra grande è d'una putta figliuola di M. Giovanni Onorio, il quale è il migliore scrittore greco che sia oggidì. Non può scriver esso proprio, perche è occupato da N. Signore, ma piglierà cura di correggere tutto quello che la figliuola scrive. Dice voler dare 10 carte a scudo della medesima misura de' versi e di quantità de' versi e di margine che questa... ma io spero che ce ne darà ancora 12 carte a scudo. » La fille de « Jean d'Otrante » avait aidé son père dans l'exécution d'un bel exemplaire des *Poétesses grecques* qu'Orsini destinait à son maître Ranuccio Farnèse; le cardinal étant mort avant l'achèvement du volume, celui-ci resta dans la bibliothèque d'Orsini <M. G. 89>. Il n'est pas entré, je crois, à la Vaticane¹; mais quelques autres de nos volumes, entièrement écrits par Onorio, nous permettent de juger de l'élégance et de la netteté de sa plume. Ce sont : les *Problèmes* d'Alexandre d'Aphrodise, à la fin du 1416 <n° 6, M. G. 91>², la première partie du 1371³, la dernière du 1357 <M. G. 64>⁴, et les romans d'Eumathios,

Orsini. (*La Biblioth. du Vatican au xvi^e siècle*, Paris, 1886, pp. 101-104).

— Je le trouve également parmi les copistes grecs portés sur le registre des dépenses de la Vaticane de 1548 à 1555 (*Vat. 3965*) : les principaux copistes de cette période sont, avec Onorio, Emanuele greco, Pietro greco et Gianfrancesco di Candia.

1. Non plus que Polémon et Mélampode, volume décrit sous le n° 90. — Dans l'Appendice I, on trouvera deux volumes dont la description rappelle ceux qui manquent ici : ce sont les nos 20 et 21.

2. 308 ff. pap. (Pie VI). Six mss. de divers formats, paginés isolément, sont réunis arbitrairement dans la nouvelle reliure. Ils sont tous du xvi^e siècle et plusieurs écrits par Orsini lui-même. Voici les nos de l'Inventaire auxquels ils correspondent : a) f. 1, M. G. 160 (autographe d'Orsini); b) f. 120, M. G. 115 (1^{re} partie), Διαθήκη τοῦ μεγάλου Κωνσταντίνου, avec quelques extraits historiques; c) f. 136, M. G. 145 (autogr. d'Orsini), Extraits de Pléthon, correspondance de Pléthon avec Bessarion, lettre de Georges Améroutzès (rien de Th. Gaza); d) f. 170, M. G. 115 (2^e partie), Ἀρσενίου Α παροιμιῶν συνθήκη; d'après l'Inventaire, ce ms. serait peut-être un autographe d'Arène Apostolios : il n'y a que les proverbes de la lettre A avec leur commentaire et aucune des épîtres annoncées dans l'Inventaire (v. ci-dessus, p. 149, n. 4); e) f. 236, M. G. 148 (v. ci-dessus, p. 151 n. 2; autogr. d'Orsini); f) f. 271, M. G. 91; ce ms. de la main d'Onorio a une pagination de 59 pages. Le récolement d'entrée dressé par Rainaldi le mentionne comme « scritto per Gio. Ammonio (?) ». »

3. Décrit p. 162.

4. Décrit sous le n° 64 de l'Inventaire.

Achille Tatios et Longus, réunis avec leur pagination distincte dans le 1350 <M. G. 158>¹. Les titres sont ordinairement à l'encre rouge, en capitale accentuée; la place pour la lettre initiale est laissée en blanc; l'ensemble est d'une régularité et d'une perfection telles qu'on croirait voir un texte imprimé.

Les manuscrits réparés et complétés par Onorio étaient fort nombreux chez Orsini: il restituait, dans l'un le titre, dans l'autre une page absente; il réunissait les feuillets épars, refaisait les marges et donnait à des manuscrits fragmentaires une valeur et un intérêt plus grands, tout au moins aux yeux des bibliophiles du xvi^e siècle. Parmi les restaurations, je citerai: un texte du roman d'Achille Tatios du xii^e siècle, dans le 1349 <M. G. 41>²; un beau Thucydide du xiv^e siècle, aujourd'hui relié en trois volumes sous le n^o 1292 <M. G. 4>³; quatre comédies d'Aristophane avec scholies, dans le 1294 <M. G. 5>⁴; un Strabon de plusieurs mains du xiv^e siècle, le 1329 <M. G. 77>⁵; une suite de poètes classiques à l'état fragmentaire, glosés et scholiés, transcrite également en plusieurs fois au xiv^e siècle, le 1332 <M. G. 74>⁶; la *Rhétorique* d'Aristote et les commentaires d'Étienne de Byzance, deux manuscrits distincts du xiv^e siècle, réunis dans le 1340 <M. G. 65>⁷; les *Vies* de Diogène Laërce

1. Pap. couverture ant. de parch. Quelques leçons et additions sont dans les marges; sur la garde une liste des écrivains érotiques grecs. — Il y avait chez Orsini une autre copie du xvi^e siècle du texte de Longus et de celui d'Achille Tatios, ayant aux marges des variantes et des indications diverses, notamment (f. 102) un rapprochement avec Musée. C'est le 1348 <M. G. 78>: 297 ff. pap., rel. ant. portant sur le plat antérieur les mots *Longus et Achilles*, imprimés en capitales d'argent. Au titre du f. 96, devant *Tatios*, on a ajouté un Σ, qui fait du nom du romancier grec celui de l'ami d'Orsini, Achille Statius. C'est du reste le nom sous lequel le désigne Gesner dans sa *Bibliotheca Universalis* (1545). — C'est apparemment de ce ms. ou de M. G. 71 qu'ont été prises les variantes sur Longus d'un ms. collationné du xvi^e siècle, *Paris. gr.* 2913. M. Omont m'y signale, au f. 53, cette souscription: *Romae ad Fulvii Ursini exemplar emendatus. 1597.* — Nos mss. d'Achille Tatios sont cités par Fr. Jacobs, dans les prolégomènes à son édition, Leipzig, 1821, p. LXXXIII.

2. V. à la fin du chapitre, p. 190, pour Achille Tatios.

3. 371 ff. pap. (Léon XIII). Scholies.

4. Sur ce ms. du commencement du xiv^e s., voir plus haut, p. 144, note 1.

5. 160 ff. pap. (Pie IX). Incomplet du commencement et de la fin.

6. 230 ff. pap. (Pie IX). Tous les feuillets sont rongés au bord et la restauration d'Onorio n'a pas été inutile. La description de l'Inventaire me paraît inexacte: je n'ai trouvé que la fin des *Phénix*, d'Euripide, Sophocle (f. 9), Eschyle (f. 65) et Hésiode avec Tzetzes (f. 125). Le ms. est cité pour Hésiode dans l'édition Götting et Flach, Leipzig, 1878, p. LXVI.

7. 199 ff. pap. (Pie IX). a) f. 7, Aristote; b) f. 43, Étienne de Byzance;

suivies de quelques autres ouvrages et des six premiers chants de l'*Odyssée*, dans le 1302 <M. G. 17>¹; l'*Iliade* de Giorgio Valla dont je parle plus loin (1316); trois autres manuscrits de l'*Iliade*, du xiv^e et du xv^e siècle, les 1317 <M. G. 51 ou 68>², 1318 <M. G. 51 ou 68>³, 1319 <M. G. 61>⁴; enfin un manuscrit de l'*Odyssée*, le 1320 <M. G. 63>⁵. Les réparations d'Onorio s'étendaient aux livres imprimés : une aldine des *Moralia* de Plutarque, aujourd'hui au Vatican A. 20 in-fol. <I. G. 16>, porte en tête un *index verborum*, de 105 feuillets, écrit de sa main. Il copiait des scholies aux marges des volumes⁶; il collationnait les textes; les travaux les plus variés relatifs aux bibliothèques grecques rentraient dans sa profession⁷.

Avant de quitter les Grecs, il faut rappeler qu'Orsini croyait posséder un ou plusieurs autographes du grand cardinal Bessarion. Nous regrettons de n'en trouver mention ni dans l'Inventaire, ni sur les volumes de sa collection; mais le fait paraît bien attesté par une lettre à Baccio Valori, à qui Orsini parle de son goût pour les livres comme du trait dominant de son caractère : « Specialmente ho hauto amori alli libri, delli quali posso dire haver conseguito quello che da molti curiosi et in molto

adjonctions diverses sur les gardes. Utilisé après Bekker par M. Adolf Rômer dans son éd.: *Arist. ars rhetorica*, Leipzig, 1885.

1. 218 ff. pap. Cinq mains distinctes : a) f. 1, Diog. Laërce (xiv^e s.); b) f. 83, Théophraste, *De igne*, etc.; f. 148 v, Aristote, *De mirabilibus historiis* (xiv^e s.); c) f. 169, *Odyssée* I-VI, incomplet (xiv^e s.); d) f. 195, Marcellinos, *Vie de Thucydide*; Denys d'Halic., *De Thucydidis proprietatibus*; extraits de Thucyd. (xiv^e s.); e) f. 203, Alex. d'Aphrodise, *De mixtione et augmento* (xv^e s.). Les parties a, c, d ont beaucoup souffert. Sur ce ms. on lira une lettre d'Orsini à Vettori, du 15 janv. 1580, dans la correspondance annoncée ci-dessus, p. 72, note 3.

2. 265 ff. pap. (2 vol., Pie IX). Scholies marg., gloses interl. (xiv^e s.); les deux premiers chants ont été suppléés par Onorio.

3. 241 ff. pap. (Pie IX). Texte sur deux colonnes, avec très nombreuses scholies aux encres rouge et noire (xiv^e s.). Les 26 premiers feuillets paraissent avoir disparu depuis Orsini.

4. 221 ff. pap. (Léon XIII). Le corps du ms. est du xv^e s. Beaucoup de pages et particulièrement les ff. 1 à 24 sont dus à Onorio.

5. 199 ff. pap. (Pie IX). Gloses et scholies surtout au début et à la fin de l'*Odyssée* (xiv^e-xv^e s.). La dernière garde est un f. de parch. d'un ms. ecclésiastique du xi^e s. Dans la marge du haut du premier feuillet, qui est une restauration, on lit ce nom : + Δημητριος ο τραχανιωτης (sic). Ce Trachaniotès ou Tarchaniotès paraît être de la même famille que le poète Marulle. V. l'art. de M. Sathas, *Νεολλ. φιολ.*, p. 77, sur Μιχαήλ Μάρουλος ὁ Ταρχανιωτής.

6. Cf. I. G. 47 et 48.

7. Cf. une lettre d'Onorio à Vettori au British Museum, *Add. ms.* 10270, f. 5.

tempo era stato ragunato... Non tanto nelle cose latine quanto nelle greche ancora, havendo io segnalatissimi libri scritti anticamente et modernamente di mano di essi autori, come di Bessarione, di Gaza, dell' uno et l'altro Lascari, et de' latini et volgari principalissimi ¹.

Un assez grand nombre de bibliothèques d'Italiens illustres ont laissé des volumes dans celle d'Orsini. ERMOLAO BARBARO a mis des scholies grecques et latines et suppléé quelques feuillets dans le 1304 < M. G. 23 >, qui est un Josèphe ², dans le 1361 < M. G. 81 >, qui est un Alexandre d'Aphrodise ³. Tous ces manuscrits sont à peu près contemporains du possesseur. Le 1341 < M. G. 34 >, qui est un peu plus ancien, contient, de deux copistes différents, les *Topiques* d'Aristote avec divers traités de logique et de musique ⁴; les gloses et scholies sont de plusieurs mains, dont celle de Barbaro ⁵. Le Théophraste 1305 < M. G. 24 >

1. Cette intéressante lettre, du 4 juillet 1587, vient d'être imprimée par M. S. Morpurgo, dans la *Rivista critica della letter. ital.*, t. III, p. 178. Cf. peut-être le n° 31 de notre Appendice I. — Orsini avait un portrait de Bessarion (*Les Coll. d'ant.*, p. 39, n° 45 des *Tableaux*); c'était une copie. Pour l'iconographie des grecs du xv^e siècle, j'ai noté un passage d'Orsini dans une lettre à Pinelli: « Quanto al ritratto del Gaza, io non conosco persona che l'habbia. Ben me ricordo havere inteso del card. S. Agnolo che Papa Paolo III li mostrava nella cappella di Sixto IV uno di quei quadroni di mano del Cortone, dove era il Bessarione con cinque de suoi, fra quali nominava l'Argyropulo, il Gaza, il Sipontino [Perotti] etc., et che 'l Gaza haveva un cappello in testa. » (*Ambros. D.* 422; 16 mars 1585).

2. 261 ff. parch. rel. ant.

3. 236 ff. pap. (Pie IX). Corrections au texte. A partir du f. 179, le texte est de la main de Barbaro.

4. 207 ff. pap. (Pie VI). xiv^e siècle.

5. Dans le 1421 < M. G. 35 > sont cinq mss. fragmentaires du xv^e s.: a) f. 1, Lucien, opusculs; b) f. 33, Hésiode; c) f. 68, Pindare, *Olympiques*; d) f. 137, Euripide; e) f. 200, Lycophron avec Tzetzés. 243 ff. pap. (Pie IX). Sur les gardes, on déchiffre deux noms à demi-effacés: *Francisci Barbari senensis patricii. Alvizi Barbari*. Il ne s'agit pas de Francesco Barbaro, l'auteur du *De re uxoria*, ni de la famille vénitienne à laquelle appartenait Ermolao. — Puisque je parle du *De re uxoria*, je dois signaler le texte que nous en avons dans l'un de nos mss., le Vat. lat. 3407 < M. L. 104 >: 89 ff. parch. (Pie IX). Ecusson mutilé. Deux mains du xv^e s. a) f. 1, *Peripauli* (sic) *Iustinop. de ingen. moribus*; f. 21 v, Trad. de saint Basile par Leonardo Bruni, dédiée à Salutati; f. 31, Trad. du *Phèdre* de Platon, par le même, dédiée à Ant. Loschi; f. 41 v, *Homeri orationes*, trad. par le même; f. 48, *De scriptoribus artium*. Inc.: Theologus apud graecos Linus fuit, apud latinos Varro et nostri temporis Ioan. Scotus...; b) f. 51, *Fr. Barbari liber de re uxoria*. — Le 3440 < M. L. 219 > intéresse le même humaniste: 133 ff. pap. (Pie IX). F. 1, *Fr. Barbari eq. ord. viri et orat. summi... Brixiae... oratio ed. ad cives... a. 1438*; suivent des lettres du même temps. Au f. 52, commencent onze lettres de Poggio et plusieurs traités, dont le *De infelicitate principum*. A la fin des lettres de Barbaro est

serait même en partie autographe¹. Toutefois je dois dire que ces attributions reposent sur le seul témoignage d'Orsini. Nous n'avons pas non plus d'autre autorité pour rattacher le 1316 < M. G. 73 > à la bibliothèque de **GIORGIO VALLA**². C'est une *Iliade* sur deux colonnes, l'une portant le texte, l'autre la paraphrase d'une main plus récente (xiv^e-xv^e s.)³. Le volume a conservé l'ex-libris authentique d'**ALBERTO PIO**, prince de Carpi, l'illustre protecteur d'Alde et l'ambassadeur de Maximilien. L'attribution à la collection de Giorgio Valla paraît assez vraisemblable, si l'on songe qu'un manuscrit d'Archimède, qui venait de Valla, se trouvait avant 1523 chez le prince de Carpi⁴. Les traces de l'humaniste de Piacenza ont dû disparaître dans les reliures successives. On les retrouve sur le 1314 < M. G. 30 >⁵,

une souscription indiquant que le volume a été exécuté à Otrante : *Expli- ciunt foeliciter per me Thomam Constantinopolitanum in civitate Ydronti in ede divi Nicholai de Casulis. Anno Dni M^oCCCC^oLXVIJ. XV. ind. XXJ iulij.*

1. 207 ff. pap. Une 2^e main commence au f. 21. A la suite du *De plantis* de Théophraste se trouve celui d'Aristote (f. 193 v^o). La seconde main serait celle de Barbaro, d'après Orsini qui en parle à Vettori dans une lettre de 1581 (British. Mus., *Add. ms.* 10270, f. 77).

2. Cf. sur cette bibliothèque, les renvois à Heiberg et autres, dans le travail cité de M. K.-K. Müller, p. 354, et le document de sa p. 382.

3. 331 ff. parch., plus 5 ff. blancs, plus les ff. 337-352 parch., contenant Euclide, et les ff. 353-354 pap., contenant un fragment d'Archimède (2 vol. Pie IX). Marges refaites. La paraphrase de l'*Iliade* ne dépasse pas le chant P; les chants A, M, N manquent aussi; là où la paraphrase est absente, les gloses interlin. sont nombreuses. Le ms. est cité par Tycho Mommsen, seulement d'après les *Schedae* de d'Orville, *Pindari carm. rec. T. M.*, Berlin, 1864, p. xl. On lit au f. 332 : 'Αλέξανδρου Πίου Καρπαίου ἄρχοντος κτήμα. *Homeri Ilias vetus.*

4. Bibl. Nat. de Paris, Gr. 2360; cf. le *Catal. codicum graec.*, p. 488. D'autres mss. de Giorgio Valla sont signalés chez le prince de Carpi; l'*Escoriatensis* Q. I. 4, ms. de l'*Almageste* de Ptolémée, a été copié sur un *Carpensis* de cette provenance. V. la souscription dans Miller, *Catal. des mss. grecs de l'Escurial*, Paris, 1848, p. 454. — La bibliothèque d'Alberto Pio se rattache trop directement à plusieurs autres mentionnées dans notre livre pour que nous ne renseignions pas le lecteur sur son sort. Stefano Borgia, parlant de la bibliothèque d'Ascanio Colonna, dit : « Eius initium primum est ab Alberto Pio Carpensium duce, qui, teste Ambrogio Morandio (In *Vit. Aug. Steuchii, t. I Operum*, Venet., 1591), suam bibliothecam dono dedit Augustino Steuchio, Eugubino Can. Reg. S. Salvatoris Episcopo Kisamo, et Sedis Apost. bibliothecario; hanc dein magna ex parte Fabius Steuchii frater Marcello Cervinio Iguinae Urbis iam episcopo, sed tunc Cardinali amplissimo... largitus est; tum ipsam Mss. Codicum monasterii Avillanensis apographis, ceterisque aliunde quaesitis amplificatam, Marcus Pontifex cardinali Guillelmo Sirletio, qui eidem fuerat a secretis ex testamento legavit... » (*Anecdota litteraria ex mss. eruta*, vol. I, Rome 1773, p. 81.) Son histoire se confond alors avec celle de la bibliothèque de Sirletio.

5. 270 ff. pap. (Pie IX). Recueil de 19 opuscules de toute sorte, qui

manuscrit du xv^e siècle écrit en plusieurs fois, et qui porte en tête et à la fin l'ex-libris : Γεωργίου τοῦ Βάλλα ἔστι τὸ βιβλίον¹. Je joindrai à ces renseignements un passage d'une lettre d'Orsini, pouvant servir à identifier un Plotin qui n'est pas resté dans sa bibliothèque : « Mi è stato portato un Plotino scritto à mano di antichità di un cento anni, ma corretta scrittura et riveduta da Giorgio Valla di chi fù il libro. Sono 300 carte in foglio, che non doverrebbero valere più di 15 scuti, et se ne dimanda trenta. Il libro è raro ne si trova altrove. Se V. S. li vuole, scriva quello che hò da fare, perche è in mano mia, et questi della libreria del Papa mi dicono che non l'hanno. Il libro è legato alla Greca, la scrittura buona et polita, come ho detto; è distinto in sei tomi, et ciascuno tomo in Enneade, sicche il titolo è Πλοτίνου ἐννεάδες, con la vita di esso Plotino scritta da Porphyrio². »

Un magnifique manuscrit d'Orsini, le 1291 < M. G. 3 >, contenant les *Tables* de Ptolémée³, a été la propriété d'un prélat du même temps, Domenico Domenici, évêque de Brescia⁴, et même de son prédécesseur Bartolommeo Malipiero. Au verso du feuillet 4, le dernier des feuillets préliminaires, on lit : *Hic liber est mei Dominici de Dominicis Veneti episcopi Brixiensis, et fuit ex libris*

commence sur la *Batrachomyomachie* et finit sur les *Vers dorés* de Pythagore. Un index latin du xv^e siècle précède le recueil; on a omis le 2^e livre des *Physica*.¹

1. Il faut sans doute rattacher à Lorenzo Valla le 1388 < M. G. 84 >, ou tout au moins la seconde partie de ce manuscrit. Il a 92 ff. pap. rel. ant., surchargée des armes de Paul V. Trois mains du xv^e siècle : a) f. 1, Théognis; b) f. 51, *Poétique* d'Aristote; c) f. 80, opusculs grammaticaux. Les mains b et c forment un ms. unique. — Au f. 79 est écrit : *Egregio viro dño Laurentio Vallensi* (le nom dans un grattage); au verso, de la même main, quatre distiques sur la grammaire : *Ianua sum rudibus primam cupientibus artem...* (le grec dans l'interligne); au-dessous, un essai de traduction latine du début de la grammaire. Sur le nom de Lorenzo Valla (di Valle, *Vallensis*), v. une note de Fr. Fiorentino, citée dans le *Giorn. stor. della letterat. ital.*, 1886, vol. I, p. 410.

2. *Ambros. D.* 422 inf. Lettre à Pinelli du 26 juin 1573.

3. 95 ff. parch. (Léon XIII). Trace de pagination antique aux ff. 20 et 92; blason au bas de la première page. F. 17, canon des règnes depuis Nabonassar; ff. 17 v^o-21 v^o, canon des villes. Des mains grecques et latines de toutes les époques ont annoté le manuscrit.

4. Ugheili et Quirini renseignent sur sa bibliothèque : « [Canonici Regulares Salvatoris Bononienses] paulo post eiusdem excessum insignem manuscritorum codicum copiam, quam ipse sibi paraverat, coemerunt eiusque partem diligentissime adhuc asservant... alteram vero partem intulere in Vaticanam... » [A.-M. Quirini], *Decas epistolarum quas sub praelo sudante Fr. Barbari epist. collectione harum editor... in lucem emisit*, Brescia, 1742, p. 30.

bone memorie domini Bartolomij episcopi predecessoris mei, et allatus est mihi ex Brixia Romam 1465 de mense septembris. 14th 63.
 La première page du texte (f. 5) porte en gros caractères l'ancien numéro 1463. Le recueil est en belle onciale; les tableaux astronomiques sont entourés d'un double trait, qui est à l'encre rouge comme les lignes qui se croisent sur les pages. D'intéressantes miniatures ajoutent du prix au volume¹. La date est donnée par la table chronologique des règnes qui se trouve au feuillet 17; une première main, celle du copiste du manuscrit, a écrit toute la partie de la liste qui va jusqu'au règne de Michel le Rhangabé, mort en 812; les mots *AEON KAI KONSTANTINOS*, qui suivent, sont d'une autre main et sur un grattage; on voit que le copiste avait mis à cette place le nom de Léon seul, précédé d'une épithète indiquant que Léon l'Arménien était l'empereur sous lequel il écrivait². Ces observations permettent de dater approximativement le manuscrit; mais mon confrère et ami, M. Desrousseaux, qui va lui consacrer une étude spéciale, démontrera qu'on peut le rapporter exactement à l'année 814³.

Est-ce à la famille vénitienne du peintre ou à la famille milanaise de l'historien qu'il faut rattacher le copiste Giorgio Crivelli? Je n'ai pu trouver aucun renseignement sur ce personnage, non plus que sur l'Antoniano, qui acheta le beau manuscrit transcrit par lui; c'est le 1289 < M. G. 2 >, contenant l'abrégé de l'histoire romaine de Dion Cassius par Jean Xiphilin⁴.

1. La plus belle des miniatures est au f. 9, et représente Hélios et son quadriga, entourés des douze heures, des douze mois et des douze signes du zodiaque, inscrits dans des cercles concentriques; le tout sur fond d'or. Les signes du zodiaque, reproduits en tête des douze colonnes des ff. 22 et 23, sont peints sur fond bleu: aux ff. qui suivent, les mêmes sujets sont plusieurs fois répétés, mais sans fond; au contraire, les miniatures relatives aux mouvements de la lune sont sur fond d'or (ff. 45-47). On sent, dans les représentations mythologiques, l'influence très proche des œuvres classiques.

2. La date de la fin du règne est de deuxième main. La liste du reste ne s'arrête pas là; elle a été mise au courant en plusieurs fois, par des lecteurs du volume, jusqu'au règne de Léon le philosophe.

3. Dans les *Mélanges d'archéol. et d'histoire* de l'Ecole de Rome.

4. 188 ff. pap. (Pie IX). Souscription: Γεώργιος Κρίτσελλος ἔγραψε σὺν θεῷ. En tête du ms., en lettres majuscules, DIONIS ROMANOR HISTORIA GEORGI CRIBELLI (d'une autre main); QVEM CVM LYCOPHRONIS INTERPRETE XII MNIS DOMINVS ANTONIANVS EMIT. L'inscription est répétée presque dans les mêmes termes. Sommaires grecs en marge de la main de Crivelli. — Je suis parfaitement sûr de l'identification de ce ms. avec le n° 2 d'Orsini; toutefois le numéro et la note de garde manquent au volume, et celle-ci se retrouve

Ce copiste d'Italie manque aux listes de M. Gardthausen, ainsi que LIANORI de Bologne, probablement parent du peintre Pietro Lianori. Cinq opuscules de Plutarque ont été écrits par Lianori dans le 1308 < M. G. 98 >¹; la souscription porte : Δέξα θεῷ πάντων εἶναι (sic). Αἰάτωρος δὲ Βονωνιεύς μεταχρησάμενος (f. 216); en tête est un index du volume avec le prix en grec (στατήρων ε'). On trouvera peut-être d'autres manuscrits grecs souscrits par ce copiste : il met une certaine affectation à signer en grec, dans les deux manuscrits latins que j'ai vus chez Orsini, et dont l'un a l'avantage de nous offrir une souscription datée : *Ego Lianorus Bononiensis transcripsi hunc librum. Laus Deo. Amen. Explicit Suetonius de duodecim Caesaribus per me Lianorum de Lianorijs civem Bononiensem M^oCCC^oLX^o. Ego Lianorus. Te Deum laudamus. Te Deum laudamus*. Ce manuscrit, le 3336 < M. L. 86 >, est, comme on voit, un Suétone²; l'autre, le 3310 < M. L. 132 >, contient le *De lingua latina* de Varron, le *De re rustica* de Caton et celui de Varron³; dans le *De lingua*, le copiste note avec soin, en feuillets et en lignes, les lacunes de l'exemplaire qu'il avait sous les yeux.

La transcription des *Olympiques* de Pindare du 1313 < M. G. 94 >, avec quelques gloses et d'abondantes *catenae*⁴, est l'œuvre d'un poète des Médicis, GIOLIO DA TIFERNO (de Città-di-Castello), qui n'a pas été jusqu'ici signalé comme copiste⁵. L'ex-libris

sur le n° 145 du fonds Vat. grec. Elle y a été placée évidemment par suite d'une confusion postérieure et a causé ainsi l'erreur de l'annotateur de notre Inventaire qui marque Vat. 145, en face du n° 2. Disons en passant que ce ms. 145, dont le contenu est signalé par E. Gros, porte sur sa reliure la fleur de lis et la salamandre. Ni Dion Cassius, ni Xiphilin ne figurent parmi les manuscrits grecs de Blois (Omont, *Catalogues des mss. grecs de la bibl. de François I^{er} au château de Blois*, 1518-1544, Paris, 1886); cependant la provenance du ms. ne paraît pas douteuse. Comment cette épave de la collection de François I^{er} est-elle venue s'égarer dans la Bibliothèque Apostolique?

1. 223 ff. pap. encarté de parch. gratté (Pie IX).

2. 140 ff. parch. (Pie IX). Lettres ornées. Au f. de garde : ••• Αἰάτωρος δὲ Βονωνιεύς τούτου βιβλίου ὁ κατήμενος (sic).

3. 170 ff. pap. (Pie IX). F. 1 : Αἰάτωρος τοῦ Βονωνιεύς. Titre : « M. Terentii Varronis de lingua latina, de disciplina originum verborum ad Ciceronem liber quartus explicit. Incipit quintus manu mei Lianori Bononiensis ἀνάγνωθι εὐτυχῶς. » F. 81, Caton; f. 113, Varron, *de Agricultura, lib. I*.

4. 57 ff. écrits, pap. rel. ant. qui devrait être décrite par l'Inventaire in *corame rosso*. Au f. 62, sont des vers latins modernes.

5. Il était l'élève de son compatriote, *Gregorius Tifernas*, helléniste plus connu que lui, et avait vécu à Constantinople. V. Tiraboschi, éd. de Milan, t. VI, p. 1220. La souscription de notre ms. nous apprend son nom de famille. Cf. Müntz et Fabre, *l. c.*, pp. 276 et 283.

(f. 61) est ainsi conçu : *Iste liber Pindarus est mei Liliij de Archilibellis de Civitate Castelli legum doctoris cognomento Tyfernatis mea propria scriptus manu. Deo gratias.* Le fonds latin d'Orsini contient, sous le n° 296, le second livre des poésies de Giglio da Tiferno intitulé : *Secundum quodlibetum*; le texte grec et le texte latin sont en regard sur deux pages¹. Un helléniste du même temps, le camaldule PIETRO CANDIDO, avait possédé, scholié et collationné avec d'autres textes un manuscrit de Théocrite, accompagné de plusieurs autres du xv^e siècle que j'ai déjà décrits². La main du même annotateur se retrouve sur le 1381 < M. G. 101 >, recueil de traités de grammaire de Grégoire de Corinthe, Michel Apostolios et Chéroboscus³. Les observations de Candido sur la grammaire de Chrysoloras < M. G. 102 > n'ont pas été retrouvées à la mort d'Orsini⁴.

NICCOLÒ LEONICO TOMEIO a mis son ex-libris sur la première page d'un bel Aristide du xi-xiii^e siècle, le 1298 < M. G. 123 >⁵: Λεωνίκου τοῦ Θωμαίου βιβλίον καὶ τῶν φίλων. Au-dessous est une mention plus ancienne : MCCCCXXI^o Nonis Novembribus ἀπὸ τοῦ Μαχρίου Καλοπέρου. Les premiers feuillets sont des prolegomènes écrits au xv^e siècle et en partie inédits, ainsi que les scholies marginales plus intéressantes encore, puisqu'elles sont contemporaines du texte⁶. Le dernier quart du manuscrit est palimpseste, et le cardinal Mai y a mis à découvert une *Politique* d'Aristote du x^e siècle. Tomeio possédait encore l'aldine in-folio des *Vies* de Plutarque < I. G. 19 >; les leçons qu'il avait relevées sur cet exemplaire sont probablement perdues avec lui; mais on retrouve celles qu'il avait recueillies sur les

1. N° 12 du 3441, ff. 180-192. Il y a une lettre : « Meliorus Crescius et Lilius Tyfernatis domino Acciarolo [Acciajuoli], Florentiae, X kal. Nov. 1469. »

2. V. p. 151, sur le 1379 < M. G. 97 >.

3. 87 ff. pap. (Léon XIII). F. 1, Gr. de Corinthe, *De dialectis*; f. 41, Apostolios; f. 65, Chéroboscus. Marges entièrement couvertes de notes grecques et latines. Au bas du f. 3 v°, signature : *Monasterij Angelorum Petrus Candidus*.

4. Un témoignage des travaux de Candido sur Chrysoloras se retrouve au f. 65 du ms. précédent, où il dit de Chéroboscus : *Contuli cum Theodori [Gaza] commentariis Chrysolorae nec non Lascareos*. — L'inventaire des imprimés grecs d'Orsini indique sous le n° 15 un lexique grec-latin in-4°, incunable, revu par Candido. — Les *Palat. gr.* 163 et 169 sont annotés par Candido. (Stevenson, *Codd. mss. Palat. graeci*, p. 89).

5. 354 ff. parch. (Léon XIII, 2 vol.). F. 1, prolég.; f. 8, index; f. 9, Πανευρωπαϊκός. — On verra plus loin que le ms. a appartenu aussi à Bembo.

6. Ces scholies ont été étudiées par mon regretté confrère Charles Poissnel, dont le travail est resté inachevé.

Œuvres morales dans l'aldine de 1509, annotée par Orsini lui-même <I. G. 18>. Orsini met en effet la note suivante : *Conlatus est cum codice quem Nicolaus Leonicus castigarat : hic codex littera L significatur ; littera R notantur antiquissimi codices, tum ex Vaticano, tum ex Car^{lis} Rodulphi bibliotheca ; Δ littera Donati Poli codicem significat... Hanc autem castigationum copiam mihi fecit Donatus Iannoctus Florentinus¹... His autem adiecimus castigationes quae erant in Petri Victorii codice et notantur littera V*. Cette précieuse édition critique est aujourd'hui cotée A. 21 in-f°. Notre Leonico Tomeo a encore annoté l'*Anthologie* aldine de 1503, aujourd'hui A. 18 in-8°, <I. G. 62>, exemplaire orné de deux curieuses miniatures, et le Lucien in-folio de Florence (1496)². Sur la garde de ce volume est le même ex-libris grec que sur le manuscrit 1298 ; les corrections au texte sont rares ; les passages remarquables sont indiqués en marge par des fleurs ou des branches dessinées à la plume.

On n'a pas retrouvé, à la mort de Fulvio Orsini, un manuscrit de notes diverses du savant archevêque de Brindisi, le cardinal Girolamo Aleandro <M. G. 142> ; il est peut-être entré plus tard au Vatican³. Je n'ai pas identifié non plus un manuscrit de Pindare, qui paraît avoir appartenu au cardinal Egidio de Viterbe, et qui est porté à nos imprimés sous le n° 42. Un

1. Donato Giannotti avait appartenu au groupe érudit qui se réunissait chez le cardinal Ridolfi. V. la préface de P. Devaris au recueil cité, p. 160, note 3.

2. Auj. coté Inc. 864. Ce volume porte, par une interversion d'Orsini, le n° 20, au lieu du n° 21, qui est sur le 864^a ; ce dernier volume est annoté par Cartéromachos. Les deux exemplaires ont gardé leur reliure ancienne estampée ; le second a les plats ornés de petites médailles antiques représentant une tête laurée ; deux feuillets d'un beau ms. ecclésiastique du x^e siècle lui servent de gardes.

3. Beaucoup de mss. autographes d'Aleandro se trouvent à la Vaticane, dont il fut bibliothécaire. Aucun, je crois, ne peut se rattacher sûrement à la bibliothèque d'Orsini. Un inventaire ms. de 1542, cité par nous en note, page 81, pourra renseigner directement sur la partie de la collection du grand helléniste passée au Vatican. J'ai vu à la *Chigiana* sous la cote R. II. 49, un ms. du xvi^e siècle qui contient des extraits des propres notes d'Aleandro. Elles sont dans le plus grand désordre et n'ont guère entre elles qu'un lien alphabétique ; les questions d'histoire, la philologie, la théologie s'y mêlent ; les citations hébraïques sont fréquentes. Dans la deuxième pagination, on trouve au f. 12, à la suite de notes sur la langue et les antiquités grecques et romaines, une date intéressant la carrière universitaire d'Aleandro : M.D.VIII. V Idib. VII Br. *Parisiorum Lutetiae*. Voir mon prochain travail sur Aleandro, et, pour sa bibliothèque, Valentinelli, *Catal. Bibl. S. Marci*, t. I, p. 58.

petit psautier du xv^e siècle, le 1399 <M. G. 162>¹, resté dans sa reliure estampée avec la fleur de lis italienne, porte sur sa couverture la date suivante : *Die 4 oct. 1498* [?]. *Die Mercurii circa horam 1 1/2 diei*. Cette date mystérieuse n'a rien d'étonnant sur un livre de piété; mais l'imagination aimerait à chercher dans cet élégant volume le psautier grec de la docte Lucrezia Borgia. On lit en effet, sur l'une des gardes, un distique un peu profane répété plusieurs fois par une main inhabile :

Οἷα θεαίς ἴση τρισὶν εὐκλής Βοργία μῆλον
πρόσλαβε, δικάζειν οὐχ' ἄρα δεῖ Πάριδα.

Plusieurs autres manuscrits isolés rappelaient, chez Orsini, le souvenir de collections peut-être importantes. Le fameux condottière Giacomo Piccinino avait fait mettre son blason (1A. PIC. ARAG^o DE ⊕ CASTELLA POSVIT), sur la première page d'un magnifique recueil des œuvres naturelles d'Aristote; ce volume, le 1339 <M. G. 10>, a la souscription : διὰ χειρὸς τοῦ ἐν μοναχίῳ οἰκτροτάτου². — Le 1322 <M. G. 127>, presque entièrement rempli par des œuvres de Lucien, est du xiv^e siècle³; l'annotateur appartient à la fin du xv^e ou au commencement du xvi^e, et Orsini nous apprend que c'est le célèbre Raffaello Regio, professeur à l'Université de Padoue depuis 1482. — La copie qui a servi à imprimer l'édition princeps d'Elie, parue à Rome en 1545 et dédiée à Paul III, n'est autre que le 1373 <M. G. 141>⁴; la transcription est entièrement de la main de Camillo Perusco, auteur de l'édition⁵.

Quelques autres renseignements sur les manuscrits grecs d'Orsini nous sont fournis par sa correspondance. Le 23 mars

1. 249 ff. pap.

2. 460 ff. pap. (Pie VI). Cf. *Aristoteles Thierkunde*, édit. critique H. Aubert et Fr. Wimmer, Leipzig, 1868, t. I, p. 18 : d'après Foggini, ce serait un ms. du xii^e siècle; il pourrait être cependant bien plus moderne.

3. 231 ff. pap. Au f. 220, commence une seconde main. Sur Regio, v. Tiraboschi, éd. de Milan, t. VI, pp. 1573 sqq.

4. 258 ff. pap. (Pie IX). Malgré des titres et initiales d'or, le ms. n'est évidemment pas une œuvre de luxe; les surcharges, ratures, additions marginales témoignent que cette copie est préparée pour l'impression.

5. Je dois indiquer ici un ex-libris du xv^e siècle, d'origine vénitienne, que je n'identifie pas : *Zani de Zuene de Bottinelis clericus Bittiricenus*. Il est à la fin du 1363 <M. G. 66> : 377 ff. pap. (2 vol., Pie IX). F. 2, Euripide; f. 143, Sophocle; f. 273, Théocrite; f. 312, Hésiode; f. 339, Pindare; f. 370, *Batrach*. Scholies nombreuses, vies des poètes, etc., de mains diverses. (xiv^e-xv^e siècle).

1582, il écrit à Pinelli : « Il Podiano m'ha donato quel Onosandro et Mauritio che fù del Matarantio, che è libro da farci l'amore¹. » Le recueil venait d'un professeur pérugin du xv^e siècle, Francesco Matarazzo ; il ne figure pas à l'Inventaire et doit être cherché, sous le numéro 16, parmi les volumes de notre Appendice. — Orsini s'était procuré un certain nombre de volumes provenant de la succession du philologue flamand ARNOLD ARLENIUS². Il est plusieurs fois question de cette acquisition dans ses lettres à Pinelli ; à la date du 24 décembre 1582, il lui annonce la conclusion de l'affaire avec l'héritier d'Arlenius, qui reçoit en échange des livres et objets de prix : « Quanto alli libri della permuta, io ho donato al car^o Sirleto tutti li sacri ; me sono riserbato certi mathematici et philosophi, con alcuni libri originali, et di tutti mandarò nota alla S. V., accioche se lei ovvero il sr. Paolo [Aicardo] vi conoscessero qualche cosa che meglio stessee in mano loro che mia, se ne possino servire³. » Il sera difficile aujourd'hui de reconnaître nos manuscrits de cette provenance et d'en savoir le nombre ; on peut croire qu'Orsini avait choisi dans la collection, suivant son habitude, ce qu'il y avait de meilleur⁴.

Une vente de bibliothèque faite à Rome en 1573, la bibliothèque Davanzati, a fourni à Orsini l'occasion de quelques achats, notamment d'un « excellent » Isocrate⁵. Il y a même acheté pour

1. *Ambros. D. 423 inf.* — Le Podiano dont parle Orsini est certainement celui dont Rocca mentionne la bibliothèque (*l. c.*, p. 396). « Prosper Podianus, civis Perusinus... exstruxit Bibliothecam Perusiae mira mss. codicum omniumque librorum, qui ad hanc diem in lucem prodierunt, varietate refer tissimam. »

2. La seule notice un peu complète donnée sur cet érudit est due à mon cher maître et ami, Charles Graux (*Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial*, pp. 185-189). Les travaux du savant de Bois-le-Duc, comme copiste, comme bibliothécaire de Diego de Mendoza, comme imprimeur à Florence, sont mis en lumière par de nombreux renseignements ; je suis heureux d'avoir à y ajouter quelque chose.

3. *Ambros. D. 423.* Cf. lettres du 7 juillet 1582 (première mention des mss. grecs d'Arlenius), et du mois de novembre de la même année. Pinelli en parle dans la lettre XXII de notre Appendice II.

4. J'ai trouvé, dans le ms. cité, p. 80, note 5, un inventaire des livres d'*Arsenio Arlenio flamengo*. Arlenius était donc quelquefois nommé *Arsenius*, probablement par corruption, car il ne prend jamais ce nom dans ses livres. Par le titre de cet inventaire, E. Miller se trouve justifié de l'inexactitude que lui reproche Graux (*l. c.*, p. 186), sur le nom d'*Arsenius*, non toutefois de celle qu'il a commise sur la nationalité de notre personnage, dont il fait un Grec. (Miller, *Catalogue des mss. grecs de l'Escurial*, pp. III-IV.)

5. *Ambros. D. 422.* Lettre du 5 juin 1573. On voit que c'est Pinelli qui avait signalé le ms. à Orsini. Pour l'identification, v. plus haut, p. 144.

Pinelli six volumes imprimés, tous intéressants par leurs annotations manuscrites et qui peuvent être cherchés à l'Ambrosienne¹. En revanche, je ne puis affirmer aucune acquisition de notre savant parmi les manuscrits grecs, dont Antoine Eparque lui envoyait la liste en 1566. Ce copiste les avait recueillis en Grèce, à grands frais, sur la demande du pape Pie IV ; Pie V, moins ami des livres que son prédécesseur, refusait de les acquérir pour la Vaticane. Le malheureux Grec, endetté, s'adressa, sur l'invitation de Mercuriale, à Fulvio Orsini ; il est probable tout au moins que celui-ci, aidé de Sirleto et du cardinal Farnèse, s'occupa de le tirer d'embarras².

Plusieurs bibliothèques d'humanistes plus ou moins connus ne sont représentées, chez Orsini, que par des volumes imprimés ; il y a cependant intérêt à en prendre note³. — ZANOBI ACCIAJUOLI : I. G. 46, aujourd'hui coté A. 2. *in-f°*, Philostrate (*vita Apollonii*) et Eusèbe (*contra Hieroclem*), imprimés par Alde, avec la traduction du second ouvrage par Acciajuoli lui-même. Au titre la signature : *F. Zenobij Acciolj*. — BENEDETTO EGIO : I. G. 64, *Anthologie* aldine de 1503, cotée A. 16. *in-8°*, avec

1. Ils furent expédiés à Pinelli par l'entremise ordinaire de Domenico Basa. En voici la liste telle que la donne Orsini, dans une lettre du mois d'août 1573 (D. 422) : *Ulpiano in Demosth. in-foglio*. — *Euripide, in-8° d'Aldo, legato alla greca*. — *Pindaro, in-4°* [Collationné avec un Pindare de François Portus]. — *Diogene Laertio, di Basilea, in-4°*. — *Philostrato [Vie d'Apollonius] toccato da mons^r Ubaldino [Bandinelli]*. — *Catullo che fu del Postumo [Guido Postumo, le poète de la cour de Léon X], tocco*. — *Tutti sei per giulii 34*.

2. La longue lettre grecque où Eparque fait ses confidences à Orsini et lui demande son appui, est publiée par M. E. Legrand, d'après le Φιλίστωρ, dans le t. II, p. 372, de sa *Bibliographie*. Elle est sans date, mais les lettres d'Eparque aux cardinaux, qui se rapportent à la même négociation, sont datées de Venise, juillet-août 1566. On attend de M. Legrand un travail supplémentaire sur cet intéressant fournisseur de manuscrits grecs, dont la collection fut achetée après sa mort pour l'Escurial. (Graux, p. 115).

3. Pour *Codrus Urceus*, la bonne foi d'Orsini a été surprise et sa science en défaut. Il a admis dans sa bibliothèque, comme annotés par le grand professeur bolonais, deux livres parus plusieurs années après sa mort. (Cf. le livre récent de M. Carlo Malagola, *Antonio Urceo detto Codro*, Bologne, 1878). Les volumes ont, du reste, de l'intérêt et valent d'être décrits : — I. G. 64, aujourd'hui coté au Vatican A. 18 *in-8°*, est l'*Anthologie* aldine de 1503, littéralement surchargée de notes grecques d'une très fine et très nette écriture ; les deux épigrammes du dernier f. ont le mot Ἀθῆναι barré et remplacé par Κυπρίον ἰω. τοῦ Λαοκράτους. Reliure intéressante ; — I. L. 38, aujourd'hui A. VII. J., est l'édition d'Ausone, *per Hieron. Avantium Veron. (impressum Venetiis per Ioannem Tacuinum de Tridino. Anno Dni MCCCCCVII. Die VII aprilis)*. Les notes d'un premier annotateur donnent des leçons de mss. ; elles sont peu nombreuses ; j'ai reconnu aussi çà et là la main d'Angelo Colocci.

la signature B. Ἀργίου; — I. L. 28, Pline le jeune d'Alde (1508), coté A. 46. in-8°, signé B. Aegii*... [sic]; gardes et marges chargées de notes de toute espèce, extraits latins et grecs, sommaires; quelques corrections; — I. L. 101, Quintilien des Alde (1522), coté A. 13. in-4°; même signature, abondante annotation. Ce sont les seuls ouvrages provenant d'Egio que j'aie pu retrouver; l'Inventaire en mentionne une dizaine¹. — PIERMATTEO ERCOLANI : I. G. 70, l'*Ethique* d'Aristote et la *Politique*, d'Alde (1498); — I. L. 18, les *Métamorphoses* d'Ovide, imprimées à Florence en 1489, in-folio, et corrigées à la main². — ROSSI (Erythraeus) : I. G. 58, le grand Homère de 1488, imprimé à Florence, aujourd'hui coté Inc. 548^a ³. Il est signé à la fin : Ἐρυθραίου τοῦ φιλομήρου. Seize feuillets manuscrits sont en tête, remplis de textes anciens relatifs à Homère; les marges sont pleines de scholies, et le début de plusieurs chants offre un essai de traduction latine interlinéaire. Un petit carré de parchemin sort des tranches à chaque livre, pour la commodité du propriétaire.

NICCOLÒ MAGGIORANI : I. G. 29, édition princeps d'Euripide, imprimée à Florence, in-4°, cotée au Vatican, Inc. 1212⁴; — I. G. 43, Philostrate d'Alde (1503), coté A. 3. in-f°; — I. G. 55, édition princeps de Théocrite, reliée dans le *Val. gr.* 1948, sur lequel j'aurai à revenir. Tous ces volumes ont appartenu à Cartéromachos et sont annotés par lui; des inscriptions indiquent qu'ils ont été offerts à Orsini par son ami Niccolò Maggiorani, celui-là même qui fut correcteur à la Vaticane, puis évêque de Molfetta, de 1553 à 1556⁵. Voici la plus complète, qui est sur la

1. Cf. dans l'Inventaire I. G. 100; I. L. 110, 113, 114, 117, 118, 119. J'ai eu occasion de voir un *Plaute* des Alde (1522), signé en tête B. Aegii* viij, avec leçons et notes, qui a dû entrer au Vatican par une autre voie que celle d'Orsini. Il est coté A. 14. in-4°.

2. Rainaldi a vu les volumes; il indique le premier comme portant en tête le nom d'Ercolani. Je n'ai pas eu le loisir de les rechercher.

3. La reliure moderne a conservé la note d'Orsini. Quant au possesseur, je ne puis l'identifier : est-ce le bibliophile florentin Antonius Rossius, cité dans le catalogue de la Laurentienne, par ex. *Cod. lat.*, t. III col. 443?

4. Il y a une double erreur sur ce volume 29 dans le catalogue, ordinairement excellent, que l'abbé Zappelli a rédigé pour l'usage intérieur de la Vaticane. Il a lu Μαιοργίου au lieu de Μαιοράνου sur la note manuscrite, et l'attribue à Marcantonio Maioragio. Il se demande ensuite si les scholies grecques, très abondantes aux trois premières tragédies, sont d'Orsini ou de Maioragio. Elles ne sont ni de l'un, ni de l'autre, ni même de Maggiorani, mais bien de Cartéromachos. La reliure estampée est magnifique et porte une médaille antique au centre des plats.

5. Il y a une lettre de l'évêque de Molfetta à Orsini, dans le 4104, f. 265.

garde du Philostrate : Φουλδίου τοῦ Ὀυρτίνου Ῥωμαίου δῶρον Νικολάου Μαχάρωνος τοῦ τῆς Μολφάττου ἐπισκόπου ἀξιωματάου. — LODOVICO DA FANO : I. G. 57, l'édition aldine d'Homère (1517), en deux volumes cotés A. 21 et A. 21^a ; il y a de nombreuses notes et corrections au texte ; quelques pages du chant Σ de l'Iliade sont suppléées à la main. — SIRLETO : I. G. 28 ; probablement par suite d'un don personnel, Orsini possédait le Xénophon d'André d'Asola (1525), enrichi de quelques annotations du célèbre cardinal bibliothécaire ; il est aujourd'hui coté A. 45 *in-f°*. Au dernier feuillet est la date du 23 août 1564 ; on a joint à l'exemplaire la copie d'une dédicace de Leonardo Bruni ¹. Il est parlé des manuscrits de Sirleto et de ses rapports avec Orsini en divers endroits de ce livre ².

Elle est du 16 août 1568, c'est-à-dire postérieure à la résignation de son évêché ; on en trouve d'autres dans la correspondance de Sirleto, par exemple *Vat.* 6189, f. 606, 6193, f. 385. Cf. *La Bibliothèque d'un humaniste*, p. 17 (n° XVIII).

1. Un catalogue de la bibliothèque de Sirleto est au *Vat.* 3970. — Philippe II, à la mort du cardinal, avait songé à l'acheter (Graux, *Essai sur les orig. du fonds gr. de l'Escurial*, p. 307). M. Ch. Dejob a publié un intéressant rapport adressé à cette occasion au roi, par Alonzo Chacon, avec une estimation des diverses parties de la collection. (*De l'influence du Concile de Trente*, pp. 356-361.) Les mss. grecs du cardinal Sirleto, qui sont entrés à la Vaticane, par voie d'achat, ont été classés immédiatement après ceux du legs d'Orsini, qui s'arrêtent au n° 1421. V. plus haut, p. 123.

L'ensemble de la collection fut acheté par le cardinal Ascanio Colonna pour le prix de douze mille écus, comme le prouve la lettre inédite d'Orsini citée plus loin. On sait les destinées des livres de Sirleto après Colonna ; ils passèrent au duc Giov.-Ang. Altemps, puis à Alexandre VIII, et sont aujourd'hui dans le fonds Ottoboni (cf. plus haut, p. 167, note 4, Rocca, *Bibl. Vat.*, p. 400, Fr. Schott, *Itiner.*, page citée, et Cost. Ruggieri, dans les *Memorie istoriche*, p. p. Mai, Rome, 1825). — Sur le sort de la bibliothèque de Sirleto entre les mains du cardinal Colonna, on lira peut-être avec plaisir un passage de la correspondance d'Orsini : « Hier mattina, fui col cardinale Ascanio un buon pezzo, il quale mi fece vedere le stanze che lui adorna per la biblioteca publica de libri stampati et per la secreta de libri scritti a mano in casa sua. Veramente credo che V. S. gustarebbe la conversatione di questo signore, perche, oltre il bello ingegno et la molta eruditione della quale è ornato, ha poi maniere tanto cortese nel procedere, che s'obliga ogn' uomo. Della sua libreria, che è quella del cardinale Sirleto comprata 12^m scuti, sarà il bibliothecario Pompeo Ugonio, giovine Romano et assai bene incaminato nelle lettere. » (Lettre du 7 juillet 1589, *Ambros. D.* 422.)

2. Aux renseignements de M. Dejob et aux miens, auxquels renvoie la note 1 de la p. 17, je crois utile, ne devant plus revenir sur la question, d'en ajouter quelques autres recueillis postérieurement. Le *Vat.* 9064 contient des lettres à Sirleto et une de lui (f. 311). J'en ai vu une autre à Florence, à la Bibliothèque Riccardi, et des lettres grecques à lui adressées dans une copie de la Maruccelliana. V. encore au British Museum, *Add. ms.* 10275, et le *Catalogo dei mss. posseduti dal march. G. Capponi*, Florence, 1845 (n°s 1466-67).

L'imprimé grec 78 a appartenu à un certain SETTIMIO ORSINI parent de Fulvio ¹. Ce sont les belles *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, imprimées à Florence en 1496, avec les *catenae* autour du texte en capitale (aujourd'hui *Inc.* 895); il n'a guère dans les marges que des renvois aux mots remarquables, mais l'inscription finale est à noter : Σκιπίων ὁ Καρτερόμαχος πρῶτος ἔκτισεν τὸν δὲ τὸν βιβλόν · ἔπειτα Ἀγγέλου τοῦ Κωλλοτίου Σκιπίωνος τελευτήσαντος ἐφεξῆς. Α. τοῦ Σεπτιμίου Ὀυρσοίνου τελευτήσαντος τοῦ Κωλλοτίου (*sic*)². Nous apprenons ici un double fait intéressant : la transmission d'un volume de Cartéromachos à Colocci, et, après la mort de celui-ci, à Settimio Orsini ; de Settimio, le volume est allé chez Fulvio. Il y a des chances pour que cette transmission n'ait pas été isolée, et nous allons trouver tout au moins quelques autres livres qui, de la bibliothèque de Cartéromachos, sont passés à sa mort dans celle de Colocci.

Nous retrouverons, en étudiant le fonds latin, ces deux importantes collections, et on a déjà vu au chapitre III, comment une partie en est venue à Orsini. J'ai dressé la liste des livres grecs de CARTÉROMACHOS qui se rencontrent dans notre fonds. Son nom, comme copiste grec, n'a été signalé que pour un manuscrit de Paris³; il est cependant certain que les volumes suivants sont de sa main : 1354 <M. G. 27>, Epistolographes grecs (Brutus, Apollonius, Anacharsis.... Platon), avec des marges pleines de renvois⁴; — 1374 <M. G. 43>, manuscrit double, dont l'un con-

1. Je ne trouve que deux Settimio Orsini : l'un de la branche de Pitigliano, qui fut fait chevalier de Malte, le 31 mars 1588 (Litta, *Famiglie celebri, Orsini di Roma*, tav. XVIII), l'autre, dont j'ai parlé p. 4, note 1. Je crois qu'il s'agit de celui-ci, et que c'est le même personnage qui écrit à Sirleto pour lui demander de le faire sortir sous caution de la prison de Tor-di-Nona, où le gouverneur de Rome l'avait fait jeter (janvier et février 1579, *Vat. lat.* 6193, ff. 326 et 330). Cf. une minute de lettre de Sirleto à S. Orsini, du 31 décembre 1572 (*Vat. lat.* 6946). Je n'ai, du reste, aucun témoignage des relations personnelles avec Fulvio de l'un ou l'autre des deux Settimio.

2. Notons encore au commencement : *Respondet tabulae Scipionis Carteromachi graece conscriptae singulis foliis*. La pagination est marquée à la main en chiffres arabes et en chiffres grecs.

3. Le n° 1045 du fonds grec, écrit à Venise en 1501. Il provient du cardinal Ridolfi, car une de ses cotes du xvi^e siècle (n° 82 gratté) se retrouve dans le catalogue de Devaris (*Paris. gr.* 3074, f. 8). Cf. *Catalogus cod. mss. bibl. regiae*, tome II, p. 207.

4. 160 ff. pap. (Léon XIII). Les ff. 113 sqq. ont été utilisés par M. Hirsch, dans son édition de Polémon, Leipzig, 1873. Cf. *Index* viii; l'édition ne pouvait connaître le nom du copiste, et il déterminait seulement comme étant du xv^e siècle).

tient plusieurs ouvrages grecs, l'autre, des notes et extraits divers de Cartéromachos, et une traduction latine du commentaire d'Ammonios sur Porphyre, imprimé à Venise en 1500, qui est due probablement à notre érudit'; — 1405 <M. G. 69>, manuscrit double, composé comme le précédent, et dont la seconde partie est une grammaire de Gaza, non écrite, mais seulement annotée par Cartéromachos'; — 1948, qui commence par l'édition princeps de Théocrite, glosée, scholiée et annotée par Cartéromachos <I. G. 55>; le manuscrit, composé de plusieurs parties distinctes, est presque entièrement de sa main <M. G. 118>'; — 1331 <M. G. 83>', quatre de ces *indices auctorum* qui ont tant servi à la rédaction des premiers diction-

H. 47

1. 216 ff. pap. (Léon XIII). a) f. 1, *Heliodori Larissaei optica*; f. 4 v°, *Plutarchi de musica*; f. 15, *Περὶ τῆς τῶν ἀπλῶν φαρμάκων δυνάμεως* (inc. : "Αγρωστis λίθους...); f. 38, Extraits pharmaceutiques; f. 48, Synésius, *Πρὸς Παιώνιον περὶ δώρου*; f. 50 v°, *Τοῦ σοφ. ἐπισχ. Καρικλείου ἀντιθετικὸς πρὸς Πλωτῖνον*; f. 59 v°, Nicéphore Grégoras, préface de la grammaire (transcrite dans les papiers d'Amati au *Vat. lat.* 9781); f. 61, Tzetzés, *περὶ κωμωδίας*; f. 65, Extraits divers, Eudocia, texte des Entretiens d'Épicète traduits en partie de la main de Cartéromachos (ff. 130-140); f. 151 v°, *Μαρίνου Νεαπολίτου Πρόκλος ἢ περὶ εὐδαιμονίας*; f. 166, *Τοῦ Σταυριδάκη μονωδία ἐπὶ τῷ αὐτοκράτορι Παλαιολόγῳ*; b), f. 170, cahier de notes de Cartéromachos, d'un format plus grand que le ms. a.

2. 420 ff. pap. rel. ant. aux armes d'Orsini. a) f. 1, Denys d'Halic., *De panegyricis*, etc. (une collation de ce ms. se trouve dans les papiers d'Amati cités ci-dessus, f. 95); f. 57, 'Αλεξάνδρου [Νουμανίου] *περὶ... σχημάτων*; f. 70 v°, scholies, opuscules de rhétorique, etc., dont: f. 86, Γεωργίου τοῦ Χοιροδόσκου *περὶ τρόπων ποιητικῶν*; f. 128, Cicéron, *De Senectute*, ἐρμηνεία Θεωδόρου [Γαζέω]; f. 149, Μενάνδρου ῥήτορος *γενεθλίων διαίρεσις τῶν ἐπιδεικτικῶν*; f. 234, Tzetzés, scholies sur le bouclier d'Hésiode, sur l'Iliade; f. 318 v°, Hérodién, *De dialectis*; b) f. 330, grammaire de Gaza (xv^e siècle). Dans une lettre du 24 septembre 1811 (*Vat. lat.* 6781, f. 186), Amati décrit cet autogr. de Cartéromachos et dit lui devoir la découverte du nom du copiste de deux mss. du Vatican; le premier, resté inconnu des savants, contenait un texte de la *Cyropédie* et de l'*Anabase* différent de la vulgate; le second est certainement le Théocrite annoté contenu dans le 1948.

3. Rainaldi, dans son récolement des imprimés, ajoute en face du n° 55: *Con alumi opusculi msti*. Il ne s'est pas aperçu que la partie manuscrite correspond à M. G. 148, qu'il porte absent au récolement des mss., et dont voici la description: 229 ff. pap. (Pie IX). [f. 1, Théocrite imprimé avec les *Œuvres et jours* d'Hésiode]. a) f. 48, *Théogonie* d'Hésiode avec *catenae* et *ἐξηγήσεις*, autogr. de Cartéromachos, resté ignoré aux éditeurs; cf. l'édit. Götting et Flach, Leipzig, 1878, p. LXVII; b) f. 88, Denys le Périégète, autogr.; c) f. 118, Sophocle, *Philoctète*, glosé et scholié, autogr; d) f. 168, 'Αριστιδίου λόγος παναθηναϊκός (XV^e siècle); e) f. 220, Φανουλέους ἐπιγράμμα ἐκ Στοῦ. ἐβ. (XVI^e siècle). De plus, quelques transcriptions de Cartéromachos, parmi lesquelles la *Syrinx* de Théocrite, avec commentaire (copié par Amati, ms. c. f. 88).

H 47

4. 113 ff. pap. (Pie IX). L'Inventaire met par erreur *Epistolario greco*, comme si le recueil existait vraiment dans le manuscrit.

naires classiques. Cartéromachos en a fait beaucoup : les mots remarquables, qu'il soulignait sur ses livres manuscrits ou imprimés et qu'il reportait d'ordinaire à la marge, se retrouvent dans ses index. Les index 1, 2 et 4 du 1331 se rapportent à Aristophane (f. 1), Lucien (f. 42) et Démosthène (f. 96 v°); le 3^e a pour titre (f. 69 v°) : 'Αρχὴ τῶν περὶ τῶν διακρίσεων ἐπιστάλης σημειώσεως ἀξιῶν εὐρεθέντων ἐν τῷ ἐντυπωθέντι βιβλίῳ παρ' Ἀλδου τοῦ Μανουκίου τοῦ τὰ τοιαῦτα μάλιστα φιλοπνεύοντος; — 1402 <M. G. 117>, un index des mots de Thucydide, des corrections au texte de Plutarque, des extraits de saint Grégoire de Nazianze, etc., et une copie non autographe, mais corrigée en beaucoup d'endroits, de l'épître latine de Cartéromachos à Colocci sur la rage¹; — 1389 <M. G. 82>², quatre index, le premier (f. 1) des quatre tragédies d'abord connues d'Euripide; le second (f. 5 v°) de dix autres tragédies, d'après deux manuscrits appartenant à Cartéromachos; le troisième (f. 17 v°) d'Apollonius de Rhodes, d'après un manuscrit de la même bibliothèque; le dernier (f. 58 v°) de Nicandre. Beaucoup de feuillets sont restés blancs et Orsini y a transcrit l'ode de Sappho à Aphrodite; avant lui des moines d'un couvent de Rome avaient utilisé les premières pages blanches (ff. 78 et 79) pour donner des reçus de barils de vin aux héritiers de Mgr Colocci, évêque de Nocera, à la date du mois de septembre 1549. Voilà donc un autre volume de Cartéromachos qui, sans aucun doute, se trouvait chez Colocci.

Les manuscrits simplement possédés ou annotés par Cartéromachos sont les suivants : 1301 <M. G. 8>³, Procope de plusieurs mains du xiv^e siècle, avec des renvois et sommaires marginaux de notre savant; un propriétaire plus ancien et non sans gloire est indiqué à la première page par son ex-libris : + τὸ πρὸν βιβλίον Γεωργίου τοῦ Καντακουζηνού; — 1299 <M. G. 129>, 36 opuscules d'Aristide datés en souscription de l'an du monde 6868

1. 44 ff. pap. Le *De rabie canum* occupe les ff. 33-43. Beaucoup de blancs et mentions insignifiantes.

2. 79 ff. écrits, 143 numérotés, pap. (Pie IX). A la fin du premier index est cette souscription, d'abord à l'encre rouge, puis à l'encre noire dont je respecte l'accentuation : Τέλος τῶν σημειώσεων ἀξιωθέντων παρ' Εὐριπίδου τέσσαρσι τραγωδίας Μηδεία, Φιλόδοξα, Ἀλκίνοος καὶ Ἀνδρομαχῆ. Ἐτι δὲ καὶ παρὰ Μουσαίου εἰς τὰ κατὰ Ἱέρω καὶ Λεανδρόν. Ἀπικνὰ γὰρ ταῦτα ἐν μίᾳ βίβλῳ συνέχονται παρ' ἐμοὶ Σικίῳ τῷ Καρτερομῆχῳ. — Ἀρχεται δὲ ἀπο τοῦτου πῖναξ τις τῶν σημειώσεων ὡσαύτως ἀξιωθέντων περὶ Εὐριπίδου δίκᾳ τραγωδίας αἰτίνας ἐν ἐνὶ κατέχονται βιβλίῳ περὶ τῷ αὐτῷ Σικίῳ [sic].

3. 307 ff. pap. (Paul V).

ind. 13, soit 1360¹; — 1295 <M. G. 19>, Euclide du xv^e siècle, avec les figures et le commentaire de Théon, annoté par Cartéromachos²; — 1326 <M. G. 16>³, 1370 <M. G. 58>, 3^e partie⁴, 1386 <M. G. 99>, manuscrits du xv^e siècle, contenant surtout des traités de rhétorique et de grammaire, avec des annotations de peu d'intérêt⁵.

Parmi les livres imprimés grecs provenant de Cartéromachos⁶, je citerai, outre l'édition princeps de Théocrite <I. G. 55> : — I. G. 13, Suidas imprimé à Milan en 1499, aujourd'hui coté *Inc. 1024*, où l'annotation manuscrite consiste surtout en mots renvoyés ou traduits avec des extraits grecs fort nombreux au verso de la dernière page; — I. G. 78, Apollonius de Rhodes (1496), déjà décrit à propos de Settimio Orsini; — I. G. 20, Lucien (1496), déjà décrit à propos de l'exemplaire de Leonico Tomeo; — I. G. 29, Euripide, décrit comme ayant appartenu à Niccolò Maggiorani, ainsi que le Philostrate <I. G. 43>⁷; — I. G. 30, Euripide d'Alde (1503), auj. coté *A. 20 in-8°*; — I. G. 31 Sophocle d'Alde (1502), auj. *A. 11^a in-8°*; — I. G. 54, Quintus de Smyrne d'Alde, auj. *A. 196 in-8°*; — I. G. 38, Esope d'Alde (1505), auj. *A. 16 in-4°*, avec une page de notes manuscrites de Cartéromachos, et une note d'Orsini mentionnant la possession par

1. 254 ff. parch. (Pie IX). A la fin est l'estimation vénale du volume : *Aristides ducat. cij.* La seule marque de possession de Cartéromachos est un passage qu'il a rajouté en marge au f. 58.

2. 158 ff. parch. rel. ant. estampée.

3. 415 ff. pap. rel. ant. estampée. F. 1, Sopater, *Διαίσεις ἑρηνμάτων*; f. 153, Rhétorique d'Aristote; ff. 231 et 386 v^o, Commentaire d'Etienne de Byzance. Cartéromachos a écrit sur un f. de garde : *Carte 413. Retores Greci [sic]*.

4. Cf. plus haut, p. 162. Il n'y a que la troisième partie du ms. qui soit sûrement de Cartéromachos; l'index est de sa main.

5. 193 ff. pap. (Paul V). F. 1, Πορφυρίου εἰσαγωγή; f. 19, épigrammes grecques; f. 34, manuel d'Héphestion; f. 94, traité de gramm.; f. 112, *Gregorii Corinthi de dialectis*; f. 138, recueil de tropes poétiques, autre traité des dialectes; f. 169, tableaux de conjugaison des verbes contractés et en *μ* (xvi^e siècle); exécuté, à ce qu'il semble, pour Cartéromachos. — Le 1406 est indiqué, je ne sais pourquoi, par Ciampi (*l. c.*) comme contenant des œuvres inédites de Cartéromachos.

6. Un certain nombre d'imprimés de Cartéromachos ne sont jamais entrés au Vatican et ont été portés manquants par Rainaldi; ce sont, pour les grecs, les nos 12, 32, 35 et 41 d'Orsini. On trouvera dans l'Inventaire d'autres volumes que je n'ai pas pris le loisir de retrouver; l'intérêt médiocre qu'offrent d'ordinaire les imprimés annotés par notre érudit n'aurait point compensé les difficultés de la recherche. V. sous les nos 10, 11, 14, 22, 24, 25, 33, 36, 37, 39, 40, 49, 50, 52.

7. Les nos 13, 18, 20, 29 présentent de beaux spécimens de reliure estampée; j'ai déjà fait remarquer que les deux derniers ont une médaille antique dans leurs ornements.

Colocci (Σκιπίωνος τοῦ Καρτερομάχου. Ἀγγέλου τοῦ Κωλοκίου. Φουλίβου τοῦ Ὀυρσίνου). — La quantité des éditions aldines possédées par Cartéromachos, en beaux exemplaires, s'explique par ses rapports bien connus avec l'imprimerie d'Alde; comme il prenait directement part à beaucoup de publications, on trouvait juste sans doute de lui réserver des volumes de choix¹.

La bibliothèque de Colocci semble avoir été très importante pour les livres latins, fort peu pour les livres grecs. Je ne trouve à citer, comme ayant appartenu à Colocci, que le manuscrit 1389 <M. G. 33>; il lui venait, comme nous l'avons vu, de Cartéromachos, ainsi que deux au moins des trois volumes imprimés, 38, 44 et 78². Nous savons cependant qu'il y avait chez lui d'autres manuscrits, notamment un recueil d'écrivains militaires, passé plus tard à la Vaticane³, et un Héron d'Alexandrie, qui y est peut-être aussi⁴. On s'explique cette rareté d'ouvrages grecs chez Colocci, puisque cet humaniste, malgré l'étendue de ses connaissances et l'usage répandu de son temps, ne savait pas le grec⁵.

L'idée qu'on avait jusqu'ici de la bibliothèque du cardinal

1. Les rapports de Cartéromachos avec la maison d'Alde seront mis en lumière dans la publication annoncée p. 133.

2. V. p. 154, note 8, pour l'*Anthologie* possédée par Colocci <I. G. 44>.

3. V. p. 5, note 1.

4. Il est peu probable que ce soit le n° 15 de l'Appendice I ou le n° 45 du grand Inventaire. Celui-ci correspond au 1364: 221 ff. pap. rel. ant. Musicographes; f. 1. Manuel Bryennius; f. 85, Aristide Quintilien; f. 143, Bacchius; f. 150, Porphyre; f. 194, Héron d'Alexandrie (avec figures), xvi^e siècle. Il est intéressant d'extraire de la correspondance de Marcello Cervini, à propos de ce dernier auteur, un passage adressé à Colocci, alors secrétaire apostolique :

« Per Alexandro mio fratello rimando à V. S. Herone greco suo, et quella parte che io ne ho bozando traducta; il resto per molti fastidii non ho linito, ma se piacerà a Dio, ritrovandoci insieme, si potrà finire in pochi giorni. Io stando in forse di cavalcare qualche giornata, non ho voluto tenendolo, che quella per caso alcuno se lo potesse perdere. Quando si potrà disegno trarne copia, che non l'ho tracta... Ci resta che si degna raccomandarmi al s^{re} Lascari et al Tebaldeo, con tutti li altri amici... *Castigioni alli 20 di settembre MDXXXIIJ*. Scordavami avisarla come ho ritrovato in un loco Leonardo Pisano et certe altre belle cose di misurare monti, valli, piani, et distantie per proportionie et via mathematica solo vedendoli. Item in Firenze in la libreria de Medici ho visto Hipparco sopra Arato, un' bel libro. Et messer Palla si raccomanda a V. S. » (*Vat.* 4104, 17). — Le 13 juillet (f. 23), Cervini disait déjà qu'il avait traduit presque tout le livre I de Héron, et plus loin : « Credo havere investigato un altro volume di Leonardo Pisano, in Firenze, in la libreria di San'Marco. »

5. Il se faisait traduire le grec par Lascaris, Sirleto, Cervini. Cf. Nohac, *Invent. des mss. grecs de J. Lascaris*, p. 20, et ci-dessus, p. 5.

BEMBO nous la représentait aussi comme fort pauvre en livres grecs. A côté de précieux manuscrits latins ou italiens, on ne citait guère, pour le grec, qu'une *Géographie* de Ptolémée¹. Les renseignements recueillis dans notre chapitre III permettent d'affirmer qu'il y avait chez Bembo un nombre déjà respectable de manuscrits grecs, puisqu'il en est passé chez Fulvio Orsini au moins une douzaine. Malheureusement il n'est pas facile de retrouver les traces de tous, à cause du silence de l'Inventaire et de la brièveté des indications qui nous viennent d'un autre côté. Voici toutefois quelques identifications que le lecteur pourra contrôler lui-même par les documents de l'Appendice II et un examen plus minutieux des volumes².

Le Pindare de Bembo est le 1312 <M. G. 13>, dont la valeur philologique est bien connue³. Voici les raisons qui me font faire un *Bembinus* de ce précieux *Ursinianus* : d'abord, c'est le seul manuscrit d'Orsini, qui contienne plus qu'une partie de Pindare ; c'est le seul également qui puisse justifier l'estime extrême de Pinelli ; enfin il répond au signalement que fournit le savant de Padoue : il contient en entier l'*Isthmique IV* (V), Μητερ ἀελίου, que Pinelli signale vers la fin, évidemment sans s'être aperçu qu'il y a encore quelque chose après, et il est, comme le manuscrit de Bembo, incomplet du dernier feuillet⁴. L'Hérodote de Bembo

1. V. Apostolo Zeno dans les notes à la Vie de Bembo par Giov. della Casa l. c., p. xv. — M. Cian (l. c., p. 104) conclut à tort du texte de Zeno que le ms. de Ptolémée est au Vatican. Après avoir cité le Virgile et le Tércence, Zeno passe à une autre phrase : « Ipse [peut-être *ipsi*] fuit etiam Ptolemaei Geographiae codex, graphice et emendatissime manu exaratus, a quo descriptis quidam ea, quae ad Hiberniam spectantia exstant in codice CXXXX, n° 14, bibliothecae collegii e S^{ma}e Trinitati Dublinensis, ut cernere est in *Catalogo mss. librorum Angliae et Hyberniae*, vol. II, parte II, p. 24. » Si l'on se reporte à l'ouvrage cité (Oxford, 1697), on trouve à la page indiquée la simple description que voici : « Excerpta ex eiusdem [Ptolemaei] Geographia de Hibernia ; e M. S. Pet. Bembi card. » C'est le 16^e opuscule contenu dans le ms. 140 du collège de la Trinité. Je ne sais où Zeno a pris ses autres indications.

2. Peut-être retrouvera-t-on, aux gardes de l'un ou de l'autre des volumes, la cote de la bibliothèque de Bembo que j'ai donnée p. 104, note 2. Cette partie de mon travail reste incomplète, car je n'ai pu revoir les mss. grecs du Vatican après avoir dépouillé les lettres d'Orsini et de Pinelli. On n'a aucune trace chez Orsini d'un *feuillet* de Sextus Empiricus, acquis en 1582 (v. p. 103).

3. 282 ff. pap. (2 vol. Pie IX). Texte à peu près complet, *catenae* abondantes. Tycho Mommsen, qui attribue le ms. à la fin du xiii^e siècle, en fait un des plus importants pour le texte de Pindare ; cf. son édition critique, Berlin, 1864, pp. XII-XIII.

4. Lettre X de l'Appendice II.

est apparemment le 1359 <M. G. 26>, le seul qui existât dans la bibliothèque d'Orsini; il est, nous l'avons vu, du temps de Théodore Gaza¹. L'Aristide décrit en 1575 par Pinelli comme se trouvant chez Bembo est, sans hésitation, le 1298 <M. G. 123>; ce manuscrit est encore un texte de haute valeur, et il offre cette particularité qu'il a été possédé avant Bembo par Niccolò Leonico Tomeo, chez qui nous l'avons rencontré déjà². Le Strabon incomplet mentionné à la même époque, doit être le 1329 <M. G. 77>³. Orsini marque dans sa demande à Torquato Bembo, en 1582, un Oppien et un Synésius, deux recueils qui pourraient être identifiés avec 1345 <M. G. 31>⁴ et 1394 <M. G. 128>⁵. Le Xénophon, acquis à la même date, me paraît être le 1335 <M. G. 124>⁶; je me fonde, pour cette hypothèse,

1. Cf. p. 146.

2. V. plus haut, p. 171. Ce qui me permet d'identifier le ms. de Leonico Tomeo avec celui de Bembo, c'est la description heureusement assez précise que nous avons de ce dernier. Pinelli, dans la lettre X de l'Appendice II, nous apprend qu'il est plein de scholies jusqu'au delà de la moitié; le nôtre, qui a 354 ff., en est plein jusqu'au f. 215. Pinelli nous dit que le dernier tiers du volume a beaucoup souffert; c'est le cas pour le 1298, où beaucoup de ff. sont réparés dans cette partie. Enfin, les indications que Pinelli donne à la fin de la lettre, sur la table du ms., correspondent à celle du nôtre avec la plus grande précision.

3. 160 ff. pap. (Pie IX). Le texte commence vers la fin du livre XII. G. Kramer y a compté treize mains du xiv^e siècle. (Cf. *De codic. qui Strab. geogr. continent*, Berlin, 1840, p. 11). «Non unam ob causam maxime memorabilis,» disait Kramer; «Iniuria neglectus,» dit L. Dindorf dans son édition de Polybe, Leipzig, 1866, t. I, p. xvii.

4. Il contient Oppien seulement (f. 1), et quelques pièces d'Euripide (f. 95), le tout glosé et scholié. Outre l'ex-libris grec et latin d'Orsini, on lit en tête du ms. : Χριστὴ προηγού των Θεωδώρου πόνων. Je ne sais à quel Théodore il faut rattacher ce manuscrit. En tous cas, c'est le seul Oppien qui soit chez Orsini, et il paraît bien être celui dont parle Pinelli dans la lettre X de l'Appendice II : «Non s'è trovato altramente Appianus, ma Oppianus, Ἀλίου καὶ κυνηγετικά.» Orsini a pu faire une confusion en 1582, en demandant Nicandre avec Oppien.

5. Décrit comme venant de Giovanni Lorenzi (v. ce nom à l'index). — Pour le Théon sur parchemin dont il est question dans la correspondance (par exemple, lettre XIX de l'Appendice II), on ne trouve à l'Inventaire que M. G. 19 qui puisse s'y rapporter. Nous avons vu qu'il est annoté par Cartéromachos; il n'y a rien d'in vraisemblable à ce qu'un manuscrit de ce savant ait passé chez Bembo, qui était lié avec lui et avec les Alde. — Orsini demandait encore à Pinelli (lettre XIX) un recueil astronomique, qu'on peut rapprocher d'un seul ms. de l'Inventaire, M. G. 134. Ce volume du xv^e siècle, aujourd'hui coté 1411, commence par les Φυσιογνωμικά d'Adamantios et contient divers traités mathématiques; mais il a 179 ff. de papier (Pie IX), et il faudrait admettre une erreur dans l'index de Bembo qui décrivait le sien *in membranis*.

6. Sera décrit à la fin du chapitre. Sur ce ms. de Xénophon chez Bembo, et sur l'Aristote, v. plus haut, p. 105, note 2.

sur la présence du 124 dans l'Inventaire au milieu de manuscrits qui viennent certainement de Bembo et particulièrement entre deux volumes importants, l'Aristide et le Métochita. Si cette supposition est exacte, comme l'importance philologique de ce texte est analogue à celle du Pindare, on voit quelle magnifique collection grecque figurait chez le cardinal Bembo.

Pour le Lucien et l'Aristote de Bembo entrés chez Orsini, je ne peux les reconnaître avec certitude parmi les divers manuscrits de ces auteurs ¹. Un volume qu'il serait intéressant de retrouver, porte chez Orsini le n° 132; il contient Théocrite et Hésiode scholiés, avec des notes autographes de Bembo; il n'est pas entré à la Vaticane ². Enfin, deux manuscrits, dont l'un surtout était des plus considérables de Bembo, peuvent être identifiés avec certitude. Un très gros in-folio de Denys d'Halicarnasse, le 1300 <M. G. 14>, est évidemment celui dont il est question dans les négociations entre Torquato Bembo et Orsini: il a les titres en onciales et doit être rapporté au ix^e ou au x^e siècle ³. Le 1365 <M. G. 125> porte à la fin la signature autographe *Petri Bembi*; il contient les éléments astronomiques de Théodore Métochita avec des scholies de Jean Chortasmène, et figure aussi dans la correspondance ⁴.

1. Je ferai toutefois, à propos de Lucien, une observation analogue à celle qui vient d'être faite pour le Xénophon. Si l'on examine les numéros de l'Inventaire qui suivent le n° 122, on s'aperçoit qu'il y a toute une série de manuscrits correspondant à celle que nous savons avoir figuré chez Bembo, et qui a été acquise par Orsini en 1582. De plus, nous identifions presque avec certitude les nos 123 et 125, et même 124 et 128. Les nos 126-127 qui comblent les vides sont des mss. de Lucien; l'un d'eux vient de Bembo, peut-être tous les deux. Ce sont aujourd'hui les 1325 et 1322. — Sur le 1322 <M. G. 127>, v. plus haut, p. 173. Le 1325 <M. G. 126> est un ms. du xv^e siècle, de 329 ff. pap. (2 vol., Pie IX), et contient cinquante opuscules de Lucien, en commençant par le *Parasite* et finissant par le *Lucius*, sans aucune des grandes séries de dialogues; il y a des scholies marginales de main récente, plus abondantes dans le premier volume que dans le second.

2. Il faut peut-être rapprocher de ce ms. des scholies latines sur Théocrite décrites par Pinelli, sous le n° α', le 21 août 1575 (lettre X de l'Appendice II), et pour lesquelles, du reste, je n'ai pas constaté l'entrée chez Orsini.

3. 319 ff. parch. mesurant 32 × 23 cent. (Pie IX).

4. 386 ff. parch. (Paul V). Timbre de la Bibliothèque Nationale. Le f. de garde est tiré d'un ms. juridique du xiv^e siècle. En tête est un feuillet de papier contenant un éloge de Ptolémée et de Métochita (ταῦτά σοι παρ' ἐμοῦ Ἰωάννου διδασκάλου τοῦ Χορτασμένου); f. 5, *Theodori Metochitae elementorum astronomicorum epitome cum notis et interpretationibus Ioannis Chortasmeni sive Saturi* (figures marginales et tableaux). xv^e-xvi^e siècle. Acquis en 1582; cf. les lettres XVIII et XIX de l'Appendice II.

Il nous reste, dans le 1347 <M. G. 71>¹, un témoignage plus précis des travaux d'helléniste du cardinal Bembo, peu porté d'ordinaire aux études grecques; il s'agit d'un dictionnaire géographique en cette langue, avec renvois aux passages des auteurs, composé sur les notes de Bembo par Fulvio Orsini lui-même, en 1554. C'est du moins ce qu'atteste la souscription autographe: Τέλος τοῦ πρώτου τμήματος τῆς τοπογραφίας καὶ λεξικοῦ τῶν ὀνομάτων ἐθνῶν πόλεων δήμων ποταμῶν... συλλεγθέντων πρώτων ἐκ διαφόρων βιβλίων λατίνων τε καὶ ἑλληνικῶν ὑπὸ Πέτρου τοῦ Βέμβου καρδινάλεως, ὕστερον δὲ ταχθέντων κατὰ στοιχείον πρὸς τὸ εὐπορώτερον τῆς εὐρέσεως παρ' ἐμοῦ Φουλβίου τοῦ Οὐρσίνου Ῥωμαίου σπουδάζοντος ἐπὶ φιλοσοφίᾳ ἔτει ἀπὸ τῆς Κυρίου γενέσεως χιλιοστῶ πεντακοσιοστῶ πεντηκοστῶ τετάρτῳ, μηνὸς μουνυχίωνος τετάρτῃ ἐπὶ δέκα .'. Ἰστέον ὅτι τὰ ὀνόματα σοφῶν ἀφ' ὧν συναγέχθηεν ταῦτα ὁ Βέμβος κατέλειπον διὰ τὸ συνοπτικὸν καὶ τὸ εὐληπτότερον. La copie d'Orsini est très élégante. Le reste du manuscrit est aussi de sa main : c'est une série de transcriptions de textes grecs, où plusieurs apocryphes gardent le titre qu'on leur attribuait encore au xvi^e siècle. Il y a le fragment du livre XV d'Athénée, découvert chez le cardinal Farnèse. Orsini fit sans doute connaître ce fragment à Muret et Muret en transmit le texte à Guillaume Canter. Celui-ci le publia en 1564, dans ses *Novae lectiones*²; la copie d'Orsini et probablement l'ensemble de notre recueil ne sont pas postérieurs cette date.

1. 254 ff. pap. rel. ant. aux armes d'Orsini (avec quatre fleurs de lis aux coins des plats. Miscellanées formant des cahiers distincts, tous de la main d'Orsini : f. 1, Περὶ μέτρων καὶ σταθμῶν Σωράνου ; f. 7, Ἀρχιμήδους περὶ τῶν ὕδατι ἐρισταμένων ; f. 12, Λαμπρίου Πλουτάρχου βιβλίων πίναξ ; f. 20, Ἀθηναίου ιε'. Puis viennent un grand nombre de textes grecs, les *Pastorales* de Longus (f. 51), l'Hymne de Cléanthe (f. 84) [cf. notre p. 39], des scholies sur Gorgias (f. 101), un fac-similé de calendrier antique (f. 222), les épîtres de Diogène le Cynique (f. 233), la lettre d'Isocrate à Archidamos (f. 252 v^o), etc. Au milieu de ces transcriptions figurent sept feuillets imprimés contenant l'épître de Jean Lescaris à Pierre de Médicis, détachés probablement de l'un des exemplaires de l'Anthologie de 1494. Le Dictionnaire géographique occupe les ff. 116-177 ; les têtes d'articles sont à l'encre rouge. — Le ms. est cité dans les papiers d'Amati dont j'ai eu occasion de parler, *Vat. lat.* 9781, f. 271. Une bonne part est tirée de Stobée, et, suivant le témoignage même d'Orsini dans les *Carmina IX fem.*, c'est au *Farnesianus* de Stobée qu'il aurait emprunté. Mais il a pu avoir communication du *Leidensis*, ms. d'Agustin. (V. Fabricius, éd. Harles, t. IX, p. 571 ; Graux, *Escorial*, pp. 295-296).

2. V. Nollac, *La Bibliothèque d'un Humaniste*, p. 33 (n^o XLVII). Muret remit le fragment à Canter pendant son voyage à Paris. Sur un autre ms. d'Athénée, montré à Canter par Orsini, cf. Fabricius, t. VI, p. 607.

Le 1347 suffit à assurer à Orsini une place dans les tables de copistes grecs¹; mais il y a d'autres manuscrits de sa main, par exemple une partie du 1346 < M. G. 33 >, collection d'ouvrages astronomiques², et tout le 1344 < M. G. 70 >, index ingénieusement construit pour les œuvres complètes d'Aristote³. Rappelons encore les corrections autographes aux Décrets du Concile de Trente, par Devaris, dans le 1330, la plus grande partie du 1393 et du 1415, déjà signalés en parlant de Gaza et de Constantin Lascaris, enfin les manuscrits 1, 3, 5 du 1416, qui a été décrit à propos du copiste Onorio. Les 1418 et 1419 correspondent à deux parties du n° 113 de l'Inventaire⁴: la première est une copie du fragment de Dion Cassius d'Orsini, et du fameux texte *De legationibus* envoyé à Orsini par Antonio Agustin⁵; dans les marges et les interlignes sont des corrections et, pour deux auteurs, des rapprochements faits par notre savant; sur Polybe ces rapprochements sont des passages de Denys d'Halicarnasse et de Tite-Live; sur Dion Cassius, de Tite-Live seulement. La seconde partie, le 1419 contient le manuscrit autographe des notes d'Orsini, qui ont été imprimées par Plantin dans l'édition de 1582⁶.

1. Sur ses premières études d'helléniste, cf. ce passage de la lettre à Valori, citée p. 166: « Nelle [cose] greche ho hauto maestri della natione istessa et de' primi. »

2. 222 ff. pap. rel. ant. aux armes d'Orsini. F. 1, *Phénomènes* d'Aratus (avec un commencement de collation); f. 180, Aristarque; f. 207, *Harmonie* d'Euclide (avec corrections nombreuses et collation d'un ms.).

3. 537 ff. pap. (et non 555 ff. comme dit l'Inventaire) rel. ant. aux armes d'Orsini. Cet index est en deux parties: la première (ff. 1-50) comprend tous les mots de la langue d'Aristote par ordre alphabétique, avec des renvois aux ouvrages par des lettres conventionnelles correspondant à une table spéciale; la seconde partie contient un index particulier pour chaque ouvrage d'Aristote avec l'indication de tous les passages où figure le mot. Les deux tables se complètent: on cherche le mot dans la première pour savoir s'il est dans Aristote, puis on se reporte à l'index spécial du traité ou des traités indiqués.

4. 239 et 108 ff. pap. (Pie VII).

5. V. pp. 46-48. Cf. pour la copie de Dion et les corrections d'Orsini, l'édition critique d'E. Gros, Paris, 1845 sqq.

6. Aux travaux grecs d'Orsini se rattache le *Parisinus gr.* 1751, que m'a signalé M. Legrand; la première partie du ms., due à Jean de Sainte-Maure, copiste qui travaillait à Rome en 1593 et 1594, porte la souscription suivante: 'Εξισώθη ἐξ ἄλλοις ἀντιγράφοις παρὰ τῷ κυρίῳ Φουλίῳ τῷ 'Ουρσίνῳ διασωζομένοις ὁμοίῳ τῷδε, ὡς ὁρᾶς. 'Ιωάννης ὁ Σανταμαύρας Κόπρις ὁ ἀντιγράφας. Le texte est le catalogue des œuvres de Plutarque, par Lamprias [cf. *Vat.* 1347, f. 12]. Le copiste a mis en marge des corrections d'Orsini, indiquées ainsi: *D. Fulvius* ἐν ἄλλῳ γράφει; cf. Fabricius, *Biblioth. gr.*, éd. Harles, vol. V, pp. 159 sqq. — Montfaucon qui donne la souscription

Quant aux imprimés grecs corrigés ou annotés par Orsini, ils sont extrêmement nombreux, et l'Inventaire ne les a pas tous notés¹. Voici ceux dont je peux indiquer la cote actuelle : I. G. 18 (auj. A. 21 *in-fol.*), qui est le Plutarque dont il a été question au sujet de Leonico Tomeo; — I. G. 60 (A. 10 *in-8°*), Sophocle d'Alde; — I. G. 63 (A. 18^b *in-8°*), Anthologie d'Alde avec l'ex-libris : Φουλίβρις τοῦ Ὀρσίνου κτῆμα καὶ πόνος²; — I. G. 75 (A. 40 et 40^a *in-8°*), *Iliade* et *Odyssée* d'Alde, surchargées de scholies et de gloses latines interlinéaires; — I. G. 76 (A. 20^a *in-8°*), second volume de l'Euripide d'Alde, ne portant des notes qu'au *Rhésus* et aux *Troyennes*; — I. G. 77 (A. 19 *in-8°*), les deux volumes de la même édition, avec corrections et variantes de mss.; — I. G. 80 (VIII. R. 4. 39), Pindare de Callergi, imprimé à Rome en 1515; le texte porte des variantes manuscrites, les *catenae*, de simples renvois marginaux; au titre l'ex-libris d'Orsini³; — I. G. 83 (A. 197^a *in-8°*), Quintus de Smyrne d'Alde⁴; — I. G. 90 (armoire 343, n° 73), Diodore de Sicile de Henri Estienne (1559); — I. G. 98 (VIII. R. 4. 14), Aristophane des Giunta (1525)⁵.

En terminant la description du fonds grec d'Orsini, je dois parler des manuscrits les plus anciens de sa collection et de ceux auxquels, à ce titre, il attachait le plus de prix. L'Inventaire nous apprend à ce propos que la science paléographique d'Orsini⁶ était beaucoup moins assurée pour les manuscrits grecs que pour les latins. Il date sans hésitation un très grand nombre de ces derniers; pour les premiers, il est moins affirmatif. Il risque bien çà et là quelque opinion précise, comme pour cette *Rhétorique* d'Aristote du 1340 <M. G. 65>, qu'il déclare âgée « *di più di 500 anni* », et qui n'est pas antérieure au xiv^e siècle⁶; mais, en général, il se borne à dire « *libro anti-*

(*Palaeogr. graeca*, p. 91), lisait un ex-libris d'Emm. Margounios, qui a dû disparaître à la reliure sous Louis-Philippe, car je ne le retrouve plus.

1. Lire l'Inventaire sous les n° 26, 59, 60, 63, 67, 68, 73 à 77, 79, 80, 82 à 99. D'après Rainaldi, les n° 26 et 93 ne sont pas entrés à la Vaticane, non plus que le n° 81, qui était peut-être dans la série annotée par Orsini.

2. Reliure mosaïque très fine.

3. Sur la garde est collée une épigramme : Εἰς ῥοδόσταγμα πάνυ εὐώδες.

4. La même édition cotée A. 197 à la Vaticane a appartenu à Sirlito, qui avait légué par testament à cette bibliothèque tous ceux de ses livres qu'elle n'avait pas.

5. Belle reliure. En tête de l'épître dédicatoire, je distingue une signature effacée : *Antonij Milesij*.

6. 199 ff. pap. (Pie IX). Deux mss. distincts : a) f. 7, Aristote (de deux mains); b) f. 43, commentaire sur la *Rhétorique*, d'Etienne de Byzance.

chissimo », et l'on ne saurait trouver à reprendre dans cette vague qualification.

Au n° 1 de sa bibliothèque, Orsini assigne douze cents ans, et au n° 3, mille ans. Ici, l'écart entre son appréciation et la vérité n'est pas excessif. Les deux manuscrits sont en belle onciale : il est facile, je crois, de dater l'un d'eux, le 1291 < M. G. 3 >, et l'on ne s'explique pas qu'Orsini n'ait pas vu la liste d'empereurs byzantins qui aurait rabattu quelque peu de ses prétentions ; il appartient, sans aucun doute possible, aux premières années du ix^e siècle¹. Le 1288 < M. G. 1 >, qui a l'honneur d'être exposé dans les vitrines de la Vaticane, est d'une écriture plus ancienne encore². C'est un célèbre fragment de Dion Cassius, commençant au livre LXXVIII, 2, et finissant sur un passage du livre LXXIX, 8³. Je ne m'attarderai pas à décrire ce manuscrit ; on sait qu'il a trois colonnes, mais il a été rogné de telle manière, qu'il manque dans chaque feuillet, au *recto* la moitié de la troisième colonne, au *verso* la moitié de la première. L'encre, en beaucoup d'endroits, a rongé les lettres, qui semblent découpées à jour, et l'aspect du manuscrit est tellement vénérable qu'on comprend aisément le respect avec lequel Orsini l'avait mis en tête de sa collection grecque. Nous avons vu dans le Denys de Bembo (Vat. 1300), du x^e siècle, un beau spécimen de très ancienne minuscule. Notons enfin quelques autres manuscrits antérieurs au xiii^e siècle que nous n'avons pas eu l'occasion de mentionner : 1324 < M. G. 62 >, Lucien du xi^e-xii^e siècle⁴ ; — 1391 < M. G. 42 >, œuvres diverses de Libanius et de Théophylactos Simocatta, transcrites au xii^e siècle et d'une main fort élégante⁵ ; —

1. V. p. 169.

2. 12 ff. parch. avec un 13^e écrit d'un seul côté et d'une autre main ; reliure ant. de cuir vert, fermoirs perdus. Timbre de la Bibliothèque Nationale. Collationné par I. Bekker ; cf. l'édition d'E. Gros, t. I, p. XLII.

3. Orsini dit que son fragment contient les livres 79 et 80 incomplets ; or, le titre et le sommaire du livre 79, sont au bas de la page 20.

4. 129 ff. parch. rel. ant. Au dernier feuillet, mentions grattées. J'ai décrit ce ms., incomplet du début, dans la *Revue de Philologie*, année 1884, p. 149.

5. 24 ff. parch. couvert d'une feuille de parch. Ornaments, titres et init. à l'encre rouge. F. 1, Libanius, Βούλεμα τοῦ σινίτου f. 6 v^o, 'Επιστολῆς χαρρακτῆρες ; f. 10, Théophylactos, 'Η διὰ λέξεως τοῦ διαλόγου ; f. 14, 'Η δ. τῆς δευτέρας ἀπρὸς αἰσεως ; f. 14 v^o, 'Επιστολαὶ ἡθικαὶ, ἀγροικικαὶ, ἐγχειρικαί. Ce joli petit volume (182 × 135 mill.) n'est qu'un fragment d'un ms. plus complet ; en effet, une pagination récente dans la marge inférieure, va de 66 à 89.

1297 < M. G. 9 >, un Aristide entouré de scholies¹; — 1349 < M. G. 41 >, Achille Tatios, du xii^e siècle, restauré par Onorio² — 1335 < M. G. 124 >, un Xénophon donnant l'un des deux meilleurs textes de la *Cyropédie*³.

1. 413 ff. parch. rel. ant. estampée avec fleur de lis; a) f. 1 Eloge de saint Grégoire, par Th. Métochita (xii^e siècle); b) f. 11, *Gorgias* de Platon (xv^e siècle); c) f. 34, discours d'Aristide (xii^e siècle). Des scholies en forme de *catenae* accompagnent le ms. c, le plus intéressant du recueil; elles sont rares et ordinairement de main postérieure à partir du f. 282; f. 384, dans un blanc, une main moderne a ajouté le Πρῶτον πρὸς Ἀχιλλέα. Titres et ornements à l'encre rouge, comme pour le ms. a; 47 quaternions numérotés à l'angle du haut; le dernier a été rempli au xv^e siècle, par Πολέμωνος εἰς Κυναιγεῖρον καὶ Καλλιμάχων (f. 408 v^o, texte utilisé par M. H. Hinck).

2. 69 ff. parch. (Léon XIII). Lettres et ornements rouges rehaussés d'or. Quelques scholies en petite onciale. Premières marges refaites. Cf. les Prolégomènes de Fr. Jacobs, pp. lxxxiii-iv. — C'est, sans doute, d'après ce ms. qu'Orsini songea à publier le texte alors inédit du roman grec. Le fait nous est révélé par la *Correspondance de Plantin* (t. II, p. 45); l'imprimeur anversoïse écrit à Orsini: « Achillem Statium (*sic*) de Amoribus Leucipes et Clitophontis, si descriptus est, velim cum tua prefatione nostris sumptibus ferendum cures. Quod si feceris, dabo primo quoque die operam ne tuae honestissimae voluntati defuisse videar. » (Mars 1569. Cf. t. I, p. 313, lettre du 4 juillet 1568.) L'édition princeps est seulement de 1601 (Heidelberg, *ex. off. Commeliniana*).

3. 246 ff. parch. (2 vol., Léon XIII). Il y a des suppléments du xiv^e et du xv^e siècle; la partie du xii^e siècle commence au f. 69; elle porte quelques scholies contemporaines en onciale. V. le travail de M. Schenkl, cité par Graux (*Escorial*, p. 169). Il n'est pas impossible que ce soit le Xénophon de Bembo, que nous cherchions p. 184.

CHAPITRE VI

LE FONDS LATIN

BIBLIOTHÈQUES ANTÉRIEURES AU XVI^e SIÈCLE

Le fonds latin de Fulvio Orsini renferme, en plus grand nombre que le fonds grec, de ces manuscrits que leur beauté, leur antiquité ou leur valeur philologique rendent célèbres parmi les lettrés. Quant à l'illustration de la provenance, les séries latines recueillies par le bibliophile romain ne le cèdent en rien aux séries grecques. Sans parler des restes précieux de la bibliothèque de Pétrarque, les principales collections que nous allons rencontrer sont celles de Poggio, de Philelphe, de Pomponius Laetus, d'Ange Politien, d'Antonio Panormita, de Colocci, de Bernardo et Pietro Bembo. Sur ces grands érudits et sur d'autres moins illustres, on trouvera chemin faisant des renseignements inédits.

La plus ancienne bibliothèque qui soit mentionnée par Orsini remonterait au xiii^e siècle. C'est celle de Nicolas III, qui fut pape de 1277 à 1280; c'était Giangaetano Orsini, et l'on ne peut douter que Fulvio n'ait recherché avec soin tout ce qui se rapportait à ce glorieux membre de sa famille. Malheureusement il n'y a pas apporté toute la critique désirable. Voici, par exemple, un manuscrit qui est certainement du xiv^e siècle et qu'il n'hésite pas à attribuer à la bibliothèque d'un pape du xiii^e siècle¹. C'est le Vat. 3247 < M. L. 112 > contenant les lettres *Ad familiares* de Cicéron, copie qui doit être rapprochée, pour la date, de celle qui fut faite pour Coluccio Salutati. La première page est enca-

1. Le lecteur est prié de se reporter, pour chaque manuscrit, aux indications de l'Inventaire et de se rappeler les observations générales en tête du chapitre V.

drée d'un ornement d'or riche et très artistique; au bas sont les armes des Orsini, surmontées du chapeau cardinalice qui a trompé Fulvio; elles sont répétées trois fois, en plus petit, dans l'encadrement où figurent aussi les ours. Le manuscrit doit avoir appartenu au cardinal Giordano Orsini²; en tout cas, il ne saurait remonter à Nicolas III. Le 3242 correspond à un manuscrit de Cicéron <M. L. 103> indiqué dans l'Inventaire comme ayant appartenu à Nicolas III³; une observation semblable s'y applique: il est du xiv^e siècle seulement, et tout souvenir d'un Orsini, et même de Fulvio en a disparu. Ce qui semble pourtant autoriser à rattacher ce volume à la bibliothèque du cardinal Giordano, c'est qu'il paraît figurer, comme le précédent, dans l'inventaire fort ancien que nous en possédons et qui a été publié par Cancellieri; on y trouve en effet: *Epistole Tullii et Tullius de natura deorum*⁴.

Les bibliothèques latines du xiv^e siècle que je puis nommer ici sont celles de Benvenuto d'Imola, de Pétrarque et de Boccace. Le célèbre commentateur de Dante à Bologne, BENVENUTO RAMBALDI, d'Imola, mort en 1391, aurait, suivant Orsini, annoté un Apulée complet du xiv^e siècle, le 3384 <M. L. 102>⁵. Outre les marges qui contiennent des scholies et des leçons, les gardes ont des notes de deux mains distinctes; l'une d'elles serait celle de Benvenuto, d'après cette tradition qu'il ne m'a pas été possible de contrôler. En témoignage du goût d'Orsini pour cet écrivain, observons qu'il posséda sur la *Divine Comédie* (*Purgatoire* et

1. 175 ff. parch. (Pie IX). Quelques lacunes çà et là indiquent un déchiffrement insuffisant; on sait que la question des premiers mss. connus des lettres de Cicéron a été traitée par Thurot et MM. G. Voigt, Viertel et Rübl.

2. Ce prélat († 1438) fut un bibliophile distingué; il légua, pour l'usage public, ses livres estimés 8000 ducats (Alonzo Chacon, *Vitae pontif. ed. nova*, t. II, col. 720, Marini, *Archiatr.*, t. II, p. 132). C'était le propriétaire du célèbre *Codex Ursinianus* de Plaute,auj. *Vat.* 3870.

3. 77 ff. parch. (Pie IX). F. 1, *De natura deorum*; f. 44, *De divinatione*; quelques lettres ornées, accompagnées de demi-fleurs de lis superposées et alternativement d'or et d'azur.

4. *De secretariis veteris Basilicae Vaticanae liber I*, Rome, 1786, pp. 910 (col. 2) et 913 (col. 2). Le Plaute est désigné ainsi à la p. 912: *Plautus comicus et sunt comediae*. Le TERENCE de la basilique de Saint-Pierre est probablement indiqué par *Terentius in comediis* (p. 907). C'est dans le travail de Cancellieri qu'on trouve le plus de renseignements précis sur la collection du cardinal Orsini, qui fut annexée, à sa mort, à celle de la basilique de Saint-Pierre (pp. 891-895). Elles ont subi depuis diverses mutilations, qui expliqueraient la présence de ces volumes chez Fulvio.

5. 127 ff. pap. (Pie IX.) Note du xvi^e s.: *Liber Benvenuti Imolensis*. Ms. vu par Sciooppius en 1600 (cf. Burmann, *Syll. epist.*, t. II, p. 52).

Paradis) dans le texte latin, et en double exemplaire, deux parties de son Commentaire; on les trouve aujourd'hui dans les manuscrits 3437 et 3438 <M. L. 205 et 206>¹. Fulvio parle aussi de Benvenuto, dans une lettre à Pinelli, à propos d'une acquisition de ce commentaire faite en 1584, et qui pourrait se rapporter à nos volumes².

Je renvoie au chapitre des manuscrits en langues modernes l'examen de plusieurs volumes latins venant de Pétrarque et de Boccace, pour classer dès à présent ceux qui proviennent des humanistes du xv^e siècle. Trois manuscrits d'Orsini ont été écrits par POGGIO BRACCIOLINI. Le premier, de petit format, exécuté sous l'antipape Jean XXIII, c'est-à-dire de 1410 à 1415, contient les *Académiques* (II) et le *De legibus* de Cicéron; c'est le 3245 <M. L. 152>³. Il fut offert à Bernardo Bembo, lorsque Poggio exilé vint lui demander l'hospitalité, et ce fait historique intéressant est attesté par une curieuse lettre de Giacomo Poggio, le fils du grand humaniste, placée à la fin du manuscrit, et dont la transcription suivante respecte l'orthographe : « *Quereretur haud iniuria Poggius pater se patrijs privari laribus et asilio pientissimo destitui, nisi facile perciperet se in amplissimam rem per nobilissimam familiam a prestantissimo equite Bernardo Bembo cooptari. Quod cum equo animo ferat, suscipe eum ut le dignum est. Hospes erit non ingratus : presertim cum phyloso-phiam et leges a Cicerone editas, a se vero Iohannis XXIII pont. tempore scriptas, asserat. Vale. — Tuus Iacobus Poggius Florentinus.* » — Le texte a été revu par Poggio Bracciolini lui-même, qui a mis aux marges ses corrections⁴. On voit aussi quelques notes de Bernardo Bembo; mais c'est surtout la fine écriture

1. 120 ff. et 116 ff. pap. (Pie IX). Incomplets l'un et l'autre; dans le 3437, le 8^e f. doit être mis en tête (fin du xvi^e s.). Cf. pour le second exemplaire, les n^{os} 59 et 64 de l'Appendice I.

2. *Ambros. D. 422 inf.* Lettre du 14 septembre 1584 : « M'è capitato qui un volume di Benvenuto da Imola latino sopra il Purgatorio et Paradiso di Dante. Et se il Gadaldino, che hà sopra l'Inferno, mene accomodasse, poiche lui hà il volgare integro, harrei questo commento integro et di scrittura di quelli tempi. » La date de l'acquisition me laisse croire qu'on peut identifier cet exemplaire aussi bien avec celui de l'Appendice I, qu'avec nos volumes du Vatican.

3. 70 ff. parch. (Pie VI). Titre ancien sur la garde : DE. LAU. PHIE. DE. LEGIB. F. 1, *Acad. post. Lucullus.* (sans titre); f. 34, *De legibus.* Après le dernier mot du livre III : *Deficit finis.*

4. Le fac-similé de l'écriture de Poggio, que je donne aux planches (n^o II) et qui est emprunté au f. 63 du manuscrit, offre une correction originale; les autres sont de Pietro Bembo.

du cardinal Bembo qui s'est glissée dans toutes les marges, relevant les termes du vocabulaire de Cicéron, ou transcrivant en caractères grecs les mots de cette langue écrits par Poggio en caractères latins.

Les deux autres autographes de Poggio, contenant la troisième et la quatrième décade de Tite-Live, sont de grands et magnifiques volumes de parchemin, avec la première page richement encadrée dans le goût florentin et ornée de fines miniatures. Ils comptent parmi les plus riches d'Orsini, et rappellent beaucoup les beaux manuscrits exécutés pour les Médicis, qui font l'orgueil de la Bibliothèque Laurentienne¹. Le blason qui figurait au bas de l'encadrement a reçu une épaisse couche d'or qui le rend tout à fait illisible; tout ce qu'on peut constater, c'est qu'il est le même dans les deux frontispices, au 3330 <M. L. 76>² comme au 3331 <M. L. 77>³. Celui-ci a quelques notes marginales où je reconnais l'écriture de Bernardo Bembo; les manuscrits doivent donc provenir de sa bibliothèque. Remarquons que Poggio a copié la quatrième décade en 1454 [1453], par conséquent avant la troisième qui l'a été en 1455, comme l'indiquent les souscriptions⁴. On peut supposer sans invraisemblance que ces manuscrits sont ceux-là même que Poggio vendit pour s'acheter une villa à Florence⁵.

Nous avons déjà rencontré dans le fonds grec la bibliothèque de FRANÇOIS PHILELPHÈ (F. FILELFO), à propos d'un Xénophon exécuté pour lui⁶; nous devons y joindre, d'abord un autre

1. Ils sont plus beaux que la 1^{re} Décade de Tite-Live exécutée pour les Médicis (auj. exposée dans les vitrines de la Laurentienne), et comparables à la *Cité de Dieu* de saint Augustin (id.).

2. 253 ff. parch. (Pie IX). Sur la garde, une note postérieure indique qu'il aurait été vendu ou estimé treize écus.

3. 196 ff. parch. (Pie IX).

4. Le format des mss. a engagé Poggio à écrire en caractère très gros, au lieu que celui du 3245 est très fin; à part cette différence, l'écriture est bien la même. Voici les souscriptions, qui sont en lettres capitales: — 3331: *Deo gratias. NB. Explicit Titī Livii Patavini historiographi de bello Macedonico. Die III^a anuarii M^o. 1453 [sic]; — 3330: *Finis. Deo gratias. VI^o idus iunij. M^o. CCC^o. LV. NB. — T.L.P. hist. de bello Carthagin. liber X explicit.**

5. Le fait est rapporté par Panormita, dans une lettre au roi Alphonse: « Is [Poggius] ut villam Florentiae emeret, Livium vendidit quem sua manu pulcherrime scripserat. » V. l'anecdote mise en lumière par Bayle dans son *Dictionnaire*, à l'article *Panormita* (note F), et par Drakenborch, éd. de Tite-Live, t. VII (1746), p. XLVI. — Orsini cite le ms. dans ses *Fragmenta historicorum*; v. plus haut, p. 119.

6. Cf. p. 145. Je signalerai dans un autre travail des manuscrits origi-

Xénophon, le 1337 <M. G. 122>, qui a été transcrit par Philèphe lui-même, et qui porte sur les gardes et sur la première page des notes latines de sa main¹, puis l'intéressant Servius 3251 <M. L. 4>. C'est un beau manuscrit du commencement du xii^e siècle, qui contient aussi le texte de Virgile et sur lequel, çà et là, l'auteur de la *Sforziade* a écrit des vers grecs d'Homère, de Musée, d'Orphée, etc. Après le dernier vers de l'*Enéide*, se lit cette mention autographe : *Francisci Philelphi liber*². C'est par une erreur d'Orsini que le 3317 <M. L. 27> porte sur sa garde la note de l'Inventaire relative au 3251 : *Virgilio con Servio antichissimo, che fù de Filelpho, in pergamena in foglio*. Ce second Servius ne contient pas le texte de Virgile et n'a jamais appartenu à Philèphe; c'est du reste un manuscrit d'une haute valeur; en écriture lombarde, qu'on peut faire remonter au début du x^e siècle, et qui s'arrête malheureusement au vers 417 du livre II de l'*Enéide*³. Il fut prêté par Orsini à Girolamo Colonna, pour servir à ses commentaires sur Ennius⁴. Orsini en parle aussi parmi ses notes à Servius, dans son recueil imprimé en 1587: il y signale trois manuscrits de Servius, l'un à la Vaticane, provenant de Colocci, les deux autres chez lui, l'un provenant de Philèphe, qui est certainement le 3251, l'autre écrit en

naux de Philèphe. — Une bonne part de la collection du célèbre professeur est à la Laurentienne; cf. [Anziani], *Della Biblioteca Mediceo-Laurenziana*, Florence, 1872, p. 7, Bandini, *Catal. cod. graec.*, Florence, 1764-70, et les recherches citées ailleurs de M. Enea Piccolomini.

1. 157 ff. pap. (Léon XIII). Lettres ornées. F. 1, *République des Lacéd.*; f. 11, *Cyropédie*. On a collé sur la garde un papier portant les mots *Francesco Maria [Filelfo]*. Rappelons que Philèphe est un des traducteurs de Xénophon. Cf. [D'Adda], *Indagini, Append.*, 1879, p. 10.

2. 179 ff. parch. (Pie IX). Le ms. est du xii^e siècle; 8 ff. tombés ont été suppléés, deux au xiv^e siècle (130-131), six au xiii^e (84-85, 137 à 140), et ceux-ci sont récrits sur un Isidore du ix^e siècle (*Origines*, II et III), lavé et lu par Mai. La marge assignée aux scholies de Servius, et qui comprend la bonne moitié de la page, n'est pas toujours remplie; le copiste du xiii^e siècle y a placé des ouvrages moins étendus; Priscien (*Partiones XII versuum Aen.*), les invectives apocryphes de Cicéron et de Salluste, les *Catilinaires*, l'*Eunuchus* de Térence et le début de l'*Andria*, quelques chants liturgiques avec notation. Trois miniatures grossières aux premiers feuillets.

3. LXXXIX ff. parch. rel. ant. de bois à la rose d'Orsini. Le n° 27 de l'Inventaire est bien sur la garde. Les ff. iv-v ont été rajoutés au xiv^e siècle. Les XI quaternions sont numérotés. Les mots du texte de Virgile sont à l'encre rouge; et il y a des scholies marginales contemporaines.

4. Cité par Burmann, préface à son édition de Virgile, t. I (cf. aussi sa p. 131). Burmann résume mal, du reste, le texte d'Orsini, qui ne parle que de trois mss. de Servius et non de quatre.

lettres lombardes, le 3317¹. Celui-ci est venu à Orsini de la bibliothèque des Manuce; en effet, M. Keil a déjà remarqué que le 3317 est bien le manuscrit de Servius, dont Orsini a tiré les fragments de Philargyrius sur les *Géorgiques* qu'il a publiés en 1587, et dont il affirme dans sa préface la provenance de Paul Manuce². C'est d'Alde le jeune qu'il avait reçu le manuscrit en 1580, ainsi que l'établit une de nos lettres à Vettori du 26 février³.

Deux volumes latins attribués à la plume de NICCOLÒ PEROTTI sont chez Orsini sous les numéros 3334 <M. L. 13>⁴ et 3403 <M. L. 68>⁵. Le premier commence par un abrégé de Tite-Live portant aux encres rouge et verte la souscription : *Vocabis nomen meum Nicolaus Perottus*. Le second manuscrit est moins soigné; il contient quelques grammairiens latins et Pétrone, avec des extraits d'auteurs grecs dans les marges et sur le feuillet de garde. Un autre autographe de l'évêque de Siponto figure dans la collection d'Orsini; c'est une lettre écrite de Pérouse, le 22 juin 1476⁶. — La main de Leonardo Bruni n'est pas aussi sûre que le croit Orsini dans un fragment de ses traductions du grec qui se trouve à la fin du 3441 <n° 13, M. L. 297>⁷; mais il

1. Cf. plus haut, p. 52, note 3. Voici le passage d'Orsini intéressant nos recherches : « Servius in duobus apud me codicibus emendatissimis, uno litteris Longobardicis exarato, altero vetustissimo qui fuit Francisci Philippi... — Quam lectionem, ut veram putamus, adducit nos primum libri pervetusti auctoritas [les *Lusi*], confirmata praesertim testimonio Servii manuscripti, qui fuit olim Angeli Colotii, nunc Bibliothecae Vaticanae... » (*Not. ad Catonem*, p. 284).

2. Sur le 3251, et surtout le 3317, cf. H. Keil, dans la *Zeitschrift für die Alterthumswiss.*, 1848, col. 548 sqq.; Thilo, *Beitr. zur kritik der Scholiasten des Vergilius*, dans le *Rhein. Mus.* XV (1860), p. 219, et la préface à la grande édition de Servius, par MM. Thilo et Hagen, Leipzig, 1881, t. I, p. LXXXIX. On ne saurait reprocher à M. Keil de n'avoir pas discuté la provenance de Philelphe, tout à fait étrangère à son sujet.

3. On la trouvera dans la correspondance annoncée p. 72. Il sera intéressant d'y comparer une lettre du 17 mars 1580.

4. CLV ff. parch., rel. ant., marges refaites. F. cxxxix v°, Julius Grammaticus [Exsuperantius], *De Mario et Sylla*; f. cxlviii, *Epist. C. Iulii Caesaris* (4); f. cl v°, lettre de Bessarion à Fr. Foscari. (*Bonon. iij id. Iul.*)

5. 67 ff. pap. encarté de parch. (Pie VI). F. 1, P. *Rutilii Lupi schemata Dianoeas ex graeco versa Prosapodosis* (Hoc schema duobus modis); f. 16 v°, *Romani Aquilae Rhetoricos*; f. 31 v°, extraits du *Satyricon*; f. 62, L. *Appuleii Peri Hermentias* [sic], avec beaucoup de blancs. Lettres ornées.

6. *Vat. lat.* 4404, fol. 88 : N. *Sypontinus Ioanni Perotto comiti Insulae*.

7. ff. 205-222 du ms. pap. Belle écr. florent. du xv^e siècle. Incomplet, contient la fin de la trad. du *Hiéron* de Xénophon, et (f. 220) le commence-

n'y a aucun doute pour un autre célèbre Arétin, GIOVANNI TORTELLI (*Ioannes de Tortellis, I. Torrentius, I. Aretinus*). Il a transcrit, dans le 3237 <M. L. 89>¹, le *De oratore* et l'*Orator* de Cicéron, en y ajoutant plusieurs variantes. La souscription dit : *Ioannes Arretinus absolvit viij. Kal. Ianuarias. MCCCCXXII Salvatoris anno. Venetiis*².

Je ne sais si Orsini est bien en droit d'attribuer, comme il le fait, à la bibliothèque de Giov.-Ant. Campano³, le Suétone annoté 3335 <M. L. 74>⁴. Une épître de l'érudit prélat au cardinal de Sienne, c'est-à-dire à Fr. Piccolomini, se trouve, il est vrai, sur le feuillet de garde; Campano y parle du charme qu'il a éprouvé à relire Suétone; mais les armes qui figurent au frontispice ne sont ni les siennes, ni celles de Piccolomini. Le même écusson se retrouve sur un autre de nos manuscrits, le 3405 <M. L. 79>, qui contient les lettres de Pline le jeune, le *De viris illustribus* avec l'attribution à Pline, et une *Brevis annotatio de duobus Pliniis Veronensibus oratoribus ex multis hinc collecta per Ioannem Mansionarium Veronensem*⁵. Ce Mansionari de Vérone paraît être le copiste du volume, peut-être le propriétaire. Le

ment du discours de Démosthène à Alexandre. En tête, de la main d'Orsini, je crois : *Excerptum puto ex libro quae manu sua scripsit Leonardus Arctinus ad L. Vulscium, ut extat apud A. Colotium. nam haec ipsa folia extant ex ipsius librorum reliquiis*. Ce fragment vient donc de Colocci, et c'est Colocci qui est l'autorité d'Orsini.

1. 193 ff. parch. fin (Pie IX). La souscr. est en lettres rouges et noires alternées.

2. La correspondance du savant secrétaire pontifical serait étudiée avec fruit dans le *Vat. lat.* 3908 (lettres autographes de Lorenzo Valla, Guarino de Vérone, Gregorio Corraro, N. Perotti, etc.). Des copies de ces pièces se trouvent dans les *Vat.* 9065 et suivants.

3. Il l'appelle à tort cardinal; Campano fut seulement évêque de Teramo.

4. 150 ff. numér., plus 80 ff. non num. parch. (Pie IX). Au f. de garde : *Campanus F. card. Senensi. Repetii nuper C. Suetonium...*; au dernier f. : *Sidonii versus in XII Caes.* Sommaires et notes aux encres de couleur dans les marges. Le frontispice, assez lourdement orné, porte l'écusson : De gueules à l'ours d'argent (?) grimant sur une échelle d'or. — Est-ce le *vetus codex* de sa bibliothèque, dont Orsini invoque si souvent les leçons dans ses *Fragmenta historicorum*? On sait que l'épithète, dans sa bouche, est fort vague. L'autre Suétone de la collection, le n° 86, n'est pas plus ancien. En tous cas, il n'y a aucune raison de douter de la bonne foi d'Orsini, comme le fait C.-L. Roth (éd. de Suétone, Leipzig, 1871, p. xxvi), qui traite ses variantes de *commenticia*.

5. 252 ff. parch. (Pie IX), rel. ant., tranches dorées et gaufrées. Écusson au bas du frontispice. F. 1, Lettres; f. 212, *De viris*; f. 250, *Brevis annotatio*, qui se trouve déjà sur les premières gardes du volume et de la main du scholiaste des marges. Celui-ci, parfois abondant, semble pouvoir s'identifier avec le copiste lui-même et avec le scholiaste du 3335.

nom de Campano appelle celui d'un autre ami de Pomponius Laetus, Bartolommeo Platina. Nous avons l'original même de l'intéressante vie du cardinal Giovanni Mellini, dédiée à Celso Mellini par l'historien des papes; il est dans le 3406 <M. L. 49>¹. Parmi les autographes du même savant, qui n'appartiennent pas à la bibliothèque d'Orsini, je me permets de signaler en passant un manuscrit fort important pour l'histoire de la Vaticane, le 3964; c'est le registre des prêts de cette bibliothèque, inauguré par Platina et portant les reçus originaux datés de tous les emprunteurs, prélats, humanistes ou officiers de la cour pontificale. Les dernières pages sont du temps du bibliothécaire d'Aleandro, et contiennent, à la date de 1531, des reçus de notre Colocci et de notre Jean Lascaris. Dans la partie du xv^e siècle, on trouve mention de divers volumes prêtés au grand professeur romain dont nous allons parler².

POMPONIUS LAETUS fut exclusivement latiniste³. En un temps où l'étude du grec attirait les esprits les plus cultivés d'Italie, les travaux de ce *grand pontife* des humanistes se portèrent uniquement sur l'antiquité romaine. Les textes qu'il a édités suffisent à indiquer ce fait; mais la composition de sa bibliothèque, exclusivement latine, en fournit une preuve nouvelle. J'ai été assez heureux pour retrouver une bonne partie de ses livres, la plupart mentionnés dans l'Inventaire. Ils doivent être rangés en trois catégories : 1^o les manuscrits de luxe, écrits et scholiés de sa main; 2^o les manuscrits de travail, écrits et ordinairement annotés de sa main; 3^o les manuscrits et éditions contemporaines annotés.

Les manuscrits de luxe de Pomponius Laetus ont été trans-

1. 27 ff. non numér. parch., rel. ant. Les ff. 1 et 3 ont des encadrements ornés. Sommaires marginaux à l'encre rouge.

2. Pendant que ce travail s'imprime, le registre de Platina est utilisé dans deux importantes publications sur la Vaticane : E. Müntz et Paul Fabre, *La Bibliothèque du Vatican au xv^e siècle*, Paris, 1887; E. Müntz, *La Biblioth. du Vatican au xvi^e siècle*, Paris, 1886. Les documents du temps d'Aleandro sont textuellement reproduits dans ce dernier volume, pp. 67 sqq. Le corps du registre l'est aux pp. 269 sqq. du premier travail; v. p. 272, pour les reçus donnés par Pomponius.

3. On sait que les travaux de Pomponius Laetus, sur l'épigraphie et la topographie romaine, ont été étudiés par MM. de Rossi, Mommsen, Jordan, etc. Voir une bibliographie sur le personnage dans la *Roma sotterranea*, de M. de Rossi, t. I, p. 7; disons, en passant, que le ms. *Ambros. G. 285 inf.*, qui y est indiqué, ne tient guère les promesses du titre : *Memorie di P. Leto e della sua accademia... raccolte dal card. Federico Borromeo*. Il y est, en revanche, plusieurs fois question d'Orsini.

crits probablement dans sa jeunesse, à une époque où il avait besoin de gagner quelque argent par le métier de copiste. Ils sont d'une extrême élégance, d'un petit format, sur un parchemin fin et bien réglé, avec lettres ornées ou miniatures, enrichis presque tous de scholies marginales et de gloses interlinéaires, où les encres différentes se combinent d'une façon agréable à l'œil. Le plus petit et non le moins soigné, le 3255 < M. L. 154 >, s'ouvre sur une jolie scène de labour, exécutée d'après une représentation antique; elle sert de frontispice aux *Georgiques*, dont les marges sont couvertes de commentaires aux encres rouge, jaune et noire. Puis viennent les *Catalecta*, la vie de Virgile par Pomponius Laetus, les distiques en l'honneur de Virgile, l'*Aetna* et le *Maecenas* mis sous son nom, etc.¹. L'examen de cette collection ne manque pas d'intérêt pour se rendre compte de l'idée qu'on se faisait au xv^e siècle de l'œuvre et de la personne du poète².

Le 3295 < M. L. 105 >³ contient Martial avec quelques scholies de première main. Pomponius l'a exécuté, à mon avis, pour un membre de l'ancienne famille romaine des Vespi, dont le blason est peint au frontispice dans une couronne de laurier⁴.

1. 100 ff. parch. (Pie IX). F. 1, *Georgica*; f. 47 v^o, *Catalecta* (*Culex*, etc.); f. 76 v^o, *Iulii. Pomponii de vita P. Vergilii Maronis succincta collectio*; f. 78, *Oct. Caes. Augusti... Aeneidos commentatio et approbatio*; f. 79, distiques de Palladius, Asclepiades, Eusebius... Aemilius, et P. Furius suo idem Aemilius; f. 81, P. Vergilii Maronis *Aetna*; f. 95 v^o, P. V. M. *Maecenas*; f. 98 v^o, *Commendatio sui hortuli*; f. 99, *Rosae vernae laudantur*. Miniature à chaque lettre initiale. Au v^o du f. 100: *Hic liber est Henrici Bussey infrascripti D. Claudij filij*; au-dessous un grattage, puis *Hic liber est Henrici Bussey Romani* (écr. du xvi^e siècle). Cf. Ribbeck, *Appendix Vergiliana*, p. 37, et Baehrens, *Poetae lat. minores*, vol. II, Leipzig, 1880, p. 18, qui observe que Pomponius devait, en outre, posséder un ms. contenant l'*Aetna*, la *Ciris* et incomplètement les *Catalecta* (cf. la lettre-préface adressée à Laetus dans l'éd. romaine de Virgile de 1471).

2. Un fac-similé de l'écriture sur parchemin de Pomponius, tiré de ce Virgile, figure aux planches, n^o IV. *Georg.* I, v. 467-471 (f. 11).

3. 161 ff. parch. (Léon XIII). Anc. tranches dorées. Init. des livres rehaussées d'or; init. des pièces à l'encre bleue. Quelques scholies marginales. — Dans la bibliothèque de Lorenzo Pignoria, léguée par lui au sénateur vénitien Domenico Molini, il y avait, au xvii^e siècle, un volume que Tommasini décrit ainsi : « Pomponii Laeti autographum in Quintilianum, Martialem et alia eiusdem. » (*Bibliothecae Patavinae mssae...* Udine, 1639, p. 86.)

4. Bibl. Nat. de Paris, *Ital.* 4394 (anc. ms. de Gaignières), f. 104: D'azur à trois croissants de gueules et une étoile de même. Dans notre écusson, il y a seulement, dans une disposition pareille : d'azur à quatre croissants de gueules. Pour qui sait la facilité avec laquelle les pièces secondaires des blasons tombent ou se modifient, l'identification ne semblera pas douteuse.

Les quatre autres volumes de luxe que j'ai étudiés forment une série distincte et proviennent d'une même bibliothèque. Le caractère de l'ornementation est identique dans les lettres au début des livres, dans les enroulements de branches qui encadrent soit trois marges, soit deux de la première page et enserrent l'initiale d'or. Les mêmes figures ornementales ou allégoriques entrent dans cette décoration, notamment un perroquet et un lapin. Au bas du frontispice, dans une couronne soutenue par deux amours sans ailes, est un écusson octogone portant : d'azur au lion d'or à la massue de même¹. Ce blason serait celui de la famille romaine des Mazzatosti. Je ne connais, je l'avoue, aucun membre de cette famille cité au xv^e siècle; qu'il s'y rattache ou non, le possesseur de ces volumes fut un bibliophile distingué et un ami, probablement aussi un protecteur de Pomponius.

Les ouvrages transcrits pour ce personnage sont les suivants : les *Fastes* d'Ovide dans le 3264 <M. L. 189>², Lucain dans le 3285 <M. L. 186>³, la *Thébaïde* de Stace dans le 3279 <M. L. 187>⁴,

1. Gratté dans deux des ms., mais reconnaissable par comparaison. V. Bibl. Nat., *Ital.* 1394, f. 74 (indique, par erreur probablement, un fonds de gueules); cf. n° 443 du recueil manuscrit de blasons romains de la Biblioth. de la Minerve, à Rome.

2. 96 ff. parch. (Pie IX). F. 1, *Germanico Caes. Drusi Caes. F. P. Ovidius Naso Temporacum causis Latium digesta per annum*; f. 86 v°, calendrier romain; f. 90, un second avec le titre : *Columellae annus*.

3. 139 ff. parch. (Pie IX). F. 135 v°, *Epitaphium Lucani M. Anei per Pomponium* [sic]; suit une vie de Lucain et une table des guerres civiles de Rome. La vie de Lucain a été imprimée dans l'édition princeps donnée à Rome en 1469 par l'évêque d'Aléria et Pomponius, sous le nom de *Pomponius Infortunatus*; elle se termine ici par ces mots : « Haec habui, mi Fabi, quae de Lucani ac patris nece ad te scriberem; copiosius scribent multi, sed diligentius pro tuo studio nulli; quare mihi satis est si tibi profuero. » Ce Fabius est Fabio Ambusto, comme nous l'apprend la dédicace du ms. suivant.

4. 198 ff. parch. (Pie IX), le plus petit de la série. En tête, une vie de Stace et de son père, insérée plus tard par Lillio Giraldi dans ses biographies de poètes. Elle est ici dédiée à un fils de Flavio Biondo, évidemment Gasparo, indiqué par la lettre G. En voici le commencement et la fin, qui contiennent des détails intéressants : « *Pomponius G. Sal.* Nuper de Papiinii Statii vita sermo fuit quae ignota est ut aliorum dato in haec verba digessi. Blondus pater tuus summa diligentia multorum saeculorum historias in lucem reduxit; ipse vero si non adeo diligens, eo quo potui labore de qua locuti sumus vitam perquisivi, nec patre in silentium dato in haec verba digessi. [Vie des deux Stace; Pomponius y mentionne les *Silves* :]... Hos ex omni parte corruptos multa vigilia et laudabili industria Nicolaus Perotta Pontifex Sipontinus, in quo, ut mea fert opinio, tantum acuminis atque doctrinae ad interpretandum est quantum veteres habuerunt, emendat aperitque. Habes

Silius Italicus dans le 3302 < M. L. 188 >¹. Le manuscrit des *Fastes* ne porte de scholies qu'aux cinq premières pages; celles de Silius s'arrêtent au feuillet 28. Le travail a été poussé beaucoup plus loin pour le Lucain, complètement achevé pour le Stace; ces deux derniers ont aussi des gloses interlinéaires à l'encre rouge. Il ne serait pas inutile de les dépouiller. Les notes marginales d'encre diverses sont historiques, mythologiques, géographiques, éclaireissent les institutions, font des rapprochements littéraires. Au Lucain surtout, sont relevés des textes d'une grande étendue, tirés des historiens latins et grecs, ceux-ci traduits en latin. La beauté des manuscrits en fait des éditions de luxe et leur annotation a tout à fait le caractère d'un « commentaire perpétuel ».

Le Silius offre des particularités intéressantes; il est le seul de la série qui ait conservé sa reliure ancienne, une des plus belles de la collection d'Orsini. Elle est en cuir vert plein, à tranches dorées et gaufrées; le dos est à quatre nervures sans ornements d'or, et les plats sont décorés d'arabesques d'or posées aux petits fers; quatre fermoirs s'adaptaient aux trois côtés ouverts du volume, qui paraît encore plus soigné que les autres. Ce qui appelle surtout l'attention, c'est une suite de dessins à la plume sur un cahier préliminaire de quatre feuillets, en tout semblable aux autres cahiers du manuscrit, et apparemment rempli à la même époque². Les compositions

non de filio tantum, sed et de patre quae legi; perquire tu, forte aliquid amplius adicies, nam elucubratio duorum maior est quam unius. Interea non minus hoc legentibus suprobaveris quam quod de Lucano superiore anno Fabio Ambusto scripsimus gratum fore spero. Vale. » Suivent quatre distiques sur les Stace et un tableau de la descendance d'Inachus.

1. 4 ff. prélim. et 184 ff. parch., rayé de 33 lignes à la p., rel. ant. Le plus grand de la série. Aux marges, scholies et sommaires à l'encre rouge; vers omis et leçons à l'encre noire. Pomponius a publié les *Puniques* avec une notice terminée par les mots: « ... opus iam neglectum Pomponius recognovit, anno Domini MCCCCLXXI VI calendas Mai. Rome. » Cf. Delisle, *Anc. impressions de la libr. roy. de Naples*, dans les *Mélanges Graux*, p. 288.

2. Voici la description sommaire de ces dessins: f. A^{ro}, blanc; A^{vo}, Annibal à cheval; B^{ro}, Scipion à cheval, dans une attitude oratoire, bien plus soigné que l'Annibal et le meilleur des sept morceaux; B^{vo}, un ange sans ailes, les cheveux flottants, à genoux et paraissant supplier; C^{vo}, une femme sur un char à deux chevaux, richement harnachés et sous un pavillon conique; elle porte une cuirasse et tient une sorte de javelot; C^{vo}, Hercule avec la peau de lion appuyé sur la massue; D^{ro}, copie d'un buste antique lauré, apparemment Scipion; D^{vo}, l'écusson au lion, dans une couronne de fleurs et de fruits (inachevé).

sont relatives au sujet des *Puniques* et s'inspirent de l'antiquité à la façon des œuvres florentines du xv^e siècle, de Ghirlandaio par exemple ou de Botticelli. Je n'ose prononcer le nom d'un de ces maîtres pour les dessins de notre volume, mais je crois que le goût florentin n'y est pas contestable, non plus que dans l'ornementation générale de tous ces manuscrits, et qu'ils mériteraient d'être étudiés au point de vue artistique¹.

De la collection de poètes anciens que Pomponius Laetus avait formée pour son usage personnel et pour ses cours, il ne nous reste qu'une traduction de l'*Odyssée*, 3299 <M. L. 198>², et un manuscrit des *Fastes* d'Ovide, 3263 <M. L. 179>, intéressant par son commentaire³. Les prosateurs sont mieux représentés. La vie d'Homère par Hérodote, dans la traduction de Pellegrino de Florence, a été transcrite par Pomponius, avec des extraits de Cicéron, de Poggio et d'autres traductions du grec, dans le 3441 <n° 1, M. L. 121>⁴. Après avoir écrit de sa main deux manuscrits des discours de Cicéron, Pomponius les a munis d'un abondant commentaire marginal, formé par adjonctions successives aux encres rouge et noire : l'un, le 3229 <M. L. 182>, contient les *Philippiques*, avec quelques prolégomènes de notre humaniste⁵; l'autre, le 3233 <M. L. 183>, exécuté en plusieurs fois, commence au *Pro Ligario* et finit au *Pro Cecina*⁶. Nous avons témoignage d'un autre texte de Cicé-

1. A la série des mss. de luxe écrits par Pomponius Laetus se rattachent deux autres mss. de poètes latins, copiés par un de ses élèves, l'un de ses compagnons dans la visite des catacombes, *Parthenius Minutius Paulinus*. Ce sont les *Élégies* de Propertius 3274 <M. L. 50> et les *Silves* de Stace 3595 (ms. qui n'est pas d'Orsini). L'aspect des volumes, la nature des gloses et des scholies font songer tout à fait à ceux de Pomponius : on les a décrits en détail et on a identifié leur auteur, Parthenius, avec un Pallini, dans quelques pages intitulées : *Recherche sur un compagnon de Pomponius Laetus*, par P. de Nolhac, Rome, 1886. (Extr. des *Mélanges d'arch. et d'hist.*, t. VI, pp. 139-146.) Je rappelle que le Propertius porte un autre ex-libris : *Vincen-tis Amerini et amicorum*.

2. 257 ff. pap. (Paul V, Pie IX). Autographe; au début, sommaires insignifiants d'une autre main.

3. 119 ff. pap. (Léon XIII). Autographe; très abondant commentaire marginal de Pomponius, à rapprocher du 3264, cité plus haut p. 20; corrections au texte. Aux gardes, deux listes en grec (épithètes des dieux, étymologie des noms de Néréides).

4. ff. 2-8 du ms. pap. En tête : *Peregrinus cognomento Allius Florentinus transtulit*.

5. 170 ff. pap. (Pie VI).

6. 161 ff. pap. (Pie IX). Sur 2 ff. préliminaires, Pomponius a relevé des inscriptions trouvées par lui et qui me paraissent avoir échappé aux savantes recherches de M. de Rossi : 1° l'inscription donnée par Gruter

ron écrit de la main de Pomponius, le *De Senectute*¹. Un Florus, également autographe, le 3333 < M. L. 180 >, a un commentaire historique perpétuel plus considérable encore². La *Vie d'Agricola*, écrite par Pomponius et reliée à la suite de l'édition princeps de Tacite, dans le 3429 < M. L. 232 >, ne contient que quelques corrections et sommaires dans la marge; mais la petite copie de l'humaniste est bien connue et extrêmement précieuse: c'est aujourd'hui la principale source du texte de l'*Agricola*³.

Un volume important pour l'étude de Pomponius est le 3311 < M. L. 181 >⁴, qui comprend plusieurs manuscrits dis-

comme venant de Salerne, p. xciv, n° 11; Pomponius: *In Vaticano*; 2° l'inscr. donnée par Gruter comme étant au xvi^e siècle chez le cardinal Cesi, p. dclv, n° 3; Pomponius: *Via Appia. Initio secundi lapidis sinistra*, et cette note: *In marmore non erant diptonghi* [sic]; 3° l'inscription du *Corpus Inscr. Lat.*, t. VI, 1928, donnée seulement d'après Giocondo de Vérone; Pomponius: *Via Appia ad primum lapidem*. — Ces mêmes ff. prélim. contiennent des extraits et des notes de toute espèce, par ex.: une liste de mots grecs avec leur transcription latine, indiquant les efforts que faisait Pomponius pour apprendre le grec, et une transcription de vers de Lucilius (*Terricolas*...), avec des variantes qui manquent à l'édition (de M. Luc. Müller, XV, 2. Aux ff. 4-6 est une table des noms des destinataires des lettres de Pline. Pomponius s'est servi le premier du Pline et des fragments de Salluste contenus dans le 3864 (x^e siècle); sur ce point et sur l'édition de Pline donnée par Pomponius en 1490, v. l'édition Keil, Leipzig, 1870, p. xix.

1. À propos du passage du *De Senectute* cité à la p. 74 de ses *Notae in Cic. opera*, Orsini mentionne ce ms.: « Post hunc versum in libro qui est apud me, scriptus manu Pomponii Laeti, legitur alius versus, cuius prior pars reperitur in vetustissimo etiam alio penes me codice. » Le ms. annoté par Laetus n'est pas signalé à l'Inventaire; il n'y a que deux volumes contenant le *De Senectute*, et je n'y ai pas remarqué sa main. V. les nos 133 et 142 de l'Inventaire.

2. 20 ff. blancs, 145 ff. écrits, 35 ff. blancs. Pap. rel. ant. estampée. Les *Catenae* occupent parfois la page entière ou presque entière. Sur la garde, au coin du bas: *Ut hereditatem librum hunc 28 martij 1528 dedi pro bibalibus vel quinque. Ego P. C.* [Est-ce Petrus Cursius, Pietro Corsi?]

3. L'édition imprimée à Venise, sans doute par Vindelino de Spire, commence au livre XI des *Annales* et comprend le *Dial. des orateurs* et la *Germanie*; l'exemplaire de Pomponius a des corrections marginales et des sommaires. Le ms. de l'*Agricola*, qui a 14 ff. pap. (Paul V, Pie IX), a été reproduit en fac-similé typographique par M. C.-L. Urlichs dans son édition très soignée parue à Wurzburg en 1875. L'éditeur a distingué dans les marges trois signes fréquents de Pomponius: § *ad locos illustres*, + *ad difficiliore*, ¶ *ad difficiles et corruptos locos*. Le ms. est f° de Wex, g de Halm.

4. 181 ff. pap. (Pie IX): a), f. 1, Varron (Je ne vois pas ce ms. signalé par les éditeurs de Varron, Spengel ou Otfried Müller; il a pourtant, ainsi que le suivant, au moins un intérêt historique.); b), f. 43, Tite-Live, coté xxxvii; c) f. 99, Claudien; f. 160 v°, *Christe potens*..., *Per cineres Paulli*...;

tincts, glosés et scholiés, tous autographes. Le Varron renferme, avec des titres spéciaux pour les divers fragments, presque toute l'édition des œuvres grammaticales de Varron donnée à Rome par Laetus lui-même. Puis viennent le livre V de Tite-Live, une partie des œuvres de Claudien, quelques antiques vers chrétiens, et des fragments de l'*Histoire Auguste*. Suit un petit cahier, en format d'agenda, aux pages déchiquetées et maculées de vin, où M. de Rossi a reconnu un fragment du *Sylloge* d'inscriptions recueillies par Pomponius.

Le 3415 <M. L. 141>¹ contient surtout des compositions originales. Il est daté de 1484 et porte pour titre : *Pomponii viri clarissimi in Varronem dictata*. On dirait les éléments d'une explication de Varron, préparée pour un cours². Outre la vie de Varron, il y a de tout dans ce commentaire, étymologie, antiquités, topographie; beaucoup de mots renvoyés à la marge permettent de s'y reconnaître; pour mieux fixer les yeux, Pomponius s'est amusé à esquisser, en quelques traits de plume, de grossiers croquis des lieux ou des objets dont il parle. C'est ainsi qu'il représente le *flcus ruminalis*, le pont Sublicius, les Thermes de Dioclétien, etc.³. Ce volume est tout à fait instructif

f. 170, Julius Capitolinus, Lampridius, etc. (Cf. l'éd. de l'*Histoire Auguste* de M. Jordan, Berlin, p. x, et l'édition de M. H. Peter, Leipzig, 1884, p. xxx : « Continet Diadumenum, Opilium, Macrinum, Alexandrum. »); d) f. 173, inscriptions (cf. Henzen, *C. I. L.*, t. VI, p. xliii; De Rossi, *Studi e docum. di storia e diritto*, 1882, p. 66).

1. 184 ff. pap., dont beaucoup sont restés blancs; ff. 2-119, in *Varronem*; ff. 129-148, *Oratio Lepidi* (des *Histoires* de Salluste); ff. 153-168, le *Pro Milone*, sans titre et incomplet, avec un commencement de *catena*. Nous avons ici l'original du commentaire de Pomponius sur Varron, dont une copie est signalée par Bandini, *Catal. codd. lat.*, t. II, p. 398.

2. L'édition princeps de Varron, par Pomponius, figure parmi les imprimés d'Orsini <I. L. 80> avec des particularités intéressantes l'éditeur lui-même; elle est aujourd'hui cotée *Arm.* 367, *Inc.* 1209, rel. apt., lettres init. coloriées à la main, pagination mste. Au f. 44, qui est blanc, notes sur Varron, avec ce titre : *Sub Pomponio*, indiquant qu'elles proviennent des cours de Pomponius. Il y a plus loin d'autres annotations et gloses, qui sont d'une main antérieure à Colocci, propriétaire du volume. L'étendue des lacunes du ms. sur lequel Pomponius a imprimé est notée avec soin dans les marges : « Parce qui legeris », disait celui-ci dans sa souscription, « si aliqua minus polita inveneris; nam ita ex omni parte, sive seculum fecerit, sive librarii, volumen quodvis corruptum erat ut necesse fuerit aucupari hinc inde sententias. » Cf. la description de l'édition par Spengel, p. xviii de sa préface (*M. Ter. Varronis de lingua lat.*, Berlin, 1826).

3. Sur un manuscrit précédemment cité, j'ai trouvé en marge une statue de Jupiter Stator de meilleur dessin, mais qui témoigne d'une véritable habitude chez Pomponius; cf. 3233, f. 53 (l'illustration porte sur la péroration de la première *Catilinaire*).

sur ce qu'on pensait, au xv^e siècle, de l'antiquité latine, et sur les erreurs qui avaient cours dans l'enseignement de Pomponius.

On est surpris, en étudiant la bibliothèque manuscrite du grand humaniste romain, de l'abondance et de la variété de son érudition. Prenons par exemple le commentaire aux discours de Cicéron (3233)¹. Rien n'y manque de ce qui peut éclairer le texte : arguments, remarques de grammaire ou de rhétorique, renvois d'un passage ou d'un discours à l'autre. Ajoutons des rapprochements historiques ou littéraires avec des textes de toute espèce : l'annotation historique des *Catilinaires* par exemple est presque entièrement empruntée aux lettres de Cicéron lui-même et à Salluste. Les discours sont divisés en leurs diverses parties d'après les préceptes de la rhétorique ; des notes marginales justifient ces divisions. Bien plus, certaines pages ont été annotées au point de vue spécial de la prosodie² : les derniers mots des phrases de Cicéron portent l'indication des pieds métriques qu'ils forment à l'oreille. Probablement, arrivé en cet endroit, le professeur traitait devant ses auditeurs la question de l'harmonie du style, leur faisait une démonstration tirée du passage même qu'ils avaient sous les yeux³. Les allusions aux institutions, à la topographie antique de Rome et de l'Italie sont l'objet de scholies fort étudiées ; quelle que soit la valeur de ces explications, elles devaient donner une vie singulière aux cours du maître. Nous voyons en outre qu'il n'hésitait jamais à faire appel à l'archéologie pour l'illustration des textes ; il renvoyait ses élèves aux monuments qui les entouraient et dans lesquels se réchauffait leur enthousiasme pour la vieille Rome. On comprend que l'enseignement de Pomponius soit resté fameux et qu'il ait laissé des traces durables. Ses manuscrits montrent quel soin il y apportait, à quelles sources il savait le puiser, et quel intérêt il y aurait peut-être encore à recourir à ces *schedae* oubliées.

Qui voudra connaître à fond la science et les méthodes de Pomponius Laetus devra examiner encore quelques autres volumes,

1. Dans ce ms., le texte est établi ; il n'y a presque point de variantes marginales. Au f. 142, Pomponius dit qu'un feuillet manquait dans le ms. qu'il a copié ; il en laisse un en blanc dans son texte.

2. Par exemple, ff. 73 sqq. et le long passage du f. 7, inspiré de Quintilien, sur les pieds métriques employés par Cicéron.

3. Cf. toute l'illustration du 3415, avec le texte, la note sur les *Tropea Drusi* (3333, f. 139), etc.

manuscrits ou éditions, que je vais indiquer. On sait que le 3394 < M. L. 83 >¹ contient les *Regiones*, rédaction autographe de Pomponius, étudiée et publiée par M. de Rossi². Le 3191 < M. L. 191 >, qui a les *Regiones* avec le nom de Publius Victor, a été rapproché du précédent manuscrit³; mais, s'il a appartenu à Pomponius, il n'est pas de son écriture et l'attribution d'Orsini doit être regardée comme inexacte. Toutefois, par certains côtés extérieurs, le volume indique bien les préoccupations néo-païennes du temps : le texte est dédié *Iovi vetustissimo*; le frontispice, assez grossièrement dessiné, est un petit autel antique avec une inscription d'offrande à Jupiter⁴; au verso, quatre vers caractéristiques expriment énergiquement le mépris porté à la Rome nouvelle au nom de l'antiquité idéale des humanistes. Voici ces deux distiques, qui semblent un écho des Rienzi (1347) et des Stefano Porcari (1453) :

Roma vetus veteres dum te rexere Quirites,
Nec bonus immunis nec malus unus erat.
Extinctis patribus successit prava iuventus,
Cuius consiliis debilitata ruis.

Le *De officiis* 4609 < M. L. 64 >⁵, écrit en 1440, est annoté par Pomponius; sur les gardes il a mis, entre autres choses, une table de prononciation des diphtongues grecques, et aux derniers feuillets une table alphabétique des matières. N'oublions pas

1. 47 ff. pap. (Léon XIII). Les *Regiones* sont suivies de fragments de Frontin, Rufus Festus, Censorinus, etc. Autographe de Laetus jusqu'au f. 42. Puis vient un éloge funèbre de Girolamo Altieri, écrit par un élève de Pomponius (ff. 43-47). A la dernière page, le jeune copiste a écrit : *Pomponi, pater optime, feci quod potui et ea celeritate ut ne postea quidem relegerim; quare cum ego discipuli, tu praeceptoris officium age*. Plus bas : *Remitte quanto citius tanto melius*. Au-dessous, en ligne verticale, Pomponius a répondu : *Omnia circumsice et eleganter*.

2. *Studi e doc. di storia e diritto*, année 1882, pp. 74-86; cf. Ulrichs, *Cod. Urbis Romae topogr.*, p. 30, Jordan, *Hermes*, II, pp. 414 sqq. et *Topogr.*, p. 303.

3. 13 ff. pap. (Pie VI); pagin. plus anc. effacée : le f. de garde était numéroté 15, le f. 1, 16, et ainsi de suite jusqu'au f. 13 numéroté 28. M. de Rossi, l. c., p. 66, a déjà observé que le ms. n'est pas autographe. M. Forcella le décrit avec deux erreurs; il le place au xvi^e siècle et le fait venir du cardinal (?) Fulvio Orsini (*Catal. dei manoscritti relat. alla storia di Roma*, t. I, p. 20).

4. *Iovi antiquiss. | opusculum in | quo omnia urbis | romae memoria | digna inscribū | tur et praeser | tim ea tempesta | te qua magis | florebat | foeliciter | incipit*.

5. 152 ff. pap. (Pie IX). Souscription : *Ferrariae XV Kal. Iulias Franciscus Alcardus transcripsi 1440*.

un autre manuscrit de Cicéron, d'un grand format et très élégant, le 3238 < M. L. 109 >¹, contenant le *Brutus*, l'*Orator* et le *De Oratore*; il porte aux premières pages quelques notes où je reconnais la main de l'humaniste; mais l'ensemble des corrections et des leçons qu'on y trouve, quoique du même temps, ne saurait lui être attribué². Aucun de nos volumes ne paraît se rattacher au voyage de Pomponius en Allemagne, qu'atteste son biographe Sabellico et qu'il aurait fait, sur l'ordre d'Alexandre VI, pour rechercher des textes anciens³.

Parmi les éditions imprimées annotées par Pomponius Laetus, outre le Tacite mentionné plus haut⁴, j'en ai pu retrouver deux autres⁵. Le Salluste vénitien de 1481, coté au Vatican *Inc.* 359 < I. L. 19 >, est précédé de quatre pages contenant une dissertation de Pomponius en beau latin sur les historiens de l'antiquité; aux marges du texte, il a jeté des notes et des variantes qui paraissent intéressantes⁶. L'édition sans date du *Panegyrique* de Pline le jeune et de onze autres panégyriques, dédiée par Francesco de Pouzzoles à Jacopo Antiquario, porte aussi des notes et des corrections de Laetus; c'est l'*Inc.* 1215 < I. L. 127 >⁷. A la fin sont imprimés la vie d'Agricola et ce qu'on possédait

1. 204 ff. parch. (Pie IX); lettres ornées; xv^e siècle. Imitation de l'ancienne minuscule. F. 1, *Brutus*, f. 45, *Orator*; f. 77, *De Oratore*.

2. J'établirai, au chapitre suivant, la possession du *Mediceus* de Virgile par Pomponius Laetus, et je vais rappeler dans celui-ci ses fragments de Festus. Nous avons trace de quelques autres mss. de sa collection. Giambattista Pio (*Pius*) dit, dans la préface à son Lucrèce (Bologne, 1511), s'être servi, entre autres mss. de ce poète, d'un *codex Pomponii Romani*. Cf. Munro, 4^e éd. de Lucrèce, 1886, Cambridge, p. 4. L'index de la bibliothèque Altieri signale un ms. coté V. F. 8, qui pourrait provenir du même savant : « *P. Laeti compendium historiae ab interitu Gordiani. Sta con Sexti Rufi epitome.* » (Blume, *Bibliotheca libr. mstorum italica*, Göttingue, 1834, p. 163.)

3. Cf. Müntz et Fabre, *l. c.*, p. 311. Zavarranoni, qui mentionne le fait, donne toute l'ancienne bibliographie sur Pomponius, *Bibliotheca Calabra*, Naples, 1753, pp. 59 sqq.

4. V. p. 203.

5. Il reste à retrouver : la traduction imprimée d'Hérodien, par Politien < I. L. 126 >, où les notes de Pomponius, selon Rainaldi, qui les a vues, sont de peu d'importance, — une édition des grammairiens latins (cf. ma note sous le n° 125 de l'Inventaire), — et deux volumes d'éphémérides pour lesquels l'attribution d'Orsini à la bibliothèque de Laetus paraît plus que douteuse (cf. ma note sous les n°s 120 et 121).

6. Beaucoup de leçons manquent à l'édition critique de Dietsch. On trouve une autre main d'annotateur, celle qui a écrit à la fin une épigramme *Ad Pomponium*.

7. La rognure nouvelle a mutilé les notes de Laetus. Aux ff. 113 et 114, il avait transcrit deux grandes inscriptions relatives à Maximien.

alors du *Satyricon*; l'enthousiaste humaniste paraît n'avoir étudié, dans ce dernier ouvrage, que le grand panégyrique de Rome mis dans la bouche d'Eumolpe; c'est le seul passage de Pétrone qui soit corrigé et annoté.

Ce que Pomponius fut à Rome, le représentant le plus autorisé de la science de l'antiquité, ANGE POLITIEN le fut à Florence dans le même temps, et d'une manière moins exclusive. Les deux littératures lui furent également familières. Beaucoup de ses livres, comme on sait, sont restés dans sa ville d'adoption¹. Quelques autres sont allés chez Orsini et ont subi des fortunes diverses. L'un de ses manuscrits autographes non signalés jusqu'à présent est une sorte d'anthologie d'épigrammes grecques, qu'il avait réunie pour son usage, et qui forme aujourd'hui au Vatican le Gr. 1373 < M. G. 72 >². En haut de la première page est le double ex-libris bien connu : *Ang. Politiani et amicorum*. Ἀγγέλου Πωλιτιανού καὶ τῶν φίλων. Les pièces ont été recueillies à diverses époques par l'illustre humaniste; la plupart sont antiques; il y en a quelques-unes de Politien lui-même ou de ses amis, parmi lesquelles l'épigramme d'Andronic Calliste sur le livre de Bessarion *De calumniatore Platonis* (f. 4), un distique de Bessarion sur son propre tombeau (f. 5), une épigramme de Politien traduite en grec par Calliste (f. 26), etc. L'ensemble de ce recueil est intéressant³.

Parmi les manuscrits latins de Politien, la traduction des deuxième et troisième livres de l'*Iliade*, dédiée à Laurent le Magnifique, a été acquise par Orsini en 1574, comme sa corres-

1. Sur ces livres, et particulièrement le *Térence*, v. Bandini, *pass.* et *Cat. codd. lat. bibl. Mediceae-Laurentianae*, t. II, col. 264. Sur l'exemplaire de l'édition princeps des *Silves* de Stace, annoté par Politien d'après le ms. de Poggio, et qui est à la bibliothèque Corsini, à Rome, cf. l'édition des *Silves* de M. Baehrens, Leipzig, 1876, p. 1, et surtout Enea Piccolomini, *Intorno alle condiz. ed alle vic. della libr. Medic. privata*, Florence, 1875. L'index de cet important travail renvoie à beaucoup de renseignements sur les livres de Politien restés à Florence. La note de la p. 96 en mentionne plusieurs, et, aux pp. 106-108, est reproduit (après Bossi et Bonafous) le petit inventaire de 35 mss. ayant appartenu à Politien, qui ont été choisis en 1495 pour la bibliothèque des Médicis. Aucune de ces indications ne fait double emploi avec les nôtres.

2. 63 ff. pap. rel. ant. à la rose d'Orsini. Sur la garde est une ancienne cote avec N° XXV. Timbre de la Bibl. Nationale.

3. Sur Politien, je n'ai pas besoin de renvoyer aux publications du savant qui connaît le mieux les détails du sujet, M. Isidoro Del Lungo. Je rappelle seulement ici l'une d'elles, *Prose volgari inedite e poesie latine e greche...* di Angelo Ambrogini Poliziano, racc. e ill. da I. D. L., Florence, 1867; il est à regretter que notre ms. n'y ait pas été utilisé.

pondance l'atteste¹. Elle est contenue dans le 3298 < M. L. 153 >². On savait, par Politien lui-même, qu'il avait fait dans sa jeunesse un travail de ce genre, mais on le croyait perdu, quand Angelo Mai en retrouva la première partie dans notre manuscrit et le publia. Il l'a fait précéder d'une préface assez nourrie pour qu'on m'excuse de ne pas revenir sur ce sujet connu³. Il a imprimé également le livre III et le livre V de la même traduction, d'après le 3617, qu'il dit venir d'Orsini comme le précédent⁴. Ce manuscrit est autographe, mais sur papier et moins soigné que le 3298. Je ne le trouve point marqué à l'Inventaire : en revanche, nous lisons dans notre document, sous le n° 155, la description suivante : *Politiani varia poemata di mano sua in papiro, in-4° foglio, et coperto di cremisino*; de plus, nous savons qu'Orsini acquit de Torquato Bembo, en 1581, un autographe de Politien dédié à Laurent de Médicis⁵, qui est évidemment notre M. L. 155. Comme le 3617 débute par une dédicace à Laurent et que les indications de matière et de format se rapportent assez bien au 155, j'étais d'abord tenté de croire qu'on pouvait identifier ces manuscrits. Mais le caractère de la reliure s'y oppose, et il n'est pas vraisemblable de supposer qu'Orsini aurait décrit sous le titre de *Varia poemata* la seconde partie de la traduction de l'*Iliade*. On devra donc continuer à chercher le n° 155, qui du reste n'est pas entré au Vatican en 1602⁶.

1. *Ambros. D. 422 inf.* Lettre d'Orsini à Pinelli du 9 juillet 1574 : « M'è capitato alle mani un libretto saporile del Politiano, che è la tradottione in verso hexametro del secondo et terzo libro di Homero, et è l'originale istesso. »

2. 33 ff. parch., rel. ant. bois et cuir rouge à la rose d'Orsini. Timbres de la Bibl. Nationale. Quelques sommaires, notes, rapprochements historiques, dans les marges ; en beaucoup d'endroits, Politien a gratté le parchemin et récrit soit des mots, soit des vers entiers ; ces retouches sont grossières et me font croire que l'exemplaire n'a peut-être pas été offert à Laurent. bien qu'il porte en tête l'épître dédicatoire. Sur la garde, en capitale : *ILIADOS NOSTRE II ET III.*

3. *Spicilegium rom.*, t. II, Rome, 1839, pp. v sqq., et dans la publication ci-dessus de M. I. del Lungo, p. xxxiv.

4. 51 ff. pap. non numér. (A été à la Bibliothèque de Paris ; cf. ma notice p. 128, et la *Recensio*, p. 96.) Simple couverture de parchemin. Sur une carte collée au parch. on lit : *Homeri Iliados iij et v^o liber ab Ant. Pol. in lat. conversus*. 37. Au-dessus, sur le parch. : *Iliados nostrae lib. III et V liber*. Cette dernière note, qui est originale, indique bien que la couverture est ancienne. Aucune trace de possession par Orsini.

5. Cf. la lettre XVI de l'Append. II.

6. Il manque au récolement de Rainaldi. — Dans le ms. indiqué p. 161, n° 2, on voit au f. 87 v° que Ridolfi possédait : *In cassa 22. N° 112. A.*

Il faut joindre à nos précieux originaux d'Ange Politien le 3442 < M. L. 226 >, qui lui a seulement appartenu. C'est l'apocryphe longtemps connu sous le nom de Lucius Fenes-tella. Le nom de l'auteur a été coupé sur le titre, qui est réduit à celui-ci : ...*de Romanorum magistratibus feliciter incipit*; il a aussi disparu un nom de lieu de la souscription : *Expletum... die viii^o mensis novembris mccccclxx^o de mane hora xviij^a*. Nous sommes en présence d'un fait curieux qui se rattache très probablement à la falsification¹. En haut de la troisième page est l'ex-libris : *Ang. Politiani καὶ τῶν φίλων*, et au bas, un écusson assez grossier.

Pour montrer le prix qu'il y attache, Orsini catalogue le Virgile de Politien en tête de ses imprimés latins, < I. L. 1 >. Cet incunable, pris à la Vaticane en 1797, est demeuré à la Bibliothèque Nationale de Paris, où personne ne l'a signalé et où il porte, parmi les livres imprimés de la Réserve, la cote Y + 808. A. a, *in-folio*². C'est la seconde édition de Virgile, celle qu'ont imprimée à Rome Sweynheim et Pannartz; en tête du premier feuillet de garde, on lit : *Angeli Politiani et amicorum*. Ἀγγέλου τοῦ Πωλιτιανοῦ κτήμα καὶ τῶν φίλων³. A ce livre se rattache un intéressant problème de l'histoire de la philologie.

Politiani liber annotationem diversarum... Cop. in perg. in foglio. C'est peut-être un autre autographe à chercher.

1. 35 ff. pap. Au bas de la première page, écusson : D'azur à un chevron renversé d'or, accompagné de 6 étoiles de même, 3 en chef et 3 en pointe; je n'ai pu savoir si ce sont là les armes de Politien. A la garde est la note de l'inventaire : *Antonio Lusco de sacerdotibus et mag. che va stampando sotto nome di Fenestella, tocco dal Politiano. Ful. Urs.* — La première impression est de Milan, 1477. Sur les auteurs qui ont traité la question de Fenestella, cf. G. Voigt, *Die Wiederbeleb. des class. Alterth.*, t. II, p. 39. On s'accorde à attribuer ce traité à Andrea Fiocco, secrétaire d'Eugène IV, et à lui enlever la responsabilité du faux. Mais voici qu'Orsini prononce le nom d'un autre secrétaire pontifical du même temps et à qui les indices tirés du texte et de la dédicace conviennent également, Antonio Loschi (*Luscius* + 1441) : à mon avis cependant, le témoignage de Flavio Biondo en faveur de Fiocco a plus de poids que celui d'Orsini en faveur de Loschi. Ajoutons que le consciencieux travail du biographe de Loschi ne fait aucune allusion à une attribution de ce genre. (Giov. da Schio, *Sulla vita e sugli scritti di A. Loschi*, Padoue, 1858.)

2. On trouve encore la cote n° 3, et deux chiffres correspondant à d'anciens classements de la Vaticane (2466 et 10885), comme en portent tous nos imprimés; la note d'Orsini est également conservée. Timbre de la Bibl. Impériale.

3. L'ex-libris latin est reproduit en tête du *Culex*, après les pièces liminaires (dédicace d'Andrea d'Aleria à Paul II, lettre à Pomponius Infortunatus [Lastus], tables, etc.) L'ex-libris grec se retrouve en tête des *Bucoliques*,

Orsini dit s'être servi, en publiant Philargyrius, en 1587, d'un *codex* dont les marges portaient des scholies écrites de la main de Politien¹. Ce manuscrit, a-t-on supposé, n'a fourni à Fulvio que les scholies sur les *Bucoliques* et il devait avoir le titre donné par Orsini : *Iunius Philargyrius in bucolica Virgilii ad Valentinianum*. Mais il n'a été vu par personne : M. Keil l'a cherché en vain, et M. Thilo n'a pas été plus heureux². La recherche, il est vrai, a perdu toute utilité philologique depuis que ce dernier savant a retrouvé le manuscrit de la Laurentienne dont Politien a tiré ses scholies de Philargyrius. Toutefois, il n'est pas sans intérêt d'identifier, comme nous pouvons le faire aujourd'hui, le texte de Politien avec le Virgile de la Bibliothèque Nationale. On lit en effet, parmi les scholies manuscrites de la première page, le titre qu'Orsini a imprimé, et toutes celles qui sont précédées de la mention de Philargyrius se retrouvent dans la publication de 1587. Orsini a égaré les chercheurs par le mot *codex* qui, dans sa bouche, a un sens beaucoup plus large que le mot *manuscrit* et désigne souvent des imprimés annotés. On aurait pu chercher longtemps encore le manuscrit écrit ou scholié par Politien, sans les conditions spéciales qui ont favorisé notre travail³.

Ce volume, acquis par Orsini en 1567⁴, est certainement l'un des plus précieux livres annotés du xv^e siècle. Il est extrêmement instructif sur la manière dont on comprenait alors l'exégèse du texte de Virgile. Pour les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, les marges sont couvertes de l'écriture, souvent très fine et très serrée, de Politien, qui est revenu bien des fois sur la même page. L'*Enéide* a des notes plus rares ; les *Catalecta* et les *Priapea* n'en ont presque aucune⁵. Dans les *Bucoliques* seules, on trouve cités,

sur une page à grand frontispice orné avec le T initial d'or et au bas la place vide d'un écusson. Des lettres d'or figurent en tête des *Géorgiques* (f. 30 v^o) et de l'*Enéide* (f. 60 v^o).

1. Voir le passage de la préface des *Notae ad Catonem*, cité plus haut, p. 52, note 3. Pour la partie des scholies sur les *Géorgiques*, cf. p. 196.

2. V. les renvois p. 196, note 2.

3. C'est M. Léopold Delisle qui m'a appris l'existence de ce volume dans la bibliothèque qu'il connaît si bien.

4. V. p. 82. Les personnes qui peuvent s'intéresser à cette question trouveront des détails nouveaux dans les lettres d'Orsini à Vettori indiquées dans la note².

5. Dans les trois pages blanches qui précèdent les *Bucoliques*, Politien a transcrit un long passage de Valérius Probus et réuni tous les jugements et témoignages qu'il a pu trouver dans les auteurs anciens sur l'œuvre

outre Philargyrius, les auteurs suivants : Nonius Marcellus (indiqué *N. M.*), Servius, Macrobe, Columelle, Probus, Donat, Priscien, Porphyryon, Acron, Aulu-Gelle, Varron, Cicéron, César, Pline, Suétone, Vopiscus; en grec, Plutarque, Pausanias, Alexandre d'Aphrodise. Il y a des rapprochements avec Plaute, Horace, Juvénal, Perse, Martial, Calpurnius, Catulle, Ovide, etc., avec Aratus, Théognis, Sophocle et Théocrite¹. Dans l'*Enéide*, les passages, souvent très longs, cités en marge sont pris à Hésiode, à Apollonius, à Euripide, surtout à Homère. Politien n'ignore pas non plus les emprunts de Virgile à Ennius, à Névius, à Lucrèce, etc. Il a fait déjà, avant Orsini, un véritable *Virgilius illustratus*, et l'on reste confondu de l'immense lecture de l'humaniste florentin et du profit qu'avait su en tirer son puissant et lumineux esprit. Il semble avoir attaché de la valeur à plusieurs de ses scholies; il les a marquées du mot *Ang.*, qui désigne évidemment des observations personnelles ou des rapprochements qu'il avait eu quelque satisfaction à trouver lui-même. Cette annotation si étendue et si variée est un beau témoignage de l'amour de Politien pour Virgile et un monument, important à plus d'un titre, des études virgiliennes au xv^e siècle².

Il y a parmi les livres d'Orsini un manuscrit qui a une importance considérable pour la bibliothèque de Politien. Comme la question intéresse plusieurs des personnages dont il est souvent parlé dans ce livre, on me permettra de ne pas abréger ici mes observations³. Il n'est parvenu aux érudits de la Renaissance qu'un seul manuscrit de Festus, le même qui est aujourd'hui coté à la bibliothèque de Naples IV. A. 3. Il est sur deux colonnes, comme on sait; la colonne de droite de chaque recto

de Virgile. On les reconnaîtra facilement; il cite Macrobe, Quintilien, Horace, Martial, Properce, Pline, Tacite (*Dialogus*), Sidoine Apollinaire, Christodore.

1. On rencontre sans cesse : *Theo. in thalysiis, in cyclope*, etc. On voit que Politien connaissait aussi bien Théocrite que Virgile et, en général, les auteurs grecs que les auteurs latins.

2. Le spécimen d'écriture grecque et latine de Politien, qui est à nos planches le n° VI, offre précisément un exemple, peu intéressant il est vrai, des annotations précédées de l'indication *Ang.* Le rapprochement est avec es vers 790 sqq. du livre IX de l'*Enéide*; sur l'autre marge, Politien n'a pas oublié le rapprochement avec Lucrèce : *Asper acerba tuens immani corpore serpens*. Tiré du f. 155 v°.

3. Elles ont été données déjà, un peu moins complètes, dans la *Revue de Philologie*, année 1886, X, pp. 145-148.

et celle de gauche de chaque verso ont été en grande partie dévorées par le feu. Otfried Müller a constaté que le manuscrit primitif avait seize quaternions, et que, dans l'état où on l'a vu pour la première fois, au xv^e siècle, il avait encore les quaternions VIII à XVI¹. Les quaternions IX et XI à XV sont seuls conservés et forment le manuscrit de Naples. C'est cette partie qui se trouvait dans la bibliothèque du cardinal Ranuccio Farnèse, en 1559, époque où Agustin l'a publiée à Venise². Orsini en a donné en 1581, à Rome, une édition célèbre³. Il y a joint, d'après une copie, quelques fragments que le poète Marulle, dit-il, avait donnés à Pomponius Laetus et qui provenaient du même manuscrit⁴. O. Müller a justement observé que ces « *schedae Laeti* » complètent le fragment Farnésien et reproduisent les quaternions VIII, X et XVI du manuscrit primitif.

Précisons les renseignements qu'on a sur ce manuscrit : on ne sait rien de sûr à son sujet avant 1485⁵. A cette date, Ange

1. Dans sa grande édition de Festus, donnée à Leipzig en 1839; v. spécialement les pp. II-VII de l'introduction.

2. V. plus haut, pp. 44 et 60. — Le ms. provenait du cardinal Silvio. Agustin dit en effet : « Habuimus... hoc monumentum antiquitatis ex locupletissima bibliotheca amplissimi viri Rainutii Farnesii cardinalis, cui propter singularem bonarum literarum amorem, ingeniumque praeclarum atque in utraque lingua maximos progressus et non vulgarem eruditionem a Michaelae Silvio cardinali ex testamento relictum est. » Cf. la note de l'Appendice V.

3. V. pp. 44-45.

4. La copie sur laquelle Orsini imprimait ces fragments, et où l'on n'avait pas tenu compte des colonnes rongées par le feu, avait été faite sur le manuscrit de Pomponius. C'est ainsi, du moins, que je traduis cette phrase de la préface de 1581 : « Quas autem nos edidimus, sunt illae quidem e doctissimi viri [*Laeti*] exscriptae chirographo... » (Cf. au contraire O. Müller, *l. c.*, p. VII; Mommsen, *l. c.*, p. 60). — Je n'ai pas le loisir de vérifier si le 3369 ne serait pas par hasard cette copie sur laquelle Orsini fit son édition; ce manuscrit, non encore signalé, dont l'écriture est un peu postérieure au temps de Laetus, contient à partir du f. 99 les « *schedae Laeti* », et je puis assurer qu'il appartenait à Orsini. — Le 3369 < M. L. 65 > a 24 ff. prélim. non numérotés contenant l'index alphab., plus 157 ff. de beau parchemin; rel. ant. estampée, frontisp. orné. F. 1, *Excerpta* du prêtre Paul (*Augustus locus...*); f. 99, Festus, quat. VIII (*Manubiae Iovis...*). Une autre main que celle du copiste a dressé l'index alphabétique, fait quelques corrections au texte et ajouté des mots en marge; au f. de garde final est un fragment de Columelle. Le déchiffrement a été partout très incomplet.

5. On répète que le ms. avait été apporté d'Illyrie par Manilius Rhallès : le ms., en 1485, était entre les mains de ce grec, rien de plus. Quant à la provenance d'Illyrie, elle est attestée par Agustin et Orsini d'après un auteur contemporain de Politien, Giambattista Pio, qui n'est malheureusement pas tout à fait exact en parlant de Festus (O. Müller, *l. c.*, p. II, note 2). On a fait peut-être une confusion entre Manilius Rhallès et Marulle, fort liés, suivant Hodius. (*De graecis illustr.*, Londres, 1742, p. 291). Mais il ne me

Politien le voit dans son voyage à Rome : il est alors en deux parties, l'une chez Manilius Rhallès, l'autre, moins considérable, chez Pomponius Laetus qui en avait gardé quelques pages (*pagellas retinuerat*). Politien prend copie du tout¹. — Au xvi^e siècle, quand la seconde partie était déjà perdue, Piero Vettori, dans une boutique de livres de Florence, rencontre des fragments de Festus ; il reconnaît la main de Politien et les achète. La copie du grand humaniste avait été très rapide, d'un caractère fort menu, les mots écrits souvent en abrégé². Malgré la difficulté qu'il eut pour la lire, Vettori put s'en servir et il en tira des leçons assez nombreuses qu'il mit en marge d'une édition Aldine de 1513 qui lui appartenait. On retrouve le volume ainsi annoté à la bibliothèque de Munich, parmi les livres de Vettori, coté V. B. 86. O. Müller l'a signalé, mais M. Mommsen est le premier à l'avoir utilisé³.

Les leçons prises par Vettori parlent seulement du commen-

semble pas qu'on puisse tirer des textes autre chose que ceci : le ms. a peut-être été apporté d'Illyrie, Rhallès l'a possédé, Marulle en aurait offert des *schedae* à Laetus. — Un autre fait qui pourra peut-être apporter quelque lumière, c'est l'édition de Festus, donnée à Rome, en 1475, par *Manilius Romanus* et précédée d'une lettre-dédicace de quatorze lignes à Pomponius Laetus. V. [Audiffredi], *Catalogus historico-criticus Roman. edit.*... Rome, 1783, p. 198 ; cf. p. 222. C'est évidemment Rhallès.

1. Politien, *Opera omnia*, Bâle, 1553, p. 284. (*Miscell. LXXIII*) : « Ostendit mihi Romae abhinc quadriennium Manilius Rallus, Graecus homo sed latinis litteris apprime excultus, fragmentum quoddam Sex. Pompeii Festi, nam [Müller à tort : non] ita erat in titulo, sanequam vetustum, sed pleraque mutilatum praerosumque a muribus... » [Politien dit avoir pu faire alors la différence avec le mauvais abrégé en circulation, celui du prêtre Paul]. « Nonnullas quoque ex eodem fragmento Pomponius Laetus, vir antiquitatis et literarum bonarum consultissimus, sibi pagellas retinuerat, quas itidem legendas mihi describendasque dedit. »

2. Vettori, *Variae lectiones*, l. XVII, 2 : « Cum supra ipse affirmarim me librum habere Sex. Pompeii exscriptum de antiquissimo exemplari, totam rem accuratius, ut fides eius auctoritasque augeatur, commemorare volo. Angelus Politianus in LXXIII capite Miscellaneorum narrat se Romae accepisse a Manilio Rallo fragmentum quoddam Sex. Pompeii sanequam vetustum, nonnullasque itidem pagellas eiusdem exemplaris a Pomponio Laeto, quae omnia, ut ostendit illic, cum descripsisset, paucis abhinc annis ego incidi in adversaria quaedam ipsius in taberna libraria, quibus continebantur etiam hae reliquiae Festi, atque emi, manu Politiani cognita. Tanta tamen ille celeritate in scribendo usus fuerat litterisque adeo minutis, ac saepe etiam per notas totis vocibus indicatis, quod suum propriumque hominis erat, cum huiusmodi aliquid quod ipsius tantum usibus serviret in commentariis adnotaret, ut vix intelligi possint. » (Cf. l. XVIII, 7.) Tout ce témoignage est curieux sur Politien.

3. Dans son importante édition partielle de Festus : *Festi codicis quaternionem XVI* (*Abhandl. der kön. Akad. der Wiss. zu Berlin*, 1864, pp. 57-86).

cement du quaternion XI et vont jusqu'à la fin du quaternion XVI, ce qui laisse supposer que la copie de Politien, parvenue à Vettori, ne comprenait pas le commencement du fragment de Festus. La plus grande partie de ces leçons est du reste sans utilité, puisque nous avons le manuscrit original jusqu'au quaternion XV; mais il n'en est pas de même pour celles du quaternion XVI, dont l'original est perdu. M. Mommsen attache justement du prix au texte de Politien et il s'appuie sur sa mauvaise écriture présumée et l'insuffisance du déchiffrement de Vettori pour conclure que le silence de celui-ci n'indique rien sur ce que lisait Politien.

Il y avait donc quelque intérêt à retrouver la copie de celui-ci. J'ai pu l'identifier avec le 3368 < M. L. 223 >, qui n'a pas été signalé par les éditeurs de Festus et qui correspond à la petite description de l'Inventaire ¹. Il a perdu la garde où se trouvaient répétées les indications d'Orsini; mais la main de Politien n'est pas douteuse. Les autographes que je connaissais de lui m'avaient habitué à une écriture plus régulière et plus précise que celle de notre manuscrit; celui-ci est d'une main extrêmement fine et courante, qui déroutait au premier abord mes souvenirs; les titres d'articles transportés à la marge, écrits un peu plus gros et un peu plus posément, permettent d'identifier l'écriture: c'est tout à fait celle qu'on trouve sur le Virgile annoté dont il a été question. En vérité, Vettori a fait du manuscrit une description fort exacte: Politien a écrit très vite, laissant beaucoup de blancs, transcrivant des groupes de lettres souvent fort étendus sans se donner le loisir de les comprendre; aucun déchiffrement de texte de la Renaissance n'offre une meilleure occasion de se fatiguer les yeux. Les philologues qui s'intéressent au quaternion XVI devront pourtant y recourir et je leur laisse le soin d'examiner le parti qu'ils en pourront tirer.

Le manuscrit, dans son état actuel, compte 17 feuillets de papier. Il s'ouvre précisément avec les premiers mots du quaternion XI (*est cum ait cum magistratus*) et va jusqu'à la fin du quaternion XVI; le texte de celui-ci commence au recto du feuillet 16. Ce sont bien les feuillets possédés par Vettori; mais

1. *Festo Pompeo scritto di mano del Politiano in papiro, in-4°*. Rel. mod. sans armes. En tête: *Ex fragmento Festi Pompeii*. Le premier mot porté en marge est *Perihodos*, le dernier *Vindiciae*.

sa trouvaille n'a peut-être porté que sur la dernière partie de la copie de Politien¹; celui-ci semble indiquer qu'il avait copié tout ce qui existait de Festus à Rome (*itidem... describendas*); de plus, au bas des pages de notre manuscrit est une pagination ancienne qui va de 13 à 29 et paraît prouver que la copie d'Ange Politien était plus étendue que ce que nous en retrouvons². Quant à la transmission du fragment à Orsini, nous sommes en mesure d'en fixer la date : dans une lettre du 15 janvier 1580, le romain remercie Vettori de l'envoi que celui-ci vient de lui faire d'un autographe de Politien, qui est évidemment le nôtre. On constate, par le même document, que les leçons de Politien ont été, dans une certaine mesure, utilisées par Orsini pour son texte de 1581³.

En quittant la bibliothèque de Politien, nous rencontrons une autre collection florentine très connue, celle des Gaddi⁴. On se demandera comment Orsini a pu en avoir plusieurs volumes. Mais nous trouvons notre savant en correspondance avec Niccolò Gaddi, à qui il offrait des marbres antiques⁵. Cette correspondance est constatée pour les années 1572 et 1575, précisé-

1. M. Mommsen (*l. c.*, p. 59) avait conclu du témoignage de l'Aldine annotée par Vettori, que Politien avait pris copie des seuls quaternions XI-XVI. — A quelle époque remonte l'acquisition de Vettori ? Evidemment avant 1553, puisqu'il cite plusieurs fois la copie de Politien aux premiers livres de ses *Variae lectiones*, dont la 1^{re} éd. est de Florence, 1553.

2. Je dois signaler sous le n° 66 de l'Inventaire un autre *Festo Pompeio non epitomato scritto di mano del Politiano*. Comme ce numéro n'est pas porté présent sur l'inventaire d'entrée de Rainaldi, et que je n'ai pu en trouver trace, je suis porté à croire à une erreur d'Orsini; dans mon hypothèse, justifiée par d'autres exemples, il ferait double emploi avec le 223. — Il y a à la Bibliothèque Nat. de Paris un Festus incunabile signalé par M. Thewrewk de Ponor dans les *Mélanges Graux*, p. 669 (Rès. Y 553 A.) et relié sous Louis XIV; il contient à la fin 32 pages manuscrites intitulées : *Haec sunt fragmenta quaedam Pompei Festi ex vetusto codice collecta*. L'écriture est bien d'une main italienne du xv^e siècle, mais je ne la connais pas.

3. British Mus., *Add. ms.* 10270, f. 36. La lettre sera intégralement publiée, ainsi que plusieurs autres intéressant Festus, dans la *Correspondance de P. Vettori et C. Sigonio avec F. Orsini*.

4. Voir la préface de Bandini au t. IV du Catalogue des mss. latins de la Laurentienne, et [Anziani] *Della Bibl. Mediceo-Laurenziana*, Florence, 1872, p. 18. Si je mentionne parmi les collections du xv^e siècle celle du plus célèbre lettré du nom de Gaddi, Giovanni, doyen de la chambre apostolique, mort en 1542, c'est qu'on peut supposer qu'il tenait de famille une part de ses manuscrits.

5. Par l'intermédiaire de Giampiero Giampieri et de l'architecte Gianantonio Dosi (Bottari, *Lett. pittoriche*, éd. de Milan, 1822, t. III, pp. 295, 296, 314).

ment à l'époque où il s'occupait activement de former sa collection de manuscrits; le noble florentin dut sans doute lui en donner quelques-uns en échange de ses présents artistiques. Trois de nos numéros proviennent en effet de Giovanni Gaddi et portent dans le haut de leur première page la signature : *Ioannis Gaddj*. L'un d'eux, le Paul Orose 3340 < M. L. 30 >, était un des plus beaux échantillons de paléographie lombarde que possédât Orsini. L'écriture est du xi-xii^e siècle et ses 28 premiers feuillets ont les marges couvertes de dessins à la plume représentant les scènes de la chronique avec les costumes du xi^e siècle. Fulvio en fait un manuscrit « di 600 anni »; c'est son exagération ordinaire¹. Le 3292 < M. L. 58 > porte des scholies de Gaddi lui-même et de plusieurs autres mains; il contient, en deux volumes distincts, les satires de Perse et les *Pontiques* d'Ovide, copiées en plusieurs fois au xii^e ou au xiii^e siècle². Le 3293 < M. L. 91 >, est seulement du xv^e siècle³: le *Liber medicinalis* de Serenus et Aratus en latin y sont accompagnés de quelques notes de peu de valeur⁴. Les livres acquis par Francesco Gaddi, fils d'Angelo, sont représentés par un fort beau Juvénal, le 3286 < M. L. 31 >⁵, d'une écriture lombarde du xi^e siècle, avec gloses et scholies contemporaines; la satire XI

1. 95 ff. parch. (Pie IX). Incomplet du commencement et de la fin.

2. 52 ff. parch. (Paul V). En tête: *Salurium victus unius diei. Io. Gaddj*; au feuillet de garde final: (n° 61°). — a) f. 1, Perse; b) f. 10, Ovide, sans annotations de Gaddi.

3. 64 ff. parch. (Pie VI). Trois mss. entièrement distincts: a) f. 1, Serenus (sans titre); b) f. 29, *Germanici Aratea* (id.); c) f. 46, *Priapea*. Au v° du f. 64, Orsini a mis une note se rapportant seulement au ms. c: *Dono mihi dedit Ant. Maria Paccius*. Ce Pacci était un médecin de Rome, dont la bibliothèque fut en vente en 1573; en même temps que sa lettre du 29 novembre, Orsini en mandait l'index à Pinelli. Cf. *Ambros. D.* 422.

4. J'ai noté la signature de Giovanni Gaddi, en parcourant les armoires d'incunables de la Vaticane, sur une *Grammaire* de Gaza (Alde, 1495), qui avait encore l'ancienne cote 11805. Elle se retrouve sur deux volumes latins de la Bibliothèque de Naples (*IV. D.* 28, *IV. G.* 45), dont le second au moins, le *De finibus* de Cicéron, écrit en 1478, a peut-être appartenu à Orsini; un Virgile de la même bibliothèque (*IV. E.* 14) a l'ex-libris d'Alessandro Gaddi. Cf. le catalogue de Jannelli, pp. 132, 234, 155. — Pour les mss. de la Laurentienne, voir l'index du catalogue de Bandini; pour les mss. grecs qui sont à Paris, le passage de Boivin cité par M. Léopold Delisle. *Le cabinet des manuscrits*, t. I, p. 158.

5. 92 ff. parch. (Pie IX). Au recto du f. 65 finit le recueil primitif, sur le dernier vers de la satire X; au-dessous le mot *FINIS*; au verso commence la satire XI d'une écriture imitant l'ancienne. Au-dessous: *Est Francisci Angeli de Gaddis et amicorum benemeritorum*. Ce dernier mot est ajouté après coup par le propriétaire devenu méfiant.

a été ajoutée au xv^e siècle; les lettres initiales de la partie ancienne sont ornées de figures. Ce manuscrit a encore pour nous un autre prix : il vient du célèbre GIOVANNI AURISPA, comme l'indique au premier feuillet l'inscription : *Hic liber Aurispae est*. La main qui a tracé cet ex-libris se reconnaît dans certaines annotations récentes du manuscrit.

Un autre volume provenant d'Aurispae, suivant Orsini, le 3276 < M. L. 168 >, faisait partie de la bibliothèque d'Antonio Beccatelli, élève d'Aurispae et plus connu sous le nom de PANORMITA. C'est un Lucrèce écrit à Naples en 1442 et annoté par les deux savants. L'annotation a un caractère critique et offre des corrections au texte et des suppléments aux lacunes nombreuses de la copie, exécutée sans doute sur un exemplaire en mauvais état¹. Si nous y joignons le Plaute 3304 < M. L. 196 > de l'an 1449², nous aurons indiqué les seuls manuscrits datés ayant appartenu à Panormita, que nous ayons rencontrés. L'identification du second pourra avoir quelque intérêt pour l'histoire du texte de Plaute : on sait, en effet, qu'après la découverte du manuscrit du cardinal Giordano Orsini, le roi Alphonse de Naples fit faire une recension des vingt comédies désormais connues; ce texte, du reste fort arbitraire, fut établi par Panormita, et nous avons précisément dans le 3304 un texte de Plaute qui est postérieur de vingt ans à la découverte, et qui est revu et annoté par Panormita lui-même³. Ce recueil ne comprend d'ailleurs que les huit premières comédies.

1. 208 ff. pap. encarté de parch. (Paul V, Pie IX). Souscription : 1442. *menſe uno poſt captam Neapolim ab Alphonſo Rege invictiſſimo*. Ce ms. a été vu pour le texte par M. Munro, qui n'a fait aucune de nos observations; cf. sa 4^e édition de Lucrèce, Cambridge, 1886, p. 24. — Un autre ms. de Lucrèce, provenant, comme le précédent, du texte découvert par Poggio, se trouve dans notre collection. C'est le 3275 < M. L. 124 >: 142 ff. pap. (Paul V, Pie IX). Sur la garde : N^o 56. *Titus Lucretius*. Le texte est divisé çà et là par des titres partiels à l'encre rouge. C'est encore un autographe d'humaniste, avec annotations critiques, mais je n'en ai pas reconnu l'écriture.

2. 97 ff. parch. (Paul V, Pie IX). La souscription est auf. 96 vo, avec le fragment de Nigidius, etc. : 1449, *nono Kal. mart.* Gloses interlinéaires du copiste. Les annotations de Panormita sont quelques gloses latines ou italiennes, des *nota* et un petit nombre de leçons marquées *al* ou *l*. Lettres ornées; un frontispice [avec le portrait de Plaute et un écusson soutenu par deux anges (est-ce celui de la famille Corona ?)]. Un des ff. de garde porte un nom de propriétaire soigneusement gratté et au-dessous : *Iste Plautus est Pauli Franciscae Palavicini Apostolici Protonotarii et cet.* Ancienne notation : n^o 21.

3. Nous savons, par les lettres de Guarino de Vérone, que le ms. du car-

Le fameux humaniste avait dirigé à Naples l'exécution d'un certain nombre de manuscrits, contenant pour la plupart des textes classiques, et il avait pris lui-même la peine de faire quelques copies, dont je ne sache point qu'on ait parlé¹. La petite collection que j'ai pu reconstituer, avec l'aide de notre Inventaire, est assez considérable pour offrir quelque intérêt. Plusieurs volumes sont d'un même format moyen; ils offrent les mêmes signes extérieurs, les mêmes ornements en couleurs ou par hachures à la plume, et la main des scribes indique au premier coup d'œil la provenance napolitaine². On y trouve des corrections ou des sommaires de la main de Panormita; quelques signes qui lui sont familiers se rencontrent aux passages notables (z et N). Orsini n'indique pas tous les volumes venant de Panormita, mais je crois pouvoir affirmer cette origine au moins pour les suivants, tous manuscrits du xv^e siècle :

3270 < M. L. 165 >, Tibulle et le *Remedium* d'Ovide, rares notes de Panormita³. — 3273 < M. L. 164 >, Properce, entièrement autographe, avec la division en quatre livres et suivi d'une élégie du transcripteur⁴. — 3276 < M. L. 168 >, Lucrèce décrit

dinal Orsini, dont la découverte était annoncée par Poggio le 26 février 1429, resta entre les mains de Panormita, malgré les réclamations de Guarino, depuis 1434 jusqu'en 1443. Cf. Rem. Sabbadini, *Guarino Veronese e gli archetipi di Celso e Plauto*, Livourne, 1886, pp. 57-58. Sur la recension d'Alphonse le Magnanime, cf. Ritschl, *Opuscula*, Leipzig, 1868, t. II, pp. 1-34, et surtout la partie du travail de M. F. Ramorino cité ci-dessous, qui est intitulé : *Studii su Plauto di Antonio il Panormita*.

1. Le travail d'ensemble le plus complet sur Panormita est aujourd'hui celui de M. G. Voigt, au t. II de la *Wiederbelebung des class. Alterthums*, Berlin, 1881; mais celui qui intéresse le plus nos travaux est dû à M. Felice Ramorino, *Contributi alla storia biografica e critica di Ant. Beccatelli*, Palerme, 1883. Je l'ai lu dans l'*Archivio storico siciliano*, années VI (1881), pp. 432 sqq., VII (1883), pp. 213 sqq. L'auteur n'a eu connaissance d'aucun de nos mss., et les renseignements que nous apportons sont, par conséquent, tout à fait nouveaux. Puissent-ils engager le savant sicilien à donner bientôt un livre définitif sur son célèbre compatriote!

2. Un des scribes a laissé son nom à la fin du ms. 3401 : *Manu Virgilii Vrsuleorum*. Quelques-uns de ces volumes, qui sont en papier, ont un feuillet de parchemin encartant chaque cahier, pour donner plus de solidité à l'ensemble. Presque tous ont été reliés à nouveau sous Paul V.

3. 55 ff. pap. Gloses et scholies d'une autre main. Le rubricateur a fait suivre du mot *rubrica* le titre de chaque pièce, écrit en noir à côté, avec la mention *Rca*. Cf. le passage de Panormita cité par M. Ramorino, *Arch. stor. sic.*, VII, p. 238.

4. 83 ff. parch. Le récolement de 1602 remarque déjà qu'Orsini a indiqué

plus haut. — 3282 < M. L. 172 >, *Silves* de Stace, précédées d'une épigramme : *Panormita in statuum Statii*; le copiste a relevé en marge, avec le plus grand soin, tout ce qui touche Naples ou ses environs¹. — 3296 < M. L. 228 >, Martial, où l'on peut observer la même préoccupation; leçons marginales de première main; notes rares de Panormita². — 3300 < M. L. 171 >, Silius Italicus, avec un assez grand nombre de leçons; noms propres reportés à la marge par Panormita³. — 3304 < M. L. 196 >, Plaute décrit plus haut. — 3316 < M. L. 233 >, Acron; une partie des renvois et des leçons est du copiste, l'autre est de Panormita⁴. — 3341 < M. L. 170 >, Ammien Marcellin, à peine annoté, et presque point par Panormita⁵. — 3418 < M. L. 197 >, Nonius complet avec l'ex-libris : ANTONII PANORMITE⁶.

Six volumes d'importantes traductions du grec doivent être joints à cette série : 3344 < M. L. 173 >, six livres de Diodore de Sicile, les livres fabuleux, traduits par Poggio, mais sans nom d'auteur, avec de nombreuses corrections marginales de la main de Panormita et d'autres lecteurs⁷. — 3345 < M. L. 207 >,

à tort Tibulle avec Properce. F. 1 (lettre ornée), *Incipit monobyblos Propertii Aurelii Nautae ad Tullum feliciter*. (Addition dans la marge en ligne verticale :) *Vel Elegiarum secundum Nonium Marcellum*. La plupart des élégies ont des titres (*Verba ianuae conquerentis*, *Ad amicam iratam*, *Intimatio animi*, etc.). Quelques scholies aux premières pages. Du f. 81 au f. 83 : *Antonii Panormitae elegia ad Lamolam, quod lacrimis elegiae motus fractusque ex Bononia nequie recedere*. Cf. Frédéric Plessis, *Etudes critiques sur Properce et ses élégies*, 1884, p. 22, et Ramorino, *l. c.*, p. 238, qui cite une lettre de Panormita à Cambio Zambeccari : « Propertium iocundissimum poetam recepi... Albium Tibullum, quum primum inveno qui deferre non gravetur, ad te mittam. »

1. 91 ff. pap. (Paul V, Pie IX). F. 1, épigr. et : *P. P. Statii Neapolitani poetae liber I Silvarum*; f. 88 v°, vers, extraits, etc.

2. 229 ff. pap. (Paul V, Pie IX). En tête, la lettre de Plinie sur la mort de Martial. Pour la provenance de cet exemplaire, cf. les textes rappelés par M. Ramorino, *l. c.*, p. 242.

3. 173 ff. pap. (Pie IX). Très grand format; ornement au frontispice et aux initiales.

4. 138 ff. pap. (Paul V, Pie IX). F. 62, le commentateur d'Horace parle de Moïse; Panormita : « Non erat christianus tam inepte sentiens de Moysi. »

5. 222 ff. pap. (Paul V, Pie IX). Je reconnais la provenance à la similitude d'écriture avec le 3300. M. V. Gardthausen a indiqué la place du ms. parmi les textes d'Ammien Marcellin, dans les *Jahrbücher für class. philol.* de Fleckeisen, an. 1871, p. 850.

6. 114 ff. pap. (Pie IX). Inc. : *Index earum rerum quae in hoc codice continentur Nonii Marcelli peripatetici Tiburticensis compendiosa doctrina per litteras*, etc. Senium est...

7. 245 ff. pap. (Paul V, Pie IX). Lettres init. et frontispice décorés à la plume; on y voit le blason d'Aragon, à peine rehaussé de couleur.

les *Lois* de Platon, traduites par Georges de Trébizonde¹. — 3346 <M. L. 175>, la *République* de Platon, traduite par Antonio Cassarino, de Palerme, avec des sommaires de Panormita². — 3349 <M. L. 176>, huit opuscules des œuvres morales de Plutarque, traduits par Cassarino, ainsi que l'*Axiochus* de Platon; les marges d'une bonne partie du volume sont chargées de notes, additions ou corrections de Panormita, qui a refait en plusieurs endroits la traduction de son compatriote³. — 3401 <M. L. 174>, la *Cyropédie* de Xénophon, traduite par Poggio, avec dédicace à Alphonse d'Aragon⁴. — 3422 <M. L. 213>, les discours II et III d'Isocrate, traduits par Lapo da Castiglionchio le jeune, avec une dédicace à Panormita⁵.

1. 233 ff. pap. (Paul V, Pie IX). Ornaments or et couleur au début des livres. L'identification est certaine, malgré la perte des gardes, de même que l'attribution à Panormita, malgré l'absence d'annotations, à cause de la ressemblance avec le ms. suivant. C'est une erreur de l'Inventaire d'attribuer cette traduction à Cassarino.

2. 227 ff. pap. (Paul V). Orn. à la plume. Il y a encore une erreur d'Orsini dans l'Inventaire, où il fait du n° 175 une traduction des *Lois*. Au contraire, il est exact dans la note conservée sur la garde. F. 1, *Antonii Cassarini Siculi isagogicon in Platonis vitam ac disciplinam*; f. 27, Traduction. Souscription finale : *Platonis rerum publicarum liber decimus et ultimus explicuit e graeco in latinum conversus ab Antonio Cassarino Siculo tamen non tunc editus ab eo neque emendatus quod immatura morte praeventus est*. Cf. Voigt, *Wiederbelebung*, t. II, p. 177, note 2.

3. 205 ff. pap. (Paul V, Pie IX). Au f. 184 v° et sur la dernière garde ex-libris de P. (ANT . PANHORMITAE LIBER §). Trois parties distinctes : a) f. 1, *Quomodo quis se laudare possit*, et autres opusc. ; f. 101, Apophthegmes ; f. 142 v°, souscr. : Τέλος τῶν ἀποφθεγμάτων τοῦ Πλουτάρχου ἀπὸρ Ἀντώνιος ὁ Σικελὸς μετέφρασε οὐ διὰ τὴν ἄλλην αἰτίαν ἢ μὴ διὰ τὴν ἄσκησιν. b) f. 147, *Apophthegmata Laconica* ; partie la plus surchargée par Panormita : c) f. 186, Platon (sans titre). — Les dédicaces de Cassarino précèdent chaque traduction. Les notes de Panormita ont de l'intérêt, par ex. cette anecdote sur Guarino de Vérone, à propos de la femme Spartiate qui se montra à une luxueuse Ionienne avec ses quatre fils pour seule parure : « Hoc imitatus Guarinus noster ; Kiriacho Anconitano gemmas exhibenti filios ostendit. » (f. 183 v°).

4. 138 ff. pap. (Paul V, Pie IX). Souscription citée p. 219, note 2, et plus bas *Antonii Panhormitae est*, le tout en capitales rouges. Initiales or et couleur. Quelques sommaires et corrections de Panormita. — Il a comparé un jour la *Cyropédie* à la *République* de Platon (Ramorino, *Archivio stor. sic.*, VII, p. 228) ; c'était évidemment d'après nos manuscrits.

5. 36 ff., parch. belle rel. ant. estampée, la seule conservée de cette bibliothèque. Sur les gardes sont des épigrammes latines que je crois de la main de Panormita. L'ouvrage lui est dédié, mais après coup, et par des grattages et des surcharges au titre et dans le corps de la préface. Voici le titre, récrit jusqu'à *clarissimum* : *Ad doctissimum et eloquentissimum virum dominum Antonium Panhormitam poetam clarissimum Lapi Creteuoliunculi prefatio in Isocratis orationes incipit feliciter*.

Contre les manuscrits contemporains, Panormita en avait une collection de plus anciens, fort intéressante si nous en jugeons par ce qui reste : 3246 < M. L. 163 >, Cicéron, *Tusculanes* sur deux colonnes, qu'on pourrait faire remonter jusqu'au ix^e siècle et qu'Orsini, avec son assurance ordinaire, n'hésitait pas à rejeter au vir. Ils portent quelques notes marginales de Panormita qui n'ajoutent aucun prix à un manuscrit de cette valeur¹. — 3285 < M. L. 166 >, Apulée, *De deo Socratis*, du xiv^e siècle². — 3417 < M. L. 167 >, Macrobe, *Saturnales*, touché par plusieurs mains du xv^e siècle, surtout par celle de notre humaniste; le manuscrit est de deux mains du xiv^e siècle³. — 3425 < M. L. 221 >, Julius Firmicus Maternus, fragment de la *Mathesis*, annoté par Panormita, du xiv^e siècle⁴. — 3321 < M. L. 162 >, entièrement en onciale et de plusieurs mains; c'est un livre scolaire du viii^e siècle dont la composition est fort intéressante, et qui contient notamment un *Curiosum Urbis*, le plus ancien manuscrit de cette rédaction des *Regiones*⁵. Panormita n'a point annoté et s'est borné à mettre son nom sur la dernière page sous cette forme : ANT. PANORMITAE.

J'ai retrouvé enfin chez Orsini quatre manuscrits se rapportant directement à la vie et aux œuvres de Panormita et sur lesquels j'appelle l'attention. Le premier, le 3371 < M. L. 456 >, contient ses lettres latines; il est entièrement autographe et préparé, à ce qu'il semble, pour être publié; plusieurs lettres sont barrées transversalement⁶. Il a évidemment plus d'importance que

1. 99 ff. parch. rel. ant.

2. 74 ff. parch. (Paul V, Pie IX). Copie incomplète.

3. 129 ff. parch. (Pie IX). Sommaires contemp. La fin du v^e 90 et les pp. suiv. jusqu'à 92 r., sont occupés par un texte du xiii^e siècle, *De sancto Nicolao lectio nova*. Panormita indique en marge : « Hic deest liber fere unus Macrobi cuius loco interferuntur divi Nicolai miracula. » Le v^e du f. 92 est blanc; f. 93, le livre VII de Macrobe reprend, d'une autre main du xiv^e siècle, jusqu'à la fin.

4. 33 ff. parch. (Léon XIII). Incomplet; les pages des ff. 5 v-9 v., contenant la fin du livre I, sont de main moderne. Au titre du ms. écrit par Panormita en capitales, il n'a point oublié l'épithète de *Siculus*.

5. 234 ff. parch. (Pie IX). Décrit par Bethmann, dans l'*Archiv* de Pertz, vol. XII, part. I, p. 235; utilisé par M. C.-L. Ulrichs, *Codex Urbis Romae topogr.*, Wurzburg, 1871. J.-J. Bouchard avait vu le ms. en 1633, y relevant pour Peiresc les deux pages de *Ponderibus et Mensuris* qui s'y trouvent (*Lettres inéd. de B. écrites de Rome à Peiresc*, p.p. Tamizey de Larroque, Paris, 1881, pp. 19 et 27).

6. 205 ff. pap. a conservé rel. ant. en velours rouge. Sur les lettres de Panormita, cf. Voigt, *l. c.*, t. I, p. 489. Les lettres barrées offrent plus d'intérêt que les autres, car elles doivent être inédites. Voici la disposition du

les manuscrits connus jusqu'à présent¹. Le 3372 <M. L. 157> est également autographe et a pour titre : *Epistolae diversorum illustrium virorum ad dominum Antonium Panormitam*. Le savant a pris la peine de classer en groupes et de recopier toutes les lettres importantes qu'il a reçues des érudits de son temps, et l'ensemble forme une des plus curieuses correspondances qu'on ait à dépouiller pour l'histoire littéraire du xv^e siècle². Infiniment moins intéressant est le livre *De factis et dictis Alphonsi Regis* composé par Panormita et écrit par un scribe napolitain dans le 3373 <M. L. 158>; je ne sais pourquoi Orsini en a fait un « libro originale³ ». Observons enfin à propos du 3374 <M. L. 159>, contenant l'*Hermaphroditus*, que le bon Orsini, qui demandait des permissions ecclésiastiques pour avoir chez lui le *Decameron*, paraît sacrifier beaucoup à l'humanisme en installant dans sa bibliothèque un poème beaucoup moins innocent; il est vrai qu'il n'a pas osé en transcrire le titre dans son inventaire et qu'il l'a voilé sous celui-ci : *Panormitae varia poemata*⁴.

recueil qui est en deux parties : a) f. 1, *Ant. Panorm. in librum familiarium prologus*; b) ms. de LXXII ff. paginé par l'auteur : f. 1, *A. P. Campanarum epist. prologus*; f. 134, *A. P. quintum epist. volumen ad Oliverium archiepisc. Neap.*; f. 136, *Ferdinandi regis epist. et orationes per Ant. Panormitam*.

1. Sur le *Riccardianus* et l'*Ambrosianus*, cf. Ramorino, *Arch. stor. sic.*, VI, pp. 437 sqq. V. aussi l'art. de M. A. Gaspary dans la *Vierteljahrschrift* de M. L. Geiger, I, p. 474.

2. 115 ff. pap. (Pie IX). Voici quelques notes prises dans ce recueil, qu'un travailleur plus heureux que moi aura le loisir de dépouiller. Lettres de Guarino de Vérone, commençant au f. 1 et *passim*; Aurispa, f. 4 et *passim*; François Philèphe (4 lettres) et Mario, son fils (2 lettres), f. 16; Bart. Fazio (7 lettres), f. 22; Poggio (3 lettres), f. 26; Lorenzo Valla, f. 30; Ant. Cassarino, f. 31; Francesco Barbaro, f. 41; Théodore Gaza (4 lettres), f. 61; Georges de Trébizonde, f. 94; Elisio Calenzio, f. 90; Giovanni Toscanella, f. 82; Francesco Pontano, f. 30; Gioviano Pontano, f. 113; Enea Silvio Piccolomini, f. 109; etc.

3. 75 ff. pap. (Pie IX). F. 1, *Ant. Pan... prohemium incipit*; f. 68 v^o, *Alphonsi Regis Dictaria expliciunt. Incipit eiusdem triumphus*. Orsini a cru ce livre original, peut-être parce qu'il lui est venu avec les autres mss. de Panormita. Au bas de la première page, deux anges soutiennent, dans une couronne de lauriers, le blason suivant que je n'ai pas identifié : D'azur à une bande d'or, accompagné de deux étoiles et en pointe d'une montagne de même.

4. 50 ff. pap. (Pie IX). F. 3, *Guarini iudicium in Hermaphrodito* (sous forme de lettre à Giovanni Lamola); f. 4 v^o, *Herm. lib. I* (à Cosme de Médicis); f. 17 v^o, *lib. II*; f. 30, la discussion épistolaire entre Poggio et Panormita, au sujet des « turpiuscula » du livre; f. 35 v^o, *P. Virgilii Maronis priapeia maior* (au-dessus, ajouté après coup, le titre *Elephantidos*). Aux gardes, plusieurs épigrammes latines.

Parmi les humanistes de second ordre, amis ou correspondants de Panormita, plusieurs doivent être rappelés à propos des livres d'Orsini. Giovanni Lamola a transcrit Aulu-Gelle de sa main, en 1432, et il a mis dans les marges des sommaires et des leçons. Le manuscrit a de curieux pour nous que, bien qu'il ait appartenu à Orsini, il ne figure point à l'Inventaire. C'est une acquisition postérieure qui devait aller chez les Farnèse et qui, par erreur, est entrée au Vatican, où il a le numéro 3453¹. Cette erreur a été causée par Orsini lui-même, qui a inscrit sur la garde la même note et le même numéro que sur un autre Aulu-Gelle, bien plus précieux à tous égards, et qui figure régulièrement à l'Inventaire, le 3452 <M. L. 47>². Ce dernier est du XIII^e siècle et provient de la bibliothèque du collège Capranica à Rome³. Il est très connu et Martin Hertz a examiné toutes les questions qu'il soulève⁴.

Un grec latinisé, Georges de Trébizonde, le « calomniateur de Platon », a annoté un *De natura deorum* de Cicéron, manuscrit du XV^e siècle qui lui a appartenu, aujourd'hui 3243

1. 159 ff. parch. (Pie VI). Lettres ornées sur la garde : *Iste liber est mei Iohannis Lamolae quem propria manu transcripsi*. Souscription, de la même main : *Auli Gellii Noctium Atticarum liber vigesimus et ultimus feliciter explicit M.CCCC.XXXII pridie kalendas novembrias*. C'est évidemment le n° 60 de l'Appendice I ; peut-être le chiffre 360 de la garde, avec le 3 effacé, se rapporte-t-il à cette numérotation. Quoi qu'il en soit, ce ms. a été catalogué le dernier de toute la série entrée au Vatican en 1602 ; peut-être l'hésitation, indiquée par ce classement, montre-t-elle qu'on avait déjà des doutes sur la validité de la possession.

2. 134 ff. parch. (Pie IX). Au f. 132 v° commence un second ms. du XV^e siècle. Au f. 49 v°, note signée de Mai. Sur la garde : *Bibliothecae Collegii Capranicensis*, et plus haut, le n° 360 où le 3 est effacé. Le même chiffre et la même particularité se retrouvent sur le 3453, ainsi que la note autographe de l'Inventaire : *Aulo Gellio antichiss°...* et le n° 47 ; la note et le numéro ont été barrés dans le 3453 et conservés dans le 3452 ; mais en voilà assez pour expliquer une confusion. — Ce sont ces mss. que Scioppius vit dans l'hiver de 1600 chez Orsini : « [Agellius] cuius mss. in Vaticano sunt boni, apud Fulvium optimi. » (Burmans, *Syll. epist.*, t. II, p. 51.) Muret cite une leçon « in vetere libro F. Ursini » (*Var. lect.*, XI, 17), et Martin Hertz (p. LXX-XI) s'étonne de ne pas la retrouver dans les deux seuls *codices Fulviani* qu'il connaisse, le 3307 et le 3452 ; elle est peut-être dans le 3453.

3. Bibliothèque fondée par le cardinal Domenico Capranica. (Rocca, *Bibl. Apost. Vat.*, p. 391.)

4. Dans sa magistrale édition d'Aulu-Gelle, Berlin, 1885, au t. II, pp. LV, LXXVI, LXX, LXXX. On verra, au dernier renvoi, l'hypothèse que Martin Hertz essaie de soutenir, à savoir que notre ms. d'Orsini pourrait être le fameux exemplaire dont la découverte, annoncée en 1429, excita tant d'émotion dans le monde des humanistes, et que Poggio regrettait ensuite de trouver « truncus et mancus. »

<M. L. 107>¹. Giovanni Toscanella a mis son ex-libris sur un Frontin du même temps, le 3408 <M. L. 108>, dont le texte, corrigé et complété dans les marges, est éclairci par des rapprochements variés². Un copiste, qui se fait honneur d'avoir servi Toscanella, a transcrit, pour la bibliothèque du cardinal Marco Barbo, les commentaires de Giovanni Tortelli sur l'orthographe grecque; on les trouve dans le 3319 <M. L. 177>³.

Tous ces souvenirs sont effacés par celui de GIOVANNI-GIOVIANO PONTANO, qui continua l'Académie napolitaine fondée par Panormita et le fit même avec assez d'éclat pour lui laisser son nom⁴. Il n'y a de cette provenance chez Orsini qu'un seul manuscrit, mais d'une incomparable valeur. Il s'agit du Virgile en capitales, connu sous le nom de *Virgile du Vatican*, qui a passé dans la bibliothèque des Bembo, et de là, comme on l'a vu au chapitre III, dans celle d'Orsini <M. L. 2>⁵. On n'a en réalité, pour attribuer la possession du manuscrit à Pontano ou à l'Académie pontanienne, qu'un témoignage unique, celui d'Orsini, et je n'ai pu jusqu'à présent en découvrir l'origine. En tout cas, si Pontano a eu entre les mains ce vénérable volume, il en a, comme les

1. 104 ff. parch. (Pie IX). Ecusson : D'azur au pélican d'argent. Note du propriétaire sur les gardes.

2. 74 ff. parch. (Pie IX). A la fin : *Hic Frontinus est Iohannis Tuscanellae et amicorum*.

3. Pap. rel. ant. Au r^o du dernier f. : *Comment. Ioannis Aretini V. C. de orthographia dictionum graecarum finis. Theodorus Buckinck olim Io. Tuscanelle famulus iussu Dni Marci Barbo Veneti incliti raptim scripsit. Au v^o : Liber Rdi Dni M. Barbo clis S. Marci*. Il n'y a aucune trace de l'épître originale de l'auteur au pape Martin V. Déjà Rainaldi, après avoir remarqué que l'Inventaire indique une pièce de ce genre, ajoute : « Ma in questo (177) m'è consignato, non vi è epistoletta de Tortellio, ma di Andrea Contrario a Pietro Grammatico. » Cette lettre de Contrario est sur parchemin, en tête du volume. (Quanti ego facio v. cl. atque praest. Ioan. Aretinum... Romae id. nov.).

4. Le *Bembinus* de Tércence porte, comme on le verra plus loin, une mention d'un autre napolitain, le poète lauréat Porcello. Pour les mss. d'un autre illustre napolitain, Sannazar, v. le chap. VIII.

5. Il se prépare un travail complet sur le 3225, dont six planches ont été données dans : P. de Nolhac, *Les Peintures des mss. de Virgile*, Rome, 1884. (Extr. des *Mélanges d'arch. et d'hist.*) Le seul témoignage qui nous parle, à ma connaissance, de la provenance napolitaine du ms. de Bembo est celui d'Orsini lui-même dans son recueil de 1587, *Notae ad Catonem*, etc., p. 284 : « [Virgilius] quem ex Academia Pontani, grandioribus litteris exaratum habuisse Bembum dicunt. » M. Cian a fait sur ce point des rapprochements utiles. (*Decennio*, p. 103.) Je rappellerai aussi, à propos des relations de Bembo avec Pontano, le magnifique éloge de celui-ci à la fin du petit poème de Bembo intitulé *Sarca* et publié par Mai (*Spicil. rom.*, t. VIII, Rome, 1842, p. 503).

propriétaires postérieurs, respecté les marges, et l'on n'y trouve aucune trace de sa plume. En revanche, deux imprimés d'Orsini ont été annotés par lui. Je n'en ai pu retrouver qu'un, l'*Inc.* 502 <I. L. 10>, Catulle et Tibulle de Brescia, 1486; mais il est d'un réel intérêt par les curieuses scholies qu'il renferme, surtout sur Tibulle, de la large et ferme écriture de Pontano¹. Une autre main apparaît çà et là dans les marges du Tibulle; c'est celle de Colocci et nous apprenons ainsi que ce volume avait, avant d'arriver à Orsini, passé par la bibliothèque de l'évêque de Nocera².

D'autres manuscrits isolés proviennent en assez grand nombre de prélats et de savants du *quattrocento*. Antonio Patrizi, évêque de Pienza († 1496)³, possédait un Porphyryon du ix^e siècle, du commencement de la minuscule, le 3314 <M. L. 5> qui a été fort estimé d'Orsini⁴; celui-ci en faisait un manuscrit de mille ans de date; il le croyait contemporain du *Térence* à figures de la Vaticane, aujourd'hui 3868, ce qui n'était point si mal observé⁵. — L'ex-libris de Giovanni Tonsi di Renzo, franciscain, évêque de Fano († 1499), se trouve à la fin du 3324 <M. L. 18>; Orsini donnait à ces *Commentaires* de César six cents ans d'existence; ils sont seulement du xii^e siècle, mais d'un texte fort important et d'un aspect très soigné, avec leurs lettres ornées et leurs titres à l'encre rouge. On leur a joint quatre feuillets d'un manuscrit d'origine française, du xiv^e siècle, portant un inventaire de bibliothèque en partie gratté et un acte

1. Annotation aux encres rouge et noire. Mots renvoyés à la marge, ce qui est nécessaire pour les *catenae* très compactes. Passages notables indiqués par *Nō* ou par une sorte de main.

2. Comme l'autre exemplaire, qui sera examiné à la fin du chapitre, p. 232.

3. Cf. Zeno, *Diss. Voss.*, t. II, pp. 96 sqq.

4. 157 ff. parch. (Pie IX); gr. format. Quaternions de 8 ff. marqués en chiffres romains. La première page est occupée par la *Vita Horatii* contemporaine; en haut: A. *Patritij episcopi Pientini*. Si ce prélat est de la même famille que Francesco Patrizi, nous nous expliquons facilement la transmission du volume. Nous avons trouvé le célèbre professeur en relations avec Orsini (p. 82), précisément à propos de manuscrits, et nous savons d'autre part qu'il avait une bibliothèque intéressante. (Miller, *l. c.*, p. xvi; Graux, *l. c.*, p. 127-129.) En tous cas, le volume était chez Orsini dès 1570, puisqu'il fut prêté à Dupuy (p. 85).

5. Orsini possédait un autre ms. isolé de Porphyryon, le 3315 <M. L. 70>, de la fin du xv^e siècle: 204 ff. pap. (Pie IX). Frontisp. orné. Mots d'Horace soulignés à l'encre rouge. Quelques variantes margin. de première main. Sur la garde de parch., cote du xvi^e siècle: *Pomponij Porphyryonis commentarium in Horatium* n° 32.

de l'abbaye de Saint-Martin-de-Massay, au diocèse de Bourges¹.

Un volume curieux, le 3411 < M. L. 147 >, contient toutes les pièces d'une polémique de 1464, entre Galeotto Marzio de Narni et Philelphe, à propos de la *Sforziade* de celui-ci : invective de Marzio, réponse de Philelphe, riposte de son adversaire². Marzio l'a fait précéder d'une longue lettre dédicatoire au cardinal de San-Sisto, qui ne peut être que Pietro Riario. La fin de cette lettre se rapporte moins au recueil qu'au manuscrit lui-même ; celui-ci paraît donc être l'envoi original de l'auteur qui a figuré dans la bibliothèque du cardinal³. Je ne sais s'il faut en dire autant, malgré des corrections assez nombreuses, du 3423 < M. L. 220 >, qui contient un *Strategicon adversus Turcos* de Lampo Birago, dédié à Nicolas V⁴. On consultera encore avec fruit, pour l'histoire du xv^e siècle, la petite collection de miscellanées du 3399 < M. L. 118 >⁵.

1. cxiiii ff. parch. rel. ant. (cx ff. seulement sont du xiii^e siècle). Sur ce ms., collationné déjà pour les éditions critiques A. Frigell (1861) et A. Holder (1882), sur l'acte et sur les hymnes qu'il contient, voir l'important travail de M. M. Gittlbauer, *Philologische Streifzüge*, V, Fribourg-en-Br., 1886, p. 418 (cf. p. 76). Voici l'ex-libris déchiffré : *Adi Dni D. Ioannis de Tonssis Dei gratia episcopi Fanensis de ordine minorum assumpti*. On verra plus loin comment je rattache ce ms. à la bibliothèque d'Achille Estaco.

2. 75 ff. pap. (Pie IX). F. 1, « Galeoti Martij Narniensis epistola ad Rev... Petrum cardinalem titulo Sancti Xisti ac legatum summi Pontificis. Cum diu cogitassem cuinam libellum hunc donarem... Continet autem hic codex Galeotti M. N. certamen olim cum Francesco Philelpho habitum. Libellus noster non forulis ornatus, non crocea membrana scriptus, non pictis umbilicis, non aureis ansulis, non initialibus literis comptus. Haec enim R. P. tua non pensitat. Sed cartha et literis aquae regi porrectae speciem ipsa fronte demonstrans, intus vero erit conditione quam R. P. V. suo acutissimo indicio tribuet. » Plusieurs pp. blanches ; f. 13, Marzio, f. 17 v^o, Philelphe ; f. 38, Marzio. Cette polémique et le ms. sont connus de l'historien de Marzio, M. E. Abel ; cf. *Anal. ad hist. renascentium in Hungaria litt. spectantia*, Buda-Pesth, 1880, pp. 233 et 246.

3. La date est à peu près fixée par la mort de Riario en 1474 ; il était cardinal depuis 1471.

4. 66 ff. pap. rel. ant. estampée. *Ad Nicolaum quintum P. M. Lampi Biragi strat. adv. Turc.* Se [sic] Nicolae quemadmodum iactatam diu ante te pontificem scissamque romanam ecclesiam reconciliare potuisti...

5. 332 ff. pap. (Pie IX). F. 1, trad. de la *Politique* d'Aristote par Leonardo Bruni (avec préf.) ; f. 177, *Eiusdem L. Aretini Isagogicum moralis disciplinae ad Galeoctum Ricasolanum amicum* ; f. 197, Vie de Cicéron par le même L. Bruni (avec préf.) ; f. 235, *Georgii Trapezuntii quaedam particulae epistolarum ad Turcum et Nicolai Perocti in eas invectivas* ; f. 253, *Perocti epistola ad Bessarionem in laudem eius libri qui defensio Platonis inscribitur* ; f. 256 v^o, autres lettres à Bessarion sur le même sujet, d'Ognibene da Lonigo, Philelphe, Panormita, Jean Argyropoulos, Marsile Ficin ; f. 263, *Io. Cati praesulis Cephaludensis oratio quam habuit in funere Latini card. Ursini* ; f. 281, discours du même évêque, prononcé devant Paul II, de *praestantia*

Un humaniste fort oublié de la cour d'Innocent VIII, Giovanni Lorenzi de Venise¹, a possédé deux manuscrits de notre bibliothèque, un latin et un grec. Le premier est un texte du XII^e siècle des gloses de Severus sur le *De nuptiis philologiae*, de Martianus Capella; c'est le 3428 < M. L. 54 >; il porte sur l'un des feuillets de garde cette mention : *Die xxviiij septembris 1470 emi a Iohanne Laurentio pistolarum pro centum xx*². Le manuscrit grec est le 1394 < M. G. 128 >, où sont réunis les hymnes, traités et lettres de Synésius, des opuscles d'Aristide et de Libanius³. On lit au dernier feuillet, parmi des mentions de mains diverses : Ἰωάννου τοῦ Λαυρεντίου καὶ τῶν φίλων. Raphaël de Volterra mentionne expressément cette collection⁴.

Sait-on quelque chose de la bibliothèque d'un érudit presque contemporain du précédent et beaucoup plus célèbre, Giovanni-Andrea de Bossi, de Vigevano, mort en 1475 ? Après ses importants travaux dans l'imprimerie de Sweynheim et Pannartz, il fut fait évêque d'Aléria, en Corse, et devint le premier bibliothécaire de la Vaticane réorganisée par Sixte IV⁵. Toute sa carrière, on le voit, a été consacrée aux livres, et il est intéres-

et dignitate antiquae legis et auctoritate sacerdotii; f. 296, discours du même devant Paul II, *de Annuntiatione*; f. 230, lettre de Guarino de Vérone à fra Giovanni da Prato (*Quam nescia mens hominum...*). Au frontispice est le blason suivant, surmonté d'une mitre : D'or aux trois pals de sable (Cato?).

1. Je compte prochainement mettre en lumière ce personnage, qui fut helléniste et fort lié avec Démétrius Chalcondyle. Cf. G. Lorenzi, *ami de Politien et bibliothécaire d'Innocent VIII*, Rome, 1887.

2. 36 ff. pap. (Paul V, Pie IX); plusieurs mains du XII^e siècle. Incipit : *Glosae super primum librum Mynei Martiani de nuptiis philologiae et Mercurii*. Nuptiale carmen finxit Martianus...; f. 36 : *Explicantur glose... quas fertur composuisse Severus scholasticus urbis Romae*. Notes marg. contemporaines; soulignées, divisions de chapitres, et quelques notes modernes. Le mot *Laurentio* est écrit *Laur.*, mais je ne le crois pas douteux. Les ff. de garde de la fin (ff. 37-38) sont des fragments de livre de compte d'un habitant de Pérouse au XIII^e siècle.

3. 337 ff. pap. (Léon XIII). F. 1, Synésius; f. 298, Aristide; f. 324, Libanius. Par erreur, la garde du volume se trouve être celle de M. G. 92, avec la note autographe d'Orsini. Paraît inconnu aux éditeurs de Synésius.

4. *Comm. urban.*, Bâle, 1530, f. 246.

5. Je rappelle que c'est dans la dédicace à Sixte IV du Nicolas de Lyra, imprimé en 1472 (*In domo Petri de Maximis*), que notre savant a inséré le catalogue des volumes publiés par les deux typographes allemands jusqu'au 22 mars 1472, avec le chiffre de chaque tirage. Il y fait l'éloge des cardinaux suivants, tous bien méritants de l'humanisme : Bessarion, Roderico Borgia (Alexandre VI), Angelo Capranica, Marco Barbo, Oliverio Caraffa, Pietro Riario et Giuliano della Rovere (Jules II). Cf. [Audiffredi], *Catalogus historico-criticus Romanorum edit. saec. xv...*, Rome, 1783, p. 94.

sant de le retrouver à plusieurs reprises dans notre Inventaire sous le nom d'*Andrea Aleriense*. Avant de discuter les affirmations de ce document, qu'on me permette de rectifier les erreurs courantes relatives à notre personnage. Sur la foi de son inscription tombale, où il y a certainement une faute, on l'appelle Giovanni-Antonio¹, tandis que le titre des volumes dont il a dirigé l'impression, et toutes les dédicaces qu'il a signées le désignent sans exception sous le nom de *Ioannes Andreas*². Ughelli, avec des doutes, il est vrai, en fait deux personnages distincts, évêques d'Aléria tous les deux : le premier s'appelle Giov.-Antonio, et meurt en 1475, le second est un Giov.-Andrea, et meurt en 1493³. Ce second évêque n'a jamais existé. On serait tenté de l'admettre, il est vrai, si l'on s'en tenait à l'Inventaire d'Orsini, qui mentionne comme annotés par Andrea d'Aléria des volumes imprimés postérieurement à 1475 ; il n'en est rien cependant, et nous sommes en présence d'une de ces erreurs d'attribution si nombreuses de notre collectionneur⁴.

Le seul de nos incunables qu'il ne soit pas impossible de

1. Les derniers historiens de *La Bibliothèque du Vat. au xv^e siècle*, MM. E. Müntz et P. Fabre, reproduisent cette lecture en même temps que l'inscription, à la p. 136. La pièce était autrefois à S. Pietro in Vincoli. Je n'ai pu la retrouver dans cette église ; j'aurais voulu m'assurer s'il y avait bien 10. ANT. et non 10. AND., et si le reste était exact ; pour la date de 1475, tout au moins, la mention AN. IOBILEI ne laisse aucun doute.

2. Cf. Audiffredi, *l. c.*, pp. 12, 17, 19, etc. Certains érudits, comme Mazzuchelli, font d'*Andrea* son nom de famille.

3. Voici ce que dit Ughelli du second : « Ioannes Andreas, Apostolicae Vaticanae secretarius, Nicolai Cusae quondam contubernalis, vir in divinis scripturis studiosus et in saecularibus litteris eruditissimus, iureconsultus et orator eloquentissimus, vita et conversatione praeclarus, moritur episcopus Aleriensis an. 1493 ut testatur Trithemius... » (*Italia sacra sive de episcopis Italiae*, t. III, Venise, 1718, p. 504). Gams (*Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 765), a rectifié Ughelli, puisqu'il mentionne seulement *Ioannes ANDREAS de Bossi*, nommé en 1469 et mort le 4 février 1475. Il constate que la suite des évêques d'Aléria est troublée jusqu'en 1493.

4. Il y a d'abord un exemplaire de l'*Anthologie* de 1494 < I. G. 45 >, qui paraît être l'*Inc.* 813^a. (Voir plus haut, p. 158, note 4.) Orsini aura peut-être été trompé par le monogramme, qu'il aura interprété par *Andreas de Buxis*. — Un Claudien < I. L. 40 > doit être identifié avec l'*Inc.* 403 (Vienne, 1482, in-fol.), annoté d'une belle écriture. — Sous I. L. 41, Dom. Rainaldi indique avoir reçu, en 1602, un Eusèbe (*Praep. evang.*) de Venise, 1497, in-fol. Je n'ai vu au Vatican, sous la cote *Inc.* 30, que l'Eusèbe de 1470, imprimé par Nic. Jenson, avec quelques annotations qui ne sont certainement pas de la main annotatrice de l'Ammien Marcellin. Quant aux autres écritures, je n'ai pu les rapprocher les unes des autres ; si l'on s'en occupe, il faudra ne pas négliger de rechercher l'édition de Manilius, indi-

rattacher à la bibliothèque du laborieux humaniste, est un exemplaire de l'Ammien Marcellin, imprimé à Rome en 1474, et fâcheusement incomplet; on le demandera sous la cote *Inc.* 108 < I. L. 75 >; on le trouvera couvert de notes manuscrites aux encres rouge et noire, comprenant des rapprochements, des variantes, des scholies de toute espèce¹. Ce volume est intéressant et, si tout ce travail est de l'évêque d'Aléria, il faut admettre qu'il a employé à l'étude d'Ammien Marcellin une bonne part des derniers mois de sa vie. Nous avons encore un petit manuscrit, qui offre des garanties plus certaines de provenance; c'est le 3350 < M. L. 55 >, contenant la traduction d'un opusculé de Plutarque, dédiée à l'évêque d'Aléria par Théodore Gaza; la longue lettre-préface du savant grec contient des additions marginales et des corrections de sa main, et l'exemplaire est certainement celui qu'il a offert au prélat². Cette œuvre de Gaza est inconnue.

Un manuscrit, daté de 1425, le 3347 < M. L. 120 >, nous révèle le nom de deux possesseurs de livres de la première moitié du siècle; c'est le *Gorgias* de Platon, traduit par Leonardo Bruni, et suivi d'un petit commentaire de lui sur les *Économiques* d'Aristote³. La souscription donne: *MCCCCXXV die Veneris. Liber Francisci benini Niccolai filii de Redolfinis quem vj^o kl. Iunij transcribendi explevit. Sint gratiae Deo.* Puis, d'une autre main: *Hic liber destitit esse prioris Domini vj nonas martias caepitque esse Nicolai Scyllacij [de Squillace?] quem emit duobus docatis Messanae anno post pestem sedatam. — C. Scyllacii cyrographum.*

D'autres noms, un peu moins anciens et toscans, nous sont

quée dans l'Inventaire sous I. L. 39; il s'agit évidemment du livre paru à Rome, en 1484, sous le titre *Laurentii Bonincontri Miniatensis in C. Manilium commentum* (avec le texte; cf. Audiffredi, p. 260).

1. Outre la note de l'Inventaire d'Orsini, on trouve une mention plus ancienne de la possession du volume par l'évêque d'Aléria. Je dirai à ce propos qu'il y a à la Bibliothèque Nationale de Paris, un Ammien Marcellin de la même édition que la nôtre, qui porte vers le milieu quelques notes de main italienne, et, au frontispice, le blason épiscopal suivant: Parti au 1^{er} d'or à l'aigle à deux têtes de sable, becqué et membré d'or, au 2^e pointé de deux pièces de sable et or. On y lit cette mention: *Monasterii Sancti Salvatoris Bon[oniae] 1568.* Cote: Réserve J. 697, in-fol.

2. 10 ff. parch. non numér. couvert. de soie. F. 1, *Theodori greci ad Reverendiss. Ioh. And. episcopum Haleriensem prefatio in orationem Plutarchi de familiaritate philosopho ineunda cum principe*; f. 5, traduction.

3. 56. ff. parch. (Pie VI). Lettres ornées. Notes et sommaires marginaux.

donnés par le manuscrit de plusieurs des œuvres de Decembrio, 3416 < M. L. 90 >¹, ainsi souscrit : *Transcriptis atque absolut Florentiae Dominicus Abram Pistoriensis anno salutis MCCCCLXXII idibus novembris*. Au-dessous, d'une autre main : *Hunc tibi Guicciardine Pylus ipse mittit*; et à la page suivante : *Hic liber est Niccolai Pylis Pistoriensis I. V. D. — Excellenti Dño Petro Gucciardinio iureconsulto Florentino in Romana curia commoranti dono datus*. Voilà un manuscrit à l'histoire duquel rien ne manque, pas même l'explication de sa présence à Rome, et nous apprenons en même temps qu'il a été à Piero Gucciardini, père du grand historien.

Un Parmesan, qui fut bibliothécaire de Mathias Corvin, Taddeo Ugoleti, et qui appartenait à une famille d'imprimeurs assez connue, possédait un fort beau Martial du xii^e siècle, le 3294 < M. L. 6 >. L'avait-il apporté d'Allemagne comme cet exemplaire des *Églogues* de Calpurnius et Némésianus, qui servit à l'édition de 1492²? En tout cas, ce fut un livre aimé et feuilleté : le texte, qui est très faulx, a été revu et corrigé par le propriétaire qui a fait usage de manuscrits pour sa collation (*quibusdam codicibus*) : des vers, des pièces et des séries entières ont été ajoutés³.

Un travail de collation non moins soigné a été fait pour le manuscrit 3250 < M. L. 81 > des lettres de Cicéron, destiné à être offert à un bibliophile véronais du même temps, Agostino Maffei. Ce personnage vécut à Rome et y reçut Politien ; c'est un des premiers collectionneurs d'antiquités. Le volume est un texte d'étude exécuté pour son usage personnel : les corrections prennent souvent place dans le texte par rature ou surcharge ; tout ce qui peut faciliter la lecture et la rendre plus instructive est accumulé dans les marges et les passages grecs y sont traduits en latin. C'est l'œuvre de deux scholiastes, Bartolommeo Saliceto de Bologne et Lodovico Regio d'Imola : ils s'en expli-

1. 96 ff. pap. rel. ant. lettres ornées. Ancienne table sur la couverture renvoyant aux feuillets. *P. Candidi opera. De Cosmographia veteri et nova ad cartas* 1. *De hominis genitura* 42. *De muneribus [romanae] rei publicae* 25. *De usus antiquitate scribendi* 41. *De proprietate verborum latinorum* 75. Les trois premiers opuscules font partie de l'*Historia peregrina*.

2. Cf. *Mauricii Hauptii opuscula*, Leipzig, 1875, t. I, p. 372.

3. 99 ff. parch. (Pie IX). Carré, à deux colonnes. Les ff. 1-4 contiennent le *liber Spectaculorum* (xv^e siècle). Au v^e du f. 5 seulement commence l'ancien ms., sur la première page du volume un écusson assez finement exécuté.

quent dans une préface d'envoi très curieuse, autographe de l'un d'eux, et qui ne serait pas sans intérêt pour l'histoire de ce texte de Cicéron¹.

Il reste à parler d'un livre qui ne se retrouve pas, I. L. 11, et qui a pourtant figuré à la Vaticane. Il contenait, si nous complétons les indications d'Orsini par celles de Rainaldi, l'édition de Catulle, Tibulle et Propertius, imprimée à Brescia en 1486, in-folio, et corrigée à la main par Pontano et Colocci². Je voudrais attirer l'attention des latinistes sur la recherche de ce recueil, qui ne serait pas sans utilité pour l'histoire du texte

1. 253 ff. parch. (Pie IX). Grand format. Initiales ornées. Lettres à Brutus, à Q. Cicéron, à Atticus; quelques lacunes pour manque de lecture, plus rares que dans les mss. du même temps. — Voici quelques extraits pour donner idée de l'intérêt de la préface, qui occupe deux ff. préliminaires; l'orthographe en est conservée: « *Salicetus Bononiensis et Ludovicus Regius Corneliensis Augustino Maffeo S. D.* Ecce, studiosissime litterarum cultor Augustine, volumina Epistolarum M. Tullii ad M. Brutum, Q. Ciceronem fratrem et T. Pomponium Atticum, tibi ut morem gereremus recognovimus, mendosissimumque codicem, ut pote indignum qui sic *inter lectissimos tuos* numeraretur, quantum fieri tantis in tenebris potuit castigationi subiecimus, recognitione etiam bis repetita variisque adiuta exemplaribus. Opus sane operosum et plenum difficultatis quam nec obsequendi tibi cupido potuit nec pervigil cura vincere. Progredi enim necesse fuit a priore epistola usque ad extremam suspenso pede, velut inter sentes ac rubos... nec satis est aestimare maiusne illi [librario] fuerit Ciceronis scripta depravandi studium an perdat membranas... Et ut fatemur ingenue per quos profecimus, *Iacobo card. Papiensi et Ioanni Episcopo Aleriensi* viris aetate nostra doctissimis decet acceptum ferre quicquid lucis in his datur cernere. Illi enim exsudato diu labore, quanquam non plenam attulerint, pro beneficio tamen habendum est quod minus multo per eos hallucinamur... Non... fuit propositum emendare prorsus epistolas secretioribus perscriptas notis, quarum haud scimus an satis ex primis Ciceronis Archetypis possent erui sensa...

... Scire te volumus attente nos loquentem cum Attico Ciceronem audisse et exemplariorum fidelem fecisse collationem quod etiam stigmata pagina lituraque multa indicabit. Nobis certe corruptionis tollendae excerptarumque adnotationum maior cura fuit quam servandi candorem marginibus. Ceteri codices in *speciosissima tua suppellectili* castitate et nitore se tuebuntur ab illotis manibus. Hic, amissis decore et specie, nec assiduus usus vitabit, nec ullius contactum refugiet. » — Ce travail sert à préparer la belle édition des *Lettres de Cicéron*, donnée à Rome par les mêmes savants en 1490, et dédiée par eux à Maffei. Sur cette édition, v. G.-C. Giuliani, *Della letteratura Veronese*, 1876, p. 246.

2. J'avais espéré un moment le retrouver dans l'exemplaire marqué Y+779 à la Bibliothèque de Paris (Réserve), qui contient l'édition de 1486 complète, avec des notes marginales d'une écriture italienne, rappelant un peu à mes souvenirs celle de Pontano. Catulle et Tibulle portent des mots du commentaire renvoyés à la marge en très grand nombre: dans Propertius, où du reste le commentaire imprimé est bien moins fourni, il n'y a pas de notes de ce genre, et seulement trois ou quatre corrections, avec de fréquentes mains indicatrices différentes de celles de Pontano. Reliure de Louis XIV.

des Elégiaques, et surtout de celui de Propertius. M. Frédéric Plessis, dans ses belles *Etudes critiques sur Propertius et ses élégies*¹, a définitivement établi l'importance prépondérante du *Neapolitanus* (aujourd'hui à la bibliothèque de Wolfenbüttel) parmi les manuscrits du poète. Je crois qu'il y aurait à ajouter des observations nouvelles à l'histoire de ce précieux volume qui est décidément bien du commencement du XIII^e ou de la fin du XII^e siècle.

On nous parle en Italie, vers la fin du XV^e siècle et au commencement du XVI^e, de plusieurs manuscrits de Propertius, qui méritent l'épithète de *vetustissimus*; il me semble que tous ces textes, au milieu desquels la critique a peine à se reconnaître, peuvent être réduits à un seul, à celui-là même qui est aujourd'hui le seul manuscrit antérieur à la seconde moitié du XIV^e siècle, le *Neapolitanus*. Ce manuscrit pourrait être sans invraisemblance celui de Pétrarque²; en tous cas, il paraît avoir été entre les mains du Florentin Gianozzo Manetti, puisque M. Bährens a lu sur la dernière page le nom de ce grand humaniste³; toutefois, rien n'indique qu'il ait été possédé par lui; de plus, pour expliquer sa présence à Naples, il n'est pas nécessaire de supposer qu'il y ait été transcrit, ni même que Manetti, qui mourut dans cette ville en 1459, l'y ait apporté. Nous savons, en effet, qu'il y avait à Rome, au XV^e siècle, un manuscrit fort ancien de Propertius, appartenant au patricien Bernardino Valla; il fut communiqué par lui, en 1484, à Politien, pendant le voyage que celui-ci fit à Rome; Politien l'appelle *vetustus*⁴. Ce manuscrit passa un peu après à Naples, et il y fut étudié en 1502, par Francesco Pucci, qui en releva les variantes sur les marges d'un imprimé⁵. Or, c'est précisément à Naples que

1. Paris, 1884, pp. 6 sqq., 30 sqq. Le livre contient le fac-similé de six feuillets du *Neapolitanus*. Cf. R. Ellis, *Americ. Journ. of Phil.*, 1886, et Ramsay, *Select. from Tib. and Prop.*, Oxford, 1887, p. xi, Introd. pp. I-LVI.

2. Moriz Haupt, *Opuscula*, t. I, p. 277; Fr. Plessis, *l. c.*, p. 3. Je n'insiste pas sur ce fait, me réservant d'étudier un jour la question des mss. clusiques possédés par Pétrarque.

3. *Sexti Propertii eleg. rec. Aem. Bährens*, Leipzig, 1880, p. VIII.

4. *Opera*, édit. de Bâle, p. 295. (*Miscell.* LXXXI).

5. Cet imprimé, signalé par Fr. Jacob (préface à son éd. de Propertius, Leipzig, 1827, pp. 15 et 16), nous est connu par la collation que Piero Vettori a reportée sur son propre exemplaire, en l'accompagnant d'une notice datée de 1521. M. Plessis donne une partie de cette notice (p. 2). Vettori prétend que Pucci « annotabat... sequutus fidem antiquissimi codicis qui primum fuit Bernardini Vallae patritii romani viri doctissimi, dein ab eo

Nicolas Heinsius a rencontré le manuscrit qui est aujourd'hui à Wolfenbüttel et qui a tiré son nom de cette provenance¹. Il se trouve aussi, pour compléter la vraisemblance, que la seule leçon connue du texte vu par Politien est une leçon du *Neapolitanus*².

On peut aller plus loin encore et identifier le même manuscrit avec le très ancien Properce qui, suivant une tradition, aurait été possédé ou tout au moins étudié par Pontano. Il n'est pas logique, en effet, d'admettre qu'il y ait eu au même moment, dans la seule ville de Naples, deux manuscrits de Properce méritant la même épithète de *vetustissimus* : celui de Pucci et celui de Pontano. Pucci, membre de l'Académie pontanienne et lié avec Pontano, devait évidemment se servir du même texte que celui-ci³. Le seul témoignage qu'on puisse faire valoir contre cette supposition si naturelle, est emprunté à un érudit du xvi^e siècle,

« dono datus est Alphonso II regi neapolitano... » Si nous en croyons ce témoignage, que Vettori avait sans doute recueilli sur l'exemplaire de Pucci, le ms. de Valla aurait appartenu un temps au roi Alphonse. C'est encore là une tradition à laquelle il faut renoncer. Le roi Alphonse est mort en 1458, et en 1484 le ms. était encore à Rome chez Valla, où Politien le consultait. Il est probable qu'il aura passé de là chez Pontano († 1503), et que sa présence à Naples, chez l'ancien secrétaire favori d'Alphonse II, aura amené la confusion.

1. Cf. Plessis, *l. c.* p. 9.

2. Voici le texte complet de Politien : « Apud Propertium 4 eleg. libello [IV, 3, v. 21-22] :

Dignior obliquo funem qui torqueat orno,
Aeternusque tuam pascat aselle famem.

Diu, fateor, animum meum stimula-verat ac pupugerat quidam quasi scrupulus, donec eum codex vetustus evellit, quem mihi Bernardinus Valla celeber iureconsultus et primae homo nobilitatis Romae abhinc ferme quinquennium commodavit, ubi non *orno* sed *ocno* legi, legisseque me statim duobus eruditissimis iuvenibus ostendi, qui me domi commodum salutaverant... » *Ocno* est donné par deux mss. : le *Neapolitanus* et le *Laurentianus* ; celui-ci, qui est seulement, selon M. Bährens, des premières années du xv^e siècle, ne doit pas avoir quitté Florence, puisqu'il a appartenu à Coluccio Salutati. La variante *ocno* paraît bien avoir été prise par Politien sur le *Neapolitanus* d'aujourd'hui.

3. On se demandera peut-être pourquoi Pucci, poète et professeur à Naples, membre de l'Académie de Pontano, parlant du ms. en 1502 (selon Vettori), n'a pas mentionné que le volume appartenait à Pontano, qui mourut seulement l'année suivante. C'est qu'en réalité, à mes yeux, le ms. n'a pas été possédé par Pontano, mais seulement étudié par lui. Peut-être appartenait-il à l'Académie Pontanienne, et j'ai par ailleurs des indices qui tendraient à faire croire que cette Académie avait une petite bibliothèque particulière, ainsi que les Académies d'aujourd'hui. En tous cas, on va voir en quel sens il faut entendre les mots *codex Pontani*, qui nous ont habitués à la pensée d'un ms. de Pontano.

Antonio Perez(?). Ce *Perreius*, annotant une édition imprimée des trois élégiaques, y met la note suivante : *Emendabam et annotabam... collatis vetustissimis exemplaribus, alio Pontani, alio episcopi Cremonensis, alio Francisci Pucci nec non aliis Romae et Florentiae habitis...*¹.

Tous les critiques ont conclu de ce texte à l'existence de manuscrits distincts possédés par Pucci et par Pontano. Il doit être, il me semble, interprété d'une manière beaucoup plus simple. Perez ne parle pas de manuscrits (*codicibus*), mais de textes, d'exemplaires (*exemplaribus*), qui sont tout simplement de vieilles éditions imprimées, annotées par des érudits qui l'ont précédé. Les collations prises ainsi sur des collations déjà faites étaient fréquentes à la Renaissance. Nous pouvons même suivre les traces des exemplaires utilisés par Perez : l'un, celui de Pucci, s'est trouvé entre les mains de Piero Vettori, dans sa jeunesse, en 1521 ; l'autre a été, vers la même époque, chez Angelo Colocci, et c'est celle-là même qui a passé plus tard aux mains d'Orsini. Il ne reste plus, pour achever d'éclaircir la question, qu'à retrouver ces deux imprimés ; celui de Pucci nous dirait exactement si notre hypothèse relative au manuscrit de Valla est tout à fait fondée et si c'est bien le *Neapolitanus* actuel ; celui de Colocci, à son tour, nous apprendrait si nous avons eu raison d'identifier le même manuscrit avec celui qu'a étudié Pontano. En tous cas, je crois avoir démontré qu'il faut envisager la question des manuscrits italiens de Propertius à un point de vue différent de celui qui se transmet de livre en livre, et, pour me résumer sur l'histoire du *Neapolitanus*, je dresserais de la manière suivante la liste des savants qui l'ont possédé ou étudié : Pétrarque(?)... Manetti, Bernardino Valla, Politien, Pontano, Pucci, Heinsius.

1. V. le texte chez Fr. Jacob et chez M. Plessis. Ajoutons que le témoignage de cet érudit obscur est fort suspect et qu'il est aujourd'hui ruiné, pour ce qui est de l'authenticité des leçons, ainsi du reste que celui de Pucci ; M. Plessis, qui croit cependant à l'existence de tous les manuscrits, cite lui-même l'autorité de M. Keil à ce sujet. (*Etudes critiques*, p. 49).

CHAPITRE VII

LE FONDS LATIN

BIBLIOTHÈQUES DU SEIZIÈME SIÈCLE.

La bibliothèque du cardinal Bembo est, sans contredit, la plus précieuse dont se soit enrichie celle d'Orsini. J'ai déjà raconté ses vicissitudes, après la mort de l'illustre prélat, et décrit ceux de ses volumes grecs qui se retrouvent dans notre collection; ils sont assez nombreux et surtout assez importants pour assurer désormais une place honorable à Bembo parmi les collectionneurs de manuscrits grecs. Nous étudierons plus loin une série non moins précieuse de manuscrits en langues modernes et parlerons, ici même, de ses manuscrits latins. Mais ce n'est pas à Pietro Bembo seul que doit revenir l'honneur d'avoir recueilli les uns ou les autres. Une bonne part, peut-être la meilleure, doit être attribuée à son père BERNARDO BEMBO. Ce vénérable patricien, ami d'Alde Manuce et mort en 1519, est une des figures les plus sympathiques de Venise au xv^e siècle¹. Le personnage est déjà en lumière; cependant les détails contenus dans notre travail, à propos de la bibliothèque qu'il avait formée, serviront, je l'espère, à le faire encore mieux connaître².

1. On ne s'explique pas la légèreté singulière d'Ambroise Firmin-Didot, parlant du père de Bembo, « dont le nom même est ignoré des biographes. » (*Alde Manuce*, Paris, 1875, p. 391.) Outre les pages de M. de Reumont dans *Lorenzo il Magnifico*, Leipzig, 1874, t. II, p. 100, il y a une longue notice dans Foscarini et dans Mazzuchelli (*Scrittori d'Italia*, Brescia, 1753-63, vol. II, part. II, pp. 726-728).

2. Ce qu'on pouvait savoir sur la bibliothèque des Bembo avant l'étude de celle d'Orsini, a été, comme je l'ai dit, parfaitement groupé par M. V. Cian (*Un decennio della vita di M. P. Bembo*, Turin, 1895, pp. 64-104). L'auteur cite une copie du *De fortuna* de Pontano exécutée par Pietro Bembo et vue par Tommasini dans la bibliothèque de Lorenzo Pignoria (*Bibliothecae Patav. manuscriptae*, Udine, 1639, p. 86). Il aurait pu recueillir, dans la même bibliothèque, un ms. des *Bucoliques* de Virgile, avec scholies, qui avait appartenu à B. Bembo, puis à son fils, et un ms. glosé de l'*Enéide*, qui, avant d'être à P. Bembo, « fuit Modesti Polentoni Sicconis filii. » Je ne sais où sont ces volumes.

Nous devons y rattacher d'abord le *De legibus* de Cicéron et les deux volumes de Tive-Live écrits par Poggio, dont il a été question plus haut ¹; c'est à Bernardo Bembo qu'appartinrent, avant d'être à son fils, quatre au moins des manuscrits de Pétrarque ², ainsi que le *Boèce* écrit par Boccace et le *Dante* de Pétrarque; c'est aussi lui qui acquit en France, en 1472, notre exemplaire du *Trésor* de Brunetto Latini. Sur presque tous ces volumes sont d'intéressantes notes personnelles, des extraits se rapportant aux auteurs ou à leurs manuscrits, et auxquels sont venu s'ajouter d'autres mentions de la main de Pietro ³. Les réflexions morales qui les accompagnent quelquefois font honneur au père et au fils, véritables bibliophiles au sens élevé du mot, prenant leur livres pour conseillers et pour amis.

Le plus précieux volume latin de la bibliothèque de Bernardo Bembo était sans contredit son *Térence* ⁴. C'est le beau manuscrit en capitales que les philologues désignent sous le nom de *Bembinus*, 3226 < M. L. 1 > ⁵. La description paléographique a été faite trop souvent pour que j'y revienne; je me bornerai à relever par ordre chronologique les mentions assez nombreuses qu'il porte, et qui nous font connaître de curieux détails de son histoire depuis le x^e siècle ⁶. La première est du poète Gian-tonio de' Pantani Porcello, couronné à Naples en 1452, par l'empereur Frédéric III, et qui a passé la fin de sa vie dans diverses cours de l'Italie du nord. C'est le plus ancien possesseur dont nous ayons trace: *A) mei Porceli laureati antiquitatis pignus*

1. Cf. pp. 193-194.

2. Ce sont aujourd'hui les 3354, 3357, 3358, 3359. Pour ces mss. et les suivants, v. le chapitre viii.

3. Certains traits verticaux dans les marges aux passages notables, une forme particulière du signe *Nota* sont communs aux divers mss. de Bernardo Bembo. Son écriture n'est pas connue comme celle de son illustre fils; elle n'est cependant pas moins caractéristique. On a jugé utile d'en donner un fac-similé aux planches, n° IV.

4. Morelli, *Not. d'op. di disegno*, éd. Frizzoni, p. 56 (p. 61, pour les *Lusi*). 5. cxvi ff. parch. Pour la description, v. surtout l'édition Umpfenbach, Berlin, 1870, pp. iv-xvii, et Chatelain, *Paléographie des class. latins*, 1^{re} livr., Paris, 1884, pl. VI. On se plaît à l'attribuer au v^e siècle. Au bas du f. xcviij r^o, cinq distiques, transcrits au x^e siècle ou au xvi^e, ont la prétention de reproduire calligraphiquement un ancien texte en onciale. La note de Porcello est dans la marge inférieure de la dernière page; toutes les autres sont sur les quatre feuillets préliminaires.

6. Comme ces mentions n'ont pas été données par M. Fr. Umpfenbach dans leur ordre chronologique, et qu'elles rentrent directement dans notre sujet, nous nous permettons de les reproduire.

aegregium. Porcello a eu des rapports particuliers avec Venise, puisqu'il a dédié ses commentaires sur la guerre de 1452-53 au doge Francesco Foscari. Du vivant même de Porcello, en 1457, le manuscrit passe entre les mains de Bernardo Bembo, comme l'atteste une note naïve du jeune patricien : B) *Notum facio praesenti die libere deliberatum mihi fuisse hunc librum 1457 die 15 marcij, cuius rei sit laus omnipotenti deo*¹ &. Bembo n'avait alors que vingt-quatre ans. C'est encore à lui qu'on doit les mentions suivantes, écrites à diverses époques, les unes en minuscule, les autres en capitale : C) *Continet liber iste cart. CXIII*. Bembo, on le voit, ne compte pas les trois premiers feuillets mutilés qui ne laissent lire que de petits fragments ; D) *Comedie omnes Eunuchus Heautontimorumenos Phormio Hechyra et Adelphis pene tota : demple etenim sunt due cart. fnales et deest item et prior Andria videlicet huius libelli, et — Est mei Bernardi Bembi qui post eius obitum maneat in suos*

antiquiss^{Ber} antiquitatis reliquiae ; E) *Codex mihi carior auro* ; F) *O foelix nimium prior aetas*^{Bem}.

Le Tércence a été montré à Politien², et celui-ci y a mis de sa main : G) *Ego Angelus Politianus homo vetustatis minime incuriosus nullum aequè me vidisse ad hanc diem codicem antiquum fateor*³. Vient enfin la note autographe d'Orsini : H) [Exactement le texte de notre Inventaire]⁴.

1. Ici un monogramme que je n'explique pas et qu'on peut trouver chez Umpfenbach.

2. Ces mots sont de Boèce ; on aura plus loin (chap. VIII), par le ms. de la *Consolatio* écrit par Boccace, le témoignage de la lecture assidue qu'en faisait Bernardo.

3. Des *Variae lectiones* de Politien, tirées du Tércence de Bembo en 1493, sont sur un exemplaire de l'édition de 1475, à Florence (Bibl. Marucelliana) ; cf. Umpfenbach, p. vi. On consultera utilement sur ce point ma *Correspond. de P. Vettori avec F. Orsini*. — Outre Politien, nous avons le témoignage à peu près certain que le ms. a été vu par Ermolao Barbaro, dans le dialogue *De Virgilii Culice et Terentii fabulis*, de P. Bembo.

4. Ici doivent se placer, dans l'ordre chronologique, les témoignages sur le Tércence dans la bibliothèque de Pietro Bembo (Cian, l. c., p. 104) ; puis l'avis que donne Paul Manuce à Muret de tâcher d'obtenir communication, pour son édition, du ms. de Tércence qui est chez Torquato Bembo (*Epistolae*, III, 15 ; éd. d'Alde, p. 134) ; enfin, les détails contenus dans notre chapitre III.

5. Deux notes plus modernes : I) *Il presente codice [è stato li]gato da me Gio. Andreoli. anno 1697 regnando n. Sigre Innocentio XII* (à demi effacé par la reliure moderne ; le mauvais goût de celle-ci, due au règne de Pie IX, fait regretter celle d'Innocent XII, qui aurait elle-même fait regretter la belle reliure décrite dans l'Inventaire d'Orsini. K) *Furto sublatus mense octobr. A. MDCCXCIX, sed multa a me diligentia perquisitus beneficio egregii viri*

Quelques autres détails historiques sur le précieux volume sont fournis par Angelo Rocca, et méritent qu'on les mette en lumière¹.

Un manuscrit très célèbre aussi est celui qui est connu au xvi^e siècle sous le nom de *Lusi* de Virgile, aujourd'hui 3252 <M. L. 7.>². Il est d'écriture lombarde avec les titres à l'encre rouge en grosse onciale, du ix^e siècle, suivant M. Ribbeck, plus probablement du x^e. Ne voulant pas reproduire une description déjà donnée, j'aime mieux transcrire l'index écrit en tête par Bernardo Bembo : *Carmina plura dempta ex Eneide, ut apparet quoquo indice librorum ad cart. 1. Vita Virgilii cum carminibus Nasonis c. 2. De Culice ad c. 2. Dirarum ad c. 8. Coppa ad c. x. De monosylabis est et non c. xi. De viro bono c. xi. De rosis c. xii. Moretus c. xii. Caesaris Octaviani contra statutam mente [sic] Virgilii pro Eneide c. xiii. Bucolicorum c. xv Georgicorum pars duntaxat c. xxvi*. Le manuscrit s'arrête au v. 494 du livre 1^{er} des *Géorgiques*. Orsini, qui le reçut, comme on l'a vu, en 1579³, s'était flatté d'y trouver la partie absente d'un

Dominici Salae bibliothecae restitutus idibus Dec. eiusdem anni. Cai. Marinus a Bibl. Vatic. — Cette note de Marini montre que le ms. n'est pas venu en France en 1797, avec tant d'autres trésors de la Vaticane. Il n'en a pas été plus heureux : Paul-Louis Courier raconte dans ses *Mémoires* que « des soldats, qui sont entrés dans la bibliothèque du Vatican, ont détruit, entre autres raretés, le fameux Tércence du Bembo, ms. des plus estimés, pour avoir quelques dorures dont il était orné. » C'étaient des soldats napolitains (Umpfenbach, p. vii); ils ont pourtant laissé quelque chose.

1. Les voici. Ce passage complète celui que j'ai imprimé plus haut, p. 110 : « Terentius... tempore Alexandri Severi imp. conscriptus, — quo Angelus Politianus et alii huiusce classis viri libros antiquiores non reperiri affirmant. Sciendum praeterea est huius codicis margines scholiis caractere Longobardico conscriptis esse refertissimas, necnon aliquot Menandri versibus Graecis ab ipso Terentio in latinam linguam olim translatis et suo poemati insertis et postremo a Petro Victorio promulgatis. Libri autem emendationes a card. Bembo, qui dum in iuvenili aetate una cum Politiano ipsum codicem cum aliis contulit, prius praestitae fuerunt, deinde a Gabriele Faerno, nunc vero a Fulvio Ursino. »

2. 32 ff. parch. (Pie IX). Sans titre. « Servius tractans in Virgilium haec dicit. » Beaucoup de corrections et adjonctions du xv^e siècle, plusieurs de la main de Bernardo Bembo (et non de Pietro, comme le croit M. Ribbeck). Son ex-libris est sur la garde : *Codex patricii Veneti Bernardi Bembi antiquissime antiquitatis Reliquie* (sic). — Décrit avec soin par M. Otto Ribbeck, *Appendix Vergiliana*, pp. 31-33. — Je dois faire apercevoir que le ms. avait été promis par Pietro Bembo à Alde qui devait l'imprimer; celui-ci en témoigne dans sa lettre-préface du Virgile de 1514, le dernier texte qu'il ait publié (A. Firmin-Didot, *Alde Manuce*, p. 391).

3. Cf. plus haut nos pp. 95 à 97.

manuscrit qu'il avait eu plusieurs années auparavant d'Achille Estaco, et qui commençait précisément à la fin du livre I^{er} des *Géorgiques*. Tel qu'on le lui avait décrit, d'écriture lombarde, de format très allongé, il paraissait à Orsini offrir beaucoup d'analogie avec le sien¹. Le tout aurait fait un exemplaire de Virgile à peu près complet, et contenant, avant les *Bucoliques*, les œuvres de jeunesse attribuées au poète, disposition qu'on ne retrouve dans aucun autre des exemplaires anciens de Virgile. Ces espérances furent déçues, le manuscrit d'Estaco n'ayant, à le voir de près, rien de commun avec celui de Bembo.

Christoforo Landino avait offert à Bernardo Bembo son recueil élégiaque intitulé *Xandra*, 3366 < M. L. 151 >. Ce petit manuscrit est d'une grande élégance; il a son titre à l'encre d'or, une miniature à la lettre initiale représentant Leda, et au bas les armes de Bembo², avec la devise *Virtus Honor* dans une banderole. Mais l'intérêt principal réside dans la lettre autographe jointe au volume et précieusement conservée par le donataire³. Le 3365 < M. L. 149 > fait pendant au précédent pour l'exiguité du format et l'élégance de la transcription due à Bernardo lui-même. Ce sont les commentaires de Francesco Contarini sur les affaires de Toscane, excellent pastiche du style de Salluste et de celui de César. Au frontispice sont les armes de Bembo et de Contarini, deux écussons illustres de Venise, et Bernardo a transcrit avant le texte une intéressante épître que lui avait adressée Contarini⁴. Il y a un passage du

1. Celui-ci est le 3253 < M. L. 36 >, de lxxxii ff. parch., rel. ant. Plusieurs mains lombardes du xi-xii^e siècle; quelques gloses interl. contemporaines, d'autres postérieures. Ms. très incomplet; commence au v. 421 du livre I des *Géorgiques*.

2. D'azur au chevron d'or à trois roses d'or de cinq feuilles.

3. 88 ff. parch. (Pie IX). Anc. tranches dorées et gaufrées. F. 1: *Bernardo Bembo senatori veneto viro probitate ac litteris insigni Christophorus Landinus S. D. Quod ais te elegis nostris...* (En face, de la main de B.: *Clariss. v. Christ. Landini auctoris manus.*) La lettre est publiée par Bandini, *Specimen liter. Florent.*, p. 164. F. 3, C. L. *Florentini Xandra. Liber primus ad Petrum Medicem Mecenatem suum.* Les dédicaces florentines de ce charmant recueil sont moins compromettantes que celles qui figurent effrontément dans l'*Hermaphroditus*. Aux marges sont des mains indicatrices des passages notés par Bembo; f. 12 v^o, au-dessous de l'épithaphe de Leonardo Bruni, qui figure dans le livre f, il a mis une note à l'encre verte sur Bruni et son épithaphe.

4. 120 ff. parch. (Léon XIII). F. 1. *Franciscus Contarenus iureconsultus suo Bernardo Bembo salutem pl. d. Mi Bembe triduum universum reluctatus sum notis meis: certe ut te isto honore gravare exscribendorum qui apud te*

livre où l'auteur raconte la mission que remplirent auprès de lui, à Sienne, les ambassadeurs vénitiens envoyés pour saluer le pape Calixte III à son avènement (1455): il rapporte avec éloge, parmi les ambassadeurs, le nom du jeune patricien Bernardo Bembo; par une vanité bien excusable, Bembo, transcrivant ce texte cinq ans après, a mis son nom en capitales, et il est revenu plus tard pour annoter ce passage¹. La souscription porte: *Ber. Bemb. patricius absolvit Kal. Ianuarijs bonis avibus dubia adhuc luce anno LX^o supra M.CCCC^{os} a natu Domini.*

J'ai retrouvé deux autres manuscrits autographes datés de Bernardo Bembo. Le 3232 < M. L. 119 > contient plusieurs discours de Cicéron avec des sommaires, des notes et des extraits marginaux. On voit que le transcripteur se remettait à l'ouvrage chaque fois qu'il en avait le temps; les premiers portent des dates très fines dans les marges de 1457 à 1458². La même manière de dater se voit sur un assez joli manuscrit des *Silves* de Stace 3283 < M. L. 75 >: tout au bas du frontispice, on distingue: *26 oct. 1462*, et à la fin du volume: *XX decemb. 1463*³. Ce long temps, mis à copier un texte si court, donne sans doute la mesure des loisirs studieux du jeune patricien.

Les volumes ajoutés par Pietro Bembo au fonds de son père sont surtout des manuscrits en langues modernes. Pour les manuscrits latins que nous retrouvons ici, rien ne prouve que quelques-uns n'aient pas déjà appartenu à Bernardo. Ceux qui paraissent avoir été des acquisitions du cardinal sont le Virgile de Pontano⁴ et quelques volumes qui sont indiqués seulement par les correspondances analysées au chapitre III. Ces volumes sont: un Isidore (*Etymologiae*, in-fol.), un Tive-Live (première décade)

sunt Commentariorum nostrorum. Quando et maioribus rebus navare te operam prospectum habeam et peculiarius munus tuum esse oratoris non librarii...; f. 3. *Clar. viri patricii F. C. iurec. commentaria rerum in Hetruria gestarum lib. primus inc.*

1. Contarini: « ... summa virtute et humanitate patricii ordinis adolescentem. » Bembo a mis plus tard ces souvenirs personnels dans les marges: *Grati animi memoria. — xiiij Ianuarij 1488 in consilio XL crimin[ati]*. C'est précisément ce passage qui est reproduit à nos planches, n° IV.

2. 220 ff. parch. (Pie VI). A la fin du *Pro reditu* (f. 25): *xxvii iunii 1457 in Vigilia S. P. et Pauli*; au commencement du *Pro Milone*: *xiiij iulii 1457*; à la fin (f. 60): *xv sept. 1457*; à la fin du *Pro Cornelio Balbo* (f. 83 v°): *xij ian. 1458*. Place laissée pour les titres et les initiales.

3. 84 ff. parch. (Pie IX). Anc. tranches dor. et gaufrées. Titres à l'encre rouge. Frontisp. sobrement orné. Variantes margin. ; noms propres renvoyés, quelques courtes notes et rapprochements.

4. V. plus haut, p. 225.

et un manuscrit désigné par *Senecae opera*¹. Il n'est pas douteux qu'il ne faille identifier le premier avec le 3320 < M. L. 160 >, gros manuscrit d'écriture lombarde du XI^e siècle, dans lequel Orsini ne semble pas avoir reconnu Isidore². Pour Tite-Live, il n'y a qu'un de nos textes qui contienne la première décade, et sa beauté fait honneur à la bibliothèque de Bembo : c'est le 3329 < M. L. 28 >, qui est de deux mains du XI^e siècle avec souscription en belle capitale³. Retrouver le Sénèque de Bembo est plus difficile : il n'y a pas, en effet, chez Orsini (et le fait est d'ailleurs digne de remarque), un seul manuscrit des œuvres de Sénèque. Le 3376 < M. L. 217 > nous offre les *Declamationes* du rhéteur⁴; faut-il croire que c'est l'ouvrage qui était porté comme *Senecae opera* sur l'inventaire très sommaire des livres de Bembo dont se servait Orsini ? Cela n'est point impossible; nous constatons à chaque instant, à cette époque, des inexactitudes analogues dans la description des manuscrits⁵.

Mentionnons enfin un autographe latin qui a son prix; c'est le 3364 < M. L. 148 >, contenant les lettres écrites par Bembo au nom de Léon X, lorsqu'il était secrétaire des breffs⁶. Ces

1. V. pp. 103-104. (Acquisitions de 1582).

2. Le titre porte seulement : *In nomine Domini incipit liber Ethymologiarum, id est de proprietate sermonum vel glosae hoc est hernineumatu ab A usque in Z.* [sic] 219 ff. parch. in-fol., rel. ant. avec la rose d'Orsini au dos. Double lexique pour chaque lettre; l'un offrant seulement le mot et sa glose, l'autre consacrant quelques lignes à l'explication. F. 212: *Incipiunt Synonyma Ciceronis*. Au v^e du dernier f., inscription à demi-effacée : *Nicolao not[ario]...*

3. cxvii ff. parch., rel. ant. à la rose d'Orsini. Scholies sommaires. corrections contempor. et de diverses époques, compris le XVI^e siècle. Cf. p. 277.

4. 37 ff. parch. (Pie VI). F. 1: *Incipit liber declamationum Senecae feliciter*. XIV^e siècle. Scholies contempor. et postér. Lettres ornées et frontispice avec fig.; au bas, un génie (nimbe d'or, ailes ouvertes) qui joue de la cornemuse devant un petit ours assis.

5. Il doit y avoir à chercher des imprimés d'auteurs classiques annotés par Bembo. En feuilletant ses autographes de la bibliothèque des princes Chigi, j'ai rencontré cette indication intéressante dans un billet à Carlo Gualtieruzzi, envoyé à Rome et daté de Padoue, 19 déc. 1537: « Hareî caro saper da S. S. se, tra i libri della buona memoria di mons^r di Fano, è uno *Apulegio* in forma grande impresso a Roma nel principio della stampa. Per tutto il quale v'è la mia mano, insieme con uno alphabeto delle voci di quelli autore, coperto di carta pecora, che io già dedi à S. S. » (*Chisianus LVIII, 304, f. 64.*) Aucun des volumes de ce genre n'est entré chez Orsini.

6. 375 ff. pap. rel. ant. de velours rouge. Divisé en 37 cahiers, dont les dernières pages sont souvent blanches. Le premier cahier, comprenant les vingt premières pages, est d'un secrétaire; Bembo a seulement revu et ajouté. On trouve trace en marge de divisions différentes en livres. La dernière lettre est à François I^{er}: « Christophorus Longolius homo Gallus... oct. Id.

documents adressés pour la plupart à des princes ou à d'importants personnages, ont paru du vivant de l'auteur¹, et certaines parties du manuscrit semblent préparées pour être livrées à l'imprimeur. La plupart sont surchargées de ratures, d'additions, etc. On y voit la pensée première de phrases et même de lettres entières ; on peut deviner les motifs de style ou de politique qui ont fait modifier ou supprimer les passages ; en un mot, si ce sont, comme je le crois, les minutes de Bembo, on y peut surprendre les secrets de sa composition, les corrections officielles dues au pape, les retouches cicéroniennes dues à l'humaniste.

La bibliothèque de Bembo a servi plusieurs fois aux travaux d'Alde Manuce et de ses amis. La collection d'Alde lui-même, si l'on en croit Orsini, nous présente à son tour un volume d'une grande importance. Il n'est point porté à l'Inventaire, et fait, par conséquent, partie des acquisitions postérieures². Il figure à présent parmi les Incunables du Vatican, sous la cote *Inc. 1135* ; à l'ancienne garde de parchemin, Orsini a mis le numéro 15 et cette note : *Ovid. Metamorph. cum emendationibus Aldi. Ful. Urs.* Cette édition petit in-folio, qui ne porte ni date, ni titre, se rapproche, pour le caractère, du Catulle, Tibulle et Propertius de 1472³. Les annotations sont très nombreuses, mais sont-elles de la main d'Alde ? je ne puis être aussi affirmatif que le sont Orsini et, d'après lui, le catalogue de la Vaticane. Le témoignage du savant romain s'appuie probablement sur celui du petit-fils du grand Alde, et le manque de sincérité de ce personnage ôte beaucoup de valeur à cette tradition⁴. De plus, les spécimens de l'écriture d'Alde que je connais, et qui sont du reste extrêmement rares, montrent une main assez différente de celle-ci, et il faut admettre, pour le moins, que cette annotation, si elle est bien de l'imprimeur vénitien, remonte à sa jeunesse, époque de laquelle nous ne possédons point d'autographe. L'âge de

Apr. mxxx an. nono Romae.» Je crois que c'est la minute au jour le jour de Bembo, préparée ensuite par lui pour être imprimée.

1. Venise, 1535. Mazzuchelli, *l. c.*, p. 765, cite le ms. de l'Ambrosienne et celui du Vatican. Celui-ci a été acquis par Orsini en 1582 (cf. plus haut, p. 106).

2. V. p. 161.

3. D'après l'abbé Zappelli, dans le Catalogue ms. des Incunables de la Vaticane. Il n'y a de titre que pour le livre VII. L'exemplaire est magnifique.

4. Cf. p. 76.

l'écriture ne s'y oppose pas, et nous savons même qu'Alde avait travaillé personnellement sur Ovide¹. Je remets le soin de contrôler cette hypothèse à l'érudit qui s'occupera plus tard d'Alde Manuce, et me borne à lui signaler ce volume qui serait pour lui, s'il était authentique, d'un inestimable prix. L'annotation marginale n'est point critique, et ne corrige que des fautes d'impression évidentes ; mais les scholies mythologiques sont nombreuses ; il y a une table des récits d'Ovide, et partout des sommaires à l'encre rouge. Les interlignes ont des gloses en un grand nombre de pages, des restitutions de mots sous-entendus, des équivalents aux expressions poétiques, etc. Si le livre était préparé pour une explication devant des écoliers, Alde s'en servait peut-être pour ses élèves, les princes de Carpi².

Ce volume, ayant été acquis par Orsini quand son Inventaire était clos, doit provenir de la bibliothèque d'Alde le jeune. On sait que celui-ci l'avait apportée à Rome en 1590 ; étant alors fort besogneux, il cherchait à s'en défaire à bon prix, et comme il entendait assez bien le charlatanisme, il n'épargnait rien pour faire valoir sa collection aux yeux des Romains. Les livres du temps sont pleins d'éloges excessifs à propos de cette bibliothèque³. Orsini paraît y avoir vu plus clair et, dans l'intimité de

1. On connaît l'édition fort estimée des œuvres d'Ovide donnée par Alde en 1502-1503. Dans le premier volume, qui contient les *Métamorphoses*, figure une vie d'Ovide (réimprimée en 1515) composée avec un grand soin par l'éditeur lui-même.

2. Orsini possédait l'Aldine des *Métamorphoses* de 1502, A. 44 in-8°. Le petit volume < l. L. 16 >, resté dans sa reliure estampée, contient un très grand nombre de corrections mises à la marge, le mot du texte qu'elles remplacent étant souligné. Cette révision importante est due à Calandra en 1510. Le volume ainsi corrigé a-t-il servi à la célèbre marquise de Mantoue, Isabelle d'Este ? Il est permis de le croire, à la lecture de la note suivante mise à la dernière page, de l'écriture ferme et posée du reviseur : *Hi libri Ovidiani emendati fuerunt per Io. Ia. Calandram maxima diligentia, in gratiam divae Ysabellae Estensis Mantuae Marchionissae edito super his emendationum libro : vij Kal. Iunias. Anno salutis M. D. X^o*. L'exemplaire est paginé par le même personnage, qui a obéi à la demande de l'imprimeur de mettre à la main les chiffres des 404 « semi-paginae » (= pages), auxquelles sa table renvoie. Il provient de Colocci. En tête, Orsini a ajouté le portrait d'Ovide emprunté à la publication d'Ercole Ciofano.

3. Voir particulièrement Rocca, *Biblioth. Apost. Vat.*, Rome, 1594, pp. 402-403 : « Manutiana illa Bibliotheca, mira librorum copia et varietate, codicibus scilicet non solum impressis, sed manuscriptis etiam vetustissimis Autographisque refertissima, quam ipsemet (?) Aldus iunior... suis sumptibus, principibus tamen liberalitate aiutus, instituit, auxit, atque Romam advexit : cum enim ipse primum Romae cum Paulo patre viveret, eam struere coepit... » Cf. notre p. 110 (en note). Une partie des livres d'Alde a été

sa correspondance avec Pinelli, donne des appréciations assez intéressantes : « Messer Aldo è spesso da me et mostra desiderio grande, anche bisogno d'appoggiarsi con qualche signore. Non mancarò d'aiutarlo col s^r Don Duarte [Odoardo Farnese], se l'andata di quel signore in Spagna non impedisce. Ho veduto la sua libreria, ma non si trovò fin qui cose giotte, eccetto un libro de Provenzali¹; ma potria essere che non m'habbia menato ancora in sacristia. » — « La sustanza è che quest'huomo si trova in gran bisogno et non hà altro che la libreria, la quale veramente è di gran numero di libri stampati, ma di pochi scritti à mano, et in quelli pochi non vi vedo cosa da far venire l'aqua alla bocca². » De fait, il reste peu de chose aujourd'hui de cette bibliothèque trop célèbre, et les manuscrits sont bien rares qui en gardent le souvenir. Orsini y a peut-être fait quelques autres emprunts; je n'en ai pu constater qu'un seul et qui est antérieur aux démarches d'Alde le jeune; c'est l'intéressant fragment de Servius acquis en 1580³.

On est sur un terrain plus solide avec l'éditeur de Démosthène, le laborieux CARTÉROMACHOS. Il a fourni sûrement à la bibliothèque d'Orsini des imprimés latins en plus grand nombre encore que les imprimés grecs; j'ai constaté cette provenance dans quarante-sept volumes latins, signalés ou non par l'Inventaire⁴. Quelques index alphabétiques, souvent très nourris, composés de mots pris dans les auteurs classiques, viennent du même érudit⁵. Ces manuscrits n'offrent en soi pas d'intérêt;

acquise plus tard par la Vaticane. V. A. Ceruti, *Lett. ined. dei Manuzi* (Extr. de l'*Archivio Veneto*, 1881-82), pp. 100 et 111.

1. V. le chap. VIII.

2. *Ambros. D.* 422 inf. Lettres du 2 août et du 11 août 1590.

3. Sur ce volume, v. plus haut, p. 196. Sur les inscriptions réunies par Alde le jeune, v. p. 36, note 4; sur les correspondances de Paul Manuce, qui sont restées entre les mains d'Orsini, v. p. 150; sur celles d'Alde l'ancien, v. p. 147.

4. Voir I. L. 5, 9, 13, 14, 17, 22, 26 à 28, 30, 32, 35, 42 à 48, 53, 55 à 74, 82 à 86, 88, 91, 128.

5. Ex. : 3446 < M. L. 238 >, 44 ff. pap. (Léon XIII). Outre les mots d'Aulu-Gelle, il y a, à la fin de chaque lettre, une petite liste des mots de Macrobe. 3447 < M. L. 241 et 246 >, deux vol. 143 ff. et 71 ff. pap. (Léon XIII); Pline et Ovide. Je n'ai pas essayé de retrouver M. L. 239, non plus que d'autres index portés à l'Inventaire, qui ne valent pas la peine des recherches qu'ils auraient coûtées. — Nous avons trace encore d'un manuscrit de Cartéromachos passé chez Orsini en 1566 (v. p. 83); c'est un Ovide qu'on nous décrit comme contenant *Sine titulo et amores*. Ce titre *sine titulo* est celui qu'on donne au moyen-âge aux manuscrits des *Amores*; or, nous ne retrouvons aucun exemplaire de cet ouvrage d'Ovide chez Orsini.

mais, si l'on peut dédaigner de les examiner, il faut se rappeler du moins que c'est au moyen d'index de ce genre, recueillis par plusieurs savants dans les auteurs principaux et plus tard fondus ensemble, qu'on est arrivé à composer les premiers dictionnaires. Parmi les livres imprimés dont je parle, quelques-uns ont des scholies, des rapprochements de passages, des mentions sur les gardes. Toutefois, l'annotation de ceux qu'il m'a été possible de voir est généralement de valeur médiocre : elle se borne presque à des mots du texte renvoyés à la marge et transcrits ordinairement en rouge, pour faciliter la rédaction des index et pour attirer les yeux du lecteur au milieu de pages d'une impression souvent très compacte. Presque tous les volumes de petit format, les Aldines particulièrement, sont dans de jolies reliures contemporaines, qui ajoutent de la valeur aux exemplaires.

Quelques numéros de la série méritent une mention spéciale : I. L. 26, aujourd'hui *Inc.* 115 ; les Commentaires de Domizio Calderino sur Martial (Venise, 1474) ont sur les gardes une inscription grecque relevée à Ferrare par Cartéromachos ; — I. L. 28, *Inc.* 659 ; le Pline de Pomponius Laetus (Rome, 1490), a également une inscription latine de Pistoia¹ ; — I. L. 55, A. 6 in-8° ; l'édition Aldine des épîtres de Cicéron a été offerte par Cartéromachos à un ami, comme l'atteste sa dédicace : *Hoc quaecumque munus accipe mi suavisissima Sanga*² ; — I. L. 64, *Inc.* 992 ; Cartéromachos avait fait relier ensemble et annoté plusieurs ouvrages, le Properce de Beroaldo (Bologne, 1487), ses *Variae lectiones*, le Catulle de Palladius Fuscus de Padoue (Venise, 1496), enfin la vie des empereurs par Aemilius Probus (Brescia, 1498) ; — I. L. 88, *Inc.* 1146 ; le Diomède, imprimé par Nic. Jenson, aux initiales ornées et coloriées, porte, outre les notes habituelles, une épigramme *ad lectorem* sur la garde ; — I. L. 27, A.³ in-fol. (Aldine des œuvres de Politien, 1498) ; — I. L. 58, A. 14 a in-8° (Aldine du 2^e vol. d'Ovide, 1502) ; — I. L. 70, VIII. A. 10. 28 (grammaire de Lancilotto, Reggio, 1504) ; ces trois derniers volumes ont la signature d'un parent de Cartéromachos : *Iohannis Baptistae de Forteguerris clerici Pistoriensis*.

1. L'inscription grecque est dans le *Corpus* de Böckh, III, 6667 ; l'inscription latine est dans le *C. I. L.*, IX, 2860.

2. Evidemment, le poète romain Battista Sanga, qui fut secrétaire de G.-M. Giberti, puis de Clément VII.

3. La cote n'était pas encore donnée à l'époque de mes recherches.

Le nom de Fra Giocondo de Vérone, si étroitement lié aux souvenirs du groupe d'Alde Manuce, était rappelé chez Orsini par un Tacite écrit de sa main; Fulvio en parle en 1593, mais je n'en trouve trace dans aucun inventaire ¹. — Un autre ami particulier d'Alde et de Cartéromachos, le professeur bolonais Paolo Bombasio, avait révisé et scholié pour son usage l'édition des trois *Elégiaques*, réunis aux *Silves* de Stace et imprimés en 1472 dans un volume unique in-folio. Catulle manque à l'exemplaire, mais l'annotation est très considérable pour Properce, où le texte imprimé a été souvent gratté par Bombasio pour faire place à ses corrections ². — Les vingt comédies de Plaute, parues à Milan en 1490, offrent une annotation plus intéressante encore, due, selon Orsini, à ce Tommaso Inghirami, dit *Phedrus*, qu'immortalise le portrait de Raphaël; elle est avant tout critique: les lacunes de l'imprimé sont comblées et les leçons rectifiées d'après le témoignage des grammairiens anciens et de plusieurs manuscrits ³.

Un Vénitien, postérieur de peu de temps, a transcrit un recueil d'opuscules grammaticaux, qui a beaucoup servi à Orsini, si l'on en juge par les notes marginales. Je parle de Niccolò Liburnio, qui a bien mérité, comme on sait, de la grammaire et de la langue nationales. Le 3402 < M. L. 67 > porte à la fin: *Nicolaus Lyburnius exscripsit*, et le premier ouvrage qu'il y fait figurer est précisément le *De orthographia* publié pour la première fois par Orsini; celui-ci a mis aux marges du traité de Velius Longus les leçons assez nombreuses d'un manuscrit désigné par *f*, qui indiquent la préparation critique de l'édition de 1587 ⁴.

1. *Fragm. historicorum*, p. 423: « [Codex] quem habeo domi scriptum manu accurati viri locundi Veronensis. »

2. I. L. 103, *auj. Inc. 74*. Bel exemplaire de l'édition donnée par Vindelin de Spire, d'après Audiffredi (malgré l'absence de Catulle et des trois derniers ff. de Properce). Lettres ornées; le frontispice de Tibulle porte des armoiries, qui me sont restées inconnues. — Sur Bombasio et Inghirami, v. P. de Nolhac, *Erasmus en Italie* (sous presse).

3. I. L. 122, *auj. Inc. 645*. Au f. Riii, Inghirami cite un évangélaire en lettres majuscules du Mont-Cassin.

4. cxviii ff. pap., rel. ant. de cuir vert oubliée par l'Inventaire. F. 1, Velius Longus (v. p. 52); f. xxii, *Adamantii sive Martyris de B muta et V vocali*; f. xxxvii, *Corn. Frontonis exempla elocutionum*; f. lxix, *Atilii Fortunatiani ars* (cf. lxxxiii); f. lxxxii v°, *Donatiani fragm. [Charisi]*; f. c, *Ars Caesii Bassi de metris*; f. cvi v°, *Principia artis Rhetoricae summam collecta de multis ascythomata [sic] a Iulio Severiano*. Ms. vu et utilisé par Angelo Mai.

Notre savant parle dans ses lettres de la bibliothèque du pape MARCEL II. Sa mémoire restait chère à tous les humanistes romains, dont il avait été longtemps le modeste confrère¹. On négociait, paraît-il, en 1574, l'acquisition pour la Vaticane des deux cents manuscrits grecs et des quatre cents manuscrits latins qu'il avait laissés. Les livres imprimés furent visités par Orsini à cette époque; il dut y choisir le Pline de Trévise (1479), qui avait été collationné avec plusieurs manuscrits et que Marcello Cervini, déjà cardinal de Santa-Croce, avait acheté pour quinze ducats en l'année 1542. L'exemplaire est précieux par les leçons qui sont dans les marges à l'encre rouge, et par la note autographe de Cervini². Le même prélat, qui fut très lié avec Colocci, avait recueilli et classé quelques-uns des papiers de celui-ci, qui sont venus se fondre ensuite dans les collections d'Orsini³. On y voyait encore d'autres souvenirs de cardinaux du temps. Huit traités latins d'astronomie dans le 3379 < M. L. 231 >, écrits sans soin et fort rapidement par Lorenzo Boniscontro, la plupart avec scholies et figures, avaient eu pour propriétaire, avant Orsini, Domenico della Rovere, cardinal du titre de Saint-Clément († 1501)⁴. Plusieurs traités de géométrie

1. Ambr. D. 422 inf. Lettre à Pinelli du 5 juin 1574; c'est précisément pour faire une recherche dont il était chargé par Pinelli, qu'Orsini a visité les imprimés. L'ensemble de la collection de Cervini fut à Sirleto (cf. notre p. 167 et les ouvrages qui y sont indiqués, note 4). — Plus tard, Orsini recueillit un fragment de Pétrarque de cette provenance; il en sera parlé au chapitre VIII. V. sur Cervini l'index. — Je remarquerai ici que personne n'a parlé du Vat. 3965, document de première importance pour l'histoire de l'administration du cardinal Cervini à la Vaticane. Il est intitulé : N° 526. *Libro dove si registrano tutti i mandati che si faranno dal Rmo Santa-Croce de denari che si pagaranno per conto della libreria Apostolica cominciando a di 28 d'ottobre 1548*. Le dernier paiement porté sur ce livre est du 4 avril 1555. J'en parlerai en détail en rendant compte, dans la *Revue critique*, des récents travaux de M. Müntz sur la Vaticane.

2. Inc. 292 < I. L. 6 >. Voici cette note, où je ne puis identifier le « messer Augusto » qu'Orsini paraît si bien connaître : *Hunc Plinii librum, ab Augusto olim diligentissime cum veteribus Plinii exemplaribus collatum, emi ego Marcellus Cervinus Romae duc. quindecim, anno Dni M D XLII*.

3. Cf. M. L. 292. Cervini partageait le goût que nous allons signaler chez Colocci pour la poésie latine moderne, dont il est si souvent question dans notre livre. J'ai lu à Venise, dans un ms. de la bibliothèque Marcienne (*Lat. XI. 96, f. 38*), une lettre de Carlo Zangarolo (Zancaruolo) à Cervini, qui accompagnait l'envoi d'une collection de vers latins d'Accolti, Fracastor, Ariosto, etc.; elle est écrite de Venise le 30 juin 1548, et figure dans les copies rassemblées par Fontanini, comme tirée d'un ms. du fonds Ottoboni, au Vatican.

4. 116 ff. pap. (Pie VI). F. 1, *Breve opus Nicolai comitis Patavini de triplici motu octavae sphaerae*; f. 5, *Tractatus sphaerae Ioannis Sacroboschi*; etc. Sur la garde de parch. : *Do. Ruue[r]ius. car[ol]i s[an]cti Clementis*.

réunis en volume dans le 3380 < M. L. 230 > sont dus, d'après l'Inventaire, au cardinal Pomponio Cecio ; ils avaient dû venir à Orsini par Attilio Cecio, nommé chanoine de Latran en 1542 pour succéder à son oncle le cardinal¹. Un riche exemplaire de la traduction de l'*Iliade*, par Lorenzo Valla, terminée par son élève Francesco d'Arezzo, est dû à un copiste de la Lunigiane, nommé Ippolito ; c'est le 3297 < M. L. 194 >. Le blason des Caraffa s'étale au frontispice, surmonté de la croix de Malte, et une belle souscription occupant toute la dernière page apprend que cette copie a été faite sur l'ordre et aux frais d'un Bernardino Caraffa, apparemment celui qui mourut en 1505, au moment où il venait d'être nommé archevêque de Naples. Le copiste a mis en marge les leçons du mauvais texte qu'il transcrivait et indiqué les corrections qu'il jugeait utiles².

Nous arrivons à la bibliothèque d'ANGELO COLOCCI, sur laquelle nous avons déjà apporté, au cours de ce livre, divers renseignements³. On a vu, au commencement du chapitre III, qu'une partie seulement de ses papiers fut acquise après sa mort par Fulvio Orsini, alors fort jeune. Quelques volumes isolés, provenant peut-être de la dispersion de la collection en 1527, ont été acquis par Orsini à diverses époques. On pourrait croire, d'après le témoignage de F. Ubaldini, que c'est la bibliothèque tout entière de Colocci qui a passé chez Orsini⁴ ; ce n'en est

1. 319 ff. pap. (Pie IX). F. 1, *Theodosius de spheris*; etc. Sur les Cecio, j'ai consulté les papiers de Galletti, cités p. 4.

2. 217 ff. parch. (Pie IX). Timbre de la Bibliothèque Nationale. Souscription en capitales : *Hanc Homeri Iliadem partim a Laurentio Valla, partim a Francisco Arretino traductam exemplari depravatissimo transcripsit P. Hippolytus Lunensis iussu impensisque illustris Bernardini Carafae in equestri ordine Hierosolymitano Antistitis reverendissimi ac bene merentis qui et per omnes virtutum numerosos et per omnem eminentioris doctrinae cultum quotidie surgit.* — Peut-être faut-il rattacher à ce Caraffa le 3249 < M. L. 80 >, grand ms. du xv^e siècle, orné et scholié, contenant les lettres de Cicéron à Brutus, à Q. Cicéron, à Atticus (incomplètes) : au frontispice était un blason qu'on a soigneusement effacé ; du nom qui se lisait autour, il ne reste que les deux dernières lettres ... FA.

3. V. l'index et particulièrement les pp. 80 et 182. On connaît sur Colocci les *Poesie italiane e latine di monsignor Angelo Colocci*, publiées par l'abbé Gianfrancesco Lancelotti, lesi, 1762, avec des mémoires sur la vie de l'humaniste, et la biographie due à Cantalamessa, dans les *Biografie e ritratti di uomini illustri piceni* d'Antonio Hercolani, Forlì, 1837, t. II ; ils n'ont guère ajouté de renseignements sur la bibliothèque à ceux que donnait déjà Ubaldini. — On est prié de se reporter plus loin pour le *Mediceus* de Virgile et pour les mss. provençaux qui se rattachent à la bibliothèque de Colocci.

4. Cf. Monaci, *Comunicazioni dalle bibliot. di Roma*, vol. I, Halle, 1875,

en réalité qu'une petite portion. Toutefois, au point de vue des études sur la Renaissance, cette portion est extrêmement intéressante. En effet, si elle n'est pas plus importante pour le latin classique que pour le grec, elle l'est au contraire beaucoup pour les œuvres modernes et en offre une collection assez précieuse.

Le plus remarquable des textes antiques qui portent la signature *A. Colotij* est un Horace du XI^e siècle, ayant aux marges le commentaire d'Acron, le 3257 < M. L. 9 >¹. Un autre manuscrit, le 3309 < M. L. 131 >, contient Porphyryon ; mais ce n'est qu'une copie moderne faite, à ce qu'il semble, pour Colocci ; le feuillet de garde a le numéro de sa bibliothèque : 174. *A. Colotij et amicorum*². Même ex-libris, mais sans numéro, sur le 3390 < M. L. 97 >, qui contient le *De re rustica* de Caton, incomplet³. Enfin un énorme volume, le 4048 < M. L. 252 >, est un index de mots fait par Colocci lui-même sur les œuvres de Cicéron⁴. Orsini a possédé encore, pendant un certain temps, un exemplaire de la *Notitia dignitatum* qui venait de Colocci ; c'était une copie, avec figures coloriées, du manuscrit des Maffei, et il l'envoya en 1585 à un ami de Pinelli, qui n'était autre que le futur éditeur de la *Notitia*, Panciroli⁵. Une note, sur le manuscrit de Munich, rapprochée de la lettre que nous avons citée, ne laisse aucun doute sur cette transmission (*exemplum quod F. Ursinus, precibus Io. Vincentii Pinellii, transmisit ad Pancirolium*,

p. xi. M. Monaci, qui a si bien mérité par divers travaux de la mémoire de Colocci, a étudié l'inventaire que nous avons indiqué p. 80 ; mais il incline à croire, dans sa note, que c'est l'inventaire des livres passés à Fulvio Orsini. Or, le témoignage formel de celui-ci, dans sa lettre de 1559, nous apprend que l'ensemble des livres laissés par Colocci était à cette date dans la *quaedam* du pape et point chez lui. Quant à Ubaldini, qui vivait au XVII^e siècle, il a su que certains livres de Colocci avaient passé chez Orsini et de là dans la Vaticane, et il a pris la partie pour le tout.

1. 120 ff. parch. (Pie IX). Commence à *Carm. I*, xvii, 17 et finit à *Epist. II*, ii, 106.

2. 122 ff. pap. (Paul V, Pie IX). 3 mains : a) f. 1, Varron, *de lingua latina* ; b) f. 62, Porphyryon ; c) f. 114, une traduction du grec et le commencement d'une autre, avec dédicace à Colocci. Le f. de garde de parchemin, où est l'ex-libris, contient un texte latin du XIV^e siècle sur les maladies des yeux.

3. 38 ff. pap. (Pie IX). XV^e siècle.

4. 572 ff. pap., rel. mod. en 2 vol. Une note latine de Colocci indique que les renvois correspondent au Cicéron publié chez Josse Badius et Jean Petit. D'autres index de la collection d'Orsini ont certainement la provenance de Colocci.

5. V. p. 5, note 2.

quoque is usus est in opere suo corrigendo) ; et il paraît certain que la copie prêtée par Orsini ne lui revint pas ¹.

Voici la liste des autres textes, presque tous modernes, recueillis par Colocci et passés chez Orsini. Ils sont, la plupart du temps, sans annotations et tous du commencement du xvi^e siècle, sauf indication contraire : 3436 < n° 1, M. L. 122 >, le célèbre traité d'Antonio da Tempo sur l'*Ars rythmica* composé en 1332² ; cet exemplaire, lu par Colocci, est un témoignage intéressant de ses études sur l'histoire de la langue nationale. — 3424 < M. L. 225 et 289 >, une copie de la main de Colocci de l'opuscule d'Ermolao Barbaro contre la *Cornucopia* de Niccolò Perotti, et un curieux apocryphe³. — 3404 < M. L. 69 >, un traité du syllogisme avec figures par Niccolò Giudice, précédé d'une épître dédicatoire à Colocci⁴. — 3436 < n° 16, M. L. 295 >, l'inventaire des livres de Pic de la Mirandole, avec le numéro de chaque volume et celui du coffre où il était placé ; dans un second classement, la distinction est établie entre les manuscrits et les imprimés⁵ ; cet inventaire demanderait à être

1. Je ne connais la note de Munich que par l'article de M. Camille Jullian (*Un ms. de la Not. dign.*) inséré dans les *Mélanges d'archéol. et d'hist. de l'Ecole de Rome*, année I (1881), p. 286. Je ne sais si nos renseignements aideront à éclaircir l'histoire des copies de la *Notitia* ; en tous cas, ils établissent que le ms. envoyé par Orsini n'a pas été fait pour Panciroli, puisqu'il appartenait déjà à Colocci, au moins quarante ans auparavant.

2. ff. 1-15 du ms. pap. *Incipit summa artis rithmice composita ab Antonio da Tempo cive paduano anno Dni millo ccc^o trigesimo secundo indictione quarta decima*. Je ne sais pourquoi l'éditeur de cette curieuse poétique italienne, écrite en latin, suppose que ce ms. aurait été exécuté pour Bembo. (Giusto Grion, *Delle rime volgari trattato di Antonio da Tempo giudice padovano*, Bologne, 1869, p. 14.) Il doit y avoir eu confusion d'écriture ; l'exemplaire vient de Colocci, et les titres et les soulignés qu'il a sont seulement de sa main. Page 64, l'incipit de notre copie n'est pas donné très exactement.

3. 18 ff. pap. cartonné de soie rose. a) f. 1, *H. Barbarus Jacobo Antiquario suo S. Cum superioribus diebus... 1489* ; ff. 7-9, blancs ; b) f. 10, après cinq lignes : *Ditis cretensis de bello Troianorum efemerides finit* ; f. 10 v°, *Extracta de libro, qui dicitur Vasilographia id est imperialis scriptura, quem Erythea Babilonica ad petitionem Graecorum tempore Priami regis edidit, quem de Caldeo sermone Dothapater peritissimus in graecum transtulit tandem de aerario Hemanuelis imp. deductum Eugenii regis Siciliae admiratus de graeco transtulit in latinum*. Exquiritis me, o illustrissima turba Danaum... [sic] (A la fin) : *Comperta in calce Bibliae vetustissimae quae Romae apud S. Petrum in reliquiis habetur, quippe quam affirmant scriptam manu sanctissimi maxime Hieronimi*. xv^e-xvi^e siècle.

4. 26 ff. pap. (Paul V). F. 1, dédicace : *Omnes ad Aristotelem duces secuti sunt...* ; f. 2, *Introductio Nicolai Iudaeci ad libros Aristotelis de syllogismo. Cum de syllogismo conficiendo...*

5. ff. 263-296 du ms. pap. F. 263, *Inventarius librorum Io. Pici Miran-*

publié. — Id. < n° 14, M. L. 293 >, un traité monétaire, écrit certainement sous Alexandre VI et vers l'an 1500, par un anonyme qui se proclame l'élève de Pomponius Laetus et qui mentionne plusieurs particularités curieuses de l'histoire du xv^e siècle¹. — Id. < n° 15, M. L. 294 >, un traité sur les mêmes sujets de la main de Colocci, avec figures². — Id. < n° 6, M. L. 279 >, un traité moderne de géographie³. — Id. < n° 13, M. L. 287 >, *Nicephori geographia*, annotée par Colocci⁴. — 3441 < n° 8, M. L. 270 >, un traité de géométrie⁵; le goût de Colocci pour tout ce qui se rattache à l'histoire des études mathématiques est attesté par les nombreux recueils de ce genre qu'on trouve de lui à la Vaticane, et particulièrement sur les poids et mesures⁶. — 3436 < n° 10, M. L. 283 >, le *De Mirabilibus* de Pouzzoles et des environs⁷. — 3441 < n° 13, M. L. 297 >, quelques fragments des traductions de Leonardo Bruni⁸. — Id. < n° 7, M. L. 269 >, des traductions de l'*Axiochus* de Platon et du *Prince* de Plutarque faites par un évêque de La Cava et datées de 1517⁹. —

dulae. Albertus de anima. numerus 42, capsae 2...; f. 284, second classement.

1. ff. 243-252 du ms. Il paraît original. Inc.: « Talentum romanum auctore Servio Honorato... » F. 247, « Phorcesius noster » et « Capnio noster » [Heuchlin]; f. 248, « P. Sabinus compater meus » [Marso]; Pomponius Laetus olim praeceptor noster »; « rex Gallorum Carolus iunior qui nuper mortuus est » [Charles VIII † 1498].

2. ff. 253-257 du manuscrit.

3. ff. 71-92 du ms. Inc.: « Elementorum situs pro cuiusque eorum sive gravitate declinal... » Ce livre se trouve aussi au f. 143 du 3353, où Colocci indique qu'il en possédait une seconde copie.

4. ff. 191-241 du ms. Inc.: « Si autem in illo quod dividetur... »

5. ff. 135-144 du ms. *Quae figurae sub dimensionem cadant et mensurarum species*. Inc.: « Figurarum nomina quae sub dim. cadunt sunt triangula... »

6. J.-J. Bouchard parle avec assez de détail des 3906, 5395, 3895 dans ses lettres à Peiresc; il en fit même exécuter une copie pour le savant provençal en 1634. (Cf. J.-J. Bouchard, *Lettres inéd. écrites de Rome à Peiresc* (1633-1637), p. p. Ph. Tamizey de Larroque, Paris, 1881, pp. 19, 27, 34).

7. ff. 150-168 du ms. *De mirabilibus civitatis Puteolorum et locorum vicinorum ac de nominibus et virtutibus balnearum*. Inc.: « Sibylla dicitur cuius pectus numen recipit... » (xv^e siècle). Le premier feuillet contient une table en italien et en latin. L'auteur cite les historiens classiques, Virgile, et surtout « Eustasius de balneis »; transformant la légende d'Enée, il parle du gouffre par où J.-C. est descendu aux enfers. Il sera utile de comparer un texte imprimé au xv^e siècle et aussi le ms. *Ottobon.* 2110, *De balneis Puteoli* (avec figures).

8. Cf. plus haut, p. 196.

9. ff. 120-134 du ms. Dédicace de l'*Axiochus*: *Rmo in Christo Domino A. Dei gratia episcopus Cavensis Rinutius. Herodotus Alikarnesseus...*

3440 < M. L. 126 >, les *Macrobii* de Lucien, traduits par Fabio Vigile, évêque de Spoleto¹. — 3436 < n° 11, M. L. 284 >, les *Synonymes* sous le nom de Cicéron². — Id. < n° 9, M. L. 282 >, un commentaire anonyme sur le livre I de l'*Histoire Naturelle* de Pline³. — Id. < n° 2, M. L. 244 >, un fragment de Meletius annoté par Colocci⁴. — Id. < n° 5, M. L. 277 >, un mémoire sur la guerre entre Sigismond, roi de Pologne, et Basile, grand-duc de Russie, signé *Bernardus Vapovicius de Radochonijczu canonicus Cracoviensis*⁵. — Id. < n° 12, M. L. 286 >, une copie des fameuses lettres échangées par Sadolet et Jean Sturm en 1539⁶. — Id. < n° 3, M. L. 275 >, la minute de plusieurs discours latins du romain Pietro Alcionio, prononcés dans des circonstances officielles sous Clément VII⁷. — Id. < n° 7, M. L. 280 >, un discours de Pietro Corsi, de Carpineto, au cardinal Ridolfi⁸. — Id. < n° 8, M. L. 281 >, un texte écrit par un secrétaire et fort corrigé de la main de Corsi, adressé à Lodovico

f. 128 v°, dédic. du Prince: *Rmo in Christo patri Gabrieli tituli S. Clementis presb. cardinali Senensi Rinutius servorum minimus*; f. 134, *Explicit libellus Plutarchi 7 kal. Novemb. anno Dni 1547*. Je n'identifie pas le cardinal. Le ms. porte l'écriture de Colocci.

1. 16 ff. pap., rel. ant. estampée. Au f. 6 seulement: *Luciani Samosatensis Macrobi, Fabio Vigili interprete, ad Rmum D. cardinalem Sti Georgii* [le cardinal Raf. Riario]. Inc.: « In somnis tale quoddam... » Sur la garde, deux vers d'un propriétaire:

Gioan Paul de Turre son ciamato,
Mel renda in cortesia chi l' a trovato.

Deux ff. non reliés sont joints à ce curieux livret; le premier est un billet original de Colocci à Vigile, et la réponse de celui-ci, qui déclare que dans les inscriptions le même signe peut signifier *Centurio* et *Caia*, et regrette de n'avoir pas fait une recherche sur Boniface VIII; le deuxième feuillet est une lettre ital. orig. fort longue et intéressante du même Vigile à Colocci.

2. ff. 169-175 du ms. Du xv^e siècle seulement, malgré l'affirmation de l'Inventaire.

3. ff. 128-147 du ms. Inc.: « De vita Plinii multa habentur in epistola... »

4. ff. 16-20 du ms. *De manibus ex libro Meletii de structura hominis*.

5. ff. 61-69 du ms. Inc.: « Scripturus de bello quod gestum est inter Sigismundum... »

6. ff. 177-189 du ms. Elles ont été imprimées à Ingolstadt.

7. ff. 22-55 du ms. F. 23: *Petri Alcyonii pro S. P. Q. R. oratio de rep. reddenda atque e custodia liberando Clemente VII Pont. Max. ad Carolum Caes. designatum*; f. 35, sans titre, à Clément VII sur le sac de Rome; f. 42, *P. Alcyonii oratio pro S. P. Q. R. ad Pompeium Colonniam de Urbe servata*. — Au f. 22, Colocci a écrit une note qui intéresse les études provençales au xvi^e siècle: « Memorie. Bartholomeo Casassaggia se vive in Napoli che tradusse Lemosini. » Sur Casassaggia et ses travaux pour Colocci, v. une note de Canello. (*Arnaldo Daniello*, Halle, 1883, p. 63).

8. ff. 101-109 du ms. L'Inventaire parle à tort d'un discours adressé à Colocci.

Beccadelli à la suite d'un repas chez le cardinal Contarini, avec Beccadelli lui-même, Danès et d'autres personnages ¹.

Colocci avait un goût particulier pour la poésie latine ; il la cultivait lui-même, et ses relations suivies avec les poètes du temps, qu'il aimait à réunir dans ses jardins du Quirinal ², lui ont permis de recueillir beaucoup de pièces détachées ; la plupart sont inédites et peuvent être très précieuses aujourd'hui, pour la connaissance de l'esprit public à Rome sous les pontificats qui se sont succédés d'Alexandre VI à Paul III. C'est l'époque la plus brillante de la Renaissance romaine ; les renseignements sur les lettrés et les artistes, les traits de mœurs abondent dans cette masse de documents littéraires qu'Orsini avait songé à publier lui-même et qui ont été depuis incomplètement utilisés par Lancelotti. Je vais essayer d'orienter le lecteur dans cette collection ³.

Le plus curieux recueil est sans doute le 3351 < M. L. 113 > : c'est le cahier de brouillons poétiques de Colocci, entremêlé de dates et de notes, qui peuvent servir à compléter ou contrôler les *diaria* du temps. Une partie, suivant le témoignage de notre Inventaire, doit être de la main de Basilio Zanchi. On y lit les épigrammes contre les Borgia, la plupart des vers composés à l'occasion de la découverte du *Laocoon* sous Jules II, des distiques sur la mort de Raphaël, etc. ⁴. Dans le 3388 < M. L. 60 >, recueil assez semblable au précédent ⁵, figurent, parmi les vers

1. ff. 110-127 du ms. Inc. (après une longue rature) : « In eo igitur ut scis convivio, quod forte de Aristotelis et Plinii voluminibus, quae de animalibus scripserunt, sermo incidit... »

2. Les *Horti Colotiani* étaient où se trouve aujourd'hui le *palazzo del Bufalo* (Gregorovius, *Storia di Roma*, t. VII, p. 356).

3. Je ne parle ici que des volumes de Colocci qui ont passé à Orsini ; le catalogue manuscrit de la Vaticane en indique plusieurs autres qu'on fera bien de consulter également, et qui sont arrivés directement à cette bibliothèque. J'ajouterai à ce que j'ai dit en note p. 47, qu'aux ff. 106 sqq. du Vat. 2836, l'un des cahiers contient des pièces de Politien, Sannazar, Bembo, Beroaldo le jeune, Baldassare Castiglione, Trissino, etc. ; au f. 316 est une lettre datée de Bologne, le 4 oct. 1500 (*Ioannes Andreas Garisendus Vincentio Romano*).

4. Utilisé par Lancelotti. A consulter pour Sadolet (ff. 37, 129 v°), Bembo (ff. 70, 129 v°), Lorenzo Crasso, etc. J'ai donné les pièces relatives à Lascaris dans l'*Invent. des mss. grecs de Jean Lascaris*, Rome, 1886, p. 21.

5. 329 ff. pap. En tête est la signature *Colotius* : au-dessous Orsini avait écrit : « Raccolta di varie cose fatte dal Colotio in diversi fogli messi insieme dal card^o S^{ma} Croce, che fù poi Papa Marcello » (cf. M. L. 292) ; puis il l'a barré et remplacé par « Poesie del Colotio ». Utilisé en partie par Lancelotti. F. 122, *Pro R^{mo} card. P. Bembo ad Paulum III P. M. ab Hieronimo*

de Colocci, des pièces « in hortulos Colotianos » et « ad fontem A. Colotii » ; il y en a aussi quelques-unes relatives au célèbre Jean Goritz, qui partageait avec Colocci l'honneur de servir de Mécène et d'Amphitryon aux poètes romains ¹. Deux autres énormes collections d'épigrammes ont été exécutées sous les yeux de Colocci et méthodiquement classées sous divers titres par ordre alphabétique ; on les trouve dans le 3352 < M. L. 78 > ² et le 3353 < M. L. 37 > ³ ; les vers antiques et modernes sont mêlés ; au chapitre des épitaphes, Colocci en insère plusieurs, lues, dit-il, sur des tombeaux antiques. Parmi les poètes modernes, les noms qui reparaissent le plus souvent sont ceux de Politien, Pietro Bembo, Elisio Calenzio, Filippo Strozzi, Pietro Gravina, Tebaldeo, Marulle, etc. Le nom de *Ianus* représente Jean Lascaris, et un certain *Manilius Cabacius Rallus*, appelé aussi *Rallus Spartanus* ou *Manilius* tout court, n'est autre que notre Rhallès Cabacès ⁴. Un recueil d'un autre genre, le 3450 < M. L. 291 >, est curieux pour la connaissance de l'esprit dans la ville de Pasquino, au début du xvi^e siècle ; il est formé en grande partie de petites bandes de papier, larges d'un ou deux doigts, contenant une repartie ou une anecdote plaisante, et collées par un bout sur la page. C'est Colocci qui nous a conservé ces documents ⁵. Ils me paraissent avoir été acquis par Orsini seulement en 1574 ⁶.

Tustio, vers latins de 1547, signés par l'auteur et envoyés à Colocci ; f. 194, *Pro Lascari* ; f. 200, épitaphe de J. Lascaris par Molza, etc.

1. Sur le recueil des *Coryciana*, paru en 1524, on lira un article de M. Ludwig Geiger dans la *Vierteljahrsschrift für Kultur und Literatur der Renaissance*, 1^{re} année (1885-86), pp. 145-161 : *Der älteste römische Musenalmanach*. J'ajouterai que le *Vat.* 9719 contient une copie manuscrite, avec une table des faits mentionnés, qui peut avoir quelque intérêt.

2. 320 ff. pap. (Pie IX). Titres : *Aenigmata*, *Amatoria*, *contra Amorem*, etc. Les épitaphes métriques commencent au f. 153. Le tout est de la main d'un scribe soigneux et élégant.

3. 382 ff. pap. (Pie IX). Continue en quelque sorte le précédent et en reproduit quelques parties, mais avec moins d'ordre et de classement, et moins de soin dans la copie. Au f. 143, commence une série de fragments antiques de géographie, astronomie, mécanique, topographie romaine, etc., recueillis par Colocci et chargés de notes de sa main ; deux extraits sont signalés par M. Forcella, *l. c.*, p. 22 ; au f. 315 est le *De mundo* d'Apulée d'après l'Aldine ; toutes ces copies sont du xvi^e siècle.

4. V. plus haut, pp. 147 et 214. Sur les autres noms et ceux qu'on trouve plus loin, le lecteur sait qu'il doit consulter Tiraboschi, livre III, chap. iv (*Poesia latina*), éd. de Milan, t. VI, pp. 1971 sqq.

5. De ce volume, relié sous Pie VI, a été tiré le spécimen de l'écriture de Colocci, qui est le n^o VII de nos planches.

6. Orsini à Pinelli : « Ho buscato de quà un epigrammatario de versi

Quelques pièces intéressantes, venues du même bibliophile, sont enfouies dans le volume de mélanges déjà si souvent cité, 3441 < n° 11, M. L. 273 >; ce sont trois églogues de ce Pietro Corsi que sa polémique avec Érasme a sauvé de l'oubli. Elles ont été récitées à Rome devant Jules II¹; les notes éparses çà et là indiquent que la première, qui est en brouillon et accompagnée de musique, a été récitée le jour de l'Assomption de l'an 1509, à Sainte-Marie-Majeure, par six jeunes neveux du pape et leur sœur, enfants de Bartolommeo della Rovere; la seconde a été récitée à la Toussaint de 1509, et la troisième en 1510, le jour de la Saint-Pierre. La souscription de la première, porte : *Petrus Cursius Carpinelanus canonicus Tarracinensis opinione Peripateticus*. La copie des deux dernières a appartenu à Giambattista Casali, autre poète du temps, fort lié avec Colocci².

Nous avons dans deux manuscrits le témoignage des services que rendait Colocci à ses amis en publiant leurs œuvres posthumes. Le 3367 < M. L. 224 > contient deux poèmes d'Elisio Calenzio, envoyés par son fils à Colocci pour qu'il les corrigeât et les fit paraître. La requête originale et le testament de Calenzio sont joints au volume, qui devait être beaucoup plus complet si l'on en juge par la table; il y avait notamment les trois livres d'élégies dédiées à Colocci lui-même. Les vers de Calenzio sont refaits en beaucoup d'endroits avec une liberté très grande, qui ne laisse pas que d'étonner un peu, car nous mettrions aujourd'hui plus de réserve à modifier la pensée d'un mort³. Colocci en usa de même avec les poésies d'Antonio

latini et poeti moderni, la maggior parte non mai stampati, fù ordinato da Angelo Colotio, et ovvi qualche cosa di buono. Item un Clemente Alexandrino, dove i libri del Paedagogo sono tutti scholiati, ma a me pare che le scholie non siano d'huomo molto dotto, sebbene le sono utile per molti luoghi difficili. » (Lettre du 24 juillet 1574; *Ambros. D.* 422).

1. ff. 167-177 du ms. pour la 1^{re} églogue; ff. 193-204 pour les deux autres. En tête de chacune de celles-ci est la signature *Casalij*; les initiales *Io. B. C.* du f. 203 se rapportent au même personnage (*Ioannes Baptista Casalius*); je tire la date de la 3^e pièce d'une note du f. 167.

2. Dans le 3436 < n° 4, M. L. 276 > est un petit cahier (ff. 56-59) contenant le récit en prose d'une aventure contemporaine dans laquelle Corsi joue le principal rôle; le récit a la forme d'une épître adressée à Colocci par la nymphe de l'*Acqua Vergine*.

3. 40 ff. pap., rel. ant. En tête, une table de la main de Colocci, et l'épître de *L. Elysii Calentius*. F. 2, *Helystii Calentii (Amphratensis) de bello ranarum croacus libellus incipit*; f. 25, *Hectoris horrenda apparitio*. Il n'y a que ces deux poèmes; l'édition parue à Rome en 1503, par les soins de Colocci, en offre bien davantage.

Tebaldeo ; ses corrections figurent au même titre que celles de l'auteur sur un exemplaire autographe, le 3389 < M. L. 61 >¹. Bembo prit aussi part à la revision ; Colocci et lui firent faire une double copie de leur rédaction pour la livrer aux presses ; mais le frère de Tebaldeo, qui devait la faire imprimer à Venise, n'agit point, paraît-il, suivant les désirs des deux éditeurs².

Il faut rattacher à cette série d'autographes de poètes latins, le recueil complet des œuvres de Fausto Maddaleni (*Evangelista Magdalenus Capiferreus Faustus*), aujourd'hui 3419 < M. L. 193 >. C'est le manuscrit où le poète relevait ses vers, si curieux pour les choses romaines ; ils sont classés sous plusieurs titres et en cahiers séparés par des feuillets blancs ; il y a quelques notes de l'auteur dans les marges ou les interlignes³. Le poème en hexamètres de Francesco Giustolo sur les vers-à-soie, avec une double dédicace à Felicia della Rovere, forme le 3420 < M. L. 192 > ; c'est le volume original sur fin parchemin, recouvert de soie rouge, et portant les armes de la donataire, qui sont celles de Jules II⁴.

Angelo Colocci a possédé l'Aldine des *Métamorphoses* d'Ovide, corrigé pour Isabelle d'Este⁵, le *Varron* édité par Pomponius Laetus, avec des notes prises à son cours⁶, et beaucoup de

1. 100 ff. pap. (Pau IV, Pie IX). F. 3, *Antonii Thebaldei liber ad Timotheum Bendedeum philomusum amicum optimum*. Sur le premier et le dernier f. sont des pièces isolées, mais autographes comme le reste : à Guido duc d'Urbain, à François de Gonzague, à Isabelle d'Este (en italien), etc. Lancelotti, p. 72 des *Poesie di m^{re} A. Colocci*, publiant une pièce latine de Tebaldeo à Colocci, indique les vers inédits de lui qui existent dans nos mss. 3352 et 3353.

2. Renseignements tirés du Vat. 4104, f. 59 (lettre de Colocci à messer Endimio). Dans le même ms., f. 85, est une lettre signée *Girolamo de Thebaldi*, écrite à Colocci de Venise, le 4 avril 1547, et lui donnant des renseignements sur la famille d'Antonio pour la vie qu'il projetait d'écrire. Cf. l'index. — On trouve dans l'*Ariosto* de M. Carducci (1875, App. IV), dans le *Secentismo* de M. D'Ancona (pp. 191-202) et dans le *Decennio* de M. Cian (pp. 234-235) d'intéressants détails sur les œuvres de Tebaldeo.

3. 166 ff. parch., rel. ant. F. 1, III. *Ioanni Thomae Mirandulae Io. Francisci f. E. M. C. F. Thermae suas delicavit*. Dédicaces à Lorenzo Crasso, Camillo Porzio, Agostino Chigi, *ad Imperium Augustum* (sic. C'est la célèbre courtisane Imperia), etc. ; f. 41, *Tumuli*, débutant par une pièce à Sadolet sur l'immortalité de l'âme ; f. 71, recueil sans titre débutant par une pièce à T. Inghirami : « *Phaedre ubi sum...* » ; f. 101, *Theatrum* ; f. 139, *Julius II*.

4. 18 ff. parch., rel. ant., lettres ornées. *Ad divam Foelisiā de Ruere Petri Francisci Iustuli de setivomis animalibus opusculum*. Ce volume ni le précédent ne paraissent venir de Colocci.

5. Cf. plus haut, p. 244, note 2.

6. Cf. p. 204, note 2.

volumes de Cartéromachos ; l'annotation des deux savants se retrouve sur plusieurs des imprimés, par exemple l'Aldine des *Héroïdes*¹. L'Horace d'Alde, qui est scholié par Colocci et par un autre érudit, ne paraît pas avoir appartenu à Cartéromachos. Le Lucrèce imprimé à Vérone en 1486, aujourd'hui coté *Inc.* 405 < I. L. 20 >, est annoté en une vingtaine de passages par Colocci ; ce sont quelques corrections et surtout des rapprochements². Signalons la revision du Sidoine Apollinaire de Milan (1498), aujourd'hui *Inc.* 988 < I. L. 34 >³, et plusieurs éditions des Elégiaques romains, où l'on trouve la main de Colocci. Il y a d'abord deux exemplaires incunables, déjà possédés par Pontano⁴ ; puis le texte de 1472 avec les *Silves* de Stace, portant des corrections et des notes nombreuses, surtout pour Catulle, aujourd'hui *Inc.* 73 < I. L. 15 >⁵ ; enfin, l'Aldine de 1502, aujourd'hui *A.* 16 in-8° < I. L. 12 >, soigneusement revisée d'après des manuscrits par Colocci et par Zanchi⁶.

Basilio Zanchi connaissait Colocci, et l'on a vu que l'un des précédents recueils de vers lui est dû en partie⁷. Plusieurs index alphabétiques de mots latins sont également de sa main

1. Les imprimés latins, dont on peut constater la possession par Colocci, sont les numéros suivants de l'Inventaire : 2, 10, 11, 12, 14, 15, 20, 30, 32, 34, 36-38, 52, 53, 58, 76-81, 87, 89, 90, 102. Les numéros 30, 32, 53, 58, et peut-être d'autres, avaient déjà appartenu à Cartéromachos.

2. On trouve la date 1524 et cette inscription : *Liber A. Colotii Bassi cuius sunt 22 annotationes in hoc libello.*

3. La reliure est moderne, et laisse voir que le volume était la seconde partie d'un recueil factice décrit par l'Inventaire ; la première est la collection imprimée à Bologne en 1497, in-fol. comme le Sidoine. Les notes de Colocci sont indiquées seulement pour cet auteur, dont la même édition a été annotée par Cartéromachos < I. L. 66 >.

4. V. pp. 226 et 232.

5. Même édition que plus haut, p. 247, note 2. Lettres ornées, frontispice rehaussé d'or, avec un écusson noirci et difficile à identifier. Les cinq derniers ff. de Stace sont hors de la reliure et paraissent joints après coup à l'édition d'abord incomplète.

6. Cf. Fréd. Plessis, *Etudes critiques sur Properce*, Paris, 1884, p. 50. — Le premier titre *Valerii Catulli Veronensis ad Cornelium Nepotem libellum* a été remplacé par *Valer. Catulli cla. poetae ad Corne. Gallum*. La même édition Aldine, corrigée d'après un ms. indiqué v. c., est revêtue d'une élégante reliure repliée en portefeuille ; demander *A.* 15 in-8° < I. L. 51 >.

7. Dans les *Basilii Zanchi poematum libri VII* (à la fin : *Romae apud Antonium Bladum impressorem cameralem, anno M. D. LVII mense iunio*), il y a des dédicaces à G. Delfini, à L. Gambara, à Michel-Ange, aux cardinaux R. de Carpi, B. Maffei, etc. De même, dans les édit. de 1550 et de 1555. Mais je n'en ai trouvé ni à Colocci, ni à Fulvio Orsini ; cf. plus haut, p. 6.

et dressés avec un ordre parfait¹. L'un d'eux, le 3449 < M. L. 290 >, a même été imprimé du vivant de l'auteur ; il est suivi de la liste des ouvrages où Zanchi a puisé ses mots, avec l'indication de l'édition et la clef des abréviations dont il se sert². A la bibliothèque de Zanchi avait encore appartenu un manuscrit auquel Orsini attachait du prix et qui était, selon lui, l'autographe de la traduction du *De animalibus* d'Aristote, par Georges de Trébizonde ; il l'acquit seulement en 1582, et ne l'a point fait figurer parmi les livres destinés au Vatican³.

Le Catulle, Tibulle et Properce de Gryphe (Lyon, 1537), coté VIII. B. 3, 10 < I. L. 54 >, a une jolie reliure en maroquin vert, avec une double inscription sur le plat antérieur, *Cat. Tib. Proper.* et *M. Sylvii*, qui nous rappelle un prélat distingué, du même âge que Zanchi, le cardinal Michele Silvio. L'annotation est purement littéraire dans les trois Élégiques, et le goût marqué par les passages soulignés ne se manifeste qu'aux bons endroits. Pour les fragments attribués à Cornelius Gallus, les notes prennent aussi le caractère critique et offrent de très nombreuses leçons d'un manuscrit de Raguse. A la page 317, on lit : « Codex vetustus Racusinus manuscriptus blattis et vetustate undique corrosus, cui et principium et titulus operis deerant (nam discisso volumine multa exciderant folia), has reliquas duntaxat quinque elegias continebat, multo tamen emendatiores (ut arbitror) impressis. Ac sic in calce habebat : Cornelli Galli poetæ libri quarti finis. » Cette note est précédée des lettres *M. S.*, qui s'expliquent par *Manuscriptus* ou mieux *M. Sylvius*. Silvio avait possédé aussi le fragment de Festus, qu'il légua à Ranuccio Farnèse⁴.

1. Ce sont : 1^o le 3443 < M. L. 142 >, où une note d'Orsini indique le contenu suivant : *Voci di Lucretio di mano di Basilio Zanco. Epigrammi di don Basilio et alia. Ful. Urs.* ; 2^o le 3444 < M. L. 143 > intitulé par l'auteur : *Ex Catullo, Lusibus in Priapum, etc., Gratio et Ovidio de piscibus, Germanico Caesare, Columella de cultu hortorum*. De la main d'Orsini : « Raccolte da Don Basilio. Originale. »

2. 305 ff. pap. (Paul V, Pie IX). L'ancien titre est : *Basilii Zanchi, Bergom. canon. ord. Lateran. verborum lat. ex variis auctor. epitome*. Publié à Rome en 1542 chez A. Bladus, et à Bâle, en 1543, chez Matthias Apiarius. Zanchi était chanoine régulier de Lateran ; il n'était point un collègue d'Orsini.

3. V. sur ce volume la lettre XXI de l'Appendice II. On le retrouve porté à l'Appendice I sous le n^o 63.

4. V. plus haut, p. 213, n. 2, et le témoignage de Rocca, *Bibl. Apost. Vat.* p. 398 ; cf. Blume, *Iter Ital.*, t. IV, p. 14. Silvio, portugais († 1556), avait été fait cardinal par Paul III. Ughelli dit avoir vu des mss. de lui chez

Notre bibliophile avait reçu de ses amis, par don ou par héritage, un certain nombre de volumes annotés et d'opuscules savants, qu'il gardait en mémoire d'eux et qu'il utilisait dans ses propres ouvrages, sans oublier de les citer. Tout le petit groupe romain de son temps est représenté dans son Inventaire¹. Des principaux érudits dont nous avons parlé si souvent dans notre premier chapitre, Muret et Latini sont les seuls que nous ne retrouvions pas ici². De Gabriele Faerno venait à Orsini une édition incunable de César, soigneusement collationnée³. Il tenait d'Ottavio Bagatto (Pacato, *Pantagathus*), les quatre volumes du Plin de Venise (1536), avec ses corrections⁴, et des

Marzio Milesio de Sarzana. (A. Chacon, *Vit. pontif. ed. nova*, t. III, col. 676.)

1. V. l'index pour tous les noms. Chacun d'eux appelle une monographie à laquelle je serais heureux d'avoir contribué.

2. On sait qu'il faut chercher les livres de Muret à la Bibliothèque Vittorio-Emanuele (cf. Nollac, *La bibliothèque d'un humaniste; les livres annotés par Muret*) : Muret les avait légués au Collège Romain. Quant à Latini, il laissa ses livres, imprimés et manuscrits, annotés pour la plupart, à la Bibliothèque du Chapitre de sa ville natale. J'ai eu occasion d'en examiner moi-même quelques-uns, en passant à Viterbe; mais ils sont presque tous d'intérêt théologique. V., au reste, la collection de Dom. Magri, *Lat. Latini Viterbiensis Bibliotheca sacra et profana, sive observ., corr.,... e marginalibus notis codicum eiusdem*, Rome, 1677, in-fol. Il y a des leçons marquées F. V. qui appartiennent à Fulvio Orsini.

3. Cf. lettre d'Orsini à Vettori (1571), British Museum, *Add. ms. 10270*, f. 25. C'est dans l'Inventaire I. L. 8 (à chercher au Vatican). — Dans les papiers d'Orsini, *Vat. 4104*, f. 304, je trouve un billet de Faerno qui lui est adressé (Rome, 1^{er} avril 1560), et par lequel il envoie à Estaco un fragment d'auteur ancien de la part d'Agustin (mons^r d'Allife). Au f. 184 du même vol. est la copie d'une lettre de Faerno à Vettori de 1553; on retrouverait sans doute l'original au British Museum, *Add. ms. 10266*. Cf. *Ambros. E. 32 inf.*, ff. 145 sqq. où sont d'autres lettres de Faerno.

4. Coté à la Vaticane A. 86 in-8 < I. L. 33 >. Les corrections sont en petit nombre. Chaque volume porte la signature *P. Octavij Pan.* — Tout ce qui venait de Bagatto fut recueilli pieusement par ses amis. Ce savant modeste était remarquablement instruit : « Varro nostri temporis », dit Paul Manuce, « homo divini ingenii », dit Fulvio (*Not. in Cicer.*, pp. 220 et 247). J'ai restitué à Bagatto le traité monétaire contenu dans le *Vat. 5211*, qui passait pour un autographe de Manuce, et qui est un autographe du moine servite (*Lettres inéd. de P. Manuce*, Rome, 1883, p. 7, note 1). — La biographie de Bagatto, *O. Pantagathi vita auct. Io. Baptista Rufo, Romae, typis Varesii, 1637* (reproduite dans les *Vitae selectae* de Gryphius, éd. cit., pp. 537-554), est à refaire : le sujet est digne d'exciter l'intérêt d'un érudit. — Certaines lettres de Bagatto à Orsini ont été citées plus haut. Voici la liste complète de celles qu'on trouvera dans la correspondance de notre savant : *Vat. 4104*, f. 271, 2 juin 1562, sur un passage d'Hérodote (adressée à Capranica); *4105*, f. 342, s. d. (id.); f. 66, 22 août 1562 (id.); *4104*, f. 282, 9 mai 1565 (adr. à Bologne); *4105*, f. 73, 26 mai 1565 (id.); f. 68, 21 août 1565 (id.); f. 80, 8 sept. 1565 (id.); *4104*, f. 278, 19 juillet

variae lectiones manuscrites, jointes à d'autres d'Antonio Agustín, sur Cicéron, Varron, Pline l'Ancien, César, etc.¹. Un exemplaire du recueil de numismatique d'Enca Vico, *Le imagini e le vite degli imperatori* (Parme, 1548), était annoté par l'évêque de Tarragone². Quant au souvenir de Pedro Chacon, l'un des amis les plus intimes d'Orsini, il est présent dans l'Inventaire, grâce à deux traités autographes en espagnol sur les mesures et sur les poids³, et à un grand lexique grec-latin également autographe⁴.

1566, sur un passage de Térence (adr. à Caprarola); 4105, f. 63, 6 août 1567 (id.). Toutes sont écrites de Rome pendant les absences d'été d'Orsini. — Consulter encore, à l'Ambrosienne, *E. 30 inf.*, ff. 57 sqq., et *E. 32*, f. 69, où sont des lettres de Bagatto à Manuzio de' Manuzi et à Paul Manuce. Il y a des lettres à Vettori au British Museum, *Add. ms. 10270*; mais elles sont distinguées à tort en deux séries sous le double nom : *fra Ottavio Pantagato* et *fra Ottavio Pacato*.

1. *Vat. 3391 < M. L. 101 > : 130 ff. pap.* (Pie IX). Le titre ne mentionne qu'un seul auteur : *Fratri Ottavii Pantagathi correctiones in varios auctores*. M. de Rossi (préface aux *Inscr. christ. urbis Romae*, t. I, p. xvi) dit que le ms. renferme des autographes de Bagatto, Agustín et Jean Metellus. Il y a vers la fin, à partir du f. 91, plusieurs billets d'éradition d'Agustín, sans date, adressés à Bagatto. Voici les principales séries de notes philologiques, comprenant des conjectures et des leçons de mss. : ff. 2 sqq. et 46 sqq., plaidoyers de Cicéron ; ff. 21 sqq., *Philippiques* ; ff. 34 sqq., *Tusculanes* ; ff. 58 sqq., les *Regiones Urbis Romae* ; ff. 80 sqq., Varron ; ff. 112 sqq., Pline l'anc. ; ff. 115 sqq., lettres de Cicéron (*Fam.* et *ad. Att.*) ; ff. 120 sqq., plaidoyers et disc. politiques de Cicéron ; f. 128, corrections au César de Vasconan (1543).

2. *I. L. 115*. A chercher au Vatican.

3. ff. 32-61 du ms. 3441 < n° 3, *M. L. 267* >. *F. 32, De mensuris*. Las medidas de Salamanca... ; f. 48, *De ponderibus*. Porque en España en diferentes lugares... (tableaux réduisant en poids espagnols les poids romains, grecs et hébreux). Un texte latin a été imprimé à Rome, après la mort de Chacon, apparemment par les soins d'Orsini. — V. plus haut, pp. 51 sqq. Chacon était très apprécié dans la société romaine. Voici un beau témoignage sur lui, que je tire d'une lettre d'Orsini à Pinelli : « Il sr Latino et Statio stanno benissimo et di continuo mi dimandano di V. S. et crepano di desiderio di lei. Qua havemo un Spagnuolo dottissimo nominato messer Pietro Ciaccone et V. S. mi crede che non cede niente alla politezza di quelle lettere di monsig.^r Ant^o Agostino, hora fatto arcivescovo di Tarracona. Se V. S. viene a Roma credo che stimerà piu la pratica nelli studi di quello Spagnolo che non farà di tutta Padova insieme ; et è poi d'una complessione et un genio tutto conforme al vostro, huomo simplicissimo et senza apparenza. Havemo ancora qua prestissimo messer Aria Montano, il quale se ne ritorna per vivere a Roma... » (*Ambros. D. 423*). Cf. lettre du 29 oct. 1581, sur la mort de Chacon : « Il Chiaccone fù sepolito hieri, havendo lasciato gran desiderio di se, et veramente che non si trovarà per un pezzo un' huomo tale. » Les oraisons funèbres que fait Orsini de ses amis sont rarement aussi bienveillantes.

4. C'était le *M. G. 155* de l'Inventaire ; Rauvaldi indique qu'il n'est pas entré au Vatican. C'est le n° 106 de l'Append. I.

Orsini avait été chargé, en 1568, par Panvinio mourant, de revoir tous ses manuscrits et de publier ceux qui seraient jugés dignes de voir le jour. Rappelons en passant qu'il partageait cette charge avec Latini, Mercuriale et l'évêque de Segni, Giambattista Panfili¹. Il avait gardé pour lui un volume sur les jeux du cirque et les théâtres antiques, écrit par l'illustre véronais ; c'est un travail considérable, où tous les textes anciens sont mis en œuvre ; Orsini possédait la minute originale et avait mis aux marges quelques additions ; à la suite figuraient des notices sur les *gentes*, dans le 3393 < M. L. 82 >². Les six livres des *Fastes* de Panvinio, comprenant la chronologie romaine depuis Romulus jusqu'à Charles-Quint, sont en double rédaction dans le 3431 < M. L. 200, 263, 266 >³. C'est le texte qui a servi pour l'impression de Venise en 1558⁴. Les deux rédactions sont autographes et portent l'une et l'autre à l'encre rouge la partie des *Fastes* antiques du Capitole ; la seconde a la souscription : *Onuphrius Panvinus Veronensis frater eremita divi Augustini fecit et scripsit. Romae MDLII*. On a relié à la suite un petit cahier autographe de Panvinio, donnant la description de ses manuscrits⁵, puis la liste alphabétique et par format de ses livres imprimés. Orsini, très amateur, comme son ami Pinelli,

1. Cf. [Maffei], *Verona illustrata*, II, Vérone, 1732, in-fol., p. 183 : Panfili aurait abusé de ses droits en publiant un ouvrage de Panvinio sous son nom. — En 1578, Orsini répondait à Metellus qu'il n'avait plus aucun des papiers de Panvinio et qu'ils étaient tous chez le cardinal Jacopo Savelli ; v. plus haut, p. 62, n. 3, et *Lat. Latinii Viterb. epist.*..., t. II, Viterbe, 1667, p. 177. V. aussi Mai, *Spicil. rom.*, t. IX, Rome, 1843, pp. xv sqq., pp. 469 sqq.

2. 520 ff. pap. (Pie IX). Note d'Orsini : *Onuphrii Panvini autographum*. F. 1, *De lulis* ; f. 397, minute d'une lettre de Panvinio à deux plagiaires ; f. 401, *De gentibus*.

3. 61 ff. pap. pour la première partie ; la deuxième et la troisième sans pagination ; mon identification de M. L. 263 repose sur le chiffre qu'on trouve sur les gardes du volume.

4. Un exemplaire de cette édition, corrigé par l'auteur en deux ou trois endroits (Rainaldi), se trouvait chez Orsini < I. L. 92 >. Celui-ci écrivait à Pinelli, le 29 novembre 1573, qu'il n'avait pris que deux ou trois volumes parmi ceux de Panvinio. (*Ambros. D. 422 inf.*).

5. Les mss. sont au nombre d'environ 70 ; la description du contenu est fort détaillée : sous le n° XL. fol. intitulé *Varii indices*, on aurait le catalogue des bibliothèques des cardinaux Farnèse et Grimani, de Carlo Gualteruzzi, divers index des registres de la Bibliothèque Vaticane, du château Saint-Ange, des archives d'Avignon, etc. Pour le catalogue même de Panvinio, il est à la Vaticane, relié à la suite de celui d'Orsini dans le 7205 (en 96 ff.), et à l'Ambrosienne, dans I. 129 inf., n° 7 (provenant de Pinelli, qui l'avait apparemment reçu d'Orsini).

des catalogues de bibliothèques privées, en un temps où ceux des bibliothèques publiques n'étaient pas encore publiés, avait dû attacher un grand prix à celui de Panvinio.

Un archéologue de moins noble renom que le moine augustin, le trop fameux Pirro Ligorio, avait entretenu avec Orsini des rapports assez suivis ¹, et exécuté pour lui un grand nombre de dessins à la plume d'après l'antique. Ces œuvres, presque toutes assez soignées, représentent des bas-reliefs, statues, cippes, ustensiles, meubles, etc., et comprennent des restitutions et plans d'édifices, des croquis de monuments, des inscriptions et les fragments du plan de Rome au Capitole. Ils ont été réunis dans un recueil célèbre, où Borghesi a reconnu le premier la main de Ligorio, et qui a été plusieurs fois depuis utilisé par la science; j'ai nommé le 3439 < M. L. 201 > ². Il y a quelques dessins d'autres artistes, notamment une élégante façade de palais, par Baldassare Peruzzi ³. Dans un tout petit volume, aujourd'hui coté 3427 < M. L. 199 >, Ligorio s'était plu à écrire le texte des *Regiones* en imitant la capitale antique et la feuille de lierre; mais cette supercherie du moins ne peut tromper personne, et il n'y a qu'un intérêt bibliographique à trouver la note d'Orsini qui pourrait mettre en garde : *Publius Victor di messer Pirro* ⁴.

Longtemps avant qu'Achille Estaço (*Stattus*) léguaît par testament aux Oratoriens ses livres, qui devinrent le noyau de la Bibliothèque Vallicellane, Fulvio Orsini avait eu de lui un certain nombre de ses manuscrits, et certainement les meilleurs. Claude Dupuy, parlant d'Estaço en 1572, écrivait à Del Bene : « Achilles Stattus a eu autresfois quelques vieux livres latins fort bons, mais il se desfit des meilleurs à M. Fulvio, se réservant

1. Cf. l'index, et mes *Notes sur Pirro Ligorio* dans les *Mélanges Renier*, pp. 319-328, où sont publiées deux lettres de lui à Orsini.

2. 181 ff. pap. très grand format (Clément X). Voici la description du récolement de Rainaldi : « Un vol. di varie picture cavate dalle marmi antichi, in papiro, senza cop. sciolto in fog. g. » Sur le contenu du recueil, cf. de Rossi, préface aux *Inscr. christ.*, t. I, p. xvii, et les *Indices auctorum*, du *Corpus*. L'excellent article de M. Rodolfo Lanciani, dans le *Bulletino della commiss. archeol. comunale di Roma*, année 1882, pp. 29 sqq., donne toute la bibliographie antérieure : Bunsen, Borghesi, Nibby, Canina, Henzen, Tredelemburg, Jordan.

3. Orsini possédait encore de Peruzzi le portrait de Léon X et de Clément VII; v. le n° 93 de ses peintures et dessins dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1884, vol. I, p. 435, ou dans *Les coll. d'ant. de F. Orsini*, p. 41.

4. 28 ff. parch. (Paul V). Transcription des deux listes de P. Victor et Sextus Rufus.

seulement ceux de théologie, *quam scilicet unam deperibat religiosus Catulli interpres*¹. »

Nous retrouvons les plus intéressants de ces volumes. Outre le Virgile en écriture lombarde, 3253 < M. L. 36 >², Orsini avait acheté d'Estaco un bel Horace du xi^e siècle, le 3258 < M. L. 38 >, rempli de scholies d'époques et de mains diverses, parmi lesquelles on peut reconnaître celle du savant portugais au moyen des autographes de la Vallicellane³. Le plus remarquable peut-être des manuscrits qui proviennent authentiquement d'Estaco est le Sidoine Apollinaire, 3421 < M. L. 12 >; il est du x^e siècle ou même, suivant l'opinion de M. E. Chatelain, de la fin du ix^e; en 1571, quand Dupuy en releva les variantes dans son voyage à Rome, le volume était encore entre les mains d'Estaco, après avoir appartenu à Latino Latini⁴.

Nous savons avec certitude qu'un César, auquel Orsini attachait grand prix, venait, comme les précédents, de la collection d'Estaco; c'était probablement celui que notre Romain, par une série de ruses, avait tâché, à une certaine époque, de soustraire à son propriétaire, et, en même temps, celui qui lui avait servi pour son édition de 1570⁵. Deux textes de César de notre bibliothèque, le 3322 < M. L. 138 >⁶ et le 3323 < M. L. 300 >⁷, sont

1. V. le renvoi au ms. p. 84, note 3. — Pour le legs de la bibliothèque d'Estaco, il est peut-être intéressant de relever le témoignage d'Orsini lui-même dans une lettre à Pinelli: « Li libretti del Statio mandaranno ò l'uno ò tutti con la prima occasione; il quale Statio morse hieri, alli 17, et ha lasciato la sua libreria alli Patri riformati di S. Hieronymo che officiano alla Chiesa Nova della Vallicella, con ordine che si mettano in una stanza a servitio publico. » (23 septembre 1581; *Ambros. D.* 423.)

2. V. p. 240.

3. LXXXVI ff. parch., rel. ant.

4. CLXIII ff. parch., rel. ant. Décrit par M. E. Chatelain dans ses *Recherches sur un ms. célèbre de Sidoine Apollinaire (Mélanges Graux, Paris, 1884, pp. 321-327)*. Je renvoie à cet excellent travail pour le détail des renseignements que je lui emprunte ici; ils sont tirés principalement de l'exemplaire imprimé de Sidoine (Bâle, 1542), conservé à la Bibliothèque de l' Arsenal et couvert de variantes par André Schott. C'est à M. Chatelain que revient le mérite d'avoir identifié le 3421 avec le ms. possédé par Estaco, et dont la trace était perdue. Le même savant suppose que ce beau ms. aurait pu aussi faire partie de la grande bibliothèque du cardinal de Carpi, qui légua en mourant (1564) une partie de ses livres à son bibliothécaire Latino Latini.

5. Voir pour le premier fait, p. 91, pour le second, p. 39.

6. 119 ff. parch. (Pie IX). Lettres ornées; un nom de propriétaire au dernier f.: *Sistus natione Tuscus patria Lucensis*.

7. 147 ff. parch. Lettres ornées; quelques sommaires; à la dernière

deux manuscrits italiens du xv^e siècle, fort soignés assurément, mais qui ne sauraient correspondre au manuscrit d'Estação. Le seul César de la bibliothèque d'Orsini qui puisse satisfaire aux conditions demandées, est le 3324, dont nous avons déjà parlé à propos d'un bibliophile plus ancien¹. La provenance d'un autre vénérable volume d'Estação nous est révélée par la correspondance même d'Orsini; dans une lettre de 1579, il promet au médecin de Padoue, Mercuriale, en récompense de son zèle à le servir dans ses affaires avec Torquato Bembo, « un bel libro di medicina d'autore antico latino, non stampato, et la scrittura di che io l'hò è di più di 700 anni, libro singolare et da me molto ben pagato a chi ne fù padrone, che fù il sr A. Statio Lusitano, che lo teneva come una gioia, et scrive col qual methodo di Corn. Celso². » Mais, comme nous l'apprend en 1583 une lettre de Pinelli, Orsini remplit sa promesse avec tant de regret, que Mercuriale renonça généreusement au volume, pour ne pas priver le jaloux bibliophile³. Il faut donc chercher le manuscrit dans notre bibliothèque, et il n'y en a qu'un seul, le 3426 < M. L. 133 >, qui répond au signalement d'Orsini⁴. Cette identification, de même que celle du César, ne paraît laisser aucun doute⁵.

Le César venait apparemment d'une bibliothèque de France

page, transcription d'une inscr. funéraire en trois distiques (*Calvurnia Anthus fecit*). On y trouve les *Commentaires* complets. Les deux mss. ont été vus par M. Giltbauer, *l. c.*, p. 114.

1. V. pp. 226 et 227, note 1. — Il serait facile d'en acquérir, par des vérifications de leçons, la certitude matérielle. On trouve, en effet, dans un recueil de remarques sur l'orthographe latine de la Bibliothèque Vallicellane (ms. autogr. d'Estação), des formes latines suivies de notes dans le genre de celle-ci : « Sic in v[etere] l[ibro] C. Caesaris de bello civili, qui liber meus fuit, nunc habet Fulvius Ursinus. » (Cf. Chatelain, *l. c.*, p. 324.)

2. Ambros. D. 423; lettre du 31 janvier 1579.

3. Lettre XXIII de l'Appendice II.

4. 128 ff. parch. (Pie IX). Deux mss. distincts : a) Inc. (sans titre) : « Medicina partitur secundum minorem partitionem... » De plusieurs mains du xii^e siècle. Des mains postérieures ont mis à la première page : *Liber Orbasii* et : *Incipit liber Galieni super aphorismis*. b) f. 95, de plusieurs mains du xiii^e-xiv^e siècle : *Incipit liber moralium de regimine duorum qui alio nomine dicitur Secretum secretorum et litus ab Aristotele ad Alexandrum*; f. 118, *Incipit compendium qualiter scire possumus in quo singulo et gradu quaelibet planeta morietur...* (avec tableaux astronomiques).

5. M. Louis Havet cite un ms. de Nonius du xv^e siècle, à la Bibl. Nationale de Paris, Lat. 16665, portant à la fin : *Acchillis Statii Lusitani (Notice sur les principaux mss. de Nonius, à la suite des collations de M. Meylan, Paris, 1886, p. 172)*. Tous ces faits établissent bien que la Vallicellane n'a qu'une portion des manuscrits d'Estação, et non la plus précieuse.

et d'une abbaye du diocèse de Bourges. Une abbaye plus illustre avait possédé un autre manuscrit d'Orsini, puisque nous avons montré que le fragment donné par Dupuy avait fait partie d'un Virgile de Saint-Denis¹. Cependant nous chercherions vainement chez Orsini des séries de volumes provenant des collections françaises. Le nom de Jean Grolier, cher comme celui d'un ancêtre à tous les amis des livres, est prononcé une seule fois dans sa correspondance²; et je ne vois guère qu'un seul érudit français dont la bibliothèque ait fourni quelque chose à celle de notre Romain : c'est Pierre Danès, que son long séjour en Italie avait lié avec un grand nombre de savants de la Péninsule³. On doit, en effet, rapporter à Danès la mention suivante, à la fin des *Ἱατρικαὶ ἀπορίαι*, imprimées à Paris en 1541 : *Prodiit hic libellus ex Vaurensis episcopi bibliotheca*. Il est peu vraisemblable qu'il s'agisse de Georges de Selve, le prédécesseur de Danès à l'évêché de Lavaur, fort italianisé comme lui et mort en 1542. Ce volume est réuni à un petit manuscrit grec contenant du Blemmydas et du Pléthon; rien ne prouve absolument que la partie manuscrite vienne du même propriétaire que l'imprimé. Le tout forme le 1398 < M. G. 156 >⁴. Si nous remontons au xv^e siècle, nous rencontrons dans le fonds latin un souvenir français plus intéressant. Le 3239 < M. L. 42 > comprend deux manuscrits distincts d'œuvres de Cicéron⁵; le second

1. V. sur le ms., qui est le 3256 < M. L. 3 >, les pp. 85-87.

2. Il est vrai que c'est pour un fait intéressant. Orsini écrit à Pinelli, le 30 avril 1575 : « Questa tabella numeraria che io scrissi haver havuto dallo Stampa, et egli dal Calestano, venuta di Francia dallo studio del Gloriere [sic], è un bellissimo modo antico di summare fino alli dieci milioni. » Ce Calestano, de Venise, est l'un des correspondants latins de Paul Manuce. Quant à la table-à-compter, qui se trouvait en 1575 chez Orsini, nous voyons, par une lettre du 20 mai, qu'il en envoya un dessin à Pinelli (*Ambros. D.* 422).

3. Sur les relations romaines de Danès, v. notre M. L. 281 indiqué p. 253.

4. 40 ff. pap., rel. moderne. Ecriture du xvi^e siècle.

5. 86 ff. parch. (Pie IX). a) f. 1, *De officiis*; f. 34, *De senect.*; f. 42 v^o, *Paradoxa*. xiv^e siècle. Scholies et gloses contemporaines. Le f. 47, qui a été un f. de garde, contient des comptes, des notes diverses, et le nom plusieurs fois répété de *Iohannes de Zappella*, avec des dates (1434, 1436...). b) f. 48, *De amicitia*; f. 80, *Somnium Scipionis*. Notes et sommaires. Aux ff. de garde de ce second ms., outre la note plus ancienne rapportée ci-dessous, on trouve diverses mentions sur Montolmio (in contrada porte Molvj), avec ces deux vers :

Sum vere mons ulmus,
Fidei ecclesiae culmus,

et une date du pontificat de Paul IV.

s'est trouvé entre les mains d'un prince, qui est certainement Jean d'Anjou, duc de Calabre et de Lorraine, mort à Barcelone en 1470. Sur un feuillet de garde, un de ses fidèles, probablement un secrétaire, a écrit une petite note d'un caractère personnel assez curieux : on y apprend que le prince angevin, qui perdit le royaume de Naples, était un lecteur de Cicéron¹.

Le don des livres que Fulvio Orsini reçut des Farnèse n'est pas indiqué sur les volumes². Un seul membre de cette famille, avec qui Orsini était lié particulièrement et à qui il avait offert des manuscrits, figure dans sa bibliothèque : c'est Fabio Farnèse, qui avait fait la guerre en Flandre et mourut au siège de Maestricht en 1579³. L'un des volumes de Fabio, quoique de provenance italienne, porte précisément une signature flamande du xvi^e siècle : *Guillelmus von Pottelsberghe* ; c'est le 3271 < M. L. 72 >, qui contient Tibulle, suivi de l'*Eroticon* du poète ferrarais Tito-Vespasiano Strozzi⁴. En tête est l'ex-libris : Φαίλιου τοῦ Φαρνεσίου κτλμα. La même mention figure sur deux manuscrits des discours de Cicéron, le 3230 < M. L. 98 >⁵, et le 3400 < M. L. 129 >⁶, où on lit en outre : Φουλβίου τοῦ Οὐρσίνου

1. Voici la partie intéressante de ce texte, reproduite avec son orthographe : « Ego hunc librum duci Iohanni commodavi quem mihi restituere dignatus est, et alium similem et forte meliorem donavi, cuius anima ut arbitror semper in paradiso quiescat, qui fuit homo missus a Deo cui nomen erat Iohannes... ornamentum totius Galliae, cuius adventu sua presencia omnes Ytaliā atque Hesperiam illustravit, nec non civitatem Barsilone ubi diem suam clausit extremam. Heu mihi quantum presidium Auxonia et quantum tu Gallia perdidisti. »

2. Peut-être les manuscrits de cette provenance ont-ils été exclus par Orsini du legs à la Vaticane, et faudrait-il les chercher dans ceux qui sont allés à Odoardo Farnèse et sont consignés à l'inventaire de l'Appendice I.

3. D'après Litta, *Le famiglie celebri Italiane*. Cf. toutefois la note du catalogue de la Bibliothèque publique de Dresde par M. Schnorr de Carolsfeld, t. I, p. 318, pour un élégant ms. italien du xv^e siècle, portant les armes des Farnèse et l'ex-libris : *Fabii Farnesii Bertholli filii*. — Sur les rapports d'Orsini avec ce bibliophile oublié, v. plus haut, p. 82, et les œuvres d'Agustin, t. VII, p. 249.

4. 106 ff. parch. F. 1, Tibulle ; f. 41, Strozzi. Sur le dernier des ff. blancs, quelques distiques latins de la main du flamand, qui a aussi transcrit les dernières pages, avec la devise *Patientia fortunae victrix*. L'ex-libris de Fabio est sur un grattage. xve-xvi^e siècle.

5. 350 ff. parch. (Pie IX). Ornaments et lettres initiales d'or. Gros ms. soigné du xv^e siècle.

6. 81 ff. parch. (Pie IX). F. 1, *De petitione consulatus* ; f. 11 v°, *Epistola Eschinas* ; f. 13, *Epistola Philippi regis* ; f. 17, *M. Tullii de fato fragmentum* (Quia pertinet...) ; f. 32, *Eiusdem in Timeo Platonis fragmentum* (Multa sunt a nobis et in academicis conscripta...) ; f. 41, *Eiusdem praefatio in*

leur auteur ¹. La copie qu'il en fit faire est à présent le 3432 <M. L. 208> ².

Parmi les manuscrits copiés par Fulvio lui-même, je dois citer les suivants : 3441 <n° 6, M. L. 268>, fragments d'Accius et de Livius Andronicus, recueillis et classés pour la première fois par Antonio Agustin ³; 3395 <M. L. 84> et 3396 <M. L. 85>, deux volumes de textes anciens relatifs à la topographie de Rome, aux monuments antiques, aux institutions et aux usages ; les textes sont répartis sous des titres distincts et constituent un arsenal abondant de renseignements de toute espèce sur l'antiquité ⁴. Orsini avait gardé la copie qu'il avait faite du fragment de Festus du cardinal Farnèse ; cette copie, avec les restitutions qu'on retrouve dans son édition de 1581, est aujourd'hui à la Bibliothèque de Naples (IV. A. 4), avec les manuscrits autographes de presque tous les autres ouvrages d'Orsini ⁵. On

1. V. le billet joint à une lettre à Pinelli du 15 août 1579. « Dopo l'haver scritto à V. S. sono stato dal cardinale Alexandrino, il quale m' ha dato un registro di lettere latine di Giulio Poggiano, scritte sotto il cardinale d'Augusta, Dandino et altri cardinali et anco à nome suo, che mi sono parse belle. Et me l' ha portato con licenza di farlo copiare. Hò voluto darne avviso à V. S. accioche lei, se n' havesse voglia, possa avvisarmi quello che hò da fare per servirla. » (Ambros. D. 423).

2. Sur ce ms., v. Lagomarsini, *Iulii Poggiani Lunensis epistolae et orationes olim collectae ab A. M. Gratiano...* Rome, 1756, 4 vol. in-4°, t. II, p. LXV. Sur la bibliothèque du cardinal Alessandrino (Michele Bonelli), v. Rocca, *Bibl. Apost. Vat.*, p. 399.

3. ff. 97-119 du ms ; 34 pp. et 14 pp. numér. isolément. Dans le même vol., au f. 96, Orsini a fait un essai de composition du titre de son édition des fragments *De legationibus* chez Plantin.

4. Rel. ant. Le 1^{er} vol. s'ouvre sur l'article *Moenia* et se ferme sur *Mensurae agrorum et viarum* ; le second s'ouvre sur [*Dii*] et se ferme sur *Theatrum*. À comparer avec le travail analogue de Sigonio.

5. Ce sont les mss. cotés : V. D. 40 (*Annotationes in Caesarem, Tacitum, Lampridium*, etc.) ; V. D. 29 (*Adnot. in plerosque Ciceronis libros*) ; V. D. 44 (*Adnot. in Sallustium*) ; V. D. 42 (*Adnot. in Tacitum*) ; V. E. 15 (*Appendix ad librum Petri Ciacconii de Triclinio*) ; V. D. 48 (*Comparatio locorum Aeneidos Virgilii cum locis Homericis*). Tous ces ouvrages se retrouvent à l'inventaire des livres non entrés à la Vaticane ; ils n'offrent qu'un intérêt d'originaux. — Je peux citer encore à la Bibliothèque Maruccellane, à Florence, un cahier de 33 ff. intitulé : *Autographae schedae doctiss. F. Ursini in rariora familiarum Rom. numismata*. C'est la description, avec une explication brève, de plus de 120 monnaies consulaires. Le ms. porte un ancien n° 356 et figure dans un recueil de matériaux réunis par A.-F. Gori (A. CCLXI, n° 10). À la bibliothèque Altieri, à Rome, l'index porte, sous la cote XXVII. E. 3, un petit recueil d'*adversaria* d'Orsini, que je n'ai pas vu (Blume, *Bibl. italica*, p. 170). — On peut s'abstenir de consulter à Naples I. E. 27, et aussi XII. E. 58, qui ne contient qu'une copie de la biographie d'Orsini par Castiglione. Disons en passant que cette biographie a été attribuée à tort à Lucas Holstenius, par quelques érudits qui ont mal lu la note du libraire

y trouve aussi le manuscrit du commentaire de Jean Lefebvre aux *Imagines* de Galle¹. La collection Capponi, à la Vaticane, renferme les figures de Galle en deux exemplaires ; l'un d'eux est suivi d'une lettre d'Orsini donnant des indications pour classer les planches et graver les portraits avec plus d'exactitude². Parmi les travaux originaux d'Orsini, qui sont épars dans diverses collections et qu'il ne rentre pas dans mon plan de rechercher³, j'en citerai un qui figure aussi à la Vaticane, où il forme le 5398 du fonds Vatican. Il est intitulé : *Emendationum ad Tertullianum, Lactantium Firmianum centuria I et II*. Orsini y fait des corrections de texte d'après des manuscrits et des inscriptions. Quant à la copie, elle me paraît de la main du même scribe qui a été employé par Orsini pour la transcription de son Inventaire⁴.

à la fin de l'édition de 1657. Cette note dit seulement que le ms. a été fourni pour l'impression par Holstenius, qui le possédait. V. sur celui-ci, les utiles études de M. L.-G. Péliissier : *Les amis d'Holstenius* (dans les *Mélanges d'archéol.* de 1886 et 1887).

1. C'est le V. E. 17. On y trouve la dédicace de Gaspard Scioppius : « D. Paulo Vratislaviensi episcopo et Silesiarum produci.... Romae in aedibus card. Madrucii anno 1599 mense septembris. »

2. Cf. les numéros 208 et 228 de la *Capponiana*. C'est, à mon avis, le second qui renferme les dessins originaux de Galle. Il est simplement intitulé au catalogue : *Homini illustri antichi. Varie teste delineate col lapis*. Presque tous les dessins sont au crayon, quelques-uns sont à la plume. Les bustes sont quelquefois reproduits de plusieurs côtés, afin qu'on puisse choisir le meilleur dessin. Orsini, qui a écrit le nom au bas de plusieurs d'entre eux, a joint une note intitulée : *Nota di alcuni avvertimenti che messer Theodoro [Galle] doverà avvertire in emendare il libro*. La seconde observation porte : « Avverti che li nasi d'alcune teste sono giudicati troppo lunghi et sarà bene di rincontrarli coll'originali. » — Le n° 208 se rapproche beaucoup plus de la publication de 1598 : les noms et les provenances sont au-dessous des dessins, qui sont exécutés les uns à la plume, les autres au crayon rouge ; il est probable que c'est sur ces derniers que la gravure a été faite.

3. Pour les recueils d'inscriptions formés par Orsini, v. plus haut, p. 36, note 4. Pour les *Schedae Manutianae* des Vat. 6035-36, où Doni reconnaissait l'œuvre d'Alde le Jeune et celle de Fulvio Orsini, M. de Rossi a montré qu'elles devaient être entièrement rapportées à Panvinio (v. le mémoire cité dans la même note et intitulé *Delle sillogi dello Smezio et del Panvinio*, pp. 227-230). — Les *Tabulae codd. manuscriptorum... in bibl. Palat. Vindobonensi*, vol. VI, Vienne, 1873, p. 58, signalent une note de deux pages d'Orsini, en italien, sur une pierre gravée représentant un lotus, et qui paraît avoir appartenu à Granvelle ; elle est dans le manuscrit 9552.

4. 40 ff. (Pie VI). Le titre est par transposition au f. 5. Les notes sur Lactance commencent au f. 24. L'origine de ce travail inédit d'Orsini est indiquée plus haut, p. 49, note 1. Il porte sur la garde la signature d'Orsini et un n° 398 ; mais il ne fait pas partie de la Bibliothèque proprement dite.

Les imprimés latins annotés par Orsini sont, comme les imprimés grecs, assez nombreux ; plusieurs de ceux qui sont simplement indiqués dans l'Inventaire comme « emendati » doivent lui être rapportés¹. Le plus intéressant de tous est le beau Virgile, en trois tomes, de Vascosan², aujourd'hui coté VIII. A. 6. 36 < I. L. 4 > ; il montre comment s'est formée peu à peu la collection de textes antiques qui a fini par faire le *Virgilius illustratus*³. A mesure de ses lectures, Orsini, qui connaissait à fond Virgile, transcrivait, sur les marges de son exemplaire favori, les passages des auteurs grecs et latins imités par le poète ou qui pouvaient apporter à ses vers un éclaircissement quelconque. Pour les anciens poètes latins, Orsini mentionne la collection formée par Agustin ; des observations ingénieuses mettent les textes en valeur ; ils sont toujours cités avec leur renvoi exact ; la diversité des encres et les surcharges montrent qu'Orsini occupa à ce recueil toute la première partie de sa vie. Ce genre de travail, qui nécessitait beaucoup de lecture et d'érudition, était tout à fait du goût d'Orsini ; il en avait commencé un semblable sur Catulle⁴. Les collations ne lui plaisaient pas moins : toute l'*Enéide* de Vascosan porte dans les marges des leçons marquées V. C. Ce *velus codex* n'est pas, comme on serait tenté de le croire, le futur *Vaticanus* possédé par Orsini ; il ne l'eut, comme on l'a constaté, qu'à partir

1. Je signalerai entre autres le Nonius Marcellus de Plantin (Anvers, 1565), coté VIII. A. 2. 3 < I. L. 94 > ; il porte des collations marginales avec la note v. c., et sur la garde une épigramme grecque d'Orsini à Granvelle.

2. Paris, 1543-49, in-4°.

3. Le ms. pour l'impression, divisé en trois parties comme l'imprimé de Vascosan, figure à l'Appendice I, n° 45.

4. La bibliothèque Angelica à Rome possède un Catulle annoté par Orsini (QQ. 4. 19). C'est un exemplaire de luxe, avec lettre peinte, de l'édition de Paul Manuce, accompagnée du commentaire de Muret (Venise, 1554). Les marges ont un grand nombre de rapprochements avec les auteurs latins, et surtout grecs. Il y a presque les éléments d'un *Catullus illustratus* analogue au Virgile, et on peut croire qu'Orsini avait pensé à le publier. Au f. 14, à propos de X, 16, est une observation épigraphique relative aux *lecticarii*, avec une inscription vue par Orsini à Sainte-Cécile, au Transtévère. La pierre n'est connue que par des témoignages mss. assez discordants, auxquels s'ajoutera celui-ci ; elle est dans Gruter, p. dxcix et au C. I. L. (VI, part. II, n° 8872). Le volume vient du cardinal Passionei, et porte sur la garde : *Erat quondam Fulvii Ursini, Romae emptus a Dominico Passioneo, anno 1705*. Je profite de cette occasion pour indiquer que plusieurs éditions classiques possédées ou annotées par Orsini, ont passé dans d'anciennes ventes et sont disséminées dans diverses bibliothèques d'Europe ; il ne rentrait pas dans mon plan de les rechercher ni de les énumérer.

de 1579. C'est au *Mediceus* que se rapportent toutes ces variantes. A la fin de l'*Enéide*, est transcrite la fameuse souscription d'Apronianus, avec la note suivante : *In calce Virgilii Colotiani qui nunc extat Florentiae in bibliotheca Medicea*. Cette collation prouve que le manuscrit de la bibliothèque du cardinal de Carpi, le *Carpensis*, comme on disait quelquefois, s'était trouvé entre les mains d'Orsini¹. La note de celui-ci prouve également que le manuscrit avait auparavant appartenu à Colocci.

Ces détails de l'histoire du *Mediceus* ont échappé à M. Ribbeck, qui ne remonte pas au delà du cardinal de Carpi, et à M. Cesare Paoli, qui a traité la question plus à fond². Il n'est cependant pas indifférent de les établir. La possession du manuscrit par Colocci était si connue au xvi^e siècle, qu'Orsini, dans son *Virgilius illustratus* imprimé, l'appelle toujours *vetus liber A. Colotii* ou *liber Colotianus*. L'identité des volumes a été perdue de vue : Heyne, qui semble avoir pris pour tâche d'embrouiller la question des manuscrits de Virgile et qui, par exemple, nomme trois fois le *Vaticanus* sous des noms différents, n'a pas été plus heureux pour le *Colotianus* d'Orsini ; il prétend que c'est aujourd'hui le *Vat.* 1575³. Bottari, sur l'affirmation de qui s'appuie Heyne, dit à tort que ce dernier manuscrit vient d'Orsini⁴. La vérité est que le *Colotianus* a été étudié, mais non possédé par notre érudit, et qu'il faut l'identifier avec le *Mediceus*. Qu'est devenu le Virgile de Colocci ? Il a dû être offert par lui au cardinal Antonio del Monte⁵, puisque le pape Jules III (Giovanni-

1. S'il en est ainsi, on pourrait faire remonter à Orsini lui-même la sous-traction du feuillet, qu'on trouve relié à la suite de son propre Virgile, le *Vaticanus*. Mai a reconnu que c'était un fragment détaché du *Mediceus*, à l'époque où celui-ci était encore à Rome. On peut admettre qu'Orsini l'a reçu légitimement ; mais s'il l'a volé, comme c'est possible, bien des bibliophiles, je crois, seront tentés de l'absoudre.

2. *Rassegna settimanale*, vol. V, pp. 130-133 (1880). M. Paoli, dans cet intéressant article, établit, après M. Guasti, que le ms. n'appartenait pas au cardinal de Carpi, mais bien au cardinal I. Del Monte, qui le lui avait prêté. Ce n'est pas aux héritiers du premier, mais à ceux du second († 1577), que le grand duc de Toscane en fit l'acquisition. Nous reprenons l'histoire du ms. au point où l'ont laissée les érudits florentins.

3. Quatrième éd. de Virgile de C.-G. Heyne, p. p. Ph. Wagner, 4^e vol., Leipzig, 1832, p. 612. Heyne a établi sans aucune critique son *Codicum elenchus* ; il compte plusieurs fois les mêmes mss. sous les différents noms qu'il a rencontrés dans les livres.

4. Dans sa préface aux *Fragmenta Vaticana*, Rome, 1741, p. xi.

5. Malgré le témoignage formel d'Innocenzo del Monte, il y aurait lieu de

Maria del Monte), le transmet à son neveu, Innocenzo del Monte, comme un héritage de famille lui venant d'Antonio ¹. A partir d'Innocenzo del Monte et de Rodolfo de Carpi, les destinées du manuscrit sont bien connues. Mais il est permis de lui assigner un possesseur plus ancien encore que Colocci, Pomponius Laetus.

Angelo Rocca, dans sa brève description de la bibliothèque d'Orsini, le mentionne en passant avec cette provenance : « [Codex] qui olim fuit Pomponii Laeti, deinde Angeli Colotii episcopi Nucerini et in bibliotheca extat Medicea ². » On sait, en outre, que, dans l'édition romaine de Virgile donnée par Julius Sabinus [= Pomponius Laetus], l'humaniste romain cite des scholies avec le nom d'Apronianus; ce ne peuvent être que celles du *Mediceus*, aujourd'hui très mutilées par suite de la rognure des marges, et que Pomponius lisait plus complètement. De plus, dans la première édition romaine, les éditeurs disent s'être servi d'un manuscrit de Pomponius Sabinus ³. Ajoutons que le célèbre Virgile n'a pu venir à Rome qu'après 1461 ⁴. Toute trace de ces érudits possesseurs a aujourd'hui disparu du volume de la Laurentienne; il porte seulement, comme on sait, cinq distiques d'Achille Estache ⁵.

s'assurer que le ms. ne figure pas dans l'inventaire que j'indique en note, p. 80.

1. [Anziani], *Della Bibl. Med.-Laur.*, p. 14, Paoli, l. c., p. 134. Jules III meurt le 23 mars 1555, ce qui fixe la date extrême de la donation à Innocenzo; Antonio del Monte meurt le 20 septembre 1533, ce qui fixe la date extrême de la possession du ms. par Colocci.

2. V. plus haut, p. 110.

3. C'est M. l'abbé Anziani, le savant bibliothécaire de la Laurentienne, qui a attiré mon attention sur ces éditions, dont Heyne avait déjà parlé confusément.

4. A cette date, le ms. figurait encore sur l'inventaire de l'illustre bibliothèque de l'abbaye de Bobbio. C'est ce que vient d'établir M. Léopold Delisle dans son *Mémoire sur d'anciens sacramentaires* (Extr. des *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, t. XXXII, I), Paris, 1886, p. 277. M. Delisle a rapproché le n° 160 de cet inventaire de la note très effacée du haut de la première page, où « il ne peut se défendre de lire les mots *Liber sancti Columbani d(e Bobbio)*. » Cette formule dubitative, sous la plume de l'éminent paléographe, équivaut à une certitude. C'est là une contribution bien plus importante que la mienne à l'histoire du *Mediceus*. — La notice résumée aujourd'hui la plus complète relative au ms. est celle de la livraison V de la *Paléographie des classiques latins*, par M. Emile Chatelain, Paris, 1887.

5. Voici donc la liste chronologique qu'on peut dresser des possesseurs du manuscrit : Bobbio, P. Laetus, Colocci, le cardinal Antonio Del Monte, Jules III, le cardinal Inn. del Monte, [le cardinal de Carpi], le grand-duc François I^{er} et la Laurentienne.

Orsini avait recueilli de divers côtés, en y attachant une grande importance, des manuscrits en écriture lombarde, dont quelques-uns remontent à l'abbé Didier (xi^e siècle), et d'autres, plus anciens encore, peuvent être comptés parmi les plus vénérables spécimens de la paléographie du Mont-Cassin. On aimera sans doute à les trouver groupés ici¹. Quelques-uns de ces volumes doivent provenir des collections mêmes du monastère. Pour le 3262 < M. L. 32 >, il n'y a sur ce point aucune hésitation : ce sont les *Fastes* d'Ovide, d'une belle écriture du xi^e siècle, portant, d'une main du xvi^e, la note suivante : *Iste liber est sancti monasterii Casinensis n° 743*². La perle de la série des manuscrits lombards d'Orsini est un Priscien, qui peut être rapproché du célèbre Paul Diacre, écrit à Capoue en 915; il offre tous les caractères des premiers types d'écriture du Mont-Cassin. Pour une fois, en parlant de 600 ans, Orsini ne s'est pas trompé. C'est aujourd'hui le 3313 < M. L. 26 >; le texte est à peu près complet; les gloses et les scholies, aussi d'écriture lombarde, sont un peu postérieures; une main qui peut être du xiv^e siècle a mis au bas de la page : *Liber Prisciani ecclesie ben^{ne} [benedictinae?] utriusque voluminis*³. J'ai déjà parlé du Servius 3317 < M. L. 27 >, du Virgile 3253 < M. L. 36 >, du Juvénal 3286 < M. L. 31 >, du Paul Orose 3340 < M. L. 30 >, de l'Isidore 3320 < M. L. 161 >⁴. Un autre manuscrit lombard, le 3339 < M. L. 25 >, contient Orose suivi de l'*Histoire romaine* d'Eutrope, de la chronique de Paul Diacre, de Darès le Phrygien et d'Einhart; ce recueil historique est de plusieurs mains, qui peuvent se classer en deux groupes, du xi^e et du xiii^e siècle⁵.

1. Je dois d'utiles indications sur plusieurs de ces mss. à Dom Anselme, religieux bénédictin du Mont-Cassin.

2. Lxvi ff. parch. oblong, rel. ant. à la rose d'Orsini. Les *Fastes* commencent au v^o du f. 1 et les premiers ff. à demi effacés ont été réécrits de main moderne. Pour la description et l'importance philologique de l'*Ursinianus* des *Fastes*, cf. la préface des éditions Rud. Merkel et A. Riese. Ces éditeurs ne mentionnent pas que le ms. vient du Mont-Cassin. Pour nous expliquer cette provenance, il faut nous rappeler que les moines ont fait beaucoup de dons à des cardinaux du xvi^e siècle.

3. ccclii ff. parch., rel. ant. à la rose d'Orsini. Le Servius 3317 est plus soigné et au moins aussi ancien (commencement du x^e siècle).

4. V. plus haut, pp. 195, 240, 217, 242.

5. cclxxviii ff. parch. (Pie IX). a) f. 1, Orose; f. clxvii, Eutrope; f. ccxxii, Paul Diacre; f. ccxlii, *Incipit hystoria Daretis frigi de excidio Troie* (avec l'épître d'envoi de Cornelius Nepos à Sallustius Crispus); f. cclix, *Liber ystorie de origine ac gestis Longobardorum* (Inc. : Septentrionales...); f. cclxix, *Libellus de vita et moribus atque actis Karoli excellentissimi* [impe-

Les manuscrits qui restent à indiquer dans la collection lombarde sont du ^x^e et du ^{xii}^e siècle ; ce sont : le *De situ orbis* de Solin, 3342 < M. L. 10 > ¹, un Salluste avec quelques gloses postérieures, 3327 < M. L. 20 > ², les *Philippiques*, présentant de nombreuses lacunes et suivies des *Versus XII Sapientum in Ciceronem*, d'une hymne et d'une chanson rimées, d'une rédaction de Publius Victor et du *Songe de Scipion*, le tout dans le 3227 < M. L. 23 > ³, enfin, un Stace, 3281 < M. L. 53 > ⁴.

Nous avons eu souvent occasion de remarquer quelles singulières illusions se faisait Orsini sur l'antiquité de ses manuscrits. Pour les manuscrits grecs, il restait dans l'incertitude ⁵; pour les manuscrits latins, il était plus affirmatif. Assez ordinairement dans l'Inventaire, le mot *antico* indique des manuscrits antérieurs au ^{xv}^e siècle, le mot *antichissimo*, des manuscrits antérieurs au ^{xiv}^e. A partir du ^{xii}^e siècle, notre paléographe marche à tâtons et parle au hasard. Un manuscrit, très curieux du reste, le 3305 < M. L. 17 >, contenant Perse et Térence, et qui a été écrit de plusieurs mains aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, est considéré par Orsini comme ayant sept ou huit cents ans. Les lettres capitales employées dans les listes de personnages, les didascalies et les arguments, ont trompé l'érudit du ^{xv}^e siècle; elles en ont depuis trompé bien d'autres ⁶. Les volumes indiqués

ratoris]. Sur ce ms. cf. l'édition de l'*Historia miscella*, de Fr. Eyssenhardt Berlin, 1869, p. v.

1. 212 ff. parch., de petit format (Pie IX). Incomplet.

2. cii ff. parch., rel. ant. Le f. 97 a été suppléé en minuscule vulgaire du ^{xiii}^e siècle. On trouve aux ff. prélim. des renseignements sur la possession du volume : « Liber iste Sallustii est [mei Iohannis Nicolai Caselini civis Patavini, quem emi Paduae anno Domini m°. cccc°. xxxviii°. » Ce Caselini l'a vendu pour deux ducats à un autre Padouan, Jacopo del Sole, *Iacobus a Sole*.

3. lxxxvi ff. parch. (Pie IX). Timbre de la Bibl. Nationale. Le ms. est du ^{xi}^e siècle; l'inventaire du Vatican le dit du ^{ix}^e, en ajoutant toutefois qu'il est moins bon qu'il n'est vieux. Les *Philippiques* ne sont pas toutes complètes, et offrent quelque désordre. F. 80, *Versus XII sap.*; f. 80 v°, Hymne à saint Pierre et saint Paul, et chanson amoureuse (*O admirabile Veneris ydolum*); f. 81, *P. Victoris Epithoma de locis et regionibus Urbis*; f. 83, [*Somnium Scip.*]. A la fin, d'une autre main que le texte : « Raynaldus dei gratia. » Sur ce ms. cf. Mommsen, *Abhandl. der k. sächs. Gesellschaft der Wissensch.*, vol. II, pp. 604 sqq., et Ulrichs, *Codex Urbis Romae typographicus*.

4. 22 ff. parch. (Paul V). Palimpseste. *Achilléide*.

5. Cf. plus haut, p. 188.

6. cviii ff. parch., rel. ant. à la rose d'Orsini. Mélange singulier des deux textes aux premiers ff. : f. 1 r°, fin de Perse, VI, 27-80; v°, Vie de Térence, arguments des pièces; f. 2, 3, 4 r°, suite des arguments; f. 4 r°, commencement du Perse; f. 4 v°, ff. 5-8 r°, s'arrête sur VI, 26; f. 8 v°, miniature

par Orsini comme « di 1000 anni » sont en moyenne de cinquante ans moins âgés. Ce sont : le commentaire de Porphyrius 3314 < M. L. 6 >, qui appartient au commencement de la minuscule et certainement au ix^e siècle ; les *Lusi* de Virgile 3252 < M. L. 7 >, que M. Ribbeck croit du ix^e siècle et qui sont au moins du x^e ; le célèbre Valérius Flaccus 3277 < M. L. 8 >, du ix^e siècle, manuscrit archétype des *Argonautiques* ; la *Consolatio* de Boèce 3363 < M. L. 35 >, du x^e siècle, où la prose est en minuscule et les vers, en capitale mêlée de formes onciales ; le Salluste 3325 < M. L. 19 >, du xi^e siècle *. Pour le fragment de Dupuy, le Virgile 3225, et le Térence 3226, Orsini se tait ; il les croit certainement de l'époque classique, et là du moins sa croyance a pour base les vraisemblances les plus sérieuses.

Il convient de mentionner encore, parmi nos manuscrits antérieurs au xii^e siècle, un Solin avec Aurélius Victor, 3343

occupant toute la page ; f. 9, argum. de l'*Andria* et prologue. Suit le texte ordinaire, avec scholies et gloses de beaucoup de mains, quelques-unes contemporaines. — La miniature représente Calliopius expliquant Térence à des Romains assis au-dessous de lui, ayant à sa droite le poète dans une attitude méditative, et à sa gauche deux personnages debout et agités, désignés par le mot *adversarii* (on a écrit au-dessus *Luscius Lavinius*). Au-dessous de cette scène et dans le même encadrement, deux scènes de l'*Andria* (*Simo*, *Davus*, et *Pamphilus*, *Glyceria*). Tout le ms. devait être illustré, comme tant d'autres de nos bibliothèques, d'après des peintures plus anciennes dont le *Vaticanus*, le *Parisinus* et l'*Ambrosianus* offrent la meilleure tradition. Les dessins, moins nombreux que d'ordinaire, sont à la plume, rehaussés ou non de couleur ; ils s'arrêtent au f. 49 ; on trouve ensuite des espaces blancs ménagés. Les costumes sont du xiii^e siècle. — Je saisis cette occasion d'annoncer que les peintures des mss. de Térence, et spécialement celles du *Vat.* 3868, vont être l'objet d'une publication de mon ami et confrère M. André Pératé.

1. Pour le 3314 et le 3252, v. pp. 226 et 239.

2. 140 ff. parch. (Pie IX), de plusieurs mains. C'est une copie incomplète de ce ms. qui fut découverte par Poggio en 1417. Cf. Thilo, prolég. à son édit. de 1863, pp. xi sqq. ; Schenkl, *Studien zu den Argonaut.*, pp. 39 sqq. ; Bährens, préface à l'édit. de 1875, pp. ix sqq.

3. lx ff. parch., rel. ant. à la rose d'Orsini. Le premier f. a été ajouté plus tard. Gloses interlinéaires, scholies des xiii^e-xiv^e siècles. F. lx r^e (après l'*explicit*) : *Incipiunt glosae huius libri* ; une partie de la liste a disparu par le frottement ; il y a à la place quelques comptes du xiv^e siècle.

4. 51 ff. parch. (Léon XIII). Les ff. de garde sont d'un ms. ecclésiastique écrit lombarde. Le f. 1 est occupé par 14 distiques : *Rescriptum Honorii scholastici contra epistolas exhortatorias Senecae* (Si fontis brevis...) ; le f. 51 porte 13 strophes de 4 vers (le reste a été gratté), intitulées *Rithmus de Ioseph Patriarca* (Ioseph Deo amabilis, Patri dulcis et habilis...). Au bas des premiers ff. figure la mention : « Liber sancti Petri de Blandinio monasterio. Liber sancti Petri ecclesiae de monte Blandinio. » Une autre mention de trois lignes a été grattée ; mais celle-ci suffit pour attester la provenance flamande du volume, qui a appartenu au Mont-Blandin, de Gand.

< M. L. 11 >, du x^e siècle¹; un Donat, 3318 < M. L. 34 >, du xi^e siècle, avec des gloses et des scholies contemporaines, ou peu s'en faut, de la copie, et des notes d'identification placées par Orsini en tête de chaque fragment²; le Sidoine Apollinaire 3421 < M. L. 12 >, du ix^e-x^e siècle³. Rappelons enfin deux beaux Salluste, l'un du xi^e-xii^e siècle, le 3326 < M. L. 22 >⁴, l'autre un peu plus récent, le 3328 < M. L. 21 >⁵, « di 600 anni » selon l'Inventaire, tous deux restés dans leur reliure de bois recouverte de cuir rouge, et la première décade de Tite-Live 3329 < M. L. 28 >, également « di 600 anni », magnifique manuscrit du xi^e siècle⁶. On voit que les manuscrits précieux par leur âge et leur intérêt paléographique tenaient chez Orsini une place importante à côté des œuvres originales de la Renaissance.

1. cxxv ff. parch. (Léon XIII). F. 1, *Incipit liber Iulii Solini de situ orbis terrarum et de singulis mirabilibus quae sunt in mundo*; f. ci, *In XPI nomine incipit libellus de vita et moribus imperatorum breuiatus ex libris Sexti Aurelii Victoris*. « Di 700 overo 800 anni », dit Orsini.

2. lviii ff. parch., rel. ant. à la rose d'Orsini. Timbre de la Bibl. Nationale. F. 1 v^o, *Incipit prefatio in arte Donati* (Primum nobis...); les *incipit* avec les notes d'Orsini sont aux ff. xii, xxv sqq. xxxiv, xli.

3. Cf. plus haut, p. 264.

4. xxxviii ff. parch., rel. ant. à la rose d'Orsini.

5. xxxvii ff. parch., rel. ant. A deux colonnes et de plusieurs mains. Le ms. a été très anciennement corrigé d'après un autre exemplaire. Le f. 1 est un peu postérieur; au f. xiii v^o, sorte de carte ronde très sommaire de l'Europe, l'Asie et l'Afrique. A la dernière page, un copiste a transcrit le mot de Jugurtha, peut-être avec une intention de satire contemporaine : « O urbem venalem et mature perituram si emptorem invenerit. » — Le président de Brosses m'a fait chercher un Salluste, dont il parle dans une de ses lettres : « J'ai trouvé ici d'excellents mss. [de Salluste] d'une antiquité marquée, un surtout appartenant jadis à Fulvius Ursinus et depuis à la reine de Suède. » (*Lettres famil. écrites d'Italie en 1739 et 1740*, édit. Colomb, Paris, 1869, t. II, p. 236). J'ai vu les quatorze mss. du fonds de la Reine qui contiennent du Salluste; aucun ne vient d'Orsini. Mais il en est un, complet et du xii^e siècle, le Reg. 844, qui porte la mention : *Ursinus Tibout est possessor*. On peut supposer que le président, qui ne se piquait point d'excessive exactitude, aura confondu les deux noms.

6. cxvii ff. parch., rel. ant. à la rose d'Orsini. C'est le *Romanus codex* étudié par MM. A. Frigell, *Collatio codicum Livian.*, p. 7, dans *Upsala Universitets Arsskrift*, Upsal, 1878, et O. Riemann, *Revue de Philol.*, IV, p. 100. Cf. plus haut, p. 242, et les *Addenda*.

CHAPITRE VIII

MANUSCRITS EN LANGUES MODERNES

La petite collection de manuscrits en langues modernes n'est pas la partie la moins intéressante de la bibliothèque de Fulvio Orsini. Plusieurs des textes qu'il avait réunis comptent parmi les plus fameux de ceux qui servent aux études italiennes ou provençales. On m'excusera, malgré mon incompetence, de m'occuper également de cette partie de l'Inventaire. Je pourrai d'ailleurs le faire brièvement, car plusieurs de nos manuscrits ont été ou vont être l'objet de travaux spéciaux fort importants : je me bornerai autant que possible à constater les résultats acquis, à y joindre quelques rectifications et surtout à élucider certaines questions de provenance qui peuvent avoir de l'utilité¹.

C'est un fait digne de remarque, disons-le en passant, que le soin mis par Orsini à recueillir des manuscrits d'auteurs nationaux de l'Italie. Bien que toutes ses études aient été dirigées exclusivement vers l'antiquité classique, il avait l'esprit assez ouvert, le goût assez large pour prendre plaisir aux vieux écrits vulgaires et leur réserver une place honorable dans sa bibliothèque. A l'imitation de Bembo, dont il se faisait gloire de suivre les traces, il savait unir à ses recherches d'humaniste le culte des muses modernes². Nous en trouvons des preuves dans toute sa correspondance, la suivante entre autres. On a

1. J'ai reçu à temps, pour pouvoir en tenir compte dans la rédaction de ce chapitre, le travail de M. Arthur Pakscher, qui porte sur les six premiers numéros de l'Inventaire, et qui est intitulé : *Aus einem katalog des Fulvius Ursinus* (Extrait de la *Zeitschrift für romanische Philologie*, X, pp. 205-245). Ses observations ayant été, en plus d'un endroit, par le plan même de son étude, plus minutieuses que les miennes, le public ne peut que gagner à ce que je supprime celles-ci. J'insisterai sur les points où je ne suis pas de l'avis de l'auteur ; mais ma besogne n'en reste pas moins fort abrégée, puisque j'ai pour principe dans ce livre de répéter le moins possible les choses déjà dites.

2. Rappelons qu'un ami d'Orsini, grand philologue comme lui en grec et en latin, Piero Vettori, ne dédaignait pas de prendre la plume pour défendre l'intégrité du texte du *Decameron*.

vu quel zèle il avait mis à se procurer un texte du *Decameron*, qui avait appartenu au cardinal Bembo, et que Torquato lui avait apparemment dépeint comme très important¹. C'est à propos de ce manuscrit, je suppose, qu'il écrivait, en 1583, à son jeune confrère en bibliophilie, le vénitien Alvise Lollino; il s'étonnait que Leonardo Salviati n'en eût pas tenu compte dans l'édition récente de Venise, et il témoignait ainsi de son intérêt pour un ouvrage qui, à Rome, en ce temps-là, n'était point accepté sans réserves². Le manuscrit ne se retrouva pas, quand Torquato le fit chercher dans la bibliothèque de son père, et il semble encore égaré aujourd'hui, puisqu'on ne le mentionne nulle part. Mais Orsini rencontra, dans la même collection, de quoi se dédommager amplement; il en tira tout d'abord cette magnifique série d'autographes de Pétrarque, que nous allons grouper ici dans son ensemble, sans en distraire les manuscrits latins.

L'auteur a consacré deux publications distinctes à l'examen des questions d'origine et d'authenticité du *Canzoniere* original de Pétrarque, écrit sur parchemin, qui figure en tête de la collection moderne d'Orsini³. Ce manuscrit, identifié avec le 3195 < M. M. 1 >, porte en titre : *Francisci Petrarche laureati poete rerum vulgarium fragmenta*. Il n'est autographe que du fol. 38 v° au fol. 49, et du fol. 62 au fol. 72 et dernier; mais le reste de la copie, exécutée sous les yeux du poète, a toute la valeur d'un original⁴. Voici, résumé en peu de mots, tout ce qu'on sait à présent sur l'histoire de ce manuscrit :

1. V. p. 106.

2. Dans les lettres imprimées de Lollino (*A. Lollini patricii Veneti et Belluni antistitis epistolae*, Belluno, 1641), il n'y en a aucune adressée à Orsini, ni même aucune mention de lui. Mais Cicogna (*Inscr. Ven.*, t. V, p. 46), a vu une bonne copie des lettres reçues par le savant vénitien et en a dressé la table analytique. Il y a lu, dit-il, des lettres d'Orsini de 1583 à 1585 : « In quella del 1583 parla di un ms. del Boccaccio che sebbene non originale pure avrebbe potuto servire a qualche cosa, et si fa maraviglia che il cav. Salviati non l'abbia procurato in questa sua nova stampatura. » Je n'ai pu trouver à Venise le ms. étudié par Cicogna.

3. *Le Canzoniere autographe de Pétrarque, Communication faite à l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, Paris, Klincksieck, [mai] 1886. — *Fac-similés de l'écriture de Pétrarque et Appendices au Canzoniere autographe* [novembre 1886], avec des *Notes sur la bibliothèque de Pétrarque*, Rome, 1887. (Extrait du fascic. I des *Mélanges d'archéol. et d'histoire*, VII^e année, pp. 1-38, avec quatre planches en héliogravure). — Cf. l'article de M. Rod. Renier dans le *Giornale storico della letter. ital.*, 1886, VII, pp. 363-365 (VIII, p. 328).

4. La planche I de mes fac-similés reproduit le fol. 65, qui est de la main

Au commencement du xv^e siècle, le célèbre lettré vénitien Leonardo Giustiniani a le volume entre les mains et en fait une copie ¹. En 1472, le manuscrit est employé par Valde pour l'édition des *Rime* donnée à Padoue ². En 1501, il est emprunté par Pietro Bembo à un habitant de Padoue, et sert à l'édition d'Alde Manuce, qui s'efforce de le reproduire scrupuleusement ³. En 1544, il est acheté à Padoue par Girolamo Quirini, pour le compte de Bembo ⁴. En 1547, il passe par héritage à Torquato Bembo ⁵. En 1581, il est acquis par Fulvio Orsini et vient à Rome ⁶. Il est célébré par les correspondances du temps et par les livres imprimés qui parlent de la bibliothèque d'Orsini ⁷. En 1600, il est légué à la Vaticane avec le reste de la collection d'Orsini ⁸. Il y reçoit la cote *Vat. lat.* 3195. Leone Allacci le signale à Filippo Tommasini, qui en parle en 1635 et 1650 dans les deux éditions du *Petrarcha redivivus* ⁹. Crescimbeni le voit

de Pétrarque ; la planche II donne un spécimen de l'écriture du copiste qu'il a employé. A mon avis, la partie autographe appartient à une époque avancée de la vie du poète.

1. On peut établir ce fait par le titre et la souscription d'un *Canzoniere* de la Laurentienne, n° cxviii des *Codici Rediani* ; l'identité du texte sera facile à démontrer. Voici la souscription : « *Francisci Petrarche laureati poete rerum vulgarium fragmenta expliciunt scripta per me Leonardum Iustinianum ex eo libro quem poeta ipse propria manu conscripsit.* (Cf. *I codici petrarcheschi delle biblioteche governative del regno*, Rome, 1874, p. 34).

2. *Le Canz. autographe*, p. 16 ; cf. p. 8, note 2.

3. *Id.*, pp. 11 sqq. Sur les renseignements de Vellutello, cf. *Fac-similés et appendices*, p. 21, note 2, et S. Morpurgo, *Rivista critica della letter. ital.*, année III, col. 164.

4. *Id.*, pp. 17-18 ; cf. *Fac-similés et append.*, p. 13.

5. *Id.*, p. 19 ; cf. plus haut, p. 92.

6. *Id.*, p. 20 ; cf. plus haut, p. 101.

7. *Id.*, pp. 22-23, ou plus haut, pp. 102 et 110. Giov.-Vittore Rossi, parlant très brièvement de la bibliothèque d'Orsini dans sa courte biographie, ne mentionne que le Tércence de Bembo et le Pétrarque : « Hunc [Terentium] postea librum moriens Bibliothecae Vaticanae legavit, una cum Francisci Petrarcae rhythmis auctoris ipsius manu conscriptis. » (*Erythraei Pinacoth. imag. ill.*, éd. cit., p. 10). Un témoignage a été ajouté par M. S. Morpurgo (*l. c.*, col. 162) à ceux que j'avais trouvés ; c'est celui de Girolamo Fracchetti rappelant, à Venise, en 1585, à propos d'un vers de Pétrarque, « quel *Canzoniere*, che si stima esser di man sua propria, il quale fù già del cardinal Bembo, et hora è del signor Fulvio Orsino. »

8. *Id.*, p. 23. Cf. ci-dessus, p. 115 et p. 122, note 5.

9. *Id.*, p. 25, note 2 ; cf. *Fac-similés et append.*, p. 27, et Pakscher, *Zeitschrift für rom. Phil.*, X, p. 225. Dans le même travail, p. 214, M. Pakscher place la transcription de la partie non autographe du *Canzoniere* aux années 1356-1358. Même en admettant son hypothèse, ces dates ne sont pas applicables à la partie autographe.

également plus tard¹. A partir de ce moment, la tradition se perd ; l'autorité de l'édition Aldine est contestée ; Marsand (1826) la rétablit par des arguments philologiques ; il est suivi par Zambrini, Attilio Hortis, Carducci, etc. Mais le manuscrit ne se retrouve pas ; M. Borgognoni (1877) cherche à faire admettre qu'il n'a jamais existé ; M. Cian (1883) prouve la thèse contraire. Le retour du manuscrit à la lumière est promis en janvier et démontré en mai 1886².

En même temps que le *Canzoniere* complet sur parchemin, Orsini avait acquis de l'héritier des Bembo, ainsi que je l'ai raconté, un autre autographe des œuvres italiennes de Pétrarque³ ; c'étaient vingt feuillets de minutes du poète, enrichis de dates, de réflexions personnelles, de mentions de toute sorte, qui, jointes aux corrections et aux retouches, leur donnent un inestimable prix. Ils ont été l'objet d'une étude intéressante de Lodovico Beccadelli⁴, d'une publication peu satisfaisante d'Ubalдини en fac-similé typographique⁵, et enfin de recherches méthodiques très complètes de M. Pakscher⁶. On peut renvoyer avec confiance le lecteur à ces dernières ; je n'ai plus à revendiquer que l'humble mérite d'avoir expliqué et daté le passage du manuscrit à Orsini et fixé le nombre de feuillets qui lui sont parvenus et dont deux nous manquent aujourd'hui⁷. M. Pakscher a distingué les quatre mains différentes qu'on peut reconnaître dans les dix-huit feuillets du 3196 < M. M. 2 >, et a établi qu'elles doivent être rapportées au même personnage à diverses époques de sa carrière ; ses observations sont, dans l'ensemble, parfaitement concluantes et il n'y aura plus, on

1. D'Ancona et Monaci, *Rendiconti* de l'Académie des *Lincei*, séance du 20 juin 1886.

2. *Revue critique* du 4 janvier 1886, I, p. 12 ; *Journal officiel* du 29 mai 1886. Cf. Pakscher, pp. 208-215.

3. Page 101. M. Rajna m'apprend un détail encore inédit : les feuillets de Bembo ont été trouvés chez un *pizzicagnolo*.

4. Cf. *Fac-similés et append.*, pp. 10-12.

5. *Le rime di M. Francesco Petrarca estratte da un suo originale. Il trattato delle virtù morali, di Roberto re di Gierusalemme. Il Tesoretto di ser Brunetto Latini...*, Rome, 1642.

6. *Zeitschrift*, pp. 216-224.

7. Cf. V. Cian, *Decennio*, p. 98, note 1, et ci-dessus, p. 101. — Dans sa lettre du 25 février, avant d'avoir vu le manuscrit, Orsini parlait de « 19 fogli archetipi » ; quand le volume lui fut remis, il en comptait 20. La pagination actuelle du 3196 va de 1 à 16, et laisse entre les ff. 19 et 20 une lacune de deux feuillets. Les ff. 17 et 18 ont donc disparu postérieurement à l'entrée chez Orsini.

peut l'espérer, d'objection contre l'authenticité de ces fragments ¹.

Les autographes non datés de Pétrarque ne peuvent encore, je crois, être classés bien rigoureusement d'une manière chronologique. La publication de fac-similés datés, faite par l'Ecole française de Rome, peut cependant fournir la base d'études relativement sûres. Elle comprend des fragments autographes ayant les dates de 1337, 1347, 1355, 1357, 1369, et embrassant, par conséquent, trente-deux ans de la vie du poète. Ce qui frappera le plus le lecteur à l'examen de ces fac-similés, ce sont les différences très grandes qu'ils présentent entre eux, non seulement dans l'aspect général, mais encore dans le détail et pour le *ductus* des lettres. L'authenticité ne saurait pourtant pas en être infirmée, et, s'il y avait des incrédules, ils n'auraient qu'à regarder l'Apulée du Vatican, dont il est parlé plus loin ² : sur deux pages seulement, écrites indiscutablement par Pétrarque au courant de sa vie, ils verraient se grouper, entre les années 1348 et 1369, des écritures qui sont celles des fac-similés et paraissent, comme celles-ci, de mains différentes. Il n'y a rien d'étonnant à cela ; ce qui serait surprenant, c'est que l'écriture de Pétrarque fût restée la même à vingt ou trente ans de distance. Il faut seulement admettre qu'elle a subi des modifications particulièrement sensibles ³. Il en est une qui s'impose tout d'abord à l'attention et que le fac-similé I des planches de ce livre, daté de 1370, vient confirmer ; c'est que l'écriture de Pétrarque est devenue de plus en plus fine. C'est un phénomène

1. Les dernières hésitations qui pouvaient rester sur l'écriture du f. 11 recto, que M. Pakscher appelle justement l'écriture de jeunesse du poète, sont levées par le fac-similé que j'ai publié d'après le *Parisinus 1994*, et qui est daté de 1337 (*Fac-similés de l'écrit. de Pétrarque*, planche IV, n° 1). Au reste, l'authenticité de l'ensemble du recueil n'avait fait jusqu'à présent de doute pour personne ; à ma connaissance du moins, M. Carl Appel est le seul à l'avoir attaquée dans sa récente publication, *Die Berl. Handschr. der Rime Petrarca's*, Berlin, 1886. Cf. *Revue critique* du 11 octobre 1886, et *Fac-similés*, p. 21.

2. Ce sont des restes de ces *vetustissimae schedulae* dont il parlait à Pandolfo Malatesta sur la fin de sa vie. Cf. *Epist. var. IX* (éd. Fracassetti, t. III, p. 324).

3. Page 300.

4. Le premier érudit qui ait soumis l'écriture de Pétrarque à une observation paléographique minutieuse, M. Franz Rühl, qui a étudié les lettres autographes réunies dans le *Laurent. LIII, 35*, avait déjà distingué deux formes différentes qu'il appelait P¹ et P² (*Rhein. Museum, N. F.*, XXXVI, 1881, pp. 11 sqq.). P² est très voisin du n° 1 de notre planche IV.

bien connu, qui se produit chez les vieillards dont la vue s'affaiblit¹. C'est à la période de l'écriture menue de Pétrarque que se rattachent le 3195, et, plus tard encore, toute cette série de scholies sur Homère, qui viennent d'être retrouvées dans un manuscrit de Paris, et qui ont été certainement le dernier grand travail de sa main².

Il est une autre remarque à ajouter. L'écriture de Pétrarque, malgré ses modifications amenées par l'âge, est bien de son temps et de son pays; telle page que nous lui attribuons pourrait être aussi bien de n'importe quel moine italien du xiv^e siècle. Cela doit rendre la critique très méfiante et lui faire exiger, à côté des vraisemblances paléographiques, des preuves rigoureuses d'une autre nature. Toutefois, on me permettra d'observer que Pétrarque ne doit pas être assimilé, autant qu'on est porté à le faire, à un copiste de profession. Il a des procédés de calligraphie qui déroutent les observations ordinaires, et rien n'est moins régulier que ses transcriptions. Il écrit de façon différente, non pas à dix ans d'intervalle, mais au même moment. On n'en voudrait pour preuve que le 3196 lui-même; on y trouve, dans un seul vers, deux et parfois trois formes assez distinctes de la même lettre, du *d* minuscule, par exemple. Comme on ne peut admettre que chaque mot ait été écrit à une époque différente, il faut bien conclure que le poète avait à sa disposition toutes les formes calligraphiques usitées de son temps, et qu'il s'en servait indifféremment, suivant le caprice de sa plume³.

La psychologie doit peut-être aussi être interrogée. Pétrarque est poète avant tout, ne l'oublions pas, et le plus sensible, le plus nerveux, le plus mobile des poètes. Les hommes de cette nature ont, comme on le sait, une écriture extrêmement changeante; ce n'est pas d'une année à l'autre, c'est d'un instant à l'autre qu'elle se modifie. Souvent la seconde page d'un de

1. La même observation a été faite par M. Pakscher, ainsi que quelques autres qui méritent d'être vérifiées. Je ne suis pas frappé autant que lui des modifications qu'aurait introduites dans l'écriture de Pétrarque l'habitude de copier des textes d'ancienne minuscule. La *littera antica*, qui devient à la mode dans l'Italie centrale un quart de siècle après sa mort, représente mieux une imitation de ce genre.

2. Qu'on m'excuse de renvoyer à un travail sous presse : *Les scholies inédites de Pétrarque sur Homère*.

3. Conclure aussi que les évaluations chronologiques, uniquement appuyées sur l'alphabet et pour des fragments courts, risqueraient d'être inexactes.

leurs écrits paraît d'une main différente de la première, suivant leur disposition morale du moment et le genre du sujet traité; ils resserrent leurs lignes et leurs lettres, ou bien les espacent et choisissent instinctivement des caractères plus amples, des majuscules plus chargées, etc. Les hommes d'imagination et de sentiment sont rarement indifférents à la forme matérielle dont ils revêtent leur pensée; ils aiment à la modifier et à l'embellir, et, bien que les traditions de plume fussent infiniment plus tyranniques au temps de Pétrarque qu'elles ne le sont aujourd'hui, on peut lui appliquer, je crois, une partie de ces observations. Ajoutons qu'il était grand amateur de livres, qu'il avait eu sous les yeux des manuscrits de toutes les époques, fournissant à sa mémoire les formes les plus variées; rappelons-nous qu'il était lui-même copiste et exécutait de sa main des transcriptions de toute espèce; et reconnaissons qu'on doit obtenir des combinaisons bien singulières, quand le caprice du calligraphe se joint au caprice du poète. Le plus sûr est, en ces matières délicates, de ne rien conclure; on peut se contenter, sans chercher plus, de constater l'authenticité de l'écriture, bien heureux déjà si, par des observations étrangères à la paléographie pure, on parvient à obtenir ce résultat.

La série des observations sur l'écriture de Pétrarque n'est, du reste, pas près d'être terminée. Notre publication de fac-similés datés et celles qui vont la suivre fourniront des points de repère certains pour des recherches nouvelles, et d'autres autographes de Pétrarque pourront être remis au jour. Sans parler des copies d'auteurs anciens dues à Pétrarque, et sur une partie desquelles nous renseigne sa correspondance, ses œuvres autographes demandent à être retrouvées. Divers fragments des *Rime*, plus ou moins analogues à ceux du 3196, paraissent avoir existé au xvi^e siècle¹. Une lettre d'Orsini nous a révélé l'existence d'autres feuillets connus ou possédés par Bembo, et je me permets, dans l'intérêt des chercheurs, de reproduire ici ce témoignage qui a déjà été donné ailleurs². Notre bibliophile parle en ces termes à Pinelli d'un manuscrit de quarante-huit feuillets (?), provenant de Marcello Cervini et plus anciennement de Bembo : « M'è capitato un libro di LXXX pagine in foglio, ma li mancano XXXII le prime, dove sono copiate

1. Cf. *Fac-similés*, p. 16 (*De quelques mss. égarés*).

2. *Ibid.*

molte canzone, sonetti et trionfi del Petrarca, tolti da fogli archetypi, come sono li miei, ma questi sono in più quantità. Questo libro dal cardinale Bembo fù dato al cardinale S. Croce, alias papa Marcello, et credo che il Bembo ci mettesse li suoi fogli et quelli che vidde altrove. Overo forse erano tutti li suoi, che poi non sono pervenuti in mia mano. Intendo che V. S. hà un raccolto simile : però la prego che mi mandi li principii delle canzone, sonetti et trionfi che lei hà, perche dal mio si supplirà il suo et dal suo si complirà il mio¹. » Cette acquisition est du mois de février 1583, par conséquent postérieure à la cession de la bibliothèque d'Orsini au Pape et à la rédaction de l'Inventaire²; elle ne figure donc pas sur ce dernier, et comme il est logique, d'après ce que nous avons établi, de la chercher sur le petit inventaire de livres trouvés chez Orsini après sa mort, nous sommes assez tentés de la rapprocher du n° 61 de l'Appendice I, ainsi décrit : *Petrarcha de poesie con varie lettione nelle margine, scritto nell' anno 1356, x novembris, in foglio, senza coperta*. Cette description, trop sommaire, peut se rapporter aussi bien à une transcription du temps de Bembo qu'à un manuscrit du xiv^e siècle. Le manuscrit a dû passer aux mains du cardinal Odoardo Farnèse; comme il était sans couverture, il a peut-être pris place dans un recueil de miscellanées³.

Outre les autographes des *Rime*, Orsini avait chez lui deux importants manuscrits latins de Pétrarque, deux de ses œuvres les plus intéressantes, écrites de sa main et portant une souscription datée. Le plus ancien, le 3358 < M. L. 144 >, contient le *Bucolicum carmen*, en très petit format (160 × 110 mill.), et a été exécuté à deux époques distinctes⁴. A la première appartient le corps du manuscrit; à la seconde, une partie des additions marginales et quatre pages finales, où sont des sup-

1. Ambros. D. 422 inf. Lettre du 26 février 1583.

2. V. p. 118; cf. p. 137.

3. Parmi les mss. de Pétrarque possédés par la Bibliothèque Nationale de Naples, où sont tant de livres des Farnèse, je n'en ai vu aucun daté de 1356.

4. 48 ff. parch. non numérotés. En haut des pages est l'indication du n° de l'éplogue en chiffres romains. En tête 3 ff. de garde; à la fin deux ff. Couverture de velours rouge-violet; tranches dorées; traces d'un fermoir. Le frontispice est orné, ainsi que les lettres initiales des pièces. Les titres sont à l'encre rouge, et le nom des interlocuteurs, mis en marge, est alternativement bleu et rouge. Les majuscules du texte sont rehaussées de jaune.

pléments à l'Eglogue X. Le nom de Pétrarque ne figure pas sur le manuscrit. Le titre est à l'encre rouge, ainsi conçu : *Bucolicum carmen meum incipit. Ecloga prime titulus Parthenias. Collocutores Silvius et Monicus*¹. La souscription, qui est également à l'encre rouge, offre la même formule : *Bucolicum carmen meum explicit. Quod ipse, qui ante annos dictaveram, scripsi manu propria apud Mediolanum, anno huius etatis ultime 1357*. Cette souscription se trouve reproduite dans deux manuscrits du même ouvrage, dont l'un est à la bibliothèque Laurentienne², l'autre à la bibliothèque Barberini³; ces deux manuscrits proviennent certainement du nôtre, et le premier contient même une note indiquant qu'il a été transcrit directement sur l'original de Pétrarque. Que cet original soit le 3358, c'est ce que met hors de doute l'examen du volume⁴. Le corps du manuscrit est écrit d'un caractère un peu plus fort que le caractère de la plupart des additions; il y a aussi quelques différences dans l'alphabet; mais tout s'explique naturellement par la différence des époques⁵.

Ces additions sont placées pour la plupart dans les marges horizontales des pages, avec des signes de renvoi au passage

1. Voici la suite des titres du recueil :

[f. 4] *Secunde egloge titulus est Argus. Collocutores Ydeus Phitias et Silvius*; [f. 7] *Egloge tertie titulus Amor pastorius. Collocutores Stupeus et Dane (sic)*; [f. 11] *Quarte egloge titulus est Dedalus. Collocutores Gallus et Tirrenus*; [f. 13] *Quinte egloge titulus est Pietas pastoralis. Collocutores Martius Apicius et Festinus*; [f. 16 v°] *Sexte egloge titulus Pastorum pathos. Collocutores Pamphilus et Mitio*; [f. 22] *Septime egloge titulus Grex infectus et suffectus. Collocutores Mitio et Epy*; [f. 25 v°] *Octave egloge titulus Divortium. Collocutores Ganymedes et Amiclas*; [f. 29] *None egloge titulus est Querulus. Collocutores Philogeus et Theophilus*; [f. 31 v°] *Decime egloge titulus est Laurea occidentis. Collocutores Socrates et Silvanus*; [f. 39] *Undecime egloge titulus Galathea. Collocutores Niobe Fusca et Fulgida*; [f. 42] *Duodecime egloge titulus Confictatio. Collocutores Multivolus et Volucer*.

2. C'est le n° CXXI des *Codici Strozziiani*. Cf. Bandini, *Bibl. Leop.-Laur.*, t. II, p. 519, ou *I codici petrarch. delle bibl. govern.*, p. 52.

3. Barber. XXIX. 180. La souscription est mal transcrite. Le copiste n'a pas mis le mot *ultime*, sans doute parce qu'il ne le comprenait pas. Au titre, il a corrigé ainsi : *Francisci Petrarcae florentini poetae Bucolicum carmen incipit*. V. la description dans l'ouvrage de M. Enrico Narducci, *Catalogo dei codici petrarcheschi delle biblioteche Barberina, Chigiana, Corsiniana, Vallicelliana e Vaticana*, Rome, 1874, p. 12. On ne trouve dans ce catalogue, disons-le en passant, aucune mention de notre manuscrit du Vatican, que Tommasini avait cité sans signaler l'autographie.

4. Cf. la page de la souscription dans les *Fac-similés de l'écriture de Pétrarque*, planche III. Le lecteur est aujourd'hui à même de faire le contrôle de toutes mes assertions.

5. M. Pakscher (p. 210 n.) a très bien vu l'autographie du ms. entier : il est évident que ma démonstration (*Fac-sim.*, p. 24) ne s'adresse point à lui.

où elles doivent être intercalées ; deux seulement, qui se rapportent à l'Eglogue X, et qui sont de beaucoup les plus longues, ont été transcrites à part à la suite du texte, au verso du feuillet 46 et sur les trois pages suivantes. Voici la liste de ces additions, intéressantes pour l'histoire de l'œuvre de Pétrarque et les modifications qu'elle a subies ; il n'y en a aucune d'inédite : 1° ff. 33 v°-34, après le vers *Pendulus... querela*, sont insérés six vers : *Hanc choris late cantata*, jusqu'à ... *simul impare cantu* (Eglogue X, éd. de Bâle, 1581, p. 19, col. 2) ; — 2° f. 34, après le vers *Spartanos... vidi*, trois vers (de première époque) : *Unum voce parem*, jusqu'à ... *urbe relicta* ; — 3° f. 34 v°, après le vers *Extinxisse... aequet* : « Require infra post finem libelli huius ad tale signum¹. » Ce renvoi se rapporte à la première des additions finales, qui a trente-trois vers : *Temnere opes*, jusqu'à ... *animoque intentus ubique* ; — 4° f. 34 v°, après le vers *Prima... leonum*, trois vers (avec le mot *adiice*) : *Quique alios*, jusqu'à ... *rumpere campos* (éd. de Bâle, p. 20, col. 1) ; — 5° f. 35 v°, après le vers *Montanum... aventis*, cinq vers : *Hinc procul Latio*, jusqu'à ... *in ordine flores* ; — 6° f. 36, après le vers *Oblatum... carmen* : « Require infra post finem huius opusculi ad tale signum. » Ce renvoi se rapporte à la seconde addition finale, qui a, comme la première, trente-trois vers : *Hic cui relligio*, jusqu'à ... *meruisse favorem* (éd. de Bâle, p. 20, col. 2) ; — 7° ff. 36 v° 37, après le vers *Conspiceres... laborem*, dix vers : *Tres nemorum*, jusqu'à ... *morte canebat* (éd. de Bâle, p. 21, col. 1) ; — 8° f. 37, après le vers *Clara... virgo*, cinq vers : *Hic matrona fuit*, jusqu'à ... *voce iuvenum* ; — 9° f. 37 v°, après le vers *Nil... Hibere*, trois vers : *Testis est*, jusqu'à ... *atque cadentem*. Indiquons aussi, dans le texte de tout le volume, de nombreuses ratures et mots en surcharge.

Quelle est la date des remaniements si considérables de cette Eglogue X, l'une des plus curieuses et des plus personnelles de tout le recueil ? L'étude des parties ajoutées doit fournir certainement une réponse ; mais je laisse au futur éditeur des poèmes symboliques de Pétrarque le soin d'y démêler les allusions contemporaines, pour interroger seulement la correspondance de l'auteur. On y trouve une lettre écrite de Pavie, un 22 décembre, où il mentionne explicitement une revision du

1. Ce signe de renvoi et celui qui est plus loin se retrouvent dans le ms. de Paris cité p. 283 et paraissent familiers à Pétrarque.

texte de ses *Bucoliques*, revision qui est évidemment la nôtre. En voici le début : « Ut inter tot maiorum curas profundam et inexhaustam, ne dicam supervacuam et inutilem curam rerum etiam minimarum videas, scito quod anno altero, dum additiones illas magnas dictarem in bucolico carmine super litus sinus Hadriaci, ita ut nunc dexterum nunc sinistrum pedem alternus fluctus ablueret, die quodam, dum forte aliud agerem, occurrit animo versiculus unus iungendus aliis¹... » Il y a un mois de décembre que Pétrarque a passé à Pavie ; c'est celui de l'an 1365² ; les remaniements des *Bucoliques* devraient donc être de 1364. Or, précisément cette année-là, nous savons que Pétrarque séjourna à Venise, ce qui est conforme à l'indication du lieu, *super litus sinus Hadriaci*³. Quant à l'écriture des additions sur le manuscrit, elle est d'une période avancée de la vie de Pétrarque, ce qui concorde parfaitement avec les renseignements historiques.

L'utilité, pour la constitution du texte, du manuscrit rendu à l'étude sera facilement constatée lorsque les savants d'Italie publieront l'édition critique complète de Pétrarque, qui fait encore défaut et qu'on est en droit de leur demander. L'auteur du *Canzoniere* a fait injustement oublier le maître de la Renaissance ; les *Rime* ont été réimprimées 389 fois⁴, tandis que la plus grande partie des œuvres latines du premier et du plus grand des humanistes ne se lit encore aujourd'hui que dans des éditions du xvi^e siècle, fautives et défigurées. Pour élever enfin à la mémoire de Pétrarque un monument digne de lui, on peut se

1. *Francisci Petrarcae epist. de rebus famil. et variae*, éd. Giuseppe Fracassetti, t. III, Florence, 1863, p. 487. C'est la lettre 65 et dernière de la série des *Variae*, recueillie par l'éditeur dans le *Riccardianus* 805. Cette lettre *ad ignotum* mentionne l'envoi d'un vers ajouté à l'Eglogue X.

2. Pétrarque retourne à Venise le 24 janvier 1366 (Fracassetti, *l. c.*, prolegomènes, t. I, p. CLIII).

3. Cf. Fracassetti, p. CLI, et les renvois. — Au t. III, p. 236, des *Familiars*, est une lettre à Boccace qui est certainement, pour plusieurs raisons, de l'automne de 1365. Pétrarque y parle d'un jeune homme de Ravenne qu'il avait employé à transcrire ses lettres en volume ; ce jeune homme, qui n'était autre que Giovanni Malpaghini, et qui était doué d'une mémoire prodigieuse, apprenait par cœur ses *Bucoliques* et les lui récitait ; faut-il y voir un indice qu'à ce moment Pétrarque était occupé de cette œuvre ? Nous avons, on vient de le voir, des arguments plus sérieux pour établir le même fait.

4. W. Fiske, *Petrarch editions in the public libr. of Florence*, 1886, p. 9. Rien n'est plus instructif que ce catalogue et les *Petrarch Books* du même auteur (1882).

mettre, je crois, avec confiance à la recherche des manuscrits originaux ; on les retrouvera presque tous. Les futurs éditeurs devront s'estimer heureux d'avoir à s'occuper d'un auteur qui aimait à exécuter des manuscrits et à laisser une copie autographe, ou tout au moins corrigée par lui, de chacun de ses livres ¹. L'établissement du texte devient beaucoup plus facile. Il n'y a qu'à parcourir, par exemple, nos *Bucoliques* et à les comparer avec l'imprimé, pour corriger, dans celui-ci, en toute certitude, un grand nombre de fautes de typographie et de lecture ; les autres manuscrits du même ouvrage ne peuvent avoir, en face de l'original définitif, qu'un intérêt tout à fait secondaire.

Pour une deuxième œuvre de Pétrarque, on a, dès à présent, un texte certain dans le 3359 < M. L. 145 >, qui contient l'autographe de son dernier traité philosophique ². Le titre, à l'encre rouge, est le titre ordinaire des manuscrits : *Francisci Petrarce [sic] laureati de sui ipsius et mullorum ignorantia liber incipit. Ad Donatum Apenninigenam grammaticum* ³. Ici, on le voit, Pétrarque est resté entièrement dans le rôle de copiste, qu'il s'imposait souvent, et a supprimé au titre tout mot personnel, comme *meum*. Le manuscrit était connu ; mais il passait pour un faux autographe, pour une simple copie d'un original de Pétrarque ⁴. L'authenticité de l'écriture s'impose

1. Pétrarque a dû faire de sa main une copie de tous ses ouvrages. Des exemples que nous citons, on peut rapprocher la souscription d'un manuscrit du *De remediis utriusque fortunae*, qu'un copiste avait sous les yeux en 1398, et qui portait la date : *Ticini, 1366, iiij nonas octobris hora tertia*. (Baldelli, *Del Petrarca*, Florence, 1797, p. 316). Le ms. transcrit par ce copiste de Trévise est aujourd'hui le *Marcianus Z. L. 475* (Valentinelli, *l. c.*, I, p. 8 ; *I cod. petrarch.*, p. 196).

2. 38 ff. parch. numérotés postérieurement, et 8 ff. de garde. Reliure de bois couvert de velours rouge ; tranches non dorées. *N* initial du texte élégamment orné. L'*explicit* est au f. 37 v° ; la souscription est en tête du verso du f. 38 ; elle est donc séparée du texte par une page blanche et tout à fait isolée.

3. Ce titre autographe aurait donné tort à l'hypothèse de Tommasini sur le nom latin de Pétrarque, s'il l'avait fait consulter comme il fit consulter le titre du 3195. Ce dernier porte *Petrarchae* au lieu de *Petrarcae*, ce qui parut confirmer l'orthographe adoptée par l'auteur du *Petrarcha redivivus*. Mais le savant de Padoue et ses correspondants romains ignoraient que la première partie du 3195 n'est pas autographe et n'a pas, par conséquent, toute l'autorité de détail qu'ils lui prêtaient. (Cf. *Fac-similés de l'écrit. de Pétr.*, p. 27). L'orthographe usitée par le poète paraît être *Petrarca*.

4. Cf. Baldelli, *Del Petrarca*, p. 225 ; je ferai observer que le ms. avec lequel on avait comparé le nôtre, est le 3196 ; beaucoup d'érudits croyaient alors que ce dernier était le ms. de Bembo sur lequel avait été faite l'aldine

cependant à qui voudra la comparer avec nos fac-similés de Pétrarque, et cette publication m'évite d'entrer dans des discussions paléographiques, toujours obscures pour qui n'a pas l'original sous les yeux. La souscription est de la même main que le reste du manuscrit : *Hunc libellum ante biennium dictatum et alibi scriptum a me ipso, scripsi hic iterum manu mea et perduxi ad exitum Arquade inter colles Euganeos 1370°, iunii 25° vergente ad occasum die*¹. Cette note nous indique que Pétrarque, malgré son âge et ses fatigues, avait déjà écrit une fois de sa main le même traité, montrant ainsi l'importance qu'il y attachait. On trouve un certain nombre d'additions marginales de l'auteur, quelquefois assez considérables, notamment aux feuillets 2 v°, 6, 18 v°, 19, 20, 27, 28, 32 v°, 37 ; je me suis assuré qu'elles ont été insérées dans les copies et qu'elles figurent dans les imprimés².

C'est sur ce manuscrit du *De ignorantia* qu'a été faite la copie de fra Tedaldo della Casa, contenue dans un *Laurentianus* (*Plut. XXVI sin.*, 9, S. Croce) ; la souscription du célèbre transcritteur de tant d'œuvres de Pétrarque ne laisse pas de doute sur cette origine³. Quant à la première rédaction autographe dont le *Vaticanus* nous atteste l'existence, elle doit être quelque part, et la souscription du manuscrit coté VI. D. 16 de la Bibliothèque d'Este, à Modène, nous donne certainement la note finale qu'elle portait : *Scriptum Ticini 1367° circa anni finem*⁴.

Les deux volumes d'autographes latins du Vatican proviennent de la bibliothèque de Bembo. Nous avons vu, en effet,

du *Canzoniere* de 1501, et cette confusion n'a pas peu contribué à dérouter les recherches sur le 3195.

1. V. le fac-similé n° I des planches du présent livre. Le texte a été donné plusieurs fois ; v. par exemple, Tommasini (*Petr. rediv.*, liste des mss.), De Sade, *Mémoires pour la vie de Fr. Pétrarque*, t. III, p. 757), Baldeili (*l. c.*, p. 318), Fracassetti (*Della propria ed altrui ignoranza, trattato di Francesco Petrarca. traduzione con note*, Venise, 1858), Narducci (*Catal. dei cod. petrarch.*, p. 63).

2. Au f. 19 v°, le mot ΜΕΤΕΜΨΙΚΟΣΙΣ est écrit dans le texte ; à la marge est le mot en latin pour les lecteurs qui ne lisent pas le grec. J'observe que les caractères grecs sont identiques à ceux qu'on trouve dans les notes autographes de l'*Iliade* de Paris ; cf. plus haut, p. 283.

3. *I codici petrarch. delle bibl. govern.*, p. 47.

4. *Id.*, p. 131. Je n'aurais pas été surpris que ce ms., que je n'ai pas vu, fût l'autographe même. C'est une copie soignée du xiv^e siècle, sur parchemin, et qui contient aussi l'*Itinerarium*. Mais M. A. Cappelli, qui a pris la peine de l'examiner pour moi, s'est assuré qu'il n'est point de Pétrarque.

qu'Orsini avait acquis le premier en 1581, en même temps que les manuscrits italiens, et le second en 1582¹. L'examen seul des volumes pourrait suffire à bien établir cette origine. Le 3359 porte sur les feuillets de garde une mention de la main de Bernardo Bembo : *Presens libellus manu propria spectati viri domini Francisci Petrarcae*. Quant au 3358, il est mentionné dans une des lettres imprimées de Pietro Bembo à Girolamo Quirini², et dans une lettre inédite de Cola Bruni, qui était l'homme d'affaires de Bembo à Padoue. Bruni écrit au prélat, le 9 novembre 1541 : « Messer Carlo volea portar seco il libretto della Boccolica del Petrarca scritta di sua mano, et poi lo si scordò, il quale io non mando, che non vorrei mitterlo a pericolo³. » L'honneur de l'acquisition du manuscrit doit encore être rapporté à Bernardo Bembo, comme en témoigne l'écriture des notes placées sur les gardes. J'y relève seulement celle-ci, qui est au dernier feuillet et intéressante pour le propriétaire : *Petrarca nascitur Aretii M. CCC. IIIJ., XXJ. Iulii. Occidit Arquade in agro paduano M. CCC. LXXIIII, anno videlicet LVIII^o ante quam ego prodirem in lucem B. B. qui octavo octobris 1433 fuit bene volente Altissimo.*

Il y avait chez Orsini un autre manuscrit de Pétrarque, qui passait pour autographe et qui venait également des Bembo. C'est le 3357 < M. L. 146 >; il comprend deux textes distincts, écrits sur papier et de main différente : l'un est le *De vita solitaria*, l'autre l'*Itinerarium Syriacum*⁴. Je ne crois autographe ni l'un ni l'autre ; mais le premier a bien des caractères d'un original ; le titre primitif porte l'initiale P, au lieu du nom de

1. Cf. pp. 101 et 103.

2. V. *Le Canz. autographe*, p. 18. Cette lettre semble être la seule source de la tradition recueillie par Morelli (*Notizia di op di disegno*, éd. Frizzoni, p. 62), et par M. Cian (*l. c.*, p. 100), car les traces du ms. de Bembo étaient perdues depuis le xvi^e siècle.

3. Biblioth. Barberini, LXI, 3. Bruni parle ensuite de l'éducation du jeune Torquato et de sa sœur, « madonna Helena ». Le « messer Carlo », qui avait du goût pour les autographes de Pétrarque, est peut-être Carlo Gualteruzzi, l'ami de Bembo.

4. La belle reliure décrite par l'Inventaire a disparu. La reliure actuelle est de parchemin, sans écusson. Le volume a été à la Bibliothèque Nationale de Paris. Réunis anciennement, les deux mss. offraient une pagination par feuillets qui allait de 124 à 151 ; aujourd'hui ils sont paginés de 1 à 31, en comptant les gardes de papier (il y a de plus un f. de garde de parchemin au commencement et à la fin). L'*explicit* du *De vita solit.* est au recto du f. 24. Au recto du f. 25 commence l'*Itinerarium* ; le titre est de seconde main ; il y a une initiale ornée et des traits d'encre rouge sur les majuscules du texte. Au f. 29 v^o : *Explicit Itinerarium breve editum a dño Francisco*

Pétrarque¹ ; l'exécution manque de soin et de régularité ; il y a des passages ajoutés après coup² et des retouches postérieures. Ces observations, jointes à la tradition venant de Bembo, dont nous avons eu occasion de vérifier l'exactitude, donnent quelque vraisemblance à l'authenticité du volume, qui serait, non pas écrit, mais dicté et revu par Pétrarque ou copié chez lui³. Je ne me prononce pas, du reste, sur la question, car je n'ai plus le manuscrit sous les yeux, et, aujourd'hui, après des études nouvelles sur les manuscrits de Pétrarque qui sont à Paris, je trouve insuffisantes les conclusions auxquelles je m'étais arrêté. Avant de juger définitivement la question, il faudrait soumettre le texte et les additions à des comparaisons minutieuses ; si l'examen était favorable, il donnerait également de l'autorité à l'*Itinerarium*, qui est une copie plus régulière, et qui paraît avoir été joint depuis fort longtemps au premier manuscrit.

Ce 3357 est, du reste, fort connu, bien qu'il ait été décrit avec quelque inexactitude. Ce n'est pas, en effet, à Pietro Bembo, mais à Bernardo Bembo seul, qu'appartiennent les annotations placées sur les gardes et qui constituent des témoignages si curieux de l'admiration du patricien de Venise pour Pétrarque⁴.

Petrarca. — Le premier ms. porte en tête : *car. xxiiij* ; le second ms. : *car. v.* — Cf. Pakscher, l. c. p. 223.

1. Le traité commence au f. 2. Tout en haut de la page, est une transcription de l'*Ave Maria* ; puis vient le titre : *Francisci P. poete* [*P. poete* a été remplacé par *Petrarce*] *laureati vite solitarie liber primus incipit ad Philippum* [de Cabassoles] *Cavallicensem episcopum*.

2. V. par exemple, ff. 14, 15.

3. Pétrarque parle de ce traité, qui resta longtemps sans être transcrit, dans une lettre à Boccace, écrite de Pavie ; c'est la première du livre V des *Seniles*. On y lit : « Studio meo votoque obstitit illa, de qua totiens quaeror, nota tibi scriptorum... industria, nobilibus non ultima pestis ingenius ; vix credibilia loqui dicar, paucissimis mensibus scriptum opus, tam multis annis non potuisse rescribi, ut scias quae maiorum poena operum, desperatio quanta est ! Nunc tandem, post tot cassa primordia, scribendum illud domo abiens dimisi inter cuiusdam sacerdotis manus, quae an ad scribendum sacrae fuerint, ut sacerdotis, an ad fallendum faciles, ut scriptoris, nescio... » (*Opera*, éd. de Bâle, 1581, p. 792). La lettre doit être du mois de décembre 1365.

4. L'erreur de Bossi et de M. Cian (cf. *Decennio*, p. 99), vient de celle qui a été inscrite sur le manuscrit même par une main moderne. La note mensongère qui attribue les annotations du volume à Pietro Bembo, est signée : *Rayn. Sautler* (?) ; on la trouve dans la description, d'ailleurs peu exacte, du ms. donnée par M. Narducci (*Catalogo*, p. 58). Morelli rappelle le ms. d'après Tommasini, sans parler de Pietro Bembo. (*Notizia di opere di disegno*, éd. Frizzoni, Bologne, 1884, p. 62).

On voit, par une longue notice initiale, déjà publiée par Tommasini, que Bernardo croyait fermement à l'autographie de tout le volume¹ ; il avait annoté les marges, et réuni sur les gardes, à côté d'extraits philosophiques, des documents très variés relatifs à Pétrarque². On y trouve, par exemple, les célèbres vers italiens de son fils (*Petri Bembi Bernardi filii ad simulachrum D. F. Petrarche*), l'épithaphe de la fille de Pétrarque, copiée à Trévise, celle de Pétrarque lui-même, copiée à Arquà, et la note suivante, qui paraît attester une visite de Bernardo à Vaucluse : *Laurea diva hic dudum dulcibus celebrata carminibus perpetuae posteritatis vivet commendata memoriae. Hoc inscriptum in Petrace bibliotheca gladii cuspidē*³. A côté sont quatre vers latins, avec cette indication : *Avinioni. In frontispitio hostii ecclesiae maioris Divae Mariae, e regione puellae expositae faucibus draconis, sub facie Do. Laure carmina Petrarcae Divum Georgium equitem celebrantia*. Les vers de Pétrarque ont été conservés ailleurs, mais la fresque de Notre-Dame-des-Doms, peinte par Simone Martini, n'existe plus⁴. Il est évident, d'après M. Müntz, que le portrait de Laure, qui figurait dans la collection de Pietro Bembo, était une copie de cette fresque⁵ ; il est assez probable, à présent, devant le renseignement fourni par notre manuscrit, que cette copie a dû être exécutée pour Bernardo Bembo, à l'époque où il passa à Avignon⁶ et remarqua la peinture.

1. V. *Petrarcha rediv.*, 2^e éd., Padoue, 1650, p. 29. Il est curieux de reproduire une partie de cette note, qui est au f. 1 : « Francisci Petrarcae laureati clar^m libellum de vita solitaria lege feliciter quisquis humanae vitae conditionem (ut est) momentaneam fluxamque admodum quasi e specula circumspicere desyderas... Videbis itidem Petrarcae manum cuius est archetypum universum quod opus vides, festinatius licet exscriptum utpote quod firmiore calamo aequatos et rotundos caracteres exarare solitus sit. Sed ita Petrarcae ipsa quam vides manus indubia est, qua oblectamur accuratissimi multis documentis que non attinet dicere, uti haec est Bembi qua testamur fidelissimi... Bernard. B. doct. ».

2. Aux ff. 30 v^o et 31.

3. Sic. Toutefois je lis *Hoc inscriptum* un monogramme assez douteux, qui paraît formé d'un H et d'un J.

4. V. le précieux travail de M. Eug. Müntz, *Les peint. de Sim. Martini à Avignon*, sur lequel j'ai déjà fait une observation, p. 33, note 1. Laure, représentée près du dragon, était vêtue de vert dans l'original ; ce détail peut aider à retrouver le tableau de Bembo. Il est peu probable que ce fût le portrait de Laure possédé par Orsini.

5. Indiqué dans la *Notizia d'opere di disegno* publiée par Morelli, éd. citée, p. 50.

6. Dans son voyage de 1472. V. p. 302.

Je n'ai pas trouvé mention précise, dans les lettres d'Orsini à Pinelli, de l'acquisition de ce dernier volume; il y a lieu de croire cependant que c'est l'un des deux manuscrits contenant des œuvres de Pétrarque, que notre Romain reçut au mois de décembre 1582, et qui le satisfirent médiocrement ¹.

L'autre manuscrit était le *De remediis utriusque fortunae*; il nous est d'autant plus facile de l'identifier avec le 3354 < M. L. 204 >, que ce dernier contient, sur les marges, quelques notes, et, à la fin, des extraits moraux de l'écriture de Bernardo Bembo ². Les volumes de cette provenance demanderont à être examinés de près, quand on voudra procéder au choix des sources du texte pour les œuvres latines de Pétrarque; nous avons, en effet, montré que Bernardo Bembo avait cherché à réunir des manuscrits sortis de la bibliothèque de Pétrarque, et qu'il avait eu, au moins deux fois, la main heureuse. Je ne rappellerai à présent que pour mémoire les deux recueils de *Lettres* de Pétrarque, qui ont été acquis par Orsini de Torquato Bembo, en 1582 ³; l'un d'eux est certainement le 3355 < M. L. 203 >, belle copie du xv^e siècle ⁴; l'autre n'a pas été porté à l'Inventaire et n'a pas dû entrer à la Vaticane ⁵.

Aux manuscrits originaux de Pétrarque se rattachent ceux qui ont pu être copiés par lui et ceux qui ont simplement appartenu à sa bibliothèque. Le nombre en est certainement considé-

1. Cf. plus haut, p. 106, note 5. On comprend que si Orsini avait attendu un autographe aussi intéressant et aussi sûr que les précédents, il ait été déçu; toutefois, sous le n° 146 de l'Inventaire, il fait figurer le ms. comme autographe.

2. 215 ff. de parch. (Pie IX). Écriture de la seconde moitié du xiv^e siècle, sur deux colonnes. Il y a, à la fin du ms., un index alphabétique des principales matières traitées. Le titre et l'*explicit* sont donnés par M. Narducci, *Catalogo*, p. 60. V. ci-dessus, p. 289, note 1.

3. Cf. pp. 103 et 104.

4. 149 ff. pap., et non *parch.* comme l'indique l'Inventaire par erreur. (Pie VI). Le recueil commence sur la lettre *Saepe mihi propositum*, et finit sur la lettre *Inter cuncta quae mihi*; il a été utilisé par M. Fracassetti, qui le nomme p. xxiii de ses prolégomènes à l'édition des *Familiars*.

5. C'est évidemment le n° 30 de l'Appendice I. — Pour en finir ici avec les mss. des œuvres latines de Pétrarque possédés par Orsini, citons le n° 34 (*Bucolicum carmen*) du même Appendice I et le n° 147 du grand Inventaire, aujourd'hui Vat. 3356. Ce texte du *De rebus memorandis* a 105 ff. de parch. (Pie IX). A la fin du livre IV (f. 105 v°), est la souscription: « Antonius de Bassis scripsit hunc librum, et complevit die nono menssis (sic) Augusti M° cccc xl octavo. » Quelques notes margin. modernes. Ce ms. est un des rares mss. de Pétrarque possédés par Orsini qui ne viennent pas de chez Bembo, et encore je n'en puis répondre.

dérable¹; cependant, leur dispersion après 1374 et le peu de renseignements sûrs qu'on avait sur l'écriture du poète, ont rendu, jusqu'en ces derniers temps, les recherches assez difficiles. Aussi l'histoire de cette illustre collection reste encore à faire, et une restitution, même partielle, n'en a jamais été essayée. J'ai entrepris ce travail et donné une idée du plan descriptif que j'entends suivre dans mes premières *Notes sur la bibliothèque de Pétrarque*². Avec l'aide des érudits italiens, je voudrais tenter de reconstituer une partie de cette bibliothèque, qui est précieuse à bien des titres, et surtout pour avoir été véritablement la première bibliothèque de la Renaissance. En attendant, comme plusieurs des volumes de Fulvio Orsini passent pour en avoir fait partie, nous allons examiner la valeur de cette tradition.

Le principal est le fameux Virgile de l'Ambrosienne; il est certainement annoté par Pétrarque, et ce n'est pas de ce côté que la tradition me semble douteuse. Le marquis Girolamo d'Adda a donné du manuscrit une notice historique et descriptive très complète, avec la bibliographie du sujet, ce qui abrégera d'autant notre tâche³. Rappelons seulement que les plus intéressantes notes de Pétrarque sont relatives à la mort de ses amis⁴, et que la plus célèbre et la plus anciennement connue est la petite méditation sur la mort de Laure, écrite en 1348⁵.

1. Parmi les textes connus qui se rapportent au sujet, je me bornerai à en donner un seul, pour fixer les idées du lecteur; il est tiré de l'oraison funèbre de Niccolò Niccoli par Poggio : « Franciscus Petrarca poeta excellens habuit ingentem copiam librorum, qui post eius obitum omnes venundati et variis hominibus dispertiti sunt. » Cf. Giovanni degli Agostini, *Istoria degli scritt. Viniziani*, t. I, Venise, 1752, p. xxxj, et G. d'Adda, l. c., p. 93.

2. A la suite des *Fac-similés de l'écriture de Pétrarque et Append. au Canzoniere autogr.*, Rome, 1887. L'exploration systématique de la Laurentienne et des livres provenant de Niccolò Niccoli, Coluccio Salutati, Tedaldo della Casa, etc., aurait certainement pour résultat de faire retrouver plusieurs manuscrits possédés par Pétrarque.

3. *Indagini storiche, artistiche e bibliografiche sulla libreria Visconteo-Sforzesca del Castello di Pavia... per cura di un bibliofilo. Appendice alla parte prima*, Milan, 1879, pp. 105-112. On ne saurait trop regretter que la mort de l'auteur ait laissé inachevé ce beau travail; il annonçait, pour la seconde partie, une étude sur la bibliothèque de Pétrarque à Garegnano.

4. Données par Baldelli, *Del Petrarca e delle sue opere*, Florence, 1797, pp. 180-181, art. intitulé *Del Virgilio di Milano*; reproduites par M. Ad. Bartoli, *Storia della letter. ital.*, t. VII, Florence, 1884, p. 194. On trouve dans Baldelli le récit de la découverte faite en 1795, quand on eut occasion de détacher la couverture du manuscrit.

5. Publiée en fac-similé par M. Ludwig Geiger, dans son livre si important

C'est certainement le volume de sa bibliothèque auquel Pétrarque tenait le plus. Il contient Virgile complet, sans les *Catalecta*, avec Servius dans les marges, l'*Achilléide* de Stace, quatre odes d'Horace, enfin le texte de Donat, dont la fin a été mutilée¹. Les notes de Pétrarque sont très nombreuses et tiennent quelquefois toute l'étendue de la marge². Les deux feuillets préliminaires portent la note sur Laure et la miniature de Simone Martini³; ils ont été ajoutés postérieurement par Pétrarque; les inscriptions des cartouches sont incontestablement de sa main, ainsi que les deux vers qu'on lit au-dessous de la peinture :

Mantua Virgilium, qui talia carmine finxit,
Sena tulit Symonem, digito qui talia pinxit.

Le manuscrit passa, après la mort du poète, à son ami Giovanni de' Dondi, mort en 1380, puis au frère de celui-ci, Gabriele, qui en disposait en 1388, avec d'autres livres de Pétrarque, en faveur de son fils Gaspare. On ne saisit pas la transmission du Virgile à la bibliothèque du château de Pavie; Baldelli la croit peu postérieure à 1390; G. d'Adda voudrait reconnaître le volume en 1426, dans l'inventaire qu'il a publié de la collection des ducs de Milan⁴; en tous cas, il établit sans conteste sa présence à Pavie au milieu du xv^e siècle, par des documents dont le premier est de 1460, et qui décrivent tous le Virgile comme *chiosato di mano del Petrarca*⁵. Je suppose, pour ma part, que

pour nos études, *Renaissance und Humanismus in Italien und Deutschland*, Berlin, 1882, à la p. 44. La dernière attaque, je crois, contre l'authenticité de cette note a été faite, sous forme dubitative, par M. Rodolfo Renier, dans le *Giorn. stor. della letter. ital.*, vol. III (1884), p. 118; l'auteur nie l'identification de Laure de Sade avec la Laure de Pétrarque.

1 V. la description due à M. Ceriani, préfet de l'Ambrosienne, en tête du travail du marquis d'Adda. Les odes d'Horace, anonymes dans le ms., sont II, 3, II, 10, II, 16, IV, 7.

2. Dans *Les scholies inédites de Pétrarque sur Homère*, j'ai relevé deux renvois faits par Pétrarque aux scholies de son Virgile.

3. Sur cette peinture, il faudra consulter la communication que vient de faire M. Müntz, en janvier 1887, à la Société nationale des antiquaires de France, et qui est, suivant son usage, définitive sur le sujet. Il publiera le fac-similé prochainement.

4. Cf. D'Adda, l. c., p. 107, et dans la *Parte prima* (Milan, 1875), le n° 165 de la p. 16. Voir aussi le texte de Pietro Candido, cité par Agostini, et qui donne pour autographe le texte même du manuscrit. Le texte est bien contemporain de Pétrarque; pour l'autographie, je dois avertir que j'ai vu le Virgile de Milan antérieurement à mes recherches sur les autographes de Pétrarque; je ne l'ai donc pas étudié de près.

5. Nous ne trouvons pas le Virgile dans l'inventaire de la bibliothèque de Pavie, rédigé en 1459 et publié par M. G. Mazzatinti (*Giornale stor. della*

le manuscrit n'a pas été l'objet d'une transmission spéciale, mais qu'il est entré chez les ducs de Milan en même temps que la magnifique série de livres de Pétrarque, que nous retrouvons à la Bibliothèque Nationale de Paris ¹.

Le château de Pavie est pillé en 1500 et la bibliothèque dispersée. Le manuscrit est sauvé par un habitant de la ville, et Vellutello affirme, quelques années plus tard, qu'il est encore à Pavie, entre les mains d'un certain Antonio di Pirro ². Nous avons quelques autres témoignages du même temps, la plupart de seconde main ³. A partir du xvii^e siècle, nous rencontrons Tommasini : dès la première édition du *Petrarcha redivivus*, celle de 1635, il imprime le passage sur lequel on s'est appuyé pour attribuer le volume à la bibliothèque d'Orsini ⁴. Je résume, dit Tommasini, « quae pridem vir. cl. Franciscus Bernardinus Ferrarius ad me pro sua humanitate prolixè scripserit... nimirum Mediolani in Bibliotheca Ambrosiana asservari Virgilium manus-

letter. ital., I, pp. 33 sqq.). La rédaction sommaire de cet inventaire permet peut-être de l'identifier avec *Servius in Virgilium* (p. 53). Les mss. d'Homère qui l'avoisinent viennent aussi de Pétrarque et sont aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale de Paris (*Paris. lat. 7880, 1 et 2*) ; cf. *Les scholies inéd. de Pétr. sur Homère*.

1. Cf. Delisle, *Le Cabinet des manuscrits*, t. I, pp. 138-140.

2. Le passage est curieux ; on voit combien Vellutello, que nous venons de trouver si sceptique pour le *Canzoniere* autographe, l'est encore pour la note de Pétrarque : « ... Per meglio seminare questo errore [sur Laure], è altre volte stato chi in persona di lui ha in un suo Virgilio (secondo ch'alcuni credono), hoggi appresso Messer Antonio di Pirro nobile Pavese, una molto breve epistola scritto, laqual sono già molti anni che fu insieme con la presente opera stampata, il cui principio è questo : Laura propriis virtutibus illustris... Noi tegniamo che tal epistola sia stata posta in esso libro solamente per far credere che stato sia di lui, e tanto maggiormente per non esser di sua mano, come affermano tutti quelli che n'hanno havuto notizia [?] » (*Il Petrarca con l'espositione d'Aless. Vellutello*, Venise, 1538, en tête).

3. Aux intéressants renseignements de Saba da Castiglione, donnés par Gir. d'Adda, il faut joindre celui de Beccadelli à la suite de sa Vie de Pétrarque. Dans notre ms. 3220, f. 53, parmi les pièces d'appendice à cette biographie, on trouve : « *Memorabilia quaedam de Laura manu propria Francisci Petrarcae scripta in quodam codice Virgilii in Papiensi bibliotheca reperto*. Laura propriis virtutibus illustris, etc. » Dans notre ms. 3213 < M. M. 11 > f. 276, on lit de la main du propriétaire : « *Haec quae sequuntur verba reperta sunt scripta in fine cuiusdam codicis Vergiliani scripti manu ipsius Petrarcae, quae est in Bibliotheca Papiensi*. Franciscus P. fuit filius... »

4. Je passe sous silence le nom des auteurs qui ont reproduit l'erreur que je vais combattre ; le plus récent est, à ma connaissance, M. E. Bonaffé dans son étude sur S. da Castiglione (*Gazette des Beaux-Arts*, 1884, II, p. 154). Mais, si l'on remonte à la source, on ne trouve que le texte de Tommasini.

criptum, qui olim Fulvii Ursini erat, antequam in Friderici Borromaei cardinalis Archiepiscopi possessionem veniret. Is codicem hunc thesauri instar habebat, nec ulli (quamvis et id raro) ostendebat, nisi manibus propriis idque domi suae. Causam reddidit ipse quod certus esset eum Petrarchae fuisse, quem totus voverat, sua manu interpolaverat memoriaque ditaverat qua nulla ipsi fuerat dulcior aut amarior. Defuncto Romae Ursino varii magni nominis viri librum assectabant. Borromaeus tamen sive auctoritate, sive suorum diligentia, sive pretii magnitudine, reliquis hic praevaluit et librum semper inibi secum tenuit, donec Mediolanum reversus in Bibliothecam Ambrosianam referret, hac cautela clavibus custodirent neque cuivis pateret. Quod ex ore ipsius Cardinalis saepius audivit Ferrarius, eique testes sunt luculentissimi Gratia Maria [de] Gratiis tunc temporis cardinali a secretis¹, nec non Antonius Olgiatus dictae Bibliothecae praefectus, uterque fide dignissimus... Primum membranae folium elegantissimis figuris penicillo Simonis Senensis exornatur, quae universis operis ideam referunt... Glossas etiam esse de manu Petrarchae, vel hinc liquet, quod diligenti comparatione facta cum Petrarchae litteris, nihil illis similius deprehendisset Ursinus, cum igitur epistola Petrarchae hactenus a multis adscripta glossis tam sit similis literarum figura quam ovum ovo². »

Ce document, qui n'a pas été discuté, soulève cependant dès l'abord quelques objections. Le volume ne figure pas dans l'Inventaire d'Orsini ; il n'est pas davantage dans la liste supplémentaire des manuscrits trouvés chez lui après sa mort. De plus, comment se fait-il que nous ne trouvions aucune trace du manuscrit dans la correspondance d'Orsini, et que Rocca n'en parle pas dans sa description détaillée de la bibliothèque ? François Schott ne l'a pas vu non plus en 1599, et un volume auquel Orsini aurait attaché tant de prix eût été apparemment mentionné par le voyageur flamand. En présence d'un silence aussi complet de nos témoins ordinaires, on peut douter de l'exactitude du bon Tommasini, sujet d'ailleurs, comme l'on sait, à bien des méprises. Voici, du reste, l'historiographe officiel de l'Ambrosienne, Pietro-Paolo Bocca, qui ne dit rien de la provenance d'Orsini : « [Evoluebatur] Virgilii liber, quem lectitando

1. On verra plus loin le propre témoignage de Grazi démentir celui que lui prête le correspondant de Tommasini.

2. *Petr. redit.*, pp. 195-197.

triverat pene Franciscus Petrarca ; eius voluminis latera animadversionibus idem poeta illustravit atque originem amoris sui, quo Lauram deperiit, in priore pagella exposuit. Liber descriptus est Gothicis prope litteris et Romae permagno emptus de Bibliotheca Antonii Augustini viri doctissimi ¹. » Bocca passe aussitôt après à l'indication d'un autre volume ; le contexte précise bien le sens de son renseignement : « Le Virgile provenait de la bibliothèque d'Agustin et a été acheté pour le cardinal Borromeo ². » On voit maintenant comment une erreur a pu naître de ce qu'Agustin a vécu à Rome avec Orsini. Il y a eu probablement confusion entre les deux érudits dans l'esprit des Milanais qui ont renseigné Tommasini. Il est vraisemblable aussi qu'ils ont attribué au Virgile de Pétrarque les anecdotes sur les autres autographes du poète possédés par Fulvio, anecdotes qui avaient cours parmi les bibliophiles du temps et que le cardinal devait sans doute raconter volontiers.

Au reste, grâce à des documents contemporains très précis, mais restés inaperçus, nous pouvons savoir exactement où et quand le Virgile de Pétrarque a été acheté par le cardinal Borromeo ³. Grazio-Maria Grazi écrit de Rome, le 15 avril 1600, à Pinelli : « Mons. Gualdo con la sua solita gentilezza mi portò egli stesso giovedì mattina a casa la lettera di V. S., con la quale occasione io li feci vedere un libro, del quale il sig. Cardinale mi ha particolarmente ordinato ch' io dia conto a V. S., persuadendosi fermamente ch' ella sentirà piacere, che si fatto libro sia capitato più tosto in man sua, che di chiunque altri si sia. Questo è un Virgilio manuscritto assai antico in carta pecora di foglio grande... ». Grazi décrit alors minutieusement le manuscrit, et parle des notes autographes de Pétrarque, qui ont été comparées avec celles qu'on voit sur un Apulée de la Vaticane ⁴. Paolo Gualdo, par une lettre du même jour au même Pinelli, complète les renseignements par cet autre : « Questo libro l'ha

1. *Boschae Petri Pauli bibliothecarii de orig. et statu Bibl. Ambrosianae hemidecas*, Milan, 1672, p. 55.

2. Les historiens de la question, Tiraboschi, Baldelli, D'Adda, se sont tirés de la difficulté en attribuant le volume, d'abord à la bibliothèque d'Agustin, puis à celle d'Orsini ; le texte de Bocca ne comporte pas cette interprétation.

3. V. [A. Ceruti], *Lettere ined. di dotti ital. del sec. XVI, tratte dagli autogr. della Bibl. Ambrosiana*, Milan, 1867, pp. 11-14. Cet intéressant recueil, publié *per nozze*, paraît être trop peu connu.

4. On ne dit pas qu'une comparaison ait été faite avec les autographes possédés par Orsini.

havuto [le cardinal Borromeo], quando s'è venduta la libreria dell' abbate Maffa ¹ et si crede che fusse del cardinal Cusano [Nicolas de Cusa] ². » Il n'est nulle part, comme on le voit, question d'Orsini. Celui-ci, au surplus, est encore vivant, et il est parlé de lui par deux fois, dans la lettre de Gualdo, sans que son nom soit jamais rapproché du Virgile ³. Il faut donc rejeter absolument, malgré son imposant cortège de témoignages, la tradition qui a fait rattacher jusqu'à présent le célèbre volume à la bibliothèque d'Orsini ⁴.

Ces recherches ont eu pour résultat de faire retrouver un nouveau manuscrit possédé par Pétrarque. La lettre de Grazi parle d'un Apulée annoté par le poète, qui se trouvait en 1600 dans la Vaticane. Je ne le voyais signalé dans aucun livre des érudits qui se sont occupés de Pétrarque ⁵. Ce manuscrit existait-il encore ? S'il était demeuré à Rome, il était logique de le chercher dans le fonds Vatican, avant les cotes de la bibliothèque d'Orsini. M. A.-M. Desrousseaux a bien voulu examiner tous les Apulée qui précèdent ces cotes, et précisément, sous le n° 2193, il vient de découvrir celui de Pétrarque. C'est un magnifique volume du xiv^e siècle, orné de miniatures, et dont la seconde moitié environ contient Fronton, Végèce, Palladius et deux discours de Cicéron ⁶. Les marges offrent les scholies habituelles ; mais l'intérêt réside surtout dans les notes autographes qui sont à la fin et qui portent les dates de 1348, 1349,

1. Il reste à identifier le personnage dont M. Ceruti lit ainsi le nom. Est-ce *Massa*, l'ami d'Agustin ? V. notre p. 60.

2. Mort en 1464. Cette tradition est difficile à accorder avec la possession du ms. par la bibliothèque de Pavie.

3. « Non son stato questa settimana dal sig^r Fulvio, ma lo farò quanto prima, et perche heri tutta la casa Farnese era in moto per un superbissimo banchetto, che il cardinale et duca fecero al vice re, vice reyna cum annexis et connexis, non puotei farle sapere della lettera di V. S. » — Post-scriptum : « Son stato hoggi a visitarlo [Orsini] et gli ho detto del piede romano ; Sua Signoria me n'ha mostrati tre... Dice esso sig. Fulvio, se V. S. vuole che gliene mandi uno per vedere, che me lo darà, acciò io glielo porti o mandi... » Orsini mourut le 18 mai suivant.

4. Liste des possesseurs connus : Pétrarque, les Dondi, [Cusa ?], les Visconti-Sforza, Ant. di Pirro, Agustin, Massa, Borromeo.

5. L'inépuisable Tommasini fournit peut-être un renseignement (*Petr. red.*, 1^{re} édit., p. 42) : « Petrarchae in Columellam notas aliquando fuisse in B. Vaticana deprehendi ex Adversariis philologicis intimi mei Iohannis Rhodii. » Les notes de Pétrarque sont relatives non pas à Columelle, mais à l'horticulture ; il pourrait cependant se faire que Rodio ait eu en vue notre manuscrit ; dans ce cas, son indication était bien peu précise et n'aurait jamais guidé personne.

6. Il pourrait être entièrement de la main du poète.

1350, 1353, 1359, 1369. Elles sont publiées dans un travail spécial¹; mais on reconnaîtra que nous devons bien une mention à ce manuscrit oublié, à côté du Virgile qui nous a mis sur ses traces.

Pour le recueil provençal jadis coté 3204, et pour le Brunetto Latini 3203, la provenance d'Orsini n'est pas douteuse, puisque ce sont les numéros 4 et 5 de l'Inventaire; c'est la provenance de Pétrarque qui est fort loin d'être prouvée. Nous retrouverons plus loin le premier volume; disons un mot du *Trésor*, texte français qu'Orsini prend pour du « provençal », < M. M. 5 >². Ce beau volume, orné de quelques miniatures sur fond d'or, a été acquis par Orsini en 1582, et quelques feuillets manquants l'ont rejoint en 1585³. Le « tocco » dans les marges se réduit à quelques mains indicatrices grossièrement dessinées et à l'abréviation de *nota* et d'*exemplum* (*nō*, *ex^m*), assez fréquentes dans le *Livre des moralistes* (ff. 90 sqq.). Il est aussi difficile de contester que d'attribuer à Pétrarque la paternité de ces signes élémentaires; on peut affirmer cependant qu'ils ne se retrouvent pas dans nos autographes. Les renseignements historiques que nous avons sur le manuscrit ne nous éclairent pas sur la tradition fixée par Orsini dans son Inventaire. Nos correspondances ne font aucune mention d'origine, et l'attribution ne semble pas remonter au delà d'Orsini lui-même. Peut-être notre bibliophile a-t-il rapproché la prove-

1. Cf. *Pétrarque et son jardin*, dans le *Giornale storico della letter. ital.*, 1887, IX.

2. VIII ff. prélim. et 151 ff. parch. (Pie IX). Le registre des chapitres, alternativement en rouge et en noir commence au f. IV v° « chi sont li capitte de cest livre ki est apeles trezor ». Au f. 1, une miniature sur fond d'or représente au centre un château et deux scènes à personnages de chaque côté. Les lettres ornées sont d'or, et presque toutes les miniatures sont sur fond d'or. Le texte est sur deux colonnes et de deux mains, l'une (f. 1) du commencement, l'autre (f. 113), de la fin du XIV^e siècle. Timbre de la Bibliothèque Nationale. Ce ms. est resté inconnu à l'éditeur Chabaille (Paris, 1863), qui s'est du reste exclusivement servi des mss. de Paris. M. Mussafia, qui a étudié et classé les mss. d'Italie (*Studio sul Tesoro di B. Latini*, Vienne, 1869), et M. L. Gaiter, qui a publié l'ancienne traduction de Bono Giamboni (Bologne, 1878 sqq.), ne le mentionnent pas davantage.

3. V. plus haut pp. 104-106. Dans la correspondance de 1582, le ms. est désigné, par Pinelli et par Orsini, sous le titre de *Tesoretto*, confusion dont l'origine est facile à saisir. Le fait est établi avec certitude par la description même du manuscrit acquis en 1582, manuscrit qui n'est pas en italien et qui contient un abrégé des connaissances humaines. En 1585, les deux érudits, mieux informés, distinguent le *Trésor* du véritable *Tesoretto*, et Orsini a même acquis un manuscrit de ce dernier ouvrage (M. M. 20).

nance française du manuscrit du séjour en France de Pétrarque ; peut-être, trouvant ce volume parmi les livres de Bembo, qui en a possédé plusieurs venant de Pétrarque, a-t-il conclu hâtivement que le nôtre en venait aussi ; en tous cas, ce ne peut être par une comparaison paléographique avec les autographes certains qu'il avait chez lui. Au fond, la véritable raison pourrait être, moins son manque de critique tant de fois observé, que sa tendance à augmenter le prix des volumes de sa bibliothèque. C'est surtout des collectionneurs qu'on peut dire qu'ils croient volontiers ce qu'ils désirent, et notre manuscrit en donne sans doute un exemple de plus.

La question de Pétrarque écartée, il s'en pose une autre sur la provenance du manuscrit. A celle-ci répond pleinement, à mon sens, la petite note d'achat placée en tête du premier des feuillets liminaires : — 1472 — *Questo libro e de mi Bernardo Bembo chiamato el Thesoro e lo comparai per scudi V in Guaschogna*¹. Nous sommes en présence d'un propriétaire qui nous est bien connu et qui a acheté ce volume pendant un séjour en France, dont nous vérifions ici la date². M. Pakscher veut croire que le premier cahier seulement a appartenu à Bernardo Bembo³ ; il s'appuie sur le fait que ce cahier, qui contient, outre la note en question, le registre des chapitres, est d'une autre main que celles du manuscrit, et que les renvois ne correspondent pas au texte. On peut reconnaître que le manuscrit a été formé de morceaux différents, ce qui a pu se produire quand il était encore en France, sans lui assigner pour cela un autre propriétaire italien que Bernardo. Le nom qui se trouve sur l'un des deux feuillets ajoutés après coup à la fin du volume (*Simone di Simoncino Squarcialupi in Firenze*), n'est pas un

1. Cette inscription est tracée sur une rature où se lisait le nom d'un propriétaire antérieur, et où je distingue encore à la fin le mot *apostolo*. Le caractère de l'écriture, la forme *de mi* indiquent que l'inscription a été écrite hors d'Italie, probablement au moment de l'acquisition et par le personnage qui vendait le manuscrit à Bernardo Bembo.

2. La date du voyage en France de Bernardo Bembo est connue par d'autres documents. L'anonyme de Morelli cite, chez Bembo, « el retratto di M. Carlo Bembo, fatto allora ch'el nacque essendo M. Bernardo ambascador al duca Carlo circa al 1472. » Cette date est donnée d'autre part dans Muratori, et nous voyons que l'ambassade de Bernardo Bembo auprès de Charles le Téméraire avait pour but de l'engager à s'unir aux Vénitiens contre les Turcs (Morelli, *Notizia*, éd. cit., p. 52).

3. *L. c.*, p. 240. Nous sommes d'accord sur l'impossibilité de reconnaître dans ce manuscrit l'écriture de Pétrarque.

indice suffisant ; car le fait de trouver sur un livre le nom d'un personnage n'indique pas sûrement que le livre ait été possédé par celui-ci. Les ex-libris de la Renaissance s'offrent rarement sous une forme aussi simple. Au contraire, quand un érudit avait quelque temps entre les mains un manuscrit intéressant, même ne lui appartenant pas, il lui plaisait souvent d'y inscrire son nom. Les exemples de cette habitude abondent au xv^e et au xvi^e siècle¹ ; on en trouverait même de nos jours. Ce Squarcialupi pourrait donc être simplement un ami de Bernardo Bembo, qui aurait eu en mains l'exemplaire du *Trésor* et y aurait fixé le souvenir de sa lecture. Ce qui doit empêcher, en effet, de poursuivre des recherches sur une fausse piste, ce sont les détails de notre chapitre III. Il est certain que Fulvio Orsini a reçu de Padoue, en 1582, un manuscrit du *Trésor*² ; il n'est pas douteux non plus que ce soit le nôtre, puisqu'il n'y en a pas d'autres portés à l'Inventaire. Or, le manuscrit acquis venait de Pietro Bembo, et il est tout à fait logique de supposer, sans chercher d'autres possesseurs, que c'est celui-là même qui avait été acheté par son père.

Il faut être moins complètement sceptique pour la *Divine Comédie*, écrite par Boccace, suivant notre Inventaire, et offerte par lui à son ami Pétrarque, qui l'aurait annotée. Cette tradition comprend, comme on voit, plusieurs parties distinctes ; elle est religieusement conservée en son entier à la Vaticane, où le volume figure dans les vitrines sous la cote 3199 < M. M. 3 >³. Cette tradition, dont je crois inutile de rappeler les témoignages, s'est trouvée attaquée, en ce siècle, par plusieurs érudits : un éditeur allemand de la *Divine Comédie*, M. Carl Witte, en a nié les diverses parties⁴ ; elle a été admise formellement et en tota-

1. Je saisis cette occasion d'identifier le personnage dont j'ai lu le nom sur le fameux Virgile Vat. 3867 (*Les Peint. des mss. de Virgile*, p. 15), avec le Claude Bellèvre dont parle M. Müntz (*La Bibl. du Vat. au xvi^e s.*, pp. 38-39). Ce voyageur lyonnais, qui visitait Rome vers la fin du règne de Jules II ou au début de celui de Léon X, n'était évidemment pas possesseur du manuscrit de la Vaticane ; cependant il a cru pouvoir y inscrire son nom.

2. Cf. p. 106, note 5.

3. 78 ff. parch. (Pie IX), plus un f. liminaire non numéroté. Trois frontispices ornés et écussonnés aux ff. 1, 27, 33. Au f. 78 : *Explicit comedia preclari poete Dantis Alagherij*. Suivent deux ff. de garde, numérotés 79 et 80.

4. La *Divina Comedia ricorr. sopra quattro dei più autorevoli testi a penna*, Berlin, 1862, p. LXXVII. Notre ms. est l'un des quatre textes de l'éditeur.

lité par Baldelli ¹, et défendue, dans les mêmes conditions, par M. Fracassetti ²; M. Carducci l'a admise avec de justes réserves ³. Le résumé de cette intéressante question serait aujourd'hui tout à fait superflu; je l'avais étudiée à nouveau et avais essayé à mon tour de la résoudre; mais le travail de M. Pakscher ayant été imprimé avant le mien et arrivant aux mêmes conclusions que celui-ci, m'a paru devoir être préféré comme plus complet, et il me suffit d'y renvoyer le lecteur ⁴. Les résultats auxquels nous arrivons en commun sont les suivants: le Dante du Vatican est bien l'exemplaire qui a été offert par Boccace à Pétrarque, don auquel celui-ci paraît répondre dans une lettre célèbre ⁵. Il est douteux que la dédicace en vers latins, intitulée: *Francisco Petrarque poete unico atque illustri*, et signée: *Iohannes de Certaldo tuus*, soit de la main de Boccace ⁶; en tous cas, le corps du manuscrit ne saurait être un autographe de lui. Les marges portent un tout petit nombre d'annotations de Pétrarque et des Bembo, et M. Pakscher y a même reconnu la main de Boccace et de Gherardo Petrarca.

On peut ajouter diverses observations sur l'histoire du célèbre manuscrit. Il n'y a aucune raison de croire avec M. Witte et M. Cian, que le manuscrit n'a pas appartenu à la bibliothèque du cardinal Bembo ⁷. L'écriture de son père se reconnaît aux feuillets de garde de la fin du volume; c'est Bernardo Bembo

1. *Vita di Giov. Boccacci*, Florence, 1806, p. 135. Baldelli a mis le premier en relief ce fait important que le ms. porte en tête de chaque *cantica* les armes de Pétrarque.

2. *Lettere di Fr. Petrarca delle cose famil. libri XXIV*, Florence, 1866, t. IV, pp. 399-401. Ces savantes notes conservent toujours une partie de leur valeur.

3. *Studi letterari (Della varia fortuna di Dante)*, Livourne, 1874, pp. 324 sqq. Il donne toute la bibliographie.

4. *L. c.*, pp. 225-232.

5. La lettre 15 du livre XXI dans l'édition Fracassetti, Florence, 1863, t. III, pp. 108-116. Les mots *carmen tuum laudatorium amplector* paraissent bien répondre à la pièce préliminaire de Boccace.

6. Cette dédicace (*Ytalie iam certus honos...*) a été publiée bien des fois, en dernier lieu dans les notes citées plus haut de M. Fracassetti (pp. 399-400), et dans l'édition des lettres de Boccace, de M. Corazzini, Florence, 1877. M. Carducci (p. 363) a comparé le texte vatican avec celui de Beccadelli, qui semble une rédaction modifiée au xvi^e siècle.

7. Voici comment s'exprime M. Witte: « Che questo codice sia stato posseduto dal card. Bembo, sembra piuttosto congettura che fatto storico. Quel che ne sappiamo di certo si è che fù lasciato alla Vaticana da Angelo Colucci morto nel 1549. » Autant de paroles, autant d'erreurs. (La provenance de Colucci est une fantaisie de Batines.) Ce point de vue a été adopté par M. Cian, *Decennio*, p. 89.

qui a écrit la note suivante sur le feuillet 79 : *Explicit liber comediae Dantis Alagherij de Florentia per eum editus sub anno dominicae incarnationis milli trecentesimo de mense martij sole in ariete luna nona in libra. Qui decessit in civitate Ravennae in anno dominicae incarnationis millesimo trecentesimo XXI^e, die sanctae crucis de mense settemb. anima cuius in pace requiescat. Amen*¹. Il y a d'autres transcriptions de la même main au feuillet 80, et parmi celles-ci l'épithaphe en trois distiques, que Bembo lui-même a composée pour le célèbre tombeau de Ravenne (*Exigua tumuli Dantes hic sorte latebas*.....) Il est plus que vraisemblable que Bernardo a mis toutes ces notes sur un manuscrit qui lui appartenait; et ce qui achève de démontrer qu'il était bien resté chez Pietro Bembo, c'est que nous pouvons établir avec certitude son passage dans la collection d'Orsini. Celui-ci demande à Pinelli, le 9 juin 1582, de prendre pour lui, dans la bibliothèque de Padoue, un « Dante coverto de velluto rosso², » qui ne peut pas être un autre manuscrit que le 3199. En effet, outre que notre volume est encore indiqué comme « ligato in velluto cremisino » dans l'Inventaire d'Orsini, c'est, avec le 3197, le seul Dante porté sur ce document qui provienne des Bembo; et il ne peut être question du 3197 dans la note du 9 juin 1582, puisque ce dernier volume, « Törze rime di Dante di mano del cardinale Bembo, » est entré chez Orsini dès le mois de mars de la même année³.

Il y avait chez Orsini un autre manuscrit provenant de Boccace; c'est le célèbre texte de la *Consolatio* de Boèce, écrit de la main de l'auteur du *Decameron*. Le mémoire descriptif et critique très complet de M. Enrico Narducci me permettra d'être bref sur ce volume, qui est le 3362 <M. L. 150>⁴. Nos corres-

1. Remarquons que Bernardo Bembo ne parle pas de la tradition de la transcription du ms. par Boccace.

2. Au recto du f. 80, un dessin à la plume et au lavis représente Dante et Pétrarque en pied, laurés, un livre à la main et tournés l'un vers l'autre; au dessous est le chiffre 2 1/4. Ce travail me paraît du xvi^e siècle. Au v^o du même feuillet, où sont les transcriptions de B. Bembo, est dessiné le blason de Dante.

3. V. plus haut, p. 104, note 2.

4. V. p. 103 et p. 104, note 4.

5. vii ff. parch. non numér. 82 ff. parch. numér. en partie par le copiste (en tout 96 ff.). Rel. ant. de bois recouvert de velours vert; elle date de B. Bembo, puisqu'il a écrit sur le bois de cyprès les dates de naissance et de mort de Dante, Pétrarque et Boccace. Le f. ii v^o porte la note d'Orsini; les ff. iii-iv et 88-94, portent des figures astronomiques et des tables de calendrier pour les années 1301 à 1376, de la main du copiste du Boèce. Le

pondances en fixent l'acquisition par Orsini au mois de décembre 1582¹. Il avait eu successivement pour propriétaires les trois Bembo, et c'est le souvenir du premier, Bernardo, qui lui reste le plus directement attaché. Diverses notes du diplomate vénitien se lisent sur les marges du Boèce ; dans l'une, il mentionne la mort de Charles le Téméraire, dans l'autre, l'assassinat de Galeazzo-Maria Sforza (1476)². Ailleurs, parmi diverses réflexions morales, inspirées par la lecture de Boèce, il fixe le souvenir d'une tristesse intime³. Mais la plus longue et la plus importante mention se trouve sur le dernier des feuillets préliminaires ; rapprochée de celle du feuillet 82, elle établit que Bernardo Bembo s'est procuré le manuscrit pendant son ambassade à Florence en 1475, et qu'il s'est assuré de l'authenticité en examinant avec soin tous les manuscrits de Boccace conservés à Florence dans la bibliothèque du couvent de San Spirito⁴. Voici cette mention : *Iohannes Boccacius florentinus, vir doctrina clarus sed ingenio praestantissimus, floruit temporibus Francisci Petrarce laureati, cuius benivolentia et consuetudine plurimum enituit, quem et praeceptorem et parentem sepiissime in suis operibus appellavit. Nascitur in Certaldo oppido florentino anno domini M. CCC. XII. Huius opera manuum plurima extitere, preter ea que ingenio emanarunt. Fuit enim in scriptione multus et frequens, ut indicant multiplicia eius volumina testamento relicta bibliothecae sancti Spiritus Florentiae, que omnia ad unguem mihi nota et explorata sunt. Hunc autem libellum de consolatione admodum adolescens scripsit, ut fama indubia Florentinorum tulit. Mihique innotuit ex collatione characterum cum iis libris acta, dum ibidem oratoria fungerer, anno domini. M. CCCC. LXXV. BERN. BEM. DOCT. MIL. ORAT.*

De Consolatione occupe les ff. vii, 1-81 ; le reste est blanc. — Cf. *Atti della R. Accademia dei Lincei, anno CCLXXX, Mem. della classe di scienze morali, stor. e filol.*, vol. VIII (Rome, 1883), pp. 243-264 : E. Narducci, *Intorno all' autenticità di un Codice Vaticano... scritto di mano di Giovanni Boccaccio*.

1. V. plus haut, p. 106, note 1.

2. Narducci, *l. c.* (en tête).

3. Je lis un peu différemment de M. Narducci : *In pelago curarum opportune e regione civitatis Ariminensis, viiij Augusti 1477* (fol. 96).

4. L'intérêt extrême de cette note, surtout dans sa seconde moitié, m'engage à la reproduire. Elle a été donnée plus ou moins complète, par Marini, Baldelli (*Vita*, p. 128) et Seb. Ciampi (v. Narducci, *l. c.*, pp. 245-246) ; le texte que j'ai pris sur le manuscrit diffère légèrement de celui de M. Narducci.

M. Enrico Narducci a établi que Bernardo Bembo était bien venu à Florence comme ambassadeur en 1475, qu'il avait pu voir les autographes de Boccace légués à la bibliothèque de San Spirito, puisque, contrairement à l'opinion reçue, cette bibliothèque ne périt pas dans l'incendie du couvent en 1471, mais fut dispersée plus tard par incurie¹. M. Narducci s'est efforcé de prouver que le Boëce est bien de Boccace, par la comparaison de l'Aristote de l'Ambrosienne et du Tércence de la Laurentienne, qui portent l'un et l'autre la souscription : *Iohannes de Certaldo scripsit*, souscription qui manque à notre manuscrit. Les fac-similés lithographiques qu'il joint à son travail ne constituent peut-être pas une preuve suffisante; mais pour Boccace, comme pour Pétrarque, la certitude paléographique, en l'absence de preuves intrinsèques et tirées du texte même, est très difficile à obtenir², et j'estime, en attendant mieux, qu'on peut s'en tenir, avec de grandes vraisemblances, à la tradition recueillie à Florence par Bernardo Bembo.

Presque tous les manuscrits dont il vient d'être question proviennent des deux Bembo; ceux qui suivent font également partie de leur collection. Citons d'abord deux volumes écrits de la main du cardinal. Le premier, le 3197 < M. M. 6 >, comprend deux manuscrits de papier, contenant, l'un une copie des *Rime* de Pétrarque, l'autre une copie de la *Divine Comédie*³. Ces deux

1. Les objections de Ciampi, rapportées par M. Attilio Hortis (*Studi sulle opere latine del Boccaccio*, Trieste, 1879, p. 341), sont aujourd'hui résolues. L'auteur des *Studi* les considérait d'ailleurs comme insuffisantes.

2. Le *Giornale stor. della letter. ital.* de 1886, VIII, pp. 364 sqq., a publié un article de M. Pakscher intitulé : *Di un probabile autografo boccacesco*. Il s'agit du *Chigianus L. V. 176*, que Corbinelli avait possédé et emporté avec lui à Paris; il contient, en tête du *Canzoniere* de Pétrarque, la transcription de l'épître initiale de notre 3199. Je suis d'autant moins porté à contester les conclusions de ce travail, que, sans avoir vu le volume, j'avais eu, en même temps que l'auteur, l'idée qu'il méritait d'être examiné au point de vue de l'autographie de Boccace (*Fac-similés*, p. 18, note 2). — Dans les *Notes sur la bibl. de Pétrarque*, p. 37, se trouvent mentionnées quelques lignes à demi effacées sur le *Paris. lat. 1989*, qui paraissent de la main de Boccace. Souhaitons que le travail d'ensemble, annoncé par M. Pakscher, fasse la lumière sur une question qui n'est pas moins obscure aujourd'hui que n'était celle des autographes de Pétrarque il y a quelque temps.

3. a) 178 ff. pap. F. 1^{re}: *Le cose volgari di messer Francesco Petrarca*; v^o: *sonetti e canzoni di messer Francesco Petrarca in vita di Madonna Laura*; f. 2, *Voi ch'ascoltate...*; f. 143, *Il triumpho d'amore capitol. I.* — b) 268 ff. F. 1^{re}: *Le terze rime di Dante*; v^o: *Lo' nferno e'l purgatorio e'l paradiso di Dante Alaghieri (sic)*. Ces titres, placés au milieu du r^o et du v^o du f. 1 de chaque volume, sont écrits dans ce caractère de capitale d'imprimerie familier à Bembo. — Au bas de la première page du Dante est la date du

manuscripts sont entièrement indépendants l'un de l'autre ; ils ont été paginés isolément et ont été acquis séparément par Orsini. C'est lui qui les a réunis sous une même reliure. Par suite, la date qui se trouve à la fin du Dante ne saurait se rapporter au Pétrarque¹. On lit, en effet, cette souscription finale, due à Bembo : *Finitus in Recano rure Herculis Strozze mei, Sept. Kl. Aug. MDII*. Si le Pétrarque avait été copié en 1502, comme le Dante, ainsi que l'ont cru certains érudits, on pourrait s'étonner d'y trouver un texte du *Canzoniere* tout à fait différent de celui que Bembo lui-même avait donné chez Alde, l'année précédente, d'après l'autographe de Pétrarque. En réalité, la transcription du Pétrarque remonte à une époque où Bembo n'avait pas encore connaissance de cet autographe, et ce qui le prouve, c'est qu'il a mis plus tard en marge de son *Canzoniere* les leçons de l'autographe. Ces variantes, qui sont parfois simplement orthographiques, sont distinguées des autres par la lettre P ; dans les *Triumphes*, partie pour lesquelles Bembo n'avait pas l'autographe, il n'y a aucune variante marquée ainsi². Il ne serait pas exact non plus de continuer à dire que c'est sur sa copie du 3197 que Bembo a fait son édition de 1501³, puisque nous avons le témoignage positif de Lorenzo de Pavie, joint à celui d'Alde, qui nous prouve que c'était bien le manuscrit original qu'on suivait⁴.

Orsini avait acquis en 1582⁵, comme nous l'avons vu, le texte

commencement de la transcription : *Sexto Iul. MDI* ; au f. 268, Bembo avait d'abord écrit la date finale : *Die xxvj Iul. MDII* ; il l'a effacé pour dater à l'antique. — Avant le feuillet de garde, est un f. contenant un passage italien sur la mort et les obsèques de Pétrarque, copié par P[aolo] Capodivacca (alias Bucéphalos), et envoyé par lui à Bembo. La reliure est en velours rouge.

1. La réunion artificielle des volumes a déjà été mise en lumière dans *Le Canzoniere autographe*, p. 27 (note). Sur l'erreur de date attribuée au Pétrarque, cf. Cian, l. c., p. 90, note 2.

2. Un des arguments que j'ai invoqués pour prouver que le ms. 3195 se trouvait bien entre les mains de Bembo, c'est que dans notre 3197, tout en haut de la dernière page, Bembo a transcrit mot pour mot le titre des poésies de Pétrarque tel qu'il figure dans l'autographe (*Francisci Petrarche laureati poete rerum vulgarium fragmenta*), et qu'il a copié à son 142^e feuillet, la note finale du 3195, d'un caractère tout personnel (*38 cum duabus que sunt in pupiro*).

3. Cf. les *Effemeridi letter. di Roma*, t. I, 1820, p. 282 et le passage des *Studi letterari* de M. Carducci, cité par M. Cian, p. 90.

4. Pour l'Aldine de Dante de 1501, MM. Cian (p. 89), et Pakscher (p. 233), ont en dernier lieu traité la question.

5. Voir p. 106.

autographe des *Prose* du cardinal Bembo, qui est aujourd'hui le 3210 <M. M. 7>¹. Le titre est ainsi conçu : *Di messer Pietro Bembo a monsignor messer Giulio cardinale de Medici della volgar lingua*. Le premier livre est mis au net ; mais, à partir du second et surtout du troisième, le manuscrit prend de plus en plus le caractère d'un brouillon ; de petits feuillets sont intercalés dans la rédaction primitive, les corrections se multiplient, des pages entières sont annulées. Ces ratures, ces adjonctions, ces hésitations dans le choix de tel ou tel exemple, seront précieuses un jour pour qui voudra étudier de près l'œuvre capitale du grand écrivain.

Sa connaissance profonde et son amour enthousiaste de la langue italienne avaient poussé Bembo à rechercher les textes des anciens auteurs nationaux, les conteurs et les poètes. On savait qu'il s'était occupé du *Decameron* ; nous avons montré avec certitude qu'il en possédait un exemplaire dans sa bibliothèque ; peut-être était-ce le « *testo antichissimo e perfello* » dont il parle dans une lettre à Giambattista Ramusio². Si Torquato Bembo ne put ou ne voulut pas retrouver ce manuscrit en 1582, il fit tenir du moins à Orsini le *Novellino* de son père, qu'on a retrouvé dans le 3214 <M. M. 10>³. Ce précieux texte est celui qui fut exécuté pour Bembo en 1523, et qui servit, en 1525, à l'édition des *Cento novelle antiche*, donnée par Carlo Gualteruzzi. L'histoire et la description en ont été faites avec trop de soin et de compétence pour que je me permette d'y revenir⁴ ; on devra seulement y ajouter la date de la transmission à Orsini⁵.

1. 170 ff. pap., plus un certain nombre de ff. intercalés (Pie IX). F. 1, 1^{er} livre ; f. 41, II^e livre ; f. 91, III^e livre... Ms. déjà signalé sommairement dans une note de Mazzuchelli.

2. *Lettere*, éd. de Venise, t. II, III, 18 (8 mars 1533). Cf. Cian, p. 81 et nos pp. 106 et 279.

3. 165 ff. pap. (Pie VI). Au f. 86 v°, après un blanc, commence une série de pièces de Guido Cavalcanti et autres anciens poètes, où l'on voit, de la main de Bembo, quelques variantes ou adjonctions. Cette seconde partie du ms. a été l'objet de travaux divers qu'on trouvera résumés par M. Tamm. Casini dans le *Giorn. stor. della letter. ital.*, vol. III, pp. 181 sqq. — Sur le Vat. 3793, ms. non moins connu, où M. Grion avait cru reconnaître la main de Bembo (*Romanische Studien*, vol. I, 1871), voir la belle édition de MM. d'Ancona et Comparetti, Bologne, 1875 sqq.

4. Les travaux de MM. d'Ancona, Ad. Bartoli, L. Manzoni, Guido Biagi, sont indiqués par M. Cian, p. 80. L'intéressante note de M. Monaci, *Di un ms. del Novellino*, est dans la *Rivista di filol. romanza*, vol. I (1872), p. 272 ; pour achever d'établir l'identification du 3214, l'auteur se sert de l'autorité de l'Inventaire d'Orsini, mais sans indiquer la cote du ms. qui le contient.

5. V. plus haut, p. 104.

Il y a un autre de nos volumes, fort connu également, qui passe pour provenir de la bibliothèque de Bembo ; c'est le 3213 < M. M. 11 > ¹. Le recueil gagnerait à cette origine une valeur qu'il ne saurait avoir par son contenu, puisqu'il est presque entièrement formé d'extraits pris sur un *Laurentianus* très célèbre ². C'est une anthologie des anciens poètes italiens, réunie par un propriétaire lettré du commencement du xvi^e siècle, et pour son usage personnel. Il avait destiné à l'œuvre de chaque poète un ou plusieurs cahiers de dix feuillets, et y transcrivait, à mesure qu'il voulait en faire prendre la copie, le titre d'une pièce et son premier vers ; un scribe venait ensuite qui faisait la besogne ³. Le nom du poète est mis en titre courant sur toute la partie qui lui est réservée ; mais un grand nombre de feuillets, comme on doit s'y attendre, sont restés en blanc à la fin de la plupart des cahiers. Des notes biographiques et quelquefois littéraires ont été ajoutées par le collectionneur. Celui-ci est-il Bembo ? Les écrivains qui se sont occupés du recueil, MM. Carducci (1866) ⁴, Narducci (1874) ⁵, Fanfani (1878), et Casini (1881), n'ont pas prononcé son nom. J'avais été frappé, en examinant le volume, de l'analogie entre l'écriture des vers initiaux et des notes et celle de Pietro Bembo, dont l'élégance est si caractéristique : j'ai vu depuis que M. Rodolfo Renier l'avait remarquée déjà, puisqu'il donne le premier au manuscrit la provenance de Bembo ⁶. L'autorité du savant professeur a trop de poids pour être écartée à la légère ; cepen-

1. 687 ff. pap. (Pie IX) ; le dernier écrit est le f. 630.

2. Cf. *Le rime dei poeti bolognesi del sec. XIII, racc. ed ordin. da Tomm. Casini*, Bologne, 1881, p. xiii. M. Casini dit justement du ms. qu'il est « scritto nei primi anni del secolo xvi ». Je ne sais pourquoi, le décrivant à nouveau et avec le plus grand détail dans le *Giornale storico della letter. ital.*, vol. III, p. 162 (1884), le même savant affirme qu'il a été écrit « nella seconda metà del secolo xvi, e forse eseguito per commissione dell' Orsini ». C'est la première date qui est justifiée par l'écriture.

3. Les ff. 120 à 169 sont réservés à Dante ; plusieurs cahiers sont commencés à la fois. Les extraits de Guido Cavalcanti, de Cino da Pistoia, de Pétrarque, sont presque tous de la main du propriétaire. Au f. 272 : *Del Petrarca trovato in fine di un Petrarca antiquo di Vespasiano di Filippo, cittadino fiorentino...* Au f. 272, un grossier plan de Vaucluse d'après le même ms. avec une note intéressante. Cf. plus haut, p. 297, note 3.

4. *Rime di Matteo di Dino Frescobaldi*, Pistoia, p. 7.

5. *Catal. dei codici petrarcheschi...* di Roma, Rome, p. 41. L'auteur attribue le volume au xvii^e siècle !

6. *Liriche edite ed ined. di Fazio degli Uberti*, Florence, 1883, p. ccclix. Opinion rapportée par M. Cian, *l. c.*, p. 84.

dant, la comparaison avec l'autographe des *Prose* ne m'a nullement donné satisfaction pour l'identification des mains ; peut-être faut-il en conclure que l'*anthologie* de Bembo aurait été réunie par lui dans sa jeunesse, à une époque où son écriture devait être nécessairement un peu différente de ce qu'elle fut plus tard ; mais il est plus sûr encore de lui refuser ce manuscrit ¹.

Nous avons rencontré, parmi les livres cédés à Fulvio Orsini par Torquato Bembo, un volume désigné par nos correspondances comme un manuscrit « di rime francese ² ». Il n'est pas douteux que ce ne soit celui que nous retrouvons dans l'Inventaire sous la même désignation. Or, la description du numéro 21 de l'Inventaire correspond exactement à l'unique manuscrit français qui soit dans notre fonds avec le *Trésor*, c'est-à-dire au 3209 : l'indication « tutto figurato » se rapporte évidemment aux nombreuses miniatures qui accompagnent le texte ³. Celui-ci n'est autre que *Les Vœux du paon*, l'épisode si souvent interpolé dans les manuscrits du *Roman d'Alexandre* ⁴. Le fait de le trouver dans la bibliothèque de Bembo doit-il être attribué au hasard ? Est-ce un témoignage de plus de l'intérêt que portait ce grand esprit à toutes les littératures ? Pour Orsini, nous avons une explication plus simple : il a accueilli ce volume parmi les siens uniquement parce qu'il faisait partie de la collection de Bembo, et qu'il attachait du prix à cette provenance ;

1. Quand au *Tesoretto* de Brunetto Latini, qui aurait été possédé par Bembo, et dont parle M. Cian, p. 86, l'existence en est absolument chimérique. L'hypothèse du biographe de Bembo repose sur une mauvaise interprétation de la phrase d'Ubal dini (*l. c.*, préface) : « Tesoro si chiama un libro da Ser Brunetto, composto in francese, si come si legge nel Tesoretto, e vedesi nell' esemplare antichissimo [évidemment un exemplaire du *Trésor*] della Vaticana, che già fù di messer B. Bembo, padre del card. Pietro. » Ce ms. ancien est celui dont nous avons parlé plus haut. Au reste, le seul ms. du *Tesoretto* qui soit au Vatican, fait partie de la collection d'Orsini, et sa confection est postérieure à Pietro Bembo, puisqu'il contient la vie de Bembo lui-même par Beccadelli, à la suite du *Tesoretto* et de la vie de Pétrarque : c'est le 3220 < M. M. 20 >. Je n'insiste pas sur cet élégant petit volume, de 72 ff. parch. (Pie IX), puisqu'il a déjà été décrit. (Cart, *Sopra alcuni codici del Tesoretto*, dans le *Giorn. de filol. romanza*, vol. IV, p. 110).

2. Acquis en 1584 ; v. p. 107 (lettre du 22 décembre).

3. 48 ff. parch. (Grégoire XVI). Inc. : « Apres ce qu'Alexandre ot Dedefur conquis... » xiv^e siècle. Les deux derniers ff. sont sur deux colonnes et d'une écriture très serrée.

4. Cf. Paul Meyer, dans la *Romania*, IX (1882), pp. 284, 296, 304, 319, etc. et *Alexandre le Grand*, 1886, t. II.

mais il ne l'a point parcouru et n'a certainement pas cherché à en reconnaître le contenu.

Si l'étude du français proprement dit était tout à fait délaissée en Italie au xvi^e siècle, il n'en était pas de même pour les langues romanes méridionales. Angelo Colocci est connu par des recherches dans ce domaine, et un volume de notre collection, le 3217 <M. M. 30>, dont M. Monaci a tiré de si importants résultats, suffirait à l'attester¹. Nous en apportons nous-même plus loin des preuves nouvelles². Son ami et contemporain, Pietro Bembo, est aussi au premier rang parmi les précurseurs des romanistes modernes. M. Cian a mis en lumière ce côté intéressant du rôle littéraire du cardinal, et je n'ai pas à revenir sur les faits qu'il a très judicieusement établis³. Nous voyons que Bembo préparait, vers 1530, l'édition d'un recueil des troubadours, travail qui, s'il eût été réalisé, aurait singulièrement avancé les études provençales⁴. Il avait, dans ce but, réuni des manuscrits de divers côtés : l'un nous est signalé comme ayant passé entre les mains de son ami Beccadelli⁵; il en avait certainement plusieurs, puisque son adversaire Castelvetro, tout en lui reprochant d'avoir ignoré le provençal, affirme avoir recueilli « tutti i codici provenzali » qui venaient de lui⁶.

1. Cf. Ernesto Monaci, *Comunicazioni dalle biblioteche di Roma...*, vol. I, Halle, 1875 (*Il Canzoniere portoghese della Vaticana*), pp. ix et xix. Th. Braga, *O Cancioneiro portuguez da Vaticana* dans la *Zeitschrift für roman. Philol.*, t. I, pp. 41 sqq. et 179 sqq., et dans le même volume l'art. de M. Monaci sur le *Libro reale*, pp. 375 sqq. Cf. aussi sur les travaux de Colocci, *Le antiche rime volgari secondo il cod. Vat. 3793*, p. p. M. d'Ancona et Comparetti, Bologne, 1875, pp. xx sqq. (notes de M. Monaci), la publication d'Enrico Molteni (*Il Canzoniere portoghese Colocci-Brancuti*) au vol. II des *Comunicazioni*, Halle, 1880, et la contribution de M. Monaci aux *Miscellanea di filol. e linguist. (in memoria di Cair e Canello)*, Florence, 1886, pp. 417 sqq. Cet essai de bibliographie, sur un point très spécial des études de Colocci, indique l'intérêt qu'il y aurait à consacrer à cet homme éminent la monographie détaillée qu'il est en droit d'attendre de notre siècle.

2. Cf. pp. 318 sqq. Voir aussi p. 251, pour la copie du traité d'Antonio da Tempo que je placerais dans la bibliothèque de Colocci.

3. *Decennio*, pp. 71 sqq. Cette partie est à lire en son entier, en la complétant par nos résultats.

4. « Io fo pensiero di fare imprimere un di tutte le rime de' poeti provenzali, insieme con le loro vite... » Lettre du 12 nov. 1530, de Bembo à Tebaldeo. Cf. M. Foscarini, *Della letter. venez.*, Padoue, 1752, p. 453 n.

5. Cf. Cian, *l. c.*, pp. 74-76.

6. Castelvetro ment impudemment, ce qui lui arrive du reste quelquefois; tout notre travail établit que les manuscrits de Bembo, et particulièrement les mss. provençaux, n'ont pas été dispersés. — Disons, à ce propos, que la liaison bien constatée de Pietro Bembo avec Vellutello et Benedetto Varchi devra faire chercher parmi ceux de Bembo les mss. provençaux vus

Nous avons des indices certains sur le contenu de l'un d'eux ; ce devait être un des manuscrits où figurent les biographies des troubadours, puisqu'il songeait à publier ces dernières et communiquait l'une d'elles à Tebaldeo. M. Cian, après avoir constaté tous ces faits, se demande quel a été le sort des manuscrits de Bembo et s'il serait possible de les identifier avec des manuscrits aujourd'hui connus. C'est à ces questions que nous allons répondre.

Pour un recueil déjà, les critiques sont d'accord, et Bembo n'eût-il possédé que celui-là, il aurait pu se vanter de connaître une portion notable de l'œuvre des troubadours¹. C'est l'ancien 3204 du Vatican < M. M. 4 >, coté aujourd'hui *Fonds Français* 12473 à la Bibliothèque Nationale de Paris². Ce magnifique manuscrit a été décrit et étudié par les savants spéciaux³;

par ces derniers. Cf. C. Chabaneau, *Sur quelques mss. prov. perdus ou égarés*, dans la *Revue des langues romanes*, t. XXIII, 1883, pp. 13-14.

1. Cian, p. 77.

2. Achille Jubinal a signalé une mutilation assez récente, postérieure à Raynouard (1817), celle des ff. 136 et 137 (*Une lettre inéd. de Montaigne, accompagnée de quelques recherches*, Paris, 1850, pp. 82-84). Je ne saurais m'associer aux observations de cet écrivain, au sujet du droit de possession de la France sur notre manuscrit ; ce dernier a été l'objet d'une transaction parfaitement en règle, consignée sur le feuillet de garde où se trouve la note d'Orsini, et qu'il est utile de rapporter ici. En 1815, le volume avait été restitué aux commissaires du Vatican ; il porte la note qu'on voit sur tous ceux qui se sont trouvés dans le même cas : *Ricuperato ai 14 8bre 1815*. (Signé :) *Ginnasi*. (Plus bas :) *Dalla Biblioteca parigina*. (Signé :) *Angeloni Frusinate*. Au dessous on lit : *Richiesto da Mr. Langlès [employé de la Bibliothèque] e riconosciuto non utile per l'Italia e prezioso per la Francia, fu restituito alla Biblioteca, ai 17 8bre 1815*. (Signé :) *Ginnasi*. — On a peine à comprendre que le ms. de Bembo ait été considéré alors comme sans intérêt pour l'Italie ; en tous cas, il est resté à la Bibliothèque de Paris par la faute des fondés de pouvoirs de la Vaticane, Luigi Angeloni et le comte Giulio Ginnasi, d'Imola. J'ajoute que le 12478 (ancien *Vat.* 3794), dont les gardes ont disparu, a été l'objet d'une transaction toute semblable et non moins régulière. Marino Marini, dans l'intéressant récit officiel de la restitution des Archives Vaticanes qui a été récemment publié, le rappelle expressément : « Di due codici di poeti provenzali, scritti nel decimo quarto e decimo quinto secolo (?), fu fatto dono, per ordine di Pio VII, alla Parigina Real biblioteca... » (Cf. *Regestum Clementis papae V ex Vatic. archetypis... cura et studio monachorum ordinis S. Benedicti*, Rome, typogr. Vatic., 1835, p. cclxxxiii).

3. 189 ff. parch. (185 écrits), plus des tables comprenant 8 ff. et 4 ff. prélim. xxiii quaternions indiqués en titre courant par des chiffres alternativement rouges et bleus. Les lettres initiales sont de même couleur, et les grandes initiales de chaque poète contiennent son portrait sur fond d'or. Les biographies sont écrites à l'encre rouge. Sur le contenu du volume, cf. Raynouard, Bartsch, Paul Meyer, et G. Gröber qui les résume, *Ueber die Liedersammlungen der troubadours*, dans les *Romanische Studien*, vol. II, pp.

il appelle seulement ici quelques observations complémentaires sur sa provenance. La note autographe de Fulvio Orsini, conservée sur la garde, indique que le recueil est enrichi d'annotations marginales de Pétrarque et de Bembo¹. L'affirmation relative à Pétrarque est plus que douteuse. Les signes qu'on voit dans les marges, comme *n*, montrent que le manuscrit a été lu avant Bembo, mais rien de plus; nous devons remarquer en outre que, dans les textes cités au chapitre III et qui parlent si souvent de ce volume, il n'est fait nulle mention de cette tradition glorieuse. Comme pour le Brunetto Latini, elle a pris naissance, je suppose, dans l'imagination d'Orsini. Il est même facile de deviner d'où elle est venue. On croyait, en 1582, à la Vaticane, qu'un recueil de troubadours, qui s'y trouvait alors, avait appartenu à Pétrarque²; Orsini désirait en avoir un de même origine; dès qu'il a eu en main ce manuscrit, il a cherché à l'y rattacher; un rapprochement superficiel avec quelques suppléments du XIV^e siècle, ajoutés à la fin sur une page blanche³, a suffi pour convaincre un esprit si bien préparé; il a pris évidemment son désir pour une réalité⁴.

Quant à la provenance de Bembo, ce n'est pas seulement la tradition d'Orsini, c'est à la fois l'histoire et l'examen du volume qui nous l'attestent⁵. C'est bien le manuscrit qui a été acquis par Orsini en 1584, comme ayant fait partie de la collection de Bembo, et qui se trouvait alors entre les mains du vénitien Mocenigo depuis un assez grand nombre d'années. Tous les détails caractéristiques rapportés à notre chapitre III et dans les lettres

465-466. Le manuscrit est désigné par K [M] (Bartsch) ou F (Meyer). — Il a porté longtemps la cote 2032 du *Supplément français*.

1. On la trouvera reproduite au n° VIII des planches, comme spécimen de l'écriture d'Orsini.

2. V. lettre XVII de l'Appendice II et p. 319, note 2.

3. Au v° du f. 185, c'est-à-dire derrière la dernière page écrite, et au v° du f. 189, dernier feuillet du xxiii^e quaternion.

4. Il a été bien aise aussi d'ajouter quelque prix à un volume qui lui avait coûté si cher (v. p. 109). En tous cas, sur son affirmation, Angelo Rocca n'hésite pas à célébrer le manuscrit comme provenant de Pétrarque (v. p. 110). M. Léopold Delisle a déjà indiqué ce que l'attribution d'Orsini a de chimérique (*Le cabinet des manuscrits*, t. I, p. 138).

5. Rien ne donne à croire que le ms. ait été déjà entre les mains de Bernardo Bembo, et il est assez logique de supposer que c'est une acquisition personnelle de son fils, ami de la poésie provençale. M. Pakscher a des indices que le ms. a été dans les mains de Giov.-Maria Barbieri (p. 231, note 1). La seule liste certaine des propriétaires est celle-ci : Pietro Bembo, Torquato Bembo, Alvise Mocenigo, Fulvio Orsini, la Vaticane, la Bibliothèque Nationale.

de l'Appendice II concordent avec ce volume, et sa place dans l'Inventaire d'Orsini le faisait déjà deviner ¹. Au surplus, la main de Bembo apparaît en bien des endroits et montre que le grand cardinal a étudié de très près le manuscrit. Pour peu qu'on soit familier avec son écriture, on la reconnaîtra dans les sommaires en capitales, dans toutes les annotations et les renvois marginaux ².

Cette constatation conduit à une conclusion étrangère à ce texte, mais importante pour la bibliothèque provençale de Bembo. Ayant eu l'occasion de communiquer mes observations à M. Paul Meyer, et lui ayant affirmé que l'annotateur du 12473 était bien Pietro Bembo, il m'a appris que son écriture était exactement celle qu'on voit sur les marges du manuscrit d'Este, et dont il a lui-même pris un calque ³. M. Meyer a bien voulu me permettre de citer ici son opinion et de transmettre au public ce résultat intéressant. Voilà donc, par la comparaison du 12473, un second recueil provençal, et non des moins importants, le manuscrit d'Este, rattaché à la bibliothèque de Bembo ou tout au moins à ses études.

Avant de quitter le recueil de Paris, on me permettra de tâcher d'éclaircir un fait resté jusqu'à présent assez obscur. Il a été l'objet, au xvi^e siècle, d'une comparaison avec un chansonnier possédé par Alde le jeune ; le résultat en a été consigné dans un petit acte notarié, dont une copie figure en tête du

1. Pour ce qui est de la possession du ms. par Mocenigo, M. Pakscher l'a déjà établie (*l. c.*, pp. 235-237) de manière à ne laisser aucun doute, par le rapprochement du contenu tel que l'indique M. Gröber, et la table qu'on trouve dans l'*Ambros. D. 465 inf.*, ff. 286 sqq., écrite de la main de Pinelli ; le titre de celle-ci est le suivant : *Tavola delli autori Provenzali con li principij delle loro poesie che sono nel libro del Mageo Alvise Mocenigo*. Tous les morceaux cités par M. Pakscher sont identiques, je m'en suis assuré, au manuscrit de Paris. Cette transcription de la table du 12473 a dû être faite au moment où Pinelli a transmis, comme nous l'avons vu (p. 109), le ms. de Mocenigo à Orsini.

2. Voir pour les capitales les ff. 13, 76, 183 v^o, etc. ; les textes les plus abondants en minuscule sont aux ff. 48 v^o et 146. Cette habitude de Bembo de se servir de capitales rappelle à l'esprit les titres de son autographe 3197. Je dois ajouter que Bembo a joint, dans la table des noms d'auteurs, le chiffre du feuillet où l'auteur figure : Pinelli, en transcrivant cette table, a copié également les indications de Bembo.

3. M. P. Meyer a fait lui-même de ce ms., qu'il appelle U (D de Bartsch), une étude descriptive très complète dans la *Revue critique* (année 1867, vol. II, pp. 90-94), à propos du travail de M. Mussafia (extrait des *Sitzungsber.* de l'Académie de Vienne (1867) et intitulé : *Del codice Estense di rime provenzali*).

célèbre *Vaticanus 5232*¹, qui est très vraisemblablement le recueil même d'Alde². Il est nécessaire que le lecteur l'ait sous les yeux dans son entier³ : « Il libro de poeti Provenzali del s^{or} Aldo era tanto celebrato da lui e dal s^{or} cavalier Salviati, che il s^{or} Alvisse Mocenigo si mosse a volerlo vedere et conferire col suo, che ora si trova in potere del s^{or} Fulvio Orsino. Et si trovò molto inferiore al suo e di diligenza e di copia di poesie : di poeti non mi ricordo, ma di poesie certo. Nella correctione non v'era comparatione, per quel poco di prova che se ne fece in alcuni versi, et nelle vite de poeti scritte con rosso, le quali parevano abbreviate in alcuni luoghi. Il volume ben è più grosso per essere scritto di lettera condotta più tosto Italiana che Franceze o Provenzale. Et haec acta sunt presente me notario specialiter rogato dal s^{or} Mocenigo, nel portico da basso d'esso s^{or} Aldo, essendovi anco alcuni Bolognesi ospiti, venuti alla scensa ». Il est évident que la rédaction de cette note doit se placer entre 1584 et 1600, alors que le volume appartenait à Orsini. Il est tout à fait impossible de traduire, comme le veut M. Pakscher, *che hora si trova in potere del s^{or} F. O.* par « welches sich augenblicklich [leilweise] in den Händen des F. O. befindet »⁴. Nous savons par l'histoire du volume qu'il n'a point été prêté à Fulvio Orsini, et, d'ailleurs, la locution *si trova in potere* n'a guère pu indiquer autre chose en italien que la possession formelle⁵. La présence sur le manuscrit d'Alde d'un document re-

1. A (Bartsch), N (Meyer). V. la publication diplomatique de M. Pakscher dans les *Studi di filologia romanza*.

2. Ce dernier résultat paraît acquis par la démonstration de M. Pakscher (*Zeitschrift*, p. 238) ; le fait, signalé par M. de Rossi, que le ms. 5232 appartient à la série des manuscrits de provenance Aldine, est entre tous concluant. Pour la vente d'une partie de la bibliothèque d'Alde à Rome, et pour la présence du manuscrit parmi ses livres en 1590, je prie qu'on se reporte plus haut aux pp. 244-245.

3. Le texte est déjà donné par M. Grützacher dans les *Sitzungen der Berliner Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen* que nous aurons plusieurs fois à citer. (*Archiv für das Stud. der neueren Spr. und Liter.*, t. XXXIV, 1863, p. 141). De ce que la note qui met un manuscrit au-dessus de l'autre se trouvait sur le 5232, M. Grützacher a conclu que celui-ci était le meilleur des deux, c'est-à-dire celui de Mocenigo et d'Orsini. Cette conclusion est démentie par l'identification certaine du ms. de Mocenigo avec le grand chansonnier de Paris.

4. *L. c.*, p. 237.

5. Le rapprochement indiqué en note par M. Pakscher n'a aucun rapport avec la locution *in potere* et par conséquent ne porte pas. On pourrait donner des exemples nombreux d'*in potere* dans le sens où je l'entends ; il suffira d'un seul, cité plus haut, à la fin de la note 5 de la p. 101.

lativement défavorable, et que le propriétaire n'y aurait certainement pas placé lui-même, s'expliquerait par ce fait qu'on l'y a ajouté quand le volume était déjà sorti de ses mains¹. Ce qui semble corroborer cette hypothèse, c'est que la note du notaire n'a pas été rédigée au moment de la confrontation des deux volumes : la phrase *non mi ricordo* etc., montre évidemment que ce n'est pas un acte officiellement dressé à l'issue de l'opération, mais un renseignement donné après coup et même assez longtemps après. La date de la confrontation peut être fixée approximativement ; en effet, le meilleur manuscrit appartenait encore à Mocenigo ; c'était donc avant le milieu de l'année 1583. Quant au lieu, ce ne peut être que la ville où Mocenigo et Alde habitaient ensemble, c'est-à-dire Venise, et, précisément à l'époque que nous indiquons, Alde avait encore sa maison à Venise².

Si nous reprenons la recherche des manuscrits provençaux du cardinal Bembo, nous trouvons des renseignements sur deux autres recueils. L'un est connu, c'est le manuscrit de Paris, *Français 1749*³. Canello affirme que ce volume a été en Italie, « e propriamente sia appartenuto al Bembo, dal quale passò al Beccadelli, che lo cedette o ne concesse l'uso al [Antonfrancesco] Doni⁴. » M. Cian, qui résume cette argumentation en la complétant, est bien près d'admettre l'hypothèse. J'ai, pour ma part, examiné le manuscrit, afin de voir s'il s'y trouverait un indice quelconque de la possession par Bembo. Tel que nous connaissons notre bibliophile, nous savons qu'il laissait rarement les gardes ou les marges de ses livres sans quelques traces de sa lecture. Or, il n'y a qu'une seule page où une main italienne et contemporaine de Bembo ait écrit deux mots sur le manuscrit ; sans que je puisse nier absolument que cette main soit celle que nous cherchons, je n'oserais être affirmatif en aucun sens sur un indice aussi incertain⁵.

1. L'administration de la Vaticane se l'était-elle procuré à titre de renseignement ? Orsini y était-il pour quelque chose ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'Orsini a vu le ms. en 1590, comme nous le prouve sa correspondance.

2. La présence à Venise de Leonardo Salviati fournirait la date précise : on sait qu'il a donné dans cette ville, en 1582, chez les Giunta, son édition célèbre du *Decameron*.

3. 232 ff. parch. E (Bartsch), D (Meyer).

4. *La vita e le opere del trovatore Arnaldo Daniello*, Halle, 1883, p. 67. Cité par M. Cian, p. 78.

5. Au recto du dernier feuillet, on trouve deux fois en capitales le nom *Guiraut d'Españha*. Les lettres G, R, ne sont pas conformes à celles des

On peut l'être davantage sur un autre volume, dont parle Bossi, qui l'a vu à la Vaticane et a supposé qu'il venait de Bembo¹. Bossi, selon l'habitude mauvaise de son temps, ne donne pas la cote de son manuscrit ; de plus, les renseignements qu'il apporte sont souvent douteux et méritent toujours défiance² ; cependant, les détails sont, dans le cas présent, tellement précis, qu'on est porté à croire à l'existence du volume ainsi décrit : « *Codice membranaceo in-4° di p. 278, del principio del sec. XV, contenente una preziosa raccolta di poesie provenzali di 68 autori.* » Aucun recueil de ce genre ne se trouve à la Vaticane. Mais les notes que Bossi y a prises peuvent être antérieures à 1797, et nous avons le droit de chercher le volume parmi ceux qui ont été emportés en France. Il y a justement un autre chansonnier provençal du Vatican qui est resté à Paris avec le 12473 ; c'est le *Français 12474* (ancien *Vat.* 3794)³. Celui-ci est en parchemin, in-4°, du xiv^e siècle, et contient soixante-huit poètes marqués à la table ; il a, il est vrai, 268 feuillets au lieu de 278, mais cette unique différence dans la description peut être attribuée à une faute typographique. Il n'y a pas lieu de douter, je crois, que ce soit bien là le manuscrit vu par Bossi.

L'hypothèse que ce chansonnier ait appartenu à Bembo n'a aucune raison d'être : il n'y a point de trace de son écriture. En revanche, une main du même temps, souvent mentionnée devant notre lecteur, apparaît dans toutes les marges ; elle montre que le manuscrit a été possédé et étudié par un fervent adepte des études provençales au commencement du xvi^e siècle. Mes recherches à la Vaticane ont permis de reconnaître sans hésitation la main d'Angelo Colocci⁴. Cette constatation n'est

annotations du 12473, seuls autographes de Bembo avec lesquels je puisse faire une comparaison directe.

1. Dans les notes de la traduction de Roscoe déjà citées, vol. X, p. 100 (Milan, 1820). M. Cian en parle, *l. c.*, p. 78.

2. Croirait-on qu'au même passage le même Bossi attribue à la bibliothèque de Bembo le grand Tércence à peintures de la Vaticane, et qu'il donne 901 pages au Virgile de Bembo, qui a 75 feuillets ?

3. 10 ff. de table, 1 f. blanc, cclxviii ff. de pagination contemporaine du ms. (Pie VI). M [O] (Bartsch), G (Meyer).

4. L'identité frappera le lecteur qui comparera l'écriture des annotations de notre manuscrit avec le fac-similé, tiré du *Vat.* 3450, qui est le n° VII de nos planches, et surtout avec les grandes planches données par M. Monaci, à la fin des deux volumes de ses *Comunicazioni*. Ces derniers fac-similés sont tirés des ms. suivants : *Vat.* 4803 (page annotée par Colocci), *Vat.* 3217 (page entièrement autographe), ms. Colocci-Brancuti (page

pas sans utilité, car on est depuis longtemps sur la trace d'un recueil de troubadours qui avait appartenu à Colocci et qui était si intéressant qu'il avait excité l'envie d'Isabelle de Mantoue. Ce précieux volume nous est connu par une lettre de Pietro Summonte à Colocci, écrite de Naples, le 28 juin 1515; on y apprend que le propriétaire précédent avait été le poète catalan Cariteo, qui avait vécu longtemps à Naples et venait d'y mourir, ayant montré, « non poca destrezza in interpretar lo idioma e la poesia limosina ¹. » Le manuscrit de Cariteo, que Summonte procura à Colocci, est évidemment celui sur lequel a le plus travaillé Colocci, c'est-à-dire le nôtre ². Il est entré au Vatican avec le reste de la bibliothèque de l'humaniste ³; c'est celui qu'Orsini a examiné et étudié, et où il a trouvé des pièces d'Arnaut Daniel, le poète qu'il regrettait, nous l'avons vu, de ne pas voir figurer sur un de ses exemplaires ⁴; c'est, en un mot, le manuscrit de la Vaticane dont il parle si souvent dans sa correspondance de 1582, et qui paraît avoir été le premier recueil de troubadours qu'il ait connu ⁵.

Parmi les notes assez nombreuses que Colocci a mises aux marges du 12474, on trouve plusieurs fois cité un recueil provençal de Mario Equicola, qu'il semble avoir collationné avec le sien (f. xxxiii : *in libro Martii dicit* Tenson; f. clxxxii v° : *in libro*

annotée). « Tutto ciò mostra sempre maggiore la benemerenza alla quale ha diritto la memoria di quell' uomo insigne da parte di quanti coltivano la filologia neolatina. » (Monaci).

1. Lettre publiée par Lancellotti, *Poesie di mons. A. Colocci...* Iesi, 1762, pp. 91-95. (Cf. Cian, p. 70).

2. Il y a dans le manuscrit certaines mentions d'une écriture différente et un peu plus ancienne, qui est peut-être de Cariteo. Faut-il y voir celle que les savants romains, en 1582, osaient attribuer à Pétrarque ?

3. On le retrouverait sans doute dans l'inventaire indiqué p. 80, note 5.

4. Elles sont ici aux ff. 143-144.

5. Une lettre d'Orsini à Pinelli mentionne le manuscrit de Colocci comme admirablement conservé. Je cite tout le passage, qui est intéressant à divers égards : « Ho veduto la informatione che lei me da intorno alli miei quesiti per il libro de provenzali [12473]. In somma questo vostro è ben più copioso, ma il nostro Vaticano [12474] è più conservato, non havendo sorte alcuna di mancamento, ne smarrimento di lettere in luogo alcuno. Onde io vado dubitando ch' il nostro ch^{mo} [Mocenigo] non habbia voglia di darlo, poiche stante queste conditioni, che detraeno assai alla bellezza del libro, ne chiede così eccessivo prezzo. Io non ho veduto mai vendersi libro à cotesto prezzo, se non il [Gregorio] Nazanzeno, che comprò il car^o [Antonio] Carafa dalli heredi del [Annibal] Caro; ma veda V. S. de gratia che conditione de libro : è un volume di foglio reale, di ottocento carte, anziche di più di 700 anni... » (Ambros. D. 423 inf., f. 295; 18 décembre 1582). Cf. plus loin, p. 321.

Equicoli deest). Ce chansonnier doit être celui qu'il emprunta, en 1531, à la bibliothèque du château de Mantoue, dont Equicola était un des familiers¹. Laissant à d'autres le soin de pousser plus loin les recherches de ce côté, nous établirons que le 12474 n'est pas le seul des recueils provençaux connus qui doive être rattaché à la bibliothèque de Colocci. Nous en trouvons un second, beaucoup moins intéressant il est vrai, parmi les manuscrits d'Orsini. Notre Romain possédait, en effet, une copie du manuscrit de Colocci, qu'il offrit à Mocenigo en 1584, pour le dédommager en partie de la cession de son grand recueil. Mocenigo préféra simplement les cent écus d'or et laissa à Orsini la copie en question. Celle-ci avait appartenu au même propriétaire que son propre original; Fulvio nous l'affirme, et il était placé pour être bien informé; elle était sur papier et avait été probablement faite pour servir à Colocci lui-même. On ne peut hésiter à l'identifier avec le 3205 < M. M. 25 >, le seul manuscrit provençal sur papier qui provienne d'Orsini. Ce manuscrit est annoté par Colocci², et, ce qui prouve son origine d'une manière indiscutable, c'est l'identité, depuis longtemps constatée, de son contenu et de celui du manuscrit de Paris. Le 3205 est donc une copie exécutée directement sur le 12474, dans la première moitié du xvi^e siècle³; il a servi comme manuscrit de travail et peut avoir, à ce titre, quelque intérêt; mais il n'a aucune espèce de droit à figurer parmi les sources d'étude de la poésie provençale⁴.

1. Le prêt d'un manuscrit de ce genre à Colocci est attesté par un document que M. Cian a tiré de l'*Archivio Gonzaga* à Mantoue, et qu'il a publié dans les appendices de son *Decennio*, p. 217. Sur le ms. d'Equicola, il y a à consulter le travail de M. Chabaneau. *Sur quelques mss. prov. perdus ou égarés*, t. c., pp. 10-11, et les renseignements de M. Rod. Renier, dans le *Giorn. stor. della letter. ital.*, vol. III (1884), pp. 102-103. Il pourrait se faire que le ms. n'eût pas appartenu à Equicola.

2. 188 ff. pap. (Pie VI). G (Bartsch), J (Meyer). L'écriture de Colocci est visible dans un certain nombre de notes marginales. Quatre feuillets additionnels contiennent des traductions italiennes de pièces provençales, des scholies explicatives parfois curieuses, et des glossaires provençaux italiens, où l'on peut reconnaître la main d'Orsini. Je m'abstiens de donner sur ce ms. et les suivants, des renseignements plus complets, car ils doivent être prochainement l'objet de travaux spéciaux.

3. On a peine à comprendre les erreurs de date de M. Grützacher, décrivant le ms. *Archiv.*, t. XXXV pp. 84-85 : il attribue la copie au commencement du xvii^e siècle, peut-être à la fin du xvi^e, tandis qu'elle est certainement de la première moitié; pour les feuillets additionnels, écrits dans la seconde moitié du xvi^e siècle, il les croit sans hésiter du xviii^e!

4. Le ms. de Bolognè, décrit par M. Mussafia (*Del codice Estense*, Vienne, 1867), contient une autre copie du ms. de Colocci.

A la fin du recueil original de Colocci, le propriétaire avait placé une lettre de Bembo, à lui adressée, qu'Orsini lisait encore et qui est malheureusement perdue. Cette lettre de Bembo était relative à un recueil de poètes provençaux qu'il possédait et qui est le 12473 actuel. Le témoignage est assez intéressant pour les rapports de Colocci et de Bembo dans l'érudition provençale ; il est donné par Orsini, au moment même où il négocie avec Mocenigo, dans une lettre à Pinelli du 19 novembre 1582 : « *Hò qui in libreria del Papa, un foglio con una lettera del car^{le} B^o al Colotio, dove li manda li nomi de tutti poeti provenzali, et li principii di ciascuna cosa, che si contiene in detto libro [12473], et questo foglio è dietro il libro de provenzali del Colotio, del che io hò scritto à V. S. haver copia et sono poeti LXVI [12474]* »¹. Dans la lettre du 4 décembre, les renseignements sont complétés ainsi : « *...Quelli fogli che io dissi à V. S. de provenzali in libreria Vaticana sono tre, et vi sono nomi di piu di cento poeti. Non credo sieno d'uno libro, ma di più. Non hò commodita di farli copiare, et poco importa, perche desiderando io quello del Magnifico per rimetterlo con quelli altri, me conviene pigliarlo tale quale è* »².

Indépendamment du manuscrit qui est venu à Orsini par la voie de Mocenigo, il y a d'autres chansonniers provençaux de Bembo qui doivent se retrouver chez lui. Nous avons deux acquisitions bien constatées par nos correspondances, l'une en 1582, l'autre en 1584³. Pour reconnaître la seconde, il y a un renseignement très précis : dans sa lettre du 11 février 1584, Orsini, qui était depuis longtemps à la recherche des souvenirs d'Arnaut Daniel, exprimait sa joie d'avoir trouvé douze Canzones de ce troubadour dans le manuscrit qu'il venait d'obtenir de Bembo⁴. Il se trouve précisément qu'un des nôtres renferme ce nombre de pièces avec le nom d'Arnaut Daniel, et il ne s'en

1. *Ambros. D. 423 inf.*, f. 291. — Plus haut, p. 108, note 2, analysant le passage imprimé ici, j'ai fait par erreur rapporter les mots *et sono poeti LXVI* au ms. de Bembo ; la lecture plus attentive m'a détrompé.

2. Même ms., f. 293. Orsini n'avait pas encore de détails sur le ms. de Mocenigo.

3. V. plus haut, pp. 104 et 107.

4. V. p. 107, note 1 (lettre du 11 février 1583). Orsini avait essayé d'avoir ce manuscrit dès 1582, comme en témoigne ce passage de la lettre du 19 novembre : « *Penso che dette Prose sieno di mano del cardinale Bembo, secondo la nota di V. S., che altramente non intendo volerle et in suo luogo potria subintrare questo volume de provenzali, dove fosse Arnaldo, se per caso si sarà trovato* ».

trouve qu'un seul. C'est le 3207 < M. M. 23 >¹; on conclura sans doute, avec nous, que c'est bien celui de Bembo².

Pour l'acquisition de 1582, l'identification est, au premier abord, moins facile. Pinelli nous dit bien qu'on y voit « Folquet de Marseille et autres dont se servit Pétrarque »³; mais les deux volumes qui nous restent, le 3206 et le 3208, contiennent l'un et l'autre des pièces avec le nom de Folquet de Marseille. Un second renseignement fourni par Orsini n'est pas plus utile: il se plaint, en le recevant, de n'y avoir rien trouvé d'Arnaut Daniel⁴. Le 3208 ne contient rien de ce poète; le 3206 a, au contraire, plusieurs pièces de lui; mais, à y regarder de près, il devait être aussi considéré par Orsini comme n'en contenant pas, car elles y sont anonymes⁵. Les deux chansonniers répondraient donc également aux indications de la correspondance, si un mot d'Orsini lui-même ne venait nous tirer d'embarras: il dit du manuscrit reçu en 1582, qu'il est *mal trattato*⁶. Le 3206 < M. M. 24 > justifierait seul cette dernière observation: il est fort incomplet; la numérotation des pièces, de main postérieure, qui se trouve en marge, commence au n° *xvj*; de plus, au feuillet 33, elle saute de *lx* à *lxxxxiij*⁷. C'est là, sans aucun doute, un recueil bien « maltraité », et, du même coup, je suppose, un volume de plus restitué à la bibliothèque de Bembo.

En résumé, voici nos conclusions sur l'origine des manuscrits provençaux dont il vient d'être question :

1. 61 ff. parch. (Pie IX). H (Bartsch), L (Meyer). Décrit par M. Grützacher, *Archiv.*, t. XXXIV, pp. 385 sqq.; cf. E. Stengel, dans la *Zeitschrift für rom. Phil.*, 1877, I, pp. 93-94, et les travaux de MM. Bartsch et Mussafia. M. Monaci a donné quatre pages, dans ses *Facsimili di antichi mss. per uso delle scuole di filol. neolat.*, Rome, 1881, pl. 3-4. Le dernier travail sur le ms. vient de paraître dans la *Zeitschrift für rom. Phil.*, 1886, X, pp. 447 sqq. Pakscher (*Randglossen von Dantes Hand?*); il est fort important. — Les pièces d'Arnaut Daniel vues par Orsini sont aux ff. 9-12, 35 v°, 41 v°.

2. Cela n'empêche nullement que ce ms. ait pu être étudié par Giov.-Maria Barbieri († 1574). S'il a vu aussi le 12473, comme le veut M. Pakscher, on doit peut-être conclure que le savant de Modène a travaillé dans le *Studio* de Bembo.

3. Lettre XVIII de l'Appendice II.

4. Cf. p. 107, note 5. Pinelli réplique dans la lettre XXI, qu'il doit y avoir, en cherchant bien, quelques compositions d'Arnaut Daniel.

5. Grützacher, *l. c.*, p. 422.

6. Cf. la note 5 de la p. 107 (lettre du 2 août). Le mot implique pour Orsini l'idée de mutilation (cf. par ex., lettre XIII de l'Append. II).

7. 148 ff. parch. (plats Pie VI, dos Pie IX). L [V] (Bartsch), K (Meyer). Ce tout petit volume est décrit par M. Grützacher, *l. c.*, pp. 418 sqq.

Le *Parisinus* 12473 (anc. *Vat.* 3204, fonds Orsini) a bien appartenu à Bembo, puisqu'il porte des notes de sa main ; rien ne prouve qu'il ait antérieurement appartenu à Pétrarque.

Aucun signe extérieur n'indique que le *Paris.* 1749 vienne de Bembo.

Le manuscrit d'Este a appartenu à Bembo ou a été étudié par lui.

Le *Paris.* 12474 (anc. *Vat.* 3794) est le manuscrit de Colocci et il porte des annotations de sa main.

Le *Vat.* 3205 (fonds Orsini), copie sans valeur du précédent, a aussi appartenu à Colocci.

Les *Vat.* 3206 et 3207 (fonds Orsini) ont fait partie de la collection de Bembo.

Parmi les chansonniers provençaux qui ont appartenu à Fulvio Orsini, il n'y a, on le voit, que le 3208 < M. M. 22 > dont je ne puisse connaître la provenance entre ses mains ¹. M. Cesare de Lollis, qui vient de donner une édition paléographique de ce recueil, n'a pas été plus heureux sur ce point ². Il a, du reste, remarqué avec raison que les trois feuillets de papier qui sont à la fin, et dont les deux premiers contiennent un glossaire provençal, formaient à l'origine un seul tout avec les quatre feuillets de papier du 3205 et ont dû en être séparés par une erreur de reliure. C'est ce glossaire, qui a été peut-être en un temps accompagné d'un texte, qu'Orsini paraît désigner dans son Inventaire sous le nom de « grammatica di Leonardo provenzale ». Sans rien affirmer à ce sujet, ne peut-on pas rapprocher ce renseignement de celui que fournit une lettre d'Orsini du 9 juillet 1583, et supposer que la grammaire réunie par lui à son numéro 22 était celle qu'il avait reçue de Pinelli ³ ? Ne peut-on pas supposer aussi, ce qui serait plus intéressant, que ce volume encore vient de la collection de P. Bembo ? Dès 1582, c'est-à-dire à un moment où la correspondance ne nous a fait constater qu'une seule acquisition provençale chez Torquato Bembo, Orsini écrit à Pinelli : « Hò veduto come V. S. hà scoperto paese per conto de provenzali. Il mio parere saria di scriverli [à

1. xcvi pp. parch. (Pie VI). O [K] (Bartsch), M (Meyer). Il commence précisément sur la première pièce de Guillaume de Saint-Didier, traduite en tête des ff. additionnels du 3205. A la fin, 3 ff. de papier contiennent un glossaire et une table alphabétique du ms., de la main d'Orsini.

2. R. *Accademia dei Lincei*, ann. 1885-86. *Il Canzoniere Provenzale* O (cod. *Vat.* 3208), *comunicaz. del dott. Ces. de Lollis*, Rome, 1886.

3. V. plus haut, p. 109, note 3.

Mocenigo] una lettera, laquale fosse accompagnata dalli officii di V. S. et nella lettera lo richiederei di questo libro per accompagnarlo con *li altri* che hò del Bembo *in eodem genere* »¹. Ce pluriel semble indiquer qu'il y avait chez le savant romain un autre manuscrit provençal venant de Bembo, et dont l'acquisition aurait été antérieure aux négociations de 1582 : ce ne pourrait être que le 3208.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, qu'il est plus sûr d'écarter de nos conclusions, il faut reconnaître que le 3208 a quelque importance pour les études provençales d'Orsini. Nous savons qu'il recevait des leçons de certains « gentilshommes limousins »² ; il paraît avoir assez bien profité de leur enseignement, et le dernier feuillet de notre manuscrit contient même, écrite de sa main, une table intéressante des pièces. M. de Lollis a justement observé qu'il a eu pour but, en faisant cette table, de rechercher et de fixer le nom des auteurs restés anonymes dans le manuscrit, au moyen de comparaisons avec le contenu d'autres recueils. Nous savons maintenant quels étaient ces recueils : celui qui a été le plus consulté est le 12474 (ou sa copie 3205), qui contient la plus grande partie des compositions du 3208, et celui qui est désigné par les mots *in magno, nel grande*, est évidemment le 12473, dont le format et l'étendue justifient également cette épithète³. Orsini, on le voit, n'a pas été un simple collectionneur de manuscrits provençaux ; il a essayé de les étudier ; et ces efforts lui vaudront une place plus honorable encore dans l'histoire de la philologie romane, à la suite des anciens possesseurs de ses livres, Colocci et Bembo.

Avant de quitter la bibliothèque du cardinal Bembo, il semble utile de résumer les résultats auxquels nous sommes arrivés et de réunir les débris de cette collection mémorable. Le tableau d'ensemble qui va suivre comprend une cinquantaine de manuscrits, dont un quart seulement était déjà rattaché à Bembo⁴. Les crochets sont mis à ceux dont l'attribution reste encore douteuse, et l'astérisque à ceux qui figuraient certainement

1. Ambros. D. 423 inf., f. 291 (lettre du 19 novembre). *Altri* [*provenzali*] ?

2. Voir notre p. 65.

3. M. de Lollis (p. 7) s'est assuré que les indications correspondent bien au ms. de Paris.

4. C'est, si l'on veut, un essai de restitution de la bibliothèque manuscrite de Bembo ; mais il est volontairement incomplet puisqu'il ne comprend que les manuscrits étudiés ou mentionnés dans le livre.

dans la bibliothèque de Bernardo Bembo¹. Le premier chiffre est la cote actuelle du Vatican; la page indique le principal passage où il est parlé du manuscrit.

Manuscrits grecs.

	Pages
[Euclide et Théon, 1295.....	181, 184]
Aristide, 1298.....	171, 184
Denys d'Halicarnasse, 1300	185
Pindare, 1312.....	183
Lucien, 1322 ou 1325.	185
Strabon, 1329.	184
Xénophon, 1335.....	184
Oppien, 1345.....	184
Hérodote, 1359.....	146, 184
Th. Métochita, 1365.....	185
Synésius, 1394.....	184, 228
[Grammaire de C. Lascaris, 1401.	152]
[Traité mathématiques, 1411.....	184]
Aristote.....	104, 185
Théocrite et Hésiode	185

Manuscripts latins.

Virgile, 3225.	225
*Térence, 3226.	237
*Cicéron. <i>Orationes</i> , 3232.	241
*Cicéron. <i>De legibus</i> , 3245.	193
*Lusi de Virgile, 3252.	239
*Stace, 3283.	241
Isidore de Séville, 3320.	242
Tite-Live. <i>Decas I</i> , 3329.	242
* Id. <i>Decas III</i> , 3330.	194
* Id. <i>Decas IV</i> , 3331.	194
*Pétrarque. <i>De remediis</i> , 3354.	294
Id. <i>Epistolae</i> , 3355.	294
* Id. <i>Vita solitaria. Itinerarium</i> , 3357.	291

1. On remarquera qu'aucun des mss. grecs n'a l'astérisque : cela n'établit pas que Bernardo n'en ait point possédé, mais seulement qu'il n'y a pas de preuve positive de cette possession.

2. Il a été dit un mot, p. 183, note 1, d'un ms. de Ptolémée, sur lequel on ne sait rien, et qui pourrait être un texte, complet ou non, copié par Bembo lui-même, aussi bien qu'un ms. ancien. — Rattacher aux mss. grecs de Bembo le 1347 (p. 186), qui peut tenir lieu d'un original égaré.

	Pages
*Pétrarque. <i>Bucolicum carmen</i> , 3358.....	285
* Id. <i>De ignorantia</i> , 3359.....	289
*Boèce, 3362.....	
Brefs de Léon X, 3364.....	242
* Contarini, 3365.....	240
* Landino, 3366.....	240
[Sénèque le rhéteur, 3376.....]	242] ¹
Pétrarque. <i>Epistolae</i>	294
Poèmes de Politien.....	209
Saint Augustin. <i>De Civitate Dei</i>	104, 137
Id. <i>In Psalmos</i>	103
Tertullien.....	107 ²

Manuscripts en langues modernes.

Pétrarque, 3195.....	279
Fragments de Pétrarque, 3196.....	281
Pétrarque et Dante, 3197.....	307
* Dante, 3199.....	303
* Brunetto Latini, 3203.....	301
Chansonnier provençal, <i>Paris. fr.</i> 12473.....	313
Id. 3206.....	322
Id. 3207.....	322
[Id. 3208.....]	323]
Manuscrit français, 3209.....	311
Prose de Bembo, 3210.....	309
<i>Cento novelle</i> , 3214.....	309
Chansonnier d'Este.....	315
<i>Decameron</i>	279 ³

La bibliothèque de Pétrarque et celle de Bembo sont les seules collections représentées dans le fonds moderne d'Orsini autrement que par des unités. Plusieurs autres manuscrits sont de provenance illustre, mais isolée. Un très beau recueil de poètes italiens, le 3212 < M. M. 9 >, vient du marquis Louis III de Gonzague, le protecteur de Guarino, de Mantegna et de tant

1. Cf. dans l'Inventaire M. L. 57.

2. Des cinq mss. latins, dont je n'ai retrouvé que la trace, les deux derniers ont appartenu au cardinal Sirleto. — On a vu, p. 251, pourquoi la copie d'Antonio da Tempo du 3436 semblait attribuée à tort à la bibliothèque de Bembo. — Il y aurait lieu de vérifier le témoignage toujours suspect de Bossi sur un Plin à miniatures du Vatican (*l. c.*, p. 100), et celui de Tommasini sur des mss. de Padoue (cité p. 236, note 2).

3. On a vu, p. 310, pourquoi je ne fais pas figurer ici le choix d'anciens poètes, 3213.

d'autres artistes et lettrés ; il a été exécuté pour le marquis de Mantoue lui-même († 1478), comme en témoigne le titre de la table : *Al nome di Dio Amen. Qui incomincia la tavola di tutte canzone morali et capitoli et stanze et opere che sono scripte in su questo libro, el quale e stato scripto a contemplatione del Illustrissimo signore Messer Lodovico da Gonzaga marchese di Mantoa et cet. Sono opere di piu valentissimi huomini, li quali qui da pie per ordine tutte notate saranno.* Au frontispice, au bas d'un encadrement très chargé d'ornements, est un magnifique écusson de Louis III, flanqué des deux lettres d'or I-A¹.

Moins célèbre est le propriétaire d'un Dante du xiv^e siècle, le 3200 < M. M. 15 >, dont la souscription fournit également le nom du copiste : *Explicit quedam expositio super tribus libris Dantis edita a filio suo. — Iste liber est mei Niccholai Guidonis de Forestis de Florentia, etc. Amen. — Ego Philippus quondam sⁱ Honofrij sⁱ Pieri de remformationibus de Florentia scriissi istum librum Dantis Aldegherij².* Ce volume paraît être venu de Naples à Orsini, en 1584, par l'entremise de Gianvincenzo della Porta³. Le possesseur primitif ne m'est pas connu.

La copie des *Rime* complètes de Pétrarque contenue dans le 3198 < M. M. 19 >, se rattache presque incontestablement à la famille des Albizzi, dont le blason se reconnaît au frontispice de l'élégant volume⁴. Rien n'indique, il est vrai, qu'on puisse le rapporter à la bibliothèque de Rinaldo degli Albizzi ; l'exécution du recueil paraît même postérieure à la mort de l'illustre florentin. Un magnifique portrait de Pétrarque, sur fond bleu, d'une exécution très-fine, occupe la seconde page ; si mes souvenirs sont exacts, l'artiste s'est inspiré du célèbre profil de la Laurentienne ; en tous cas, son œuvre est parfaitement digne

1. 261 ff. parch. (Pie IX). F. 1, table ; f. 7, frontispice : « *Canzon di felicitate di M. Leonardo d'Arezzo.* Longa question fu già tra vecchi saggi... » Toutes les initiales sont dorées et ornées.

2. Gros vol. de parch. non paginé ; le dos de la reliure a été refait sous Pie IX : les gardes ont dû se perdre sous Pie VI. Les mêmes observations s'appliquent au 3201 < M. M. 14 >, si ce n'est qu'il est sur papier. Dans ce dernier ms., le texte de Dante n'est pas tout à fait complet, et les *catenue* ne vont même pas jusqu'à la fin du volume.

3. Cf. la fin de la lettre XXV de l'Appendice II.

4. 243 ff. parch. (Clément XII). xv^e siècle. F. 1, table des canzones, sonnets et triomphes de Pétrarque, et des pièces de Dante, suivie de la mention d'un propriétaire de l'an 1516, que je ne retrouve pas dans mes notes ; f. 10, frontispice et blason (cf. Bibl. Nat. de Paris, *Ital.* 1397, f. 15) ; f. 187, Vie de Pétrarque, par Léonardo Bruni ; f. 193, canzones et sonnets de Dante ; f. 233, Vie de Dante, par Bruni.

d'en être rapprochée¹. — Nous ne quittons pas Florence, ni la série des manuscrits de luxe, avec les *Rime* de Laurent le Magnifique, le 3219 < M. M. 12 >; ce volume renferme, à la suite des poésies, le commentaire de Laurent²; il emprunte quelque intérêt à sa possession par un cardinal de la famille des Médicis, dont il porte les armes³.

On ne saurait accorder trop de prix aux autographes de Sannazar, qu'avait réunis Orsini, et dont l'un figure parmi ses manuscrits modernes, les autres dans son fonds latin. Le premier est le texte de l'*Arcadia*, aujourd'hui 3202 < M. M. 33 >, d'une transcription soignée, sans ratures ni corrections, et où les noms propres et les divisions de l'ouvrage sont mis aux marges à l'encre rouge par l'auteur lui-même⁴. Le fameux poème *De partu virginis* est très intéressant à lire dans l'original même, qui est le 3360 < M. L. 298 >; ce bel exemplaire contient des notes, des corrections, des vers ajoutés après réflexion⁵; il serait à comparer avec un autre exemplaire plus connu, celui de Florence, le *Laurentianus XXXIV*, 44. Il serait, du reste, utile de faire une recherche complète des autographes de Sannazar, qui paraissent assez nombreux⁶. On ne devrait point oublier le 3361 < M. L. 59 >⁷. Il comprend une suite de cahiers

1. Le portrait signalé ici a été communiqué à Tommasini par Cassiano dal Pozzo, en 1630. V. *Petr. red.*, 2^e édit., p. 2.

2. 226 ff. parch., reliure ant. Jolies lettres ornées. Une note manuscrite d'Orsini, placée entre les gardes, porte : « La canzone che incomincia *Ragionasi di sodo* con le seguente poesie insino al fine non sono stampate ». Cette canzone est au v^o du f. 106; au f. 150 est la préface du commentaire; au f. 159 v^o, le commentaire lui-même.

3. Orsini avait un autre ms. des poésies de Laurent de Médicis, qui est aujourd'hui le 3218 < M. M. 13 > : 50 ff. pap., couverture de parch. Plusieurs mains. Dans la première partie, qui est la plus soignée, le commentaire entoure les sonnets en forme de *catena*. Quelques variantes marginales.

4. 67 ff. pap. (Pie IX). Timbre de la Bibliothèque Nationale. Le poème est autographe, sauf le f. 61 et des parties de feuillets voisins réparées après coup. Il se termine au f. 66; le f. 67 contient quelques vers isolés.

5. 33 ff. pap.

6. Sur ce sujet, cf. Ant.-Franc. Gori, préface à l'édition florentine du *De partu Virginis*, 1740, et Bandini, dans son catalogue, t. II des mss. latins, 1775, p. 161. Chacun sait qu'il faut consulter les travaux de M. Torraca sur Sannazar; mais, puisque je parle d'autographes, je me permets de rappeler ceux de Londres, qui viennent de servir à l'aimable publication de M. E. Nunziante, *Un divorzio ai tempi di Leone X, da XL lett. ined. di Jacopo Sannazaro*, Rome, Pasqualucci, 1887.

7. 133 ff. pap. (Pie IX). F. 1, élégies; f. 64, épigrammes. Angelo Mai ne semble pas avoir eu connaissance de notre manuscrit qu'il ne mentionne pas en publiant du Sannazar inédit. Voir sa note : « Subieci inedita aliquot Sannazarii praedicti carmina, quae in eius autographo Vindobonensi (cuius

d'élégies et d'épigrammes latines de l'écrivain napolitain ; les mêmes pièces sont répétées dans plusieurs cahiers avec des variantes différentes ; beaucoup sont entièrement refondues ou annulées ; on trouve çà et là des tables, et le calcul du nombre de vers contenus dans les diverses séries de pièces ; on peut s'y rendre compte de la manière dont travaillait l'auteur.

Sannazar est un poète exquis ; Michel-Ange, dans ses heures d'écrivain, fut un grand poète. Aussi l'autographe de ses sonnets, conservé par son contemporain Fulvio Orsini, est-il un des plus précieux volumes de notre collection ¹. C'est le 3211 < M. L. 8 > ; il contient, outre les vers de Michel-Ange, la première rédaction de plusieurs de ses lettres et quelques fragments de prose, pour lesquels le grand nom de Michel-Ange autorise à une description minutieuse ². Il est fâcheux que M. Milanesi n'ait pas dépouillé notre petit recueil pour sa belle édition des *Lettere*, imprimée à l'occasion du centenaire ³ : il y aurait trouvé les minutes autographes de quelques pièces qu'il publie d'après des originaux d'une rédaction différente ou d'après les *Lettere Pittoriche*, n'ayant pu mettre la main sur l'original ; on voit une fois de plus, pour celles-ci, combien Bottari a modifié arbitrairement les textes qu'il a imprimés. Les curieux se reporteront à notre manuscrit pour une lettre à Vasari, que donnent les *Pittoriche* et qui est reproduite par M. Milanesi ; l'éditeur l'a corrigée d'après une copie contemporaine ; il aurait pu le faire d'après un fragment que nous trouvons dans notre volume et qui aurait eu l'avantage de lui fournir des dates sûres ⁴. Ce fragment est relatif au projet d'escalier pour la biblio-

ego italum vidi exemplar) adhuc latebant ». (*Spicil. rom.*, t. VIII, Rome, 1842, p. 488). Sur les autographes de Vienne, voir la note 1 de notre p. 133.

1. Sur les rapports de Michel-Ange avec Orsini, v. plus haut pp. 15 et 32.

2. ciii ff. pap., écrits. Les premiers ff. sont la copie d'un secrétaire, avec adjonctions et retouches de la main de l'auteur ; ce n'est qu'au f. xxii v^o que commencent les feuillets entièrement écrits par Michel-Ange et réunis artificiellement.

3. *Le lettere di Michelangelo Buonarroti pubbl. coi ricordi ed i contratti artistici per cura di Gaet. Milanesi*, Florence, 1875. M. Milanesi ne cite qu'une fois notre petit recueil de lettres ; c'est à la p. 515, à propos du billet à Vittoria Colonna ; il le publie d'après la copie de l'*Archivio Buonarroti*, prise sur le ms. du Vatican. L'original est au fol. xcix v^o. Malgré les minimes lacunes que je signale et l'absence d'index, le travail monumental de M. Milanesi n'en est pas moins définitif.

4. Fol. lxxxvii v^o. Cf. Milanesi, p. 548. L'original est à l'*Archivio Buonarroti*.

thèque Laurentienne, qui ne fut pas exécuté suivant les plans de Michel-Ange. Je le cite à cause de sa brièveté et comme exemple des modifications qui survenaient dans la pensée de l'artiste entre ses deux rédactions : « [La parte] di mezzo aovata intendo pel signior, le parte da canto per servi, andando a veder la libreria; le rivolte di decte alia dal mezzo in su in sino al riposo di decta scala sappichano col muro dal mezzo in giu in sino in sul pavimento decta scala si discosta dal muro circa quactro palmi, in modo che l'inbasamento del Ricecto non e offeso in luogo nessuno e atorno actorno resta libero, e a me par sogniare una simil cosa, e confidomi in voi che per servire il duca vostra S^a e messer Bartolomeo troverranno cose per decta scala che non sono le mia. — A di primo di gennaio 1554. — A di 26 di sectembre 1555 ».

Ce fragment est isolé au milieu des brouillons de vers ¹. Une petite série de cinq lettres ou minutes de lettres, sans date et sans suscription, commence au feuillet xcvi. On y trouve celle qu'écrivit Michel-Ange au grand-duc de Toscane, sur l'église Saint-Jean-des-Florentins, et dont cette rédaction non expédiée est restée parmi nos autographes ². Il y a beaucoup de différences de texte pour un billet, bien moins important, il est vrai, du 21 avril 1554, publié par M. Milanesi d'après l'original de l'*Archivio Buonarroti* ; il est sensiblement plus long dans la minute ³. La lettre à Cornélia, veuve d'Urbino, connue seulement par les *Pittoriche*, figure également dans notre recueil ⁴ : si M. Milanesi eût été renseigné sur le contenu, il y aurait trouvé la minute originale précédée d'une devise familière à Michel-Ange et bien placée en tête d'une lettre à la veuve d'un ami : *Mal fa che tanta fè sì tosto oblia* ⁵. Outre le billet à Vitto-

1. Au fol. xcvi v° est une adresse : [Al] *signiore e messere Bartolomeo Stella in Brescia*.

2. Fol. ci v°. Cf. Milanesi, p. 551.

3. Fol. xcvi. Cf. Milanesi, p. 300. A Lionardo di Buonarroto Simoni. Jusqu'à « altro non m'accade », les variantes sont insignifiantes ; mais la phrase « Son breve allo scrivere perche non ò tempo » est remplacée par une beaucoup plus longue. Voici la partie inédite : « Altro non m'achade circa questo. Io ti scrissi, piu mesi sono, che quando si trovassi da comperare una casa che fussi onorevole e in buon luogo, che tu me n'avisassi, e così ti rescrivo che quando ti uscissi fuor tal cosa, che tu me ne dia aviso, e se non ti par cosa al proposito adesso non mancar di cercare ». Entre la première rédaction et la seconde, Michel-Ange aurait donc renoncé à faire chercher une maison à Florence.

4. Fol. c. Cf. Milanesi, p. 542.

5. Cf. le billet à Vittoria Colonna.

ria Colonna, il y a encore dans le manuscrit du Vatican une lettre publiée par M. Milanesi et adressée au cardinal Rodolfo Pio di Carpi; son original lui donnait ici le droit de négliger cette minute¹. Parmi les autres fragments de prose que contient le 3211, j'ai remarqué sur une feuille de papier à moitié déchirée et couverte de sonnets, un petit morceau intéressant l'art, dont je restitue les premiers mots : « [Benche... pare migliore la pictura] che piu sappressa al rilievo, e'l rilievo par peggio quante piu sappressa alla pictura, però a me soleva parere che la sculptura fussi la lanterna alla pictura »².

Je dirai peu de chose des vers de Michel-Ange, qui forment la majeure partie du volume. Il est regrettable, on le sait, que M. Cesare Guasti se soit privé de les consulter directement pour son édition critique des *Rime*, qui n'a malheureusement pas le mérite d'être définitive³. L'érudit florentin, qui cite et décrit le manuscrit du Vatican, n'en connaît d'ordinaire le texte que par la copie faite par Michelangelo le jeune, neveu de Michel-Ange, et conservée à Florence dans la *Galleria Buonarroti*⁴. Aucun autographe de Michel-Ange n'était pourtant plus digne d'appeler l'attention des admirateurs du maître. L'ensemble est composé de feuilles volantes, qui ont été rassemblées artificiellement, souvent au préjudice de fragments qui pourraient aujourd'hui nous intéresser. Ces feuilles sont écrites dans tous les sens, parfois en caractères assez serrés, plus souvent encore de cette grande écriture si connue de Michel-Ange, qui se développe largement sur la page et qui semble mettre à l'aise la pensée. Tous les papiers sont bons au poète : il compose sur le dos d'une lettre ou au milieu d'anciens croquis. Quelques-uns de ces dessins de peintre ou d'architecte ne sont peut-être pas

1. Fol. xcvi. Cf. Milanesi, p. 554.

2. Fol. xcvi v°. A la fin du volume sont trois pages très serrées, toujours de l'écriture de Michel-Ange, contenant des recettes et des formules de collyres, contre les maladies des yeux. On ne peut les parcourir sans émotion en songeant que le grand homme mourut presque aveugle :

... Io parto a mano a mano :
Crescemi ognor più l'ombra e'l sol vien manco,
E son presso al cadere infermo e stanco.

3. Voir sur la question le travail de M. Carl Witte, *Zu Michelagnolo Buonarroti's Gedichten*, en tête des *Romanische studien* de M. Boelmer, liv. I (1871), pp. 11 sqq.

4. *Le rime di Michelangelo Buonarroti... cavate degli autografi*. Florence, 1863. V. la p. lv.

sans valeur¹. Mais le grand intérêt réside dans les brouillons, dans les vers laissés inachevés ou repris avec amour, qui nous font surprendre les secrets de la composition, ses interruptions et ses tâtonnements, dans ces pages de l'inspiration première où se révèle l'essor direct du génie.

Je termine avec l'autographe de Michel-Ange la description sommaire de la bibliothèque de Fulvio Orsini. Ce dernier chapitre suffit à montrer que l'époque moderne y était dignement représentée au milieu des manuscrits classiques. Le savant du xvi^e siècle qui a réuni avec tant d'intelligence une collection aussi choisie, et qui nous a conservé tant de trésors, mérite l'estime des esprits cultivés et la reconnaissance des travailleurs.

1. Les croquis au crayon, souvent effacés, sont généralement des études de muscles. V. par exemple le fol. LXXXVIII v°. Au fol. c, est une petite étude pour la figure de l'un des deux larrons; elle est malheureusement mal conservée, à cause de l'écriture qui est derrière. Au fol. LXXXIV, est le profil d'une corniche à la plume; au fol. xc, deux pilastres, etc.

INVENTAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE

L'inventaire de la collection léguée à la Vaticane par Orsini a servi de base à tout le travail précédent. On a dû y renvoyer sans cesse au cours des quatre derniers chapitres. Sur le manuscrit qui le renferme et la façon dont il a été rédigé, le lecteur consultera le chapitre iv (pp. 116 sqq.). L'extrême incorrection du texte et les erreurs de fait qu'il renferme n'ont rien à l'intérêt de ce document. — Voici la méthode qui a été suivie pour l'imprimer. On a respecté l'orthographe du copiste, toutes les fois qu'elle ne nuisait point au sens ou ne provenait point d'un lapsus trop évident. Pour conserver autant que possible l'aspect extérieur de l'original, on a laissé en capitale le mot initial de chaque article et même certains autres, quand c'étaient des noms d'auteur et qu'ils servaient à éclaircir la rédaction. On a résolu les abréviations qui auraient pu arrêter un instant la lecture et maintenu la plupart des autres. Enfin, la ponctuation a été rectifiée ¹.

1. Afin d'alléger l'index des noms à la fin du volume, on y a tenu compte seulement de ceux des notes de l'Inventaire : la plupart des noms d'auteurs qui se trouvent dans le texte sont déjà mentionnés plus haut dans la description de la bibliothèque.

INVENTARIUM LIBRORVM FVLVI VRSINI

NOTA DE LIBRI GRECI SCRITTI A MANO *

1. DIONE il libro 79 et 80, imperfetti, in lettere maiuscole senza accenti, legato in corame verde et cipresso, libro di più di mille et ducento anni, in pergameno in foglio.
2. DIONE epitomato da Xiphylino, scritto di mano di huomo dotto, legato alla greca in corame rosso, in papiro in foglio.
3. TAVOLE Astronomiche di Ptolemaeo, in lettere maiuscole con miniature antiche tocche d'oro fatte diligentemente, legato alla greca in corame rosso, libro di più di mill' anni, in pergamena in foglio.
4. THUCYDIDE con scholij in margine, antichissimo, ristorato da Gio. Honorio, legato alla greca in corame rosso, in papiro in foglio.
5. ARISTOPHANE le prime quattro commedie, con scholij in margine sotto nome parte di Aristophane Grammatico, parte di Demetrio Triclinio, di mano del quale è scritto il libro, ristorato da Gio. Honorio. Organo d'Aristotele. Fragmento di Stephano de Urbibus, legato alla greca in corame rosso, in papiro in foglio.
6. DEMOSTHENE con scholij nella margine, legato alla greca, coperto di corame rosso, in papiro in foglio.
7. ARISTOTELE l'Ethica. Problemi d'Alessandro, di Plutarco et di Theofilacto. Epistola di Michele Apostolio Byzantio, et altre cose, legato alla greca in corame rosso, in papiro in foglio.

* Vat. 7205, f. 1.

1) V. p. 189. L'Inventaire donne indifféremment *pergameno* ou *pergamena*.

2) V. p. 169.

3) V. pp. 168 et 189.

4) V. p. 164.

5) V. pp. 143 et 161.

6) V. p. 121 et Appendice I, n° 103.

7) V. p. 149.

8. PROCOPIO integrissimo, fù di Giorgio Cantacuzeno, tocco tutto di mano di Scipione Cartèromacho, ligato alla greca in corame nero, in papiro in foglio.
9. ARISTIDE l'orationi, piene di scholij dottissimi nelle margini. Gorgia di Platone. Oratione di Polemone sophista sopra Cynegiro et Callimacho, libro antichissimo, ligato alla greca, in corame lionato, in pergamena in foglio.
10. ARISTOTELE tutte l'opere naturale, et de historia animalium, tutte in un volume in pergamena, libro conservatissimo, ligato alla greca in corame lionato.
11. APHTONIO con scholij in margine. La Rhetorica di Hermogene. Dionysio Halicarnasseo de compositione nominum, ligato alla greca in corame lionato, in foglio.
12. PLUTARCO le vite, ligato alla greca, in corame rosso, scritto in papiro in foglio.
13. PINDARO tutto integro con scholij et commenti nelle margini, libro antichiss° in papiro, ligato alla greca, coperto di corame nero, in-4 foglio.
14. DIONYSIO Halicarnasseo l'Historia Romana, in carta pergamena, antichiss° ligato alla greca, coperto di corame lionato, in foglio.
15. SUIDA libro antichiss°, tocco in alcuni luoghi di mano di Constantino Lascari, ligato in corame rosso levantino, scritto in papiro in foglio.
16. SOPATRO rhetore. La Rhetorica d'Aristotele, con commento de innominato autore et di Stephano, libro tocco dal Cartèromacho, ligato alla greca in corame versicolore, scritto in papiro in foglio.
17. DIOGENE LAERTIO opuscoli di Theophrasto. Fragmento dell'Odissea d'Homero, libro antichiss°, ristorato da Gio. Honorio,

8) V. p. 180.

9) V. p. 190.

10) V. p. 173.

11) *Vat.* 1327. 260 ff. pap., rel. mod. F. 1, prolégomènes; f. 5, Ἀρθονίου προσηνάματι (scholies récentes); f. 37, Hermogène; f. 239, *Caractères de Théophraste*; f. 244, Denys, xv^e siècle.

12) *Vat.* 1310. 329 ff. pap., bellerel. ant. estampée. Commence par Alexandre et César, finit par Galba et Othon (dix-huit biographies). xv^e siècle.

13) V. p. 183.

14) V. p. 185.

15) V. p. 151.

16) V. p. 181.

17) V. p. 165.

- et ligato in cipresso alla greca, coperto di corame rosso levantino, in papiro in foglio.
18. HOMERO l'Iliade, in carta pergamena, libro antichiss° con paraphrase interlineare et scholij nelle margine, ligato alla greca in corame lionato, in foglio.
 19. EUCLIDE integrissimo, col commento di Theone et altri scholij scritti di mano di Scipione Carteromacho, ligato in corame lionato, in pergamena in foglio.
 20. INNOMINATO auctore sopra tutta l'Iliade d'Homero, con scholii dottissimi et non stampati, libro ligato alla greca, coperto di corame lionato, scritto in papiro in foglio.
 21. ARATO et Lycophrone, in pergamena, libro antichiss° con scholij nelle margini, coperto di corame lionato, in foglio.
 22. EUSEBIO de praeparatione Evangelica, tutto tocco di mano del Parrhasio, libro integriss°, in corame lionato, scritto in papiro in foglio.
 23. IOSEPHO l'archaeologia, tocco di mano d'Hermolao Barbaro, in corame lionato, in pergamena in foglio.
 24. THEOPHRASTO integrissimo, tutto tocco di mano d'Hermolao Barbaro, coperto di corame nero, in papiro in foglio grande.
 25. HERODOTO, che fù di Theodoro Gaza, libro integro, ligato in corame rosso, scritto in papiro in-4 foglio.
 26. ARGONAUTICA d'Apollonio Rhodio, in corame rosso, in papiro in-4 foglio.
 27. EPISTOLARIO GRECO scritto di mano di Scipione Carteromacho, ligato in corame versicolore, in papiro in-4 foglio.

18) Vat. 1315. 558 ff. parch. (2 vol., Pie IX). L'*Iliade* est complète, mais commence seulement à I, 23. La paraphrase est à l'encre rouge, sur une ligne ménagée entre chaque vers; scholies margin. de mains diverses. xiv^e siècle.

19) V. p. 181.

20) Vat. 1321. 435 ff. pap., rel. ant. Il y a, non seulement une suite de scholies sur l'*Iliade*, mais une encore sur l'*Odyssee*, commençant au f. 257. xvi^e siècle.

21) Vat. 1307. 112 ff. parch. (Pie IX). Une main moderne a écrit au commencement et à la fin du ms. : *Arato et Chassandra*; c'est ce qui a trompé Orsini. En réalité, il n'y a dans le ms. actuel que l'*Alexandra* entourée de magnifiques *catenae*. xiii^e siècle. Sur le texte, cf. Scheer, *Rhein. Mus.*, nouv. sér., vol. XXXIV (1879), p. 282.

22) V. p. 148.

23, 24) V. p. 166.

25) V. p. 146.

26) V. p. 184.

27) V. p. 178.

28. EPISTOLARIO GRECO integrissimo, scritto di mano di Costantino Lascari, con moltissime epistole di più che nell' altri, libro legato in corame rosso, in papiro in-4° foglio.
29. EURIPIDE antichissimo, con scholij nelle margini. HESIOBO, con scholij nelle margini, legato alla greca in corame lionato, in papiro in-4° foglio.
30. HOMERO la Batrachomyomachia. Versi di S. Gregorio, et di S. Amphilochio. PSELLO sopra le Meteore. ARISTOTELE de mundo. MACREMBULI aenigmata. AMMONIO. CORNUTO de Dijs. ORPHEO de terrae motibus. EPICTETO. Commento nelli predicamenti d'Aristotele. PYTHAGORA, libro che fù di Georgio Valla, legato alla greca in corame nero, in papiro in-4° foglio.
31. OPIANO de Piscibus con scholij copiosissimi, et EURIPIDE, libro antichiss°, legato alla greca in corame lionato, in papiro in-4° foglio.
32. DEMOSTHENE l'orationi, libro antichiss° et integriss°, legato alla greca in corame rosso, scritto in papiro in foglio maggior che 4°.
33. ACHILLE sopra Arato. HIPPARCHO. Harmonia di Euclide, legato alla greca in corame rosso, scritto in papiro in-4° foglio.
34. ARISTOTELE la topica, con scholij. APHTHONIO, libro di musica. NICETAE HERACLIENSIS varia, libro antichiss° et in alcuni luoghi tocco da Hermolao Barbaro, legato alla greca in corame nero, in papiro in-4° foglio.
35. HESIOBO, con commento. PINDARO, con scholij sopra l'Olympici. EURIPIDE l'Hyppolyto et Medea. LYCOPHRONE, legato alla greca in corame rosso, in papiro in-4° foglio.
36. XENOPHONTE alcune opere, scritte di mano di Georgio Chrysococca. ANDRONICO Peripatetico περί παθών. SYNESIO et ARISTOTELE περί ἐνυπνίων, con scholij del Gaza nelle margini et un Epigramma in fine del libro al Filelfo, al quale il Gaza scrisse il libro, tocco in alcuni luoghi da esso Filelfo, e legato alla greca in corame lionato, in pergamena in foglio.

28) V. p. 152.

29) V. p. 121.

30) V. p. 167.

31) V. p. 184.

32) *Vat.* 1367. 192 ff., rel. ant. aux armes d'Orsini. Plusieurs mains du xv^e siècle. Scholies. La présence de Libanius dans le ms., attestée par Rainaldi, permet l'identification.

33) V. pp. 182 et 187.

34, 35) V. p. 166.

36) V. p. 145.

37. OPUSCOLI XIII di Plutarco et epistole CCLVI de varij scrittori, libro antichiss° che fù di Cyriaco Anconitano, il quale nota in esso libro li nomi di molti libri veduti in Grecia, in tempo che vi fù, legato alla greca in corame rosso, in papiro in-4° foglio.
38. SOPHOCLE quattro tragedie, con scholij. PINDARO li Olympici, libro antichiss°, legato alla greca in corame rosso, in papiro in-4° foglio.
39. AELIANO de proprietate animalium. Epistole di Platone, di Libanio, di Synesio et di Theofilacto, con altre cose, libro antichiss°, legato alla greca in corame rosso, scritto in papiro in foglio.
40. ARISTOTELE l'Ethica et l'Oeconomica et tutte l'altre cose morale, in pergamena, libro antichiss° et scholiato da huomo dotto, legato alla greca in corame verde levantino, in-4° foglio.
41. ACHILLE STATIO delle cose di Leucippe et Clitophonte, libro antichiss° in pergamena, ristorato da Gio. Honorio, legato alla greca in corame verde, in-4° foglio.
42. THEOPHYLATTO l'Epistole et li Problemi et altre cose, libro antichiss° in pergamena, legato in cartone bianco, in-4° foglio.
43. HELIODORO LARISSEO, τὰ ἑπτικὰ. PLUTARCO la musica. Incerto περί τῆς τῶν ἀπλῶν φαρμάκων δυνάμεως. SYNESIO πρὸς Παιώνιον περί δώρων. CHARICLIS Antitheticus (*sic*) contra Plotinum. MARINI NEAPOLITANI Proclus vel περί εὐδαιμονίας, etc. EUDOCIAE homerocentones. ARRIANI EPICTETUS (*sic*) et alia, libro scritto di mano di Scipione Carteromacho, legato in tavole, mezze coperte di corame rosso, in papiro in-4° foglio.
44. ORGANO di Aristotele et epistole di varij et altre cose non stampate, libro antichiss°, legato alla greca in corame nero, in papiro in foglio minore che 4°.

37) V. p. 144.

38) Vat. 1333. 179 ff., rel. ant. F. 1, Sophocle; f. 153, Pindare. Ornaments, gloses et scholies aux encres rouge et noire, celle-ci rehaussée de traits jaunes. Les sept premiers ff. sont d'une autre main. xiv^e siècle.

39) Vat. 1376. 220 ff. (Pie IX). 5 mss. : a) f. 1, Elien; b) f. 29 a, Platon (12 lettres); c) f. 41, Lucius de Lucien; d) f. 49, Théophilactos; e) f. 57, Synésius; f. 133, Libanius (lettres); f. 189, Libanius, περί τῶν ὀρχηστῶν; f. 210, Lucien, περί ὀρχήσεως. xiv^e siècle.

40) Vat. 1342. 133 ff., rel. ant. xiii^e siècle. Cf. Fr. Susemihl, *Aristotelis quae feruntur Magna Moralia*, Leipzig, 1883, et [*Arist. Ethica Eudemia*] *Eudemii Rhodii Ethica*, Leipzig, 1884.

41) V. pp. 164 et 190.

42) V. p. 189.

43) V. p. 178.

44) V. p. 121.

45. SCRITTORI varij de musica. HERONIS *πνευματικά*, ligato alla greca in corame rosso, scritto in papiro in foglio.
46. PTOLEMAEO l'harmonica, ligato alla greca in corame rosso, in papiro in foglio.
47. HESIODO la Theogonia, col commento scritto di mano del Carteromacho. DIONYSIO de situ orbis. Orationi de innominato autore. THEOCRITO, con scholij, et il Philoctete di Sophocle, di mano del Carteromacho, ligato in corame lionato, in papiro in foglio.
48. THEODOSIO Alexandrino Grammatico, in carta pergamena, antichiss°, ligato alla greca in corame nero, in-4° foglio.
49. GRAMMATICI diversi antichi. Imagini de Philostrato con scholij. Dui libri dell' Iliade d'Homero con espositione, libro antichiss°, ligato alla greca in corame lionato, in papiro maggior che 4° foglio.
50. GRAMMATICI varij antichi, libro ligato alla greca in lionato oscuro, in papiro in-4° foglio.
51. HOMERO l'Iliade, libro antichiss° con scholij bellissimi, restorato da Gio. Honorio et ligato in cipresso alla greca in corame verde, scritto in papiro in-4° foglio.
52. LUCIANO alcuni dialoghi, et ZOZIMO ASCALONITA sopra l'orationi di Demosthene, libro antichiss°, ligato alla greca in corame rosso, scritto in papiro in-4° foglio.
53. EPIGRAMMATARIO Graeco in carta pergamena, ligato alla greca in corame rosso, in-4° foglio.

45) V. p. 182, note 4.

46) *Vat.* 1290. 82 ff., rel. ant. estampée. xv^e-xvi^e siècle. Scholies, figures, ornements. F. 1, Κλαυδίου Πτολεμαίου ἀρμονικῶν α'; f. 57, Κλ. Πτ. Κεφάλαια τῆς ἀστρονομικῆς τέχνης.

47) *Vat.* 1948. V. p. 179. On a imprimé par erreur, dans le texte et dans la note 3, M. G. 118 pour M. G. 47.

48) *Vat.* 1355. 110 ff. (Léon XIII). xiv^e siècle.

49) *Vat.* 1404. 331 ff. (Pie IX). xiv^e siècle. Miscellanées de plusieurs mains. L'ouvrage de Philostrate est au f. 157; il y a des extraits très variés de grammairiens et de poètes, avec gloses et scholies.

50) *Vat.* 1403. 274 ff., rel. ant. estampée. xv^e siècle.

51) V. p. 165.

52) *Vat.* 1407. 41 ff. (Pie IX). xiv^e-xv^e siècle. F. 1, Lucien (fragment); f. 6, Zosime; f. 38 v°, Tableau des mois athéniens et romains, Exordes de Démosthène.

53) *Vat.* 1372. 336 ff. de parch. très fin avec titres et initiales à l'encre rouge. C'est une copie d'amateur du xv^e siècle de l'Anthologie de Planude. Le titre est de Pie IX : mais par quelle inadvertance a-t-on collé sur la couverture un libris gravé des mss. du fonds Palatin : *Sum de bibliotheca quam papa Sixtus IV. capta ... MDCXXIII* ?

54. RHETORI GRECI. CORNUTO de Dijs. APOPHTHEGMI de philosophi, et altre cose, libro legato alla greca in corame torchino, in papiro in foglio maggior che 4°.
55. ORPHEI περί σεισμῶν. HERONIS γεωθεσία. ARATO, con scholij. Hymni d'Orfeo. PLANUDAE dialogus de Grammatica. MICHAEL SYNGELUS περί συντάξεως, legato alla greca, coperto di rosso, scritto in papiro in-4°.
56. GEORGHII SARDIANI expositio in Aphthonium. PHOTII ἐκλογὴ ἐκ τῶν Πράκτων χορηγομαθειῶν. APHRICANUS de ponderibus et mensuris. GEORGHII CHRYSOCRAE narratio quaedam et NICOLAI CHALCONDYLAE. LASCARIS notae in Epigrammata Graeca. SULTAN Imp. Turcarum epistolae ad Innocentium VIII, et alia, libro legato alla greca in corame rosso, scritto in papiro in-4° foglio.
57. THEODOSIO Alexandrino Grammatico, legato alla greca in corame rovano, in pergamena in-4° foglio.
58. ESPOSITIONE graeca sopra l'Iliade d'Homero et l'Olympici di Pindaro. THEODOSIO ALEXANDRINO. MICHELE SYNGELO περί συντάξεως et Epistola Trapezuntij ad Ioannem Palaeologum, libro tocco dal Carteromacho, legato alla greca in corame rosso, in papiro in-4° foglio.
59. PINDARO li Olympici et Hesiodo con espositione, THEOCRITO tutto integro, con uno edyllio di più che nell' altri, legato alla greca, coperto di corame rosso, libro tocco da huomo dotto, in papiro in-4° foglio.
60. HISTORIA di Io. Tzetze in versi politici, con scholij dottissimi nelle margini, et Epistole del med^{mo} Tzetze. Allegorie sopra Homero, libro antichiss° et rarissimo, legato alla greca in corame lionato, in papiro in foglio.
61. HOMERO l'Iliade, libro antichiss° ristorato da Gio. Honorio et

54) V. p. 121.

55) V. p. 162.

56) Vat. 1408. 223 ff. pap. (Pie IX). Six mains du x^{ve}-xvi^e s. : a) f. 1, Aphton et commentaire; b) f. 136, Proclus; c) Ἐκ τῶν Ἀφρικανοῦ περί σταθμῶν καὶ μετρῶν. Quelques notes latines; d) f. 154, courts extraits de Chrysococcès, Nicolas [ou Laonic] Chalcondyle, Tzetzés; e) f. 162, notes grecques de J. Lascaris; f) f. 219, trois lettres du sultan Bajazet II à Innocent VIII (de 1490-92), et une du patriarche de Constantinople.

57) Vat. 1356. 103 ff. pap.; *pergamena* paraît une erreur de l'Inventaire. (Léon XIII). x^{ve} siècle.

58) V. pp. 162 et 181.

59) V. p. 149.

60) V. p. 147.

61) V. p. 165.

- ligato in cipresso, coperto di corame verde alla greca, in papiro in foglio.
62. LUCIANO in carta pergamena, antichiss°, legato alla greca in cipresso di corame torchino levantino coperto, maggior di 4° foglio.
63. HOMERO l'Odissea, con scholij nelle margini, libro antichiss° et integro, legato alla greca in corame lionato, in papiro in foglio.
64. THEODOSIO ALEXANDRINO Grammatico. Versi di Tzetze et altri poeti. Epistole di Theophylacto et altre cose, libro antichiss°. In fine STEPHANO su la Rhetorica d'Aristotele, scritto di mano dell' Honorio, legato alla greca in corame rosso, in papiro in foglio.
65. RHETORICA d'Aristotele, con l'espositione de innominato scrittore. STEPHANO sopra la med^{ma} Rhetorica, libro antichiss° de più de 500 anni, ristorato da Gio. Honorio, et legato alla greca, coperto di corame rosso, in papiro in foglio.
66. EURIPIDE, SOPHOCLE, THEOCRITO, HOMERO, HESIODO, PINDARO, con scholij dottissimi in margine, libro antichiss° et ben conservato, legato in corame rosso alla greca, in papiro in foglio.
67. LYCOPHRONE, con commento, in carta pergamena, libro antichiss° legato alla greca, coperto di corame rosso, in-4° foglio.
68. HOMERO l'Iliade tutta piena di scholij dottissimi, libro antichiss° ristorato da Gio. Honorio, et legato alla graeca in corame verde levantino, scritto in papiro in-4° foglio.
69. RHETORI graeci diversi et alcuni non stampati. Commentario εις ἀντίδρα Ἡσιόδου. Allegorie d'Homero di Tzetze. HERODIANO Grammatica et Theodoro Gaza con altre cose, libro scritto di mano di Scipione Carteromacho, legato alla graeca et coperto di corame rosso, in papiro in-4°.
70. INDICE di Ubaldino Bandinelli sopra l'Opere d'Aristotele, che

62) V. p. 189.

63) V. p. 165.

64) *Vat.* 1357. 113 ff. a) f. 3, Théodose; f. 43, Tzetzés; f. 46 v°, vers et extraits de divers auteurs; f. 57 v°. Th. Simocatta; f. 81, vers sur l'ex-roi Michel, etc., xv° siècle; b) f. 94, ἑτερα σχόλια τοῦ Στεφάνου.

65) V. pp. 164, 188.

66) V. p. 173.

67) *Vat.* 1306. 110 ff. (Léon XIII). Commentaire de Tzetzés en *catenae*. xiv° siècle. Timbre de la Bibliothèque Nationale.

68) V. p. 165.

69) V. p. 179.

70) V. p. 187.

è di 555 fogli, legato alla greca in corame lionato, scritto in papiro di mia mano, in-4°.

71. SORANO de ponderibus et mensuris. ARCHIMEDE περί τῶν ὕδατι ἐποχουμένων. PLUTARCHI fil. de scriptis a patre, sive catalogus scriptorum Plutarchi. ATHENAEI lib. XV. LONGI pastoralia. Scholia in Gorgiam Platonis. Lexico de nomi proprij de luoghi, greco et latino. Alcune epistole d'Isocrate, che non si trovano in stampa, et altre cose, libro legato alla greca, in corame turchino levantino, in papiro, scritto di mia mano.
72. EPIGRAMMI Graeci antichi et moderni scritti di mano del Polittiano, legato in cipresso, coperto di corame rosso, in papiro in-4°.
73. HOMERO l'Iliade, con paraphrase et commenti, ristorato da Gio. Honorio, et legato alla greca in cipresso coperto di corame torchino. Questo libro fù di Alberto Pio Carpanse, et prima di Georgio Valla. EUCLIDE l'Optica, in carta pergamena, antichiss°, in foglio.
74. SOPHOCLE, EURIPIDE, PINDARO, HESIODO, HOMERO, con scholij dottissimi nelle margini, ristorato da Gio. Honorio, libro antichiss°, legato alla greca in corame verde levantino, in papiro in foglio maggiore di 4°.
75. COMMENTARIO d'innominato scrittore, sopra la Rhetorica d'Hermogene, libro antichiss°, legato alla graeca in corame torchino levantino, in papiro in-4° maggiore.
76. DIALOGHI di Luciano. Epistole di Libanio et altre cose, libro antichiss°, legato alla graeca in corame torchino levantino, in papiro in-4° foglio.
77. STRABONE antichiss°, ristorato da Gio. Honorio, legato alla greca in cipresso, coperto di corame torchino levantino, in papiro in-4° foglio.
78. Longo cioè le cose pastorale, et Achille Statio dell' amore di Leucippe et Clitophonte, legato in corame torchino levantino, in papiro in-8°.

71) V. pp. 164 et 186.

72) V. p. 208.

73) V. p. 167.

74) V. p. 164.

75) Vat. 1328. 130 ff. (Pie IX). xiv° siècle.

76) Vat. 1323. 144 ff. (Pie IX). xv° siècle. Une table latine du xv° siècle, incomplète, figure au feuillet de garde : *Luciani poetae eloquentissimi liber de veris narrationibus. Eiusdem Timon... Longaevi. Deorum concilium.* F. 110, Libanius.

77) V. pp. 164 et 184.

78) V. p. 164.

- 79 LEXICON d'Harpocratiene. SYMEONIS collectio vocum ex diversis scriptoribus. THEODORUS de mensibus, libro riveduto da huomo dotto, in tavole, in papiro in foglio minore del 4°.
80. XENOPHONTIS ἀπομνημονεύματα. DIONIS CHRYSOSTOMI meletae, libro tocco di mano del Musuro, legato in corame rosso, in papiro in foglio.
81. ALEXANDRO AFRODISEO sopra la Topica d'Aristotele et APHTONIO, libro riveduto et tocco da Hermolao Barbaro, con scholij di mano sua, in tavole, in papiro in foglio.
82. INDICE di mano del Carteromacho sopra Euripide, Apollonio Rhodio et Nicandro, in papiro in-4° foglio.
83. INDICE di mano del med^{mo} Carteromacho sopra Aristophane, Luciano, Demosthene, Epistolario graeco, in papiro in foglio.
84. THEOGNIDE, ARISTOTELE la Poetica et altre cose scritte di mano d'huomo dotto, il quale dedica il libro a Lorenzo Valla, in papiro in-4°.
85. LYSIA, LYCURGO, ANDOCIDE, DINARCHO et l'altri dieci oratori, libro riveduto dal Lascari, in corame rosso, in papiro in foglio.
86. THUCYDIDE integro et XENOPHONTIS ἐλληνικά, in corame rosso, libro scritto da huomo dotto, et legato, in papiro in foglio.
87. XENOPHONTE la paedia di Cyro et l'Anabasi et ἐλληνικά, libro riveduto da huomo dotto, et legato in corame nero, in papiro in foglio.
88. ESPOSITIONI sopra l'orationi d'Aristide. AGATHEMERI geographia. DIONYSII BYZANTII Anapulus, libro senza coperta, in papiro in-4°.
89. POETESSE GRECHE, scritto di mano di Gio. Honorio, et della figliola, legato in corame rosso levantino col cipresso, in-8° pic-

79) *Vat.* 1362. 133 ff., rel. ant. Deux mss. du xvi^e siècle : a) f. 1, Harpocratiene; f. 73, Siméon; b) f. 113, Théodore, avec une liste des μάρτυρες τῷ λόγῳ; f. 129, Προβλήματα ῥητορικά εἰς τὰς στάσεις. L'annotation se réduit à des sommaires ou des mots renvoyés en marge.

80) V. p. 150.

81) V. p. 166.

82) V. p. 180.

83) V. p. 179.

84) V. p. 168.

85) V. p. 158.

86) V. p. 147.

87) V. p. 121.

88) V. p. 154.

89) V. pp. 121 et 163. Cf. Appendice I, n° 22, qui paraît le ms. original des scholies d'Orsini, publiées avec les *Poetesses*; sur l'édition, v. p. 39.

colo in papiro. Fù da me fatto per donare al Car^{le} S. Agnolo, che poi si morsì.

90. POLEMONE et MELAMPODE, scritto di mano di Gio. Honorio et legato alla greca in corame torchino levantino, in papiro in-8° piccolo.
91. PROBLEMI d'Alessandro Afrodisiense, scritto di mano di Gio. Honorio, in papiro in-8° piccolo.
92. OLYMPIODORO sopra la meteora d'Aristotele, libro antichiss°, legato in cartone, in papiro in-4°.
93. ETHICA d'Aristotele scritta da huomo dotto, et ligata in corame nero, scritta in papiro in-4°.
94. PINDARO l'Olympici, con scholij, scritto di mano di Lilio Trifernate, legato in corame nero, in papiro in-8° piccolo.
THEOCRITO, legato in tavole mezze coperte di corame rosso, in papiro in-4° foglio.
96. PORPHYRII sagogae (*sic*). EPIGRAMMI alcuni graeci. HEPHESTION de metris. CORINTHI de dialectis et altre cose, libro legato in corame lionato, in papiro in-4°.
97. THEOCRITO integro et riveduto da Pietro Candido con un edyllio di più. Hymni de Callimacho. Osservationi sopra le locutioni poetiche. PETOSIRIS epistolae ad Necepsum regem et altre cose, libro riveduto tutto da Pietro Candido, coperto di cartone, in papiro in-4°.
98. OPUSCOLI di Plutarco, scritti per mano de Lianoro Bononiense, in corame bianco, in papiro in-4° maggiore.
99. CLEOMEDIS Cyclica, legato alla greca in corame rosso levantino, in papiro in-4°.
100. ORATIONE de Dione Chrysostomo et d'Isocrate in carta per-

90) V. pp. 121 et 163; cf. Appendice I, n° 21.

91) V. p. 163.

92) *Vat.* 1387. 109 ff., rel. ant. xiv° siècle. Incomplet.

93) V. p. 147.

94) V. p. 170.

95) *Vat.* 1380. 59 ff., rel. ant.

96) V. p. 181, ligne 4. *Vat.* 1386.

97) V. pp. 151 et 171.

98) V. p. 170.

99) *Vat.* 1382. 61 ff., rel. ant. surchargée des armes de Paul V. xv° siècle.

[A la page 181, ligne 4, c'est une faute typographique qui a fait écrire 99 pour 96.]

100) *Vat.* 1383. 212 ff. Mêmes observations. F. 1, Διογένης ἡ Ἰσομικὸς ἐκ τοῦ Δίωνος τοῦ Χρυστ.; f. 21, τοῦ Πλάτωνος ἀλκυόν; f. 29 v°, Isocrate; f. 203 v°, ὑποθέσεις.

- gamena, legato alla greca in corame rosso levantino, in pergamena in-8°.
101. LIBRO de dialectis, tocco da Pietro Candido, legato alla greca in corame rosso, in papiro in-8°.
102. CHRYSOLORA et altre cose grammaticale, tocco da Pietro Candido, legato alla greca in corame rosso, in papiro in-8°.
103. GREGORII TAUMATURGI dialogus, in corame lionato, in papiro in-8°.
104. ESPOSITIONE d'incerto autore sopra l'Illiade d'Homero, lib° antichiss°, in papiro in-4°.
105. POLYAENI stratagemata, in papiro in-4°.
106. CORNUTO de Diis. PALAEPHATO, trattato sopra la comedia, libro rarissimo. DIONISIO de situ orbis, in tavole, scritto in papiro in-4°.
107. PHOCYLIDE. ORPHEO. HESIODO con li scholij in margine, legato in corame rosso, in papiro in-4° foglio.
108. GRAMMATICA di Constantino Lascari, riveduta di mano sua, in tavole coperte mezze di rosso, in papiro in-4°.
109. ORPHEO l'Argonautica. TRIPHIODORO, scritto di mano di Constantino Lascari, et altre cose, libro correttiss°, legato alla greca.
110. GRAMMATICA di Theodoro, et altre cose. PSELLI δόξαι Ζωροαστρίων. THEODORI PRODROMI ἐξήγησις in Posteriora Aristotelis. ARISTOPHANIS comoedia βάρπυχοι con scholij, in corame rosso, in papiro in-4°.
111. LIBANII Melelae, libro antico in corame bianco, papiro in-4°.
112. QUINTO SMYRNAEO, con li argomenti di Constantino Lascari, in tavole coperte mezze di corame rosso, in papiro in-4°.

101) V. p. 171.

102, 103, 104) V. p. 121, et pour 102, p. 171.

105) V. p. 151.

106) *Val.* 1385. 159 ff. (Pie IX). F. 1, Cornutus; f. 89, Palephatos. Περὶ κωμωδίας; f. 105, Denys. Sur la garde est un ancien n° 4. Très abondantes gloses latines d'humaniste, en marge et dans l'interligne; copie et annotation du xv^e siècle.

107) V. p. 150.

108) V. p. 152.

109) V. p. 153.

110) V. p. 147.

111) *Val.* 1392. 169 ff., rel. ant. xv^e siècle. Le premier opusculé est l'Ἀντιρρήτικὸς [sic] πρὸς τὸν Ἀρισταίδου Ὀδυσσεύα; il est accompagné d'une traduction latine marginale qui s'arrête au f. 5.

112) V. p. 154.

113. FRAGMENTI de Polybio, parte ligati in corame rosso levantino, et parte senza coperta, riveduti da me, in papiro in-4°.
114. AESCHYLO, con scholij dottissimi nelle margini, in cartone, in papiro in-4°.
115. FASCIO de quinterni di varij scrittori dove sono due donationi di Constantino. Proverbii dell' Arsenio et Epistole di mano sua, et altre cose, in papiro in-4°.
116. PARAPHRASIS εἰς τὴν σοφιστικὴν de innominato autore, in papiro in-4°, ligato con Constantino Lascari stampato.
117. INDEX et emendationes in Plutarchum di mano di Scipione Carteromacho. Eiusdem epistola latina ad A. Colotium de Cane rabido, in papiro in-4°.
118. QUINTERNO di Epigrammi Graeci antichi oltre li stampati dal Planude, inserto in un' Epigrammatario in-4° stampato, et tocco dal Lascari.
119. EPISTOLA Petosiris ad Necepsum regem. Selecta ex libris Theophrasti περὶ τῶν μεταβαλλόντων τὰς χροιάς. HIEROCLIS περὶ προνοίας καὶ εἰ[μαρμένης]. AGESIDAMI Pyrrhonorum lib. VI manuscripta Epitome, in papiro, col Iulio Polluce et Stephano stampati, corretti et tocchi dal Carteromacho, ligato alla greca in corame lionato.
120. PLETHONIS expositio εἰς τὰ μαθητὰ Ζωροάστρου, libro tocco dal Lascari, in corame rosso, in papiro in-4° foglio.
121. PORPHYRII εἰσαγωγή cum expositione manuscripta. SIMPLICIO in praedicamenta stampato et tocco dal Carteromacho, in papiro in foglio, ligato alla greca di versicolore.
122. XENOPHONTE l'Anabasi de Cyro, in corame bianco, scritto dal Filelfo, in papiro in foglio.
123. LIBRO dell' oratione d'Aristide, antichiss°, con commenti

113) V. p. 187.

114) Vat. 1360. 122 ff. (Pie IX). La transcription, les gloses interlin. à l'encre rouge et les scholies margin. à l'encre noire sont de la fin du xv^e siècle.

115) V. p. 163.

116) V. p. 121.

117) V. p. 180.

118) V. pp. 159 et 179.

119, 120) V. pp. 121 et 157. Sur l'ouvrage de Hiéroclès, cf. Fabricius-Harles, I, p. 800, X, p. 766.

121) V. p. 121. Je ne connais qu'une édition du commentaire *In Categorias* (Venise, Callergi, 1499), qui puisse être annotée par Cartéromachos.

122) V. p. 195.

123) V. pp. 171 et 184.

- nelle margini, scritto in pergamena in foglio et legato alla greca, coperto di corame lionato.
124. LIBRO dell' opere di Xenophonte antichiss°, con alcuni scholij nelle margini, scritto in pergameno et legato alla greca in corame nero.
125. LIBRO di Theodoro Metochita di cose d'Astronomia con sue figure, in pergameno in foglio et legato alla greca di corame bianco.
126. LIBRO di varie opere di Luciano, scritto in papiro in-4°, con scholij nelle margini et legato alla greca in corame rosso.
127. LIBRO di varie opere del med^{mo} Luciano, scritto in papiro in foglio, con scholij nelle margini, et tocco da Raffaele Rhegio, et legato in tavole, antichissimo.
128. EPISTOLE et Orationi de Synesio con scholij nelle margini, et una ORATIONE d'Aristide, in papiro in-4° et legato alla greca in corame lionato.
129. LIBRO dell' Oratione d'Aristide scritto in pergamena in foglio, et tocco dal Carteromacho, legato alla greca in corame lionato.
130. LIBRO di varij autori, et fra essi l'Etiopica di Heliodoro, Eustatio delle narrationi d'Ismene et d'Ismenia. PSELLO. ALCINOO de dogmi di Platone, et altre cose, libro antichiss°, in papiro in-4°, et legato alla greca in corame lionato.
131. LA CRONICA di Constantino Manasse con altri autori, scritto in papiro in-4°, legato alla greca di corame lionato.
132. THEOCRITO et HESIODO con scholij nelle margini, tocco dal Bembo, scritto in papiro in foglio et legato in velluto verde.
133. LIBRO di Sexto Empirico con emendationi nelle margini, et in un quinternetto, scritto in papiro in-4° foglio, et coperto di carta pecora.
134. LIBRO di varii autori d'Astronomia, di Geometria et di

124) V. pp. 184 et 190. « Corame rosso », dit Rainaldi.

125, 126) V. p. 185.

127) V. pp. 173 et 185.

128) V. pp. 184 et 228.

129) V. p. 180.

130) V. p. 151.

131) *Vat.* 1409. 281 ff. pap. (2 vol., Pie IX). Pour le texte de la *Théogonie* d'Hésiode contenu dans ce ms., cf. l'édition Götting et Flach, p. LXVII.

132) V. pp. 121 et 185.

133) V. p. 161.

134) V. p. 184.

- Mathematica con sue figure, scritto in papiro in-4°, coperto di carta pecora.
135. LIBRO de Dionysio Alexandrino de situ orbis, scritto in papiro in 4°, et coperto di corame lionato.
136. LIBRO d'alcune orationi di Demosthene scritto di mano di Chrysolora, con alcune sue epistole scritte à Coluccio Salutati et altri, in pergamena in-4° foglio et coperto di corame lionato.
137. LIBRO d'orationi d'Isocrate, et altre cose scritte di mano del med^{mo} Crysolora, in papiro in-4°.
138. LIBRO d'Epistole di Michele Apostolio scritte al Bessarione et altri, in papiro in-4°, coperto di carta pecora.
139. LIBRO della Grammatica d'Apollonio con l'Ecloghe di Phrynicho et altre cose, scritto in papiro in foglio et coperto di cartone.
140. LIBRO della Grammatica del Gaza tocco da huomo dotto, in-4°, ligato alla greca, coperto de lionato.
141. LIBRO della varia historia di Aeliano con Heraclide, scritto di mano di Camillo Perusco, in papiro in-4° foglio, coperto di carta pecora.
142. LIBRO di Hieronymo Aleandro di varie sue notationi, scritto di mano sua, in papiro in-4°.
143. LIBRO di varie cose del Bessarione et di Theodoro Gaza, con alcune epistole loro, scritto in papiro in foglio.
144. LIBRO de Dionysio Longino de granditate orationis, scritto in papiro in foglio.
145. LIBRO di varij trattati di Gemisto Plethone, con alcune epis-

135) V. p. 121.

136) V. p. 145.

137) V. pp. 121 et 144.

138) V. p. 148.

139) V. p. 150.

140) *Vat.* 1377. 205 ff. pap., rel. ant. estampée, à la rose d'Orsini. Deux mains : a) f. 1, Θεοδώρου γραμματικῆς εἰσαγωγῆς...; b) f. 161, περὶ διελκτῶν τῶν παρὰ τοῦ Κορίνθου παρεκκληθεισῶν; f. 188, Ἐκλογὴ ἀττικῶν ῥημάτων καὶ ὀνομάτων du sophiste Phrynichos. Les annotations marginales portent sur les deux parties du ms. qui est du xv^e siècle; elles sont du commencement du xvi^e siècle, la plupart en grec; au f. 153: « Gaza a nostro Musuro reprehenditur hoc in loco ».

141) V. p. 173.

142) V. pp. 121 et 172; cf. Appendice I, n° 107.

143) V. p. 146.

144) *Vat.* 1417. 23 ff. (Pie VI). Deux mains du xvi^e siècle. Quelques leçons en marge.

145) V. p. 163. — En un moment où Pinelli paraît s'être occupé beaucoup de Gémiste Pléthon, Orsini lui écrivait qu'il possédait le *περὶ νομοθεσίας*

- tole del Bessarione et Theodoro Gaza, scritto in papiro in-4° foglio.
146. LIBRO del Concilio Tridentino tradolto in Greco et riveduto da me, in foglio in papiro.
147. LIBRO del med^{mo} Concilio riveduto, scritto in papiro in-4° et coperto di carta pecora.
148. LIBRO di varie emendationi del Musuro sopra l'Epigrammi greci, et alcuni Epigrammi di più, in papiro in-4°.
149. LIBRO di Colutho Thebano de raptu Helenae, scritto di mano di Constantino Lascari, in papiro, in-4° foglio.
150. LIBRETTO di varie cose greche et latine con l'indice de libri della libreria de Medici, scritto di mano di Gio. Lascari, in papiro in-8°.
151. LIBRO di 4 overo 5 quinternetti lunghi, di varie cose greche et latine scritte di mano del med^{mo} Gio. Lascari, in papiro.
152. ORATIONE di Gio. Lascari scritta di mano sua et recitata in Firenze in laude delle lettere greche, in papiro in-4° foglio, con altre cose sue et varij Epigrammi di Mattheo Greco.
153. LIBRO di molti trattati di Christophoro Contoleonte, scritto in molti quinterni di mano sua, in papiro in-4°.
154. LIBRO de varij Epigrammi et alcune epistole di Mattheo Greco, scritto di mano sua, in papiro in-4° foglio.
155. LEXICON graecolatino in folio largo, scritto di mano di Pietro Ciaccone, in papiro.
156. LIBRETTO di varie cose del Blemmida, di Gemisto Plethone et altri, in papiro in-8°, coperto di carta pecora.
157. LIBRO di Gemisto Plethone contra Georgio scholario delle

avec diverses choses adressées à Bessarion, dans un volume qu'il avait fait transcrire (sans doute M. G. 145); ce traité avait été copié sur un ms. du Vatican, où il portait le titre de *περὶ νόμων* (Lettre du 24 nov. 1589). Orsini donne d'autres détails sur les œuvres de Pléthon qu'il a réunies dans sa bibliothèque, dans des lettres du 5 et du 12 janvier 1590, du 21 janvier 1593, etc. (*Ambros. D.* 422).

146) V. p. 160.

147) V. p. 121; cf. Appendice I, n° 104.

148) V. pp. 151 et 163.

149) V. p. 153.

150) V. p. 155.

151. 152) V. pp. 156 et 160.

153) V. p. 161.

154) V. p. 160.

155) V. pp. 121 et 261; cf. Appendice I, n° 106.

156) V. p. 266.

157) *Val.* 1397. 304 ff., rel. ant., tranches dorées et gaufrées. Ce tout petit

- differentie d'Aristotele et Platone, con un Dialogo del Planude intitolato Neophron, scritto in papiro in-8° et ligato alla greca in corame lionato.
158. LIBRO delle cose amatorie di Longo, Achille Statio et Eumathio, scritto in papiro di mano di Gio. Honorio, in foglio et coperto di carta pecora.
159. LIBRO di Plutarcho d'avvertimenti politici, scritto in papiro in-4°, et tocco di mano di Gio. Lascari.
160. LIBRO di Dionysio Alicarnasseo delle cose di Thucydide, con una esposizione di Psello sopra li oracoli di Zoroastro, in papiro in-4°.
161. INDICE della Bibliotheca del Car^{le} Ridolfi, scritto in parte da messer Matthia de Bari (*sic*), in foglio longo, coperto di carta pecora.
162. UN SALTERIO in carta bambacina, ligato alla greca, coperto di corame lionato.

NOTA DI LIBRI GRECI STAMPATI CHE SONO TOCCHI DI MANO
D'HUOMINI DOTTI *

1. HOMERO Greco stampato, in foglio, con notationi greche nelle margini, di mano di Gio. Lascari, ligato alla greca in corame lionato.

volume, peut-être du début du xvi^e siècle, porte un sommaire ancien sur la garde : *Gemisti Plethonis de differentia dogmatum Platonis et Aristotelis* [f. 1]; *Maximi Planudae dialogus Neophron de grammatica* [f. 122].

158) V. p. 164.

159) V. pp. 121 et 157; cf. Appendice I, n° 105.

160) V. p. 163.

161) V. pp. 121 et 161.

162) V. p. 173.

* *Vat.* 7205, f. 15. — Mon travail d'identification ne comprenait pas les imprimés annotés qui furent légués par Orsini à la Vaticane et qui sont aujourd'hui dispersés dans les diverses séries de cette bibliothèque, quelques-uns même égarés. J'ai cependant essayé de retrouver les plus importants, et la plupart sont décrits brièvement au cours du livre. Dans le but de donner un tableau précis de cette belle collection de livres rares, et surtout de faciliter les recherches de mes successeurs, j'ai pris note de l'édition des autres volumes, indiquée dans le récolement d'entrée de Rainaldi (v. ci-dessus, p. 120). J'ai vérifié dans beaucoup de cas l'existence des éditions citées par Orsini, au moyen des tables bibliographiques de Maittaire, Panzer ou Renouard; mais j'accepte seulement la responsabilité des renseignements que j'ai pu contrôler sur les volumes. Ceux qui sont tirés du récolement sont suivis de la lettre R.

1) V. p. 158.

2. DIOSCORIDE con Arato et Nicandro, in foglio, tocco di mano di Gio. Lascari, coperto di corame lionato.
3. THEODORO GAZA, cioè la Grammatica sua, tocco di mano di Gio. Lascari, in foglio, coperto in tavole.
4. LIBRO d'Epigrammi Greci, tutto notato di mano di Gio. Lascari, stampato, in-4°, coperto di carta pecora.
5. UN'ALTRO LIBRO simile, tocco dal med^{mo} nelle margini, legato alla greca in corame rosso.
6. UN'ALTRO simile tocco dal med^{mo}, legato alla greca in corame rosso.
7. SUIDA, in foglio, tocco di mano di Gio. Lascari, legato in tavole, coperto di corame.
8. THEOCRITO, in-8°, tocco di mano di Georgio Balsamone, legato in tavole, coperto di carta pecora.
9. UN'ALTRO THEOCRITO simile, tocco di mano di huomo dotto, coperto di corame lionato.
10. ARISTOTELE tutte l'opere, di stampa d'Aldo, con emendationi nelle margini, tocche da Scipione Carteromacho et ligate in corame rosso, in 4 tomi.
11. THEOPHRASTO di stampa d'Aldo, emendato et tocco tutto di mano del Carteromacho, legato in corame rosso.
12. THEOCRITO, THEOGNIDE, HESIODO et altri, d'Aldo, libro tutto tocco dal Carteromacho, legato in corame rosso.
13. SUIDA tocco dal Carteromacho, legato alla greca in corame lionato, di foglio grande.
14. LEXICO grecolatino, riveduto dal Carteromacho, legato alla greca in corame lionato, di stampa vecchia.

2) Aldine de 1499, in-fol. Exemplaire incomplet du début. *R.* Aurait porté, suivant les indications manuscrites ajoutées sur l'Inventaire, la cote 8839. Je rappelle que ces cotes annulées, que les bibliothécaires de la Vaticane peuvent trouver au besoin sur le ms. 7205, ne rendraient au public aucun service : elles ont été supprimées ici pour ne point surcharger de chiffres inutiles ; on ne les trouvera donc qu'à titre d'exceptions.

3) V. p. 159, note 2. L'ancienne cote de ce volume dans la Vaticane était 11806 ; j'ignore celle qu'il porte aujourd'hui. L'ancien 11805, que j'ai vu, est un exemplaire de la même édition aldine de 1495, et porte la signature *Ioannis Gaddi* (v. p. 217).

4, 5, 6) V. p. 158.

7) V. p. 159.

8) V. p. 162.

9) Même édition. *R.*

10) Aristotele l'opere, ma imperfetto, d'Aldo, 1495..., ligate in 4 tomi et uno indiviso. *R.*

11, 13, 14) V. p. 181.

12) Manquait en 1602. *R.*

15. LEXICO latinogreco riveduto da Pietro Candido, in-4°, senza coperta, di stampa vecchia.
16. PLUTARCHO li Opuscoli, colla tavola di Gio. Honorio, emendato dal Carteromacho, legato alla greca in corame verde, d'Aldo.
17. PLUTARCHO in due volume, emendato da Gio. Lascari, legato alla greca in corame lionato, d'Aldo.
18. PLUTARCHO emendato in margine, coperto di carta pecora, d'Aldo.
19. PLUTARCHO le Vite, emendate da Leonico Thomaeo, coperto di cartone, d'Aldo.
20. LUCIANO emendato dal Carteromacho, coperto di corame lionato, di stampa vecchia.
21. LUCIANO emendato dal Leonico, legato alla greca di corame lionato, di stampa vecchia.
22. LUCIANO di Aldo, emendato dal Carteromacho, legato alla greca in corame rosso.
23. THUCYDIDE col commento, di Fiorenza, con varie emendationi, coperto di corame rosso.
24. HERODOTO emendato dal Carteromacho, legato alla greca in corame giallo, d'Aldo.
25. THUCYDIDE con scholij, emendato dal Carteromacho, et XENOPHONTE delle cose de Greci, legato alla greca in corame rosso, d'Aldo.
26. XENOPHONTE, con varie emendationi mie, di stampa d'Aldo.
27. XENOPHONTE, con varie emendationi, in cartone, d'Aldo.
28. XENOPHONTE, con varie emendationi del Sirleto, in corame nero, d'Aldo.
29. EURIPIDE le quattro tragedie, con scholij et emendationi del Carteromacho, coperto di corame giallo, in-4°.

15) V. p. 171.

16) V. p. 165.

17) V. p. 159.

18) V. pp. 172 et 188.

19) Tocche in alcuni pochi luoghi. R. V. p. 271.

20) Inc. 864 a. V. p. 172, note 2.

21) Inc. 864. V. p. 172.

22) V. p. 181.

23) Florence. Giunta, 1526, in-fol.

24) V. p. 181.

25) Aldines de 1502. R.

26) Manquait en 1602. R.

27) Aldine de 1525, comme 28. R. C'est probablement A. 44 in-fol.

28) V. p. 177.

29) V. pp. 176 et 181.

30. EURIPIDE, la parte seconda del Carteromacho, legato alla greca in corame rosso, d'Aldo.
31. SOPHOCLE, con scholij del Carteromacho, legato alla greca in corame lionato, d'Aldo.
32. DIOSCORIDE con Nicandro, tutto pieno di scholij et emendationi del Carteromacho, legato alla greca in corame giallo, d'Aldo.
33. ARISTOPHANE col commento, tocco dal Carteromacho, legato alla greca in corame rosso, d'Aldo.
34. ARISTOPHANE simile, tocco dal med^{mo}, legato alla greca in corame rosso, d'Aldo.
35. HERODIANO, tocco dal Carteromacho, coperto di corame nero, d'Aldo.
36. RHETORI GRECI, tocco dal Carteromacho, coperto di corame nero, d'Aldo.
37. COMMENTO sopra li Rhetori, tocco dal Carteromacho, coperto di corame nero, d'Aldo.
38. AESOPO con li altri, tocco dal Carteromacho, coperto di corame nero, d'Aldo.
39. EPISTOLARIO GRECO, tocco dal Carteromacho, legato alla greca in corame lionato, d'Aldo, in-4^o.
40. GREGORIO NAZANZENO, et altre cose, tocco dal Carteromacho, legato alla greca in corame versicolore, d'Aldo.
41. PORPHYRIO, tocco dal Carteromacho, legato alla greca in corame versicolore, d'Aldo.
42. PINDARO manuscritto, et Proverbii di Tarreo, di stampa vecchia, tocchi da J. Aegidio Card., legato alla greca, coperto di corame rosso.

30, 31) V. p. 181.

32) Manquait en 1602. R. Un exemplaire de la même édition, que j'ai vu encore avec le n° 8839, porterait des scholies de Cartéromachos; cf. I. G. 2, autre exemplaire.

33, 34) Aldine de 1498.

35) Manquait en 1602. R.

36, 37) Ce sont apparemment les deux volumes des *Rhetores graeci* d'Alde, parus en novembre 1508 et juin 1509.

38) V. p. 181.

39) V. p. 181. C'est le recueil de 1499.

40) V. p. 181. Ce volume devait, d'après les indications de Rainaldi, contenir plusieurs ouvrages in-4, reliés ensemble; d'abord les poésies de saint Grégoire (Alde, 1504), puis le recueil précédent.

41) Manquait en 1602. R.

42) V. p. 172. L'imprimé est de Florence, 1497. R.

43. PHILOSTRATO et HERODIANO, tutto scholiato et emendato dal Carteromacho, legato alla greca in corame rosso, d'Aldo.
44. EPIGRAMMATARIO GRECO, che fù del Colotio, in-4°, legato alla greca in corame lionato.
45. EPIGRAMMATARIO GRECO, che fù di Andrea Alerienne, scholiato, in-4°, coperto di corame rosso.
46. PHILOSTRATO grecolatino d'Aldo, scholiato et riveduto da F. Zanobio Acciarolo.
47. CLEMENTE ALEXANDRINO di Fiorenza, con li scholij in margine, di mano di Gio. Honorio, legato alla greca in corame rosso.
48. ESPOSITIONE sopra la Rhetorica d'Aristotele, in foglio, con emendationi in margine di Gio. Honorio.
49. ARISTOTELE le cose morale, tocco dal Carteromacho, legato alla greca in corame lionato, d'Aldo.
50. EPIGRAMMATARIO, in carta pergamena, tocco dal Carteromacho, legato alla greca in corame versicolore, d'Aldo, in-8°.
51. Q. SMYRNEO, con li altri, tocco dal Carteromacho, legato alla greca in corame rosso, in-8°, d'Aldo.
52. THEODORO GAZA, tocco dal Carteromacho, in corame nero, d'Aldo, in foglio.
53. EUSEBIO de praeparatione, tutto corretto, legato alla greca in corame verde, in foglio.
54. THEOCRITO, senza commento, tutto corretto da me, in-8°.
55. THEOCRITO, tutto corretto et scholiato, di stampa vecchia, in foglio.

43) V. pp. 176 et 181.

44) V. p. 158.

45) V. pp. 158 et 229.

46) V. p. 175. Cet exemplaire du Philostrate de 1504, annoté par Acciajuoli, emprunte un intérêt de plus à la dedicace imprimée d'Alde Manuce au futur bibliothécaire de Léon X.

47, 48) V. p. 175.

49) Dans le catalogue de vente cité, p. 136, note 3, il y a sous le n° 126 des in-fol. un exemplaire de cette édition, qui est la belle Aldine de 1498, avec cette indication : *Collatus cum vetere ms., passim emendatus et in margine notatus manu F. Ursini*. La signature d'Orsini, qui se trouve sur la plupart des volumes possédés par lui, a pu fort bien tromper le rédacteur de cet inventaire, et lui faire attribuer à Orsini les notes de Cartéromachos. Il est plus vraisemblable encore, d'après la description, que c'est l. G. 70, exemplaire corrigé par Ercolani.

50-52) V. p. 181 (50 est un exemplaire sur parchemin). Pour 52, cf. l. G. 3.

53) Rob. Estienne, 1544. R.

54) A joindre à la liste de la p. 188.

55) Con alcuni opuscoli manoscritti. R. V. pp. 176, 179, 181. Un exemplaire de cette précieuse édition princeps est porté aux fiches du catalogue

56. THEOCRITO, tutto corretto da huomo dotto, in-8°.
57. HOMERO in dui volumi, corretto da Ludovico da Fano, coperte di corame nero, in-8°, d'Aldo.
58. HOMERO grande, con annotationi dell' Erythreo, in cartone, di stampa vecchia, in foglio.
59. HOMERO l'Iliade, emendata da me, legato alla greca in corame rosso, d'Aldo, in-8°.
60. SOPHOCLE, emendato da me, con scholij, legato alla greca in corame rosso, in-8°, d'Aldo.
61. EPIGRAMMATARIO, con scholij de Ant. Codro Urceo, legato alla greca in corame berettino, in-8°, d'Aldo.
62. EPIGRAMMATARIO, emendato da Leonico, legato alla greca in corame rosso, d'Aldo, in-8°.
63. EPIGRAMMATARIO, con varie emendationi mie, legato in corame versicolore, d'Aldo, in-8°.
64. EPIGRAMMATARIO di Benedetto Aegio, legato alla greca in corame rosso, d'Aldo, in-8°.
65. EPIGRAMMATARIO d'Aldo, con un quinterno d'Epigrammi non impressi, in-8°.
66. RHETORICA d'Hermogene et Aristotele, con emendationi et scholij, in cartone, in foglio.
67. DEMOSTHENE, con emendationi mie et scholij, legato alla greca in corame lionato, d'Aldo.
68. ORATORI GRECI, con emendationi mie et scholij, legato alla greca in corame nero.

de la Vaticane (*Arm. 361, Inc. 833*) avec la note *manca* : il est probable qu'il s'agit du même volume, qui aura été retiré des incunables et classé dans le fonds des manuscrits grecs.

57) V. p. 177.

58) V. p. 176.

59) A joindre à la liste de la p. 188. L'*Homère* d'Orsini (Aldine de 1517 en deux volumes) est aujourd'hui coté A. 40 et A. 40 a in-8°. L'*Iliade* renferme beaucoup de notes à l'encre rouge et au crayon, qui ont pâli; celles de l'*Odyssée* sont plus lisibles et surchargent les marges; beaucoup de mots sont traduits en latin dans l'interligne.

60) V. p. 188.

61) V. p. 175.

62) V. p. 172.

63) V. p. 188.

64) V. p. 175.

65) Aldine de 1503, comme tous les précédents volumes.

67) V. p. 188.

68) Aldine de 1513, in-fol. R.

69. ETYMOLOGICO, tocco da huomo dotto, in foglio grande et coperto di corame lionato.
70. ETHICA d'Aristotele et Politica, emendata da Pier Mattheo Herculano, ligato in corame nero, d'Aldo, in foglio.
71. PLATONE di Basilea, emendato, coperto di cartone, in foglio.
72. PROCLIO sopra Platone, emendato, coperto di cartone, in foglio.
73. OPPIANO τὰ ἀλυστικά, con scholij et emendationi mie, in-4°.
74. AESCHYLO d'Aldo, in-8°, con scholij et emendationi mie.
75. HOMERO, con scholij et emendationi mie, in-8°, in dui volumi.
76. EURIPIDE, parte seconda, con emendationi mie, ligato alla greca in corame nero, d'Aldo.
77. EURIPIDE d'Aldo, con mie emendationi, in-8°, ligato alla greca di corame versicolore.
78. APOLLONIO RHODIO, tocco da huomo dotto, ligato alla greca, in corame lionato, in-4° foglio.
79. APOLLONIO d'Aldo, con mie emendationi, ligato in corame lionato.
80. PINDARO, emendato da me, ligato in corame rosso, in-4°.
81. APOLLONIO, con scholij et emendationi, coperto di corame lionato, in-4°.
82. ARISTOPHANE, con emendationi mie, coperto di corame rosso, in-8°.
83. Q. SMYRNEO, emendato da me, ligato alla greca in corame turchino, d'Aldo.
84. PLATONE d'Aldo, emendato da me, ligato alla greca in corame rosso, in foglio.
85. THEOGNIDE, emendato da me, ligato in cartone, in-8°.

69) « Stampato di Z. K. » dit Rainaldi; c'est donc le grand *Etymologicon* imprimé à Venise, en 1499, par Zacharias Callergi.

70) V. p. 176 et I. G. 49. Rainaldi dit à propos d'Ercolani : « Il cui nome è nel principio ».

71) C'est l'importante édition *Io. Grynaeo et Io. Oporino curantibus*, Bâle 1534.

72) Manquait en 1602. R.

73-77) V. p. 188. L'Oppien serait, selon Rainaldi, une édition de Paris; c'est sans doute celle de Turnèbe, 1555.

78) V. p. 181.

79) Aldine de 1521. R.

80) V. p. 188.

81) Manquait en 1602. R.

82) Florence, Giunta, 1515. R.

83, 84) V. p. 188.

85) Edition de Bâle.

86. STRABONE, emendato da me, coperto di carta pecora, in foglio.
87. ATHENAEO, in foglio, di Basilea, con emendationi mie, legato in carta pecora.
88. ATHENAEO d'Aldo, in foglio, legato alla greca, tocco da me, in corame rosso.
89. PAUSANIA d'Aldo, legato alla greca in corame rosso et tocco da me, in foglio.
90. DIODORO SICULO di Parigi, legato in corame rosso et tocco da me, in foglio.
91. DIONYSIO ALICARNASSEO di Parigi, con mie emendationi, legato in corame rosso, in foglio.
92. DIONE di Parigi, tocco da me, in corame rosso, in foglio.
93. APPIANO ALEXANDRINO di Parigi, in-8°, con alcuni altri autori, con emendationi mie.
94. APPIANO ALEXANDRINO di Parigi, tocco da me, in corame rosso, in foglio.
95. POETICA d'Aristotele d'Aldo, in-8°, libro tocco da me, coperto di carta pergamena.
96. DIONYSIO de situ orbis, in carta pecora, col commento, tocco da me, in-4°.
97. LYCOPHRONE col commento, in foglio, tocco da me, coperto di carta pecora.
98. ARISTOPHANE col commento, tocco da me, in-4°, legato di corame verde.
99. POLYBIO di Basilea, emendato da me, et coperto di cartone, in foglio.

86) Aldine de 1516.

87) Bale, 1533.

88) Alde, 1514.

89) Aldine de 1516.

90) V. p. 188.

91) Rob. Estienne, 1547.

92) Dion Cassius, Rob. Estienne, 1548.

93) Manquait en 1602. *R.* C'était évidemment la collection d'Henri Estienne, 1557.

94) L'Appien de Paris in-fol. est celui de Charles Estienne, 1551.

95) Aldine de 1536.

96) Paris [R. Estienne], 1547. *R.*

97) Bale, 1546.

98) Florence [Giunta], 1525. *R.*

99) Bale, 1530.

100. STRABONE d'Aldo, tocco da Benedetto Aegio, coperto di cartone, in foglio.
101. GRAMMATICA del Gaza, in dui volumi, tutta riveduta et ampliata dal Lascari, in-8°.

NOTA DE LIBRI LATINI SCRITTI A PENNA *

1. TERENTIO di lettere maiuscole, con scholij in lettera longobarda, fù del Bembo, ligato in cedro, coperto di sagrino, con serrami d'argento, in pergamena, in-4°.
2. VIRGILIO di maiuscole fragmentato, che fù del Pontano et poi del Bembo, in pergamena, con miniature diligente, ligato nel med^{mo} modo, et posto in un cassetino di cedro, intersiato col Terentio, in-4°.
3. FRAGMENTO di Virgilio in foglio grande, di lettere maiuscole antichissime, ligato in cipresso, coperto di corame verde, in pergamena.
4. VIRGILIO con Servio, antichissimo, che fù del Filelpho, in pergamena coperto di corame rosso, in foglio.
5. PORPHYRIONE sopra Horatio, più integro delli stampati et più copioso et emendato, in pergamena, antichissimo di mille anni come il Terentio Vaticano, in foglio, di corame rosso.
6. MARTIALE, antichiss^o di 800 o 900 anni, della forma che è il Cesare della Vaticana, in pergamena, ligato alla greca, in-4° foglio.
7. LUSI di Virgilio, di scrittura di mill' anni, et fù del Bembo, coperto di corame rosso, in pergamena, in foglio longo.

100) V. p. 176. Aldine de 1516. R.

101) V. p. 159. Florence [Giunta], 1515. R. — A ces imprimés grecs d'Orsini, dont la liste (on l'a vu, p. 136) est loin d'être complète, j'en ajouterai un ici, à cause du donateur. Plantin écrit à Orsini, le 18 juin 1569 : « Le Xénophon de Henry Estienne vendons nous ici 6 fl., qui sont trois escus, et ainsi l'ai je escrit au s^r Georgio Ferrari [le libraire de Rome], du compte de qui je l'ay osté, et prie à V. S. l'avoir pour agréable en mon nom ». (*Corresp. de Plantin*, p.p. M. Rooses, t. II, p. 56.)

* Vat. 7205, f. 25.

1) V. p. 237.

2) Vat. 3225. V. p. 225.

3) Vat. 3256. V. p. 86.

4) V. p. 195.

5) V. p. 226.

6) V. pp. 231 et 276.

7) V. pp. 239 et 276.

8. VALERIO FLACCO, di scrittura di mill' anni, libro conservatiss°, in pergamena, legato di corame torchino, in cipresso, in-4°.
9. HORATIO con Acrone, più antico di quello della Vaticana, che fù del Colotio, legato in corame lionato, in foglio.
10. SOLINO in lettera longobarda, legato in cipresso, coperto di corame rosso, in-8°.
11. SOLINO et SEX. AURELIO VICTORE, di 700 overo 800 anni, legato in cipresso et coperto di corame torchino, in-4°.
12. SIDONIO APOLLINARE, di 600 anni, integro, legato in cipresso et coperto di torchino, in-4°.
13. EPITOME di Livio, in pergamena, scritto di mano del Perotto. Iulio Grammatico delle cose di Sylla et Mario. Epistole di Cesare. Epistola latina del Bessarione a Francesco Foscari duce di Venetia, tutto scritto di mano del Perotto, legato in cipresso et coperto di corame rosso, in-8° grande.
14. CLAUDIANO, antichiss°, legato in cipresso coperto di corame torchino.
15. FRAGMENTO di A. Gellio et Valerio Maximo, antichiss°, in pergamena, legato in corame rosso.
16. PERSIO et CATULLO, legato in corame rosso, in pergamena.
17. TERENTIO con figure, et PERSIO di 700 overo 800 anni, integro et in alcuni luoghi di maiuscole, in pergamena, legato in cipresso et coperto di corame rosso.
18. COMMENTARII di Cesare, integriss°, d'antichità di più di 600 anni, libro più corretto che tutti l'altri, legato in cipresso coperto di corame rosso, in pergamena.

8) V. p. 276.

9) V. p. 250.

10) V. p. 275.

11) V. p. 277.

12) V. pp. 264 et 277.

13) V. p. 196.

14) *Vat.* 3289. 110 ff. parch. (Pie IX). XII^e-XIII^e siècle. Timbre de la Bibl. Nationale.

15) *Vat.* 3307. 89 ff. (Pie IX). XII^e siècle, palimpseste. Le ms. contient une préface publiée dans l'appendice aux publications de Mai (Rome, 1871) et par Martin Hertz, éd. citée d'Aulu-Gelle, qui décrit le ms., pp. LII-LIV.

16) *Vat.* 3291. 64 ff. écrits, rel. ant. aux armes d'Orsini. XV^e siècle. F. 1, Perse (quelques scholies); f. 13, *Carminis incompti lus.* *Lecturae procaces* [*Priapea*]; f. 24, Catulle (quelques leçons); f. 62, Tibulle. Il n'y a que les deux premières élégies de Tibulle; la transcription, qui devait avoir lieu sur des ff. de parchemin soigneusement grattés, n'a pas été achevée. Fragments de Lucrèce (f. de garde) et d'Apulée (f. 12).

17) V. p. 275.

18) V. pp. 226 et 265.

19. SALLUSTIO integriss°, di mille anni, legato in cipresso coperto di corame rosso ; in principio del libro vi è Rescriptum scholastici contra Epistolas exortatorias Senecae.
20. SALLUSTIO di lettera longobarda, legato in cipresso coperto di corame rosso.
21. SALLUSTIO antichiss° di 600 anni, in cipresso et coperto di corame rosso.
22. SALLUSTIO antichiss°, coperto di corame rosso, in cipresso.
23. PHILIPPICHE di Cicerone, di lettera longobarda. Sogno di Scipione et P. VITTORE epitomato, in cipresso coperto di corame rosso.
24. PHILIPPICHE di Cicerone, antichissime, di più di 500 anni, coperto di corame lionato.
25. PAULO OROSIO, EUTROPIO et PAULO DIACONO, d'antichità di 600 anni, de gestis Longobardorum, et vita Caroli Magni, in cipresso et coperto di corame verde.
26. PRISCIANO antichiss°, in lettera longobarda, con scholij nelle margini, di più di 800 anni, in cipresso coperto di corame rosso.
27. SERVIO sopra la Bucolica, Georgica et il primo dell' Aeneide, in lettera longobarda, più copioso et più emendato dell'altri, libro antichiss°, in cipresso et coperto di corame rosso.
28. LIVIO la prima Decade, di lettera di 600 anni, ben conservato, coperto di corame rosso, in cipresso.
29. CICERONE de inventione, di 700 anni, antico, legato in cipresso et coperto di corame rosso.
30. PAULO OROSIO, di lettera longobarda historiato, antichiss°, coperto di corame lionato, in foglio.
31. IUVENALE, in lettera longobarda, coperto di corame lionato.

19) V. p. 276.

20) V. p. 275.

21, 22) V. p. 277.

23) V. p. 275.

24) *Vat.* 3228. 117 ff. parch. (Pie IX). XII^e siècle. Au f. de garde, au-dessous de la mention habituelle due à Orsini, je déchiffre le nom d'un Romain effacé avec grand soin : *Prosper de Casarellis*.

25, 26) V. p. 274.

27) V. pp. 195 et 274.

28) V. pp. 242 et 277.

29) *Vat.* 3234. 32 ff. parch. (Pie IX). Plusieurs mains du XII^e siècle. Incomplet. Anciens ex-libris à peu près effacés au f. 1, et la cote n° 16.

30, 31) V. pp. 217 et 274.

32. FASTI di Ovidio, in lettera longobarda, in cipresso coperto di corame rosso.
33. LUCANO, antichiss° di più di 600 anni, legato in cipresso coperto di corame rosso.
34. DONATO la grammatica, d'antichità di 700 anni, in cipresso coperto di corame rosso.
35. BOETIO de Consolatione, d'antichità di mille anni, in cipresso coperto di corame rosso.
36. VIRGILIO in lettera longobarda, in cipresso et coperto di corame rosso.
37. EPIGRAMMI latini, antichi et moderni, raccolti dal Colotio. Nel med^{mo} libro sono varie cose di geographia, geometria, et astrologia, et mecaniche, tocco dal Colotio, in cipresso et coperto di corame rosso.
38. HORATIO antichiss°, che fù del Statio, in cipresso et coperto di corame rosso.
39. HORATIO antichiss°, coperto di cartone.
40. HORATIO antichiss°, coperto di corame lionato.
41. HORATIO le Ode, antichiss°, coperto di corame bianco.
42. CICERONE de officiis antico, in cipresso et coperto di corame rosso.
43. CICERONE de inventione et la Rhetorica ad Herennium, coperto di corame rosso, in cipresso.

32) V. p. 274.

33) *Vat.* 3284. 113 ff. parch., rel. ant. aux armes d'Orsini. Ce beau ms. contient des gloses et des scholies contemporaines et beaucoup d'autres, qui sont pour la plupart du xv^e siècle. Rainaldi s'étonne de ce qu'il lit dans l'Inventaire : « L'indice del s^{re} Fulvio dice questo esser libro antichiss° più di 600 anni, ma questo che m'è consignato è scritto nel 1207, come è notato nel fine del libro ». Cette note est dans la marge : *Fuit scriptum in 1207*.

34) V. p. 277.

35) V. p. 276.

36) V. pp. 240, 264 et 274.

37) V. p. 255.

38) V. p. 264.

39) *Vat.* 3259. 111 ff. parch. (Pie IX). xiii^e-xiv^e s. F. 1, Horace; f. 102 v^o, Perse. Scholies et gloses. Le dernier f. moderne. En haut du f. 1, est le n^o 259 et l'ex-libris d'un évêque. Sur le f. de garde, cette note du propriétaire qui a précédé Orsini : *Ioannis Canniti de Firmo et amicorum suorum optimorum Romae existentis in aedibus D. D. Capranicensis die x mensis martij M.D.LXIIJ*.

40) *Vat.* 3260. 117 ff. parch. (Pie IX). xiv^e siècle. Timbre de la Bibliothèque Nationale. F. 1, Horace; f. 109, traités de médecine, recettes, etc. Au f. 117, on lit parmi plusieurs noms effacés : *Ego Filippus de Valle* (?).

41) *Vat.* 3261. 66 ff. parch. (Pie VI, Pie IX). xiv^e siècle.

42) V. p. 266.

43) *Vat.* 3235. 74 ff. parch. (Pie IX). Plusieurs mains du xiii^e-xiv^e siècle.

44. OVIDIO la Metamorphose, in corame rosso, in cipresso.
45. TERENTIO antichiss°, coperto di tavole.
46. VIRGILIO la Buccolicha et Georgica, con scholij, antichiss°, et alcune cose d'Ovidio, coperto di corame lionato.
47. A. GELLIO antichiss°, di più di 700 anni, correttissimo, coperte di corame lionato.
48. OVIDIO la Metamorphose, coperto di corame rosso.
49. VITA de Ioanne Mellino Card., scritta dal Platina, in pergameno ; l'originale stesso del Platina, coperto di corame lionato.
50. PROPERTIO, di mano d'huomo dotto, coperto di corame lionato.
51. CATULLO, TIBULLO et PROPERTIO, et CORNELIO SEVERO l'Aetna, di mano d'huomo dotto, coperto di corame lionato.
52. STATIO la Thebaide, antico, coperto di corame nero.

Renvois aux marges par un lecteur du xv^e siècle. Sur la garde la cote ancienne : N° 96.

44) V. p. 122.

45) *Vat.* 3306. 74 ff. parch. (Pie IX). xiv^e siècle. Scholies. 1.e f. de garde est un acte notarié de 1384.

46) *Vat.* 3254. 94 ff. parch. (Pie IX). Trois mss. du xiii^e s., tous incomplets : a) f. 1, *Bucoliques* ; f. 13, *Georgiques* ; b) f. 47, *Héroïdes* ; c) f. 87, le livre I des *Pontiques* (sur 2 colonnes).

47) V. p. 224.

48) *Vat.* 3266. 134 ff. parch. (Pie IX). Deux mains du xv^e siècle. Scholies et gloses de divers lecteurs. Ce volume, le 50 et le 51 sont d'un petit format portatif, apprécié sans doute des amateurs de poésie latine qui les ont tant lus et annotés.

49) V. p. 198.

50) V. p. 202.

51) *Vat.* 3272. 195 ff. parch. (Pie IX). xv^e siècle. Lettres ornées. Sur la garde, une courte vie de Propertius. F. 1, *Propertii Umbri Nautae poetae clarissimi elegya foeliciter incipit*. (Quelques scholies aux premières pages ; à la fin des ff. blancs) ; f. 90 v°, *Aemilii de Bucchabeilis epygramma* :

*Quam iuvenis quam pauper erat, tamen ecce
Vivit et aeterno carmine nomen habet ;*

. 91, Tibulle ; f. 137 v°, Catulle ; f. 187, *Cornelii Severi Haetna* (sic). Au bas de la première page est un écusson : D'azur à six étoiles, posées 3, 2, 1, d'argent. Sur le casque du cimier est un oiseau noir ayant au bec une couronne verte. Aux côtés de l'écusson, les lettres M-A à l'encre d'or. Je ne parviens pas à identifier ces armoiries ; mais l'épigramme nous donne, à ce qu'il semble, le nom du copiste, qu'on peut transcrire par celui d'un Emilio Boccabelli. Si le copiste est le même personnage que le propriétaire, c'est un émile de ce jeune Pallini, qui a transcrit Propertius dans le 3274 <M. L. 50> et que j'ai étudié dans la *Recherche sur un compagnon de Pomponius Laetus* (v. p. 202, note 1).

52) *Vat.* 3278. 101 ff. parch. (Pie IX). xiii^e siècle. Gloses et scholies de deux mains, dont l'une est contemporaine. A la fin sont 84 vers rimant quatre à quatre, sorte de complainte d'Œdipe : *Diri patris infausta pignora...* Elle a été publiée par Ed. du Méril, *Poésies popul. lat. inéd. du moyen âge*, p. 310, d'après un ms. de Berlin.

53. STATIO l'Achilleide, in lettera longobarda, coperto di carta pecora.
54. SEVERO Scholastico sopra Martiano Capella, libro antichissimo.
55. PLUTARCO de familiaritate philosopho ineunda cum principe, tradotto dal Gaza, con l'epistola d'esso Gaza al vescovo Andrea Aleriense, libretto originale, coperto di seta lionata, in-4°.
56. IUVENALE antichiss°, coperto di cartone.
57. FRAGMENTO delle controversie di Seneca, antichiss° et correttiss°.
58. PERSIO, et alcune opere d'Ovidio, libro antichiss°, coperto di cartone.
59. POESIE del Sannazario, di mano sua, legato in corame rosso.
60. POESIE del Colotio, in dui volumi, uno in-4° et l'altro in foglio, di mano sua.
61. POESIE del Thebaldeo, di mano sua, senza coperta.
62. IUVENALE antichiss°, scholiato, et coperto di corame lionato.
63. CICERONE de inventione et la Rhetorica ad Herennium, antichiss°, et coperto di corame rosso.
64. OFFICI di Cicerone, con scholij in margine, di mano di Pomponio Laeto, coperto di corame lionato.
65. FESTUS POMPEIUS epitomato, et il fragmento non epitomato, coperto di corame lionato.

53) V. p. 275. Le ms. porte au f. 1 une cote ancienne : a. xxiiij; le n° 53 qu'on voit au bas du f. 22 est celui de la bibliothèque d'Orsini.

54) V. p. 228.

55) V. p. 230.

56) Vat. 3287. 55 ff. parch., rel. mod. xi^e-xii^e siècle. Scholies et gloses. La dernière satire se trouve la XIV^e. L'identification de ce ms. de Juvénal repose sur la place qu'il occupe dans le classement de Rainaldi.

57) Ms. non retrouvé (à joindre à la liste de la p. 122). Il a dû être relié dans un autre volume de la Vaticane. Serait-ce le ms. sous le nom de Sénèque qui viendrait de Bembo (cf. p. 242)?

58) V. p. 217.

59) V. p. 328.

60) V. p. 254.

61) V. p. 257.

62) Vat. 3288. 63 ff. parch. (Paul V, Pie IX). xiii^e siècle. Scholies et gloses. Vers écrits au xv^e siècle sur les gardes, de plusieurs mains.

63) Vat. 3236. 64 ff. parch. (Pie IX). xiii^e siècle. F. 1, *De inventione*: f. 33 v°, *Ad Herennium*. Les tranches ont été dorées. Au f. de garde, mentions et extraits d'époques diverses; on y trouve notée la naissance de la fille d'un propriétaire, nommée Agnès, le 22 mai 1387, sous le pontificat d'Urbain VI; malheureusement le nom de famille manque.

64) V. p. 206.

65) V. p. 213.

66. FESTO POMPEIO non epitomato, scritto di mano del Politiano.
67. VELIO LONGO de orthographia. CORNELIO FRONTONE exempla elocutionum. ADAMANTIO et MARTYRIO la grammatica. ATILIO FORTUNATIANO. DONATIANO. IULIO SEVERIANO.
68. RUTILIO LUPO, AQUILA et PETRONIO ARBITRO, scritti di mano del Perotto, coperto di corame giallo.
69. NICOLAO IUDECO ad libros Aristotelis, con l'epistola al Colotio, coperto di cartone.
70. PORPHYRIONE sopra Horatio, in corame torchino.
71. PLACIDI glossae, in-4° foglio.
72. TIBULLO, in pergamena, coperto di corame lionato.
73. LACTANTIO sopra la Thebaide di Statio, in pergamena et coperto di corame rosso.
74. SUETONIO, coperto di corame nero, fù del card^{le} Campano.
75. STATIO le Selve, in pergameno, scritto da huomo dotto.
76. LIVIO la terza Deca, coperto di corame rosso, scritto di mano del Poggio.
77. LIVIO la quarta Deca, coperto di corame rosso, scritto di mano del Poggio.
78. EPIGRAMMI latini antichi et moderni, raccolti dal Colotio, in cartone.
79. EPISTOLE di Plinio et de viris illustribus, coperto di corame rosso.
80. EPISTOLE ad Atticum et Q. Fratrem et Brutum, imperfette, in pergamena et coperto di corame lionato.
81. EPISTOLE medesime perfette, coperto di corame lionato.
82. UN VOLUME de ludis circensibus et scenicis, et altre cose, coperto di corame lionato.

66) V. p. 216.

67) V. p. 247.

68) V. p. 196.

69) V. p. 251.

70) V. p. 226.

71) V. p. 122.

72) V. p. 267.

73) *Vat.* 3381. 162 ff. (Pie IX). xv^e siècle.

74) V. p. 197.

75) V. p. 241.

76, 77) V. p. 194.

78) V. p. 255.

79) V. p. 197.

80) V. p. 249.

81) V. p. 231.

82) V. p. 262.

83. UN VOLUME de regionibus Urbis Romae, coperto di corame lionato.
84. UN VOLUME di raccolta de luoghi sopra le cose romane coperto di corame lionato.
85. UN VOLUME secondo simile, coperto di corame lionato.
86. SUETONIO scritto di mano di Lianoro Bononiense, coperto di corame lionato.
87. CICERONE de finibus bonorum et malorum, coperto di corame lionato.
88. CICERONE le Tusculane, coperto di corame rosso.
89. CICERONE de oratore, coperto di corame rosso.
90. P. CANDIDI de cosmographia. De hominis genitura. De muneribus reip. De usus antiquitate scribendi. De proprietate verborum latinorum, coperto di corame nero.
91. SERENUS, Aratus latinus et alia, coperto di corame lionato, belliss^o libro.
92. EPISTOLE di Leonardo Aretino, coperte di corame nero.
93. LEONARDUS ARETINUS de temporibus suis et alia eiusdem opuscula, in pergameno, coperto di corame rosso.
94. CASSIODORI epistolae, in pergameno, coperto di corame rosso, libro antico.
95. TERENCE d'antichità di 400 anni, coperto di corame rosso.

83) V. p. 206.

84, 85) V. p. 269.

86) V. p. 170.

87) *Vat.* 3241. LXXXVIII ff. parch. (Pie IX). xv^e siècle. Corrections marginales. Le ms. offre souvent des lacunes d'un ou plusieurs mots; ce sont les mots grecs.

88) V. p. 122.

89) V. p. 197.

90) V. p. 231.

91) V. p. 217.

92) *Vat.* 3397. 170 ff. pap. encarté de parch. (Paul V, Pie IX). xv^e siècle. Écusson grossièrement peint (d'azur, au lion ou léopard d'or). Le ms. est précédé d'une ancienne table des lettres de Leonardo Bruni; il en contient 125; les deux premières sont adressées à Salutato, la dernière au roi Alphonse.

93) *Vat.* 3398. 108 ff. xv^e siècle. Ornaments, écusson effacé par le timbre de la Vaticane. Sommaires marginaux à l'encre rouge. F. 1, *Leonardi Aretini de temporibus suis*; f. 46, *Xenophontis liber qui dicitur tyrannus* [Hiéron]; f. 66, *L. Aretini liber adversus hypocritas*; f. 77, *L. A. Vita Aristotelis*; f. 91, *L. A. de studiis et litteris ad dominam Battistam de Malatestis*. (Cf. *Vat.* 3923, f. 1, lettre de Bruni à la même Malatesta.)

94) *Vat.* 3392. 76 ff. (Pie IX). xiii^e s. A deux colonnes.

95) V. p. 122.

96. CLAUDIANO de raptu Proserpinae. Espositione sopra Iuvenale, libro antico et coperto di cartone.
97. CATONE de re rustica, coperto di cartone.
98. CICERONE l'orationi, in pergameno, coperto di corame nero, libro rarissimo.
99. ORATIONE di Ciceroni, in pergameno, coperto di corame rosso.
100. LIVIO la terza Decade, in pergameno, coperto di corame lionato.
101. EMENDATIONI sopra varij autori, del P. Ottavio, di mano sua, coperto di corame lionato.
102. APULEIO, in pergamena, coperto di corame rosso, tocco di mano di Benvento da Imola.
103. CICERO de natura deorum, et de divinatione, libro antico et fù di Papa Nicola terzo.
104. PETRI PAULI Iustinopolitani de ingenuis moribus, et liberalibus studijs adolescentiae. Francisci Barbari de re uxoria, et alia, in pergameno et coperto di corame rosso.
105. MARTIALIS epigrammata, in-8°, in pergameno, coperto di corame rosso.
106. CICERONE le Tusculane, antico, coperto di corame rosso.
107. CICERONE de natura deorum, che fù del Trapezuntio, in-4° fogl.
108. FRONTINO de stratagematis, coperto di corame giallo.
109. CICERONE de oratore, coperto di corame nero.

96) Vat. 3290. 52 ff. parch. (Paul V, Pie IX). 3 mss. xiv^e s. : a) f. 1, *Raptus Proserpinae*, commençant au v. 266 du livre II; f. 8, l'idylle VI de Claudien, avec une transposition de feuillets, commençant au v. 73, xiv^e siècle; c) f. 29, commentaire sur Juvénal (*In principio omnium auctorum...*), du xiii^e siècle, avec ce nom du xv^e : *Faustini Buturini* [ou *Bicturini*] *Veronensis*.

97) V. p. 250.

98) V. p. 267.

99) Vat. 3231. 282 ff. (Pie IX). xv^e siècle. Lettres ornées. Souscription : *Inceptum et completum per manus Iohannis Asper de Alemania*.

100) Vat. 3332. 182 ff. (Pie IX). Beau vol. de la fin du xv^e siècle. Ancienne cote : *Titi Livij Patavinij. Camera A.* Frontispice et lettres ornées. En lettres d'or dans un cercle d'or : *Titi Livii Patavini historiographi excellentissimi de bello Macedonico liber primus incipit*. Le texte commence au livre XXXI, 1, et Rainaldi, dans son récolement, avait déjà remarqué l'erreur de l'Inventaire : « Dice esser la 3^a deca, ma a me è stata consegnata la 4^a deca ».

101) V. p. 261.

102, 103) V. p. 192.

104) V. p. 166.

105) V. p. 199.

106) V. p. 122.

107, 108) V. p. 225.

109) V. p. 207.

110. DIONYSIO de situ orbis, con scholij nelle margini, coperto di corame rosso.
111. VALERIO MAXIMO et nell' ultimo il X^o libro de prononinibus et similibus, coperto di corame rosso.
112. CICERONE l'epistole familiari, che fù di Papa Nicola terzo, coperto di corame turchino.
113. EPIGRAMMI di varij auctori, scritti di mano di Basilio Zanco.
114. COMMENTO sopra Lucano, libro antico, in tavole coperte di pergameno.
115. OVIDIO de arte amandi, in pergameno et coperto di corame giallo.
116. XENOPHONTIS et Plutarchi et Basilij, quaedam translata per Leonardum Aretinum et Guarinum, et CICERO de petitione consulatus, in pergameno, coperto di corame rosso.
117. PLATONIS dialogi per Leonardum Aretinum, in pergameno, coperto di raso giallo.

110) Vat. 3338. 33 ff. pap. (Pie VI). Titre : *Dionisius latine interpretatus per Fannium* [sic]. Des scholies considérables en forme de *catenae* entourent le texte. Ce ms. est écrit par un humaniste dont je n'ai pas reconnu la main ; il est daté à la fin du texte (1504 pridie Kal. Dec.) et à la fin des scholies (1505 die vij aprilis).

111) Vat. 3337. 214 ff. parch. (Pie IX). x^ve siècle. Contient l'abrégé de Valère-Maxime par Julius Paris. Cf. la note du f. 211 v^o sur le livre X, et G.-N. du Rieu, *Schedae Vatic.*, Leyde, 1860, p. 183. Utilisé par Pighius. Pour la provenance de ce ms. de luxe, il faut rapprocher l'écusson du frontispice de celui de la famille Cancellieri, tel qu'il est dans le recueil de la Bibliothèque de la Minerve, à Rome, et dans celui de Gaignières, à Paris (armoiries des familles romaines, fol. 31).

112) V. p. 191.

113) V. p. 254.

114) Vat. 3387. 45 ff. (Paul V). xiv^e s. Inc. : « *Invocatio Lucani est ad civile bellum descripta quod gessit Cesar cum Pompeio...* »

115) Vat. 3268. 38 ff. (Pie VI). Du xiv^e s., sauf les ff. 8, 33-38, ajoutés pour compléter le ms. Scholies et corrections d'époques diverses.

116) Vat. 3386. 86 ff. parch. (Pie VI). xv^e s. Ce petit recueil de poche, possédé par un humaniste, est précédé de la table suivante, de main ancienne : *In hoc volumine sunt ista opuscula. Opus magni Basilii ad nepotes de legendis libris gentilium traductum per dominum Leonardum Aretinum. — Xenophontis philosophi de privatorum et tyrannorum vita* [Hiéron] *traductum per dominum Guarinum. — Plutarchi de amici et assentatoris differentia traductum per d. Guar. — M. T. Ciceronis de petitione consulatus ad Q. fratrem.* Les trois traductions sont munies de leur préface.

117) Vat. 3348. 194 ff. (Pie IX). xv^e s. Tranches autrefois dorées. Lettres ornées et frontispice au f. 2 v^o, encadrant la première page du *Phédre*, après la dédicace à Loschi. Ecusson laissé en blanc. Voici les traductions contenues dans le volume : *Phédre*, *Gorgias*, *Banquet* (seulement l'éloge de Socrate), *Apologie*, *Criton*, *Phédon*, lettres de Platon, *Timée*, *Apologie de Socrate* par Xénophon.

118. ARISTOTELIS Politica per Leonardum Aretinum, et alia eiusdem opuscula, in-4°, coperto di corame lionato.
119. ORATIONI di Cicerone, rivedute da huomo dotto, coperte di corame rosso.
120. DIALOGHI alcuni di Platone, tradotti da Leonardo Aretino, coperte di corame rosso.
121. HERODOTO della vita d'Homero, tradotta da Peregrino Fiorentino, di mano di Pomponio Laeto.
122. ANTONII civis Patavini summa artis rythmicae, libro scritto di 30 fa (*sic*), tocco dal Colotio.
123. POMPONIO MELA, Cicerone de legibus, coperto in cartone bianco.
124. LUCRETIO, in tavole.
125. OVIDIO de Ponto, in tavole.
126. LUCIANI liber de Macrobiis, translatus a Fabio Vigile libro originale di mano d'esso Fabio, coperto di corame rosso.
127. GALEOTTI MARTII invectivae in Franciscum Philelphum, coperto di corame rosso.
128. PRISCIANO de constructione, libro antichiss°, coperto di corame giallo.
129. Q. CICERONIS de petitione consulatus ad M. fratrem. De

118) V. p. 227.

119) V. p. 241.

120) V. p. 230.

121) V. p. 202.

122) V. p. 251.

123) *Vat.* 3409. 180 ff. pap., rel. ant. La reliure ancienne, aux plats de bois, recouvert d'un mince cuir vert estampé, avec fermoir, est sans doute postérieure à la rédaction de l'Inventaire. Le ms. est du xv^e s. et contient : f. 1, Pomponius Mela; f. 41, Solin, avec cette souscription au f. 119 v^o : *C. Iulij Solini polihistor ab ipso editus et recognitus... Feliciter expletum est xviij Kallenilus Iunij m^occcc^olvi^o Bononiae. Au-dessous : De septem miraculis mundi clarissimis (Salvatio Romae, etc.)*; f. 121, *Prisciani grammatici descriptio orbis* [traduction de Denys le Périégète]; f. 141, Cicéron, *De legibus*; f. 179 v^o, deux épîtres de saint Jérôme.

124) V. p. 218.

125) *Vat.* 3267. 59 ff. parch. (Pie VI, Pie IX). 3 mss. : a) f. 1, Ovide, xiii^e s.; b) f. 34, Prudence, *Psychomachia*; f. 52, Commentaire sur la *Psych.* : « Prudentius vir... » xii^e s.; c) f. 59, *De XII lapidibus* : « Cives celestis... » (incomplet). xiii^e siècle.

126) V. p. 253.

127) V. p. 227, où une faute d'impression a fait écrire M. L. 147.

128) *Vat.* 3312. 64 ff. parch. (Paul V, Pie IX). xii^e-xiii^e s. a) f. 1, Priscien; b) f. 56, petit commentaire sur Priscien.

129) V. p. 267.

- Fato et alia. Epistolae Platonis et aliorum, translate per Leonardum Aretinum, coperto di corame nero.
130. AEMILIO PROBO. CORNELIO NEPOTE de vita Attici. DION de regno. SEX. RUFUS, coperto di corame lionato.
131. VARRONE de lingua latina et Porphyryone sopra Horatio, fù del Colotio, in corame bianco.
132. VARRONE de lingua latina et de re rustica, scritto di mano di Lianoro Viterbiense (*sic*), coperto di corame bianco.
133. CICERONE de Senectute, Amicitia, Paradoxis et Tusculanis, libro antico, coperto di corame bianco.
134. QUINTILIANO, con scholij d'huomo dotto, coperto di corame rosso.
135. GALENO sopra li Aphorismi di Hipocrate, libro antichiss° di 600 anni, translatione antica, in pergameno, coperto di corame rosso.
136. PLAUTO, in pergamena et senza coperta.
137. DIALOGHI di Platone tradotti da Leonardo Aretino, coperti di corame lionato.
138. COMMENTARII di Cesare, correttissimi, coperto di corame rosso.

130) *Vat.* 3412. 142 ff. parch. (Paul V, Pie IX). xve-xvie s. Au frontispice, blason non identifié. F. 1, Probus; f. 71, Cornelius Nepos; f. 81, *Dionis Prusianensis de regno de greco latinus factus*; f. 132, Rufus Festus, *Breviarium*. La traduction de Dion Chrysostome est dédiée à Nicolas V : « Inter omnes rerum scriptores, Nicolae quinte, P. M., qui tuo iussu in romanum vertuntur sermonem... »

131) V. p. 250.

132) V. p. 170.

133) *Vat.* 3240. 118 ff. parch. (Pie IX). Ornementation intéressante. Commencement du xve siècle (*antico*, dit Orsini!). Annotations de diverses mains du même siècle.

134) *Vat.* 3378. 118 ff. pap. (Pie IX). La couronne qui est au bas du frontispice ne contient que les lettres S. P. Q. R. Le ms. est sans doute de la fin du xve siècle, et les scholies d'*huomo dotto* sont fort nombreuses; elles forment un commentaire perpétuel et, réunies aux gloses, semblent indiquer que ce volume a servi pour le cours d'un professeur (de la Sapienza?).

135) V. p. 265.

136) *Vat.* 3303. 120 ff. (Pie IX). xve siècle. La souscription, faite à trois époques différentes, est ainsi conçue : *Plauti Asinii poetae clarissimi explicit Epidicus comedia octava et ultima — earum quae inveniuntur — in hoc volumine*. Cette troisième main, postérieure, comme on voit, à la découverte du *codex Ursinianus*, a remplacé partout le mot d'*Asinii* par *Sarsinatis*, mis en marge un grand nombre de scholies et de leçons, et comblé quelques lacunes. — Les ff. de garde sont formés d'un texte effacé du moyen âge et d'un acte notarié dressé à Rome, en 1498, devant *Philippus Hauebert*, clerc du diocèse de Cambrai, notaire apostolique et impérial.

137) V. p. 122. Ce n°, que je n'ai pas retrouvé, faisait peut-être double emploi avec 117.

138) V. p. 264.

139. INCERTUS de dijs gentium, in pergamaena, coperto di cartone.
140. ONOSANDER et Aelianus de instruendis aciebus, cum praefationibus Gazae.
141. COMMENTO di Pomponio Laeto sopra Varrone. Orationes ex libris hist. Sallustij. Oratione di Cicerone pro Milone, senza coperta.
142. VOCI di Lucretio, di mano di Basilio Zanco, coperto di cartone, et altre cose. Epigrammi di don Basilio, et alia.
143. VOCI di Catullo, di Gratio et Ovidio de Piscibus, Germanico Cesare et Columella de cultu hortorum, raccolte da don Basilio, originale.
144. PETRARCHA le Bucoliche, scritte di mano sua propria, in pergameno in-8°, coperto di velluto paonazzo.
145. PETRARCHA de sui ipsius et aliorum ignorantia, scritto di mano sua, in pergameno in-4°, coperto di velluto cremisino.
146. PETRARCHA de vita solitaria et Itinerarium Syriacum, scritto di mano sua, in papiro in-folio, coperto di corame turchino levantino, con serrami d'argento.
147. PETRARCHAE liber in-4°, historia excerpta.
148. BEMBO le brevi, scritto di mano sua, con molli concilij, in foglio, coperto di velluto cremisino, in papiro.
149. FRANCISCI CONTARENI de rebus in Etruria gestis, scritto di mano di Bernardo Bembo, in pergameno, coperto di velluto cremisino, in-4°.

139) Vat. 3413. 46 ff. (Paul V, Pie IX). Petit traité de mythologie antique : « Fuit in Egypto vir ditissimus... » C'est celui qui a été publié par Mai, *Class. auct. e Vatic. codit. ed.*, t. III (1831), pp. 161 sqq. L'éditeur dit qu'il l'a tiré d'un ms. d'Orsini du xii^e siècle, mais il se garde bien d'en indiquer la cote, *ut solet*.

140) Vat. 3414. 66 ff. parch. (Pie VI, Pie IX). La place de l'écusson au frontispice est restée en blanc. Il n'y a qu'une seule des traductions qui soit de Gaza. F. 1, *Nicolai Secundini Veneti praefatio ad Alphonsum Aragonum regem in Onosandrum de perfecto imperatore*; f. 33, *Theodori Graeci Thesalonicensis ad... Antonium Panormitam Alphonsi regis praeceptorem praefatio in opus Aeliani de instruendis aciebus* (avec figures stratégiques aux encres rouge, verte et bleue).

141) V. p. 204.

142, 143) V. p. 259.

144) V. p. 285.

145) V. p. 289.

146) V. p. 291.

147) V. p. 294.

148) V. p. 242. *Concilij* doit être un lapsus pour *conciéri*.

149, 151) V. p. 240.

150. BOETIO de consolatione philosophica, scritto di mano del Boccaccio, in pergameno in-8°, coperto di velluto verde.
151. CHRISTOPHORO LANDINO le poesie con l'epistola dedicatoria di mano sua, scritto in pergameno in-8°, coperto di velluto verde.
152. CICERONE le leggi et li libri Academici, scritti di mano del Poggio, in pergameno in-4°, coperto di seta paonazza, con serami d'argento.
153. HOMERO il 2° et 3° dell' Iliade, tradotto in versi dal Politiano, et in molti luoghi tocco di mano sua, in pergameno in-4°, coperto di cremisino.
154. GEORGICA Virgilij, et alia opuscula di mano di Pomponio Laeto, in-8°, in pergameno, coperto di corame rosso.
155. POLITIANI varia poemata, di mano sua, in papiro in-4° foglio, et coperto di cremisino.
156. PANORMITA l' epistole, scritto di mano sua, in papiro in foglio, coperto di velluto cremisino.
157. VARIE Epistole di diversi scritte al Panormita, in papiro in foglio, coperto di corame lionato oscuro.
158. PANORMITA de factis et dictis Alphonsi Regis, in papiro in foglio, coperto di corame lionato, libro originale.
159. PANORMITAE varia poemata, scritto in pergamena in-4° et coperto di corame.
160. EUGIPPIO abbate, quasi un compendio di varij scritti di S. Agostino, in pergamena, in lettera maiuscola, in foglio, antico più di mille anni, legato in corame rosso levantino.
161. LEXICON antico, scritto in lettera longobarda, in pergamena in foglio, coperto di corame levantino rosso.
162. LEXICON di voce sacre et profane, con alcune operette dietro di Isidoro Ispalense et altri, scritto di lettere maiuscole, in-4°, in carta pergamena, coperto di corame levantino rosso, tocco dal Panormita.
163. CICERONE le Tusculane, antico di 900 anni, in foglio, in per-

150) V. p. 305.

152) V. p. 193.

153, 155) V. p. 209.

154) V. p. 199.

156) V. p. 222.

157-159) V. p. 223.

160) V. p. 242.

161) V. p. 274.

162, 163) V. p. 222.

- gameno, tocco dal Panormita, coperto di corame levantino rosso.
164. TIBULLO et Propertio, scritto di mano del Panormita con una sua elegia in fine, in-4°, in pergamena et coperto di corame lionato.
165. OVIDIO de remedio amoris et Tibullo, tocco dal Panormita, senza coperta.
166. APULEIO, non intero, scritto in pergameno in-4°, coperto in tavole, tocco dal Panormita.
167. MACROBIO li Saturnali, antichiss°, scritto in pergameno in-4°, coperto di corame nero.
168. LUCRETIO, scritto in papiro, tocco dal Panormita et dall' Aurispa, in-4°, et coperto in tavole.
169. MARTIANO CAPPELLA col commento di Remigio, in foglio, in pergameno, tocco di mano del Panormita, et senza coperta.
170. AMMIANO MARCELLINO dell' historia, in papiro in foglio et coperto di corame lionato.
171. SILIO ITALICO, in papiro in foglio, coperto di corame lionato.
172. STATIO le Selve, in papiro in foglio et tocco dal Panormita, con alcuni suoi versi, legato in tavole.
173. DIODORO Siculo, in foglio, tocco dal Panormita et senza coperta.
174. XENOPHONTE della Paedia di Cyro, in papiro in foglio, et coperto di corame lionato.
175. PLATONE delle leggi, tradotto dal Cassarino, tocco dal Panormita, in papiro in foglio, coperto di corame.
176. PLUTARCO varij opuscoli, tradotti dal med^{mo}, in papiro in foglio, coperto di corame.
177. GIO. TORTELLIO, con una epistoletta di mano sua a Papa Martino, scritto in foglio in papiro, coperto di corame rosso.
178. SILIO ITALICO, scritto in papiro in foglio, con alcune notationi nelle margini, coperto di corame lionato oscuro.

164, 165) V. p. 219.

166, 167) V. p. 222.

168) V. p. 218.

169) V. p. 122.

170-173) V. p. 220.

174-176) V. p. 221.

177) V. p. 225.

178) Vat. 3301. 201 ff. (Pie IX). xv^e siècle. Ornaments et frontispice avec écusson illisible. A la fin, transcription des épigrammes de Martial à Silius Italicus et de la lettre de Pline sur la mort de celui-ci.

179. OVIDIO li Fasti, scritto di mano di Pomponio Laeto con sue notationi, in papiro in foglio, coperto di corame rosso.
180. LUCIO FLORO, scritto di mano del med^{mo}, in papiro in foglio, coperto di corame rosso, con sue notatione.
181. VARRONE varij fragmenti, Livio, Claudiano et altri, scritto di mano del med^{mo}, con sue notationi, in papiro in foglio, coperto di corame rosso.
182. CICERONE le Philippiche, scritto di mano del med^{mo}, con sue notationi, in papiro in-4°, coperto di corame.
183. CICERONE varie orationi, scritto di mano del med^{mo}, con sue notationi, in papiro in-4°, coperto di corame.
184. PUBLIO VITTORE et altre cose, scritto di mano del med^{mo}, in papiro in-4°, coperto di corame lionato.
185. CATULLO con altre cose, scritto di mano del med^{mo}, in papiro in-4°, coperto di corame lionato.
186. LUCANO, scritto di mano del med^{mo}, in pergameno in-4°, coperto di corame verde inorato, con sue notationi.
187. STATIO, scritto di mano del med^{mo}, con sue notatione, in pergameno in-4°, coperto di carta pecora.
188. SILIO ITALICO, di mano del med^{mo}, con sue notatione, in pergameno, coperto di corame verde inorato.
189. OVIDIO li Fasti, scritto di mano del med^{mo}, con sue notatione, in pergameno in-4°, coperto di corame verde inorato.
190. OVIDIO li Fasti, antico, in pergameno in-4°, coperto di corame verde.
191. VIRGILIO l'Aeneide, antico, scritto in pergameno in-4°, coperto di corame verde.
192. FRANCESCO IUSTOLO in versi de animalibus septivomis, in pergameno in-8°, coperto di raso cremisino.
193. FAUSTO MAGDALENI poesie scritte di mano sua, in pergameno in-8°, coperto di carta pecora.

179) V. p. 202.

180, 181) V. p. 203.

182, 183) V. p. 202.

184) V. p. 206, où une faute d'impression a fait écrire M. L. 191.

185) *Vat.* 3269. 59 ff. (Pie VI). Quelques notes de Pomponius. A joindre à la série décrite p. 202. F. 1, Catulle; f. 39, [*Priapea*]; f. 52, [*Catalecta* de Virgile].

186, 187, 189) V. p. 200.

188) V. p. 201.

190) *Vat.* 3265. 66 ff. (Pie IX). XIII^e siècle. Au f. 64 v^o, calendrier romain.

191) Ms. non retrouvé, à joindre à la liste de la p. 122.

192, 193) V. p. 257.

194. HOMERO l'Iliade, tradotto dal Valla, scritto in pergameno in foglio et coperto di corame lionato inorato.
195. CICERONE l'epistole familiari, scritte in papiro in foglio et tocche dal Panormita, coperta di corame.
196. PLAUTO alcune comedie, scritto in pergameno, tocco dal Panormita, in foglio, senza coperta.
197. NONIO MARCELLO, scritto in papiro in-4° et coperto di corame bianco.
198. HOMERO l'Odissea, scritto di mano di Pomponio Laeto, in papiro in-4°, coperto di corame lionato.
199. PUBLIO VITTORE et SESTO RUFO, scritto di lettere maiuscole, in pergameno in-8°, senza coperta.
200. FRA ONOFRIO PANVINIO li Fasti scritti di mano sua, in lettere maiuscole, in papiro in foglio et senza coperta.
201. UN LIBRO di varie cose antiche disegnate, in papiro in foglio et senza coperta.
202. STATIO varij epigrammi, in papiro in foglio et coperto di carta pecora.
203. PETRARCA l'epistole familiari, in pergamena in foglio, coperto di corame lionato.
204. PETRARCA de remedijs utriusque fortunae, in pergamena in-4° et coperto di corame lionato.
205. BENVENUTO del Paradiso di Dante, imperfetto, in papiro in foglio et senza coperta.
206. BENVENUTO del Purgatorio di Dante, in papiro in foglio et senza coperta.
207. PLATONE de Republica, tradotto dal Cassarino, in papiro in foglio, coperto di corame.

194) V. p. 249.

195) *Vat.* 3248, 175 ff. (Pie IX). Nombreuses lacunes dans le texte de Cicéron. Frontispice orné à la plume, avec un livre, l'emblème choisi par le roi Alphonse. Les notes marginales sont assez rares, mais bien de Panormita.

196) V. p. 218.

197) V. p. 220.

198) V. p. 202.

199, 201) V. p. 263.

200) V. p. 262.

202) Dans le *Vat.* 5390, décrit p. 133 (note) et qui me semble venir d'Orsini, on a inséré, au f. 22, un cahier dont le format et le sujet répondraient assez bien à la description de ce n° 202 : il porte en titre : *Statii fragmenta quaedam*.

203, 204) V. p. 294.

205, 206) V. p. 193.

207) V. p. 220. L'attribution de l'Inventaire est erronée.

208. VARIE epistole a diversi, in papiro in foglio et coperto di carta pecora.
209. COLUCCIO SALUTATI l'epistole in nome della Rep^{ca} di Fiorenza, in papiro in foglio, coperte in tavole.
210. COLUCCIO SALUTATI de fato et fortuna, in papiro in foglio, coperto di carta pecora.
211. TRAPEZUNTIO de comparatione Platonis et Aristotelis, in pergamenio in foglio, coperto di corame lionato.
212. TRAPEZUNTIO contra Theodoro Gaza, de male versione problematum Aristotelis, in-4°, in papiro, coperto di carta pecora.
213. ISOCRATE l'orationi, tradotto da Lapo Castellini, in pergamenio in-4°, ligato in corame.
214. CICERONE de natura deorum, in pergamenio in-8° et coperto di corame.

208) V. p. 269.

209) Vat. 3431. 101 ff. (Paul V, Pie IX). xv^e siècle. Il n'y a pas d'ordre chronologique dans les lettres. La première est au pape (11 janvier 1407), la dernière aux habitants d'Ancone (12 mai 1404). Au-dessous de l'*explicit* était inscrit un billet italien, où on distingue la date de 1535 et, pour le destinataire, le nom d'Antonio; le reste est difficilement lisible à cause du grattage. — Le lecteur connaît sans doute l'importante édition qui se prépare des lettres du chancelier florentin, par les soins de M. F. Novati; il y trouvera une étude sur la bibliothèque de Salutati.

210) Vat. 3430. 49 ff. (Paul V, Pie IX). xv^e siècle. F. 1, *Incipit liber Colutij Pieri Salutati de fato et fortuna ad Felicem abbatem monasterij sancti Salvatoris de vij^o ordine cistersiensis...*; f. 47, *Explicit liber Colutij Florentini qui morte sua coronatus poeta extitit*; f. 48, fragments des *Trionfi* de Pétrarque.

211) Vat. 3382. 107 ff. (Pie IX). xv^e siècle. Au f. de garde de la fin, sont deux noms de propriétaires du xvi^e siècle : *Hic liber est meus qui nomine vocor Hippolytus Sorbinus*. — *Iacobi de Bannissis Dalmatae*. — Mais c'est un propriétaire plus ancien qui a fait la plupart des notes et corrections marginales de l'exemplaire et souligné les passages du texte. Il a mis à la fin un souvenir de sa lecture et de la fameuse querelle des philosophes du xv^e siècle : *Finivi legendo die 20 septembris 1470. Contra hunc librum scripsit dominus Bissarion cardinalis Nicenus vir eruditissimus, pro Platone non tamen contra Aristotelem*. L'ouvrage auquel fait allusion ce lecteur inconnu est le traité *In calumniatorem Platonis*, qui parut à Rome, en 1469, et où Bessarion défendit si dignement Platon des sois outrages de Georges de Trébizonde.

212) Vat. 3383. 67 ff. (Pie VI). xv^e siècle. *Ad dominum Alfonsum regem Aragonum et utriusque Siciliae Georgii Trapezuntii in perversionem problematum Aristotelis a quodam Theodoro Cage editam et problematica Aristotelis philosophie protectio* (sic). Cette violente attaque porte sur la traduction des *Problèmes* faite par Gaza et imprimée à Rome en 1475. — Dans une lettre du 1^{er} oct. 1588 (Ambros. D. 422), Orsini avertit Pinelli qu'il croit posséder l'original grec d'une lettre de Gaza à Philèphe.

213) V. p. 221.

214) Vat. 3244. 122 ff. (Pie VI). xv^e siècle. Quelques corrections et additions.

215. CICERONE varie orationi, in pergameno in-4° et coperto di corame.
216. CHRYSOSTOMO due orationi, de patientia et elemosina, in pergameno in-8°, coperto di seta rossa.
217. SENECA de declamationi, in pergameno in-4° et coperto di corame rosso.
218. QUINTILIANO de declamationi, in pergameno in foglio et coperto di corame lionato.
219. FRANCESCO BARBARO et il Poggio l'epistole et altre cose, in papiro in-4° et senza coperta.
220. LAMPO BIRAGO de bello contra Turcas suscipiendo a Nicola Papa V, in papiro in-4°, coperto di corame lionato.
221. IULIO FIRMICO MATERNO, in pergamena in-4°, tocco dal Panormita, et coperto di carta pecora.
222. UN LIBRO dell' esilio del Filelfo, col symposio del med^{mo}, et un libretto di Toma Faedro de eloquentia, con una oratione di Celso Mellino et altre cose, in papiro in-4°, coperto di raso.
223. FESTO POMPEIO, scritto di mano del Politiano, in papiro in-4°, coperto di seta.
224. CALENTIO di varie poesie, scritto di mano sua, in papiro in-4°, coperto di seta.
225. HERMOLAO BARBARO, un libretto scritto a Iacomo Antiquario contra il Cornucopia del Sypontino, in papiro in-4°, coperto di seta.
226. ANTONIO LUSCO de sacerdotibus et magistratibus, che vā stampato sotto nome di Fenestella, tocco dal Politiano, in papiro in-4°, coperto di carta pecora.
227. NICOLAO IUDECO alcune epistole, in un quinterno, a Gio. Lascari et Hieronymo Aleandro, alcune epistole a Nicolao Iudeco, in papiro in foglio, senza coperta.

215, 216) V. p. 122.

217) V. p. 242.

218) *Vat.* 3377. 95 ff. (Léon XIII). xiv^e siècle. Inc. (sans titre) : « Ex incendio domus adolescens... » Corrections et notes marginales.

219) V. p. 166.

220) V. p. 227.

221) V. p. 222.

222) V. p. 268.

223) V. p. 215.

224) V. p. 256.

225) V. p. 251.

226) V. p. 210.

227, 229) V. p. 122.

228. MARTIALE, in papiro in-4°, tocco dal Panormita, legato in tavole.
229. UN LIBRO di cose d'Astrologia con sue figure, antichiss°, in pergameno in-4°, et coperto di corame bianco.
230. UN LIBRO di Mathematica, scritto di mano di Pomponio Cecio card°, in papiro in foglio, coperto di corame rosso.
231. UN LIBRO di varie cose d'Astrologia, scritto di mano di Lorenzo Boniscontro, che fece il commento sopra Manilio, in papiro in foglio et coperto in tavole.
232. CORNELIO TACITO della vita d'Agricola, scritto di mano di Pomponio Laeto, legato dietro al Tacito stampato, in foglio et coperto di tavole.
233. ACRONE sopra Horatio, in papiro in foglio, tocco dal Panormita et coperto in tavole.
234. ALANO sopra la Rhetorica di Cicerone, in pergameno in foglio, antico et senza coperta.
235. INCERTO autore sopra Horatio, antico, in pergameno in-8° et coperto in tavole.
236. INCERTO autore di philosophia, in pergameno in-8° et coperto di tavole.
237. BRENTIO, secretario del Card° Uliverio Carafa, scritto a Papa Sixto IV, in papiro in-4°, coperto di corame rosso.
238. INDEX in Gellium, di mano del Carteromacho.
239. INDEX in opera Ovidij, Ciceronis epistolarum ad Atticum et alios, di mano del Carteromacho.
240. INDEX in Gellium.
241. DOI INDICI di voci di Plinio.
242. CICERONE de oratore, in pergameno et senza coperta.
243. STATI Thebais, antichiss°, senza coperta.

228) V. p. 220.

230) V. p. 249.

231) V. p. 248.

232) V. p. 203.

233) V. p. 220.

234-236) V. p. 122.

237) V. p. 122. Ce Brenzio est l'*Andreas Brentius Patavinus*, Rmi D. Neapolitani familiaris, qui empruntait des manuscrits grecs, en 1477 et 1479, à la bibliothèque de Sixte IV. V. le registre des prêts publié par MM. Müntz et Fabre, *La Bibl. du Vatican au XV^e siècle*, pp. 277, 278, 282.

239) V. pp. 122 et 245.

240) V. p. 122.

241) V. p. 245.

242) V. p. 122.

243) Vat. 3280. Parch. (Pie IX). XII^e siècle.

244. MELETIO de structura hominis, tocco dal Colotio.
 245. INDICE sopra Valerio Maximo, per ordine d'alfabeto, in papiro et in foglio reale.
 246. INDICE sopra Ovidio de Tristibus, in papiro in foglio.
 247. INDICE sopra Calpurnio Nemesiano, in papiro in foglio.
 248. INDICE sopra l'epistole familiari di Cicerone, in papiro in foglio.
 249. INDICE sopra Varrone de re rustica, in papiro in foglio.
 250. INDICE sopra Martiale, in papiro in foglio
 251. INDICE sopra Valerio Maximo, in papiro in foglio.
 252. INDICE sopra l'epistole familiari di Cicerone, in papiro in foglio reale.
 253. INDICE sopra l'epistole ad Atticum, in papiro in foglio reale.
 254. INDICE sopra l'officij di Cicerone, in papiro in foglio reale.
 255. INDICE sopra l'epistole di Plinio, in foglio reale.
 256. INDICE sopra Quintiliano, in foglio reale.
 257. INDICE sopra Cornelio Tacito, in foglio reale.
 258. INDICE sopra Valerio Maximo, in foglio reale.
 259. INDICE sopra Apuleio, in foglio reale.
 260. INDICE sopra la vita d'Attico, in foglio reale.
 261. INDICE sopra Suetonio de viris illustribus, in foglio reale.
 262. INDICE sopra l'oratoria di Cicerone, in foglio ordinario.
 263. ALCUNI quinterni de fasti Consulari, in foglio reale et ordinario.
 264. LE GLOSSE di Placido grammatico, in papiro in-4° et senza coperta.

244) V. p. 253.

245) V. p. 122.

246) V. p. 245.

247, 248) V. p. 122.

249) *Vat.* 3445. 272 ff. de tout petit format (Léon XIII). Il y a plusieurs index alphabétiques distincts : f. 1, sur Caton; f. 42, sur Varron; f. 107, sur Columelle; f. 245, sur Palladius. A la suite de chaque partie, liste des tournures ou expressions de l'auteur (*modi familiares*).

250, 251) V. p. 121.

252) V. p.

253-255) V. p. 122.

256) *Vat.* 3448. (Paul V, Pie IX). La note mise sur le ms. est plus exacte que celle de l'Inventaire : *Indice sopra Ovidio e Quintiliano*. Il y a en effet deux index.

257-262) V. p. 122.

263) V. p. 262.

264) *Vat.* 3441, n° 4 (ff. 62-95 du ms.). xxxiv ff. numérotés isolément.

265. UN FRAGMENTO di Varrone di lingua latina, in papiro in-4° et senza coperta.
266. INDICE della bibliotheca di F. Onophrio, scritto di mano sua, in quattro quaderni, di foglio lungo, in papiro.
267. PIETRO CIACONO de ponderibus et mensuris, scritto di mano sua, in papiro in foglio et senza coperta.
268. UN LIBRO delli fragmenti delle tragedie di Attio et di Livio Andronico, raccolte da Antonio Agustini, in papiro in-4° et senza coperta.
269. UN LIBRO in-4°, dell' Axiocho di Platone et di Plutarco Quid principem deceat, in papiro in-4° et senza coperta.
270. UN QUINTERNO del Portio de mensuris, in papiro in-4° et senza coperta.
271. QUINTERNO intitolato Prognostica rei rusticae, in-4°.
272. QUINTERNO de Omnibono Vicentino de re metrica, in-4° et senza coperta.
273. ALCUNE egloghe di Pietro Curtio, et altri versi d'altri poeti moderni, sciolto in più quinterni, et fogli in-4°.
274. UN QUINTERNO di mano di Bernardino Rutilio, nomenclatura historicorum, in papiro in foglio lungo.
275. ALCUNE orationi di Pietro Alcyonio, in 4 quinterni, in papiro in foglio.
276. UNA EPISTOLA scritta in nome dell' Acqua Vergine a Marc' Antonio Colotio, in papiro in foglio.
277. BERNARDO VAPOVISIO canonico Cracoviense de bello Voscomitarum (*sic*) contra Polonos.
278. AESCHYLI Prometeus per Coriolanum Martyrani, in papiro in foglio.

265) *Vat.* 3308. Sur ce fragment du xv^e siècle (Paul V, Pie IX), cf. O. Müller, édit. de Varron, 1833, p. xiv.

266) V. p. 262.

267) V. p. 261.

268) V. p. 269.

269, 270) V. p. 252.

271) *Vat.* 3441, n° 9 (ff. 145-156 du ms.). xvi^e siècle.

272) *Vat.* 3441, n° 10 (ff. 157-166 du ms.). xv^e siècle. Inc. : « Pes in metro dicitur... » Ce serait l'œuvre d'Ognibene da Lonigo (*Omnibonus Leoniceus* ou *Vicentinus*).

273, 276) V. p. 256.

274) V. p. 122.

275) V. p. 253.

277, 280-282, 284) V. p. 253.

278) V. p. 122. Il existe : *Coriolani Martirani Cosentini episcopi sancti Marci poemata*, Naples, 1556, in-8.

279. LIBRO intitolato *Situs elementorum*, in papiro in foglio, et tocco dal Colotio.
280. ORATIONE di Pietro Curtio scritta al Colotio, in papiro in foglio, et con l'emendationi del sudetto Curtio.
281. ORATIONE del med^{mo} scritta à Ludovico Beccadello, in papiro in foglio, coll'emendationi del sudetto Curtio.
282. COMMENTO de innominato autore sopra il primo libro di Plinio, in papiro in foglio, et tocco dal Colotio.
283. LIBRO d'incerto autore de *mirabilibus civitatis Puteolorum*, in papiro in foglio.
284. SYNONYMI di Cicerone, scritti di lettera vecchia, in papiro in foglio.
285. INVETTIVA d'Antonio Trapezuntio contra Theodoro Gaza, in papiro in foglio.
286. EPISTOLA del Sadoletto a Gio. Sturmio et risposta sua al Sadoletto, in papiro in foglio.
287. NICEPHORI *geographica*, senza principio, tocco dal Colotio, in papiro in foglio.
288. DIONYSIO LONGINO de *altitudine et granditate orationis*, in papiro in-4°.
289. UN LIBRO della Sibilla Erythrea, tradotto di greco in latino, in papiro in-4°, coperto di seta.
290. VARIi quinterni in foglio longo, scritti di mano di Basilio Zanco, che contengono li suoi *epitheti et voci latine*, lasciato dal Nizzolio.
291. FACETIE raccolte dal Colotio in varie carte, messe insieme di mano sua.
292. RACCOLTA di varie cose, fatta dal med^{mo} Colotio in diversi fogli, messi insieme dal card^{lo} Santa-Croce, che fù poi Papa Marcello.

279, 283) V. p. 252.

285) V. p. 122. L'erreur de l'Inventaire est évidente; l'ouvrage est de Georges de Trébizonde, et pourrait être une traduction de sa lettre *Εἰ φύσις βουλεύεται*.

286) V. p. 253.

287) V. p. 252.

288) *Vat.* 3444, n° 2 (ff. 12-31 du ms.). xvi^e siècle. Inc. : « *Caecilii quidem commentariolum...* »

289) V. p. 251.

290) V. p. 259.

291) V. p. 255.

292) V. pp. 248 et 254.

293. UN QUINTERNO sopra le monete antiche romane et pesi, scritto di mano dell' autore, che mostra esser stato scolaro di Pomponio Laeto, in foglio et senza coperta.
294. UN ALTRO quinterno de re nummaria, in papiro in foglio et senza coperta.
295. INDICE de libri del Pico della Mirandola, scritto di mano d'huomo dotto, in papiro in foglio, coperto di carta pecora.
296. UN LIBRO di poesie et altre cose di Lilio Tifernate greche et latine, in papiro in-4° et senza coperta.
297. HIERONE di Zenophonte, tradotto da Leonardo Aretino, et scritto di mano sua, senza principio, in papiro in-4° et senza coperta.
298. SANNAZARO de partu Virginis, scritto di mano sua, con molti concieri, in carta bambacina et in foglio.
299. TRE VOLUMI in foglio di lettere scritte da diversi à Paolo Manutio, coperti di carta pecora.
300. COMMENTARII di Cesare, in carta pergamena in foglio, coperto di corame lionato.

NOTA DE LIBRI LATINI STAMPATI CHE SONO TOCCHI DI MANO DI
HUOMINI DOTTI *

1. VIRGILIO, con scholij greci et latini di mano del Politiano, coperto di corame rosso.
2. VIRGILIO di stampa vecchia, con scholij di mano del Colotio, coperto di corame lionato.

293, 294) V. p. 252.

295) V. p. 251.

296) V. p. 171.

297) V. pp. 196 et 252.

298) V. p. 328.

299) V. p. 136.

300) V. p. 264.

* *Vat.* 7205, f. 42. — Sur les indications de Rainaldi, marquées R, v. la note de la page 350.

1) V. p. 210.

2) C'est aujourd'hui au Vatican l'*Inc. 84* (Virgile imprimé à Rome en 1473, *per Udalricum Gallum et Simonem de Luca*). L'*Inc. 126*, qui m'est tombé sous les yeux en recherchant le précédent, a aussi quelques annotations d'humaniste (Virgile imprimé à Milan en 1474, *per Philippum de Lavagnia*).

3. VIRGILIO d'Aldo vecchio, con emendationi in margine, coperto di corame rosso.
4. VIRGILIO, con riscontri greci et latini, coperto di corame lionato oscuro.
5. PLINIO di stampa vecchia, tocco dal Carteromacho, coperto di corame rosso.
6. PLINIO di stampa vecchia, riscontrato con xvj exemplari, libro correttiss^o et coperto in tavole, fù di m. Augusto.
7. PLINIO di Basilea, emendato nelle margini, coperto in carta.
8. COMMENTARII di Cesare, di stampa vecchia, con emendationi del Faerno, coperto di corame rosso.
9. STRABONE latino, tocco dal Carteromacho, coperto di corame verde.
10. CATULLO et TIBULLO, con commento, di stampa vecchia, con scholij di mano del Pontano.
11. CATULLO, TIBULLO et PROPERTIO, con emendationi del Pontano et del Colotio, coperto di corame rosso.
12. CATULLO, TIBULLO et PROPERTIO, con emendationi del Colotio et di Basilio Zanchò.

3) Aujourd'hui A. 25 in-8°. Aldine de 1505, corrigée dans quelques parties d'après deux *veteres codices*.

4) Aux détails donnés, p. 271, sur cette belle édition française en trois volumes, qu'Orsini a choisie pour l'un de ses livres préférés, il convient d'ajouter que la reliure est celle du temps et porte, sur le plat antérieur, le mot VIRGILIUS en lettres d'or. Dès le début du commentaire, relevons cette note sur le Stobée des Farnèse : « Bionis praeter ea quae exstant fragmenta apud Stobaeum, nonnulla etiam alia deprompsimus ex veteri libro Ranutii card. Farnesii, qui ab eodem Ioanne Stobaeo conscriptus est inscribiturque *Στοβαίου φρονιμά*. »

5) Inc. 301. Parme, 1480, in-fol. Peu d'annotations. — Orsini avait possédé un exemplaire de l'édition de Rome corrigée à la main par Théodore Gaza (?); il l'avait reçu d'un ami et paraît en avoir fait don à Pinelli⁴ à qui il l'offre dans une lettre du 18 mars 1575. (Ambros. D. 422).

6) V. p. 248.

7) D'après le récolement de Rainaldi, ce serait un Plin^e imprimé à Bâle en 1554, in-fol. Je ne l'ai pas retrouvé. Suivant Galletti, il y a (ou il y avait) au Vatican, sous le n° 3055, l'*Histoire naturelle* de Plin^e, imprimée à Bâle, en 1525, et provenant du baron de Stosch; elle contenait des annotations manuscrites de Fulvio Orsini, et, sur la garde, le récit d'une inondation du Tibre en 1557. (Renseignements tirés du Vat. 7928, f. 127, où Galletti a transcrit le récit).

8) V. p. 260. Rome, 1472, in-fol. R.

9) Inc. 400. Rome, 1473, in-fol. Très petit nombre de notes.

10) V. p. 226.

11) V. p. 232.

12) V. p. 258.

13. HORATIO, tocco dal Carteromacho, coperto di corame rosso.
14. HORATIO, con annotationi et emendationi varie, coperto di corame lionato.
15. CATULLO, TIBULLO et PROPERTIO, di stampa vecchia, con scholij del Colotio, coperto di corame rosso.
16. OVIDIO la Metamorphose, d'Aldo, con emendationi in margine, coperto di corame rosso.
17. OVIDIO la Metamorphose et altre opere, con scholij del Carteromacho, coperto di corame rosso.
18. OVIDIO la Metamorphose et altre opere, con emendationi di Pier Matteo Hercolano, coperto di corame lionato.
19. SALUSTIO, con annotationi di Pomponio Laeto, coperto in tavole.
20. LUCRETIO, con scholij del Colotio, coperto di corame rosso.
21. LUCRETIO, con molte annotationi, coperto di corame nero.
22. VITRUVIO con figure, tocco dal Carteromacho, et coperto di corame rosso.
23. VITRUVIO, tocco dal Lascari, coperto di cartone.
24. VITRUVIO di Fiorenza, con emendationi, in cartone.
25. VITRUVIO di Basilea, con emendationi bellissime, coperto di corame rosso.
26. DOMITIO CALDERINO sopra Martiale, tocco dal Carteromacho, coperto di corame rosso.
27. OPERE del Politiano, tocche dal Carteromacho, coperte di corame nero.
28. EPISTOLE di Plinio, tocco dal Carteromacho, coperte di corame rosso.

13) *Inc. 179*. Milan, 1479, in-fol. Mots renvoyés aux marges, scholies et rapprochements de textes.

14) *A. 1 in-8°*. Aldine de 1501.

15) V. p. 258.

16) V. p. 244.

17) *Inc. 1107*. Venise, 1489, in-fol.

18) V. p. 176.

19) V. p. 207.

20) V. p. 258.

21) 1512, in-8°. R. C'est l'édition des Giunta de Florence.

22) *VIII. A. 10. 27*. — *M. Vitruvius per locundum solito castigatior factus...* Venise, 1511, in-fol. (*Diligentia Ioan. de Tridino alias Tacuino*).

23) V. p. 159.

24) Fù del Carteromacho. R.

25) Vitruvio, Frontino, il card. de Cusa... in-8°, stamp. Argentorat. nel 1543, lig. di cor. rosso. R.

26-28) V. p. 246.

29. EPISTOLE di Plinio, in-8°, tocche da huomo dotto et scholiate, coperto di corame rosso.
30. AUSONIO, con scholij del Carteromacho et del Colotio, coperto di cartone.
31. AUSONIO simile, con varie emendationi, coperto di corame rosso.
32. VALERIO FLACCO, con emendationi del Carteromacho et del Colotio, senza coperta.
33. PLINIO, in quattro tomi, con emendationi del P. Ottavio, coperto di cartone.
34. CENSORINO. CEBETE. Dialoghi di Luciano. EPICETE. BASILIO. PLUTARCO. SIDONIO APOLLINARE, tocco dal Colotio, in tavole.
35. STATIO la Thebaide, con Lattantio, tocco dal Carteromacho, coperto in tavole.
36. PLAUTO con commento, tocco dal Colotio, coperto in tavole.
37. BUCOLICA del Petrarca, con commento. PERSIO con Cornuto, tocco dal Colotio, coperto di corame rosso.
38. AUSONIO, tocco dal Codro, in corame rosso.
39. MANILIO, col commento et emendationi di Andrea Alerienne, coperto in tavole.
40. CLAUDIANO, con scholij del med^{mo} et di Pomponio Laeto, coperto di corame verde.
41. EUSEBIO de preparatione, latino, con scholij di Andrea Alerienne, coperto di corame giallo.

29) V. p. 176, ligne 1. Le chiffre 28 y a été imprimé par erreur pour 29; c'est aussi ce chiffre erroné 28, accompagné de *Ful. Urs.*, qui se trouve sur le volume.

30) V. pp. 245 et 258. Aldine de 1501, in-4°. R.

31) Manquait au récolement de Rainaldi.

32) V. pp. 245 et 258.

33) V. p. 260.

34) V. p. 258.

35) Statio le Selve con il commento di Domitio [Calderino], la Thebaide con Lactantio, l'Achilleide con Maturanzio, Domitio in alcuni luoghi di Propertio, stamp. in Venetia, 1498, in-fol. in tavole. R.

36) Plauto con il commento di Gio. Battista Pio, tocco in tre o quattro uoghi dal Colotio, stamp. in Milano, 1500, in-fol. in tavole. R.

37) Petrarca la Bucolica, con il commento di Benvenuto Imolense, stamp. in Venetia, 1417 [sic; cf. Fiske, *Petrarch Books*, Ithaca, New-York, 1882, p. 20 b]. Persio con il commento di Gio. Britannico, stamp. in Brescia, 1500, in-fol. cor. ros. È dubio per non vi esser Cornuto, ne si vede esser tocco. R.

38) V. p. 175.

39) V. p. 230.

40) V. p. 229. Serait à comparer avec *Inc. 850* (autre Claudien annoté).

41) V. p. 229.

42. BUETIO, tocco di mano del Carteromacho, coperto di corame nero.
43. HERMOLAO BARBARO sopra Plinio, tocco dal Carteromacho, coperto di corame nero.
44. DONATO ACCIAIOLO sopra l'*Ethica* d'Aristotele, tocco dal Carteromacho.
45. AEGIDIO ROMANO in *posteriora Aristotelis*, tocco dal Carteromacho, coperto in tavole.
46. LUCRETIO, col commento del Pio, tocco dal Carteromacho, coperto di corame nero.
47. THEMISTIO latino, tocco dal Carteromacho, coperto in tavole.
48. APULEIO, tutto tocco dal Carteromacho, con belle emendationi, coperto in cartone.
49. PLINIO, tutto tocco da huomo dotto, in-8°, in un volume legato alla greca in corame rosso.
50. EPISTOLE ad Atticum tocche da huomo dotto, coperto di corame lionato.
51. CATULLO, Tibullo, Propertio, emendato, in corame nero.
52. MARTIALE, tocco dal Colotio, in corame verde.
53. MARTIALE, tocco dal Carteromacho, di mano del Colotio, coperto di corame rosso.
54. CATULLO, Tibullo, Propertio et Cornelio Gallo, con emendationi, coperto di corame verde.

42) Venise, 1491, in-fol. R.

43) *Castigationes Plinianae*, Rome, 1493, in-fol. R.

44) Florence, 1478, in-fol. R.

45) Padoue, 1478, in-fol. R.

46) VIII. A. 10. 21. In-fol. (*Bononiae typis excussoriis editum in ergasterio Hieronymi Baptistae de Benedictis Platonici Bononiensis... MDXI Kal. Maii*). Les gardes de parchemin portent des hymnes notés, d'écriture du XII^e siècle.

47) Trad. d'Ermolao Barbaro, Trévise, 1481, in-fol. R.

48) Venise, 1493, in-fol. R.

49) Di stampa 1510, in-8°. R. C'est donc l'édition de Paris chez Fr. Regnault et Gilles de Gourmont.

50) A. 27 in-8°. Aldine de 1513, corrigée d'après des mss. Sur les plats sont imprimés dans un cercle, d'un côté le mot HORATIVS, de l'autre, le mot VRSINVS. Cette reliure désigne le propriétaire, cet Orazio Orsini dont il a été parlé p. 3, note 1.

51) V. p. 258.

52) Aldine de 1501. R.

53) Id. « Con un epigramma del Carteromaco nel fine, » dit Rainaldi. V. p. 258.

54) V. p. 259.

55. EPISTOLE famigliari di Cicerone, tocche dal Carteromacho, in corame lionato.
56. STATIO, tocco dal Carteromacho, coperto di corame lionato.
57. OVIDIO de fastis, tocco dal Carteromacho, coperto di corame nero.
58. OVIDIO l'epistole et de arte amandi, tocco dal Carteromacho, et coperto di corame nero.
59. LUCANO, Catullo, Tibullo et Propertio, tocco dal Carteromacho, coperto di corame rosso.
60. MARSILIO de triplici vita, et molti altri autori, tocco dal Carteromacho, in corsme nero.
61. GRAPALDO de partibus aedium, tocco dal Carteromacho, coperto di corame rosso.
62. HIPPOCRATE latino de natura hominis, et altri autori, tocco dal Carteromacho, coperto di corame nero.
63. THEOPHRASTO latino, tocco dal Carteromacho, coperto di cartone.
64. PROPERTIO con commento, tocco dal Carteromacho, et BEROALDI variaie lectiones, coperto di corame nero.
65. STATIO la Thebaide col commento. IULIO FRONTINO de re mi-

55) V. p. 246.

56) Aldine de 1502. A la fin, dit Rainaldi, est une épigramme « del Pistorio in sepulchro Scip. Carteromachi. »

57) A. 14^b in-8°. Aldine de 1503 (*Fastes, Tristes, Pontiques*). Annotations analogues à celles du n° 58.

58) V. pp. 246 et 258.

59) A. 10 in-8°. Les deux Aldines de 1502 (Lucaïn et les Elégiaques) sont reliées ensemble.

60) Marsile Ficini, Bologne, 1501. Platina, *De honesta voluptate*, Bologne, 1499. Niccolò Leonicensi, *De morbo gallico*, Venise, 1497. Aless. Benedetto de Verone, *Observ. medicae*, Venise, 1493. Tous ces volumes sont in-4°. R.

61) Francesco-Maria Grapaldo, *De part. aedium*, etc. Venise, 1477, in-4°. R. Le seul exemplaire que possède la Vaticane de cet ouvrage imprimé à Parme, s. d., par Angelo Ugoletti, est l'Inc. 1250. Il n'a aucune trace de possesseurs.

62) Outre Hippocrate, Suétone, *De grammaticis et rhetoribus claris*, Florence, 1478. Paolo Romuleio de Reggio, *Apologia*, Venise, 1482. Georges de Trébizonde. Politien, *La notriccia*, Florence, 1491. Beroaldo, *Comm. in T. Livium*, Florence, 1489. Tous ces volumes sont in-4°. R.

63) Trévise, 1483, in-fol. R.

64) V. p. 246. Le titre du Properce manque; il n'y a pas de traces de la possession par Orsini et la reliure est moderne. Au bas de la première p. est une note assez inattendue et qui témoignerait que le volume légué au Vatican n'y est pas toujours demeuré : *Ioseph Capeci Camillo Acquacetta dono dedit. Roma 1804.*

65) Rainaldi décrit la première partie comme identique à I. L. 35, et le

- litari. AELIANO. VEGETIO. MODESTO, tocco dal Carteromacho, in cartone.
66. SIDONIO APOLLINARE, tocco dal Carteromacho, coperto in cartone.
67. RHETORICA di Cicerone, tocco dal Carteromacho, coperto di corame rosso.
68. S. THOMASO nella *physica*, tocco dal Carteromacho, et coperto in tavole.
69. BURLEO, tocco dal Carteromacho, coperto in tavole.
70. GRAMMATICA di Lancilloto, tocco dal Carteromacho, coperto di corame rosso.
71. PRISCIANO, tocco dal Carteromacho, coperto di cartone.
72. VARRONE et Festo Pompeio, tocco dal Carteromacho, et coperto di corame rosso.
73. POLYDORO VIRGILIO de *inventoribus rerum*, et *proverbij*, et altri autori, tocco dal Carteromacho, coperto di corame nero.
74. ORATIONI del Beroaldo et altri autori, tocco dal Carteromacho, coperto di corame rosso.
75. AMMIANO MARCELLINO, emendato da Andrea Alerienne, senza coperta.
76. LAZARO BAYFIO de *re navali et alia*, tocco dal Colotio, coperto di cartone.
77. P. CONSELIO et altri autori. APULEIO MADAURENSE de *sylogismo*. CENSORINUS de *die natali*, tocco dal Colotio, coperto di cartone.

recueil comprenant Frontin, Végèce, Elie et Modeste (*de vocabulis rei militariae*), comme celui qui a été imprimé à Bologne en 1496, in-fol.

66) Milan, 1498, in-fol. R.

67) Avec le *De finibus*, Venise, 1476, in-fol. R.

68) Avec le *De anima*, Venise, 1480 et 1485. R.

69) *Gualteri Burlei in artem veterem Porphyrii et Arist.* Stampato Venet., 1485, in-fol. R.

70) V. p. 246.

71) Di stampa antica, in-fol. R.

72) Di stampa vecchia, in-fol. Tocco dal Carteromacho con alcuni suoi epigrammi. R.

73) Le Polydore Virgile est de Venise, 1498. Suivent les fables de Valla, puis Valerius Probus (Venise, 1499). In-4°. R.

74) Le Beroaldo est celui de Bologne, 1491, in-4°. Suit Pandolfo Colonnuccio, *Defensio Pliniana* (stampa antica). R.

75) V. p. 230.

76) Bâle [Froben], 1537, in-4°. R. La première éd. est de Paris, R. Estienne, 1536.

77) Pietro Consuetio, etc. Collection imprimée à Bâle en 1528, in-4°. R.

78. GEORGIO AGRICOLA de ponderibus et mensuris, tocco dal Colotio, coperto di cartone.
79. PLUTARCO, alcune opere latine, et altre cose di diversi, tocco dal Colotio, coperto di corame rosso.
80. VARRONE de lingua latina, tocco dal Colotio, coperto di corame nero.
81. BEDA de natura rerum et de temporum ratione, tocco dal Colotio, senza coperta.
82. OVIDIO la Metamorphose, tocco dal Carteromacho, coperto in tavole.
83. LACTANTIO FIRMIANO, tocco dal Carteromacho, coperto di corame rosso.
84. CATONE, VARRONE, COLUMELLA et PALLADIO, tocco dal Carteromacho, in tavole.
85. HISTORIA ecclesiastica, tocca dal Carteromacho, coperta di corame bianco.
86. LOGICA Petri Hispani, tocca dal Carteromacho, et coperta in tavole.
87. MARTIANUS CAPELLA. PHILELPHI orationes et alia, tocco dal Colotio, coperto in tavole.
88. DIOMEDE, tocco dal Carteromacho, in corame rosso.
89. RUTILIO LUPO. AQUILA. IULIO RUFINIANO. SULPICIO VITTORE. EMPORIO et altri, tocco dal Colotio, coperto in tavole.
90. CLEOMEDE de contemplatione orbium. ARISTIDIS et DIONIS orationes de concordia. PLUTARCHI quaedam et alia, tocco dal Colotio, coperto di corame rosso.
91. PRUDENTIO et altri, tocco dal Carteromacho, coperto di corame rosso.

78) Bâle [Froben], 1533, in-4°. R.

79) *Plutarchi de tranquill. animi et alia. Basilii magni de vita solitaria...*
Di stampa antica, in-4°. R.

80) V. p. 204.

81) Bâle, 1529, in-fol. R.

82) E le Fasti. Tocco dal Carter. con un suo epigramma sul principio.

Stampa antica, in-fol. R.

83) [Venise], 1472, in-fol. R.

84) *Inc. 394*. Reggio, 1482, in-fol.

85) Eusèbe de Rome, 1476, in-fol. R.

86) Venise, 1487, in-fol. R.

87) *De nuptiis philologiae*, Modène, 1500. Philelphe, Venise, 1492, in-fol. R.

88) V. p. 246.

89) C'est la collection des *Rhetores vet. lat.* imprimée à Bâle, chez Froben, en 1521, in-4°.

90) Brescia, 1497, in-4°. R.

91) *Les Poetae christiani veteres* d'Alde, 1501, in-4°.

92. FASTI di Fra Onofrio, emendati di mano sua, coperti in cartone.
93. Q. CURTIO, emendato, coperto di cartone.
94. NONIO MARCELLO, emendato, coperto di corame rosso.
95. VARRONE de lingua latina, emendato, in cartone.
96. A. GELLIO, emendato, coperto di cartone.
97. MACROBIO, emendato et coperto di cartone.
98. GRATIO et OVIDIO de piscibus, emendato et coperto di cartone.
99. GRATIO et OVIDIO med^{mo}, emendato et coperto di cartone.
100. ITINERARIO d'Antonino, emendato dal Faerno, coperto di cartone.
101. QUINTILIANO, con scholij bellissimi di Benedetto Aegio, coperto di corame rosso.
102. SOSIPATRO, tocco dal Colotio.
103. TIBULLO et Propertio, tocco da Paolo Bombasio, con emendationi.
104. PROBO et altri grammatici et Prisciano, tutti tocchi da huomo dotto.
105. APULEIO, con belle emendationi, in-8° et coperto di corame verde.
106. ARNOBIO, con belle emendationi, in-8° et coperto di cartone.
107. TERTULLIANO, con emendationi rare, in foglio, coperto di carta pecora.

92) V. p. 262.

93) Lyon, 1546, in-8°. R. La plupart des volumes de la série qui suit me semblent avoir été annotés par Orsini lui-même.

94) V. p. 271.

95) Rome, 1557, in-8°. R. C'est l'édition *ex bibliotheca Augustini*.

96) Lyon, 1560, in-8°. R.

97) Lyon, 1556, in-8°. R.

98) A. 83 in-8°. Aldine de 1534.

99) Lyon, 1537, in-8°. R.

100) *L'itinerarium* est le premier ouvrage d'une collection imprimée à Lyon, in-8°. R. Le volume serait à joindre à celui qui est indiqué déjà, p. 260, comme annoté par Gabriele Faerno.

101) V. p. 176.

102) Naples, 1532, à peine annoté. R.

103) V. p. 147.

104) Probus, etc., Pesaro, 1511. Priscien, Paris, 1515, in-fol. R.

105) Venise, 1521. R.

106) Serait l'édition in-8° de Froben, Bâle, 1537.

107) De Bâle, dit R. Serait donc l'édition in-fol. de Froben, 1521.

108. CICERONE tutte l'opere, in-8°, con emendatione, coperto di carta pecora.
109. CICERONE tutto, in foglio, di Fiorenza, con emendationi, coperto di corame lionato, in quattro volumi.
110. PUBLIO VITTORE et Sexto Rufo, con Pomponio Mela et Solino, con annotationi di Benedetto Aegio, coperto di carta pecora.
111. SUETONIO, con notationi del med^{mo}, coperto di carta pecora.
112. SUETONIO in foglio, di Basilea, col commento, con notationi in margine, coperto di carta pecora.
113. SPARTIANO LAMPRIDIO et l'altri delle vite d'Imperatori, con notationi di Benedetto Aegio et Bernardino Rutilio, coperto di corame lionato.
114. GIRALDO de historia poetarum, in dui volumi, tocco da Benedetto Aegio, coperto di cartone.
115. LI DODICI Augusti di Aenea Vico, tocchi d'Antonio Agostini, coperti di carta pecora.
116. VELLEIO PATERCOLO, di Basilea, tocco da Bernardino Rutilio, coperto di carta pecora.
117. CORNELIO TACITO, di Basilea, tocco da Benedetto Aegio, coperto di corame rosso.
118. PAUSANIA, tocco da Benedetto Aegio, coperto di cartone.
119. AELIANO de instruendis aciebus con Frontino, tocco da Benedetto Aegio, in cartone.
120. EPHEMERIDE da 1430 fino à 1440, tocco da Pomponio Laeto, coperto di carta pecora.

108) Neuf volumes de Venise, dit R. Je suppose que c'est la collection apud Aldi filios, parue en 1541 et années suivantes.

109) Florence, 1537, in-fol., avec les commentaires de Vettori.

110) In-8° di stampa d'Aldo. R. V. p. 176.

111) Lyon, 1548. R. L'édition de S. Gryphe, cum notis Egnatii.

112) Manque au récolement de Rainaldi.

113) Aldine de 1509. R. V. p. 176.

114) Bâle, 1545, in-8°. R. V. p. 176.

115) V. p. 261.

116) Velleio Paterculo di stampa vecchia, tocco. Sexto Rufo in Polibio di Basilea, 1530, in-fol. cop. di car. pec. Fù di Benedetto Egio. R.

117) Bâle [Froben], 1533, in-fol. R. V. p. 176.

118) C'est la traduction de Romolo Amaseo, Florence, 1551, in-fol. V. 176.

119) Grecolatino stamp. in Turino, per fratres Gisneros [Tiguri, 1556] in-fol. R. V. p. 176.

120) Ephemeride del anno 1532 sin al 1551, di stampa antica, in-4°, cop. di car. pec., con alcune memorie scritte dal card. Cortese. R. Il y a là évidemment un lapsus de Rainaldi; les dates vont sans doute de 1432 à 1451.

121. EPHEMERIDE dal 1440 fino al 1500, tocco dal med^{mo}, coperto di corame lionato.
122. PLAUTO, con commento, con notationi nelle margine del Phedro, in foglio et coperto di corame lionato.
123. CICERONE l'epistole famigliari, tocche da Gio. Lascari, in-8° et coperto di corame.
124. MARULLO le poesie, con Mercurio Trimegisto, tocco dal Lascari, con un epigramma di mano sua nella morte del Marcello, in-8°, coperto di corame lionato.
125. DIOMEDE grammatico, tocco di mano di Pomponio Laeto con una sua ode, coperto di carta pecora, in foglio.
126. HERODIANO, tradotto dal Politiano et tocco di mano di Pomponio Laeto, in foglio, coperto di cartone.
127. UN LIBRO de Panegirici de diversi, in-4° et tocco dal med^{mo}, coperto di corame lionato.
128. THEOPHRASTO de causis plantarum, tradotto dal Gaza, emendato in margine da huomo dotto, in foglio et senza coperta.

NOTA DE LIBRI VULGARI SCRITTI IN PENNA *

1. PETRARCA le canzone et sonetti scritti di mano sua, in carta pergamena in foglio et legato di velluto paonazzo.

J'ai cherché en vain, au Vatican, ce volume qui paraît curieux. Il est à remarquer que Rainaldi ne mentionne pas Pomponius Laetus, mais seulement le cardinal Paolo Cortese, contemporain et ami du grand humaniste.

121) Manque au récolement de Rainaldi. C'était la suite probable du n° 120.

122) V. p. 247. Qu'on me permette d'indiquer un Plaute moins précieux, mais glosé par un humaniste du xvi^e siècle, qui est au Vatican : VIII. B. 5. 14 (Pie VI). C'est le texte de Strasbourg, 1514, *ex aedibus Matthiae Schurerii*, relié avec *Varia Ph. Beroaldi opuscula*, Bâle, 1513.

123, 124) V. p. 159.

125) V. p. 207. Cette édition incunable de Diomède et autres grammairiens porte, suivant Rainaldi, une ode de Pomponius, *Ad cardinalem Rapphetum* (sic); serait-ce Raffaello Riario ? Il n'y a qu'un exemplaire au Vatican qui puisse être cité ici (*Venetiis per Christoforum de Pensis de Mandelo*, 1491): *Inc. 1353*. Il est fort annoté, mais point par Pomponius, si mes souvenirs sont justes ; les gardes anciennes ont disparu dans une nouvelle reliure.

126, 127) V. p. 207.

128) *Inc. 428* (Pie VI). Trévise, 1483. Il y a aux marges des sommaires à l'encre rouge, que Rainaldi suppose être de la main d'André d'Aléria. Ils sont, sans doute possible, de celle de Cartéromachos.

* *Vat.* 7205, f. 49.

1) V. p. 279.

2. PETRARCA li sonetti, canzone et capitoli, scritto di mano sua, in papiro, con molte mutationi, in foglio et ligato in velluto rosino.
3. DANTE le poesie, scritto di mano del Boccacio con una epistola sua in verso latino diretta al Petrarca, con la mano d'esso Petrarca in alcuni luoghi, in foglio et ligato in velluto cremisino.
- ✓ 4. POESIE di cento venti poeti Provenzali, tocco nelle margini di mano del Petrarca et del Bembo, in pergamena in foglio et ligato in velluto cremisino.
5. BRUNETTO LATINI scritto in lingua Provenzale, tocco di mano del Petrarca nelle margini, in pergamena in foglio et ligato in velluto cremisino.
6. TUTTE le poesie di Dante et del Petrarca, scritto in papiro di mano del Bembo, in foglio et ligato in velluto cremisino.
7. BEMBO le prose scritte in papiro di mano sua, in foglio et ligato in velluto cremisino.
8. MICHEL ANGELO BUONAROTTI le poesie scritte di mano sua, con alcuni lettere, in papiro in foglio et ligato in velluto verde.
9. POESIE di varij poeti del tempo del Petrarca, in pergamena in-4°, coperto di broccato.
10. UN LIBRO de poeti antichi del tempo di Dante et sopra, le cento novelle antiche, in papiro in-4°, tocco di mano del Bembo et ligato in cartone bianco.
11. VARIJ poeti antichi, in papiro in foglio et ligato in tavole.
12. LORENZO de Medici le poesie col suo commento, scritto in carta pergamena et coperto di corame lionato.
13. POESIE del med^{mo} col commento, con alcune correttioni, in papiro in foglio et coperto di carta pecora.

2) V. p. 281.

3) V. p. 303.

4) Cédé à la Bibliothèque Nationale de Paris. V. p. 313.

5) V. p. 301.

6) V. p. 307.

7) V. p. 309.

8) V. p. 329.

9) V. p. 326.

10) V. p. 309.

11) V. p. 310.

12, 13) V. p. 328.

14. DANTE con molti commenti, in foglio reale et coperto di corame lionato.
15. DANTE scritto in pergamena in foglio, con la vita scritta dal suo figliolo Pietro, legato in corame lionato.
16. VARIE cose di diversi autori, et in esse una epistola longa del Boccaccio, et la vita di Dante et del Petrarca scritta in prosa da Leonardo Aretino, in papiro in foglio et coperto di corame rosso.
17. STEFANO PORCARO le lettere et alcune cose di Brunetto Latini et d'altri, in papiro in foglio et legato in corame.
18. BRUNETTO LATINI di varie poesie, con la traduttione dell' *Ethica* d'Aristotele, in foglio et senza coperta.
19. PETRARCA le poesie con alcune canzone et sonetti di Dante, con le lor vite scritte da Leonardo Aretino, in pergamena in-4° et coperto di corame nero.
20. BRUNETTO LATINI il Tesoretto, con la vita del Petrarca et del Bembo scritte da Ludovico Beccadello, in pergameno in-4° et coperto di seta torchina.

14, 15) V. p. 327.

16) *Vat.* 3215. 231 ff. pap. (Pie IX). xv^e siècle. Il y a deux ff. prélim. contenant la table des 65 rubriques. Ce ms., d'origine toscane, comprend surtout des documents florentins. Ce sont des miscellanées littéraires et politiques; notons-y : f. 77 v°, *Comincia il libro della vita, studi e costumi di Dante Allighieri e di messer Francesco Petrarca composto novissimamente da messer Leonardo d'Arezzo cancelliere fiorentino*; f. 92, *Finita la vita... fatta per messer Lionardo l'anno MCCCCXXVj del mese di maggio*. — *Incomincia la vita, costumi et studi di Dante Aldighieri fatta per messer Giovanni Bocchacci poeta fiorentino*;... f. 131, *Oratione fatta per messer Stefano Porcari da Roma, capitano di popolo di Firenze, insulla ringhiera de priori, la mattina che nuovi singnori presono l'ufficio*. Suivent d'autres discours de Porcari, Bruni, etc.

17) V. pp. 122 et 400.

18) *Vat.* 3216. 48 ff. pap. (Paul V, Pie IX). xiv^e siècle. Titres et souscriptions à l'encre rouge. Gardes de parchemin portant un texte très effacé du xiii^e siècle. F. 1, *Liber primus heticorum Aristotelis inter ceteros philosophos summi magistri* (trad. italienne de B. Latini); f. 12, *Qui comincia i libro de la poleticha che parla di governamento de le citadi. Deo gratias. Amen*; f. 18, *Qui finisce la peloticha (sic) fata per maistro Bruneto Latino da Firenze scritta insieme con l'altro libro dinanzi che si chiama heticorum Aristotelis*; f. 21, *Trionfi de Pétrarque*; f. 34, *Psalmi mey septem quos super miseriis propriis ipse dictavi, utinam tam efficaciter quam inchulte, utrumque enim prestare studui Franciscus P. laureatus (sic)*; f. 39, Inc. : « Intencio. Alo che'l bel vergier... »; f. 47 v°, *Tractato de Iacopo da Monte Pulzano de principibus terrarum* (en tierces rimes).

19) V. p. 327.

20) V. p. 311.

- ✓ 21. UN LIBRO de rime francese, in pergamena in-4°, tutto figurato, senza coperta.
- ✓ 22. POESIE provenzali di diversi, con la grammatica di Leonardo provenzale, in pergamena in foglio et coperto di tavole.
- H ✓ 23. RIME provenzali antiche con alcune espositioni, in pergameno, in-4° et senza coperta.
- ✓ 24. RIME provenzali di molti poeti, in pergamena in-8°, et coperto di cartone.
- ✓ 25. RIME provenzali, in papiro in foglio, tocche dal Colotio coperte di carta pecora.
26. GUIDO Iudice delle Colonne delle cose di Troia, in pergameno in foglio et senza coperta.
27. LONGO le cose pastorali, scrittore greco, tradotte in lingua vulgare dal Caro, in papiro in-4° et coperto di carta pecora.
28. VITE di molti huomini illustri che vissero nel tempo d'Eugenio IV et Nicola V, in papiro in-4°, senza coperta.
29. RIME nelle quali si contiene il compendio del Tesoro di Brunetto Latini, in papiro in-4° et senza coperta.
30. UN LIBRO per ordine d'alfabeto di tutte le parole usate dal Petrarca et altri poeti antichi, scritto di mano del Colotio, in papiro in foglio, coperto di carta pecora.
31. QUINTILIANO le declamationi tradotte per Antonio Lusco, in papiro in-4° et senza coperta.
32. POLYRIO la castrametatione tradotta in vulgare da Gio. Lascari, in pergameno in foglio, senza coperta.

21) V. p. 311.

22) V. p. 323.

23, 24) V. p. 322.

25) V. p. 320.

26) *Vat.* 3223. 150 ff. (Pie IX). XIV^e siècle. *Comincia il prolagho sopra la storia di Troya composita per Guido Iudice delle Colonne di Messina. Advengnia che chontinovamente le cose vecchie...* A la fin est transcritte la longue souscription de 1287.

27) *Vat.* 3221. 98 ff., dans son ancienne couverture. Cette traduction, due à un illustre contemporain de notre Amyot, a été publiée pour la première fois à Parme, chez Bodoni, en 1786, d'après l'autographe d'Annibal Caro.

28) *Vat.* 3224. V. p. 138.

29) V. p. 122.

30) V. p. 312.

31) *Vat.* 3222. 79 ff. (Pie IX). F. 1, *Comincia il prologo sopra il libro di Quintilian*; f. 75, *Finita quella parte del Quintiliano... recate in volghare per messer Antonio Luschi da Vincenza. Lasempro fu scritto per Niccolao di Piero di Tomaso da Pisa nel XXVIIIj. Apostolus me fecit secunda die hotubris Valencie MCCCCLIIj.* (ou LVj.)

32) V. p. 122. Une traduction latine de cet ouvrage, due à J. Lascaris

33. SANNAZARO l'Arcadia, scritta di mano sua propria, in foglio longo, in carta bambacina.

NEL STUDIOLO DI GERMANIA SONO L'INFRASCRITTI PAPIRI *

UN LIBRO in scorza d'arbore de 24 carte piccole, scritto in lingua Samaritana in cortice, dentro una saccoccietta di broccato.

UN PAPIRO Aegyptio longo, avvoltato in modo di volume, scritto in lettera longobarda.

UN' ALTRO papiro scritto in lettera longobarda, avvoltato in modo di volume.

UN' ALTRO papiro simile, mà non così grande, scritto in lettera longobarda.

UN' ALTRO papiro simile, scritto di lettera romana, più antica della longobarda, dove è un privilegio d'un' Imperatore, il quale sottomette li Vescovi di Romagna all' Arcivescovato di Ravenna.

Vi sono alcuni mazzi di lettere greche, latine et vulgare di mano d'huomini dotti, come del Politiano, del Carteromacho.

Oltre le lettere vulgari, vi sono alcuni sonetti et versi latini di mano propria di Hieronymo Aleandro, che fù card^e de Brindezi, del Baifio, del Bembo, con sonetti vulgari et versi latini di mano propria di Paolo Bombasio, di Aegidio Viterbiense, del Colotio, di Battista Casalio, di Romulo Amaseo, di Pier Vittorio et altri huomini dotti, et oltre questo vi è un breve di Papa Sixto IV et una lettera latina di Iulio II quando era cardinale. Et nel tiratore di sotto, sono lettere di mano propria di Marcello Cervino, che fù poi card^e Santa Croce et poi Papa Marcello, de Bernardino Maffeo, che fù poi cardinale.

et accompagnée d'une révision autographe, se trouve à la Bibl. de Paris, Lat. 6124. Cf. ma note dans *l'Inventaire des mss. grecs de J. Lascaris*, p. 12.

33) V. p. 328.

* *Vat.* 7205, f. 52. — Pour l'annotation de cette sixième partie de l'*Inventaire*, v. pp. 131 sqq.

NELL' ARMARI dove sono li libri stampati, vi sono inscrittioni antiche in carte, poesie di diversi come del Sanga, di Pietro Curtio, del Pierio, et altre lettere d'huomini dotti, et molte scritture in prosa et in versi, con lettere d'huomini moderni scritte à me, che saria cose à farne nota, et spetialmente alcune lettere latine et vulgari originali scritte ad Aldo Manutio il vecchio.

Ego Fulvius Ursinus subscripsi manu mea.



APPENDICES

APPENDICE I

Libri Greci et Latini manuscritti et stampati che non sono descritti nell' indice de libri lasciati dal signor Fulvio Ursini alla Libreria Vaticana¹.

GRECI MANUSCRITTI

1. Dionisius Alicarnaseus de arte panegirica, Cornutus de Diis, in-4°, coperto di corame paonazzo ²	B 4	16
2. Appianus Alexandrinus, in-4°, coperto di raso verde . .	A 5	19
3. Pindarus cum scoliis, in-4°, coperto di carta pecora . .	A 5	20
4. Gorgiae Leontini Encomia in Helenam, Crisolorae epistolae et alia, in-4°, coperto di veluto verde.	A 5	21
5. Grammatica Lascaris, in-8°, coperto di corame rosso. .	A 5	22
6. Agapetus ad Iustinianum Imperatorem et Basilii imperatoris institutiones ad filium, in-8°, coperto di corame rosso	A 5	23
7. Orfei Argonautica, Procli et Orfei hymni impressi, Verba magica Zoroastri manuscripta, in-4°, coperto di corame negro	A 3	17
8. Libanii meletae, epistole et alia, in-fog°, coperto di taule	B 2	8
9. Alexi Aristeni nomocanone sive ius canonicum, in-4°, coperto di corame negro.	A 1	22
10. Aristophanis comedie cum commentariis, in-4°, coperto di corame rosso.	B 1	30

1. Sur ce petit inventaire extrêmement incorrect, tiré des Archives de Naples, v. plus haut p. 137.

2. Serait-ce M. G. 54 du grand Inventaire, qui n'est pas entré au Vatican?

11. Apophtegmata philosophorum, Porfirii isagoge [in] x predicamenta Aristotelis, in-8°, coperto di corame negro . .	B 1	31
12. Nomina locorum, urbium, fluminum, etc., sciolto, in-4°.		
13. Aristotelis opera omnia impressa, in-fog°, coperto di corame rosso	F 4	31
14. Fragmenta diversa et precipue Homeri, in-4°, sciolto .		
15. Heronis de geometria fragmentum, sciolto.		
16. Onosander et Mauritius de re militari, in-4°, coperto di corame rosso ¹ .		
17. Claudii Ptolomei Florilegium de rebus astronomicis, in-fog°, sciolto.		
18. Aristotelis et Theophrasti scripta quaedam, in-8°, corame rosso	A 3	26
19. Ciri Constantini carmina, in-fog°, sciolto.		
20. Orationes aliquot Demosthenis et Luciani dialogi greco-latini, in-4°, senza coperto.		
21. Polemonis Physiognomica, in-8°, coperto di corame turchino ² .		
22. In Saphus fragmenta Fulvii Ursini scolia, eiusdem carmina quaedam, in-8°, coperto di corame rosso ³	A 3	2
23. De versu heroico tractatus, in-8°, sciolto.		
24. Index in-4°, sciolto.		
24 [bis]. Tucididis historia, in-fog°, corame rosso.	A 4	11

LATINI MANUSCRITTI

25. Cicero de finibus, in-4°, coperto di corame rosso . . .	C p°	13
26. Audeberti Aurelii Roma, in-fog°, coperto di corame rosso ⁴	C p°	14
27. Annotationes varie in Cesarem, Spartianum Lampridium, Cornelium Tacitum et alios, sciolto in una borsa di corame negro ⁵	C p°	15
28. Martyrologium Romanum, in principio epistola Cromatii et Heliodori ad D. Hieronimum, in littera longobarda, in-fog°, cop. di corame lionato.	C p°	16
29. Onuphrii Panvinii antiquitatum romanarum liber ab		

1. Cf. p. 174. Ajouter le témoignage d'Orsini sur son ms. de Mauricios. « il più bello che si possa vedere; sono 13 libri et scritti in pergamino di lettera bella e anticha più di 600 anni. » Il l'a communiqué à Pinelli. (Lettre du 1^{er} août 1587; *Ambros. D.* 422.)

2. V. p. 163, note 1.

3. Id.

4. V. p. 67, note 2.

5. C'est un des autographes d'Orsini identifiés p. 269, note 5.

eodem manuscriptum, in-fog°, coperto di corame lionato ¹	C p°	18
30. Petrarce epistole, in-fog°, in taule ²	C p°	19
31. Bessarionis card ^{lis} ad principes de periculis Italiae imminentibus, in-fog°, coperto di taule ³	C p°	20
32. Inscriptiones Urbis antiquae, in-fog°, coperto di carta pecora ⁴	C p°	21
33. Notitia omnium dignitatum tam civilium quam militarium in partibus orientis, in-fog°, coperto di corame rosso ⁵	C p°	22
34. Petrarcae Bucolica, in-fog°, coperto di corame negro. .	C p°	23
35. Onuphrii Panvinii fastorum fragmenta, coperto di corame negro	C p°	24
36. Ciceronis orationes in Catilinam, in-8°, coperto di corame rosso.		
37. Cicero de senectute et de amicitia, in-8°, coperto di corame rosso.		
38. Socratis Apologia cum argumento Leonardo Aretini, in-8°, coperto di corame rosso.		
39. Tibullus, in-8°, in taule.		
40. Georgii Trapezuntii oratio de laudibus Eugenii IV.		
41. Ovidius de fastis, in-4°, longo, coperto di corame lionato.		
42. Cicero de officiis, sciolto et imperfetto.		
43. Inscriptiones antiquae, in-8°, coperto di corame rosso.		
44. Inscriptiones antiquae, in-fog°, coperto di carta pecora.		
45. Virgilius collatione grecorum illustratus, tribus tomis distinctus, in-4°, coperto di carta pecora ⁶ .		
46. Inscriptiones variae antiquae Cordubae, Barchinonae et alibi repertae, in-fog°, slegate.		
47. Inscriptiones antiquae, sciolte, in-4°.		
48. Cassiodori epistolae, in-4°, coperto di carta pecora.		
49. Fulvii Ursini appendix ad librum Petri Ciacconii de triclinio, in-4°, coperto di cartone ⁷ .		
50. Censurae in opera Caroli Sigonii, in-fog°, coperto di cartone ⁸ .		
51. Deorum simulacra et antiqua numismata, in-8°, coperto di carta pecora.		

1. Pour ce n° et le n° 35, v. p. 262.

2. Provenait de Bembo. Cf. p. 294.

3. V. p. 166, note 1.

4. Sur les recueils épigraphiques portés à cet inventaire, v. p. 36.

5. Cf. p. 250.

6. V. p. 269, note 5. Je n'ai vu que le volume sur l'*Entéide*.

7. Id.

8. On me permettra de rapprocher ce titre des Vat. 3454-3455, gros mss. immédiatement classés après ceux d'Orsini, et contenant deux rédactions de l'*Historia ecclesiastica* de Sigonio. La seconde paraît avoir été soumise à la censure ecclésiastique et porte diverses corrections de la main de l'auteur. A la suite du second ms. est relié un très curieux *Index adnotationum quae primo ad Sigonium missae sunt*.

52. Caesarum imagines et numismata, sciolto, in-8°.
53. Virorum illustrium effigies, in-8°, coperto di raso rosso.
54. Vita di Cola di Renzo, trattato de alcune famiglie Romane, de Crucis Dominicae figura, in-8°, coperto di velluto verde.
55. Inscriptiones variae praecipue Romanae, Neapolitanae et alia, in-4°, sciolto.
56. Epitaphia diversa, in-4°, sciolto.
57. De ponderibus et mensuris multa ab Angelo Colotio collecta.
58. Ab eodem Colotio annotationes quadam ex variis auctoribus excerpta, in-fog°, coperto di carta pecora.
59. Benvenuti de Imola commentarius in 2^{am} Commediam Dantis, quae dicitur Purgatorium, in-fog°, coperto di cartone¹.
60. Aulus Gellius Noctium Atticarum, in-fog°, corame rosso².
61. Petrarca de poesie, con varie lettione nelle margine, scritto nell' anno 1356 x novembris, in-fog°, senza coperta³.
62. Cicerone alcune oratione volgari, lettere di Stefano Porcaro et altre cose di Francesco Philelpho, item proverbialia Senecae et alia, in-fog°, coperto di corame verde⁴.
63. Georgii Trapezuntii traductio librorum Aristotelis de animalibus, in-fog°, coperto di carta pecora⁵.
64. Fragmentum commentarii Benvenuti de Imola in comediam Dantis quae dicitur Paradisus⁶.
65. Diario ab anno 1519 usque ad annum 1527, in-4°, coperto di carta pecora.
66. Ciceronis synonymi, Ferretus de conscribendis epistolis impressus, Gabriellus index in epistolas Ciceronis, traductio Aristophanis et alia manuscripta, in-4°, coperto di carta pecora.
67. Vocabularium quarundam vocum quibus usi sunt Patres et praesertim in Concilio Tridentino, in-4°, coperto di carta pecora.
68. Imperatorum, dictatorum, consulum triumphorum, inscriptiones, epitaphia. Item, Romanae historiae scriptores enumerantur deque illis iudicium fertur, in-4°⁷.
69. Consulorum series et ordo, ex Suetonio, L. Floro aliisque historicis, in-4°, coperto di carta pecora.
70. Iulii Roscii lusus pastorales, in-8°, coperto di carta pecora⁸.
71. Remigius de nuptiis philologiae, in-4°, senza coperta⁹.

1. V. p. 193.

2. V. p. 224.

3. V. p. 285.

4. Serait-ce M.M. 17, qui manquait au Vatican en 1602?

5. V. p. 259.

6. V. p. 193.

7. Paraît-être M. L. 274 (ms. de Rutilio qui manquait en 1602).

8. Ce Julius Roscius Hortinus a été le collaborateur de Possevino pour l'édition des centons de Lelio Capilupi, dont il a été parlé p. 7.

9. Paraît être M. L. 17, qui manquait en 1602.

72. Cleonide harmonicum impressum, index in Persium et Iuvenalem et multa ab Angelo Colotio collecta msta, in-fog°, carta pecora.
73. Index in Propertium, Ovidium, Ausonium, in-4°, senza coperta.
74. Index in Tibullum, Propertium, Horatium, Gratium de venatione et alios, in-fog° longo, senza coperta.
75. Index in Salustium, Portium Latronem, Cornelium Nepotem, Catonem, Varronem, Columellam et Pomponium Melam, in-fog° longo, senza coperta.
76. Index in Plautium, Lucretium, Horatium, Catullum et Manilium, in-fog° longo, senza coperta.
77. Index in Caesaris commentaria, Terentium, Cornelium Celsum, Asconium Pedianum, Vitruvium et Pomponium Melam, in-fog° longo, senza coperta.
78. Index in Paulum Cortesium de principe, in-fog° longo, senza coperta.
79. Glossarium latinum-gaercum, in-fog° longo, senza coperta.
80. Index in anonymum, in-fog° longo, coperto di carta pecora.
81. Fragmentum indicis a G usque ad X, in-fog° longo, senza coperta.
82. T. Phedri poetae enarrationes in rhetoricam, in-4°, sciolto¹.
83. Gerberti geometria, in-fog°, coperta di carta pecora.
84. De comoedia et tragoedia incerti auctoris.
85. Informatione a sua Maesta Catt^a per la guerra contro ai Turchi, in-fog°.
86. De mundo multa ab Angelo Colotio collecta, in-fog°, sciolto.
87. Notae in Ciceronem, in-fog°, sciolto.
88. Inscriptiones antiquae multae et epitaphia varia, in-fog°, sciolto.
89. Inscriptiones antiquae, in-fog°, sciolto.
90. Trattato del modo de eligere capitani et altri ministri di guerra, in-fog°, sciolto, in carta pecora.
91. Notae in varios auctores, in-fog°, sciolto.
92. Festi Pompei fragmentum, in-8°, sciolto².
93. Calendarium in quo festivitates totius anni describuntur.

LATINI STAMPATI

94. Consulum, dictatorum censorumque Romanorum series, una cum ipsorum triumphis, in-8°, coperto di corame rosso.
95. Prose antiche di Dante, Petrarca, Boccaccio et altri, in-4°, coperto di corame rosso.
96. Templata sacra et profana quaedam edificia, in-fog°, longo.

1. Tommaso Inghirami.

2. V. p. 269, note 5.

DI MONSIGNOR LANCELOTTI ¹

- 97. Trigulphi et abbatis Vespergeri cronica, in-fog°, carta pecora.
- 98. Ottonis Phrisieri et Radevici Frisigensis historia, in-fog°, coperto di carta pecora.
- 99. Sedulii mirabilium, eiusdem et Iuvenci carmina, Arati card^{l^{is}} historia apostolica et alia multa, in-4°, coperto di corame rosso.
- 100. Roma antica, in-fog°, coperto di carta pecora.
- 101. De re hortensi, in-8°, coperto di corame rosso.
- 102. Deorum dearumque capita, in-4°, coperto di carta pecora.

GRECI MANUSCRIPTI ²

- 103. Demosthenis opera, in-4, coperto di corame rosso.
- 104. Concilium Tridentinum.
- 105. Plutarcho avertimenti politici.
- 106. Lexicon greco-latino, in-fog° longo, scritto di mano di P. Ciaccone.
- 107. Annotationes variae Hieronymi Aleandri ³.

APPENDICE II⁴

I

FORTIGUERRA A. ORSINI

Al molto mag^{co} s^{re} il sr Fulvio Orsini patrone mio oss^{mo}, a Bologna ⁵.

Molto mag^{co} s^r mio oss^{mo},

Mio padre ha ricevute dua lettere di V. S. per le quali ha inteso il desiderio di quella circa quelli otto libri che lei domanda, e per che esso si e.

1. Cf. p. 25.

2. Ces cinq mss. correspondent exactement à M. G. 6, 147, 159, 155 et 142, qui n'ont pas été portés au Vatican en 1602.

3. Ce petit inventaire est suivi d'une liste intitulée : *Errori nell' indice de libri consegnati al Palazzo* [Vaticano]. Ce sont des corrections au grand Inventaire, sur la reliure ou le contenu des mss. décrits ; la plupart de ces corrections sont aussi dans le récolement de Rainaldi, et l'étude directe des mss. que nous avons faite rend inutile de les publier. Il en va de même pour la liste des livres manquants chez Orsini, qui termine le document de Naples.

4. Le choix de documents qui forme cet Appendice est publié d'après le même système que l'Inventaire. J'ai ponctué, transcrit *v* les *u* consonnes, et résolu les abréviations qui pouvaient arrêter le lecteur ; mais je respecte le plus possible l'orthographe et même l'accentuation des originaux.

5. *Vat.* 4104, ff. 182-183. — *S^r* ces lettres et les suivantes, voir notre récit, pp. 82 sqq.

fatto portare in villa (havendo desiderio di compiacer V. S. di questo e di maggior cosa), mi ha dato in commissione che con ogni diligentia io cerchi di tutti questi libri studiati e postillati dal Carteromacho, et che havendo trovato tutto quello che si puo trovare, io dipoi le dia in mano del s^r capitano Alessandro Conversini (come V. S. ordina), perche esso lo mandi poi a quella. Onde havendo io havuto tal commissione (desiderando anchor io di far piacere e servitio a V. S.) ho con gran cura e diligentia trovato 22 pezzi di libri, computato li otto che quella ha messo in nota, quali tutti sono stati studiati (come si vede) dal Carteromacho, e pensando far cosa grata a V. S. quanti piu gli se ne manda (havendo veduto quanto essa e desiderosa di tal cosa), gli ho dati tutti in mano del prefato s^r capitano; cosi in questa sarà la nota di tutti quelli che li si mandono. Ho trovato similmente certe lettere latine d'alchuni s^{ri} litterati con una del Carteromacho, le quali li mando; el n^o di esse sarà in su la nota. Alle dua sue lettere non si da altra risposta per esser mio padre in villa, et io non sono atto a cio, perche bisognerei che fusse altra penna che la mia, volendo ringratiar a pieno V. S. del grande amore et affetione che essa porta alle cose del Carteromacho, inperhò quella mi hara per scusato. Ne havendo altra cosa da dirli (baciandoli le mani) farò qui fine, con raccomandarmi quanto so e posso quella, et il simile fa mio padre. N^{ro} S^{ro} Dio la felicità.

Di Pistoia, il dì 14 di Maggio 1565.

D. V. S. humil servo,
SCIPIO FORTIGUERRA.

II

FORTIGUERRA A ORSINI ¹

Ill^{re} et R^{do} s^r mio oss^{mo},

Ho ricevuto le dua di V. S. per le quali ho inteso quella haver havuto tutti questi libri quali haveno dati in mano del capitano Alessandro, ma dubitare che ve ne sia alchuno non studiato ne postillato dal Carteromacho, e spetialmente il Plinio e le metamorphose d'Ovidio, et che per cio io intenda da mio padre la certezza se e sua mano; onde io glien' ho domandato, e mi ha risposto che crede al certo la sia sua lettera, avvengha che per esser un tempo che non ha visti libri, non sene arricorda cosi bene. Di Messer Giovanni Battista ² (come scrive V. S.) non e mano, tal che mio padre et io teniamo per fermo le postille del Plinio e delle Metamorphose di Ovidio non esser d'altri che del Carteromacho. V. S. so che ha dell' altre scritture di sua mano e per cio puo molto ben comprendere se hanno simiglianza l'una con l'altra; perche mi dispiacera oltramodo non haver mandato a quella le cose sicondo il suo intento. Mando adonque à V. S. in scambio delle opus-

1. Vat. 4104, ff. 249-250. Adressée aussi à Bologne, ainsi que les lettres III et IV.

2. V. p. 246, au bas.

cule di *Plutarco* (qual dice non 'essere postillate dal Carteromacho) Marsilio Fiscino de triplici vita, quale ha tutti i segnali datomi da quella e trenta¹ e notate di mano del detto Carteromacho, che cosi un tratto mi pare; ce ne resta non so che altri, che anhora loro mi paian notati di mano sua, ma non n'ho vera certezza, e mio padre non li puo vedere per esser hora aggravato dal male quanto sia mai stato a sua di, di sorte che mi fa temere non pocho de casi sua, et tutto il suo male credo proceda da questi tempi che li son molto contrarij. Li ho perho letta la lettera di V. S. et delle amorevolissime offerte che quella gli fa; esso gliene resta molto obligato e le tiene come un thesoro; cosi il simile fo anchora io, dicendoli esser sempre pronto e parato a far servitio a V. S. dove io possa, et di questi libri che ci son restati, quando quella ne voglia un piu che un' altro, sono a ogni suo commando. Le raccomandationi a Messer Francesco Forteguerra e a mio padre tutte ho fatte, cosi essi le rendanno a V. S. duplichate. Altro non mi li resta che dire, perho facendo qui fine (baciandoli le mani) nella sua buona gratia sempre mi offero e racc^{do}. N^{ro} S^{re} Dio la felicità e contenti di quanto desia.

Di Pistoia, il di 2 di giugno 1565.

D. V. S. servitore,
SCIPIO FORTIGUERRA.

III

FORTIGUERRA A ORSINI²

Ill^{tre} et R^{do} s^r mio oss^{mo},

Poiche ho hauto dato in mano del capitano Alessandro il Marsilio Fiscino (havendo pur desiderio di servir V. S. come la desia), son andato guardando tra certe lettere et ne ho trovata una del Carteromacho volgare per la quale ho benissimo compreso che il Plinio e le Metamorphose d'Ovidio non sono notate di sua mano, e per il contrario mi son venuto certificando che quelli che ci son restati (de quali fo mentione a V. S. su l'altra mia) son notati al certo di mano sua, la nota et il n^o de quali sara inclusa in questa, e cosi io li ho dati in mano del prefato capitano insieme con il Marsilio Fiscino, perche esso li mandi a V. S. in scambio di quelli che non son notati dal Carteromacho, e l'haver mandato a quella delli altri non notati di sua mano. N'e stato bonissima causa l'haver lei dimandato (tra quelli 8 primi) il Plinio e le Metamorphose d'Ovidio, quali pensavamo un tratto fussen di mano sua, come ancho pensavamo che fusse l'Eusebio, Strabone, Lactantio Firmiano e altri, che a questo modo hora io comprendo non essere, se già il Carteromacho non faceva lettera di piu sorti (che non le credo), sia come si voglia quello che io penso dover esser grato a V. S. quello gli mando, ne ce ne resta piu altri che sierno notati di sua mano o d'altri. Perche non

1. Pour *dentro*.

2. Vat. 4104, ff. 243-244.

havendo altro che dirli, faccendo qui fine (col baciardi le mani) meli offero e racc^{do}. N^{ro} S^{ro} Dio la felicità.

Di Pistoia, il dì 2^{di} di giugno 1565.

D. V. S. servitore,
SCIPIO FORTEGUERRA.

IV

FORTIGUERRA A ORSINI ¹

Ill^{ro} e R^{do} s^r mio oss^{mo},

Poi ch' hebbi dato al capitano Allessandro il Marsilio Fiscino e la mia a V. S., della quale hora ho la risposta da quella de quattro del presente, detti di nuovo un'altra mia al prefato cap^{no} insieme con 2 altri libri et perche V. S., hara la lettera e libri, non li diro altrimenti il tenore di quella, e il non l'haver il cap^{no} mandata esato, per non haver hauto comodità. Quanto a quel che V. S. mi scrive ch' io cerchi con diligentia s' io trovo fra questi libri tinti in giallo altro toccho di mano del Carteromacho, li fo noto per questa come non ho manchato di diligentia et ho trovato cosa che penso sara grata a V. S., e questo e l'opere del Politiano leghato in nel modo che quella mi scrive, similmente ci trovo un altro libro che e notato di quella mano del Plinio et e questo Textus Summularum logice magistri Petri Hispani. Mando adonque a V. S. questi 2 che di sopra dico, che saranno in tutto n^o 6. Con mio padre ho fatto quanto V. S. mi scrive, ma il male lo va tuttavia aggravando non pocho e bisogna stare alla gratia di Dio, perche non ci e altro riparo; esso si racc^{da} a V. S.; cosi il simile fo io, et baciandoli le mani meli offero e racc^{do}. N^{ro} S^{ro} Dio la felicità.

Di Pistoia, il dì 7 di giugno 1565.

D. V. S. servitore,
SCIPIO FORTEGUERRA ².

V

CONVERSINI A ORSINI

Al' ill^{ro} et R^{do} sig. patrone mio oss^{mo} il s^r Fulvio Orsini, a Roma ³.

Ill^{ro} sig. patrone mio oss^{mo},

Infinitamente ringratio V. S. della cortesia che l'ha usata à Messer Scipio, al qual ho parlato circa il libro che la mi scrive; m'ha risposto che non

1. Vat. 4104, ff. 245-246.

2. Suit une lettre du 15 février 1566 (4104, f. 247-248) où Forteguerre mentionne la mort de son père et s'excuse humblement d'une offense envers Orsini, qui ne nous intéresse pas. Il remercie par avance Orsini des vingt-cinq écus que celui-ci lui fait offrir par Conversini et désigne pour les recevoir un certain Vincenzo Politi. Le reçu de Politi, daté de Rome, 1^{er} mars, est ajouté au bas de la lettre même. Cf. une lettre de Conversini à Orsini, de Pistoia, 14 février (4104, f. 251-252); une autre lettre du capitaine, notre n^o V, montre la reprise des envois de livres.

3. Vat. 4105, ff. 205-206.

l' ha trovato, ma che en' ha trovato altri sette, che al credero suo son tutti tocchi dal Carteromacho; e m' ha promisso darmeli tutti nelle mani; et io gli ho detto, che scriverò a V. S. d'haverli. Lo io non gli ho, ma mi credo bene che meli darà se lei aviserà volersene valere. Però lei intendera per la lettera di Messer Scipio e libri che sono, e volendoli tutti a parte scriva ch' io glieli mandi e dove ho andirizarli; con mostrare di credere che sierno apresso di me, per che io farò tutto quel che per me si potrà per averli e mandarglieli; laqual cosa penso mi sarà facilissimo, vedendolo con molt' amorevolezza offerir questi et ogn' altra sua cosa, e per tenerlo io un bonissimo gentilhuomo, mi persuado che debba osservare piu di qualche promette. Non dimeno, per ogni caso che potesse accascare, ho voluto dir à V. S. per apunto la cosa come sta, e pregandola che la mi faccia gratia avisarmi qual cosa del Ecc^{mo} sig. Duca di Parma, qual odo¹ che già molti giorni si truova costa; arò caro se per me si può sapere qual che fa e quanto starà, e se sarà general di Santa-Chiesa, e medesimamente quando e manderà a levar la Sig^{ra} Principezza di Fiandra², e chi andera per lei; che tutto so che V. S. intenderà. E baciandogli le mani, meli offero e racc^{do}.

Di Pistoia, il dì xij di Marzo 1566.

D. V. S. Ill^{re} attent^o servitore,
ALESS^{ro} CONVERSINI.

VI

FORTIGUERRA A ORSINI

*All' ill^{re} e molto R^{do} s^{re} il sor Fulvio Orsini patron mio oss^{mo}
a Roma³.*

Ill^{re} e molto R^{do} s^r mio oss^{mo},

Poiche la S. V. per sua inusata cortesia e benignità ha usato verso di me sì generoso e largo dono, consegnando in mano di Messer Vinc^o Politi Du²⁵ ad effetto di dovermeli esso mandare, Dio almancho mi havesse concesso tanto di gratia ch' io havessi potuto in qualche parte riconoscerla con parole, non mi essendo lecito altrimenti in modo alchuno, la onde reputo che sia molto meglio tacitamente piu presto col core ternergliene perpetuo obbligo che rendergliene fede con multiplicità di parole. E quanto a qual che V. S. mi scrive che harebbe caro ch' io li mandassi un libretto di epigrammi greci fatti del Carteromacho, quali dice che li parve che io li mostrassi, quando essa fu in queste bande, li dico che qua appresso di me non ci si trova nessun libro di Epigrammi greci scritti a mano, salvo che ci

1. Traduisons *audisco*; l'orthographe de ce capitaine n'est pas moins bizarre que celle de Fortiguerra.

2. Marguerite d'Autriche, femme d'Ottavio Farnèse, duc de Parme, quitta Bruxelles à la fin de 1567.

3. Vat. 4105, ff. 270-271.

e un libro d'Epigrammi greci in stampa d'Aldo, et ho guardato drento in detto libro e non vi trova cosa alchuna che mi paia del Carteromacho; nientedimeno, quando V. S. lo voglia, questo insieme con ogni altra mia cosa sera sempre al suo comando, perho essa dia adviso se vole ch' io gliele mandi che non mancherò.

Appreso per che V. S. conosca ch' io sono desideroso di farli servitio e compiacerla, et che se bene alli giorni passati io l'offesi si grandemente non e per cio al presente ch' io non riconosca il mio grande errore, il quale non si causo per malitia, ma sol per esser in troppo credulo, si come altra volta gli ho significato, li fo intendere come ho dato in mano del cap^{no} Alessandro Conversini anchora 7 pezzi di libri quali mi paiano sicondo me in piu luoghi tocchi di mano del Carteromacho, e qua libri detto s^r cap^{no} manderà a V. S. (per esser a lui piu facile che a me il mandarli), ogni volta che da quella sera scritto che li si mandino, et per che la sappia che libri e opere sono, e similmente che postille vi e drento, gliene sarà qui da me con piu breuita che sia possibile dato certezza. E prima li dico che vi e un greco che mi pare li Locica d'Aristotile, in nel principio del quale e uno epigramma in stampa greco del Carteromacho, cosi poi ancho una sua epistoletta greca, e in nel fine vi e scritto alquante annotationi di sua mano; poi ce ne un altro greco, e questo e Theocrito, e in nel fine di detto libro vi e una commedia d'Aristofane domandata il Pluto, che e tutta postillata di man di detto Carteromacho, ma in l'altri opere de Teocrito non vi e adnotatione alchuna. Il 3^o libro e un vocabulista greco senza principio tutto postillato, e questo la sera che V. S. fu qua, l'ill^{re} s^r Fabio Farnese haveva messo dapparte con li altri. Il 4^o e Hippocrates de natura hominis, e certe altre opere in detto libro, ma non vi e postillato se non 3 o 4 carte e non piu, e questo e in nel principio del libro, et e di quelli leghati in corame negro et il corpo tinto in giallo¹ come gia scrisse V. S. Il 5^o e un leghato in nel medemo modo et questo si domanda proverbiorum libellus, che in nel fine vi e forse 20 carte scritte in penna, che mi paion di mano del Carteromacho. Il 6^o e Arithmetica Boetij che vi e qualche postille, et e leghato insime seco certe altre operette ma non son tocche di postille alchuna. Il 7^o et ultimo e un libretto scritto in penna che dice Pub. Ovidi Nasonis de sine titulo et amorum suorum opus, et pieno per tutto d'annotationi e postille, advengha che non mi paino mano del Carteromacho; nientedimeno credo piacera à V. S. et mandandolo costa tien pocho lato, tal che non e di noia a chi l' ha da portare. Mi e parso dar a V. S. questo relatione di detti libri a causa volendoli sapia come son fatti e che opere sono, et il non li haver io per e tempi addrieto mandati esato, per che dubitavo se le postille erano di mano del Carteromacho o no; ma hora, come per una sua lettera ho compreso, dico quasi alcerto che e sua mano, la qual lettera mando a V. S. si come essa mi chiede, e li dico che non ho piu altre lettere latine ne volgare o altre compositioni

1. Ce sont les tranches qui sont jaunes, comme le montrent plusieurs des volumes de Cartéromachos dans la collection d'Orsini.

di detto Carteromacho; ci e solo alquante lettere volgari scritteli da diverse persone, che quando V. S. voglia questo o altro basta un minimo cenno, perche come di sopra ho detto non ho altro desiderio se non di compiacerla; e faccendo qui fine di core meli offero et racco^{do}. N^{ro} S^{ro} Dio la felicitì.

Di Pistoia, il di 14 di Marzo 1566.

D. V. S. humil servo,
SCIPIO FORTEGUERRA.

VII

ORSINI A DUPUY

*Al molto ill. et magnifico s. mio ossmo il s. Claudio Puteano,
a Parigi¹.*

Molto illustrissimo et magnifico signore mio osservatissimo,

Monsignor d'Houlier è tanto bene informato della devotione et obbligo mio verso di V. S. che poco m'occorre dire in questa per tal conto; et pure voglio dirle che, si come io la tengo viva nell' intimi luoghi della memoria mia, così desidero che lei mi comandi qualche cosa per mia consolatione. Il prefato monsignor esporrà a V. S. un desiderio mio², et di quello che per me la ricercherà, intendo sia ricercata in quella forma et modo che si conviene fra gentiluomini et amici cordiali, et quale è la destressa di S. S^{ria} et giuditio esquisito, sò che non esporrà a V. S. questo mio desiderio altramente. Si che a me non occorrerà dire altro, se non pregarla che veda quà appresso di me cioche ci sia per lei, poi che ancor io sono tutto di V. S., alla quale bacio cordialmente le mani.

Da Roma, a iiij di novembre 1579.

Di V S. molto ill. et magn. affm^o ser^{re},
FULVIO ORSINO.

VIII

ORSINI A PINELLI

*Al molto ill. et mag^{ro} s. mio ossmo il s. Gio. Vincenzo Pinello,
a Padova.*

Molto mag^{co} s^{ro} ³,

Quel nostro formicone⁴ è cominciato à uscire, non so bussato da chi. Non scrive à me, mà al Targone accioche me lo dica à nome suo, che man-

1. Paris, Biblioth. Nationale, Dupuy 704, f. 114. Cf. la lettre de Pinelli à Dupuy, de Padoue, 27 nov. 1579 (même ms., f. 76).

2. Cf. p. 88.

3. Milan, Ambros. D. 422 inf., f. 74.

4. Torquato Bembo. Cf. pp. 94 sqq., pour cette lettre et toutes les suivantes.

dando io le teste, lui mandarà li libri. Io l'hò risposto, che dovendo lui venire a Roma quest' anno (si come scrive al medesimo Targone), questo negotio si potrà remettere in quel tempo, nel quale si potrà fare la permuta con più sodisfattione dell' una parte et l'altra; et che parendoli altramente, scrive à chi io doverò consegnare le teste, che scriverò anco à lui à chi doverà consegnare li libri in Padova; et che io non voglio pigliare briga di conduttura ò risigo della perdita delle teste, sicome ne anco egli dei libri. Circa il fragmento de *Lusi* scrive che non l'ha cercato, ma che trovandolo melo darà con ricompensa di qualche cosa di suo gusto. Io li notifico da permuta proposta del cameo con quella medaglia d'oro et questi *Lusi*, se à lui piacerà. Hora staremo à vedere. Come io sia sicuro che li libri non vadino fuori d'Italia, potremo lasciare che la cosa si maturi al suo tempo, massime che havemo a fare con un furbo per excellenza. Di gratia V. S. non resti d'avvertirmi di tutto quello che conoscerà fare à proposito per condurre questa permuta con reputatione mia, et d'intendere sempre quello che può della integrità del Virgilio di maiuscole. Non vorrei per bene assai che questi libri mi scapassero delle mani per mia dapocaggine. Nel resto poi lasceremo risolverlo da lui. V. S. mi perdoni de tanta importunità, che la conosco benissimo; ma come si può far di meno in certe occasioni? — Il Sigonio mi scrive che sera in Roma à Pasqua, et che delli tre mesi che ne si fermerà, due ne vole consumare con me¹. Ma che posso sperare della venuta di V. S.? Le scrissi che quelli commenti del Plinio erano del Beroaldo et altri che vadino in un libro in foglio trivialissimo. Aspetto qualche nova del Cano et del Photio, che io le scrissi con l'ultima. Le bacio cord^{te} le mani.

Da Roma, à xij di Marzo 1575.

Di V. S. m. mag^{ca} aff^{mo} ser^{ro} Ful^o.

IX

BEMBO A ORSINI

*All' ill^{re} et molto R^{do} sr come fratello oss^{mo} il sr Fulvio Orsini,
a Roma².*

Ill^{re} et molto R^{do} S^{or} mio,

Heri hebbi qui le sue, ne le dirò per hora altro se non questo che io stò in opinione di venire quest' anno santo fino à Roma et venendo allora faremo ogni cosa, et quando pare piacesse à N^o S^{or} Dio che non ci potessi venire mandero in là i libri, per che volendoli dare non hanno d'andare in altre mani che in quelle de V. S. I *Lusi* certo non gli ho trovati, ma come vaddi a Padua, cercherò meglio et V. S. lo saprà se l'haverò trovato; veggasi a altro et mi

1. Lettre du 30 avril (f. 80) : « La venuta del sr Sigonio è andata in fume. »

2. Vat. 4104, ff. 170-171.

lo avisa. Quanto alle conduttore jinporta questo poco al negotio. Il cameo di che mi scrive V. S. del quale mi serà caro il pronto per poterlo un poco godere, mi piace essendo come scrive, ma la medaglia d'oro che assomiglia al M. Aurelio di V. S., che entra nel baratto, non me ne voglio a modo alcuno privare, dovendo havere etiandio la testa di marmo, et quando anco non l'havessi non la voglio dare, perche troppo acerba privatione mi sarebbe questa, amandola como fò : tutte le volte che V. S. crede che io l'ami et osservi di buono et fraterno cuore, la crederà quello che verissimamente è, et tale mi conoscerà per sempre. Vegga pure se io ho altro da poterla sodisfare con visto et honesto barratto che sempre lo farò. Et stia sana et mi ami et la prego à basciare per mio nome humiliss^o la mano à Mons. Ill^{mo} car^o Farnese come un signore et padrone.

Da Coniolo di Brissana, alli 30 di Marzo del 75.

Di V. S. Ill^{re} et molto R^{da}.

Affettionatiss^o fratello,

TORQUATO BEMBO..

X

PINELLI A ORSINI

Molto R^{do} s^r mio oss^{mo} ,

Habbiamo veduti i libri di Mons^r Bembo, il s^r Mercuriale et io, non già il Virgilio et Terentio della permuta che si sono trovati esser à Coniolo, et delli altri gli daremo conto κατὰ τάξιν². L' α', che sono le scholie in Theocritum, sono scholie latine et, per quanto stimo, tratte in gran parte dalle greche, cioè tradotte. δ' sono dieci libri soli di Strabone, li primi, cioè poco più della metà, et, come gli scrissi già, non molto antichi. Il γ' non s' è trovato altramente Appianus, ma Oppianus ἀλιευτ. καὶ κυνηγετικά. δ' : questo è l'Archeologia di Dionysio Halicarnasseo, libro in foglio di carta pecora et di scrittura antica molto, corretta et bella. Insomma è libro da farci l'amore perche è intiero, et à me piace molto.

ε' : già ho detto à V. S. che l'Aristide è in-foglio di carta pecora et molto antico; è plenissimo di scholie sino passata la metà, il resto non ha alcune, et perche era stato mal trattato da qualchi del passato, di due terzi del libro

1. Vat. 4104, ff. 231-233. La suscription manque.

2. Cf. p. 96, et la lettre de Torquato Bembo, de Venise, le 27 août 1575 : « A questi di passati venni per certa subita occasione a Padua, dove trovai lettere di V. S. in mano del s^r Mercuriale, et lui, insieme col s^r Pinelli, furono nel mio studio et lassai che vedassero tutto quello che era notato de V. S. et troverano et li Lusi et ogni altra cosa... Loro hanno fatto la nota d'ogni cosa per mandarla à V. S. et però non dirò altro. Non hanno potuto vedere ne'l Vergilio, ne'l Terentio, per che lo lassai a Coniolo, ove nel subito mio partire non lo pressi, per tornar presto, sì come farò fra 6 ovvero 8 di à Dio piacendo... » (Vat. 4104, f. 173.)

sino alla fine nella parte superiore delle carte è stato riconcio. ζ' : che cosa si contenga in questo libro, V. S. lo vedrà nel tergo della mia nota. Così del θ'. Hora il ζ', ch' è in-8° et è di carta pergamena, non mi piace punto, perchè è forse moderno et non molto corretto.

Il θ' ben corretto e mostra molta antichità, se ben qual carattere longobardico non lo veggio che ne titoli et ne meno intieramente. Il libro è in foglio et è di forma molto lunga, più che dupla della larghezza, in carta pergamena, et perchè V. S. lo conosce meglio, gliene ho dipinto io proprio alcuni principii della Georgica; vi è quasi tutto il primo et non va più oltre. Se ben V. S. troverà Demoetas nel titolo, di dentro però v' è Damoetas. Le forme delle lettere notabili in questi principii sono M, C, G, M¹. Ma come V. S. crede non è scrittura costante.

Ho veduto quel *Carmen Bucolicum* scritto di mano del Petrarca, col quale il Bembo egli prova li opere volgari d'esso Petrarca esser similmente scritte di mano dell' autore, sicche non m' è parso di voler gli levare la sua pietra paragona et certo non è cosa da curarsene. V. S. de gratia lo conoscha da questa fine ch' a messo dopo i versi : « Bucolicum carmen meum explicit, quod ipse qui ante annos dictaveram scripsi manu propria, apud Mediolanum anno huius aetatis ultimae 1357. »

In luogo d'Appiano che non s'è trovato, v' è all' incontro un pezzo di Pindaro con scholie antichissimo, ch' io stimo strettamente per la sua bellezza, et è libro da procurarlo; vi manca la prima carta della prima ode; et arriva sino all' εἶδος (con haverlo) μητρὶ ἀελίου et è cosa degnissima κατ' ἐμέ.

In luogho del Virgilio Bucolica et Georgica, che non s'è trovato, v' è un Sinesio in-4° di papiro (di papiro anche è il Pindaro) che mi piace assai et ha quell' hymni ch' ha stampati il Cantero, che non erano nel Synesio parigino. — Dell' Aristide non posso dire a V. S. se è intiero, perchè non segue l'ordine del stampato; questo posso dirgli che, nella tavola ch' è innanzi del libro, il penultimo titolo è λβ' π. παραθύρηματος, l'ultimo λδ' (ma d'altra mano moderna) εἰς Πρώτην..

Credo di non potergli dire altro in questa materia, se non che esso Bembo è per andar presto alla sua badia, et non so (dal suo parlare) quanto presto sia per venire a Roma, come che dica di volersi forzare d'esservi presto. Ancora un pocodi questo prefato monsignore, il quale m' ha monstrata la medaglia d'oro che si chiama Aurelio, la quale ha per reverso una figura che siede con una vittoria in mano et lettere IOVI. VICTORI, ma il dritto ha il volto d'Hadriano et le lettere che dicono HADRIANVS. AVG. COS. III. P. P. Hora saltiamo all' altre medaglie tragittate, che m' è parso di mandargliele et seranno con questa, perchè mi ricordo d'un suo detto, che bisogna cominciar presto a gustare. Credo che piaceranno a V. S. perchè così mi dicono questi ἀρχαῖοι. Ho voluto scrivere a V. S. questa lettera hoggi, caldo del studio del Bembo, et la lasso così sino a venerdì per vedere

1. Pinelli figure ici la forme des lettres en question. Il décrit les *Lusi*.

se v'è da giungere per qualche parole sue ch'io aspetto¹. Et comincio a basciargli la mano.

Da Padua, alli XXI di Agosto 1575.

XI

ORSINI A PINELLI

Molto mag^{co} s^r mio oss^{mo}*,

Con la lettera dell' ultimo del passato hò buona nuova della sanità di V. S. che m'è stato di quella contentezza che la può pensare. Piaccia à Dio di conservare V. S. per beneficio publico et per consolatione di noi altri, et non creda tanto nella eccellenza et amorevolezza del s^r Mercuriale che la faccia dimenticare di Roma, dove son certo che la starà sempre meglio del corpo, che dell' animo non hà bisogno la prudenza et equanimità sua. — Ho sentito piacere d'intendere il particolare de libri del Bassano, et poiche sono entrato in questo, desidero che la mi dia qualche luce d'un Nonio Marcello che Monsig^r Antonio Augustino altre volte mi disse haver veduto in Vinetia, scritto in membrana, di lettera antica, più di 400 à 500 anni; et il medesimo mi dice il Statio di questo libro, al quale hò fatto leggere hiere la sua partita per il libro da ricuperarsi dal Cl^{mo} Corraro Ambasciatore Veneto. — Il s^r Ambasciatore di Francia³ m' ha donato un Catullo et Festo col Scaligero, et mi promette un Manilio come lo verrà; et con tutto ciò non ricuso che la mi favorisca d'avvertimene come questi libri sieno in Venetia. Et accioche questa lettera sia tutta per libri, la prego in questa, con quella maggior istanza che io possa, che voglia adoprare col Bembo quell' istrumenti che li paranno potenti per indurlo, etc. Io per adesso sarria de parere che non s' entrasse in altro che chiederle il fragmento de Virgilio et di Pindaro col Dionysio, et io quanto à me non mi curarei senon delli *Lusi* di Virgilio per riunirli col restante che hò, di che l'hò scritto. Et in questo caso, potendosi havere, circa il prezzo mi rimetto à quello che fara lei, che sà benissimo quello che si può pagare. Et in somma crederei che trenta scuti questi tre libri fossero pagati soverchio, et che venticinque scuti bastariano, essendo li di fragmenti et ben piccoli. Ma V. S. in questo caso non ponga mente à cinque scuti più ò meno, et quello che prometterà rimborsarò subito. E bene d'avvertire per la persona che trattarà, perche io non giudico che ne il s^r Mercuriale ne V. S. siano buoni, caso che non proponessero ricompensa; perche al sicuro il Bembo si vergognarà di trattare con Loro Signorie à danari et massime

1. La lettre est en effet suivie d'un long post-scriptum fort intéressant, que je ne reproduis pas, car il ne se rapporte pas directement à nos acquisitions. Il est daté du 25 août.

2. *Ambros. D.* 423 *inf.*, f. 87.

3. Louis d'Abain de la Rochepozay; cf. p. 68.

per si poca summa. Però io giudico che l'importanza della cosa stia nel modo di proponerla et nella persona. Se si giudica bene che io li scriva et che li offerisca qualche medaglia d'oro ò danari, V. S. melo avvisi et di questo ne pigli parere. — Li due libri di maiuscole pagarei 150 scuti et più, ogni volta che'l Virgilio sia integro come il Bembo mi scrisse, che sopra di ciò ne hò lettere, nelle quali mi scriveva che li mancava poco, così a questo come al Terentio, perciocche quando fosse molto fragmentato, non credo tornasse molto conto il pagarli tanta summa. Ma vediamo prima come ci riesca la negotiatione del fragmento de *Lusi* et delli altri dui, et poi tratteremo delli due di maiuscole; et torno à replicarle che di gratia così affisti un poco per amor mio, poiche desiderio che io ne hò non è che smisurato. — Delli fiori che V. S. mi promette, starò aspettando al tempo suo, et fra tanto nela ringratio così di questi come delli altri infiniti favori che mi fa di continuo. Et cord^{te} le bacio le mani.

Da Roma, a vij di novembre 1578.

Di V. S. m. mag^{ca} aff^{mo} ser^{re},
FUL^o ORSINO.

XII

PINELLI A ORSINI

Molto Rd^o sig^r mio osservatissimo ¹,

Per conto del Bembo poche parole et buone. Il Virgilio et il Terentio delle maiuscole sono in man mia, et, perche melo creda, ecco che gliene mando un poco d'anatomia. Il Virgilio è di carte 75 le scritte et due bianche dalle bande messe da chi legò il libro ². Vi sono delle figure per mezzo secondo le materie, et dove non sono figure le versi arrivano al numero di 21. Nell' altre carte li versi sono più et meno secondo che le figurano [*sic*] occupano più et meno luogo. Ho fatto supputare i versi et sono 2147. Di dove V. S. potrà far conto che parte sia del Virgilio. Le carte per il più sono scompartate, senon dove ho ligati insieme i numeri con questa carta; che pare à V. S. di questa diligenza, non meritava che lei mi sciogliesse il cartone; ma mi potrà dire et à che serve poiche i libri gl'hanno da capitare ad ogni modo; è vero? Ma tra tanto che si cerca della studa di mandargli, ho voluto che li vegga in qualche modo in spiritu. Et se vedrò che di breve non mi s'appresente qualche amico sicuro, mi volterò alla via del Legato o del Ambasciatore Veneto, col mezzo di qualche amico per non conoscergli io. La forma del libro è dalle due lineette messe nella margine in sù.

Per conto del Terentio ho fatto trascrivere quel ch' era notato nella coverta, che copre esso libro, dove s' ha il numero delle carte qual che contengono,

1. Vat. 4104, ff. 263-264.

2. Cf. p. 98. C'est la plus ancienne description un peu détaillée que nous ayons du Virgile du Vatican, décrit depuis tant de fois.

comme fù del padre del cardinale et del testimonio del Politiano ¹. Et io quanto à me, per qual niente che ne sò, stimo à 4 doppi il Terentio più del Virgilio. Sicche V. S. può aspettare i libri, li quali cercarò di mandargli quanti prima per via sicura.

Ho ricevute tutte le cose che la S. V. m' ha mandate per via del s^r Lioni, che gliene bacio la mano senza fine, et tutto è stato di mio contento et la si degnara darmi debito di tutto. Mi sodisfo della nota di Iacomo Romano ² in tutto et mi pare che bastino l'esempi che ne vuol dare nella formata, solo ch' aggiunga le maiuscole, le quali desidero che siano fatte con diligenza, et che per amor di V. S. me serva da amico cioè presto et bene con dargli li due scuti che dimanda. — Il Bembo scrive che le carte del Terentio sono n° 112 la dove sono 113, et un amico mio harebbe saputo che farsi ! — S' ho detto à V. S. di dover andare riterato nel dargli nove brighe di continuo, l'ho detto per coscienza, sapendo le sue occupationi perpetue, si che boni consulat et comandi V. S. à me che sto sfacendato et ch' ho tanta voglia di servirla, quanto mi trovo obligato di farlo et per l'effetti istessi et per il condimento della sua cortesia, con la quale s'adopera à mio beneficio.

Manderò la lettera al Bembo, ma la S. V. sin qui harà havuto risposta à tutto et massime con la lettera che gli mando con queste. — Al s^r Mercuriale farò l'imbasciata. — Quel della biblia graecolatina non vuole scompagnarla che ne sia stato pregato. — Bacio la mano di V. S. con desiderargli ogni consolatione da chi la può dare.

Padova, alli 9 di Apr. 1579.

Di V. S. molto R. sere aff^o,

G. VINC^o PINELLO.

XIII

ORSINI A PINELLI

Molto mag^{co} s^r mio oss^{mo} ³,

Hebbi finalmente li dui libri di maiuscole per le mani del s^r Ambasciatore ⁴ ben conditionati per la diligenza di V. S. et benissimo recapitati. Sicche io ne la ringratio come devo cordialmente et le resto obligatissimo di tanti favori et gratie, che ogni giorno mi fa, non per merito mio, ma per cortesia et gentilezza sua. — V. S. sia contenta per amor mio legger la lettera che io scrivo al Bembo, et dicami poi se le pare che m'attenga in essa à quel cortese et sicuro insieme, et intanto, se non la giudicasse à proposito, non la mandi. Io non vorrei passare li 150 scuti, perche, sebene questi libri sono

1. Ce sont les mentions reproduites p. 238.

2. Copiste qu'Orsini faisait travailler à Rome pour Pinelli. Cf. notamment une lettre d'Orsini du 17 janvier 1578.

3. *Ambros. D.* 423 *inf.*, f. 130.

4. L'ambassadeur de Venise, Correr.

antichi et rari, sono però molto mal trattati. Et pure il Terentio se potria passare; ma il Virgilio non è piuttosto fragmento che libro! Il Pindaro et Dionysio non sono poi libri di tanta rarità et stima. Et havendomi il Bembo scritto che si l'animo mio non era di ricompensare questi dui di maiuscole con tanta somma di denaro quanta importava l'espeditone (che lui crede 150 scuti), che io ci mettesse quello che volessi et al resto supplirìa lui, io li dico di voler dare li 150 et chiedo per pronta li dui libri, etc. Staremo à vedere; io sono risoluto di non passare 150 scuti, quando V. S. non me comandi altramente.

Il cardinale Granvela parti hie per Cività Vecchia, havendoci dato qualche speranza di ritorno fra dui anni, che non si creda. Mandai al corriere passato à V. S. il libro di Iacomo Romano, et credo che l'harrà hauto senz' altro, et così il s^r Mercuriale il suo foglio. Starò aspettandone risposto. V. S. potrà dire al s^r Merc^{le} che quella scrittura è del quinto libro, perche sul principio il volume è corroso, et feci trascrivere dove la lettera era piu netta. — L'abbate Ravaschiere habita dietro di Campo di Fiore per andare à casa del car^{le} Orsino, nella più bella strada di Roma, vicino al mercato et alli Maximi, et nel aëre perfettissimo; credo d'haverghine scritto altre volte. — Ringratio V. S. della cura che piglia di sollecitare il Bembo per il Pindaro; credo che bisognerà che io la preghi faccia il medesimo anco del Dionysio, se vorrà che io sborsi questi 150 scuti, et poi si potranno mandare con più commodità.

Et non havendo altro che dire per hora, le bacio cordialmente le mani, havendo dato ricapito alle sue con la diligenza solita. Quella del s^r Latino restò per colpa del suo servitore che l'haveva in mani. N. S^{re} Dio con servi V. S.

Da Roma, a xvi di Maggio 1579.

Di V. S. m. mag^{ea} s^{re} aff^{mo},
FUL^o ORSINO.

Se V. S. se ricordasse che altre volte io offerivo al Bembo quattro teste di marmo per li dui libri soli delle maiuscole, et che hora me ristringo alli 150 scuti per quattro libri, ricordisi ancora che altro è dare ricompensa, altro sborsare danari, et io non havevo veduti li libri, quali come che sieno antichi et rari, sono però malissimo conservati, et non così godibili come è il Virgilio et Terentio Vaticani et come è il Virgilio della libreria di Firenze. Il che harrò caro che V. S. testifichi alli huomini del Bembo coll' occasione, accioche possino fare officio, etc., parendo però così à V. S., etc [*sic*].

XIV

BEMBO A ORSINI

Molto ill^{tre} et molto R^{do} s^{or} mio ¹,

Loddato sia il N^o S^{or} che pure alla fine il Virgilio et il Terentio le sono giunti in mano, et mi piace che le siano riusciti come mi scrive. Sono sicuro che sempre piu li piaceranno : vedrà V. S. se merito escusatione se cosi difficilmente me li sono lassati partir dalle mia mani. Vorria bene che fossero piu intieri per sua maggior sodisfattione. Quando io li havea in Roma, fù fatto diligentissima inquisitione per veder quale fosse il piu antico del Vaticano, o di quello di Carpi, o di questi che V. S. ha nelle mani. Tutti unitamente iudicarono questi esser piu antichi di quelli, et de questo parere tra gli altri ci fù il car¹ di Carpi, pur mi rimetto. Spero se à Dio piacerà di vedere il suo frammento; et credo che sia come scrive, perche ne ha giudicio et se ne intende ².

Po esser che V. S. habbia proferto à Mons. li 200 scudi del Virgilio, Terentio, Pindaro, Aristide et Alicarnaseo, et lo voglio credere, ma non ha mai scritto, per quanto m' è stato referto, se non del Virgilio et Terentio. Ma, signor Fulvio, non voglio che tra noi veniamo à questi cimenti di prove; dico bene che'l Virgilio et il Terentio et Pindaro sono tali che per haverli non si potria guardare à 200 scudi et forse à più, ma non voglio venir, come ho detto, a niuna di queste cose con V. S., e ho inteso l'opinione di V. S. delli 150 scudi. Desiderando io la gratia di V. S. e sodisfarla sopra tutte le altre cose, non serà differenza niuna tra V. S. et me. V. S. ha giudicio, conosce, sa et vole il ragionevole. — Il Pindaro l'ho mandato per un mio cameriere, oggi fa otto giorni, in mano del s^r Pinello; il Dionisio le manderei, accioche il gropho si diffacesse a fatto, ma non è possibile, è trappo machina, è in-foglio grande coperta di corame con tavole alto V. S. l'ha-verà [*sic*]. — V. S. mi supplica a farle gratia che nomini uno che assista quando la doverà sborzare il denaro nella spedizione del vicariato, et io supplico tre volte lei, che non faccia ne à se stessa ne à me di questi torti. Come io dubiterò della integrita et schistezza dell' animo del s^r Fulvio? et io serò di cosi poca fede che io non creda à V. S. quello ch' ella mi scriverà come l'Evangello? V. S. spenda pur lei, che tanta fede ho in lei quanta ho in me stesso, ne con maggiore avertimento et vantaggio spenderei per me stesso, quanto sono sicuro che farà V. S. Già che è cosi inanzi V. S. si degni pur di spedirla, che quando anco la spendezze per i libri 1000 scudi le resteria eternamente obligato ancora. Ho veduto la supplica, ma in molte cose non ben letta per la lettera cosi scritta et cos minuta. Supplico bene che quest' altra sia piu visibile et legibile lettera,

1. *Vat.* 4104, ff. 83-84. L'orthographe de cette lettre semble prouver l'ignorance de Torquato, dont nous parlions p. 93.¹

2. Il s'agit du fragment envoyé par Dupuy.

che non son pratico in queste sorte di scritture. V. S. haverà veduto che gli ho scritto come la cura et le altre cose non saro d'importenza; haveria bene havuto caro se si havesse potuto adossare al vicario nelli 100 scudi d° la spesa di cere, d'olio et le altre spese che gli notai; al conduttore et al altro prete non basteranno 25 scudi d° per uno, che non si trova qui chi voglia servire per questo prezzo, se bene serà appresso 25 bisognerà se vorrò preti che accresca; tutti gli vantaggi che si haveranno dal Datario so che seranno per causa sua et gli resterò obligato. Se havesse havuto quelle lettere di 28 et havesse veduto che io potra nominare uno per non far questo beneficio del PP. per conferire haveria cercato uno. Al presente non sapria che proppore altro questo che hora è il primo di questo et è curato di questo loco piu di 30 anno sono, et passa sessantanni; se le paresse prop-poner questo, faccia V. S., et stia sana et mi conserva suo. (Rimando à V. S. la supplica, se le bisognesse ¹.)

Da Coniolo, il primo di giugno del 79.

Di V. S. m. Ill^{re} et molto R^{da} affectionatiss^o s^{or},

TORQUATO BEMBO.

XV

ORSINI A PINELLI

Molto mac^o s^r mio ossm^o,

Faro quanto V. S. desidera et quanto per me si potrà con questi padri Iesuiti, per havere li canonici delle 4 congregatione, et spero che li hauerò, sebene con un poco de manifattura. Sopra le medaglie di Domenighetto le replico quello che le scrissi nella passata ², et di gratia non manchi provedermene, dico di quelle sei notate nella cartina. — Dal Bembo hebbi, oltre li tre libri del Petrarca, tutti li papiri Aegyptii che sono 4 et la medaglia

1. Lettre à Pinelli du 1^{er} août 1579 : « Prego V. S... di scrivere due versi à monsig^r Bembo, poiche io non ho ne tempo ne commodità, et le dica in nome mio come io non ho hauto lettere da S. S^{ria} R^{ma} questa settimana, con li ordini et scritture che aspettavo, et che per assicurarli di quello che potesse intravenire, ho fatto che monsig^r Datario terrà buona cura della supplicatione spedita, et che non si darà ad altra persona che à me. Et con tutto ciò sono di parere che si solleciti la speditione, almeno per buona creanza. V. S. le renda conto del plico che li inviò per via de messer Livio, quando era V. S. in Venetia, et delle lettere subsequenti; et poi lo preghi che già che s'è contentato farmi gratia del Dionysio, come mi scrive, che la voglia mandare come cosa mia. » — Lettre du 15 août : « Con questa le do avviso [à Bembo] come ho riscosso la supp^{na} dal Datario et pagato per essa scuti 130 et mezzo di moneta, che sono la valuta di cento ducati d'oro di camera, et che camino innanzi per le bolle. »

2. Ambros. D. 423, f. 221. — Une lettre précédemment écrite par Orsini, le 2 mars 1581, est imprimée dans les *Fac-similés de l'écriture de Pétrarque*, p. 14.

3. Cf. le post-scriptum de la lettre du 2 mars.

d'argento ΑΡΤΕΜΙΔΟΣ ΠΕΡΓΑΙΑΣ, che altre volte V. S. mi mandò in nota. Ho gli donato all' incontro una bellissima testa di marmo di Hadriano giovine, che assomiglia à quella sua medaglia d'oro. M' ha pregato che io non ne scriva niente à V. S. per adesso, sicche ella faccia conto che io non gle l'abbia scritto; credo la faccia per rispetto di quella promessa. Credo che Pier Vittorio scriva haver riconosciuto la mano del Petrarca in quelle sue Epistole ad Atticum, per riscontro di certe epistolette del Petrarca che haveva Monsig^r Beccadello, al quale non era necessario ricorrere, se in Firenze fossero stati papiri simili a questi che hò io di sonetti et canzone et capitoli, dalli quali si cava coniettura piu certa della mano di esso Petrarca. V. S. veda la epistola che lui prefige all' ultima editione delle ad Atticum in-8°. Questi fogli in papiro che hò io sono 20 et credo fossero più, poiche'l car^{lo} Bembo fa mentione nelle Prose di un foglio dove era il sonetto primo *Voi che ascoltate*, etc., che in questi miei non è. Mi ricordo che don Basilio Zanco ne haveva non sò che di mano del Petrarca, ma non sò se di poesie o di prosa¹. Et io hò quel libretto *De rhythmicis* di Antonio de Tempo cittadino Paduano, che lo scrisse nel 1332, di mano del Petrarca². Pure ne hò scritto al Vittorio. Mandarò à V. S. innanzi Pascha il Confuccio; et intanto le bacio cordialmente le mani.

Da Roma, à x di Marzo 1581.

Di V. S. molto mag^{ca} affm^o serr^o,
FULVIO ORSINO.

XVI

TEOBALDI A FRANÇOIS DE MÉDICIS

Al sermo Gran Duca di Toscana mio signore, etc.³.

Serm^o s^{re}, etc.

Havendo io dato notitia al car^{lo} de Medici mio sig^{ro} di alcune cose che mi paiono a proposito per V. A. S. e chiaritosi per relation d'altri e con gli occhi propri del vero, mi comanda le rendia conto. Sappia dunque che Torquato Bembo ha condotte in Roma le belle reliquie di suo padre per farne esito, non essendo cose da lui, tra le quali sono medaglie, teste, pitture, libri, etc. Tra queste è una tavola di bronzo antichissima di piu di tre mila anni intagliata al usanza degli Egittii, come per la mostra che mando potra vedere; e per piu intelligenza includo l'istessa poliza che manda il

1. A-t-on d'autres renseignements sur cet autographe ?

2. Cf. p. 251, note 2. Cette singulière attribution ne se retrouve pas dans l'Inventaire.

3. Florence, *Archivio Mediceo, Carteggio del Gran Duca Ferdinando I*, filza 746, f. 165.

s^r Fulvio a me ¹, pregandola, veduta che hara questa mostra, la rimande, e cosi ho promesso al s^r Fulvio, che la tien cara, non potendo haver la vera.

Il car^{le} Sirleto ha offerto in nome del Papa per questa tavola 200 scudi di pensione; ma perche Torquato ha più voglia di contanti che d'intrate ecclesiastiche, e forse per le traverse che c' interponono alcuni che la desiderano, a V. A. si trattiene l'essecutione, e per prezzo di mille scudi d'oro la potra havere, et a giuditio universale sara di prezzo inestimabile per esser delle belle antichita che si trovino.

In oltre sappia che tutte l'opre Toscane del Petrarca scritte di propria mano in carta pecora, con le acconciature de versi e postille ², erano tra queste cose e di gia il s^r Fulvio Orsini, che ne haveva notitia, l' ha haute per se, con un opra del Politiano diretta al Mag^{co} Lorenzo ³, per ricompensa di altre cose che al prezzo di 200 scudi non giungono. — Il car^{le} Farnese ne ha haute da 30 medaglie che li mancavano con una testa di Antinoo et altre cose per 600 scudi. — Quel Petrarca, signore, è cosa troppo bella per V. A. et spero che il s^r Fulvio Orsini, per la convenienza di tal gioia col principe Toscano e per l'affettione che porta al car^{le} et al nome di V. A., sia per compiacernela un giorno; et io, che nel choro di S. Giovanni Laterano li stò vicino, non resto di infiammarcelo ⁴.

Questo signore è di ramo benchè povero di casa Orsina, ma di tante belle lettere greche e latine e di costumi tali e maniere gentile adornato, che non solo al car^{le} S^{to} Angelo fu grato et è hoggi a Farnese in suppremo, ma al Papa che in congregazioni de cardinali se ne serve con sodisfattione. Ha uno studio di tal bellezza di libri, medaglie, pitture, sculture et altre cose elette che Farnese suo padrone li hà voluto dare tremila scudi al presente et dopo la morte sua lo lasci erede di detto studio ⁵. Ma da messer

1. « *Al s^r Gio. Baptista Theobaldi mio sr osmo.*

« Mando à V. S. il typo della tavola di bronzo che monsig^r Ill^{mo} et R^{mo} suo [le card. de Médicis] desidera che si mandi al Gran Duca, nel qual typo per diligente che sia, non si rappresenta pero ne la maestà della tavola per la conservatione di tanti anni, ne meno la bellezza... Io reputo questa tavola essere la piu antica memoria e la piu rara che hoggidi si veda et che da Augusto fusse condotta a Roma da Aegyptio con l'obelisco... [sans date]. *Fulvio Orsino.* »

Cette lettre d'Orsini est au f. 164 du même ms. des Archives de Florence; elle est publiée dans Gaye (*Carteggio ined.*, t. III, p. 437) avec une date de fantaisie: Venise, 3 avril 1581; c'est là une des nombreuses erreurs de Gaye. On voit que cette lettre est adressée au même personnage que celui qui écrit au grand-duc de Toscane sous le nom académique d'Helicon, et qui est le Teobaldi, collègue d'Orsini au chapitre de Lateran et fournisseur d'antiquités du grand-duc.

2. Teobaldi confond le *Canzoniere* complet sur parchemin et les feuillets détachés qui portent les corrections de Pétrarque.

3. Cf. p. 209.

4. J'ai déjà cité ce témoignage dans *Le Canzoniere autogr.*, p. 23.

5. Ce renseignement n'est pas donné ailleurs.

Pier Vettori e dello studio e di lui potrà meglio haver notitia. Già dica il cardinale che se questi venisse per un mese in Toscana saria di gusto à V. A. e di servitiò alle sue cose antiche, il che mi prometto io che farà sempre che le sia in piacere.

Ho dato notitia anchora al cardinale di un vaso bellissimo di alabastro orientale col suo coverchio et maniche ornate d'oro et smalto antichiss^o, trovato pochi mesi sono in un casale di S. Giovanni Laterano fra due travertini grossissimi incavati a posta per tal vaso, con ceneri dentro di gran donna, per alcuni pettini trovatici, una ranetta di cristallo di monte et altre coselline da testa di donna, e cerco di haverle per V. A. con ogni istanza....

Di Roma, li 2 d'aprile 1581.

D. V. A. ser^{ma} serv^{re} humilissimo,
GIOBATT^a HELICONA ¹.

XVII

ORSINI A PINELLI

(Note du 9 juin 1582)²

Monsig^r Bembo m'ha permesso di mandare ordine à M. Livio [Barisone], che lasci pigliare à V. S. questi libri, li quali lei per amor mio si degnarà con suo comodo scegliere et porli in una cassetta, quale ordinarà si faccia quanto prima per mandarla dentro le balle che invierà il nipote del Basa à Roma, che sarà 10 ò 12 giorni dalla venuta di questa. In questo mentre lei potrà servirsi del libro che desidera, ovvero se le restasse qualche cosa, me scrive quello che desidera si faccia copiare, che io la servirò con l'opra del Bap^o ³. — I poeti provenzali, perche intendo che ce ne sono più, desiderarei il piu antico libro di essi et il più copioso et che vi fosseno quelli de quali si servi il Petrarca, come n'è uno qui in libreria Vaticana⁴. De gratia per amor mio V. S. usi ogni diligenza in questo particolare de libri, perche ne le restarò con obbligo conforme a lli moltissimi meriti di V. S. verso di me.

1. Le nom de ce personnage manque à Tiraboschi ; cependant je trouve de lui, dans le n° 1030 du fonds italien de la Bibliothèque Nationale de Paris, un intéressant volume de vers italiens, précédés d'une dédicace à la reine Marie de Médicis. Il y rappelle la « Canzone d'allegrezza » qu'il a fait imprimer en l'honneur du mariage de la reine de France, et signe *Il canco Heliconu* (Rome, 27 août 1606). C'est l'exemplaire original.

2. *Ambros. D.* 423 *inf.*, f. 264. La liste de livres qui précède cette note a été imprimée p. 104, note 2.

3. Pierre Devaris.

4. Cf. p. 319, note 2.

XVIII

PINELLI A ORSINI

Molto Rdo sr mio oss^o 1,

L'altrhieri mandai à Vinetia la cassetta delli libri havuti dal studio del Bembo, che seranno numero 15, come per l'inchiusa nota, et gl' ho fatti consegnare secondo l'ordine di V. S. al nipote di messer Domenico Basa, il quale mi fece sapere che per qual di fossero in Vinetia ad ogni modo. Nel numero di detti libri sono ancora li tre primi ch' havea presi innanzi, li quali mi feci rimandar di Venetia, havendo inteso che per ancora non v' era stata commodità di mandarli per metterli nella cassetta insieme con gl' altri. Con buona licenza di V. S. et di mons^r Bembo ho ritenuto il libro astronomico, del quale ho bisogno per riscontrare ò per dir meglio per fare alcuni excerpti el anco per copiar alcune cose, et in così breve tempo non è stato possibile d'espeditlo, oltre che l'huomo, che m' ha da fare tal servitio si trova in Ven^a, ma lo farò quanto prima, et con l'altra prima commodità de robbe, che'l sudetto Basa mandi in là, ci sarà anch' esso. Intanto le rendo gratie infinite alle SS. VV.

Quanto à poeti provenzali, sene manda à V. S. un libro che mi pare assai buono, dove si sono rime di Folquet et d'altri da quali il Petrarca, etc.². Ma per dirla à V. S. all' orecchi, il libro buono, dove erano tutti quelli poeti. sono grand' anni et forse decine d'anni ch' è in mano d'altri³; quello era un dignissimo esemplare coverto di velluto cremesino, ma per amor mio V. S. non ne dica altro al Bembo et godasi questo che si manda, il quale è assai buono; et quando le resti volontà di voler qualch' altra cosa provenzale, impetri da lui il Thesoretto in quella lingua, che è libro degno et sarà molto à proposito per tenere compagnia à detti poeti⁴.

Non voglio lassar de dir alla S. V. che li libri di quel studio sono tanto confusi che è una meraviglia, et, se bene fummo tre che cercavamo, à mal pena seppemo trovar in piu hore le sudetti poeti, et nel cercare si diede nel Thesoretto il quale s'è messo da parte.

Voglio di più ricordar alla S. V. l'epistole de' brevi del cardinale, quasi tutte scritte di sua mano et riconcie da lui, ch' io l'ho per cosa d'haver cara. Nel libro ch' io chiamo Theone, et veramente è tale nella fine del libro, V. S. non troverà cosa di sodisfatione, ma l'ho voluto ubbidire et insieme vedrà che con raggione io non gliene diedi conto nelli miei primi avisi.

1. Vat. 4104, ff. 168-169.

2. Sic dans le texte de Pinelli; il faut le compléter évidemment par la formule d'Orsini de la lettre précédente: « ...de quali si servi il Petrarca. » C'est sans doute le n° 29 de la p. 104.

3. Sur le chansonnier de Mocenigo, cf. pp. 109 sqq. et 313 sqq.

4. Origine de la confusion entre le *Trésor* et le *Tesoretto* que nous avons signalée.

Sin qui senza la lettera di V. S. di questo corrente, et perche quanto alli libri del Bembo gia vede che sono in viaggio alla sua vota, sopra ciò non le dirò altro, senon che'l libro Astronomico ch'è nelle mie mani è fatica di Theodoro Metochita, il quale ha voluto in quel libro dare ad intendere la *μηγάλην σύνταξιν* di Tolemeo per una via più facile; è libro scritto assai bene, alto quattro dita e più, in foglio et in carta bergamina, et non è libro che si trovi così da per tutto. Era bene ne' libri di D. Diego¹.

V. S. mi scrive di Domenighetto, ch' ha tuttavia le medaglie greche²... Del Polibio³ capitato à Verona io non ne sapevo altro, ma di ragione ne dovemmo comparire ancora à Vinetia et io me ne provvederò quanto prima di dove prima potrò, et per me et per un' altro amico ch' è in Candia, alquale voglio mandarlo. Con che finisco et le bacio la mano, dando un' altro poco di fatica al s^r Devari, al quale mi raccomando.

Di Padova, alli xxij di giugno 1582.

Di V. S. m. R. ser^e aff^o,

G. VINC^o PINELLO.

XIX

ORSINI A PINELLI

Molto mag^{co} s^r mio oss^{mo}⁴,

Hò veduto tutto quello che V. S. mi scrive intorno alli libri di monsr Bembo, et insieme ricevuto la lettera per il Bary et la nota delli libri consegnati. La ringratio d'ogni cosa, come devo, infinitamente; et perche in materia d'essi libri me resta ancora qualche cosa che dirle, hò supplicato esso monsig^r che per questa volta ancora si degni commettere à messer Livio che sia con V. S., et insieme supplico V. S. che la piaccia; *extremum hunc Arethusa mihi*, etc. — V. S. me scrive haver inviato il Theone astronomico n^o 30; saranno dunque due Theoni, poiche nel inventario trovo tre libri astronomici, de quali il 3 cioè il Metochita V. S. dice retenersi, il 30 mi scrive di mandarlo nella cassetta; resta uno di n^o 37, il quale è notato così nell' indice di monsig^r Bembo: *Theonis opera in membranis in corio albo*, 37. L'altro che dice V. S. mandarmi pur sotto nome di Theone è notato così: *Astronomiae liber in membranis in corio subrufo*, 30. Il terzo che V. S. dice esser Metochita è notato così: *Liber Astronomiae in membranis in corio ruano*, 3. De questi tre libri astronomici, non è da dubitare, perche

1. V. le texte de Gesner et le tableau de la bibliothèque grecque de Mendoza dans Ch. Graux, *Escorial*, pp. 268 (n^o 217) et 398.

2. Je supprime un assez long passage moins intéressant et le post-scriptum, où Pinelli demande à Orsini une recette de vernis pour les médailles de bronze neuf, « per levarli qual crudo della novità. »

3. Le *De legationibus* paru à Anvers.

4. *Ambros. D.* 423 inf., f. 265.

nell' indice sono assai ben distintamente notati, et resta solamente che V. S. per amor mio pigli questa fatica di ritrovare il terzo, n° 37, poiche dalle note di V. S. non s'hà notitia che di due, Metochita n° 3, Theone n° 30, come lei dice essere notato in fine del libro; bisogna dunque che il 37 sia un altro libro di Theone et n'aspetto con gran desiderio avviso dalla S. V. Di più la supplico che faccia diligenza de reinvenire un volume d'Aristotele, di lettera molto antica, secondo monsig^r Bembo me dice, et nell' indice è notato: *Aristotelis opera plura, in corio viridi, n° 33*. Vorrei ancora di più un libro di Epistole del Petrarca in ascie, n° 18, et il Thesoretto in lingua provenzale, n° 29, li quali libri io notarò in fine di questa lettera nel modo che stanno nell' indice di monsig^r Bembo, et V. S. me perdoni de gratia de tanta briga, perche non ho costi chi meglio possa sodisfarmi in questo, ne chi più voglia, s'io non m' inganno.

Nel resto V. S. serà servita dal Bary et del avvertimento che desidera sopra la vernice delle medaglie moderne, et col primo ne saprà quello che io n'haverò inteso. Intanto le bacio cord^{te} le mani.

Da Roma, à 28 di giugno 1582.

Il Polybio viene à Roma nelle balle de Franzini, et io ne mandarò due à V. S. senza che li compri.

Di V. S. molto mag^a aff^{mo} serre,
FULVIO ORSINO.

[Liste récapitulative des volumes dont parle la lettre.] Sono dunque quattro libri questi che V. S. ci ritroverà per cortesia sua, et saranno cinque col Metochita che hà in mani, et potrà mandarli tutti insieme. — Nella lettera del Bembo al Barisone stà che V. S. possa pigliare li sopradetti quattro libri.

XX

ORSINI A SIRLETO

All' Ill^{mo} et R^{mo} sr mio col^{mo} il sr carle Sirleto ¹.

Ill^{mo} et R^{mo} sr mio col^{mo},

Mando à V. S. Ill^{ma} l'Eusebio tocco del Parrhasio ², et dimane le manderò l'epistole di Tzetze con quelle altre opre sue, et forse le porterò io. Credo non ingaunarmi della mano del Parrhasio, pure ne sentirò volentieri quello che me ne dirà V. S. Ill^{ma} alla quale mando una lettera ricevuta hoggi dal Vittorio, et la nota delli libri del Bembo scelti dal S^r Pinello, accioche vedasi ci fosse cosa à gusto suo, oltre quelli che hò scritto io, che me si

1. Biblioth. Vaticane, Reg. 2023, ff. 391-392. [Premiers jours de juillet 1582 ?]

2. Aujourd'hui Vat. gr. 1303. V. p. 148.

mandino, fra li quali è l'Augustino sopra li psalmi che hò destinato dare a V. S. Ill^{ma}. Intanto la supplico di non si smarrire questa nota, ne la lettera del s^r Pinello, alla quale io doverò rispondere à certi capi ¹. — Ho cominciato à revedere il Concilio con ogni diligenza et per quello che io posso conietturare fin qui, spero che questa revisione corrisponderà si non alla sufficienza, almeno alla fede che N. S^{re} et V. S. Ill^{ma} hanno hauto in me ². Et così la supplico dimane, andando da S. B^{ne}, si ricordi finire il mio negotio, accioche possa dire, che il principio, mezzo et fine di tutta questa gratia, et dirò adesso contento dell' animo mio, mi sia venuto dalla bontà di V. S. Ill^{ma}, alla quale, quanto piu humilmente posso, bacio le mani.

Da casa.

Di V.S. Ill^{ma} et R^{ma} obligatissimo serre,

FULV^o ORSINO.

XXI

PINELLI A ORSINI

M. R^{do} s^r oss^o ³,

Rispondo alla lettera di V. S. di 21, ma con pochissimo tempo, perche l'ho ricevuta pur hora et è tardi. Per conto del mandarli i Brevi, se non mi riesce la commodità d'alcuni amici che dicono di voler venire costà, ma non ne sono certi, io terrò la strada del Basa, al quale indirizzerò anco gl' altri due, il Metochita et il Thesoretto, et vorrò sperare che la sig^a vostra li ricevera presto et bene come ha fatto dell' altri.

Del cercare nel studio delle due opere del Petrarca, si farà appresso, ma con un poco di tempo. Credo pure che in quel volume di Provenzali sia qualche compositione d'Arnaldo Daniello et forse comincerà à piacere à V. S. quando si sarà risoluta di non pensare à quello in cremesino, come la priego a fare et sa bene in che modo gliene ho scritto. — Del libro del Ubalдино gratie senza fine et mi rallegro dell' acquisto ch' ha fatto del libro *De animalibus* tradotto dal Trapezuntio, che non potrà non essere d'utilità ad intelligenza di quel libro et alla licenza ch' alle volte si solea prendere il Gaza ⁴. Ho sentito molto contento di quanto m' ha scritto del libro della

1. La note de Pinelli doit être celle dont il annonce l'envoi dans sa lettre du 22 juin 1582 (p. 424). Ce qui donnerait à peu près la date de celle d'Orsini à Sirleto. Sur l'affaire personnelle d'Orsini dont il est question à la fin de celle-ci, voir le début du chapitre IV.

2. Cf. pp. 49 et 160.

3. Vat. 4104, ff. 131-132.

4. Orsini à Pinelli, le 21 juillet 1582 :

« Il Theone vedrò volentieri... Farò diligenza di reinvenire il libro dell' Ubalдино, sicome hò ritrovato il libro de animalibus tradotto dal Trapezuntio et credo, sia l'archetipo istesso, che fù di Basilio Zanchò. Ancora non è in mano mia, perche l'amico che me l'hà donato l'hà fuori. » (*Ambros. D.* 423 *inf.*) Cf. p. 259.

4^a congregazione, et in cose simili godo sommamente di restarne obligato à molte persone et in capite à V. S., dalla quale mi viene questo et tant' altri beni. — Non creda V. S. ch' havessi dato qual polizino à messer Livio per conto de' Brevi se non me l'havesse ridimandato più volte, et mi diede il libro con tanta gelosia che non potesse fare di meno, perche sapeva ben' io l'ombre delle persone ignoranti et quanto facilmente le prendino. Finisco che non ho più tempo et le bacio cord^{te} la mano. Che Dio la cons. et cont.

Da Padova, alli 27 di luglio 1582.

Di V. S. m. R. ser^{te} aff^o,
G. V. P^{mo}.

V. S. mi scrisse già del libro *De ludis* del P. Onofrio, che si stampava in Vinetia et io non basto à rinvenirne il stampatore, che pure mi sarebbe carissimo per servitio d'un amico; nela supplico assai; del favore nel Polibio, quanto maggiori gratie, etc., et resterà servita poi alle mie quesiti.

XXII

PINELLI A ORSINI

Molto Rdo sr mio oss^{mo} 1,

Con questa ancora mi bisogna replicare alla S. V. come farò quanto desidera che si faccia nello studio del Bembo, et dico così perche, nel ritorno del mio amico di Vinetia, che fù tredici sono, si trovò partito per Vicenza messer Livio, di dove è tornato tanto mal in assetto, che non potrà attenderci prima di domenica, et allhore si farà quanto V. S. mi comanda nelle sue. Ne si lasserà adietro diligenza di sorte alcuna perche chi farà il servitio lo saprà, et lo vorrà fare per li rispetti scrittigli. Et subito poi si consignaranno li libri alli rispondenti del Basa, già che la S. V. approva questa strada, et io veramente non posso senon accettare, poiche non veggo comparire di meglio. — Di quel libro d'autori Provenzali, già ho detto à V. S. come si trova in mano di persona che si diletta forte di quella lingua et poteva V. S., se bene non le scrissi da prima tal particolare, dalla conclusione che gliene feci cavare che con qualche raggione io mi movea à dirgli che non bisognava pensare à tal libro. Et di gratia, per amor mio, per parole concise ch' io usi seco, non le cada mai nel animo ch' io possa essere punto negligente nel servirla a sua sodisfattione. Et de his satis. Quel libro per quanto mene ricordo è in carta bergamina et in foglio grande à colonne, alto tre dita, dove erano compositioni di diversi autori, che scrissero in quella lingua, et di più le loro vite in brevità. E veramente bel libro et son sicuro che piacerebbe alla S. V., ma non è in tali mani che ci possa far disegno.

1. Vat. 4104, ff. 104-105.

L'autore del Thesoretto è ser Brunetto che fù maestro di Dante, et in quel suo libro tratta succintamente di tutte le scienze et di tutte l'arti, di modo però ch' hebbe à scrivere il B^o ch'l suo discepolo per rubbarglielo ne potra venire poco ricco. Della bontà del esemplare lo vedera V. S. et lo giudicherà lei. Vederò volentierissimo la nota delli libri dell' Arlenio¹, se bene quell' essere copie non invita quanto basta, pure ne la priego. — La lettera per il c. Bevilacqua ho mandato ad un amico, che la darà alle mane; procurerà di più la risposta, bisognando. — Aspetterò con suo comodo del libro *De ludis* del P. Onofrio. Ma mi sarà maggior gratia che la S. V. mi dica se in quel capo *περὶ πρῆσεων*, quanto à Polybio, v' erano registrati ancora de' pezzi, ch' habbiamo in stampa, ò pure soli questi che V. S. ha dati fuori. Nel resto io non dubito che la S. V. non mi favorisca nel ricordarsi de' miei quesiti et à suo tempo. Le bacio la mano cord^{te}. Che Dio la conservi.

Di Padova, alli x di agosto 1582.

Di V. S. m. R. s^{ro} affm^o,

G. VINC^o PINELLO.

Per gratia V. S. m' insegni il 2^o loco dove Livio fa mentione di Polybio; so l'uno dove lo nomina *non spernendus auctor*; dell' altro cerco. Supplifico V. S. che mi dica, se nel suo Plinio dell' Augusto², al 3^o libro nel capo V^o, trenta righe dalla fine del capo, dove si legge comunemente *sinus Vibonensis locus Clamptiae*, sia varietà di lettione nella voce *Clamptiae*³. Di più se nella libreria di V. S. et del s^r cardinale suo, sono di mano l'histoire del Procopio et d'Agathia⁴. Et mi perdonerà tante brighe, che gli seranno di molestie, se bene di presta speditione.

XXIII

PINELLI A ORSINI

Molto reverendo sig^r mio ossm^o⁵,

Rispondo alla lettera di V. S. della settimana passata, che capitò pure, se bene due giorni del solito per li cattivi tempi, fa cendolo, ò per man d'altr non potendo di meno, et seguendo l'ordine delle sua la ringratio caldamente che per sua bontà compatisca a miei mali; ben le ricordo a trattarla come cura disperata, ma non gia che per quanto mi levi dal n^o di suoi servitori.

1. Cf. p. 174.

2. Cf. p. 248, note 2.

3. Pline, *Hist. natur.*, éd. Littré, Paris, 1865, III, x, 2.

4. Le 25 août 1575, Pinelli écrivait : « V. S. mi dica con suo comodo se costa in Roma sia Procopio greco de bello Vandalico che corrisponda al latino stampato, perche n'ho visto un molto epitomato. »

5. Vat. 4104, ff. 97-98. La première partie est d'un secrétaire.

Aspetto con desiderio la venuta del Bonafe, et come che non m'habbia a portar quelli libri, ch' io tenevo certo di dover haver da lui, si mi porterà quelle bone nove ch' io sempre desidero della S. V. et mi parra d'haverla veduta io, et harrei ben caro che delli libri ch' io attendo di costà co'l favore della S. V. ella mi dica una volta d'havermigli incaminati per qualche strada, ò sia d'amici, ò di librarò spedito et le prego assai che la si lassi esaudire.

Quanto à Provenzali, habbiamo risoluto insieme co'l sig^{or} Mercuriale di non mover parole col Mag^{co} [Mocenigo] se non alla sua venuta di Padova, dove s'aspetta tra x di ò xv, già che habbiamo provato più à proposito di tal negotio il parlare che'l scrivere, et le promettiamo di farci ogni opera possibile; ben ne sarebbe di sodisfattione che la S. V. havesse havuta la pratica di questo gentilhuomo un poco più da presso, che non si maraviglierebbe di tal proceder, et poi potrebbe anco essere che lo svarrio del prezzo nello stimare il libro il sig^{or} Mercuriale et io meno delli 100 Δ^u d'oro, fosse diffetoso più tosto dalla parte nostra che dalla banda del Mag^{co}, non havendo noi troppa inclinatione a quel libro, et insieme desiderando di farlo capitare a V. S. con ogni sorte di sodisfattione, la dove il padrone del libro, ch' è più pratico di noi et lo tiene in quel credito che V. S. ha veduto nella sua, per la stima che gli e n'è stata fatta, et perche egli stesso se ne diletta, non le pare di poter sene privare con qualche raggione senza detto prezzo, parendogli credo d'haverci donato assai con contentarsi di darlo a nostra istanza cosa altre volte non conceduta da lui, et cio a petitione di principi. Pure noi non faremo questo discorso nel trattare seco et V. S. ne saprà il successo come prima si possa¹. — Quanto al libro di medicina et del sig^{or} Mercuriale, io la dirò à V. S. liberamente secondo il mio solito et a punto come la sta et come la sento, che d^o sig^{re} doppò quelli primi moti se n'era quietato del tutto vedendo che V. S. l'havea piu caro di quello ch' esso stimava, ne si sarebbe mosso a ripigliarne la pratica se V. S., con le sue lettere scritte a me et a S. Ecc^{za}, non ne l'havebbe invitato et non havesse scritto che aspettava ordine da S. S^{ria} à chi s'havebbe à consignare. Hora tornandogli à scoprire di novo che tuttavia la S. V. se ne priva mal volentieri, s' è risoluto di non pensarci più ne farne altre parole lassando ogni cosa al suo beneplacito, et dall' altro canto io assicuro la S. V. che per tal conto egli non lasscrà di aiutarmi nell' opera di Provenzali, tanto di buon cuore ha

1. Rapprocher la lettre suivante d'Orsini, du 11 décembre 1582: « Se V. S. m' havesse mandato il libro istesso de provenzali, et che io l'havessi veduto in faccia, non mi sarei tanto sodisfatto quanto me sono compiaciuto dell' instrutione che V. S. me n'hà mandata, percioche con essa hò veduto il libro, et insieme il giuditio et diligenza di V. S. Veramente è libro regio; et s'io lo desideravo prima per rispetto solamente di rimmetterlo con quelli altri, hora lo desidero per la bellezza dell' esemplare. » (*Ambros. D. 423 inf.*, f. 294.) Cf. plus haut p. 109 et p. 319, note 5. J'ai relevé bien d'autres passages de nos correspondances qui sont relatifs aux négociations pour l'achat du chansonnier de Mocenigo; on ne trouve ici que ceux qui ont de l'intérêt par leur précision.

servito et servirà sempre V. S. in tutto quello che potrà, et di questo non dubiti punto.

Se bene ho inteso che mons^r Vescovo di Padova ¹ dovea partire oggi di costà per noi, pure perche li desegni alle volte non si coloriscono, ho voluto pregare la S. V. che'n caso che sua S^a R^{ma} non fusse partita, la si degni far consignare al s^r Andrea Calandra, scalco d'esso Monsignore, li due libri di ², ch' io desidero tanto, facendone un rotoletto, et caso che di già fusse partito et che li forzieri non fussero per ancora avviati per qua, consignarlo al s^r Rinolfo Rinalducci, canonico di S. Pietro, à nome di mons^r Soranzo, perche ne terrà volentieri la cura et ne farà buon servitio nel mandarcelo. Cio s'intenda in caso che li forzieri non siano partiti. Io supplico V. S. à far presto, con far sul rotoletto : *al m. R^{do} Mons. Francesco Soranzo, per G. Vinc^o Pinello, à Venetia.* Da Venetia tuttavia non ho quello che vado cercando per conto delle medaglie di V. S. et temo assai che s'habbia a fare con persone troppo versute; non ci perderemo però d'animo. Finisco perche le lettere di costà non sono arrivate et le bacio la mano.

Di Padova, alli xxv di febraio 1583.

Di V. S. m. R. servitore aff^{mo},
G. VINC^o PINELLO.

XXIV

PINELLI A ORSINI

Molto R^{do} s^r mio oss^{mo} ³,

Ringratio V. S. che mi fa veder sue lettere in riposta delle quali li dico come M. Andrea d'Armar ⁴ sono alcuni giorni che parti di Venetia per la volta di Savoia, con intentione di tornare a Venetia tra due o tre mesi, et come sia tornato si farà seco il servitio del Sirac che desidera il sig^r card^o Sirletto, al quale le mie humilissime raccomandationi.

Nello studio del Bembo sono et scrigni et cassetini, non stimo però che vi siano riposti libri di sorte alcuna, poiche, quando vi erano il Virgilio et il Terentio, stavano in alcuni cancelli di ferro à chiave, che si vedeano da fuori, insieme con le altre cose pretiose che sono capitate in mano di V. S.

Penso di poterla servire à suo tempo delle varie lettioni del Carrione per

1. Federico Cornaro.

2. Ici une lettre qu'on peut lire aussi bien *h* que *s*. Je rappelle que l'écriture de Pinelli est chargée d'abréviations et toujours très rapide et difficile à déchiffrer.

3. *Vat.* 4104, f. 253. Tout est d'un secrétaire, sauf, bien entendu, la signature.

4. Darmarius, le copiste grec.

haverle vedute in alcune liste di libri che aspetta un libraro di Venetia. Nelli fragmenti d'Ennio, io concorso con la S. V. quanto al commento, et di più non so à che servi diligentia così esquisita di ritrovarci ordine in cose simili ¹. A me pare che basti l'arrivare sino à un certo termino et che l'andare più oltre, etc. Le bacio caramente la mano, ancora a nome del s^r Mercuriale et del s^r Paolo ². Che N. S. la conservi in ogni prosperità, et le raccomando l'inchiusa.

Padova, li 8 giugno 1584.

Di V. S. m. R. aff^{mo} servitore,
G. V. P^{mo}.

XXV

GIANVINCENZO DELLA PORTA A ORSINI

*Al molto Illustre et molto R^{do} sr il s^r Fulvio Orsino mio padrone ossermo,
a Roma ³.*

Molto Illustre et molto R^{do} s^r,

Il s^r Dionisio ⁴ in molte sue lettere m'ha sempre sollicitato ch' io rescrittessi a V. S. et io chi so che in questo fatto non posso esser ripreso di negligenza, perche propongo questo debito ad ogni altro quantunque importante, ho stimato ch' ò qualche lettera di V. S. non mi sia stata data ò qualche mia risposta, quale sempre al s^r Dionisio raccomando, non li sia pervenuta alli mani. Ma in questa ultima sua, mi dici che V. S. comanda risposta intorno alla informatione del Dante di Francesco Buti Pisano, della qual cosa all' hora io ne scrissi tantoche più soverchio, perche trascrissi una colonna intiera di quel suo commento, acco V. S. havesse visto il modo del suo interpretare, et quella lettera venne alligata a quella del s^r Dionisio. Ma poiche puo esser ò persa ò dispersa ne dirò qualche cosa, et circa l'altri capi mi scuso che non ho à che cosa rispondevo all' hora. Il libro è di carta comune non pergameno, benissimo conservato et scritto di lettera legibilissima quanta mai di quel tempo si può vedere, et alto forse mezzo palmo, et è l'original proprio dell' autore et di sua mano copiato come V. S. intenderà dalle sue parole. Commenta solo il Paradiso, et il commento è lungo et copioso. Comincia così : *Impaurito dalla altezza della materia et dalla sottilezza della forma dell' ultima cantica della Comedia del poeta volgare Dante Alighieri fiorentino, io Francesco da Buti cittadino di Pisa alcuno tempo stessi in pensiero di perdonare alla fatigha, etc.* Finisce così : *Et qui*

1. Allusion aux travaux d'Agustin sur les poètes latins perdus.

2. Aicardo, le grand ami de Pinelli.

3. Vat. 4104, ff. 261-262. Ce correspondant d'Orsini avait eu de lui une copie du portrait d'A.-M. d'Acquaviva par Raphaël (v. le renvoi de la p. 431, note 1).

4. Peut-être l'abbé Ravaschieri.

finisce lo canto 33° della terza cantica della comedia di Dante Alleghier; ovvero Aldighieri et la sua lettura edita et scripta per me Francesco di Bartolo da Buti, cittadino di Pisa, lo di della festa di San Barnabo a xj di giugno nel 1395, et poi rescripta per me qui nel 22 di decembre 1397 indict. V, nella qual cosa rendo devotamente quanto piu posso allo omnipotente Dio, Padre, Filliuolo et Spirito Santo et ad tutta la corte del Paradiso gratie devotissime per infinita secula seculorum. Amen. Il libro oggi è di Giovan Antonio Pisano il quale fù l'anni passati protomedico et me lo portò à vedere Sertorio Qualamani, quale credo à questa hora sia alla sua patria Cosenza, et al suo ritorno, che credo serà breve, porterà qualche libro curioso antico. Potrei facilmente farli havere uno Dante in pergamena ¹, con un capitolo appresso di Piero Aldighieri suo figlio per argomento de tutta l'opera, et mostra il libro esser vecchio; quando che così comandasse, et si forse il s^r Dionisio m' havesse saputo esplicar l'intentione di V. S. et comandassi altro, sà quanto li sono servitore et obligato; et con ciò li resto basando li mani.

Di Napoli, il 28 di settembre 84.

Di V. S. molto Illustre et molto Reverenda serre affmo,
GIO. VINCENZO DELLA PORTA.

XXVI

PINELLI A ORSINI

Molto Rdo s^r mio ossmo ²,

Il difetto che ho qui delle otto carte di Brunetto Latini comincia à punto secondo scrive V. S. et come tornarò io a notarle qui di sotto, si che ho piacere d'haverle fatto questo puoco acquisto, restando con desiderio di poter supplire al resto se la sorte me ne sarà favorevole et non si mancherà di cercarne omnibus vestigiis ³. — La ringratio del favore che mi fa la S. V. et mons^r Maffei nel riscontro del foglio mandatole, et intenderei volentieri da V. S. di novo se mons^r di Carcasona ⁴, che è venuto costà, fosse potente quando ne venisse bisogno di farci prestare da detto s^r Maffei l'esemplare antico che per quanto mi vien detto è tenuto da S. S^{ria} in molta stima ⁵, perche io adopererei di quà col vescovodi Carcasona il s^r Iacomo Contarini, suo grande amico, per mezo del quale s^r Iacomo mandarò à

1. Ces deux Dante, l'un sur papier, l'autre sur parchemin doivent être rapprochés de ceux de la p. 327.

2. Vat. 4104, f. 172. D'un secrétaire, comme la lettre XXIV. Orsini a écrit au dos: « Il processo dell' abate Rau. [Ravaschieri] et la lettera del Granvela. »

3. Il me semble, en relisant ce texte, que les huit feuillets ne devaient pas compléter le *Trésor*; peut-être provenaient-ils du même ms. de Bembo.

4. Annibal Ruccellai.

5. Il est question de la *Notitia*, qu'étudiait alors Panciroli.

V. S. della seguente le carte del Tesoro che come li scrissi già sono otto. — Del piede romano gratie senza fine à V. S. et se questo primo ch'è in man sua piace à lei, di gratia dia à fare il secondo, che non potrà non piacere anco à me, venendo dall' istesso maestro che fece il primo tanto à mio gusto, et si degnarà perdonarmi della briga. — Ancora gratie de aviso dal quadro del Navagiero¹, et le bacio la mano di cor, Che Dio le doni ogni contento.

Di Padova, li 4 luglio 1585.

Di V. S. m. R. aff^{mo} servitore,
G. V. P^{mo}.

Il frammento di Tesoro che ho qui comincia : *resse de seignor et perpetuaument le fet renomer. Apriez sa mort, etc.*

APPENDICE III²

I

CORBINELLI A ORSINI

*Al molto Ill^{re} et molto R^{do} s^{re} mio osser^{mo} il s^{or} Fulvio Orsino,
a Roma³.*

All Ill^{re} et al R^{do} s^{re} mio os^{mo},

Hebbi la sua gratissima per risposta del fragmento che desiderava il s^{or} Daniello, la quale io le feci nota subito in propria forma. Penso si doverrà pur satisfar de così giusta recusatione et richiesta insieme. Se me ne scri-

1. Il s'agit évidemment du portrait dû à Raphaël et dont il n'existe que des copies. (Müntz, *Raphael*, 2^e éd., pp. 430 et 566.) Pinelli, vers cette époque, cherchait à se procurer des portraits d'humanistes, comme en témoigne sa correspondance. On consultera sur le sujet mes *Petites notes d'art italien*, Paris, 1887, p. 13, où se trouve imprimée en entier une lettre d'Orsini à Pinelli, du 31 déc. 1586.

2. On a cru intéressant de réunir quelques documents relatifs à une question qui a vivement occupé les savants français de 1584 à 1587, le prêt du fragment de Servius que Pierre Daniel voulait obtenir d'Orsini. Les premières demandes doivent remonter au mois de septembre 1584; le 25 octobre en effet, Orsini écrivait à Pinelli, y faisant une allusion certaine : « Scrivo la rinchiusa al s^{or} Corbinelli, rispondendo ad un particolare che mi scrive, del quale n'intenderà parte V. S. dal polizino inchiuso. » (*Ambros. D.* 422 inf.)

3. Vat. 4104, f. 178. — Cet appendice indique quelques-uns des sa-

verra altro, ne saro fido rapportatore; et sollicito a V. S. molto Illustre, poi che l'occasione di tal senseria m'ha apportato cosi gran capitale et contentamento come e l'amicitia di quel signore, il quale io ho sempre honorato nel mio seno singolarmente et secondo i suoi meriti cosi cantabili a tutto il mondo et cosi romani, la preghero dunque che me ami, sio amo et riverisco lei di cosi buon cuore, e amandomi mi comandi ¹. Il S^r Dio la felicità et saluti della sua tanta gratia.

Di Parigi, li xij di dicembre 1584.

Di V. S. molto Ill^{re} servitor aff^{mo},

IACOPO CORBINELLI.

Mons^r Audebert et suo figlio bacio le mani di V. S. et vorebbon de Roma saper qualche cosa di quella *Roma* ² per mezo di V. S. che sapra et potra dir le cose liberamente. Desidero d'esser raccomandato al s^r Francesco Sadoletto.

II

GILLOT A ORSINI

*Al molto magnifico et excellentissimo sore il signore Fulvio Ursino.
In Roma. Raccomandata a m^{re} Guillemier ³.*

Pregato con grande istanza (Ursino dottissimo) non ho potuto negare questa a certj amicj, massimamente allj Pitthoej fratellj dottissimi e giudiciosissimj, al Puteano, al Daniele (el quale dice havere scritto alia S. V. senza haverne risposta), per far lej sapere come detto Daniele cj e risoluto di fare stampare tutto quello del Servio sopra il Virgilio che lui ha et che si giudica molto buono. Per questo l'a mandato al P. Pitthoeo. Loro havendomy sentito piu volte parlare della parte di detto Servio, laquale si ritrova

vants français connus par Corbinelli. Sur cet intéressant représentant de la culture italienne à la cour des Valois, on lira avec fruit l'article de M. V. Crescini (*Giorn. stor. della lett. ital.*, II, pp. 303 sqq.) et Marsand, *Catal. dei mss. ital.*, II, p. 294. Quelques livres annotés par lui sont restés dans nos bibliothèques françaises. Un document publié par Abel Desjardins dans les *Négociations de la France avec la Toscane*, t. IV, Paris, 1872, p. 335, nous montre Corbinelli, en 1580, faisant traduire à Henri III les sonnets de Pétrarque.

1. Orsini était enchanté de cette réponse : « Hebbi risposta dal Corbinelli molto secondo il gusto mio et ne ringratio la S. V. » (A Pinelli, du 26 janvier 1585.) Il espérait à tort que Daniel n'insisterait pas. C'est précisément alors que celui-ci fit agir ceux de ses amis qui connaissaient Orsini. Daniel avait déjà entendu parler du savant romain en 1567; v. *Correspondance de Plan-tin*, I, pp. 407 et 136.

2. V. p. 66.

3. *Vat.* 4104, ff. 257-258. — Le Guillemier marqué dans la suscription est un Français assez obscur qui residait à Rome et sur qui on peut voir les *Mélanges Graux*, p. 394. Dans le même recueil, pp. 400-402, figurent trois lettres inédites de Muret à notre Gillot, écrites de Rome en 1584.

nelle mane dj V. S., come 'io l'ho vista, et attendendo tuttj a quello suo amore che sempre a portato all' utilita publica et conoscendo ancora la gentilezza sua della quale pochj l' agguagliano e niuno l'avanza, m' hanno fatto ardire dj mandarglj questa. Io dunque confidendo in quella sua affettione verso il ben commune, et sospinto da quello publico interesse, ricordandomj ancora della promessa che mi ha fatto in Roma quando io godeva la sua dotta et dilettevole presenza, non ho dubitato dj pregarla e congiurare sotto il nome dj tuttj i letteratj e studiosj, per quello suo volere in ogni cosa quel che torna bene al publico, che gli piace fare intendere quale e sua volonta dj dare effetto a quella sua promessa dj far noj partecipare a quel frutto: se sara suo piacere dj mandare qua e consignare sicuramente et in buone manj detta sua parte, nello stampare della quale si fara ogni cosa secondo il desiderio e piacere suo, non senza predichare il suo tanto beneficio; o vero farlo stampare in Roma e mandarne qua un foglio o prova, come si dice, sopra 'l quale ci possiamo governare e guidare, finche giungendo l' uno e l' altro si trovano similj gli essemj vostri aj nostri et e contrario e reggendosi a quel modo possiamo tutti haverlo intero e compito. V. S. puo giudicare quanto importa questa nostra richiesta, laquale spero non negara quel tanto bene alla Republica letterata nella quale tanti meritj suoj cj conoscono, vedono e leggono. Se ben io son colpevole per non haverlj scritto come io doveva, la S. V. mj perdona, ch' io per questo non sono manco quello ch' io era, cioè servitore delle sue lodj et virtù acquistate con tante fatiche et vigilie. La non si maravigliara s' io ho scritto in questa vostra lingua, laquale per piacermj assaj non posso ne manco voglio dimenticare: a giungere ch' io ho pensato che lej iscusera piu presto gj errorj miej per la poca pratica ch' ho adesso d'essa ¹, che s' io havendo lettere da dozzina et buon mercato havessi assalito in lingua latina V. S., cioè un huomo el quale ha bevuto de' fontj secretj et da dovero letterato e dotto. La S. V. si degna fare una riposta a questa, laquale aspettando non daremo principio all' opera. Con questo havendo lj baciato humilmente le manj, prego Iddio gli dia in sanita e felicità buona e lunga vita.

Di Parigi, allo 7° di aprile 1586.

Della S. V. servitore affettionatiss°,
GILLOT, consigliere del Re christianiss° nel Parlamento.

III

BONGARS A ORSINI *

Me nullo tibi neque meo neque alieno commendatum nomine amice
excepiisti, in bibliothecam tuam familiariter induxisti, quae habebas rara et

1. Il a paru intéressant de conserver scrupuleusement l'orthographe italienne de ce Parisien, en ajoutant seulement l'apostrophe, pour couper certains mots.

2. Bibliothèque de Berne, B. 449, n° 226. Minute non datée.

antiqua humaniter ostendisti, quae in Festo Pompeio notaveras liberaliter communicasti. Magna haec, fateor, et in maximi beneficii loco ponenda; sed hoc longe maximum de humanitatis et amicitiae testimonium, quae laboriose descripta solus arbitror habebas veteris interpretis in Maronis Georgica ultro obtulisti. Inciderat enim, cum de nostris hominibus loqueretur, P. Danielis, opt. et doctiss. viri mentio, cuius de Servio et tu aliquid inaudieras, et me illi amicissimum esse multisque nominibus devinctissimum iam intellexeras. Humanitatis tuae frui fructu, cum me negotia domestica domum revocarent, mihi non licuit. Nunc tibi aurem vello et abs te, Ursine virorum optime, publico bonarum litterarum et litteratorum doctorumque hominum nomine et privatim meo Petrique Danielis mei, peto etiam atque etiam ut veterem illum interpretem tuum aut ad nos transmittas, aut exscribendi ei qui tibi has reddet nominis tui litterarumque studioso iuveni tradas; quod si facias, facies ut quamprimum Daniel noster desiderio omnium nostrum faciat satis, et poteris tu ab eo optimi interpretis editionem flagitare iure tuo.

IV

GARRAULT A ORSINI

A molto reverendo signor Fulvio Ursino, canonico di Sancto Giovanni in Laterano, in palazzo del card. Farnese. In Roma ¹.

Molto reverendo, ritornato che fu del armata di Poitou contra gli huguenotti heretici, trovai li lettere del s^r Parisiere, secondo le quelle et per sodisfare al desiderio di V. S. et debito mio, li mando le prime carte del libro di Seneca non ancora finito di stampar. Il Servio de s^r Daniele non e incommenciato, e credo che no et cosa presto². Et pero si essa V. S. habra nel animo di porre in luce che que ella a del Seneca et Servio, ella fara lodevolissima opera et comodita a gli studiosi. Si occorre aulcuno negotio per servirla in questa banda, la prego commandarmi accioche conosca che godo di servirla et havero piacer che i miei servigi la sienno acceti, le banchiando le mani con molta riverenza, pregando Idio che ela conservi et conceda felice successo de suoi sancti desiderii.

Di Parigi, al 29 di genaro 1587.

Di vostra signoria servitore affettionatissimo,

FRANCOYS GARRAULT.

1. Vat. 4104, f. 256.

2. Cf. *Lettres de Scaliger*, p. p. Tamizey de Larroque, p. 240.

V

ORSINI A PINELLI

Molto mag^{co} s^r mio ¹,

Il libro che io stamparò qui è un fragmento sopra la Georgica et Bucolica di Vergilio, quale li signori di Francia stimano sia di Servio, per l'altra parte che loro hanno sopra l'Eneida. Ma io sono certificato essere di Iunio Philargyrio, trovando alcune delle cose che sono nel fragmento citate sotto questo nome dal Politiano in un Virgilio che io hò notato di mano sua ². Il restato V. S. vedra nella prefatione del libro. Di Francia me scrisse il s^r Corbinelli, il s^r Delbene, Monsig^r Gilotto, Monsig^r Garotto, il Lolgio et altri, perche io lo mandasse colà; ma è stato meglio à stamparlo qui, per la compagnia dell' altre cose che non dispiaceranno à V. S. et massime d'un Velio Longo di Ortographia et di piu de tremila luoghi emendati in Catone, Varrone et Columella de re rustica ³. Et quello basti à V. S. per hora. Ma per conto mio la prego me consigli, se havendo io hauto da Paulo Manutio in dono, 25 anni sono, il sopradetto fragmento, che lui non le conosceva scritto in lettera longobarda antichiss^o, coll' aiuto di Aldo figliolo, havendol io dato in recompensa alcune belle scritture sopra Cicerone et altri di mano di Bern^o Rutilio ⁴, se sono tenuto in questo libro fateri da chi l'hò hauto, perche la parte che è in Francia in mano del Daniele venne ancora dala casa del Manutio. Io inclino à farne mentione quanto à me, se bene, etc. Aspettarò li libri che V. S. scrive et ne le darò poi avviso; conche le bacio le mani, insieme col s^r Paolo ⁵.

Da Roma, à 2 di maggio 1587.

Di V. S. m. mag^{ca} servitore affmo,

F. U.

1. *Ambros. D.* 422 inf., f. 217.

2. V. p. 211.

3. V. p. 52.

4. Cf. p. 196. Orsini désigne, j'ignore pourquoi, une date de fantaisie à cette acquisition.

5. Aicardo.

APPENDICE IV

I

FALKENBURG A ORSINI

*Clarissimo viro, virtute et eruditione praestanti, Dn. Flavio Ursino,
amico suo singulariter colendo. Romam¹.*

S. P. Tertius nunc agitur mensis, Fulvi doctissime, quod mihi mandaveris, ut de poetiarum lyricarum, quas ex vetustissimis codicibus magno sane labore et studio ab interitu vindicasti, editione cum typographis agerem². Quare ut primum huc veni, nihil habui antiquius quam ut Plantinum convenirem, quem omnino talem reperi qualis et fuit semper et qualis esse debet, hoc est ad melioris notae libros divulgandos promptissimum. Quanta vero sit hominis cura et industria exemplaria graeca et latina ab eo impressa abunde testantur. Generum³ habet in lingua hebraea, graeca et latina ita versatum, ut qui cum eo conferri possit hic fortasse aliquem, superiorem neminem reperias. Is correctione praeest et exemplorum scripturam paene religiose pro eo ac debet sequitur; qua in re maiorem in Gallicis quibusdam typographis fidem desidero, qui nimio novitatis studio ducti id quod non intelligunt saepe pro suo arbitratu mutant et transponunt, quo quidem crimine nullum turpius, nullum perniciosius existimandum est. Plantinianum praelum libri e media usque Gallia et Germania missi nobilitant quotidie, sed poetriae illae, quae te patrono manumissae in doctorum virorum conspectum prodibunt, illud in coelum ferent et tuum nomen alioqui celeberrimum multis de caussis in omnium amore atque ore ponent. Ut interim de aliis thesauris sileam, quibus tua et Farnesii Cardinalis bibliotheca exuberat, quos quae tui est ingenii liberalitas non gravate ad communem studiorum utilitatem emissurum suo te tempore confido. Non enim in βιβλιοτάφων numero te habeo, qui me incognitum non tantum omni humanitate comprehendebas, verum etiam multorum poematum, quae incredibili diligentia ex ipsis antiquitatis visceribus erueras, volebas esse participem. Quo nomine tantum tibi debeo quantum persolvere vix unquam potero. Commentarius tuus, in quo Virgilium cum Graecis scriptoribus confers, est sub praelo et avidissime a doctis exspectatur, sed ante nundinas autumnales finis ei imponi haud poterit. Eidyllum Bionis Εἰραρος, ὁ Μόρμων,

1. Vat. 4103, f. 54. — On trouvera réunis dans cet Appendice IV quelques spécimens, qui paraissent intéressants, des correspondances latines d'Orsini. (V. p. 70.)

2. V. p. 59.

3. Jean Moretus.

ἡ χεῖματος ἢ φθινοπώρου, etc. mirifice me delectat. Gratissimum mihi erit, si alterum Moschi vel Bionis eidyllum, quod mihi legendum dabas, descriptum, quando tibi erit commodum, mecum communicaverit. Si quid vicissim erit, in quo opera tibi mea usui esse possit, tui me observantissimum re ipsa experire. Est hic Virgilii exemplar, cuius vetustas fidem meretur, apud Theodorum Pulmannum, doctissimum virum, admodum exigua in re, et mihi familiarissimum, in quo Aeneid. I legitur :

Implentur veteris Bacchi pinguisque ferinae

Munere. Et adscriptum est hemistichium.

Velim ne graveris nobile illud Vaticanæ ἀντίγραφον inspicere¹. Mihi, ut quod sentio dicam, τοῦ munere οὐκ ἀπροσδιόνησον εἶναι δοκεῖ². Idem habet tres Iuvenalis antiquissimos codices qui satyra VII constanter habent :

Occidit miseros Cambre repetita magistros,

non *Crambe*, ut legit Politianus, quem decepisse videtur Graecum proverbium, δις κράμβη θάνατος³. Est autem Cambre vicus ad radicem Gauri montis, in quo Capuani a Cumanis superati fuerunt, qua de re confecta historia Cambre dicta in omnibus fere scholis iuventuti praelegebatur, teste Scoppa Collectaneor. append. II. Quod reliquum est, humanissime Fulvi, obsecro te, ut quidquid Graecorum auctorum habes, quos lectione dignos iudicabis, in commune conferas meque, ut facis, ames. Vale.

Antverpiae, vij Idus Sextileis, anno a nato Christo CIO. IC. LXVII.

Tui observantissimus,

GERARTUS FALKENBURGIUS Noviomagus.

II

LIPSE A ORSINI

Ornatissimo et eruditissimo viro Fulvio Ursino, Romam⁴.

Iustus Lipsius Fulvio Ursino S. D.

Facit humanitas tua, F. Ursine, et singularis amor tuus, cuius adhuc expressa apud me multasunt vestigia, ut peccare mihi viderer si ad quemquam potius de rebus meis quam ad te scriberem. Nam et praestantia eruditionis tuae illa est, ut cum paucis amicorum meorum te conferre, nulli possim praepondere, et sic de me es meritis, quamdiu Romae fuimus una, ut bene-

1. Le *codex Romanus* de Virgile, aujourd'hui *Vat.* 3867.

2. Cf. *Aen.* I, 215, éd. Benoist.

3. Cf. *Sat.* VII, 154, éd. Lemaire, t. I, p. 601.

4. Cette lettre, donnée ici d'après l'original du *Vat.* 4103, f. 55, et qui manque à la correspondance de Lipse (éd. d'Anvers, 1637) a été publiée par Lazeri dans les *Miscellanea ex mss. libris bibliothecae Collegii Romani*, Rome, 1757, t. II, p. 477.

ficiorum tuorum memoriam deponere impii sit non dicam ingrati. Qua humanitate quantum me tibi devinxis et quid meritis tuis debeam, palam prae me fero et posterius re ipsa ostendam idque monumento aliquo litterarum nostrarum, quarum tu et peritissimus es et quibus te delectari maxime scio. Antiquitatum informatam dum Romae essem cognitionem nunc eo ardentius amplector quo ea res in dies mihi maiori voluptati est et fructui. In quo genere quoniam omnium iudicio facile es princeps, non miraberis si hoc a te potissimum petam ut si quid a discessu meo inventum aut erutum est novi, quod legi nostrae interesse putabis, id ad me per N. Florentium transmittas. In quo incredibile dictu est quam gratum mihi facturus sis. Breviloquentem me morbus meus facit, a quo respiravi non convalui. Laurentio Gambarae, principi poetae et qui nostra memoria fere solus quid in imitatione veterum esset acute vidit et feliciter expressit, ex me salutem, quam equidem versu aliquo ad eum misissem, nisi Musae vocatae venire ad aegrum recusassent. De morte Ill^m Cardinalis nostri¹ ab improbis sic rumor dissipatus fuit quod sit illorum capiti, illo salvo. Caesar tuus² in omnium est manibus cum tua immortalī laude et legentium aeterno fructu. Vale. Lovanii, xiiij. kal. octob. CIOIOLXX.

III

LANGE A ORSINI

Al molto magnifico et honorando sr Fulvio Ursino sr mio osservandissimo Roma³.

Car. Langius nobili et doctissimo viro Ful. Ursino S. D.

Cum nuper istinc revertens Torrentius noster⁴ retulisset mihi vidisse se iam particulam tuarum in vetera Romana numismata interpretationum, dici non potest quanto me gaudio asperserit, qui tam diu desideraveram huiusmodi quid a viro aliquo eccellente praestari. Scio complures id tentasse, sed nullo genio. Quid enim a Vico aut Ericio aliisve vix linguarum elementa edoctis exspectemus? Qui monetam Rom. explicaturus est, eum volo non linguarum tantum peritum esse, sed omnes philosophiae partes tenere, praeterea annales et res gestas, fabulas, leges, ritus, habitus, cerimonias, sacra non Romanorum dumtaxat sed omnium gentium callere, inde tanquam de cornucopia tot et tam diversorum nummorum sensa depromere; neque temere Aurel. Prudentius aenigmata appellavit Romanam monetam. Ea vero quae dixi, haud scio si ausim hodie cuique omnia tribuere. Virgilius certe tuus aliaque quae ex musaeo tuo prodire, tum omnium doctorum

1. Granvelle.

2. Le César d'Orsini, paru chez Plantin en 1570.

3. Vat. 4103, f. 56.

4. L. van der Becke. V. p. 57.

hominum commendationes spem mihi maximam praebeant nihil abs te vulgare nos exspectare debere. Et ita mihi iamdudum persuasi.

Cumque rem istam arduam, ut dixi, esse iudicarem, Torrentium, priusque hinc ad nos iam ultimum rediret, monui non hortandum modo orandumque te ut difficillimum istud institutum proseguere perficeresque, verum etiam adiuvandam. Habere ipsum nummorum veterum non exiguum thesaurum videbis, qui ad coenam tam variam et tam iucundam ipse non vilem symbolam afferret, auctorque ei fui ut suos omnes describeret eamque indicem ad te perferret. Adieci et e pauculis meis eos quos Torrentius non habet, si forte quid et ipse conferre possim, id quod evenisse gaudeo, nam alioqui Itius meus incognitus iaceret. (Is est ad quem Horatii extat epistola, quanquam ad Iecium inscripta, quomodo Accius pro Atius mendose scriptum ubique est.) Si quid tamen praeterea est quod velis, curabo ad te mitti et quidem lubentissime, estque gratissimum ac desideratissimum mihi non modo tibi innotuisse, sed etiam familiaritate uti, et iucundum erit aliquam operam tibi praestare, maxime in iis rebus quae et mihi voluptati sunt; quanquam hic occasiones illae non sunt, quae in Italia omnium antiquitatum velut horreo. Incidi anno superiore in hominem indoctum qui in exiguo veterum nummorum numero, quem apud se etiamnunc servat tanquam Iovis crepundia, habebat Othonem integerrimum, Clodium Albinum bis, Aemilianum Aug. ter et cum illis Maximum Thracis Maximini F., sed hunc non plane elegantem. Sperabam omnia quavis ratione auferre, sed expugnare nullo modo potui hominem. Pretium obtuli quantum me non decebat et cuius me postridie puduit, adhibui preces et meas et amicorum eius; obtuli alios nummos perelegantes; in summa operam perdidi. Si hac quadragesima illuc vacabit excurrere, quod spero, videbo si nihilo mollior factus est, ut aliquid saltem extorqueam. Nam nummorum hic nunc maxima inopia est, defunctis a bimestri in Gallia duobus antiquariis, qui persaepe ad nos non contemnendos afferebant undique quaesitos. Germani etiam intenderunt pretium, qui passim ac sine iudicio obvios omnes comparant immenso pretio¹.

Pertinacem quem desideras argenteum nunquam vidi, neque Iulianum neque Pescennium Nigrum. Pupienum habeo unicum quem tibi dono mitto, quamvis carum, nam ex eius epigraphe clare liquet Pupienum et Maximum eundem unumque esse, quamvis id Capitolinus ignoravit. Maximum Thracis F., quanquam etiam unicum habeo, nam alterum Torrentio iamdudum donavi, si ab homine illo non impetro, mittam una cum indice numismatorum meorum, quorum me pudet.

1. Dans une lettre du 15 avril 1573 (même ms., ff. 116-117), l'amateur flamand se plaint encore de la concurrence des Allemands : « Germani nos perdunt qui promiscue omnia immenso pretio mercantur : numero enim inter se contendunt, non ab elegantia, artificio, raritate, historia examinant. » Au cours de la même lettre, Lange envoie la liste de ses monnaies impériales en priant Orsini de choisir celles qui manqueraient à sa propre collection ; il y joint quelques renseignements de nature à aider son confrère romain dans ses recherches sur les *consulaires*.

Quod de Ciceronis Philippicis scribis admiror, nam puto ea in parte a Faërno praestitum quantum fieri potest. Ceperam in manus Suetonium, quem conabar expolire nonnihil et detergere. Sed exemplaria me deficiunt quibus adiuvari possim. Rogabam Torrentium ut Faërni librum inspiceret, si quid ille observasset cuius esset operae pretium; sed rescribit non esse ad manum Faërni bibliothecam. Interim non repudio quod scribis de illo Faërni exemplari, et invicem offero quicquid apud me est observationum ex manuscriptis exemplaribus. Ego deinceps cum valetudine luctor, et vale libris dicto, hortulum meum colo et subinde numismatiola mea revideo, quibus augendis hic posthac ut dixi nulla spes. Torrentius aureos montes promittit, itaque reditum illius, non secus ac peregre absentem nova sponsa maritum, exspecto. Sed, postquam nugari incipio, tempus est ut manam de tabula. Vale igitur, doctissime et humanissime Fulvi.

Leodi, iiij kal. febr.

Gelavit hic asperime et continuo a kal. novemb. usque ad kal. ianu. Tum subito solutae nives quae erant altissimae tantum undarum advexerunt, ut paene nos obruerint. Certe Lovaniensem urbem tantum non everterunt, perfossis in moenibus, quia exitum non inveniebant, portis ardui operis duabus funditus evulsis et septem arcuatis pontibus. Mitto domos innumeras, nam hominum submersorum nescitur numerus. Quadrupedia autem omnia perierunt qui humiliori loco stabulabantur. Ante diem xij kal. febr. rursus cepit gelu et adhuc crudelissime saevit.

— Cum litteras meas perscripsissem, cogitavi mecum non honestum factum esse quod te suspenderem promisso. Itaque et Maximum meum tibi mitto. Si aliquando alium reperio, bene quidem; sin minus non male collocatum ne dolebo quidem.

IV

SACRATO A ORSINI

*All' Illre et molto Rdo monsignor mio sempre onmo il ser Fulvio Ursino,
canonico di San Giovanni Laterano.*

In Roma, nel palazzo del Duca in Campo di flore '.

Paullus SacratuS Fulvio Ursino S. D.

Ego antea, Fulvi doctissime, nonnulla de te audieram ac de eximia doctrina tua, quae me invitabant ad constituendam tecum amicitiam meque desiderio te de facie noscendi afficiebant; sed postquam Hercules Ciofanus, vir apprime doctus, et humanitate moribusque suavissimis praeditus, Venetiis huc profectus est, qui apud me familiariter diversatur, is mihi de tua praeclara eruditione, integritate, mansuetudine, morum denique suavitate adeo multa narravit, ut me ad amorem tui inflammavit. Quanta autem de te

1. Vat. 4103, ff. 52-53. Dans le recueil épistolaire de ce cicéronien de Ferrare, paru dans cette ville en 1580, il n'est nulle part question d'Orsini.

quotidie praedicet, si commemorare velim, non epistolam, sed longissimam texerem orationem. Quid plura? ille de te mirabiliter et sentit et loquitur, ac nunquam miris te laudibus extollendi satietas eum tenet. Quo factum est ut continere me non potuerim, quin perbreves has ad te litteras dederim, quae tibi significant te a me fortunatum appellari, qui excellentissimarum tuarum virtutum Ciofanum praeconem inveneris, in cuius oratione cum nihil non sincerum sit ac sanum, ut perspicere mihi videor, non miraberis si te iam magnopere diligam atque manfaciam. Accedit etiam ad coniungendum me tecum magna familiaritate, quod ex eodem intelligo te in Lateranensi templo eo esse gradu, quo hic in Pontificio iandiu ego sum. Itaque cum simus quasi collegae, non dubito quin coniunctio haec magnae utrique nostrum voluptati futura sit. Et quanquam tu doctrinae existimatione maxime floreas, a qua ego inops sum, eam enim tu multo sudore ac vigiliis collectam habes, me tamen non mediocri erga te benevolentia superiorem fore cognosces. Hoc officium quam tibi gratum futurum sit, ex tuis litteris, quod commodo tuo fiat, intelligere mihi gratissimum erit atque optatissimum. Vale, Fulvi eruditissime.

Ferrariae, xiiij kal. Maij, MDLXXXI.

V

MELISSUS A ORSINI

S. D. Fulvio Ursino viro eruditissimo. Romae, in Pa[latio] Farnesij¹.

Misit ad me Plantinus Notas in Ciceronem tuas². Quid iis accuratius quid enucleatius? Utinam vero, mi optatissime Ursine, etiam correctiones in Nonium Marcellum, quas, Romae cum essem, mihi ostendebas, brevi in lucem editas videamus, ac si quid praeterea lucubrationum multo elegantissimarum tuis in scriniis reconditum servas. Vellem abs te catalogum ad me mitti omnium eorum quae aut hactenus tua opera prodierunt aut in posterum prodibunt, qua quidem re nihil mihi gratius facere poteris. Summum insuper abs te beneficium accepisse praedicavero, si litteris ad me tuis in Germaniam viam aditumque non intercluseris. Quod quidem, si me amas, uti spero, non invitus facies. L. Gambaram, si adhuc superstes est, amanter salutabis; sin vixit, manibus illius placidam quietem precaberis. Io. Posthius, episcopi Wirzipurgis medicus et poeta insignis, et te et illum plurima impertitur salute. Vale et me amare perge.

Datum Noribergae Francorum, postridie nonar. Mart. Anno MDXIIXC.

MELISSUS.

1. Vat. 4103, ff. 100-101.

2. V. p. 46.

VI

SYLBURG A ORSINI¹

S. Quas iij february ad me dedisti, Ursine clarissime, tertio aprilis accepi. Ad eas ut breviter tibi respondeam, pergratum fuit intelligere, quod significasti te in Suetonium, Spartianum, Capitolinum, Gallicanum, Lampridium, Tribellium, Vopiscum et ceteros Augustae Historiae scriptores ac praeclaros habere correctiones; quamobrem enixe a te peto, ut eas per nos publici iuris facias nec diutius apud te delitere sinas. Velim etiam, si quid ad ceterorum temporum illustrationem atque exornationem conferre possis, nobis in hoc rei litterariae promovendae dederis. Imprimis autem ope tua indigemus in Zosimo supplendo, cuius exemplare mancum aliquot in locis nacti sumus vel potius brevi nanciscemur; id enim illud est quod Leonclavius noster in sua versione secutus est²; mancum vero est cum aliis in locis tum in fine libri primi, initio secundi, medio quinti et fine sexti, ut ex schedula inclusa plenius cognoscas. Velim igitur schedulam illam cum vestris codicibus conferas, ac quae desunt suppleri ne graveris, ut praeter superiora hoc etiam novo beneficio nos ac litteratos omnes tibi magis ac magis devincias. Paeonium Eutropii graecum interpretem Bononia primum petii a Sigonii heredibus. Ubi cum petitionem meam frustrari sentirem, in Gallia, quod vix sperabam, spes impetrandi affulsit; ex eadem regione mittetur ad nos etiam Procopius; ex Pannonia vero Agathias, quem cum Leonclavius noster ex Illustrissimi Farnesii bibliotheca sit consecutus, non exhibit is noster absque honorifica tam liberalis principis mentione. Sed Agathias, et Procopius paulo serius prodibunt, Zosimus cum reliquis Augustae Historiae scriptoribus aliquanto citius, anno scilicet proximo, si vitam nobis et successus largiri Deus opt. max. perrexerit; quapropter in Zosimo, et latinis Historiae Augustae scriptoribus aliqua festinatione opus erit: Agathias et Pro-

1. *Ambros. D. 422 inf.*, f. 242. — Les premières relations d'Orsini avec Sylburg sont attestées par une lettre de Sambucus, du 15 novembre 1583: « La riposta di V. S. hebbi scrissi al Sylburgio et alhora essendo quivi suo patrone Giovanni Aubri, herede del Wechelio, li contai fidelmente l' vostre liberale offerte, con il quale ho transatto che V. S. manda le lectione sue del Halycarnasseo in qua, che lui subito a poste con quella vita d'Isaeo et Dinarcho accommodata e con prefatione di V. S. in bella carta. La mandato gia per Vinezzia un exemplaro del Pausania et con prefatione d'Amaseo proposto. V. S. ricevra di Vineggia per lo libraro Pietro Longo chiamato. Quanto alli antichi medici a me promessi peravanti, accetto la liberalità con obligo per le presente, che come li ho riceputo e so qui siano, che rimanderò alla V. S. il perellio libro o altro; fidasi V. S. di me. Et mandi quanto prima con le correctione del Halycarnasseo. » (*Vat.* 4104, f. 113.) — Aux lettres instructives de Sambucus à Orsini indiquées p. 63, on devra joindre celle de Fr. Diotalevi, écrite de Vienne, le 28 déc. 1577. (*Vat.* 4104, f. 156.)

2. Le *Zosime* latin de Lœwenklau avait paru à Bâle en 1576. Le ms. sur lequel Sylburg donna son édition de 1590 appartenait à la bibliothèque des électeurs palatins.

copius moram longiorem ferri poterunt. Praeterea scire cupio an in Diodoro, Polybio, Dione, Appiano habeas alia praeter ea quae ante aliquot annos per Plantinum publicasti, nam de his quoque brevi cogitamus. Quod autem aliquantum mihi succenset de Dionysianis, si accurate rem consideres, culpa me carere comperies¹; nam quae tempestive advenerunt, suis quoque locis fideliter sunt inserta; quae vero post operis absolutionem a te sunt missa, spicilegio reservantur, cuius maturandi brevi se offeret ampla occasio, nisi me amicorum promissiones fallunt; ibi cognosces me candide ac sincere in talibus agere; nunquam enim ullum debita laude in huiusmodi negotio fraudare animo fuit, neque erit dum vivam. De Dionysii exemplari, quod S. P. Q. R. donatum volebam, quia diversum sibi visum est, in iudicio suo acquiesco; facies ergo quod placebit. Curopalati de officiis aulae atque ecclesiae Constantinopolitanae duo exemplaria Patavium misi, alterum Ricobono, alterum tibi, quod, ut confido, ad te prima quoque occasione perferetur. Tu interea petitionis nostrae memor eris, nosque et rem litterariam strenue adiuvaré perges. Quod ut diu praestare possis, tibi et patrono Ill^{mo} prosperam valetudinem felicesque successus optamus.

Francofurti, 18 Aprile 1588.

T. E. observantissimus, FRID. SYLBURGIVS.

VII

SYLBURG A ORSINI

Al molto mago et osservo sor mio, il sor Fulvio Orsino, in Roma².

S. Bimestre est circiter cum Gaspari Vinarii litterae laetum mihi afferebant nuntium, nempe aliquot emendationum folia aibi abs te data esse, brevi etiam alia datum iri quae ad me perferret. Itaque omnino futurum sperabam ut illa cum aliis quae ab eo petieram, hoc mercatu paschali acciperem. Sed frustrata fuit haec expectatio; nam neque Vinarius advenit, neque unus a Venetis librariis, qui et ipse negotiorum gratia Romam profectus erat. Causa emansionis quae fuerit ignoramus: speramus tamen fore ut quod nobis hoc vere negatum est, proximo autumno per Dei opt. max. gratiam concedatur. — Interea tibi, clarissime Ursine, quas par est ago gratias, qui tam benigne mihi tua in Theodoretum adnotata communicaris, meque et mea vicissim tibi offero. — Porro quoniam me in hoc laudabili reip. iuvandae studio iuvare gestis, velim si qua etiam in Clementem habeas, ea quoque nobis et reip. impertias. Versamur nunc in Iustino martyre, quem eadem forma qua Theodoretum cum Ioannis Langi versione intra mensem Deo iuvante absolvemus³. Ei seorsum adiungemus Tatiani, Theophili, Athenagorae et Hermiae contra Gentiles opuscula, cum θεσοφία libello nondum edito. Quod

1. V. sur cette affaire, la p. 64. Le *Denys d'Halicarnasse* de Sylburg a paru à Francfort en 1586.

2. Vat. 4103, f. 114 a.

3. *Iustini martyris opera*, Heidelberg, 1595, in-folio.

ideo praemonere visum est ut, si ad hos quoque libellos contribuere aliquid possis, tuas operas nostris associes. De Longo, Achille Statio et Eumathio, facies quod res et tempus ferent : nos vicissim operam dabimus ut te huius operae ne pigeat¹. Biblia Graeca et Arnobium, quia sic tibi videtur, a Vinario exspectabo, et suo tempore quod promittis accipiam *μνημόσυνον*. Tu vero si Romanae historiae tertium tomum graecolatinum nondum accepisti, facile tibi meum quod obtuli exemplar communicare potero. Idem de aliis spondeo, quae quidem hic inveniri queunt². — Sed pene oblitus eram significare latinos rei rusticae auctores a nobis inchoatos esse, Catonem, Varronem, Columellam, Palladium. Ad quos si quid habeas insuper quod addas, praeter ea quae non ita pridem a te sunt publicata, sciat ea nobis et reipublicae fore quam gratissima. — Vale, Ursine clarissime, nosque in hoc rei litterariae promovendae studio magis ac magis adiuvare perge.

Francofurti, postridie festi Paschalis 159[3].

T. E. observantissimus, FRID. SYLBURGIUS.

VIII

SYLBURG A ORSINI

Al molto magco sor mio osservo il sor Fulvio Orsino, in Roma³.

S. Accepisse te puto, Ursine clarissime, quas ante trimestre ad te dedi. Interea in *Etymologo* quantum licuit perreximus et ultra dimidiam sui partem perduximus⁴. Accedent, Deo iuvante, notae meae et duo indices copiosissimi, graecus et latinus. Subsequetur inde tomus secundus, in quo, praeter grammatica opuscula Varinianae Amaltheae, dabuntur etiam libelli de dialectis Attici lexicographi et Harpocratonis *Lexicon rhetoricum*. Ad quae vel emendanda vel augenda si quid contribuere velis, ut confidimus, facies nobis et reip. officium gratissimum. Imprimis autem desidero Cyrilli opusculum *περί τῶν πρὸς διάφορον σημασίαν διαφόρως τονουμένων*. Is enim ut nosti latine tantum in vulgatis lexicis circumfertur : graece, ut ab auctore scriptus est, a me hucusque visus non est⁵. Quamobrem eum hinc inde ab amicis efflagito, a te in primis qui, ut confido, in thesauris vestris facile illum invenies. — I. Gruteri animadversiones ad Senecam tandem aliquando prodierunt, ex mss. pariter atque impressis codicibus in unum congestae⁶. — Romanae historiae tomus graecolatinus responsum tuum exspectat. Vale, vir clarissime, nosque tui studiosissimos amare ac iuvare perge.

Francofurti, 3 april. 1594.

Tuus SYLBURGIUS.

1. Cf. p. 190, note 2.

2. Il s'agit des *Scriptores romanae historiae minores* publiés à Francfort, en 1587, par Sylburg, et qui forment trois volumes in-folio.

3. *Vat.* 4103, f. 115.

4. L'édition de l'*Etymologicum magnum* préparée par Sylburg a paru en 1594, à Heidelberg.

5. Cf. sur Cyrillus (Io. Philoponus), Fabricius-Harles, *l. c.*, t. VI, p. 321.

6. Heidelberg, 1594.

APPENDICE V

ORSINI A ODOARDO FARNESE

*All' Ill^{mo} et Ecc^{mo} sig^{or} mio col^{mo} il sor don Duarte Farnese a Parma¹.**Ill^{mo} et Ecc^{mo} sig^{or} mio col^{mo},*

Ho veduto un libro stampato che è come una miscellanea de varie cose, del quale se bene l'autore è un frate, tuttavia per la curiosità sarà letto volentieri da ognuno. In esso fra l'altre cose è un tratatto delle Bibliothecae di Roma et fuori; et nomina in esse quella della casa di V. E. Ill^{ma}, scrivendone alcuni particolari et dicendo che lei al presente la conserva con molta laude sua, il che doverà esserle stimolo d'attendere tanto più vehementemente alli studij, per corrispondere all' opinione che si hà universalmente di lei². Nelli quali studij però son certo che V. E. Ill^{ma} fa più che non dice, essendo la sua temperatura di far sempre più fatti che parole; et in questo proposito voglio dirle come fa grand rarità à trovare il libro d... Belgico, non essendone nelle librerie di Roma, et dui giorni innanzi havendone veduto questo, che hora se le manda per mera sorte in mano d'uno mercante Fiamingo.

Quanto alle cose del Conclave³, non posso dirne molto, essendo gl' humori piu crudi che mai, donde si vede che li capi de fattioni, si come havèvano

1. Vat. 9064, ff. 329-330. La lettre est d'un secrétaire, sauf le post-scriptum qui est de la main d'Orsini.

2. Il est ici question de l'ouvrage d'Angelo Rocca, *Bibliotheca Apostolica Vaticana*, imprimé au Vatican en 1591 et souvent cité dans ce livre. Voici le passage de la page 398 qui intéresse la bibliothèque Farnèse et par conséquent Orsini : « Extat Romae in aedibus Farnesianis Bibliotheca illa celeberrima a Paulo III, dum cardinalitia erat dignitate insignitus, erecta... Eamque graecis codicibus latinisque manuscriptis non paucis exornavit; quam Alexander Farnesius Pauli III nepos, vir insignis et S. R. E. Cardinalis singularibus libris a Petro Crasso, episcopo Viterbiensi, qui ei olim inserviebat, relictis locupletavit. Eandem Bibliothecam multis graecis et latinis item codicibus manuscriptis auxit Raynutius eiusdem Pauli nepos et S. R. E. Cardinalis Sancti Angeli nuncupatus, et Festo Pompeio tam celebri decoravit : hos autem libros Michael Silvius et S. R. E. Viseus ei ex testamento reliquit. Haec denique Bibliotheca praesens in tempus ab Odoardo Farnesio Alexandri Card. pronepote ex fratre, in litteris perpolitit egregie erudito et magnae expectationis iuvene, graecis, latinis hebraicisque manuscriptis, atque omni genere scientiarum refertissima diligenter custoditur et asservatur. »

3. C'est le conclave pour l'élection du successeur d'Urbain VII, qui n'avait vécu que treize jours après la sienne et était mort le 27 septembre; l'élu fut Grégoire XIV (card. Sfondrate), le 5 décembre.

molto bene ciascuno fermato il suo pensiero, così non havevano ancora discorso che temperamente dovevano pigliare in caso che non li riuscisse il loro soggetto, se bene praticandosi l'altro giorno per Canano come soggetto neutrale, li sia scoperto contra tanto acerbamente il cardinale Iustiniano, che non si può da luogo alcuno penetrare donde proceda tanto odio. Non è dubbio che le cose, ò che si maturaranno con qualche tempo, ò che si darà in un soggetto non pensato et forse fuor di Conclave, si come se n'è già parlato, se ben per burla. In tanto Marco di Sciarra s'è unito con Alfonso Piccolomini, et hanno un corpo di cinquecento cavalli, il che è stato fatto intendere al Collegio, et potria farlo risolvere a qualche cosa, se l'ostinatione non fosse tanto arabiata. Con che humilissimamente bacio le mani di V. E. Ill^{ma}.

Da Roma, alli xxiv di novembre MDXC.

La crudità dell'humore è tanto indigesta, che non si può sperare resolutione alcuna se non ò per forza, ò per inganno, o per errore, o per paura. Li segni della crudità li può vedere V. E. Ill^{ma} da questo, che ultimamente essendosi ristretti insieme Camerino, Sauli et Montalto, et conchiudendo fra essi che non si può fare il Papa se non si dà in uno delli nominati dal Re¹, et risolvendo Montalto d'andare in Colonna, subito che furono disiunti, Camerino ne fece avvertito Sforza, il quale dolendosi et rimproverando le promesse, etc., vennero in questo che rinovorno le esclusioni più che mai fra essi. Sicche vede V. E. Ill^{ma} che speranza ci è di haver Papa; le quali difficoltà tuttavia l'ostinatione de Colonnese di fuori le fanno maggiori, non volendo desistere dalle speranze fomentate da Spagna et Fiorenza in persona del car^o Marc' Antonio², il che questo rispetto non fosse, forse qualche si pensaria d'andare più innanzi, stante massima le necessità et li pericoli di questa città, alla quale pregamo Dio che provveda presto d'un buon papa³.

Di V. E. Ill^{ma}

Humilissimo servitore,

Ful^o O^o.

1. Philippe II.

2. Marcantonio Colonna.

3. Le 27 novembre (même ms., f. 331), Orsini écrit que les choses ne traineront pas longtemps; le conclave est inquiet des *banditi* qui tiennent la campagne romaine; on élira un pape, qui sera l'un des sept désignés par le Roi. Puis, avec une noble familiarité, Orsini parle de la situation des Farnèse en ce moment: « Laudo la curiosité del ser^{mo} sig^{or} Principe et di V. E. Ill^{ma} per conto di voler intendere le cose di Roma, per che veramente il principio della grandezza loro è venuta dalla Sede Apostolica, et da quella ancora devono in parte aspettare la conservatione del stato loro, tanto più che il Re non è immortale et il ser^{mo} sig^{or} Duca, oltre l'essere cagionevole, è troppo astratto nelle cose oltramontane. Si che V. E. Ill^{ma} et il ser^{mo} signor Principe faranno bene, à giuditio mio, di stare all'erta (come si dice) nelle cose di quà, et procurare con tutti li mezzi possibili di star bene con il Papa futuro. Il quale, quando si vedrà chi sia, dirò un mio pensiero, il quale non dispiacerà à V. E. Ill^{ma}. »

ADDENDA

P. 64, note 6 :

La conjecture, déjà fort appuyée, des relations d'Orsini avec Joachim du Bellay se trouve changée pour moi en certitude, en relisant les *Regrets* du poète. Deux sonnets y sont adressés à un certain *Ursin* (*Ursin, quand j'oy nommer... et Quand je voy ces seigneurs*) ; au choix du premier sujet et au ton familier des deux pièces, on ne peut douter que cet Orsini ne soit notre Fulvio. (V. la réimpression complète des *Regrets de J. du Bellay angevin*, Paris, 1876, pp. 67 et 75.) Je reviendrai, du reste, sur ce sujet dans une étude spéciale sur le séjour de J. du Bellay à Rome.

P. 67, ligne 13 :

A la liste des voyageurs français qui ont visité Orsini à Rome, il convient de joindre Louis Chaduc, archéologue et collectionneur, conseiller au présidial de Riom, qui avait voyagé en Italie et mourut en 1638. Le fait paraît attesté par une mention laissée par Chaduc, en 1603, sur un de ses livres, aujourd'hui le n° 872 de la bibliothèque de Clermont-Ferrand. (*Description de la Limagne d'Auvergne, traduit du livre italien de Gabriel Symeon* [Simeoni] ... Lyon, Roville, 1561 ; page 110.) — Notons encore François Roaldès, professeur de droit à Cahors, Valence et Toulouse. C'est une occasion de citer un fragment de lettre récemment publiée, où sont nommés les meilleurs savants de notre groupe italien. Roaldès, qui avait séjourné à Rome dans l'hiver de 1579-80, écrivait à Pierre Pithou, quelques mois après son retour d'Italie, et parlait « des faveurs qu'ai reçu de Messieurs Victorius [Vettori], Sigonius, Mercurialis, Pinellus, et à Rome de Fulvius Ursinus, Statius, Latinus de Latinis, qu'est un des reformateurs du droit canon, et le Chacon, espagnol, l'un des premiers hommes qui soient par delà. » (*Discours de la Vigne*, de Roaldès, p. p. Tamizey de Larroque, Bordeaux, 1886, p. 79.)

P. 80, note 3 :

Cette lettre a été imprimée encore par Zaccaria, *Bibliotheca Pistoriensis*, Turin, 1752, p. 256, et par M. Lanzoni, *Una lettera di F. Orsini (per le nozze Rossi-Bucci)*, Faenza, 1879, 10 pp.

P. 82, note 2 :

Qui s'intéresserait à l'édition des poésies de Molza par la jeune Tarquinia

Molza, pourrait consulter les lettres d'Orsini à Pinelli et notamment celle du 18 janvier 1578 (*Ambros. D.* 423).

P. 144, ligne 5 :

On peut reconnaître ce double manuscrit dans une liste de livres vus à Ancône par un humaniste et consignés par lui sur le *Paris. gr.* 421 : [A nepote Kiriaci Anconitani] emi Plutarchi ethicam libros xiiij. Et emi ab eodem epistolas numero 155, in greco scriptas. Cette liste est publiée par M. H. Omont, *Catal. des mss. grecs des Bibl. des Pays-Bas*, 1887, p. 3. (Extr. du *Centralblatt für Bibliothekswesen*.)

P. 146, note 2 :

Ce *Vat.* 1359 contient une lettre de Démétrius Rhallès Cabacès à son fils Manilius ; elle sera étudiée par M. Desrousseaux dans ses *Notes de paléographie grecque*, où il parlera de notre copiste. (*Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*.)

P. 148, ligne 14 :

Les lettres inédites de Michel Apostolios vont être publiées par M. Henri Noiret.

P. 150, ligne 1 :

Le copiste Alexandre Agathéméros est le médecin vénitien Aless. Bondini, collaborateur d'Alde pour la grande édition d'Aristote ; il grecisait ainsi son nom. (Musurus l'appelle Εὐήμερος.)

P. 150, ligne 8 :

Les annotations des gardes du 1384 sont de diverses mains, une entre autres qui a mis sur le f. 79 : 1473, die vij Iulij ἔλθον πρὸς 'Ουβερετίνον.

P. 150, ligne 19 :

Cette date précise le séjour de Musurus à Florence.

P. 151, note 2 :

Ces scholies de Marc Musurus sur l'*Anthologie* méritent d'être rapprochées du renseignement cité par M. E. Legrand, *Bibliogr. hellénique*, t. I, p. cxxiv, sur un certain ms. du Vatican. Il est possible que ce ms. soit le nôtre.

P. 153, note 3 :

Notre Sergios et celui de M. Müller doivent être, sans doute, identifiés tous les deux avec le savant Sergios Stissos, maître de Nicolas Petreius. (Legrand, *l. c.*, t. I, pp. cxxvii et 184.)

P. 154, note 4 :

Dans un autre ms. de Quintus de Smyrne, écrit en partie seulement par Constantin Lascaris (*Matritensis XXVIII*), on retrouverait peut-être la main de notre copiste. En tous cas, sa copie du Vatican a été faite pour répondre au vœu de Lascaris qui considérait cet ouvrage comme ἀναγκαῖον καὶ δυσεύρετον et qui a fait exécuter celle du *Matritensis* ὑπὸ διὰφόρων λατίνων. Cf. Iriarte, *l. c.*, p. 125.

P. 158, note 3 :

Une signature latine de Jean Lascaris et un distique grec écrit de sa main sur le ms. de Paris *Gr.* 2888 sont donnés en fac-similé par M. E. Le-grand, *l. c.*, pp. CXLVI et CLXI.

P. 161, note 3 :

Les ff. 454-455, dans le 2^e vol. du 1338, sont une minute de l'écriture de Devaris, avec corrections, etc., où il essaye de combler une lacune de son ms. de Sextus Empiricus, en restituant le texte grec d'après une traduction latine. En tête de la restitution est la note suivante : « Ex Gentiani Herveti latina huius operis interpretatione apparet permulta deesse in hoc nostro exemplari post illa verba καὶ εἰ τοῦτο. Quae ex latinis graeca fecit Matth. Devaris. » (Communication de M. Desrousseaux).

P. 166, note 1 :

La fresque de la Chapelle Sixtine mentionnée par Orsini est celle du peintre de Cortone, Luca Signorelli. Cf., sur toute cette question, mes *Petites notes sur l'art italien*, Paris, 1887, p. 11, et sur l'iconographie de Bessarion, G. d'Adda, *Indagini, Appendice*, p. 131, et H. Vast, *Le cardinal Bessarion*, Paris, 1880, p. 229.

P. 169, ligne 20 :

Nous retrouvons ce Crivelli comme copiste du *Bruxellensis* 11400, dans le *Catal. des mss. grecs de la Bibl. royale de Bruxelles* par H. Omont, Gand et Paris, 1885.

P. 171, ligne 21 :

M. Desrousseaux prépare un travail sur les scholies au texte d'Aristide contenues dans le *Vat. gr.* 1298.

P. 180, ligne 1 :

Cette habitude de Cartéromachos de faire l'*index verborum* de ses livres est attestée par une de ses plus jolies lettres inédites, qui va paraître dans *Les Correspondants d'Alde Manuce*. Il écrit de Florence à Alde, le 11 octobre 1504 : « Harei caro d'intendere se l'Homero è finito e'l Demosthene, et se io ne potessi havere uno in Roma, pagando la vettura, perche sareste cagione che io lo studiassi con diligentia et forsi lo legessi la, et

intavulassilo, *ut soleo*... Io non attendo ad altro che a intavulare. » V. *Studi e docum. di storia e diritto*, année 1887.

P. 186, note 1 :

Sur les rapports d'Orsini avec l'édition princeps de Stobée, on consulera le prochain travail de M. A. Elter.

P. 197, ligne 9 :

La lettre de Campano au cardinal Piccolomini figure dans son recueil épistolaire : *J. Antonii Campani episcopi Aprutini epistolae et poemata*, Leipzig, 1707, p. 545 (lettre 2 de l'Appendice).

P. 200, ligne 10 :

Des recherches purement héraldiques m'avaient amené à conclure que notre belle série de mss. de luxe exécutée par Pomponius Laetus avait appartenu à un membre de la famille Mazzatosti. Cette hypothèse manquait de deux renseignements essentiels pour devenir une certitude : y avait-il un érudit de ce nom au *xv^e* siècle ? cet érudit avait-il eu des relations avec Pomponius ? Les deux faits me sont fournis par une lettre de Campano dans le recueil cité ci-dessus (p. 397, lettre 49 du livre VII). Elle est adressée *Fabio Mathatostae* et se termine ainsi : « Pomponium nostrum ne desere : nihil potuit habere aetas tua felicius quam Pomponium praeceptorem, in quo tantum inest latinae puritatis atque elegantiae, ut non possit qui illum sequatur nisi quam eloquentissimus fieri. Doctrina illius vera, cognitio rerum reconditarum maxima, diligentia in te summa, ingenium tuum ad omnia facile, virum te mihi brevi eruditissimum pollicentur. » — Le contexte indique que Campano est dans son *exil* d'Allemagne et donne, par conséquent, la date de 1471. Ce Fabio Mazzatosta ou Mazzatosti, qui avait eu pour maître Pomponius, est donc le bibliophile, homme de goût et d'érudition, dont nous avons deviné l'existence.

P. 200, note 3 :

Le nom de Fabius Ambustus est-il un de ces noms de fantaisie usités dans l'Académie de Pomponius, et désigne-t-il Fabio Mazzatosti ? C'est ce que l'identification précédente permet de supposer.

P. 202, ligne 12 :

Ajouter à la série des poètes anciens transcrits par Pomponius pour son usage personnel, le *Catulle* décrit sous le n° M. L. 185 de l'Inventaire (*Vat.* 3269).

P. 203, ligne 4 :

Annonçons aux amis de Pomponius Laetus qu'un fac-similé de la première page de sa copie de l'*Agricola* sera donné par M. E. Chatelain dans une des prochaines livraisons de la *Paléogr. des class. latins*. On y verra un spécimen de la grande écriture de l'humaniste dans ses mss. sur papier ; elle est assez différente de son écriture fine sur parchemin que fait connaître notre planche.

P. 207, ligne 12 :

Ajouter à la série des incunables annotés par Pomponius le Claudien indiqué sous le n° I. L. 40 de l'Inventaire.

P. 217, ligne 3 :

Orsini était lié avec un Francesco Gaddi, médecin du cardinal Farnèse, et qui doit être de la même famille que les Gaddi de Florence. V. *Lettere ined. del card. de Granvelle*, p. 24 note, et *Vat.* 6194, II, f. 307, où se trouve une très chaude lettre de Mercuriale, le médecin de Padoue, recommandant à Sirleto son compagnon d'études, pour une place de professeur à l'Université romaine (31 mars 1582).

P. 218, ligne 3 :

Une liste de neuf manuscrits grecs possédés à Rome par Aurispa, en 1421, est publiée par M. H. Omont dans le *Catal. des mss. grecs des Bibl. des Pays-Bas* cité ci-dessus.

P. 219, note 1 :

Aux travaux sur Panormita, il faut joindre celui de M. Remigio Sabbadini dans ses intéressantes *Notizie di alcuni umanisti* (*Giornale storico della letter. ital.*, V, pp. 169-175).

P. 220, ligne 14 :

Ajouter à la série de manuscrits exécutée pour Panormita le ms. des lettres de Cicéron décrit sous le n° M. L. 195 de l'Inventaire (*Vat.* 3248).

P. 224, ligne 4 :

La transcription de cet Aulu-Gelle remonte à l'époque du séjour de Giovanni Lamola à Ferrare avec Guarino, époque fixée par M. R. Sabbadini (*Notizie, l. c.*, p. 175).

P. 225, note 5 :

Un détail nouveau vient d'être apporté à l'histoire du célèbre manuscrit ; cf. Nollac, *Petites notes sur l'art italien*, Paris, 1887 (I, *Raphaël et le Virgile du Vatican*).

P. 227, ligne 12 :

Un autre texte du même *Strategicon* du milanais L. Birago figure dans la partie latine de la bibliothèque de Bessarion (Valentinelli, *Biblioth. manuscripta S. Marci, codd. lat.*, t. I, p. 31).

P. 227, note 5, ligne 8 :

Giovanni Cato ou Gatto (*Gactus*, dans Gams, p. 945), évêque de Cefalù, puis de Catane, mort en 1484, est celui-là même à qui Constantin Lascares adresse trois lettres élogieuses publiées par Iriarte (*l. c.*, pp. 184 et 292). On y voit que ce prélat traduisait du grec : *σὺ γὰρ ἐξηγητὴς ἄριστος, σὺ ἐρμηνεύς ἀψευδής*.

P. 253, note 1 :

Il est difficile de ne pas rapprocher par là pensée ce possesseur de livres, Gianpaolo della Torre (*de Turre*), de Gianfrancesco della Torre, le bibliophile milanais qui écrivait, en 1476, à Laurent de Médicis, après avoir acquis les livres d'Andronic Calliste : « La mia bibliotheca è cusi ben fornita cume puchissime siano in Lombardia. » (A. Fabroni, *Laurentii Med. vita*, Pise, 1784, p. 287).

P. 257, ligne 15 :

Cette Felicia attirait les dédicaces des poètes. On trouve une ode à elle adressée (*Divae Faelici Ruvere*) dans le petit recueil si rare de Manilius Rhallès, *Manilii Cabacii Rhalli iuveniles ingenii lus*, Naples, 1520, fol. Hiiiij.

P. 261, note 3 :

Pedro Chacon avait envoyé en France, par Paul Vialard, des corrections sur Sénèque pour une édition que préparait « monsieur Nicotto » [Jean Nicot]. L'édition n'eut pas lieu, à cause de celle de Muret. V. des lettres d'Orsini du 8 et du 22 février 1585 (*Ambros. D.* 423).

P. 262, note 5, ligne 3 :

Il s'agit sans doute de la célèbre bibliothèque du cardinal Domenico Grimani. Un index de ses livres grecs se trouvait également chez Ridolfi (cf. *Paris. gr.* 3074, f. 80 v°). V. Tommasini, *Bibl. Ven. mstae*, pp. 1-19, Omont, *Catal. des mss. grecs de Guillaume Pelicier*, Paris, 1886, p. 9, et la lettre d'Erasmus à Steuchio, traduite dans mon livre *Erasmus en Italie*, Paris, 1888, ch. III.

P. 264, note 1 :

J'emprunte à une lettre d'Orsini à Pinelli, du 4 décembre 1574 (*Ambros. D.* 422), un autre détail sur la bibliothèque d'Estação : « Del luogo d'Aristotele le scriverò appresso perche voglio vedere un libro riscontrato molto buono, che ha il Statio, di mano dell' Andronico ». Il s'agit, sans doute, d'Andronic Calliste.

P. 277, note 6 :

A propos des mss. de Tite-Live possédés par Bembo, v. sa lettre de 1534, dans la correspondance d'Erasmus (éd. de Leyde, col. 1480, avec la fausse [date 1533]), et les lettres d'Erasmus et d'Egnazio à Bembo publiées pour la première fois dans *Erasmus en Italie*.

P. 280, ligne 4 :

Carlo Bembo, frère de Pietro, retrouve l'autographe de Pétrarque employé par Valde et obtient un privilège pour l'imprimer, à la date du 26 juin 1501. (V. le document publié par Fulin et opportunément rappelé par MM. V. Cian, *Giornale storico*, IX, p. 447, et Morpurgo, *Rivista critica*, IV, col. 116).

P. 281, note 2 :

La question des autographes de Pétrarque sera certainement reprise et étudiée par M. Pakscher, dans l'édition qu'il prépare du *Canzoniere*, et par M. Monaci dans l'édition annoncée des fac-similés complets du *Vat.* 3196. On peut voir encore les articles tout récents de M. Pakscher dans la *Zeitschrift für rom. Phil.*, XI, pp. 138-143, et de M. Cian dans le *Giornale storico*, IX, pp. 441-448.

P. 283, note 2 :

Les scholies inédites de Pétrarque sur Homère paraissent dans la *Revue de philologie*, XI, année 1887.

P. 294, note 5 :

Fontanini a écrit et Mazzuchelli a répété (*Scrittori*, II, p. 579) que L. Beccadelli fut en possession d'autographes d'œuvres de Pétrarque, qui avaient appartenu à Bembo et qui passèrent ensuite à Orsini. Ce renseignement provient certainement d'une confusion.

P. 296, ligne 3 :

Il n'est sans doute pas inutile, à propos du Servius de Pétrarque, de remarquer que son ami Bernard d'Alby, cardinal de Rodez, reçut de lui un vieil exemplaire du même texte (Baluze, cité par M. Maurice Faucon, *La librairie des papes d'Avignon*, t. I, Paris, 1886, p. 26). Le texte de Pétrarque visé par Baluze se trouve dans l'édition de Bâle, 1584, p. 89, *Carmina*, II, 2; on y lit ces vers, qui décrivent le volume (peut-être celui qui avait servi à transcrire le texte de Milan) :

Suscipe tranquillus, nec iam variante senecta
Lurida permoveat facies vel turpis amictus.

P. 296, note 3 :

Le travail de M. Müntz est publié dans la *Gazette archéologique*, année 1887.

P. 301, note 1 :

Une description des miniatures de ce manuscrit de la bibliothèque de Pétrarque va paraître dans la *Gazette archéologique* (article intitulé *Manuscrits à miniatures de la bibliothèque de Pétrarque*) ; j'y donnerai un fac-similé nouveau de l'écriture du poète. — Le manuscrit figurait déjà dans la bibliothèque de Nicolas V ; il est impossible, en effet, de ne pas le reconnaître dans la description suivante de l'inventaire dû à Cosme de Montserrat (1455) : « Item unum volumen forme mediocris cum quatuor serraturis et cum ligni postibus, copertum coreo nigro, ex pergameno, nuncupatum *Opera Apulegii. Item Vegetius et Frontinus.* » (Dans Müntz et Fabre, *l. c.*, p. 102).

P. 322, note 1 :

Ajouter à la bibliographie du *Vat.* 3207 le récent travail de M. C. de Lollis, dans le *Giornale storico*, IX, pp. 238 sqq.

P. 385, n° 50 :

Sur Orazio Orsini, qui nous apparaît ici comme bibliophile, voir De Rossi, *Inscr. christ. Urbis Romae*, préface, p. xviii*, où se trouve indiquée une lettre adressée à Panvinio, en 1559, par ce parent de notre Fulvio.

P. 390, n° 116 :

C'est le *codex Velleii Paterculii*, mentionné p. 54, note 1.

P. 395, ligne 3 :

L'expression *studiolo di Germania* indique un cabinet-secrétaire. Cf. Bonnaiffé, *Le Meuble en France au xvi^e siècle*, Paris, 1887, p. 159.

CORRIGENDA

- P. 7, ligne 5 :
AU LIEU DE *lectoris* LIRE *lectori S.*
- P. 7, note, ligne 11 :
AU LIEU DE son oncle LIRE son parent
- P. 8, note 4 :
AU LIEU DE Maudosi LIRE Mandosi
- P. 32, note 2, ligne 3 :
SUPPRIMER et celui de Giov. Andrea Cruciano (n° 111). [V., sur cette suppression et sur le reste de la question, mes *Petites notes sur l'art italien*, 1887, p. 5.]
- P. 32, note 3, ligne 7 :
AU LIEU DE M. di Pietra LIRE M. de Petra
- P. 33, note 1, ligne 3 :
SUPPRIMER qui pourrait être Jusqu'à plus haut, p. 16.
- P. 50, note 2, ligne 16 :
AU LIEU DE Emman, Sa, LIRE Emmanuel Sa,
- P. 76, note 3 :
AU LIEU DE 1680 LIRE 1580
- P. 80, note 1 :
AU LIEU DE Lilio Giraldi LIRE Pierio Valeriano
- P. 102, ligne 9 :
AU LIEU DE Ferdinand 1^{er} LIRE François de Médicis
- P. 108, note 2, ligne 5 :
SUPPRIMER il y en a soixante-six.
- P. 136, note 3, ligne 3 :
AU LIEU DE dont, Orsini. LIRE , dont Orsini.
- P. 144, note 1, ligne 6 :
AU LIEU DE 1839 LIRE 1879

- P. 154, ligne 21 :
 AU LIEU DE 'αυλ_ε LIRE , αὐλ_ε'
- P. 176, ligne 1 :
 AU LIEU DE I. L. 28 LIRE I. L. 29
- P. 179, ligne 11 et note 3, ligne 3 :
 AU LIEU DE M. G. 118 LIRE M. G. 47
- P. 181, ligne 4 :
 AU LIEU DE 99 LIRE 96
- P. 181, note 7 :
 AU LIEU DE 18 LIRE 78
- P. 196, ligne 16 :
 AU LIEU DE évêque LIRE archevêque
- P. 200, ligne 9 :
 AU LIEU DE octogone LIRE hexagone
- P. 202, note 3, ligne 2 :
 AU LIEU DE p. 20 LIRE p. 2
- P. 206, ligne 4 :
 AU LIEU DE M. L. 191 LIRE M. L. 184
- P. 209, ligne 7 :
 AU LIEU DE livre III LIRE livre IV
- P. 227, ligne 2 :
 AU LIEU DE M. L. 147 LIRE M. L. 127
- P. 226, ligne 12 :
 AU LIEU DE Antonio Patrizi LIRE Agostino Patrizi.
- P. 228, note 1 :
 AU LIEU DE 1887 LIRE 1888
- P. 233, note 5 (à la p. 234) :
 SUPPRIMER C'est encore là une tradition... JUSQU'À LA FIN DE LA NOTE.
 REMPLACER PAR : C'est du cabinet du roi Alphonse II († 1495) que le manus-
 crit de Properce a dû passer à son secrétaire favori, Pontano († 1503).
- P. 236, note 1 :
 SUPPRIMER dans Foscarini et
- P. 249, note 3, ligne 3, et p. 319, note 1 :
 AU LIEU DE 1762 LIRE 1772

P. 254, note 3, ligne 4 :

AU LIEU DE p. 147

LIRE p. 133

P. 256, note 2, ligne 3 :

AU LIEU DE Colocci

LIRE Marcantonio Colocci

P. 263, note 2, ligne 8 :

AU LIEU DE Tredelemburg

LIRE Trendelenburg

P. 267, note 5 :

AU LIEU DE xv^e siècle

LIRE xvi^e siècle

[D'autres lapsus dans les chiffres romains désignant l'âge des mss. ont peut-être échappé à l'auteur ; il s'en excuse par avance.]

P. 268, ligne 20 :

AU LIEU DE Paul V

LIRE Pie V

P. 290, note 4, lignes 3 et 4 :

AU LIEU DE dt

LIRE et

AU LIEU DE ee

LIRE de

P. 300, note 6 :

AU LIEU DE entièrement

LIRE en partie

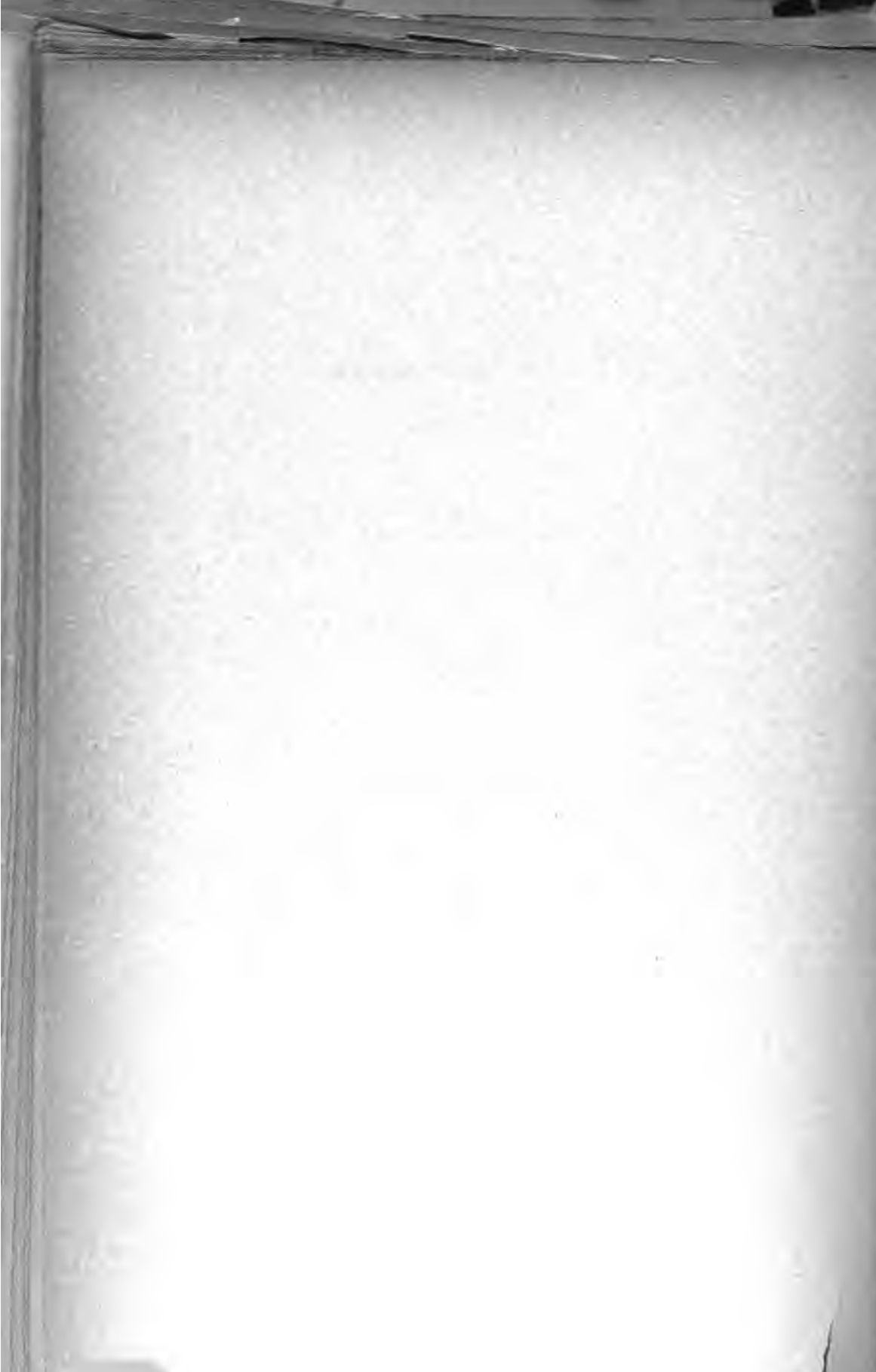
P. 301, note 2, ligne 2 :

AU LIEU DE capitte

LIRE capitle

P. 303, ligne 14 :

SUPPRIMER complet



INDEX DES NOMS CITÉS

A

- Abain de la Rochepozay (Louis d'),
Rupipozacus, 67, 68, 412.
- Abaris, 152.
- Abel (Eug.), 153, 227.
- Abram (Domenico), 231.
- Acciajuoli, *Acciaiolus*, 171.
- Acciajuoli (Donato), 385.
- Acciajuoli (Zanobi), 175, 354.
- Accius, 269.
- Accolti (Bernardo), 248.
- Accolti (Vincenzo), 45.
- Acquacetta (Camillo), 386.
- Aequaviva (Andrea-Matteo d'), duc
d'Atri, 32, 33, 429.
- Aequaviva (Giulia d'), 11.
- Acron, 212, 220, 250.
- Adamantius, 184.
- Adda (Girol. d'), 195, 295-297, 299,
449.
- Aelianus. V. Elfen.
- Aemilius, 199.
- Africanus, 340.
- Agapétos, 397.
- Agathéméros, 154.
- Agathéméros (A.). V. Bondini.
- Agathias, 426, 442.
- Agellio (Antonio), 49, 50.
- Agostini (Giov. degli), 268, 295,
296.
- Agricola (G.), 388.
- Agustin (Antonio), *Augustinus*, 3,
4, 15, 21, 33, 39, 43-48, 50, 51,
53, 54, 60, 61, 69, 72, 76, 81,
105, 136, 148, 186, 187, 213, 260,
261, 267-269, 271, 299, 412, 429.
- Aicardo (Paolo), 104, 106, 174, 429,
435.
- Alanus, 122.
- Albert III le Magnanime, 97.
- Alberini, 31.
- Albizzi, 327.
- Albinus, 152.
- Albinus (Janus), 136.
- Alby (Bernard d'), 453.
- Alcée, 39.
- Alciato (card.), 60.
- Alcionio (Pietro), 253.
- Alcinoos, 151.
- Alcman, 39.
- Alde. V. Manuce.
- Aldobrandi (Ulysse), 11.
- Aldobrandini (card. Cintio), 43.
- Aleandro (Claudio), 81.
- Aleandro (card. Girolamo), 81, 121,
122, 132, 172, 395, 402.
- Aleardo (Francesco), de Vérone,
206.
- Aleria (Andrea d'). V. Bossi.
- Alessandrino (card.). V. Bonelli.
- Alexandre d'Aphrodise, 149, 163,
165, 166, 212.
- Alexandre le Grand, 311.
- Alexandre VI, 156, 207, 228, 252,
254.
- Alexandre VIII, 177.
- Alexius (Aristenus), 397.
- Alighieri. V. Dante.
- Alighieri (Piero), 430.

- Allacci (Leone), *Allatius*, 123, 130, 145, 280.
 Allius Florentinus. V. Pellegrino.
 Alopa (L. d'), 158.
 Alphonse I^{er} d'Aragon, le Magnanime, roi de Naples, 194, 218, 221, 223, 365, 370, 374.
 Alphonse II, roi de Naples, 234, 375, 456.
 Altemps (Giov.-Aug.), 177.
 Altieri (Gasp.), 16.
 Altieri (Girolamo), 206.
 Amaseo (Pompilio), 66.
 Amaseo (Romolo), 13, 134, 390, 395, 442.
 Amati, 179, 186.
 Amatuzzi (G.-C.), 136.
 Amatuzzi (Orazio), *Amadutius*, 65.
 Ambustus (Fabius), 200, 201, 450.
 Amérouzès (Georges), 163.
 Ammanati (J.), card. de Pavie, 232.
 Ammien Marcellin, 129, 220, 230.
 Ammonio (Giov.), 163.
 Ammonios, 179.
 Amyot (Jacques), 49, 394.
 Anacharsis, 144, 152, 178.
 Anacréon, 39.
 Ancona (A. d'), 257, 281, 309, 312.
 Ancone (Cyriaque d'). V. Pizzicolti.
 Andreoli (Giov.), 238.
 Andres (J.), 60.
 Andronic Calliste. V. Calliste.
 Angeletti (Agostino), 21.
 Angeli (Giuseppe degli), 43.
 Angeloni (Luigi), 128, 313.
 Anjou (Jean d'), 267.
 Annibal, 201.
 Anselmi, 96.
 Ansidei (Baldassare), 21.
 Antinotus, 419.
 Antiquario (Jacopo), 207, 251.
 Antoniano, 169.
 Antoniano (Silvio), 15.
 Antonio di Pirro, de Pavie, 297.
 Anyta, 39.
 Anziani (N.) 195, 216, 273.
 Aphtonius, 335, 340.
 Apianus (Philippe), 56.
 Apiarius (M.), 259.
 Apollodore, 6.
 Apollonius d'Alexandrie, 150.
 Apollonius de Rhodes, 178, 180, 181, 212, 356.
 Apostolios (Aristobule ou Arsène), 149, 156, 163.
 Apostolios (Michel), 146-149, 171, 394.
 Appel (Carl), 282.
 Appien, 46, 357, 410.
 Apronianus, 273.
 Apulée, 157, 192, 196, 222, 242, 255, 300, 359, 385, 387, 389, 454.
 Aquila, rhéteur, 196, 388.
 Aragon. V. Alphonse I^{er}, Ferdinand I^{er} et Alphonse II.
 Aratus, 162, 187, 212, 217, 336.
 Arcangeli (Fulvio), 2.
 Archilibelli (Giglio), *Lilius Tyfernas*, 170, 171.
 Archimède, 167, 186.
 Ardinghelli (Niccolò), 160.
 Arezzo (Francesco d'), *Fr. Aretinus*, 249.
 Arezzo (Giovanni d'). V. Tortelli.
 Arezzo (Leonardo d'). V. Bruni.
 Argelati, 72.
 Argyropoulos (Jean), 149, 166, 227.
 Arigoni (card.), 31.
 Ariosto (Lod.), 248.
 Aristarque, 187.
 Aristide (Aelius), 81, 96, 150, 151, 154, 171, 179, 180, 184, 190, 228, 388, 410, 411, 449.
 Aristide Quintilien, 182.
 Aristophane, 83, 143, 147, 162, 164, 180, 188, 353, 356, 357, 397, 400, 407.
 Aristote, 10, 42, 70, 75, 83, 104, 105, 121, 143, 145-147, 151, 157, 164-168, 171, 173, 176, 181, 185,

- 187, 188, 227, 230, 251, 254, 259,
265, 338, 351, 354-357, 365, 375,
393, 398, 407, 423, 452.
- Arlenius (Arnold), *Perazylus*, 174,
426.
- Arnaldus, 67.
- Arnaut Daniel, 107, 319, 321, 322,
424.
- Arnobé, 48, 49, 51, 55, 389, 444.
- Asclepiades, 199.
- Asola (Andrea Torresano, d'), 177.
- Asper (Joan.), d'Allemagne, 366.
- Athénée, 5, 186, 357.
- Aubert (H.), 173.
- Aubry (Jean), 442.
- Audebert (Germain), 66, 67, 398,
432.
- Audebert (Nicolas), 65-68.
- Audiffredi, 214, 228-230, 247.
- Augustin (saint), 103, 104, 137,
194, 424.
- Augustinus. V. Agustin.
- Augusto, 248, 382, 426.
- Aulu-Gelle, 123, 212, 224, 359, 389,
400, 451.
- Aurispa (Giov.), 218, 223, 268, 451.
- Ausone, 175, 384, 401.
- Avanzati. V. Davanzati.
- Avanzio (Girol.), 175.
- B**
- Babelon (E.), 43.
- Babrius, 151.
- Bacchius, 182.
- Bacchylide, 39.
- Backer (A. de), 38.
- Badius (Josse), *Ascensius*, 250.
- Baehrens, 199, 208, 233, 234, 276.
- Bagatto (Ottavio), *Pacatus*, *Panta-*
gathus, 10, 15, 18, 21, 38, 39, 46,
54, 60, 69, 73, 85, 260, 261.
- Baïf (Lazare de), 132, 157, 387,
395.
- Bajazet II, 340.
- Baldelli, 290, 295, 296, 299, 304, 306.
- Baldo (Vincenzo), 134.
- Balsamon, 161.
- Baluze, 453.
- Banchi, 31.
- Bandinelli (Ubaldo), 175, 424.
- Bandinelli, 28, 33.
- Bandini (A.-M.), 71, 195, 204, 208,
216, 217, 240, 286, 328.
- Bandini (Francesco), 9.
- Bunnissis (Jac. de), de Dalmatie,
375.
- Barbaro (Alvise), 166.
- Barbaro (Ermolao), senior, 139, 166,
167, 238, 251, 385.
- Barbaro (Francesco), 166, 168, 223,
268.
- Barberini (card. Maffeo), 21.
- Barbieri (Giov.-Maria), 314, 322.
- Barbo (card. Marco), 225, 228.
- Barga (Pietro-Angeli da), 66, 67.
- Bari, Bary. V. Devaris.
- Barisone (Livio), 105-107, 420, 425.
- Baronius (card.), 21, 33.
- Bartoli (Ad.), 138, 295, 309.
- Bartolucci (Gabriele), 65.
- Barzin (Georges), de Savoie, 26.
- Bartsch, 313, 316-318, 320, 322,
323.
- Basa (Domenico), 51, 105, 175, 421,
424, 425.
- Basile (saint), 67, 68, 151, 166,
367, 388.
- Basile IV, grand-duc de Russie,
253.
- Basso (Antonio), 294.
- Basso (~~Escole~~), 100.
- Bassus (Caesius), 247.
- Bassus (Colotius). V. Colocci.
- Batines, 304.
- Batory (Etienne), roi de Pologne,
20.
- Baviera, 31.
- Bayle, 194.
- Beccadelli ou Beccatelli (Ant.),

- V. Panormita.
 Beccadelli (Lodovico), 135, 254, 281, 297, 304, 311, 312, 317, 393, 418, 453.
 Becke (Liévin van der), *Laevinus Torrentius*, 57, 58, 438-440.
 Beda, 388.
 Bekker (Imm.), 152, 165, 189.
 Bellarmino (card. Roberto), 50, 110.
 Bellay (card. Jean du), 7, 42, 147.
 Bellay (Joachim du), 7, 64, 447.
 Bellièvre (Claude), 303.
 Bellini (Giov.), 32.
 Beltrani (Giov.), 119, 137.
 Bembo (Bernardo), 93, 96, 106, 118, 193, 194, 236-241, 291-294, 301, 304-307, 314, 325.
 Bembo (Carlo), 302, 453.
 Bembo (card. Pietro), 33, 78, 86, 91-93, 101-110, 121, 132-134, 137, 139, 152, 153, 171, 183-186, 190, 193, 225, 236-241, 243, 254, 255, 279, 280, 284, 291-294, 304, 305, 307-310, 312-315, 317, 322-326, 363, 392, 395, 418, 453.
 Bembo (Torquato), 31, 33, 91-108, 114, 184, 185, 238, 265, 280, 291, 294, 314, 408-425, 428, 430.
 Benavidio (M.), 41.
 Benci (Francesco), 21, 57.
 Bendedeo (Timoteo), 257.
 Bene (Pietro del), 69, 84, 85, 87, 89, 120, 263, 435.
 Benedetto (Aless.), de Vérone, 386.
 Benedetto (Girolamo-Battista), *de Benedictis*, 385.
 Benvoglianti (Fabio), 9.
 Bergamo, 31.
 Bernardo (Giorgio), 134.
 Beroaldo (F.), senior, 246, 386, 391, 409.
 Beroaldo (F.), junior, 254.
 Bertolotti (A.), 16.
 Bessarion (card.), 33, 146, 147, 149, 152, 162, 163, 166, 196, 208, 227, 228, 268, 349, 375, 399, 449, 451.
 Bethmann, 222.
 Bevilacqua, 426.
 Biagi (Guido), 309.
 Bicturinus ou Buturinus (Faustinus), de Vérone, 366.
 Bion, 39, 436.
 Biondo (Flavio), 200, 210.
 Biondo (Gasparo), 200.
 Birago (Lampo), 227, 452.
 Bisticci (Vespasiano da), 138.
 Bladius (Ant.), 6.
 Bladus (Ant.), 258, 259.
 Blemmydas, 266.
 Blossio (Palladio). V. *Palladius Blossius*.
 Blume, 4, 109, 207, 259, 269.
 Bocca (Pietro-Paolo), 298, 299.
 Boccabelli (Emilio), 362.
 Boccace, 105, 106, 110, 142, 192, 193, 237, 279, 288, 292, 303-307, 309, 392, 393, 401.
 Bodoni, 394.
 Boèce, 83, 105, 157, 238, 276, 305, 385, 407.
 Boeckh, 246.
 Bois (Sim. du), *Bosius*, 89.
 Boissonade, 146.
 Boivin, 217.
 Bombasio (Paolo), 247, 395.
 Bonafé (Jean), 77, 427.
 Bonafous, 208.
 Bonciario, 21.
 Bondini (Aless.), dit Agathéméros, 150, 418.
 Bonelli, 44.
 Bonelli (Michele), card. Alessandrino, 268, 269.
 Bongars (Jacques), 54, 56, 62, 69, 433.
 Boniface VIII, 24, 253.
 Boniscontro (Lorenzo), *Bonincontrius*, 230, 248.
 Bonnaffé (E.), 297, 454.
 Bontempio (Alessandro), 21.

Borghesi, 263.
 Borgia (Lucrezia), 173.
 Borgia (Stefano), 167.
 Borgianni (Aless.), 31, 34.
 Borgognoni (Ad.), 281.
 Borromeo (card. Federico), 17, 27, 74, 198, 298-300.
 Bosio (Camillo), 95.
 Bossi, 92, 208, 292, 318, 326.
 Bossi (Giov.-Andrea de), *Buxius*, dit Andrea d'Aleria, 158, 200, 210, 228-230, 232, 391.
 Botfield, 6.
 Bottari, 100, 216, 272.
 Botticelli, 202.
 Bottinelli (Giov.), 173.
 Bouchard (J.-J.), 33, 222, 252.
 Braga (Th.), 312.
 Brant (Jean), 54, 55.
 Brenzio (Andrea), *Brentius*, 377.
 Briçonnet (Denis), 134.
 Brosset (président de), 277.
 Brunet, 7.
 Brunetto Latini. V. Latini.
 Bruni (Cola), 93, 291.
 Bruni (Leonardo), *L. Aretinus*, 122, 166, 177, 196, 227, 230, 240, 252, 268, 327, 365, 393, 399.
 Brunori (Viviano), 6.
 Brunoro, libraire, 31.
 Brutus, 144, 178.
 Brutus (Jean-Michel), 40.
 Bryennius (Manuel), 182.
 Bucchabeilis (Aem. de). V. Bocca-belli.
 Buckinck (Théod.), 225.
 Bullart (Isaac), 27.
 Bunsen, 263.
 Buonarroti. V. Michel-Ange.
 Buonarroti (Leonardo), 330.
 Buonarroti (Michelangelo), junior, 331.
 Burleus (G.), 387.
 Burmann, 57, 63, 67, 192, 195, 224.
 Bussey (Henri), 199.

Buti (Francesco), de Pise, 429.
 Buturinus. V. Bicturinus.
 Buxius. V. Bossi.

C

Cabassole (Philippe de), évêque de Cavaillon, 292.
 Caffarelli (Prospero), 360.
 Calandra (Andrea), 428.
 Calandra (Giov.-Giac.), 244.
 Calderino (Domizio), 246, 383, 384.
 Calenzio (Elisio), 223, 255, 256.
 Calestani (Giulio), 31.
 Calixte III, 241.
 Callergi (Pierre), 149.
 Callergi (Zacharie), 162, 188, 346, 356.
 Callimaque, 151, 153.
 Calliopius, 276.
 Calliste (Andronic), 145, 146, 208, 452.
 Calopéros (M.), 171.
 Calpurnius, 212, 231.
 Calvus, 61.
 Camei (Cesare, Domenico, Ludovico de'), 31.
 Camillo milanese, 31.
 Camozzi (Giambattista), *Camotius*, 15, 21, 65.
 Campano (Giov.-Ant.), 197, 450.
 Campagnano, 31.
 Canano (card. Giulio), 446.
 Cancellieri, 367.
 Cancellieri (F.-G.), 192.
 Candia (Gianfrancesco di), 163.
 Candido (Pietro), 121, 150, 151, 171.
 Candido V. Decembrio.
 Canello (Ugo), 253, 317.
 Canina, 263.
 Canisio (card. Egidio), *Aegidius Viterbiensis*, 31, 161, 172, 395.
 Cannito (Giov.), de Fermo, 361.
 Cannobio (Giov.-Fr.), 91, 136.
 Cantacuzène (Georges), 180.

- Cantalamessa, 249.
 Canter (Guillaume), 58, 96, 186, 411.
 Capece (Giuseppe), 386.
 Capiferreus. V. Maddaleni.
 Capilupi (les), 7.
 Capilupi (Lelio), 7, 400.
 Capitolinus (Julius), 204, 442.
 Caplet (Dom Anselme), 274.
 Capodivacca (Paolo), Bucéphalos, 308.
 Cappelli (Antonio), 290.
 Capponi (G.), 177, 270.
 Capranica, 42.
 Capranica (card. Angelo), 228.
 Capranica (card. Domenico), 224.
 Capranica (Domenico da), 31.
 Caraffa (card. Antonio), 9, 17, 49-51, 53, 67, 77, 113, 115, 123, 125, 319.
 Caraffa (Bernardino), 249.
 Caraffa (Fabrizio), 26.
 Caraffa (card. Oliverio), 228, 377.
 Carducci (Giosuè), 257, 281, 304, 308, 309.
 Caricius, 179.
 Cariteo, 319.
 Caro (Annibal), 3, 4, 9, 13, 14, 17, 64, 124, 136, 162, 319, 394.
 Caro (Fabio), 31.
 Carpi. V. Pio de Carpi.
 Carpi (cardinal de). V. Pio de Carpi (Rodolfo).
 Carrion (L.), 428.
 Cart, 311.
 Cartéromachos (Scipione Forti-guerra, dit), 80-83, 110, 121, 132-135, 140, 153, 172, 176, 178-182, 184, 245, 258, 346, 353, 354, 382-387, 391, 395, 403-407, 449.
 Casa (Giov. della), 92, 183.
 Casa (Tedaldo della), 290, 295.
 Casali (Giambattista), 134, 256, 395.
 Casassaggia (Bart.), 253.
 Casaubon (Isaac), 54.
 Caselini (Giov.-Nic.), 275.
 Casini (Tomm.), 309, 310.
 Cassarino (Antonio), 221, 223.
 Cassiodore, 399.
 Castagna (card.), 24.
 Castalio. V. Castiglione.
 Castelliunculus. V. Castiglionechio.
 Castelvetro, 312.
 Castiglionechio (Lapo da), 221.
 Castiglione (Giuseppe), *Castalio*, 1-3, 8-9, 17, 21, 25-30, 34, 51, 57, 63, 115, 120, 269.
 Castiglione (Baldassare), 254.
 Cato ou Gatto (Giovanni), 227, 228, 452.
 Caton, 51, 52, 170, 250, 378, 388, 401, 444.
 Catulle, 129, 175, 212, 226, 232, 247, 258, 259, 271, 359, 362, 373, 386, 401, 450.
 Cavalcanti (Guido), 309, 310.
 Cavalieri, 31.
 Cecio (Attilio), 249.
 Cecio (card. Pomponio), 249.
 Celse, 157, 265, 401.
 Censorinus, 206, 384, 387.
 Ceriani, 296.
 Ceruti (A.), 95, 245, 299.
 Cervini (Marcello), Marcel II, 13, 30, 33, 132, 135, 160, 167, 182, 248, 284, 395.
 Cervini (Alessandro), 9, 182.
 César, 39, 53-55, 90, 157, 212, 226, 260, 261, 264, 382, 401, 438.
 Cesari (Giov.), 6.
 Cesi (card.), 42, 62, 203.
 Chabaille, 301.
 Chabaneau (C.), 313, 320.
 Chacon (Alonzo), *Ciacconius*, 177, 192, 260, 261.
 Chacon (Pedro), *Ciacconius*, 15, 17, 21, 29, 46, 48, 50-55, 59, 121, 402, 447, 452.
 Chaduc (Louis), 447.

- Chalcondyle (Démétrius), 148, 149, 155, 158, 159, 228.
 Chalcondyle (Nicolas ou Laonic), 340.
 Charisius, 247.
 Charles VIII, 252.
 Charles IX, 65.
 Charles-Quint, 56, 253, 262.
 Charles le Téméraire, 302, 306.
 Chatelain (Emile), 86, 237, 264, 265, 273, 451.
 Chéroboscus, 171, 179.
 Cheverny. V. Hurault.
 Chigi (Agostino), 257.
 Chortasmène (Jean), 185.
 Christodore, 212.
 Chrysaphès (Manuel), 149.
 Chrysococcès (Georges), 145, 340.
 Chrysoloras (Manuel), 121, 144, 145, 171, 397.
 Giaccone, *Ciacconius*. V. Chacon.
 Ciampi (Seb.), 80, 153, 181, 306.
 Cian (Vittorio), 91, 93, 119, 183, 225, 257, 281, 291, 292, 304, 308, 309, 311-313, 317-320, 453.
 Ciccolini, 113.
 Cicéron, 34, 46, 122, 157, 159, 179, 191-193, 195, 197, 202, 203, 205, 207, 212, 217, 222, 224, 227, 231, 232, 241, 246, 249, 250, 253, 261, 266, 267, 275, 300, 360, 361, 363, 365, 366, 368, 374, 365, 385, 390, 398-401, 440, 441, 451.
 Cicogna, 279.
 Cicognara, 41.
 Cinna, 61.
 Cino da Pistoia, 310.
 Ciofano (Ercole), 76, 77, 244, 440.
 Cirillo, 136.
 Claudien, 40, 203, 204, 229, 359, 366, 384, 451.
 Cléanthe, 39, 186.
 Clément d'Alexandrie (saint), 256, 354.
 Clément VII, 32, 156, 246, 253, 263, 268.
 Clément VIII, 24, 26, 115, 116.
 Cléomède, 388.
 Cléonide, 159, 401.
 Clovio (Giulio), 16, 25, 33, 60, 160.
 Codrus Urceus, 175.
 Collenuccio (Pandolfo), 387.
 Colluthus, 153.
 Colocci (Angelo), *Colotius Bassus*, 5, 25, 35, 42, 71, 79-82, 108, 110, 132-135, 139, 140, 156-158, 160, 175, 178, 180, 182, 195-197, 204, 226, 232, 235, 244, 249-258, 272, 273, 304, 312, 318-321, 382-384, 394, 395, 400, 401.
 Colocci (Giacomo et Ippolito), 80.
 Colocci (Marcantonio), 80, 457.
 Colomb (Christophe), 15.
 Colomiès, 43.
 Colonna (card. Ascanio), 17, 22-24, 167, 177.
 Colonna (Girolamo), 195.
 Colonna (card. Pompeo), 253, 268.
 Colonna (Vittoria), 134, 268, 329, 330.
 Colonne (Guido delle), 394.
 Columelle, 51, 52, 200, 212, 213, 259, 378, 388, 401, 444.
 Comandini (Federico), 9.
 Comitolo (Pietro), 50.
 Commelin, 36, 38, 190.
 Comnène (Anne), 128.
 Comparetti, 309, 312.
 Confucius, 418.
 Constantin, 116, 163.
 Constantin Porphyrogénète, 47.
 Constantinople (Jean de), 47.
 Contarelli (Matteo), 98.
 Contarini (card.), 254.
 Contarini (Francesco), 106, 240.
 Contarini (Giacomo), 430.
 Contoléon ou Contéléon (Christophe), 161.
 Contrario (Andrea), 225.
 Conversini, 83, 403-407.
 Corbinelli (Giacomo), 66, 69, 307, 431, 432, 435.

Corinna, 39.
 Corinthe (Grégoire de), 171, 181.
 Corinthios (Georges), 162.
 Cornaro (Fed.), 428.
 Cornelius Nepos. V. Nepos.
 Corneto (Luigi da), 31.
 Cornutus, 121, 345, 384, 397.
 Corona, 218.
 Corraro. V. Correr.
 Corrazzini, 304.
 Correr, ambassadeur à Rome, 412, 414.
 Correr (Gregorio), 197.
 Corsi (Pietro), *Cursius*, 132-134, 203, 253, 256, 396.
 Corsini, 208.
 Cortese (Paolo), 390, 401.
 Cortone. V. Signorelli.
 Corvin (Mathias), 231.
 Cospì (Angelo), 134.
 Cotti ou Cotta (Vincenzo), 9.
 Courier (Paul-Louis), 239.
 Courtier (Jean), 67.
 Crasso (Gianpietro), 134, 445.
 Crasso (Lorenzo), 254, 257.
 Crescimbeni, 27, 280.
 Crescini (V.), 432.
 Crescio (Meliori), 171.
 Crispin (Sam.), 21.
 Crivelli (Giorgio), 169, 449.
 Cruciano ? 32, 455.
 Cugnoni (Gius.), 9, 13.
 Curopalate (Jean), 413.
 Cursius (Petrus). V. Corsi.
 Curtius (Q.). V. Quinte-Curce.
 Cusanus. V. Nicolas de Cusa.
 Cyrus (Flavius ?), 398.
 Cyrillus (Io. Philoponus), 444.

D

Damascius, 82.
 Damilas (Antoine), 149.
 Danès, 254, 266.
 Daniel (Pierre), 69, 431-435.

Dante, 92, 103, 104, 123, 133, 192, 303-305, 307, 308, 327, 392, 393, 401, 426, 429, 430.
 Darès le Phrygien, 274.
 Darmarius (André), 47, 48, 428.
 Davanzati, 90, 144, 174.
 Decembrio, 231.
 Dejob (Ch.), 15, 17, 20, 49, 64, 177.
 Deibene. V. Bene.
 Delfini (Flaminio), 26, 27.
 Delfini (Gentile), 3-5, 8, 33, 35, 42-44, 85, 258.
 Delfini (Gentile), év. de Camerino, 25, 63.
 Delfini (Mario), 2, 25, 26.
 Delfini (Properzia), 25. V. Micinelli.
 Delisle (Léopold), 86, 161, 201, 211, 217, 273, 297, 314.
 Démade, 158.
 Démosthène, 121, 145, 157, 180, 197, 337, 339, 398, 402.
 Denys d'Alexandrie, 121.
 Denys de Byzance, 154, 179, 345, 357, 367, 368.
 Denys d'Halicarnasse, 46, 63, 64, 96, 99, 100, 165, 179, 185, 187, 189, 335, 357, 397, 410, 412, 415-417, 442, 443.
 Desjardins (A.), 432.
 Desrousseaux (A.-M.), 148, 169, 300, 448, 449.
 Devaris (Pierre), 78, 122, 160, 172, 420, 422, 423.
 Devaris (Mathieu), 30, 50, 78, 155-157, 159-161, 178, 187, 449.
 Dictys, 251.
 Didier (abbé), 274.
 Dietsch (H.-R.), 207.
 Digard (Georges), 24.
 Dinarque, 151.
 Dindorf (L.), 184.
 Diodore de Sicile, 46, 188, 220.
 Diogène le Cynique, 186.
 Diogène Laërce, 164, 175.

Diomède, 246.
 Dion Cassius, 46, 47, 128, 169, 170, 187, 189, 357.
 Dion Chrysostome, 150, 151, 344, 369.
 Dionysius. V. Denys.
 Dioscoride, 63, 351, 353.
 Diotalevi (Francesco), 442.
 Domenici (Domenico), 168.
 Domenighetto, 417, 422.
 Donat, 212, 277, 296.
 Donato, 106.
 Donato Apenninigena, 289.
 Donatianus, 247.
 Dondi (Gabriele, Gaspare, Giovanni de'), 296.
 Doni (Antonfrancesco), 317.
 Doni (Giambattista), 33, 270.
 Dorat (Jean), 7.
 Dormer, 60, 105.
 Dosi (Giantonio), 216.
 Drakenborch, 194.
 Duchemin (Pierre), 41.
 Dupérac (Etienne), 65.
 Dupuy (Claude), *Puteanus*, 6, 38, 45, 51, 64, 65, 74, 84-90, 95, 120, 132, 226, 263, 264, 266, 408, 416, 432.
 Duranti (Consalvo), 120.
 Dürer (A.), 32.

E

Eckhel, 43.
 Egger (Emile), 45.
 Egidio de Viterbe. V. Canisio.
 Egidio Romano, 385.
 Egio (Benedetto), *Aegius*, 6, 7, 21, 60, 62, 175, 176, 390.
 Egnazio (Giambatt.), 390, 453.
 Einhard, 274.
 Elbene. V. Bene (P. del).
 Elien, 146, 173, 338, 370, 387, 390.
 Elio. V. Marchisio Elio.
 Elio (Antonio), 40.

Ellis (R.), 233.
 Elter (A.), 157, 450.
 Emanuele greco, 163.
 Endimio, 257.
 Ennius, 195, 212, 429.
 Enoch (Christ.), 54.
 Eparque (Antoine), 175.
 Epictète, 179.
 Equicola (Mario), 319, 320.
 Erasme, 247, 256, 452.
 Ercolani (Pier-Matteo), *Herculanus*, 176, 354, 356.
 Erinna, 39.
 Erythraeus. V. Rossi.
 Eschyle, 122, 164.
 Esope, 181.
 Estaço (Achille), *Statius*, 2, 15, 21, 28, 41, 63, 64, 76, 85, 90, 91, 96, 164, 227, 240, 260, 261, 263-265, 273, 412, 447, 452, 453.
 Este (Alphonse II, d'), duc de Ferrare, 28, 42.
 Este (card. Hippolyte d'), 42, 124.
 Este (Isabelle d'), marquise de Mantoue, 244, 257, 319.
 Estienne (Charles), 357.
 Estienne (Henri), 62-64, 188, 357, 358.
 Estienne (Robert), 354, 357, 387.
 Etienne de Byzance, 143, 164, 181, 189, 341.
 Euclide, 167, 181, 187.
 Eudémios de Rhodes, 338.
 Eudocia, 179.
 Eugène IV, 120, 399.
 Eumathios, 163, 444.
 Euripide, 71, 121, 166, 173, 175, 176, 180, 181, 184, 188, 212.
 Eusèbe, 83, 137, 148, 175, 229, 354, 404, 423.
 Eusebius, 199.
 Eustasius, 252.
 Eutrope, 274, 360, 442.
 Exsuperantius (Julius), 196.
 Eyssenhardt (Fr.), 275.

F

- Faber. V. Lefebvre.
 Fabius Pictor, 53.
 Fabre (Paul), 146, 170, 198, 207, 229, 377, 454.
 Fabricius, 143, 186, 187, 346.
 Fabrizio, 31.
 Fabroni (A.), 452.
 Faerno (Gabriel), 6, 15, 21, 39, 46, 54, 60, 69, 85, 95, 239, 260, 389, 440.
 Falkenburg (Geraard), 39, 58, 59, 436.
 Fanfani, 310.
 Fano (Lodovico da), 177.
 Farnèse (card. Alessandro), 8, 9, 11-17, 22, 23, 29, 30, 36, 39, 40, 42, 43, 64-66, 84, 97, 98, 108, 114, 118, 134, 160, 161, 175, 186, 262, 410, 419, 437, 442, 445, 451.
 Farnèse (Alessandro), duc de Parme, 22, 23.
 Farnèse (Bertoldo), 11.
 Farnèse (Fabio), 39, 40, 82, 267, 407.
 Farnèse (card. Odoardo), 13, 16, 22-27, 31, 137, 245, 267, 285, 445.
 Farnèse (Ottavio), 8, 406.
 Farnèse (card. Ranuccio), dit card. di S. Angelo, 4, 8-12, 15, 17, 23, 39, 44, 60, 61, 72, 82, 90, 108, 135, 160, 163, 166, 213, 382, 445.
 Farnèse (Ranuccio), prince de Parme, 23, 24, 546.
 Faucon (M.), 453.
 Fazio (Bart.), 223.
 Fedro. V. Inghirami.
 Fenestella (Lucius), 210.
 Ferdinand I^{er}, d'Aragon, roi de Naples, 223.
 Ferrari (Fr.-Bern.), 297.
 Ferrari (Giorgio), 44, 50, 51, 53, 358.
 Festus, 43, 44, 55, 60, 72, 129, 213-216, 401, 434, 445.
 Ficin (Marsile), 83, 159, 227, 386, 404.
 Filelfo. V. Philelphe.
 Fiocco (Andrea), 210.
 Filonio (Gianfranc.), 135.
 Fiorentino (Fr.), 168.
 Firmicus Maternus, 157, 222.
 Firmin-Didot (Ambroise), 236, 239.
 Fiske (W.), 288, 384.
 Flach (J.), 150, 164, 179, 347.
 Florentius (N.), 438.
 Florestano (Greg.), 136.
 Florus, 203.
 Foggini, 173.
 Foglietta (Ub.), 124.
 Foix (Paul de), *Forius*, 68.
 Folquet de Marseille, 322, 421.
 Fontana Zappi (Lavinia), 73.
 Fontanini, 136, 248, 453.
 Fonteio, 64.
 Foppens, 58.
 Forcella, 27, 124, 206, 255.
 Forestis (Nic. de), 327.
 Fortiguerra (Francesco), 404.
 Fortiguerra (Giambattista), 83, 246, 403.
 Fortiguerra (Michele), 80, 82.
 Fortiguerra (Scipione). V. Cartèromachos.
 Fortiguerra (Scipione), junior, 83, 402-408.
 Fortunatianus, 247.
 Foscari (Fr.), 196, 238.
 Fracassetti, 282, 288, 290, 294, 304.
 Fracastor (Girolamo), 133, 248.
 Frachetta (Girolamo), 280.
 François I^{er}, 170, 242, 273.
 Franzini, 423.
 Frédéric III, empereur, 237.
 Friedberg, 49.
 Frizzoni, 237, 291.

Froben, 89, 387-390.
 Frontin, 206, 383, 386, 390, 454.
 Fronton, 72, 247, 300.
 Függer, *Fuccarus*, 18.
 Fulin (Rinaldo), 92, 453.
 Foscari (Marco), 312.
 Frigell (A.), 227, 277.

G

Gabrielli (Angelo), 152, 153, 400.
 Gabrielli (Ottavio), 31.
 Gabrielli (Trifone), 123.
 Gactus, Gattus. V. Cato.
 Gadaldino, 193.
 Gaddi (Alessandro), 217.
 Gaddi (Francesco), 451.
 Gaddi (Francesco), fils d'Angelo, 217.
 Gaddi (Giovanni), 216, 217, 351.
 Gaddi (Niccolò), 100, 216.
 Gaignières, 199, 367.
 Gaiter (L.), 301.
 Gales (P.), 105.
 Galien, 265.
 Galle (Théodore), 42, 43, 59, 110, 270.
 Galletti, 4, 8, 24, 27, 249, 382.
 Gallus (Cornelius), 258, 259, 268.
 Gambara (Lorenzo), 15, 39, 40, 58, 60, 64, 69, 76, 124, 258, 438, 441.
 Gams, 229, 452.
 Ganimberti (Girolamo), 13, 42.
 Gardthausen (V.), 143, 146, 149, 162, 170, 220.
 Gargari (Quintiliano), 25.
 Garisendo (Giov.-Andr.), 254.
 Garrault (François), Garotto, 67, 69, 434, 435.
 Gaspary (A.), 223.
 Gavardi (Lelio), 76.
 Gaye (Giov.), 419.
 Gaza (Georges et Démétrius), 146.
 Gaza (Théodore), 110, 122, 145-147, 159, 163, 166, 171, 179, 187,

223, 230, 343, 348, 351, 370, 375, 382, 424.
 Geiger (L.), 223, 255, 295.
 Gellius. V. Aulu-Gelle.
 Georges Gémiste. V. Pléthon.
 Georges Lecapène, 150.
 Georges de Trébizonde, *Trapezuntius*, 162, 221, 223, 224, 227, 259, 375, 380, 386, 399, 400, 424.
 Gerbert, 401.
 Germanicus, 217, 259.
 Gesner, 164, 422.
 Ghirlandaio (D.), 202.
 Ghisler (Michel), 50.
 Giacoboni (Giulio), 36.
 Giacomini (Lorenzo), 74.
 Giacomo Romano, 414, 415.
 Giampieri (Giampiero), 216.
 Giannotti (Donato), 172.
 Giberti (Giammatteo), 134, 246.
 Giffen (H. van), *Giphantius*, 68.
 Gillot (Jacques), Gilotto, 67, 69, 74, 432, 435.
 Ginnasi (Giulio), 313.
 Giocondo (fra), de Vérone, 40, 203, 247.
 Giordani (Giordano), 6.
 Giorgione, 12, 32.
 Giotto, 24.
 Giovannelli (Francesco), 154.
 Giovio (Paolo), 134.
 Giraldi (Giglio), *Lilius Gyraldus*, 161, 200, 390.
 Giltbauer (M.), 227, 265.
 Giudeco (Niccolò), Judeco, *Judecus*, 122, 251.
 Giuliani (G.-C.), 232.
 Giunta (les), 44, 71, 72, 136, 188, 317, 352, 356-358, 383.
 Giustiniani (card. Benedetto), 446.
 Giustiniani (Francesco), 158.
 Giustiniani (Leonardo), 280.
 Giustolo (Pierfrancesco), 257.
 Glareanus, 55.

Goetling (C.). V. Flach.
 Goltzius, 43.
 Gonzague (François de), 257.
 Gonzague (Giulio de), 33.
 Gonzague (Louis III de), 326.
 Gonzague (Louis-Rodomont de), 33.
 Gorgias, 186, 397.
 Gori (Ant.-Franc.), 269, 328.
 Goritz (Jean), *Coricius*, 255.
 Gourmont (Gilles de), 385.
 Gozzi (Giorgio), 87.
 Graevius, 136.
 Grandi (Aless. de), 31.
 Grana (Lorenzo), 268.
 Granvelle (card. de), 2, 14, 17-21,
 29, 35, 38, 39, 41, 46, 57, 60,
 102, 108, 112-115, 136, 270, 271,
 415, 430, 438.
 Grapaldo (Francesco-Maria), 386.
 Gratien, 49, 76.
 Gratius, 259, 389, 401.
 Graux (Charles), 47, 48, 60, 64, 81,
 152, 174, 175, 177, 186, 190,
 226, 422.
 Gravina (Pietro), 255.
 Grazi (Grazio-Maria), 298-300.
 Graziano (A.-M.), 269.
 Grégoire de Nazianze (saint) 63,
 137, 319, 353.
 Grégoire le Thaumaturge (saint), 121.
 Grégoire XIII, 19, 29, 48, 114,
 115, 160.
 Grégoire XIV, 24, 445.
 Grégoire XVI, 116.
 Grégoras (Nicéphore), 179.
 Gregorovius, 254.
 Grimani (card. Domenico), 262, 452.
 Grimani (Giovanni), patriarche d'A-
 quilée, 94.
 Grimani (card. Marino), 134.
 Grion (Giusto), 251, 309.
 Gröber (G.), 313, 315.
 Grolier (Jean), 266.
 Gros (E.), 170, 187, 189.
 Grouchy, *Gruchius*, 73.

Gruter (Jean), 36, 63, 202, 203,
 271, 444.
 Grüzmacher, 316, 320, 322.
 Grynæus (J.), 356.
 Gryphe (Sébastien), 259, 390.
 Gryphius (Christ.), 1, 74, 260.
 Grypsus (Démétrius), 151.
 Gualdo (Paolo), 104, 299, 300.
 Gualteruzzi (Carlo), 242, 262, 291,
 309.
 Guardarobba (Porzio), 31.
 Guasti (Cesare), 272, 331.
 Guarino de Vérone, 124, 197, 218,
 221, 223, 228, 268, 367, 451.
 Gucciardini (Angelo), 71.
 Gucciardini (Francesco), 71.
 Gucciardini (Piero), 231.
 Guillemier, 432.
 Guiraut d'Espagne, 317.
 Gutenstein (Léonard), 36, 63.

H

Hadrien, 101, 411, 418.
 Hagen, 56, 196.
 Haller (Albert), 44.
 Halm (K.), 203.
 Harles. V. Fabricius.
 Harpocraton, 343, 444.
 Haupt (Moriz), 231, 233.
 Havebert (Philippe), 369.
 Havet (Louis), 265.
 Heiberg, 167.
 Heinsius (Dan. et Nic.), 136, 234.
 Helicon. V. Teobaldi.
 Héliodore de Larisse, 179.
 Henri III, 66, 432.
 Henzen, 8, 35, 204, 263.
 Héphestion, 181.
 Herculani (Antonio), 249.
 Herculanus. V. Ercolani.
 Hercule, 201.
 Hermès Trismégiste, 151, 159.
 Hermogène, 335, 355.

Hermolaüs. V. Barbaro.
 Hérodien, 150, 179, 207, 353, 354.
 Hérodote, 104, 146, 183, 202, 252.
 Héron d'Alexandrie, 162, 182, 398.
 Hertz (Martin), 224, 359.
 Hervagius (J.). 46.
 Hervet (Gentien), 449.
 Hésiode, 121, 149, 150, 164, 166,
 173, 179, 185, 212, 347.
 Heyne (C.-J.), 272.
 Hiéroclès, 68, 346.
 Hinck (H.), 178, 190.
 Hippocrate, 83, 386, 407.
 Hody, *Hodius*, 146, 148, 213.
 Holder (A.), 227.
 Holstenius (Lucas), 269, 270.
 Homère, 129, 144, 165, 176, 177,
 188, 195, 202, 212, 283, 297, 336,
 355, 453.
 Honorius (J.). V. Onorio.
 Honorius Scholasticus, 276.
 Horace, 122, 212, 226, 250, 264,
 296, 361, 383, 401, 439.
 Hortis (Attilio), 281, 307.
 Hotman (Fr.), 40.
 Houlier (D'), 88, 89, 408.
 Hurault de Cheverny (Ph.), 89.
 Hypéride, 151.

I

Ibycos, 39.
 Imola (Benvenuto d'). V. Rambaldi.
 Impéria, 257.
 Inghirami (Tommaso), *Phaedrus*,
 247, 257, 268, 401.
 Innocent VIII, 146, 228, 340.
 Innocent IX, 24.
 Innocent XII, 238.
 Ippolito, *Hippolytus Lunensis*, 249.
 Iriarte, 152, 153, 449, 452.
 Isabelle de Mantoue. V. Este (Isa-
 belle d').
 Isidore, 195, 242.
 Isocrate, 144, 174, 186, 221, 344.

J

Jacob (J.-Friedrich), 233, 235.
 Jacobs (C.-Friedrich-W.), 164, 190.
 Jannelli (Cataldo), 148, 217.
 Jannoctus. V. Giannotti.
 Janson d'Almeloveen (Th.), 54.
 Jarry (Louis), 69.
 Jean Chrysostome (saint), 122.
 Jean XXIII, 193.
 Jean d'Otrante. V. Onorio.
 Jean de Ravenne. V. Malpaghini.
 Jean de Venise. V. Lorenzi.
 Jenson (Nic.), 229, 246.
 Jérôme (saint), 368.
 Joannellus. V. Giovannelli.
 Jordan (H.), 198, 204, 206, 263.
 Josèphe, 166.
 Jubinal (A.), 313.
 Judecus, Judeco. V. Giudeco.
 Jules II, 133, 160, 228, 254, 256,
 257, 395.
 Jules III, 272.
 Julien (empereur), 151.
 Julius Sabinus. V. Pomponius Lac-
 tus.
 Jullian (Camille), 251.
 Jungermann (G.), 54, 55.
 Junta. V. Giunta.
 Justin (saint), 413.
 Justinianus. V. Giustiniani.
 Justulus. V. Giustolo.
 Juvénal, 123, 212, 363, 366, 401, 437.
 Juvencus, 402.

K

Keil (H.), 196, 203, 214, 235.
 Kollar, 63.
 Krabinger (J.-G.), 145.
 Kramer (G.), 184.

L

Labbe, 60.
 Lactance, 83, 270, 364, 384, 388, 404.

INDEX DES NOMS CITÉS

- aetus. V. Pomponius Laetus.
 aevinus Torrentius. V. Becke.
 afréry (Antoine), 40, 41.
 agomarsini, 124, 269.
 ambecius, 63.
 amola (Giovanni), 223, 224, 451.
 amprias, 186, 187.
 ampride, 204, 390, 442.
 ampridio (Benedetto), 134.
 ancelotti (Gianfrancesco), 135, 249,
 254, 257, 319.
 ancelotti (Orazio), 25, 27, 136.
 anciani (Rod.), 263.
 ancilotto, 246.
 andi (Lelio), 50.
 andino (Cristoforo), 106, 240.
 ange (Charles), Langhe, *Langius*,
 57, 58, 438-440.
 ange (Jean), 443.
 anglès, 313.
 anzoni (F.), 447.
 L'Armessin, 28.
 ascaris (Angelo), 156.
 ascaris (Constantin), 110, 121, 139,
 151-154, 171, 187, 449, 452.
 ascaris (Jean), 12, 102, 110, 121,
 122, 132, 139, 140, 153-159, 161,
 175, 182, 186, 198, 254, 255, 340,
 394, 449.
 latini (Brunetto), 104-106, 122, 281,
 311, 392, 393, 426, 430.
 latini (Latino), 6, 10, 15, 21, 22,
 49, 50, 54, 60, 61, 67-69, 76,
 85, 137, 151, 260-262, 264, 415,
 447.
 Laure, 33, 293, 296, 297, 299.
 Lazeri, 68, 437.
 Lefebvre (Jean), *Faber*, 42, 43, 270.
 Legrand (Emile), 145, 148, 149, 152,
 153, 158, 160, 161, 175, 187, 448,
 449.
 Le Jay, 67.
 Lelong, 49, 50.
 Léon l'Arménien, 169.
 Léon le Philosophe, 169.
 Léon X, 32, 123, 156, 161, 175, 242,
 263, 303.
 Leonardo provenzale, 394.
 Leonardo pisano, 182.
 Leonicens (Niccolò), 386.
 Leonicens. V. Ognibene.
 Leonico Tomeo (Niccolò), 171, 172,
 181, 184, 188.
 Lestarchos (Hermodore), 160.
 Leyde (Lucas de), 25.
 Lianori (Pietro), 170.
 Lianori de Bologne, 170.
 Libanius, 152, 189, 228, 337, 338,
 342, 345, 397.
 Liburnio (Niccolò), 247.
 Liévens (Jean), *Livineius*, 50, 58.
 Ligorio (Pirro), 13, 28, 36, 62, 263.
 Lioni, 414.
 Lipse (Juste), 51, 57, 67, 437.
 Litta, 2, 267.
 Littré, 426.
 Livineius. V. Liévens.
 Livius. V. Tite-Live.
 Livius Andronicus, 269.
 Loevenklau, *Leunclavius*, 442.
 Lolgi (Guido), *Lolgius*, *Lolius*, 10,
 15, 18, 38, 69, 86, 87, 435.
 Lomellino (card.), 12.
 Lollis (Cesare de), 323, 324, 454.
 Lollino (Alvise), 279.
 Longin, 380.
 Longo (Pietro), 442.
 Lonigo (Ognibene da). V. Ognibene.
 Longueil (Christ. de), *Longolius*,
 242.
 Longus, 164, 186, 394, 444.
 Loredano (Andrea), 61.
 Lorenzi (Giovanni), *Joannes Venetus*,
 184, 228.
 Lorenzo de Pavie, 308.
 Loschi (Ant.), *Luscus*, 166, 210, 367,
 394.
 Louis XII, 153.
 Lucain, 200, 201, 361, 367, 386.
 Lucca (Simone di), 381.

Lucca (Sisto di), 264.
 Lucien, 104, 146, 166, 172, 173,
 180, 181, 185, 189, 253, 338, 339,
 342, 398.
 Lucilius, 203.
 Lucrèce, 207, 212, 218, 219, 258,
 259, 359, 383.
 Lungo (I. del), 208, 209.
 Luscus. V. Loschi.
 Lupus (Clarelius), 134.
 Lycophron, 166, 336, 357.
 Lysias, 158.

M

Mabillon, 86.
 Macrobe, 157, 212, 222, 245, 389.
 Maddaleni (Fausto), 257.
 Mader (J.-J.), 30, 41.
 Madrucio (card.), 62, 270.
 Maffa, 300.
 Maffei, 5, 250, 430.
 Maffei (Achille), 31, 43, 60.
 Maffei (Agostino), 231, 232.
 Maffei (card. Bernardino), 12, 33,
 42, 134, 258, 395.
 Maffei (Raffaello), de Volterra, 228.
 Maffei (Scipione), 262.
 Maffei (archevêque), 8.
 Maggiorani (Niccolò), 82, 176, 181.
 Magno (Pietro), 136.
 Magri (D.), 10, 260.
 Mai (card. Angelo), 112, 119, 128,
 132, 138, 171, 195, 209, 225, 247,
 262, 272, 328, 359, 370.
 Maioragio (Marcantonio), 176.
 Maioranus. V. Maggiorani.
 Maittaire, 350.
 Malagola (Carlo), 175.
 Malatesta (Battista), 365.
 Malatesta (Pandolfo), 282.
 Maldonat (Jean), 50.
 Malipiero (Bartolommeo), 168.
 Malpighini (Giov.), 288.
 Mandosi (Prospero), 4, 8, 16.

Manetti (Gianozzo), 233.
 Manilio (chanoine), 31.
 Manilius, 230, 401, 412.
 Manilius (Marcus), 147.
 Manilius Romanus. V. Rhallès Ca-
 bacès.
 Manoussos Sacellarios, 151.
 Mansionari, de Vérone, 197.
 Manuce (Alde), 32, 33, 66, 81, 132,
 133, 149, 153, 159, 167, 175, 176,
 180-182, 184, 188, 236, 239, 243-
 245, 247, 280, 351-358, 382-390,
 396, 448, 449.
 Manuce (Alde), junior, 13, 21, 36,
 40, 41, 52, 55, 76, 110, 124, 133,
 136, 196, 244, 245, 268, 270, 315-
 317, 435.
 Manuce (Paul), 9, 10, 13, 15, 18, 20,
 21, 27, 38, 40, 52, 63, 68, 69, 74,
 76, 93, 133, 136, 196, 238, 244,
 245, 260, 261, 266, 271, 435.
 Manuzio de' Manuzi, 261.
 Manzolo (Giorgio), 114.
 Manzoni (L.), 309.
 Marc-Aurèle, 410, 411.
 Marcel II. V. Cervini (Marcello).
 Marcellinos, 165.
 Marchisio (Alfonso), 134.
 Marchisio Elio (Francesco), 135.
 Marcucci (Gius.), 28.
 Margounios (Emm.), 188.
 Marguerite d'Autriche, 406.
 Marii (Orazio de'), 31.
 Marini (Gaetano), 30, 119, 132, 192,
 239.
 Marini (Marino), 128, 313.
 Marinos de Naplouse, 179.
 Marliani (B.), 136.
 Marliani (Raymond), 40.
 Marsand, 281, 432.
 Marso (P.), 252.
 Martial, 199, 212, 220, 231, 246,
 372, 385.
 Martianus Capella, 122, 228, 388.
 Martini (Simone), 33, 293, 296.

- Martirani (Coriolano), 379.
 Martire, 31.
 Marty-Laveaux, 7.
 Marulle (Michel), Tarchaniotès, 159, 165, 213, 255.
 Marzio (Galeotto), 227.
 Massa, 60, 300.
 Massimi, 31, 415.
 Massimi (Pietro de'), 228.
 Matarazzo (Francesco), *Matarantius*, 174.
 Mathatosta. V. Mazzatosti.
 Matrauga, 161.
 Matteo greco. V. Devaris (M.).
 Mauricios, 5, 174, 398.
 Maximien, 207.
 Maximilien I^{er}, 167.
 Mazzatinti (G.), 296.
 Mazzatosti (Fabio) *Mathatosta*, 450.
 Mazzuchelli, 92, 229, 236, 243, 309, 453.
 Médicis (Cosme de), 223.
 Médicis (card. Ferd. de), plus tard grand-duc Ferdinand I^{er}, 42, 100, 418, 419.
 Médicis (François de), grand-duc de Toscane, 100, 418, 455.
 Médicis (Jean de), 134.
 Médicis (card. Jean de). V. Léon X.
 Médicis (card. Jules de), 309.
 Médicis (Laurent de), le Magnifique, 155, 208, 209, 328, 392, 419, 452.
 Médicis (Marie de), 420.
 Médicis (Pierre de), 157, 158, 186, 240.
 Méléampode, 121, 163.
 Meletius, 253.
 Melissus (Paul), 63, 441.
 Mellini (Celso), 198, 268.
 Mellini (card. Giovanni), 198.
 Ménandre, 179.
 Mendoza (Diego Hurtado de), 81, 105, 174, 422.
 Menochio (Girolamo), 135.
 Mercuriale (Girolamo), 15, 77, 95, 104, 107, 108, 175, 262, 265, 410, 412, 414, 415, 427, 428, 447, 451.
 Méril (Ed. du), 362.
 Merkel (Rud.), 274.
 Mesmes (Henri de), *Memmius*, 34.
 Métellus (Jean), 6, 36, 62, 261, 262.
 Metochita (Théodore), 103, 104, 185, 190, 422-424.
 Meyer (Paul), 311, 313, 315-318, 320, 322, 323.
 Meylan, 265.
 Michel. V. Apostolios, Psellus, Sophianos, Syncelle.
 Michel le Rhangabé, 169.
 Michel-Ange, 15, 16, 32, 258, 329-332, 392.
 Michiel (M.-A.), 33.
 Micinelli (Properzia), 2.
 Milanese (G.), 329-331.
 Milesio (Ant.), 188.
 Milesio (Marzio), 260.
 Miller (E.), 75, 167, 174, 226.
 Millin, 27, 38, 54.
 Mimnerme, 39.
 Minutius Félix, 48.
 Mirandole. V. Pic.
 Mocenigo (Alvise), 31, 107, 109, 315-317, 319-321, 421, 427, 428.
 Modestus, 386.
 Modius (Fr.), 67.
 Molini (Domenico), 199.
 Molmenti (P.-G.), 56.
 Molteni (Enrico), 312.
 Molza (Fr.-Maria), 82, 133, 255.
 Molza (Tarquinia), 82, 447.
 Mommsen (Theodor), 35, 198, 214-216, 275.
 Mommsen (Tycho), 167, 183.
 Monaci (E.), 119, 249, 281, 309, 312, 318, 319, 322, 453.
 Monaco (Giulio), 15, 21.
 Montaigne, 29, 68, 313.
 Montalto (card.). V. Peretti.
 Montano (Aria), 58, 60, 113, 261.
 Monte (Antonio del), 272.

Monte (Innocenzo del), 273.
 Montefeltro (Guidobaldo I, di), duc d'Urbain, 92, 257.
 Montepulciano (Jacopo da), 393.
 Montepulciano (Pietro da), 268.
 Montfaucon, 75, 187.
 Montmorency (Anne de), 157.
 Montserrat (Cosme de), 454.
 Morabito, 31.
 Morandio (Ambrogio), 167.
 Morel (F.), 64.
 Morelli (Giacomo), 33, 237, 291-293, 302.
 Moretto, 31.
 Moretus (Jean), 35, 43, 53, 110, 436.
 Morillon, 19.
 Morin (Pierre), 15, 49, 50, 65.
 Morosina, 92.
 Morpurgo (S.), 166, 280, 453.
 Moschion, 39.
 Moschos, 39, 437.
 Moschus (Démétrius), 151, 153.
 Moschus (Georges), 151.
 Moschus (Jean), 149.
 Müller (K.-K.), 153, 155, 167, 448.
 Müller (Luc.), 203.
 Müller (Otfried), 45, 203, 213, 379.
 Munro, 207, 218.
 Müntz (Eugène), 32, 33, 146, 160, 162, 170, 198, 207, 229, 293, 296, 303, 377, 431, 453, 454.
 Muret (Marc-Antoine de), 15, 20, 21, 51, 54, 58, 64, 66, 68, 69, 74, 76, 87, 90, 186, 224, 238, 260, 432, 452.
 Musée, 164, 180, 195.
 Mussafia (Ad.), 315, 320, 322.
 Musurus (Marc), 143, 150, 151, 348, 448.
 Myrtis, 39.

N

Nasi (Paolo), 31.
 Narducci (Enrico), 286, 290, 292, 294, 305-307, 310.

Navagerio (Andrea), *Naugerius*, 431.
 Nelli (Andrea de'), 31.
 Nepos (Cornelius), 258, 274, 369, 401.
 Névius, 212.
 Nibby, 263.
 Nicandre, 104, 180, 184, 351, 353.
 Niccoli (Niccolò), 120, 295.
 Niccolò fiamengo, 31.
 Nicéphore, 252.
 Nicéron, 54.
 Nicéτας, 63.
 Nicolas III, 191, 192.
 Nicolas V, 146, 227, 369, 454.
 Nicolas de Cusa ou de Cuës, *Cusanus*, 229, 300, 383.
 Nicolas de Lyra, 228.
 Nicot (Jean), 452.
 Nigidius, 218.
 Nivelle (les), 67.
 Nizolio (Mario), 11.
 Nobili (Flaminio), 15, 50, 51.
 Noiret (H.), 448.
 Nohac (P. de), 2, 18, 33, 49, 51, 101, 182, 186, 202, 225, 247, 451.
 Nonius Marcellus, 212, 220, 265, 271, 412, 441.
 Nossis, 39.
 Novati (F.), 375.
 Nucula (Lorenzo), 8.
 Numénios, 179.
 Nunziante (E.), 328.

O

Oeco (Adolf III), 62.
 OEdipe, 362.
 Ognibene da Lonigo, *Omnibonus Leonicensis* ou *Vicentinus*, 227, 379.
 Ohlsen, 14.
 Olgiali (Antonio), 298.
 Omont (Henri), 136, 161, 162, 164, 170, 448, 449, 451, 452.
 Onofrio (fra). V. Panvinio.

Onorio (Giovanni), *Honorius*, 121, 162-165.
 Onosandre, 174, 370, 398.
 Oporinus (J.), 356.
 Oppien, 96, 104, 184, 356, 410.
 Oribase, 265.
 Orlandi (Giov.), 40.
 Orphée (pseudo-), 150, 151, 162, 195.
 Orsini (Carlo), 4.
 Orsini (card. Flavio), 124, 415.
 Orsini (Flavio ou Fulvio), évêque de Spolète, 31, 124.
 Orsini (Gabriele), 4.
 Orsini (Giancorrado), 2.
 Orsini (Giantonio), 26.
 Orsini (card. Giordano), 192, 218.
 Orsini (card. Latino), 227.
 Orsini (Lodovico), 3, 11.
 Orsini (Maerbale), 2, 3.
 Orsini (Orazio), 3, 60, 385, 454.
 Orsini (Paolo), 31.
 Orsini (Settimio), 4, 82, 178, 181.
 Ortell (Abraham), *Ortelius*, 59.
 Orville (D'), 167.
 Ossat (card. Arnauld d'), 68.
 Othon de Freisingen, 402.
 Otrante (Jean d'). V. Onorio.
 Ottoboni, 177.
 Ovide, 83, 122, 144, 176, 200, 202, 212, 217, 219, 245, 246, 259, 274, 362, 367, 368, 373, 378, 383, 386, 388, 389, 399, 401, 403, 404, 407.

P

Pacato, *Pacatus*. V. Bagatto.
 Paciotto (Felice), 162.
 Padovani, 31.
 Pacci (Ant.-Maria), 217.
 Pacini (Marzotto), 135.
 Paeonios, 442.
 Paez de Castro (Juan), 47, 105.
 Pakscher (A.), 278, 280, 281, 283, 286, 302, 304, 307, 308, 314-316, 322, 453.

Palavicini (P.-F.), 218.
 Paléologue (Jean), 162.
 Paleotti (card.), 114.
 Paleotti (Camillo), 31, 67, 114, 136.
 Palephatos, 345.
 Palestrina, 135.
 Palladius l'agronome, 300, 378, 388, 444.
 Palladius, 199.
 Palladius Blossius (Biagio Pallai, dit), 134.
 Palladius Fuscus, 246.
 Pallini, *Parthenius*, 202, 362.
 Panciroli (Guido), 250, 251, 430.
 Panfilì (Giambattista), 31, 262.
 Panfilì (Giuseppe), 15.
 Pannartz, 210, 228.
 Panormita (Antonio Beccatelli, dit), 118, 122, 124, 139, 194, 218-224, 227, 268, 370, 374, 451.
 Pantagathus. V. Bagatto.
 Pantaleone (H.), 41.
 Panvinio (Onofrio), 3, 8, 14, 15, 19, 21, 30, 41, 60, 62, 69, 72, 85, 116, 135, 262, 270, 398, 399, 425.
 Panzer, 350.
 Paoli (Cesare), 272, 273.
 Papio (Gianangelo), 66.
 Paris (Julius), 367.
 Parisiere, 434.
 Parra, 50.
 Parrasio, *Aulus Janus Parrhasius*, 136, 148, 423.
 Parthenius. V. Pallini.
 Pasqualini (Lelio et Pompeo), 34.
 Passari (Bernardino, Giacomo, Isidoro), 31.
 Passionei (card.), 271.
 Patin (Charles), 43, 44.
 Patisson (Mamert), 68.
 Patrizi (Agostino), *Patricius*, 226, 456.
 Patrizi (Francesco), 82, 226.
 Paul Diacre, 274, 360.
 Paul Orose, 217, 274, 360.
 Paul II, 210, 227.

- Paul III, 8, 26, 32, 135, 160, 166, 173, 254, 445.
 Paul IV, 9.
 Paul V, 129, 457.
 Pausanias, 212, 357, 390, 442.
 Peiresc, 74, 78, 222, 252.
 Pelicier (Guill.), 452.
 Pélissier (L.-G.), 270.
 Pellegrino Allio, de Florence, 202.
 Pellini (Bernardino), 135. V. Pallini.
 Pératé (André), 276.
 Peretti (card. Alessandro), dit Montalto, 17, 25, 29, 53, 446.
 Perez (Antonio), *Perreius*, 235.
 Perotti (Giovanni), 196.
 Perotti (Niccolò), 166, 196, 197, 200, 227, 251.
 Perse, 212, 217, 275, 359, 361, 384, 401.
 Pertz, 85, 86, 222.
 Perusco (Camillo), 173.
 Peruzzi (Baldassare), 32, 263.
 Peter (H.), 204.
 Petit (Jean), 250.
 Petosiris, 151.
 Petra (De), 32, 455.
 Petrarca (Gherardo), 304.
 Pétrarque, 33, 72, 96, 100-104, 106, 110, 122, 142, 192, 193, 233, 237, 279, 305, 307, 308, 310, 314, 322, 327, 375, 384, 391-393, 399-401, 411, 417-421, 423, 432, 453, 454.
 Petreius (Nic.), 448.
 Pétrone, 196, 208.
 Petrucci (Fabio), 31.
 Petrus Hispanus, 388, 405.
 Petrus Montopolitanus. V. Montepulciano.
 Phaedrus. V. Inghirami.
 Phalaris, 144, 152.
 Phanoclès, 179.
 Philargyrius, 51, 52, 69, 85, 196, 211, 435.
 Philelphe (François), Filelfo, 124, 145, 146, 194-196, 223, 227, 268, 375, 388, 400.
 Philelphe (Mario), 223.
 Philippe II, 20, 24, 39, 81, 112, 177, 446.
 Phillipps (Thomas), 59.
 Philonius. V. Filonio.
 Philostrate, 175, 176, 181, 354.
 Phocylide, 150.
 Photius, 409.
 Phrynichos, 150, 348.
 Piacentino (Franc.), *Placentinus*, 134, 135.
 Pic de la Mirandole (Giovanni), 33, 251.
 Pic de la Mirandole (Giovanni-Tomaso), 257.
 Piccinino (Giacomo), 173.
 Piccolomini (Alfonso), 446.
 Piccolomini (Enea), 11, 155, 195, 197, 208.
 Piccolomini (Enea-Silvio). V. Pie II.
 Piccolomini (card. Fr.), 197, 450.
 Piccolomini (Mario), 31.
 Pie II, 223, 268.
 Pie IV, 30, 65, 160, 175.
 Pie V (saint), 50, 175, 457.
 Pie VI, 128.
 Pie VII, 313.
 Pie IX, 129.
 Pierius. V. Valeriano.
 Pietini (Giuliano), 135.
 Pietrasanta (Tommaso), 135.
 Pietro greco, 163.
 Pighius (Etienne), 19, 367.
 Pignoria (Lorenzo), 236.
 Pilio (Niccolò), *Pylius*, de Pistoia, 231.
 Pindare, 96, 98-100, 150, 162, 166, 170, 172, 173, 175, 183, 188, 338, 397, 411, 412, 415, 416.
 Pinelli (Gianvincenzo), 5, 10, 14, 17-20, 22, 23, 29, 31, 34, 35, 44, 46, 47, 49, 51, 56-58, 61, 64, 65, 74-78, 85-89, 94-101, 104, 106-109, 114, 117, 132, 133, 136, 157,

- 160, 166, 168, 174, 175, 184, 185, 193, 209, 217, 245, 248, 250, 255, 261, 262, 264-266, 284, 299, 301, 305, 315, 319, 322, 323, 348, 375, 382, 398, 408-417, 420-432, 435, 447, 448, 450, 452.
- Pio (Giambattista), 207, 213, 384, 385.
- Pio de Carpi (Alberto), 167, 244.
- Pio de Carpi (card. Rodolfo), 42, 62, 86, 134, 258, 264, 272, 273, 331, 416.
- Piombo (Sebastiano del), 32, 33.
- Pippi (Giulio), Jules Romain, 32.
- Pisa (Tommaso da), 394.
- Pisano (Giantonio), 430.
- Pistorio, 386.
- Pithou (P.), *Pithoeus*, 86, 87, 432, 447.
- Pizzicolti (Ciriaco), *Cyriacus Anconitanus*, 144, 221, 448.
- Placidus, 378.
- Plantin (Christophe), 18, 19, 35, 38, 39, 40, 46-48, 53, 54, 58, 59, 62, 187, 190, 271, 358, 432, 436, 441.
- Planude (Maxime), 151, 158, 162, 339, 350.
- Platina (B.), 198, 386.
- Platon, 122, 166, 178, 190, 221, 227, 230, 252, 268, 338, 356, 367, 375.
- Plaute, 176, 192, 212, 218, 220, 247, 369, 384, 391, 401.
- Plessis (Frédéric), 220, 233-235, 258.
- Pléthon (Georges-Gémiste), 121, 147, 149, 152, 156, 163, 266, 348, 350.
- Pline l'ancien, 245, 248, 253, 254, 260, 261, 382, 426.
- Pline le jeune, 83, 176, 197, 203, 207, 212, 220, 246, 372.
- Plotin, 168.
- Plutarque, 83, 121, 144, 149, 159, 165, 171, 179, 188, 212, 230, 252, 335, 352, 388, 404, 448.
- Podiano, 174.
- Poggi (Vittorio), 2, 12, 33.
- Poggiano (Giulio), 268.
- Poggio Bracciolini, 119, 166, 193, 194, 202, 208, 218, 220, 221, 223, 224, 276, 295.
- Poggio (Giacomo), 193.
- Poisnel (Charles), 171.
- Pole (card. Reginald), 160.
- Polémon, 121, 154, 163, 178, 190, 398.
- Politi (V.), 405, 406.
- Politien (Ange), Poliziano, 44, 52, 71, 83-85, 102, 122, 139, 208-216, 228, 233, 234, 238, 254, 255, 395, 405, 419, 435, 437.
- Polo (Donato), 172.
- Polybe, 46, 122, 187, 357, 394, 422, 423, 426.
- Polyen, 151.
- Pomponius Atticus, 40.
- Pomponius Laetus, 40, 42, 45, 110, 118, 139, 140, 142, 198-208, 210-213, 214, 246, 252, 273, 373, 391, 450, 451.
- Pomponius Mela, 368, 390, 401.
- Pontano (Francesco), 223.
- Pontano (Giovanni-Gioviano), 110, 133, 159, 223, 225, 232, 234-235, 241, 456.
- Porcari (Stefano), 122, 206, 393, 400.
- Porcello (Giantonio de' Pantani), *Porcelius*, 237, 238.
- Porphyre, 121, 143, 168, 179, 181, 182, 353, 398.
- Porphyryon, 85, 212, 226, 250, 276.
- Porta (Giacomo della), 16.
- Porta (Gianvincenzo della), 327, 429, 430.
- Portus (François), 175.
- Porzio (Camillo), 257.
- Possevino (Antonio), 6, 7, 64, 75, 137, 400.

Posthius (J.), 441.
 Postumo (Guido), 175.
 Pottelsberghe (Guill.), 267.
 Poulet (E.), 19.
 Pozzo (Cassiano dal), *Cass. a Puteo*, 328.
 Prato (Giovanni da), 228.
 Praxilla, 39.
 Priscien, 195, 212, 274, 368, 387, 389.
 Probus (Aemilius), 246, 369, 389.
 Proclus, 340, 356.
 Procope, 180, 426, 442.
 Prodrome (Théodore), 147.
 Properce, 202, 212, 219, 220, 232-235, 246, 247, 258, 259, 362, 386, 401, 456.
 Prudence, 368, 388, 438.
 Psellus (Michel), 147.
 Ptolémée, 167, 168, 183, 185, 339, 398, 422.
 Pucci (abbé), 12, 31.
 Pucci (Francesco), 233-235.
 Pullmann (Theod.), 437.
 Puteanus. V. Dupuy.
 Puy (Jacques du), 66.
 Pylus. V. Pilio.
 Pythagore, 150, 152.

Q

Qualamani (S.), 430.
 Quinte-Curce, 389.
 Quintilien, 176, 199, 205, 212, 376, 378, 394.
 Quintus de Smyrne, 154, 181, 188, 354, 449.
 Quirini (card.), 119, 168.
 Quirini (Girolamo), 291.

R

Rainaldi (Dom.), 120-122, 131, 159, 160, 163, 176, 179, 181, 188, 207,

209, 216, 229, 232, 261, 263, 337, 347, 350, 361, 366, 385, 386, 391, 402.
 Rainaldi (Fed.), 113.
 Rajna (Pio), 281.
 Rallus. V. Rhallès.
 Rambaldi (Benvenuto), 192, 193, 384, 400.
 Ramorino (F.), 219-221, 223.
 Ramsay, 233.
 Ramusio (Giambattista), 309.
 Ranaldus. V. Rainaldi.
 Raphaël, 13, 32, 33, 247, 254, 429, 431, 451.
 Ravaschieri, 415, 429, 430.
 Raynaldus, 275.
 Raynouard, 313.
 Recanati (Giantaddeo da), 31.
 Regio (Lodovico), 231.
 Regio (Raffaello), 173.
 Regnault (Fr.), 385.
 Rena (Giambattista della), 31.
 Renier (Léon), 13.
 Renier (Rod.), 279, 296, 310, 320.
 Renouard (A.-A.), 350.
 Resler, 162.
 Reuchlin, 252.
 Reumont (A. de), 236.
 Rhallès Cabacès (Démétrius), 146, 147, 448.
 Rhallès Cabacès (Manilius), *Man. Rallus Romanus*, 147, 149, 213, 214, 255, 448, 452.
 Rhellicanus (J.), 54, 55.
 Riario (Pietro), 227, 228.
 Riario (card. Raff.), 253, 391.
 Ribbeck (Otto), 86, 199, 239, 276.
 Ricasoli (Gal.), 227.
 Ricciarelli (Daniele), dit D. da Volterra, 3, 16, 33.
 Riccoboni, 23, 74, 443.
 Richer (Jean), 51.
 Ricinus, 6.
 Rictius. V. Rizzio.
 Ridolfi (card. Niccolò), 122, 132,

- 135, 151, 156, 161, 172, 178, 209, 253, 452.
 Ridolfini (Fr. et Nic.), 230.
 Riemann (Othlon), 277.
 Rienzi, 206, 400.
 Riese (A.), 274.
 Rieu (G.-N. du), 367.
 Rigault (Nic.), 136.
 Rinalducci (Rinolfo), 428.
 Ritschl, 219.
 Rittershuys (Conrad), 36.
 Rizzio (Benedetto), *Rictius*, 152.
 Roaldès (Fr.), 447.
 Rocca (Angelo), *Roccha*, 85, 109, 148, 174, 177, 239, 244, 259, 269, 273, 445.
 Rodio (Giov.), *Rhodius*, 300.
 Roemer (Adolf), 165.
 Romuleio (Paolo), 386.
 Ronchini (A.), 2, 12, 29, 97.
 Rooses (Max), 38, 59, 62, 358.
 Roscius Hortinus (Julius), 400.
 Roscoe, 92.
 Roselli (Sidio), 136.
 Rossi, *Erythraeus*, 176.
 Rossi (Antonio), *Rossius*, 176.
 Rossi (Giambattista de), 4, 30, 36, 116, 119, 120, 123, 144, 198, 202, 204, 206, 261, 263, 270, 316, 434.
 Rossi (Giov.-Giac. de), 65.
 Rossi (Giovanni-Vittore), *Janus-Nicias Erythraeus*, 2, 28, 99, 280.
 Rossi (Luigi de), 32.
 Rossini (Antonio-Maria), 35.
 Rosso, 32.
 Roth (C.-L.), 197.
 Rovere (Bartolommeo della), 256.
 Rovere (Domenico della), 248.
 Rovere (Felicia della), 257, 452.
 Rovere (Francesco-Maria II, della), duc d'Urbain, 35.
 Rovere (Guidobaldo II, della), duc d'Urbain, 92, 163.
 Ruccellai (Annibal), *Oricellarius*, 430.
 Ruccellai (Giovanni), 157.
 Ruelens (C.), 38.
 Rufo (Giambattista), 260.
 Rufus Festus. V. Sextus Rufus.
 Ruggieri (Costantino), 112, 113, 177.
 Rühl (Franz), 192, 282.
 Ruinart, 86.
 Rupipozaeus. V. Abain de la Roche-pozay (D').
 Rusticci (Franc.), 31.
 Rutilio (Bernardino), 54, 122, 132, 134, 390, 400, 435.
 Rutilius Lupus, 196, 388.
- S
- Sa (Emmanuel), 50, 455.
 Saba da Castiglione, 297.
 Sabbadini (Rem.), 219, 451.
 Sabellico, 207.
 Sacrato (Paolo), 440, 441.
 Sacroboschus (J.), 248.
 Sade (De), 290.
 Sadolet (card. Jacopo), 132, 133, 253, 257.
 Sadoletto (Fr.), 432.
 Saint-Didier (Guillaume de), 323.
 Sainte-Maure (Jean de), 187.
 Saliceto (Bartolommeo), 231, 232.
 Salluste, 53, 157, 195, 203, 204, 207, 274-277.
 Salutati (Coluccio), *Colucius Pierius*, 145, 166, 191, 234, 295, 365, 375.
 Salviati (card. Giovanni), 12, 16, 134.
 Salviati (Leonardo), 279, 316, 317.
 Sambucus (Jean), 40, 56, 63, 133, 137, 442.
 Samperus, 67.
 Sanga (Battista), 246, 396.
 Sanmarsale (Giov.-Mart.), 31.
 Sannazar, 133, 254, 328.
 Sansovino (Francesco), 124.
 Santacroce (Tarquinio), 31.

- Sanvitale (Paolo), 31.
 Sanzio. V. Raphaël.
 Sappho, 39, 180, 398.
 Sasso (card. Lucio), 24.
 Sauli (card. Ant.), 446.
 Saumaise, 136.
 Sathas (C.), 146, 148, 165.
 Savelli (card. Jacopo), 29, 262.
 Scaliger (Joseph), 36, 43-45, 54, 67, 68, 136, 137, 412, 434.
 Scarpellini, 31.
 Scheer, 336.
 Schenkl, 190, 276.
 Schio (Giov. da), 210.
 Schnorr de Carolsfeld, 267.
 Schott (André), 48, 54, 55, 58, 59, 264.
 Schott (Fr.), 14, 110, 177, 298.
 Schulze (Ernest), 47, 48.
 Schurer (Matth.), 391.
 Sciarra (Marco), 446.
 Scioppius (Gasp.), 42, 62, 63, 192, 224, 270.
 Scipion l'Africain, 201.
 Scotus (J.), 166.
 Scyllacius (Nic. et C.), 230.
 Sebastus, 162.
 Secundinus (Nic.), 146, 370.
 Sedulius, 402.
 Selve (Georges de), 266.
 Sènèque, 104, 242, 363, 434, 452.
 Serenus, 217.
 Sergios. V. Stissos.
 Seripandi (card. Antonio), 148.
 Sermoneta (Girolamo da). V. Siciolante.
 Servius, 52, 69, 195, 196, 212, 252, 274, 296, 431, 432-435.
 Severianus (Julius), 247.
 Severus, 228.
 Severus (Cornelius), 362.
 Séville (Isidore de), 103.
 Sextus Empiricus, 103, 161, 183, 449.
 Sextus Rufus, 206, 263, 369, 390.
 Sforza (card. Francesco), 57, 81, 446.
 Sforza (Galeazzo-Maria), 306.
 Siciolante (Girolamo), de Sermoneta, 16.
 Sidoine Apollinaire, 137, 212, 258, 264, 387.
 Sighicelli (Giambattista), 52.
 Sigismond I^{er}. roi de Pologne, 253.
 Signorelli (Luca), de Cortone, 166, 449.
 Sigonio (Carlo), 3, 10, 11, 20, 23, 33, 45, 58, 66, 70-74, 85, 95, 136, 269, 399, 409, 442, 447.
 Silius Italicus, 201, 220, 372.
 Silvio (card. M.), 213, 259, 445.
 Siméon, grammairien, 343.
 Simeoni (Gabriele), 447.
 Simocatta (Th.), 341.
 Simonide, 39.
 Simplicius, 121.
 Sirleto (card. Gulielmo), 2, 5, 6, 9^e, 17, 18, 21, 22, 29, 33, 49, 58, 60, 62, 63, 77, 100, 103, 106, 107, 113-115, 123, 135, 137, 167, 174, 175, 177, 178, 182, 188, 248, 326, 419, 423, 428, 451.
 Sixte IV, 122, 133, 166, 228, 377, 395.
 Sixte-Quint, 17, 24, 29, 50, 53.
 Smetius, 36, 270.
 Sole (Jacopo del), 275.
 Solin, 275, 276, 390.
 Solon, 151.
 Sopater, 181.
 Sophianos (Michel), 75.
 Sophianos (Nicolas), 160.
 Sophocle, 151, 164, 173, 179, 181, 188, 212, 338.
 Soranos, 186.
 Soranzo (Fr.), 427.
 Sorbino (Ippol.), 375.
 Spanheim, 43.
 Spartianus (Aelius), 53, 442.
 Spartianus Lampridius. V. Lampride.
 Spengel, 203, 204.

- Spezi (Gius.), 9.
 Squarcialupi (Simoncino), 302.
 Stace, 129, 200, 201, 208, 220, 241, 258, 275, 296, 364, 374, 377, 384, 386.
 Stampa, 31, 266.
 Staphidacès, 179.
 Stati (Orazio), 31.
 Statius (Achille). V. Estaçò.
 Statius (P. Papinius). V. Stace.
 Stein (H.), 146.
 Stella (Bartolommeo), 330.
 Stengel (E.), 322.
 Stephanus (Bernard.), 26.
 Stésichore, 39.
 Steuchio (Agostino), *Steucus*, de Gubbio, 167, 452.
 Steuchio (Fabio), 167.
 Stevenson (Enr.), senior, 145, 149, 162, 171.
 Stissos (Sergios), 152, 448.
 Stobée, 82, 186, 382, 450.
 Stosch, 382.
 Strabon, 83, 96, 147, 164, 184, 357, 358, 382, 404, 410.
 Strozzi ou Strozza (Ercole), 308.
 Strozzi (Filippo), 255.
 Strozzi (Tito-Vespasiano), 267.
 Sturm (Jean), 253.
 Suétone, 53, 170, 197, 212, 386, 390, 440, 442.
 Suidas, 154, 159, 181.
 Summonte (Pietro), 319.
 Surari (Vinc.), 136.
 Susemihl (Fr.), 338.
 Sweeney, 210, 228.
 Sylburg (Fr.), 59, 63, 64, 442-444.
 Syncelle (Michel), 162.
 Synésius, 96, 104, 145, 179, 184, 228, 338, 411.
- T
- Tacite, 53, 57, 203, 212, 247, 390.
 Tacuino (Giov.), 175, 383.
 Talmann, 62.
 Tamizey de Larroque (Ph.), 33, 45, 68, 74, 222, 252, 434, 447.
 Tarchaniotès (Démétrius), 165.
 Tarchaniotès (Michel). V. Marulle.
 Tarcone ou Targone (Cesare), 31, 97, 408.
 Taro (Pirro), 51.
 Tasti (Girolamo), 255.
 Tatios (Achille), 164, 190, 444.
 Tebaldeo (Antonio), 133-135, 182, 255, 257, 312.
 Tebaldeo (Giacomo), 135.
 Tebaldeo (Girolamo), 257.
 Tessier (Ant.), 54, 69.
 Telesilla, 39.
 Tempo (Antonio da), 251, 326, 418.
 Teobaldi (Giambattista), *Helicon*, 101, 102, 418-420.
 Teoscopoli delle Greche (Domenico), 16, 33.
 Térance, 42, 71, 94, 97-99, 108, 110, 120, 122, 192, 195, 208, 237, 275, 276, 280, 318, 362, 401, 410-416.
 Tertullien, 49, 107, 137, 270, 389.
 Tetti (Scipione), 6, 90.
 Thémistius, 385.
 Théocrite, 83, 96, 121, 150, 151, 161, 162, 173, 176, 179, 181, 185, 212, 351, 354, 407.
 Théodore, 184.
 Théodore. V. Gaza, Méthochita, Prodome.
 Théodoret, 63, 443.
 Théodose d'Alexandrie, 162, 341.
 Théodose de Tripoli, 249.
 Théognis, 168, 212, 356.
 Théon, 181, 184, 421-424.
 Théophraste, 157, 165, 166, 335, 351, 386, 391, 398.
 Théophylactos Simocatta, 189.
 Thewrewk de Ponor, 216.
 Thilo, 196, 211, 276.
 Thomas d'Aquin (saint), 387.

Thomas de Constantinople, 167.
 Thomas Magister, 150.
 Thomaeus. V. Leonico Tomeo.
 Thomasius, 54.
 Thou (Jacques-Aug. de), *Thuanus*, 68, 69.
 Thucydide, 147, 164, 165, 180, 352, 398.
 Thurot, 192.
 Tibout (Ursinus), 277.
 Tibulle, 219, 220, 226, 232, 247, 259, 267, 359, 362, 386, 399, 401.
 Tiferno (Giglio da). V. Archilibelli.
 Tiferno (Gregorio da), 170.
 Tiraboschi, 2, 6, 27, 170, 173, 255, 299, 420.
 Tite-Live, 53, 85, 88, 89, 104, 187, 194, 203, 242, 277, 366, 426, 453.
 Titien, 26, 32.
 Toledo (card. Francesco), 50, 99.
 Tommasini (Filippo), 199, 236, 280, 286, 290, 292, 297-300, 326, 328, 452.
 Tomassino (Vincenzo), 3.
 Tonsi (Giovanni), 226.
 Tonti (Michelangelo), 135.
 Torraca (Fr.), 328.
 Torre (Gianfrancesco della), 452.
 Torre (Gianpaolo della), 253, 452.
 Torrentius (Joannes). V. Tortelli.
 Torrentius (Laevinus). V. Becke (L. van der).
 Torres (Ludovico de), junior, 24.
 Torrigiani, 31.
 Tortelli (Giovanni), *J. Torrentius*, *J. Aretinus*, 197, 225.
 Toscanella (Giovanni), 223, 225, 268.
 Toscani (Giov.-Matteo), 7.
 Tosone (Marcello), 103.
 Tournon (card. de), 9.
 Trachaniotès. V. Tarchaniotès.
 Tramezzini (Francesco), 43.
 Trapezuntius. V. Georges de Trébizonde.

Trendelenburg, 263, 457.
 Triclinius (Démétrius), 143.
 Trissino, 254.
 Trivulzio (card.), 134, 135.
 Tryphiodore, 153.
 Turbolo (Angelo et Giuseppe), 12.
 Turnèbe, 54, 356.
 Turriano (Francesco), 50.
 Tyrtée, 39.
 Tzetzés (Jean), 150, 164, 166, 179, 340, 341, 423.

U

Ubal dini (F.), 75, 80, 249, 311.
 Ubal dino. V. Bandinelli.
 Ubertino, 448.
 Uc Faidit, 109.
 Udalricus Gallus, 381.
 Ughelli, 168, 229, 259.
 Ugoleti (Angelo), 386.
 Ugoleti (Taddeo), 231.
 Ugolino, 91.
 Ugonio (Pompeo), 177.
 Ulpien, 175.
 Umpfenbach (Fr.), 237-239.
 Urbain VI, 363.
 Urbain VII, 24.
 Urbin (Duc d'). V. Montefeltro et Rovere.
 Urceus. V. Codrus.
 Urlichs (C.-L.), 203, 206, 222, 275.
 Utenhove (Charles), junior, 68.
 Uztarroz, 60, 105.

V

Vacca (Antonio), 6.
 Vacherie (Laurent de la), 65.
 Vaillant, 43.
 Valckenaer (L.-G.), 38.
 Valde, 280, 453.
 Valenti, 31.
 Valentinelli, 172, 452.
 Valère-Maxime, 359, 367.

- Valeriano (Pierio), *Pierius*, 110, 396, 455.
 Valerius Probus, 241, 387.
 Valerius Flaccus, 276.
 Valla (Bernardino), 233, 234.
 Valla (Giorgio), 165, 167, 168.
 Valla (Lorenzo), 168, 197, 223, 249.
 Valle (Orazio della), 31, 36, 63.
 Valle (Filippo della), 361.
 Valori (Baccio), 165, 187.
 Valverde (Bart. de), 50.
 Vapovicius de Radochonyczo (Bernardus), 253.
 Varchi (Benedetto), 4, 312.
 Varron, 40, 51, 52, 170, 203, 204, 212, 250, 261, 378, 379, 388, 389, 444.
 Vasari, 329.
 Vascosan, 261, 271.
 Vast (H.), 156, 157, 449.
 Vêgèce, 300, 387, 454.
 Veli (Giulio-Cesare), 31, 34.
 Velius Longus, 52, 247, 435.
 Velleius Paterculus, 53, 54, 390, 454.
 Vellutello, 280, 297, 312.
 Velser (Marc), 36, 63.
 Vergèce (Ange), 160.
 Vérone (Guarinus de). V. Guarino.
 Vérone (Jucundus de). V. Giocondo.
 Verrius Flaccus, 44, 45.
 Vespasiano. V. Bisticci.
 Vespi, 199.
 Vettori (Piero), *Petrus Victorius*, 10, 13, 35, 44, 60, 66, 67, 70-72, 74, 84, 85, 102, 134-136, 145, 151, 165, 172, 196, 241, 214-216, 233-235, 239, 260, 261, 278, 390, 395, 418, 420, 423, 447.
 Vialard (Paul), 65, 68, 452.
 Vianello (Francesco), 74.
 Vico (Enea), 264, 438.
 Victor (Aurelius), 276.
 Victor (Publius), 206, 263, 275, 390.
 Victorius. V. Vettori.
 Viertel, 192.
 Vigile (Fabio), 134, 253.
 Villamena (F.), 65.
 Villani (Giovanni), 156.
 Vinarius (Gasp.), 413, 444.
 Vincens Amerinus, 202.
 Vincentius Romanus, 254.
 Vincenzo flamengo, 31.
 Vinci (Léonard de), 32, 33.
 Vindelin de Spire, 203.
 Virgile, 85-87, 93-99, 108, 110, 129, 195, 199, 223, 225, 239, 252, 271-273, 276, 295, 296, 362, 373, 381, 382, 399, 409-416, 435, 437.
 Virgile (Polydore), 387.
 Virunio (L. Pontico), 153.
 Visconti (E.-Q.), 34, 40, 41.
 Viterbe (Egidio de). V. Canisio.
 Vitruve, 159, 383.
 Vittorii, 31.
 Vittorio, *Victorius*. V. Vettori.
 Vittorio (Mariano), 50.
 Vogel (E.-G.), 119.
 Voigt (Georg), 192, 210, 219, 221, 222.
 Volterra (Daniele da). V. Ricciarelli.
 Volterra (Raffaello da). V. Maffei (R.).
 Vopisco (Gianluigi), 135.
 Vopiscus, 212, 442.
 Vulcob, 34.
 Vulsci (L.), 197.

W

- Wagner (Ph.), 272.
 Wechel, 63, 442.
 Weiss, 4.
 Wex, 203.
 Willegaerts (Corn.), 136.
 Wimmer (Fr.), 173.
 Witte (Carl.), 303, 304, 331.
 Witte (J. de), 39, 136.
 Wouwere (J. van der), 137.

X.

Xénophon, 104, 105, 121, 145, 147.
150, 156, 177, 184, 190, 195, 196,
221, 352, 358, 365, 367.
Xiphilin (Jean), 169, 170.

Z

Zaccaria (F.-A.), 447.
Zagarola (Muzio et Pompeo da), 31.
Zambeccari (Cambio), 220.
Zambrini, 280.
Zamoysky (Jean), 20.

Zanchi (Basilio), 6, 64, 254, 258,
259, 418, 424.
Zangarolo (Carlo), 248.
Zannetti (Fr.), 26, 50.
Zappella (Giov.), 266.
Zappelli, 131, 176, 243.
Zappi. V. Fontana.
Zavarranoni, 207.
Zeno (Apostolo), 92, 183, 226.
Zosime, 64, 339, 442.
Zuccari (Federico), 16.
Zuccari (Taddeo), 13, 16, 91.
Zurita (Geronimo), 105.

I PETRARCA

Hic libellus an huius dictatus et alibi scriptus an et ipso scriptus
 si hic iterum manu mea et peruenit ad exat. Aliquade me
 colles euganeos. 1380. Jun. 24. uengete ad octaua die.

II. POGGIO (& P. BEMBO)

reliqui magistratus annui sunt. ceterique potestas semper esto. iuris dis- Disputatio.
 ceptator qui priuata iudicet iudicari uel iubeat pretor esto. Praetor.
 iuris ciuili custod esto. huius potestati parento. quotique senat- Senatus.
 eruerit populus uel iusserit tot sunt. Regio imperio duo Consules.
 sunt. neque preuendo iudicando consulendo. pretores iudices
 consules appellantur. malitiae summum ius habent. nemini
 parent. huius salus populo suprema lex esto. Eundem magistratum Iustitiam.

III. POMPONIUS LAETUS

Cum caput obscurum nitidum ferrugine rescit ferrugo color est ferri ab aliis nigra
 impiaque. ferremum timuerunt secula noctem. Quia et ferri uisum est pallor fuit
 Tempore quo illo rellus quoque et aquora ponti. Virgilius cumulat multa pro
 obscurus. canis importunus. uolucris. Sicut et ferri fuit de ibello nati.
 igna dabant. quodam. Cyropu effertur i agro. aut in lauro et in pomis.

IV. B. BEMBO

Grati animi memoria
 xiiij. Januarij. ex indole Sidus precipuum in rem. pu-
 1488. i. cosilio. praeferebantem ad Contarenti missum.
 XL. crimin. qui eum rogaret. ut una scem. Senen-
 ses magistratus adiret. Quae quidem res
 prae. q. non ab re esset. Senatus etiam
 uoluntati responderebat. Itaque una cum

Ec fluxi

Acruif

Et glo

Cum t

Asper

Ira da

Anf.
 In vndeama homeri rapsodia h'et p'ari co-
 paratio Aiaia admodum. Cuius p'ari. co-
 paratio, λέοντες βοιών αυτο μεταίλοι
 εαυτον ρ κινω τε η ανερστ αφοιωτη

65' ακωκη
 εφν.
 67' φλνς
 68' α χφρῶν
 69' α κῆ 2 ε

μαρτυροῖ. Τρεῖς κατόνομας τῷ δόνατος τὸ ζῆλον ἰσχυρῶς
ἐπὶ καὶ βεῖ αἰματίας δοκιμαζόμε φησι. οὐδὲ τοῦ αὐτοῦ
ἐξαινούσιον τοῦ αἵματος, ὃ αὐτῷ πικρὰ καὶ βύρας τῶ
ἐννεφάσθ. ἡγ' οὐδ' ἴππ' οἱ ἐκείνην οὐνεφάσθ τῶ
μελλί. διὸ καὶ αἵματος οὐτα ἐφ' αὐτοῦ. ἡγ' οὐδ' ἐπ' αὐ
φῶς πικρὰ τὸν ἀνὰ βῆν τῷ κερδῶν καὶ ἐπ' αὐτὸν

F. bellina bellina non sylvatica,
p. boaria profectus ararij.
villus Campos, viridaria &
Inguore arboribus amara

Poesie di cento venti poeti Livornesi. tomo nelle margini di
mano del Livorno, et del Bembo in perz. in fogl.
Jul. 1771.

TABLE DE RENSEIGNEMENTS

SUR DIVERS SUJETS

- Altieri (Bibliothèque et palais), 16, 207, 269.
Ambrosienne (Bibliothèque), 17, 31, 74, 134 sqq., 175, 260 sqq., 295 sqq.,
et *passim*.
Angelica (Bibliothèque), 271.
Athos (Mont), 144.
Avignon, 262, 293.
Barberini (Bibliothèque), 91, 93, 124, 134, 286, 291.
Berne (Bibliothèque de), 62, 433.
Bologne, 10, 34, 73, 91, 134, 135, 170, 254, 368.
Bologne (*Bibliotheca S. Salvatoris*, à), 168, 230.
Brescia, 166, 168.
British Museum, 60, 71, 74, 85, 134, 135, 165, 167, 260, 261, et *passim*.
Caetani (Archives), 24.
Capitole (Musées du), 8, 26.
Capponiana (Collection), à la Vaticane, 270.
Capranica (Collège), 224, 361.
Caprarola, 9, 13, 14, 29, 261.
Chigi (Bibliothèque), 172, 242, 307.
Codex (sens du mot), 211.
Codex (*Vetus*), 119.
Collections d'antiquités au xvi^e siècle, 5, 11, 12, 23, 28, 30 sqq., 42, 44, 56,
58, 100, 105, 110, 418.
Concile de Trente, 49, 61, 135, 160, 268.
Conclaves, 24, 61, 268, 445, 446.
Copistes grecs (noms nouveaux de), 78, 149, 169, 170, 186, 448, 449.
Découvertes archéologiques à Rome, 8, 35, 40, 53, 62, 73, 420.
Dresde (Bibliothèque de), 267.
Épigraphie, inscriptions, 8, 35, 36, 51, 63, 71, 154, 207, 246.
Escurial (Bibliothèque de l'), 47, 81, 113, 167, 175.
Este (Bibliothèque d'), 290, 315.
Farnèse (Palais), 13, 14, 17, 23, 28, 44, 91, 110, 440, 445.
Ferrare, 28, 123, 246, 441, 451.
Florence, 10, 71, 72, 74, 135, 151, 171, 182, 208, 214, 216, 231, 240, 306,
327, 329, 393, 448, 449. V. Laurentienne, Marucelli, Riccardi.
Florence (Archives de), 134, 418.
Français à Rome, 64 sqq., 432 sqq., 447.

- Française (Manuscrits de provenance), 85 sqq., 227, 266, 267, 302, 311.
 Gand (Monastère du Mont-Blandin, à), 276.
 Grottaferrata (Bibliothèque de), 118.
 Iconographie antique, 40 sqq., 270, 411.
 Iconographie de la Renaissance, 32, 33, 166, 429, 431, 449.
 Iconographie d'Orsini, 16, 28.
 Lateran (Chapitre de Saint-Jean de), 3, 4, 8, 20, 24, 25, 27, 28, 102, 419, 441.
 Laurentienne (Bibliothèque), 10, 71, 155, 182, 194, 208, 234, 280, 286, 295, 328, 330, et *passim*.
 Lombarde (Manuscrits d'écriture), 195, 217, 240, 242, 274, 275.
 Lucques, 135, 264.
 Madrid (Bibliothèque de), 152 sqq., 449.
 Mantoue, 244, 320, 327.
 Marcienne (Bibliothèque), 136, 156, 248, 289, 452, et *passim*.
 Marucelli (Bibliothèque), 177, 269.
 Messine, 152 sqq., 394.
 Milan, 44, 152, 286, 452. V. Ambrosienne.
 Miniatures et ornements des manuscrits, 145, 169, 194, 199, 201, 204, 217, 219, 226, 240, 268, 276, 301, 305, 311, 327, 362, 366, 367, et *passim*.
 Mont-Cassin (Bibliothèque du), 247, 274.
 Munich (Bibliothèque de), 214, 250.
 Naples, 24, 26, 66, 75, 135, 148, 218 sqq., 233, 234, 249, 253, 319, 327, 430.
 Naples (Archives de), 137, 397.
 Naples (Bibliothèque Nationale de), 36, 67, 137, 148, 212, 217, 269, 285.
 Naples (Musée de), 16, 32, 35, 53.
Notitia dignitatum, 5, 250, 430.
 Numismatique, médailles, 17, 25, 31, 34, 43, 57, 61, 63, 116, 261, 410, 411, 418, 422, 438, 439.
 Orléans, 66, 69.
 Otrante, 162, 167.
 Padoue, 20, 30, 74 sqq., 92 sqq., 105, 158, 173, 275, 280, 291, 377, 408 sqq.
 Papyrus, 101, 132, 417.
 Paris (Bibliothèque Nationale de), 74, 90, 128, 161, 164, 187, 210, 216, 230, 297, 313, 317, 318, 420, et *passim*.
 Parme, 9, 11, 13, 23, 32, 231, 445.
 Parme (Archives de), 11, 134, 160.
 Pavie, *Ticinum*, 287 sqq., 290, 296, 297.
 Pérouse, 21, 174, 196.
 Pétrarque, *Canzoniere* autographe, 101 sqq., 110, 279 sqq., 289, 308, 418, 419, 453.
 Pétrarque, feuillets autographes du Vatican, 101 sqq., 281 sqq., 289, 418, 419, 453.
 Pétrarque, œuvres latines autographes, 101 sqq., 285 sqq.

- Pétrarque, autres autographes, 284, 285, 300, 418, 453.
 Pétrarque (iconographie de) et de Laure, 33, 293, 327.
 Pierres gravées, 12, 31, 108, 270.
 Pindare, *codex Ursinianus*, 96 sqq., 183, 411 sqq.
 Pise, 134, 394, 429.
 Pistoia, 80 sqq., 135, 231, 246, 403 sqq.
 Plaute, *codex Ursinianus* (ms. du card. Orsini), 191, 218, 369.
 Pouzzoles, 252.
 Provençales (Études), 65, 109, 253, 312 sqq.
 Provençaux (Chansonniers), 104, 107 sqq., 110, 312 sqq., 420 sqq.
 Reliure, 129, 131, 172, 176, 201, 221, 246, 259, 305, 335, 368, et *passim*.
 Riccardi (Bibliothèque), 74, 156, 177.
 Rimini, 134, 306.
 Saint-Denis (Bibliothèque de l'Abbaye de), 85, 86.
 Saint-Pierre (Bibliothèque du Chapitre de), 192, 251.
 Sixtine (Chapelle), 166, 449.
 Table iliaque, 100, 105, 419.
 Tarente, 153.
 Térence, *codex Bembinus*, 94 sqq., 110, 120, 237 sqq., 280, 410 sqq.
 Térence, *codex Vaticanus*, 42, 226, 276, 318.
 Tite-Live, *codex Puteaneus*, 88 sqq.
 Urbin (Bibliothèque d'), 92.
 Valicellane (Bibliothèque), 157, 263 sqq.
 Vaticane (Bibliothèque), 29, 30, 49, 60, 80, 84, 111, 112 sqq., 120 sqq.,
 145, 159, 163, 198, 228, 248, 262, 313, et *passim*.
 Venise, 61, 65, 66, 72, 76, 134, 135, 148, 178, 197, 228, 240, 248, 257,
 280, 288, 317, 412, 421, 422, 428, 442. V. Marcienne.
 Vérone, 134, 135, 197, 231, 262, 366, 422.
 Vienne (Bibliothèque Impériale de), 63, 270, 329.
 Virgile, *codex Augusteus*, 85 sqq.
 Virgile, *codex Mediceus (Carpensis)*, 110, 272, 273.
 Virgile, *codex Romanus (Vaticanus)*, 86, 110, 303, 437.
 Virgile, *codex Vaticanus (Bembinus)*, 93 sqq., 110, 225, 318, 409 sqq., 451.
 Virgile, ms. dit des *Lusi*, 95 sqq., 196, 239, 409 sqq.
 Virgile de l'Ambrosienne, 295 sqq.
 Viterbe, 4, 9, 22, 147, 260, 445.

NOTE SUR LA PLANCHE

- I. Fac-similé de l'écriture de François Pétrarque. Bibliothèque Vaticane.
V. page 290.
- II. Fac-similé de l'écriture de Poggio Bracciolini. (Les mots marginaux, sauf un, sont de la main de Pietro Bembo.) Bibliothèque Vaticane.
V. p. 193, note 4.
- III. Fac-similé de l'écriture de Pomponius Laetus. Bibliothèque Vaticane.
V. p. 199, note 2.
- IV. Fac-similé de l'écriture de Bernardo Bembo. Bibliothèque Vaticane.
V. p. 241, note 1.
- V. Fac-similé de l'écriture d'Angè Politien. Bibliothèque Nationale de Paris. V. p. 212, note 2.
- VI. Fac-similé de l'écriture de Jean Lascaris. Bibliothèque Vaticane.
V. p. 158, note 3.
- VII. Fac-similé de l'écriture d'Angelo Colocci. Bibliothèque Vaticane.
V. p. 255, note 5.
- VIII. Fac-similé de l'écriture de Fulvio Orsini (aux deux tiers de la grandeur de l'original). Bibliothèque Nationale de Paris. V. p. 314, note 1.









